



**HAL**  
open science

# Le druidisme en Bretagne : militantisme celtique, spiritualité païenne et naturalisme holistique

Grégory H. Moigne

► **To cite this version:**

Grégory H. Moigne. Le druidisme en Bretagne : militantisme celtique, spiritualité païenne et naturalisme holistique. Littératures. Université de Bretagne occidentale - Brest, 2023. Français. NNT : 2023BRES0011 . tel-04193735

**HAL Id: tel-04193735**

**<https://theses.hal.science/tel-04193735>**

Submitted on 1 Sep 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# THÈSE DE DOCTORAT DE

L'UNIVERSITE  
DE BRETAGNE OCCIDENTALE

ECOLE DOCTORALE N° 595

*Arts, Lettres, Langues*

Spécialité : *Langue, littérature et culture bretonnes*

Par

**Grégory MOIGNE**

## **Le druidisme en Bretagne**

Militantisme celtique, spiritualité païenne et naturalisme holistique

**Thèse présentée et soutenue à Brest, le 06 février 2023**

**Unité de recherche : Centre de Recherche Bretonne et Celtique (EA 4451 / UMS 3554)**

### **Rapporteurs avant soutenance :**

Céline BRYON-PORTET  
Frédéric ARMAO

Professeure des Universités, Université Paul-Valéry Montpellier 3  
Maître de Conférences-HDR, Université de Toulon

### **Composition du Jury :**

Président : Ronan CALVEZ  
Examineurs : Céline BRYON-PORTET  
Frédéric ARMAO  
Heather WILLIAMS  
Dir. de thèse : Nelly BLANCHARD

Professeur des Universités, Université de Bretagne Occidentale  
Professeure des Universités, Université Paul-Valéry Montpellier 3  
Maître de Conférences-HDR, Université de Toulon  
Professeur, University of Wales & CAWCS (Pays de Galles, GB)  
Professeure des Universités, Université de Bretagne Occidentale

Université de Bretagne Occidentale  
Faculté Victor Segalen

*Centre de Recherche Bretonne et Celtique*  
*Arts, Lettres et Langues*  
*Spécialité : langue, littérature et culture bretonnes*

**Le druidisme en Bretagne : militantisme celtique,  
spiritualité païenne et naturalisme holistique**

Grégory MOIGNE

Sous la direction de Nelly Blanchard

## Table des matières

Table des matières	3
Mots-clés	8
Résumé	8
<i>Key-words</i>	8
<i>Abstract</i>	8
Table des illustrations	9
<b>Introduction</b>	13
<b>DRUIDISTES ET DRUIDES :</b>	
<b>les pratiquants et leurs références - entre Histoire, réalité vécue et création d'une tradition</b>	35
<b>1. Le druidisme, mouvement polymorphe</b>	36
1 – 1 Méthode de travail	39
1 – 2 Les groupes étudiés	51
<b>2. Le naturalisme holistique (observations)</b>	66
2 – 1 Les cérémonies : s'approprier le temps et l'espace	66
2 – 2 Un marquage identitaire : artefacts & décorations corporelles	86
2 – 3 Le phénomène druidique, naturaliste et holistique, redessine les contours du fait religieux	102
2 – 4 Une porosité à d'autres milieux	118
2 – 5 L'influence du néo-chamanisme	122
<b>3. <i>Keltoi, Galli, Druidae</i></b>	129
3 – 1 Dans le temps et l'espace	130
3 – 2 Les sources littéraires antiques	132
3 – 3 Les évolutions des statuts et fonctions	138
3 – 4 Une tradition moderne inventée sur la base d'une tradition antique redécouverte	141

<b>LA CONSTRUCTION D'UN MÉSO-PAGANISME : oscillations spirituelles, entre normes chrétiennes et revendications culturelles celtiques</b>	145
<b>I. Les origines britanniques du mouvement druidique</b>	146
<b>1. L'émulation intellectuelle et spirituelle de l'Université d'Oxford</b>	149
1 – 1 Les Clubs d'Oxford et les sociétés savantes	150
1 – 2 Aubrey et le <i>Mount Haemus</i>	156
<b>2. Vers une branche celtisante de la franc-maçonnerie</b>	161
2 – 1 Une ambiance propice au renouveau et à l'ouverture de nouvelles voies initiatiques	161
2 – 2 Le schisme de 1717, où apparaissent les liens entre Toland, Désaguliers et Stukeley	165
2 – 3 Entre histoire et légende : la création d'une filiation	181
<b>3. La Gorsedd des bardes de l'île de Bretagne</b>	193
3 – 1 Iolo Morganwg : parcours et créations	193
3 – 2 Le premier Gorsedd, 1792	212
3 – 3 Organisation et fonctionnement de la Gorsedd de Galles	216
3 – 4 Pérennité et reconnaissance du mouvement depuis 1820	237
<b>II. Les origines française et bretonne du mouvement bardique et druidique de Bretagne</b>	243
<b>1. Celtisme et bretonisme</b>	246
1 – 1 De l'utilisation des Celtes dans les conflits historiographiques (XVI <sup>e</sup> – XVIII <sup>e</sup> siècles)	247
1 – 2 L'Académie Celtique	262
1 – 3 Le bretonisme : regard vers les Celtes insulaires	265
<b>2. Le Gonidec et les protestants gallois</b>	270
2 – 1 La <i>Bible</i> en breton : un projet gallois	270
2 – 2 La Colonie Bretonne de Paris	272
2 – 3 Les pasteurs protestants en Bretagne, animateurs d'une certaine émulation linguistique et culturelle	275

<b>3. La Villemarqué, au cœur du romantisme celtique</b>	280
3 – 1 La Villemarqué, collecteur et auteur	281
3 – 2 Voyage initiatique	286
3 – 3 La <i>Breuriez Breiz</i> , première confrérie bardique bretonne et l' <i>Association Bretonne</i>	300
<b>III. Le bardo-druidisme breton</b>	306
<b>1. La Gorsedd de la presqu'île de Petite Bretagne</b>	306
1 – 1 L'émulation interceltique de la fin des années 1890	306
1 – 2 Jaffrennou et l'Eisteddfod de Cardiff de 1899	310
1 – 3 L'URB et la scission entre Bretons et Parisiens	339
1 – 4 La Gorsedd : une création du <i>blokad</i> breton	345
<b>2. Le renouveau bardique breton (1900 - 1914)</b>	354
2– 1 <i>Ty Kaniri Breiz</i> , « la maison du Chant de Bretagne »	354
2 – 2 Dublin, 1901 : Ab Gwilherm devient Lemenik	359
2 – 3 La saie fait le druide	375
2 – 4 <i>Kala Goañv</i> , jour de l'an, mais pour qui ?	379
2 – 5 Un succès relatif avant 1914	384
<b>3. De la Bretagne à la Gaule (1914 – 1933)</b>	411
3 – 1 La voie gauloise	411
3 – 2 Le tribann, la croix et le drapeau tricolore	428
3 – 3 Taldir, Grand-Druide Adjoint d'un mouvement bardique et catholique	442
3 – 4 La Gorsedd des Gaules, petite sœur de la Gorsedd de Bretagne-Armorique	451

## **DU BARDISME AU DRUIDISME BRETON :**

**exploration d'un ésotérisme celtique et marges spirituelles aux références co-, anti-, pré-chrétiennes**

456

### **1. Une paganisation du mouvement**

457

    1 – 1 L'ésotérisme bardique breton : Kardec, Le Fustec, Berthou, L'Admirault

457

    1 – 2 L'apparition d'une littérature bardo-druidique

508

    1 – 3 De la dissidence à la *Kredenn Geltiek*

529

1 – 4 Célestin Lainé et les druides germano-celtes	581
<b>2. Taldir Grand-Druide (1933 – 1956)</b>	639
2 – 1 Le Grand-Druide Taldir : militant breton et pétainiste	639
2 – 2 Les dernières années de Taldir	654
<b>3. Un mouvement éclaté et polymorphe (1956 – 1979)</b>	675
3 – 1 Eostig Sarzhaw Grand-Druide	675
3 – 2 Un groupe en crise	679
3 – 3 Des dissidences à Gwenc'hlan	681
3 – 4 Druvidia	683
<b>4. Gwenc'hlan Grand-Druide : unification, différenciation</b>	703
4 – 1 Avant le druidiste : scoutisme et combat breton	703
4 – 2 Réformer et unifier	716
4 – 3 Créations initiatiques : le Pommier, les Forestiers d'Avalon, <i>Gwaz Menez Dregan</i>	744
 <b>Conclusion</b>	 772
 <b>Bibliographie</b>	 790
sources	790
sources principales	795
sources secondaires	804
textes mythologiques et religieux	806
bibliographie scientifique	808
dictionnaires et encyclopédies	808
histoire	811
religiologie, sciences des religions, anthropologie, ethnologie	821
sociétés initiatiques et ésotériques	826
philosophie, psychologie, psychanalyse	832
 <b>Annexes</b>	 835
annexes biographiques	835
La Rose-Croix	870
<i>The Antiquarians</i>	873
<i>The Hartlib Circle / The Invisible College</i>	875
A propos de la franc-maçonnerie : origines écossaises et anglaises	877

La franc-maçonnerie en Bretagne	888
A propos des <i>Mabinogion</i>	890
A propos de la <i>Golden Dawn</i> , influence majeure des sociétés ésotériques du XX <sup>e</sup> siècle	891
Quelques informations supplémentaires sur les triades galloises	895
Hu Kadarn	897
Les Carbonari	901
Questionnaires destinés à l'étude des groupes druidiques	902
Rapide historique du <i>pagan black-metal</i> et de son influence en Bretagne	906



## **Résumé :**

Le phénomène druidique a pour origine les clubs et sociétés de l'université d'Oxford et l'émulation franc-maçonne britannique du début du XVIII<sup>e</sup> siècle. Assimilé au renouveau culturel gallois de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle - début XIX<sup>e</sup> siècle, il se développe ensuite en Bretagne, soutenu par l'interceltisme naissant. L'histoire du druidisme est animée d'une recherche identitaire et d'une revendication culturelle, sur fond de celtisme et bretonisme, façonnés par le romantisme puis la recherche d'une spiritualité panthéiste à caractère celtique. Une inter-dépendance s'est installée entre le mouvement druidique et l'imaginaire occidental, à travers une recherche de filiations et d'origines mêlant mythes et histoire, esthétique ritualisante et ésotérique des groupes. Son histoire peut se découper en plusieurs temps : un druidisme assimilé à une forme de franc-maçonnerie celtique et panthéiste, un bardisme teinté de références spirituelles diverses (du catholicisme à la kabbale en passant par la théosophie), puis un druidisme naturaliste par une approche holistique du panthéisme dans le contexte culturel breton. Le druidisme est devenu à la fois plus religieux, néo-païen et plus personnel au cours du XX<sup>e</sup> siècle. Il illustre une volonté de ré-enchanter le monde et de construire une identité individuelle et collective, à travers l'élaboration d'une liturgie païenne. Si les groupes les plus anciens de Bretagne perpétuent leur tradition bardo-druidique, héritée de celle du pays de Galles, les druidistes de groupes plus récents mettent en pratique des spiritualités élaborées à la carte, parfois loin de tout militantisme celtique ou breton, nourri de diverses influences. L'aspect polymorphe du mouvement nécessite une approche religieuse afin de tenter une définition, même provisoire, du phénomène.

**Mots-clés :** druidisme, paganisme, construction identitaire, spiritualité alternative, ésotérisme, postmodernisme

## **Druidism in Brittany: celtic activism, pagan spirituality and holistic naturalism**

### **Abstract :**

The druidic phenomenon originates from the University of Oxford clubs and societies and from freemasonry emulation dated back from the beginning of the 18th century. Assimilated to the end of the 18th and beginning of the 19th century Welsh cultural rebirth, it reached Brittany, propped by a nascent interceltism. Druidism history is motivated by an identity and cultural claim, grounded in celtism and bretonism, shaped by romanticism and then a search for a pantheist spirituality, Celtic in nature. An interdependency settled between the druidic and the occidental imaginary, through a filiation and origin search combining myths and history, group's ritualistic esoteric aesthetics. Its history can be parted in several segments: an assimilated druidism to a type of Celtic and pantheist freemasonry, a tinged with various spiritual references bardism (from catholicism to the Kabbalah, looping through theosophy), then from a naturalist druidism with a holistic approach to pantheism within the cultural Breton context. Druidism has simultaneously become more spiritual and more personal during the second half of the 20th century. It illustrates a wish to re-enchant the world and to built an individual and collective identity, with the creation of a Pagan liturgy. If the oldest Breton groups perpetuate their bardo-druidic traditions, inherited from Wales, more recent druidic groups put into practice some do-it-yourself spiritualities, often far remote from any Celtic or Breton activism, fueled by various influences. This movement's polyphormous aspect needs a religious approach to attempt establishing a temporary definition of the trend.

**Keywords :** druidism, paganism, identity building, alternative spirituality, esoterism, postmodernism

## Table des illustrations

		PAGE
Fig. 1	Plan du cercle rituel, 1951. Archives privées.	53
Fig. 2	Union des deux parties du glaive, Gorsedd Digor, juillet 2016, St Kaduan, Brasparts (29).	54
Fig. 3	Calendrier liturgique de l'ODD, pour l'année 2020 / 2021.	60
Fig. 4	Épée dite « d'Arthur », utilisée lors des cérémonies de la Gorsedd , ici sortie de son fourreau.	88
Fig. 5	L'épée et son fourreau sont décorés de symboles se faisant écho : le soleil d'où émane le Tribann, le champ d'hermines sur la lame et les trois hermines sur le fourreau, des feuilles de chêne et des glands sur la lame et du gui sur le fourreau.	88
Fig. 6	Les cercles concentriques de Iolo Morganwg.	208
Fig. 7	Plaque commémorative du premier Gorsedd, sur Primrose Hill, posée le 21 juin 2009.	213
Fig. 8	Croquis du « <i>Conventionnal Circle</i> » tiré du carnet de notes de Iolo Morganwg.	214
Fig. 9	Pierre gravée, possiblement une partie d'un plus grand ensemble. Musée de Tartous, Syrie.	226
Fig. 10	Première représentation d'un druide, selon Sammes Aylett, <i>Britannia Antiqua illustrata or the Ancient Britain derived from the Phoenicians</i> , Londres, 1676, p. 101.	230
Fig. 11	Druïdes, bardes et ovates, vêtus de leurs saies aux couleurs représentant les ordres composant la Gorsedd de l'île de Bretagne. Eisteddfod 2016, cérémonie d'accueil des délégations.	231
Fig. 12	La Grande Épée et son porteur, assis derrière l'Archi-Druide. Cérémonie d'ouverture de la <i>National Eisteddfod</i> d'Abergavenny et d'accueil des nouveaux impétrants. Juillet 2016.	233
Fig. 13	La bannière de la Gorsedd – <i>National Eisteddfod</i> d'Abergavenny, juillet 2016.	234
Fig. 14	Présentation de la Korn-Hirlas à la foule, avant de la présenter à l'Archi-Druide de Galles. Cérémonie de la Gorsedd pour l'accueil des délégations. <i>National Eisteddfod</i> , juillet 2016, cérémonie d'accueil des délégations.	235
Fig. 15	Miles Dillwyn, <i>The royal Eisteddfod of Wales</i> , Swansea, C. Davies editor, 1978, p. 140.	235
Fig. 16	Les trompettes. Cérémonie d'ouverture de la <i>National Eisteddfod</i> d'Abergavenny, juillet 2016.	236

Fig. 17	Le hanap offert à La Villemarqué, dit <i>korn hirilas</i> . Exposition <i>Barzaz Breiz</i> , le chant de la Bretagne, Musée Départemental Breton, 28 janvier - 31 décembre 2022.	289
Fig. 18	Diplôme de barde de La Villemarqué (Archives La Villemarqué, 40.020).	292
Fig. 19	Dessin extrait de l'article « <i>Eisteddfod week</i> », représentant la bannière des Bretons et son porteur gallois. Document non sourcé, cahier de coupures de presse, fonds Yves Berthou, CRBC.	324
Fig. 20	Programme de l'Eisteddfod de Cardiff, 17 juillet 1899. Fonds Yves Berthou, CRBC, YBE2.	328
Fig. 21	Dessin extrait du cahier de coupures de presse représentant la cérémonie de la Gorsedd, collé avec d'autres représentations de l'Eisteddfod de Cardiff de 1899. Fonds Yves Berthou, CRBC (YBE3 DP1).	329
Fig. 22	Coupure de presse représentant les deux parties du glaive imaginé par Le Fustec. Document non sourcé. Fonds Yves Berthou, CRBC (YBE3 DP1).	330
Fig. 23	Copie de la reconnaissance de la Gorsedd de Petite Bretagne par la Gorsedd de Bretagne, datée du 26 septembre 1900, et signée par l'Archi-Druide de Galles Hwfa Môn. Raoult M., <i>Les druides – les sociétés initiatiques celtiques contemporaines</i> , Monaco, éd. Du Rocher, 1992, p.107.	351
Fig. 24	Bannière de <i>Ty Kaniri Breiz</i> , détail d'une photographie du Gorsedd de 1907. Collection Hamon, Guingamp. Musée de Bretagne, numéro d'inventaire 979.0065.60.	358
Fig. 25	Représentation d'un ancien barde tenant l'épée d'Arthur, par John Edwards / Pwyntil Meirion. Taldir, <i>An delen dir</i> , St-Brieuc, imp. Prud'homme, 1900, p. 5.	377
Fig. 26	Croquis théorique de l'organisation spatiale d'un Gorsedd Digor. Raoult M., <i>Les druides - Les sociétés initiatiques celtiques contemporaines</i> , Monaco, éd. Du Rocher, 1992, p.178.	397
Fig. 27	Gorsedd Digor de Brignogan, 10 septembre 1903. Photographie de Saintir, collection Joniaux, Le Mans.	398
Fig. 28	Gorsedd Digor de St-Brieuc, juillet 1906. Collection Musée de Bretagne.	403
Fig. 29	Gorsedd Digor de Rostrenen, 13 août 1907. Carte postale Hamon, Guingamp.	405
Fig. 30	<i>Le Consortium Breton</i> , 1 <sup>ère</sup> année, vol. 2, n° 8, p. 826.	438
Fig. 31	<i>Le Consortium Breton</i> , 1 <sup>ère</sup> année, vol. 2, n° 8, p.834.	439
Fig. 32	Gorsedd Digor, de Riec-sur-Belon, 19 août 1927. Coll. Musée breton, Quimper. Numéro d'inventaire : 1960.6.19.8. Photographie de Joseph-Marie Villard.	440

Fig. 33	Manuscrit de Jean Le Fustec. <i>Reizadur bodadou ha lidou Gorsedd Barzed Gorenez Breiz-Izel</i> / Règlement des réunions et cérémonies de la Gorsedd des Bardes de la presqu'île de Basse-Bretagne. Fonds Yves Berthou, CRBC, YBE2 I5.	466
Fig. 34	Bannière de la Gorsedd de l'île de Bretagne. Cérémonie d'ouverture de l'Eisteddfod 2017, Abergavenny, Pays de Galles.	481
Fig. 35	Document iconographique issu de <i>l'Essai d'interprétation de l'Arouez-krouer et de la bannière symbolique du Gorsedd</i> , par Ladmiraault / barde Oriaf. Non daté. Fonds Yves Berthou, CRBC, YBE 6 M12.	482
Fig. 36	Agencement du cercle de pierres rituel et du <i>Maen Log</i> selon un schéma, le Tribann, tracé selon la direction cardinale est et les levers du soleil aux solstices. Raoult M., <i>Les druides - Les sociétés initiatiques celtiques contemporaines</i> , Monaco, éd. Du Rocher, 1992, p. 168.	484
Fig. 37	Manuscrit d'Y. Berthou, traduction du <i>Barddas</i> , 2 <sup>e</sup> de couverture et 1 <sup>ère</sup> page. Fonds Yves Berthou, CRBC, YBE 7 M37.	493
Fig. 38	Manuscrit d'Y. Berthou, traduction du <i>Barddas</i> . Fonds Yves Berthou, CRBC, YBE 7 M37.	495
Fig. 39	Croquis des cercles concentriques, copié sur la représentation qu'en a faite Iolo Morganwg. Kaledvoulc'h, <i>Dindan Derw an Drouized</i> , Paris, Heugel éditeur, 1931, p. 29.	512
Fig. 40	Croquis des cercles concentriques, copié sur la représentation qu'en a faite Iolo Morganwg. Kaledvoulc'h, <i>Dindan Derw an Drouized</i> , Paris, Heugel éditeur, 1931, p. 29.	514
Fig. 41	Essai de représentation de l'organisation de <i>Kêr an Heol</i> .	526
Fig. 42	<i>Kad</i> , n° 1, en-tête. Collection privée.	534
Fig. 43	<i>Kad</i> , n° 4, en-tête. Collection privée.	540
Fig. 44	<i>Kad</i> , n°4, p. 4. Visuel sans titre, œuvre de R. Tullou (signé L. Y pour Lewarc'h Yaouank).	555
Fig. 45	<i>Kad</i> , n° 13, novembre 1955. <i>Dana, ar Moër-Veur</i> , de René-Yves Creston.	565
Fig. 46	Représentation du cercle rituel imaginé par R. Tullou, paru dans <i>Kantos</i> , janvier 1956.	567
Fig. 47	Fanion du Bezen Perrot, avec la croix noire décalée. Fonds C. Lainé, CRBC	612
Fig. 48	Tapuscrit présentant une série de prières élaborées par C. Lainé, en breton. CRBC, CL 8 T 105.	619
Fig. 49	Tentative d'interprétation d'une partie du calendrier de Coligny, par C. Lainé. CRBC, CL 8 M 522.	621
Fig. 50	Organigramme des divinités, selon Célestin Lainé. CRBC, CL 8 M 511.	630
Fig. 51	Dossier « Théologie », feuillet D – 8 / 2. Tapuscrit de notes datant de septembre 1971. Dossier non coté. Fonds Célestin Lainé, CRBC.	636

Fig. 52	Trajet de la délégation galloise, en avril 1947. 2 <sup>e</sup> de couverture du <i>Rapport sur la visite en Bretagne de la délégation galloise – avril 1947.</i>	661
Fig. 53	Dom Alexis Presse, au sortir de la messe ayant précédé le Gorsedd Digor, Trehorenteuc, 19 juillet 1951.	666
Fig. 54	Gorsedd de Trehorenteuc / Val sans retour, messe en breton, 19 juillet 1951.	667
Fig. 55	Recto et verso du premier numéro des fascicules que Le Scouëzec diffuse au sein de la Gorsedd de juillet 2002 à septembre 2003. Collection privée.	765
Fig. 56	Une partie de l'exposition présentée à l'automne 2016 au sémaphore de la Pointe du Millier.	771
Fig. 57	Couronne druidique de Taldir, III <sup>e</sup> Grand-Druide de Bretagne, présentée lors de l'exposition s'étant tenue en Cap-Sizun, au sémaphore de la Pointe du Millier, à l'automne 2016.	771

## INTRODUCTION

### **La nébuleuse terminologique païenne**

A la lecture ou l'écoute de termes tels que sorcier, gourou, brahman, homme-médecine, druide ou chamane, notre imagination s'envole, des images et concepts surgissent en notre esprit, nourris de poncifs de la bande dessinée, du cinéma, d'idées reçues, lointaines influences d'un romantisme du XIX<sup>e</sup> siècle, de souvenirs cinématographiques ou littéraires, d'articles et de reportages plus ou moins racoleurs dans leur appellation et leurs contenus. L'étude des personnes revendiquant de tels qualificatifs entre dans le large cadre de celle d'une nouvelle construction identitaire, spirituelle et culturelle, individuelle et collective, que nous étudions plus particulièrement sous l'angle du renouveau païen ou naturaliste, spécifiquement en Bretagne : dans l'imaginaire collectif, ce territoire est le lieu où de nombreuses légendes vivent et où une culture s'affirme, entre *fairy faith*, pratiques religieuses dites païennes, revendications culturelles et politiques.

Le vocabulaire employé, par les médias tout autant que par les groupes constitués revendiquant une tradition considérée comme celtique, est souvent flou, peu expliqué et peu explicable par les pratiquants et les spécialistes des sciences des religions. L'usage de différents termes revêt souvent un même sens alors qu'ils n'ont pas originellement la même définition et ne correspondent pas aux mêmes pratiques sociales et spirituelles. Dans cette nébuleuse terminologique dominent les termes de « païen », « druide » et auquel s'ajoute, depuis quelques années, celui de « chamane ».

Il est nécessaire, afin de nous repérer nous-mêmes, de créer quelques repères à notre recherche dans le monde des nouveaux mouvements religieux, et pour cela, tenter un début de définition de ces termes, avant de nous focaliser sur les pratiques druidiques, dominantes en Bretagne dans la nébuleuse païenne. Il nous paraît primordial de tenter de saisir les différentes nuances qu'un terme peut avoir, selon qu'il est expliqué par un pratiquant, un journaliste, un universitaire spécialiste ou nous-mêmes, de composer avec les études étymologiques.

Néanmoins, nous ne nous permettrons pas de donner, dès l'introduction, une définition de ces termes, définition qui ne peut qu'être temporaire. Il s'agit plutôt de parvenir à une définition plus précise grâce à cette étude ; définition qui apparaîtra en conclusion. Nous verrons donc quelques balisages sur ces termes, avant d'entamer l'étude elle-même.

Puisqu'il couvre une large palette de concepts, commençons par donner quelques informations sur le terme « païen ». Le dictionnaire Larousse nous indique que le mot « païen » vient du latin *paganus* et est utilisé pour définir les peuples polythéistes et leurs croyances et s'opposerait à

« chrétien »<sup>1</sup>. Le Littré nous indique que le mot « païen » vient du latin *paganus* (paysan), de *pagus* (campagne – en opposition à la ville)<sup>2</sup>. Cette distinction géographique témoigne en fait d'une question temporelle : le christianisme s'étant d'abord répandu par les routes commerciales et les grandes villes, les campagnes et zones rurales conservèrent plus longtemps leurs anciennes traditions, qualifiées de *Religio paganorum* dans l'Empire Romain, par une loi de Valentinien I<sup>er</sup>, à la fin des années 360<sup>3</sup>. Son sens a évolué, pour servir de qualificatif donné aux personnes ayant des croyances et pratiques religieuses antérieures au christianisme, mais aussi aux non-chrétiens et hérétiques, devenant méprisant au fil des siècles d'usage, comme le rappelle Ethan Doyle White : « [...] *the preceding belief systems – heuristically labeled under the broad, pejorative category of « paganism » by the victorious Christian establishment*<sup>4</sup> » / « les précédents systèmes de croyance – heuristiquement étiquetés sous la large et péjorative catégorie de « paganisme » par le victorieux pouvoir chrétien ».

L'émulation autour de la redécouverte culturelle dans certains pays scandinaves et celtiques, la réinvention des traditions populaires, a amené une généralisation de l'usage de ce terme. La musique et les séries télévisées n'ont pas échappé à ce mouvement, offrant là aussi des poncifs et des simplifications qui peuvent tromper le public sur des réalités historiques et scientifiques<sup>5</sup>.

« Païen » est donc un terme généraliste dans son usage actuel, encore parfois teinté de mépris : le païen est celui qui a des croyances et pratiques religieuses non chrétiennes, et plus largement non monothéistes. C'est encore celui qui revendique une tradition pré-chrétienne.

Plus encore, dans le paysage religieux actuellement en renouvellement ou en recomposition, cette appellation est un signe de différenciation, d'affirmation identitaire : si les religions monothéistes, christianisme en tête, rassemblent de moins en moins de fidèles en Occident, les courants religieux alternatifs attirent de plus en plus d'adeptes et se multiplient. L'Ordre Druidique de Dahut, groupe revendiquant une spiritualité celtique, sis en Locronan (Finistère), revendique être un « ordre religieux païen<sup>6</sup> », faisant de leur paganisme une pratique holistique<sup>7</sup>. Par contre, le

---

<sup>1</sup> Définition du dictionnaire Larousse : <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/pa%C3%AFen/57253>

<sup>2</sup> Dictionnaire créé par Émile Littré (1801 - 1881) qui fut publié en 1846 comme dictionnaire étymologique, historique et grammatical, puis dans de nombreuses rééditions augmentées et mises à jour. Voir la page concernée : <https://www.littre.org/definition/pa%C3%AFen>

<sup>3</sup> Flavius Valentinus Augustus fut empereur de 364 à 375, pouvoir partagé avec son frère Valens (qui règne de 364 à 378). Valentinien déclare en 368 *religio paganorum* tout ancien culte, le christianisme étant devenu officiel dans l'empire romain. Cette loi se retrouve dans le Code Théodosien, au V<sup>e</sup> siècle, avec d'autres textes traitant des païens et hérétiques, sous le titre de *De paganis, sacrificiis et templis* (Cod. Théod. XVI, éd. Mommsen & Meyer, pp. 897 à 905).

<sup>4</sup> Doyle White Ethan, « *A review of Ronald Hutton's « Pagan Heritage » and Marion Gibson's « Imagining the pagan past »* », *Journal of religion and society*, vol. 16, 2014, pp. 1 à 16, p. 1.

<sup>5</sup> Voir les séries *Viking* et *Brittania*, ou encore *Spartacus*.

<sup>6</sup> <https://druidisme.fr/>

<sup>7</sup> Leur paganisme « se fonde sur des principes cycliques et pratique le culte des Aînés, que nous retrouvons tous deux

*Druid Network*<sup>8</sup>, fédération de groupes druidiques britanniques à laquelle se rattachaient deux groupes bretons<sup>9</sup>, refuse cette appellation de « paganisme », ainsi que la Gorsedd de Bretagne (ou *Goursez*, dans sa forme bretonnisée<sup>10</sup>). Le *Druid Network* met en avant un polythéisme, des pratiques animistes et panthéistes, sur lesquelles son site internet nous renseigne<sup>11</sup>, le tout recouvert d'un vernis celtique qui justifie l'usage du terme « *druidry* » / druidité. Pour les dirigeants de cette fédération, le même terme est employé pour qualifier les druides antiques et les pratiquants actuels, dont certains tentent, selon ce que nous dit le site, de perpétuer les rites antiques.

Le paganisme fait référence à des cultures et civilisations plus ou moins définies dans le temps et l'espace, essentiellement européennes et pré-chrétiennes (Celtes, Vikings, Grecques, Romaines...). Il se base sur des textes censés renfermer d'anciennes traditions, des croyances et coutumes considérées comme ancestrales ; la démarche étant commandée par une tentative de remise au goût du jour de ces références culturelles et le retour à une forme de primitivisme dans un objectif de reconstitution identitaire, face ou en opposition à la civilisation actuelle, et de se construire une identité individuelle ou de groupe différente de celles partagées par le plus grand nombre. Cela amène à une dispersion sémantique où les appellations se multiplient selon les besoins et où un même terme peut avoir des définitions différentes selon qui l'explique.

« Paganisme », terme généraliste, peut donc se décliner sous d'autres appellations, plus appropriées à des aires culturelles et des ères historiques. Le plus courant de ces termes est celui de « druidisme », grande famille regroupant des « druides », païens contemporains revendiquant une tradition celtique, mais aussi de simples groupes d'entraide mutuelle, parfois proche du fonctionnement des loges maçonniques, comme c'est le cas en Australie, Nouvelle-Zélande, Canada ou États-Unis. Le terme est utilisé par les membres de groupes spirituels et initiatiques, et relayé par les médias pour qualifier leurs pratiques religieuses et celles des druides antiques, dans un sens a-historique, flou et généraliste. Si la religion des Celtes est bien antérieure au christianisme et peut de ce fait être considérée comme un paganisme, il est nécessaire de nous questionner sur la pertinence de l'usage de « druidisme » pour qualifier les pratiques des druides antiques et ceux revendiquant aujourd'hui en être les héritiers.

Le mouvement dit « druidique », au niveau de l'histoire comme des chiffres, est le plus important des représentants des spiritualités alternatives en Bretagne. Il n'y a pas de consensus quant à une

---

sur l'ensemble de la planète. » Site internet consulté le 15 octobre 2019 :

<https://druidisme.fr/valeurs-paiennes-principes-druidiques/>

<sup>8</sup> Fédération de groupes druidiques fondée en 2003 et reconnue comme organisation de bienfaisance en 2010 en Grande-Bretagne. Site internet : <https://druidnetwork.org/>

<sup>9</sup> Ce n'est plus le cas puisque ces groupes ont cessé d'exister.

<sup>10</sup> Que nous n'utiliserons pas dans cette étude afin d'en faciliter la lecture.

<sup>11</sup> <https://druidnetwork.org/what-is-druidry/beliefs-and-definitions/articles/> (page consultée le 15 octobre 2019).



définition définitive et globalement acceptée par les scientifiques et les pratiquants, de « druide » comme de « druidisme » ou « paganisme » : c'est un mouvement protéiforme, voguant sur les hauts et les bas des vagues de modes relayées par une littérature amatrice, fortement influencée, dans la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle, par la culture *New-Age*, avec des axes comme le développement personnel, la recherche de soi et une reconnexion à la nature. Le sujet est à la mode et les courants musicaux, les séries télévisées comme les multiples publications (majoritairement fruits de travaux de membres de ce mouvement eux-mêmes) sont là pour le prouver.

Le *New-Age* s'est développé dans les années succédant à la Seconde Guerre Mondiale. Dans *Return of the Christ*, paru en 1948 aux États-Unis (puis traduit en français sous le titre *Le retour du Christ* et diffusé en 1957 par les éditions Lucis Press, Genève), Alice Bailey (1880 -1949) fait pour la première fois mention d'un « nouvel âge ». Issu de la théosophie, il correspond à un changement d'ère astronomique, selon les théoriciens du mouvement (nous serions actuellement en train de basculer dans l'ère du Verseau, succédant à celle du Poisson – ayant commencé il y a environ 2000 ans, elle-même faisant suite à celle du Bélier, et auparavant celle du Taureau). Alice Bailey ayant quitté la Société Théosophique en 1920 pour cause d'incompatibilité d'humeur avec la dirigeante du mouvement, elle s'est consacrée à la création de diverses structures et à l'avènement d'un nouveau messie. Recevant directement des messages de Grands Maîtres invisibles résidant en Shamballa, A. Bailey annonce la venue d'un « homme nouveau » est lui aussi programmé, par le biais d'une nouvelle approche de l'humain, mais aussi de son rapport à la nature et au cosmos en général. En 1980, avec son livre *The Aquarian Conspiracy – Personal and social transformation in the 1980's* (éd. : J-P Tarcher), la journaliste Marilyn Ferguson popularisa le phénomène et théorisa l'entrée dans l'ère du Verseau, censé être une ère de bonheur dont une nouvelle religion mondiale serait le vecteur.

« Druides » est un terme utilisé de façon générale par les pratiquants pour qualifier autant les sacerdotés de la Gaule Celtique qu'eux-mêmes. Il en est donc fait usage comme si le druide antique et le druide actuel étaient identiques dans leurs fonctions et leurs pratiques, comme s'il n'y avait pas eu de rupture dans la filiation, la formation et la transmission de la fonction druidique. Il n'en est évidemment rien et une filiation d'une tradition druidique depuis l'Antiquité n'est scientifiquement pas valable. Des traces peuvent se trouver dans les traditions populaires ou les traditions philosophiques, ésotériques et initiatiques, aux origines souvent plus légendaires qu'historiques. Le terme a été vidé de son sens et rempli d'autres définitions, parfois opposées : véhicule creux, réinvesti par des pratiquants d'une spiritualité holistique considérant que le territoire sur lequel ils pratiquent leurs rituels est celtique, et qui se parent donc d'une appellation entourée d'une aura romantique, alimentée par l'imagerie populaire et le folklore que les pratiquants eux-mêmes diffusent. Ils se voient tantôt comme les détenteurs de savoirs et de connaissances directement issus de la lointaine Antiquité, que l'on peut atteindre par une initiation plus ou moins symbolique, tantôt comme de simples chercheurs de spirituel. Les traditions revendiquées ne peuvent historiquement pas dépasser trois siècles, même si la mise en avant de filiations plus anciennes et parahistoriques

est de mise, ainsi que l'identification avec les druides antiques, comme parfois l'emploi du "nous"<sup>12</sup> pour qualifier à la fois les pratiquants actuels et les sacerdoles gaulois antiques, résumant l'idée d'une continuité dans la transmission d'une tradition et d'une unité intemporelle. Yann Brekilien (1920 - 2009)<sup>13</sup>, qui fut membre de la Gorsedd de Bretagne et écrivain, affirmait au début des années 2000 qu'autrefois « il n'existait pas de religion celtique, seulement des conceptions philosophico-religieuses, qui proclamaient la nécessité fondamentale de la liberté de pensée et de la tolérance<sup>14</sup> », qu'il considérait comme le fondement de la « spiritualité druidique actuelle », justifiant ainsi qu'il se situait dans la lignée des druides antiques, projetant ses propres croyances et pratiques sur celles de ces maîtres spirituels de référence. Pour lui comme pour de nombreux autres pratiquants, il s'agit ici d'une projection, non pas de la réalité religieuse vécue par les druides gaulois, un polythéisme<sup>15</sup>.

En terme de réappropriation et de réinvention, certains groupes actuels usent même d'une langue « gauloise » de leur propre conception, dans leurs cérémonies et leurs appellations, loin de toute réalité scientifique<sup>16</sup>. Ajoutons que les rapports au divin sont variables, allant de l'écologie sacrée au polythéisme<sup>17</sup>, en passant par un panthéisme ou un naturalisme holistique, ou encore une forme de spiritualité ouverte et laïque teintée de militantisme breton et/ou celtique (comme à la Gorsedd de Bretagne). Nombre de druides d'aujourd'hui mêlent à leurs pratiques des influences d'autres aires culturelles et le druidisme se trouve aujourd'hui en concurrence avec des pratiques dites « chamaniques », sur l'échiquier des nouvelles pratiques religieuses, dans le cadre d'une tentative de renouvellement du paganisme de la part de certain-e-s pratiquant-e-s<sup>18</sup>. Ce terme, « chamane /

---

<sup>12</sup> Ce "nous" est largement employé dans certains discours, comme celui que nous avons entendu lors d'un colloque organisé par Keltia Magazine, le 11 novembre 2017, dans lequel le rédacteur en chef et organisateur de l'événement, Fabien Régner : il y avait une identification aux druides antiques de sa part, incluant dans sa démarche les pratiquants actuels, comme si ceux-ci (dont il fait partie) et les druides antiques formaient une unité temporelle, tant sur le fond et la forme.

<sup>13</sup> Jean Sicard, 1920 - 2009. Résistant, magistrat, il est également écrivain. Prolifique, il a signé de nombreux ouvrages sur la Bretagne, sa culture, ses traditions. Druide, il a beaucoup écrit sur sa version de l'histoire du mouvement et sa vision du druidisme.

<sup>14</sup> Brekilien Yann, *Les secrets des Druides*, Monaco, éd. Du Rocher, 2002, p. 196.

<sup>15</sup> Ensemble de pratiques religieuses en l'honneur de divinités, auxquelles sont attachés des sacerdoles. Leur place et leurs fonctions varient au rythme du développement des sociétés auxquelles ils appartiennent.

<sup>16</sup> Certains groupes, comme Ialos ar Mor (« Clairière de la mer », membre de la Kredenn Geltiek), en pays nantais, appuient leur pratique linguistique sacerdotale sur le fait que des universitaires ont été invités à présenter des conférences aux membres du groupe sur la langue gauloise. Ainsi, ces scientifiques servent de caution intellectuelle à des pratiques parfois très éloignées de toute réalité scientifique, puisqu'il est encore très difficile à ces spécialistes de comprendre la langue gauloise, dans ses pratiques écrites comme orales. Il s'agit plutôt de la re-création d'une langue à l'aide de données encore parfois en cours d'étude. Cela met aussi en avant les liens existant ou que les pratiquants s'imaginent étroits entre des groupes spirituels, ici druidiques, et des universitaires.

<sup>17</sup> Avec une variation des noms de divinités selon les groupes druidiques où peuvent se mêler des noms d'origines irlandaise et gauloise, comme à l'Ordre Druidique de Dahut, en Locronan, Finistère.

<sup>18</sup> A l'inverse, même si cela reste encore anecdotique, sont relayées depuis peu des idées et théories sur la défense des cultures et traditions dites nordiques face à, selon ces druidistes, d'envahissantes traditions du sud. Un druide de Lorient, diffuse régulièrement sur sa page Facebook des informations provenant du site Breizh Atao, plusieurs fois

chamane » revêt aussi un certain charme exotique jouant sur l'imagination, nourrie des clichés et d'une forme de romantisme primitiviste. Le chamanisme est à la fois spécifique à une culture (les peuples sibériens) avec ses pratiques inhérentes à la fonction de chamane définie par des critères tels qu'un souci mental ou physique et un état de possession par un ou plusieurs esprits. L'usage du terme est aussi lié à la théorie d'un naturalisme universel intemporel, dont les pratiques actuelles seraient les parfaites copies ou seraient héritées en lignes directes des prêtres des premières communautés humaines, entre histoire et temps mythologiques. Le terme « chamane » se trouve restreint à un usage généraliste l'ayant vidé de son sens premier, comme l'a été et l'est encore le terme « druide ». Nous touchons là peut-être la difficulté à définir les choses : le druidisme actuel est-il une division « celtique » de la grande famille du paganisme voire d'un chamanisme mondial (si celui-ci existe) ? Ou est-il une construction à part entière, comme peuvent l'être tous les autres mouvements de redécouverte culturelle et de recomposition identitaire ?

La publication d'ouvrages sur la question s'est intensifiée, essentiellement œuvres de pratiquants<sup>19</sup>. L'ensemble soulève la question du vocabulaire employé, des définitions et des liens existants ou que l'on aimerait voir existant entre différentes pratiques spirituelles<sup>20</sup>. Écrire sur le druidisme, c'est pour quelques pratiquants le moyen de s'ancrer dans une réalité scientifique, d'affirmer et de légitimer l'existence de son groupe ou de son courant spirituel, de revendiquer un lien avec l'histoire, qui, si elle n'est pas officielle (temps mythologiques, a-temporalité, périodes et thèmes sur lesquels nous avons peu d'informations...), n'en est que plus facilement manipulable. A cela s'ajoute la recherche de filiations à des fins d'ancrage dans l'histoire, qui tourne parfois à l'obsession.

C'est une des limites de l'anthropologie, dans son rapport à la définition d'un tel phénomène : elle est née de l'observation et de l'étude de sociétés extra-européennes, peu ou pas assujetties aux monothéismes. Il a donc fallu aux anthropologues faire avec un vocabulaire puisé dans les traditions étudiées et intégrées à cette science du vocabulaire non issu du latin ou du grec, dominants en chrétienté. Ces nouveaux concepts importés en Occident intégrèrent donc un univers scientifique, mais aussi par voie de vulgarisation, l'espace du sacré et du spirituel du quotidien : le Nirvana sanskrit, le tabou polynésien, le chamane yakoute ou toungouse.... Ces termes servent généralement à couvrir des concepts extra-civilisationnels ou pour varier des termes communs occidentaux : le

---

condamné, et la mise en avant d'ouvrages dépassés aux théories scientifiques depuis longtemps démenties.

<sup>19</sup> Nous ne pouvons pas citer ici toutes les publications sur le sujet, comportant dans le titre les mots « druide », « druidisme », ou « chamane ». Leurs contenus se ressemblent. Les auteurs se copient, s'influencent, réutilisent d'anciens travaux, qu'ils soient d'eux ou d'autres auteurs.

<sup>20</sup> Voir par exemple Vazeilles Danielle, « Connexions entre le néo-chamanisme et le néo-druidisme contemporains. Étude en anthropologie/ethnologie comparée », *Cahiers d'études du religieux*, 3 - 2008, Tradition, traduction, propagande (II), <https://journals.openedition.org/cerri/161> (consulté le 30 août 2019).

Nirvana à la place du Paradis, le tabou à la place de l'interdit, et le chamane à la place du druide, même si les définitions des termes, que l'on considère comme interchangeables, comportent des différences. Leur usage amène donc une variation de la définition du concept ou de la fonction religieuse qu'ils sont censés définir, mais aussi un caractère universaliste à une tradition religieuse naturaliste, dont les pratiquants, les médias et le grand public considèrent que les concepts et sacerdoce, par exemples, sont les mêmes partout sous des vocables différents, relevant avant tout quelques points communs – souvent théoriques, mais ne mentionnant pas les grandes différences conceptuelles issues de l'histoire des peuples, de leur propre fond mythologique et civilisationnel. Dans ce processus de déculturation, les termes perdent de leur définition première, dans le sens où celle-ci est simplifiée pour un usage commun, adapté aux besoins d'une communauté qui se les réinvestit.

Par facilité encore, les termes sont majoritairement employés pour désigner un ensemble de pratiques extrêmement variées, où se croisent spiritualités dites celtiques, naturalisme, animisme, croyances holistiques, dans une tentative d'appropriation de pratiques culturelles : vocabulaire simple, adapté à un public hétéroclite en recherche de connaissances sur eux-mêmes, le monde, l'après-mort ; une recherche de bien-être personnel ; des concepts comme la méditation, le yoga, le « Développement du Potentiel Humain », le végétarisme ou la médecine douce. Le tourisme chamanique domine cet ensemble, aux fondements psycho-thérapeutiques, à travers des festivals ou des stages durant lesquels nous pouvons tous vivre une « expérience chamanique » ou même devenir *chamane*. L'aspect commercial se retrouve même dans les territoires d'origine du chamanisme, comme l'a constaté le musicologue Henri Lecomte lors de ses études de terrain sur les musiques chamaniques, qu'il pratique depuis 1992<sup>21</sup> :

« il existe aussi à Touva des associations chamaniques sous des formes urbaines nouvelles, parfois aidées par des mouvements européens ou américains dans la mouvance du New Age, qui se livrent à une âpre concurrence pour des raisons économiques, le chamanisme étant devenu, au moins à Kyzyl, une bonne manière d'attirer les touristes.<sup>22</sup> »

Un reportage diffusé par France 3 Bretagne du 29 juin 2015, sur les « chamanes de Brocéliande » illustre bien la situation : un stage (payant) au cours d'un week-end, un temps pour se redécouvrir avec l'aide des forces de la nature, est présenté. Une définition nous est proposée dans ce reportage : « le chamanisme, c'est l'art de la méditation en harmonie avec la nature<sup>23</sup> ».

---

<sup>21</sup> Lecomte Henri, *Approches autochtones du chamanisme sibérien au début du XXI<sup>e</sup> siècle*, 1<sup>er</sup> novembre 2006. <http://ethnomusicologie.revues.org/85> (consulté le 31 août 2019).

<sup>22</sup> Kyzyl est la capitale de la République de Touva, District de la Sibérie Orientale, au sud de la Fédération de Russie, partageant une frontière avec la Mongolie.

<sup>23</sup> [http://www.francetvinfo.fr/decouverte/initiation-au-chamanisme-en-foret-de-broceliande\\_975645.html](http://www.francetvinfo.fr/decouverte/initiation-au-chamanisme-en-foret-de-broceliande_975645.html)

Illustration parfaite de la confusion qui règne dans l'usage de tous ces termes : le druidisme est aussi une philosophie ou un art de vivre en harmonie avec la nature, selon les pratiquants, dont certains, effectivement, parlent de pratiques chamaniques dans le druidisme. Ici viennent s'ajouter d'autres termes relevant de para-sciences ou de la culture du bien-être personnel, tels que énergéticiens ou sourciers, magnétiseurs, sophrologues ou naturo-thérapeutes, par exemple.

Cette confusion mène à une tautologie qu'il nous faut déconstruire pour mieux comprendre le phénomène, où l'appropriation culturelle règne, sous couvert de pratiques holistiques, universelles, avec un regard très large sur des peuples vus comme ayant gardé une authenticité que les Occidentaux auraient perdue. L'usage de termes d'une autre ère culturelle ou de quelques traits folkloriques empruntés est utile à celles et ceux cherchant à définir leurs propres pratiques. Cela joue le rôle d'un prisme déformant leur appréhension du phénomène et permet l'usage de poncifs rhétoriques pour qualifier des pratiques copiées, sans fondements spirituels puisque n'appartenant pas à la civilisation d'origine : une même pratique peut être qualifiée de « druidique » par un groupe, de « chamanique » par un autre, ou encore de « paganisme celtique » par un dernier. C'est la référence culturelle et l'intégration / le réinvestissement de références extra-culturelles qui amènent cette variété terminologique, mais aussi la volonté des groupes se différencier les uns des autres. L'appropriation du terme « chamane » par de nombreux biais et prismes amène même à un usage détourné, où sa définition confine à la moquerie : un mémoire de Master (Paris I, 2006) porte même le titre « Le rituel chamanique de la Cour européenne de justice »<sup>24</sup>.

En parallèle de cet usage, la confusion s'est installée dans les spiritualités alternatives, et il est possible de croiser des druides, des chamanes, ou mêmes des druides-chamanes en forêt de Paimpont (ou mythique forêt de Brocéliande) comme au centre-ville de Brest ou de Lorient<sup>25</sup>.

Dans cette optique, le druidisme serait donc la déclinaison celtique d'une spiritualité holistique naturaliste, enfant d'un paganisme théosophique<sup>26</sup>. Toute portée culturelle celtique ne se retrouverait

---

<sup>24</sup> L'auteur, Stanislovas Tomas, récidiva en nommant sa thèse de doctorat en droit « Chamanisme de la Cour européenne de justice et de la Cour des droits de l'homme (techniques d'interprétation dans des domaines de droit des affaires, de droits de l'homme, de droits institutionnels) et sa publicité ». Thèse soutenue en 2010 à Paris I, disponible ici : <http://www.theses.fr/2010PA010279>

<sup>25</sup> A Brest, il était possible de croiser, il y a encore quelques années, « Alan », militant breton donnant des cours de langue bretonne dans une maison de quartier, et se revendiquant druide. A Lorient, nous pouvons croiser M. Pompignac / druide Kerzher, implanté là depuis quatre ou cinq ans. Cette personne a aujourd'hui intégré une communauté Asatru, plus axée sur les spiritualités scandinaves.

<sup>26</sup> C'est, ici encore, l'influence du *New-Age* qui meut une partie du mouvement. Alice Bailey (1880 - 1949), dissidente de la Société Théosophique depuis 1920, voua sa vie à la préparation de la venue d'un nouveau messie. C'est ainsi que la période de bouleversements politiques en Europe, des années 1920 - 1930 est pour elle révélatrice de l'ouverture d'une nouvelle ère pour l'humanité et la venue d'un homme nouveau. Le *New-Age* se caractérise par une multitude de courants, vantant un bien-être personnel, fruit d'un processus où se mêlent politique, développement personnel et croyances diverses. C'est à la fin des années 1960 que ce courant d'idées investit la place publique par le biais du mouvement hippie, la *beat generation*, la contre-culture américaine en général ajoutant une carte au jeu terminologique des sociétés ésotériques et initiatiques, influençant quelques pratiquants du paganisme et du druidisme, jusque dans la campagne bretonne, comme nous le verrons.

alors que dans une donnée géographique aux consonances celtiques, ici la Bretagne. Ainsi définis, ces pratiques rituelles seraient celles d'un paganisme celtique, partie d'un chamanisme vu comme un ensemble de pratiques religieuses universelles, à la fois actuel et multi-millénaire, dont le druide aurait été et serait encore le sacerdote.

Un oubli intrigue, que les pratiquants pallient en piochant dans d'autres traditions : la connaissance de l'histoire de la tradition revendiquée, ses références et les modes de transmission, la réalité ou non d'une continuité historique, de l'existence avérée et de la fonction druidique dans les sociétés dites celtiques, depuis l'Antiquité. Des origines mythiques se couvrant parfois d'un vernis historique non-sourcé sont avancées par les groupes, relevant parfois même d'une histoire récente (moins de quatre siècles), donc plus sourçable que des références antiques mais bien moins intéressante pour ces groupes, le religieux / la tradition / l'identité relevant plus d'interprétations et de conditionnements que d'analyses scientifiques. Des personnages-références servent de lien entre histoire et légendes ou mythes, et sont présentés par les groupes, essentiellement dans des ouvrages écrits par des pratiquants eux-mêmes ou dans les médias (sites internet...) : John Toland et le panthéisme, Iolo Morganwg et la Gorsedd de Galles, des bardes et figures vues comme druidiques issus des traditions celtiques (Taliesin, Ossian, Merlin...), des saints celtiques présentant un polythéisme sous couvert de christianisme ou au moins un méso-paganisme, Hu Kadarn, les quatre druides primordiaux de la tradition celtique d'Irlande... J. Toland et Iolo Morganwg dominent dans les références mises en avant par les groupes. Pourtant, Toland n'a jamais revendiqué avoir été druide ni avoir fondé un groupe druidique (mais une sorte de loge franc-maçonne celtisante) ; Iolo Morganwg affirmait, lui, être le « dernier des bardes » tout en revendiquant être un héritier de Toland et, comme lui, fondant à Londres un groupe, bardique celui-là. Déjà, nous sommes pris dans le tourbillon des références, reflétant l'obsession des pratiquants à s'ancrer dans l'histoire, à revendiquer une origine et un développement menant à une actualité.

### **Ontogenèse et post-modernité**

C'est donc à un « fouillis druidique » que nous avons affaire, une sorte de kaléidoscope spirituel qui, pourtant, peut être déchiffré, même si le chercheur peut éprouver quelques difficultés à aborder le sujet.

Nous avons rencontré deux étudiants en ethnologie, en novembre 2017 ; ils voulaient échanger sur leur sujet de recherche, avec cette question de fond : pourquoi s'intéresser au druidisme ? Rendez-vous fut fixé au Café du Finistère, à Quimper. Per-Vari Kerloc'h / Grand-Druide Morgan, de la Gorsedd de Bretagne, fut lui aussi invité. Il ne s'agissait pas d'une confrontation, mais d'une discussion avec deux points de vue sur le druidisme, celui du pratiquant et celui du chercheur. Ils

témoignèrent de leurs difficultés à aborder le sujet, mettant en avant le fait qu'il n'y a pas de spécialiste universitaire du druidisme, alors que cela est un réel phénomène de société.

Furent mis en avant, ce jour-là, les défauts des études historiques et de l'anthropologie symbolique. Si les premières ont des limites chronologiques souvent strictes, sont limitées dans leurs sources<sup>27</sup>, les secondes ont tendance à tout vouloir interpréter sans les clés pour comprendre. De plus, s'agissant aussi de spiritualité et de croyance, touchant à la subjectivité, il y a des aspects que les sources historiques ne peuvent expliquer. Le chercheur, n'étant pas issu du mouvement ou de la communauté étudiée, ne peut pas tout comprendre de celle-ci, de son fonctionnement, de ses références, de ses interprétations, de son imaginaire. Il peut en rester à la chronologie de création et de développement d'un mouvement ou de concepts, ou encore à une description ethnographique, sans sortir de ses propres clichés culturels et interprétations. S'il tend à l'objectivité, il le fait sans les fondements internes au sujet étudié, qui permettent une compréhension et une explication scientifiques. C'est aussi ce que nous avons cherché à réduire tout au long de ces années d'études.

Cette discussion a nourri notre réflexion et nous a amené à persévérer sur la double voie de l'étude d'archives et de lectures diverses, ainsi que l'étude de terrain et un regard évoluant de celui d'historien à un autre, plus large : l'aspect pluri-disciplinaire, ou transdisciplinaire du sujet était une évidence pour nous depuis le début de notre thèse, et cela se confirmait.

Nous avons donc acquis quelques compétences et connaissances en ethnographie et religiologie (ou sciences des religions), de façon empirique, au fil des avancées diverses que nous faisons sur notre thèse, les pistes qui s'ouvraient, pour mieux comprendre le phénomène. Nous ne l'avons pas étudié réellement de l'intérieur, mais d'une frange extérieure très proche, par le biais du réseau que nous avons créé dans ce milieu depuis notre Master (2010 - 2012), en optant pour de l'observation participative lorsque cela était possible.

Si l'aspect scientifique doit dominer, il ne faut pas perdre de vue qu'il s'agit, pour une partie du sujet traité, de croyance, de foi et de mystique. Ce rapport au divin, dans le cadre d'un processus d'individuation ou de développement spirituel, en tant que phénomène social, peut faire l'objet d'analyses, mais peut ne pas être totalement explicable. C'est une des limites des études scientifiques concernant les religions. Surtout, il faut aux chercheurs dépasser les clichés inhérents au phénomène des religions païennes ou alternatives ainsi que les aspects médiatiques, la religion étant, dans notre civilisation, plus de l'ordre de l'intime, du personnel. Il est aussi nécessaire de faire preuve d'objectivité et mettre de côté ses propres croyances, sa propre métaphysique.

---

<sup>27</sup> L'étude de Philippe Le Stum, *Néo-druidisme en Bretagne* (Rennes, éd. Ouest-France, 2017), basée sur sa maîtrise d'histoire, illustre bien ce propos : le chercheur s'est limité à un fonds d'archives (fonds Y. Berthou, CRBC) et quelques documents annexes (presse...), et est coincé dans une stricte chronologie, des années 1830 à 1914.

La question de l'origine des croyances et des religions peut aisément se résumer par les quelques mots de Pascal Boyer, qui écrit que « presque toutes les théories sur l'origine de la religion se ramènent à l'une des hypothèses suivantes : l'esprit humain a soif d'explications ; le cœur humain a besoin de réconfort ; la société humaine a besoin d'ordre ; l'intellect humain est enclin à l'illusion.<sup>28</sup> » Ces hypothèses se déclinent sous de nombreuses variantes, et l'écueil que nous avons évité, pensons-nous, est celui d'expliquer une religion ou un phénomène religieux par les caractéristiques de la religion qui nous est familière : si le chercheur tend à l'objectivité, en sortant de ses propres références culturelles et religieuses, le sujet, lui, revêt un autre aspect. Le druidisme s'est en effet construit en fonction du christianisme, en tant que religion dominante en Europe, ayant produit de nombreux marqueurs dans le paysage breton et de nombreuses références dans la culture. Le phénomène druidique ne peut donc pas être expliqué en dehors du catholicisme, surtout lors de sa création en Bretagne à la toute fin du XIX<sup>e</sup> siècle, mais il ne peut pas non plus être uniquement expliqué en fonction de cette religion. Il faut au chercheur trouver un point d'entrée équilibré, objectif et contextualisé. Il lui faut aussi concevoir que si nous ne comprenons pas les comportements religieux d'une communauté, pour elle, ils sont logiques. L'intérêt de l'étude est de montrer leur logique dans le cadre de leurs croyances, elles-mêmes conditionnées par une hiéro-histoire et un imaginaire relevant tout autant du collectif que de l'individu, mais aussi un rapport de l'individu à la société dans une logique de réenchantement du monde. La variété des phénomènes religieux, à l'échelle mondiale, laisse une place au druidisme, en tant que référence dans la conception qu'ont les pratiquants et croyants, d'êtres surnaturels, d'un rapport à l'univers, d'une morale et de principes de vie, de rituels pratiqués individuellement ou en groupe, d'expériences allant du sentiment de bien-être à l'expérience mystique, voire théophanique. Conscient que ce sont les pratiquants qui créent et / ou développent certains aspects d'une tradition, nous avons aussi fait le choix d'explorer l'hypothèse qui fait de la recherche de soi par un cheminement spirituel, une voie pouvant mener au divin, à travers les pratiques et références des groupes étudiés.

Les pratiquants refusent le plus souvent le terme de « religion », lui préférant celui de « spiritualité », qui leur semble moins contraignant, moins dogmatique. Surtout, « religion » fait référence, pour eux, au monothéisme, qu'ils rejettent de différentes façons que nous évoquerons aussi.

---

<sup>28</sup> Boyer Pascal, *Et l'homme créa les dieux – comment expliquer la religion*, Paris. Gallimard – Folio Essai, 2003 (première édition : Robert Laffont, 2001), p. 15.



Nous devons ajouter une autre donnée, géographique et culturelle : la Bretagne, dont les frontières serviront aussi de limites spatiales à notre travail. Ce territoire, où est encore parlée une langue celtique, concentre les images et fantasmes de la société celtique antique, un folklore parfois évoqué de façon péjorative par les médias<sup>29</sup> ; territoire fertile où le druidisme a pu naître et s'épanouir et où ce mouvement connaît une émulation<sup>30</sup>.

L'image du druide relève de l'imaginaire et du romantisme, plus que de l'histoire et de la science. Il y a surtout une grande part d'interprétation contemporaine et de volonté de la part des pratiquants d'insérer dans le druidisme ce qu'ils veulent y trouver (ce qui compte avant tout est d'être druide, non pas de définir le druide), avec pour excuse l'oralité de la tradition (volatile et instable, qui permet d'y insérer ce qu'on désire), amenant des interprétations pseudo-scientifiques leur permettant de faire dire à la tradition ce qu'ils veulent.

Mais s'il y a une naissance et un développement de ce mouvement, il y a avant tout une raison à cette apparition, une histoire, un fond de références et d'aspirations culturelles et spirituelles qu'il nous faut étudier afin de comprendre l'actualité du phénomène druidique. Le propos vise à mettre en avant (et tenter de comprendre) ce qui est énoncé par les groupes druidiques étudiés, dans le cadre de leur affirmation identitaire, à savoir une recherche (et une revendication) des origines les plus lointaines et les plus pures possibles par les pratiquants (« l'œuf originel », mythique, qui, ici, tente d'être relié à l'histoire), et la revendication de filiations les plus directes possibles (« le développement de l'organisme »). Il s'agit aussi d'étudier l'évolution du mouvement au cours des trois derniers siècles et ses liens avec d'autres courants culturels, spirituels ou religieux, à travers les sources qui s'offrent à nous : fonds d'archives, sources primaires, littérature scientifique, études de terrain sous formes d'interviews et d'observation participative. Il nous faut aussi tenir compte du fait que chaque groupe étudié peut illustrer une ontogenèse qui lui est propre, au-delà de celle du mouvement dans son entier.

---

<sup>29</sup> Thaïse Valentim Madeira, dans son article intitulé « Le renouveau culturel en Bretagne et le défi de valorisation d'une cosmopolite », dans *Mémoire(s), identité(s), marginalité(s) dans le monde occidental contemporain* (cahiers du MIMMOC, 13 - 2015, Minorité en Europe) écrit « que la Bretagne a fréquemment été considérée de façon péjorative. » Pour confirmer cela, elle évoque sa thèse de doctorat en Sciences de l'Information et de la Communication, intitulée *La médiologie des pratiques culturelles - de la transmission à la mise en scène de la culture traditionnelle dans le processus de festivalisation*, soutenue le 11 septembre 2014, par visio-conférence entre l'Université Paris III Sorbonne, l'Université Fédérale du Minas Gerais (Brésil) et l'Académie de la Martinique. Pour cela, elle a fait une étude quantitative des reportages du journal *Le Monde* entre 1977 et 1989, concernant la Bretagne, Lorient, la culture celtique et la langue bretonne.

<sup>30</sup> Concernant l'historiographie de l'identité bretonne, ou l'identité celtique en Bretagne, voir Le Coadic Ronan, *L'identité bretonne*, Terre de brume édition, 1998 ; Hily Gaël, *Expressions de l'identité dans le monde celtique*, éd. T.I.R., 2014 ; Favereau Francis, *Bretagne contemporaine, langue, culture, identité*, Morlaix, Skol Vreizh, 1993 ; Croix Alain, *La Bretagne : entre histoire et identité*, Paris, Gallimard, 2008 ; Croix Alain, *Bretagne 2100 : identité et avenir*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2001 ; Carrer Philippe, *Cedipe en Bretagne – essai d'ethnopsychiatrie*, Toulouse, éd. Privat, 1986.

Le concept d'ontogenèse se définit, selon Michel Maffesoli, par la démarche (consciente ou non) d'une personne ou d'un groupe (d'une « tribu »), d'être « toujours en devenir »<sup>31</sup>, en tant qu'organisme se développant à partir d'un œuf, d'une origine. Il précise que l'ontogenèse « est une récapitulation ou une répétition de la phylogenèse ». C'est-à-dire, selon Ernst Haeckel (1834 - 1919)<sup>32</sup>, concepteur de cette théorie, une répétition (ce que nous qualifions plutôt de résumé ou de concentration) de la filiation des espèces vivantes au cours de l'évolution, les différentes phases morphologiques par lesquelles est passée (ou passe) une espèce, jusqu'à un être vivant, résumé (ou concentré) de cette évolution. Partant, lui sont attachés les liens de parenté pouvant exister entre des espèces très anciennes et des espèces actuelles, ou entre celles-ci. Hors de son champs scientifique d'origine, cette théorie peut s'appliquer à notre recherche : le mouvement druidique a traversé les trois derniers siècles, en s'adaptant aux sociétés, au progrès, aux sciences et à leur évolution, à la politique, et, surtout, en se positionnant dans des populations et sur des territoires où l'affirmation culturelle servit de carburant à ces groupes. Et cela tout en créant son propre ancrage historique, à travers la recherche et la revendication d'une origine, toujours plus lointaine et plus pure, relevant plus du mythe que de l'Histoire. Le XX<sup>e</sup> siècle, en Bretagne, a vu le mouvement s'animer de diverses querelles illustrant la pluralité des profils druidiques tout autant que l'intégration d'influences extérieures et l'importance de l'engagement politique ou au moins culturel.

Les groupes étudiés présentent tous une volonté de réenchanter le monde, ou au moins de surmonter le désenchantement de celui-ci<sup>33</sup>, reconstruisant des repères spirituels ou religieux, ce qui les intègre à la postmodernité. Celle-ci peut se définir comme un prolongement du structuralisme et du déconstructivisme, suite à la désagrégation des repères religieux et l'effondrement des idéologies majeures, à la fin du XX<sup>e</sup> siècle. Il s'agit, pour le postmoderne, de dépasser le

---

<sup>31</sup> Maffesoli Michel, *Réenchanter le monde – une éthique pour notre temps*, Paris, éd. Perrin, 2009, p. 34.

<sup>32</sup> Haeckel Ernst, 1834 - 1919. Philosophe, médecin, biologiste, il participa à la diffusion des concepts darwinistes et conçut la psychologie comme une branche de la physiologie. Il fut l'un des pionniers de la biologie moderne par l'introduction des concepts d'écologie (dans le sens d'interaction entre un milieu et les espèces qui y vivent) et d'embranchement (ou phylum), dans la logique du darwinisme (en zoologie – deuxième niveau de classification après le « règne »). Haeckel posa les bases de l'idéologie *Weltanschauung* du monisme (qui conçoit l'être comme indivisible, la substance et l'esprit formant une unité, qui se retrouve dans tout l'univers) dans *Das Monismus*, paru en 1896. Il fonde la *Deutsche Monistenbund* (Ligue Moniste Allemande) en 1906. Ce concept amène l'abolition des frontières entre humain et animal, ou encore animal et végétal, chaque être vivant étant composé de matière et d'esprit. Voir Duvernay-Bolens Jacqueline, « La théorie de la récapitulation de Haeckel à Freud », In *Topiques*, n° 75, 2001 /2, pp. 13 à 34.

<sup>33</sup> L'expression a été popularisée dans l'écrit de Max Weber, en 1904 / 1905, dans les deux articles regroupés sous le titre « L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme » (titre original : « *Die Protestantische Ethik und der Geist des Kapitalismus* »), parus dans la revue *Archiv für Sozialwissenschaft und Sozialpolitik*. Weber désigne ainsi le processus de recul des croyances, qu'elles soient religieuses ou de l'ordre de la magie, au profit de la science. Ce processus est complété par celui de rationalisation, y compris dans l'économie. C'est une partie de ce qui définit le monde moderne et la sécularisation. Voir aussi Lyotard Jean-François, *La condition post-moderne. Rapport sur le savoir*, Paris, éd. De Minuit, 1979.

désenchantement du monde et de tenter d'œuvrer dans un ici et maintenant où l'individu s'affirme par de multiples facettes ou strates de son identité. Il se définit alors comme multiple et vit une appartenance à différentes communautés (la famille, l'école, le ou les groupes d'ami-e-s, clubs de sports, groupes de musique, habitant d'un quartier / d'une ville / d'un territoire...). Il s'agit aussi de réinjecter du sacré dans le quotidien et de construire un nouveau rapport à soi, aux autres, au monde. C'est aussi, pour le postmoderne, d'être renvoyé à lui-même pour définir une vérité face à l'objectivité<sup>34</sup>, ce qui est censé mener l'être sur la voie d'une autonomie intellectuelle et spirituelle, en passant parfois à une crise identitaire. Les postmodernes se regroupent au sein de « tribus », chacune avec ses signes distinctifs, ses rituels, ses symboles et ses références (culturelles, historiques, économiques, éthiques...) <sup>35</sup>, et son potentiel évolutif.

Il est donc légitime de se demander si le druidisme est une illustration, dans le cadre breton, d'une spiritualité ontogénésique post-moderne.

Nous avons choisi de développer ce concept d'ontogenèse par le biais du qualificatif « ontogénésique », afin d'encadrer une théorisation du sujet à partir des éléments premiers que nous avons recueillis.

Cette approche permet un développement religiologique avec une forte base historique, à travers lequel nous essayerons de répondre à la problématique par ce développement : nous présenterons le constat de ce qu'est, de nos jours, le druidisme en Bretagne, à travers les comptes-rendus de nos observations, participatives ou non, relevant différentes typologies de groupes (ou tribus) illustrant les différentes tendances du mouvement, chaque groupe cherchant à s'affirmer par rapport aux autres dans un cadre d'affirmation de son existence (donc une mise en opposition ou une volonté de différenciation), d'une ontogenèse visant à la pureté (à travers une histoire revendiquée différente de celle des autres et se rattachant à une origine la plus lointaine et pure possible), ou à travers des références culturelles et religieuses, relevant du bricolage levi-straussien<sup>36</sup> mais présentant une

---

<sup>34</sup> Voir Schwarz Fernand Félix, *Le Sacré camouflé ou la crise du monde actuel*, Bière (Suisse), éd. Cabedita, 2014, p. 9 puis pp. 96 et 97.

<sup>35</sup> La postmodernité est critiquée par quelques auteurs, comme Alain Finkelkraut dans *La défaite de la pensée*, ou Frederic Jameson dans *Le postmodernisme ou la logique culturelle du capitalisme tardif* (Paris, éd. De l'ENSBA, 2007) : ce dernier conçoit que les phénomènes décrits dans le postmodernisme auraient pu être compris dans un cadre moderniste. Il stipule que cela a bloqué le développement de la pensée dialectique, et que c'est une nouvelle organisation du capitalisme, après les « Trente Glorieuses », qui amena à une fusion des discours de nombreuses sciences à proposer une évolution du modernisme. S'il considère le postmodernisme dans son contexte historique, et s'il peut le concevoir comme phénomène culturel, son œuvre ne le rejette pas.

<sup>36</sup> Claude Levi-Strauss initie le concept de l'homme civilisé redécouvrant la pensée sauvage (titre de l'ouvrage où est développé ce concept, paru en 1962, chez Plon, Paris) et son adaptation à la modernité : il fait avec ce qu'il a à sa disposition, dans son environnement, mais aussi dans ce qu'il peut emprunter à d'autres cultures, détournant des matériaux culturels et cultuels, des images, pour sa propre construction, cherchant à concrétiser ses croyances par le

cohérence dans le cadre des croyances et pratiques des groupes : points communs mais aussi différences irréductibles, relevant des formes élémentaires du lien social<sup>37</sup>.

Nous développerons aussi une étude des festiars, de certains rituels, des symboles et artefacts utilisés, leurs références intellectuelles et religieuses, tout autant que la variété des profils païens celtiques en Bretagne, et notamment la porosité du mouvement druidique à d'autres organisations sociales (festivals culturels, de musique...). À ce propos, nous questionnerons le terme même de « religion », refusé par certains groupes druidiques, accepté par d'autres. Il y sera question de foi et de croyance tout autant que de métaphysique et d'herméneutique, afin de tenter de redéfinir ce terme, « religion », dans le cadre de notre thèse. Y sera abordée aussi la volonté des pratiquants de réenchanter le monde, en commençant par se réenchanter eux-mêmes ; les pratiquants recherchant, à travers leur démarche spirituelle, le divin dans une re-connection avec la nature primordiale, entre écologie sacrée, revendications culturelles et naturalisme holistique. S'éloignant des dogmes des religions bibliques et des études scientifiques, les pratiquants construisent leurs spiritualités à la carte, à travers des projections de ce qu'ils se représentent être (ou de ce qu'ils souhaitent être), sur ce qu'ils imaginent avoir été le druide antique, ce que nous analyserons de façon transversale au fil de notre écrit. L'ensemble invite à une réflexion sur la création d'une tradition<sup>38</sup> et conséquemment à l'élaboration d'une identité spirituelle individuelle et collective.

Cette identité, justement, construite sur la revendication d'être des héritiers des druides antiques, ou s'en inspirant fortement, nous amènera à évoquer ce que nous savons des druides antiques à travers les sources historiques et montrer que ce sont avant tout, pour les pratiquants du druidisme, des archétypes dont l'image et la définition à varier au cours des derniers siècles. afin de mieux saisir les notions de création, de reconstruction, de bricolage qui animent toute tradition, de constater le souci terminologique auquel nous faisons face et qui illustre le mouvement à travers son ontogenèse : revendiquer être druide en redéfinissant ce qu'est un druide à sa convenance.

---

biais de signes ou images, pour créer des pratiques correspondant à ses croyances, ou encore pour justifier des pratiques, à mi-chemin entre la pensée mythique et la science. Voir Michel Zink, « Bricoler à bonne distance », *La lettre du Collège de France* [En ligne], Hors-série 2 | 2008, mis en ligne le 24 juin 2010, consulté le 17 août 2022.

<sup>37</sup> Désveaux Emmanuel (qui se situe dans la lignée structuraliste de Levi-Strauss) et les quatre socèmes fondamentaux : Voir Désveaux Emmanuel, *Avant le genre. Triptyque d'anthropologie hardcore*, Paris, éd. De l'EHESS, 2013. Descola Philippe et le système des quatre ontologies anthropocentrées (totémisme, animisme, analogisme, et naturalisme) : P. Descola considère que la nature est une production sociale, par les liens que l'humain tisse avec elle depuis des centaines de milliers d'années. Ces ontologies sont des systèmes de rapports à l'existant et servent de base à la création de cosmologies, de modèles de liens sociaux et alimentent les théories de construction de l'identité et de l'altérité. Voir Descola Philippe, *Par delà nature et culture*, Paris, Gallimard, 2015; *Les formes du visible. Une anthropologie de la figuration*, Paris, Seuil, 2021. Voir aussi : <https://reporterre.net/Philippe-Descola-La-nature-ca-n-existe-pas>

<sup>38</sup> Concernant la création d'une tradition, il est possible de se référer à Hobsbawm Eric & Ranger Terence, *The invention of tradition*, Cambridge, Cambridge University Press, 2012 (édition originale 1983).

Ce phénomène actuel a une histoire : nous reviendrons donc sur sa genèse et son développement, les différentes phases qui se succèdent et qui forment aujourd'hui des strates dans chaque groupe ; strates aux épaisseurs variables selon les objectifs, les références et les pratiques des groupes. Nous évoquerons aussi les rapports des groupes druidiques à l'histoire du mouvement et à l'Histoire, dans le cadre leur construction identitaire.

Le druidisme est né à Londres, dans un creuset intellectuel où s'animent Clubs et associations d'intellectuels, mais aussi la franc-maçonnerie britannique, dont le druidisme est aussi issu (organisation et filiation, dissidences et affirmation d'un intérêt pour les références celtiques au sein d'une mouvance initiatique et ésotérique), personnages-références... De cette émulation druidique londonienne, nous passerons à celle, galloise, qui participa à une forme d'interceltisme (toujours d'actualité), par les liens créés avec quelques intellectuels bretons du XIX<sup>e</sup> siècle par l'entremise de quelques acteurs du monde culturel celtique.

Nous aborderons ensuite l'apparition du bardo-druidisme en Bretagne (1898 - 1900), liée à la naissance du premier parti politique breton (1898), premiers organes du mouvement culturel et politique breton : son développement, ses références spirituelles et l'évolution de quelques pratiquants vers un paganisme celtique affirmé, lié à une nouvelle facette du militantisme politique. Nous relèverons, toujours à travers son histoire, les influences ayant nourris le mouvement druidique, lui permettant cette ontogenèse. Nous verrons, à travers ces pages, comment la tradition druidique s'est créée dans le cadre breton et a évolué dans celui-ci à travers des dissensions, des ruptures, fruits d'un développement interne mais aussi résultant de l'intégration de nouvelles idéologies ou influences culturelles. Plus spécifiquement, nous présenterons le passage du bardisme régionaliste à un druidisme nationaliste, dans les années 1920 et 1930. Nous retiendrons ici la portée des recherches des théoriciens du paganisme celtique et leur influence sur l'évolution de la rituelle et des calendriers liturgiques dans plusieurs groupes étudiés. Nous verrons l'évolution du mouvement après la Seconde Guerre Mondiale, de façon chrono-thématique, au gré des dissidences et créations de groupes, avant d'aborder le renouveau de ce mouvement, rongé par les conflits internes ; renouveau initié par Gwenc'hlan, qui fut Grand-Druide de la Gorsedd de Bretagne de 1980 à 2008. Ce dernier insuffla un nouvel esprit dans le mouvement, renouvelant les pratiques, développant les rituels, positionnant politiquement la Gorsedd, imprégnant le mouvement druidique de ses recherches et écrits. Nous présenterons plusieurs groupes que nous avons étudiés pour cette thèse, afin de brosser un portrait des différents types de groupes que nous pouvons rencontrer dans le monde druidique breton d'aujourd'hui.

L'ensemble nous permettra de vérifier notre thèse et d'y apporter, en conclusion, un possible

développement ainsi que des définitions temporaires de ce qu'est le druidisme aujourd'hui et ce qu'est un pratiquant du druidisme, l'anthropologie sociale nécessitant ce genre d'exercice et de précision.

Il est nécessaire, ici, de faire un point terminologique afin de comprendre à qui ou quoi les pratiquants actuels du druidisme font référence, et ce à quoi le chercheur est confronté.

Le druidisme actuel correspond à ce que notre civilisation se représente de lui, résultat d'un processus permanent d'évolution des références et concepts au cours des trois derniers siècles, tout autant que celui de la métamorphose de symboles sacrés dans notre collectivité, de la puissance des archétypes de l'imaginaire occidental et de la hiéro-histoire de chaque pratiquant. Son histoire est récente et le développement d'un vocabulaire adéquat a suivi celui du mouvement.

Le terme « *druids* » apparaît dans la première édition de l'*Encyclopaedia Britannica*<sup>39</sup>, en 1771, « *druidism* » apparaît dans l'article « *druids* » de la neuvième édition. En France, le *Dictionnaire de l'Académie Française* de 1798 - 1799 (an VII de la République) indique que « druide » est « le nom des anciens Prêtres Gaulois<sup>40</sup> ». Il ne fait pas la différence entre les concepts liés aux druides antiques et ceux des « druides » britanniques de ce XVIII<sup>e</sup> siècle, illustrant l'idée d'une continuité dans le temps de la fonction druidique, là où il y eut pourtant une longue rupture. L'*Encyclopaedia Britannica*, dans sa 4<sup>e</sup> édition (1810), moins d'un siècle après l'apparition de ce courant de pensée, et comme dans les éditions précédentes, ne précise rien sur l'existence de « druides » contemporains dans l'article « *Druids, druides or druidae* »<sup>41</sup>, mais donne un résumé des connaissances de l'époque sur les druides antiques. Ce n'est qu'à la neuvième édition (1875 – 1889) que nous trouvons le terme « *druidism* »<sup>42</sup>, présenté comme « *the religious system of the ancient Gauls and Britons* ». Il s'agit d'une reprise de l'ancien article « *druids* », qui, lui, a disparu de l'encyclopédie. Il y est fait mention des écrits de John Toland (1670 - 1722), trois lettres qu'il a adressées au

---

<sup>39</sup> Le terme « *druids* » apparaît dans l'*Encyclopaedia Britannica*, dès la première édition (Vol. 2, Édimbourg, Bell & Macfarquhar), en pages 455 et 456. Ils y sont définis comme « *priests or ministers of religion of ancient Britons and Gauls* ». La 2<sup>e</sup> édition y ajoute quelques informations (1777 - 1784, article « *druids* » p. 2548), et la 3<sup>e</sup> (publiée en 1797) ajoute aux Bretons et Gaulois les Germains, dans une confusion faite à l'époque entre Celtes et Germains, dans un long article courant de la page 135 à la 143 du VI<sup>e</sup> volume (dans l'article précédent, il est fait de « *druidae* » une ancienne cité gauloise, ville principale des druides, qui serait aujourd'hui la ville de Dreux. Dans aucune de ces éditions il n'est fait mention de druides contemporains ni de druidisme.

<sup>40</sup> Article « druide », *Dictionnaire de l'Académie Française*, V<sup>e</sup> édition, Paris, Smits & Cie, an VII de la République, T. premier, p. 448.

<sup>41</sup> *Encyclopaedi Britannica*, 4<sup>e</sup> édition, vol. VII, Edimbourg, imprimé par A. Bell pour A. Constable & Co., Vernor, Hood & Sharpe, pp. 340 à 348, article « *Druids, druides or druidae* ».

<sup>42</sup> Article « *druids* », *Encyclopaedia Britannica*, 9<sup>e</sup> édition (1875 - 1889), pp. 477 à 479. L'article se termine par une bibliographie sur le sujet, où apparaissent William Stukeley, ami et disciple de John Toland, et qui fut le premier à porter le titre de *Chief Druid* du *Druid Order* qu'il venait de fonder en 1722, sur les cendres des banquets philosophiques organisés par son maître, Reynaud et quelques autres auteurs anglais, allemands et français, spécialistes des études celtiques.

vicomte Molesworth (1680 - 1758) et publiées en 1726, dans lesquelles il donne quelques explications sur les druides antiques, en tant que « *probably,[...] the first to plan [...] a connected history of the Druids* » en mettant en lien toutes les sources sur le sujet, écrites comme archéologiques ou issues des traditions populaires. L'intérêt de citer l'encyclopédie anglaise réside encore dans le fait qu'elle mentionne un article de Jean Reynaud (1806 - 1863, philosophe et métaphysicien) et de Pierre Leroux (1797 - 1871, philosophe et théoricien du socialisme), auteurs de *L'Encyclopédie Nouvelle*, projet qui ne sera jamais terminé. Cet article portait le nom de « druidisme », défini comme la doctrine des druides antiques, qui avaient une grande connaissance de la vraie nature de Dieu (« *...as high conception of the true nature of God* ») et laissait le peuple non éduqué (« *uneducated minds* ») croire en des demi-dieux, des anges et des divinités secondaires (« *subordinate deities* »). Reynaud et Leroux considèrent donc que le druidisme est l'ensemble des pratiques et croyances des druides, non pas celles des peuples dont ils avaient la charge religieuse. Leur article, complet pour l'époque, s'appuie sur des sources antiques mais aussi sur des données plus récentes, comme les écrits de Iolo Morganwg (1747 - 1826) et l'alphabet qu'il avait créé, ou comparant des mots gallois à des mots bretons pour étayer leur propos.

L'article anglais s'appuie donc sur un précédent français, ce qui laisse supposer que le terme « druidisme » est d'abord d'origine française, apparaissant dans l'œuvre de Reynaud et Leroux en 1836 ou les années suivantes<sup>43</sup>, la 9<sup>e</sup> édition de *l'Encyclopaedia Britannica* datant de 1877 (pour ce volume). Par la suite, Reynaud fit paraître *L'esprit de la Gaule*, en 1866<sup>44</sup>, dans lequel il développa à nouveau les concepts des pratiques des druides antiques.

Si les philosophes français ont publié un long article dans leur Encyclopédie, théorisant donc les pratiques et croyances des druides antiques sous le nom de « druidisme », ces mêmes notions furent auparavant regroupées sous la mention de « druidiques ». Ce terme apparaît en effet dans le *Dictionnaire de l'Académie*, édition de 1832 - 1835<sup>45</sup>, avec le sens de ce « qui a un rapport aux druides, à la religion des anciens Gaulois », précédés des mots « druide » et « druidesse » : « nom des anciens prêtres gaulois » pour le premier, « se dit des femmes qui étaient affiliées à l'ordre des druides, et qui passaient pour magiciennes et prophétesses » pour le second. Il s'agissait de nommer les sacerdotés d'une religion qui n'avait pas encore de nom, telle la religion des Grecs ou celle des Égyptiens, mais pour laquelle il y avait (et il y a encore) peu d'informations : les définir *a minima*, sans plus d'explications, permettait d'ancrer ces cultes dans l'histoire, à défaut de pouvoir

<sup>43</sup> *L'encyclopédie nouvelle - Dictionnaire philosophique, scientifique, littéraire et industriel, offrant le tableau des connaissances humaines au XIX<sup>e</sup> siècle*, en 8 volumes, 1836 - 1841, Paris, Furne & Gosselin. « Druidisme » apparaît dans le Vol. 4, pp. 405 à 461.

<sup>44</sup> Reynaud Jean, *L'esprit de la Gaule*, Paris, Furne, Jovet & Cie, 1866.

<sup>45</sup> Il s'agit de la sixième édition du *Dictionnaire de l'Académie Française*, publié à Paris entre 1832 et 1835 par Didot Frères. « Druidisme » est en page 588.

scientifiquement les définir.

Dans le *Dictionnaire de la langue française* de Littré de 1873 - 1877, le druidisme est défini comme étant la « religion des druides », non pas des Celtes ou des Gaulois, reprenant le concept de Reynaud et Leroux, à savoir que selon eux les druides avaient eu leur propre religion et le reste de la population la sienne, bien moins métaphysique, relevant déjà plus du folklore et des traditions populaires ; sorte de religion du quotidien, axée sur des croyances et des pratiques simples, éloignées de celles des druides, considérées comme plus élevées, demandant une longue initiation. Les druides y sont qualifiés de « prêtres parmi les Celtes de la Gaule, de la Grande-Bretagne et de l'Irlande » qui formaient une « corporation », enseignaient leurs doctrines (dont la transmigration des âmes), n'utilisaient pas l'écriture et transmettaient uniquement par le travail de la mémoire.

« Druidisme » apparaît en pleine période romantique, où perce la recherche d'autres voies d'accès au spirituel, et se multiplient dans les écrits concernant les Celtes, les Gaulois et leurs sacerdotés, donc la nécessité de nommer ces pratiques, sur lesquelles existent plus de suppositions, interprétation et un imaginaire plus que des réalités scientifiques. Les auteurs français ne connaissaient probablement pas la logique des pratiquants du bardisme et du druidisme, au pays de Galles (nous ignorons si les auteurs de ces articles avaient connaissance des projets de création d'un groupe bardique par La Villemarqué, entre Paris et la Bretagne) : il s'agissait pour eux de résumer les connaissances de leur temps sur les druides antiques (scientifiquement correctes ou non). Sans écrire sur leurs contemporains se qualifiant de bardes ou druides, ces auteurs laissent une marge d'interprétation et de création, la possibilité de mettre en avant une filiation de l'initiation bardique au pays de Galles, laissant supposer que les bardes du XIX<sup>e</sup> siècle étaient les héritiers d'une tradition antique ininterrompue. C'est dans cette tradition que se trouveraient les savoirs des druides antiques : en étudiant la tradition (orale et écrite, exotérique et ésotérique), les personnes intéressées pourraient donc renouer avec la sagesse ancestrale d'un peuple dont ils se revendiquent les héritiers et les descendants, mais peuple fantasmé, hors de l'histoire.

Le druidisme est un fait religieux qui n'a rien d'antique et ne doit pas être confondu avec le polythéisme des Gaulois ou des Celtes. Le druidisme ne concerne donc que les faits religieux et le mouvement initiatique se réclamant d'une tradition celtique, née dans les années 1710 - 1722 à Londres, non pas les pratiques religieuses des Celtes de l'Antiquité, encore moins pour qualifier une religion qui aurait été spécifique aux druides, dirigeants des théocraties tribales gauloises.

Le terme est en fait utilisé par les fondateurs du druidisme pour qualifier autant les pratiques supposées des druides antiques que celles des bardes du XIX<sup>e</sup> siècle, détenteurs d'une « tradition druidique » dont ils seraient les conservateurs et les transmetteurs par la musique, la poésie et



l'écriture. « Druidisme » ne serait donc que la transposition du regard d'intellectuels sur des pratiques modernes à des pratiques antiques (dites « druidiques »), qu'on imagine identiques ou presque. « Druidisme » ne peut, à notre sens, qu'être utilisé pour parler des philosophies, croyances, pratiques et rituels mis en place à partir du début du XVIII<sup>e</sup> siècle, et non pour qualifier les pratiques religieuses des peuples celtes dont les druides étaient les sacerdotes. « *Druidity* » ou « *druidry* » sont aussi utilisés et sont traduits par « druidité », renforcent l'aspect sacerdotale de la fonction antique du druide, mise en avant plus qu'une autre par les pratiquants du druidisme, évoquant la dignité de la fonction. La confusion terminologique entre le « druidisme », pratiques des druides antiques et les pratiques rituelles bardiques modernes, elles aussi rangées sous le qualificatif de « druidisme », peut s'expliquer par le fait que ce nouveau courant spirituel prend racine dans l'étude et l'interprétation des sources à disposition (textes antiques ou tardifs) et de l'étude d'anciennes traditions (irlandaises et galloises essentiellement mais aussi écossaises, et dans une moindre mesure, gauloises) et de monuments archéologiques ou de découvertes trop souvent mal interprétées, comme l'idée que Stonehenge fut un temple druidique, comme l'affirmait John Aubrey (1626 - 1697) dans son *Templa Druidum* publié en 1695, texte auquel il adjoint des écrits sur les cercles de pierres et les bardes, par exemple<sup>46</sup>.

Ce druidisme est protéiforme et voit ses prérogatives évoluer par l'intégration de nouvelles influences culturelles et spirituelles, brouillant encore plus les cartes. Si, comme nous le verrons, l'histoire de ce mouvement se découpe en différentes phases, celles-ci sont traversées par un *leitmotiv* : chercher et trouver dans le passé des éléments pour construire une nouvelle identité culturelle et spirituelle, personnelle et collective. Créer ici et maintenant, le temps d'un rituel, d'une cérémonie, d'une vie, un Âge d'Or reconstitué : ce que le pratiquant imagine avoir été et qu'il souhaite vivre dans une atemporalité qu'il conçoit, en piochant dans la littérature, les mythologies, les croyances et traditions diverses. Cela permet au druidiste de se construire en tant que tel, et de construire son rapport religieux au cosmos.

Druidiste. C'est ainsi que nous choisissons de qualifier les pratiquants du druidisme, et cela afin de ne pas continuer à alimenter la confusion existante entre ce que fut un druide de l'Antiquité gauloise et un pratiquant du druidisme, courant spirituel vieux de trois siècles. Ce néologisme permet de bien différencier le druide antique et celui ou celle revendiquant une tradition celtique renouvelée<sup>47</sup>. Nous pourrions aussi utiliser l'appellation « pratiquant du druidisme », qui correspond

---

<sup>46</sup> Aubrey John, « *Templa druidum* », *Monumenta Britannica, or a miscellany of British Antiquities*, 4 vol., 1695, *Templa Druidum* est le premier chapitre du premier volume. Le manuscrit est conservé à la Bodleian Library d'Oxford sous la cote MSSMS Aubrey 14, fols. 1 & 2. L'ouvrage est une commande du roi Charles II à Aubrey.

<sup>47</sup> Bran Du, druidiste indépendant, use du terme de « druidité », traduction littérale de l'anglais *druidity*, autant que celui de « druidisme ». Voir l'article « Druidité – monde celtique / ce qu'ils en disent : le magazine *Breton*, 2017 », Bran Du, 14 novembre 2017, sur le site internet *Les dits du Corbeau Noir*, et d'autres articles comportant le terme

à la réalité du phénomène actuel, mais nous avons préféré, par facilité, « druidiste ». Si les pratiquants conservent l'appellation de « druide », c'est parce qu'elle est emplie d'un imaginaire plus original et sympathique que des termes comme « sacerdotés » ou « prêtres gaulois ».

Ce celtisme d'aujourd'hui projette son actualité sur un celtisme antique imaginé et des textes de référence interprétés à la convenance des pratiquants. Le paroxysme peut se trouver dans la démarche d'une construction identitaire et spirituelle, le cheminant ayant besoin de symboles, d'archétypes, de repères qui lui conviennent, devant correspondre à ce qu'il recherche, donc parfois à contre-courant des canons scientifiques. L'emphase est alors placée sur l'aspect sacerdotal du druide, sujet sur lequel les spécialistes savent le moins de choses, et dont les prérogatives du druidiste actuel sont des créations récentes, non pas des pratiques issues d'une tradition antique. Le druide était polymathe, assurément, puisque les auteurs antiques mettent en avant leurs prérogatives scientifiques. C'est donc aussi un nouvel état intellectuel que visent les pratiquants, non pas seulement une élévation spirituelle, en dehors de tout cursus universitaire ou tout cours officiel : l'apprentissage se fait de façon autonome, par initiation au sein des groupes druidiques, ou encore en équilibre entre ces deux méthodes.

La marchandisation possible de toute chose en notre civilisation s'est emparée depuis quelques années du phénomène de développement personnel et spirituel. C'est ainsi que de nombreux stages sont proposés, la promotion étant grandement facilitée par internet et les réseaux sociaux. C'est ainsi que nous avons découvert qu'il est possible d'obtenir un diplôme en druidisme pour 127 livres sterling. C'est ce qui est proposé par le *Centre of Excellence*<sup>48</sup>, parmi des dizaines d'autres formations, liées à l'ésotérisme et au religieux, mais aussi à l'histoire et au bien-être, dans une publicité parue dans le fil d'actualité d'un réseau social, en ce lundi 6 avril 2020. Il existait déjà un organisme qui proposait des formations par correspondance (*l'Order of Bards, Ovates and Druids*, sur lequel nous reviendrons dans notre thèse), et distribuait des diplômes en fin de formations, mais là, c'est une nouveauté : tout se fait par internet (visio-conférences, cours...).

Cette formation est délivrée par des « spécialistes », des personnes habilitées à diffuser des cours de druidisme. À la recherche de ces spécialistes, nous n'avons eu aucun mal à trouver sur le site internet en question quelques annonces de recrutement, pour devenir formateur ou enseignant en druidisme, comme en chamanisme ou cartomancie, par exemple. La présentation générale du site, le vocabulaire (en anglais) employé, forme un ensemble mystérieux et laisse penser que par les formations proposées, nous pourrions accéder à un autre état de conscience, d'intelligence et de spiritualité. Mais en payant et en obtenant un diplôme, pas autrement.

---

« druidisme » dans leur titre, ou contenu.

<sup>48</sup> [Http://Centreofexcellence.com](http://Centreofexcellence.com) (consulté le 13 novembre 2021).

Dans leur vaste catalogue allant des cours d'histoire au Reiki en passant par la réflexologie ou l'herboristerie, la « *druidism diploma course* » en dix modules ne détonne pas, et permet à celui ou celle qui s'inscrit d'adapter « l'ancienne magie des druides » au monde d'aujourd'hui, de se connecter à la terre et aux esprits des plantes, de pratiquer la divination à partir des oghams et de lire les runes, de pouvoir mettre en place ses propres rituels druidiques et quelques autres compétences encore. Les cours portent aussi sur l'histoire et les légendes arthuriennes, sur la méditation, la magie. Cette formation diplômante est un véritable fourre-tout ésotérique et illustre l'aspect mercantile que peuvent revêtir les mouvements ésotériques et les formations au bien-être personnel, ici placées sous une appellation générique et attirante.

Loin des pratiques revendiquées par la majorité des groupes druidiques, qui, nous le verrons, mettent en avant les pratiques rituelles en extérieur, favorisent les discussions en direct et non pas *via* un média social, cette proposition de formation illustre tout de même un des aspects du mouvement druidique, à savoir sa mercantilisation et l'auto-initiation tout autant que son actualisation, puisque cette formation permet, selon le site, à chaque diplômé de connaître les éléments essentiels faisant de lui ou elle un druide d'aujourd'hui (« [...] *Know the essential elements of being a modern-day Druid* »<sup>49</sup>) et adapter l'ancienne magie druidique à une pratique moderne (« [...] *Adapt to ancient Druid magic in a modern way* »<sup>50</sup>).

L'Ordre Druidique de Dahut propose aussi, depuis 2020, des conférences régulières, en direct *via* la plate-forme Youtube (et en en faisant la promotion sur d'autres réseaux sociaux), les conférenciers validant l'accès à leurs conférences aux personnes ayant réglé la somme due. Cela leur permet de garder le lien avec leurs sympathisants, mais aussi de tenter de toucher un nouveau public, grâce à ces moyens modernes de communication et de promotion. Ce druidisme 2.0, individualisé à l'extrême (seul-e chez soi) et demandant non pas un lien favorisé avec la nature mais une bonne connexion internet, est actuellement le dernier élément d'un processus long de plusieurs siècles, sur lesquels nous allons donc nous pencher.

---

<sup>49</sup> *Ibid.*, sur la page décrivant la formation.

<sup>50</sup> *Ibid.*

**DRUIDISTES ET DRUIDES :**

**les pratiquants et leurs références - entre Histoire, réalité vécue et construction  
d'une tradition**

## 1- Le druidisme, mouvement polymorphe

L'ensemble de l'étude couvre plusieurs sciences, plusieurs approches du phénomène. Nous devons définir le champ d'étude en fonction de ce que ces sciences apportent à notre thèse et, surtout, renouveler l'approche scientifique faite aux religions, ou ce que nous appelons plus communément les spiritualités alternatives. Au-delà d'une évaluation chiffrée, ou d'un constat socio-culturel, il s'agit, pour nous, de tenter de comprendre l'origine et le développement de ce phénomène, les références culturelles, spirituelles et métaphysiques des groupes constitués. Il s'agit aussi d'explorer la démarche des impétrants, des initiés, ainsi que le fonctionnement des groupes à travers leur rituel, leurs textes de références, leur usage de symboles, l'initiation proposée. Ainsi, la simple étude historique ne suffisant pas, nous devons nous tourner vers la religiologie (ou les sciences des religions, qui englobent l'étude de la foi, de la mystique, de la métaphysique, de la symbolique), et de nous appuyer sur d'autres sciences (ethnologie, anthropologie, phénoménologie). Cela permettra aussi d'expliquer la démarche scientifique qui a été la nôtre au fil de l'élaboration de ma thèse, étayée ici par des études de terrain, de l'observation participative, des interviews et des études d'archives.

L'ensemble du mouvement druidique breton est difficile à étudier, étant en perpétuelle évolution, phénomène dû à d'autres mouvements spirituels influençant ou intégrant le druidisme, ou, à l'inverse, le druidisme se nourrissant constamment de pratiques autres dans le but de combler les vides de sa propre tradition. L'impossibilité de l'étudier de façon complète est aussi due au fait que plusieurs groupes ont refusé de répondre à nos questionnaires, ou de nous permettre d'assister à leurs cérémonies. En conséquence, nous n'avons pu les étudier que par ce qu'ils diffusent sur internet ou dans un éventuel journal, ou recueillir des témoignages d'anciens membres ou sympathisants, ou de la part de membres d'autres groupes.

Il nous a paru évident de présenter un autre aspect du phénomène druidique que la simple chronologie détaillée du mouvement druidique. Il fallait tenter de saisir ce fil rouge intellectuel et ésotérique, qui nous fait remonter au Moyen-Âge, afin de comprendre comment les symboles et références mythologiques utilisés aujourd'hui ont évolué au cours des derniers siècles. Cela permet de mieux appréhender le mouvement dans son entier, qui, comme nous le verrons dans les pages à venir, ne révolutionne en rien l'histoire des religions ni l'exégèse religieuse. Néanmoins, c'est un véritable phénomène de société qui doit être étudié et pris dans son ensemble, ici dans un contexte breton, puisqu'il illustre une partie des nouvelles constructions identitaires. Donc, un bricolage

lévi-straussien (que Lévi-Straus axe comme culturel, mais que nous déplaçons vers le religieux, puisque culture et religion sont intimement liées dans les cultures qu'il a étudiées<sup>51</sup>), dont Dumézil disait qu'il fallait

« ... préciser comment ce que nous avons reconnu héritage a été pourtant retouché, soit développé, soit desséché, ou autrement éclairé, ou pénétré d'un nouvel esprit, ou associé ou incorporé à d'autres systèmes de représentations ou d'institutions ; déterminer aussi, quand c'est possible, les facteurs de ces évolutions précoces ou tardives<sup>52</sup>. »

En effet, le mouvement druidique est une construction qui connaît plusieurs phases, qui intègre diverses influences philosophiques, culturelles, spirituelles voire religieuses, résultant d'une évolution sur plusieurs siècles. L'étude des symboles et de leurs interprétations, des textes-références, de l'évolution des rituels, permet aussi de cibler les points communs et les différences entre les groupes, et de bien mettre en avant les ruptures qui peuvent exister, surtout depuis l'apparition du *New-Age*, entre les groupes de références celto-bretonnes, et ceux de références plus large, au sein desquelles l'aspect celtique, que ce soit dans les symboles ou les références mythologiques, disparaît.

Afin de préciser notre étude, nous avons choisi de créer un questionnaire à destination des dirigeants et des membres des groupes étudiés. Comparé au nombre de membres des groupes contactés, nous n'avons eu que peu de réponses. Celles-ci ne peuvent donc pas nous servir à faire des statistiques, mais elles nous éclairent sur le groupe lui-même et nous offrent quelques exemples de démarches personnelles ayant amené des pratiquants vers le druidisme. Nous avons ainsi exploré le mouvement par le biais de l'anthropologie religieuse et la phénoménologie, à travers les analyses de l'observation participative, l'étude des symboles, paroles et actes relevés lors de divers types de cérémonies, des témoignages directs de quelques membres et d'initiables. Il nous a paru utile de recueillir aussi les ressentis phénoménologiques de ces personnes, afin de comprendre comment ils vivent une cérémonie ou un rituel, comment ils vivent leur foi, et tenter de répondre à la question de ce qui les attire dans le druidisme.

Les groupes que nous avons étudiés illustrent plusieurs facettes du mouvement druidique, allant du militantisme breton teinté d'écologie sacrée à la réelle croyance en des divinités honorées lors de cérémonies, en passant par une recherche de bien-être en harmonie avec la nature. Ainsi, le rapport

---

<sup>51</sup> Claude Lévi-Strauss (de son vrai nom Gustave Claude Lévi), 1908 - 2009. Anthropologue et ethnologue, il a étudié tout d'abord le droit puis la philosophie, avant d'étudier sur le terrain les peuples indigènes du Brésil. Il est l'un des théoriciens du structuralisme, notamment à travers l'*Anthropologie structurale*, recueil d'articles paru en 1958. Il bouleverse l'approche scientifique et le regard occidental sur les sociétés dites primitives et sans écriture, à travers des études sur le totémisme ou *La pensée sauvage* (ouvrage paru en 1962), ou à travers son étude des mythes (*Mythologiques*, 4 tomes parus entre 1964 et 1971).

<sup>52</sup> Dumézil Georges, *Mythes et dieux des indo-européens*, Paris, Flammarion, 1992, p. 33.

au religieux et au numineux varie dans les propositions de rituels et de rencontres, tout autant que dans l'interprétation de phénomènes ou de *stimuli* perçus lors des cérémonies.

Nous retrouvons, dans tous les groupes druidiques, les quatre fêtes celtiques communément connues sous leurs noms irlandais, mais aussi bretons : Samhain / *Heven* / *Kala-goañv*, Imbolc / *Emwalc'h* / *Goulou-Deiz*, Beltain / *Beltan* / *Kala-mae* / *Kenteven*, Lugnasad / *Gouel-eost* / *Delou*<sup>53</sup>, pour laquelle le Gorsedd Digor fait office de cérémonie. Viennent s'y ajouter les équinoxes et solstices, ainsi que des rituels à des dates spécifiques selon le fonctionnement du groupe et sa rituelie. Ajoutons à cette liste les cérémonies privées déjà évoquées que sont les unions, baptêmes et funérailles.

Pour se différencier des autres, un groupe peut modifier la date d'une cérémonie, ou pour se mettre en accord avec son calendrier liturgique ; mais aussi, par facilité organisationnelle (il est plus facile de se retrouver le week-end qu'au moment précis d'un solstice ou un équinoxe, par exemple).

Il nous a été nécessaire de parcourir les divers courants intellectuels qui se croisent et qui s'influencent, ainsi que quelques personnages incontournables de l'évolution du mouvement bardique et druidique, afin de comprendre sa longue évolution et comment différents courants spirituels et ésotériques se sont croisés pour donner corps au mouvement druidique que nous connaissons aujourd'hui en Bretagne.

Phénomène médiatisé, nourri et se nourrissant de l'imaginaire collectif, il est en pleine expansion, en pleine évolution.

L'ensemble du mouvement druidique breton est impossible à étudier, étant actuellement en perpétuelle évolution, phénomène essentiellement dû à d'autres mouvements spirituels faisant de l'entrisme dans le druidisme, ou, à l'inverse, le druidisme se nourrissant constamment de pratiques autres que les siennes dans le but de combler les vides de sa propre tradition. L'impossibilité de l'étudier de façon complète est aussi dû au fait que plusieurs groupes ont refusé de répondre à nos questionnaires, ou que nous venions assister à leurs cérémonies. En conséquence, nous n'avons pu les étudier que par ce qu'ils diffusent sur internet ou dans un éventuel journal, ou recueillir des témoignages d'anciens membres ou sympathisants, ou de la part de membres d'autres groupes.

Il nous a paru évident qu'il devait y avoir autre chose que la simple chronologie détaillée du mouvement druidique. Il fallait aller plus profond, creuser vers les possibles origines du

---

<sup>53</sup> Nous reprenons ici les appellations parfois mises en avant par les groupes étudiés, et celles figurant dans l'ouvrage de Le Nair Guy, *Le sourire du druide*, Lille, éd.. Développons, 2017.

mouvement, tenter de saisir ce fil rouge intellectuel et ésotérique, qui nous fait remonter au Moyen-Âge, afin de comprendre comment les symboles et références mythologiques utilisés aujourd'hui ont évolué au cours des derniers siècles. Cela permet de mieux appréhender le mouvement dans son entier, qui, comme nous le verrons dans les pages à venir, ne révolutionne en rien l'histoire des religions. Mais c'est un véritable phénomène de société qui doit être étudié et pris dans son ensemble, ici breton, puisqu'il illustre une partie des nouvelles constructions identitaires. De plus, il s'agit d'une proposition de spiritualité dans un monde où celles-ci se multiplient. Elle est protéiforme, ayant pour base des interprétations de mythes celtiques et une vision projetée du rôle du druide antique à partir des pratiques des croyants. Enfin, le mouvement druidique est une construction qui connut plusieurs phases, qui intégra diverses influences philosophiques, culturelles, spirituelles voire religieuses, résultant d'une évolution sur plusieurs siècles.

L'étude des symboles et de leurs interprétations, des textes-références, de l'évolution des rituels, permet aussi de cibler les points communs et les différences entre les groupes, et de bien mettre en avant les ruptures qui peuvent exister, surtout depuis l'apparition du *New-Age*, entre les groupes de références celto-bretonnes, et ceux de références plus large, justement, plus *New-Age*, au sein desquels l'aspect celtique, que ce soit dans les symboles ou les références mythologiques, disparaît.

Nous avons ainsi exploré le mouvement, non pas seulement par l'histoire, mais aussi par le biais de l'anthropologie religieuse et la phénoménologie, à travers les témoignages des membres, des initiés. Il nous a paru utile de recueillir aussi les ressentis phénoménologiques de ces personnes, afin de comprendre comment ils vivent une cérémonie ou un rituel, comment ils vivent leur foi, et tenter de répondre à la question de ce qui les attire dans le druidisme.

## **1- Méthode de travail**

« La méthode, c'est le chemin après qu'on l'a parcouru », a écrit Marcel Granet (1884 - 1940). Rien n'est plus vrai pour le sujet que nous avons étudié pendant plusieurs années. Il est impossible de systématiser une méthode dans le cadre d'une étude en sciences des religions. Il faut s'adapter à nos interlocuteurs, aux groupes auprès desquels nous enquêtons, aux membres de ces groupes.

Cet aspect empirique est une réalité : il nous était impossible de poser une méthode avant même d'étudier le sujet. Nous nous sommes inspiré de modes d'études déjà existant (Dumézil, Eliade, Lévi-Strauss, Le Breton...), oscillant entre essais et repentirs (Dumézil), ethnographie ou sociologie sans analyses (ou minimales) ou sans les codes internes à une culture permettant de la comprendre et en expliquer au mieux les traits (Le Breton, Stéphane François, mais aussi les études sociologiques de Corentin Charbonnier et Christophe Guibert sur le festival de musique Hellfest),



études croisées de traditions où les connaissances servent d'arguments à des théories déjà posées (Lévi-Strauss, Eliade). Il nous fallait nous inspirer de ces grands noms, de leurs parcours, de leurs écueils, de leurs réussites.

Aucun de ces grands savants n'a eu la prétention d'écrire que son œuvre était la finalité d'un champ d'étude et nous devons étudier et écrire avec la même humilité. Notre étude, sans réelle méthode première, partait du postulat que nous cherchions à comprendre le mouvement druidique breton, lui-même partie d'un vaste mouvement occidental de recomposition religieuse, spirituelle, ontologique. Ce monde druidique breton a pour base une histoire, mais aussi des mythes servant de références, soit issus de récits médiévaux, soit plus récents, caution à interprétation. Dumézil a justement écrit que « Les mythes ne sont pas un domaine autonome et expriment des réalités plus profondes, sociales et culturelles ». C'est pourquoi cette étude semble transversale à plusieurs sciences, puisque celles-ci sont nécessaires à une compréhension globale du phénomène.

C'est aussi pourquoi nous pouvons présenter notre méthode avec ses tâtonnements, ses doutes, ses avancées, ses points morts, ses espérances, ses failles, et l'idée que d'autres, après nous, la compléteront et l'amélioreront.

### **Première étape : prendre contact avec un groupe**

Nous prenons d'abord contact par courriel (ou téléphone si nous avons le numéro d'un membre), le plus souvent indiqué sur le site internet du groupe, ou directement si quelqu'un nous l'a communiqué lors d'une interview, d'une rencontre fortuite ou d'un événement de type cérémonie auquel j'ai été invité.

Dans tous les cas, si le groupe possède un site internet, nous allons le visiter. Ces sites ne sont pas mis à jour régulièrement, selon la personne qui gère le site, l'actualité du groupe, sa vie interne et les éventuelles dissensions qui l'animent.

Dans le courriel transmis, ou dès le début de la conversation téléphonique (ou du message laissé sur un répondeur), nous nous présentons ainsi que le sujet de notre thèse. Nous demandons si le ou la dirigeant(e) du groupe accepte de répondre à nos questions, soit par échanges de courriels ou lors d'un rendez-vous. Si nous ne recevons pas de réponse au bout de deux semaines, nous relançons le groupe, et si nous n'obtenons toujours pas de retour, nous tentons une dernière fois d'entrer en contact avec la personne. Nous cherchons enfin un autre moyen de contacter ce groupe via le réseau que nous avons construit au cours de ces années de recherches.

Si la personne contactée accepte de communiquer, nous lui transmettons deux questionnaires : l'un pour le druide ou la druidesse à la tête du groupe, et l'autre à destination des membres. Nous demandons, dans un message attaché à ce questionnaire, que les documents complétés nous soient

retournés par courriel. Ces questionnaires se trouvent en annexes.

Un document de présentation type a été proposé par Michel Raoult dans la dernière partie sa thèse de doctorat<sup>54</sup>, et nous nous en sommes inspiré, et avons donc créé un questionnaire que nous considérons actuellement comme plus complet, et qui pourrait évoluer encore dans les années à venir, si d'autres études sont réalisées sur ce sujet.

Ces questionnaires servent à tenter une classification des groupes, ou au moins un organigramme représentant les liens historiques ou de personnes, tout autant qu'à comprendre qui sont les membres de ces groupes aujourd'hui et ce qu'ils viennent y chercher, leurs démarches respectives.

Trop peu de réponses à nos questionnaires nous sont parvenues, la majorité des pratiquants préférant les discussions en direct, de façon presque informelle, pour lesquelles je n'ai presque jamais obtenu l'autorisation de les enregistrer. Les quelques questionnaires qui nous ont été renvoyés furent partiellement complétés, plusieurs personnes usant de techniques de détournement pour ne pas répondre à certaines questions (exemple : à la question de l'âge, nous avons reçu comme réponse que « cela ne se demande pas à une femme »).

Nous ne pouvons donc pas en tirer des conclusions mais les utiliser comme illustrations à nos constats et nos réflexions.

Quant aux rencontres directes, c'est toujours un(e) responsable de groupe avec qui nous prenons rendez-vous d'abord. Puis nous essayons, pour chaque groupe, de rencontrer d'autres membres. Cela n'a pas été possible pour Druvidia ni l'Ordre Druidique de Dahut.

Plusieurs rencontres se sont déroulées dans des endroits neutres : bars, librairies, conférences ou colloques - ce fut le cas pour des rencontres avec Jean-Claude Cappelli, Bran Du, Per-Vari Kerloc'h. Nous ajoutons à cette catégorie notre discussion avec l'*Arch-Druid* de la Gorsedd de Galles lors de l'Eisteddfod de 2017.

Nous avons aussi été invité chez certains acteurs du druidisme : Alain Bocher, ancien druide du Pommier (Paimpont, 35) ; David Loxley, *Chief Druid* du *Druid Order* (Londres) ; Taliesin, de l'Ordre Druidique de Dahut (Locronan, 29) ; Yann de la Gorsedd de Bretagne (Gouezec, 29) ; Guy Le Nair, de la Gorsedd de Bretagne et ancien druide du Pommier des Abers (Aber Wrac'h, 29) ; Bernard Cousquer, de la Gorsedd de Bretagne, porteur de la lance et ancien trésorier de l'association

---

<sup>54</sup> Raoult Michel, *Les druides - Les sociétés initiatiques celtiques contemporaines*, thèse de doctorat de 3e cycle de maçonnerie (option B : ésotérisme), présentée à l'Université de Rennes, UER de littérature, sous la direction de Jacques Brengue, 1980.

(Plouguerneau, 29).

Nous adaptons nos questions lors des entretiens oraux, s'il y en a : elles sont plus précises selon ce que nous avons pu lire ou voir sur leurs sites internet, dans leurs réponses aux questionnaires ci-dessus, ou dans la littérature couvrant le sujet du druidisme, mais surtout elles sont adaptée au déroulement de la conversation elle-même (selon si la personne nous donne beaucoup ou très peu d'informations, par exemple).

Nous avons aussi été contactés par deux étudiants en ethnologie (L3) pour une rencontre le 18 novembre 2017 au Café du Finistère à Quimper. Leurs travaux portaient sur une étude de ce qui amène à s'intéresser au druidisme et ils ont pris contact avec plusieurs groupes druidiques. Ils nous ont dit avoir revu à la baisse leur projet d'étude puisque trop peu de druidistes avaient répondu à leurs demandes de rencontre. Sans nous l'indiquer leur nombre de réponses, ils nous ont mentionné avoir contacté l'Ordre Druidique de Dahut, la Kredenn Geltiek Hollvedel et d'autres groupes à l'existence relative. Nous avons donc pu échanger sur un désintérêt de la part des pratiquants à communiquer sur leurs pratiques, la peur qu'ils ont des études universitaires, ou celles de rencontrer d'autres druides. Per-Vari Kerloc'h, VI<sup>e</sup> Grand-Druide de Bretagne, s'est joint à la rencontre par facilité organisationnelle mais aussi pour confronter l'avis d'un étudiant et d'un étudié<sup>55</sup>.

### **Pourquoi le choix d'étudier quelques groupes, pas un ensemble ?**

En Bretagne aujourd'hui, nous évaluons le nombre de druides à environ deux cents. Il nous est impossible de chiffrer plus précisément le nombre de pratiquants pour plusieurs raisons :

- Les groupes sont avares de renseignements sur le nombre de membres. Le plus souvent, le nombre annoncé est amplifié, afin de donner l'illusion d'une influence et d'une importance conséquente. Ce qui signifierait que s'il a plus de membres, c'est parce que le groupe fournit une initiation vue comme plus sérieuse que d'autres groupes, ou que le contenu des ateliers (s'il y en a), est lui aussi plus sérieux, plus profond. Cet arrangement avec la réalité, de la part du groupe, peut vouloir dire encore que les cérémonies et rituels sont plus dans le « vrai » d'un point de vue des croyances et des symboles, que d'autres.

---

<sup>55</sup> Cette rencontre n'ayant rien apporté à nos travaux, nous ne la prendrons pas en compte. Elle a servi essentiellement aux deux étudiants en ethnologie. Nous mentionnerons néanmoins leur questionnement sur le manque d'écrits universitaires français concernant le druidisme ou le néo-paganisme, en 2017, de la difficulté conséquente de parler de ces sujets dans les universités. Ils se permirent de le mentionner, puisque c'est aussi cela qui les a poussés à continuer dans cette voie.

- Les groupes comptabilisent souvent des anciens membres, grossissant ainsi leurs rangs, sur le papier. Ils peuvent aussi cumuler le nombre de participation d'une personne à plusieurs groupes (exemple : le druide Myrddhin, qui faisait / fait partie de trois groupes, en plus de s'être auto-proclamé dans les années 2000 Grand-Druide de Normandie).

- Les responsables des groupes comptent aussi les curieux et sympathisants venus assister à une cérémonie, et non pas y participer. Ainsi, le Pommier de Brocéliande diffusait il y a quelques années l'information qu'il y avait 80 personnes lors d'une cérémonie. Seulement une quinzaine était dans le cercle pour la cérémonie, le reste comme public. Là se pose la question de ce public : est-il simplement curieux ? Vit-il une spiritualité païenne, en tant que croyant, et voit-il les druides, bardes et ovates comme des sacerdotés menant une cérémonie ? Dans ce dernier cas, nous pouvons donc les compter parmi des pratiquants, mais hors d'une organisation religieuse ou spirituelle, que nous différencions des membres de ces groupes, qui deviennent alors sacerdotés, en plus d'être eux-mêmes pratiquants. Mais, en conséquence, le nombre de pratiquants est impossible à comptabiliser, chacun-e ayant sa propre raison d'assister à une cérémonie sans s'impliquer dans un groupe païen.

- Les groupes se font et se défont parfois très rapidement. Certains druidistes quittent un groupe pour en rejoindre un autre, mais il reste toujours, au moins pour un temps, comptabilisés parmi les membres de son ancien groupe.

- Certains druidistes se joignent à d'autres groupes pour certaines cérémonies. Le groupe les accueillant n'hésitent pas à les compter parmi ses membres.

- Lorsqu'un groupe s'arrête, ses membres s'en vont créer un autre groupe, ou rejoindre un groupe déjà existant (exemple : deux membres de l'ancien groupe d'Alan Raude ont rejoint la Gorsedd), ou pratiquer seuls.

Surtout, il nous a été impossible d'aller vérifier sur le terrain tous les groupes contactés, certains ne nous ayant jamais répondu, d'autres refusant que nous assistions à leurs cérémonies ou réunions. Il nous a donc fallu recouper des informations obtenues au sujet de certains groupes que nous jugions importants d'étudier.

C'est pourquoi, après avoir élagué l'histoire du mouvement, il nous a fallu étudier de façon plus spécifique et précise plusieurs groupes-types.

C'est ainsi que nous avons retenu quatre groupes :

- La Gorsedd de Bretagne, en tant que premier et plus ancien groupe fondé en Bretagne et toujours en activité, de la lignée bardique du Pays de Galles, et à l'origine de plusieurs petits groupes plus ou moins dépendants d'elle.
- La Kredenn Geltiek, en tant que scission de la Gorsedd, aux concepts plus païens, plus exégètes aussi, et à l'origine de plusieurs autres petits groupes.
- Druvidia, plus discret que les deux précédents et sur lequel nous avons peu de documents, le groupe n'ayant pas eu d'organe de presse, ou alors interne. Ce groupe est lié à une fédération de groupes se trouvant hors de Bretagne.
- L'Ordre druidique de Dahut, apparu en 2014, en tant que « dernier né » des groupes druidiques bretons, très présent dans les media, né *ex nihilo*, et créatif d'un point de vue de la liturgie, du calendrier, et du contenu des rituels.

Nous parlerons aussi nécessairement de plusieurs autres groupes dans cette partie de notre thèse, pour illustrer nos propos, à titre de comparaison, ou pour montrer l'effervescence de ce mouvement, qui, s'il ne compte pas plus de 200 membres, est un vivier de possibilités spirituelles, religieuses, voire de modes de vie. Nous parlerons aussi d'une frange du paganisme actuel, sans organisation, mais se retrouvant lors de moments organisés dans un but festif et musical, mais qui prend parfois une tournure plus ritualiste.

Nous avons aussi rencontré deux druides indépendants : Bran Du et Jean-Claude Cappelli. Si nous ne pouvons prendre en compte, dans le cadre de cette thèse, le parcours de plusieurs membres de groupes, sympathisants, impétrants, n'ayant pas encore les compétences en ethnologie, sociologie, psychologie pour prétendre à fournir une étude complète, nous avons tout de même choisi d'utiliser les réponses qu'ils ont fourni à nos questions lors d'entretiens préparés ou lors de discussions informelles (qui nous axions autant que possible vers les informations que nous souhaitions obtenir, par improvisation), afin d'illustrer ou d'argumenter nos propos. Les prises de contact avec ces personnes ont généralement eu lieu lorsque nous assistions à une cérémonie et que nous avons initié un dialogue en expliquant ma présence et mon travail de recherche. Ce fut le cas

avec les personnes suivantes :

- de la Gorsedd, Ludovic Louboutin / Kurun, porteur de “l'épée d'Arthur”. Cédric Labesse, initié à la Gorsedd de Bretagne comme barde entre 2017 et 2019, année où il est officiellement fait barde lors du Gorsedd de juillet ; *Penn-barzh* depuis juillet 2021. Émilie Vigouroux, qui, après deux ans d'initiation à la Gorsedd, est devenue ovate en juillet 2017 et gère aujourd'hui le groupe d'ovates. Son ascension fulgurante met en avant le renouvellement qui se déroule depuis plusieurs années au sein de la Gorsedd.

- de la Kredenn Geltiek, le druide Morvan Coarer, fils du druide Kalondan<sup>56</sup>.

- Un jeune couple, intéressé par une entrée dans l'Ordre Druidique de Dahut, a accepté aussi de répondre à nos questions : E. et J-Y. (malheureusement décédé début décembre 2017). Cela nous a permis de saisir pourquoi ce groupe pouvait attirer des personnes jeunes et en recherche d'une spiritualité. Ces deux personnes étaient dans une situation de « *religious deprivation* »<sup>57</sup>, de désillusion face à un catholicisme dans lequel ils avaient grandi (J-Y. a même étudié un an au séminaire). En recherche d'une communauté religieuse ou spirituelle correspondant à leurs attentes, ils ont été attirés par l'Ordre Druidique de Dahut (par facilité géographique, ce groupe étant situé à Locronan et eux vivant à Quimper), ont participé à plusieurs cérémonie (dont l'une où nous étions en observation participative) avant de s'en éloigner puis de se séparer.

- Nous avons aussi interviewé deux femmes, M. et P.. La première est issue d'une famille de l'ancienne noblesse bretonne, et assiste régulièrement depuis 2016 aux cérémonies de la Gorsedd : son cheminement individuel est confronté au choix de vivre une spiritualité au sein d'un groupe qui ne se situe que sur le plan symbolique. La seconde fut attirée par la Gorsedd pendant un temps. Son profil et celui de M. se construisent sur une recherche de ce qu'étaient leurs pères respectifs : pour M., il lui a beaucoup parlé de la Gorsedd et des druides, assistait à de nombreuses cérémonies sans faire partie du groupe ; le père de P. (décédé en 1993), a fait partie de la Gorsedd avant de rejoindre un autre groupe qui n'existe plus, suite à des attitudes que P. a qualifié de racistes de la part de membres de la Gorsedd vis-à-vis de sa mère, originaire des Antilles (et considérée comme non-celte par ceux-ci)<sup>58</sup>.

Leurs recherches étant plus axées sur l'histoire de leurs pères que sur une réelle étude scientifique, nous n'avons pas considéré que leurs profils devaient être ici pris en compte.

---

<sup>56</sup> Ces personnes ont accepté que leur nom civil apparaisse dans cette thèse.

<sup>57</sup> Cooper Michael T., « *Pathways to Druidry : a case study of Ar nDraiocht Féin* », revue *Nova Religio : the journal of alternative and emergent religions*, n° 12 – 3, pp. 40 à 59, p. 48.

<sup>58</sup> Ce qui allait à l'encontre des idéaux que le Grand-Druide développait dans la Gorsedd dès 1982. Il semble donc qu'un refus d'accueillir des « non celtés » ait continué d'animer certains esprits dans la Gorsedd, en toile de fond de son fonctionnement. Même si cela ne représente qu'une faible minorité de membres aujourd'hui exclus, transfuges ou décédés, c'est la cause du départ d'autres membres et le renforcement d'une certaine réputation qui put nuire au groupe bardo-druidique.

## De l'observation participative

Nous avons opté, bien avant la création de ces questionnaires, pour l'observation participative, et ce afin de comprendre au mieux la vie spirituelle et liturgique d'un groupe druidique. C'est ainsi que nous avons pu assister à des cérémonies de la Gorsedd, être accepté dans le cercle rituel du Pommier de Fougères, de l'Ordre Druidique de Dahut, et participer à d'autres cérémonies privées (mariage, baptême et funérailles, toutes trois menées par un membre de la Gorsedd de Bretagne). Nous avons aussi participé à des cérémonies organisées lors de festivals culturels et musicaux.

Cela permet de comprendre, d'assimiler ce que vit un pratiquant lors de ces rituels, des symboles mis en avant et leur interprétation, tout en gardant une distance scientifique et analytique. Cela permet aussi d'entrer en contact avec le groupe et de pallier le manque de réponses des questionnaires : nous avons obtenu des informations lors de discussions informelles que nous dirigeons autant que possible dans le sens que nous voulions, à la fois par improvisation ou rebonds. Après quelques tâtonnements, au début de cette recherche doctorale, nous avons développé une attitude équilibrée, entre questions précises, discussion ouverte et / ou informelle, qui convenait bien à des personnes refusant systématiquement les enregistrements dans le cadre d'études doctorales (mais qui ne refusent pas les interviews des médias radiophoniques, télévisuels et internet).

Par cette méthode, nous avons pu appréhender l'organisation du groupe, les rôles et parfois leur distribution, les responsabilités, mais peu souvent la façon dont la tradition revendiquée est transmise au sein du groupe et par qui, les interprétations des symboles utilisés, les archétypes mis en avant, ou encore la religiosité ou l'implication spirituelle des pratiquants. Sur ce dernier point, nous n'avons pas beaucoup d'informations puisque dans la majorité des groupes, il n'y a pas de transmission de savoirs et connaissances, en tout cas pas de moments d'enseignements : les pratiquants dépendent de ce que le druide-sacerdote transmet lors des cérémonies et des moments plus profanes entourant celles-ci. Parfois, un bulletin est transmis aux groupes, comme ce fut le cas dans la Gorsedd jusqu'en 2007, ou dans l'Ordre Druidique de Dahut depuis 2019, ou encore dans la Kredenn Geltiek par une version numérique irrégulière de *Kad* « nouvelle génération », ou *Ialon*. Ces bulletins sont rédigés ou dirigés par le druide-sacerdote ou la minorité dirigeant le groupe, et à destination des membres ou de sympathisants.

La seule séance que nous considérons avoir été axée sur la transmission de savoirs fut la discussion après la cérémonie du Pommier de Fougères, à laquelle nous avons assisté, à la fontaine de Barenton : dans une crêperie de Tréhorentec, une discussion a pris forme, entre les participants, autour de sujets ayant été abordés lors de la cérémonie (les mythes du Graal, la symbolique, les vibrations...) sans qu'une personne soit réellement ressource. Il s'agissait plus d'un partage d'avis ou

d'expériences, de lectures.

Pour conclure sur cette transmission censée se retrouver dans les groupes initiatiques, elle se fait généralement en dehors des groupes, de façon individuelle ; en dehors des cérémonies et entre les membres qui se retrouvent pour discuter (par exemple, par le membre qui coopte un impétrant) ; à travers des bulletins résultant surtout des dirigeants du groupe ou contrôlés par ces personnes.

Enfin, nous avons pu, lors de ces séances d'observation participative, aborder les sciences des religions (ou religiologie) ainsi qu'à travers la phénoménologie et l'herméneutique.

Ci-après les cérémonies auxquelles nous avons pu participer, classées par groupe étudié :  
Pour chacune, il sera donné plus loin un descriptif de la cérémonie (date, lieu, contenu et déroulement, rôles, symboles utilisés).

Auprès de la Gorsedd de Bretagne :

- Samhain / Heven, de 2012 à 2017
- Imbolc / Emwalc'h / Goulou-Deiz 2012
- Beltain / Beltan / Kala mae / Kenteven 2014
- Gorsedd Digor, de 2012, 2014, 2015, 2017, 2019
- funérailles du druide Alan Prigent, automne 2016, Menez Hom
- baptême de Lugan Louboutin, été 2015, Arzano
- union de F. et A, été 2016, Locronan (cérémonie pour laquelle nous avons traduit en français les paroles en breton du druide officiant, directement, à l'oral).
- La fête de Lughnasad (Gouel east / Delou) n'apparaît pas dans cette liste puisqu'elle n'est pas fêtée par la Gorsedd.

Nous n'avons assisté à aucune cérémonie solsticiale ou équinoxiale<sup>59</sup>, pour des raisons d'organisation et d'indisponibilité, mais nous avons pu recueillir des témoignages de pratiquants et par le biais de photographies diffusées sur le site internet de la Gorsedd (ces cérémonies de la Gorsedd ont la particularité de se dérouler le dimanche suivant le moment solaire fêté, par facilité organisationnelle : leur symbolisme adapté au calendrier civil sera analysé plus loin). Nous avons aussi accumulé des données provenant de ce que certains groupes diffusent par le biais d'une *mailing-list*, ou par invitation par courriel aux cérémonies : les informations recueillis par cette

---

<sup>59</sup> Solstice d'hiver : *Noz Kerzu / Goursav-goañv* ; solstice d'été : *Ham Nos / Gousav-hañv* ; équinoxe d'automne : *Kedez-wengolo* ; équinoxe de printemps : *Kedez-veurz*. Ces appellations sont celes employées par la Gorsedd (voir Le Nair G., *Le sourire du druide*, Lille, Cool. Développions, pp. 223 à 272.



veille internet sont parfois minimales (dates et lieux du rendez-vous pour assister à la cérémonie), et d'autres fois plus fournies (déroulement de la cérémonie, explications données par le groupe sur les divinités honorées, la symbolique du lieu ou de la date).

Nous avons pu assister à plusieurs réunions de la Gorsedd, se déroulant juste avant la cérémonie de Samhain et celle du *Gorsedd Digor* / Gorsedd ouvert – sous-entendu, au public. De plus, nous avons accompagné deux membres de la Gorsedd de Bretagne en juillet 2016 à Abergavenny, au Pays de Galles, à l'Eisteddfod. Ce séjour nous a permis de mieux comprendre les liens existant de nos jours entre les deux Gorseddau, mais aussi de saisir le dialogue parfois difficile entre elles sur des sujets comme le paganisme, les liens avec l'Église ou l'État.

Auprès du Pommier de Fougères :

- Beltan 2012, Néant-sur-Yvelle (35)
- Lughnasad 2012, fontaine de Barenton (35)
- Lughnasad 2013, forêt de Fougères (35)

Ces cérémonies furent aussi l'occasion de discuter avec des membres de l'Église Druidique d'Helvétie, fondation de Philippe Camby sous le patronage de Gwenc'hlan Le Scouëzec. Nous avons pu cerner la passation de pouvoir au sein de ce groupe, sur fond de rancœurs liées à l'héritage spirituel de Gwenc'hlan, V<sup>e</sup> Grand Druide de Bretagne.

Auprès de l'Ordre Druidique de Dahut :

- Lughnasad 2016, Locronan (29)

Nous n'avons pas pu assister à d'autres cérémonies de ce groupe, puisque son calendrier liturgique est particulier, ne correspondant à aucun autre, des cérémonies se tenant en semaine et en soirée. Néanmoins, ce groupe est actif sur les réseaux sociaux et communique beaucoup : nous avons eu l'occasion de les rencontrer début 2016 lors d'une conférence organisée à Brest. Enfin, à la suite de cette cérémonie de 2016, un moment plus profane nous a permis de discuter avec le druide fondateur du groupe, ainsi que des impétrants.

Cette cérémonie fut celle où nous avons acquis le plus de données à la suite d'une observation participative poussée, puisque, contrairement à la Gorsedd, ce groupe accepte que des non-membres intègrent leur cercle sacré. Ce fut aussi le cas lors de deux cérémonies du Pommier de Fougères (Beltan 2012 et Lughnasad 2013), mais notre méthode d'observation et d'analyse n'était pas encore aussi pertinente, même si les données retenues ont été utiles à la compréhension du fonctionnement du groupe et sa spiritualité.

Nous n'avons pas eu l'occasion de suivre d'autres groupes, simplement parce que cela demande

une organisation spécifique qu'il nous a été impossible de mettre en place, notre emploi d'enseignant ne nous le permettant pas, tout comme notre responsabilité de père de famille. A cela s'ajoute le fait que certains groupes contactés n'ont pas répondu à nos demandes d'assister à leurs cérémonies. Parfois même, si le groupe propose à demi-mot de nous recevoir pour une cérémonie, il ne donne pas suite à cette invitation.

Nous avons eu aussi l'occasion de participer à une rencontre qui prit la forme d'une sorte de fête en l'honneur des éléments et du soleil, début mai 2017, aux Plomarc'h, en Douarnenez. Cette rencontre a été organisée par l'Ordre des Chevaliers de la Table Ronde, dirigé par Georges Bertin. Cet Ordre regroupe des personnes se connaissant et partageant des idéaux, ou, en tout cas, un intérêt minimum pour les études celtiques, en particulier la Matière de Bretagne, le mythe arthurien et celui du Graal. Curieux, nous avons répondu positivement à leur demande de rencontre et nous avons suivi ce petit groupe lors de cette journée et soirée. Nous avons donc pu observer le déroulement des rituels de l'intérieur, et d'assister par la même occasion à une rencontre de l'Ordre des Chevaliers de la Table Ronde, qui, loin d'être ritualisée, fut un moment profane où les discussions sur la spiritualité, l'ésotérisme et la métaphysique dominaient au cours d'un repas.

Pour chaque cérémonie druidique que nous avons observée, nous avons essayé d'en faire un compte-rendu manuscrit, puis numérique, taper à l'ordinateur. Sans réelle méthode au départ, nous avons construit et affiné notre méthode de travail, d'observation participative, de rédaction, afin de retenir l'essentiel de chaque cérémonie ou rencontre (fortuite ou prévue) pour notre thèse.

Afin de tenter de comprendre les motivations des uns et des autres, de tenter de broser un portrait-type du druidiste ou de l'impétrant, nous avons analysé les quelques rares réponses que nous avons obtenues à nos questionnaires. Il est à tenter de comprendre, ultérieurement, pourquoi des groupes ou druides refusent d'y répondre.

Cédric, E., Émilie, J-Y. ont fait leur entrée en druidisme en 2017. Il y a bien plus longtemps pour Ludovic, mais son expérience mystique doit être mise en avant dans sa démarche. Ils font partie de différents groupes, à des stades d'initiation divers : Gorsedd, ODD. Certain-e-s sont déjà druides, d'autres *mabinog*<sup>60</sup>, bardes, ou en phase d'essai selon l'organisation du groupe auquel ils appartiennent. Ils ont reçu ou recevront, de manière le plus souvent symbolique, une initiation et

---

<sup>60</sup> Traduit par « marcassin », ce qui est inexact. Le sanglier étant vu par les druidistes comme un animal sacré, son petit désigne symboliquement un disciple, un apprenti. « Mabinog » pourrait signifier, en moyen-gallois, « apprentissage » : le terme est issu de « Mabinogion » (« Les quatre branches du Mabinogion », ou « les Mabinogion », recueil de récits que nous avons évoqué dans une précédente partie).

devront faire leurs preuves afin d'être reconnus par leurs pairs comme druides, bardes, ovates, ou comme prêtre(sse) païen(ne) après une mort et une renaissance symbolique, ayant adopté un nom les caractérisant dans leur nouvel état. Nous les avons interrogés à propos de leur démarche, y trouvant une illustration à la fois de ce que le mouvement druidique peut proposer et ce qui peut motiver tout un chacun dans notre société à intégrer cette mouvance spirituelle.

Ces personnes sont venues chercher quelque chose de « vrai » : une fraternité, une reliance avec la nature, une spiritualité, un but à leurs vies. Conséquemment, leur place dans l'univers.

Nous avons là plusieurs profils, mais gardons-nous de généraliser : il s'agit de croyances et de religions, concepts proprement subjectifs, d'où aucune vérité générale ne peut émaner. Leurs motivations, leurs rapports aux phénomènes religieux sont donc bien différents, tout comme leurs lectures des signes. Là où nous voyons rationnellement du vent passer dans un feu, E. voit le signe que la déesse priée a envoyé aux croyants lors d'un rituel de l'ODD. Cédric « sent » les forces telluriques lorsqu'il médite assis, dos contre un menhir, et se sent renforcé par elles. Ludovic écoute le chant des oiseaux lors d'un moment de silence pendant une cérémonie et en déduit quelques grandes lignes d'avenir.

Toutes ces interprétations sont conditionnées par leurs expériences personnelles, leur hiéro-histoire, les références personnelles en équilibre avec celles du groupe, mais aussi l'imaginaire occidental : symboles, *folk-lore*, références mythologiques au sein de la mémoire collective.

La quête de spiritualité (par rejet des religions monothéistes traditionnelles, par volonté de re-connection avec la nature...), de bien-être, d'équilibre, des impétrants ici mentionnés, passe par cette démarche heuristique, le plus souvent inconsciente, modelant les interprétations et les attitudes face au vécu religieux. Les religions dites traditionnelles ne reconnaissent pas la multitude des ressentis qu'un être peut vivre dans un espace-temps religieux (ou peu, puisqu'une théophanie ou une épiphanie peuvent seules être considérées comme valables).

Les impétrants recherchent une communauté spirituelle leur permettant de vivre pleinement ces ressentis, de les assumer et parfois de recevoir une explication à ceux-ci (explication non-rationnelle), afin de construire leur identité spirituelle. Celle-ci se couple avec une identité ethnique ou culturelle ouverte pour Cédric, Émilie et Ludovic : leurs parcours individuels pré-druidiques confirment leur démarche actuelle au sein de la Gorsedd.

L'idée d'acquérir connaissances et pouvoirs par une initiation, le sentiment de faire partie d'une élite qui a accès à un niveau supérieur de conscience, de perception du monde, est une des motivations les plus importantes de ces personnes. Mais beaucoup de groupes ne délivrent pas de réelles initiations (ici dans le sens d'apprentissage et de transmission de savoirs) : elles sont pour la plupart symboliques, chacun devant se former comme il l'entend, tant que les règles du groupe ainsi

que les rituels sont respectés. C'est pourtant ce que cherchaient E. et J-Y., se considérant bloqués intellectuellement et spirituellement par le catholicisme. Leur cheminement les a amenés à chercher une autre religiosité en dehors du monothéisme. Ils se sont donc tournés vers la recherche de ce qu'il y avait avant le christianisme en Occident, mais aussi vers ce que les monothéismes ne mettent pas en avant, à savoir un lien fort avec une nature dans laquelle l'humain n'est pas une création particulière issue d'un dieu omnipotent, mais bien une infime partie de cette création animée par énergies et vibrations (une vision très proche du panthéisme, sans qu'ils en aient conscience).

Les voies différentes empruntées par ces personnes doivent les mener à la découverte de leur vrai Soi, un Soi global, non limité comme il pouvait l'être dans leur ancienne vie : leur initiation, ou au moins leur cheminement, les amène à mourir et renaître symboliquement, à prendre un pseudonyme druidique comme une nouvelle identité (ou parallèle à celle, civile, qui les définit pour la communauté élargie)<sup>61</sup>, à se découvrir sans le conditionnement des grands traits de notre civilisation. Ce Soi global regrouperait les différentes strates identitaires de chacun-e, où l'identité religieuse jouerait un rôle primordial, tout en servant de ciment à l'ensemble par la reconstruction d'une nouvelle éthique de vie.

Aujourd'hui (mars 2021), Ludovic est toujours porte-glaive à la Gorsedd, Émilie y dirige le groupe des ovates, Cédric dirige le groupe des bardes sous peu. E. ne fait partie d'aucun groupe druidique ou païen, et s'est tournée vers la cartomancie tout en vivant un naturalisme nimbé de *fairy-faith*.

## 2- Les groupes étudiés

### La Gorsedd :

Lors de notre étude du groupe (entre 2014 et 2021), des frictions furent perçues. Il y avait déjà des tensions quant à l'usage du breton (il y a des non-bretonnants dans le groupe, ou des personnes comprenant peu la langue), la présence ou l'absence de membres à certaines cérémonies (ne souhaitant pas qu'un doctorant étudie le groupe), au sujet de l'implication des membres dans la vie du groupe (L. Louboutin s'est retrouvé plusieurs fois en conflit avec d'autres membres, quant à ma présence, qu'il souhaitait, comme quelques autres, considérant que le groupe peut être un sujet

---

<sup>61</sup> Émilie a choisi le pseudonyme de Balafen an Tan (symbole d'une renaissance, voire d'une transfiguration, de la chenille au papillon, activée par un feu intérieur, spirituel), Cédric celui de Arz Gwenn (animal qu'il considère beau et puissant, mais aussi « personnage » principal d'une chanson qui lui est chère, *Eisbaer*, des Suisses de Grauzone – groupe du début des années 1980, composé de Stefan Eicher et de son frère). Ludovic a choisi le pseudonyme de Kurun, puisque lors de la cérémonie qui le fit entrer dans la Gorsedd, le ciel tonna dans le lointain. Très attaché aux signes de la nature, et n'ayant pas jusque-là réfléchi à un pseudonyme, il opta pour celui-ci. Les noms druidiques doivent être validés par le Grand-Druide.

d'étude), sur des rituels pratiqués et critiqués au sein du groupe (cérémonies privées payantes, participation du Grand-Druide et de quelques membres à des événements culturels, comme la fête du vin en pays nantais, des conférences au Samain Fest...). Il nous a fallu plusieurs mois<sup>62</sup> et assister à plusieurs cérémonies avant d'être accepté et de « faire partie du décor ». Nous n'avons jamais participé aux rituels, n'avons jamais été accepté dans le cercle sacré (nous ne l'avons pas non plus demandé). Nous avons observé de l'extérieur. Il nous a été demandé, néanmoins, à plusieurs reprises, si nous voulions porter la harpe du musicien ou les bouteilles de chouchen depuis un parking jusqu'au lieu de la cérémonie.

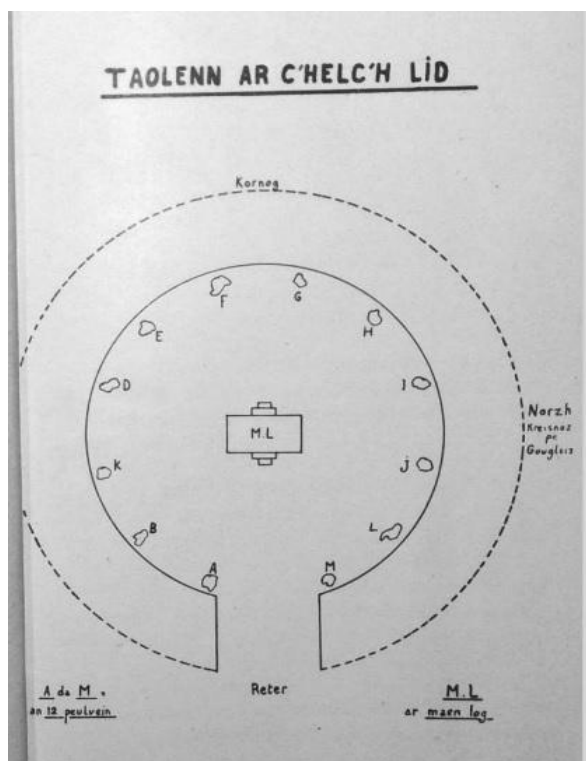
Nous avons été reçu par plusieurs membres, pour discuter, en dehors des cérémonies<sup>63</sup>. Tous ces rendez-vous nous ont permis de constater qu'au sein d'un même groupe, les pratiquants ont une définition personnelle du druidisme, du druide, de la religion, de la spiritualité. C'est toute la liberté laissée par un tel groupe, dans une optique laïque, où la prière du druide laisse une place pour indiquer le nom d'une divinité au choix du pratiquant, ou ne rien mentionner. Dans ce groupe, et c'est là une des origines de frictions possibles, les points de vue se confrontent, le rapport au sacré, au fait religieux, à la religion, à l'humain différent, les personnalités s'entrechoquent. Nous avons aussi constaté une absence de consensus sur les textes sacrés et leur interprétation. Des frictions apparaissent aussi du côté de l'organisation et du déroulement des rituels, des symboles et artefacts utilisés. Des points communs dominant tout de même : les événements à célébrer (fêtes celtiques, solstices et équinoxes), les tenues, les diverses fonctions, l'idée de vivre des moments particuliers en groupe lors des cérémonies...

Nous avons ici fait le choix de ne pas rendre compte de chaque cérémonie (il n'y a pas de changement dans les rituels de la cérémonie de Heven / Samhain, ni dans l'organisation d'un Gorsedd Digor, d'une année sur l'autre – voir la Fig. 1), mais plutôt de relever des éléments significatifs des cérémonies, des gestes et des paroles. Cela nous permet aussi de mettre en avant des notions et concepts que nous retrouvons dans les autres groupes étudiés, tels la notion de fête et ici son aspect religieux, ou le rapport des pratiquants aux lieux de célébrations et au calendrier, au temps.

---

<sup>62</sup> Nous avons pris contact lorsque nous avons commencé notre Master à l'UBO, à l'automne 2010. La première cérémonie à laquelle nous avons participé est le Gorsedd Digor de Juillet 2011.

<sup>63</sup> Chez Ludovic Louboutin / Kurun, à deux reprises (une fois avec le Grand-Druide, une autre fois avec une étudiante en ethnologie, Pauline Daniel), chez Bernard Cosquer (anciennement trésorier de la Gorsedd), chez Yann (druide depuis dix-sept ans, ancien militant du FLB), chez Guy Le Nair (druide de la Gorsedd, ancien dirigeant du Pommier des Abers).



[Fig. 1] « Plan du cercle rituel ».  
 Si ce plan date de 1951 et représente l'espace sacré lors du Gorsedd Digor de Trehorenteuc, la disposition des lieux et des personnes reste la même pour chaque Gorsedd Digor. La seule exception fut celle du Gorsedd Digor de juillet 2020, qui eut lieu en Plouhinec (29), derrière la mairie, dans le cadre des restrictions sanitaires en place à ce moment-là en France.  
 Archives privées.  
 Crédit photographique : G. Moigne

La Gorsedd se situe sur le plan symbolique, et « [met] en honneur, par un certain nombre de gestes, de paroles et d'attitudes le patrimoine intellectuel historique des peuples du Ponant, par opposition à celui des Gréco-latins, lequel ne correspond nullement à la nature profonde des Celtes<sup>64</sup>». L'attitude est aujourd'hui moins catégorique sur le sujet, car la Gorsedd a dû faire face à la multiplication des groupes néo-druidiques de tendances *New-Age*, influencés par le chamanisme et une spiritualité holistique, et s'adapter donc au fil des années, développant un aspect plus naturaliste et holistique.

Même sur le plan symbolique, les rituels restent des institutions, créations collectives (même si une seule personne est à l'origine du rituel, les autres y jouent un rôle) entrant dans un univers socioculturel défini : ici, le druidisme de la Gorsedd et des autres groupes étudiés.

L'illustration est apportée par la remise au goût du jour du rituel de l'union des deux parties du glaive, créée par Jean Le Fustec, le premier Grand-Druide. Le rituel avait été abandonné par Gwenc'hlan après 1989. Morgan, une fois Grand-Druide, en 2008, l'intègre à nouveau à la cérémonie du Gorsedd Digor [Fig. 2]. Ce glaive en deux parties a une valeur symbolique et culturelle, de fraternité, peut-être aussi le symbole d'une union dans le combat pour la

<sup>64</sup> Paotr an Elle, *Op.Cit.*, p. 12

reconnaissance des cultures galloise et surtout bretonne (puisque ce sont les bardes bretons qui ont initié ce rituel).



[Fig. 2] Union des deux parties du glaive, Gorsedd Digor, juillet 2016, St-Kaduan, Brasparts (29). Morgan, Grand-Druide de Bretagne, réunit la partie bretonne et la partie galloise du glaive. Derrière lui, le Grand-Barde de Cornouailles et le représentant de l'Archi-Druide de Galles, positionnés sur le Mein Log, au centre d'un cercle de douze pierres.  
Crédit photographique : G. Moigne.

Ce rituel fait partie d'un ensemble de rites formant le Gorsedd Digor, qui n'a que peu évolué depuis sa première présentation en 1903.

### **Le Pommier de Fougères :**

En 2005, Philippe Camby fonde l'École druidique d'Helvétie (sous l'égide de Gwenc'hlan Le Scouëzec, V<sup>e</sup> Grand-Druide de Bretagne), dirigée par Liza, une ancienne wiccane<sup>65</sup>.

Nous avons pris contact avec le Pommier de Fougères par le biais de leur site internet. La

---

<sup>65</sup> L'École possède des livres ayant appartenu à M. Le Scouëzec, et Marie-Eve, bardesse initiée par P. Camby a en sa possession des classeurs d'archives sur les plantes médicinales que l'ancien Grand-Druide avait créé, et P. Camby possédait un ordinateur portable avec de nombreux travaux de Gwenc'hlan, qu'il put donc reprendre à sa guise. Au décès de P. Camby, ses archives et sa bibliothèque sont entrés en possession de ses fils, et une partie a été confiée à l'École Druidique d'Helvétie. Cela nous a été confié à demi-mot, lors d'une conversation informelle, par Marie-Eve Keppler, la bardesse qu'il a initiée.

personne qui m'a répondu était une bardesse en formation auprès du druide dirigeant ce petit groupe, M. Philippe Camby. Sa structure n'est pas celle d'une association, mais plutôt de personnes d'un même réseau, se retrouvant sur des concepts spirituels, des rituels à pratiquer, et en accord avec ce que diffuse le druide. Ce dernier revendique l'héritage spirituel de Gwenc'hlan, ce qui lui donne une aura certaine auprès de personnes en recherche spirituelle. Il a écrit et publié plusieurs ouvrages, sans écho réel dans le monde druidique, mais dans ce seul petit réseau, cela a fait de lui un référent. Fondateur de l'École Druidique d'Helvétie, il n'hésite pas à lier les deux structures : la bardesse sus-citée, Marie-Eve, a intégré cette école tout en étant membre du Pommier. Le druide a transmis à ses adeptes des informations sur les tensions existant dans le monde druidique, souhaitant donc rester à part d'histoires éloignant les pratiquants de la spiritualité.

Une fois en contact avec ce druide, nous avons pu nous faire inviter à une cérémonie de Beltan à Néant-sur-Yvel (35). Si un regard particulier fut porté sur le lieu de la cérémonie (un groupe de vieux chênes près d'une chapelle), celle-ci fut simple : pas de tenues particulière, pas d'artefacts si ce n'est un bâton se terminant en fourche, avec lequel le druide créa un cercle sacré autour du groupe, auquel j'ai été inclus, sans participer aux rituels, qui ne furent qu'un rappel de la symbolique de la date, opposée à Samhain, de l'importance du soleil, de la prière du druide, d'un moment de recueillement.

Par la suite, nous avons revu M. Camby à deux reprises, pour des discussions informelles, lui non plus ne souhaitant pas avoir un cadre prédéfini de discussion (même évolutif sur le moment), et ne souhaitant pas être enregistré<sup>66</sup>. Son Pommier ne fut jamais reconnu par les autres, soupçonnant qu'il abusa de la vieillesse de Le Scouëzec pour obtenir de lui une initiation et la reconnaissance de son école en Suisse. M. Camby s'est montré critique envers les autres groupes bretons, insistant sur le confort de vivre son druidisme loin de tous les conflits qui meublent ce mouvement.

Quant à la dizaine de membres de son groupe, seuls deux nous ont vraiment parlé ce jour-là et l'autre fois où nous les avons rencontrés : Marie-Eve, la compagne de M. Camby, et Lisa, druidesse

---

<sup>66</sup> M. Camby était plein de reproches envers P-V Kerloc'h, successeur de G. Le Scouëzec à la tête de la Gorsedd. En conflit avec celle-ci, il était accusé d'avoir volé des ouvrages dans la bibliothèque de Gwenc'hlan Le Soucëzec, peu de temps après le décès de celui-ci, profitant de la vulnérabilité de sa veuve. Revendiquant non seulement l'héritage spirituel du V<sup>e</sup> Grand-Druide de Bretagne, il revendiquait aussi sa bibliothèque en héritage. S'il était en effet le légataire testamentaire de G. Le Scouëzec : un document officiel en fait la preuve : une feuille simple tapuscrite, sur laquelle cela est mentionnée, et signée de la main de G. Le Scouëzec. Aucune preuve n'est venue étayer l'idée qu'il entrerait en possession de cette bibliothèque : sur le document, aucune précision n'est apportée quant au contenu de ce qui est légué. M. Camby fut accusé par la veuve du défunt et par des membres de la Gorsedd d'avoir profité des faiblesses du V<sup>e</sup> Grand-Druide à la fin de sa vie. Nous avons nous-mêmes pu constater qu'il possédait chez lui de nombreux ouvrages venant de la bibliothèque de M. Le Scouëzec (nous avons reconnu les reliures), ainsi que son ancien ordinateur portable : M. Camby y avait trouvé de nombreux sujets de recherches qu'il reprenait, ceux-ci étant rangés dans des portes-documents sur son bureau. La bibliothèque du CRBC et M. Cosquer, ancien trésorier de la Gorsedd, ont tenté de récupérer les ouvrages volés, auprès des fils de M. Camby, après le décès de celui-ci, sans retour de leur part, à notre connaissance. Il est très probable que le document original de la fondation de la Gorsedd, disparu au décès de Gwenc'hlan, figure dans ses livres (ou se trouve à l'École Druidique d'Helvétie).



venue de l'École Druidique d'Helvétie pour une cérémonie de Lugnasad.

### **L'Ordre Druidique de Dahut :**

Nous avons rencontré la prêtresse de l'Ordre Druidique de Dahut, répondant au pseudonyme de Yavanna<sup>67</sup>, une première fois à Brest lors d'une conférence qu'elle ferait, le 24 juin 2016, sur invitation de l'association « Co-exister »<sup>68</sup>, prônant l'œcuménisme. Elle était accompagnée d'un autre membre répondant au pseudonyme de Belen.

Le public était composé d'environ vingt-cinq personnes, dont l'âge oscillait entre 35 et 65 ans<sup>69</sup>. La prêtresse a présenté le mouvement druidique comme étant « chaotique », précisant qu'il y avait « des druidismes » et une constellation de groupes, auprès desquels elle-même et son compagnon (le barde Taliesin) n'avaient pas trouvé ce qu'ils cherchaient (« un groupe juste »), se décidant donc à fonder leur propre groupe. Ils se sont donc positionnés comme référents et guides, considérant ne plus avoir besoin de guides ou de maîtres spirituels, ne les ayant pas trouvés au cours de leurs pérégrinations passées, ayant directement été « initié[s] par les divinités ». La prêtresse précise qu'elle a reçu « un appel » et qu'elle y a répondu.

Cela peut illustrer une étape dans l'évolution spirituelle de l'individu, mais le choix de fonder un groupe correspond aussi à un besoin d'être rassuré, d'une part, et de considérer que le couple était capable de transmettre ce qu'il avait déjà acquis. Accueillir des membres, c'est être reconnu comme référence, comme personne-ressource, comme guide. Cela soulève une ambiguïté, celle du rapport de maître à disciple, quand le maître n'a pas vécu lui-même ce genre d'initiation, et qu'il n'a même pas terminé une phase d'évolution spirituelle. Péchés d'orgueil ? Sentiment d'être sur « la » bonne voie ? Nous pouvons aussi prendre en compte la globalité du projet de ce couple, afin de comprendre leur engagement soudain comme gérant d'un groupe païen : création d'une association de culte, refus d'avoir un emploi pour se consacrer uniquement au sacerdoce, élaboration d'une nouvelle théogonie et d'un calendrier liturgique complexe, projet de créer une école païenne (qui se transformera en école démocratique, qui eut une courte durée de vie, à Quimper). C'est donc un réel projet de vie qu'ils ont mis en place, non pas un simple engagement spirituel auprès d'un groupe.

Yavanna a mis en avant le fait qu'aucun groupe actuel n'était l'héritier des druides de l'Antiquité, que les filiations revendiquées sont des créations récentes. Quelques critiques apparaissent dans son

---

<sup>67</sup> Lucie Trelu, à l'état civil.

<sup>68</sup> Rencontre organisée par l'association « Co-exister », salle Tissot, Brest, 24 juin 2016.

<sup>69</sup> Lors de cette conférence, nous avons pris des notes : c'est sur la base de celles-ci que nous complétons cette partie. Les termes et phrases entre guillemets sont des citations directes de Yavanna que nous avons écrites lors de notre prise de notes.

discours, sur l'usage du « gaulois » dans certains groupes, ou sur l'attrait trop lourd du passé et de la revendication culturelle pour d'autres, où encore des groupes où les inventions sont légions et où les luttes de pouvoir nuisent à l'évolution spirituelle : la prêtresse tente, par là, de présenter son groupe comme plus sincère, plus sérieux, plus religieux et plus en accord avec les grands principes spirituels que le druidisme met globalement en avant. L'Ordre Druidique de Dahut ne revendique aucune filiation, et ne cherche pas à reconstituer à l'identique les pratiques des druides antiques.

Yavanna, Taliesin et Belen souhaitent « honorer les dieux dans un cadre polythéiste ». Pour cela, ils cherchent les connexions aux mêmes sources que « les Anciens », à travers une coutume, l'*Awen* (inspiration d'origine divine), ou directement par des signes divins. Ils ont élaboré une structure fonctionnelle de la classe sacerdotale : toute l'organisation de l'Ordre est déjà prévue, alors que le groupe n'a aucune recrue (Yavanna indique qu'à leur dernière cérémonie en date il y avait une trentaine de sympathisants ou participants, ce dont nous doutons et qui est invérifiable<sup>70</sup>). Les sacerdotes sont, pour eux, le personnel religieux se trouvant « entre les dieux et les êtres ». Ils s'occupent du culte et accompagnent les êtres dans toutes les phases de leur vie. Le sacerdoce est « un engagement à servir, sans faille, l'expression ultime de la foi ». Plus loin, elle indique que c'est une fonction « à plein temps », un engagement face aux humains (un service pour les croyants) et face au divin. Si le choix est fait d'abdiquer, « les divinités sanctionnent peut-être ».

Le trio considère encore que leur sacerdoce est inspiré par le Sacré et l'*Awen*<sup>71</sup>, qu'il est définissable par la reliance, l'entièreté et la sincérité de la démarche. Par celle-ci, ils souhaitent créer un « nouvel ordre polythéiste », afin de permettre au druidisme de devenir « une religion ouverte sur la société, en lien avec les divinités ; une religion qui retrouve son sens premier : relier les hommes entre eux, relier les hommes et les dieux ». Pour eux, les « valeurs païennes sont le terreau d'un nouveau projet de société, où les êtres seront à nouveau libres et autonomes et où les sacerdotes, prêtres païens et druides retrouverons une place de premier plan : courage, responsabilité, respect, autonomie, connaissance de soi, connections à nos instincts, curiosité active, solidarité, fraternité, respect de la hiérarchie et de l'autorité, respect des ancêtres et de leur mémoire, les honorer. »

Ils considèrent que leur groupe est un ordre religieux, au service de la communauté. Ainsi, ils organisent des cérémonies religieuses, mettent en place des rites initiatiques, accompagnent des

---

<sup>70</sup> Depuis 2016, nous suivons sur les réseaux sociaux la vie de ce groupe, et les photos diffusées prouvent qu'il n'y a jamais plus d'une douzaine de personnes à leurs cérémonies.

<sup>71</sup> A une question venue du public, lors de cette conférence, sur ce qu'est l'*Awen*, l'intervenante a précisé que c'était « une force transcendante de transformation » et que cette force « fait » le barde par la transe, ce qui le rapproche d'une des particularités du chamane sibérien. « Lorsque que tout est trop équilibré, figé, l'*Awen* va relancer la Roue » : c'est donc un élément déclencheur dans l'évolution de chaque être, ici le barde, mais par conséquent sur la communauté religieuse dans son entier.

laïcs, et communiquent à travers les médias : l'Ordre Druidique de Dahut est propriétaire du nom de domaine « druidisme.org ». Aucun autre groupe druidique ne peut donc revendiquer ou utiliser cette appellation sur internet. L'Ordre Druidique de Dahut communique par son site internet, une *newsletter*, et depuis janvier 2021, par une revue au format numérique et payante (*La voix d'Ys*<sup>72</sup>), dont l'équipe de rédaction n'est autre que le barde Taliesin et la prêtresse Yavanna (d'autres personnes sont peut-être venues agrandir l'équipe depuis la création de la revue). Ils organisent aussi des conférences en ligne depuis l'automne 2020, soit en tant qu'intervenants, soit en invitant des personnes de leur entourage à venir échanger sur des thèmes reliés à leur sacerdoce.

L'Ordre serait donc organisé ainsi :

les druides : enseignants, pédagogues, théologues.

les bardes : conservateurs et reconstruteurs de la Tradition

les ovates : au service des divinités

les prêtres : au service exclusif d'une divinité

les gardiens : conservateurs de la hiérarchie et du bon fonctionnement

les assistants : nouveaux arrivants, impétrants

les Aînés sont plus particulièrement responsables des sources et des rivières, en plus de leur fonction première

Il y a donc une conservation des noms ou titres que nous retrouvons dans la quasi-totalité des groupes druidiques, mais avec des fonctions et rôles qui diffèrent, qui sont redéfinis, adaptés à la vie religieuse qu'il souhaite mettre en place et répandre.

Après sa conférence, nous avons été nous présenter et avons discuté de façon informelle avec la prêtresse. Nous avons demandé à rencontrer le groupe, mais cette demande n'a pas eu de réponse encourageante. Il nous a donc fallu reprendre contact ultérieurement par le biais de leur site internet : là encore, nous n'avons pas pu obtenir de rendez-vous particulier concernant notre thèse de doctorat.

L'Ordre Druidique de Dahut a recréé un panthéon divin, sur la base des traditions irlandaises, galloises, gauloises et bretonnes : Ardianna (déesse Arduina), Dahut / Ahès, Morrigan, Airmid, Esus et Kernunnos... Dahut est, pour l'Ordre, la déesse souveraine (Dahut, la fille de Gradlon étant considérée à la fois comme une représentation du paganisme face au christianisme, mais aussi comme un avatar local de la Grande Déesse Mère<sup>73</sup>). Yavanna est Prêtresse de Dahut.

---

<sup>72</sup> Voir : <https://druidisme.fr/revue-druidique/>

<sup>73</sup> Yavanna a affirmé que la légende de la Ville d'Ys était la transcription christianisée de la vie de la déesse, lors de la conférence qu'elle a présentée à Brest.

L'Ordre Druidique de Dahut a élaboré son propre calendrier liturgique et celui-ci a été changé à plusieurs reprises par le couple dirigeant, ceux-ci évoluant dans leur propre sacerdoce et évolution spirituelle. Il est adapté chaque année aux cycles [Fig. 3]. L'actuelle liturgie ne comporte pas les fêtes celtiques habituelles, mais les solstices et équinoxes, ainsi que des célébrations à certaines pleines lunes. L'année religieuse est divisée en quatre périodes (quatre « roues » : Omnia, Brigia, Dagdia, Lughia), elles-mêmes subdivisées en plusieurs autres « roues » selon les cycles lunaire et solaire. L'ensemble peut paraître complexe pour qui n'est pas initié. L'ensemble des appellations et termes utilisés est emprunté aux mythes irlandais et aux traditions gauloises et bretonnes essentiellement, parfois avec une adaptation. Taliesin et Yavanna ont adapté à leurs croyances et leurs rituels des noms de divinités ou d'entités divines (Mélusine) ; ce ne sont pas eux qui ont adapté leurs rites à ceux déjà existant. Ils considèrent suivre quelque chose de concret dans le message des dieux, à savoir le cycle des astres, et considèrent être plus à l'écoute de l'*Awen* et de la nature que d'autres.

Les fêtes religieuses de l'Ordre ne se veulent pas une « reproduction systématique du passé », mais bien une nouvelle proposition liturgique créée par les dirigeants. Ceux-ci ont élaboré un calendrier liturgique complexe et ont fait le choix de célébrer les fêtes celtiques à des dates différentes des autres groupes, afin d'être au plus proche des cycles de la nature. C'est ainsi que l'Ordre a annoncé en octobre 2021 son souhait de ne pas célébrer Samhain<sup>74</sup>, en tout cas pas le 31 octobre ni le 1<sup>er</sup> novembre, puisque ce moment ne correspond pas au « réel » moment de Samhain, du passage d'une année liturgique à une autre, de l'ouverture des portes entre les deux mondes, selon la tradition druidique qu'ils interprètent. Se sentant ainsi plus proches des éléments, des cycles et des dieux qu'ils honorent, ils considèrent être aussi plus à l'écoute de ceux-ci, sous-entendu en comparaison aux autres groupes qui ne respectent pas une réelle tradition.

La nouvelle tradition qu'ils tentent de construire s'éloigne du druidisme, et si elle peut être considérée comme païenne, elle utilise un fond celtique certain, adapté aux besoins du couple dirigeant et évoluant avec lui. S'ils sont à l'écoute des dieux, ils savent aussi adapter les messages reçus selon leurs besoins psychiques, leurs ressentis et *stimuli* directement issus de leurs séances de méditation et leurs adaptations calendaires.

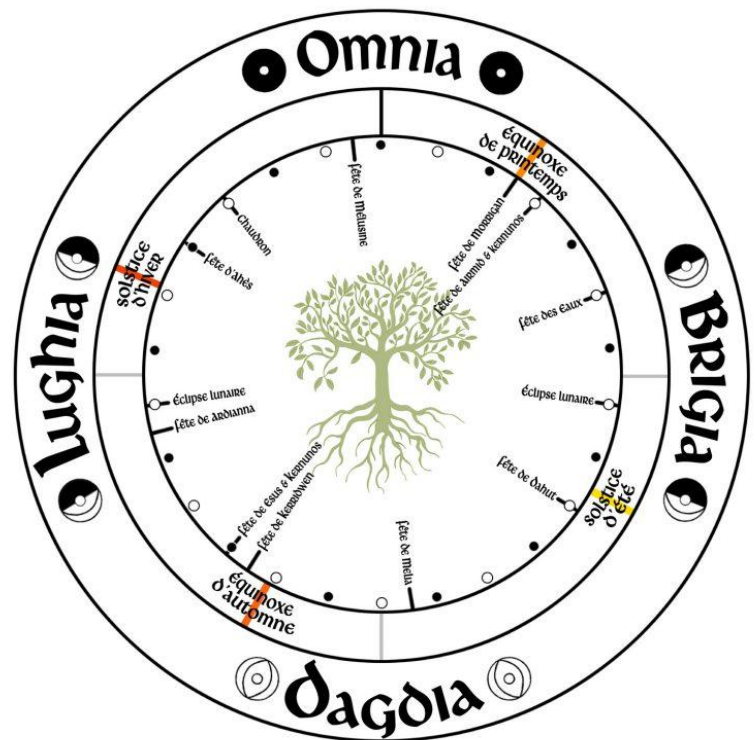
Les deux dirigeants du groupe, se considérant sacerdotés, vouent leur vie à cette fonction. Ne travaillant pas, ils peuvent donc vivre leur religion au rythme qu'ils souhaitent, en dehors de tout

---

<sup>74</sup> L'annonce fut faite *via* leur page Facebook, et un lien internet permettait aux intéressé-e-s de se connecter le 27 octobre à 21h afin de discuter de cela avec l'Ordre (lien fourni après une inscription et un paiement par internet, ce qui est à relever, la majorité des groupes druidiques revendiquant la gratuité de leurs enseignements).

calendrier civil. Les membres et sympathisants doivent suivre ce système, ce qui peut être compliqué selon leurs emplois du temps respectifs. Le calendrier liturgique, qui se nomme « la Roue à 13 lunaisons » est organisé en treize « Roues », au sein desquelles il y a des découpages temporels. Si, comme pour les autres groupes, les quatre fêtes celtiques et les fêtes solaires sont à la base du calendrier, il s'organise donc aussi selon le cycle de la lune. L'objectif, pour eux, est de proposer une spiritualité qui soit à la fois connectée à la nature, « vraie » (ce que tous les groupes revendiquent vivre) et en décalage par rapport aux autres propositions du marché des druidistes.

[Fig. 3] Calendrier liturgique de l'ODD, pour l'année 2020 / 2021, présenté sous la forme de « roue ». Complexe, il démontre une recherche de la part des dirigeants du groupe, une réflexion sur les cycles stellaires et l'élaboration d'un festiaire.



Ainsi, ne revendiquant pas l'appellation de « druides », ils souhaitent néanmoins s'affirmer « plus druides » que les druidistes dans ce qu'ils affirment être leur rapport au divin, au cosmos et par leurs pratiques.

Les lieux de cérémonies se trouvent dans le Porzay, autour de Locronan, là où il y a « une résonance avec certaines divinités », c'est-à-dire là où les sacerdotes ressentent la présence d'une divinité, ou une reliance avec celle-ci : le fond de la baie de Douarnenez est pour eux considéré comme un grand territoire sacré qu'ils nomment AelYs (nous avons conservé l'écriture utilisée par le groupe), création composée de « Ael », « ange » en breton, et de « Ys », « bas » mais pris comme le nom de cette ville considérée comme païenne dans la légende locale, submergée par les flots punitifs divins, et se trouvant sous les eaux de la baie de Douarnenez. « AelYs » serait une forme de réhabilitation de cette ville, de re-sanctification (dans le sens où le lieu ou concept revêt à

nouveau un caractère sacré), et par extension de toute la zone sur laquelle ils procèdent à leurs cérémonies. Dahut est pour eux l'archétype de la Grande Déesse Mère du paganisme, et la ville d'Ys de la légende représente un territoire païen qui aurait été noyé sous les eaux du christianisme. Leurs cérémonies se déroulent donc dans le Porzay, de la plage de Ste-Anne-la-Palud au bois du Nevet, près de Locronan. mais aussi au Menez Hom.

Il y a une égalité entre hommes et femmes au sein du groupe, mais des divinités sont réservées à certains êtres vivants, selon les particularismes de ces divinités ou leur symbolique. Ainsi, des rituels particuliers sont faits par le prêtre ou la prêtresse d'une divinité, ou, s'il n'y en a pas, par un autre sacerdoce. Par exemple, Yavanna explique que les « bénédiction d'amour » doivent être faites par le sacerdote affilié à la déesse de l'amour (dont elle ne mentionne pas le nom).

Il y a aussi une complémentarité entre les êtres, prise en compte dans l'Ordre, de même qu'il y en a « entre l'ombre et la lumière », puisque chaque être qui travaille sur lui-même peut se retrouver en « reliance avec le divin, les éléments, tout être vivant ». Pour se relier au divin, justement, la prêtresse indique que chaque être doit écouter (ou voir) les signes des dieux, ouvrir son esprit. Cela peut se faire lors de cérémonies mais c'est aussi possible à tout moment. C'est par une sorte de « lâcher prise » spirituel<sup>75</sup>, conditionné par les choix du cheminant, que la reliance au divin peut s'opérer, après un apprentissage de la gestion de ce type d'expérience, puisque, Yavanna le précise, celle-ci « est plus forte que l'érudition ou le dogme ». Ces dernières années, le petit groupe a expérimenté plusieurs façons de diffuser ses concepts : par le biais d'une chaîne *Youtube*, sur laquelle ils diffusent des « directs » à l'accès payant (ils y diffusent leurs connaissances et approches du religieux), *via* leurs diverses pages Facebook (Taliesin, Yavanna, l'Ordre Druidique de Dahut), et par un site internet ([druidisme.fr](http://druidisme.fr)) dans lequel sont diffusées des informations sur la vie du groupe et sa rituelie.

### **La Kredenn Geltiek Hollvedel**

Nous avons pu rencontrer Morvan Coarer, druide dirigeant la Kredenn Geltiek, lors d'une présentation de son livre à la librairie *Nadoz Vor*, à Brest, le 13 octobre 2017. Nous l'avions joint par courriel afin de lui demander s'il pouvait nous accorder du temps avant ou après sa conférence, pour répondre à nos questions. Il nous a répondu que nous trouverions assurément des réponses dans son discours, et que nous pourrions échanger avec les autres participants. Il a accepté que nous lui envoyions les deux questionnaires : nous avons eu cinq retours que nous n'avons finalement pas exploités compte tenu du peu de retours de questionnaires complétés que nous avons reçus. Ceux-ci feront peut-être partie d'une future recherche plus précise sur ce groupe, son fonctionnement et ses

---

<sup>75</sup> Ceci est de nous, non de l'Ordre Druidique de Dahut.

rituels.

Nous nous sommes donc retrouvé dans la petite librairie, avec cinq autres personnes, dont le libraire : deux membres de Druvidia, un membre de la Kredenn Geltiek, et une autre personne qui quitta l'échoppe dès la fin de la conférence. Si la promotion de l'événement fut minimale, le peu de personnes présentes illustre le fait que le sujet du druidisme intéresse peu de monde, même dans le monde du militantisme breton dans lequel officie le libraire.

Le discours de M. Coarer est conforme à ce qu'il a écrit dans son ouvrage présentant l'histoire de la Kredenn Geltiek<sup>76</sup>.

Nous avons pu poser quelques questions et avons pu échanger avec les deux membres de Druvidia, qui me remirent la carte de leur groupe. A ma demande de venir assister à une de leur cérémonie, ils me répondirent qu'il fallait voir ça avec leur druide dirigeant (Kleze Dir) mais que ça ne devrait pas poser de soucis. Après des échanges avec Kleze Dir et une rencontre avec ce dernier à Quimper, nous n'avons toujours pas été autorisé à assister à une de leur cérémonie. Ils furent aussi étonnés de mes connaissances sur le druidisme : considérant que le savoir sur ce sujet ne se transmet qu'au sein des groupes, faire son acquisitions par un cursus universitaire et être dans une démarche doctorale afin d'étudier ce sujet les étonnait. Cela illustre le rejet des milieux académiques par une partie des pratiquants, leur ignorance quant au fait qu'ils puissent être un sujet d'étude, comme toute mouvance religieuse ou spirituelle, ou tout autre fait de société.

### **Ialos ar Mor** (Clairière de la Kredenn Geltiek – Goursez Tud Donn, pays nantais)

Nous avons rencontré ce groupe druidique du pays nantais en 2012, lors d'une rencontre qu'ils avaient organisée afin de présenter leur groupe et recruter de nouveaux membres. Nous leur avons écrit afin de les prévenir de notre venue et leur demander un rendez-vous avant ou après leur conférence. Le dirigeant du groupe a refusé cette demande.

Accompagné d'une amie, nous avons donc rejoint le centre de yoga et sophrologie, dans la banlieue sud de Nantes, où se déroulait la rencontre. La salle était pleine et nous avons trouvé une place au milieu du public, notre amie s'étant placée tout au fond, à notre demande, afin de nous rendre compte des comportements et éventuelles remarques de l'assemblée : nous avons en effet remarqué, lorsque les gens entraient dans la salle, que le dirigeant du groupe (que nous avons reconnu grâce à des photographies trouvées sur internet) demandait à certaines personnes de se placer à des endroits stratégiques : fond de la salle, premiers rangs, et sur les côtés. Ainsi, le public se trouvait entouré par des membres ou sympathisants du groupe.

Le druide dirigeant la Clairière, en civil, présenta une histoire du druidisme, à travers un schéma

---

<sup>76</sup>

présentant Ialos ar Mor comme un groupe descendant en droite ligne du Druid Order de Toland. Il passa rapidement sur la Gorsedd de Bretagne, affirmant même qu'il ignorait si le groupe existait encore. Ainsi, en s'appuyant sur une certaine ignorance du public, sur le pouvoir de la parole d'une personne considérée comme détenant un savoir certain et une sincérité dans sa démarche, il s'est permis de camoufler la vérité au profit de son obédience. Ialos ar Mor fut donc présentée comme une Clairière plus sérieuse et historiquement implantée que d'autres, selon le schéma suivant : Druid Order > Gorsedd de Galles > Gorsedd de Bretagne > Kredenn Geltiek > Ialos ar Mor.

A la fin de la présentation, nous avons participé au jeu des questions-réponses entre le public et cette personne. Plusieurs membres de la Clairière, disséminés dans l'assemblée, venaient parfois le soutenir dans ses réponses, les confirmant ou les complétant. Notre amie, au fond de la salle, s'était retrouvée assise près d'une membre du groupe, qui montra son étonnement face à mes questions plus précises et argumentées que celles, habituelles, de l'assemblée. Cette femme demandait autour d'elle si quelqu'un nous connaissait, ce que nous faisons là et tentait parfois de faire passer pour peu sérieuses des questions que nous posions. Nous avons posé la question de l'éviction de la Gorsedd de Bretagne comme entité dynamique du druidisme, du rôle de Gwenc'hlan, réformateur ayant influé sur tous les autres groupes : le chef du groupe, à côté de son organigramme du druidisme, répondit avec une certaine gêne que tout ce qui avait été mis en place par Gwenc'hlan l'était déjà officieusement, avant, dans d'autres groupes, et que cela relevait dans tous les cas d'une tradition celtique ancestrale, que nous ne pouvions pas accorder à la Gorsedd la paternité de cette évolution qui n'en était pas une, que c'était plutôt la résurgence globale d'une Tradition (ce qui ne fut pas expliqué).

A la fin de la rencontre, nous avons encore une fois essayé d'obtenir un rendez-vous avec cette personne, en nous présentant à elle. Ce monsieur nous dit qu'il avait compris qui nous étions en ayant entendu la teneur de nos questions. Il n'a pas répondu positivement à notre demande, mais a accepté de discuter rapidement. Nous avons ainsi appris que le groupe pratique des rituels dans le Marais Breton, au cœur duquel il aurait trouvé les traces d'un ancien sanctuaire gaulois. Le groupe ne souhaite pas révéler aux spécialistes universitaires sa « découverte », afin de ne pas être dérangé dans sa rituelie, et préserver ce site. C'est pourquoi aucune personne n'est acceptée dans le groupe sans avoir subi une sorte d'interrogatoire, de test, à travers ce qui nous est présenté comme une initiation. Ici, l'initiation symbolique sert à savoir qui entre dans le groupe, et les dirigeants peuvent donc exclure de l'initiation ou de l'intégration au groupe celles et ceux n'adhérant pas à leur conception du druidisme et leurs pratiques.

Ialos ar Mor est à l'origine de la revue *Ialon*. De plus, le groupe a organisé une rencontre avec un



spécialiste de la linguistique gauloise<sup>77</sup>, ce qui lui donne des arguments pour nommer en « gaulois » les fonctions que nous trouvons dans le groupe, les noms druidiques de ses membres, pour nommer aussi les cérémonies et écrire des prières et paroles dites dans ces mêmes cérémonies.

La Kredenn Geltiek – Ialos ar Mor utilise un comput temporel commun, qualifié de « e.v » (pour « ère vulgaire ») sur leur site internet<sup>78</sup>. Cela suggère que ce comput, commun<sup>79</sup>, n'a pas de réalité sacrée pour ces pratiquants, et ne les concerne pas dans leurs pratiques religieuses et leur rapport au temps (ici, un temps sacré). C'est aussi une façon d'appréhender le temps d'une autre façon que celle, commune, du calendrier grégorien.

Un autre comput est utilisé pour marquer les moments sacrés : sur la page « actions » de leur site internet, le prochain « *mediolanon* », « temps déconnecté du rythme de la vie quotidienne[...] dédié à la méditation aux prières, aux travaux philosophiques et spirituels ainsi qu'à des ateliers de pratique » est situé en « 3890 MT » (pour « Mag Tured », du nom de la mythique bataille s'étant tenu entre les Gaëls et les Tuatha de Danann). La Kredenn Geltiek organise aussi une « *skol an drouiz* » / « école des druides » où sont proposés quelques enseignements sous formes de présentations (disponibles aussi sur leur chaîne Youtube). L'ensemble est géré par un *Poellgor Nevet* / Bureau sacré.

Le point commun entre tous ces groupes est leur aspect reconstructionniste : chacun essaie de reconstituer ce qu'ils pensent avoir été des rituels antiques, celtiques, sauf l'Ordre Druidique de Dahut qui revendique une réelle nouveauté païenne. Il use néanmoins des mêmes références littéraires et mythologiques que les autres, mais a créé un calendrier rituel et des cérémonies qui lui est propre. Ces groupes reconstructionnistes conçoivent leurs célébrations tels que les druides antiques les pratiquaient, selon eux. Or, il s'agit d'une projection de leurs pratiques actuelles sur celles, supposées, des druides antiques. Aucun groupe ne ritualise dans un sanctuaire, aucun groupe ne pratique les rituels décrits par les textes gréco-latins (si ce n'est parfois une coupe du gui). Leurs artefacts, leurs paroles ne correspondent pas non plus à ce qui était utilisé et dit lors des cérémonies antiques. Leur reconstruction de ces cérémonies se base sur leurs interprétations des textes mythologiques et des écrits des auteurs gréco-latins antiques, soutenues par des biais de confirmation et des emprunts à d'autres spiritualités ou religions. Les comptes-rendus de cérémonies

---

<sup>77</sup> Jean-Paul Savignac, spécialiste de la langue gauloise, a fait une conférence intitulée « Les dieux des Celtes anciens, leurs noms, leurs fonctions et leurs attributions », le 18 juin 2016, lors des festivités des 80 ans de la Kredenn Geltiek.

<sup>78</sup> Ialosarmor.wixsite.com

<sup>79</sup> Du latin *vulgaris*, « qui concerne la foule », « général, commun » ; lui-même dérivé de *vulgus*, « le commun des hommes », « la foule »

auxquelles nous avons participé en témoignent, ainsi que l'observation que nous avons pu faire d'autres cérémonies, en dehors des cercles rituels.

## 2 . Le naturalisme holistique (observations)

Le naturalisme est un concept primordial au sein de ces groupes, en tant qu'attachement aux êtres non-humains par une aptitude culturelle (un choix fait consciemment de reconnaître les êtres non-humains comme ayant une importance métaphysique, une place dans le cosmos, et de croire en une reliance entre tous les « mondes » : minéral, végétal, animal, humain), qui, elle, peut varier selon les références des groupes et leur rapport aux éléments naturels et aux cycles lunaire et solaire. De plus, ce naturalisme aux contours flous croise le totémisme (continuité matérielle et morale entre les humains et les êtres vivants non-humains, y compris des liens psychiques et de métempsychose), l'animisme (les êtres vivants non-humains ont une intériorité humaine : une psyché, un esprit...) et surtout l'analogisme (l'univers serait composé d'un réseau de discontinuités structurées par des relations de correspondances, comme entre macrocosme et microcosme, ou de présenter une chose comme la fractale d'une autre)<sup>80</sup>. Chacune de ces notions apparaît à un moment ou un autre dans tous les groupes druidiques, à un dosage différent et selon les cérémonies, les rituels.

### 1- Les cérémonies : s'approprier le temps et l'espace

L'objectif des druidistes est de re-sacraliser le monde, le Cosmos, de sortir d'une forme d'amnésie<sup>81</sup> de l'homme moderne. M. Eliade a écrit que cet homme moderne, enfant de la Raison, n'a le souhait que de vivre dans un monde désacralisé<sup>82</sup>, alors qu'il porte en lui « des mythes, des archétypes, et il a la capacité de perfectionner son être en retrouvant ces modèles culturels. »<sup>83</sup>. L'idée de sacralité serait donc inhérente à l'être humain, mais cet homme des « sciences réductionnistes » ne le saurait pas. Ces pratiquants du druidisme créent de nouveaux rites, une nouvelle sacralité, pour de nouvelles entités divines, un numineux renouvelé, et un nouveau rapport

---

<sup>80</sup> Pour un développement sur ces notions, voir Descola Philippe, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard – Folio Essais, 2005. Voir aussi Morin Olivier, « Qu'est-ce que le naturalisme ? », *Sociologie* [online], 2012. L'article explique les origines philosophiques du naturalisme et le fait que ce naturalisme a perturbé la philosophie occidentale, le rapport de l'humain à son environnement et à lui-même.

<sup>81</sup> Le terme est de Simon Eugen, dans son article « Mircea Eliade, modes et modèles culturels », *La revue de la BNU*, 4 / 2011, varia 4, pp. 68 à 75, disponible ici : <https://journals.openedition.org/rbnu/3215>

<sup>82</sup> Eliade Mircea, *Naissances mystiques : essai sur quelques types d'initiation*, Paris, Gallimard, 1959, p. 9 : « L'originalité de « l'homme moderne », sa nouveauté, c'est précisément sa volonté de se considérer comme un être uniquement historique, son désir de vivre dans un Cosmos radicalement désacralisé. » Au sujet de la pensée d'Eliade, voir Dubuisson Daniel, « L'ontologie primitive de Mircea Eliade », *Impostures et pseudo-science – l'oeuvre de Mircea Eliade*, Lille, Presses Universitaires du Septentrion, 2005, pp. 43 à 67.

<sup>83</sup> Simon Eugen, *op. cit.*

au Cosmos, dépassant leur état d'hommes et de femmes modernes.

Dans le cadre de la construction de leurs concepts métaphysiques, eux-mêmes inclus à l'affirmation culturelle galloise qui anime leurs travaux, mais aussi dans le cadre de l'élaboration d'une métaphysique celtique, qui aurait été transmise par la tradition bardique, Pughe et son ami Iolo Morganwg<sup>84</sup> avaient besoin d'un nouveau dieu, adapté à leurs besoins et leurs objectifs. Ce sera Hu Kadarn<sup>85</sup>, qu'ils pouvaient modeler selon leur évolution spirituelle et ce qu'ils voulaient injecter dans la Tradition galloise, afin de la rendre plus compétitive face aux autres Traditions qui s'affirmaient à Londres et au Royaume-Uni. Du guerrier des récits carolingiens il devint une divinité primordiale, guide du peuple Gallois, théorie reprise par plusieurs druidistes par la suite, comme le druide corse Kadith (dont le pseudonyme signifierait « lois de la guerre »<sup>86</sup>).

Ce n'est pas juste de l'appropriation ou de la création, il s'agit aussi de « projeter vers l'extérieur un schéma symbolique<sup>87</sup> » intérieur, mental, qui fait critère pour l'identification de l'homme dans son environnement, la nature, la communauté élargie, le cosmos. La fonction symbolique de Hu Kadarn, développée par quelques acteurs du mouvement druidique à la suite des intellectuels gallois<sup>88</sup>, illustre à la fois la transformation du mouvement (d'un bardisme culturel vers un organisme mêlant affirmation culturelle et recherche spirituelle), ses besoins en représentations divines, mais aussi la transformation du rapport des pratiquants avec la nature qu'ils honorent et mettent en avant, jusqu'à faire de ce personnage le « patron des druides et le chef des bardes »<sup>89</sup>.

Ce schéma symbolique, dépendant des croyances et du rapport au divin, est une constante que nous retrouvons dans tout groupe religieux ou spirituel : il permet la réalisation d'un espace-temps du vécu religieux par l'organisation d'une liturgie et de rituels, par la création ou l'appropriation de symboles, par l'usage en conséquence d'artefacts, l'usage de paroles et de gestes symboliques. Cet ensemble se concrétise lors de cérémonies, présentant à la fois un ancrage dans le temps historique mais aussi par le développement d'un temps mythique (la cérémonie elle-même).

Celles-ci sont vécues comme des espaces-temps où le lieu devient autre chose que ce qu'il est, pour les pratiquants. Ils l'interprètent comme étant sacré ou lui donnent un caractère sacré après un rituel, le plus souvent de type circumambulation, ou le tracé au sol d'un cercle, à l'aide d'un bâton ou d'une épée rituelle. L'élément naturel est primordial dans la sacralisation du lieu, les cérémonies se

---

<sup>84</sup> Voir *infra*.

<sup>85</sup> Voir en annexes.

<sup>86</sup> Ce druide s'est inspiré de ce qu'a écrit Pierre Ambelain en page 30 de son ouvrage *Au pied des menhirs* (Paris, Niclus, 1945).

<sup>87</sup> Leroi-Gourhan André, *Le geste et la parole*, Paris, Albin-Michel, 1964, p. 153.

<sup>88</sup> Ce nouveau dieu, ou cette version d'un dieu à la fois guerrier et guide du peuple gallois, sera repris par d'autres druidistes à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et au XX<sup>e</sup> siècle, et deviendra même un nouveau dieu celtique auquel il est donné une primauté sur les autres.

<sup>89</sup> Ambelain Pierre, *op. cit.*, p. 29.

déroutant dans la nature : une source, un ou des arbres, un cercle de pierres, le bord d'un plan d'eau. Elles ont donc lieu en extérieur, et jamais sur un ancien sanctuaire gaulois reconnu : il n'y en a pas de découvert à ce jour en Bretagne, d'une part, et par souci de conservation du site et de l'organisation de fouilles, il semble impossible que cela ait lieu. Les sanctuaires gaulois fouillés jusqu'à présent ont révélé des pratiques rituelles et une organisation de ces lieux sacrés, et les comptes-rendus ont été adaptés au grand public<sup>90</sup>. Cela n'a pas amené de changements dans les pratiques rituelles des druidistes ni dans les doctrines établies depuis trois siècles. Ainsi, les lieux de cérémonies se trouvent dans la nature, sur des sites mégalithiques aménagés au néolithique /mésolithique, ou des sites aménagés, cromlec'hs modernes adaptés aux pratiques et croyances des druidistes.

Avant et après la cérémonie du Gorsedd Digor dans un cercle de pierres, tout un chacun peut se balader entre les pierres, déambuler dans le cercle, par exemple. Ce n'est que lorsque les membres de la Gorsedd entrent dans le cercle et en font le tour intérieur par la gauche et se placent selon qu'ils sont bardes, ovates ou druides que le cercle de pierre devient sacré : la circumambulation des pratiquants lui a conféré cette fonction. Il est donc interdit, le temps de la cérémonie, à un non-membre d'entrer dans le cercle, sauf sur proposition d'un sacerdote du groupe.

La cérémonie, si elle revêt pour la Gorsedd un aspect symbolique, prend un aspect religieux, mystique, pour d'autres groupes, comme l'Ordre Druidique de Dahut, par exemple : le cercle n'est pas de pierre, mais peut être un ancien cercle de charbonniers (comme dans le bois du Nevet, en Locronan - 29) au centre duquel flambe un feu.

La cérémonie reste une fête, c'est-à-dire une concentration du sacré délimité en un temps et un lieu donnés, célébrés, où les mythes expliquent et rendent tangible le sacré. C'est un repère qui permet d'ancrer l'homme dans le temps (un cycle, naturelle ou mythique) et l'espace (un concentré symbolique du Cosmos).

C'est un moment inscrit dans le calendrier religieux, un jour dédié à une cérémonie. Le mot n'existe pas pour autre chose, à l'origine. Il a pris au fil du temps une signification plus profane. Les fêtes sont donc des restes persistants de cultures antiques, ce qui ne veut pas dire que leurs contenus et leurs formes le sont.

Le rituel est aussi un point de repère dans les relations sociales, religieuses, initiatiques : une cérémonie est composée de plusieurs rituels et il en existe au quotidien, qui ne sont pas nécessairement inclus à des pratiques religieuses, mais sont des habitudes rassurantes dans notre

---

<sup>90</sup> Voir Brunaux J-L., *Les religions gauloises, op. cit.* ; Goudineau C. (dir.), *Religion et société en Gaule*, Paris, Errance, 2006; Buffetaut Y. (dir.), *Les Gaulois*, Les cahiers de l'Antiquité, Louvier, Ysec éd., 2013 (le chapitre « la religion chez les Gaulois »).

rapport au monde et aux autres. Le folklore ainsi conçu fait rarement partie de la vie quotidienne réelle : il n'en est qu'une version, une utopie, un ailleurs que l'on conte sans le vivre (une sorte de légendaire de la fête) ou que les pratiquants vivent dans l'espace-temps de transgression qu'est la cérémonie. Les rituels permettent la construction d'un autre Moi (le Moi fantasmé, différent du Moi réel), d'une *Persona* : les pratiquants s'y habillent pour être reconnu par leurs pairs, revêtent une tenue sacerdotale ; ils s'y autorisent beaucoup de choses qu'ils ne pourraient pas faire ailleurs qu'à cet endroit et durant ce laps de temps. C'est un lieu d'expérimentation : reconstructionnisme, interprétations de traditions revendiquées comme celtiques, intégrations ou créations de pratiques considérées comme druidiques et antiques...

La proximité d'un lieu légendaire accentue l'aspect sacré d'un rituel : une ancienne église (cérémonie de Lugnasad du Pommier de Fougères à Néant-sur-Yvel en 2011 - la chapelle jouxtant un bosquet de vieux chênes ; Gorsedd Digor 2021 à Guerlédan - Mûr-de-Bretagne), la fontaine de Barenton (cérémonie du Pommier de Fougères en 2012), le Yeun Elez / lac artificiel de Brennilis (cérémonie de Samhain / Heven de la Gorsedd de Bretagne), la fontaine St-Kaduan en Brasparts (cérémonies de Imbolc, Beltan, et Gorsedd Digor de la Gorsedd de Bretagne), les bois de Locronan ou dans les dunes de Ste-Anne-la-Palud (cérémonies de Lugnasad de l'Ordre Druidique de Dahut). Le lieu devient sacré pour les pratiquants par le regard de ceux-ci mais aussi par ce qu'ils y mettent comme contenu religieux, spirituel, légendaire, et par les gestes accomplis (circumambulation du groupe, ou d'un sacerdote, parfois avec un bâton pour tracer une limite au sol, entre l'espace sacré et l'espace profane ; offrandes ; actes envers l'environnement : imposition des mains au-dessus de l'eau de la fontaine, serrer un arbre contre soi, allumer un feu considéré comme sacré...).

Les fêtes célébrées par tous les groupes druidiques sont les suivantes, avec une variation dans les noms et les dates :

- Samhain / *Heven* / *Kala-goañv* : fin de l'été ou de la période chaude<sup>91</sup>. Samhain est une nuit (ou trois nuits) de transition, où le temps est aboli et des passages sont ouverts entre le monde des vivants et celui des morts et des dieux. *Kala-goañv* désigne les calendes d'hiver, en breton, le début de l'hiver. Si le calendrier de Coligny ne nous renseigne que peu sur les « trois nuits de Samhain », nous pouvons hypothéquer que ces trois nuits avaient lieu après leur annonce au 17 de Samonios, donc plutôt entre l'actuelle fin novembre et le solstice

---

<sup>91</sup> Guyonvarc'h & Le Roux fournissent quelques explications dans *Les fêtes celtiques*, Rennes, éd. Ouest-France, 2006, pp. 183 à 185.

d'hiver ; la dernière nuit de Samhain pouvant se dérouler à ce moment-là. Cette période est appelées « les Samonies », par Guy Le Nair<sup>92</sup>. Le lien supposé avec les âmes ou esprits des ancêtres (*anaon*, en breton) étant plus fort cette nuit-là, les pratiquants appellent les âmes de défunts, et, selon leur croyance, ceux-ci viennent participer aux rituels. Le V<sup>e</sup> Grand-Druide, Gwenc'hlan, considérait que les pratiquants projettent en eux l'image des défunts, les visualisent, les appelant, créant un lien avec eux<sup>93</sup>. Ainsi, une unité se forme entre les vivants et les morts, les humains et les dieux : Samhain est alors à la fois hors du temps et de l'espace. Le corbeau et le cerf, comme animaux psychopompe, peuvent être mis à l'honneur. La présence de pommes, comme fruits de la connaissance, s'impose : connaissance apportée à chacun par le groupe, par la personne référente, par les esprits des ancêtres supposés être présents. Les pommes sont coupées à l'horizontale afin de faire ressortir le centre en forme d'étoile à cinq branches, symbole à la fois du microcosme humain et du macrocosme cosmique (pentacle). Le gui, coupé pour la cérémonie, est offert comme symbole de régénération du temps (du corps et de l'esprit aussi, en tant que possible source de remèdes médicaux, selon les croyances druidistes) et d'abondance à venir (le gui se nourrissant directement sur les arbres qu'il colonise). Moment de partage, Samhain est l'occasion de partager un repas et de boire du chouchen ou de l'hydromel, considérées comme des boissons divines, parfois assimilées à l'ambrosie des récits arthuriens. Cette cérémonie est placée le 1<sup>er</sup> novembre, jour férié issu du calendrier chrétien, ce qui facilite son organisation. Tous les groupes ritualisent ce jour-là, sauf l'Ordre Druidique de Dahut qui choisit de respecter son propre calendrier qu'il considère mieux adapté à sa reliance avec la nature, les cycles, le divin.

- Imbolc : fête des lustrations, au début de la période de lactation des brebis. La déesse Brigit est mise à l'honneur. Comme pour Samhain, la proximité de l'élément « eau » est importante : si pour cette célébration, l'eau est considérée comme un *medium* avec l'autre monde, ici elle sert à se laver symboliquement, en tant que croyant, et permettre, quelques semaines après, la renaissance venant avec le printemps. Rituel d'ablution purificatrice, Imbolc est aussi une fête de réjouissances marquant une autre période de transition entre la période sombre et froide et l'ouverture d'une période plus lumineuse et chaude. Une des formes qu'a pu prendre cette fête en est le carnaval. Un des avatars de la grande déesse mère est ici invoqué, symbole de fécondité et de procréation. Guy Le Nair précise que la nuit du

---

<sup>92</sup> Le Nair G., *Le sourire du druide*, op. cit. p. 223.

<sup>93</sup> « Dialogue avec G. Le Scouëzec sur la notion de rite », *Le jardin des dragons*, n°2, janvier / février 1992, p. 76.

31 janvier au 1<sup>er</sup> février est appelé *Noz ar Wrac'h*, « la nuit de la vieille », c'est-à-dire de la vieille femme symbolisant l'hiver qui se régénère et redevient une jeune femme au pouvoir de vie, célébrée le 2 février lors d'*Ar Goulou : La Lumière*<sup>94</sup>. Les groupes de pratiquants se rendent à une fontaine, un ruisseau, un plan d'eau..., et chacun-e y fait le geste rituel de se laver le visage, parfois aussi les mains et les pieds. Pour l'Église, ce 2 février est la fête de la purification de la Vierge Marie.

- Beltain : ou *Kala-mae*, les calendes de mai. Souvent traduit par les pratiquants en « feux de Bel[enos] »<sup>95</sup>. Or, le terme signifie plutôt « la fin de la période froide ». C'est une fête de la lumière, second axe de l'année liturgique, en opposition à Samhain. Lors de cette célébration, le temps est encore aboli. Le feu y a un rôle primordial : lumière et chaleur, c'est aussi un des symboles de la force intérieure (le « feu intérieur »), qu'elle soit guerrière ou intellectuelle. Il a aussi un rôle prophylactique. Lors des cérémonies druidiques, ce ne sont plus des animaux guidés par leurs éleveurs qui passent entre deux feux afin d'être protégés des maladies et être propres à la reproduction, mais les pratiquants, cherchant probablement un même bénéfice. Les feux sont alimentés par du bois de différentes espèces considérées comme sacrées. M. Le Nair en cite huit, mais il indique qu'il peut y en avoir neuf. La tradition de « l'arbre de mai », qui se retrouve encore dans quelques villes et villages, témoignent des mêmes concepts de renouveau, d'élévation (l'arbre-pilier, symbole phallique et de la pousse des plantes au printemps), et fait écho à « l'arbre à pommes » du 1<sup>er</sup> novembre, que l'on retrouve dans les mêmes endroits (Plougastel-Daoulas, près de Brest, par exemple).

- Lughnasad : « l'assemblée de Lug », ou « fête funèbre de Lug [en l'honneur de Tailtiu] »<sup>96</sup>. Dans la mythologie irlandaise, le dieu Lug rénove une ancienne fête agraire en une nouvelle fête en l'honneur de sa mère nourricière, Tailtiu, avatar de la grande déesse mère. Fête de l'abondance et de la prospérité, elle se déroule en pleine nature, et donne lieu, comme Samhain, à un repas partagé. Pour la Gorsedd, c'est le Gorsedd Digor, l'assemblée ouverte où les bardes, ovates et druides accueillent des impétrants, officialisent de nouveaux membres, célèbrent le changement d'ordre de certain-e-s. C'est aussi l'occasion pour le groupe d'accueillir des sympathisants et d'attirer les curieux. Avant la Seconde Guerre

---

<sup>94</sup> *Ibid.*, pp. 234 et 235.

<sup>95</sup> Guyonvarc'h, Le Roux, *Les fêtes celtiques*, op. cit., pp. 99 à 111. Les auteurs utilisent l'orthographe « Belteine » et lui donne le sens de « feux de lumière » / « feux de Bel » (p. 201).

<sup>96</sup> *Ibid.*, p. 113.



Mondiale, le Gorsedd Digor était l'occasion de fêtes celtiques avec concours de chants, de musique et de jeux, à une date posée entre juillet et septembre. Il n'en fut plus cas pendant des décennies. Néanmoins, la Gorsedd a relancé ce format festif en 2017 à Brasparts (un *fest-noz* le soir avant la cérémonie) et de façon plus prononcée en 2021 à Mûr-de-Bretagne / Guerlédan où se déroulèrent des « fêtes celtiques » les jours précédents la cérémonie, organisées par la municipalité, des organismes locaux et la Gorsedd.

Elles correspondent aux fêtes des Celtes de l'Antiquité, calculées selon les solstices et les équinoxes : « l'hiver (et l'année) débutait à Samain, le printemps à Imbolc, l'été à Beltaine et l'automne à Lughnasa. Ce décalage pourrait sembler étonnant de notre point de vue contemporain : faire débiter l'été au premier mai, l'automne au premier août est déconcertant. Ce serait oublier que, pour les Celtes, l'important était l'aspect lumineux ou sombre des saisons<sup>97</sup>. »

- Les solstices : sous le signe du soleil et du feu, celui de l'été se déroule dans un endroit ouvert. Le soleil et les divinités associées (Lug, Belenos) y sont fêtés. Au sommet de sa puissance, le soleil descendra ensuite jusqu'au solstice d'hiver. Ce 21 juin, au cœur de la période chaude, annonce déjà la période froide. C'est un rappel de notre dépendance au cycle solaire (les quatre fêtes celtiques étant calculées, à l'origine, selon le cycle lunaire). Le solstice d'hiver, selon G. Le Nair, termine les Samonies<sup>98</sup>. Le soleil s'arrête dans sa chute et retrouve, deux ou trois jours après (le *natalis dies* des Latins, célébration du *Sol invictus*), le chemin de la puissance, et retrouvera au fil des semaines une certaine vigueur. Au cœur de la période froide s'annonce la période chaude et l'espoir qui y est lié (abondance, prospérité, santé...).

- Les équinoxes : ce sont des moments de basculement. À l'automne, le point d'équilibre entre jour et nuit, fraîcheur et chaleur, se brise et l'image de l'ombre et du froid s'emparant de l'humanité peut dominer. Fête de la fin des moissons, elle est, pour les druidistes, symbole de préparation à la période froide, à l'introspection. L'équinoxe de printemps confirme la vitalité solaire et sa victoire sur l'ombre et le froid. Période d'agnelage, c'est le symbole du retour de l'abondance.

---

<sup>97</sup> Armao Frédéric, « Fêtes et celtisme ou la forge identitaire », *Babel : Civilisations et sociétés*, 2016 pp. 203 à 219,, hal-02508057.

<sup>98</sup> Le Nair G., *Le sourire du druide, op. cit.*, p. 254. Ce qui recoupe l'idée que les fêtes de Samhain pouvaient se terminer par la troisième nuit, au solstice d'hiver.

## Autres cérémonies et sacrements

Dès 1938, Célestin Lainé<sup>99</sup> avait créé des cérémonies, à la suite de son initiation au sein de l'Église de Hielscher : unions, baptême, solstices. Ce sont les premiers rituels néo-païens créés indépendamment de l'influence galloise. Lainé tente d'imposer un calendrier liturgique païen à son entourage, basé sur le cycle solaire. L'expérience sera suivie par d'autres cérémonies organisées par son ami Berthou-Kerverzhiou au sein de la Kredenn Geltiek dès 1946.

C'est en 1971 que réapparaissent des rituels parallèles à ceux, officiels, de la Gorsedd, année où Gwenc'hlan Le Scouëzec, tout nouvellement fait druide à la Gorsedd de Bretagne (après avoir été barde pendant quatre années), organise une cérémonie d'union en forêt de Rennes, la première gérée par un membre de la Gorsedd<sup>100</sup>. Ce n'est pas la première du genre, puisque C. Lainé en avait organisé une en forêt de Rennes en 1938.

La Gorsedd, comme tous les groupes druidiques que nous avons rencontrés, propose d'autres cérémonies privées. Mais tous ne reçoivent pas de demande (à notre connaissance, l'Ordre Druidique de Dahut n'a jamais géré ce genre de cérémonies). Un baptême a par exemple eu lieu dans la continuité du Gorsedd Digor de juillet 2016, une fois que le public eut quitté les lieux : le fils de L. Louboutin / Kurun, fut présenté aux éléments naturels par le Grand-Druide (un peu de terre, un peu de blé, un peu d'eau, la brise dans l'air), qui demanda à la nature de le protéger et de lui offrir une belle vie, traçant sur son front le tribann.

Certains ont développé leur druidisme autour de rites spécifiques : dans le Nord-Finistère, Guy Le Nair s'occupe plus particulièrement d'accompagner les mourants et leurs familles, d'organiser avec eux des funérailles, par exemple.

Des funérailles furent organisées par la Gorsedd en l'honneur d'un ancien membre, Alan Prigent, décédé en 2018. Celles-ci se déroulèrent sur le flanc est du Menez-Hom. Le défunt avait souhaité que ses cendres soient dispersées à l'endroit appelé « le tombeau du roi Marc », tas de pierres à l'origine floue mais qui s'agrandit à chaque fois qu'un randonneur en pose une. Partie du parking, la colonne de personnes présentes prit le chemin serpentant vers les hauteurs : un sonneur de

---

<sup>99</sup> Voir infra et annexe biographique.

<sup>100</sup> Voir Moigne Grégory, *Gwenc'hlan, homme et le druide*, Le Juch, éd. YIL, 2006. L'ex-femme de G. Le Scouëzec nous a confirmé, dans un des entretiens que nous avons eus avec elle (en 2015), qu'elle avait participé à l'élaboration du rituel, même si son ex-mari avait déjà préparé la majorité des choses. Elle traduisait aussi le breton en français pour les non-bretonnants assistants à cette cérémonie. Les recherches de Le Scouëzec ne peuvent pas expliquer à eux seuls cette création. En 1971, Le Scouëzec travaille au sein de l'équipe de la revue *Ar Vro* depuis un peu plus de quatre ans, et fréquente sa directrice, Fant Rozeg Meavenn. Cette dernière a été la compagne de Célestin Lainé dans sa jeunesse et a continué à la fréquenter après leur rupture en 1932. Elle a très probablement assisté à des rituels qu'il avait mis en place. Ainsi, nous supposons que sa rencontre avec Meavenn et les discussions qu'il a pu avoir avec elle ont joué un grand rôle dans l'évolution de sa spiritualité et l'élaboration de ce type de cérémonie, sachant que G. Le Scouëzec n'a jamais rencontré Lainé. Nous espérons un jour trouver des documents affirmant ou infirmant cette hypothèse. Il se donne donc le droit, en tant que nouveau druide en 1971, de diriger une cérémonie d'union, allant à l'encontre du fonctionnement de la Gorsedd.

*biniou-kozh*, le Grand-Druide suivit de membres de la Gorsedd, puis la famille du défunt. Hésitant sur le chemin à prendre pour rejoindre le lieu choisi, le Grand-Druide décida que le cortège se rende vers un autre lieu, plus proche, où se déroulent parfois des rituels : un petit arbre, lui-même poussant sur des pierres (des personnes y déposent régulièrement des fleurs). La famille accepta ce changement<sup>101</sup>.

Là, Morgan prononça un discours présentant les doctrines druidiques concernant la mort et l'au-delà<sup>102</sup>, rappelant que pour les druidistes « la mort est le milieu d'une longue vie » qu'elle n'est qu' « un gué ». L'âme du défunt « s'agrandit » en rejoignant le « grand tout », cette « Mer d'Esprit » dans laquelle elle prend sa véritable forme. Il rappela que le défunt « est passé par les trois cercles de l'existence : naissance, vie, mort. » Les principes de la métempsychose et de la transmigration des âmes figurent en première place dans les paroles prononcées. Morgan demanda à la nature d'accueillir l'âme du défunt, demandant qu'elle soit heureuse en *Gwenved* (« *Ra vo gwenn e ved* » / « Que son monde soit blanc », dans le sens de paix et de félicité) pendant que la famille se réunissait pour répandre les cendres au pieds de l'arbre. La prière du druide fut dite. Quelques mots furent aussi prononcés par Anne-Marie Kervern, adjointe au maire de Brest à cette époque et amie du défunt, avant de laisser la famille se recueillir, dans son intimité, pendant que les membres de la Gorsedd revenant au parking.

Nous avons noté l'impréparation d'une cérémonie aussi importante pour la famille du défunt, et, probablement, directement demandée par ce dernier dans ses dernières volontés. Au fil des cérémonies que nous avons suivi, nous avons constaté que les druidistes avaient besoin de conseils sur un lieu ou une date de rituel, voire sur un artefact ou un symbole (Gorsedd, Pommier de Fougères...). Si plusieurs groupes se fient à l'*Awen*, y trouvant peut-être une parade au manque de préparation (au-delà d'une sorte de « lâcher prise », de s'en remettre aux divinités honorées), des cérémonies de la Gorsedd auxquelles nous avons assistées ont pu être perturbées par le manque d'implication de certains membres ou l'absence de relevé d'informations sur les lieux de cérémonies (fontaine de Barenton, sites mégalithiques...), la méconnaissance des paroles ou des gestes rituels, par exemples.

---

<sup>101</sup> Nous nous sommes retrouvé à conseiller le Grand-Druide, quand aucun autre membre de la Gorsedd ne pouvait le faire, ignorant où se trouvait « la tombe du roi Marc ». Dans le cadre de ces funérailles, par respect pour le défunt (qui nous avait remercié quelques semaines auparavant de lui avoir permis de renouer avec la Gorsedd lors d'une conférence que nous avions faite au café-librairie Passage, de Brasparts), et pour la famille qui avait acceptée ma présence, nous avons indiqué au Grand-Druide où se trouvait la « tombe du roi Marc », assez loin de l'endroit où nous nous trouvions, ce qui l'amena à trouver un autre endroit propice à la cérémonie dans les environs.

<sup>102</sup> « Rituel de Deuil », document interne de la Gorsedd de Bretagne, archives privés. Il s'agit d'un document de base, avec des formules rituelles. Le nom du défunt avait juste été ajouté à la phrase « l'être de ..... s'agrandit, s'adaptant à la taille du monde, de l'univers... ». Rien d'autre dans les paroles du Grand-Druide ne fit référence au défunt.

## Le « divin social »<sup>103</sup>

Les cérémonies et leurs contenus rituels permettent un ancrage socio-culturel par les dates choisies, les archétypes et ce qui y est fêté par la communauté (rites de passage, funérailles – que l'on peut considéré comme rite de passage si l'on considère qu'une âme est éternelle et se réincarne). Le sujet collectif et le « divin social » dominant de prime abord (être ensemble pour vivre un moment-clé dans la vie d'un individu ou de plusieurs individus de la communauté), doublés du lien spirituel ou religieux entre les participants, leurs croyances, qui se matérialisent par l'usage de symboles et d'artefacts. Le groupe social et l'environnement, le lieu de la cérémonie forment ce « divin », ce qui dépasse l'individu et le relie aux autres / à ses croyances / à l'environnement.

Faire partie d'un groupe pour vivre sa spiritualité, c'est aussi ne pas se sentir seul dans sa démarche (trouver un lien social, une communauté où l'on peut trouver une place), être rassuré quant à son engagement sur cette voie initiatique, y trouver de la ressource et des références pour continuer son initiation. Pour le croyant, c'est créer un lien avec d'autres personnes partageant tout ou partie de ses dogmes et croyances, valeurs et références culturelles. Dans cet environnement naturel et social, le pratiquant peut donc affirmer une partie de son identité, vivre une spiritualité, se confronter à des archétypes. Les cérémonies sont des pratiques collectives : il y a un cadrage symbolique des croyances individuelles et collectives. C'est un espace-temps de socialisation, chacun se plaçant dans l'espace sacré et au sein du groupe selon ses fonctions et son statut. La cérémonie, par son organisation, est encore le moment et le lieu où se concrétise une forme de perfection du monde à travers le rendu réel des croyances.

S'y expriment des attitudes mettant en jeu une organisation psycho-cognitive individuelle et collective. S'y jouent les relations entre les sacerdotés, les croyants, l'environnement, et le rapport au divin. Elles dépendent bien sûr du groupe qui les pratique, et même de celui ou celle en charge de les organiser, dans leurs formes et leurs contenus. Une inter-dépendance est à l'œuvre : les croyants dépendent de leur(s) sacerdote(s), les rituels que ces derniers gèrent dépendent de l'environnement, celui-ci dépend (selon leurs croyances) de l'*Awen* (le souffle des dieux), et les dieux dépendent des croyances et de la foi des sacerdotés et de leurs adeptes. Toutes les tribus druidiques évoluent sur cette base d'inter-dépendance et assoient leurs relations internes sur l'affect. Ils se différencient ensuite par leur *decorum*, essentiellement. Néanmoins, un druidiste ou tout autre sacerdote peut vivre sa relation à l'environnement et au divin directement, sans ritualiser ou sacrifier

---

<sup>103</sup> Il s'agit de la relation sociale portée à son paroxysme, chaque membre d'une communauté étant relié aux autres par la sacralisation d'un moment, d'un lieu ou d'un être. Voir Ettlin Annick, « Le divin est le social. Penser la foule avec Mallarmé », *Romantisme*, 2017 / 1, n°175, 71-79 : 74. « Un objet sacré l'est pour la seule raison qu'une foule s'accorde à le penser, et le devient véritablement pour cette raison seule : on voit bien que le transfert de pouvoir du dieu à la communauté est massif ».

pour une assemblée.

Le concept de l'identification supérieure de soi, adaptée à une communauté, est ici d'actualité : le groupe crée ses propres prothèses identitaires (tenues sacerdotales, symboles, paroles & actes rituels, noms des cérémonies...) pour se différencier des autres groupes druidiques, tout conservant un ensemble de points communs. L'ensemble s'affirmant lors des cérémonies, véritable cœur de la vie religieuse du groupe, matérialisation de ses croyances. L'identification supérieure de soi est vécue aussi par chaque membre d'un groupe lors de ces moments : se considérer comme un individu intégrant ou intégré à un groupe, en s'identifiant à celui-ci, en copiant et s'appropriant ses codes, mais s'y différencier dans une optique d'individualisation de l'approche spirituelle (dans le groupe) comme d'individuation (en soi-même). Chacun vit de façon différente la cérémonie, avec comme *background* sa propre hiéro-histoire, son propre vécu, son propre conditionnement culturel. Un phénomène vécu par le groupe peut donc être intégré ou interprété de façon différente par les participants (le vent s'engouffrant dans le feu rituel peut être perçu comme la présence d'une divinité, le soleil perçant entre les nuages peut être vu comme un signe de bon augure...).

C'est une construction entre les individus et la communauté, la tribu. « Solitaire tout en étant solidaire »<sup>104</sup>, pour reprendre l'expression de Michel Maffesoli. La cérémonie permet au croyant d'être en communion avec ce qui compose son altérité : les autres, l'environnement, le divin tel qu'il le conçoit. Cette situation vécue, équilibre entre l'immanence de l'être et la transcendance avec le divin, amène une nécessaire éthique situationnelle, une « déontologie » : le pratiquant s'ajuste au moment vécu<sup>105</sup>, il se socialise avec son environnement et le groupe. Cette socialisation est le résultat de l'histoire du pratiquant, sa hiéro-histoire, son imaginaire, son conditionnement culturel et la déconstruction qu'il en fait (s'il en a fait une, dans le cadre d'une initiation). Ces pratiques sont donc celles d'un *Kairos*, d'un « juste moment », où surviennent des avènements liés à l'affect, au sensible de chacun, dans une sorte de communion postmoderne. C'est une forme d'opposition ou d'alternative à la vie commune de la société capitaliste et libérale actuelle ; à la fois cause et effet « de la transmutation de toutes les valeurs propres à la socialité postmoderne : immanence des formes anciennes, continuité de la vie vivante. »<sup>106</sup>

Chacun adapte une réalité à ses objectifs culturels et rituels tout autant qu'à ses besoins religieux (ses croyances). C'est un équilibre à trouver dans cette projection entre le réel vécu et les objectifs visés, qui doivent être adaptés aux conditions diverses du moment. La projection s'adapte

---

<sup>104</sup> Maffesoli Michel, *Le réenchantement du monde*, Paris, éd. Perrin, 2009, p. 166.

<sup>105</sup> Ibid., p. 160.

<sup>106</sup> Ibid., p. 166.

donc, puisque le pratiquant s'adapte : jeux d'équilibre et d'évolution entre ses propres besoins spirituels et ce que le rituel propose, entre sa psyché et le conditionnement par le groupe et ses références.

L'adaptation est donc de mise, comme la symbolisation qui fait d'un élément naturel autre chose que ce qu'il est : un symbole sacré, une présence divine, le transformant en point d'appui aux croyances et pratiques. Mais l'action exotérique qu'est la « mise en œuvre physique d'un rituel » ne doit pas comporter « trop d'apparat », au risque de « vider [les rituels] de leur substance spirituelle »<sup>107</sup>. Le rituel est l'occasion de traduire pour les croyants, les pratiquants, le « langage des dieux » : transposition dans le monde physique de « l'Inspiration » divine, l'*Awen*<sup>108</sup>, par une symbolique et une sacralisation de tout élément, par des gestes et des paroles. Le V<sup>e</sup> Grand-Druide pensait que cela revenait aux bardes de la Gorsedd de ressentir ce « souffle divin », de traduire pour les humains ce que les dieux veulent leur dire. Il les qualifie même de « prophètes »<sup>109</sup>, à l'origine de tous les rituels.

Certains druidistes pratiquent des rituels de « bénédiction » qui revêtent plus un aspect profane et pour le coup, plus folklorique : bénédiction des tonneaux des nouvelles cuvées de vin en pays nantais par le Grand-Druide de Bretagne<sup>110</sup>, cérémonie d'ouverture de festivals musicaux (Samain Fest 2016 et 2017), Feux de Beltane 2016.

### **L'*Awen* et les signes**

Le rituel permet une projection de schémas symboliques sur la nature et l'environnement des pratiquants. Si la projection est proprement personnelle (leur schéma, issu de leur système de pensée, de croyances et d'expériences), elle peut aussi être de groupe dans le cadre du partage d'une projection par un participant ou par le sacerdote en charge du rituel : il peut influencer la vision des autres pratiquants, leur vécu, leurs ressentis. Chacun a son propre vécu, par rapport à sa position dans l'espace rituel, son rôle et sa fonction. Chacun projette aussi sa propre relation à l'environnement, l'espace. L'ensemble des visions et projections personnelles étant conditionnées par son propre inconscient, l'imaginaire occidental et ce qui est propre au groupe (insufflé en celui-ci par la ou les personnes référentes ou formant un clergé).

---

<sup>107</sup> Interview de G. Le Scouëzec, « Dialogue sur la notion de rite », *Le jardin des dragons*, n° 2, janv. - fév. 1992, pp. 71 à 79.

<sup>108</sup> *Ibid.*

<sup>109</sup> *Ibid.*

<sup>110</sup> La première consécration d'un vin, du muscadet, a été faite par le Grand-Druide Morgan en mai 2013, dans le cadre d'une « Grande Tablée » organisée par l'Ordre des Chevaliers Bretvins, confrérie valorisant les produits du terroir, notamment le muscadet, en pays nantais.

Le pratiquant devient lui-aussi autre chose que ce qu'il est dans sa vie quotidienne, puisqu'il peut laisser libre court à l'affirmation de ses croyances, les partager, vivre des pratiques que la communauté sociale élargie reconnaît peu ; c'est aussi un moment qui permet de vivre des expériences individuelles, de vivre des phénomènes liés aux croyances, de développer des interprétations. L'espace d'une cérémonie, d'un rituel où les archétypes parlent particulièrement au myste, il concrétise une pensée religieuse, lui donne vie à travers les rituels et l'usage d'artefacts et symboles qui matérialisent sa conception du divin et lui permettent un contact avec les déités auxquelles il croit. Le sacerdote (ou le pratiquant usant de gestes et de paroles) crée un espace-temps sacré, ouvrant sur une union avec le cosmos, et, par analogie, avec lui-même. C'est pourquoi le rituel doit être adapté aux pratiquants, dans le sens de groupe social, et doit être renouvelé si nécessaire, afin de conserver une pérennité. Les archétypes restent les mêmes, les noms, gestes et paroles peuvent varier.

Dans le cadre d'une foi et d'une croyance en des entités divines supérieures, « le barde supporte [...] cette fonction religieuse en druidisme qui le prédispose à traduire en langage d'homme ce qu'il perçoit du langage des dieux<sup>111</sup> » : le barde, devenant sacerdote autant que le druide, selon G. Le Scouëzec, traduit, lors des rituels, ce que les dieux communiquent par l'*Awen*, « tout ce qui parle à l'homme au fond de sa conscience d'être<sup>112</sup> », tout signe que le croyant voit dans son environnement (phénomène météorologique, comportements des animaux...). Le pratiquant n'est plus dans la symbolique mais dans la croyance : chaque *stimulus* vécu lors de la cérémonie signifie quelque chose, impacte sur sa foi, sa reliance avec le divin. Ici l'interprétation est le fait des bardes, et ceux-ci semblent être nés pour cette mission, « prédisposés » : leur « pouvoir » est probablement apparu lors d'une initiation. Ainsi, pour G. Le Scouëzec, « tous les rituels sont bons » si le pratiquant suit l'*Awen*, « le langage des dieux »<sup>113</sup>, y compris et surtout en dehors de toute obédience ou Église. Pourtant, en tant que Grand-Druide, c'est lui qui motiva à ritualiser selon ses critères lors des fêtes celtiques qu'il remit au goût du jour. Se plaçait-il dans le rôle de celui qui suit l'*Awen* et le « langage des dieux » ? Si c'est le cas, il imposa son interprétation de l'*Awen*, sa propre reliance aux druidistes le suivant.

Lors de l'observation de deux cérémonies, l'une du Pommier de Fougères, l'autre de l'Ordre Druidique de Dahut, nous avons constaté la prégnance de ce rapport à l'*Awen* de la part de plusieurs croyants. Ces expériences illustrent aussi la plongée dans l'Imaginal<sup>114</sup>, le passage psychique du

---

<sup>111</sup> « Dialogue avec G. Le Scouëzec sur la notion de rite », *Le jardin des dragons*, n°2, janvier / février 1992, Rouvray, éd. Du Prieuré, p. 72.

<sup>112</sup> *Ibid.*

<sup>113</sup> *Ibid.*, p 75.

<sup>114</sup> Imaginal, ou *Mundus imaginalis* : néologisme inventé par Henry Corbin (1903 - 1978) sous lequel il place une exaltation de l'image, ouvrant à la connaissance symbolique des archétypes, intermonde entre le sensible et

monde concret à une réalité vécue, un réel construit par le groupe ou l'individu, où la transcendance est complétée par la reliance : ce qui est au-delà de notre compréhension se distingue soudainement dans un signe qui rend réelle cette transcendance, illustrant, concrétisant le lien entre le myste et ce qui le transcende, ce vers quoi il tend. Moment où le divin intervient dans la vie des croyants, et où l'analyse est succincte : si la foi des druidistes dont il est ici question s'affirme en ces moments, la métaphysique et l'herméneutique sont globalement absents. La foi se trouve complétée par une *fairy faith* et un romantisme fantastique ne laissant pas de place à une auto-analyse poussée de la part des pratiquants.

Nous avons été conviés par le Pommier de Fougères à assister à leur cérémonie de Lugnasad en forêt, à proximité de la ville de Fougères (35), le premier dimanche d'août 2014. La bardesse qui menait le groupe a choisi le lieu de cérémonie selon son ressenti, en déambulant hors du chemin, entre les arbres. Nous nous attendions à ce que ce moment fut célébré autour du dolmen de la Pierre au Trésor, de la Pierre Courcoulée ou à proximité de l'alignement mégalithique dit le « cordon des druides ». Il n'en fut rien, la philosophie du groupe étant de se laisser guider par l'*Awen*, ici prise comme une inspiration d'origine divine : ce serait les dieux qui guident les pas et qui soufflent les choix de la bardesse, et partant, ceux du groupe.

Nous avons suivi la déambulation de la bardesse, le petit groupe, composé de quatre femmes et de deux hommes, la suivant, sans un mot. Nous ignorons par quel ressenti la bardesse a choisi cet endroit, si elle eut même un réel ressenti, mais après quelques hésitations, elle décida de s'arrêter entre quelques arbres et demanda au groupe de se placer en cercle. Elle ne se plaça pas au centre, mais s'inclut dans le cercle. Lors de cette cérémonie, simple dans son organisation comme dans son contenu (quelques mots de la bardesse sur la forêt, les divinités des bois – sur lesquelles elle resta très large, le cycle des saisons et celui de la lune) qui ne fut concrètement religieux mais plus axé sur une spiritualité holistique « de l'instant présent », dans un situationnisme spirituel.

Il nous a été demandé d'intégrer le cercle, les participants se tenant tous par la main, pour une séance d'introspection. Nous n'avons pas fermé les yeux comme cela était demandé et nous avons observé le groupe. Nous avons vu une biche s'arrêter à quelques mètres de nous, et nous observer. Probablement qu'un infime geste de notre part à nos voisins s'est répandu au reste du cercle et les

---

l'intelligible. Corbin développe ce concept dans « Mundus Imaginalis ou l'imaginaire de l'imaginal », *Cahiers internationaux du symbolisme*, 1964. C'est un espace relevant à la fois de l'inconscient individuel et de l'imaginaire collectif, entre perception et intellect, il ouvre l'homme à la transcendance. La psyché, l'imagination, le rêve s'enracinent dans la réalité *via* l'Imaginal : une ontologie de l'imagination matérielle, des représentations possibles du réel. En Imaginal se créent les visions prophétiques, mystiques, et théophaniques. L'Imaginal n'est plus le monde du sensible, de la perception, et n'est pas encore le monde de l'intellect, de l'intuition, il est entre les deux et joue le rôle de médiateur entre eux. Voir Henry Corbin, *Face de Dieu, face de l'homme*, Paris, Flammarion, 1983 ; *Corps spirituel et terre céleste : de l'Iran mazdéen à l'Iran shi'ite*, Paris, Buchet-Chastel, 1979 ; *L'imagination créatrice dans le soufisme d'Ibn Arabi*, Paris, Flammarion, 1977.



participants ont ouvert les yeux, vu la biche, qui a fui. Leur interprétation (générale) a été qu'une divinité était venue leur rendre visite, peut-être une de celles évoquées par la bardesse quelques minutes auparavant. Cela a conforté celle-ci dans leur cheminement et la véracité tout autant que la réalité de leur engagement, ce qu'elle a exprimé au reste du groupe.

C'est pour eux le signe qu'ils ont un lien avec le divin dans une optique panthéiste : ici, un animal-totem venu les visiter (ou même une incarnation divine), montrant que les dieux les accompagnaient, dans la cosmologie floue qu'ils ont mis en place dans le groupe<sup>115</sup>. Ainsi, ils considèrent être sur une voie du druidisme qu'ils considèrent comme meilleure que d'autres, pour ne pas dire la « vraie » voie. Le passage de l'animal, couplé avec le concept d'*Awen* les amène à concevoir que la bardesse avait bien fait les choses ce jour-là : suivant l'*Awen*, elle avait fixé la cérémonie dans un lieu qu'une divinité a validé par son passage, qui indique aussi que les dieux sont à leur côté dans leur cheminement spirituel (c'est que les participants ont exprimé à la fin de la cérémonie).

La biche est pour un l'image d'une divinité indéfinie, un archétype. Ici, l'archétype a pris forme, s'est retrouvé représenté. Ces formes, selon Jung, ces virtualités ou possibilités, sont innées (dans le sens où elles existent avant et au-delà de nous-mêmes, acquises d'office à notre naissance) mais prennent réalité et s'individualisent dans l'esprit de chacun d'entre nous, selon nos références, notre vécu. C'est la « possibilité formelle de reproduire des idées semblables ou au moins analogues. [...], propriété ou condition structurale inhérente à la psyché<sup>116</sup> ».

Lors d'une cérémonie organisée par l'Ordre Druidique de Dahut, autour d'un feu dans les bois de Locronan, pour Lugnasad (août 2017), juste après l'appel d'une divinité (la Morrigan, déesse irlandaise de la guerre selon leurs concepts) par la prêtresse menant le rituel, le vent s'engouffre dans le feu et des volutes de fumée touchent trois personnes, dont moi, sur la dizaine présente dans le cercle. Une impétrante m'a signifié, après la cérémonie, que j'avais été touché par la déesse, comme deux autres personnes du groupe, que celle-ci m'appelait, tentait d'entrer en contact avec moi ; c'était à moi, maintenant, de répondre ou non à son appel. Le compagnon de cette femme avait lui aussi été « touché » par les volutes de fumée, et, après quelques instants d'hésitation palpables, s'est avancé pour exprimer sa volonté d'entrer dans l'Ordre Druidique de Dahut, spécifiquement

---

<sup>115</sup> Leurs cérémonies, habituellement dirigées par Philippe Camby, malade à cette époque, reposaient sur ce que lui transmettait, avait écrit et élaboré. Ainsi, leurs références reposaient sur quelques textes issus des récits arthuriens et du Graal, les *Mabinogion*, les Triades bardiques, parfois du légendaire breton quand cela recoupe les références premières. L'importance de symboles ésotériques comme d'animaux-totems, avatars de divinités, est aussi au cœur de leurs croyances, montrant les influences *New-Age*, parfois animistes, de quelques membres, se cumulant aux références celtiques médiévales de P. Camby.

<sup>116</sup> Jung, K. G., *Psychologie et religion*, Paris, Buchet-Chastel, 1958, p. 196.

dans la Branche Rouge que le duo dirigeant voulait créer, dédiée à la Morrigan : cela a conforté sa compagne dans sa perception des faits, et que la déesse Morrigan elle-même était entrée en contact avec lui, qu'il avait répondu à son appel, étant donc sur « la » bonne voie d'évolution spirituelle. Lors de la discussion que nous avons pu avoir avec eux à la suite de la cérémonie, de façon informelle pour ne pas bloquer le dialogue, nous avons compris qu'ils avaient besoin, surtout, d'être rassurés dans leur engagement païen, et qu'ils pouvaient interpréter n'importe quel phénomène naturel comme un message des dieux, une matérialisation de l'*Awen*.

Compte-rendu de l'observation participative à la cérémonie de Lugnasad du Pommier de Fougères, 1<sup>er</sup> week-end du mois d'août 2012 :

Dans le cadre de cette thèse, les références tournent toutes autour de la notion de tradition évolutive et transmise dans une communauté plus ou moins large, tout autant que la construction identitaire individuelle ou de groupe à travers, justement, cette tradition-référence. La construction spirituelle et culturelle se fait, dans le cadre du druidisme, dans un rapport fluctuant au sacré, du fait religieux et de la religion, qu'il va nous falloir redéfinir pour étayer notre réflexion.

Dans ce cas, le groupe est un filtre permettant une nouvelle vision, une nouvelle interprétation, par une initiation. De plus, cette tradition populaire revendiquée comme source de savoirs, a été transmise via le collectage : les collecteurs ont donc fait des choix (de personnes à écouter, de chants ou de contes à mettre par écrit, de cumuler des versions ou en arranger une...). Cette tradition populaire est donc devenue érudite : elle est reconstruite et transmise à travers les publications savantes, les diverses sociétés intellectuelles, et ré-interprétée par les pratiquants et intéressés. Elle est donc devenue une tradition autre que la tradition populaire, mais qui, par sa diffusion imprimée, devient au fil des années, seule référence comme tradition populaire, celle, « originelle » se perdant. La transmission de la tradition, dans le cadre de la Bretagne, peut être considérée comme détournée, n'ayant pas été transmise directement puisque ré-interprétée par les érudits avant d'être proposée comme tradition référence. C'est cette dernière qui sert au mouvement druidique, qui essaie, tout de même, de se raccrocher à la tradition populaire, aux croyances locales, dans un souci de retrouver des pratiques ancestrales.

Il nous suffit de constater la disparition des contes et légendes du pays de Gaël et de Paimpont, au profit des contes du Graal et de la geste arthurienne. La tradition populaire non arthurienne n'ayant pas intéressé les érudits et collecteurs de la fin du XIX<sup>e</sup> et le début du XX<sup>e</sup> siècle, la tradition a disparu et a été remplacée par une nouvelle, extérieure, implantée là par les spéculations et interprétations des érudits des siècles passés, dans une recherche de prestige identitaire : l'appartenance à un territoire marqué par les mythes et les personnages légendaires. Merlin, vu comme l'archétype du druide, que ce soit de façon générale dans notre civilisation ou au sein du mouvement druidique, est un bon exemple de symbole issu de la mémoire collective. Cela est proche de l'évhémérisation, mais surtout, et se retrouve dans l'exemple type de construction d'une tradition : le personnage vient des mythes de l'Île de Bretagne et est devenu breton armoricain par la force du romantisme du XIX<sup>e</sup> siècle, plaçant la forêt de Brocéliande et les légendes qui la peuplent dans un territoire incertain.

C'est ainsi que la forêt de Paimpont est devenue Brocéliande, que le « Tombeau de Merlin » y a été découvert en 1820. C'est depuis ce moment-là que les légendes arthuriennes ont pris concrètement la place des anciennes légendes locales de cet espace<sup>117</sup>. C'est pourquoi cette forêt est un endroit où se réunissent quelques groupes druidiques, où officient des druides indépendants et où nombre de particuliers s'en vont, comme nous avons pu l'entendre devant l'église de Tréhorenteuc, « marcher dans les pas de Merlin ». Ce type d'appropriation fait partie de la construction d'une tradition : pour les romantiques, celtisants, bardes et

<sup>117</sup> Voir Moigne Grégory, *Merlin l'Enchanteur et les métamorphoses de Brocéliande*, actes du colloque Héros, mythes et territoire, octobre 2015, Université de Bordeaux, disponibles ici : <https://docgeo.hypotheses.org/345>

druides, il fallait que Merlin ait une place de choix en Bretagne, l'incluant à la mémoire collective, comme un archétype incontournable du folklore celtique redessiné pour l'époque et qui persiste dans son influence.

La cérémonie du Pommier de Fougères à laquelle nous avons assisté près de la fontaine de Barenton illustre cela.

Les pratiquants se retrouvent à la fontaine de Barenton, en forêt de Paimpont (35). Le Pommier de Fougères (4 femmes) est complété par 4 membres de l'École Druidique d'Helvétie (3 femmes et 1 homme), dont la druidesse Liza (qui vient de la Wicca).

Après une marche depuis le parking près du hameau de Folle-Pensée jusqu'à la fontaine (nous les guidons puisque les participants ne connaissent pas les lieux ou parce que cela fait longtemps qu'ils n'y sont pas venus – ils disent faire confiance à l'*Awen*, le souffle des dieux, pour les guider), le groupe se réunit autour de la fontaine et chacun fait ce qu'il veut : marcher aux alentours, se pencher au-dessus du ru et tenir ses mains tendues au-dessus afin d'en capter / sentir les énergies de l'eau, apposer ses mains sur les arbres et les pierres, etc...

La majorité des personnes présentes tend les mains au-dessus de la fontaine, « à sentir ». Brigitte, une membre du Pommier, reste un peu à l'écart, accroupie au bord du ru, penchée vers lui, puis finit par se rapprocher du reste du groupe. Elle m'explique qu'ils « travaillent » sur la pierre, l'eau et le bois : chacun les appréhende à sa convenance, le but étant de sentir l'énergie qui s'en dégage et de créer en conséquence un lien avec l'élément étudié (analogisme et naturalisme). Nous ignorons quel en est l'objectif final : que le pratiquant capte l'énergie pour son propre usage ? Qu'il crée un lien empathique avec l'élément étudié ? Avec la nature de façon générale par ces liens particuliers ?

Des promeneurs passent, mais le groupe reste autour de la fontaine, ne leur permettant pas d'approcher ni de faire de photos. Ils ont pris possession des lieux. L'arbre tordu qui pousse à côté de la fontaine est qualifié d'arbre de Merlin par une participante, qui y voit le siège où le personnage légendaire se serait assis (symbolisation), le tronc prenant la forme d'un siège et étant usé à cet endroit-là. Elle s'assit donc avec précaution à cette place, sur ce tronc d'arbre d'à peine quatre-vingts ans, ferme les yeux pour se recueillir et ressentir quelque chose (nous ne pouvons savoir si elle ressent quoi que ce soit, l'expérience relevant du subjectif). Cet arbre est devenu le siège de Merlin, l'archétype du druide, du mage, du philosophe, et par là, siège sacré. L'arbre fait le lien entre la croyante et ses croyances, le mythe. Le conditionnement du groupe par le moment / le lieu / la puissance de l'imaginaire / leur background personnel, amène chacun-e à accepter cette variation de rapport à l'arbre : un objet ou un lieu, qu'ils chargent de symbolique ou de sacré, devient autre, change même de nature, et devient un lien matériel entre eux et les mythes, le divin. Cette sacralisation de l'environnement, d'un espace, d'un objet, de tout élément minéral, végétal ou animal se retrouve sous différentes formes dans le druidisme et plus largement dans tout vécu religieux. Ce phénomène n'est pas spécifiquement issu des pratiques naturalistes et primitivistes. Si ce regard de croyants sur les choses change le rapport de l'individu à ces choses (une pierre ou un arbre deviennent sacrés parce qu'un croyant l'a décidé et les voit ainsi), les éléments naturels peuvent aussi se voir dotés d'une âme (animisme), ou une analogie est faite entre le minéral, le végétal, l'animal, l'humain et le cosmos. Ce ne sont plus simplement des éléments naturels, mais des éléments (ou des être) sacrés, face auxquels l'attitude de l'individu et du groupe change. Il en est ainsi pour cet arbre, sacralisé par ce groupe, le temps de leur présence en ces lieux, mais plus largement pour chacun-e d'entre eux, à chaque fois qu'ils ou elles y penseront.

Liza nous parle d'adaptation des textes et des discours au public : ceux-ci sont incompréhensibles pour la « masse », mais cette « masse » doit être renseignée, et ce sont les druides qui doivent rendre cela accessible.

Marie-Eve nous dit qu'elle a fait baptiser sa fille à cette fontaine [nous supposons que cela fut fait par Philippe Camby – sa fille étant en bas âge, cela a dû se passer il n'y a pas si longtemps, et nous sommes surpris qu'elle n'a pas su retrouver le chemin de la fontaine]. Nous mentionnons l'analogie avec les pratiques chrétiennes. Elle répond qu'il n'y a pas d'écrit là-dessus, donc en sous-entendu que chacun peut faire ce qu'il veut afin que son enfant (ou soi-même) soit baptisé, donc reconnu par la communauté. C'est aussi, selon elle comme selon des membres de la Gorsedd, un moyen de se faire reconnaître et accepter par la nature, puisque les éléments naturels sont appelés, sous leur forme matérielle ou symbolique (voire par le biais d'une divinité), pour protéger le ou la baptisé-e.

Liza lit au groupe, réuni en demi-cercle à côté de la fontaine, un extrait de *La science des druides* de

Gwenc'hlan Le Scouëzec, dont le thème est la fontaine de Barenton<sup>118</sup>. Marie-Eve prend la suite et lit une version d'*Yvain ou le chevalier au lion*, dans une version tapuscrite de P. Camby (ou plutôt un résumé)<sup>119</sup>. Il y est question de la fontaine.

Liza nous demande ensuite de lire un passage, écrit, selon elle, en breton (aucune autre personne présente n'est bretonnante) : il s'agit en fait de quelques lignes en vieux français concernant la fontaine de Barenton, tirées du texte médiéval *Yvain*, et qui étaient intégrées au texte de G. Le Scouëzec cité précédemment. Comme c'est Le Scouëzec qui l'a écrit, que ça parle de la fontaine de Barenton, elle considère qu'il s'agit obligatoirement de breton. L'imaginaire, le conditionnement (son expérience de vie, son rôle, le thème, l'auteur, le lieu de la cérémonie) et l'interprétation interfèrent dans les réflexions d'une druidiste suisse, qui a un regard extérieur sur la Bretagne, sa culture, sa tradition, mais qui essaie de l'assimiler pour nourrir sa spiritualité. Nous constatons, avec cette anecdote, que le parcours spirituel est semé d'embûches, ici linguistiques, et que ce cheminement vers le divin nécessite un apport de connaissances et de savoirs minimums.

Le fait de confondre du vieux français avec du breton, essentiellement parce que cela est repris par un auteur breton, militant et ancien Grand-Druide de la Gorsedd, alors même que l'extrait est intégré à un texte rédigé en français actuel, met en évidence l'aveuglement de certains pratiquants, ou au moins l'absence d'analyse face à une donnée ; l'auteur du texte (Le Scouëzec) semble être devenu lui-même caution fondamentale de ce qui est conçu comme un savoir pluri-séculaire celtique. La langue bretonne que cette personne a cru lire était aussi pour elle une langue incompréhensible donc occulte et renfermant des savoirs cachés, puisque écrits par Gwenc'hlan et concernant la fontaine de Barenton (vue aussi comme lieu incontournable des mythes arthuriens et du Graal).

Enfin, les participants se tiennent la main, en cercle, chacun fermant les yeux, se recentrant sur lui-même et réfléchissant sur le contenu des textes qui ont été lus auparavant.

Il n'y a pas de prière, ni d'appel à quelque divinité. Juste le rappel, à travers les textes, de l'importance de l'élément « eau », de la symbolique de la fontaine, surtout celle-ci, considérée comme faisant le lien entre les mythes arthuriens, du Graal et une réalité concrète. C'est un pont entre le mythe / la croyance et le vécu réel, hors de l'histoire et de la science. C'est un repère pour les pratiquants, quelque chose qui semble les rassurer dans leurs démarches, puisque la fontaine de Barenton existe : elle devient la fontaine du mythe, et inversement.

Il résulte de cette observation un constat du conditionnement que s'imposent les pratiquants ou que leur impose l'environnement naturel et humain dans lequel ils évoluent : leur regard sur la nature varie selon les critères qu'ils considèrent valables dans le cadre de leurs croyances, de ce qu'ils considèrent et intègrent comme tradition spirituelle.

#### Compte-rendu de l'observation participative à la cérémonie de Lugnasad de l'Ordre Druidique de Dahut, 1<sup>er</sup> dimanche d'août 2016 :

Après avoir fait une demande par courriel à Taliesin, prêtre païen dirigeant l'Ordre, un rendez-vous nous est fixé soit en leur domicile de Locronan, soit à Plas ar C'horn, au sommet de la montagne de Locronan, afin de constituer un groupe avec les autres participants et nous rendre tous ensemble sur le lieu de la cérémonie. Le choix est tout de même laissé aux participants de rejoindre le groupe à Plas Ar C'horn, au sommet du mont, près de la chapelle. C'est là que j'ai attendu le groupe, qui arrive un peu en retard : la prêtresse m'explique qu'ils m'avaient attendu en bas, pensant que je ne connaissais pas les lieux, ce qui est le cas du reste du groupe. Il est intéressant de constater que des personnes revendiquant une tradition celtique bretonne et cherchant à vivre une spiritualité liée à leur environnement naturel direct n'ont pas connaissance de Plas Ar C'horn ou des bois de Locronan (les participants venaient de Quimper ou plus généralement du Finistère).

Pour patienter, nous faisons quelques pas sur le chemin menant dans les bois et nous repérons une sente

<sup>118</sup> Le Scouëzec Gwenc'hlan, *La science des druides, suivi de Considérations sur le Druidisme et la Franc-Maçonnerie*, version numérique, éd. de l'Arbre d'Or, 2005.

<sup>119</sup> *Yvain ou le chevalier au lion*, version non publiée.

sur la gauche du chemin, avec une branche en travers, de façon non naturelle. Nous suivons cette sente et nous apercevons à quelques dizaines de mètres devant nous une clairière où flambe un feu, un homme étant accroupi à côté. Nous remarquons à proximité une personne vêtue d'une cape ombre : il s'agit du barde Taliesin, qui doit nous accueillir quelques minutes plus tard. Revenant sur mes pas, j'attends le groupe quelques instants et après de rapides salutations et présentations à la dizaine de personnes présente (autant d'hommes que de femmes, des jeunes d'une vingtaine d'années et des personnes plus âgées – environs cinquante-cinq ans pour un des hommes, qui me donne plus tard sa carte de visite, m'expliquant qu'il est « druide indépendant », non rattaché à un groupe), nous suivons la prêtresse Yavanna dans les bois, par la sente que nous avons déjà empruntée. Nous constatons donc qu'ici rien n'est laissé au hasard, que la branche en travers de la sente est bien là à la fois pour servir de repère et « cacher » ce chemin. Au bout du sentier, Taliesin nous attend. Chacun doit passer entre deux arbres, symbolisant une porte d'entrée dans l'espace sacré. A cette porte, Taliesin appuie son front sur celui de chaque participant, le nomme et donne quelques informations générales sur la personne et sa présence ici. Avant de prononcer ces mots, il grogne, tel un animal ne sachant pas s'il a affaire à un ami ou un ennemi. Ici encore, la mise en scène illustre bien le rapport qu'entretient l'Ordre Druidique de Dahut avec la nature et le primitivisme, voire l'idée de retour à un instinct animal ou de devenir un animal. Plusieurs personnes sont surprises par les quelques connaissances qu'il a sur elles, nous laissant penser qu'elles n'ont pas un regard extérieur à la situation et qu'elles peuvent être facilement influençables au niveau spirituel, étant en recherche de repères.

Pour participer à la cérémonie, il nous a fallu à toutes et à tous nous inscrire via la *newsletter* de l'Ordre Druidique de Dahut. Ainsi, Taliesin est en possession de notre nom et prénom, d'une adresse courriel qui peut varier de notre nom et se rattacher à une page d'un réseau social où l'Ordre Druidique de Dahut peut être actif. Il lui suffit donc de passer quelques minutes sur internet à la recherche de quelques informations sur chaque futur participant, puis de faire croire à un pouvoir de créer une mise en scène, de laisser suggérer des pouvoirs psychiques, d'une communication d'informations lors de ce « front contre front », dans une simulation de transe.

Chacun, entrant dans le périmètre sacré en passant entre deux arbres (une « porte ») va se joindre aux autres, en cercle, autour d'un feu, qui, selon Taliesin, a été allumé le soir précédent, par lui-même. Un relais entre plusieurs personnes l'a maintenu. Ce feu, selon lui, est une porte vers l'autre monde, celui des dieux et des ancêtres. En s'y approchant trop, en mettant notre main au-dessus du feu, nous pourrions ressentir, nous dit-il, d'étranges sensations, peut-être même une forme de tournis. Cela relève bien sûr du conditionnement spirituel, allant de pair avec le *decorum* déployé : le cheminement à travers les sous-bois, l'accueil « front contre front », le passage d'une « porte », le lieu de la cérémonie qui nous est présenté comme un cercle fait par d'anciens charbonniers.

La cérémonie est en l'honneur de la Morrigan, déesse de la guerre. Le groupe souhaitant s'agrandir, le couple dirigeant fait savoir qu'il aimerait voir s'avancer les personnes désirant intégrer « la voie rouge », celle de la déesse, et initier un responsable de cette « tresse » (sous-groupe de l'Ordre), comme ils la nomment (selon eux, il faut neuf tresses ou sous-groupes, afin de constituer un groupe parfait, chaque tresse étant dédiée à une divinité). Après un moment de recueillement, lors du rituel d'appel de la déesse, un coup de vent pénètre le cercle et envoie de la fumée sur trois personnes, dont nous-mêmes et un jeune homme (J.-Y.), qui s'avance près du feu, affirmant souhaitant intégrer le groupe druidique, la déesse l'ayant appelé : c'est ainsi qu'il interprète les volutes de fumée l'ayant touché.

Il est ensuite demandé aux participants de faire une offrande aux dieux et / ou aux ancêtres : ils sont invités à jeter dans le feu ce que nous avons apporté (dans le courriel confirmant notre autorisation à participer à la cérémonie, il était précisé d'apporter ce que nous souhaitions : quelques mots sur une feuille, un petit objet, toute chose que nous souhaitions offrir). Chacun-e son tour nous avons donc jeté dans le feu ce que nous avons apporté (nous concernant, une feuille vierge, pliée). L'homme, à ma droite (qui me dit plus tard qu'il était un druide indépendant), ressent quelque chose en jetant son offrande au feu : il perd presque l'équilibre, frappé par une sensation forte émanant du feu lorsque sa main a frôlé les flammes. De cette expérience personnelle, nous ne pouvons savoir si elle fut réelle ou feinte par cet homme : relevant de la croyance en un au-delà dont le feu est une porte, de la foi en une présence divine passant par cette porte, cet homme vit un phénomène possiblement épiphanique. Nous ne pouvons aller au-delà du constat de conditionnement dans lequel sont plongés les participants, dont certain-e-s, comme cet homme, ont foi en des entités divines, doublée d'une mystique relevant des grandes lignes du druidisme : croyances aux forces de la nature et à la puissance des éléments, conscience de la place de l'homme dans le cosmos et des liens

entre microcosme et macrocosme, existence d'un monde parallèle réservé aux divinités et aux âmes des défunts. Le phénomène peut donc être, en partie, théoriquement explicable, à défaut d'être vérifiable, puisque relevant d'une expérience personnelle, intime, entre un individu et ses croyances.

Enfin, pour clore la cérémonie, Taliesin nous demande de nous éloigner du feu, afin qu'il puisse l'éteindre : il s'agit de refermer une porte vers l'autre monde et cela peut se révéler dangereux, nous fait-il savoir. Dans les faits, il prend simplement une bouteille d'eau qu'il vide sur le feu, qu'il piétine ensuite afin de l'éteindre : l'acte est bien loin de l'aspect magico-religieux qu'il vient de décrire quelques secondes auparavant.

A la suite de la cérémonie, les participants sont invités à boire un verre au local de l'association (c'est-à-dire chez eux) où chacun doit payer nos boissons. La compagne de celui qui s'est proposé comme nouveau membre (Enora) vient nous expliquer que nous avons aussi été touché par la déesse, car nous avons aussi reçu de la fumée. Nous constatons, par cette affirmation, que la croyance et la foi religieuse l'emportent sur la nature du phénomène, dans sa perception du monde, au moins, dans le cadre défini de cette cérémonie : un tourbillon de fumée est devenu pour elle la matérialisation de la déesse Morrigan, ou au moins une marque de sa présence. Les phénomènes naturels ont donc pour elle un autre sens et peuvent être sur-naturels, organisés par les divinités auxquelles elles croient ; les éléments peuvent être détournés par les dieux afin de délivrer des messages aux humains et c'est à ces derniers de comprendre les messages. Cette personne suggère que je n'ai pas compris le message de la déesse, mais que son compagnon l'a compris. Cela reflète aussi une interprétation probablement *a posteriori* du phénomène, afin d'expliquer ou justifier le fait que son compagnon se soit proposé comme impétrant au service de la Morrigan dans l'Ordre.

Nous nous sommes posé la question, pour cette femme comme pour l'homme qui avait eut une forte sensation en s'approchant du feu, de l'impact du collectif et de l'imaginaire qu'il transporte sur l'inconscient et le conscient des individus membres de ce collectif, mais aussi sur leur vécu sacré et l'interprétation par ces personnes d'un phénomène ressenti.

## 2- Un marquage identitaire : artefacts & décorations corporelles

### Fétichisme et symbolique

Les objets utilisés lors des cérémonies le sont par une forme de fétichisme, d'attachement : hérités, offerts lors de l'initiation, ou bien encore trouvés lors de l'initiation, d'une balade, à un moment précis. Il y a, chez ces personnes, une forte teneur symbolique dans toutes leurs pratiques : trouver un joli caillou lors d'une balade en forêt peut être vu comme un don de la nature. Ou une branche d'arbre sur le bord du chemin, à proximité d'un mégalithe, peut être vu comme un cadeau des dieux et sera transformée en bâton de cérémonie, revêtira un caractère sacré.

Ce caractère sacré, cet objet l'a dès sa trouvaille : celui ou celle qui le trouve le fait devenir sacré, lui donne une signification, un rôle à jouer dans sa spiritualité. Ce simple bout de bois change la donne : il devient un instrument du sacré entre les mains de celui qui croit. Il y a de nombreuses références aux objets cités dans les textes mythologiques : tel héros ou dieux possède tel objet (ou animal-totem) qui le symbolise, qui définit sa fonction ou son rôle, et cet aspect se retrouve dans toutes les représentations de divinités ou personnages sacrés (saint-e-s...). Par exemple, dans la mythologie irlandaise, Dagda, le « dieu bon », a un chaudron et un bâton / gourdin : le premier objet nourrit (il abonde de nourriture, la multiplie) et ressuscite les guerriers ; le second donne la mort quand il est utilisé dans un sens, donne la vie quand il est utilisé dans l'autre sens ; de plus, son caractère phallique ne fait là aucun doute, puisqu'il laisse des sillons dans la terre lorsque Dagda parcourt son territoire. Sillons symboles de l'agriculture, de la maîtrise de la terre nourricière par l'humain, des graines qu'on y sème.

Ainsi, la présence d'objets, que les mythes irlandais et gallois font provenir des « îles du nord du monde », ramenés par les quatre druides primordiaux<sup>120</sup> : le chaudron déjà cité, la lance de Lug, l'épée de Nuada, et la pierre de Fâl.

Lors des *Gorseddau Digor*, par exemple, ces objets sont disposés aux quatre points cardinaux de cercles de pierres ou de délimitations sacrées lors de cérémonies. Ils y ont un rôle prépondérant, ou à l'inverse n'être là qu'en référence aux textes mythologiques :

- L'épée d'Arthur [Fig. 4] et [Fig. 5], avatar de l'épée de Nuada, doublé de la mode médiévale des

---

<sup>120</sup> Les quatre îles du nord du monde, dans la mythologie irlandaise, sont chacune dirigée par un des quatre druides primordiaux : l'île de Falias et le druide Morfessa, qui conserve la Pierre de Fâl ; l'île de Findias et le druide Uiscias, où se trouve l'épée qui deviendra celle de Nuada ; l'île de Gorias et le druide Esras, gardien de la lance de Lug ; l'île de Murias et le druide Semias d'où proviennent le chaudron et la massue du Dagda. C'est sur ces îles que plusieurs dieux des Tuatha de Danann ont été initiés, que leurs pouvoirs, leurs arts se sont développés. Voir Guyonvarch, *Le Roux, Les druides, op. cit.*, chap. 5 – V, « Les îles du Nord du Monde ».

épées magiques et puissantes auxquelles un nom était accordé – cela les rendait réelles, dans le sens de vivantes. Elle symbolise la force et l'unité des pays celtiques, tout autant que leur protection par ceux qui la tiennent. D'où la rituelle question « y-a-t-il la paix ? » et sa réponse « oui, il y a la paix » : l'épée, après avoir été dégainée à moitié, est remise dans son fourreau. Nous ignorons ce qui peut se passer si la réponse est « non, il n'y a pas de paix, il y a la guerre » puisque la Gorsedd de Bretagne, depuis sa création, ne se réunit pas en temps de guerre.

- La pierre est symbolisée par le Maen Log, où se tient le Grand-Druide : la pierre de Fâl était censée pousser un cri lorsqu'un haut-roi d'Irlande venait se placer sur elle, équivalent à une reconnaissance divine. C'est donc le savant mélange du pouvoir temporel et spirituel, puisque le Grand-Druide se positionne comme sacerdote et comme politique, ce qui est illustré par les gestes et paroles rituels, mais aussi par son discours sur la politique et la culture.

- Une lance (celle de Lug) lui est présentée (qu'il prend et l'élève vers le ciel avant la rendre au porteur), comme un lien projeté des humains vers les dieux. Symbole guerrier et phallique, il peut représenter ce rayon central du tribann inversé, ce *schin* dont nous avons déjà parlé, celui qui amène l'esprit ou l'âme directement vers un plan spirituel supérieur.

- Le chaudron (du Dagda) est juste posé devant le groupe d'ovates. Nous trouvons néanmoins un artefact rituel remplaçant le chaudron : le drap blanc dans lequel a été recueilli du gui, qui, une fois béni par le Grand-Druide (qui, pour cela, dessine dans l'air le tribann), est porté par un membre de chaque catégorie (druide, barde, ovate, parfois un impétrant se joint à eux), est distribué à l'assemblée, telle une nourriture spirituelle, symbole de la nature sacrée et immortelle, et par extension de l'immortalité elle-même.

Ces artefacts, symboles forts pour les druidistes, font partie intégrante du *decorum* et des rituels de la Gorsedd de Bretagne : celle-ci cumule donc une filiation bardique galloise, un héritage traditionnel breton revendiqué, mais aussi, par l'usage de ces objets, une dimension irlandaise, ou plutôt interceltique : objets-archétypes à la symbolique forte (l'abondance et la résurrection – réincarnation, la force, la reconnaissance par les dieux d'un pouvoir temporel et spirituel), la Gorsedd leur a trouvé une place, une fonction, dans ses rituels, mêlant donc plusieurs traditions : chaque Gorsedd Digor étant un concentré de symbolique interceltique, empreint de romantisme celtique, pour les membres (ces quatre objets, l'union des deux parties du glaive, le gui, le cercle de



Pierre et le Maen Log, le *Bro Gozh ma Zadoù* entonné en fin de cérémonie, les tenues, la tenue de la cérémonie dans un espace naturel). Si nous trouvons des objets rituels dans d'autres groupes (bâtons, pierres, chaudron...) et des tenues sacerdotales, c'est lors des cérémonies de la Gorsedd que nous avons trouvé une telle concentration de symboles. Concernant les autres groupes étudiés, il s'agit d'un rapport plus naturaliste, plus primitiviste, totémique, aux objets.

[Fig. 4] Épée dite « d'Arthur », utilisée lors des cérémonies de la Gorsedd, ici sortie de son fourreau. L'épée est en fer blanc, le pommeau en cuivre et le fourreau en bois sculpté (nous ignorons de quelle essence il s'agit). Crédit photographique : G. Moigne



[Fig. 5] L'épée et son fourreau sont décorés de symboles se faisant écho : le soleil d'où émane le Tribann, le champ d'hermines sur la lame et les trois hermines sur le fourreau, des feuilles de chêne et des glands sur la lame et du gui sur le fourreau. Crédit photographique : G. Moigne

## Les marqueurs personnels

Les artefacts personnels sont autorisés dans certains groupes, interdits dans d'autres. Cela peut être des bâtons (taillés, gravés ou non), des bijoux (boucles d'oreilles, bagues, pendentifs, bracelets, tiaras), des symboles cousus sur des vêtements, des pierres semi-précieuses. Ces artefacts ne possèdent que le pouvoir que leur propriétaire leur confère, et qui prend du sens non pas seulement dans la vie quotidienne de celui-ci, mais surtout lors des cérémonies, au milieu de tous les autres symboles et artefacts. C'est une sorte de « bagage » personnel d'artefacts permettant à tout moment de s'y référer, et selon les croyances, de se sentir protégé par ceux-ci, au quotidien.

Les connaissances très partielles que les chercheurs ont des artefacts de l'époque gauloise, et plus largement de l'Âge de Fer, laissent une place béante à l'imagination. Ces manques de la tradition druidique revendiquée sont donc comblés par des créations, des interprétations et biais de confirmation, mais aussi par les parasciences et la culture *New-age*, d'autres spiritualités ou religions.

Les para-sciences font la part belle aux artefacts liés aux spiritualités, et dans les sociétés initiatiques. Les interprétations de textes antiques ou médiévaux à l'époque moderne ont amené sur le devant la scène des notions dont on ignore la réelle existence ou importance dans la religion des Gaulois. Ainsi, l'arbre a acquis ses lettres de noblesse à travers des variantes tardives et des interprétations de oghams irlandais. L'écriture oghamique, tardive (II<sup>e</sup> s. av. JC – VI<sup>e</sup> s.), a été utilisée par les druides et les bardes pour y inscrire des formules magiques, des malédictions, des interdictions sacrées, des épitaphes mortuaires, sur des pierres mais surtout des bouts de bois, d'où le peu de trouvailles archéologiques. Le lien avec les essences d'arbres est d'origine médiévale et a pour source le *Livre de Ballymote* (ou *Leabhar Bhaile an Mhota*, écrit en 1390 - 1391<sup>121</sup>) et a été

---

<sup>121</sup> Le livre est le résultat de plusieurs travaux de compilation faits par des érudits au service de grandes familles du « *tuath* » de Corann (aujourd'hui le Comté de Sligo). Nous y trouvons de nombreux sujets : histoire (généalogies et légendes), lois et droits, une série de Triades irlandaises, des règles de poésie irlandaise, des fragments de la Guerre de Troie, et plusieurs pages sur la pratique de l'écriture oghamique, dans le chapitre « *Auraceip na n-Eces / Aiceacht na nEigeas* ». C'est une copie d'un travail datant du VII<sup>e</sup> siècle, dont l'auteur serait un certain Longarad. Il y défend l'usage de l'irlandais face au latin dans le cadre de la religion. Il y explique que l'alphabet oghamique est le meilleur (comparé au grec, au latin et à l'hébreu) car il fut le dernier découvert (donc le plus perfectionné), par Fenius Farsaidh, un roi légendaire qui serait un descendant direct de Noé. Fenius serait Scythe. Lui et son fils auraient visité la Tour de Babel, et son fils, Nel, aurait épousé Scota, fille d'un Pharaon : ils auraient un fils, Goidel Glas. La recherche d'une origine biblique des Irlandais et de leur langue est ici une évidence. L'auteur en donne plusieurs versions pour des usages particuliers, insistant sur l'aspect occulte ou secret de certains d'entre eux. La division de l'alphabet se fait en 5 groupes de 5 lettres, et il y est indiqué que l'alphabet écrit « *is climbed as a tree is climbed* » (traduction de McManus dans les lignes 947 à 951). Il y est aussi question de racines à l'alphabet et de branches (c'est-à-dire toutes les possibilités de variantes). A cela s'ajoute son usage sur des morceaux de bois, et nous obtenons l'idée que chaque lettre est liée à un arbre. Une autre théorie présente les 25 lettres comme étant chacune un élève de l'école de Fenius Farsaidh, qui étaient organisés par groupes de 5. Il existe d'autres œuvres présentant les oghams : le *Lebor Ogaim* et le *De Duilibfedha na forfed*. Une copie du premier est aussi présentée dans le *Livre de Ballymote*, qui inclut aussi l'*Ogam Iochlannach*, ou « ogham des hommes du nord », c'est-à-dire le Futhark,

repris au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, fortement influencé par les études sur le FUTHARK, l'alphabet runique scandinave (qui, lui aussi, est tardif et a connu plusieurs versions et des multiples interprétations). Lier les oghams aux arbres est donc, pour beaucoup de druidistes, quelque chose d'évident. Leur usage en tatouage, gravés sur des bâtons ou portés en pendentif est une chose de plus en plus répandue et commune. L'usage de runes scandinaves persiste mais passe en second plan désormais : l'origine et les références plus celtiques de l'écriture « druidique » et oghamique sont à leurs yeux plus justifiées, car de l'aire culturelle celtique. Comme les runes, leur usage comme lettres telles que nous en utilisons avec l'alphabet latin n'a pas de pertinence : leur portée symbolique dominait, ainsi que le contenu global du signe, à la manière d'un idéogramme. Il y a bien des mots, des phrases écrites en ogham, mais la portée symbolique de l'écriture allait plus loin que la simple inscription pour celui qui l'écrivait. Une vulgarisation de son usage a pu se faire au fil des siècles, avec la perte de sens sacré de chaque symbole, comme pour les runes.

Nous trouvons donc aujourd'hui des bâtons de druides avec des inscriptions en ogham, et nous retrouvons cette écriture sur des pierres de cercles sacrés, sur des bijoux, et, comme nous l'avons signalé, en tatouages.

L'usage du tatouage s'étant démocratisé ces dernières années, de nombreux symboles, considérés comme ésotériques, ou les oghams, ont intégré le monde du druidisme. Nous en trouvons inscrits dans la peau de membres de groupes druidiques, essentiellement des personnes de moins de 40 ans<sup>122</sup> :

en moyenne, 1 personne / 5 a un tatouage visible ou à peine couvert, dans un groupe druidique (nous avons comptabilisé les tatouages visibles lors des cérémonies)

le thème en est principalement celtique ou mêle des symboles de diverses spiritualités

les oghams représentent 1 tatouage / 15, et le phénomène s'étend.

Nous avons pu constater que des membres de groupes se sont fait tatouer des oghams dans le sens inverse de leur écriture (l'écriture oghamique se fait de bas en haut, tardivement de gauche à droite), et d'interchanger des lettres de l'alphabet latin avec des oghams, sans prendre en compte les prononciations et le fait que les oghams sont d'abord des signes correspondant à des sons, non des lettres (c'est le cas d'une ovate de la Gorsedd de Bretagne, tenant cette fonction depuis l'été 2017). Comme pour les runes, des traductions littérales, lettre par lettre, ne sont pas scientifiquement

---

l'alphabet runique, ici le plus récent. Voir Calder George, *Auraicept na n-éces : the scholar's primer – being the texts of the Oghamtract from the Book of Ballymote and the Yellow book of Lecan, and the text of the Trefhocul from the Book of Leinster*, Edinburgh, J. Grant, 1917.

<sup>122</sup> Les chiffres ici présentés sont issus de notre propre constat et comptage faits lors des cérémonies auxquelles nous avons pu assister.

pertinentes, mais sont symboliquement représentatives pour les pratiquants.

Certain-e-s étudient le sujet et se font tatouer des oghams de façon correcte, à savoir dans le bon sens d'écriture et selon la sonorité des mots représentés : paradoxalement, nous retrouvons ces personnes non pas dans les groupes druidiques étudiés, mais plutôt dans le public croisé dans les festivals culturels et musicaux précités, ayant le plus souvent un cursus universitaire en histoire, anthropologie ou linguistique, une érudition et un emploi de type cadre, enseignant, ingénieur. Nous constatons donc que l'appréhension d'un sujet d'étude ou un centre d'intérêt, la façon dont les pratiquants l'abordent, le pensent et l'étudient, dépend d'un parcours intellectuel (ou de son absence), des références scientifiques qu'ils revendiquent et développent, des objectifs religieux s'ils en ont, au-delà de l'imaginaire occidental et de leur Soi. Mais nous ne pouvons pas généraliser : nous avons eu l'occasion d'échanger sur ces sujets avec quelques personnes sans bagages universitaires, par exemple, d'une catégorie socio-professionnelle autre (artisanat du bâtiment, transport, manutention...) mais fortement intéressées par leur propre développement, leur recherche d'identité.

Pour les personnes se faisant tatouer des oghams, ces signes revêtent le plus souvent un pouvoir et servent de protection ou d'accès à qui de la force, à qui du courage : tout cela n'est qu'interprétation récente et subjective, mais se retrouve dans la quasi-totalité des groupes étudiés. Néanmoins, il est à noter que leur présence, rare, se retrouve surtout au sein de groupes récents, ou qui ont subi une évolution par un changement générationnel au sein de leurs équipes, ou encore sur la peau de personnes étant entrées en druidisme ces dernières années. C'est pour cette nouvelle génération un moyen de signifier son appartenance à une communauté, à affirmer une identité en construction à travers d'autres références, notamment à un passé idéalisé, ou illustration d'un « celticisme » para-scientifique<sup>123</sup>. Le côté magique de cette écriture amène à un autre rapport au monde, où la science est remplacée par une interprétation personnelle de certains phénomènes, où les énergies de la nature, des symboles, des objets, dominant.

L'usage d'artefacts décoratifs ou de tatouages relève à la fois de l'individuation et de la volonté d'être reconnu dans sa tribu comme dans la collectivité (identification supérieure de soi), mais relève aussi de la transgression. Ce sont des marqueurs identitaires. Ces symboles sont aussi les marqueurs d'une liberté prise face aux conditions sociales et culturelles vécues, le poids de la société et de sa morale. L'individu a l'impression, ainsi, de décider de sa condition et d'affirmer une partie de son identité. Chacun se construit, en tant que membre d'un groupe druidique, avec ses

---

<sup>123</sup> Le « tout-venant celtique » sert, encore une fois, à créer une identité culturelle et spirituelle : un bricolage, comme toute tradition en construction. Le cohérence de ce bricolage tient aux individus et au sens qu'ils donnent à ce bricolage.

références, celles offertes par le groupe, mais encore toutes celles qui peuvent venir combler les vides de sa propre construction : c'est un véritable bricolage culturel, d'abord individuel. Chacun, au sein des groupes, est l'exemple de la liberté que toute personne a pour se construire : une réelle marge de manœuvre, libérant l'individu d'une forme de soumission à la norme morale de la société. Être membre d'un groupe druidique, se revendiquer druide, barde ou ovate, s'est rompre avec les normes sociales au moins de façon temporaire, dans un espace-temps de transgression, pour s'affirmer au sein d'un collectif plus petit, où il retrouve des références qui lui correspondent. Le sens même de l'engagement relève d'une construction, résultat de parcours de vie différents les uns des autres. Cela est encore facilité par le fait que « la culture ambiante est sans épaisseur réelle et fonctionne à la manière d'un vaste supermarché de biens matériels et symboliques<sup>124</sup> », dans lequel il suffit de venir piocher ce qui intéresse le pratiquant, dans un primitivisme de connivence, entre rejet de valeurs actuelles et constructions d'une tradition, qui se veut novatrice, offrant d'autres modalités de vie : le changement d'état au sein du groupe (par l'initiation) impacte sur le changement d'état de l'individu dans la communauté élargie, et est vécu comme un ré-enchantement du monde, à commencer par celui, intérieur, du croyant.

Le bricolage s'amplifie encore au sein du groupe : même si l'impétrant a eu envie de rompre avec une société qui ne lui convient plus, il a aussi le souhait de s'agrèger à un groupe où il retrouvera des sensibilités proches de la sienne, mais aussi des personnalités différentes de la sienne. C'est dans le groupe, dans les relations créées, que la construction de l'être va devenir exponentielle : ce que lui possède déjà comme concepts et croyances, comme références, va se cumuler, se confondre, entrer en conflit, avec ce que les autres membres apportent avec eux. L'individu va donc vivre une évolution de ses propres concepts, à plus ou moins grande échelle selon son implication et celle des autres dans le groupe.

Mais cela se fait dans une forme de connivence que nous avons pu constater au sein des quelques groupes étudiés, par le biais d'une initiation qui forge des liens, si ceux-ci ne sont pas déjà effectifs avant l'entrée dans le groupe (par une cooptation amicale, finalement, par accointances spirituelles avec un-e ami-e ou un membre de la famille). L'idée de recevoir des clés afin de comprendre une partie du monde jusqu'alors inconnue rend l'impétrant dépendant de celui qui le guide. L'ensemble forme un rite de passage général, le passage d'un état à un autre, mort et renaissance symbolique. Mais nous ferons là une grande différence entre les rites de passage actuels et ceux, qui font pourtant références, issus des cultures dites primitives, passées au filtre de la mode des *modern*

---

<sup>124</sup> Le Breton David, *Signes d'identité – tatouages, piercings et autres marques corporelles*, Paris, éd. Métailié, 2002. p. 16.

*primitives*<sup>125</sup>. Il s'agit bien de vivre un rite de passage au sein d'une communauté réduite, non pas au sein d'une société où tout un chacun reconnaîtra celui qui a franchi une étape importante de sa vie. Cela relève de la pratique individuelle, en groupe restreint, non pas l'affiliation à un groupe social et culturel large, tel que cela prend comme sens dans une société dite « primitive », où la personne n'est qu'une petite partie d'un corps collectif.

Être ainsi initié relève donc de la volonté personnelle, d'un choix, non pas de l'obligation qu'une tradition impose dans une société. L'initiation, le rite de passage, n'a donc pas le même sens. Pourtant, ce *modern primitivism* est revendiqué par nombre de groupes druidiques : image d'un retour au naturalisme ou, justement, au primitivisme. Il s'agit de prendre exemple sur les sociétés ayant vécu ou vivant encore comme ce qui est vu comme en harmonie avec la nature, ou au moins un rapport plus proche et respectueux avec elle. Mais alors, le rite initiatique n'est qu'un reflet, une copie qui n'a pas le même sens que ce qui les inspire, puisqu'il relève de l'individuation et d'une volonté de s'élever spirituellement, non pas d'être reconnu comme prenant une place définie par avance dans une société soudée uniquement par ses rites (de passage à l'âge adulte, au statut de guerrier, de femme en âge de se marier...), qui donnent leur importance à chacun au sein d'un collectif élargi.

### **Changement d'état et engagement**

Il y a, de la part des pratiquants actuels, une recherche de bien-être personnel et par là, une volonté de mieux se connaître par le biais d'une reconnexion avec la nature, dans une logique holistique, non pas seulement un cheminement spirituel, ces deux faces du processus de construction identitaire se complétant et s'influçant : l'aspect « celtique » ou « breton » n'est là que pour fournir un support culturel et symbolique, une culture de référence, entre sciences et imaginaire. Ce support est pour d'autres la base de leur engagement, celles et ceux plus impliqués ou intéressés par les cultures celtiques, la défense de la langue bretonne, par exemple : ils ont la

---

<sup>125</sup> Les adeptes du *modern primitivism* sont issus essentiellement de milieux urbains de nations postcoloniales, en reconstruction identitaire. Ils reprennent des codes d'identification identitaires considérés comme traditionnels, les modernisant, les adaptant à la vie urbaine contemporaine : tatouage, *piercing*, *branding*, modifications corporelles diverses. De nombreuses personnes, non issues de ces sociétés post-coloniales ont elles aussi adaptées les codes du *modern primitivism*, y voyant la représentation d'un mode de vie tentant de trouver un équilibre entre vie urbaine contemporaine et inspirations naturalistes ou primitivistes, par la remise au goût du jour de rites divers et de pratiques corporelles considérés comme issus de cultures primitives, attitude pouvant être parfois considérée comme de l'appropriation culturelle. L'ouvrage *Modern Primitives*, de la revue *RE/search*, (dir. Vale Vivian & Juno Andrea), paru en 1989 (USA, éd. V/Search publication) fut un tournant pour le mouvement : s'il fait le point sur le phénomène à la fin des années 1980, il en permit la diffusion par les articles présentés, intéressant une partie de la jeunesse occidentale, d'une frange du monde artistique, en recherche d'identité et d'expériences corporelles. Voir aussi l'article de Rosenblatt David, « *The antisocial skin : structure, resistance, and Modern primitive adornment in the United States* », *Cultural Anthropology*, vol. XII, issue 3, AnthroSource, publié par l'American Anthropological Association, pp. 287 - 334.

volonté d'être transmetteurs d'une tradition, aussi récente et inventée soit-elle, construite sur des interprétations d'autres traditions plus anciennes, dans une logique de (re)composition identitaire. Et pour transmettre une tradition, il faut l'avoir reçue, donc avoir suivi une initiation (aussi minime soit-elle), avoir un parcours spirituel et culturel.

C'est encore, pour les pratiquants, la recherche d'une vie communautaire en dehors des normes, signe d'une insatisfaction face au vécu sociétal. Cette recherche de pratiques alternatives, que ce soit en alimentation, médecine, thérapie, bien-être, religion..., s'affirme dans un panthéisme cyclique (au gré des périodes de la vie de chaque pratiquant, mais aussi de la vie de la communauté au sens large, des événements qui l'animent), tout autant que dans un syncrétisme ne conservant que quelques grandes lignes communes aux grandes religions actuelles ou passées (archétypes, rituels...), dans une recherche de paix globale et de fraternité universelle que le pratiquant souhaite voir se répandre dans le temps futur et l'espace, mais qu'il souhaite aussi immédiate, dans un ici et maintenant que représente chaque cérémonie.

En ce sens, les pratiques druidistes actuelles peuvent être situationnistes puisque répondant à une actualité et une réalité du monde contre laquelle le druidisme se positionne (irrespect de la nature et sa destruction, guerres, fascisme, racisme, atteintes aux libertés...), tout autant que dans une adaptation au lieu de cérémonie et à la météorologie. C'est par ses pratiques, qu'il considère comme positives, que le druidiste ré-enchant le monde, dans ses rituels autant que dans sa vie quotidienne, s'il y a accord entre les deux : puisque la vie quotidienne, par les forces économiques en jeu dans notre civilisation, peut parfois ne pas être en adéquation avec des principes revendiqués (par exemple : usage de transports en commun, compostage... peuvent s'avérer difficiles à mettre en place selon la zone de vie). Les cérémonies font donc office d'espace-temps d'équilibre et de félicité où le pratiquant se retrouve en accord avec lui-même.

Il y a enfin une resacralisation de la mort<sup>126</sup>, par l'idée de la réincarnation ou de la métempsychose, l'immortalité des âmes. Cela construit un autre rapport au temps humain, non plus uniquement celui de la naissance à la mort, mais d'un avant et un après. C'est aussi, en conséquence, l'acceptation de la vieillesse, dans une société où celle-ci est mal perçue et cachée : signe de la mort qui approche et qui effraie, la vieillesse est repoussée aux limites acceptables de notre société au sein de maison de retraite ou de repos, en dehors du monde. Ce phénomène est

---

<sup>126</sup> Lambert Yves, « Religion, modernité, ultramodernité : une analyse en termes de « tournant axial » », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 109 | janvier-mars 2000, écrit qu' « En France, on voit se poursuivre le recul du catholicisme mais, en même temps, s'individualiser l'appartenance religieuse et, parmi les sans religion, progresser la croyance en la vie après la mort. »

proprement occidental et récent<sup>127</sup>, la vieillesse étant une construction sociale<sup>128</sup>, ici doublée de la peur de la mort. La personne âgée devenant l'image même de la mort à venir, puisque le concept de mort, désacralisé, n'a plus d'image qui lui est propre, si ce n'est un caractère folklorique de type « Ankou » en Bretagne. La personne âgée n'a plus ou n'a que peu un rôle dans la transmission de savoirs et, plus généralement, d'une tradition d'une génération à la suivante.

La croyance en la métempsychose et la connexion avec les âmes des défunts amènent une acceptation générale et facilité de la mort, comme passage dans un autre monde parallèle et lié au nôtre, au traitement égal pour tous. La communication possible, selon ces croyances, entre les vivants et les morts, facilite encore l'acceptation du trépas, déjouant son aspect effrayant. Dans le cadre des cérémonies druidiques, les âmes des défunts peuvent être appelées afin d'être « présentes » dans le groupe (pour Samhain / Heven par exemple), pour discuter ou transmettre des connaissances (comme lors des cérémonies du groupe Druvidia). Les funérailles druidiques symbolisent le passage d'un état à un autre, d'un monde à l'autre (par exemple, à travers la formule « *ra vo gwenn e ved* » / « que son monde soit blanc »), d'une intégration du défunt au « grand tout », au cosmos : répandre les cendres du corps dans un espace défini comme sacré ou dans un espace naturel, illustre le fait que l'esprit ou l'âme du défunt se dilue dans le divin.

Dans les groupes les plus récents, les connections entre druidisme, naturalisme (voire primitivisme) et néo-chamanisme sont fortes : un rapport fort à la nature, des formes de méditations (contre un arbre, autour d'un menhir, à proximité d'une source...), une recherche de liens avec les esprits des ancêtres et l'au-delà, chacun élaborant un *decorum* à l'image de ce qu'il veut véhiculer de lui-même et de sa fonction. Il y a interpénétration entre les influences celtiques / druidiques et celles empruntées à d'autres aires culturelles et religieuses, amenant donc à une spiritualité à la carte, la terminologie elle-même étant, comme nous l'avons vu, en constante évolution, et une définition de notre part ne pouvant qu'être temporaire.

Il n'y a pas de doctrine constituée à respecter, si ce n'est quelques dogmes fonctionnels (prière du druide, festiaire commun, tribann...), mais bien un cheminement sur de nombreuses voies possibles, dont la finalité est la constitution d'une spiritualité personnelle, bricolage à plusieurs niveaux : du simple vécu dans la *fairy-faith* à la théophanie ou l'expérience mystique. Les religions établies n'encadrent plus les expériences spirituelles, mais sont un réservoir de références et d'archétypes dans lequel piochent les cheminants, afin de construire leurs religions individuelles et / ou de groupes. Cela illustre le constat qu'a fait Yves Lambert, à savoir «...l'incertitude où nous

---

<sup>127</sup> Cf. Rosay-Notz Hélène, « Prise en charge des personnes âgées dans les sociétés traditionnelles », *Études sur la mort*, n°126, 2004 / 2, pp. 27 à 36. « Le vieux [...] est néanmoins improductif et son autorité contesté », il est « maintenu hors du social ».

<sup>128</sup> Cf. Foucart Jean, « La vieillesse : une construction sociale », *Pensée plurielle*, n°6, 2003 / 2, pp. 7 à 18.



plonge l'interprétation des évolutions religieuses des trente dernières années dans les pays occidentaux, évolutions qui déroutent par leur ampleur et leur caractère contradictoire, les déclinis voisinant avec les renouveaux, les décompositions avec les recompositions<sup>129</sup> ».

Selon l'analyse qui avait été faite par Georges Bertin des *New-Agers*<sup>130</sup>, nous pouvons inclure une partie des druidistes au mouvement *New-Age*. Proposant une nouvelle approche du religieux, exotérique et fluctuant, le *New-Age* mêle « occultisme, religions antiques, cultures primitives, puritanisme, orientalisme, astrologie, paganisme, sorcellerie et néo-celtisme, contre-culture<sup>131</sup> », mais aussi écologie et une recherche d'équilibre entre le pratiquant et l'univers. Thématiques que nous avons évoquées dans cette thèse et qui définit les pratiques et références de plusieurs groupes.

« Druidisme » et « druide » sont alors vidés de leurs sens premiers et de nouvelles définitions sont réinjectées dans ces termes, avec peu (ou pas) de références celtiques, si ce n'est celles considérées par les pratiquants comme utilisables dans leur représentation du monde celte (liens avec la nature – arbres, sources, éléments..., communications avec les âmes des défunts, symboles). L'aspect celtique de ces nominations illustre une attache territoriale ou ethnico-culturelle, ou encore permet de nommer des croyances et pratiques aux contours flous, qui mêlent de nombreuses influences et les rendent conséquemment exotériques et difficilement nommables ; alors le recours à des termes remplis d'images, issus de l'imaginaire occidental, fait l'affaire : druide, chamane, barde..., ou tout autre nom ou mot à consonance gauloise ou celtique permettant de mettre un vernis celtique sur ces pratiques et la fonction du pratiquant.

L'usage d'internet et des réseaux sociaux, la mise à disposition de nombreux rituels, de nombreuses photographies de cérémonies, dans un but ostentatoire, permettent de prouver la réalité concrète des rituels, la preuve de l'existence d'un groupe spirituel (donc le début de son ancrage dans l'histoire), illustrant aussi l'approche médiatique de jeunes pratiquants à travers ce qu'ils diffusent sur les réseaux sociaux. Cette forme de narcissisme est une des caractéristiques du *New-Ager*, selon G. Bertin<sup>132</sup>, qui complète finalement la religion personnelle, à la carte, qu'il pratique. L'Ordre Druidique de Dahut est performant sur ce terrain : la faiblesse du nombre de membres est compensée par une présence sur les médias sociaux (Facebook et Youtube en tête) et des invitations régulières lancées à leurs abonné-e-s pour rejoindre des conférences que propose le couple dirigeant le groupe propose. Ces prestations sont payantes et servent à l'Ordre Druidique de

---

<sup>129</sup> Lambert Yves, « Religion, modernité, ultramodernité : une analyse en termes de « tournant axial » », *op. cit.*, pp. 87 à 116.

<sup>130</sup> Bertin Georges, *De la quête du Graal au Nouvel Âge – initiation et chevalerie*, Paris, éd. Vêga, 2010, pp. 146 à 151.

<sup>131</sup> *Ibid.*, p. 146.

<sup>132</sup> *Ibid.*, p. 149.

Dahut à diffuser d'une autre manière ses idéaux spirituels et un début d'initiation. Cela leur permet aussi de toucher un nouveau public. L'Ordre Druidique de Dahut avait déjà proposé, ces dernières années, des stages de méditation en forêt et de création de liens avec les arbres, des interventions sur le bien-être animal et les liens entre animaux de compagnie et humains, le tout promu sur les réseaux sociaux.

La Gorsedd de Bretagne a aussi, ces dernières années, tenté de s'aligner dans la course médiatique : quelques émissions sur internet parle du groupe bardo-druidique, le présentant comme une curiosité folklorique ou comme une réelle mouvance spirituelle celtique, selon le ton de l'émission. Il est aussi fait mention dans la presse régionale, de temps en temps, d'un mariage druidique, présenté aussi comme une curiosité illustrant les variations de références religieuses et culturelles que notre société vit.

C'est un des paradoxes du druidisme actuel : le rejet de dogmes pour en construire de nouveaux. Ou plutôt, en adaptant des dogmes sociétaux à leur vie spirituelle (médiatisation, diffusion d'images sur les réseaux sociaux, tenues sacerdotales et artefacts ou symboles portés...), notamment l'apparence, dans un souci de paraître pour être. Les pratiquants se retrouvent alors dans une position d'inter-dépendance, puisqu'ils nourrissent l'imaginaire collectif et s'en nourrissent, animant un Imaginal druidique. De même, s'il y a rejet d'un clergé de type catholique, il y a création d'un autre type de hiérarchie par les initiations, aussi symboliques soient-elles, par la reconnaissance d'un référent spirituel et intellectuel, par l'acceptation de versions et interprétations de textes références ou de croyances comme la migration des âmes, de concepts panthéistes, par la participation à des rituels mis en place par le ou les dirigeants d'un groupe.

La démarche de beaucoup est celle de se situer en tant que personnes autonomes dans leurs relations avec elles-mêmes et avec le divin : l'initiation est nécessaire à cela, l'autonomie n'étant pas une priorité, mais venant avec la pratique et le cheminement. Pourtant, l'attachement à une communauté de pensée et ses règles de fonctionnement peuvent aussi freiner l'autonomisation de l'individu dans sa création de lien avec le divin, comme un nouveau conditionnement et une dépendance plus ou moins forte à un référent spirituel, comme dans toute communauté religieuse hiérarchisée ou gérée par un clergé.

Dans le cadre de la construction identitaire, c'est la décision d'être druidiste qui guide l'impétrant dans ses choix de décorations corporelles (ou non) et de l'usage d'artefacts, le port de certains bijoux, non pas la seule volonté d'évolution, et ses adaptations nécessaires avec la vie civile. Le cheminement subit les biais cognitifs et de confirmation : les interprétations et choix de références scientifiques se font pour argumenter en faveur de ce en quoi le druidiste croit, en faveur d'un

calendrier qui se veut à la fois païen, transgressif du calendrier civil mais en accord avec lui, le croyant organisant sa vie spirituelle en fonction de sa vie civile et professionnelle. L'engagement du croyant envers lui-même et sa démarche est marqué par l'adoption d'un nouveau nom, pseudonyme qu'il ou elle a choisi, à travers lequel le groupe le ou la reconnaît, mais aussi à travers lequel il ou elle va pouvoir s'affirmer autre face à la communauté élargie : l'affirmation de sa démarche, de sa volonté de montrer et faire reconnaître son nouvel état, son nouveau statut (interne au groupe, avant tout, mais qu'en dehors il est possible d'approcher, par ce pseudonyme, des symboles portés...). Il s'agit aussi de se construire comme référent, érudit et détenteur d'un savoir auquel peu de personnes peuvent accéder : son rapport aux personnes extérieures au groupe change.

L'engagement n'est néanmoins pas définitif, les druidistes pouvant quitter un groupe quand ils le souhaitent, s'absenter aux cérémonies, changer de pseudonyme au fil des étapes de leur évolution spirituelle..., tant que cela ne remet pas en cause le fonctionnement général du groupe. Cela pourrait avoir pour autre conséquence la remise en cause de ce qui donne corps à l'existence du groupe : les filiations revendiquées, les références mythologiques et la rituelle, les principes posés à la création du groupe et/ou par la personne dirigeant le groupe. Ces principes et croyances peuvent être forts, déterminants pour la raison d'être même du groupe.

C'est ainsi que nous retrouvons dans le groupe Druvidia, l'idée que la science des druides actuels vient directement de l'Antiquité *via* les contacts éthériques mis en place avec les esprits d'anciens druides lors de rituels, et que cette science viendrait de bien plus loin, de ce qu'ils nomment la civilisation Atlante (théorie théosophique). L'Ordre Druidique de Dahut a créé de nouvelles divinités qui relèvent à la fois de la mythologie irlandaise et du légendaire breton. Leurs rituels sont aussi organisés selon plusieurs cycles (les « roues ») qui s'interpénètrent, construits à la fois sur leur interprétation du calendrier de Coligny, une lecture des mythes irlandais, les cycles lunaire et solaire, les divinités créées mises en avant. La Gorsedd, sur le plan symbolique, organise ses cérémonies selon les jours fériés du calendrier civil (1<sup>er</sup> novembre, 1<sup>er</sup> mai), mais aussi selon les week-ends durant lesquels les membres sont plus disponibles, ce qui donne des cérémonies décalées par rapport aux dates admises par l'ensemble du monde druidique (ou presque, l'Ordre Druidique de Dahut à part) : 1<sup>er</sup> février, 1<sup>er</sup> août, solstices et équinoxes.

Dans l'Ordre Druidique de Dahut, la recherche de fusion avec le cosmos passe par la re-création, l'interprétation de mythes, de l'ordre du temps et de l'espace par le couple fondateur du groupe, Taliesin et Yavanna. Il n'y a pas de récit fondateur autre que celui fourni par les mythes celtiques d'Irlande, et une forme de religiosité renouvelée : le rapport au sacerdoce est plus fort que dans les autres groupes druidiques (le couple ne travaille pas pour se consacrer au sacerdoce païen), le

bricolage culturel et spirituel tient par la force de la croyance des meneurs du groupe, qui, dans leur revendication sacerdotale, considèrent qu'ils ne peuvent travailler et consacrent leur vie à leur fonction. Leur vie spirituelle a pris le pas sur leur ancienne vie professionnelle et civile. Le marquage identitaire se fait par des vêtements portés au quotidien, qu'ils considèrent être en adéquation avec la fonction qu'ils se sont donnés (vêtements en coton, lin ou chanvre, de type robe, capeline, cape). Cela se fait aussi par le choix d'artefacts de type bâton de cérémonie qui servent aussi de bâton de marche, par exemple.

Dans Druvidia, nous trouvons une sacralité personnelle (celle de Kleze Dir) diffusée dans le groupe, non pas une religiosité : s'il n'y a pas de dogmes religieux affirmés, il y a bien une sacralité imposée aux membres, un rapport à l'au-delà, privilège du druidiste en chef, Kleze Dir, dont dépendent les membres du groupe et la liturgie (il communique avec les esprits d'anciens druides lors des rituels).

Dans cette démarche, le myste prend conscience de sa participation au temps cyclique (avec le sentiment de maîtriser ce temps par des cérémonies, et, paradoxalement, de se situer hors du temps par le rituel vécu), qu'un pan de notre univers n'est en fait qu'un pan de notre esprit. Il se repositionne aussi dans l'espace, par son nouveau rapport à la nature, à son espace de vie et de rituel. Il devient le réel acteur de sa propre histoire, de son évolution. Mais par son attitude, il répond à une attente sous-jacente, qui engendre des clichés, des images. Entre réalité concrète et imaginaire, l'Imaginal.

Par le rôle qu'il a pris, l'habit considéré comme sacerdotal qu'il revêt, il se pose en *Persona*: il prend un rôle que la communauté attend de lui, s'affranchissant du « Moi » et de la psyché collective. La *Persona* n'est qu'un ensemble de compromis entre l'individu prenant le masque, et la collectivité : elle illustre ce besoin qu'a celle-ci de rêver à un monde autre, tout près, à sa portée, par le biais de quelques initiés qui, eux, s'ils dépassent leur identification, peuvent aller se promener vers un Outre-Monde. Ils considèrent être les seuls à « comprendre » d'une autre manière le monde que celle que la science officielle propose. Dans leur reconstruction mentale d'eux-mêmes et du cosmos, ils se placent, inconsciemment, en opposition aux scientifiques et aux explications rationnelles de tout phénomène. Il leur faut vivre de l'irrationnel, du sur-naturel, et ce, afin de ré-enchanter le monde, à commencer par leur propre univers mental. De plus, cela leur permet aussi de se mettre dans une position qu'ils considèrent comme avantageuse, puisque liés directement à ces phénomènes que d'autres humains ne vivent pas, ne ressentent pas, n'expliquent pas. Cela les rassure aussi dans leur cheminement spirituel, tout autant que dans leur positionnement dans un groupe social, une communauté religieuse : être en rapport avec le sur-naturel fait de vous, aux yeux d'autres pratiquants et croyants, un être hors du commun, voire, justement, sur-naturel.

Les expériences vécues, de la simple sensation à la théophanie, bornent aussi le chemin de l'évolution mystique : pratique religieuse radicale, que nous élargissons à tous les domaines de l'esprit, basée sur une expérience personnelle amenant une relation directe avec la transcendance.

Une interprétation de la mystique est possible si celle-ci est issue d'une doctrine ou d'une culture religieuse (ce qui est possible dans le cadre de notre thèse), et que le pratiquant souhaite construire ou reconstruire son expérience dans l'orthopraxie originaire : la mystique druidique suit un référentiel propre à une culture spirituelle considérée comme celtique, et si elle n'est pas « antique », elle est actuelle car intemporelle ; elle peut être ouverte à des influences extérieures et s'élabore par le myste lui-même dans son interprétations de ses références et ses expériences.

Peu de druidistes pratiquent l'herméneutique, à savoir interprétation des faits, des contenus, des épreuves, des expériences de sa propre existence, des pensées que nous formons sur elle et des états de conscience qu'elle produit<sup>133</sup>. Cela relève du « Soi » psychique tel que Jung le définit, ou Heidegger. Cela permet de comprendre et d'analyser sa propre mystique, d'être conscient du « pourquoi » nous croyons en une chose, un dogme, une entité, un concept. Ensuite, il est possible de se concentrer sur le « comment » nous croyons : rituels, gestes, artefacts, symboles utilisés...

Mais les expériences mystiques sont rares chez les druidistes (décorporations, voyages astraux, communication avec des entités divines...) et nous n'en avons eu qu'un témoignage, celui de Ludovic Louboutin / Kurun. Si nous n'avons pas recueilli d'autres témoignages à ce sujet, auprès de toutes les personnes que nous avons pu côtoyer dans ce milieu, ce n'est pas parce qu'elles ne souhaitaient pas en parler, mais bien parce qu'elles n'en ont pas vécu. Ce genre d'expérience est si important pour les croyants, pour toute personne en développement d'une spiritualité ou adepte de pratiques spirituelles menant à la transcendance, qu'elles en auraient témoigné. Nous pouvons aussi considérer l'importance d'une telle personne au sein d'un groupe, prouvant ses capacités spirituelles, ce que beaucoup auraient choisi de mettre en avant. Le changement d'état est donc avant tout social et culturel.

L'étude de cette recherche identitaire demande une transversalité scientifique. Un modèle heuristique des parcelles identitaires peut être établi, sur la base des travaux de Kay, Deaux et Perkins<sup>134</sup>. Ces trois parcelles coexistent en interdépendance : l'identité individuelle (notre personnalité), l'identité relationnelle (déterminée par notre rôle et notre rapport à l'autre, aux

---

<sup>133</sup> Selon Heidegger dans « *Sein und Zeit* ». Voir Grondin J., « L'herméneutique dans *Sein und Zeit* », dans Courtine F. (dir.), Heidegger 1919 - 1929 : de l'herméneutique de la facticité à la métaphysique du Dasein, Paris, Vrin, coll. « Problèmes et controverses », pp. 179 à 192. Voir également Ricoeur Paul, *Essai d'herméneutique I, le conflit des interprétations*, 1969.

<sup>134</sup> Cf. Deaux, Kay & Perkins, « *The kaleidoscopic self* », *Individual self, relational self and collective self*, Sedikides / Constantines / Brewer (dir.), Psychological Press – Taylor and Francis Group, Philadelphia, 2001, pp. 299 à 313.

proches), et l'identité collective (notre appartenance à une communauté). Nous considérons que les membres d'une communauté païenne font aussi partie d'autres communautés, le plus souvent en coexistence avec celle-ci ou en interdépendance : communauté professionnelle, musicale, politique , basée sur des origines géographiques, la pratique ou non du breton... Ces strates identitaires conditionnent l'individu par les archétypes, images et références qu'elles véhiculent, et c'est par elles que l'individu peut être défini. Le contexte du vécu influe sur les strates qui s'affirment : le comportement, actes et paroles diffèrent selon les *stimuli* reçus, fragile équilibre entre une réaction primaire, une réflexion et un contrôle. La religiologie, pour reprendre le terme inventé par Raymond Bourgault (jésuite enseignant au Collège Sainte-Marie de Montréal, Québec) en 1968<sup>135</sup>, doit donc prendre en compte, de prime abord, l'impossible définition de l'identité dans le cadre d'une étude des faits religieux, si ce n'est concevoir son aspect nébuleux ou kaléidoscopique.

Louis Rousseau, dans la continuité de Bourgault, explique que

“ Comme toute discipline empirique ayant pour objet une dimension de la condition humaine, la religiologie intègre plusieurs niveaux méthodologiques. Elle tient sa nature interdisciplinaire particulière de l'intégration des niveaux un (techniques) et deux (pluralité des sciences humaines) par le niveau trois où opèrent les théories et concepts qui construisent la spécificité irréductible de l'objet religieux. L'inclusion d'un quatrième niveau veut rendre compte de la subjectivité du chercheur, de ce qui motive les individus et convoque les groupes sociaux à développer un tel savoir intégrant de multiples regards analytiques sur un même sujet construit. [...] Selon les questions de recherche et les terrains empiriques à étudier, chaque démarche religiologique particulière privilégiera certaines techniques et certaines sciences humaines plutôt que d'autres.”<sup>136</sup>

C'est ce vers quoi nous avons aussi tendu dans cette thèse de doctorat.

---

<sup>135</sup> Voir « Département de religiologie. Objectifs et programme », *pro manu scripto*, 1er novembre 1968.

<sup>136</sup> Rousseau Louis, « La religiologie : une connaissance interdisciplinaire du religieux », *Histoire, monde et cultures religieuses*, n°26, pp. 109 à 120.

### 3- Le phénomène druidique, naturaliste et holistique, redessine les contours du fait religieux.

« Le mot religion est une étiquette pratique sous laquelle nous regroupons toutes les idées, actions et lois, tous les objets concernant l'existence et les propriétés d'êtres surhumains tels que Dieu. Mais tout le monde ne possède pas ce concept explicite d'une religion séparée du profane ou du domaine quotidien. »<sup>137</sup>

Pour de nombreux êtres humains, la religion est en effet quelque chose de supérieur qui guide chaque instant de la vie, chaque geste, chaque décision, chaque fait. Elle peut se ressentir dans ce que nous appelons de petites croyances, de l'ordre de la *fairy faith* ou du folklore, vécues au quotidien, comme dans l'acceptation de doctrines guidant les croyants tout au long de leur vie et berceaux de principes et de valeurs, tout autant que dans une foi en des ancêtres ou des êtres surnaturels.

Toute religion admet l'existence d'une réalité autre, au-dessus, au-delà, parallèle au monde commun, ou supérieure ou sur-naturelle ; une réalité immatérielle et une croyance en des êtres appartenant à ce niveau de réalité. Les schémas occidentaux ne peuvent s'appliquer à toutes les cultures, puisqu'ils dissocient réalité et méta-réalité, naturel et surnaturel, ce que ne font pas de nombreuses traditions religieuses non monothéistes, non occidentales. Le monothéisme a amené le monopole du concept de manichéisme, inconnu dans beaucoup de traditions possédant de nombreux registres plus ou moins hiérarchisés, ainsi que des représentations concrètes préférées aux concepts abstraits. Le druidisme oscille entre les notions issues du monothéisme et celles issues de la redécouverte de la culture antique celtique, de son interprétation et de diverses influences (christianisme, gnose, kabbale, théosophie, *New-Age*), dans un méso-paganisme. Quelques druidistes rejettent les références chrétiennes à partir des années 1930, et ce mouvement s'amplifie doucement après la Seconde Guerre Mondiale, jusqu'à voir sortir du creuset druidique des créations originales, à partir des années 1980. La religion amène la création de doctrines, de préceptes éthiques, de comportements rituels, d'élan mystiques, de prescriptions juridiques. Parfois, des réalités concrètes (ou des préceptes éthiques tel le végétarisme par exemple) sont transformés en préceptes religieux, des expériences particulières reçoivent des interprétations religieuses fournies par un clergé ou les responsables d'un groupe, ou encore par une personne considérée comme devin ou médium, selon la tradition et l'interprétation de celle-ci, mais aussi selon les objectifs des tenants de l'autorité religieuse. Il s'agit bien d'une spiritualité encadrée par des textes de références, des préceptes ou dogmes, des croyances, une foi et une mystique, que chaque pratiquant aborde à des degrés différents, selon son expérience vis-à-vis de la méta-réalité et du surnaturel, en fonction de son conditionnement (culture, éducation, imaginaire collectif...). Sont aussi à prendre en compte

---

<sup>137</sup> Boyer Pascal, *Et l'homme créa les dieux – Comment expliquer les religions*, op. cit., p. 20.

l'herméneutique, le(s) but(s) de l'individu (être) ou son simple cheminement (devenir) qui dépendent de sa culture, son éducation, son milieu social et culturel, ses lectures, ses rencontres, échanges, discussions, ses expériences spirituelles, mystiques et leurs interprétations. Il s'agit de déconstruire et reconstruire son identité spirituelle et culturelle face au « désenchantement du monde »<sup>138</sup>.

Nous disposons donc, dans le cadre de notre étude, de tout un spectre d'expériences, qui vont des sensations corporelles aux phénomènes mystiques. Ces expériences dépendent des personnes, des lieux, du rituel, par exemple. Paradoxalement, elles « échappent » à celles et ceux qui les vivent : elles ne les maîtrisent pas. Ces expériences doivent être analysées et interprétées dans une démarche phénoménologique puisque ce vécu est personnel, intime. Le phénomène nous amène à revoir notre vision de la religion, organisation de la gestion du fait religieux dans le cadre d'une tradition. Elle peut donc, dans le cadre de cette étude, être considérée comme la gestion du fait religieux dans le cadre de la nébuleuse druidique et / ou dans le cadre de chaque micro-communauté spirituelle. Des adaptations conceptuelles sont donc nécessaires.

Il nous semble nécessaire d'avoir un regard sur la religion et les pratiques religieuses se situant hors des concepts monothéistes bibliques. De plus, par souci scientifique, nous devons sortir « Dieu » de la théologie et de l'anthropomorphisme, afin de mieux appréhender la transformation de concepts divins en nouvelles divinités païennes ayant pour bases celles proposées par les mythologies celtiques et les apports extra-culturels adoptés par les divers groupes druidiques.

Le dieu omnipotent a une définition plurielle, et, nous l'avons vu, a amené érudits et penseurs à marcher vers un naturalisme et un panthéisme et, de nos jours, par une sortie des dogmes monothéistes. Cela passe par une troisième redécouverte des religions antiques (la première eut lieu à la Renaissance, la seconde avec le Romantisme) : celle où les dieux ne sont pas à l'image des humains mais sont des entités inaccessibles (ou presque) et puissantes, puisque liées aux phénomènes naturels, aux extrapolations sur l'après-mort, à un au-delà à la fois géographique et métaphysique, un inconnu dans l'espace (au-delà de la vie, tout autant qu'au-delà d'une géographie définie), dans le temps (la Création revécue par certains rituels, origine mythique dans un passé indéfini, un futur inconnu aux humains), où se mêlent la réalité physique de notre monde et

---

<sup>138</sup> Ce désenchantement, édicté par Max Weber dès 1904 dans son essai *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme* (trad. française, Paris, Plon, 2010), et en ce qui concerne notre étude, s'illustre par : le recul des croyances religieuses ou magiques face à la sécularisation et la modernité laïque : les archaïsmes religieux ne sont plus adaptés à l'évolution culturelle et psychologique moderne / l'opacité de l'orientation économiste du système mondial : peur de l'avenir, néo-millénarisme, théories apocalyptiques d'un côté, et parfois liée, la recherche d'un Age d'Or passé, idéalisé, fantasmé, comme référence et but nouveau à atteindre / une perte de repères éthiques découlant des deux points ci-dessus : quelles références pour ce monde qui semble s'écrouler malgré les efforts multiples ? Des repères éthiques à reconstruire.



plusieurs niveaux de conceptions et de perception de celui-ci. C'est-à-dire tout ce qui anime la métaphysique druidique : nous retrouvons ces différents thèmes à la base des réflexions sur le Tribann ou les cercles concentriques (Pughe, Iolo Morganwg, Berthou, Ladmiraault), concernant la forme et le contenu de cérémonies, pour ne citer que ces exemples.

Une initiation existe dans d'autres groupes, comme à la Kredenn Geltiek, héritière de celle apparue dans les années 1930, avec, d'un côté le trio Marchal - Tullou - Bayer du Kern, et de l'autre Lainé transmettant celle reçue au sein de l'Église de Hielscher ; puis, par ricochets dans tous les petits groupes issus de la Kredenn Geltiek. L'initiation existe aussi à Druvidia, au sein d'ateliers se déroulant après les cérémonies. Il y a donc des initiations symboliques, comme d'autres qui le sont plus profondément, transformant littéralement l'être, par le biais d'apports de connaissances renouvelant son rapport à lui-même et au monde (« un ensemble cohérent de traditions mythiques , une « conception du monde », et c'est cette conception qui est graduellement révélée au novice...<sup>139</sup> »), mais aussi par les expériences vécues lors de l'initiation (notions de mort symbolique – résurrection...).

### **Une relation protéiforme au divin**

Les rapports au divin dans le mouvement druidique actuel sont variables, allant de l'écologie sacrée au polythéisme (Ordre Druidique de Dahut ), en passant par un panthéisme ou un naturalisme holistique doté d'une spécificité celtique (Kredenn Geltiek, Druvidia...)<sup>140</sup>, ou encore une forme de spiritualité ouverte presque laïque (Gorsedd de Bretagne) teintée de militantisme breton ou celtique.

Nombre de druides d'aujourd'hui mêlent à leurs pratiques des influences d'autres aires culturelles. Bugale Lou, groupe druidique du Cap Sizun en Finistère, aujourd'hui non actif, usait, par exemple, du Ôhm bouddhiste pendant ses cérémonies : il s'agissait de le faire coïncider (car il se prononce AUM) avec le concept de Tribann, qui représente les « trois cris de la Lumière blanche » directement issue du divin. Cela illustre parfaitement les bricolages culturels (et donc culturels) auxquels sont confrontés les pratiquants d'une tradition, revendiquée à la fois comme authentique et en pleine évolution par les nouveaux contenus apportés. Il n'existe pas d'institution religieuse générale, chaque groupe est donc libre de s'organiser comme il l'entend, en dehors de tout dogme officiel, créant ses propres institutions, s'influençant les uns les autres. Une assise historique,

---

<sup>139</sup> Eliade M., *op. cit.*, p. 13.

<sup>140</sup> Plusieurs clairières de la Kredenn Geltiek utilisent le gaulois (sic) comme langue sacerdotale : Lou Lopez l'indique dans son mémoire de Master (*L'adhésion à des valeurs communes dans Ialos al Lanv, groupe druidique de la Kredenn Geltiek*, Université Paris Cité, 2022). Un druidiste aurait qualifié cette langue gauloise de « celtique reconstitué ». L'idée de ce druidiste et de son groupe est de retrouver une « langue originelle, pure ». Les noms bretons sont donc transformés par le gaulois : pseudonymes druidiques, noms de fêtes... Leur rejet de la langue bretonne passe par une volonté de se différencier des groupes utilisant cette langue, tout en recherchant un lien fort avec une authenticité celtique antique.

néanmoins, donne à la Gorsedd, la Kredenn Geltiek, ou Druvidia (à travers l'Ordre des Druides), un certain poids face à d'autres groupes, qui réagissent en rejetant le concept de filiations ou en en créant de nouvelles. Une assise culturelle est aussi à prendre en compte : celle d'un celtisme, considérée comme partie d'une spiritualité holistique, Imaginal dans lequel évoluent les archétypes utilisés par les groupes (divinités, symboles...).

*L'Homo Symbolicum*, pour reprendre l'expression de Gilbert Durand<sup>141</sup>, crée des variantes dans les archétypes, en fonction de sa culture, son historicité, ses buts. C'est toute la liberté de l'imaginaire. C'est le Hu Kadarn de Iolo Morganwg, Savoret et Kadith. Cela leur permet de créer ou de renouveler un système cosmogonique (et par extension des fêtes et rituels, des croyances), tout autant que de se présenter comme héritiers d'une « tradition druidique » floue, mais dont les prétendants détiennent les clés de compréhension et d'analyse, que seuls peuvent obtenir celles et ceux intégrant leurs groupes druidiques. Ils sont encore dans une démarche de justification des croyances et pratiques avant même d'expliquer le cheminement intellectuel et spirituel qui les a menés là, en s'arrangeant avec les sciences et en créant de nouvelles références mystiques ou religieuses, une nouvelle tradition.

La tradition est faite de « deux branches complémentaires <sup>142</sup> », celle orale et celle écrite, y compris quand elle s'écrit avec une majuscule (« Tradition ») lui donnant un caractère supérieur, un aspect moins populaire et folklorique. Étymologiquement, c'est « ce qui se transmet <sup>143</sup> ». Reprenant E. Douffé, R. Guénon insiste sur le fait que le concept de tradition peut se confondre avec celui de civilisation, en sociologie, puisque cela représente « l'ensemble des techniques, des institutions et des croyances communes à un groupe d'hommes pendant un certain temps ». Ce qui fait de la tradition la colonne vertébrale de la civilisation, dans cette optique. Lorsque les bardes et druidistes élaborent une nouvelle tradition, une nouvelle identité bretonne et celtique, ils élaborent donc les lignes directrices de ce qu'ils souhaitent être une nouvelle civilisation, celtique, naturaliste et holistique. R. Guénon distingue aussi dans la tradition deux filières : l'une religieuse, l'autre métaphysique<sup>144</sup>, cette dernière étant d'origine orientale, selon lui. Mais en Occident, ce qui semble propre à la civilisation, c'est une limitation de cette métaphysique, qu'il présente comme incomplète, et qui aurait dû être détachée de la théologie, que nous aurions laissée en héritage la « mentalité

---

<sup>141</sup> Gilbert Durand, 1921 - 2012. Philosophe disciple de G. Bachelard, il cherche à montrer que l'image et la Raison sont complémentaires. Pour cela, il élabore une méthode basée sur la symbolique et l'impact profond des mythes sur l'imaginaire de notre société. Manichéenne, sa méthode classe les symboles en deux familles : diurne et nocturne. Voir ses ouvrages : *L'imagination symbolique*, Paris, Presses Universitaires de France, 1964 ; *Sciences de l'homme et tradition – le nouvel esprit anthropologique*, Paris Tête de Feuilles – Sirac, 1975 ; *L'imaginaire – essai sur les sciences et la philosophie de l'image*, Paris, Hatier, 1994.

<sup>142</sup> Guénon René, *Introduction générale à l'étude des doctrines hindoues*, éd. Vega, Paris, 1952, p. 67.

<sup>143</sup> *Ibid.*, p. 68.

<sup>144</sup> *Ibid.*, p. 69.

judaïque » et « la mentalité grecque »<sup>145</sup>. C'est de cet héritage que souhaite s'éloigner le mouvement druidique. Il s'agit de renouer avec une tradition plus « celtique », et la métaphysique qui en découle, selon les pratiquants : une métaphysique en élaboration depuis trois siècles, mais qui passe, à leurs yeux, pour être multi-millénaire.

Le terme de « religion » est rejeté par la majorité des groupes druidiques : il revêt, pour eux, un aspect biblique, monothéiste et dogmatique. Ils lui préfèrent le terme de « spiritualité ». Pourtant, beaucoup de groupes ont des interprétations de mythes et de symboles qui leur sont propres, et, dans une logique d'institutionnalisation du groupe, ils recréent donc des dogmes. Paradoxe, encore une fois, illustrant la complexité du mouvement étudié : plutôt que de redéfinir eux-mêmes le terme définissant leur engagement, ils rejettent une appellation générique. Cela leur permet surtout de ne pas être confondu avec les religions abrahamiques, et de ne pas apporter de confusion quant à une éventuelle qualification de secte.

Autre cause de rejet : le christianisme s'est répandu, entre autres, car il a cette vocation universaliste (relier à la fois les hommes entre eux et au divin), d'être accessible à tout le monde, avec une initiation minimale (rituels chrétiens sacramentels, du baptême à l'extrême-onction), s'étant éloignée des Mystères gréco-orientaux<sup>146</sup>. C'est aussi cet aspect démocratique qui amène des druidistes à rejeter le christianisme : ils se considèrent comme une élite spirituelle et intellectuelle, héritiers des druides antiques, séparés de la masse des croyants du monothéisme. Dans leur construction identitaire, il leur faut se positionner contre des concepts et mettre en avant des particularismes à travers lesquels ils peuvent s'identifier, se définir.

Au sein même du mouvement, une redéfinition commence à pointer. C'est ce qu'indique la page d'ouverture du site internet de la Kredenn Geltiek Hollvedel, branche de la Kredenn Geltiek, dirigée par Alain Le Goff / Gobannogenos : il y est indiqué que « le druidisme est le savoir accumulé par les Celtes au cours des siècles<sup>147</sup> », sans réelles précisions temporelles. Quant au savoir accumulé, il est issu d'aires culturelles considérées par les pratiquants comme celtiques, mais aussi issu d'autres aires culturelles a pu être « celtisé », ou au moins assimilé par le biais du truchement holistique : le druidisme, paganisme celtique, est une part d'un naturalisme universel, donc tout ce qui est issu de ce naturalisme peut être celtique. Quelques druidistes (Le Fustec, Ladmirault, Berthou...) se sont penchés sur les ésotérismes juifs et chrétiens (comme la kabbale) dont les racines se perdent dans

---

<sup>145</sup> *Ibid.*, p. 70

<sup>146</sup> Eliade Mircea, *Initiation, rites, sociétés secrètes*, Paris, Gallimard /Folio Essai, 1992 (1<sup>ère</sup> édition 1976), introduction, p. I.

<sup>147</sup> Page consultée le 15 octobre 2021 à 20h30 : <http://www.druidisme.org/index.html>

les polythéismes antiques, les religions indoues et asiatiques, y trouvant des points d'accroche avec leurs propres pratiques (elles-mêmes issues d'un processus trouvant sa source dans le celtisme et l'interprétation de textes antiques mais aussi dans un attrait pour les spiritualités de l'Asie, concepts transportés par la théosophie tout autant que par les arts asiatiques, bâtis sur des symboles). L'indouisme, dernière famille polythéiste de l'Eurasie, fut érigée en référence par quelques pratiquants bretons, qui y trouvèrent des arguments pour se positionner dans les années 2000<sup>148</sup>.

C'est ainsi qu'Alain Le Goff / Gobannogenos, président et « *Uerdruis* » (il s'agit d'une interprétation du gaulois, que nous traduisons par « Grand-Druide ») de la *Kredenn Geltiek Hollvedell*, s'est rendu à Delhi, en Inde, en novembre 2001, au premier *World Congress for the Preservation of Religious diversity* (« Congrès mondial pour la préservation de la diversité religieuse »)<sup>149</sup>. Sur la page du compte-rendu du Congrès<sup>150</sup>, il n'est pas fait mention de druides ou même d'un représentant breton ou celtique, alors que le texte présentant le voyage du Breton en Inde indique que celui-ci avait été invité<sup>151</sup>.

Ce congrès international n'a pas eu d'impact dans le druidisme breton. Aucune reconnaissance internationale du druidisme breton, ou du druidisme tout court, n'a été faite.

Gobannogenos retourna à Jaïpur (Rajasthan) en Inde en 2006, au Congrès de *l'International Center for Cultural Studies*, accompagné d'un couple, et, à eux trois, ils représentaient « six groupes bretons<sup>152</sup> », dont les noms ne sont pas mentionnés. Là encore, la mention d'une petite délégation bretonne n'apparaît nulle part, même si nous ne doutons pas de leur présence : la reconnaissance du druidisme comme religion polythéiste ou courant religieux païen semble compliqué à assimiler pour les autres grandes mouvances polythéistes de la Terre, vu le peu de membres officiels qui y adhèrent et vu l'absence de reconnaissance officielle comme religion ou mouvement religieux. La seule reconnaissance est celle du *Druid Network*<sup>153</sup>, au Royaume-Uni.

---

<sup>148</sup> Un ouvrage, de Matthieu Halford et Bernard Sergent, a été publié en 2021 : *Druides et brahmanes indiens, aux sources d'un héritage indo-européen* (Almora éd.). Il fait le point sur les recherches comparatistes en mythologie et linguistique, postulant une communauté culturelle de fond entre la culture celtique antique (celle du druide) et la culture indoue (celle des brahmanes).

<sup>149</sup> Il n'y a pas d'informations concernant cet événement sur le site officiel de la *Kredenn Geltiek Hollvedel*, mais il existe une page internet sur la KGH qui nous informe sur les voyages d'Alain Le Goff en Inde : [http://www.religion.wikibis.com/kredenn\\_geltiek\\_hollvedel.php](http://www.religion.wikibis.com/kredenn_geltiek_hollvedel.php)

<sup>150</sup> *Ibid.*

<sup>151</sup> Après avoir mentionné que l'ouverture se fit par le Dalaï Lama des délégations sont mises en avant dans le texte, probablement parce que leurs revendications religieuses sont intimement liées à celles, plus pragmatiques, d'autonomie de revendications autonomistes et culturelles sur fond de violences dans les états où vivent les populations d'Amazonie, les Amérindiens, Africains, les Tibétains Un document mentionnant sa présence et résumant les objectifs du congrès est consultable ici : <http://www.millenniumpeacesummit.org/resources/oi/11.19.01%20-%20Dalai%20Lama%20Opens%20First%20World%20Congress%20for%20the%20Preservation%20of%20Religious%20Diversity.pdf>

Un résumé du congrès et les résolutions prises sont consultables ici :

[https://www.infinityfoundation.com/mandala/s\\_ot/s\\_ot\\_world\\_congress.htm](https://www.infinityfoundation.com/mandala/s_ot/s_ot_world_congress.htm)

<sup>152</sup> [http://www.religion.wikibis.com/kredenn\\_geltiek\\_hollvedel.php](http://www.religion.wikibis.com/kredenn_geltiek_hollvedel.php), *op. cit.*

<sup>153</sup> <http://druidnetwork.org>

Cette fédération a obtenu, le 21 septembre 2010, une reconnaissance comme organisme religieux de charité<sup>154</sup> : le druidisme est reconnu religion par la couronne britannique et les services de l'état, selon les critères de la loi britannique sur la charité (« *the commission was satisfied that Druidry is a religion in charity law and provides public benefit* »). Cette décision peut aussi alimenter la réflexion sur une définition provisoire de la religion, selon les critères de charité mais aussi selon les lois concernant les droits des humains.<sup>155</sup>

### **La religion et la spiritualité en druidisme**

L'anthropologie retient trois modes de rapport au divin : la religion, la mystique, la spiritualité. Ces trois modes peuvent cohabiter : cela dépend de l'évolution du pratiquant dans ces registres. Il passe par divers degrés de recherche, de connaissance de lui-même, par diverses expériences initiatiques et cognitives. Cela est valable pour l'impétrant à un groupe druidique, comme un festivalier en recherche d'informations sur les croyances pré-chrétiennes des Celtes, ou encore un artiste revisitant un symbole ou un archétype mythique, par exemple.

Les termes des sciences religieuses, il est vrai, ont le plus souvent une origine latine chrétienne primitive. Le défaut est que leur pertinence ne correspond qu'à des concepts à la fois chrétiens et latins, monothéistes, voire monothéocentres (avec adaptations possibles aux autres monothéismes). Mais alors, comment parler des autres religions ou traditions spirituelles ? Si nous n'avons qu'un vocabulaire issu d'une seule origine, nous devons piocher dans d'autres traditions afin de compléter et élargir les possibles définitions et concepts que recouvrent les nouveaux mouvements religieux, ou même les religions polythéistes. Sinon, nous nous retrouvons dans une impasse, ne pouvant rendre compte de la singularité ou des particularités des religions non-monothéistes et non-occidentales, ainsi que de celles regroupées sous l'expression de « nouveaux mouvements religieux ».

L'anthropologie des religions est affectée par « une certaine dispersion sémantique »<sup>156</sup>. Si des termes comme religion, croyance, rite, sont employés par différents acteurs du monde religieux ou des spécialistes de ces études, dans des contextes d'emploi (moments religieux, communauté, plan de réalité...), donc avec une portée heuristique différente, ils possèdent un même noyau conceptuel.

L'intérêt des sciences humaines est d'être engagées dans un processus continue d'affinement de

---

<sup>154</sup> <https://www.gov.uk/government/publications/druid-network>

<sup>155</sup> *Ibid.* « *This decision is significant because the commission had to consider the definition of a religion both in charity law and human rights law.* »

<sup>156</sup> Lenclud Gérard, « L'illusion essentialiste : pourquoi il n'est pas possible de définir les concepts anthropologiques », *L'ethnographie*, n°91-1, 1995, pp. 147 à 166.

son appareillage conceptuel au regard des réalités sociales, culturelles et historiques, voire même géographiques : elles prennent en compte ces données afin d'user au mieux de ces termes, en fonction de réalités parfois difficiles à circonscrire, comme la croyance, la coutume, le fond culturel et folklorique, la religion. Ces concepts n'ayant pas la même signification selon quel individu ou quelle communauté les vit, les revendique, les emploie, ils relèvent de domaines d'application empirique et théorique pour le chercheur.

Mais la définition ne peut se faire qu'en fin de recherche : si nous partons d'une définition déjà existante et fixe (parce que référente à un répertoire de sens légitime, « officiel »), nous ne ferons que chercher des exemples et contre-exemples à celle-ci, « épuisant le sens des termes dans une tautologie permanente »<sup>157</sup>. Cela amène aussi un « empilement d'exposés lexicaux » freinant la recherche et sa dynamique. Et cette facilité d'adoption de définitions préétablies ne correspond pas à la réalité.

Le terme de « religion » est un exemple d'évolution de l'usage du terme et de l'évolution du concept de religion lui-même. Émile Durkheim et Max Weber ne l'utilisent pas de la même façon dans leurs études. Durkheim, dans *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, paru en 1912, pose la définition qui sert généralement depuis, celle qui explique qu'« une religion est un système solidaire de croyances et de pratiques relatives à des choses sacrées, c'est-à-dire séparées, interdites, croyances et pratiques qui unissent en une même communauté morale, appelée Église, tous ceux qui y adhèrent »<sup>158</sup>. Si la référence à l'Église est éminemment chrétienne, la définition se voulait correspondre à ce qui était étudié. Cette référence monothéiste première ne peut correspondre à toutes les religions. Max Weber, lui, dans *Économie et société*, paru en 1972, aborde le fait religieux avec un autre regard, celui du sociologue : il se contente donc de lui donner une définition correspondant à son époque et son domaine scientifique de prédilection<sup>159</sup>. Les sociologues ont aussi dés-essentialisé les concepts, le « religieux » ayant remplacé la « religion », le « croire » ayant remplacé la « croyance ». Si cela montre une adaptabilité des concepts et des termes, nous entrons là dans une forme de diversification du vocabulaire, mais surtout dans « une dispersion du vocabulaire scientifique correspondant à l'éclatement théorique des disciplines qui les utilisent<sup>160</sup>. » La tautologie, encore une fois, n'est pas loin, et le cumul des vocables, qui reposent sur une étymologie commune gréco-latine et chrétienne (religieux / religion), reflète aussi un cumul de strates pesant sur l'usage même du mot, sur sa compréhension.

---

<sup>157</sup> *Ibid.*

<sup>158</sup> Durkheim Émile, *Les formes élémentaires de la religion*, Puf, Paris, 1985 (réédition), p. 65.

<sup>159</sup> Weber Max, *Économie et société*, éd. Plon, Paris, 1972 (éd. originale 1921). Voir aussi sa *Sociologie de la religion*, Paris, éd. Champs, 2013 (éd. originale française 2006).

<sup>160</sup> Obadia Lionel, *op. cit.*, p. 50.

La religion peut encore se diviser en deux formes, elles-mêmes définissant deux champs d'appréhension et de recherche différents mais complémentaires : pratiques religieuses émanant d'une profession de foi déterminée (catholicisme, protestantisme...) d'un côté, et, de l'autre, expériences primordiales où l'homme entre en relation avec ce qu'il conçoit comme sacré ou divin, provoquant chez lui un sentiment du « numineux<sup>161</sup> » ou d'une reliance. Le numineux, puissant et neutre, reste un mystère à la fois terrifiant (*tremendum*) et fascinant (*fascinans*). Ainsi, « numineux » permet de nommer tout ce qui dépasse l'humain et d'atteindre un état transcendant par la *coincidentia oppositorum*, rencontre paradoxale des opposés. C'est l'équilibre entre ces opposés qui est recherché à la fois dans l'élévation de l'esprit ou de l'âme, mais aussi dans l'approfondissement de la connaissance de soi.

La science subit donc, sur un tel sujet, la subjectivité et le champ de recherche de l'intellectuel, tout autant que l'enfermement possible dans un seul champ de recherche. Un compromis a pu être élaboré par Melford Spiro, anthropologue. Spiro indique que le terme « religion » a au moins deux définitions distinctes, selon l'usage : définition nominale (dans une communication ordinaire, avec un consensus minimum, sans besoin d'explications supplémentaires), et définition réelle (lorsque le terme est inclus à un dispositif de connaissances, nécessitant des explications précises des critères de définition)<sup>162</sup>. C'est ce dernier champ, réel, qui correspond à notre recherche.

La religion, si nous devons élaborer une définition provisoire dans le cadre de cette thèse, est un ensemble formé par un culte organisé au sein d'un groupe constitué, géré par un clergé minimal, avec parfois une doctrine et des pratiques cultuelles dont le but est le vécu, seul ou en groupe, d'expériences individuelles de reliance au numineux. La religion base son fonctionnement et ses doctrines sur une tradition, des textes-références, écrits considérés comme sacrés et réputés ayant été transmis d'abord oralement. Les doctrines sont issues d'interprétations de ces textes-références et de choix de pratiques de la part du clergé ou collégialement par le groupe, mais peuvent aussi être issues d'interprétations de la part des pratiquants, sur la base de leurs expériences, leur hiéro-histoire. Ici, nous pouvons parler de religion en mouvement (parce qu'en construction et plurielle), non institutionnelle.

Ajoutons que si la pratique cultuelle en groupe n'amène pas nécessairement de recherche personnelle de la part du pratiquant ou croyant, ni de remise en question des dogmes et doctrines,

---

<sup>161</sup> Otto Rudolf, *Le sacré*, Paris, PBP, 2001 (titre original : *Das Heilige : Über da Irrationale in der Idee des Göttlichen und sein Verhältnis zum Rationalen / Du sacré : sur l'irrationnel de l'idée du divin et de sa relation au rationnel*, 1917). Otto y définit le sacré comme quelque chose de neutre, considérant que les religions dominantes lui ont fait prendre un aspect déterministe qu'il n'avait pas au départ . Ainsi, sur la base du latin *numen* (« puissance »), il crée le terme « numineux » : une puissance supérieure et neutre, « absolument *sui generis* ». (p. 19 à 21)

<sup>162</sup> Spiro Melford, « *Religion, problems of definition and explanation* », *Anthropological Approaches to the study of religion*, (dir. Banton M.), Londres, éd. Tavistock, 1966, pp. 85 à 126.

puisqu'ils peuvent lui suffire, une pratique individuelle parallèle ou un détachement mental lors de la pratique en groupe permet un cheminement vers la mystique. Cela peut être complété par des études ou des expériences autres vécues (approche mystique, épiphanie...). C'est par ces biais que la relation à la transcendance est possible, ou par le biais d'une prière directe, adressée au dieu suprême ou à un de ses subalternes.

La religion est donc ici issue des expériences religieuses faites par l'individu, de façon personnelle, directe, mais le plus souvent au sein d'un groupe constitué. Il s'agit de se positionner face au divin, à soi-même, dans l'univers, de se préserver, de tenter d'influer sur un avenir incertain, de contrer la peur de la mort : ce sont là les raisons d'être d'une démarche individuelle d'évolution spirituelle, qui s'appuie sur le collectif. Le vécu social est du niveau du groupe (et développe un lien spécifique entre les individus, de type égrégora) et le vécu proprement immanent ou transcendantal est du niveau de l'individu. La religion, sous cet aspect, repose sur l'expérience et la création de liens avec le sacré, les différentes formes d'expression religieuse ne sont que différentes façons de croire et d'affirmer une foi.

Le refus du qualificatif de « religion », de prime abord, puis le fait qu'il s'agit de pratiques symboliques vécues par les druidistes, nous amène à considérer qu'une partie du mouvement druidique est bien dans une phase de « substitution » d'une religion à une autre, sans être réellement engagée sur le chemin de la foi et de croyances : nouveau folklore tenant à la fois de l'écologie, de la recherche d'une « spiritualité universelle », relevant de la création de pratiques religieuses légères, de surface, utiles dans une appréhension de la vie au quotidien, la recherche d'un équilibre, un bien-être du « ici et maintenant », sans plus de profondeur et de réel engagement sur un chemin initiatique ou d'évolution spirituelle. Même si cela ne représente pas un réel engagement religieux, cette métaphorisation de l'être est un pas vers un autre rapport à eux-mêmes, au monde, et participe au ré-enchantement du monde, à commencer par les individus.

Mais nous avons aussi relevé diverses expériences personnelles et de groupes, indiquant qu'il s'agit pour de nombreux pratiquants d'une réelle démarche spirituelle, voire métaphysique ou herméneutique. Il nous faut donc avoir à notre disposition un panel de concepts, de termes, et de passerelles entre les sciences pour mieux comprendre les phénomènes religieux et spirituels, et mieux les expliquer. Lionel Obadia classe cela en trois catégories<sup>163</sup> : les concepts « descriptifs et proches de l'expérience » (ici s'appuyant sur les recherches de Clifford Geertz), ceux à « moyenne portée heuristique » et enfin ceux qu'il considère comme « abstraits et problématiques ». S'il

---

<sup>163</sup> Obadia Lionel, « Terminologie des sciences des religions et vocabulaire anthropologique – retour sur l'abstrait et l'empirique dans le répertoire conceptuel », *Histoire, monde et cultures religieuses*, n° 26, juin 2013, éd. Karthala, pp. 41 à 57.



cherche, par ce classement, à définir des catégories terminologiques, nous pouvons nous appuyer sur sa démarche pour classer les expériences et le rapport des pratiquants à celles-ci, puisqu'il s'agit de chercher à nommer les phénomènes religieux vécus et les pratiques qui y sont liées.

Dans ce tourbillon sémantique, nous pouvons désormais considérer que des termes d'origine chrétienne sont utilisés en anthropologie pour parler de phénomènes non relatifs au christianisme, parce que nous n'avons pas de meilleurs termes, et parce que souvent le concept ou l'étymologie du terme correspond aussi aux phénomènes non chrétiens. Nous pouvons faire de même avec des termes extra-civilisationnels concernant des phénomènes étudiés aujourd'hui et pour lesquels nous n'avons pas ou n'avons plus de termes en français ou dans le christianisme en général. Il faut néanmoins conserver le fond étymologique et conceptuel de ces termes afin de ne pas se trouver en contradiction avec leur signification d'origine, ou trop éloigné de celle-ci, que leur heuristique soit conservée (dans un souci scientifique), même dans une démarche empirique. Cela aussi afin de pouvoir exprimer une variété d'expériences et de phénomènes, à l'aide d'une base de références académiques, et de permettre de poser des mots sur ces expériences individuelles ou de groupes (« phénoménographie »), afin de leur donner un « régime d'existence » (« ontographie »)<sup>164</sup>.

Si nous avons une approche historique, nous retiendrons qu'il y a eu rupture dans la transmission de la tradition des druides : il nous paraît donc nécessaire d'insister sur l'aspect « nouveau » du druidisme : il s'agit d'une création, non pas même d'une « re-création ». Avec tout ce que cela inclut d'interprétations et d'inventions. Mais cette rupture de la transmission d'une tradition des druides antiques n'est pour beaucoup pas un souci : selon les uns ou les autres, elle aurait perduré au sein des familles, des clans, du folklore, des traditions populaires... La « tradition » ne serait ici que le moyen de transport temporel de cet ensemble de concepts, symboles et archétypes : contes et chants, personnages / héros, artefacts, rituels... Ce n'est donc pas la tradition revendiquée multi-millénaire qui l'est, mais bien les archétypes et symboles qu'elle transporte qui le sont<sup>165</sup>.

Le hiérophante<sup>166</sup> n'a pas, lui, traversé les siècles. Le druidiste actuel, revendiquant une sacralité ancestrale, nous montre, par ses pratiques et ses croyances, qu'il est bien différent du druide antique, tout en revendiquant une tradition qui est avant tout populaire, dans laquelle se seraient cachées des traces de sa fonction sacerdotale.

D'un point de vue philosophique, la religion est le fondement de toute création culturelle, voire

---

<sup>164</sup> Ces deux termes sont issus des travaux d'Albert Piette. Voir son article « Ontographies comparatives : divinités et êtres collectifs », *Revue d'Ethnologie française*, n° 40 - 1, pp. 357 à 363.

<sup>165</sup> Nous reprenons ici la définition qu'en donne René Guénon, pour qui la tradition est « ce qui se transmet » à l'écrit comme à l'oral (Guénon R., *Introduction générale à l'étude des doctrines hindoues*, Paris, éd. Véga, 1952, p. 68).

<sup>166</sup> Hiérophante, du grec Ἱεροφάντης, de ἱερός, sacré, et φαίνειν, montre. Soit « celui qui montre les choses sacrées ». Titre du prêtre qui présidait aux mystères d'Eleusis, et qui enseignait les choses sacrées aux initiés, qui leur permettait d'accéder au sacré.

de la créativité elle-même. Elle est considérée comme un ferment de l'histoire ou, à l'opposé, comme un obstacle au progrès. Enfin, pour la métaphysique, la religion est le retour au fondement de l'être, au sens ultime de l'existence (l'évolution vers un état supérieur de l'esprit, de l'âme, une recherche de salut), à l'enracinement existentiel de l'homme : c'est sur ces thèmes que de nombreux pratiquants se retrouvent aussi.

Le pratiquant, en pleine construction de son identité, se cherche de nouvelles références, de nouveaux repères. La démarche des impétrants relève toujours d'une déconstruction identitaire et d'une volonté de reconstruction d'un monde d'abord intérieur, puisque celui de l'extérieur est vu comme désenchanté. La recherche de références et de valeurs pour lui-même est vue aussi comme nécessaire et positive pour ce monde qui s'écroule et qu'il aimerait voir se redresser. Il essaie de retrouver de l'espérance et du sens anciennement porté par la transcendance et le divin. Ainsi, le pratiquant en recherche de spirituel tente de reconstruire le divin et / ou le lien (la foi) de lui-même avec ces concepts transcendants. Pour l'aider dans son cheminement, l'initiation est nécessaire : au sein d'un groupe, guidé par un maître spirituel...etc. Seul, il est plus complexe de pratiquer une initiation qui amène, puisque c'est son sens, une transformation de l'individu par une mort et une renaissance symbolique.

L'expérience individuelle du sensible face à un phénomène, expérience aussi du contemplatif, de l'émotion, engendre toujours une supériorité des archétypes et des croyances sur la science. C'est une porte ouverte vers une liberté de conscience et une liberté spirituelle, puisque l'imagination permet des transversalités et des adaptations propres à chacun : les combinaisons sont infinies. En pratiquant des rituels, le pratiquant accède à une autre réalité, celle de son univers spirituel.

Ce « surréel », tel que l'a défini Gaston Bachelard (1884 - 1962)<sup>167</sup>, ou le « surrationalisme », produit une rupture dans notre façon d'être au monde et nous amène à voyager aux confins de celui-ci, et à aller au-delà, ouvrant la voie des possibles : au-delà de la mort, de la vie, de la réalité matérielle vécue. Le « *Dasein* » de Jung : « Sois ! ». C'est là le cœur de la mort et de la renaissance initiatique. Et cela, le druidisme le rend accessible à tous, par son aspect protéiforme.

Quant aux dogmes, ils existent à travers les interprétations des druides, des auteurs divers, de phénomènes, mais aussi de textes références (par exemple, la Grande Ennéade de la Kredo)

---

<sup>167</sup> Gaston Bachelard, 1884 - 1962, philosophe et épistémologue influencé par les travaux de C.G Jung, auquel il empreinte le concept d'archétypes et la puissance de l'imaginaire dans le rapport au monde de l'humain. C'est cet imaginaire qui crée un sur-réel, issu des profondeurs de la psyché, et donc plus puissant que le réel, qu'il supplante. Voir son ouvrage *La formation de l'esprit scientifique – contribution à une psychanalyse de la connaissance objective*, Paris, Vrin, 1938. Voir aussi les ouvrages qu'il a rédigé sur les éléments primordiaux, qu'il considérait comme les archétypes-bases de la vie psychique : *La psychanalyse du feu*, Paris, Gallimard, 1938 ; *L'eau et les rêves : essai sur l'imagination de la matière*, éd. José Corti, 1941 ; *L'air et les songes : essai sur l'imagination du mouvement*, éd. José Corti, 1943 ; *La terre et les rêveries du corps*, éd. José Corti, 1946 ; *La terre et les rêveries de la volonté*, éd. José Corti, 1948.

Geltiek). Nous souhaitons appeler aussi ici « dogme » tout ce qui est de l'ordre de l'organisation d'une cérémonie et qui ne varie pas d'un groupe à l'autre, comme des repères se retrouvant à travers les groupes étudiés : les lieux, les artefacts, le déroulement d'une cérémonie, les tenues, la prière du druide ; des dogmes organisationnels, qui renvoient tout de même à des références communes, comme les textes mythologiques irlandais, ou certaines divinités et leurs prérogatives.

Bien sûr, nous ne pouvons pas ignorer que pour d'autres, la religion n'est qu'un cumul d'incrédulités où l'homme se réfugie pour échapper soit à la réalité tangible et scientifique du monde, soit pour échapper à la véritable nature du divin : ne pouvant gérer seul son rapport au surnaturel et à la méta-réalité, il a besoin d'une communauté et d'un clergé (cela peut n'être qu'un maître spirituel) pour partager, comprendre et vivre sereinement le phénomène religieux. Mais domine ici encore la puissance des réalités devenues symboles, autre aspect du « numineux » : le processus de symbolisation, faisant collaborer conscient et inconscient dans une psyché unifiée, répondant à la « fonction religieuse » de l'âme ou de l'esprit, qui serait une donnée structurelle de l'humain<sup>168</sup>.

La relation au divin n'est pas spécifiquement religieuse, mais dépasse ce cadre et vaut tout autant en spiritualité qu'en mystique, ce qui convient bien à l'étude du druidisme.

La croyance religieuse est l'adhésion à un récit théologique construit dans l'histoire par des pères fondateurs, pour une communauté. C'est un récit parfois conçu comme venant d'un dieu lui-même, parfois écrit au nom d'un représentant, d'un prophète : création et organisation du monde, du cheminement de l'âme (les cercles concentriques)... C'est encore un récit oral passé à l'écrit, entre mythes et histoire, dont les pratiquants ont conscience de son origine plus humaine que divine.

Il y a, de la part des croyants, une forme de soumission aux fondateurs, ou leurs représentants filiaux, forme d'autorité. La foi est portée ou reportée sur ces personnes (reportée, dans le sens où en tant que représentants du divin, la foi en une divinité peut être reportée sur ses représentants). Il peut s'agir ici d'une adhésion sociale, puisque l'institution est garante d'une forme d'ordre social, garante de repères moraux et organisationnels dans le temps et l'espace, mais liée à un fonctionnement plus général, non pas seulement construite sur une relation de personne à personne.

Ils cherchent aussi la reliance avec les divinités et les ancêtres (Druvidia et ses contacts avec les esprits d'anciens druides, l'Ordre Druidique de Dahut et ses rituels spécifiques leur permettant d'appeler et d'être en contact avec leurs divinités...), rendu possible pour eux lors de rituels, moments synthétisant le social, le culturel et le religieux. S'il est question de foi, dans le sens de lien direct avec l'entité divine que le croyant conçoit, une définition ou une interprétation est

---

<sup>168</sup> Tardan-Masquelier Ysé, *Jung et la question du sacré*, Paris, Labin Michel, 1998, pp. 146 et 147.

difficile à établir puisqu'il s'agit d'une transcendance, avec le divin, phénomène intime, « à la découverte de son âme<sup>169</sup> ». Surtout, cela réduirait pour le pratiquant le contenu de sa foi aux métaphores communes de la croyance, aux généralités religieuses d'une communauté.

La foi et l'expérience métaphysique amènent le pratiquant à sortir ou s'éloigner des dogmes d'une institution religieuse, à lire et comprendre les textes-références à un niveau plus élevé, plus profond, plus symbolique. Un questionnement sur la foi, le fonctionnement de l'infrastructure religieuse, le rôle des détenteurs de l'autorité religieuse, est le début d'une quête spirituelle, qui peut revêtir l'aspect de l'évolution mystique. C'est l'origine de plusieurs dissidences dans le druidisme : la remise en question de dogmes, de pratiques et de leur fondement même. La quête spirituelle de quelques-uns a mené à la création de la Kredenn Geltiek, par exemple.

Nous avons rencontré divers stades de spiritualité, de religiosité, termes qu'il est nécessaire ici de mentionner et de définir, au moins temporairement et dans le cadre de notre étude, afin de mieux cerner les profils qui se dégagent de l'étude de terrain, et les vocations qui poussent tout un chacun sur le chemin de l'évolution spirituelle ou l'engagement religieux.

La spiritualité, revendiquée par la majeure partie des pratiquants du mouvement druidique, est une pratique individuelle intégrée à la vie quotidienne, libre de toutes références confessionnelles, nourries d'éléments divers issus de cultures différentes (dans une logique de bricolage culturel tel que le définit Lévi-Strauss). La spiritualité accompagne une philosophie de l'existence, une recherche individuelle du « Moi » dans le monde, au sein de l'humanité, une place et un rôle dans l'univers. La spiritualité accompagne aujourd'hui surtout une recherche de bien-être personnel. Considérée aussi comme herméneutique, la spiritualité permet de faire évoluer la connaissance sur et pour soi, elle mûrit des interprétations que le pratiquant fait, de son auto-critique, de son parcours aux influences multiples. Cette pratique individuelle est vue de plus en plus, ou le terme est considéré de plus en plus comme un phénomène de groupe, avec l'affirmation de pratiquer une « spiritualité païenne » ou « druidique », ce qui inclut que le pratiquant a conscience de faire partie d'une mouvance spirituelle regroupant un certain nombre de personnes. Sous cette forme, la spiritualité se base sur quelques textes références basiques (mythologies irlandaises, galloises...) et sur des concepts-types ou des archétypes personnalisables (la mort, l'autre-monde, un dieu solaire...), qui laissent apparaître les influences du pratiquants (l'herméneutique lui permettant de conscientiser celles-ci).

Le terme « spiritualité » est d'usage courant, aujourd'hui, au sein de notre civilisation, pour

---

<sup>169</sup> Jung C. G., *L'homme à la découverte de son âme*, Paris, Albin Michel, 1987 (1<sup>ère</sup> édition Genève, éd. Du Mont-Blanc, 1943), p. 296.

parler des nouveaux mouvements religieux ou de pratiques religieuses non-monothéistes, il est aussi souvent inclus à la nébuleuse terminologique où il se confond avec « sagesse », « pratiques rituelles » ou d'autres termes. Surtout, « spiritualité » se trouve être un des concepts-clés de la postmodernité religieuse, elle-même partie de ces concepts scientifiques « post – quelque chose », comme d'une impossibilité à définir l'évolution des sciences, des concepts et l'idée qu'il est nécessaire de tout renommer dès qu'un pas en avant est fait. Certes, nommer une chose, c'est lui donner une existence ; c'est aussi se l'approprier. Cela peut donc représenter un manque d'humilité et une illusoire volonté de maîtrise d'une science en constant mouvement. « Spiritualité », dans le cadre de la postmodernité religieuse, semble annoncer, justement, une révolution intellectuelle dans le rapport de l'individu au fait religieux et au divin, un « tournant spirituel<sup>170</sup> ». Mais si ce point de vue est valable pour les monothéismes, dépassés par de nouveaux rapports au divin et au cosmos, même s'ils les inspirent, est-il valable pour le druidisme ? Ce postmodernisme religieux peut être aussi considéré comme directement lié au « désenchantement du monde » de Weber, soit une logique de désengagement de communautés des faits religieux, pour se tourner davantage vers le fait politique, suivie d'un regain d'intérêt pour le ré-enchantement du monde par la (re)découverte d'un folklore, d'un fond mythique, de la recherche de soi et de sa place (ainsi que celle de sa communauté) dans le cosmos.

Cette postmodernité religieuse n'est pas institutionnelle, en ce qui concerne le druidisme, puisqu'il n'existe pas de clergé druidique reconnu par les institutions civiles ou par l'ensemble des groupes. Elle est individualisée, dé-théologisée, et si beaucoup considèrent qu'elle est dé-dogmatisée, nous avons vu qu'il existe tout de même des dogmes (comme la transmigration des âmes, par exemple, ou parfois un comput temporel propre au groupe druidique).

Nous retrouvons toutes ces possibles définitions (ou cette définition protéiforme) au sein du mouvement druidique : tous ces aspects apparaissent et peuvent définir les différents groupes étudiés. Mais ils apparaissent aussi à l'intérieur même d'un groupe, puisque chaque membre intègre le groupe dans une optique toujours différente d'un autre. L'unicité des membres nourrit l'aspect protéiforme d'une communauté, même si chaque groupe amène une partie des membres à égaliser ou lisser leurs propres croyances et pratiques, par une dogmatisation des pratiques, une liturgie, des textes-références. Nombreux sont encore celles et ceux qui viennent chercher des repères, des références, qu'un clergé ou une institution reconnue leur fournira. C'est là où l'aspect religieux (dans

---

<sup>170</sup> Aupers Stef, Houtman Dick, « The spiritual turn and the decline of tradition : the spread of post-christian spirituality in 14 western countries, 1981 - 2000 », *Journal of the scientific study of religions*, n° 46 – 3, 2007, pp. 305 à 320.

un sens de gestion d'un culte par un clergé) apparaît, alors qu'il est souvent rejeté dans la démarche première de l'impétrant. Ce n'est donc pas à la recherche d'une spiritualité que sont la majorité des cheminants, mais d'une autre forme de religion, en dehors du cadre monothéiste, sous la forme de petites organisations religieuses autonomes, avec leurs points communs et leurs différences.

L'aspect linguistique et littéraire celtique ou breton, qui dominait au XIX<sup>e</sup> siècle et jusqu'à la Seconde Guerre Mondiale, a été remplacé par un « lien spirituel mondial », ou au moins interceltique, zone aux contours fluctuants, incluse à un ensemble mondial de peuples, cultures et traditions vus comme naturalistes ou primitivistes, parallèles aux cultures dominantes matérialistes et consuméristes aux impacts fortement négatifs sur la nature, avec laquelle ils essaient de reconstruire ou renforcer leur lien spirituel tout autant que physique.

S'il n'est pas mis en avant, puisque le terme est passé de mode, nous avons noté une forme d'animisme dans le druidisme. En effet, les concepts de métempsychose et de réincarnation supposent que l'âme, après la mort physique, peut voyager et animer non seulement un être humain, mais aussi tout autre animal ou plante. Le naturalisme, ici, est poussé à l'extrême et laisse entendre que tout être vivant est doté d'une âme, ce qui le place à égalité avec les humains. Si nous considérons que dans les croyances panthéistes, tout être vivant a en lui une parcelle de divin, une âme, nous passons donc d'un naturalisme druidique à un animisme holistique de tendance celtique. Il n'est même plus question, pour les pratiquants, de paganisme : celui-ci est défini en regard des monothéismes. S'ils ne sont plus les références religieuses et métaphysiques des personnes en recherche de spirituel, « paganisme » et « païens » n'ont plus lieu d'être. D'où l'importance de se nommer eux-mêmes : ils conservent l'appellation générique de « druide », nimbée d'une aura mystique, à la définition plurielle, a-historique, a-scientifique. Se considérer druide, c'est pour eux faire partie d'une élite intellectuelle et spirituelle, qui se place contre ou face à l'élite académique et universitaire, répondant peu ou pas aux demandes des chercheurs<sup>171</sup>. C'est aussi l'illustration de leur reconstruction du monde : une nouvelle hiérarchisation convenant à la place qu'ils considèrent occuper, un accès à une sur-naturalité bachelardienne : tout ce qui, pour eux, n'est pas explicable par la nature elle-même, ni par la science. C'est un tout qui tend au primitivisme, et qui est de l'ordre de la réorganisation du monde par les pratiquants. Dans la *Persona* qu'ils ont prise, il leur faut être des récepteurs du sur-naturel, de ces phénomènes qu'ils vivent et que la science ne peut expliquer puisque d'abord subjectifs, résultant d'une hiéro-histoire et d'un conditionnement ;

Proposons donc, à ce jeu de vocabulaire, le concept de post-panthéisme, définissant le sur-naturalisme d'une frange du mouvement druidique.

---

<sup>171</sup> Écho à la devise du druidisme, « la vérité face au monde, » ou « à l'encontre du monde ».

#### 4- Une porosité à d'autres milieux

La renaissance rituelle fait d'eux de « nouveaux êtres » avec un nouveau nom. La quête est celle de la reconnaissance par ses pairs mais aussi par la société, doublée d'une volonté de changer de vie pour certains, de trouver un bien-être personnel par le biais de pratiques rituelles, ou encore de vivre des pratiques religieuses convenant à leurs croyances pour d'autres. Celles-ci « agissent comme un moteur qui pousse la personne à agir, à se comporter en conformité avec elle-même<sup>172</sup> » et son projet de vie, l'image qu'elle souhaite renvoyer d'elle-même à un collectif élargi, au-delà du groupe druidique, dans les autres sphères sociales du pratiquants, dans les autres tribus auxquelles il appartient.

Protéiforme, le druidisme ne se vit pas qu'en groupe. Il existe aussi des druides indépendants : ils ont en général fait partie d'un groupe pendant un temps donné, puis s'en sont allés, soit parce qu'ils avaient appris au sein du groupe tout ce qu'ils avaient à y apprendre, soit parce que les conflits entre personnes les ont amenés à quitter le groupe et à vivre le druidisme de leur côté. Cela ne les empêche pas de créer du lien et de transmettre des savoirs : certains continuent d'organiser des cérémonies discrètes et pour un cercle restreint de proches, ou encore organiser des conférences publiques pour diffuser leur vision du druidisme et discuter de thèmes connexes<sup>173</sup>. Notons que ces druides indépendants se joignent parfois à un groupe pour telle ou telle cérémonie qui leur semble importante et qu'ils ne veulent pas célébrer seuls.

Le marché des druides oscille entre les propositions de ceux-ci, des groupes et les demandes du public. Entre les deux, il y a des organismes qui mettent en place des conférences, des rencontres-débats, des colloques, événements payant ou non : *Keltia Magazine* organise un colloque, tous les ans depuis 2015 à la Mission Bretonne à Paris (payant) ; J-C Cappelli intervenait à la Maison des Sources, tous les dimanches d'été, pour des conférences aux thèmes variés (les fêtes celtiques, les Gaulois, le druidisme... - gratuit), mais celles-ci n'ont pas été reconduites cette année (2018), la Maison des Sources ne souhaitant plus collaborer avec lui ; l'Ordre Druidique de Dahut propose des conférences irrégulièrement sur les réseaux sociaux, payantes. Les demandes du public sont aussi liées à des modes, comme celle du « mariage druidique » ou de tout événement privé auquel les organisateurs veulent donner un caractère symbolique (baptême, funérailles...) : des

---

<sup>172</sup> Pujol Jacques, *L'accompagnement psychologique et spirituel – Guide de relation d'aide*, éd. Empreinte du temps présent, Paris, 2007, p. 216.

<sup>173</sup> Jean-Claude Cappelli du côté de Brocéliande, par exemple, ou le druidiste Bran Du sur son blog.

défraiements sont demandés par les druidistes pratiquants ces rituels, et certains se font en plus payer à titre privé (dans la Gorsedd, par exemple).

### Une cérémonie spécifique de la Gorsedd pour le Samain Fest

Le Grand-Druide Morgan, accompagné de plusieurs membres (bardes, ovates et druides), en tenues civiles, est venu à plusieurs reprises sur le festival Samain Fest (2017, 2018, 2022), afin d'y pratiquer une cérémonie de Samhain / Heven et de présenter une conférence (le thème est indéfini et s'y mêlent à chaque fois l'histoire du druidisme, de la Gorsedd, la fête de Samhain et d'autres concepts inhérents au druidisme).

Le Samain Fest, festival de musiques « *metal* », est organisé pour récolter des fonds afin de soutenir les écoles Diwan de la région rennaise, rassemble chaque année, le temps d'un week-end, entre 400 et 600 spectateurs. Il se déroule traditionnellement le dernier week-end d'octobre ou le premier de novembre, à La Mézière, en Ille-et-Vilaine (35). Nous évoquerons ici des éditions 2017 et 2018, puisqu'elles montrent une volonté des organisateurs d'être les acteurs d'un ensemble allant, pour eux, au-delà de la musique : défense de la pratique du breton, volonté de diffuser ce qu'ils considèrent être la tradition bretonne, vivre dans l'espace-temps de transgression qu'est le festival des pratiques considérées comme païennes et celtiques.

Le président de l'association organisatrice, Charles, est entré comme à la Gorsedd en 2021. Sa démarche remonte à plusieurs années puisque c'est lui qui a initié l'intervention de la Gorsedd sur le festival qu'il organise. Il n'est pas le seul à être tenté par le paganisme celtique, le druidisme, dans cette culture musicale : nous avons constaté l'intérêt croissant pour le paganisme, les cultures scandinaves et celtes, grandirent au sein de cette mouvance, depuis plus d'une dizaine d'année. C'est un foyer de futurs membres de groupes païens ou druidiques, ou de pratiquants du paganisme, dans un cadre personnel ou de petits groupes autogérés<sup>174</sup>. Il est à noter que plusieurs membres de ce courant fréquentent tout autant les *festoù-noz* que les concerts de *metal* : ils y retrouvent un même

---

<sup>174</sup> Un couple de participants, l'un musicien et l'autre enseignante, ont décidé en 2021 d'organiser une fête début juillet, sous le signe du soleil, chez eux, dans la campagne des Côtes-d'Armor. Ainsi, une cinquantaine de personnes s'est retrouvée pour ce moment qui ne comportait aucun rituel, aucune cérémonie. Il s'agissait, pour les participants, de se retrouver autour de concerts (folk et *black metal*), de partager des boissons artisanales (bières, limonade, hypocras) faites de façon professionnelle par des membres de ce petit réseau autonome, ainsi que des plats végétariens, de découvrir les créations artistiques de quelques photographes, créatrices de cette mouvance où se mêle paganisme (dans le sens de pratiques liant les participants à la nature, aux cycles, en dehors de tout cadre judéo-chrétien), musiques extrêmes et folk. Ici encore, comme aux Feux de Beltane, un feu rassemble les participants en fin de soirée. Un mois après, pour Lugnasad, c'est à l'endroit où se déroulaient les feux de Beltane que fut organisée une soirée entre fest-noz et musiques folk / *metal*. Enfin, une rencontre culturelle et musicale privée s'est tenue à l'équinoxe d'automne, sur le site de ce qui fut les Feux de Beltane, organisée par le même label, le même brasseur artisanal et une partie de l'ancienne équipe.



rapport physique à la musique, une pratique pouvant mener à une forme de transe, une culture de la fête, un lien fort (un « divin social ») entre les participants.

De plus, de nombreux « fans » de musiques à la fois extrêmes et néo-folk font des études d'histoire, d'archéologie, de linguistique, d'anthropologie, de musicologie..., comme certains membres de groupes<sup>175</sup>. Ces personnes se retrouvent sur certains festivals pour des conférences et des échanges, des discussions sur l'Antiquité Occidentale, les mythologies, les rapports à la mort et à l'Autre monde, les liens entre l'homme et la nature, les spiritualités païennes, les influences extra-civilisationnelles dans le développement des nouveaux mouvements religieux<sup>176</sup>.

En recherches de références culturelles ou pour vivre pleinement leur paganisme, les amateurs de ces styles de musiques vivent leur spiritualité dans leur intimité, quand d'autres la vivent pleinement lors des festivals où ces personnes se retrouvent : Samain Fest, ou les Feux de Beltane, pour en citer un autre<sup>177</sup>.

Il s'agit, pour la Gorsedd, de se positionner en dehors de sa zone de confort, auprès d'un milieu musical et culturel avec lequel elle a des accointances (symbolique, attrait pour le paganisme et les spiritualités alternatives). Une partie du public de ce festival se qualifie de « païen », vivant ce paganisme à travers des festivals de musiques, des attributs vestimentaires et des marqueurs identitaires (tatouages...) illustrant leur paganisme, où peuvent se mêler les influences scandinaves (« vikings ») et celtiques. Ce public est en recherche de références et de référents. Le Grand-Druide, mais aussi l'organisation du festival Samain Fest, considèrent que c'est aussi leur rôle de proposer à ce public une cérémonie, une rencontre autour de discussions thématiques.

Le Grand-Druide Morgan a donc ritualisé à proximité de la salle de concerts, le samedi matin de chaque édition mentionnée. Le public qui le désirait pouvait se joindre au rituel. Il s'agissait du même rituel que la Gorsedd utilise pour sa propre cérémonie de Samhain, mais simplifié, à chaque fois. Les druides, bardes et ovates présents à ses côtés ont les mêmes fonctions que lors d'une

---

<sup>175</sup> Par exemple, le chanteur et guitariste du groupe Temple of Baal (France) est agrégé en musicologie. Le guitariste de SepticFlesh (Grèce) est spécialiste universitaire de l'antiquité grecque. Le fondateur du projet Ar Bard (Bretagne) est spécialiste de la lyre gauloise, celui du groupe Cult of Fire (Hongrie) est spécialiste des religions hindoues, celui de Délétère (Québec) est doctorant en histoire et spécialiste de Bède le Vénérable, pour ne citer que ces quelques groupes illustrant plusieurs facettes de cet univers musical.

<sup>176</sup> Les festivals norvégiens Inferno et Midgardsblot proposent à chaque édition des interventions d'universitaires sur ces sujets.

<sup>177</sup> L'organisation avait prévu, à la troisième et quatrième édition, une cérémonie en extérieur, rassemblant public, musiciens, organisation. Il s'agissait pour eux non pas de mettre en place une cérémonie religieuse, mais plutôt symbolique. Le public était assis en demi-cercle autour d'un feu, et entre ce feu et le public se trouvaient plusieurs musiciens folk animant les rituels de leurs mélodies. Un des organisateurs s'est chargé de la mise en scène, mais aussi de mener ce rituel basé uniquement sur des symboles : le feu, un crâne de bouc, une boisson alcoolisée bue dans un bol en bois, avec une gestuelle montrant un partage symbolique avec le divin (bol en bois élevé vers le ciel, puis quelques gouttes versées au sol). Rappelant au public les archétypes que sont le soleil, la lune, le jour, la nuit, ou encore l'aspect sacré d'une fête, il éveilla chez eux un sentiment d'unité.

cérémonie de la Gorsedd. Si l'ensemble des rituels est simplifié (centré tout de même sur l'appel aux âmes des défunts), les officiants autorisent les participants à former le cercle sacré, dans un lieu où il n'y a pas de cromlec'h ni aucun autre monument en pierre. Il est intéressant de noter ici qu'en dehors des cérémonies officielles du groupe, il peut y avoir des adaptations, afin de proposer une cérémonie à un public non initié tout en le faisant participer.

Le **Samain Fest** a été créé par des parents d'élèves des écoles Diwan de la périphérie rennais. Se développant chaque année un peu plus, c'est un festival réunissant des parents d'élèves de Diwan et des amateurs de musiques *rock*, *hard-rock* et *metal*, le dernier week-end d'octobre, à la Mézière (35). Militants, les organisateurs ont décidé en 2016 d'ouvrir le festival par une petite cérémonie gérée par le druide Kurun (Ludovic Louboutin) de la Gorsedd, puisque, pour les organisateurs, c'est le groupe druidique historique principal et celui qui milite le plus pour la Bretagne, la langue bretonne, les droits des Bretons. Nous avons nous-mêmes participé à cette cérémonie comme traducteur du breton en français. Cette expérience nous a permis de constater l'intérêt du public « *metal* » pour ce genre de rituels, qui, pour eux, a du sens dans le contexte d'un festival de musiques extrêmes sur fond d'esthétique considérée comme païenne. Nombre d'amateurs de ces musiques se reconnaissent dans les symboles utilisés et les thèmes développés par les artistes. Bien sûr, l'usage de la langue bretonne légitime pour les organisateurs que cette cérémonie ait lieu. En 2017, la même cérémonie n'a pu se faire, mais la présence du Grand-Druide est à noter, accompagné de quatre membres de la Gorsedd. Après une conférence de notre part sur l'histoire du druidisme en Bretagne, le Grand-Druide et ses accompagnateurs ont présenté la Gorsedd, et leur version de son histoire ainsi que leur vision du druidisme. Il est à noter que ceux-ci sont arrivés pendant ma conférence et ont écouté celle-ci. Nous avons discuté avec Ludovic Louboutin / druide Kurun de nos interventions respectives : plusieurs membres de la Gorsedd soutenaient depuis leur cérémonie de 2016 que la Gorsedd n'a pas à participer à ce genre de festivités. Pourtant, d'autres comme Kurun, trouvent que renouer avec les fêtes profanes, d'autant plus où ils trouvent un public intéressé, ne peut être que positif. C'est aussi pour lui comme quelques autres (entre autres ceux présents en 2017 au festival), une façon de renouer aussi avec les pratiques de la Gorsedd à ses débuts. Cela fait donc débat au sein du groupe.

Il existe d'autres festivals axés sur ces thématiques : Les Feux de Beltane (de 2016 à 2020), dans la campagne de Quimperlé (29), ou L'Homme Sauvage, dans les Pyrénées Orientales (fin septembre), aux sonorités plus industrielles, folk et expérimentales, par exemple. Dans les festivals de *pagan / black-metal* particulièrement, puisqu'ils développent une thématique païenne, la musique démultiplie l'imagination : elle permet de s'évader, de construire des images, d'associer des sons, des mélodies, des rythmes, à des événements, des paysages, des personnages. Il s'agit de chercher des références pour sa construction personnelle, mais aussi des êtres et des histoires dans lesquels se reconnaître : même si on ne les a pas vécues, c'est ce qu'elles véhiculent qui importe, ce qu'elles représentent, ce qu'elles symbolisent. Ce sont ces images primitives ou primordiales<sup>178</sup>, parce que fondatrices (d'un changement en l'être, d'une évolution, du passage d'un état psychique à un autre...) qui lient chaque amateur à ces pratiques musicales et aux codes sociaux développés et qui existent au-delà des souvenirs personnels. C'est aussi l'identification à quelqu'un (un ancêtre plus ou moins mythique, une divinité, un grand guerrier...) ou quelque chose (un animal sacré, un archétype...) qui intéresse dans les mythes, plus que l'envie de comprendre ce que pensaient ces anciens peuples-références, comment ils voyaient le monde, comment ils imaginaient leurs dieux, la création du monde, son organisation, comment ils vivaient. Cela est d'autant plus fort quand il s'agit de mythes transposés dans l'univers musical, par le biais de sonorités, de costumes, de textes, d'attitudes, développés par les groupes et en conséquence adoptés par les spectateurs. Il s'agit de faire partie d'une communauté, avec ses codes, ses rites, dans une cohérence qui n'est valable que pour cette communauté. Moment de fête, c'est aussi un moment rituel dans nos sociétés occidentales, la musique ayant toujours été utilisée pour la liturgie, la transe, l'animation. lui conférant un aspect sacré, qui plus est dans les styles développés lors de ces festivals<sup>179</sup>.

<sup>178</sup> Images primitives qui recourent le concept d'atavisme, que Jung a lui-même exploré aussi.

<sup>179</sup> Au sujet du *pagan black-metal* en Bretagne, voir les annexes.

## 5- L'influence du néo-chamanisme

Il existe aussi des druides indépendants : ils ont en général fait partie d'un groupe pendant un temps donné, puis s'en sont allés, soit parce qu'ils avaient appris au sein du groupe tout ce qu'ils avaient à y apprendre, soit parce que les conflits entre personnes les ont amenés à quitter le groupe et à vivre le druidisme de leur côté. Cela ne les empêche pas de créer du lien et de transmettre des savoirs : certains continuent d'organiser des cérémonies discrètes et pour un cercle restreint de proches, ou encore organiser des conférences publiques pour diffuser leur vision du druidisme et discuter de thèmes connexes<sup>180</sup>. Ces druides indépendants se joignent parfois à un groupe pour telle ou telle cérémonie qui leur semble importante et qu'ils ne veulent pas célébrer seuls. Jean-Claude Cappelli (Tréhorenteuc, 35) et Bran Du (Pléneuf-Val-André, 22) sont de ceux-ci. M. Cappelli ne célèbre plus en groupe, mais est déjà passé comme visiteur au Gorsedd Digor. Il a publié sur sa vie et son expérience de druidiste. Bran Du ne fait pas de conférences mais tient un blog, « les dits du Corbeau Noir » où il recense de nombreuses informations sur le monde druidique. Il organise des cérémonies discrètes ou y participe. Ces deux membres, actifs à leur manière, du monde druidique breton, illustrent la volonté de quelques personnes, anciennement impliquées dans des groupes, de vouloir continuer seuls leur vie spirituelle. Les conflits entre membres et la concurrence pour diriger des groupes peuvent amener des pratiquants à s'en éloigner. L'attrait pour des références à la fois plus exotiques et possiblement vues comme régénératrice d'un mouvement spirituel moribond, se profile. Pascal Lamour, se qualifiant de druide, en plus d'être un auteur prolifique sur le thème des plantes et des médecines douces « druidiques », indique être un musicien « électro-chamane ». Tout en cherchant à s'éloigner des pratiques spirituelles et liturgiques des groupes que nous avons étudiés, de nouveaux pratiquants revendiquent une tradition celtique non druidique, mais chamanique (parfois qualifiées de « chamaniques celtiques »). Cela entre aussi dans le cadre de la recherche de filiations ou de références toujours plus anciennes, aux confins de l'histoire et du mythe. Il y a, avec la référence aux chamanes, quelque chose de presque historique, des rapports possibles aux civilisations du paléolithique et/ou du néolithique : quelque chose d'éloigné dans le temps, donc de plus authentique, de plus véridique car plus pure, plus proche d'une origine de la spiritualité telle que peuvent la concevoir les pratiquants. C'est aussi une référence éloignée géographiquement (la Sibérie) et à la fois considérée comme universelle : « chamane » est un terme générique englobant de nombreuses pratiques rituelles, de différents peuples et de différentes ères historiques, visant à atteindre un autre état de conscience, dans des buts parfois très divers.

---

<sup>180</sup> Jean-Claude Cappelli du côté de Brocéliande, par exemple, ou Bran Du sur son blog.

L'ensemble du monde druidique breton se trouve confronté à une montée de nouveaux courants spirituels, eux-mêmes issus de la culture *New-Age*, depuis les années 1980, avec un *crescendo* depuis le début des années 2000. Une des caractéristiques de ce phénomène est d'avoir eu du mal à se trouver un nom et une définition. Si cette dernière n'est toujours pas établie, un terme a, quant à lui, fait l'unanimité, car reflétant une recherche d'exotisme, recelant une dose de mystère, et n'ayant pas le côté folklorique qu'a le druide, ni son côté celtique, qui pouvait sembler restrictif : ce nouvel élan spirituel, proprement occidental, souhaite mettre en avant un universalisme à travers un primitivisme, se voulant rassembleur et uniformisant. C'est ainsi que le chamanisme a fait son apparition sur le marché des spiritualités alternatives, le chamane étant vu comme un être spirituel et un guide des nouveaux chercheurs de spiritualité.

Il existe une forme de déracinement du phénomène chamanique, une transposition de pratiques d'une culture vers d'autres cultures, ici, la culture celtique, avec l'appellation de « chamane celtique ». Derrière ce terme se cache donc une multitude de phénomènes, de pratiques, de rituels, avec quelques points communs mais surtout des différences primordiales : cela va de la pratique du tambour dit chamanique, permettant d'atteindre un état de transe et tenter de communiquer avec des esprits (ancêtres, anciens chamanes), à la consommation de produits psychotropes ou des stages de sensibilisation aux énergies de la terre.

Surtout, il y a une volonté occidentale de diffuser (ou de voir diffuser) ces pratiques multiples dans des lieux considérés comme proches d'un primitivisme fantasmé, romantique, loin de notre société industrielle et de consommation. La recherche de nouveaux idéaux, de nouvelles valeurs, auprès de peuples et de cultures géographiquement éloignées de l'Occident (cultures mongoles, maoris, amazoniennes...), amène un transfert de cette recherche vers des cultures considérées comme ayant conservé des pratiques archaïques. Par connexion, il y a aussi une projection sur les peuples de l'Antiquité, vus comme plus proches d'une nature avec laquelle une harmonie se maintient, dont les druidistes actuels, qui plus est en Bretagne (en tant que territoire fantasmé) aux yeux du grand public et d'eux-mêmes, seraient des héritiers. C'est ainsi que le druide, proche du brahman indien<sup>181</sup>, se retrouve assimilé au chamane des sociétés nomades sibériennes, comme étant le dernier représentant d'une spiritualité préhistorique ayant traversé les âges, réceptacle d'un savoir multi-millénaire, medium ou transmetteur d'une médiumnité entre notre monde et le monde des esprits ; cela relevant plus de l'interprétation floue des fonctions et rôles des *Persona* indiquées que d'une réalité scientifique et culturelle, les pratiquants adoptant d'abord le nom d'une fonction, nimbé d'une aura particulière dans l'imaginaire (ici, « chamane »), déclinant un rôle et des fonctions en

---

<sup>181</sup> Les religions indoues sont aussi appelées religions brahmaniques, le brahman ayant la responsabilité des sacerdoces polythéistes des divers cultes composant cette famille religieuse.

rapport avec leur propre vécu spirituel et leurs pratiques, non en lien avec la réalité traditionnelle de la fonction du sacerdote ou médium dans sa communauté<sup>182</sup>.

Il est donc possible de trouver un « néo-chamane » à Tahiti, un « néo-druide » au Québec. Mais aussi en Bretagne. Ce mouvement, aussi holistique soit-il, est d'origine occidentale et imposé au reste du monde. Il se couvre de *New-Age*, de recherche de bien-être personnel, de re-connection avec la nature et son « Soi », pour ne pas montrer de prime abord son aspect mercantile.

Danièle Vazeilles, en 2008, emploie le terme de « néo-chamanisme celtique » pour parler du druidisme, qui, pour elle, n'est qu'une des multiples versions d'un mouvement planétaire<sup>183</sup>. Elle ne donne pas de définition de ces termes, évoquant la possibilité de pluriels. La Bretagne et ses druides sont oubliés, sauf à travers des citations de spécialistes, réduites à une mention du couple Guyonvarc'h – Le Roux. L'auteure oublie l'aspect récent de l'histoire du druidisme, en tant que tradition en constante évolution, au profit d'une recherche de connexions toutes relatives de certains groupes celtiques, essentiellement anglo-saxons dans ses travaux, avec des peuples autochtones amérindiens les ayant inspirés, tel les *medecine-men* Sioux (qu'elle a particulièrement étudié).

L'usage de ce terme, « néo-chamanisme », commun et générique, est un phénomène proprement occidental : faire sienne une forme de spiritualité extra-civilisationnelle, dans un ailleurs à la fois géographique et temporel, dans une tentative de reconnection avec la nature dans son ensemble, et libération de sa nature humaine des affres de notre monde moderne. Le chamanisme, dans cette version simplifiée, est d'apparition récente, adaptation finalement folklorique d'une tradition dont les pratiquants ne relèvent le plus souvent que quelques aspects utiles à leur développement personnel ou leur recherche spirituelle, et ne reconnaissant pas le rôle ou la fonction communautaire. De plus, le terme est devenu rapidement un « fourre-tout » tel que le fut le terme de « druide » auparavant : c'est ainsi que « chamane » est utilisé dans notre société pour parler de pratiques spirituelles, de divination, de médecine traditionnelle, de rituels initiatiques, dans de multiples cultures, pour lesquelles il existe pourtant des appellations et entre lesquelles il existe des différences de pratiques et de fonctions : Premières Nations amérindiennes, Bamileke de Côte

---

<sup>182</sup> Nous renvoyons à l'ouvrage de Clottes Jean et de Lewis-Williams David, *Les chamanes de la Préhistoire. Texte intégral, polémiques et réponses*, Paris, Points / La maison des roches éditeur, 2001. Le chamane, conçu par les auteurs comme un personnage central des sociétés du Paléolithique supérieur, n'a pas la même fonction, selon leurs conclusions, dans toutes les sociétés humaines de cette période. Il y a une adaptation de la fonction chamannique au fonctionnement de chaque société, selon les références culturelles, religieuses et l'environnement. Des constantes sont relevées, notamment... Néanmoins, ce regard sur le chamanisme paléolithique rend compte des différences avec celui vécu ces derniers siècles par les populations de Sibérie. C'est de ce territoire que vient le terme *çaman* / chamane / chamane. Décliné sous toutes les cultures, il sert à qualifier un personnage central d'une communauté, doté de pouvoirs reconnus par la communauté, sans être un sacerdote. Le terme est devenu générique.

<sup>183</sup> Dans un article intitulé, « Connexions entre le néo-chamanisme et le néo-druidisme contemporain – étude en anthropologie comparée », *Cahiers d'études du religieux*, n°3, vol. III « transmission, traduction, propagande », 2008. Disponible ici : <https://doi.org/10.4000/cerri.161>

d'Ivoire, Aborigènes d'Australie, dans le cadre du renouveau culturel polynésien, celui de l'étude de peuples autochtones d'Amazonie....

Le témoignage de Gavriil Ksenofontov (1888 - 1938), ethnologue d'origine yakoute, est encore peu utilisé et pourtant primordial, car il témoigne des rituels chamaniques de Sibérie de l'après Première Guerre Mondiale. L'ouvrage<sup>184</sup> a été interdit en URSS, et n'a été traduit et publié en Europe qu'en 1998. L'auteur a parcouru les steppes sibériennes, a vécu avec différents peuples et a mis en avant les caractéristiques du chamanisme sibérien<sup>185</sup>, que nous pouvons résumer ainsi : le chamane sibérien est un sujet inadapté à la vie en société, en proie aux hallucinations, souffrant parfois de complexes psychopatiques, morbides et hystériques. Y sont associés des problèmes psychosomatiques<sup>186</sup>. Par divers moyens, le chamane se plonge dans un état d'hypnose et de dissociation mentale dans lequel il a des visions, il jouit de la « seconde vue », révèle un possible avenir, accomplit des exploits physiques et psychiques. Il est possédé, par intermittence ou d'une manière continue, par un être spirituel qui s'exprime par sa bouche et inspire ses actes.

Ksenofontov précise que le chamane doit avoir une maladie mentale, reconnue depuis l'enfance, ou parfois se manifestant à l'âge adulte. Il faut attendre une crise où le futur chamane reçoit le don de prémonition, pour que commence une réelle initiation. Celle-ci débute par le rite du « dépècement » (*etteni*) : les esprits des chamanes prennent possession de son corps. Il s'agit d'un rituel de mort et résurrection, pas uniquement symbolique puisque le prétendant peut rester plusieurs jours dans un état cataleptique, respirant à peine, recevant un peu d'eau. Dans cet état, les esprits lui communiquent divers secrets pour détecter et soigner des maladies, pour faire la divination, et pour devenir le lien entre la communauté et les esprits.

Un prétendant peut être accueilli chez un chamane qui devient son maître, après ce rituel. Celui-ci l'initie, mais a besoin de l'esprit d'un ancien chamane pour le faire. Une sorte de filiation ou de lignée se crée alors. L'initié subit lui aussi une possession, qui le confirme comme chamane.

S.M. Shirokogoroff<sup>187</sup>, anthropologue russe, remarque néanmoins que les chamanes Toungouses, qui recourent à des moyens artificiels pour entrer en transe et prolonger celle-ci tout le temps de leur séance, doivent disposer d'un corps sain et d'un système nerveux solide. Sinon des maladies mentales entraveraient leur adresse à produire la condition extatique. Il marque là une légère inflexion par rapport aux constats de Ksenofontov, mettant en avant l'usage de drogues, qui ne doit pas être perturbé par des soucis mentaux ou physiques préexistants. Cela s'explique par le fait que ces pratiques sont utiles à la communauté, puisque participant aux soins des individus, à créer ou conserver le lien avec les esprits des ancêtres, à prédire (donc à permettre de préparer et d'anticiper) quelque avenir. Il faut donc, pour

<sup>184</sup> Ksenofontov Gavriil, *Les chamanes de Sibérie et leur tradition orale*, éd. Albin Michel, 1998.

<sup>185</sup> Qui s'est étendu, avec quelques variantes, en Mongolie, dans l'ancienne tradition himalayenne du Bon, a intégré le Bouddhisme tibétain et s'y retrouve encore aujourd'hui. Son influence s'est étendue aussi vers les populations Sami de Laponie ainsi que chez les Inuits (essentiellement ceux du Grand Nord Canadien) jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle.

<sup>186</sup> Nous retrouvons les mêmes caractéristiques, mais avec moins de détails, dans *Le chamanisme* de Mircea Eliade, dans le passage concernant l'initiation des jeunes chamanes. Eliade indique que le futur chamane doit être le petit-fils d'un chamane (le fils du chamane travaillant pour subvenir aux besoins de la famille), et peut être extérieur à la famille s'il n'y a pas de petit-fils. Dans les deux cas, l'enfant doit avoir vécu un phénomène psychique et physique fort, du genre d'une crise d'épilepsie, moment où il fut visité par l'esprit d'anciens chamanes.

<sup>187</sup> Shirokogoroff Sergeï Mikhaïlovich, 1887 - 1939, anthropologue russe. Il a étudié à l'université de Paris puis à l'école d'anthropologie de 1906 à 1910. Il intègre le département des sciences naturelles à l'université de St-Petersbourg, tout en continuant à faire de l'archéologie et de l'anthropologie. Sous la direction de Vasily Radlov, il fait une étude ethnographique des Toungouses, et voyage au nord de la Chine et dans l'est de la Sibérie. Il étudie aussi la culture Manshu. Pendant la guerre civile, il reste à l'université de Vladivostock, puis rejoint Shangaï où il continue son travail ethnographique et anthropologique (il migre en Chine en 1922 où il vit jusqu'à sa mort). Il fut l'un des plus grands spécialistes des cultures sibériennes, des Toungouses (et de leur langue, l'evenki) notamment et des Manshus. Nombre de ses manuscrits ont été perdus lors de l'occupation du Japon par les Américains en 1943.

les Toungouses, que le chamane soit avant tout en pleine possession de ses moyens pour permettre la réussite de toute transe.

Il existe des personnes aux prérogatives religieuses, magiques ou spirituelles, ailleurs sur la planète, et des phénomènes comparables se retrouvent chez certains peuples : Aborigènes d'Australie<sup>188</sup>, Meugnissies Bamilekes<sup>189</sup> du Cameroun. Mais cette fonction divinatrice se cumule avec celle du prêtre, ce qui n'arrive jamais à un chamane : son état d'esprit instable ne peut lui permettre d'occuper cette fonction. Les chamanes des tribus sibériennes participent aux cérémonies publiques, aux prières et aux sacrifices, s'ils le souhaitent, mais ils n'y interviennent d'ordinaire qu'à un rang secondaire, et, pour beaucoup d'actions rituelles, leur participation n'est pas essentielle : ils vivent à côté de la communauté. Le chamane n'est pas un religieux, il transcende la religion<sup>190</sup>.

Tout cela est éloigné d'une simple définition mettant en avant les liens avec la nature et la recherche d'un bien-être personnel, généralement évoqué. Dans une optique jungienne, ces êtres ont revêtu une *Persona* à la demande d'une communauté ; leur rôle est nécessaire au fonctionnement du groupe humain auquel ils appartiennent et ils sont reconnus par la communauté comme responsables de cette fonction. Cette *Persona* fait partie de la tradition de ces populations, mais surtout est réclamée par celles-ci et a une place essentielle dans le fonctionnement spirituel de la communauté.

Roberte Hamayon, anthropologue, a mis en avant « les facultés adaptatives du chamanisme qui lui ont permis de survivre à travers les siècles tout en gardant une structure relativement semblable et de nombreux thèmes communs d'une culture à l'autre, de l'Europe du Nord, à l'Asie centrale, à la Sibérie et au continent américain<sup>191</sup>. » C'est aussi par ces « facultés adaptatives » que certains

---

<sup>188</sup> Les hommes-médecine d'Australie (de la tribu Arunta, par exemple) peuvent présenter, à l'occasion, une instabilité mentale propre au chamane. Des chamanes peuvent aussi, à l'occasion, n'être pas moins sains d'esprit que des hommes-médecine. Mais ces hommes-médecine sont intégrés à la société, à l'inverse du chamane, qui vit à côté de celle-ci. Le phénomène de possession est, à notre sens, celui qui différencie vraiment les chamanes des autres personnages qui lui sont généralement assimilés : là où le sorcier va communiquer avec les ancêtres, même lors d'une transe, le chamane va être possédé par un ancêtre qui va parler par sa bouche ; la dissociation est plus forte, plus concrète.

<sup>189</sup> Officiant de la religion des Bamilékés (héritée de l'Égypte antique), qui se divise entre culte des ancêtres et culte de plusieurs divinités (la principale étant l'Ancêtre Primordial, Si). Ils subissent aussi une souffrance avant d'être reconnus dans leurs fonctions : dépression, traits psychotiques, l'amenant vers la maladie mentale et l'exclusion de la société. Comme pour les chamanes, certains ne finalisent pas leur passage d'une identité à une autre, restant coincés à une place délicate : non plus un membre à part entière de la communauté, ni un meugnissie ; ce passage se termine par la mort de l'impétrant. Les meugnissies sont des thérapeutes et des devins ; ils entrent en transe pour communiquer avec les esprits, mais ne sont pas possédés par ceux-ci. C'est, là encore, un point fondamental de divergence.

<sup>190</sup> Il peut aussi aller chercher une âme dans l'autre monde (se faisant accompagné d'un animal qui devient une sorte de totem, de compagnon et sur lequel peuvent se tourner certains esprits maléfiques).

<sup>191</sup> Hamayon R. N., « Introduction à *Chamanismes. Réalités autochtones, réinventions occidentales* », in R. N. Hamayon (éd), *Chamanismes, Revue Diogène*, 2003, pp. 7 à 54. Mme Hamayon n'inclut pas à la géographie chamannique l'Asie de l'est, du sud, ni l'Afrique, l'Océanie. Quant au continent américain, dans son article, le chamanisme s'y trouve essentiellement dans les tribus Inuits, et se délite dans les Premières Nations et les peuples

aspects du chamanisme peuvent être intégrés à de nombreuses spiritualités, par celles et ceux cherchant à combler les vides de la tradition spirituelle qu'ils créent ou à laquelle ils / elles font référence.

Dans notre civilisation, cette *Persona* ne fait pas partie de nos traditions, mais a trouvé une place dans l'espace laissé vacant par un recul des pratiques religieuses, chrétiennes essentiellement, offrant une version très édulcorée du chamanisme : une reliance avec la nature, avec soi-même, avec un divin indéfini, que des rituels et des symboles permettent d'atteindre et de délimiter un minimum. Il y a une volonté de voir diffuser ou de lier ces pratiques au sein de cultures proches d'un primitivisme fantasmé, presque romantique, où d'autres valeurs dominent et que les personnes dans cette démarche souhaitent retrouver. Ainsi, le néo-chamanisme s'est vu lié au druidisme, après avoir vider de son sens le terme « *chamane* ». Cela est surtout le fait d'individus, non pas de groupes.

Pascal Lamour fait la transition entre les deux termes : docteur en pharmacie, musicien, il se qualifie lui-même de "chamane celtique". Il utilise en même temps les deux termes, dans un « ici et maintenant » qui ne doit rien à l'histoire ni à la géographie. Ainsi, « druide » pourrait être, selon M. Lamour mais aussi Mme Vazeilles, l'appellation moderne d'un chamane dans un pays celtique.

Afin de clôturer le débat terminologique sur ces deux termes au sein de notre thèse, nous proposons donc ici une définition à « chamane » et « chamanisme », ce qui permettra d'élaguer quelques aspects associés au druidisme :

- Si nous évoquons l'aspect traditionnel, le chamane est un pilier des sociétés sibériennes, *medium* entre les esprits des anciens chamanes ou des ancêtres, et la communauté des vivants. Il est désigné par le groupe pour être chamane, essentiellement suite à un souci de santé arrivé pendant l'enfance ou l'adolescence. Il reçoit une initiation avec l'aide d'un maître ou non, subissant des épreuves imposées par les esprits qui le possèdent. Une fois cela effectué et sa reconnaissance faite, il prend officiellement ses fonctions de devins et de sauveteur des âmes, de *medium* avec l'autre monde. Ce n'est pas un prêtre ni un sacerdote. Le musicologue Henri Lecomte affirme qu'« il reste encore en Sibérie de rares chamanes traditionnels, reconnus par leur communauté pour leur fonction rituelle d'intermédiaires avec le monde des esprits<sup>192</sup> », communautés anciennement ou encore nomades, dont la plupart renouvellent depuis peu le chamanisme dans une version plus collective, où dominant d'anciens rituels de groupes, où seul l'aspect musical du rite de transe est conservé, parfois sans chamane.
- Si nous évoquons l'aspect actuel, le néo-chamane est une personne dont l'origine géographique

---

pré-colombiens.

<sup>192</sup> <https://ethnomusicologie.revues.org/85>



et culturelle importe peu, et qui souhaite créer un lien avec les forces de la nature, construire et diffuser un bien-être personnel. Ce néo-chamanisme est sans lien avec une origine sibérienne et des fonctions spécifiques, résultant essentiellement d'une adaptation occidentale de spiritualités éloignées dans le temps et l'espace. Il intègre d'autres spiritualités, essentiellement *New-Age* et issues des nouveaux mouvements religieux. Le néo-chamane s'est construit lui-même ou a suivi une formation / initiation, pouvant inclure plusieurs pratiques : méditation, sophrologie, yoga, médecine douce.... Des stages sont proposés, ouverts à tout un chacun afin de se connecter avec de multiples concepts aux appellations diverses : ses vies antérieures, son animal-totem, ses ancêtres..., dans un souci de recherche d'un équilibre et d'un bien-être personnels.

Insistant sur la différence avec le néo-chamanisme, Henri Lecomte écrit que « le chamanisme est [un] phénomène [qui] se développe au sein d'une société chamanique, ce qui fait toute la différence avec les néo-chamanismes qui apparaissent actuellement dans le monde<sup>193</sup> ». Qui sont donc des créations « hors sols », adaptées à un environnement culturel et répondant à d'autres attentes.

Les concepts ont donc leur propre vie sociale, pour reprendre l'expression de Lionel Obadia<sup>194</sup>. Mais cette auto-définition (« chamanisme celtique », « druide-chamane »...) est une création individuelle ou un consensus au sein d'un groupe constitué et dirigé par un individu qui y diffuse ses propres conceptions. Ce n'est pas le collectif élargi qui nomme ainsi un individu, mais bien celui-ci qui se présente et s'affirme sous ce qualificatif pour lequel il développe aussi une définition personnelle qui va suivre la diffusion du terme et possiblement se confronter à une autre définition créée par un autre pratiquant ayant adopté le même qualificatif, chacun souhaitant voir sa définition comme la plus appropriée et conséquemment la plus apte à être diffusée. Cela illustre aussi la pluralité des démarches et des possibilités classées sous le terme générique de « druidisme », tout autant que la créativité terminologique des pratiquants.

---

<sup>193</sup> *Ibid.*

<sup>194</sup> Obadia L., *op. cit.*, « La vie sociale des concepts », p. 53.

### 3. KELTOÏ, GALLI, DRUIDAE

« Être » druide ou « être » héritier des druides antiques, voilà ce qui est revendiqué par les pratiquants, parfois dans un « nous » généraliste, atemporel<sup>195</sup>.

A travers une approche historique, nous retiendrons qu'il y a eu rupture dans la transmission de la tradition des druides : il nous paraît donc nécessaire d'insister sur l'aspect « nouveau » du druidisme, apparu au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, à Londres<sup>196</sup> : il s'agit d'une création, non pas même d'une re-création. Avec tout ce que cela inclut d'interprétations et d'inventions, surtout quand cela sert à alimenter une revendication culturelle et/ou identitaire, comme ce fut le cas au pays de Galles, avec la *Gorsedd Beirdd Ynys Prydain*, ou Gorsedd des Bardes de l'île de Bretagne (communément appelée Gorsedd de Galles, créée en 1792 à Londres), puis la *Gorsedd Barzed Gourenez Breiz Vihan*, ou Gorsedd des Bardes de la presqu'île de Petite Bretagne (communément appelée Gorsedd de Bretagne / *Goursez Breizh*), née en 1899 à Cardiff (pays de Galles) et officialisée à Guingamp (Bretagne) l'année suivante.

Néanmoins, une tradition de rencontres bardiques a existé au pays de Galles, au XVI<sup>e</sup> siècle, et s'appuyait sur une origine possible au XI<sup>e</sup> - XII<sup>e</sup> siècle. Tradition littéraire orale, elle est parfois considérée par les pratiquants du druidisme comme renfermant la tradition spirituelle et métaphysique des druides antiques : l'étude des textes bardiques permettrait de retrouver cette tradition druidique antique.

Le romantisme a aussi assimilé les druides antiques, à l'existence avérée, avec des personnages fictifs des épopées médiévales irlandaises et galloises. Le druide s'est alors retrouvé personnage central, une institution pan-celtique, idée diffusée à travers une certaine forme de littérature romantique et fantastique, de visions de l'histoire des Celtes, où la méconnaissance de nombreux aspects de la civilisation celtique sont comblés par des projections, des interprétations, des apports extra-civilisationnels.

Afin de mieux percevoir sur quelles conceptions le druidisme s'appuie, il est nécessaire de

---

<sup>195</sup> Utilisé par Fabien Régnier, rédacteur en chef de la revue *Keltia* et dirigeant d'un groupe druidique de Paris, dans ses discours d'introduction et de clôture du colloque organisé par son équipe à la Mission Bretonne à Paris, le 11 novembre 2017.

<sup>196</sup> William Stukeley (1687 - 1765), dépassant les concepts de type « *Hell Fire Club* » développé dans le groupe créé par son maître et ami John Toland (1670 - 1722), lui succède et prend le titre de *Chief Druid*. C'est lui qui injecte réellement des concepts « celtiques » dans le groupe et crée le *Druid Order*. Le *Pantheisticon* de John Toland, paru en 1720, nous explique les concepts et rites qu'il met en place lors de rencontres qu'il organisait, sortes de banquets socratiques. Toland et Stukeley étaient des disciples de John Aubrey (1626 - 1697), un des « inventeurs » de Stonehenge, qu'il voyait comme un ancien temple où les druides pratiquaient des rituels. Aubrey était à la tête d'un groupe, le *Mount Haemus*, dont il faisait remonter l'origine au XIII<sup>e</sup> siècle, dans lequel il pratiquait des rituels plus proches des bacchanales antiques que des rites gaulois ou celtes de l'Antiquité.

revenir sur quelques notions concernant le personnage du druide dans la civilisation celtique antique. Les écrits de référence sur les Celtes, et surtout en ce qui concerne cette étude, les druides, sont issus des travaux d'historiens, archéologues, linguistes... : le couple Guyonvarc'h - Le Roux, X. Delamarre, J-L. Brunaux...

## 1- Dans le temps et l'espace

Les Gaulois sont des Celtes, mais tous les Celtes ne sont pas des Gaulois. Les Celtes, dont les druides furent les sacerdotes et bien plus pendant une période, sont des populations de l'Europe Occidentale de l'âge de Fer ( - 800 / début de notre ère). On parle surtout des Celtes quand on parle du 1<sup>er</sup> âge de Fer (- 800 / - 500), mais on ne connaît pas leurs subdivisions ethniques. Les autres civilisations de la Méditerranée ont eu vite connaissance de ces populations et les Grecs les ont qualifiés de *Keltoi* : peuples des confins septentrionaux du monde qui leur était connu. Homère parlait de Borée, un vent fort (« par l'impétuosité de Borée, fils de l'air »<sup>197</sup>), ce que Aleman, au VII<sup>e</sup> siècle avant notre ère, rendit confus en traduisant Borée par ce qui serait le nom d'une montagne d'où viendrait ce vent (le Mont Ripas)<sup>198</sup> ; Sophocle usa enfin de ce nom pour qualifier le nord, dans la formule des « Ripes nocturnes »<sup>199</sup>. La confusion s'installa donc entre Borée, le vent, et la mythique montagne depuis laquelle il soufflerait, et les possibles populations qui vivraient au-delà de cette montagne<sup>200</sup>. Pindare écrivit que ces Hyperboréens honoraient Apollon, dieu lié au cycle solaire : il partait au nord une partie de l'année, et ce serait « des sources sacrées de l'Istros » (le Danube) qu'il ramena une branche d'olivier, décalant donc la région mythique d'au-delà le Mont Ripas, l'Hyperborée, vers l'ouest. L'assimilation des Hyperboréens avec les Celtes se fit probablement ainsi, avant que les Grecs usent du terme de *Keltoi*.

Nous ne savons pas si *Keltoi* est une traduction grecque du nom dont ces peuples se qualifiaient ou s'il s'agit d'un terme purement grec et généraliste. En revanche, l'emploi de mots comme « gaulois », « galates », « galles » était commun au 2<sup>nd</sup> âge de Fer.

L'espace celtique antique était une mosaïque de communautés indépendantes, parfois liées par

---

<sup>197</sup> *L'Illiade*, I.XV, vers 171, et I.XIX, vers 358.

<sup>198</sup> Cité par D'Arbois de Jubainville, *Les premiers habitants de l'Europe*, livre II, *les Indo-Européens*, Paris, 2<sup>e</sup> éd. Thorin & Fils, 1894, pp. 18 et 19.

<sup>199</sup> *Ibid.*, p. 19.

<sup>200</sup> Ou les êtres habitants au-delà de Ripé / Ripès : montagne mythique du nord du monde, depuis laquelle soufflerait Borée, le vent froid. Probablement par contacts commerciaux, les Grecs assimilent les mythiques Hyperboréens aux Celtes, et « les deux noms sont restés longtemps synonymes » dans les écrits antiques grecs (Lefèvre André, « Les Celtes orientaux. Hyperboréens, Celtes, Galates, Galli », *Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris*, T. 6, 1895, p. 333).

des accords, des mariages, des fédérations de tribus. Il y avait une langue commune avec ses déclinaisons territoriales, un art commun, des croyances communes, un art de la guerre, avec des spécificités nées des influences extérieures ou d'intégrations de cultures locales plus anciennes. Il ne faut néanmoins pas confondre la civilisation mégalithique et la civilisation celte, ni créer des liens culturels entre elles, par biais de confirmation ou intuitions. Nous n'avons aucune preuve que les savants et penseurs celtes aient été détenteurs d'une tradition encore plus lointaine.

Les Gaulois sont des Celtes du 2<sup>nd</sup> âge de Fer ( - 500 / début de notre ère), habitants une zone s'étendant sur la France actuelle, la Belgique actuelle, l'Allemagne Cisrhénane, la Suisse actuelle, l'Italie Cisalpine.

Au V<sup>e</sup> siècle avant notre ère, le territoire appelé plus tard l'Armorique n'est pas à proprement parlé celtique, mais sous forte influence celtique, ou en voie de celtisation, les populations se trouvant sur la frange atlantique de l'Occident descendant de peuples autochtones du néolithique, sédentarisés. La « période celtique » n'étant peut être qu'une phase d'évolution d'un vaste champ de populations, chaque zone se développant en intégrant ou non des influences extérieures ou à un rythme différent<sup>201</sup>.

Aux IV<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles. av. J-C, la Gaule désigne pour les Romains le pays des Gaulois le plus proche d'eux, soit la Gaule Cisalpine. Peu à peu, ils désignent ainsi les autres peuples rencontrés au-delà de cette zone, partageant avec les Cisalpins une langue, une culture, des traditions. C'est aussi à cette époque que les Grecs, qui utilisaient le mot « *keltoi* », le substituent par le mot « *galatoi* », version grecque du mot « gaulois ». Pour les Grecs, « galates » désigne tout autant les Celtes d'Europe Occidentale que ceux installés en Asie Mineure, alors que pour les Romains, « *galli* » n'identifie que les Gaulois, non les autres Celtes, qu'ils appelleront selon les territoires qu'ils définissent : les Belges ou les Bretons, par exemple.

Cela traduit le cheminement des Grecs et des Romains dans leurs relations avec les Gaulois, cet ensemble de peuples liés par une même culture matérielle, ce groupe ethnique fort, stable dans ses relations culturelles (parenté, diplomatie, religion...). Les Gaulois ont donc une véritable identité ethnique et culturelle pour les autres peuples de Méditerranée, comme les Grecs, les Étrusques, les Perses, mais font partie d'un plus grand ensemble hétérogène, les Celtes.

---

<sup>201</sup> Nous renvoyons aux travaux de Patrick Galliou, notamment ses ouvrages sur les Osismes et les Vénètes (voir bibliographie).

## 2- Les sources littéraires antiques

Les sources antiques faisant références aux Gaulois, et ici en ce qui nous concerne, aux druides, sont intéressantes dans le cadre d'un comparatisme avec les pratiques actuelles revendiquées comme « druidiques ». C-J. Guyonvarc'h et F. Le Roux, dans *Les druides*<sup>202</sup>, ont reproduit une anthologie des textes importants relatifs aux druides. Nous ne pouvons ici reprendre l'ensemble de leurs écrits, auxquels nous ajoutons les travaux d'archéologues, comme J-L. Brunaux, chercheur au CNRS (attaché au laboratoire d'archéologie de l'ENS)<sup>203</sup>, qui a dirigé de nombreuses fouilles, notamment sur des sanctuaires du nord de l'ancienne Gaule. L'archéologue compare les trouvailles avec les textes antiques, confirmant ou infirmant les écrits anciens, notamment les fouilles réalisées sur des sanctuaires, nous renseignant sur certains lieux importants, tous situés dans l'actuel nord de la France<sup>204</sup>.

Il est intéressant de noter ici que les druidistes sont majoritaires en Basse-Bretagne, où il n'y a aucun sanctuaire gaulois avéré à ce jour, mais où se trouvent de nombreux sites mégalithiques du néolithique, qu'utilisent certains groupes pour leurs cérémonies, justifiant cela par l'idée que les druides antiques étaient eux-mêmes récipiendaires d'une tradition issue des peuples ayant élevés les mégalithes. Se considérant donc à leur tour comme les détenteurs d'une tradition multimillénaire, ils affirment la perpétuer par leurs rituels (et lorsqu'il n'existe pas de cromlec'h, ils en créent un, comme le fit la Gorsedd à Mûr-de Bretagne en 1958, à Brasparts en 1980 et Arzano à une date indéterminée).

Nora K. Chadwick, dans son livre *The Druids*<sup>205</sup>, eut une approche historique complétée par de l'ethnologie et de la sociologie. Elle classe les ouvrages et textes anciens où sont mentionnés les prêtres gaulois et mentionne en premier lieu le *Magikos* de Sotion d'Alexandrie (c. – 200 à - 170)<sup>206</sup>, et qui semble indiquer que les druides sont déjà reconnus comme philosophes par les Grecs et

---

<sup>202</sup> Guyonvarc'h C-j., Le Roux F., *Les druides*, Rennes, Ouest-France, 1986 (1<sup>ère</sup> éd. 1961), pp. 14 à 30.

<sup>203</sup> Brunaux J-L., *Les druides : des philosophes chez les barbares*, Paris, Seuil, 2006.

<sup>204</sup> « Une dizaine de sanctuaires gaulois ont fait l'objet de fouilles au cours des trente dernières années [...] Plusieurs ont été entièrement fouillés : Gournay-sur-Aronde (fouilles J-L. Brunaux), Saint-Maur (fouilles J-L. Brunaux et B. Lambot), Estrées-Saint-Denis (fouilles G-P. Woimant), Saint-Just-en-Chaussée (fouilles J-L. Brunaux) et Vendeuil-Caply (fouilles D. Piton) dans le département de l'Oise, Mirerbeau (fouilles R. Goguey) dans le département de la Côte-d'Or, Bennecourt (fouilles L. Bourgeois) dans le département de la Seine-Maritime et Saint-Malo (fouilles C. Bizien-Jaglin) dans le département d'Ille-et-Vilaine. Deux lieux de culte de grande superficie ont été partiellement explorés : Ribemont-sur-Ancre (fouilles J-L. Brunaux) dans le département de la Somme et Meaux (fouilles D. Magnan) dans le département de Seine-et-Marne. Enfin, un lieu de culte sur l'oppidum de Coirent (fouilles M. Poux) a été exhaustivement fouillé. » Brunaux J-L., *Les religions gauloises (V<sup>e</sup> – I<sup>er</sup> siècle avant Jésus-Christ)*, Paris, CNRS éditions / Biblis, 2016 (première édition : Errance, 2000) p. 25.

<sup>205</sup> Chadwick Nora (Kershaw), *The druids*, Cardiff, University of Wales Press, 1997, p. 61 et suivantes (éd. originale : Cardiff, University of Wales Press, 1966).

<sup>206</sup> Sotion d'Alexandrie, *Succession des philosophes*, livre XXIII, cité par Diogène Laërce, *Vies et doctrines des philosophes illustres*, Prologue, 1.

proches des pythagoriciens, ce que relaie Alexandre de Millet (dit « Polyhistor », c. 100 – 36 avant notre ère)<sup>207</sup>.

Poséidonios d'Apamée écrivit ensuite sur la société gauloise. Il a voyagé en Gaule et a rédigé un texte comportant des informations de première main, aux alentours de 90 av. JC<sup>208</sup>. Si le texte original a disparu, il a été en partie repris par César, dans *De Bello Gallico*, notamment quand il parle de la culture gauloise<sup>209</sup>. César place les druides aux côtés des « chevaliers » (« *equites* »)<sup>210</sup>, à la tête des communautés gauloises : ils « veillent aux choses divines, s'occupent des sacrifices publics et privés, règlent toutes les choses de la religion. » Il ajoute que de nombreux jeunes viennent s'instruire auprès d'eux (parfois sur une période vingt-et-un ans), qu'ils étudient les astres et la nature des choses, qu'ils s'occupent aussi de rendre justice, que chaque peuple doit obéir aux décisions de ses druides, sous peine de se voir refuser les sacrifices aux dieux, ce qui semble être la pire des sanctions. Ils diffusent aussi des concepts de réincarnation des âmes, ce qui supprime la peur de la mort, ce que confirme Lucain, qui écrit qu'« un même esprit gouverne un corps dans un autre monde », et que, selon les druides, « la mort est le milieu d'une longue vie<sup>211</sup> ».

César utilisait donc des informations ayant déjà environ quarante ans (puisqu'il fit la conquête de la Gaule entre 58 et 52 avant notre ère), et il n'en fit pas une mise à jour. Un de ses objectifs était de décrédibiliser cette caste intellectuelle, religieuse et politique, à l'influence certaine dans les populations gauloises à conquérir ou rallier. C'est pourquoi il insiste sur leur refus d'utiliser l'écriture en religion, mais qu'elle est utilisée « pour tout le reste, les comptes publics et privés dans lesquels ils utilisent l'alphabet grec<sup>212</sup>. » Dans sa logique, il précise qu'ils ont fait ce choix pour que leurs doctrines ne soient pas diffusées en dehors de leur caste et pour que les apprenants ne négligent pas leur mémoire. De là naquit l'idée que les druides interdisaient l'écriture à la population afin de les maintenir dans une ignorance facilitant leur manipulation.

La tradition orale domine chez les Gaulois, comme dans de nombreuses communautés antiques. Les bardes en sont les principaux acteurs. Ce sont des « poètes lyriques » (Diodore de Sicile<sup>213</sup>), des « chantres sacrés et des poètes » (c. 80 - ?), et ils composent des « vers héroïques sur les exploits les

---

<sup>207</sup> Chadwick N., *op. cit.*

<sup>208</sup> J-L. Brunaux indique dans son ouvrage *Les druides, des philosophes chez les barbares* (Paris, éd. Du Seuil, 2006), en page 37, que Poseïdonios aurait débarqué à Massalia / Marseille et se serait même « aventuré dans les terres gauloises de la Celtique ». Cicéron, qui fut un de ses disciples (il se rend en 77 - 76 av. JC à Rhôdes suivre l'enseignement de Poseïdonios) et fut donc influencé par les dires de son maître concernant les Gaulois et leurs sacerdotés, retranscrits dans *De Divinatione*, comme l'emploi du mot *physiologia*, pratique attribuée au druide Diviciacos et à ses pairs.

<sup>209</sup> César, *De bello Gallico*, VI, 13.

<sup>210</sup> *Ibid.*

<sup>211</sup> Lucain, *De bello civili*, I, 454 – 462.

<sup>212</sup> César, *De bello Gallico*, VI, 13.

<sup>213</sup> Diodore de Sicile, *op. cit.*

plus braves ; les vates se sont efforcés par leur recherche d'accéder aux événements et aux secrets les plus hauts de la nature<sup>214</sup> » et que les druides sont bien au-dessus de ces deux corps, par leur intelligence. Les vates<sup>215</sup>, que les Grecs nomment « eubages » (ce qui semble être une traduction d'un terme gaulois que les Latins eux-mêmes ont mal retranscrit<sup>216</sup>) ont le rang de devins<sup>217</sup>. Poseïdonios, repris par Athénée de Naucratis, semble les avoir déjà identifiés sous l'appellation de « βάρδους / *bardous* » (pluriel « βάρδοι / *bardoï* »), que les Latins nomment « *bardus* » (pluriel « *bardi* »). Ces appellations sont de probables traductions d'un terme gaulois, « *\*bardos* », signifiant « poète », mais dans un sens bien plus large que celui que nous lui accordons aujourd'hui (chanteur, musicien, satire, panégyriste...). César, sans parler des bardes, les inclut à cette caste, mentionnant des pratiques d'apprentissage qui ressemblent à ce que d'autres auteurs mentionnent, comme Diodore de Sicile (-90 à -20 environ) dans ses *Histoires*<sup>218</sup>, ou Strabon (-63 à 19 environ) dans sa *Géographie*<sup>219</sup>.

Le mot « druide » vient du celtique *\*Dru wides*<sup>220</sup>, le « très savant ». Jusque dans les années 1970 et la diffusion des travaux de Guyonvarc'h et Le Roux<sup>221</sup>, il n'était pas rare de voir une autre traduction, le « savant du chêne », par analogie avec le grec ancien *δρυς / drûs* (« chêne »)<sup>222</sup>, appuyée par la description d'un druide cueillant du gui en haut d'un chêne, tirée d'un extrait de Plin l'Ancien<sup>223</sup>. Cette représentation est bien ancrée dans la mémoire collective, mais aussi au sein du mouvement druidique : elle correspond à une déclinaison naturaliste, voire primitiviste de l'image du druide que se faisaient et se font encore de nombreuses personnes. En 1851, Littré a fait une

<sup>214</sup> Marcelin, *Histoire de Rome*, XV, 8 & 9.

<sup>215</sup> Strabon, *Géographie*, IV, 4. Transcription du gaulois *\*uati* (Delamarre Xavier, *Dictionnaire de la langue gauloise*, Paris, Errance, 2003, p. 307), latin *vatis* (prophète, devin), grec *οὐάταις / ouateis*.

<sup>216</sup> Bouche Honoré, *La chorographie ou description de Provence*, Aix, Charles David imprimeur, 1664, T. I, p. 68. L'auteur mentionne qu'Ammien Marcelin (XV, 9) écrit « euhages » (lu et réécrit « eubages »), mot qu'il aurait repris du grec *ΕΥ'ΑΓΕΙ'Σ* (pur, saint) variante de *οὐάταις*.

<sup>217</sup> Brunaux J-L., *Les religions gauloises, V<sup>e</sup> - I<sup>er</sup> siècle avant J-C*, Paris, éd. du CNRS, 2020, p. 57.

<sup>218</sup> Diodore de Sicile, *Histoires*, V, 31 2 – 5.

<sup>219</sup> Strabon, *Géographie*, IV, 4.

<sup>220</sup> *\*DRU / dru* en français = épais, a donné « très ». *\*WIDES* : a donné *wisdom* en anglais (sagesse), *wissen* en allemand (savoir), *videre* en latin (voir).

<sup>221</sup> Le Roux Françoise, *Les druides*, Paris, Presses Universitaires de France, 1961. Guyonvarc'h Christian-Joseph, Le Roux Françoise, *Les druides*, Rennes, éd. Ogam / Celticvm, 1978 (2<sup>e</sup> édition augmentée – il y en aura plusieurs autres ensuite).

<sup>222</sup> Notamment dans le Littré, *Dictionnaire de la langue française*, 1872 - 1877, ce qui put influencer sur de nombreux écrits. Cette traduction amenait, bien sûr, son lot d'interprétations et d'envolées poétiques, alimentées par les expressions artistiques romantiques. Voir les gravures de Gustave Doré (1832 - 1883) illustrant *La mythologie du Rhin*, de Santine, parue en 1862 (Paris, Hachette), ainsi que quelques autres représentations comme *Merlin et Viviane*, ou le *Druide coupant le gui* (dessin de Doré, gravure d'Auguste Trichon – 1814 - 1898), de 1861.

<sup>223</sup> Plin l'Ancien, *Histoire Naturelle*, XVI. C'est en fait la description d'un rite d'intronisation royale. Le texte de l'auteur antique nous indique qu'avant la cueillette du gui sont amenés sous l'arbre deux taureaux blanc et qu'un festin a aussi été préparé. Les taureaux sont immolés une fois le gui recueilli dans un drap blanc. Cf. Plin l'Ancien, *Histoire naturelle*, chap. XVI, Paris, éd. Jacques André, 1963, pp. 98 et 99.

traduction claire et sans ambiguïté du texte de Pline, mais sa version n'a pas touché les Britanniques, et n'a ensuite pas intéressé les premiers pratiquants du bardisme en Bretagne, affiliés à ceux du pays de Galles (et devant donc calquer leur fonctionnement sur ceux-ci).

Les témoignages antiques sur les druides sont nombreux mais sont essentiellement de seconde main<sup>224</sup>, basés sur des témoignages oraux, des suppositions, des interprétations de faits, rituels et coutumes incompris des auteurs (voire des témoins). C'est pourquoi il nous faut travailler avec l'idée que l'idéalisation et l'exagération, ainsi que des aspects poétiques animent les témoignages concernant les druides, parfois appelés « mages » comme le mentionne Pline l'Ancien<sup>225</sup>, qui persiste en affirmant même que « la magie a été maîtresse en Gaule », ajoutant que c'est par la législation (« un *senatus-consulte* ») que l'empereur Tibère « abolit [les] druides et toute la race des vates et des médecins<sup>226</sup> », mais que les pratiques semblent persister.

Si plusieurs empereurs romains légifèrent contre les druides, nous n'avons pas de traces de meurtres ou massacres de druides (qu'elles soient toponymiques, archéologiques ou légendaires). César mentionne des druides en île de Bretagne, qu'il considère comme un endroit où les mystes et intellectuels gaulois vont se former, mais les informations recoupant ses dires sont postérieures : probable spéculation de celui qui se voit déjà conquérant de l'île, qui n'arrive pas à saper le pouvoir des sacerdotés, leur influence sur les populations, les renvoyant à des éléments halogènes (il est aussi probable que des druides gaulois aient passé la Manche afin de se réfugier en île de Bretagne, face à l'invasion romaine et l'administration romaine de la Gaule). Les traces épigraphiques manquent et d'autres textes mentionnant les peuples Bretons ne font pas non plus mention de druides (par exemple, dans le récit de la révolte de Boudicca – ou Boadicé<sup>227</sup>). Il est probable que

---

<sup>224</sup> César mentionne, dans *De Bello Gallico*, des *sacerdos*, et rencontre Diviciacos, frère du chef des Eduens. Celui que César ne qualifie pas de druide mais d'aristocrate, se présente sur un char, en armure, avec une cape et armé ; il est accompagné d'une armée. Son rôle n'est ici pas religieux, mais bien diplomatique et politique (il est opposé à son frère, qui ne souhaite pas voir les Romains prendre part aux querelles entre tribus gauloises). Diviciacos ne se présente pas comme un druide, probablement parce qu'il se présente au consul comme diplomate. Mais il en parla à Cicéron, avec qui il passe du temps à Rome (mentionné par Brunaux J-L. dans « La religion chez les Gaulois », *Les Gaulois*, dir. Buffetaut Y., *Les cahiers de l'Antiquité / Ysec*, 2013, p. 58). César mentionne aussi que les druides, de façon générale, alimentent l'esprit de révolte dans les tribus qui se lèvent contre les légions romaines : c'est pour cela qu'il souhaite les éliminer, en tant que garants d'un esprit gaulois et d'indépendance, d'une tradition qu'il critique pour mieux la remplacer. Diviciacos fut reçu au Sénat, à Rome, et passa quelques semaines chez Cicéron, qui écrivit sur leurs échanges, *De divinatione*, où il insiste sur le fait que le druide connaît « les lois de la nature, ce que les Grecs appellent physiologie, et il annonçait ce qui devait arriver, soit par des augures, soit par conjecture » (Cicéron, *De divinatione*, I, 40) faisant donc du druide plutôt un devin (Diviciacos étant déjà reconnu pour ses talents politiques et diplomatiques ; rien concernant sa fonction religieuse n'est indiqué), non pas un scientifique ou un législateur, ni même un prêtre.

<sup>225</sup> Pline l'Ancien, *Historia Naturalis*, XVI, 249.

<sup>226</sup> *Ibid.*, XXX, 13.

<sup>227</sup> C'est encore Tacite qui témoigne de ces événements (*Annales*, XIV, 33) : Boudicca était la femme d'un chef breton de la tribu des Icenii, que les Romains trahirent, le tuant, volant ses terres, fouettant sa femme et violant leurs filles. Boudicca prit la tête d'une armée de Bretons contre les Romains installés en île de Bretagne, s'emparant des villes de



les sacerdotes avaient un autre statut et d'autres fonctions à cette époque en île de Bretagne qu'en Gaule du temps de son indépendance et que l'appellation de « druides » par Tacite soit générique. Guyonvarc'h et Le Roux indiquent tout de même que ces actions militaires à l'encontre des populations de l'île de Bretagne ont « l'allure d'une guerre religieuse », les auteurs romains imaginant les pires atrocités commises par les Celtes à des fins sacrificielles<sup>228</sup>, et les légions détruisant systématiquement tout ce qui ressemblait à un sanctuaire, en Gaule comme sur l'île de Bretagne. Il est aussi fait mention *a posteriori* par Tacite (58 - c. 120)<sup>229</sup> de la présence de druides lors de la destruction des temples de l'île de Mona (Anglesey, nord-ouest du pays de Galles) en 58 de notre ère par les légions romaines<sup>230</sup>. Les témoignages les concernant, en Irlande, sont tardifs<sup>231</sup> et les travaux comparatistes axés sur les textes médiévaux<sup>232</sup> : si la fonction semble avoir existé dans la société celtique d'Irlande, sans qu'il soit possible d'en préciser la période<sup>233</sup>, le mot « druide » apparaît dans les écrits médiévaux (dans le *Book of Leinster* et le *Lebor na hUidre*) sous diverses formes, sans que le terme ait été détourné de son sens initial<sup>234</sup>. Néanmoins, les mentions les plus anciennes sont faites dans deux gloses du *Thesaurus Paleohibernicus*<sup>235</sup>, et sont fortement empreintes de christianisme : les druides sont comparés à l'Antéchrist dans l'une et, dans l'autre, le

---

Camulodunum (Colchester, dans l'Essex – bataille connue aussi sous le nom de « massacre de la Neuvième Légion ») et Londinium (Londres), avant d'être défaite dans l'actuel Warwickshire. Elle conduisit la révolte et il n'est pas fait mention de druides l'aidant ou encourageant les Bretons, ou encore sacrifiant aux dieux ou divinisant. Voir Collingridge Vanessa, *Boudicca : the life of Britain's legendary warrior queen*, Londres, Ebury Press, 2005.

<sup>228</sup> Dion Cassius, *Annales*, LXII, 9 – 10.

<sup>229</sup> Sur l'île de Mona, face aux légionnaires se trouvent « une foule de guerriers armés et de femmes criant des imprécations, vêtues de noir, comme des Furies, les cheveux en désordre, brandissant des torches. Tout autour, les druides, les mains levées vers le ciel, lançant des malédictions effrayantes, stupéfièrent les soldats par la nouveauté du spectacle » (Tacite, *Annales*, XIV, 29 – 30). Ces derniers, ne voyant pas les résultats concrets de ces rites, finissent par vaincre dans un bain de sang les Celtes résistants. Jusqu'à présent, rien n'a prouvé l'idée que Mona fut un sanctuaire druidique, un foyer d'instruction des druides, ou le centre d'une plus large révolte.

<sup>230</sup> Tacite, *Annales*, XIV, 29 – 30. D'où l'idée que des druides gaulois aient pu se réfugier en île de Bretagne pendant et après la conquête de César et ayant formé des disciples, devenus druides eux-mêmes.

<sup>231</sup> Dans le récit mythologique de la Bataille de Mag Tured (voir Stokes Williams, « *The second battle of Moytura* », *Revue Celtique*, n° 12, 1891 pp. 74 à 78) sont listés tous les arts que maîtrise le dieu Lug Samildanach (polytechnicien). Il y est fait mention d'attributs des druides, dans un sens générique : harpiste, poète, historien, sorcier / satiriste, médecin, échanton. Il n'y est mentionné aucune fonction religieuse ou même divinatoire, rien non plus concernant ses fonctions civiles de juge. Il est probable que le rôle du druide (*\*druí* en vieil irlandais) fut différent de celui qu'il tenait en Gaule, ou qu'il a évolué au fil des siècles. Dans les *Textes mythologiques irlandais* I, 1, en pages 51 et 52, C-J. Guyonvarc'h fait du Dagda, roi des Tuatha de Danann, un « dieu-druide », en plus d'être un roi guerrier.

<sup>232</sup> En français, ils sont essentiellement dus au couple Guyonvarc'h – Le Roux, notamment dans l'ouvrage déjà cité, *Les druides*. Ce sont eux qui comparent les témoignages de pratiques druidiques des textes antiques, ou les fonctions attribuées aux druides, se basant sur la méthode de G. Dumézil, et sur de précédentes recherches. Ainsi, ils comparent le druide « *gutuater* » gaulois (*Commentaires* de Hirtius de *De bello Gallico*, de César, VIII, 38), soit le « druide qui parle » (aux dieux) au druide « qui chante » irlandais, le *cainte*.

<sup>233</sup> Guyonvarc'h et Le Roux écrivent que la forme *\*druis* / pluriel *\*druides* que César emploie « correspond rigoureusement à celle de l'irlandais depuis les époques les plus reculées de la langue » (*Les druides, op. cit.*, p. 427), sans plus d'indications temporelles.

<sup>234</sup> *Ibid.*, p. 428.

<sup>235</sup> Stokes, Whitley, Strachan, *Thesaurus Paleohibernicus, a collection of old-irish glosses, scholia, prose and verse*, 2 Vol., Cambridge, University Press, 1901, Vol. I, *Biblical glosses and scholia*, 26a 20, p. 166 et 30c 17, p. 695.

mot est utilisé pour parler de « sages » (égyptiens, qui se seraient disputés avec Moïse). Cela indique, au moins à l'époque de la rédaction de ces gloses, que « druide » et « sage » sont interchangeables, « druide » étant péjoratif sous la plume d'un moine copiste irlandais (puisque d'autres termes pour « sage » existaient). Il est donc possible que des archaïsmes concernant la place et les fonctions des druides aient survécu dans la mémoire populaire, les mythes, contes et légendes, jusqu'à leur mise par écrit dans les différents textes nous étant parvenus, sous les formes de *druí* / pluriel *druídi*<sup>236</sup> et *draoi* / pluriel *draoithi* (ou *draoithe*)<sup>237</sup>.

Quant à la présence du terme en gallois, il se retrouve sous la forme *derwydd* / pluriel *derwyddon*, dans le *Geiriadur Prifysgol Cymru*<sup>238</sup>, vidé de son sens premier. Si le mot semble attesté pour la première fois au XII<sup>e</sup> siècle, son usage est rare dans les écrits gallois avant le XVIII<sup>e</sup> siècle. S'il y eut des bardes dans les cours galloises en ces siècles, il n'y eut pas de druides, et ce depuis au moins le Haut-Moyen-Âge<sup>239</sup>.

En breton, le mot actuel pour « druide », *drouiz*, ne semble pas exister avant que La Villemarqué (1815 - 1895) ne l'utilise dans le chant *Ar rannoù / les séries*<sup>240</sup>. Le mot n'apparaît pas dans la première édition du *Dictionnaire breton-français* de Le Gonidec (1775 - 1838), paru en 1821, mais est présent dans la seconde, en 1850<sup>241</sup>. Son apparition dans la nouvelle édition de ce dictionnaire (douze ans après la mort de Le Gonidec) semble être l'œuvre de La Villemarqué, disciple de Le Gonidec, chargé de la nouvelle édition et qui diffusait ce terme dans ses propres travaux. Il écrit même que « c'est probablement une contraction du gallois *derouiz*<sup>242</sup> ». Il devait aussi connaître la version de César, *\*druis*, et celle de Grégoire de Rostrenen (c. 1672 - c. 1750), tirée de son *Dictionnaire françois-breton ou françois-celtique*<sup>243</sup>, *drus* / pluriel *drused* : c'était une traduction du grec, dont l'étymologie, selon l'auteur, venait de *\*drus*, « chêne ». Erreur de traduction due à Pline qui se maintenait au fil des siècles.

Pour créer une version bretonne moderne, La Villemarqué, s'appuyant sur le terme gallois,

<sup>236</sup> *Book of Leinster*, éd. Best - O' Brien, Dublin, 1967, pp. 265, 287 et 288. *Lebor na hUidre*, éd. Best - Osborn Bergin, Dublin, 1929, pp. 150 et 158.

<sup>237</sup> O'Rahilly Cécile, *Tain Bo Cualnge*, Recension 1, version du Ms Stowe 984, Dublin, Institute for Advanced Studies, 1976, pp. 6, 84, 142.

<sup>238</sup> *Geiriadur Prifysgol Cymru (Dictionnaire universitaire gallois)*, 4 Vol., Cardiff, University of Wales Press, 1967 - 2002, Vol. 1, p. 933. En ligne depuis 2014 à cette adresse : <https://www.geiriadur.ac.uk/gpc/gpc.html>

<sup>239</sup> Guyonvarc'h, Le Roux, *Les druides*, *op. cit.*, p. 429.

<sup>240</sup> La Villemarqué, Hersart de, *Barzaz Breiz, chants populaires de la Bretagne*, Paris, 1839. L'auteur considère que ce chant, le premier du recueil, est la preuve d'une transmission d'une tradition bardique et druidique en Bretagne, *Ar rannoù* étant un dialogue entre un druide et un enfant, sur la base de séries répétées, moyen mnémotechnique d'apprentissage.

<sup>241</sup> Le Gonidec, Jean-François-Marie, *Dictionnaire breton-français*, 1821, seconde éd. 1850, par La Villemarqué.

<sup>242</sup> *Dictionnaire breton-français de Le Gonidec*, revu par La Villemarqué, Saint-Brieuc, éd. Prud'homme, 1850, p. 292. Le mot gallois s'écrit *derwydd*.

<sup>243</sup> Grégoire de Rostrenen, *Dictionnaire françois-breton ou françois-celtique*, Rennes, chez Julien Vatar, imprimeur et libraire, 1732, p. 309.

probablement aussi sur celui de Grégoire de Rostrenen, créa donc *drouiz* / pluriel *drouized*, puisqu'il semble qu'aucun terme ne fut en usage en Bretagne avant la parution du *Barzaz Breiz* en 1839.

Terminons en rappelant que, comme toutes les fonctions intellectuelles, politiques et sacerdotales, la fonction druidique a évolué au fil des siècles, des peuples et des territoires celtiques, ne pouvant donc se résumer en un terme générique. Il est difficile de qualifier les druides d'institution celtique et il faut concevoir la fonction druidique comme n'étant pas figée et évoluant au cours des siècles de la civilisation celtique : ils avaient déjà perdu de l'importance au III<sup>e</sup> siècle avant notre ère et « l'ascension des druides cesse brutalement entre la fin du II<sup>e</sup> siècle et la conquête romaine<sup>244</sup> », phénomène dû à l'évolution de la société gauloise. Au I<sup>er</sup> siècle avant notre ère, leur rôle est fortement amoindri, surtout dans les tribus du sud de la Gaule Celtique, et quasi inexistant en Narbonnaise. « Lorsque Cicéron et César écrivent, au milieu du I<sup>er</sup> siècle av. JC., les druides, contrairement à ce que l'un et l'autre laissent entendre, ont déjà chez de nombreux peuples gaulois quitté la scène politique et sociale », nous indique J-L. Brunaux<sup>245</sup>. Ils ont pu persister en Belgique, au nord-ouest de la Gaule, et face aux avancées romaines, fuirent avec ou sans leurs tribus vers l'île de Bretagne : des membres de tribus Belges et du nord de la Gaule (des Parisii, par exemple) ont passé la Manche pour s'installer en île de Bretagne. Ils ont pu influencer les fonctions sacerdotales en île de Bretagne, ou imposer les leurs là où ils se fixaient.

### 3- Les évolutions des statuts et fonctions

Pour résumer ce point de vocabulaire, nous considérerons qu'un druide est un membre de la caste intellectuelle et sacerdotale gauloise et possiblement d'autres territoires celtiques antiques, caste essentiellement masculine (incluant tardivement des femmes, aux rôles spécifiques, tels que les rapportent certains textes antiques – les témoignages irlandais sont eux aussi tardifs). Il est issu d'une famille dirigeante et a reçu une longue éducation et initiation pour avoir ces responsabilités. Pilier de la société gauloise, le druide dirigeait, entre autres, les pratiques sociales et religieuses des communautés qu'il avait à charge. C'est un organisateur de la vie de la cité, garant de l'ordre de la société, diplomate, responsable des festivités religieuses et civiles, un hiérophante. Savant multifonctionnel, il pouvait aussi être scientifique ou polymathe (sous de multiples déclinaisons : médecin, physiologiste, astronome...), ainsi que législateur.

---

<sup>244</sup> Brunaux J-L., *Les druides, Les druides, des philosophes chez les barbares, op. cit.*, p. 293.

<sup>245</sup> *Ibid.*, p. 46.

Le statut et la fonction ont évolué au cours des siècles de l'Antiquité, telle qu'en témoigne l'étude des textes des Anciens, grecs et latins, jusqu'à n'être plus qu'un diplomate et / ou un devin<sup>246</sup>. Terme englobant de multiples fonctions, « druide » est parfois différencié des bardes et des ovates, ces derniers étant les préposés aux offices sacrés et « pratiquant les sciences de la nature<sup>247</sup> » : le terme « ovate » regroupe donc, selon Strabon, les réels prêtres officiant et les scientifiques, les deux notions se recoupant dans le cadre d'une société théocratique (toute chose étant issue du divin ou influencée par le divin). Mais alors, pourquoi ne pas se qualifier d'ovate lorsque ce sont plus les prérogatives de celui-ci qu'a le pratiquant actuel, se revendiquant sacerdote ou héritier d'une spiritualité celtique ou druidique ? Puisque cela remettrait en cause les hiérarchies et les initiations des groupes actuels, mais aussi l'approche générale du concept de « druide » et l'imaginaire qui y est associé.

Le développement de la caste druidique antique a suivi celle de l'urbanisation de la Gaule<sup>248</sup>, avant de périr avant la conquête romaine, puis disparaître dans les siècles suivants, pour ne garder que quelques pratiques devenues populaires et locales, au-delà d'une conservation de pratiques calendaires liées aux cycles des astres et de l'agriculture, mêlées à de nouvelles croyances et références métaphysiques importées et imposées par les seigneurs ou des évangélistes (dont certaines trouvèrent des points communs avec les croyances celtiques, ce qui permit l'implantation d'un christianisme celtique fort en extrême-Occident, qui finit par être supplanté par le christianisme romain).

La déliquescence de la transmission de la tradition religieuse des druides est une réalité, mais se fit de façon inégale dans l'aire celtique au cours des siècles suivant la conquête romaine et l'expansion du christianisme en Occident, inégale elle aussi, et qui se fit avec plus ou moins de violence (IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles en Irlande et aux pays de Galles, et concrètement à partir du V<sup>e</sup> - VI<sup>e</sup> siècle en Bretagne).

---

<sup>246</sup> Voir Brunaux J-L., *Les religions gauloises*, Paris, CBRS éditions / Biblis, 2020, pp. 71 à 90. Voir aussi la description de Diviciacos dans la *Guerre des Gaules* (livre VI, 13 – 20 ; César le classe parmi les *pincipes*, « ensemble des postes à haute responsabilité des peuples gaulois », selon Arbabe Emmanuel dans *La politique des Gaulois* (Paris, éd. de la Sorbonne, 2020, chap. V : l'époque de l'indépendance, pp. 181 à 237.), et ce qu'en écrit Cicéron (*De divinationes*, I, 41 et 90), puis les quelques textes des premiers siècles décrivant les séances de divination auxquelles des empereurs romains auraient participé. Séances gérées par des femmes, témoignant donc de la distribution de ces prérogatives des anciens druides (ici, les vates, « druides » étant à prendre comme déterminant une caste poly-fonctionnelle) à d'autres personnalités de la communauté, comme les prêtresses (qui n'ont jamais fait partie de la caste des druides, aucun témoignage antique ne nous le rapporte).

<sup>247</sup> Strabon, cité par M. Halford et B. Sargent, *op. cit.*, p.

<sup>248</sup> Soit du VII<sup>e</sup> au II<sup>e</sup> siècle avant notre ère. Voir Verger Stéphane, « Société, politique et religion en Gaule avant la Conquête », *Pallas – revue d'études antiques*, n° 80, 2009, pp. 61 à 82 ; l'article « Qui étaient vraiment les Gaulois ? », *Journal du CNRS*, n° 246 - 247, juillet - août 2010, pp. 18 à 27. Les druides prennent de l'importance dans la société gauloise au VII<sup>e</sup> siècle avant notre ère (créant probablement de nouveaux cultes, comme celui de Lug, par exemple, dieu polymathe) avant que leur rôle périclite à partir du III<sup>e</sup> - II<sup>e</sup> siècle avant notre ère.

Une fonction a perduré au cours de ces siècles : la divination. Exclusivement l'œuvre de femmes, dans l'*Histoire Auguste*<sup>249</sup>, elles y sont qualifiées de *Druidas* et *Druiadibus*<sup>250</sup> ; ou encore de *Druide*, *Druias* et *Druiadis*<sup>251</sup>. Ces appellations font échos à celle mentionnée dans la *Pharsale* de Lucain, *Driades* et *Driadae*<sup>252</sup>, amenant une confusion dans la symbolique, les Dryades (ou Nymphes) étant des divinités mineures, dans la mythologie grecque, associée aux arbres : il y a eu analogie entre, d'un côté le grec *druas* et le latin *druias*, qui désignent les Dryades (fées de la forêt et des eaux), et de l'autre côté les *druidae*, les druides gaulois, alors que la fonction divinatoire était plutôt l'apanage des ovates. Ces femmes aux pouvoirs de divination furent assimilées à la fois au souvenir des anciens druides (ou vues comme une déclinaison des anciens attributs druidiques) et à des personnages mythologiques liés à la forêt, à la fois lieu et concept dans lequel les druides furent enfermés pour des siècles.

L'*Histoire Auguste* raconte que l'empereur Alexandre Sévère rencontre une prophétesse lorsqu'il était en campagne contre des tribus germaniques du côté de Mayence<sup>253</sup>, probablement en 234 - 235. La rencontre entre l'empereur Aurélien et une dryade date des environs de 274 lorsque l'empereur est en Gaule<sup>254</sup>. Il y est indiqué que, selon Dioclétien, Aurélien consultait souvent ces prophétesse. Dioclétien, qui régna de 284 à 305, rencontra dans une auberge, à Tongres (en Gaule Belgique, aujourd'hui en province de Limbourg, région flamande) une prophétesse qui lui prédit son règne s'il tuait un sanglier<sup>255</sup>. Il tua le Préfet du prétoire, Aper (*aper*, en latin, signifie sanglier), et devint, à la suite de cet acte, empereur. Si Guyonvarc'h et Le Roux la qualifient de « première druidesse signalée dans l'histoire<sup>256</sup> », nous trouvons excessif cette appellation, puisqu'eux-mêmes mentionnent les extraits ci-dessus (la première serait donc celle consultée par Alexandre Sévère), la prophétesse n'y ayant que cette fonction de devineresse, ne gérant ni la religion, ni la justice ou tout autre aspect civil comme le faisaient les druides cités par des auteurs plus anciens. Elle ne peut être ainsi qualifiée, sinon par facilité ou généralisation d'un terme (« druide »), qui perd alors une partie de sa

<sup>249</sup> L'*Histoire Auguste* (*Historiae augustae scriptores sex*). Si le recueil est présenté comme l'œuvre de plusieurs auteurs, il ne fut en réalité rédigé que par un seul homme.

<sup>250</sup> *Ibid.*, *Vie d'Aurélien*, XLIV.

<sup>251</sup> *Ibid.*, *Vies de Carus, Numérien, et de Carin*, XIV – XV. Elles sont aussi qualifiées de *Druias* dans la *Vie d'Alexandre Sévère*, LX.

<sup>252</sup> Lucain, *Pharsale*, I, 451.

<sup>253</sup> *Histoire auguste*, *Vie d'Alexandre Sévère*, LX.

<sup>254</sup> *Histoire auguste*, *Vie d'Aurélien*, XLIV.

<sup>255</sup> Marc-Aurèle Numérinano (c. 254 - 284), a régné les deux dernières années de sa vie. Il a été découvert mort par Aper, Préfet du prétoire, qui dissimula le décès. La supercherie découverte, il fut arrêté et tué par Dioclétien qui venait d'être proclamé empereur par ses soldats. En 285, son armée affronte celle d'un autre prétendant et il l'emporte de justesse. Si l'histoire est loin d'être claire, la légende, où cette prophétie joue un grand rôle, fit de lui un héros. Voir l'*Histoire auguste* (*Historiae augustae scriptores sex*), XXX, 14,2 (recueil de biographies des empereurs, césars et usurpateurs des II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles. Voir aussi Penella Robert J., « *The eloquence of the emperor Numinian* », *L'antiquité classique*, 1983, pp. 274 à 276.

<sup>256</sup> Guyonvarc'h C-J., Le Roux F., *Les druides*, op. cit., p. 40.

définition.

La figure de la prophétesse se retrouve aussi dans les textes irlandais, sans qu'elle ne soit jamais qualifiée de « druidesse », mais de *banfaith* (femme-devin)<sup>257</sup>.

#### 4- Une tradition moderne inventée sur la base d'une tradition antique redécouverte

Si nous ne pouvons pas précisément dire à quel moment il n'y eut plus de transmission des savoirs et des compétences des druides, il n'y a en tout cas rien d'officiel et d'historiquement traçable, cette rupture de la transmission d'une tradition des druides antiques n'est pour beaucoup pas un souci : elle aurait perduré au sein des familles, des clans et dans le folklore, selon quelques-uns<sup>258</sup>. Il est concevable de retenir qu'une tradition spirituelle antique a pu traverser les siècles et parvenir jusqu'à notre temps sous la forme de ce que nous appelons les traditions populaires (contes et légendes, chants, croyances locales, cultes divers - fontaines & sources, pierres, arbres...). Cette tradition est avant tout un moyen de transport temporel d'un ensemble de concepts et d'archétypes universels. Ce n'est donc pas la tradition revendiquée multi-millénaire qui l'est, mais bien ce qu'elle transporte : les archétypes et symboles, puisqu'il y a de réelles assimilations par convergences archétypales. L'amalgame de traditions celtiques à un christianisme primitif venant d'Asie Mineure (Patriarcat d'Antioche...) permit une survie d'archétypes et de concepts sociétaux proprement celtes. Toute une littérature, ainsi qu'une tradition hagiographique, seraient sorties des monastères celtiques, témoignant d'anciens mythes et d'anciennes pratiques, dont la compréhension s'est perdue au fil des copies et des versions<sup>259</sup>. Le contenu des traditions celtiques de l'Antiquité tardive se serait dilué dans une autre, bien plus puissante puisque écrite et accessible à un plus grand nombre, la tradition biblique. C'est ainsi qu'une part de la tradition tant revendiquée des Celtes d'Irlande et d'île de Bretagne se serait conservée et aurait pu perdurer à

---

<sup>257</sup> Guyonvarc'h C-J., Le Roux F., *Les druides, op. cit.*, p. 41 et p. 44.

<sup>258</sup> Kleze Dir, druidiste dirigeant le groupe Druvidia, et membre de l'Ordre des Druides, considère qu'une partie de la tradition des druides antiques a traversé les siècles en étant transmise au sein de certaines familles, de certains clans, si une telle forme d'organisation sociale a existé en Bretagne ces derniers siècles et existe encore (information recueillie lors d'une entrevue avec Kleze Dir à Quimper, le 18 août 2018).

<sup>259</sup> De nombreux groupes initiatiques, de la maçonnerie au néo-chamanisme, s'efforcent de faire le lien entre une ancienne tradition païenne renouvelée et les religions abrahamiques, se situant à la confluence de ces diverses influences, dans une approche religieuse de type méso-paganiste : il s'agit de connecter des pratiques païennes et naturalistes à une théologie chrétienne. Il s'agit d'une reprise en main de rituels et de symboles religieux par les pratiquants, en dehors de tout dogme pratique, en conservant un fond archétypale et symbolique (par exemple, le calice est remplacé par une corne à boire ou un gobelet en pierre ; un repas rituel post-cérémoniel remplace le pain et le vin partagés de la messe). Concept exposé dans Mahnke M., « *Ritualkreis als Familie – Wie eine Katholiken Priesterin wird* », in *Walking the Old Ways : Studies in Contemporary European Paganism*, Marburg, Sacrum Publishing, 2006, pp.99 - 118.

travers divers organes culturels, comme ce fut le cas en Irlande avec la caste des *Filid*<sup>260</sup>, au pays de Galles avec les bardes<sup>261</sup>, à travers le Moyen-Âge, ce que nous verrons dans la première partie de cette thèse.

Ces témoignages antiques ou médiévaux, indirects, ont alimenté l'imaginaire occidental pendant de longs siècles, et ont été à l'origine de nombreuses spéculations sur les druides, et rattachés à des découvertes archéologiques<sup>262</sup>, ont servi de base à des interprétations hasardeuses de textes mythologiques irlandais ou gallois, puisque le fond référentiel permettant une compréhension directe de ces récits a disparu, ce dont nous parlerons dans les pages suivantes. Le personnage du druide s'est trouvé une incarnation en la personne de Merlin / Myrddhin dans la « Matière de Bretagne »<sup>263</sup>. Il a permis de perpétuer la transmission d'un archétype celtique, celui de l'influent conseiller des chefs, du devin, du mage omniscient. Pourtant, s'il transporta quelques attributs du druide antique à travers ces récits médiévaux, Merlin ne fut pas une référence première des

---

<sup>260</sup> Selon le tableau des spécialisations fonctionnelles présentées par Guyonvarc'h et Le Roux, *Les druides, op. cit.*, p. 44. Les *File* ou *Filid* avaient plusieurs fonctions : *sencha* (historien, antiquaire, généalogiste, panégyriste, professeur, architecte), *brithem* (juge, juriste, législateur, arbitre, ambassadeur), *scelaige* (conteur), *sainte* (satiriste), *liaig* (médecin, chirurgien), *dorsaid* (portier), *cruitire* ( harpiste) et *deogbaire* (échanson). Plusieurs de leurs fonctions sont celles des druides gaulois, d'une époque antérieure. Cela montre bien l'incohérence dans le fait d'affirmer que les druides sont une caste garante d'une unité culturelle celtique, puisqu'ils n'ont pas les mêmes prérogatives selon les époques et les espaces de l'ère celtique. En Irlande, les druides ont pour fonction la religion, la guerre, la justice, l'enseignement, la poésie (en Gaule, prérogative des bardes), la satire, la divination (il ne semble pas y avoir de vates en Irlande), la prédiction et le sacrifice.

<sup>261</sup> Lorsque Iolo Morganwg (1747 - 1826) fonde la *Gorsedd Beirdd Ynys Prydain* (Gorsedd des bardes de l'île de Bretagne) en 1792, il se présente comme le dernier détenteur de la tradition bardique du Glamorgan, sa région d'origine (sud du pays de Galles), et, par-là, héritier d'une longue filiation de bardes, qui remonterait à Geraint le Bleu, au X<sup>e</sup> siècle.

<sup>262</sup> C'est ainsi que la découverte d'une tombe, dite de l'homme de Lindow (puisque mise à jour dans les Marches de Lindow, Brandebourg, Allemagne), a déclenché une suite d'interprétations hasardeuses de la part d'Anne Ross et de Don Robins, auteurs de *The life and death of a druid prince*, paru en 1989. Du pollen de gui avait été retrouvé dans ce qui restait de l'estomac du cadavre. La tombe présentant toutes les caractéristiques d'une tombe princière, il a été déduit par les deux universitaires que non seulement cet homme était de la haute classe de la société, peut-être un prince, mais qu'il devait avoir un lien avec les druides, voire était peut-être un druide lui-même, le pollen trouvé dans son estomac prouvant sa grande proximité avec le gui. Pline l'Ancien mentionnant la cueillette du gui fut leur principal point de départ. L'ingestion de gui étant une pratique peu commune, elle devait être liée à un rituel. Ainsi cet homme avait dû prendre part à un rituel mis en place par les druides, étant peut-être druide lui-même vu la qualité générale des artefacts trouvés à ses côtés. Le gui est un poison. Ingérer les boules ou en boire le liquide amène de gros soucis de santé, voire la mort. Nous pouvons aller plus loin que les auteurs ci-dessus et concevoir que ce rituel fut une mise à mort sacrificielle, la victime étant peut-être volontaire. L'importance prise par son propre sacrifice (de *sacrificare* : rendre sacré) a amené les officiants à reconsidérer son statut et à placer autour du cadavre devenu sacré des objets de valeurs.

<sup>263</sup> La « Matière de Bretagne » est un ensemble de chansons et de légendes issues de la tradition orale du pays de Galles et de la Bretagne du Moyen-Âge. Cette « matière » s'est construite sur un fond culturel celtique et comprend les récits arthuriens et du Graal, transportant une tradition ésotérique, mystique, voire alchimique fortement teintée de christianisme dans la période dite « du Graal » de ces récits. Le premier écrit retenu comme étant de la « Matière de Bretagne » est *l'Historia Regum Britanniae*, de Geoffroy de Monmouth (c. 1095 - 1155), daté de 1150, mais les spécialistes reconnaissent que l'archaïsme de certains textes ou passages fait remonter leur origine au X<sup>e</sup> siècle. Après lui, cette matière littéraire connut un grand succès à travers les écrits de Chrétien de Troye (c. 1130 - c. 1180 ou 1190), et les nombreuses versions ou suites des récits contant les aventures des Chevaliers de la Table Ronde. L'expression est utilisée dès le XII<sup>e</sup> siècle pour différencier ces récits de ceux issus de l'Antiquité grecque ou romaine, ou même des récits germaniques.

druidistes et bardes britanniques ou bretons, même si quelques auteurs se penchèrent sur lui<sup>264</sup>. De façon générale, les récits arthuriens ne furent pas des références, puisque le mouvement bardo-druidique s'arc-bouta sur la recherche d'une filiation historique (la chaire des bardes gallois) et l'idée d'une tradition venue directement de l'Antiquité celtique. Ainsi, le transfert éventuel d'une partie de cette tradition, aussi infime soit-elle, dans les récits arthuriens, à travers ce personnage de Myrddhin, ne semble pas les avoir intéressés. Ses liens avec le paganisme celtique peuvent aussi avoir dérangé un mouvement bardique gallois, où une certaine rigueur protestante, méthodiste, a pu dominer. L'enchanteur connaît un certain succès en Bretagne depuis les années 1950 et le développement de l'imaginaire autour de la forêt de Paimpont, dite « de Brocéliande » et les premiers résultats des actions de l'abbé Gillard en Tréhorenteuc. Ce dernier mit en avant le légendaire arthurien et ses symboles dans la petite église de sa paroisse, et développa une sorte de tourisme culturel aux alentours : il peupla les environs de faits issus des récits arthuriens et, dans la continuité de ce qui se faisait depuis les années 1820, renomma certains sites dans le but d'attirer les touristes. Si certains lieux étaient vus comme illustrant des actions de ces récits depuis des décennies (la « découverte » du Tombeau de Merlin – un dolmen écroulé et brisé – date de 1820)<sup>265</sup>, c'est à sa suite que la forêt attira des druidistes et païens en recherche de lieux les mettant directement en lien avec les entités en lesquelles ils croyaient (la fontaine de Barenton, par exemple).

C'est toute une symbolique mystique qui s'est construite autour de la forêt de Paimpont / Brocéliande, mais aussi autour du personnage de Merlin : se mêlent légendes, archétypes divins celtiques et bibliques, idéaux culturels et identitaires. Ce n'est pas nécessairement une transmission littéraire qui nous intéresse ici, mais bien le transport de concepts et d'archétypes au fil des siècles, à travers une littérature de moins en moins orale, qui s'est fixée tout en permettant des variantes et des évolutions. Ce sont des ouvrages et des personnages qui peuplent aujourd'hui l'imaginaire occidental tout autant qu'ils ont animé l'esprit des érudits à l'origine du bardo-druidisme, qui s'en inspirèrent : ils y retrouvaient une symbolique alchimique, des archétypes, des mythèmes, ici sous un aspect celtique, ce qui alimentait ou confirmait par des biais leurs pratiques spirituelles et culturelles.

---

<sup>264</sup> La Villemarqué, *Myrddhin, ou l'enchanteur Merlin – son histoire, ses œuvres, son influence*, Paris, Didier & Cie., 1862. Il est fait mention, dès l'introduction (page V) que la « vraie patrie de Merlin » se situe de l'autre côté de la Manche, pas en Bretagne armoricaine. Aux lignes suivantes, il est fait mention d'une dispute entre les nations celtes revendiquant posséder le tombeau de Merlin : l'Écosse, notamment, qui revendiquait aussi la forêt de Brocéliande (en lieu et place de celle de Calédonie). L'ouvrage, de façon générale, se veut être une synthèse des données de l'époque sur l'enchanteur.

<sup>265</sup> Voir Moigne Grégory, « Merlin l'enchanteur et les métamorphoses de Brocéliande », *Héros, mythes et espace – quelle place du héros dans la construction des territoires ?*, 13<sup>e</sup> colloque de Doc'Géo, université de Bordeaux, octobre 2015.  
<file:///C:/Users/HP/AppData/Local/Temp/Moigne-Gr%C3%A9gory-2016-Article-Merlin-lEnchanteur-JG13.pdf>



Les druides, nous l'avons mentionné, ont pu être vus comme les acteurs d'un pan-celtisme antique (alors que nous n'avons pas de preuves de la présence de druides dans toute l'aire celtique ni tout au long de la période du même nom), et par projection, les acteurs du bardo-druidisme en Bretagne à la toute fin du XIX<sup>e</sup> siècle comme aujourd'hui se considèrent tels. Mais nous ne sommes plus dans une civilisation celtique ou gauloise. La définition du « Celte » d'aujourd'hui et de la « Celtie » sont bien différentes de celles que pouvaient en donner les auteurs antiques, ou les antiquaires et même les romantiques, des siècles plus tard.

Les définitions approximatives de ces termes n'étaient pas qualifiées ainsi à la fin du XVII<sup>e</sup> et au début du XVIII<sup>e</sup> siècles : la légende et l'histoire s'entremêlaient dans les écrits des érudits, faisant par exemple de Stonehenge un temple druidique. Se retrouvent ici une volonté de la part de certains ésotéristes de développer ou de mettre en avant une autre tradition que celle, biblique, qui sert de base aux rituels francs-maçons et à la symbolique qui y est liée : une tradition occidentale, celtique, qui aurait, elle aussi, son temple, un cercle de pierre.

**LA CONSTRUCTION D'UN MÉSO-PAGANISME :**  
**oscillations spirituelles, entre normes chrétiennes et revendications**  
**culturelles celtiques**

## I- LES ORIGINES BRITANNIQUES DU MOUVEMENT DRUIDIQUE

Ce que nous connaissons aujourd'hui du mouvement dit « druidique » n'est pas le résultat d'une création *ex nihilo*, n'est pas non plus le fait d'un ou deux penseurs innovants, et n'est pas simplement un phénomène breton. Le mouvement druidique n'est pas non plus dans la continuité des pratiques des druides antiques, puisqu'il y a eu tout d'abord une évolution des fonctions des druides dans les sociétés celtiques antiques au cours de l'Âge de Fer, puis une rupture progressive de la transmission de cette tradition intellectuelle et religieuse à partir du 1<sup>er</sup> siècle avant notre ère.

Basons-nous sur ce que revendique la tradition druidique actuelle et de ce que l'histoire peut nous apprendre sur John Toland et le creuset dans lequel il donne naissance au mouvement, mais aussi comment cet aspect historique parfois mal sourcé est interprété par les pratiquants pour créer et alimenter leur tradition et affirmer leur identité culturelle et spirituelle.

Il nous faut aller à la découverte de différents courants spirituels et intellectuels qui traversent l'Europe (d'Italie au Royaume d'Angleterre en passant par le Saint Empire Romain Germanique), se croisent, s'influencent, nourrissant un mouvement d'émulation scientifique tout autant que spirituelle : c'est de cette émulation de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle et du début du XVIII<sup>e</sup>, à Londres notamment, pour le sujet traité ici, que naît le premier groupe que les pratiquants considèrent comme druidique. La volonté d'ancrage dans l'histoire des groupes druidiques du XX<sup>e</sup> siècle, à travers des filiations revendiquées, nous amène à poser la question de la réalité historique de celles-ci.

L'histoire du mouvement nous fait remonter non seulement à un possible premier groupe druidique au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, apparu à un moment particulier de l'histoire des Clubs intellectuels de l'université d'Oxford et de l'histoire de la franc-maçonnerie. L'esprit qui anime cette université dès sa création nous fait explorer différents courants de pensée et la redécouverte de traditions intellectuelles antiques, mises à jour et réinterprétées par des érudits, des membres du clergé, des savants, de la Renaissance à ce début de XVIII<sup>e</sup> siècle : l'art de la mémoire, l'attrait pour l'occulte, l'alchimie, les sociétés initiatiques, les avancées scientifiques, les exégèses de mythes (qu'ils soient judéo-chrétiens ou pré-chrétiens), et l'idée d'une transmission cachée ou diffusée en quelques cercles restreints d'initiés. Il s'agit aussi d'interprétations, de créations ou de ré-inventions de concepts, d'archétypes : l'usage de la science n'est pas au service d'une évolution intellectuelle et spirituelle mais sert de caution à des « vérités » religieuses ou spirituelles, à des objectifs à atteindre, non pas à alimenter un parcours hiéro-historique individuel ou collectif.

Toutes ces notions, nous les retrouvons dans le druidisme actuel en Bretagne, avec plus ou moins

de régularité dans les référentiels des groupes : textes-références, pratiques et croyances, symboles et initiations, usages divers. Nombre de druides, cherchant une filiation historique lointaine, prennent pour références une Tradition, qu'ils ne peuvent, le plus souvent, définir, mais au sein de laquelle ils se positionnent comme transmetteurs. L'idée de transmission secrète d'un savoir à travers les siècles, jusqu'à aujourd'hui, est centrale dans le développement des mouvements druidiques, se considérant comme une sorte d'élite intellectuelle et spirituelle.

Ce sont bien des idées, des concepts, des croyances, des points de vue qui ont traversé les siècles par le biais de livres, de Clubs, de rencontres entre savants, érudits, scientifiques, clercs. Il nous faut donc croiser les sources afin de reconstituer une histoire guidée par l'idée de la création d'une tradition spirituelle protéiforme sur fond de références ésotériques et celtiques, celles-ci variant selon les périodes, les lieux, les personnes, tout en prenant en compte les évolutions intellectuelles de cette époque, les conflits entre science et religion. Il s'agit aussi de mettre en avant l'aspect évolutif du phénomène ésotérique et initiatique, l'importance des influences et des appropriations d'idées ou de symboles, la transmission d'idées et de concepts d'un intellectuel à un autre, à travers un livre, un club, une société savante, une initiation. C'est ainsi que nous devons nous attarder sur la vie de plusieurs érudits et auteurs de ces siècles, afin de comprendre comment se fait le passage ou la transmission de concepts et quelles sont concrètement les références filiales affirmées de nos jours par les pratiquants. C'est aussi l'importance des sources en ésotérisme et alchimie qui est à prendre en compte, les auteurs, l'ambiance intellectuelle et le carcan religieux de ces siècles. Nous le verrons, légendes et représentations mentales recréent l'histoire, créent des lignées intellectuelles imaginaires, accordent écrits et pouvoirs, dans un souci de trouver une origine, une naissance fabuleuse à toute société initiatique et une lignée qui doit l'être tout autant, et ce afin de justifier l'existence-même de cette société et le rôle de ses fondateurs et membres. L'idée, aussi, de transmission de savoirs hermétiques à travers l'histoire, savoirs issus d'un Moyen-Âge perçu à la Renaissance comme fermé aux évolutions spirituelles, scientifiques et intellectuelles : il faut à ces druides modernes redécouvrir, remettre à jour une antique science, interdite par l'Église, cachée dans des textes, des peintures, des sculptures, des symboles ne livrant leurs secrets qu'aux initiés. Le sentiment ressenti, en conséquence, est celui de faire partie d'une élite ayant une vision du monde au-delà des courants religieux de la Renaissance puis des Lumières, au-delà de ce que les grandes institutions comme l'Église et les universités pouvaient proposer, mais aussi au-delà de ce que le peuple pouvait croire. Cela participe des grandes avancées dans l'exégèse des textes sacrés et des mythologies gréco-latines ou celtiques, mais aussi en sciences, philosophie et surtout dans le développement des sociétés initiatiques. Toutes ces notions, tous ces concepts se retrouvent aujourd'hui, avec plus ou moins de profondeur et d'importance selon les groupes, dans le

mouvement druidique breton. Celui-ci n'est qu'un élément, à la fois temporel (ce début de XXI<sup>e</sup> siècle) et géographique (la Bretagne) d'un mouvement bien plus large dans le temps et l'espace. Ce n'est qu'un moment de cette histoire des idées et des religions. C'est pourquoi il est nécessaire de saisir les racines historiques d'idées et de concepts, mais aussi les rôles et écrits de personnages-clés, de textes-références, afin de tenter de comprendre le long processus qui a amené la création et le développement de groupes druidiques en Bretagne.

C'est ainsi que nous découvrirons que le mouvement dit druidique, en Bretagne, est en fait bardique, à ses débuts : il ne s'agit pas de métaphysique, ni de spéculation spirituelle, ni même d'exégèse religieuse (sauf pour un tout petit nombre de pratiquants), mais d'utiliser le terme de « druide » pour qualifier une démarche d'affirmation culturelle et littéraire. Ces druides de la Gorsedd de Bretagne, sont en fait des bardes, qui se servent d'une hypothétique organisation tripartite au sein de leur groupe, pour tenter de recréer une image de ce qu'ils imaginent avoir été l'élite intellectuelle et religieuse de la civilisation celtique. Le processus d'apparition du bardisme ou du druidisme en Bretagne n'est pas un phénomène uniquement « breton » ou même « celtique ». Pourtant, cette réalité ne sera mise en avant qu'à partir des années 1930, mais surtout après la Seconde Guerre Mondiale. Si la Gorsedd de Bretagne (ou *Goursez*, en breton) naît en 1899 - 1900, avec l'aide et sur le modèle de la Gorsedd de Galles, celle-ci prend son origine dans une dissidence du *Druid Order*, lui-même tirant ses origines dans cette émulation intellectuelle et métaphysique dès la fin du XVII<sup>e</sup> siècle dans les Clubs londoniens, dans un flou dont certains ont tenté de tirer profit pour créer et revendiquer des lignées intellectuelles, des filiations, et se poser en héritiers d'une tradition revendiquée comme antique. Nous verrons que ces affirmations continuent de peupler l'histoire diffusée par le mouvement druidique lui-même. Nous verrons aussi que l'adaptation de concepts, la transformation d'interprétations en dogmes, l'intégration de données extra-civilisationnelles, pour combler les vides d'une Tradition en construction, sont de mise dans un mouvement dont la devise est, en français, « la Vérité à la face du monde ».

## 1. L'émulation intellectuelle et spirituelle de l'Université d'Oxford

La mise en avant de la personne de Toland, comme fondateur du druidisme, nous permet de poser la question des sources et de leurs interprétations par les membres du mouvement druidique. Il serait à l'origine du premier groupe druidique, dont tous les autres semblent découler (si nous éloignons la branche mutualiste fondée par Henry Hurle en 1781).

L'émulation politique, scientifique et spirituelle du début du XVIII<sup>e</sup> siècle, est ici centrée sur Londres et les sociétés savantes. Malgré des dissensions, il existe des objectifs identiques : la recherche de la plénitude de l'homme et une religion conforme aux aspirations de la nature humaine (variante selon les critères religieux). Les références et le fond mythologique de ces sociétés changent, et, en conséquence, les symboles et le contenu des rituels aussi. Aubrey, Toland et Stukeley mettent en avant des références à Dionysos et aux anciens cultes bachiques : point de mythe d'Hiram ni de Temple de Salomon. Si temple il doit y avoir, ce sera Stonehenge ou Avebury.

La religion naturelle, mise en avant dans le *Pantheisticon* de Toland, paru en 1720, n'est pas celle qui met la nature (en tant qu'ensemble de la Création) en exergue, mais bien celle qui correspond aux aspirations naturelles des humains : la liberté au sens large, et plus particulièrement la liberté de conscience et de pensée, l'usage de la raison et la paix (les religions dogmatiques sont perçues par Toland comme sources de guerres). C'est la mise en avant du respect de la Nature-Création, l'équilibre à trouver entre l'homme et celle-ci, tel que le concevaient Giordano Bruno et Baruch Spinoza avant John Toland. Afin de mieux comprendre qui il était et ce qu'il établit, il nous faut plonger dans l'histoire des Clubs de l'université d'Oxford, véritable creuset intellectuel, ésotérique et initiatique, puis évoquer la naissance de la franc-maçonnerie spéculative. Si le groupe fondé par Toland est bien issu de cette mouvance, nous émettons de sérieux doutes quant à une fonction de druide que ce dernier aurait eu. L'aspect celtique infusé à ce groupe tiendrait plus de son ami et successeur, Stukeley. Les archives du *Druid Order* commencent en 1909, lorsque McGregor Reid en devient le *chief-druid* et il est donc aisé d'inventer une histoire sans traces écrites. Seule existe une liste des *chief-druids* ayant précédé McGregor Reid. Il est donc primordial de sonder l'histoire qui lie Toland aux Clubs d'Oxford et à la franc-maçonnerie afin de mieux percevoir la tradition druidique, inspirée de ces hommes, comme une invention ou une création, sur la base de sources plus anciennes et leurs interprétations. Jusque dans les années 1980, l'appartenance à cette lignée dont l'origine serait John Toland fait partie des aspects récurrents du druidisme.

## 1 – L'Université d'Oxford, ses Clubs et sociétés savantes

Il n'existe aucun document connu sur les écoles d'Oxford de la première moitié du XII<sup>e</sup> siècle. Nous ne pouvons que supposer qu'elles ne dépendaient pas des monastères locaux les plus réputés, Oseney et le Prieuré de Sainte Frideswide<sup>266</sup>, qui, pourtant, sont fortement liés à l'histoire de l'université. Sa fondation n'est pas le fait du roi Alfred (849 - 899)<sup>267</sup> comme cela est indiqué dans les *Annales ou la Vie d'Asser*, moine des IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècle<sup>268</sup>. Comme d'autres universités européennes (Padoue, Leipzig...), celle d'Oxford est née d'une immigration subite d'étudiants et de maîtres, venus d'une université plus ancienne, probablement de celle de Paris, en 1167<sup>269</sup>.

La constitution primitive de l'université d'Oxford dérive de celle de Paris, avec une division en « nations », puis en « rectorat » et « facultés »<sup>270</sup>. A Oxford, la Nation « nord » est réservée aux étudiants venant du nord de la rivière Trent (surtout des Écossais), et la Nation « sud » réservée à ceux venant du sud de cette même rivière (Gallois et Anglais, auxquels viennent s'ajouter les Irlandais)<sup>271</sup>. Si elles disparaissent officiellement au XIII<sup>e</sup> siècle, elles restent inscrites dans les mentalités et les faits (les rixes de 1285 et 1388 illustrent très bien cela, ces dernières se soldant par la mort d'étudiants gallois). L'idée d'appartenir à une Nation ou à l'université est source de conflits, et l'université de Cambridge trouve ici son origine : indigné par la pendaison de trois étudiants, sans procès ni preuve, suivant uniquement une rumeur circulant sur le meurtre d'une femme par des

---

<sup>266</sup> Tous deux situés dans le comté d'Oxford. Oseney a été l'un des grands lieux augustéens de l'Angleterre médiévale. L'abbaye a connu une vie tumultueuse dont nous ne retiendrons ici que le concile de 1222 devant faire appliquer les décrets de Lacan en Angleterre, la bagarre ayant opposé des étudiants et les soldats du légat du Pape en 1237 (illustrant bien les conflits récurrents à Oxford entre les différents types de pouvoirs, religieux et temporels), et le fait qu'elle ait été le siège de l'épiscopat d'Oxford de 1542 à 1544, sa dissolution datant de 1539. C'est à cette époque que l'énorme cloche de l'abbaye, Great Tom, est transférée dans la tour de Christ Church, anciennement Prieuré de Sainte Frideswide. Ce prieuré, un couvent à l'origine, a été fondé à une date inconnue par Frideswide et détruit en 1002. Cent vingt ans plus tard, Henri 1<sup>er</sup> d'Angleterre autorise son chanoine à y créer un prieuré sous la règle de St Augustin. Enfin, c'est en 1522 que le lieu est transformé en *College* par le cardinal Wolsey. Ses biens passent sous l'autorité de la Christ Church d'Oxford et son église devenant cathédrale, prenant le nom de Christ Church Cathedral, avant d'accueillir en son clocher Great Tom au début des années 1540. Voir Catto Jeremy, *The history of the University of Oxford*, Oxford, Oxford University Press, 1994.

<sup>267</sup> Né en 849, roi du Wessex de 871 à 899, prend le titre de roi des Anglo-saxons à partir de 878. Il se bat contre les envahisseurs danois, ce qui lui vaudra le surnom de « Le Grand ». Il a créé une administration et a accordé une place importante au savoir et à la culture tout au long de son règne. C'est ce qui l'amène à recruter des moines, ainsi que de musiciens et conteurs pour sa cour. Voir Richard Abels, *Alfred the Great : war, kingship and culture in anglo-saxon England*, Essex, UK, éd. Longman, « The medieval world », 1998.

<sup>268</sup> Voir les annexes biographiques.

<sup>269</sup> En 1210, au concile de Paris, il est décidé que de nombreux manuscrits quitteraient l'École des Chartres pour l'université d'Oxford : c'est une collection impressionnante qui passe donc la Manche pour remplir les étagères des bibliothèques des écoles oxfordiennes.

<sup>270</sup> Delin Alexandre, *Les étudiants allois à l'université d'Oxford, 1282 – 1485*, thèse de doctorat, LAMOP, Paris-Sorbonne, 2013.

<sup>271</sup> La Trent prend sa source dans les environs de Birmingham, coule jusqu'à la Mer du Nord après avoir rejoint l'estuaire de la Humber. Elle traverse les Midlands de l'ouest.

étudiants, un groupe de maîtres et d'élèves s'en vont fonder l'université de Cambridge en 1209<sup>272</sup>.

La première chartre de l'université date de 1214 et a été rédigée par le légat du pape. Les maîtres sont reconnus comme *universitas* en 1231. Son premier statut d'université conservé porte la date de 1252. L'année précédente, le chancelier avait obtenu le pouvoir de punir les clercs au nom de l'évêque de Lincoln, dont dépendait le pouvoir de l'université. Quant à la première bulle pontificale garantissant les privilèges des maîtres et des étudiants d'Oxford, elle est l'œuvre du Pape Innocent IV, en 1254.

Le chef de la corporation universitaire est un « chancelier », élu par les membres de l'université. Il est plus indépendant de l'autorité ecclésiastique que les porteurs du même titre des universités continentales, et cela lui laisse plus de libertés, notamment dans les enseignements faits. A Oxford (comme à Paris cinquante ans plus tard), l'arrivée des ordres mendiants à l'université cause des troubles, dans les vingt premières années du XIV<sup>e</sup> siècle : ils fondent leurs propres maisons pour étudiants, permettant à l'Église de remettre la main sur l'université. En conséquence, la constitution se précise, et le développement du mécénat privé aussi : c'est l'apparition de *colleges* portant le nom de leur bienfaiteur (Bailiol College, Merton College – qui devient un modèle - ...), leurs fondateurs et financeurs souhaitant que le savoir et la connaissance ne soient pas uniquement diffusés par des organismes de l'Église ou surveillés par celle-ci.

Au cours du XIV<sup>e</sup> siècle, l'université s'affranchit presque complètement de l'autorité de l'Église et est vue comme une « république cléricale ». Au siècle suivant, une réaction inverse amène le chancelier à n'être qu'un fonctionnaire, lien entre l'université et les dirigeants temporels comme spirituels.

Néanmoins, un esprit libre s'est installé au sein de la culture de l'établissement, ainsi qu'un esprit de contestation des instances dirigeantes, que ce soit l'Église ou la couronne, à travers les nombreux *colleges* fondés par des bienfaiteurs. L'affirmation des Nations a amené des étudiants et maîtres à se concentrer sur des études sur leurs pays d'origine, à tenter de mettre en avant des particularismes, des différences, qu'ils souhaitaient propres à leurs peuples et cultures. Ainsi, l'esprit de découverte des uns et de fascination pour les études celtiques des autres trouvent ici leur origine, dans l'affirmation d'une appartenance identitaire à un groupe (une Nation), voire à un sous-groupe (Gallois, Irlandais...). L'attrait pour les études antiques et la redécouverte des écrits des Anciens,

---

<sup>272</sup> Catto Jeremy, *The history of the University of Oxford*, vol. 1, *The early Oxford school*, Oxford, Clarendon Press, 1984. Toutes les informations sur l'histoire de l'université d'Oxford sont issues de cet ouvrage. La mauvaise ambiance est aussi due au conflit opposant la ville et l'université (*Town and Gown* ; la *gown* est un long vêtement noir d'origine religieuse, accompagnée d'une écharpe aux couleurs des *Colleges*), les autorités civiles cherchant à s'accaparer le pouvoir sur le territoire de l'université. Cela oblige la couronne à légiférer, le plus souvent en faveur de l'université.



grecs et latins, amènent de nouvelles formes de connaissances sur le devant des chaires universitaires et offrent un nouveau regard sur les civilisations passées : il semblait nécessaire à ces professeurs et érudits de mettre en avant le passé celtique de leurs Nations, de le mettre à niveau avec celui de la Grèce, de Rome, de l'Égypte. Il faut ajouter à cet engouement celui de la théologie, ou plutôt de la réflexion spirituelle, qui se retrouve au sein de communautés de savants, de lettrés, d'intellectuels. Leurs échanges portent sur l'alchimie, l'ésotérisme, ainsi que le sens des symboles. L'alchimie, aux origines à la fois multiples et mal connues, se retrouvent dans les traditions antiques grecque, égyptienne, mésopotamienne, mais aussi chinoise. Les scientifiques de l'Antiquité, peu importe leur civilisation, pratiquaient cette « *al-kymiya* » (pour les racines arabes) ou la « *chemia* » (pour les racines grecques), qui semble avoir été empruntées, selon Plutarque (c. 45 - 125), à l'égyptien « *kemi* » ou « *kam-it* », signifiant la « terre noire », base de toute transformation physique, allégoriquement de toute initiation spirituelle et intellectuelle<sup>273</sup>. Une autre origine des concepts alchimiques vient de l'hébreux « *Shemesh* » signifie le soleil<sup>274</sup> : symbole du feu sacré divin, tout autant que le feu de la forge où se transforme le minerai en liquide puis en métal, que celui de l'athanor du scientifique.

L'ensemble de l'évolution d'Oxford et de ses clubs est à replacer dans le contexte politique de l'Angleterre du XIV<sup>e</sup> au XVII<sup>e</sup> siècle. La politique des rois et reines se succédant, les guerres avec l'Écosse ou entre les différentes familles aristocratiques sont sources d'émulations sur divers plans : intellectuels, politiques, théologiques. C'est au sein des clubs et sociétés intellectuels que naissent les différents courants intellectuels et philosophiques qui vont animer la pensée européenne pour les siècles suivants.

Les Clubs sont des associations d'étudiants et de professeurs, créés en fonction des affinités scientifiques et / ou spirituelles mais aussi par les liens existants entre les personnes : leurs origines par exemple. Ils sont, pour la plupart, issus des anciennes Nations de l'université : *Society of Antiquaries* (1574)<sup>275</sup>, *Invisible College* (1650, voir Annexe 4), *Philosophical College* (1683), *the*

<sup>273</sup> Plutarque (c. 46 - c. 125), dans son *Traité d'Isis et Osiris*, mentionne que le surnom du royaume d'Égypte est *Chamia*, qui signifie « couleur noire » (la couleur de la terre brûlée aux rayons du soleil). Il complète par l'indiction que *Chemia* est le nom d'un vase confectionné à partir d'une terre noire et grasse. Pour de plus amples explications, voir Plutarque, *Œuvres morales, Traité 25, Isis et Osiris*, Paris, éd. Les Belles Lettres, 1988. Jean-Raymond Petit, dans son tome II de l'*Encyclopédie élémentaire ou introduction à l'étude des lettres, des sciences et des arts*, parue en 1767 à Paris, mentionne en page 400 que les Coptes nomment aussi l'Égypte du pseudonyme de *Kemi*.

<sup>274</sup> Le terme araméen ܫܡܫܐ (*shemesh*) apparaît dans la Bible à de nombreuses reprises, comme une assimilation du soleil à Dieu. Cf. Gabut Jean-Jacques, *Le message hermétique des imagiers du Moyen-Âge*, Paris, éd. Dervy, 2013, pp. 15 et 16.

<sup>275</sup> Nous trouvons aussi l'information de la création d'une *Society of Antiquaries* (ou *College of Antiquaries*) en 1586. Cf. Popper Nicolas, *Walter Raleigh's « History of the world » and the historical culture of the late Renaissance*, Chicago, University of Chicago Press, 2012, p. 210.

*Royal Society* (1661), d'où est issue la *Gentlemen's Society Spalding* (1710). C'est au sein de cette dernière que se retrouvent de nombreux antiquaires, puisque pendant un siècle, ils n'eurent pas de société officielle, à la suite de l'interdiction de la *Society of Antiquaries* par Jacques 1<sup>er</sup> aux alentours de 1605<sup>276</sup>, car il y voyait un organe contestataire de sa politique. Cette *Society* sera de nouveau active à partir d'août 1717. Se croisent dans ces sociétés divers courants spirituels et intellectuels, dont une grande majorité de Francs-maçons et de Rosicruciens<sup>277</sup>.

### ***The Society of Antiquarians (ou Society of antiquaries)***

*The Society of Antiquarians* [Annexe 3] est la plus ancienne des 130 sociétés et Clubs qui existent au XVIII<sup>e</sup> siècle en Grande-Bretagne : ce sont des regroupements d'aristocrates, de professeurs, de lettrés, qui copient ce qui se fait déjà en Italie (à Florence, il y en avait 150 à la Renaissance). La première association recensée est donc celle des *Antiquarians*<sup>278</sup>, en 1586, qui se réunit dans le Herald Office de Westminster<sup>279</sup>. D'autres se créent, mais pas plus d'une vingtaine jusqu'à la Guerre Civile, pour cause de censure. Ils se réunissent habituellement chez des particuliers ou dans des *Coffee-houses*, dont le premier ouvre à Oxford dans les années 1650. Ces clubs se multiplient et prennent de l'importance à partir de 1689, y compris en dehors de Londres, et sont de différentes natures : politiques (*Kit-Kat Club* fondé par les *Whigs* en 1699<sup>280</sup>, ou l'*October Club* des *Tories*<sup>281</sup>), musicaux (les clubs se réunissent dans les tavernes et *alehouses*), artistiques, botaniques, et, bien sûr, intellectuels.

Les Antiquaires se réclament avant tout de Geoffroy de Monmouth et de Giraldus Cambresis [Annexe 3]. La société aurait été créée sous le règne d'Henry VIII (né en 1491, roi de 1509 à son décès en 1547), interdite aux alentours de 1605, le roi Jacques 1<sup>er</sup> jugeant que ses membres et les discours tenus étaient parfois subversifs. Les Antiquaires se réunissent tout de même par la suite dans diverses sociétés, en secrets, en privé, jusqu'à la création de la *Gentlemen's Society Spalding* en 1710, qu'ils vont intégrer.

Les références des Antiquaires que sont les deux auteurs cités ci-dessus, de Monmouth et Cambresis, sont de premier plan : références historiographiques, et surtout érudits ayant transmis en

---

<sup>276</sup> Entre 1604 et 1607. Cf. Popper Nicolas, *op. Cit.* Charles 1<sup>er</sup>, 1600 – 1649, règne de 1625 à sa mort.

<sup>277</sup> Voir les annexes correspondantes.

<sup>278</sup> La Société existe toujours : <https://www.sal.org.uk/>

<sup>279</sup> Bercé Yves-Marie, Poussou Jean-Pierre (sous la direction de), *Regards sur les sociétés anglaise, espagnole et française au XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, SEDES, 2010.

<sup>280</sup> L'appellation « *whig* » désigne à la fin des années 1670 le parti politique, ou plutôt un regroupement de personnalités favorables à un parlement fort et opposées à l'absolutisme royal.

<sup>281</sup> Le terme « *Tories* » désigne, à la fin des années 1670, les partisans d'un pouvoir royal fort et défenseurs d'une aristocratie foncière. Les premiers Tories sont proches des Stuart.

leur temps des données plus anciennes servant aux Antiquaires de base de travail et de réflexion.

En 1600, le *College of Antiquarians* est considéré comme gênant par les Stuarts nouvellement installés au pouvoir. Il est vrai que parmi les Antiquaires, nous trouvons Sir Cotton et son ami tout autant qu'élève, John Shelden : le premier est un opposant déclaré aux Stuarts, et reçoit en son salon les Antiquaires. Sir Cotton voit d'un mauvais œil le possible rapprochement des Stuarts avec les catholiques du continent et souhaite que les Antiquaires, influents érudits pour certains, jouent un rôle de contre-pouvoir. Le *College* est finalement interdit en 1605, par Charles 1<sup>er</sup>.

John Shelden (1584 - 1654), juriste de formation, présente en 1615, devant la chambre des Lords, une remise en cause des taxes fiscales de droit divin : il argumente à l'aide de nombreux documents issus de ses recherches dans les bibliothèques royale et d'Oxford, montrant que les premières taxes ont été instaurées par les Saxons au VI<sup>e</sup> siècle, non par une tribu d'Israël arrivée jusqu'en île de Bretagne, légende sur l'origine du pouvoir britannique. Ainsi, Shelden remet en cause non seulement le pouvoir des Stuarts, mais aussi une tradition bien installée, biblique, et met en avant l'importance que peut avoir l'étude des nombreux documents anciens. Le but, politique et économique ici, se complète par un esprit de recherche d'une vérité historique.

Enfin, retenons l'attitude de Cromwell (1599 - 1658), qui, à partir de 1640, non seulement ordonna la destruction de tous les documents gallois et irlandais mentionnant un conte, un chant, une légende, et mit à mal les *Antiquarians*, éparpillés depuis 1605 dans les universités britanniques, mais qui correspondaient entre eux au sein de l'*Invisible College*<sup>282</sup>.

### ***The Royal Society***

La *Royal Society* propose autre chose que les autres sociétés, dans sa raison d'être et ses actes : fondée en 1660 - 1662 au Gresham College, par Robert Moray<sup>283</sup>, son origine est à trouver auprès de savants influencés par l'ouvrage de Francis Bacon (1561 - 1626), *The New Atlantis*, paru à titre posthume en 1627<sup>284</sup>. L'idée de savants libres, dont parle l'ouvrage (l'île, appelée Bensalem, est

---

<sup>282</sup> Voir *infra*.

<sup>283</sup> Voir *infra*.

<sup>284</sup> Bacon Francis, *The new Atlantis*, 1627. Première édition française en 1702, Paris, par J. Musier. L'ouvrage rencontre un grand succès, de par les théories et idéaux qu'il transporte. La nouvelle n'a pas été terminée, Bacon décédant au cours de sa rédaction. L'auteur y présente ses théories, à l'origine de la pensée expérimentale, dans une logique que Thomas More avait déjà développée : végétarisme, égalité des peuples, compassion, compréhension et respect des lois de la nature. Le modèle de cette société utopiste est tout de même le patriarcat de type antique (qui n'aurait pas connu la décadence de la période médiévale), dirigeant une cité où domine une caste d'érudits décidant de ce qui est bien ou non pour les populations, afin de l'amener vers une civilisation scientifique, où la nature doit être dominée pour le bien-être de l'humanité, ce qui présente les limites de cette utopie. Ce n'est pas ce que les érudits de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle vont retenir, mais plutôt l'idée d'une civilisation où les scientifiques ont une place de choix, au cœur des décisions permettant aux peuples qu'ils ont à charge d'évoluer grâce à la diffusion de savoirs

dirigée par une société de savants et de philosophes, réunis dans une « Maison de Salomon »), inspire même le roi qui lui octroie une charte, en juillet 1662, lui permettant de publier des livres, soit un an après l'adoption du nom de *Royal Society*. Elle se structure l'année suivante par le biais d'une nouvelle charte royale qui fait du roi son fondateur et son patron, imposant le nom de *Royal Society for promoting Natural Knowledge*.

« *Natural* s'oppose à *Surnatural* : il n'est question ni de théologie, ni d'autorité de tutelle [...] Il s'agit donc d'une compagnie libre de toute tutelle ou de toute préoccupation religieuse [...], une société indépendante de toutes les factions, susceptible d'attirer les meilleurs esprits, sans aucune discrimination<sup>285</sup> ».

La Société met en avant la recherche fondamentale et ses applications, des sciences comme les mathématiques, l'astronomie, la physique, la chimie. De nombreux savants s'y croisent, discutent, mettent en commun leurs idées et recherches, s'influencent mutuellement : parmi eux, Elias Ashmole (1617 - 1692, voir les annexes biographiques), Robert Boyle (1627 - 1691, physicien et chimiste d'origine irlandaise et à l'origine de la *Royal Society*, fêtu de science expérimentale, considéré comme le père de la philosophie naturelle moderne), Isaac Newton (1642 - 1727), Christopher Wren (1632 - 1723), par exemple<sup>286</sup>. L'émulation intellectuelle de la *Gentlemen's Society Spalding*, née en 1710, voit aussi apparaître des dissidences, qui se joignent à celles de la *Royal Society*, sur fond de rivalités maçonniques : sept ans après cette réunion de divers courants, les divisions éclatent en deux nouveaux groupes que sont donc le futur *Druid Order* et la franc-maçonnerie spéculative, en 1716 - 1717.

C'est au cœur de la *Royal Society* que l'émulation est la plus forte : elle a en effet permis à des savants aux intérêts variés de se rencontrer, de discuter, d'être en désaccord. Nous y trouvons à la fois des Rose-Croix plutôt chrétiens et libertaires, tout autant que des Antiquaires plus politiques et celtisants, et des Francs-maçons en plein conflit entre les opératifs de plus en plus minoritaires et les spéculatifs. Tous ces désaccords permettent la renaissance de l'ancien *College of Antiquarians* sous le nom *Society of Antiquarism* en juillet 1717, mais aussi celle de la franc-maçonnerie spéculative en juin de la même année, et enfin de ce qui deviendra le *Druid Order*<sup>287</sup>.

---

et de connaissances.

<sup>285</sup> Grell Chantal, Halleux Robert, *Sciences, techniques, pouvoirs et sociétés en Europe (France, Angleterre, Italie, Pays-Bas), de la fin du XV<sup>e</sup> siècle à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Armand Colin 2016, p. 271. Ce qui est contradictoire avec le fait que le roi soit considéré comme son fondateur et son patron : c'est la source de futures dissidences et scissions.

<sup>286</sup> Au sujet de ces quelques savants, voir *infra*.

<sup>287</sup> Voir *infra*.

## 2 - Aubrey et le *Mount Haemus*<sup>288</sup>

John Aubrey (1626 - 1697) est reçu au Trinity College (1642) puis au Middle Temple d'Oxford comme étudiant (1646). C'est un des « inventeurs » de Stonehenge et surtout Avebury : dans son essai *Templa druidum*, rédigé en 1649 et publié en 1695 dans le *Monumenta Britannica*<sup>289</sup>, il qualifie les ensembles mégalithiques de temples des druides : « [...] *these ancient Monuments (sc. Aubury, Stonehenge, Kerrig y Druidd & C) were Temples of the Priests of the most eminent Order, viz, Druids, and it is strongly to be presumed that Aubury, Stonehenge to be as ancient as those times*<sup>290</sup>. »

Cette interprétation est à l'origine de la tradition qui veut que les druides pratiquaient certaines cérémonies dans des cromlec'hs ou autours de mégalithes ; tradition toujours vivante malgré les avancées scientifiques ayant prouvé que les druides n'ont jamais officié en ce type de lieux mais bien dans des sanctuaires, le plus souvent intégrés aux cités. Aubrey revendique une filiation intellectuelle remontant à un Gallois, le moine franciscain Haymo de Faversham qui aurait tenté de réactiver le druidisme en Grande-Bretagne au XIII<sup>e</sup> siècle. Après la mort de Faversham, en 1243 - 1244, un de ses disciples, Philip Brydon, aurait fondé en 1245 le bosquet de « *Mount Haemus* », dont l'appellation est loin d'être anodine, comme nous allons le voir plus loin. La filiation est bien évidemment invérifiable. Ce qui est sûr, c'est que Aubrey a été reçu à la *Royal Society* en 1663<sup>291</sup>. John Toland était membre du *Mount Haemus*<sup>292</sup>, en tant que disciple d'Aubrey, qu'il avait comme

---

<sup>288</sup> Cf. Powell Anthony, *John Aubrey and his friends*, Londres, Eyre & Spottiswoode, 1948 (réédition : Londres, Hogarth Press, 1988).

<sup>289</sup> Chez Edmond Gibson. Manuscrit édité en fac-similé, Boston, Fowls & Legg, 1981.

<sup>290</sup> Aubrey John, *Monumenta Britannica*, tome 1, *Templa Druidum*. Le *Monumenta...* est composé de 4 tomes : le premier est le *Templa Druidum* et concerne les mégalithes de l'île de Bretagne, le second concerne la période romaine, le troisième recense du matériel archéologique, et le dernier, qui n'a jamais été publié, contient des essais sur l'histoire de l'architecture. *Monumenta Britannica, or a miscellany of british antiquities, Parts 1 and 2*, Boston, éd. Littel Brown & Co., 1982. Cité par Burl Audrey, *John Aubrey and stone circles – Britain's first archeologist, from Avebury to Stonehenge*, Gloucester, Amberley Publishing, 2009/2013, p.88.

<sup>291</sup> Nous trouvons, avant Aubrey, le qualificatif de « druide » donné à Trahairan Mor, élu tel lors d'un rassemblement qui donnera naissance à l'Ordre de la Jarretière, sous le règne d'Édouard III (1312 - 1377), avec le souci de narguer la papauté.

<sup>292</sup> Dans le *Book of Druidry*, de Ross, Nichols, P. Carr-Gomm et J. Matthews, il est écrit que ce bosquet aurait été refondé « probablement » en 1694 (nous pouvons voir ici l'analogie entre cette date, marquant pour lui le renouveau druidique, et celle de sa propre création, l'OBOD, en 1964) : « *He [Aubrey] determined to revive Mount Haemous, and a group began to wear the robes and to carry out some of the ceremonies. This would have been in 1694 or soon after.* ». Nichols Ross, *Book of Druidry*, éd. par J. Matthews et P. Carr-Gomm, San Francisco, Thornston, 1990, p. 97. Quant aux bosquets sacrés antiques, nous renvoyons à l'article de J-L. Brunaux, « Les bois sacrés des Celtes et des Garemains », *Les bois sacrés*, actes du colloque international de l'université de Naples, Naples, Centre Jean Bérard, 1993, pp. 57 à 65. Brunaux y indique que le nord de la Gaule était tourné vers l'activité agricole et qu'il restait quelques bosquets dans le paysage et « ils étaient moins un morceau de nature sauvage préservé qu'une véritable construction humaine. Lien entre la terre et le ciel, les humains et les dieux, l'auteur indique qu'ils sont eux-mêmes des sanctuaires ou à la base de sanctuaires « la plantation de l'arbre étant primordiale. ». Il rappelle que les Galates (Celtes installés en Asie Mineure, dont la capitale était l'actuelle Ankara, Turquie) avaient un *Drynemeton*, ou « temple du chêne », sanctuaire principal où se réunissait le sénat

enseignant et qu'il croisait régulièrement, comme Stukeley, à la Bodleian Library d'Oxford.

L'appellation « bosquet », qu'utilisent aujourd'hui nombre de groupes druidiques, fait référence au bosquet sacré des sanctuaires celtiques : le lien entre le druide et l'arbre y est ici revendiqué, fractale d'un lien plus grand avec la nature dans son ensemble. Il s'agit aussi de lier les pratiques actuelles avec la symbolique des essences d'arbres du bosquet, tout autant qu'avec un rapport médicinal et métaphysique avec les plantes. Mais c'est une appellation *a posteriori* et récente<sup>293</sup>. Le bosquet, au cœur des sanctuaires gaulois ou de certains lieux sacrés<sup>294</sup>, regroupait plusieurs espèces d'arbres aux essences vues comme sacrées<sup>295</sup>. Le rapport du druide à l'arbre est mentionné à de nombreuses reprises dans la mythologie irlandaise, mais aussi dans les écrits gréco-latins. Si les Antiquaires ignoraient qu'un bosquet se situait dans chaque sanctuaire (les découvertes de ce type, dans le nord de l'ancienne Gaule, ne surviendront qu'à partir des années 1970), les membres des groupes druidiques actuels ne peuvent l'ignorer, et préfèrent, comme à la période romantique, imaginer que les druides se réunissaient au fond des forêts et y pratiquaient leurs rituels.

Aujourd'hui, les pratiquants ne retiennent que sept essences sacrées : le bouleau, le chêne, le houx, le noisetier, le saule, l'aulne, le pommier. D'autres arbres revêtent un caractère spécifique (l'if, le frêne...), essentiellement parce qu'ils sont mentionnés dans les textes considérés comme référents par les druides, comme le *Câd Goddeu*<sup>296</sup>, ou « Combat des arbrisseaux », long poème gallois attribué à Taliesin, racontant le combat qui opposa Gwyddyon (druide) et son frère Amethon (laboureur) à Arawn (maître de l'Autre Monde) et Bran Vendigeit (personnification de la divinité

---

(Strabon, Livre XII, 5 - 1). Il insiste sur l'importance de ces bois ou bosquets chez les Gaulois, lieux où se réunissaient les chefs en « assemblées sylvestres » (César, *La Guerre des Gaules*, Livre VII, 1 - 4).

<sup>293</sup> Ni Aubrey, Toland ou Stukeley par la suite, n'utilisent le terme de « bosquet », mais plutôt celui de « *lodge / loge* », « *tigh / maison* », « *warden / gardien* ». En anglais, « bosquet » se dit « *grove* », mais aussi « *coppice* » ou « *copce* ». Dans sa thèse, *Les druides – les sociétés initiatiques celtiques contemporaines*, en p. 73, Michel Raoult traduit le nom d'un groupe dissident du *Druid Order*, en 1833, *The Druids under the Grave*, par « Les druide sous le bosquet » : il est possible qu'il y ait une coquille, donnant « *grave* » à la place de « *grove* », ou une confusion menant à une traduction erronée de « bosquet » .

<sup>294</sup> « Nous savons qu'en Gaule les arbres ont été sacralisés », dans Lacroix Jacques, « Les toponymes d'origine gauloise à sens sacré et les découvertes archéologiques de sanctuaires », *L'onomastique au carrefour des sciences humaines*, actes du XI<sup>e</sup> colloque de la Société d'onomastique, Université de Lyon 3, 10 – 13 oct. 2001, pp. 162 et 163. Des noms d'arbres apparaissent dans la toponymie, comme *Cassinomagus*, futur Chassenon, ou J. Lacroix voit la trace du futur mot français « chêne » (pp. 162 et 163), mais se pose la question d'une appellation profane. Drevant, localité du Cher, tire son nom de *Derventum*, qui fait directement référence au chêne (dervo-) : « L'agglomération a dû constituer un important sanctuaire rural des Bituriges. [...] On peut penser que cette appellation, à nouveau, n'était pas sans connotations religieuses. ». J-L Brunaux, traduisant Pline l'Ancien, indique que « les druides [...] choisissent le rouver pour leurs bois sacrés et ils n'accomplissent aucun acte sacré dans son feuillage ». Brunaux J-L., *Les religions gauloises, rituels celtiques de la Gaule indépendante*, Paris, éd. Errance, 1996, pp. 196 à 197. Le chêne rouver ayant la particularité d'être propice à la pousse du gui, plante sacré pour les Celtes, il est ici mis en avant. Mais ce court passage issu de Pline l'Ancien est en contradiction avec d'autres où il est fait mention de druides montant dans les chênes rouveres pour y cueillir du gui.

<sup>295</sup> Cf. Brunaux Jean-Louis, *Les druides : des philosophes chez les barbares*, Paris, éd. du Seuil, 2006, *Les Gaulois, vérités et légendes*, Paris, éd. Perrin, 2018.

<sup>296</sup> *Câd Goddeu, Le combat des arbres, texte écrit selon la légende par Taliesin*, traduction de C-J Guyonvarc'h, Textes mythologiques irlandais, Rennes, éd. Celticum, 1980. Traduction parue aussi dans *Ogam – Tradition celtique*, Tome V, fasc. 5 – 6, Rennes, déc. 1953, sous le titre « Kat Godeu », pp. 111 à 120.

des transformations et résurrections – le Bran irlandais). Gwyddyon transforme ses troupes en arbres et arbustes, du bouleau « ... pourtant fier, [qui] prit lentement sa place ; non pas qu'il fut couard mais de trop noble race », à l'if « ...éparpilleur de dots [et]...renfrogné », en passant par d'autres essences<sup>297</sup>. L'ensemble est à l'origine d'une interprétation globale des éléments, de la nature et du temps : de nombreux groupes druidiques se sont ainsi dotés de calendriers liturgiques dans lesquels le symbolisme des arbres, des éléments, des couleurs et des planètes est intégré.

Quant au Mont Haemus, c'est une montagne des Balkans, en Thrace, entre le Mont Rhodope et la Mer Noire. Son emplacement incertain s'efface devant le symbole de l'oracle de Dionysos<sup>298</sup>, qui s'y trouvait, selon Pline<sup>299</sup>. C'est aussi l'endroit où résidaient les vents selon des mythes grecs.

Le culte de Dionysos, en effet, comportait certes une liturgie publique avec des cortèges, des thiasés, mais surtout un culte secret, pratiqué en petits groupes essentiellement féminins. Nous savons aussi que les rites en l'honneur de Dionysos et ses déclinaisons sont bien plus anciens que la théogonie mise en place par Hésiode au VI<sup>e</sup> siècle avant J.-C, et est pré-hellénique. L'existence de ces thiasés n'est prouvée que jusqu'à la tardive Antiquité, mais cela rapproche déjà les pratiquants du Mount Haemus à l'histoire ancienne, et surtout, à une tradition initiatique qu'ils considèrent comme prouvable : des fêtes ont lieu encore à notre époque, chaque mois de janvier, sur le Mont Athanase, près d'Étropolé, en Bulgarie, survivance de rituels en l'honneur du dieu solaire thrace Sabazios, équivalent au Dionysos-Zagreus, dont les rites rappellent ceux des fêtes dionysiaques grecques<sup>300</sup>, notamment celles des Anthestéries au solstice d'hiver où étaient célébrés à la fois les ancêtres et leur réincarnation dans les nouveaux nés, mais aussi la fécondité et la vie. Dionysos y apparaît donc en lien avec le cycle solaire mais aussi avec la Terre. Dans une version des mythes de Dionysos-Zagreus (qui, en tant que dieu étranger à la Grèce, portait un bonnet phrygien, comme

---

<sup>297</sup> Le houx est « comme un fort inexpugnable, [...] vert sombre ; lacère les mains rougies de coups de griffes sans nombre ». Le frêne « sans pitié, accouru au cœur de l'action, ne bougea plus d'un pied ». Le pommier sauvage « issu du chant de Maeldeu, riant d'insolence, [...] des rochers s'élance ». *Câd Goddeu / combat des arbrisseaux*, Thibaud Robert-Jacques, *Dictionnaire de mythologie et de symbolique celte*, Paris, éd. Dervy, 1995, pp. 28 et 29, 71 et 72, et à chaque article correspondant un arbre.

<sup>298</sup> Cf. Boteva Dilyana et Dimova Iveta, « St. Athanase d'Étropolé, Sabazios et l'oracle de Dionysos », *Dialogues d'histoire ancienne*, vol. 23, n°1, 1997. pp. 287 et 298.

<sup>299</sup> Pline lui accorde 6000 pas de hauteur. L'incertitude règne aujourd'hui quant à l'emplacement de cette montagne, ou plutôt du massif ayant par extension pris le nom de ce mont : le Monte Costegnas séparant la Macédoine de la Roumanie, ou le massif séparant la Macédoine de la Serbie, ou encore le Mont Argentaro. Il s'agit probablement d'une appellation générique des montagnes balkaniques ou d'une certaine partie des chaînes balkaniques se terminant au bord de la Mer Noire. Héraclite le physicien est précis : il indique bien que l'oracle de Dionysos se situe sur un mont et non une chaîne de montagne, sur le Mont Haemus. L'élève d'Aristote est originaire du Pont en Bithynie, et écrit au IV<sup>e</sup> siècle avant notre ère. Ses informations sont bien sûr reprises *a posteriori* mais laissent supposer que Héraclite désigne le Mont Balkan, région qu'il connaît bien.

<sup>300</sup> C'est sur ce territoire que Tite-Live (XL, XXII) et Pomponius Mela (2, 17 - 18) placent l'oracle de Dionysos en Thrace, chez la tribu des Besses, dont la localisation précise reste à faire, mais semble se retrouver autour du cours supérieur de l'Hèbre, et sur la montagne de Sredna Gora après l'an 310, d'après Tacheva M., *Über die Stammesterritorien der thrakischen Bessen*, Sofia, Minalo, 1995, pp. 9 à 15. Cité par Boteva et Dimova (*op. cit.*).

Mithra), ce fils de Perséphone et Zeus est dévoré par les Titans, son cœur récupéré par Athéna qui le remet à Zeus, qui le place en Sémélé, une humaine, et offre ainsi une deuxième naissance à Dionysos. Dans une autre version, Sémélé meurt en étant enceinte de Zeus ; le père prend l'enfant et le place dans sa cuisse pour qu'il termine sa gestation et lui donne une naissance particulière. Une autre légende raconte que ses restes sont récupérés par Apollon qui les enterre à Delphes, son sanctuaire (où il a son oracle, la Pythie), sous un trépied (donc sous un feu) : un culte en enterre un autre ; un symbole du soleil en pleine puissance met en terre le symbole du soleil qui a décliné afin que celui-ci renaisse et redevienne lui-même, retrouve aussi sa pleine puissance.

Les symboles sont fortement liés au soleil, son cycle, sa mort et sa résurrection (que nous retrouvons dans toute société initiatique), mais aussi le feu divin créateur. Le nom Dionysos est anciennement lié au « *mainomenos* », la fureur, donc le feu intérieur, celui du guerrier, mais aussi celui du savant, et encore de la puissance de vie. Associé encore à un « *Eleutheros* », c'est le dieu qui fait croître les plantes, mais aussi par analogie qui fait croître la puissance en chaque être : puissance physique et guerrière, puissance intellectuelle. Son rapport avec la sexualité et le phallus prend ici aussi tout son sens et c'est ainsi que le dieu est suivi de thiasés : des groupes composés de pratiquants déguisés en Satyres et en Ménades. Son lien avec le vin et la bière est simple : boissons menant à un état second permettant d'approcher la mort, et d'en revenir. L'extase ici est initiatique, amenant le pratiquant de ces bacchanales (Dionysos-Bacchus) à une mort symbolique et une résurrection qui l'est tout autant. par la consommation excessive d'alcool et d'autres pratiques (sexuelles essentiellement, puisque la conception d'un être permet la réincarnation d'un autre, donc un retour du royaume des morts, souterrain, à celui de la vie)<sup>301</sup>.

L'appellation choisie par Aubrey pour son groupe est forcément le fruit de recherches, peut-être d'une initiation qu'il aurait reçue mais dont nous n'avons aucune trace. Mais cela lui permet de relier son propre groupe avec des rites initiatiques connus, réels et antiques. Si un aspect bachique illustre des rituels dans les cérémonies du Mount Haemus, nous n'en savons rien, si ce n'est que cela a pu influencer sur l'apparition de Clubs et de soirées dédiés à ce type de pratiques (nous émettons l'hypothèse, que nous soutiendrons un peu plus loin, que le groupe de Toland, ses « banquets socratiques », ne sont que la continuité des pratiques bachiques et libertines du *Mount Haemus*, à l'origine des *Hell-Fire Clubs*).

De plus, Aubrey cherche une filiation historique tout autant que spirituelle, à cette époque où les

---

<sup>301</sup> Sur l'origine des cultes bachiques grecs, voir Astour M.C, « Un texte d'Ugarit récemment découvert et ses rapports avec l'origine des cultes bachiques grecs », *Revue de l'histoire des religions*, Tome 164, n°1, 1963. Cette tradition persiste encore aujourd'hui sous la forme christianisée d'un culte à St-Bacchus (Mar Bacchos), dans certaines communautés de la façade méditerranéenne du Moyen-Orient (du nord du Liban à la frontière turque en passant par la façade méditerranéenne de la Syrie, jusqu'au nord de Damas, comme l'église St-Serge et St-Bacchus de Ma'aloula, par exemple).



érudits (jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle) continuent de chercher des ascendances troyennes, grecques et/ou romaines. Le druide étant assimilé au philosophe grec, les liens entre les *Keltoi* et les Grecs étaient pour les Antiquaires une évidence. Il n'était donc pas inconcevable pour eux d'intégrer des influences lointaines et mythiques grecques à leurs recherches sur le passé celtique des îles britanniques, surtout en ce qui concernait l'aspect religieux de cette culture<sup>302</sup>.

---

<sup>302</sup> Dans l'introduction de *The origin of modern druidry* de Hutin, P. Carr-Gomm, « *chosen chief* » de l'OBOD, qualifie cette création de « *apocryphal grove of Mt Haemus that was said to have been established near Oxford in 1245* » sans apporter de preuve à l'affirmation de cette fondation. Texte disponible en format PDF ici : <http://druidry.org/wp-content/uploads/2019/12/FIRST-MT-HAEMUS-LECTURE.pdf>

Plus tard, d'autres érudits et auteurs vont mettre en lien l'initiation du Christ et sa mort avec une tradition celtique, dans un souci de lier plusieurs traditions spirituelles, d'où sortira en partie le mythe du Graal. Il manque, dans cette émulation, un retour sur les mythes de Dionysos, dont certains recourent aussi ceux concernant le Christ.

## 2. Vers une branche celtisante de la franc-maçonnerie<sup>303</sup>

### 1 - Une ambiance propice au renouveau et à l'ouverture de nouvelles voies initiatiques

Charles Bernardin (1860 - 1939), dans son *Précis historique du Grand Orient de France*, qui précède *Notes pour servir à l'histoire de la Franc-maçonnerie à Nancy jusqu'en 1805*, paru en 1909<sup>304</sup>, ne dénombre pas moins de 38 versions différentes sur les origines de la Franc-maçonnerie sur 236 auteurs. Roger Dachez classe en quatre catégories les hypothèses et types d'écoles historiques de la franc-maçonnerie<sup>305</sup> :

- l'école ésotérique, qui s'intéresse aux rituels, usages et enseignements, les comparant à d'autres formes d'enseignement passées, en déduisant un lien voire une continuité entre eux.
- l'école mystique, qui s'occupe plus particulièrement de la tradition des mystères chrétiens, dont la Franc-maçonnerie ne serait qu'une émanation.
- l'école symboliste, qui se concentre sur les symboles, en cherchant des origines ou des équivalences dans d'autres traditions, tentant de prouver une origine orientale du mouvement.
- l'école romantique, qui raconte une histoire depuis le Paradis Terrestre jusqu'aux Constitutions d'Anderson de 1723.

R. Dachez y ajoute une cinquième catégorie : l'école dite « authentique », qui prévaut aujourd'hui chez les Anglo-saxons. Pour cette école, la franc-maçonnerie est un sujet d'étude auquel nous devons appliquer les mêmes méthodes qu'à n'importe quel autre domaine de l'histoire.

C'est, bien sûr, cette dernière catégorie qui nous intéresse, sans oublier l'apport pouvant être fait par des données issues des écoles ésotérique et symboliste.

La tradition maçonnique fait naître la Grande Loge de Londres au solstice d'été 1717. Celle-ci, réunion de quatre loges préexistantes, institutionnalise et officialise la franc-maçonnerie spéculative. Résultant d'une histoire longue, complexe, et se perdant dans les légendes et anecdotes symboliques de l'apparition des loges écossaises et anglaises [Annexe 5], l'apparition de cette Grande Loge illustre la vivacité du mouvement franc-maçon d'une part, et d'autre part l'émulation

---

<sup>303</sup> Pour un historique sur l'histoire de la franc-maçonnerie, ses origines écossaises et anglaises, voir l'annexe 5.

<sup>304</sup> Nancy, Imprimerie Bertrand, 1909.

<sup>305</sup> Maxence Jean-Luc (dir. ), *La Franc-maçonnerie, histoire et dictionnaire*, Bouquins, Paris, Robert Laffont, 2013, pp. 4 et 5.

intellectuelle et spirituelle qui est source de conflits, de dissidences et conséquemment de créations de loges. C'est dans ce contexte que John Toland va créer son propre groupe. Néanmoins, celui-ci n'a pas de connotation celtique ou druidique à sa création, en 1717. Si ses successeurs calquent le fonctionnement d'une loge maçonnique (co-optation, initiation symbolique, rituels divers, positions politiques anti-monarchiques...), l'apport celtique n'est pas une priorité : les archives manquent et seul l'ouvrage *Book of Druidry*, de R. Nichols et Matthews propose l'idée d'une filiation depuis Toland jusqu'aux groupes druidiques britanniques des années 1980, sur fonds de références celtiques.

Ce qui se déroule à la St Jean d'été 1717 était préparé depuis une année : face à la difficulté des loges anglaises à affirmer leur existence de façon indépendante, il leur fallait s'unir. Elles avaient en effet peu de reconnaissance : il existe très peu de documents sur leurs fonctionnements, si ce n'est qu'elles portaient le nom de l'auberge où elles se réunissaient. Certaines avaient tout au plus quelques années d'existence, formées probablement sur les bases d'anciens groupes d'entraide mutuelle de maçons ayant intégré des non opératifs (des notables locaux, mais surtout des petits commerçants et artisans liés par leurs métiers aux maçons). C'est la théorie la plus répandue et qui fait consensus chez les historiens anglais des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles<sup>306</sup>.

Les conflits internes aux loges, mais aussi entre différentes loges, rongent le paysage maçonnique, chacune essayant d'asseoir sa légitimité, son ancienneté, sa filiation, face aux autres. Le personnage central de ces conflits, et qui va précipiter les événements de 1717, est Christopher Wren (1632 - 1723). Son influence en tant qu'architecte de la reconstruction de Londres après le grand incendie de 1666<sup>307</sup> puis de la cathédrale St-Paul en 1673 lui offre la possibilité d'influer sur les maçons opératifs tout autant que sur les maçons spéculatifs, dans le cadre de ses fonctions ou dans la *Royal Society*<sup>308</sup>. Au cœur de conflits d'intérêt, il est destitué de son poste d'architecte royal en 1702, par la reine Anne, Sir Wren s'éloigne petit à petit des sphères du pouvoir, des assemblées, des sociétés, clubs et réseaux. 1710 représente le début d'une mise au point entre les loges londoniennes. Après plusieurs années de discussions et d'accords, cela aboutit à la création de la Grande Loge de Londres en 1717. Cette création symbolisant une rupture avec un fonctionnement obsolète, et la volonté d'officialiser des habitudes plus spéculatives qu'opératives, est aussi le résultat de conflits entre personnes. Le *Freemason's quarterly magazine*, de 1843 (page 36) indique

---

<sup>306</sup> Dachez R., « La création de la franc-maçonnerie spéculative moderne », *La franc-maçonnerie – histoire et dictionnaire*, (dir. : Maxence J-L.), Paris, Robert Laffont, 2013 , pp. 4 à 40.

<sup>307</sup> Il devient architecte du roi en 1668, après qu'une partie de sa proposition de reconstruction fut acceptée. C'est aussi lui qui dessine les plans et gère la construction de l'église Saint-Étienne, de la douane du port de Londres, du palais royal et du palais épiscopal de Winchester, de l'hôpital de Chelsea.

<sup>308</sup> Informations issues de Ligou D., *Franc-maçonnerie et Révolution française, 1789 - 1799*, Paris, éd. Chiron – Detrad, 1999, p. 189.

que quatre loges se sont réunies à l'*Apple-Tree Tavern*, Charter Street, Coven Garden, où, après avoir désigné le plus anciens des maîtres présents comme Grand Maître (Anthony Sayers - il n'existe aucune information sur sa vie, si ce n'est son origine sociale modeste<sup>309</sup>), elles s'unirent en une Grande Loge et choisirent de se réunir annuellement. Il y est indiqué que « *Sir C. Wren's disability, by age and infirmity, to act as Grand Master having depressed the order [...]*<sup>310</sup> ». Son état de santé ne lui permettait pas de remplir ses responsabilités, mais il aurait tout de même été nommé Grand Maître de cette Grande Loge. André Kervella, dans *L'histoire volée des francs-maçons*, paru en 2017, argumente en faveur d'erreurs de la part d'Anderson, lorsque celui-ci a rédigé les deuxièmes constitutions qui portent son nom, en 1738<sup>311</sup>. L'auteur parle même de « mythe de 1717 »<sup>312</sup> : Anderson aurait déformé plusieurs faits et informations, et cela se serait retrouvé dans de nombreux écrits par la suite. Alors que l'article de presse cité ci-dessus l'indique, *The apple-tree tavern* ne s'appelle pas ainsi en 1716 - 1717, lorsque s'y réunissent censément les quatre loges londoniennes ( ou celle de Toland à l'équinoxe d'automne 1717). L'auberge a un autre nom, mais il nous est inconnu<sup>313</sup>. De plus, le groupe de Toland a chassé la loge qui avait pour habitude de se réunir en cette taverne. Il ne peut donc y avoir eu de création de la Grande Loge à cet endroit, mais bien à l'auberge *The goose and the Gridiron*<sup>314</sup>. Anderson, comme d'autres après lui, déforme à sa convenance des faits, tentant de réécrire l'histoire en faveur de quelques personnalités de la franc-maçonnerie, cherchant à prouver que la Grande Loge est plus légitime que d'autres formations, que sa filiation remonte loin dans le temps par le biais des loges qui l'ont fondée.

Les *Constitutions* (et leur seconde version de 1738) sont l'exemple type de re-création d'une tradition : ayant peu d'histoire, les loges réunies en une seule doivent se trouver un fond historique rempli de références justifiant leur existence. Une part de légende et de propos scientifiquement invérifiables y apparaissent : existant depuis des temps immémoriaux, la Grande Loge ne se serait affirmée qu'à partir de 1717. Cette création d'une tradition est une phase importante dans le « réveil » de cette Grande Loge, car cela argumente en faveur de son ancienneté sur d'autres loges,

---

<sup>309</sup> Hobbs J. Walter, « Mr Anthony Sayers, Gentleman », *Ars Quatuor Coronatorum*, n° 37, Londres, 1924, pp. 218 à 239. Il s'agit des « transactions », travaux et conférences de la Loge Quatuor Coronati de Londres.

<sup>310</sup> *Freemason's quaterly magazine*, 1843, p. 36.

<sup>311</sup> Kervella André, *1717, L'histoire volée des francs-maçons*, Hyères, La pierre philosophale éditions, 2017, p. 11.

<sup>312</sup> *Ibid.* p. 12.

<sup>313</sup> Ce nom de « Taverne du Pommier » tombe à point nommé pour les celtomanes, considérant que le pommier était un arbre sacré chez les Celtes. Ainsi, une résurgence druidique dans un endroit nommé ainsi laisse planer l'absence de hasard et fournit un symbole fort à qui revendique une filiation spirituelle avec les druides antiques mais aussi les fondateurs du druidisme, comme nous le verrons plus loin. Nous ignorons d'où provient l'erreur véhiculée dans cet article de presse. Peut-être vient-elle du fait qu'en 1792, Iolo Morganwg créa la Gorsedd des Bardes de l'Île de Bretagne en cette taverne du Pommier. Il semble qu'il ait choisi cette taverne en souvenir de la fondation (légendaire) du *Druid Order* par Toland à cet endroit en 1717. La légende était donc déjà installée en 1792 et cet article de 1843 s'en fait l'écho. Or, la taverne ne portait pas ce nom en 1720 - 1722.

<sup>314</sup> C'est ce qu'indique aussi Dachez R., *op. cit.*, p. 34.

faisant d'elle la « loge-mère » de toutes les autres. Anderson écrit aussi dans ses *Constitutions* que « quelques auteurs pensent qu'il y eut quelques vestiges de bonne maçonnerie datant d'avant cette période [romaine] dans quelques parties de l'Europe, élevés par le talent surprenant que les premières colonies amenèrent avec elles : tels sont les édifices celtiques érigés par les Gaulois et par les anciens Bretons aussi qui étaient une colonie de Celtes longtemps avant que les Romains n'envahissent cette terre »<sup>315</sup>. La recherche d'une ancienneté de la maçonnerie pousse l'auteur des constitutions à remonter loin dans le temps à la recherche d'arguments historiques justifiant de l'ancienneté de cette Tradition. La naissance de la Loge-mère est le résultat de l'alliance de quatre loges plus anciennes ayant choisi de s'unir pour avoir plus de poids et de force, dans la vie politique et économique anglaise. Mais nous pouvons retenir aussi l'hypothèse très récente qui date cette création de 1723<sup>316</sup>, soit l'année où les constitutions sont présentées et commencent à être appliquées. Ainsi, la création de la Grande Loge de Londres n'aurait pas eu lieu en 1717, mais six ans plus tard : ces six années auraient servi à la mise en place d'un fonctionnement, une phase de test, en somme. Puis seraient venues les deuxièmes constitutions de 1738 pour dogmatiser l'ensemble.

Cependant, certaines loges ne se rangent pas sous la bannière de cette auto-proclamée « Loge-mère », pour des raisons qui peuvent provenir à la fois des terrains politique, religieux et intellectuel. En effet, la plupart des éminents membres de la Grande Loge se côtoient dans un autre groupe : la *Royal Society*. C'est au sein de cette société que les discussions vont bon train entre intellectuels et notables, aristocrates, sur la religion, la société britannique, les sciences. Mais d'autres intellectuels ou politiques ne sont pas membres de cette société, ne participent donc pas à tous les échanges, tous les débats, et ne profitent pas de la fraternité qui lie les membres. Ils se retrouvent donc à fonder leurs propres loges, indépendamment de la Grande Loge de Londres. Et même s'ils sont membres de la *Royal Society*, les affinités avec le nouveau pouvoir les gênent, cette société étant réputée libre, et l'aspect biblique de la Loge étant vu comme un frein à une réelle indépendance et évolution spirituelle.

Ce qui se passe donc en 1717 est le résultat d'un long cheminement intellectuel et

---

<sup>315</sup> *Constitutions d'Anderson*, traduites et annotées par Ligoux Daniel, Paris, éd. EDIMAF, 1987, p.133.

<sup>316</sup> Kervella André, *op. cit.* En mai 2019, nous avons aussi eu l'occasion de deviser sur ce point avec le Grand Maître de la Grande Loge Suisse Alpina, une loge de recherche : les origines de la franc-maçonnerie spéculative sont actuellement au cœur de débats historiques et les écrits d'Anderson de 1738 sont remis en cause. La création de la Grande Loge de Londres, spéculative, a pour conséquence une division dans la franc-maçonnerie, puisque la branche opérative, elle, continue d'exister. Il s'agissait juste de la création d'une nouvelle obédience, qui semble dominer les autres par les membres qui la composaient : beaucoup étaient issus des classes supérieures de la société. Néanmoins, cette Grande Loge continua d'utiliser la craie et le charbon pour tracer au sol ses tableaux de loge, comme cela se faisait avant cette période, et chez les opératifs (voir à ce sujet Négrier Patrick, *Temple de Salomon et diagrammes symboliques*, *op. cit.*, chap. II.).

historique, d'intégration d'influences diverses sur les plans philosophiques, religieux, hermétiques. C'est aussi le résultat de toute une mise en réseau de personnes, au fil des décennies, d'influence de maîtres sur des disciples, de la création de Loges, de Clubs, de Sociétés, qui se trouvent des points communs. C'est encore la diffusion d'idées, de concepts, de théories, par la littérature, les correspondances, les discussions au sein de Clubs et Sociétés savantes. La volonté de faire évoluer l'humanité par la diffusion de savoirs et de connaissances ; mais pour y avoir accès, une initiation est nécessaire. Cette création donne le signal d'une nouvelle forme d'organisation, de références et de fonctionnement : vers plus de spéculatif et moins d'opératif, et ce de façon officielle.

Les références des groupes sont diverses, et recourent les dissensions politiques de ces siècles en Angleterre et en Écosse. C'est ainsi que, pour certains, les références bibliques vont, petit à petit, se faire remplacer par des références autres, ici celtiques, par le biais d'études des mythologies et les débuts de l'archéologie. L'aspect « celtique » d'une tradition non-biblique va se renforcer, mais l'aspect initiatique de la maçonnerie va être conservé, tout comme certains symboles vont être adaptés : le compas et l'équerre (qui deviendront un Tribann et son opposé, voir *infra*) ; les piliers du Temple de Salomon, Jakin et Boaz (remplacés par les pierres levées des cromlec'hs, voir *infra*) ; l'autel rituel (le futur *Maen Log* de la Gorsedd de Galles, voir *infra*) ; les grades, avec leurs couleurs et symboles adaptés<sup>317</sup>.

## 2- Le schisme de 1717<sup>318</sup>, où apparaissent les liens entre Toland, Désaguliers et Stukeley

La Grande Loge de Londres naît le 24 juin 1717 (St Jean d'été ou solstice d'été), à la taverne *The Goose and Gridiron* (« L'oie et le grill »), située dans la cour de la cathédrale St Paul, à Londres. Quatre loges maçonniques londoniennes étaient représentées : *The Goose and Gridiron* (« L'oie et le grill »), bien sûr, puisque Loge résidente de la taverne, *The Crown Ale House* (« La brasserie de la couronne »), *The Rummer and Grapes* (« Le grand verre et les raisins ») et *The Apple Tree Tavern* (« La taverne du pommier »). Ces quatre loges sont les fondatrices de la Grande Loge de Londres, la nouvelle loge-mère de la franc-Maçonnerie réformée, qui se dotera en 1723 de constitutions (dites d'Anderson) d'inspiration chrétienne<sup>319</sup>. La maçonnerie spéculative existe déjà, ce n'est donc

<sup>317</sup> Ces adaptations reflètent bien l'idée d'organisme initiatique à caractère spirituel ou religieux : ces éléments permettent de créer un espace sacré inaccessible pour qui n'est pas initié et une cohérence dans le groupe comme dans les cérémonies. De même pour les symboles : leur signification ésotérique ne peut être connue que par une initiation construite sur différents niveaux. Nous retrouvons tout cela dans les groupes druidiques bretons étudiés.

<sup>318</sup> Voir Barles J., *Histoire du schisme maçonnique anglais de 1717 (1688 - 1730) : création de la Grand Loge de Londres*, Paris, G. Trédaniel éditeur, 1990.

<sup>319</sup> Dans le 1<sup>er</sup> chapitre des *Constitutions* d'Anderson, *op. cit.*, « Concernant Dieu et la religion », il est mentionné qu'

pas la naissance de celle-ci, mais plutôt le premier pas vers une évolution qui sera appelée maçonnerie obédientielle : les loges se rattachant à des loges-mères, des idéaux, des concepts et des références religieuses, ésotériques et spirituelles différentes ; la loge-mère se positionnant comme référente et ordonnatrice d'une obéissance avec ses règles, son fonctionnement, ses symboles, ses rites. Cette loge est composée de protestants, de *whigs*, de partisans des Hanovre, et s'oppose donc aux Stuarts ainsi qu'à une interprétation romaine, catholique, de la Bible.

A l'origine de cette création se trouve Jean-Théophile Désaguliers (1683 - 1744), devenu membre de la *Royal Society* en 1716, coopté par Isaac Newton, dont il sera un des grands admirateurs et au-delà, diffuseur de ses idées dans ses écrits et au sein de la franc-maçonnerie : idées humanistes et naturalistes donnant de nouvelles perspectives à l'humanité, que ce soit au niveau d'une nouvelle perception de l'univers ou des applications techniques que cela amène. Désaguliers est le fils d'un pasteur huguenot réfugié en Grande-Bretagne l'année de sa naissance, *via* Guernesey. Il entre en 1705 au *Christ Church College* d'Oxford. Maître ès Arts en 1712, il devient Docteur en droit en 1718. Passionné par la physique, il défend ardemment les thèses de Newton. Il est ordonné diacre anglican en 1710, et conférencier en philosophie expérimentale à Hart Hall. Marié en 1712, il s'en retourne à Londres et devient démonstrateur pour la *Royal Society*. C'est aussi l'éditeur de John Toland<sup>320</sup>.

Désagulier a la particularité d'avoir été à la tête de cette création de la Grande Loge londonienne, unissant quatre anciennes Loges, mais il a aussi été présent quelques mois après, lors d'un banquet socratique organisé par Toland, origine d'une branche initiatique qui prendra plus tard une teinte celtique. Désagulier est la personne centrale qui nous fait prendre conscience que 1717 ne voit qu'un conflit entre Loges londoniennes, quatre unies pour éviter leur désagrégation et les conflits, et une autre branche de francs-maçons souhaitant s'éloigner des préceptes et références judéo-chrétiennes. Cette frange dissidente de la franc-maçonnerie avait même pris la place de la Loge se réunissant habituellement à l'auberge qui ne porte pas encore le nom de *Apple Tree Tavern*, obligeant celle-ci à se trouver un autre lieu de réunion, et ce avant la création de la Grande Loge. Conflits de personnes, luttes de pouvoir et d'influence, mais aussi une volonté pour certains de sortir d'un carcan biblique et de prendre la voie d'une autre tradition occidentale en contre-pieds de l'orientale, omniprésente, forment le fond de cette émulation.

Quant à Isaac Newton (1643 - 1728), en tant que maître et ami de Désaguliers et de Stukeley, il joue un rôle important dans cette émulation et si ses travaux métaphysiques sont encore méconnus,

---

« un maçon [...] ne sera jamais un athée stupide, ni un libertin irreligieux ».

<sup>320</sup> Voir *infra*.

ils illustrent à merveille l'ambiance dans laquelle œuvrent les membres de ces sociétés et clubs. L'influence sur Stukeley est certaine, ce dernier étant à la fois son disciple et son biographe [voir les annexes biographiques]. Newton a peu publié de son vivant sur Dieu et sur ses recherches ésotériques en général, puisque ses premiers écrits ont donné lieu à des controverses, qu'il trouvait fatigantes parce que desservant l'avancée scientifique. C'est aussi pour cela que, par discrétion, il n'a jamais clairement confirmé travailler de façon sérieuse sur l'alchimie. Il s'était même choisi le surnom de *Ieoua Sanctus Unus* (Jéhovah Unique Saint), anagramme de Isaac Newton / Neuutonus<sup>321</sup>. La majeure partie de ses travaux alchimiques sont retrouvés suite à un don de ses manuscrits non publiés, par ses descendants, à l'université de Cambridge. Ayant trié les documents, l'université leur renvoie les écrits non scientifiques, qui ne seront étudiés (en partie) qu'à partir de leur vente aux enchères chez Sotheby's en 1936, par John Maynard Keynes, qui n'a produit qu'une lettre de synthèse.

Parmi ses écrits religieux, qui dominent sa production écrite, son principal ouvrage est une critique de deux textes bibliques, publiée à titre posthume en et au cœur de controverses à l'époque (Jean 5:7 et Timothée 3:16) : *An historical account of two notable corruptions of scripture*. 1774 (sous-titré « *in a letter to a friend* ») qui n'était pas destiné à être publié). Mêlant conceptions religieuses et science, il soutient que le système solaire est une œuvre de Dieu, et que ce dernier devrait intervenir pour corriger son instabilité. De façon discrète, se basant sur les anciens textes bibliques et leurs plus anciennes études disponibles, il rejetait le concept de Trinité, qu'il considérait comme des falsifications tardives. Pour lui, Dieu ne peut qu'être Un<sup>322</sup>. La Création est pour lui modifiable, n'est pas figée comme peut le penser Leibniz. Dieu agit sur sa Création. La mécanique de l'univers dépend de Dieu, comme celle de la Terre, et celle des êtres vivants aussi : il y a donc en chaque humain un lien avec Dieu, qui fait fonctionner la mécanique du corps, puisque la matière est inerte. L'âme n'est pas séparée du corps, elle est ce lien avec Dieu ; elle est cette part divine qui fait fonctionner le corps. Ses théories concordent en grande partie avec celles diffusées par G. Bruno, et, nous le verrons, nourrissent l'esprit de son disciple Stukeley et de son ami Toland.

---

<sup>321</sup> Pour ces détails biographiques, Cf. Westfall Richard, trad. Lescouret Marie-Anne, *Newton*, (titre anglais : *never at rest. A biography of Isaac Newton*), Paris, éd. Flammarion, 1994, réédition 1998.

<sup>322</sup> Maynard Keynes John, *Newton, the man*, The MacTutor of Mathematics Archives, 1946. Maynard ayant acheté 57 des manuscrits de Newton, il les a étudiés (puis les a offerts à la bibliothèque du *King's College* de Cambridge) et en a tiré des conclusions, dont il a présenté une synthèse dans une lettre lue lors de célébrations du bicentenaire de la mort du scientifique : [http://www-history.mcs.st-and.ac.uk/Extras/Keynes\\_Newton.html](http://www-history.mcs.st-and.ac.uk/Extras/Keynes_Newton.html) (consulté le 16 décembre 2019). Le projet d'études de cette partie des archives de Newton a continué sous le nom de « *Newton Project* » : [The Newton-related Papers of John Maynard Keynes](http://www-history.mcs.st-and.ac.uk/Extras/Keynes_Newton.html) (consulté le 16 décembre 2019)



## John Toland

Natif de Clonmany, près de Derry, en Irlande, le catholique John Toland (1670 - 1722) a pour nom de baptême Janus Junius. Son maître d'école lui conseille d'opter pour « John »<sup>323</sup>. Il se convertit au protestantisme à l'âge de seize ans, ce qui lui ouvre les portes de l'université presbytérienne de Glasgow, qu'il fréquente en 1688 et 1689. Après ses études en Écosse puis à Leyde aux Pays-Bas, de presbytérien, il devient anglican. Ce qui lui permet de continuer ses études théologiques à Oxford. Puis, ses lettres acquises, John Toland se déclare pythagoricien et panthéiste, mot qu'il crée et dont il développe le concept (le mot apparaît pour la première fois dans le titre de l'essai *Socinianism Truly Stated : Being an Example of Fair Dealing in All Theological Controversys. To which is Prefixed, Indifference in Disputes : Recommended by a Pantheist to an Orthodox Friend*, publié à Londres en 1705<sup>324</sup>). «Panthéisme» est formé de *πάν* (“*pan*” / tout) et de *θεός* (“*theos*” / dieu) et peut être traduit par “Dieu est tout” et “tout est Dieu”.

Toland peut être considéré comme un précurseur de l'histoire des religions, à la lecture des théories qu'il met en place. Il se démarque par le fait, entre autres, de récuser les dogmes du christianisme et notamment la création du monde selon la Bible. Il affirme sa croyance en une nature divine et infinie, prône une identification totale de la notion de dieu à l'univers, et ouvre la voie à un panthéisme iconoclaste, tel Scot Erigène (810 - 880) et Pierre Abélard (1079 - 1142) en leurs temps. Toland prône aussi la révolte contre le clergé catholique et, parallèlement, le retour au sacré. Avec ce qu'il recueille sur les druides antiques, il alimente son argumentaire contre le clergé :

« *In the meantime I do assure you, My Lord [Toland écrit à Lord Molesworth, un de ses mécènes], from all authors, that no Heathen Priesthood ever came up to the perfection of the Druidical, which was far more exquisite than any other such system; as having been much better calculated to beget Ignorance and an Implicit disposition in the people, no less than to procure power and profit to the Priests, which is one grand difference between the true worship and the false*<sup>325</sup>. »

Toland est aussi le premier à distinguer les bardes des druides dans sa *Critical history of the celtic religion and learning, or, the priests and judges, of the voids, or the diviners and physicians; and of the bards, or the poets and heralds; of the ancient Gauls, Britons, Irish and Scots* qui paraît à titre posthume en 1740<sup>326</sup>. Il a aussi travaillé sur les différences entre Celtes et Germains, souvent

<sup>323</sup> La littérature lui connaît d'autres noms et surnoms : Brito-Batavus (Irlandais, il a vécu sur l'île de Bretagne et fait un passage sur l'ancien territoire des Bataves), Jean Toland, Joannes Tolandus, Johannes Toland, John Roberts, John Tolland, Patricola.

<sup>324</sup> Souvent réduit à *Socinianism Truly Stated, by a pantheist*. L'essai ne porte pas d'indications concernant l'imprimeur. En 1710, dans une lettre à Leibniz, il fait référence à « *the pantheistic opinion of those who believe in no other eternal being but the universe* ». Cité par Laynton Robert, *Behind the mask of god*, publié à compte d'auteur, Lulu.com, 2013, p. 76.

<sup>325</sup> Toland John, *A critical history of the celtic religion and learning*, Londres, Lackington & Co., 1740, pp. 47 et 48.

<sup>326</sup> Londres, Lackington, Hughes, Harding. Une première version paraît de son vivant, en 1726, sous le titre *History of the Celtic Religion and Learning Containing an Account of the Druids*,

confondus à l'époque classique. Il plaide pour la constitution et la préservation d'un savoir propre à chaque civilisation, et légitime les antiquités celtiques, comme beaucoup d'Antiquaires oxfordiens, se plaçant à l'opposé des critères généraux de son époque, tournés plutôt vers les Latins et les Grecs, voire les Égyptiens. A Oxford, il a été élève de John Aubrey (mort en 1697), à l'université autant qu'en loge, celle du *Mount Haemus* : il n'existe pas de preuves de son appartenance à la franc-maçonnerie, mais il est indiscutable qu'il fut membre d'une loge, sans quoi il n'aurait pu fonder sa propre loge dissidente en 1717.

C'est ainsi que se fait la rupture entre les francs-maçons de tendance hédoniste (et plus tard de tendance celtisante) et les tenants d'un judéo-christianisme très attachés aux symboles bibliques : la volonté de Toland (soutenu par des Antiquaires) de créer « autre chose », un autre type de société, en dehors de la tutelle de la Grande Loge de Londres, née au solstice d'été 1717, selon une tradition, qui, nous l'avons vu précédemment, est remise en cause ces dernières années.

A la mort de son maître Aubrey en 1697, John Toland rejoint son île natale avec une mauvaise réputation due à la publication en 1696 de *Christianity not mysterious*. A Dublin, il est protégé par un autre maître franc-maçon, député, Sir Thomas Molyneux, lequel ne pourra néanmoins pas s'opposer à un édit du parlement irlandais condamnant l'ouvrage à être brûlé lors d'un autodafé à Dublin. C'est en catimini que l'auteur doit quitter rapidement l'Irlande, pour Londres, où il fréquente jusqu'en 1707 le milieu intellectuel.

Toland est l'auteur de trois lettres qui nous intéressent particulièrement ici. Ces lettres, écrites en 1718 et 1719, sont adressées à Lord Molesworth et seront publiées après sa mort, en 1726, sous le titre *History of the Druids*<sup>327</sup>. Il y affirme que l'institution des druides (il n'emploie pas le terme « druidique ») est irrémédiablement perdue et que les érudits n'en connaissent rien si ce n'est quelques fragments tirés des auteurs grecs et romains. Pour lui, il n'y a pas eu de Tradition transmise depuis l'Antiquité sans rupture. Il tente donc, avec le peu de connaissances qu'ont les savants de l'époque sur les druides antiques, d'expliquer leurs rôle et fonction.

Ce sujet d'étude « *does more particularly concern the inhabitants of antient Gaule (now France,*

---

<sup>327</sup> C'est surtout la version de 1814, préparée par R. Huddleston, qui est accessible, sous le titre *A new edition of Toland's history of druids, with an abstract of his life and writings, and a copious appendice, containing notescritical, philological and and explanatory*, Edimbourg, J. Watt / P. Hill, *A new edition of Toland's history of druids*, présenté par Huddleston, Montrose, imprimée par James Watt, 1814. Huddleston rappelle que dans les Vies de St Patrick et de St Colomban, les druides sont appelés des mages. Il affirme encore que Lord Molesworth était le bienfaiteur de Toland, d'où les trois lettres que ce dernier lui écrivit, peut-être pour lui signifier le bon usage de son argent dans des recherches et réflexions sur un sujet passionnant cet homme de la noblesse britannique.

*Flanders, the Alpine regions, and Lombardy*), and of all the British islands »<sup>328</sup>. Il rappelle dans la première lettre, datée du 25 juin 1718, que l'ancienne Tradition des druides se serait retrouvée qualifiée de « *priestcraft* »<sup>329</sup>, terme proche, selon lui, d'un « *drycroeft* » anglo-saxon, composé sur la base d'un hypothétique *-dry* pour « illusion, magie »<sup>330</sup> en irlandais » : le mot pour « magicien » est l'équivalent gaélique de « druide » et se rapporte à la magie pratiquée par les druides. Il n'adhère pas à cet aspect superstitieux d'une éventuelle Tradition transmise, mais admet une philosophie, une culture, une spiritualité équivalentes à toutes celles qui existaient dans l'Antiquité : Grecque, Perse, Zoroastrienne... Il lui préfère l'anglais « *druidity* », plus proche sémantiquement de « *priestcraft* ». Reprenant les *Commentaires de César dans la Guerre des Gaules*, il indique que les druides gèrent la justice et la religion, qu'ils avaient le pouvoir d'excommunier un membre de la tribu (« *the Druidical excommunication on any man* ») qui ne suivait pas leurs règles et décisions<sup>331</sup>. Tout-puissants, leur personne était considérée, écrit Toland, comme « *sacred and inviolable* ». Les druides pouvaient destituer les princes, décider de guerres qu'ils ne faisaient pas, puisqu'ils étaient exemptés du port d'armes, de payer des impôts et ne contribuaient qu'à la vie publique que par des « *charms* », illusions et envoûtements. Leur situation favorisée dans la communauté amenait beaucoup de jeunes hommes à vouloir entrer dans ce groupe social : durant vingt années d'études, ils apprenaient, selon Toland, « *the art of managing the mob, , wich is vulgarly called leading by the nose* ». Les druides enseignaient aussi aux enfants des rois, prédisaient les augures et communiquaient avec les dieux<sup>332</sup> : Toland précise qu'ils le faisaient car ils pouvaient déterminer les éclipses, considérant probablement, à son époque, qu'elles étaient le fruit de quelque décision ou mécanisme dirigé par les dieux.

Surtout, Toland termine cette partie de la lettre en signifiant que les druide pratiquaient encore « *a thousand impostures of the same nature* »<sup>333</sup>. Il explique dans les lignes suivantes que pour lui, la vraie religion ne consiste pas en des fables, l'autorité, la dominance sur autrui ou la pompe. Elle réside dans l'esprit et la vérité, la simplicité et la vertu sociale, un amour filial (entre eux et la communauté) et la révérence (envers les dieux)<sup>334</sup>.

Critique forte qui ne concorde pas avec l'idée qu'il aurait fondé le premier groupe druidique moderne un an avant d'écrire cette lettre. Toland se base sur les ouvrages de Jules César, Cicéron et

<sup>328</sup> Huddleston R., *A new edition of Toland's history of the druids*, Montrose, J. Watt, p. 52.

<sup>329</sup> *Ibid.*, p. 56 et 57.

<sup>330</sup> *Ibid.*, p. 57.

<sup>331</sup> *Ibid.*, p. 59.

<sup>332</sup> *Ibid.*, p. 60.

<sup>333</sup> *Ibid.*, p. 62.

<sup>334</sup> *Ibid.*, « *For true religion does not consist in cunningly devis'd fables, in authority, dominion, or pomp ; but in spirit and in truth, in simplicity and social virtue, in a filial love and reverence, not in a servile dread and terror of the divinity.* »

Pline l'Ancien. De plus, il parle dans ces pages du druidisme antique d'Irlande, se référant aussi à l'hagiographie de St Patrick. Ses sources sont donc, dès le départ, biaisées, puisqu'elles présentent un regard de conquérant (romain ou chrétien) souhaitant éliminer une caste puissante et influente. S'étant converti à plusieurs religions au cours de sa vie, pour faciliter ses migrations et son parcours universitaire, Toland reste un grand critique des clergés. Ses positions vis-à-vis des druides de l'Antiquité reflètent aussi ses positions vis-à-vis des Églises : ce qu'il critique chez les druides antiques est valable pour les autorités religieuses qui lui sont contemporaines.

Toland, perpétuant les clichés, indique encore que les druides avaient chacun une baguette magique « *a wand* » et portaient autour du cou un « *druid's egg* » enchâssé dans de l'or<sup>335</sup>. Enfin, il précise leur tenue : cheveux courts quand les autres membres de la communauté avaient les cheveux longs, la barbe alors que tous les autres hommes se rasaient entièrement ou portaient juste la moustache. Les druides portaient de longs vêtements (« *habits* », non pas des robes, possiblement de longues chemises ou de longs manteaux), comme les bardes et les vates, précise-t-il, mais le druide avait un surplis blanc lorsqu'ils officiaient. Toland indique une spécificité irlandaise : les druides portaient six couleurs sur leur robe ou « *breacon* », précisant que ce sont des « *striped braccæ of the Gauls, still worn by the Highlanders* », des braies gauloises avec des bandes (six bandes de couleurs différentes, qui indiquaient leur rang social – il suppose que les rois et reines en avaient sept, les seigneurs et leurs femmes cinq, les gouverneurs de forteresse quatre, les officiers trois, les soldats deux et les gens du peuple une)<sup>336</sup>. Toland n'indique pas les sources où il a trouvé ces informations. S'il a conscience des divisions sociales des Gaulois et Irlandais (il n'utilise pas le terme de « celtes »), il crée des passerelles culturelles entre les cultures (par les vêtements) et par l'omniprésence des druides dans ces cultures (dont les zones géographiques concernées, selon lui, sont indiquées quelques pages en amont).

Toland, mélangeant les sources écrites de toutes périodes et la géographie celtique, fournit aussi des indications sur les bardes<sup>337</sup>. Ceux-ci, écrit-il, se retrouvent chez les « *antient Gauls, Britons and Irish* ». Il précise que le mot « barde » se trouve, à son époque, sous la forme « *bard* » en irlandais et en écossais, et sous la forme « *bardh* » en « *Armoric and British* »<sup>338</sup>. Les bardes sont divisés en trois catégories, qu'il nomme selon les termes gallois « *Privardh, Pos vardh, and Aruyvardh* » : les premiers sont historiens / « chronologistes », les seconds des hérauts, les derniers des poètes comiques ou satiriques qui officient auprès du peuple.

---

<sup>335</sup> *Ibid.*, p. 69.

<sup>336</sup> *Ibid.*

<sup>337</sup> *Ibid.*, p. 71 et 72.

<sup>338</sup> Les majuscules sont de Toland. Dans une précédente page, il qualifie la Bretagne actuelle d'Armorique, le peuple d'« *Armorican or French British* ».

Puis ce sont les vates ou ovates qui sont présentés<sup>339</sup>. Toland précise que ce sont les *Faidh* irlandais, les prophètes. Ces personnages sont qualifiés de « *Celtic Voids* » : c'est la première fois que Toland use de l'adjectif de « *celtic* » pour qualifier un de ces ordres, auquel il donne une connotation que les deux autres n'ont pas dans son écrit. Ce sont des physiciens, des devins, spécialistes de la philosophie de la nature. Leur pouvoir divinatoire, équivalent à celui des druides, est ici aussi, pour Toland, « *fortuitous and fallacious* »<sup>340</sup>.

L'image que Toland transmet du clergé gaulois ou celtique, est encore noircie par ce qu'il retient des textes antiques<sup>341</sup> : il explique que les Romains, s'ils toléraient les autres religions que la leur, se sont empressés d'interdire les activités des druides, et que, si ceux-ci n'ont pas de suite disparu, ils ne pouvaient plus pratiquer leur « *barbarous, tyrannical, or illusory usages [...] their human sacrifices, with their pretended magic, and an authority incompatible with the power of the magistrate* ».

Dans une seconde lettre, datée du 1<sup>er</sup> juin 1719, il s'exprime sur les mégalithes et les cromlec'hs, considérés comme des temples des druides antiques par son maître Aubrey et son ami Stukeley. Il imagine, à partir des sources littéraires et archéologiques, les pratiques des druides en ces sanctuaires et auprès de leurs peuples. Pour Toland, les druides recevaient fin octobre ou début novembre, chaque année, des taxes et impôts<sup>342</sup>. Ces fêtes, continue-t-il, sont placées là pour que le peuple livre aux druides les fruits de son labeur. Et pour mieux tromper la population, ils plaçaient ces paiements au moments de fêtes religieuses (ou l'inverse), début novembre et début mai, c'est-à-dire pour les fêtes de Samhain et de Beltain (qui avaient été fixées à ces moments-là par le calendrier grégorien, et christianisées). Ainsi, Toland diffuse encore des critiques envers les institutions religieuses tout autant que le système féodal ou royal, par l'entremise de cette critique des druides antiques. Il conçoit aussi un festiaire druidique en fonction de dates qui ne correspondaient pas, dans l'Antiquité celtique, aux fêtes qu'il mentionne.

S'essayant au comparativisme, l'Apollon grec devient un Carnus celtique, dieu prophète, fêté en mai : en Grèce antique, selon Toland, ces fêtes étaient appelées *Carnea*. Ce serait les Gaulois, lors de leurs raids sur la Grèce, ou par les voyages et le commerce, qui auraient apporté avec eux cette croyance et cette fête<sup>343</sup>. L'auteur fait des Gaulois des transmetteurs d'un savoir et de pratiques qu'ils diffusent vers le sud-est de l'Europe. Mais les Gaulois auraient reçu ce savoir des Irlandais, comme tente de l'expliquer l'auteur : l'irlandais serait la langue-mère des autres langues celtiques<sup>344</sup>, et aurait

---

<sup>339</sup> Huddleston R., *A new edition of Toland's history of the druids*, Montrose, J. Watt, p. 77.

<sup>340</sup> *Ibid.*, p. 73.

<sup>341</sup> *Ibid.*, p. 99.

<sup>342</sup> *Ibid.*, p. 119 et 120.

<sup>343</sup> *Ibid.*, p. 122.

<sup>344</sup> *Ibid.*, p. 79.

essaimée d'ouest en est les concepts celtiques, les pratiques religieuses et ce qui caractérise la civilisation celtique.

C'est ici peut-être l'Irlandais qu'il est qui parle avant le scientifique, mais c'est aussi un auteur qui déduit cela avec les informations qu'il a en sa possession, et les idéaux qu'il veut diffuser.

Enfin, dans cette seconde lettre, Toland mentionne « *their two grand doctrines of the eternity and incorruptibility of the universe, and the incessant revolution of all beings and forms* » : « *allanation* » et « *transmigration* »<sup>345</sup>. S'il ne trouve rien à redire quant à ces concepts, c'est parce qu'ils concordent avec ceux du panthéisme. Il ne s'attarde d'ailleurs pas sur ce sujet.

Nous relevons dans la troisième lettre, datée du 18 avril 1719, il décrit ce qu'il conçoit avoir été la vie des populations des espaces qu'il considère comme celtiques et qu'il connaît<sup>346</sup> : lois, pratiques agricoles et d'élevage, insistant sur les îles Hébrides. Cela afin de prouver que les Hyperboréens dont parle Diodore de Sicile sont les habitants des Hébrides, et, par extension, des Celtes des îles du nord. Pour lui, l'Hyperborée ne correspond pas à l'Islande ni à Thulé<sup>347</sup>. Sa démonstration l'annonçait déjà en page précédente, puisqu'il indique que la mère d'Apollon « hyperboréen », serait née parmi les Hyperboréens, et venait en conséquence du nord-ouest de la Grèce, donc, selon lui, des contrées celtiques. Une partie de la tradition grecque viendrait aussi de cette région du monde. Il pose d'ailleurs la question de savoir si ce sont les pythagoriciens qui ont transmis leurs savoir aux druides ou l'inverse, puisque ces deux catégories d'intellectuels avaient des principes proches<sup>348</sup>.

Il précise qu'il a rédigé cette *History of druids*, « *stript of all fable and disguise* »<sup>349</sup>, d'une manière qu'il juge donc scientifique, objective et sérieuse. Il n'y a pas, dans ces lettres, de mention de la création du *Druid Order* en septembre 1717, ni d'un Club ou groupe. Il ne se réclame pas l'héritier des druides antiques, mais insiste plutôt sur des liens philosophiques et métaphysiques entre les pythagoriciens et les druides. L'évolution vis-à-vis du sujet des lettres est probant : d'une forte critique des pratiques d'un clergé, il est passé à une origine irlandaise de la tradition druidique, qui aurait essaimé d'ouest en est, terminant par les liens forts entre cette tradition et une partie de la tradition grecque antique telle qu'il la perçoit.

C'est aussi dans cette tradition grecque qu'il trouve une source d'inspiration à son panthéisme et au développement de son groupe. « Toland se réclame, au chapitre VI [du *Clidophorus*], du scepticisme de l'ancienne Académie dont il fait l'authentique héritière du platonisme », écrit

---

<sup>345</sup> *Ibid.*, p. 96.

<sup>346</sup> En page 215, il emploie l'expression de « *celtic nations* ».

<sup>347</sup> *Ibid.*, p. 210.

<sup>348</sup> *Ibid.*, p 209.

<sup>349</sup> *Ibid.*

Tristan Dagron dans la préface d'une traduction du *Clidophorus*<sup>350</sup>. Toland, prônant la Raison, rejette ce qui est contraire et même « au-dessus » de la raison, et, dans le même temps, ce qui est de l'ordre de la foi<sup>351</sup>. Pour Toland, la religion naturelle (concept opposé à celui de la religion révélée de la Bible, fondement d'un déisme ou de nouveaux systèmes de pensée et de rapport au divin libérés des religions traditionnelles), celle de la Raison, sert de base à tout un système de pensée et de comportement dans lequel il n'y aurait pas de superstitions ni de clergé dirigeant la religion. Celle-ci deviendrait une religion positive. Déstructurant le christianisme, il crée le terme de « panthéisme » en 1706<sup>352</sup>, systématisant Dieu, ne le rendant pas distinct de la matière : il est la nature et la totalité des choses existantes, ou pour utiliser ses propres mots, « la matière du monde mécaniquement disposée »<sup>353</sup>.

Il met donc en avant, dans son *Clidophorus*, paru en 1720, sa théorie de séparation de l'exotérisme et de l'ésotérisme, qui sera repris par la suite par tant de sociétés secrètes et initiatiques, car apportant une justification à l'aspect secret et initiatique, justement. L'exotérisme est pour lui « manifeste et public, accommodé aux préjugés populaires et à la religion établie par la loi » et l'ésotérisme est « privé et secret, par lequel est enseigné sans déguisement la réelle vérité au petit nombre de ceux qui pouvaient l'entendre et étaient capables de discrétion »<sup>354</sup>. Il continue en précisant qu'il est nécessaire de cacher un savoir ésotérique en savoir exotérique tout en le diffusant, afin d'attiser la curiosité des éventuels intéressés, mais aussi pour que les détenteurs de ces savoirs se protègent, recoupant ainsi les théories alchimiques de procédés cachés dans des formules ou des textes incompréhensibles sans les clés pour les lire.

L'autre ouvrage qui nous intéresse particulièrement est le *Pantheisticon*, paru lui aussi en 1720<sup>355</sup> : prenant appui sur les druides antiques, « c'est à ces mêmes druides qu'il attribue une doctrine panthéiste qui n'est pas sans rappeler la sienne propre », nous dit Pierre Lubre<sup>356</sup>. Il légitime ses croyances par des références antiques et en particulier comme ayant été celles des druides. S'il ne se situe pas dans une continuation de leur tradition, il s'en fait le récipiendaire, ou se place à leur niveau, sans revendiquer en être un (il a assez critiqué la caste druidique dans la

---

<sup>350</sup> Toland John, *Clidophorus*, traduit et présenté par Dagron Tristan, éd. Allia, Paris, 2002. Édition originale : Londres, 1720.

<sup>351</sup> *Clidophorus*, *ibid.*, p. 9.

<sup>352</sup> Toland John, *Origines Judaicae*, 1706.

<sup>353</sup> *Ibid.*

<sup>354</sup> C'est le sous-titre de l'ouvrage : « *Clidophorus ou de la philosophie ésotérique et exotérique, c'est-à-dire la doctrine externe et interne des anciens. L'une manifeste et publique, accommodée aux préjugés populaires et à la religion établie par la loi, l'autre privée et secrète, par laquelle était enseignée sans déguisement la réelle vérité au petit nombre de ceux qui pouvaient l'entendre et étaient capables de discrétion* ». Traduction : Dagron Tristan, *op. cit.*

<sup>355</sup> *Pantheisticon, sive forula celebrande sodalitatis Socraticae*, London, 1720 / *Pantheisticon, or, the Form of Celebrating the Socratic Society* (traduction en anglais, 1751).

<sup>356</sup> Lubre Pierre, « John Toland et l'Irlande », *Études irlandaises*, n° 16 - 1, 1991, p. 21.

première lettre de son *History of druids* pour ne pas revendiquer en faire partie ou vouloir la recréer).

Dans le chapitre II, Toland mentionne des « Assemblées Socratiques », sur le modèle des anciens repas philosophiques (« *symposium* » en grec, ou « *Magisteria* », chez Cicéron) ou de Clubs, les tenues de loges : « ... Dans ces sortes de repas, les convives (qui, pour l'ordinaire n'étaient pas en plus grand nombre que les Muses - 9, ni en moindre nombre que les Grâces - 3, mais dont le plus parfait était celui des planètes - 7) choisissaient entre eux un Président<sup>357</sup> ». En sont exclus celles et ceux qui ne comprendraient pas les échanges, comme « *the Profane People*<sup>358</sup> » / « le Peuple Profane », soit celui qui n'a pas été initié, qui n'ont pas reçu les clés pour comprendre les symboles, les concepts : c'est donc un groupe hermétique, ésotérique et initiatique<sup>359</sup> qu'a mis en place Toland. Les discussions vont au-delà de l'aspect symbolique et spéculatif franc-maçon, même si l'ensemble, selon Toland dans le *Pantheisticon*, est organisé selon un rituel développé dans la deuxième partie de l'ouvrage : « Formule pour célébrer la société socratique ». Il s'agissait de « [Raisonner] sérieusement sur toute sorte de sujets, et, de temps en temps, [de causer] plus joyeusement<sup>360</sup> ». Les participants au banquet se voulaient « ...absolument dégagés de toute tyrannie et de toute superstition », ayant en « ...exécration toute sorte de culte inventé par l'homme<sup>361</sup> ».

Il voyage aussi beaucoup : Berlin, Hanovre, Düsseldorf, Vienne, Prague et La Haye où il est à l'origine d'une loge maçonnique hétérodoxe qu'il évoquera dans son ouvrage *Pantheisticon*. Il meurt en 1722. Dans ses ouvrages, les idées mises en avant sur les principes politiques auxquels il adhère

---

<sup>357</sup> Toland John, *Pantheisticon*, Londres, éd. Cosmopoli, 1720, chap. II. Édition en langue française disponible gratuitement sur le site des éditions de l'Arbre d'Or : <https://arbredor.com/ebooks/Pantheisticon.pdf>. L'auteur de la traduction est inconnu, mais voici un lien vers le texte original, que nous avons consulté ici une dernière fois le 17 juin 2021 : <https://archive.org/details/cu31924029188393>

<sup>358</sup> *Ibid.*, p. 70 de l'édition originale.

<sup>359</sup> - Hermétique : est dit hermétique quelque chose qui est clos. Dans le cadre d'un groupe, celui-ci est fermé et ne peut l'intégrer qu'une personne qui a été cooptée et/ou qui a passé et réussi des épreuves. Le terme vient du dieu grec Hermès, messenger des dieux : s'il transmet des messages entre les dieux, il transmet aussi aux humains des messages des dieux. Hermès Trismégiste (son équivalent égyptien est Thot) est le dieu de l'écriture (qu'il faut apprendre à maîtriser, écriture et lecture, ce qui demande une initiation) et conduit les âmes des défunts vers l'autre monde : il possède donc les clés pour y entrer et sortir. Dans ce sens l'hermétisme qualifie une tradition métaphysique qui pose la question de l'après-vie et la quête du salut par l'esprit (en ce sens, la kabbale ou le gnosticisme sont de l'hermétisme, par exemple).

- Ésotérique : l'inverse d'exotérique. L'ésotérisme concerne ce qui n'est pas compréhensible directement par tout le monde, mais qui demande des clés pour comprendre, fournies lors d'une initiation ou d'un enseignement.

- Initiatique : qui nécessite une initiation afin de progresser dans le groupe ou la communauté. L'initiation se fait entre pairs ou de maître à disciple. L'initiation se fait par étapes, au cours desquelles il est révélé à l'initié-e des clés pour comprendre les concepts, théories et idéaux diffusés par le groupe, sous diverses formes (énigmes, allégories, épreuves...). L'initié-e doit montrer qu'il ou elle est capable de franchir ces étapes et apte à recevoir de nouveaux enseignements ou de terminer l'initiation. L'ensemble est ritualisé et prend une forme générale de mort et résurrection symbolique.

<sup>360</sup> *Ibid.*, p. 40 de l'édition française.

<sup>361</sup> *Ibid.*



le rangent plutôt du côté Whig<sup>362</sup> : une forme de tolérance, voire de laïcisme, de l'utilité des extrêmes dans la recherche d'un équilibre, d'une mise en avant d'une orthodoxie, qu'elle soit politique ou religieuse, pour mieux la définir et donc la combattre. Ainsi défie-t-il dans ses écrits les hautes autorités ecclésiastiques et royales. Cet équilibre, Toland le trouve pourtant dans les institutions britanniques, « une harmonie aussi parfaite entre les trois états – Roi, Lords et Communes- n'a jamais eu de précédent dans l'histoire<sup>363</sup>. » Mais l'utilité des partis rivaux est de créer une émulation, un vivier d'idées qui permettent de faire évoluer les concepts de pouvoir, de gestion d'un peuple, d'organisation d'une Église, une forme de dynamisme intellectuel et spirituel. Les partis, écrit-il, « peuvent empêcher toute stagnation », en religion comme en politique<sup>364</sup>.

## Le panthéisme

Ce concept, dont le nom est créé par Toland en 1705 dans *Socinianism Truly Stated : Being an Example of Fair Dealing in All Theological Controversys. To which is Prefixt, Indifference in Disputes : Recommended by a Pantheist to an Orthodox Friend*, est bien plus ancien. Nous le retrouvons chez Scot Erigène, Héraclite, et même chez Ronsard dans son *Élégie sur la coupe d'une forêt*<sup>365</sup>, mais surtout chez Spinoza et Bruno : Dieu et la nature sont confondus. Le Créateur et la Création ne font qu'un. Chaque être est une part du divin et appartient à un tout, Dieu. « Le pouvoir et l'énergie du TOUT qui a tout créé et qui gouverne tout [...] est Dieu, que vous pouvez appeler l'Esprit et l'Âme de l'Univers » est l'idée qui domine l'ouvrage<sup>366</sup>, exprimée d'une autre manière : « Toutes choses dans le monde est Un et Un est en toute chose [...]. Ce qui est en toute chose est Dieu, éternel et immense, n'a pas été engendré et ne périra jamais<sup>367</sup> ». Ces théories se rapprochent

<sup>362</sup> Le terme « whig » désigne, à partir de 1678 ceux qui soutiennent l'*Exclusion Bill*, c'est-à-dire exclure de la succession au trône de Charles II son frère, le duc d'York, catholique. C'est un terme péjoratif qui désigne tout d'abord un voleur, un brigand écossais, pour les Anglais. Les Whigs souhaitent que les pouvoirs du Parlement (la Chambre des Lords) soient renforcés, pour contrer un absolutisme royal. En 1688, lors de la Glorieuse Révolution, Guillaume III, prenant le pouvoir, favorise le camp adverse des Tories. Puis, la Reine Anne, dernière Stuart, tente de conserver un équilibre entre les deux partis. Les Whigs, libéraux, prennent les rênes du pouvoir en 1714 avec l'accession au trône de Georges 1<sup>er</sup> de Hanovre, et ce jusqu'en 1760, et s'appuient sur la bourgeoisie pour gouverner. Le Parti Whig devient le Parti Libéral en 1830. Il disparaît quasiment du paysage politique britannique dans les années 1930, balayé par les Travailleurs et les Conservateurs.

<sup>363</sup> Cottret Bernard & Martinet Marie-Madeleine, *Partis et factions dans l'Angleterre du premier XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Presses Universitaires Paris-Sorbonne, 1991, pp. 68 et 69.

<sup>364</sup> *Ibid.*

<sup>365</sup> In Lantoine Albert, *op. cit.*

<sup>366</sup> Toland, en page 17 de son *Pantheisticon*, cite Diogène Laërce, *In proemio*, section 3.

<sup>367</sup> Toland J., *Pantheisticon*, *op. cit.*, « Seconde partie contenant la religion et la philosophie de la société », p. 44. Nous avons traduit le texte original d'une façon légèrement différente de celle proposée par les éditions de l'Arbre d'Or, qui oublie parfois de traduire quelques termes (le terme « immense » avait été oublié ; nous avons choisi de traduire « *begotten* » par « engendré » et « *perish* » par « périr »). Cet exemple de traduction illustre bien l'usage qui peut être fait d'un texte écrit dans une langue étrangère, et le pouvoir qu'a le traducteur souhaitant transmettre ses propres concepts à travers le texte qu'il propose : à la tête des éditions de l'Arbre d'Or, il y avait pendant plusieurs années M. Philippe Camby, qui voulait se positionner comme héritier spirituel de Gwenc'hlan, V<sup>e</sup> Grand Druide de Bretagne. M. Camby a aussi fondé l'École Druidique d'Helvétie et le Pommier de Fougères. Sa maison

de celles des Socratiques, selon lesquels l'âme ne peut être séparée de l'univers, et, à la mort physique, rejoint ce « grand tout »<sup>368</sup>. Au cours des siècles suivants, ces théories ont été explorées, élargies, et sont aujourd'hui acceptées par la quasi-totalité des groupes druidiques comme des dogmes (terme pourtant récusé par de nombreux groupes) : l'homme n'est qu'une infime partie d'un « grand tout » universel ; la métempsychose et la réincarnation (thème récurrent dans les mythologies celtiques) entrant dans cette conception de l'univers.

Chez Toland, l'univers n'est plus perçu comme dominé par un dieu créateur mais comme un dieu étant la Création elle-même. Les pratiquants du druidisme ont fait évoluer cela avec la redécouverte des religions antiques : d'un polythéisme, ils sont pour beaucoup arrivés à un hénothéisme<sup>369</sup>. Ou encore d'un monothéisme, certains sont aussi passés à un hénothéisme plus facile à intégrer dans une civilisation au fort héritage judéo-chrétien.

La Tradition du *Druid Order*, que l'on trouve dans les écrits de Ross Nichols (1902 - 1975, fondateur de l'Order of Bards, Ovates and Druids)<sup>370</sup> nous indique que Toland, au tout début du XVIII<sup>e</sup> siècle, avait fondé une société des Panthéistes, qui se réunissait aux solstices et aux équinoxes. Cela semble peu probable, puisque les concepts panthéistes ne sont réellement développés dans son œuvre que plus tard, essentiellement dans le *Pantheisticon* de 1720. Les membres du Pantheisticon de Toland (ici dans le sens de groupe), tels qu'ils sont appelés par Deschamps en 1882, dans *Les sociétés secrètes et la société, ou philosophie de l'histoire contemporaine*<sup>371</sup>, sont des adeptes de la pensée de Toland, non les membres d'une société initiatique ayant précédé le *Druid Order*, ou le *Druid Order* lui-même. Cela ne reste que spéculation de la part de Deschamps, puisqu'en 1882 les archives du *Druid Order*, s'il y en eut avant 1909 et l'arrivée de MacGregor Reid à la tête du groupe, avaient disparu<sup>372</sup>. Il semblait donc

---

d'édition lui permettait de faire passer quelques-uns de ces concepts à travers ses propres versions et traductions.

<sup>368</sup> Des rapprochements sont aussi à faire avec les croyances bouddhistes du Dharma (l'illumination suprême conduisant à la libération dans l'univers), et les Bardos. L'âme vit, selon ce concept, à travers une succession de Bardo, d'états : la vie est un Bardo, et la mort, elle, est faite de multiples étapes, qui sont développées dans le *Bardo Thödol*, le *Livre des Morts tibétain*. Les étapes y sont expliquées, jusqu'à la réincarnation. Puis, au fil des réincarnations et des passages de l'âme à des niveaux supérieurs, le niveau ultime est atteint : celui de Bodha, stade de l'illumination suprême. Là, l'âme a le choix de se réincarner à nouveau dans un être humain afin de faire le bien de l'humanité, ou de se fondre dans le « grand tout », de ne faire plus qu'un avec l'Univers. Ces concepts viendront ré-alimenter le mouvement druidique et plus largement les mouvements ésotériques à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et l'attrait pour les religions asiatiques (hindouisme, bouddhisme, taoïsme..).

<sup>369</sup> Parfois écrit « énothéisme ». Système religieux où un dieu en domine d'autres. Il existe donc un dieu supérieur et des divinités inférieures. Le terme est aussi utilisé pour qualifier les religions où un seul dieu est honoré, mais où est acceptée l'existence d'autres dieux honorés par d'autres peuples. Le dieu le plus honoré finissant par devenir un dieu unique. « *L'énothéisme*, au lieu d'être la résultante d'un long processus parti d'un fétichisme bestial, apparaît au contraire à l'arrière-fond de toute évolution religieuse. » In Gretillat Augustin, *Théologie Systématique*, Tome 3 : Dogmatique, 1888, p. 456.

<sup>370</sup> Ross Nichols, 1902 – 1975. Voir les annexes biographiques.

<sup>371</sup> Avignon, 1882.

<sup>372</sup> Cette information revient régulièrement et nous émettons l'hypothèse que ces archives n'ont pas existé, que les premières archives datent de 1909 et de l'arrivée à la tête du *Druid Order* de McGregor Reid.

impossible de se prononcer définitivement sur ce détail.

Ces adeptes ont, selon le livre de Toland, une double vue : l'exotérique (les idées en cours, celles, modernes, adaptées au monde actuel), et l'ésotérique (philosophie panthéiste bien plus large, accessible par une initiation, donnant réponses à de nombreuses questions sur l'humain, l'univers, le divin)<sup>373</sup>. Les druides, dans cet ouvrage, n'apparaissent qu'une seule fois, à la fin, dans une référence à Ammien Marcellin (XC, 9) : « Les druides, qui avaient l'esprit plus élevé étaient liés par des sociétés, se sont élevés par l'étude des choses les plus cachées et les plus obscures<sup>374</sup> ». L'aspect initiatique et ésotérique est, là, mis en avant. Toland, dans cette seule mention des druides, les compare aux Pythagoriciens grecs, ou, au moins, les présentent comme suivant les règles des disciples de Pythagore, « *Mists, Hierophants of Nature*<sup>375</sup> ». Nulle part ailleurs il est fait mention des druides ou de la fondation du *Druid Order* : le nom lui-même ne paraît qu'après le décès de Toland, probablement en même temps que le titre de *Chief Druid* que s'accorde Stukeley, son successeur. Cela alimente l'argumentaire en faveur d'une naissance inventée, ou en tout cas bien remaniée au cours des décennies, faisant la part belle à Toland. Le dernier livre de l'Irlandais peut être vu comme fondateur d'une société de pensée qui se rattache à une nouvelle forme de spiritualité, avec une seule et unique référence aux druides antiques (liés aux pythagoriciens grecs) dans le but de se comparer à eux, de montrer que d'autres types de religions sont possibles en Occident, non de s'affirmer comme étant leurs descendants spirituels.

Le livre se présente sous la forme d'un dialogue entre le président élu pour la séance et les participants, dans lequel sont évoquées les façons et les règles pour jouir des plaisirs de la vie, surtout de la bonne chère. Toland y inclut des notions de philosophie, de morale et de religion. Ce n'est donc pas un ouvrage uniquement sur la spiritualité ni sur le panthéisme, mais aussi sur une forme de savoir-vivre épicurien, tout à fait dans la lignée de ce qu'il fait vivre aux invités de ses « banquets socratiques » et de ce qu'il va développer avec sa « Maison des gardiens de la Joie » ou « Chevaliers de la Jubilation » dont les titres sont explicites. De plus, dans son *Pantheisticon*, Toland mentionne bien que pour les sages « ... *Mirth is more esteemed than Gain* » / « les sages tiennent en estime l'hilarité (ou le plaisir) plus que le gain » et que « *the Mirth is the characteristic of a Freeman, Sadness, that of a Slave* » / « l'hilarité (ou la joie, le plaisir) est la caractéristique d'un homme libre, alors que la tristesse est celle d'un esclave<sup>376</sup> ». Menacé par la censure ecclésiastique, l'auteur avait confié son manuscrit à un ami de Londres, son éditeur, probablement, Desmaiseaux,

---

<sup>373</sup> Toland John, *Pantheisticon*, op. cit., p. 96.

<sup>374</sup> In *Petite dissertation sur la double philosophie que doivent suivre les panthéistes et sur l'idée d'un homme parfait et honnête*, *Pantheisticon*, Londres, éd. Cosmopoli, 1720.

<sup>375</sup> Toland J., *Pantheisticon*, op. cit., p. 95.

<sup>376</sup> *Ibid*, p. 83.

qui le fait imprimer en anglais. Le livre, comme quasiment tous ceux de Toland, est voué à l'autodafé, au vu de son contenu.

L'en-tête originel lui-même annonce l'idée générale : « *O sempiterna Bacche* » : profiter des plaisirs de la vie, en se référant à Bacchus / Dionysos (tel que l'avait fait probablement Aubrey avec le Mount Haemus) : les « banquets socratiques » sont ici des *symposia* tels que les pratiquaient les philosophes grecs, ou simplement des citoyens (donc uniquement des hommes d'un niveau social supérieur) qui se réunissaient pour deviser, l'alcool aidant à développer les pensées, et bien plus encore. Il est possible que ce type d'événements ait été à la base du fonctionnement du groupe appelé *Mount Haemus*. Toland a juste repris le concept d'Aubrey, y ajoutant des influences et pratiques qu'il reçut en Hollande. Les habitués de ses soirées, et le premier cercle de ce qui deviendra le *Druid Order*, vivent des moments entre discussions philosophiques et bacchanales. Toland prône encore le Salut pour tous les hommes, thème qu'il développe spécifiquement dans une sous-partie de l'ouvrage, intitulée « Le Paradis ouvert à tous les hommes ». Si Dieu est tout et tout est Dieu, tout être a du divin en lui, et chaque acte est donc partie prenante de la Création.

Dans ses œuvres posthumes, *A specimen of the critical history of the celtic religion and learning* et *History of the druids*<sup>377</sup> attire aussi l'attention. C'est Pierre Desmaizeaux qui est responsable de cette édition posthume, en 1726, qui paraît à Londres dans le premier volume de la collection qu'il crée pour l'occasion : *Collection of several pieces of Mr. John Toland*. L'idée générale qui se dégage de cet écrit est que Toland, face à une franc-maçonnerie plutôt légaliste et vivant sur une tradition légendaire, a voulu créer une filiation historique entre son groupe et une antiquité que son maître, Aubrey, avait déjà quelque peu déblayé. Ainsi, Toland, par le biais de ses références à une religion des druides antiques et aux Symposia grecs, pouvait espérer imposer sa vision des sociétés initiatiques, avec pour base une mystique (le panthéisme) et un fonctionnement calqué sur les dîners socratiques. Le sous-titre de *A specimen of the critical history of the celtic religion and learning* est éloquent, puisque l'histoire critique présentée ici se complète de résumés informatifs sur les druides (prêtres ou juges), les ovates (devins ou physiciens) et les bardes (poètes et hérauts), dont l'auteur attribue la présence non seulement en Gaule mais aussi dans d'autres territoires celtiques : *containing an account of the Druids, or the priests and judges, of the vuids, or the diviners and physicians, and of the bards or the poets and heralds of the ancient Gauls, Bretons, Irish and Scots. With the history of Abaris, the Hyperborean, priest of the sun*. Un extrait de sa biographie y est ajouté par l'éditeur.

Avec cet ouvrage posthume, les bases de ce qui deviendra le druidisme sont posées. Il y fait le point sur les connaissances de l'époque sur les druides, ses successeurs imposant ainsi une

---

<sup>377</sup> Ouvrage publié par Findley à Édimbourg en 1815, vendu à Dublin.

ancienneté historique de la tradition du *Druid Order* sur celle, hypothétique selon eux, de la franc-maçonnerie<sup>378</sup>. Mais il n'a pas appliqué cela à ses propres créations initiatiques et ne s'est jamais revendiqué lui-même druide.

Le panthéisme, en tant que métaphysique, est ce qu'il veut mettre en avant, tout autant qu'un hédonisme que nous retrouvons au fil de la lecture de son *Pantheisticon*. La forme de ce groupe d'initiés prenant celle d'autres sociétés initiatiques, à savoir les francs-maçons et leurs loges, qu'il adapte pour ses « dîners socratiques ». Les appellations se doivent d'être différentes, car impliquant des références antiques non bibliques et une attitude subversive face à une morale religieuse et politique. Ainsi est posée, de façon posthume (en 1726) par Stukeley, son successeur à la tête des Gardiens de la Jubilation et par Desmaiseaux, son éditeur, dans *A specimen of the critical history of the celtic religion and learning*, une organisation qui est encore d'actualité dans de très nombreux groupes :

- les druides, prêtres et juges
- les vates, devins et physiciens
- les bardes, poètes et hérauts.

Ces trois catégories de personnes se retrouvaient, selon l'ouvrage publié à titre posthume, dans l'ancienne Gaule, en île de Bretagne, en Irlande et en Écosse. Le sous-titre de son ouvrage fait aussi remonter cette tradition non pas à une date, mais à un légendaire personnage : Abaris, prêtre du soleil et Hyperboréen.

Il se peut que les noms et termes utilisés (druide, ovate, barde), reconnus par la suite dans la tradition du *Druid Order*, ne l'aient été que par volonté de se différencier des loges franc-maçonniques, non dans une optique celtique et druidique première, vu le contenu de l'œuvre de Toland. Cet aspect « celtique » n'aurait pu que servir à illustrer une spiritualité naturaliste et panthéiste, ici créée et vécue par quelqu'un ayant des origines celtiques (irlandaises) qu'il souhaite mettre en avant, face aux Loges anglaises et leurs références bibliques. Ces idées novatrices doivent donc prendre une caractéristique culturelle afin de se trouver une assise correcte permettant un développement pérenne. Toland, et surtout ses successeurs, présentent là une version annonçant un néo-paganisme, par ce rejet des organismes religieux dogmatiques et par cette mise en avant d'une spiritualité raisonnée, le panthéisme. Inspiré par les idées de Spinoza<sup>379</sup>, il permet la création d'un nouveau courant philosophique, initiatique.

---

<sup>378</sup> Il est bien évident que la filiation revendiquée dans l'ouvrage de Toland n'est pas recevable non plus.

<sup>379</sup> C'est pour ses idées naturalistes et panthéistes (même si elles ne portaient pas encore ce nom) que Spinoza reçut le *herem*, c'est-à-dire l'excommunication et qu'il ne put plus avoir de lien avec un membre de la communauté juive.

### 3 - Entre histoire et légende : la création d'une filiation

Le 21 septembre 1716 (équinoxe d'automne), John Toland annonce, au sommet de Primrose Hill à Londres, que l'Assemblée des Druides d'Europe se tiendra au même endroit, un an plus tard. Le *Druid Order* (aussi appelé *Druid Universal Bond*), est créé le 22 septembre 1717 (équinoxe d'automne), en l'*Apple Tree Tavern*, Charles Street, Covent Garden (à proximité de Primrose Hill), à Londres, par John Toland.

Tout cela relève de la légende, sauf en ce qui concerne les réunions de loges ou d'autres groupes philosophiques à l'*Apple Tree Tavern*, qui ne portait pas encore ce nom-là en 1716 – 1717. Dans aucun des écrits de Toland il n'est fait mention de cet appel de septembre 1716 ni du rassemblement en haut de la colline un an après, ni même de la réunion d'un groupe druidique en septembre 1717 en ce lieu. Les archives du *Druid Order* ont disparu à une date inconnue (l'actuel *Chief Druid* l'ignore lui-même). Seul Ross Nichols mentionne cette information dans son livre *The book of druidry*, affirmant que « *after reconstituting Aubrey's Oxford Grove of Mount Haemus, he quietly founded the modern Druid Order combining groves from ten centres, some from overseas Celtic lands into a mother grove, Antich Geata Gairdearchas*<sup>380</sup>.» Certes publié en 1990, quinze ans après la mort de Nichols, l'ouvrage concentre nombre de théories et idées développées au fil de sa vie. Surtout, le but de Nichols (et de Carr-Gomm, son successeur) était de mettre en avant l'aspect rituel et symbolique de la naissance du *Druid Order* et de sa propre filiation : l'OBOD a été créé suite à la dissidence de Nichols du *Druid Order*, dont il n'acceptait pas le nouveau dirigeant élu face à lui, en 1962, et cherchait à relier son nouveau groupe directement à J. Toland et au *Mount Haemus*.

Cette colline de la Primevère est symbolique : un des points culminant de Londres, portant le nom de la première fleur à percer au printemps. Quant à l'*Apple Tree Tavern*, nous ignorons si le choix de cet endroit a été fait à cause de son nom (le pommier est vu par les pratiquants comme un arbre sacré) ou parce que le lieu servait de rendez-vous au groupe de Toland avant de porter ce nom.

Pour Ross Nichols et surtout son successeur, Philipp Carr-Gomm, qui publie les écrits de Nichols, l'enjeu est de taille : revendiquer une filiation depuis Aubrey (lui-même affirmant être détenteur d'une filiation remontant au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle), qui aurait initié Toland, qui aurait ritualisé la naissance du *Druid Order*. Nichols et Carr-Gomm se placent donc comme détenteurs d'une Tradition ancienne et ritualisée, qui aurait déjà été bien en place en 1717, sans aucune preuve

---

<sup>380</sup> Nichols Ross, *The book of druidry*, op. cit., p. 100.

historique de ce qu'ils affirment au sujet de cet appel de 1716 et du rassemblement de 1717 sur Primrose Hill<sup>381</sup>.

La liste des personnes présentes à la réunion à la taverne relève donc d'une source non vérifiable. Dans l'assemblée, nous trouvons une variété de personnages (ici avec leurs pseudonymes) :

Lord Winchelsea (Cingetorix)  
le docteur William Stukeley (Chindonax)  
les frères Roger et Samuel Gale (Venutius et Cunobelinus)  
Lord Pembroke (Carvilius)  
Lord Hertfor (Segonax)  
James Hill (Caradocus)  
William Hulet (Brennus)  
Thomas Bawtree (Galgacus)  
Nicolas Haym (Varro)  
Sir John Clerk (Agricola)  
Maurice Johnson (Prasatagus)

Plusieurs autres sont mentionnés, mais sans leurs pseudonymes :

Lord Warburton  
Peter Le Neve  
William Elstob  
Thomas Madox  
De Beauchênes  
Pierre Desmaiseaux<sup>382</sup>, éditeur de Toland.

La liste est complétée par la présence de deux femmes, chose proprement étonnante pour l'époque, où les sociétés initiatiques sont essentiellement masculines :

la Duchesse de Hertford (Bonduca)  
Madame Stukeley (Cartismandua)

Leur présence s'explique par le fait qu'elles sont mariées à d'éminents membres de la société : Lord Hertford et W. Stukeley. Elisabeth Gale, sœur de Roger et Samuel, est devenue Mme Stukeley en 1729. Il est aussi fort probable que leur présence relève d'un intérêt intellectuel de leur part, dans l'air du temps, qu'illustre bien la création de salons par de nombreuses femmes issues de la bourgeoisie ou de la noblesse européenne. Cette liste ne peut être vérifiée, mais les pseudonymes,

---

<sup>381</sup> L'invention de la naissance du *Druid Order* telle que Nichols l'a diffusé est depuis des années reprise par de nombreux groupes druidiques revendiquant une filiation avec Toland ou le *Druid Order*, dans des livres ou des articles, dans la Tradition diffusée au sein de nombreux groupes.

<sup>382</sup> Ou Pierre Des Maizeaux, 1666 - 1745. Pour une courte biographie, voir *infra*.

pour peu qu'ils soient réels, relèvent de références à l'antiquité celtique et romaine. Cette liste, même posée *a posteriori*, met en valeur la place des membres du *Druid Order* dans la société civile : membres des universités, Lords ou Sire, bourgeois, aux surnoms présentant leur intérêt pour tel ou tel personnage historique ou mythologique, mettant en avant un aspect plus ou moins illustratif de leur personnalité. Cette tradition des pseudonymes va s'imposer et existe encore dans tous les groupes druidiques actuels.

Les « bosquets » de Londres, York, Oxford sont représentés à cette réunion, ainsi que des délégués venus du pays de Galles, de la Cornouailles, de l'île de Man, d'Anglesey, d'Écosse, d'Irlande et de Bretagne, nous racontent Nichols, Michel Raoult<sup>383</sup>, Régis Blanchet<sup>384</sup> puis Gwenc'hlan Le Scouëzec, qui souligne tout de même qu'« une obscurité passablement épaisse recouvre les années 1716 à 1722, c'est-à-dire les origines de la franc-maçonnerie et celle du « néo » druidisme. Aussi, nous ne pouvons rien affirmer de la naissance du *Druid Order*<sup>385</sup> ». Les noms de la liste ci-dessus ne nous indiquent pas de provenances précises, et il y manque le nom de John Toland, pourtant considéré comme le fondateur de ce groupe, ainsi que celui de son ami Désaguliers, pièce centrale de l'évolution de la franc-maçonnerie à Londres en cette année 1717 : il est le réel réformateur de ce mouvement, et semble être une sorte de « caution morale », par sa présence auprès de tout groupe se modernisant ou se créant, et surtout en tant que Vénérable de la Grande Loge de Londres, fraîchement créée. Sa présence à la création de ce qui deviendra le *Druid Order* laisse supposer que ce groupe de tendance hédoniste, n'est, au départ, qu'une loge franc-maçonne rebelle, refusant de par les personnes qui en sont à l'origine, d'intégrer la Grande Loge de Londres. Enfin, l'appellation de « bosquet » n'est donnée qu'*a posteriori* : ce terme n'apparaît pas dans les écrits d'Aubrey ni ceux de Toland. Il s'agit d'une création récente dont l'origine de l'usage est difficile à cerner<sup>386</sup>.

---

<sup>383</sup> Raoult Michel, *Les druides, les sociétés initiatiques celtiques contemporaines*, Monaco, éd. Du Rocher, 1992, p. 53. Il ajoute : « Le plus surprenant c'est qu'il existait encore à cette date des « cercles » ou « bosquets » druidiques ou bardiques. Ces cercles devaient être extrêmement fermés ». L'auteur ne cite aucune source pour justifier son affirmation.

<sup>384</sup> Blanchet Régis, Danlot Pierre, *John Toland (1670 - 1722), un des modernes*, Rouvray, éd. Du Prieuré, 1996.

<sup>385</sup> Le Scouëzec Gwenc'hlan, *Les druides*, Brasparts, éd. Beltan, tome 3, la tradition des druides à l'époque moderne et contemporaine (1493 - 2001), Brasparts, éd. Beltan, 2001, p. 60. Nous pouvons aussi relever les mêmes informations dans l'ouvrage de Cappelli Jean-Claude / Celui du pays de l'Ours, *Des origines païennes de la franc-maçonnerie*, T.1, *des origines druidiques*, éd. lulu.com, p.6.

<sup>386</sup> L'ouvrage de Ross Nichols, *The book of druidry*, est paru à titre posthume pour la première fois en 1990 aux éditions Aquarian (il y a eu deux autres éditions depuis). Nichols, décédé en 1975, a passé la main à Philipp Carr-Gomm : c'est lui qui mit en place l'édition des écrits de son prédécesseur, à partir de manuscrits qui ont été perdus au décès de Nichols et retrouvés par Carr-Gomm en 1984. Lui et son ami John Matthews sont bien indiqués comme « rédacteurs » de l'ouvrage, Nichols en restant « l'auteur ». C'est ainsi que les idées de Nichols, déjà répandues dans le mouvement druidique par l'OBOD (créé en 1964) et les formations payantes (et par correspondance) du mouvement, ont obtenu plus de visibilité et de promotion par cette édition. Les petits arrangements avec l'histoire se sont donc largement diffusés auprès des lecteurs, personnes intéressées, pratiquants,



Certains membres peuvent avoir des origines irlandaises, galloises ou écossaises, voire manxaises, mais il n'est pas prouvé que ces personnes soient déléguées par leurs loges respectives ou par un quelconque organisme existant en ces pays celtiques : ce sont là des théories postérieures à cette période, créées afin de justifier une filiation et l'origine d'un groupe druidique. R. Nichols, G. M. Raoult a mis en avant la présence de Pierre Desmaiseaux (ou De Maiseaux)<sup>387</sup>, qualifié de « breton » : Desmaiseaux est issu d'une famille protestante de Nantes ayant fui en Suisse puis en Angleterre, après la révocation de l'édit de Nantes en 1685 par le roi de France<sup>388</sup>. Il n'a aucune revendication bretonne, n'appartient à aucune société initiatique bretonne, et n'est là que par amitié pour Toland et parce qu'il édite ses ouvrages. Mais le fait de voir un Breton dans cette assemblée, et membre actif de cette émulation spirituelle, donne une légitimité *a posteriori* au druidisme en Bretagne. L'idée d'un interceltisme est ici aussi mise en avant, comme l'idée de l'existence de loges dans les diverses nations celtiques, avant 1717, mais c'est surtout une projection des idéaux de Mrs Nichols, Raoult, Blanchet et Le Scouëzec. Desmaiseaux ne se considérait probablement pas comme Breton et les autres non plus ne le considéraient pas comme tel.

Nichols et d'autres druides du XX<sup>e</sup> siècle ont projeté sur cette assemblée ce qu'ils auraient aimé qu'elle soit, non pas ce qu'elle a été réellement, participant ainsi à l'élaboration d'une tradition druidique. Si manque de sources il y avait, inventions il y a eu. Nichols et Carr-Gomm ont aussi, nous l'avons relevé, détourné ou mal compris un document de 1722 (la liste des participants à la pseudo-crédation du *Druid Order*), le faisant passer pour un document de 1717.

### **Stukeley : des « banquets socratiques » au *Druid Order*<sup>389</sup>**

William Stukeley (1687 - 1765), futur *Chief Druid*, a commencé comme tant d'autres à Oxford, intégrant le *Corpus Christi College* en 1703. Six ans après il devient bachelier en médecine, puis s'en va à Londres poursuivre ses études, à l'hôpital St Thomas. L'année suivante, 1710, il s'installe comme médecin à Boston, dans le Lincolnshire, son comté d'origine. Il utilise son temps libre pour parcourir la campagne à la recherche de vestiges archéologiques, et mettre par écrit ses découvertes et réflexions. De retour à Londres en 1717, il se crée très rapidement un cercle de connaissances

---

dirigeants de groupes druidiques... Les rédacteurs » ont aussi pu intégrer aux écrits de Nichols leurs propres textes, concepts et idéaux.

<sup>387</sup> Raoult Michel, *Les druides - les sociétés celtiques contemporaines*, op. cit., pp. 53 et 54.

<sup>388</sup> Il n'y a pas que la famille Desmaiseaux qui a fui : les familles de Jean-Théophile Désaguliers, de Pierre Bayle, ou de l'éditeur Prévost sont arrivées à Londres pour les mêmes raisons. Cette communauté protestante se retrouve dans les sociétés initiatiques britanniques et participe à cette émulation spirituelle.

<sup>389</sup> Pour de plus amples informations biographiques, voir les ouvrages suivants, dont sont tirées les informations présentées ici : Boyd Haycock David, *William Stukeley : science, religion and archeology in eighteenth-century England*, Woodbridge, The Boydell press, 2002 ; Piggot Stuart, *William Stukeley : an eighteenth-century antiquary*, Londres, Thames & Hudson, 1985.

chez les passionnés d'antiquités. En août, la Société des Antiquaires renaît. Stukeley en devient le premier secrétaire.

Le 3 mars 1718, il est fait membre de la *Royal Society*, puis est reçu comme docteur en médecine en 1719, devenant en même temps membre de la *Gentlemen's Society Spalding*. Il entre en maçonnerie en janvier 1721, à la *Salutation Tavern*, et, quelques mois plus tard, le 24 juin, il assiste au *Stationer's Hall* à la présentation du manuscrit *Cooke*, par George Payne, Grand Maître de cette loge. Le manuscrit fut montré aux maçons dans le cadre de la nomination du Duc de Montagu comme Grand Maître de la Grande Loge de Londres : le Duc, ami de Stukeley et de Payne, membre comme eux de la *Royal Society*, soutint ensuite la candidature de Stukeley comme Vénérable Maître à la loge de la *Fountain Tavern*, candidature validée par le Dr Beal, *Deputy Grand Master*<sup>390</sup>.

Il pensait trouver dans la franc-maçonnerie des traces des mystères des anciens<sup>391</sup>. Pourtant, il semble s'en écarter à partir de 1723, en tout cas des loges londoniennes, peut-être parce qu'il intègre en 1722 un tout nouveau groupe d'érudits étudiant particulièrement la période de l'occupation romaine de l'île de Bretagne, qui se nomme *The Society of Roman Knights*<sup>392</sup>. Les seize premiers membres sont rejoints par de nouvelles recrues les années suivantes et des femmes sont même accueillies. Dans ce groupe, chacun des membres prend un surnom faisant référence au thème principal du groupe. Stukeley choisit de se faire nommer « Chyndonax » : ce nom aurait été celui d'un prêtre, et se trouve dans l'inscription, en grec, sur une urne funéraire trouvée en 1598<sup>393</sup>. C'est le même surnom qui apparaît sur la liste mise en avant par Ross Nichols, mentionnant les personnes présentes à la première réunion de ce qui deviendra le *Druid Order*, en septembre 1717. S'y trouvent des femmes. Or, les sociétés britanniques refusaient d'intégrer des femmes. Seule cette société des Chevaliers Romains le faisait. Cela conforte l'hypothèse formulée plus haut : la liste des membres reconnus comme premiers du *Druid Order*, et mise en avant par Ross Nichols, fondateur de l'OBOD<sup>394</sup>, par Régis Blanchet et tant d'autres par la suite<sup>395</sup>, n'est pas celle des participants à la

---

<sup>390</sup> Knoop Douglas, Jones G., Hammer D., *Early masonic pamphlet*, 1945, réédition 1978, Correspondance Circle, pp. 108 et 109.

<sup>391</sup> Piggot Stuart, *William Stukeley, an eighteen-century antiquary*, New-York, Thames & Hudson, 1985. p. 85, « *the remains of the mysteries of the ancients* ».

<sup>392</sup> Il est aussi membre de *The Brazen Nose Society at Stamford*, et *The Egyptian Society*. Voir Hutton R., *op. cit.*, p. 128. Stukeley a poursuivi toute sa vie les druides antiques, à travers ses recherches ou les interprétations de trouvailles archéologiques. Il surnommait ses maîtresses du nom de personnages des mythologies grecque ou juive, certes, mais finit par donner le surnom de « *Archdruidess of Kew* » à Augusta, Princesse de Galles, qu'il courtisait. Il lui dédicace un de ses ouvrages, des sermons, en 1763, lui donnant le surnom de « *Veleda* », qui n'est pas un nom celtique, mais germanique : c'est le nom d'une prophétesse de Germanie mentionnée par Tacite. Mais la confusion règne à l'époque dans l'interprétation des traditions antiques. Châteaubriand lui-même reprendra à son compte cette erreur, nommant une druidesse de ce même nom germanique.

<sup>393</sup> *Ibid.* p. 53.

<sup>394</sup> *Order of Bards, Ovates and Druids*, créé en 1964.

<sup>395</sup> Le Scouëzec Gwenc'hlan, dans *Les druides*, *op. cit.*, p. 65, reprend cette liste qu'il dit provenir d'un article de Régis Blanchet, sans en donner la référence (article que nous n'avons pas encore réussi à retrouver).

(théorique) rencontre proposée par Toland, mais bien celle des Chevaliers Romains, datée de 1722, soit cinq ans après la réunion organisée par Toland à l'Auberge du Pommier (si cette réunion a réellement eu lieu). Les archives du *Druid Order* ayant disparu au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, il ne restait donc plus que cette liste, intrigante par la présence des surnoms mais aussi par la présence de femmes, pour faire valider une genèse du mouvement druidique, jugée utile par Nichols, qui y trouve une filiation et un argument historique. Nous pouvons supposer que si le nom de Toland n'apparaît pas dans la liste de la *The Society of Roman Knights*, c'est parce que la réunion de ces chevaliers s'est faite après sa mort<sup>396</sup>. C'est aussi possiblement la liste des membres de la première réunion du *Druid Order*, qui ne portait pas encore ce nom. Cette société des Chevaliers Romains n'ayant laissé aucune autre archive, il est possible que lors de cette rencontre, le nom fut changé, sous l'impulsion de Stukeley. Le nom de Toland y aurait été ajouté par Nichols / Carr-Gomm ou Blanchet, afin de justifier de sa présence, créant ainsi une fausse preuve de la réunion de l'équinoxe 1717.

C'est en 1719 que Stukeley « découvre » le site de Stonehenge et y commence des travaux, dont les résultats seront publiés en 1740 sous le titre, très éloquent, de *Stonehenge : a temple restor'd to the british Druids*. Dans la lignée de son maître Aubrey, il popularise le lien entre les druides et le monument, imposant ce point de vue, qui, finalement, va devenir une tradition : les druides officiaient dans des cercles de pierres.

Stukeley quitte Londres en 1726 pour s'installer à Grantham dans le Lincolnshire, où il affirme avoir créé une Loge, mais qui n'est mentionnée dans aucun relevé de la franc-maçonnerie<sup>397</sup>. Peut-être est-ce une « loge sauvage » qu'il crée, une Loge sans aucune filiation ni reconnaissance par d'autres. Si c'est le cas, elle ne fut pas bien grande et n'eut pas une vie bien longue, puisqu'elle ne figurait dans aucun registre.

Il est ordonné prêtre de la *Church of England* en juillet 1729. Ami de l'archevêque de Canterbury, William Wake, Stukeley arrive à conjuguer sa carrière de clerc et son druidicat. L'archevêque souhaite voir reculer le déisme et la libre-pensée et Stukeley se met à diffuser l'idée que les anciens druides s'étaient mis à suivre une religion monothéiste directement issue des Patriarches de la Bible, bien avant la christianisation de l'île de Bretagne. Il va même jusqu'à imaginer que les cercles de pierres ont été érigés sur ordre des druides pour y pratiquer un culte de la Sainte Trinité. En 1740 il publie *Stonehenge, a temple restored to the British Druids*<sup>398</sup> : il impose

---

<sup>396</sup> Quant à l'actuel *Chief Druid* du *Druid Order*, David Loxley, il ne cherche pas une telle filiation, mettant en avant la disparition des archives, essayant plutôt d'être dans une vitalité et une actualité.

<sup>397</sup> Méreaux Pierre, *Les constitutions d'Anderson, vérité ou imposture*, Monaco, éd. Du Rocher, 1995.

<sup>398</sup> Stukeley William, *Stonehenge, a temple restored to the British Druids*, Londres, Innys & Manby, 1740.

l'idée que l'ensemble mégalithique de Stonehenge est de facture celtique et que les druides y pratiquaient leurs cérémonies, reprenant par là-même les théories de Aubrey et y mêlant ses propres idées sur le monothéisme des druides pour en faire « *the temple of the white-haired Druid bard sublime* »<sup>399</sup>. Trois ans plus tard, il publie un autre ouvrage sur un autre site mégalithique, *Avebury : a temple of the British Druids*, toujours dans la même optique. Enfin, en 1747, il devient recteur de St George Le Martyr, à Holborn, Londres. Il dirige le *Druid Order* jusqu'à son décès en 1765.

C'est de ces ouvrages et des rituels mis en place au sein du *Druid Order* que vient la tradition druidique des cérémonies dans des cromlec'hs / cercles de pierres, qui n'ont bien sûr rien de celtique, relevant plutôt de pratiques du néolithique.

Le *Druid Order* porte aussi le surnom de *An Druidh Uileach Braithreachas*, la «Fraternité universelle des druides»<sup>400</sup>. C'est une appellation qui n'apparaît qu'au début du XX<sup>e</sup> siècle dans les premières archives connues du *Druid Order* (1909). Jamais ce nom n'apparaît dans les écrits de Toland ou de Stukeley, ni dans aucun autre document qui leur est contemporain.

Pour résumer, *An Tigh Geata Gairdeachas*, « la Maison du Gardien de la Joie » (ou « Le corps de garde de la joie ») est le nom du groupe fondé par John Toland, dans la suite de ce qu'Aubrey pratiquait avec le *Mount Haemus* : repas bachiques et philosophiques, hédonisme, naturalisme. Le groupe a l'allure d'une loge, mais n'est pas un « bosquet » druidique. Jusqu'à sa mort en 1722, Toland gère ces « banquets socratiques ». Lorsqu'il publie son *Pantheisticon*<sup>401</sup>, il signe de son nom de baptême, Janus Junius, agrémenté d'un Eoganesius : si Janus Junius est bien son deuxième prénom, il en fait un pseudonyme mystérieux aux références antiques certaines<sup>402</sup>. Il ne mentionne dans aucun écrit avoir dirigé une loge druidique. C'est Stukeley, après le décès de Toland, qui devient le premier *Chief-Druid* du *Druid Order*, nouvelle appellation de *An Tigh Geata Gairdeachas*<sup>403</sup>. Il se peut que *The Society of Roman Knights* soit un groupe éphémère, transitoire, entre ce que faisait pratiquer Toland au sein de la « Maison du Gardien de la Joie » et ce que Stukeley mettra en place avec le *Druid Order*.

---

<sup>399</sup> Miles Dillwyn, *The royal national Eisteddfod*, Swansea, Christopher Davies Ltd, 1978. p. 39. Cf. Aubrey Burl, Neil Mortimer, *Stukeley's Stonehenge : an unpublished manuscript 1721 - 1724*, Yale, Yale University Press, 2005.

<sup>400</sup> Traduit par « Le lien druidique universel » par Lauric Guillaud dans son livre *Le sacre du noir : imaginaire gothique, imaginaire maçonnique*, paru en 2019 aux éditions du Cosmogone.

<sup>401</sup> Toland John, *Pantheisticon, sive formula celebrandae sodalitatis Socraticae intres particulas divisa*, Londres, 1720.

<sup>402</sup> Ce deuxième prénom de Toland (qui apparaît en page 257 de *The British critic, and quarterly theological review*, Vol. 7, Londres, F. & C. Revington, janvier 1796) devient son pseudonyme dans le club qu'il crée, de type *Hell-fire*. Le dieu Janus, chez les Romains, fait partie des trois « dieux pères » avec Jupiter et Mars. C'est le dieu du passage, du commencement et de la fin, peut être un dieu abstrait du temps. Janus vaut pour le mois de janvier et Junius pour Juin, mois dédié à Junon, sœur et épouse de Jupiter, déesse du mariage. Quant au dernier terme, Eoganesius, nous n'avons, à ce jour, aucune explication à proposer.

<sup>403</sup> A la mort de Stukeley, en 1765, c'est Lord Winchelsea qui devient Grand Druide, jusqu'en 1771. Puis tiennent ce rôle David Samway (1771 - 1799) et William Blake (1799 - 1827)

Toland et Stukeley montrent, par les groupes qu'ils animent, une volonté de ne pas intégrer la Grande Loge de Londres et de faire vivre une initiation aux membres de leur groupe, dans la lignée de ce qui pouvait se faire au sein du groupe *Mount Haemus*, y compris par les rites dionysiaques qui semblent s'être déroulés au sein de ce groupe, en opposition à la morale religieuse et politique. La création de cette loge libre est donc un rassemblement de personnes pratiquant la spéculation intellectuelle, politique, philosophique, spirituelle, mais participant aussi à des rituels et des pratiques bachiques. L'aspect ésotérique et secret était de mise, puisqu'une ambiance pour le moins conflictuelle règne dans le royaume : les idées novatrices développées au sein de ces sociétés vont à l'encontre de la morale religieuse et de la monarchie britannique. Il était risqué pour les membres d'affirmer faire partie de cette société.

Sans preuves écrites originelles de ces fondations, il est aisé, pour les druidistes en recherche de filiation, de combler ce vide laissé par une absence de preuves, de documents, de témoignages. Surtout, cela gomme un autre aspect des Clubs londoniens qui se développent dans les années 1720 - 1740, de type « *Hell-fire Club* ». Il s'agit, dans celui qui est considéré comme le premier de ces clubs, fondé en 1719 par le Duc de Wharton, de tourner en ridicule la religion et ses rituels, mais aussi la morale. C'est ainsi qu'apparaissent des pastiches de messe où s'inversent les symboles, où les femmes prennent une place importante (hommes et femmes sont accueillis à égalité dans les *Hell-fire Clubs*), et où les rituels eux-mêmes sont détournés et inversés (ce qui va faire naître l'idée de satanisme : rituels et symboles inversés, comme symboliques d'un anti-christianisme ou même l'avènement prochain d'un Antéchrist).

Ronald Hutton après une étude des manuscrits de Toland, a écrit que ce dernier faisait partie de la « Société Secrète des Chevaliers de la Jubilation », fondée en 1710 par un huguenot français réfugié à La Haye, et « *dedicated to eating, drinking and merriment* »<sup>404</sup> / « dédiée à la nourriture, la boisson et la gaieté ». C'est donc aux Pays-Bas qu'il va intégrer ce qui peut être considéré comme un ancêtre des *Hell-fire Clubs*. Lauric Guillaud écrit que c'est Toland qui a fondé cette Société : « organisation proto-maçonnique, dans laquelle circule une littérature séditeuse et érotique<sup>405</sup> ». Il est probable qu'il ait fondé une filiale londonienne, ou tout simplement une société directement inspirée par celle qu'il a fréquentée à La Haye. Le premier nom retenu pour ce nouveau groupe est bien *An Tigh Geata Gairdeachas*<sup>406</sup>, « la Maison du Gardien de la Joie », qui lance véritablement la mode des *Hell-fire Clubs* à Londres, non pas le Club du Duc de Wharton<sup>407</sup>. Cela aurait été gommé

---

<sup>404</sup> Hutton R., *ibid*, p. 127.

<sup>405</sup> Guillaud L., *Le sacre du noir*, Lyon, éd. Du Cosmogone, 2019, p. 23.

<sup>406</sup> « *Gàir* », c'est le rire, en irlandais. Peut-être une confusion s'est elle installée, puisque *Gairéadach* signifie « vulgaire », « voyant », « criard », ce qui se rapproche des concepts que l'on retrouve dans les *Hell-fire Clubs*, selon les critères sociétaux de cette époque.

<sup>407</sup> Un autre personnage fait le lien entre le druidisme naissant et ces clubs : Sir Francis Dashwood. Maçon, membre

par ceux se revendiquant héritiers de Toland, au XX<sup>e</sup> siècle, pour ne mettre en avant que les aspects celtiques et druidiques.

Nous n'avons pas d'indications quant aux successeurs de Stukeley, la liste des *Chief Druids* reprenant avec William Blake. M. Raoult indique qu'il se trouve « affecté par la querelle avec les druides gallois qui ne respectèrent pas l'accord de Primrose Hill de 1792 quant à l'unité du druidisme.<sup>408</sup> » Si accord il y eut, il dût être plus ancien, puisque qu'en 1792, Iolo Morganwg crée un groupe dissident au *Druid Order*, la Gorsedd des Bardes de l'île de Bretagne. Il n'en est fait mention nulle part ailleurs que dans l'écrit de M. Raoult .

Les successeurs de Blake à la tête du groupe druidique sont<sup>409</sup> : Geoffery Higgins (de 1827 à 1833), William Carpenter (de 1833 à 1874), Edward Vaughan Kenealy (de 1874 à 1880), Gerald Massey (de 1880 à 1906), John Barry O'Callaghan (de 1906 à 1909), Watson MacGregor Reid (de 1909 à 1946). C'est à partir de ce *Chief Druid* que le *Druid Order* a des archives. Il se revendiquait de la *Golden Dawn*<sup>410</sup> et amena dans le druidisme des concepts de son autre groupe initiatique : « les liens entre le *Druid Order* et la fameuse société initiatique de la *Golden Dawn* furent si étroits qu'on ne savait plus, à certains moments, qui inspirait l'autre<sup>411</sup>. »

Sous sa direction, le *Druid Order* comporte six bosquets : *An Tighe Gaidenachas*, *Arrdhir*, *Bangor*, *Berashith*, *Mount Haemus*, *Harmony*. Le *Druid Order* utilise aussi, à Clapham, Londres, un temple de la *Golden Dawn*, appelé « Nuada », pour certaines cérémonies<sup>412</sup>.

A sa mort, c'est son fils, Robert Mac Gregor Reid qui prend la tête du groupe (de 1946 à 1962).

## **Le *Druid Order* et ses liens avec la Bretagne**

Le *Druid Order* existe toujours et nous avons eu l'occasion d'assister à une cérémonie d'équinoxe de Printemps en mars 2017, à Londres. Nous avons ensuite été reçu par l'actuel *Chief Druid*, David Loxley, et avons pu évoquer ces sujets avec lui, notamment le flou concernant les origines du groupe ; flou dont se sont accommodés les membres, ne retenant que leur actualité, et rejetant toute spéculation historique. Si des archives du *Druid Order* ont existé, ils ont disparu au XIX<sup>e</sup> siècle. Il

---

de la *Gentlemen's Spalding Society* (comme Stukeley), du *Mount Haemus* (comme Toland), il intègre *An Druidh Uileach Braithreachas* de Toland. Dashwood, Baron le Despencer (1708 - 1781), Chancelier de l'Échiquier, fonde un Club qui donnera naissance aux légendes sur les rituels satanistes pratiqués, et auquel sera apposé, justement, le terme de *Hell-fire Club*, effaçant par là-même que d'autres clubs précédents ont eu ce qualificatif. Mais cet exemple de *Hell-fire Club* montre bien l'ambivalence de ces groupes : il s'agit bien de discuter, d'échanger sur de nombreux sujets plus ou moins hermétiques, et de pratiquer une forme de libertinage ritualisé sur fond de banquets ou de pastiches de messe. Point de druidisme ou de références celtiques directes dans ces groupes, y compris celui de Toland, même si ce dernier écrit sur le sujet.

<sup>408</sup> Raoult Michel, *Les druides – les sociétés initiatiques celtiques contemporaines*, op. cit., p. 69.

<sup>409</sup> *Ibid.*, p. 70.

<sup>410</sup> Voir l'annexe 7.

<sup>411</sup> Raoult Michel, *Les druides – les sociétés initiatiques celtiques contemporaines*, op. cit., p. 71.

<sup>412</sup> *Ibid.*

est donc actuellement impossible de dresser l'histoire de cette société initiatique avant le début du XX<sup>e</sup> siècle : le groupe renaît en 1909, sous la direction de McGregor Reid, connu aussi sous le pseudonyme de Ayu Subhadra Savvanus, surnom à la traduction incertaine, qui provient de son initiation à la *Golden Dawn*, dont son ami Bernard Shaw<sup>413</sup> fut un des membres actifs. Il apporte un renouveau spirituel au *Druid Order*, et des influences non celtiques, plus occultes, de par sa propre initiation.

L'actuel *Chief Druid* préfère rejeter une filiation douteuse et non vérifiable que d'accepter les spéculations sur le sujet. Pourtant, s'est répandue dans les groupes druidiques bretons revendiquant un lien avec le *Druid Order*, une « tradition historique » que nous retrouvons dans l'ouvrage de M. Raoult. Celui-ci nous renseigne sur les diverses traditions revendiquées par des groupes bretons à la fin des années 1970. Ainsi, M. Raoult, à partir de cette « tradition historique »<sup>414</sup>, mêle plusieurs références dont celle faisant du *Druid Order* l'origine du druidisme. Il est encore fait mention dans la thèse de M. Raoult, d'un « conseil des onze », l'*Hendeka*, au sein du *Druid Order*, dont l'origine serait le Mount Haemus : il n'y en a aucune mention dans les écrits d'Aubrey, ni ceux de Toland, ni dans les prémices d'une organisation que ce dernier met en place à travers ses « banquets socratiques ».

Le *Druid Order* est le seul groupe spirituel ou religieux à avoir l'autorisation de pratiquer des rituels dans le cercle de Stonehenge. Mais face à la foule se regroupant chaque année de plus en plus à cet endroit pour les solstices, les pratiquants ne peuvent plus vivre pleinement leurs cérémonies en ce lieu et ont donc décidé qu'elles se dérouleraient dans d'autres sites mégalithiques.

Deux groupes druidiques bretons ont revendiqué une filiation au *Druid Order* : *Oaled Drwized Kornog* (ou ODK, Foyer Druidique d'Occident) et *Kenvreuriezh Drwized an Dreisthanternoz* (Fraternité Druidique d'Hyperborée, fondée et dirigée par Myrddhin, harpiste

---

<sup>413</sup> Georges Bernard Shaw (1856 -1950) est un Irlandais, auteur de théâtre, dramaturge et critique musical. Anticonformiste, pacifiste, adhérant aux idées socialistes et marxistes, il a obtenu le Prix Nobel de Littérature en 1925. Féru de sciences et surtout de l'évolution de celles-ci, darwiniste, végétarien, il adhère à la Société Eugénique en 1890. Son eugénisme va à contre-courant de celui établi au XIX<sup>e</sup> siècle : il y mêle des idées socialistes, et ses théories l'amène à mettre en avant la disjonction entre mariage et reproduction d'une part, et rejet de la propriété privée d'autre part, mais aussi que la femme aurait une meilleure place dans une société socialiste. Il insiste aussi sur le fait que l'humanité ne pourrait réellement évoluer que par le métissage. Shaw écrit, avec un certain humour, contre le puritanisme, la hiérarchie religieuse et l'hypocrisie des dogmes religieux. Défenseur du stalinisme, il se pose paradoxalement en hypocrite lui-même puisque, ayant séjourné en URSS, il réfute les atrocités commises par le régime et les malheurs subis par les populations au nom du socialisme. Nombre de ces écrits ont été adaptés au théâtre, au cinéma et à la télévision. Membre de la *Golden Dawn*, il y trouve matière à réfléchir, mais aussi une justification par le spirituel de ses idées politiques et ses positions scientifiques : place de la femme, anticonformisme intellectuel et religieux, réseau social conséquent.

<sup>414</sup> Raoult Michel, *Les druides – Les sociétés initiatiques celtiques contemporaines*, op. cit., p. 67 et suivantes.

connu). Ces deux groupes n'existent plus depuis des années, et il n'y a actuellement plus en Bretagne de groupes revendiquant une filiation directe avec le *Druid Order*. Cependant, des membres d'autres groupes ou des sympathisants, peu importe leur origine, peuvent se joindre aux cérémonies : nous recevons régulièrement la newsletter qui indique à chaque fois la possibilité d'assister à la prochaine cérémonie, d'y apporter sa tenue et quelques aliments et boissons à partager.

Même si aucun groupe breton n'est aujourd'hui affilié au *Druid Order*, tous les groupes (sauf l'Ordre Druidique de Dahut) prennent Toland comme référence philosophique et spirituelle, oubliant ou ignorant que c'est Stukeley qui a injecté une « tradition celtique » dans les anciens « dîners socratiques » de Toland, comme nous l'avons montré.

### ***The Ancient Order of Druids***

L'*Ancient Order of Druids* n'étant pas un groupe se réclamant d'une tradition celtique, mais bien au contraire, chrétienne, et n'ayant pas de représentants en Bretagne, il ne nous est pas utile d'aller plus loin dans sa présentation, dans le cadre de cette thèse. Mais sa mention était nécessaire, et ce afin d'éviter toute confusion avec les branches du druidisme étudiées ici.

*The Ancient Order of Druids* a été créé le 21 novembre 1781, à la taverne *King's Arms*, dans la capitale britannique, par un charpentier, dissident du *Druid Order*, Henry Hurle<sup>415</sup>. Il s'agit d'une organisation mutualiste qui ne s'occupe pas de spirituel : une sorte de club d'entraide « ...constitué pour rassembler des gens qui voulaient discuter dans le calme sans que la discussion dégénère en duel ou en beuverie [...]. Tout débat à caractère politique ou religieux fut strictement interdit<sup>416</sup> ». La devise de l'Ordre est « *Justice, Philanthropy and Brotherly Love* ».

C'est la Loge numéro 1 qui est fondée à la taverne *King's Arms*. La seconde l'est en 1783 à la *Rose Tavern*, et la troisième à Westminster peu après. L'ordre s'épanouit jusqu'à la Révolution française : par peur d'une expansion du mouvement révolutionnaire en Angleterre, par effet de ricochet au sein du mouvement maçonnique européen, de nombreuses loges de l'*Ancient Order of Druids* ferment. Mais ce n'est que pour renaître plus nombreuses, puisqu'en 1831, on compte 193 loges, pour 200 000 membres<sup>417</sup>. Ceux-ci doivent prêter serment sur la Bible (à l'origine de la

---

<sup>415</sup> Henry Hurle, 1739 - 1795. Charpentier, *London Comon Councilman* (membre du Conseil de Londres), membre du *Surveyor's Club* (Hutton R., *op. cit.* p. 134). Il crée l'*Ancient Order of Druids* sous la forme d'une association philosophique (Berthin G., Verdier P, *Druides, les maîtres du temps, les prêtres et leur postérité*, Paris, Dervy, 2003, p.

149). C'est en 1833 que l'ordre devient concrètement mutualiste.

<sup>416</sup> Raoult M., *op. cit.*, p. 52.

<sup>417</sup> Hutton R., *op. cit.*, pp. 135 et 136.



dissidence de Hurlé du *Druid Order*, il y a son refus de se référer aux textes antiques non chrétiens, ce qui signifie qu'à cette date, le *Druid Order* existait bien et qu'il avait des références considérées comme païennes). L'aspect spirituel et celtique de l'*Ancient Order of Druids* s'est donc retrouvé mis en retrait dès la création de la première loge, devancé par l'entraide social, et « constitue une sorte de toile de fond pour des sociétés d'assurances mutuelles, devenues puissantes, où tous sont admis sans tenir compte d'une quelconque origine celtique. La plupart des membres, sont, en outre, de confession protestante<sup>418</sup> ».

Une scission, en 1833, à la suite d'une demande de nombreuses loges de voir plus de démocratie appliquée et moins de centralisation des pouvoirs au sein de la Grande Loge 1, donne naissance à *The United Ancient Order Of Druids*,

Avant la Seconde Guerre Mondiale, les membres de l'*Ancient Order of Druids* portaient un costume, en public, qui ne laissait pas indifférent : des robes blanches à capuchon pointu, une longue barbe blanche postiche et un long bâton avec une faucille à son bout. Après la Guerre, l'évolution vestimentaire a amené les membres à porter des blazers bleu marine, décorés de sautoirs de couleurs, brodés, avec des médailles selon les grades, le logo (un triangle et une équerre) ainsi que les lettres « AOD » brodés en rouge et or sur la poche de poitrine.

L'*Ancient Order of Druids* existe toujours : il existe actuellement dix loges de cet ordre au Royaume-Uni et une aux États-Unis<sup>419</sup> ainsi qu'en Australie. C'est à ce jour le mouvement druidique ayant le plus de membres, mais ne s'occupant ni de religion, ni de culture, mais essentiellement d'entraide mutuelle, n'ayant de druidique que le nom.

*The Ancient Order of Druids* est éminemment chrétien, par le serment sur la Bible, mais aussi par les lois constitutives de cet ordre, qui demandent à ce que l'impétrant croie en un Dieu Créateur. L'*Ancient Order of Druids* se singularise par ces grades initiatiques :

*primitive degree* : druide

*chapter degree* : barde, ovate, druide, archi-druide, ancien archi-druide, grand archi-druide et Grand Archi-druide Impérial.

Le terme « druide » est omniprésent et se trouve décliné sous diverses formes. Il ne revêt aucune connotation spirituelle ou celtique : le qualificatif n'est là que pour nommer des grades et / ou des fonctions dans chaque loge. Il a été vidé de son sens et n'a pas été redéfini.

---

<sup>418</sup> Raoult Michel, « Des druides contemporains », in *Dalc'homp soñj*, n° 18, 1987, p. 3.

<sup>419</sup> A ne pas confondre avec l'*Ancient Order of Druids of America*, qui a été fondé en 1874, sous le nom de *Ancient Archeological Order of Druids*, par Robert Wenworth Little, maçon et rosicrucien. Le nom a évolué au fil des deux derniers siècles, selon la qualité des membres et leurs liens avec d'autres groupes initiatiques.

### 3. La Gorsedd des bardes de l'île de Bretagne

#### 1- Iolo Morganwg : parcours et créations

Si l'histoire du *Druid Order* n'est pas vérifiable entre 1722 et 1909, une information domine tout de même l'année 1792 : l'un des membres décide de quitter cette loge maçonnique celtique pour vivre au grand jour une spiritualité teintée de revendications culturelles. Le 21 juin 1792, au solstice d'été, Edward Williams, de son nom bardique Iolo Morganwg, organise le premier Gorsedd des bardes de l'île de Bretagne, sur Primrose Hill, à la suite d'une réunion de Gallois émigrés à Londres ; réunion qui se tint en l'Auberge du Pommier, là où, selon la tradition bardo-druidique, John Toland aurait créé le *Druid Order* en 1717.

Depuis cinq ans, il s'évertuait à mettre en place une structure « bardique », avec pour base ses propres ouvrages, ses propres recherches et spéculations sur les mythes celtiques, plus précisément gallois : son étude des *Mabinogion*<sup>420</sup>, ses manuscrits issus de collectages auprès de bardes et conteurs-ses du pays de Galles<sup>421</sup>, ses multiples écrits transcrits d'ouvrages anciens sur la tradition druidique et bardiques (ses *Triades*, notamment)<sup>422</sup>.

Edward Williams fait partie de cette communauté galloise de Londres, qui se retrouve dans des sociétés littéraires et d'érudits, la *Gwyneddigion* et la *Cymmrodorion*. La *Gwyneddigion Society* fut fondée en 1770 par des Gallois de Londres, dont le premier président fut Owain Myfyr (1741 - 1814, de son vrai nom Owen Jones), élu lors de la première assemblée, en février 1771. La Société

---

<sup>420</sup> Voir en annexe.

<sup>421</sup> Voir *infra*.

<sup>422</sup> Les 81 Triades sont regroupées dans le *Cyfrinach Beirdd Ynys Prydain*, (*Mystère des poètes de l'île de Bretagne*), qui paraît en 1829 : c'est une édition posthume, réalisée par son fils. Edward Williams, dans l'ouvrage, attribue ces Triades aux bardes gallois du Moyen-Âge, sans preuve. Ce sont des formules mnémoriques qu'il aurait recueillies auprès de vieux bardes du Glamorgan, de façon orale. Les concepts vont par trois (d'où le nom de Triades), et sont fortement emprunts de christianisme. Il existe différentes traductions des Triades, en anglais, français et breton, chacune comportant des différences avec les autres, selon le niveau de gallois du traducteur et les concepts qu'il souhaite mettre en avant, la volonté ou non de moderniser le texte, l'idée de se différencier des autres traductions existantes. La majorité des traductions (le plus souvent internes aux groupes druidiques) comporte 46 Triades sur les 81 d'origines. La symbolique des nombres est à mettre en avant :  $9 \times 9 = 3 \times 3 \times 3 \times 3$ . Le triangle (3) dans le carré (4), lui-même dans le cercle (81, la totalité des Triades). Voir *An Triadoù, Triads of bardism, Les Triades*, Brasparts, éd. Beltan, 1987. L'auteur n'est pas indiqué mais la préface étant de Gwenc'hlan Le Scouëzec, et la maison d'édition lui appartenant, nous pouvons affirmer qu'il est l'auteur de cette double traduction (du gallois au breton et au français). Il s'agit d'une reprise des *Triadennoù* figurant dans le livre de Kaledvoulc'h, *Dindan derv an drouized / sous le chêne des druides*, paru en 1931. L'ouvrage de Kaledvoulc'h est lui-même un condensé de la traduction qu'il a effectuée avec Jean Le Fustec, reprenant le travail d'Adolphe Pictet, figurant dans la *Doctrine des bardes gallois du moyen âge sur dieu, la vie future et la transmigration des âmes*, parue en 1857, première traduction française. *Tout savoir sur les druides*, de René et Claudine Bouchet (éd. Transatlantiques, 2001), contient une traduction en français des 81 Triades, sous le titre de *Barddas des Bardes*.

des Érudits (ou Intellectuels) du Gwynedd<sup>423</sup> a pour objectif de faire se rencontrer des Gallois, de pratiquer et d'écouter de la musique, de discuter. Il s'agissait, pour ses membres, d'agir en réaction à une forme d'élitisme animant *The Honourable Society of Cymmrodorion* (ou *cyn-frodorion*), ou Honorable Société des Plus Anciens Natifs (sous-entendu, de l'île de Bretagne)<sup>424</sup>. Cette société-là souhaitait mettre en avant l'ancienneté et la place de la culture galloise face à la culture anglaise, et plus largement, britannique. Créée en 1751 par les frères Morris, la *Cymmrodorion* souhaitait développer et soutenir la littérature galloise, mais aussi être une société mutualiste et philanthropique. Lewis Morris (1701 - 1765) n'ayant pas été élu *Fellow of the Royal Society* / Compagnon de la *Royal Society*, avait décidé de fonder sa propre institution, influencé par les *Antiquarians* et son envie de soutenir la *Welsh Charity School*, fondée en 1716 par une société qui avait cessé ses activités dans les années 1740, *The Honourable and Loyal Society of Antient Britons*. La *Welsh Charity School* devient alors le lieu de rendez-vous et de réunion de nombreux érudits gallois. La bibliothèque de l'établissement est vue comme l'ancêtre de la *National Library of Wales*<sup>425</sup>. De même que le prix remis au meilleur hommage rendu à son premier président, Richard Morris, en 1779, qui est considéré comme le point de départ de la création de la *National Eisteddfod*<sup>426</sup>. Les activités de la société cessent en 1787 et, symboliquement, le rôle de président passe à la *Gwyneddigion Society*<sup>427</sup>, qui devient l'organe officiel des émigrés gallois de Londres.

L'œuvre de Iolo Morganwg prend part à une émulation intellectuelle et culturelle au sein de la communauté galloise de Londres, mais surtout une entraide : celle qu'il partage avec Owen Jones / Owain Myfyr (1741 - 1814) et William Owen / William Owen Pughe (1759 - 1835). Owen Jones est un des acteurs principaux de la communauté galloise londonienne : arrivé en cette ville vers 1760, il y fait fortune dans une entreprise de fourrures, ce qui lui permet de fonder et financer la *Gwyneddigion Society* en 1770. Les finances de Jones ont aidé à la publication de nombreux ouvrages, à l'organisation de concours ou au patronage d'actions diverses. C'est avec ces deux amis (Edward Williams et le Dr William Owen) qu'il publie entre 1801 et 1807 *The Myvyrian*

---

<sup>423</sup> Situé au nord-ouest du pays de Galles, le Gwynedd fut un petit royaume au cœur de l'histoire de l'île de Bretagne, pendant tout le Moyen-Age, indépendant du V<sup>e</sup> au XIII<sup>e</sup> siècle. Ses fluctuantes frontières furent un bastion de la résistance galloise aux Angles et aux Saxons, puis aux Normands et aux rois d'Angleterre. La fin de l'indépendance arrive avec les décès des frères Ab Gruffydd en 1282 et 1283. Le Gwynedd fut l'un des derniers royaumes gallois à tomber sous la coupe de l'Angleterre, incluse au royaume d'Édouard 1<sup>er</sup>. Owain Glyndwr, dernier Gallois à porter le titre de Prince de Galles, prit la tête d'une rébellion en 1359, qui ne réussit pas.

<sup>424</sup> Pour une histoire plus complète de cette société, voir Jenkins R.T, Ramage H., *A history of the Honourable Society of Cymmrodorion and of the Gwyneddigion and Cymreigyddion Societies (1751 - 1951)*, Londres, Y Cymmrodor, Honourable Society of Cymmrodorion, 1951.

<sup>425</sup> Jenkins & Ramage, *op. cit.*, pp. 166 et 167.

<sup>426</sup> *Ibid.*, pp. 83 et 84. Voir *infra*.

<sup>427</sup> *Ibid.*, pp. 87 et 88.

*Archaiology of Wales*<sup>428</sup>. Owen est un artiste, lexicographe et clerc, qui étudie et écrit sur les manuscrits gallois du Moyen-Âge : une partie de ses recherches et écrits va être reprise par Edward Williams, et traditionnellement reconnue comme étant de son fait.

Érudit, maçon et franc-maçon, membre du *Druid Order*, se considérant comme le « dernier barde »<sup>429</sup>, Edward Williams / Iolo Morganwg va inventer une cérémonie, sur la base de ses recherches et de ses interprétations « [...] des textes en moyen-gallois de sa fabrication<sup>430</sup> » : sur Primrose Hill, en ce solstice d'été 1792, il prend quelques petits cailloux dans ses poches et les dispose en cercle. Au sein de ce cercle, Iolo Morganwg concrétise le premier Gorsedd.

### Édouard Williams, du Glamorgan

Edward Williams est né à Llancarfan dans le Glamorgan (sud du pays de Galles) en 1747. Son nom bardique, Iolo Morganwg, signifie « Édouard du Glamorgan » : « Iolo » est le diminutif de « Iorwerth » (Édouard, en gallois), et Morganwg le nom gallois du Glamorgan. Son père était tailleur de pierre et sa mère liée à la noblesse du Glamorgan. Il a étudié avec le Révérend John Walters, qui publia un dictionnaire de gallois en 1770. Le jeune Edward arrive à Londres en 1773. Il fait un passage par la franc-maçonnerie, mais nous n'en trouvons que des traces inexploitable. Edwards Williams, à une période inconnue de sa vie, mais assez rapidement semble-t-il, dût faire usage de laudanum, dont il devint dépendant, ce qui n'affaiblit néanmoins pas sa forte personnalité. Il soutenait que la tradition druidique avait survécu à l'Empire Romain et au christianisme, ainsi qu'aux persécutions d'Élisabeth 1<sup>ère</sup>. Fervent admirateur des valeurs de la Révolution française, il a eu l'occasion à Londres de rencontrer des sympathisants de la Révolution, affiliés au *Druid Order* ou à des Loges connexes. Membre du *Druid Order* et persuadé que celui-ci avait perdu de vue sa vocation progressiste d'origine telle que John Toland l'avait envisagée, et qu'il s'était trop laissé influencer par les pouvoirs religieux et politiques en place, il crée une scission à laquelle il donne des orientations paganisantes et galloises d'une part, et progressistes d'autre part.

Sa spiritualité est la fusion du christianisme, influencé par les mythes arthuriens et du Graal, du pré-romantisme, et des éléments de la mythologie celtique galloise, que l'on retrouve dans quelques manuscrits médiévaux. Sa métaphysique est celle de la théorie des cercles concentriques qui vont de « l'outre-monde » (*Annwn*) à *Abred*, *Gwynfyd* et *Ceugant*, telle qu'il les décrit dans ses ouvrages.

---

<sup>428</sup> Les manuscrits se trouvent à la *British Library*.

<sup>429</sup> Constantine Mary-Ann, *op. cit.*, p. 213.

<sup>430</sup> Lambert Pierre-Yves, *Les littératures celtiques*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. Que sais-je ?, 1981, p.12. Cf. Constantine Mary-Ann, *The truth against the world : Iolo Morganwg and romantic forgery*, Cardiff, University of Wales Press, 2007.

Iolo Morganwg est l'auteur de la « *Druid's Prayer* » (La prière du druide), qui devient un des éléments majeurs des rituels d'un Gorsedd, et auteur d'une édition des *Mabinogion* (dont Georges Washington fut un des premiers souscripteurs) sur laquelle il basa en grande partie la fondation de la Gorsedd de Galles. Il est aussi à l'origine d'un cérémonial se déroulant dans un cercle de pierre, inspiré par le site de Stonehenge, dans lequel ses contemporains voyaient un temple druidique. Un de ses écrits les plus connus est le *Cyfrinach Beirdd Ynys Prydain / Mystère des poètes de l'île de Bretagne* (publié à titre posthume en 1829, réédité en 1862) : ce qui n'est au départ qu'une mention dans un article, devient un ouvrage publié par son fils, dans lequel figure un récit attribué par Edward Williams lui-même aux bardes gallois du Moyen-Age. Y apparaissent aussi les 81 Triades bardiques<sup>431</sup>. Iolo Morganwg fait provenir les connaissances qu'il retranscrit à la lignée des vingt bardes de la Chaire de Glamorgan dont il s'affirme le dernier héritier, remontant ainsi au barde Trahearn Brydydd Mawr, au XII<sup>e</sup> siècle, et jusqu'au fondateur de la Chaire, Geraint « le barde bleu », au X<sup>e</sup> siècle<sup>432</sup>. S'il est l'auteur de nombreux contes, ce n'est pas lui qui a écrit les Triades mnémotechniques, qu'il attribue à des auteurs anciens, sans plus de preuves.

C'est son compatriote William Owen Pughe (il prend ce nom à partir de 1806, du nom du petit domaine dont il hérite cette année-là<sup>433</sup>) qui publie pour la première fois les Triades en 1803 (il y

<sup>431</sup> Voir *infra*.

<sup>432</sup> Cette lignée est invérifiable. Nous pouvons trouver comme information sur plusieurs sites internet druidiques que le roi Édouard 1<sup>er</sup> (1239 - 1307), dans la guerre déclenchée par les Gallois en 1282, et qui dure jusqu'en 1294, avec l'aide de l'Inquisition, fait mettre à mort trois bardes gallois : Mordred, Cadwallon et Urien. Il fait aussi interdire les assemblées de bardes qu'il soupçonne d'être des rassemblements anti-anglais. Il n'y a aucune source d'indiquée pour vérifier cette information. L'idée de créer des martyrs de la cause bardique a fait son apparition avec la volonté d'affirmer une ancienneté de la tradition revendiquée, la « tradition celtique » devenant une victime de la montée en puissance de l'Église. Même s'il est vrai que le roi d'Angleterre souhaite mettre à bas la révolte galloise, puis celle d'Écosse, nous ne pouvons confirmer ces mises à mort. Mais c'est bien lui qui fait voler la Pierre de Scone en Écosse, celle-là même qui servait au couronnement des rois d'Écosse : elle servira désormais au couronnement des rois d'Angleterre, puisqu'elle est incluse au socle du trône se trouvant en l'abbaye de Westminster. Cette Pierre de Scone passe pour être la Pierre de Fâl, qui servait auparavant à faire reconnaître les Hauts-rois d'Irlande, sur la colline de Tara. Les Vikings s'en emparèrent, la transportèrent en Écosse où elle devint probablement la pierre de couronnement tant convoitée, des tribus de Gaëls d'Irlande s'étant installées depuis quelques siècles en terre écossaise. Aux alentours de 1560, le barde du Glamorgan Llewellyn Sion de Llangewydd met par écrit de nombreux contes et chants qu'il a collecté au pays de Galles. Un demi-siècle après, Cromwell (1599 - 1668) fait détruire tout document pouvant rappeler la tradition celtique de Galles et d'Irlande. De nombreux documents ont donc disparu à cette époque.

<sup>433</sup> Pughe continue d'aller à Londres, non pas seulement pour rejoindre ses compatriotes Gallois y vivant ou assister aux réunions de la Société des Antiquaires dont il fait partie, mais surtout pour y rejoindre un groupe de mystiques rassemblés autour de Jeanne Southcott, qui se disait la mère du futur messie, que ses adeptes nomment « le Shelo ». Autour d'elle se réunissaient vingt-quatre « anciens » (article « William Owen Pughe », *Biographie universelle Michaud, ancienne et moderne*, Paris – Leipzig, tome XXXIV, 1811, p. 516). Jeanne Southcott, « visionnaire anglaise » (article « Jeanne Southcott », Collin de Plancy, *Dictionnaire Infernal*, Société Nationale pour la propagation des bons livres, Bruxelles, 1845, p.267), qui, nous dit l'article, dirigeait une secte, dont une centaine de membres (qui portaient cocardes blanche et étoles jaune, couleurs de Dieu, selon eux) se réunirent vers 1815 dans un bois pour une cérémonie en souvenir de celle, décédée, qu'ils appelaient « Fille de Sion », durant laquelle ils sacrifièrent un petit cochon noir par le feu et répandirent les cendres sur leurs têtes. Selon l'article, elle serait montée au Ciel (comme la Vierge Marie) et reviendrait un jour avec le Messie. Jeanne Southcott fit croire à sa grossesse, mais le médecin qui l'examina (le Dr Richard Reece), cédant à la pression de la secte, confirma cela par

travaillait depuis dix ans), dans son *Dictionnaire gallois et anglais*<sup>434</sup>. Iolo Morganwg n'en est donc pas l'auteur : il ne les a pas inventées, mais les a reprises. Le travail de mystification qui lui est souvent accordé est en fait d'abord dû à Pughe : c'est lui qui le premier publie les poésies de Dafydd Ab Gwilem, en 1789. Le barde du Glamorgan ne fera que reprendre ce texte, le retravaillant, et une tradition bardique née avec la Gorsedd galloise fera de lui l'auteur de nombreux textes qu'il n'a pas écrits, juste repris, ou qu'il n'a pas publiés : ils l'ont été par son fils Taliesin ou par John Williams (1811 - 1862)<sup>435</sup>.

Une de ses mystifications les plus célèbres, dont il est le co-auteur, avec Owen Pughe et l'éditeur des ouvrages, Owain Myfyr, est la publication de vers attribués au barde Dafydd Ab Gwilem dans le troisième tome du *Myvyrian Archaiology of Wales*. Cette œuvre en trois volumes, parue entre 1805 et 1807 a exercé une influence énorme sur les recherches littéraires et historiques au pays de Galles, mais aussi ailleurs en Europe. Si les deux premiers tomes paraissent en 1801, le troisième ne voit le jour que six ans après : Iolo Morganwg et Myfyr se sont brouillés entre-temps, le premier n'ayant pas reçu du second la pension annuelle de 50 Livres qu'il lui avait promise. Nous savons aujourd'hui que ce travail de collectage est en partie invention des auteurs. L'œuvre comprend des textes de loi, des généalogies, des passages historiques teintés de légendes, de la poésie, et des triades, séries mnémotechniques dans lesquelles sont présentées des principes moraux et religieux. Un des textes passant pour être un des plus anciens est le *Gododdin*, poème en gallois que Pughe avait déjà fait paraître dans son *Dictionnaire*. L'auteur premier en serait Aneurin, fils de Taliesin.

Les *Iolo Manuscripts* (1848) seront également considérés comme une référence par les érudits de l'époque. Au début du XX<sup>e</sup> siècle, ils se retrouvent même dans des études littéraires galloises, notamment dans les travaux de G. J. Williams (1892 - 1963) qui publie son « *Iolo Morganwg a*

---

voie de presse, avant de se rétracter à la suite du décès de sa patiente : après l'autopsie du corps, il reconnut qu'elle avait simulé la grossesse. Il semble que la fausse couche fut liée à une maladie qui causa sa mort, ou que cela ressembla à une fausse couche (Reece Richard, *A Correct Statement of the Circumstances that Attended the Last Illness and Death of Mrs. Southcott, with an Account of the Appearances Exhibited on Dissection: and the Artifices That Were Employed to Deceive Her Medical Attendants*, London, 1815).

<sup>434</sup> Pughe Owen, *A dictionary of the Welsh language : explained in english*, 2 vol., Londres printed for E. Williams, 1803. Il a été reproché à l'auteur d'avoir inventé des mots, de ne donner que de vagues explications (en anglais), d'avoir voulu changer le système orthographique gallois, le complexifiant. L'ouvrage a été imprimé pour un certain E. Williams, *bookseller* / vendeur de livres au service du Duc et de la duchesse d'York. Est-ce Edward Williams lui-même ? L'entraide entre Gallois laisse le supposer. Concernant quelques-uns de ses travaux, voir Kaminski-Jones Rhys, "William Owen Pughe and Romantic rewritings of the poetry of Llywarch Hen", *The Review of English Studies*, 2021.

<sup>435</sup> Iolo Morganwg, comme Toland, dans la Tradition bardique et druidique, fait office de personnage-clé : c'est une référence littéraire, mais aussi spirituelle, voire métaphysique. Il lui est accordé par la Tradition bien plus que ce qu'il a fait ou écrit. Ses prédécesseurs ou successeurs (Pughe, John Williams) disparaissent du processus créatif de ces mystifications (qui ne sont pas vues comme telles par les pratiquants du druidisme, puisque transmis à l'oral à travers les siècles depuis l'Antiquité, selon eux), de ces écrits et leurs publications. Il y a eu la création d'un « mythe Iolo Morganwg » comme d'un « mythe Toland », persistants.

*Chywyddau'r Ychwanegiad* » (« Iolo Morganwg et les *Cywydd* additionnels »<sup>436</sup>) en 1926.

Les auteurs réussissent tellement bien à convaincre de l'authenticité de leurs écrits qu'on les retrouvera dans des compilations de littérature médiévale galloise.

« Falsifiant certains documents, et surtout étoffant les autres, en les recopiant, de mille légendes qu'il dit avoir trouvées dans des manuscrits, dont malgré ses indications (fausses sans doute) on ne retrouve pas trace, composant avec un réel talent et dans différents styles des poèmes qu'il attribue ensuite à des auteurs réels ou imaginaires, il a brouillé toutes les pistes et multiplié les pièges sous les pas des chercheurs. Pour comble de difficulté, de nombreux auteurs d'études ou de monographies locales de cette région écrites au XIX<sup>e</sup> et même au début du XX<sup>e</sup> siècle, et qui prétendent s'appuyer pour établir certains faits sur des traditions populaires, ont en réalité plus ou moins utilisé les légendes forgées par Iolo<sup>437</sup> ».

C'est ainsi qu'Édouard Bachellery nous présente les travaux de Iolo Morganwg. G. J. Williams, dont il est aussi question dans l'article de Bachellery, a passé une partie de sa vie à comprendre et mettre au jour les forgeries de son compatriote. Ce qu'il écrit en 1950 nous prouve qu'il était donc déjà connu dans les milieux littéraires et spécialisés que la majorité des œuvres de Iolo Morganwg relevait de son imagination et de sa volonté de créer une ancienneté de la poésie du Glamorgan sur celle des autres comtés du pays de Galles. Il n'a donc pas fallu attendre les années 1970 et la découverte des écrits de Iolo Morganwg pour prouver cela : Gwyn A. Williams ou Griffith J. Williams ont écrit à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle sur ce sujet<sup>438</sup>.

Malgré les révélations faites, ses textes font toujours références auprès de nombreux groupes druidiques, et son prestige n'a pas été entamé : il lui est même attribué l'origine (ou au moins la retranscription moderne) des Triades, ainsi que d'autres textes dont il n'a été que le copieur, les originaux étant de Pughe. Son œuvre globale a pris progressivement une autre dimension, sa poésie et ses écrits étant désormais reconnus comme un joyau de la langue galloise de son temps, et leur contenu vu comme une pierre de soutènement des mouvements druidiques contemporains. Les pratiquants ne regardent pas l'origine du texte, mais bien le symbolisme qu'il contient, ou ce qu'ils veulent bien y lire comme signification. C'est d'autant plus intéressant quand le texte fait référence à un barde ou un autre texte plus ancien : cela permet d'ancrer sa propre expérience spirituelle dans

---

<sup>436</sup> Un *cywydd* est la plus importante forme métrique dans la poésie traditionnelle galloise.

<sup>437</sup> Bachellery Édouard, compte-rendu *Traddodiad Llenyddol Morgannwg*, Caerdydd, Gwasg Prifysgol Cymru, 1948 (La Tradition littéraire de Morgannwg par G. J. Williams, Cardiff, Presses de l'Université de Galles), in *Études Celtiques*, vol. 5, fascicule 2, Cardiff, Presses de l'Université de Galles, 1950, p. 441.

<sup>438</sup> Nous ignorons qui est le chercheur qui a mis à jour et étudié les manuscrits concernés. Nous n'avons pas trouvé de comptes-rendus ou d'articles expliquant la découverte ainsi que l'étude si souvent mentionnée dans la littérature sur Iolo Morganwg ou la création d'une tradition.

l'histoire, au bout d'une chaîne de transmission qui n'a finalement de valeur que pour le pratiquant ou son groupe.

Par exemple, grâce à Iolo Morganwg, le personnage Hu Kadarn (ou Hu Gadarn, « Hu le puissant ») a été pour un temps reçu comme l'aïeul des Gallois et a obtenu une place de choix dans la culture populaire : pourtant il n'en est fait mention qu'une seule fois dans tous les textes mythologiques gallois (dans un poème attribué à Taliesin), mais Iolo Morganwg en fait un héros mythologique dans son œuvre<sup>439</sup>. Il est à retenir aussi qu'il a travaillé sur un alphabet, qu'il qualifie d'« alphabet des bardes » (*Coelbren y Beirdd*), qui ressemble aux runes scandinaves. Qualifié d'« alphabet ancien, cela ajoute encore aux mystères bardiques qu'il a inventés et qu'il a mis en avant tout au long de sa carrière à la tête de la Gorsedd, et pose les bases d'une initiation nécessaire à l'épanouissement intellectuel et spirituel de tout impétrant. Son fils Taliesin reprendra ce travail et gagnera même un prix à l'Eisteddfod de 1838 avec sa présentation de *Coelbren y Beirdd – a Welsh Essay on the Bardic Alphabet*.

D'un point de vue politique, Edward Williams est progressiste, influencé par les mouvements de révolte ayant secoués les côtes atlantiques dans la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>440</sup>. Il est en lien avec des révolutionnaires parisiens ou des sympathisants britanniques de la Révolution<sup>441</sup> : David Williams (surnommé le « jacobin breton<sup>442</sup> »), Brissot<sup>443</sup> et surtout Augustin Dupré (1748 - 1833), le sculpteur officiel de la pièce de monnaie dite « Louis conventionnel » de l'éphémère Première République (il est nommé Graveur Général des Monnaies par l'Assemblée Constituante le 11 juillet 1791 et reste à ce poste jusqu'en 1803). C'est d'ailleurs lui qui va concevoir plusieurs des médailles offertes aux vainqueurs des concours littéraires organisés par la Gorsedd, de 1792 à 1798<sup>444</sup>. Gwyn A. Williams nous indique clairement les positions de barde quand il écrit que

« *Edward Williams, the stonemason Bard of Liberty who invented the Gorsedd of Bards and the no less Jacobin and Unitarian Druids of a « revived » tradition and offered to the Welsh a revivification of that « tradition » wich was in truth the driving ideology of a new radical nation built on the principle of the American and French revolutions* ». <sup>445</sup> / « Edward Williams, le maçon, barde de la liberté, qui a créé la Gorsedd des Bardes et les non moins jacobins et druides

---

<sup>439</sup> Voir *infra*.

<sup>440</sup> Prys Morgan, *Iolo Morganwg*, Cardiff, University of Wales Press, 1975, p. 90 : « ... was so often fight about the important things of his own time - the radical freedoms, American an French revolutions, the fight against slavery... ». Cf. Morganwg Iolo, Jenkins Geraint H., Ceri Jones David, Mair Jones Ffion, coll., *The correspondence of Iolo Morganwg : 1797 – 1809*, Cardiff, University of Wales Press, 2007.

<sup>441</sup> Voir Jenkins Geraint H., Mair Jones Ffion, Ceri Jones David, *The correspondence of Iolo Morganwg : 1770 - 1796*, 3 volumes, University of Wales Press, Cardiff, 2007.

<sup>442</sup> David Williams, 1738 – 1816. Voir les annexes biographiques.

<sup>443</sup> Jacques-Pierre Brissot de Warville, 1754 – 1793. Voir les annexes biographiques.

<sup>444</sup> Prys Morgan, *From Death to a view*, p. 60. Cité par Graviil Richard, *Wordsworth's bardic vocation, 1787 - 1842*, Houndmills, Palgrave MacMillan, 2003.

<sup>445</sup> Williams Gwyn A, *The search of Beulah Land – the Welsh and the Atlantic revolutions*, London, Croom Helm, 1980, p. 33.



unitaires d'une tradition "revivifiée", et qui offrit aux Gallois un renouvellement de cette "tradition" qui était en vérité l'idée-force de la construction radicale d'une nouvelle nation, sur le principe des révolutions américaine et française. »

L'influence des philosophes des Lumières est encore indiquée dans l'œuvre de Gwyn. A Williams, pour qui le druidisme « *took on the lineaments of Rousseau's natural religion, a unitarian creed uncorrupted by priestcraft* »<sup>446</sup>. Finalement, nous retrouvons bien une forme de naturalisme revendiquée déjà dans le panthéisme de Toland, dont le *Druid Order* avait perdu l'esprit d'origine ; panthéisme et naturalisme, qui ont une influence sur l'esprit politique des pratiquants ou adhérents de ce type de groupe : c'est ce que reprochait Iolo Morganwg au *Druid Order*, insufflant dans ce nouvel élan des idées des Lumières elles-mêmes nourries de concepts que nous retrouvons bien avant l'ère des philosophes français chez Spinoza, Bruno et quelques autres noms que nous avons mentionné dans les pages précédentes (naturalisme, panthéisme, place de l'humain dans l'univers, l'organisation de celui-ci, le rapport de l'humain au divin et conséquemment sa liberté et son libre-arbitre, la liberté individuelle, la Raison et l'intuition ou l'empirisme...) <sup>447</sup>. C'est aussi, nous l'avons déjà écrit, ce qui va, selon nous, amener la création de la Gorsedd de l'île de Bretagne, branche dissidente du *Druid Order* : la Grande Loge de Londres et les autres groupes initiatiques et progressistes britanniques retirent leurs soutiens aux Clubs et Loges de Paris, acteurs de la Révolution. Iolo Morganwg, quant à lui partisan, comme l'a écrit G. A. Williams, souhaite la construction d' « *a new radical nation built on the principle of the American and French revolutions* »<sup>448</sup>. Le retrait du soutien aux Loges françaises, surtout parisiennes, où il a quelques amis, le pousse, en plus de considérations culturelles et métaphysiques, à créer sa propre loge, son propre groupe dissident au *Druid Order* : il va en reprendre la base de fonctionnement (déroulement d'une cérémonie, prière du druide, rapports aux antiquités celtiques...) et y ajouter un élément qui connaîtra un grand succès par sa symbolique et l'idée que les pratiquants ritualisent comme les anciens druides : le rituel dans un cercle de pierre, qu'il pratique pour la première fois en 1792, se basant sur les écrits d'Aubrey, Stukeley et Toland (d'où le rituel dans un cercle de pierres, que ces derniers considéraient comme un temple druidique).

Iolo Morganwg se présente comme le dernier de cette lignée des bardes du Glamorgan. S'il est le dernier de celle-ci, il souhaite être le transmetteur de la tradition bardique, à travers ses écrits puis plus tard à travers la Gorsedd. Il devient donc le premier d'une lignée qui n'aura de cesse de le revendiquer comme « originel », comme le créateur d'une métaphysique dont il se présente comme

---

<sup>446</sup> *Ibid*, p. 15.

<sup>447</sup> Voir Jenkins Geraint H., *Bard of liberty : the political radicalism of Iolo Morganwg*, Cardiff, University of Wales Press, 2012.

<sup>448</sup> *Ibid*, p. 33.

prétend le transmetteur ou le traducteur en des termes plus contemporains. Il renouvelle les pratiques bardiques par la création de la Gorsedd, puis, plus tard, du lien qu'il va créer avec les organismes littéraires gallois.

### L'influence des *Morris*

Des trois frères Morris, nous ne retiendrons que deux, Lewis (1700 - 1765) et Richard (1705 – 1779)<sup>449</sup>, le premier connu aussi sous le nom de Llywelyn Ddu O Fon. Sur l'île d'Anglesey, Lewis Morris a découvert d'anciens manuscrits, les a adaptés et les a faits imprimer sur les premières presses du nord du pays de Galles, qu'il crée en 1735. Ces ouvrages en gallois permettent une première diffusion de ces textes vus comme traditionnels de la culture galloise. Il inclut à cela ses propres poèmes, jetant parfois le trouble sur l'originalité des anciens textes. Richard, employé au Navy Office à Londres, y fonde l'*Honourable Society of Cymmrodorion*<sup>450</sup> en 1751. Cette société a une grande influence sur tout ce qui est publié en gallois à Londres, influence bien plus grande que la première société galloise de Londres, *The Ancient Britons*, fondée en 1715. Ce cercle d'érudits et de poètes compte dans ses rangs Ieuan Fardd (1731 - 1788)<sup>451</sup>, qui publie en 1764 *Some specimens of the poetry of the Ancient Welsh Bards*, qui ne laissent pas indifférents les Antiquaires anglais, les amenant à s'intéresser à ce pan de la culture voisine du pays de Galles.

Avec le soutien de cette société, Lewis publie en 1758 un texte issu du Livre d'Aneirin (*Llyfr Aneirin*) datant de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, *Y Gododdin*, argumentant que cette épopée nationale galloise (« *Welsh national epic* ») est à mettre sur un pied d'égalité avec *L'Iliade* et *l'Odyssée*. Le poème raconte, sous forme d'élégie, les exploits de héros à la bataille de Catraeth<sup>452</sup>, possiblement

---

<sup>449</sup> Lewis Morris arrive à Londres en 1722 et son frère Richard l'année suivante. Richard ne retournera qu'une fois au pays de Galles, en 1766, pour voir la veuve de son frère.

<sup>450</sup> « L'Honorable Société des hommes du pays de Galles ».

<sup>451</sup> De son vrai nom Evan Evans, aussi nommé Ieuan Brydydd Hir, 1731 - 1788. Étudiant à Oxford, il quitte l'institution avant d'être diplômé. Ami de Lewis Morris, ce dernier lui apprend de nombreuses techniques poétiques. Ordonné diacre en 1754 et prêtre l'année suivante, Evans prend le temps de recopier des manuscrits gallois aux origines incertaines (a-t-il lui aussi inventé leur existence, et par là-même l'ancienneté de ce qu'il copie et qui ne serait qu'une invention ?). Son œuvre la plus marquante paraît en 1774 : *Some specimens of the poetry of the antient Welsh Bards*. Il y fournit une étude de la poésie galloise du VI<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle. L'ouvrage, basé en partie sur ses propres trouvailles et copies, peut-être aussi sur des inventions plutôt que sur de réels anciens textes qu'il aurait recopiés.

<sup>452</sup> L'emplacement est incertain : John Koch évoque Catterick, dans le Yorkshire (Koch John, « Catraeth », in *Celtic Culture : A Historical Encyclopedia*, Santa Barbara, ABC-Clio, 2006, pp. 353 à 356. Il retient aussi que le nom Catraeth est mentionné dans deux autres poèmes gallois (*Gweith Gwen Ystrat* et *Moliant Cadwallon*). Une autre théorie donne une traduction de *Catraeth* par *Cath Raith*, soit la « bataille de Raith », dans le Fife, région côtière de l'est de l'Écosse. Voir Nicholson Edward, « *The Battle of Raith and Its Song-Cycle : Attributed to Haneirin* », in *The Celtic Review*, vol.6, n°23, janvier 1910, p. 214-236. Dans le poème (dont la version du Livre d'Aneirin ne serait qu'une copie d'un original bien plus ancien), il est fait mention d'un Gwawrddur (« Arthur »), fort et courageux : ce serait la première mention dans un texte d'un « Arthur » entouré de guerriers d'origines différentes (comme ceux, plus tard, des récits dits de la Table Ronde) : vallée de l'Ayr, Elmet, région actuelle de Leeds, des territoires Pictes, du Gwynedd (une liste des guerriers se trouve dans *Y Gododdin. Britain's Oldest Heroic Poem*, vol. 3, Llandysul, Gomer, coll. « *The Welsh Classics* », Jarmann editor, 1988, pp. 30 et 31).

au début du VI<sup>e</sup> siècle : les hommes du royaume de Gododdin (actuellement sud-est de l'Écosse et une partie du Northumberland) et leurs alliés y affrontèrent les Angles.

Les Morrises (ce sont les premiers à voir leur nom de famille utilisé comme un patronyme, un nom de famille servant de collectif, utilisé en anglais de la sorte : Morris > *the Morrises*, pour « les Morris », les frères Morris, ceux de la famille Morris<sup>453</sup>) concentrent leurs travaux sur le nord du pays de Galles, jugeant le réveil culturel du sud décadent, étant le fait surtout de méthodistes, « *hodge-podge or Hottentotice*<sup>454</sup> ». Pourtant, la relève, peut-être comme une sorte de sursaut orgueilleux d'un Gallois du sud, vient avec Edward Lewis puis Iolo Morganwg. Ce dernier reprend à son compte la méthode de Lewis Morris (diffuser par l'imprimerie d'anciens manuscrits) et la met en exergue jusqu'à créer à partir de ses « trouvailles », mais surtout sur ses idéaux culturels, un rituel, la Gorsedd « *or bardic gathering* »<sup>455</sup>. Iolo Morganwg adopte leur démarche, mais se base surtout sur des travaux qu'il présente comme plus anciens, plus flous dans leurs origines, laissant place à une multitude d'interprétations possibles, ce qui lui convient.

Il s'inspire ainsi de l'ouvrage de l'ancien gardien de l'Ashmolean Museum, Edward Lhuyd, *Archaeologica Britannica*, paru en 1707, et qui pose les bases de l'étude des langues celtiques Outre-Manche, et d'un autre écrit qui influence son évolution : *Drych y Prif Oesoedd / Le miroir des Premiers Âges*, de Theophilus Evans (1693 - 1767)<sup>456</sup>. Dans ce livre, l'auteur présente l'origine biblique du peuple gallois, s'appuyant sur Geoffrey de Monmouth et son *Historia Regum Britanniae* (écrite vers 1136), faisant remonter le lignage gallois à Gomer (devenu Cymro), petit-fils de Noé : volonté de faire remonter loin dans le temps l'origine du peuple gallois, dans un souci d'opposition à l'*establishment* anglais et à l'organisation de la chrétienté ; volonté aussi de rattacher les Gallois et leur histoire à la tradition biblique. L'objectif de mettre en avant la culture galloise trouve encore, pour Iolo Morganwg, un argument dans *Mona Antiqua Restaurata*, de Henry Rowland, paru en 1723, dans lequel l'auteur affirme que l'île de Mona / Anglesey était le siège des druides du pays de

---

<sup>453</sup> Nous ignorons d'où provient cette pratique, peut-être du gallois. Le même phénomène existe en breton.

<sup>454</sup> Ross David, *Wales, history of a nation*, Glasgow, Waverley books / Gresham Publishing Company, 2014 (première édition 2005), p. 157. *Hodge-podge* désigne un ensemble de choses disparates, confuses, désordonnées, que l'on peut désigner aussi par le plus poli « *miscellaneous collection* ». Le mot *hotchpotch* désigne à l'origine une soupe fade faite de pommes de terre, de légumes variés et parfois d'un peu de viande. *Hottentotice* fait référence à une population d'Afrique du Nord-Ouest, les Khoikhoi, appelés Hottentot par les Européens. Le mot est utilisé ici comme synonyme de « barbare ».

<sup>455</sup> Williams Gwyn.A, *op. cit.*, p.15.

<sup>456</sup> Theophilus Evans, 1693 - 1767. Clerc et historien malgré son absence de méthode scientifique, il devient prêtre en 1718 et obtient des charges ecclésiastiques dans le Comté de Cardigan, d'où il est originaire, et dans le Comté de Brecknocke. *Drych y Prif Oesoedd* est publié en 1716 (réédité en 1740). Il devient le chapelain privé de Marmaduke Gwynne (1691 - 1769) en 1727, en plus d'être son ami. Gwynne se rallie à la cause méthodiste, en se convertissant en 1737 et soutient celle-ci financièrement. Evans s'éloigne de lui deux ans après, se concentrant sur sa famille (il s'est marié en 1728). Il publie *A History of Modern Enthusiasm* en 1752, tentant de prouver par son écrit que ceux qui se détournent de l'Église anglicane sont en fait aux services des Papistes. Cf. la *Welsh biography online* : <https://biography.wales/article/s-EVAN-THE-1693>

Galles. Ainsi, le Gallois trouve au sein même de la littérature et des ouvrages scientifiques déjà dépassés à son époque, de multiples arguments en faveur de sa démarche, à savoir la mise en exergue de la culture galloise, présentée comme plus ancienne, plus importante, plus riche que la culture anglaise, et ce afin de placer le pays de Galles à égalité avec les grandes nations de l'Europe des environs de 1800, au moins d'un point de vue culturel et historique. Et de placer le Comté du Glamorgan au-dessus des autres Comtés gallois.

### **Créations littéraires, ésotériques et spirituelles de Iolo Morganwg<sup>457</sup>**

Influencé par ce qui avait déjà été fait par les frères Morris, Edward Lhuyd (1660 - 1709)<sup>458</sup> ou Ieuan Fardd, il développe l'idée que le bardisme gallois trouverait ses origines chez les druides et bardes de l'Antiquité, et qu'il a persisté jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle. L'enseignement qu'il a reçu auprès de Lewis Hopcyn, lui-même disciple d'Edward Dafydd of Margam, le dernier barde professionnel du Glamorgan confirme cela, à ses yeux. Iolo Morganwg commence à diffuser ses théories sur la permanence d'un bardisme et l'aura de mystère qui plane autour de cette tradition, en 1785, en faisant publier une lettre dans le *Gentlemen's Magazine*, où il fait mention de « *the mystery of the Bards of the Isle of Britain / Cyfrinach Beirdd Ynys Prydain* ». C'est à la suite de cette publication qu'il récupère les manuscrits de John Bradford (1706 - 1785)<sup>459</sup>, à la mort de ce dernier, dans lesquels apparaît (selon Iolo Morganwg) le témoignage de cérémonies druidiques perpétuées depuis des siècles, au Glamorgan, surtout à Tir Iarll, village d'origine de John Bradford. Iolo Morganwg utilisa les archives pour alimenter ses propres créations, tout en mettant en avant l'initiation bardique qu'il aurait reçue de Bradford, en plus de celle qu'il revendique comme lui ayant été donnée par Lewis Hopcyn. Toujours selon Iolo Morganwg et ce qu'il est censé avoir trouvé dans les manuscrits, les bardes du Glamorgan auraient refusé les arrangements poétiques de Dafydd ab Edmund (? - 1497)<sup>460</sup>, et conservé les anciennes mesures métriques issues des bardes et druides

---

<sup>457</sup> En gallois, s'écrit avec deux « N » : Morgannwg. Les manuscrits de Iolo Morganwg se trouvent avec ceux de son fils à la *National Library of Wales*, dans le fonds GB 0210 IOLN WG.

<sup>458</sup> Edward Lhuyd, 1660, 1709, botaniste, linguiste – il a étudié le cornique, et géographe, ami de Newton. Auteur du premier volume de *Archaeologia Britannica : an Account of the Languages, Histories and Customs of Great Britain, from Travels through Wales, Cornwall, Bas-Bretagne, Ireland and Scotland*, paru en 1707, qu'il a rédigé avec l'aide de Moses Williams.

<sup>459</sup> John Bradford (1706 - 1785) a correspondu pendant des années avec Lewis Morris, et fait membre de l'*Honourable Society of Cymmrodorion*.

<sup>460</sup> A l'Eisteddfod de Camarthen, en 1450, Dafydd ab Edmund remporta la *Silver Chair* grâce à un poème en métrage traditionnel de 24 pieds, auquel il en avait supprimé deux, remplacés par deux métrages plus compliqués, le *Gorchest y Beirdd* et le *Cadwynfyr*. Son modèle devint le nouveau canon poétique gallois. Même si ses thèmes de prédilection étaient l'amour et la nature, il obtint la *Silver Chair* grâce à un poème sur la Sainte Trinité. La métrique en 24 pieds a été codifiée par Einion Offeiriad (mort en 1356). Il a aussi rédigé sur les fautes à ne pas commettre et mis en avant que la poésie doit d'abord servir à prier Dieu et toute chose sainte. Voir Jarman A. O. H., Hughes G. R., *A guide to Welsh literature*, Cardiff, University of Wales Press, 1997. Meic Stephens, *The New Companion to the Literature of Wales*, Cardiff, University of Wales Press, 1998.

antiques. La suite de ce raisonnement est simple : les concours de poésies et de chants de son pays ont conservé aussi leur organisation et leur fonctionnement inchangés depuis l'Antiquité, ininterrompus depuis cette époque. Dans les papiers de Bradford qu'il obtient figure aussi, selon lui, une liste des bardes de la chaire du Glamorgan, que plusieurs groupes druidiques actuels mentionnent et revendiquent comme filiation<sup>461</sup>. « *Iolo had increasingly fallen under the influence of the remarkably well-read fuller and dyer John Bradford [...] and he was certainly proud to acknowledge publicly his debt to him as a bardic mentor and spiritual guide* » nous dit Geraint H. Jenkins<sup>462</sup>, ajoutant que pour Iolo Morganwg, c'était le Gallois le plus instruit de ces deux-cents dernières années.

Afin de défendre sa théorie, il met en avant des poèmes attribués à d'anciens bardes (donc, selon lui, d'avant 1450 et la présentation du nouveau métrage, afin d'argumenter en faveur de l'ancienneté de la tradition bardique du Glamorgan sur les autres comtés du pays de Galles), mais qui sont en fait de sa création. Ainsi, quand Owain Myfyr et William Owen Pughe collectent les travaux de Dafydd ab Gwilym, Iolo Morganwg leur confie une série de *cywyddau* qu'il attribue à ce barde, affirmant les avoir trouvés, encore une fois, dans d'anciens manuscrits du Glamorgan, sans en préciser l'origine exacte. L'ensemble est publié en 1789, et largement accepté par la *Gwyneddigion* et les étudiants en littérature galloise. Le faussaire littéraire s'enferme alors dans ses théories et ses inventions, se permettant des interprétations exagérées de certains textes afin de justifier ses concepts. Il va même jusqu'à réécrire des textes connus en son temps, comme le *Statute of Gruffudd ap Cynan*, qui codifie l'ordre des bardes du pays de Galles. C'est une compilation de textes datant du règne de Gruffudd ap Cynan (1055 - 1137), présentée à l'*Eisteddfod* de Caerwys en 1563 et remaniés à celle de 1567<sup>463</sup>. Issu de la même période, un *englyn*<sup>464</sup>, « *i gany ar wawd am y vaistrolaeth / pour chanter en vers pour la maîtrise* (ici dans le sens de l'ensemble des maîtres) », qui aurait été écrit et récité par Sils ap Siôn à un rassemblement de bardes à Llandaff, en 1564<sup>465</sup>, est pour Iolo Morganwg une preuve de la persistance de la tradition bardique et d'une organisation spécifique organisant cette tradition : ce vers signifie bien qu'il y avait des rassemblements bardiques et des concours de poésies et de chants, les traditionnelles *Eisteddfodau*, afin d'accéder à un niveau

---

<sup>461</sup> Nous trouvons sur le site de l'École Druidique d'Helvétie, consacrée en 2005 par Gwenc'hlan, V<sup>e</sup> Grand-Druide de Bretagne, une liste, sans que l'auteur indique la source ou le document de Bradford dans lequel nous pouvons la retrouver : <http://ecoledruidique.blogspot.com/p/petit-cours-dhistoire.html>. Consulté le 18 décembre 2018.

<sup>462</sup> Jenkins Geraint H., *Bard of liberty : the political radicalism of Iolo Morganwg*, Cardiff, University of Wales Press, 2012, p. 71.

<sup>463</sup> Conservé à la *National Library of Wales*, Aberystwyth, sous le code *Peniarth MS 158*.

<sup>464</sup> L'*englyn* est un type de poésie courte que l'on retrouve au pays de Galles et en Cornouailles, basé sur des rimes internes et finales, des répétitions de sons rythmant la prononciation. Il y a huit variantes d'*englyn*.

<sup>465</sup> *Englyn* conservé dans le manuscrit Llanover MS B.6, National Library of Wales, avec d'autres écrits de ce barde.

supérieur de reconnaissance dans ces arts. Ce vers aurait encore été récité devant le Chancellor William Evans, mécène qui aurait créé une chaire (*cadeir*, et par extension un trône pour le vainqueur) en 1558 à Llandaff<sup>466</sup>. Il liste même les *Eisteddfodau* s'étant tenu depuis ces années-là, dans des endroits comme la cathédrale de Llandaff, le monastère de Penrhys, l'abbaye de Neath (tous des lieux de cultes chrétiens ayant succédé à une tradition pré-chrétienne), ou encore en plein air sur les hauteurs du Glamorgan (Garth Mountain, Bryn Owen, Twmpath Diwlith ou encore Ystrad Owen)<sup>467</sup>. A travers ces fêtes et concours, les bardes se seraient transmis des chants, des poèmes, une façon de conter typique du Glamorgan, conservatoire d'une tradition antique d'organiser la métrique poétique. L'*Eisteddfod* de Beauprê, en 1681, fait référence pour Iolo Morganwg puisque c'est là que la métrique bardique aurait été définitivement fixée.

Le barde cherche à faire remonter le plus loin possible dans le temps la lignée à laquelle il appartient par son initiation auprès de Lewis Hopcyn. David Watkin Jones / Dafydd Morganwg (1832 - 1905), dans son *Yr Ysgol Farddol (L'école bardique)*<sup>468</sup>, affirme que le premier à avoir enregistré et codifié les mètres (« *patterns* ») de la poésie galloise est Asser, au IX<sup>e</sup> siècle<sup>469</sup>. Il indique que ce dernier était connu sous un autre nom, Geraint Fardd Glas, Geraint le Barde Bleu : ce serait le premier barde d'une longue lignée dont Iolo Morganwg serait le dernier. Mererid Hopwood, qui cite Davydd Morgannwg, précise quant à elle que l'ordre des bardes a été codifié au X<sup>e</sup> siècle par le roi Hywel Dda « *the enlightened king and law-maker* »<sup>470</sup>. Mererid Hopwood, spécialiste de la poésie galloise (et membre active de la Gorsedd de Galles), complète encore ces informations en indiquant que la poésie s'était standardisée au XII<sup>e</sup> siècle et qu'il était donc possible d'organiser des concours, dont le premier, serait l'*Eisteddfod* de Cardigan en 1176.

Son bardisme forme une paire avec son christianisme : unitarien, il se positionne contre les Trinitaires, et surtout contre les catholiques. Ses revendications sont avant tout culturelles, nationalistes, et si des arrangements sont à faire avec ses croyances et convictions<sup>471</sup>, il n'hésite pas à les faire.

Selon le Gallois, il ne faut pas confondre bardisme et druidisme : le premier terme concerne des thématiques avant tout littéraires (poésie, chants, contes et légendes, histoire), et le second englobe

---

<sup>466</sup> Williams G. J., *Traddodiad Llenyddol Morgannwg*, Cardiff, University of Wales Press, 1948, pp. 89 à 92.

<sup>467</sup> *Ibid.*

<sup>468</sup> Watkins Jones David, *Yr Ysgol Farddol*, 1869. L'auteur, membre de la Gorsedd de Galles, a remporté plusieurs prix aux Eisteddfodau suivantes : Machynlleth (1870), Llanberis (1878), et Cardiff (1883). Il a publié en 1874 *Hanes Morgannwg (L'histoire du Glamorgan)*, ainsi qu'une grammaire galloise.

<sup>469</sup> Voir *supra*, à propos d'Asser.

<sup>470</sup> Hopwood Mererid, *Singing in chains – listening to Welsh Verse*, Llandysul, Gomer Press, 2016 (première édition 2004), p. 10.

<sup>471</sup> Notamment concernant son addiction à l'opium et au laudanum.

des thématiques religieuses et spirituelles. Le lien entre les deux est fait par l'étude et l'usage qu'il est fait des mythes et des textes anciens. Ainsi, chez Iolo Morganwg, comme encore aujourd'hui dans la Gorsedd de Galles, il n'est pas question de paganisme : le bardisme se vit très bien tout en étant pasteur ou membre d'une quelconque Église. Ce sont en fait ses trouvailles littéraires, ses inventions<sup>472</sup> qui s'adaptent à ses croyances premières, non pas celles-ci qui évoluent en fonction de ses recherches et créations. C'est ainsi qu'il reprend les Triades de Pughe, toutes recensées dans le *Myvyrian Archaiology of Wales*. Ces séries, qui totalisent quatre-vingt-une Triades, sont censées renfermer une sagesse issue des druides antiques. Adaptées ou inventées, les séries reflètent un christianisme, un monothéisme, que les druides antiques n'ont pas pu pratiquer. Iolo Morganwg reprend des concepts religieux et métaphysiques déjà présents chez Toland, que Pughe, juste avant lui, a intégré à ses propres créations, dont il se fait le diffuseur, et qu'il adapte pour son objectif : la mise en valeur d'un patrimoine littéraire gallois (Pughe, membre de la *Society of Antiquaries*, n'avait pas été aussi loin dans ses revendications). Ces concepts sont encore d'actualité dans les croyances et références symboliques des druides actuels : un panthéisme stoïcien, la théorie des cercles concentriques pour expliquer l'univers et la Création, la métempsychose et le cheminement des âmes. Ces principes sont concentrés dans les Triades suivantes, issues du *Cyfrinach Beirdd Ynys Prydain / Mystère des poètes de l'île de Bretagne* :

Triade 1 :

gallois : « *Tri un cyntefig y sydd, ag nis gellir amgen nag un o honynt : Un Duw, Un Gwirionedd ag Un Pwngc Rhyddydd, sef y bydd lle bo cydbwys pob gwrth* ».

breton : « *Teir unanen genta a zo, ha na hall beza nemet unan deus pep hini : Eun Doue, eur Wirionez, eur poent reizet, lec'h 'n em gompouez pep enebiez*. »

français : « Trois unités primitives il y a, et il ne peut y en avoir qu'une de chacune : un Dieu, une Vérité, un Point de Liberté où se font équilibre toutes oppositions. ».

Nous proposons la traduction suivante : « Il y a trois unités primitives, et il ne peut y en avoir qu'une seule de chaque : un Dieu, une Vérité et un point de liberté, où se trouve l'équilibre de toutes les oppositions »

Triade 10 :

gallois : « *Tri bannogion Duw, Bywyd cyfoll, Gwybodaeth cyfoll, a Chadernyd cyfoll*. »

breton : « *Tri anaden Doue : buez kenholl, gouiziegez kenholl, galloud kenoll* ».

français : « Trois suprématies [caractéristiques] de Dieu : vie universelle, science universelle, puissance universelle ».<sup>473</sup>

<sup>472</sup> Phillips Geraint, *Forgery and Patronage: Iolo Morganwg and Owain Myfyr, A rattleskull genius : the many faces of Iolo Morganwg*, Dir. Jenkins Geraint H., Cardiff, University Press of Wales, 2005, p. 422 : « *his forgeries* ».

<sup>473</sup> Il existe de multiples traductions des Triades, dont la plupart ne servant que celles et ceux écrivant ces ouvrages. Chacun-e y va de sa propre traduction, donnant le sens qu'il souhaite à la Triade, critiquant les traductions et interprétations des autres, et cela depuis Pictet et sa première traduction en 1826 de 46 Triades. En ce qui concerne ces traductions, elles sont surtout basées sur les versions anglaises des Triades de Morganwg, ou les versions françaises de Pictet ou Kaledvoulc'h. D'autres s'improvisent encore traducteurs directs. Les traductions que nous retenons ici sont celles de Jean Le Fustec et Yves Berthou (*Triadon, eur gir d'ar varzhed / Triades des druides de*

Nous proposons la traduction suivante : « Les trois caractéristiques de Dieu : la totalité de la vie, la totalité de la science, la totalité de la puissance ».

Ces Triades sont issues de plusieurs manuscrits et ont été plusieurs fois copiées avec des variantes.

Les premières versions arrangées des Triades ne l'ont pas été par Pughe dans son édition de 1803, mais lui sont antérieures : certaines apparaissent dans le manuscrit Peniarth MS 50, écrit par le *Pencerdd* Gwilym Tew du Glamorgan, dont la carrière fut à son zénith aux alentours de 1470<sup>474</sup>.

Iolo Morganwg se sert de tout ce qui a été écrit avant lui sur les Triades et les mythes gallois pour alimenter ses propres réflexions et la construction de sa propre métaphysique. C'est au fil des années que le Gallois forge l'ontologie qui va guider par la suite la Gorsedd de Galles : il y a peu de choses concrètement posées en 1792, si ce n'est sa volonté de tenter de retrouver un rituel antique et de le faire revivre. Il participe à moderniser les Triades, avec Pughe, et cela paraît dans les *Myvyrian*, dans des versions qui deviennent des canons bardiques. Lui et ses disciples (son fils en tête) se complaisent dans l'affirmation qu'il n'a fait que recopier d'anciens manuscrits. Or, nous venons de le voir, de nombreuses versions existaient et il lui suffisait juste de prendre les versions lui convenant, de les arranger à son goût, pour leur usage dans la Gorsedd. De plus, il fait le choix de n'en garder que 81 (chiffre symbolique : 3 X 3 X 3 X 3, soit un carré de triangles). Il fait donc omission des dernières Triades recensées.

Ce sont les Triades qui l'amènent à développer le concept des cercles concentriques [Fig. 6] :

Triade 12 :

« Trois cercles de vie il y a :

le cercle de *Keugant* (le cercle vide) où il n'y a personne sauf Dieu, ni vivant, ni mort, et il n'y a que Dieu qui le puisse traverser.

Le cercle d'*Abred* (de la Nécessité= *ab*, fils ; *red*, nécessité) où chaque état de vie germe de la mort, et l'homme l'a traversé.

Le cercle de *Gwened* (de la Béatitude, monde blanc, de *gwenn*, blanc) où chaque état germe de la vie, et l'homme le traversera dans le ciel. »<sup>475</sup>

---

*Bretagne*, Paris, Bibliothèque de l'Occident, 1906), puisque ceux-ci sont passés par le breton pour ensuite en donner une traduction en français et illustrent les interprétations faites lors de traductions, correspondant mieux à leurs concepts, ou les arrangements faits pour intégrer les notions qu'ils souhaitent.

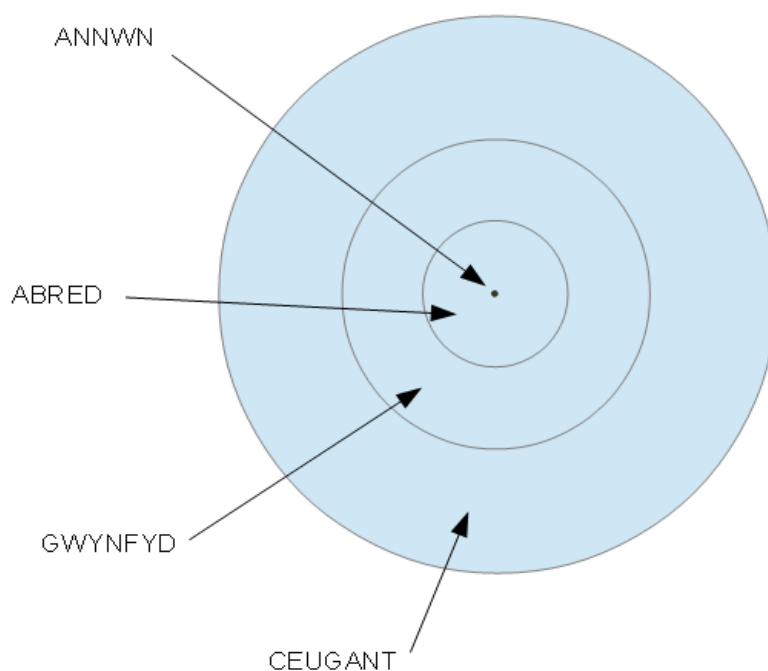
<sup>474</sup> *Ibid.* p. 29.

<sup>475</sup> Kaledvoulc'h, *Dindan derw an drouized*, op. Cit., p.10, Triade 12. Version galloise présentée aussi dans l'ouvrage, pp. 8 et 10 : « *Tri chylch hanfod y sydd, Celch y Ceugant lle nid oes namyn Duw, na byw na marwn hag nid oes namyn, Duw a eill dreiglo ; cylch yr Abred lle pob Ansawdd hanfod o'r marw, a Dyn ai treiglwys ; cylchy Gwynfyd*



Iolo Morganwg ne mentionne pas ici *Annwn*, puisqu'il symbolise le néant, mais mentionne les « trois cercles de vie » en leur donnant une définition minimale, sous forme de triade. Les adaptations sont aisées, l'ordre des cercles pouvant être modifié, et, par-là, leurs définitions.

Quelques explications sont nécessaires afin de comprendre la métaphysique de Iolo Morganwg, mais aussi de constater que ses successeurs ont adapté ces cercles à leur propre métaphysique<sup>476</sup>. Selon lui, voici donc comment s'organisent les cercles, symboles du développement de l'être comme de l'esprit [Fig. 4] :



[Fig. 6] Les cercles concentriques de Iolo Morganwg – croquis G. Moigne

*lle pob Answad hanfod o'r Byw, a Dyn ai treigla yn y Nef.* » Les explications entre parenthèses sont le fait de Kaledvoulc'h. La vie germe donc de la mort en *Abred*, puis de la vie d'autres états germent en *Gwenved*, dans cette après-vie, y compris la réincarnation ou la dissolution dans ce « monde blanc ». Nous pouvons indiquer aussi une autre traduction tirée de Ladmiraault P., *Traditions des Bardes de l'île de Bretagne – Abrégé du Barddas ou livre du bardisme*, Paris, Chacornac, 1931, p. 28. « Il y a trois cercles de vie : le cercle de Keugant : où il n'y a nul autre que Dieu, ni vivant ni mort, et il n'est personne d'autre que Dieu qui le puisse traverser. / Le cercle d'Abred où chaque état de vie germe de la mort, et l'homme l'a traversé. / Le cercle de Gwenved où chaque état germe de la vie, et l'homme le traversera dans le Ciel. »

<sup>476</sup> Les traducteurs des Triades ont pu créer des variantes, voire ont déformé la métaphysique de Morganwg pour l'adapter à la leur, à leurs conceptions religieuses du monde. Il y a parfois confusion entre *Keugant* et *Annwn*, et cette confusion tient essentiellement dans le fait que si l'on dessine trois cercles, l'on crée trois zones internes. Mais il y a quatre zones en tout : soit *Annwn* est représenté par un point central (comme un petit passage vers un autre domaine de non-existence), soit *Keugant* est représenté au-delà du cercle extérieur : domaine divin « entourant » les trois zones d'évolution (*Annwn* > *Abred* > *Gwenved* / *Keugant*). C'est ainsi que la notion de trois cercles concentriques prend diverses formes et peut être expliquée de différentes façons selon ce que l'auteur souhaite transmettre ou affirmer de son propre savoir, de ses propres croyances. La figure géométrique est adaptable.

- *Annwn* (parfois écrit *Annwfn* ou *Annwvyn*) : l'autre monde de la mythologie galloise, celui des morts, donc des possibilités en sommeil, de l'attente de la naissance ou renaissance à la vie. De ce néant duquel émerge le chaos d'*Abred*. Symboliquement, c'est une zone de latence au fond de notre esprit. Par ce qui est considéré comme une sorte d'acte créateur divin, une possibilité se meut pour passer en *Abred* et commencer son cheminement, son incarnation, sa matérialisation, son existence : cela peut être un être vivant, mais aussi plus symboliquement un concept, une idée, toute création de notre esprit. Son apparition en notre esprit relève de mécanismes parfois complexes à concevoir, à comprendre, et peut donc relever, dans le cadre des croyances druidiques, d'une action divine. Considérant que chaque être, selon les concepts panthéistes, a une part de divin en lui, c'est donc nous-mêmes qui donnons naissance aux concepts et pensées, inconsciemment ou consciemment selon que l'on maîtrise ou non cette zone de la psyché. Dans la Triade 14, *Annwn* est « le commencement ». A défaut de pouvoir le représenter par un petit cercle, et ainsi conserver trois cercles, il est possible de le représenter par un simple point<sup>477</sup>.

- *Abred* : les Triades 17 et 18<sup>478</sup> de Iolo Morganwg indiquent qu'il s'agit d'un chaos où s'animent les possibilités : le développement de tout être, à travers les connaissances que nous apportent notre vie et le développement de la force morale, permettant de surmonter tout contraire, puisque l'univers, selon lui, est composé de tout et son contraire, dans une totalité. C'est ainsi que s'y trouvent aussi « trois calamités primitives » : la nécessité (ici ce qui est nécessaire à la vie, son aspect matérialiste, ce dont l'humain dépend pour vivre physiquement), la perte de la mémoire et la mort. Sorte de changement radical, brutal, du passage du néant à la matière, une perturbation dans le rien, le passage de *Annwn* à *Abred* oblige à transgresser la règle (Triade 20). L'humain, s'il fait peu d'efforts sur le chemin de la connaissance, ou s'il s'attache au mal, d'*Abred* tombera dans *Annwn* : son esprit retournera au néant s'il ne se développe pas en tant qu'être pensant ou s'il n'évolue pas spirituellement en tentant de se rapprocher du divin, le *Gwynfyd* / *Gwenved*, la plénitude (Triade 17). C'est donc en *Abred* que tout prend forme et s'anime, la matière, la vie, comme la connaissance et la spiritualité.

- *Gwynfyd* : une fois dépassé le cycle des réincarnations, symbolisé par *Abred* et les possibles qu'il contient, l'âme ou l'esprit peut rejoindre le « monde blanc ». Si *Annwn* est

---

<sup>477</sup> Nous pointons ainsi la difficile adaptation des concepts et de leurs représentations. Si *Annwn* est mentionné par Morganwg (ou Ab Ithel), s'il le mentionne comme une zone de néant mais où les possibilités sont en latence, il ne peut que le placer à part des trois autres cercles de la création (et à la fois comme un point originel, au centre de *Abred*), sans explications.

<sup>478</sup> Nous utilisons comme références la traduction des Triades faite par Y. Berthou / Kaledvoulc'h et P. Lebesgue, se trouvant dans *Dindan derw an drouzied / Sous le chêne des druides*, Paris, Heugel éditeur, 1931, pp. 4 à 29. Nous reviendrons sur les conceptions de Berthou et Lebesgue plus tard.

considéré dans les mythologies comme l'autre monde, ce ne peut en être qu'un aspect, puisque *Gwynfyd* revêt les symboles, lui aussi, de l'autre monde. L'âme du défunt qui l'a mérité peut rejoindre le *Gwynfyd*, symbole d'un état spirituel que l'esprit humain peut atteindre, de félicité et de paix. Les âmes ne sont plus dans le cycle des réincarnations mais « vivent » pour l'éternité, dans un lieu de félicité. Si une âme retourne en *Annwn*, pour les raisons évoquées plus haut, elle disparaît définitivement dans le néant. Cet aspect peu clair de sa métaphysique amène des variations dans l'interprétation et la compréhension du concept des cercles concentriques (notamment l'inversion de *Ceugant* et de *Gwynfyd* dans l'organisation des cercles concentriques<sup>479</sup>). *Gwynfyd* peut être traversée, comme *Abred* (Triade 19 : « *Treiglo'r Abred ; treiglo'r Gwynfyd*<sup>480</sup> / traverser *Abred* ; traverser *Gwynfyd* »), afin « d'atteindre la plénitude de la Science ». Mais c'est un état, une destination psychique, mystique. *Ceugant* étant inaccessible, nous supposons que la traversée de *Gwynfyd* signifie que l'âme continue d'évoluer après la mort physique, que la plénitude, la félicité, n'est pas atteinte dès l'entrée dans cet espace. Si la mort physique libère du Mal (Triades 20 et 21), l'âme est en renouvellement en *Gwynfyd* : elle peut donc se réincarner dans un autre être, en retournant en *Abred*, afin d'évoluer autant de fois que nécessaire, puisqu'elle a « le pouvoir de traverser chaque état de vie à volonté, pour expérience et jugement » et celui de se rappeler la « traversée de chaque état de vie » (Triade 36), afin d'en retenir toute chose utile à son évolution. C'est aussi, symboliquement, qu'une vie humaine se décompose en plusieurs phases, chacune permettant d'évoluer par les événements qui la composent et la façon dont l'être les vit, les gère, en tire des conséquences, les assimile.

- *Ceugant* (ou *Keugant*, « cercle vide ») : c'est le lieu où le divin réside et il est inaccessible aux esprits humains. Dieu est donc, pour Iolo Morganwg, une entité à part entière, faisant elle-même partie de la création, mais à part du parcours possible d'une âme. *Ceugant*, zone réservée à une entité divine synonyme de perfection, est en effet inaccessible aux âmes. Si les âmes ou les esprits restent en *Gwynfyd* (ou se réincarnent en retournant en *Abred*), Dieu serait le seul à supporter l'éternité de *Ceugant* (Triade 38) : pourtant, possibilité est laissée aux âmes de vivre éternellement en *Gwynfyd*. Aucune âme ne peut rejoindre Dieu. Son panthéisme limite les liens entre le divin et l'humain : si ce dernier fait partie d'un grand ensemble (la Création), le divin / Dieu a un statut à part dans cet ensemble, comme

---

<sup>479</sup> Voir le croquis fait par Y. Berthou / Kaledvoulc'h, en page 29 de *Dindan derw an drouized*, op. cit., qui apparaît aussi dans l'ouvrage de P. Ladmirault, *Traditions des Bardes de l'île de Bretagne – Abrégé du Barddas ou livre du bardisme*, op. cit., p. 53. Le croquis est copié dans le *Barddas*, sans que nous sachions s'il est l'œuvre de Morganwg (qui mentionne *Annwn* mais ne l'aurait pas représenté ?) ou l'œuvre de William Ab Ithel qui publie le *Barddas*.

<sup>480</sup> Kaledvoulc'h, *Dindan Derw an drouized*, op. Cit., pp. 12-13.

entourant le reste de la Création. Comment donc chaque être vivant peut-il avoir en lui une part de divin, si une entité divine supérieure vit à part de la Création ? C'est un aspect judéo-chrétien qui persiste, alors qu'un autre, celui du Salut de l'âme qui trouve une place au Paradis, s'estompe au profit d'une séparation Dieu / âmes humaines.

Les cercles concentriques représentent donc l'ensemble de la Création, selon les concepts panthéistes (là où Dieu réside et ce qu'il a créé, regroupés dans un même ensemble)<sup>481</sup>, mais avec des variations et des flous, permettant des interprétations différentes selon les traductions et ce que les auteurs souhaitent présenter ou développer comme métaphysique, à travers une figure géométrique simple dans sa figuration mais complexe dans son contenu<sup>482</sup>, passage d'un exotérisme à un ésotérisme.

Iolo Morganwg est aussi connu pour ses réécritures de la mythologie galloise, dans un but de revendication culturelle, d'affirmation de l'ancienneté de la tradition galloise sur l'anglaise, et du rapport même au divin, au monothéisme, antérieur en Galles, selon lui. Owen Pughe déjà, dans son *Dictionnaire*, mentionne que le nom de la divinité principale (Dieu suprême des anciens Bretons) aurait été Budd, plus loin mentionné comme Budwas<sup>483</sup>, et avait cité aussi Hu-Gadarn (écrit aussi

<sup>481</sup> Une variante est proposée par Robert Ambelain dans son ouvrage *Au pied des menhirs* (Paris, éd. Niclus, 1945), en page 148 : il nomme cette zone « le cercle vide », puisque rien d'autre ne s'y tient, à part l'esprit divin.

<sup>482</sup> Dans son ouvrage *Entre l'if et le bouleau, la voie du druide*, J-C Capelli (écrivant sous le pseudonyme de Celui du pays de l'ours, l'ouvrage étant paru à compte d'auteur via le site internet lulu.com en 2012), indique en pages 52 et 53 comment tracer une croix celtique sur la base des cercles concentriques : se basant sur les travaux de Paul Bouchet, (qu'il mentionne en page 71) il place donc, de l'extérieur vers l'intérieur *Keugant*, *Abred*, *Annoufn*, *Gwenved*, réorganisant à sa façon les cercles et donc les concepts qui y sont attachés. En page 69, lorsqu'il explique la symbolique des unités de traçage des cercles, il ne mentionne pas *Annoufn* (c'est lui qui l'écrit ainsi), puisque la symbolique des chiffres qu'il développe pour calculer les circonférences ne s'applique pas à ce cercle : *Keugant* fait 81 unités (soit 3<sup>4</sup>), *Abred* fait 27 unités (soit 3<sup>3</sup>) et *Gwenved*, au centre, fait 9 unités (soit 3<sup>2</sup>). De même, en page 99, il mentionne les cercles en omettant *Annoufn*, qui ne correspond pas aux concepts métaphysiques qu'il développe en lien avec la symbolique des chiffres.

<sup>483</sup> Un article, « Conjectures », de Coqueret-Montbret, membre de la Société Royale des Antiquaires, dans la revue de la Société, parue en 1827, ne donne pas la traduction de ce nom, « Budd », mais informe le lecteur qu'il y avait de multiples appellations pour ce « Dieu-Suprême », comme Beli (« Dévastation »), Deon (« distributeur de dons »), Prydain (« régulateur des saisons »). Les traductions hasardeuses de l'auteur font oublier la traduction (qu'il ne donne pas) de *Budd*, en gallois : « bon ». Il y a là une référence directe au Dagda irlandais, le « dieu bon » de la mythologie. Plus loin dans son article, il écrit que *Budd* veut dire « avantage, profit et victoire ». Par un raccourci linguistique, il rapproche Budd de Buddha, « dont le nom signifie, dit-on, *sage, philosophe* ». Afin d'asseoir son argumentaire, il écrit que le mot / son « ôm », en tête de toutes les prières bouddhistes, a son correspondant gallois dans le son « on », que Pughe, dans son *Dictionnaire*, dit être utilisé dans toute la composition des mots parlant de quelque chose de supérieur, de transcendant. La construction, à la fois méthodique et peu scientifique, illustre le rapport qu'auront de nombreux chercheurs et surtout de nombreux pratiquants de l'ésotérisme et du druidisme à partir de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Coqueret-Montbret ouvre là les spéculations sur la spiritualité des Celtes à l'orientalisme, se posant en comparatiste indo-européen des années 1820, et comparant le nom d'un dieu gallois mentionné une fois à Bouddha, étymologiquement lointain, plutôt qu'à un Dagda bien plus proche : la fascination des religions asiatiques, hindouisme et bouddhisme en tête, viennent perturber les études sur les Celtes, Germains et Scandinaves, en ces années, tout en donnant aux scientifiques matière à comparer. Cet orientalisme marquera

« Hu Kadarn »). Sa mise en avant comme personnage premier de la mythologie galloise illustre bien l'usage qu'il peut en être fait par celles et ceux se revendiquant d'une tradition druidique et bardique : le détournement d'une donnée littéraire au profit d'un projet mêlant spiritualité et revendication culturelle, ou pour affirmer une forme de réflexion et d'érudition sur un sujet, ici un détail (le nom d'un personnage et ses prérogatives), plus proches de spéculations hasardeuses de la mystique néo-druidique que d'une réalité scientifique. Ou comment se construit une tradition spirituelle et de nouvelles croyances.

## 2 - Le premier Gorsedd, 1792

Revenu à Londres en 1791, Iolo Morganwg met en avant ses recherches, celles de ses acolytes, et surtout le fait qu'il ait eu accès à des documents et des échanges « *with the last upholders of an ancient druidic and bardic tradition in the uplands of Glamorgan*<sup>484</sup> » / « avec les derniers défenseurs [conservateurs] de l'ancienne tradition druidique et bardique des hauteurs du Glamorgan ». Une tradition persistante dans le mouvement druidique actuel dit qu'un an avant une cérémonie, un appel est fait indiquant le lieu où elle se déroulera : la Gorsedd de Galles le pratique tous les ans (une Eisteddfod - et donc le Gorsedd qui y est lié - est annoncée un an et un jour à l'avance). Même le site du *Museum of Wales* reprend cette idée pour indiquer que Iolo Morganwg, à son retour à Londres en 1791, annonce à l'équinoxe d'automne 1791 qu'il donne rendez-vous aux bardes de l'île de Bretagne dans un an, sur Primrose Hill : cela est invérifiable puisque aucun document ne nous est parvenu indiquant que le Gallois ait lancé cette invitation, *via* ce qui deviendra un objet rituel, le *Proclamation Scroll*<sup>485</sup>.

*Gorsedd* est un mot gallois qui signifie « trône », et par extension « assemblée » ou « assise »<sup>486</sup>. La toute première cérémonie s'est déroulée sur Primrose Hill, à Londres, au solstice d'été 1792 (une

---

fortement la théosophie au tournant du XX<sup>e</sup> siècle, puis au sein des nouveaux mouvements religieux des XX<sup>e</sup> / début du XXI<sup>e</sup> siècle, à travers la mouvance *New-Age*, le développement personnel et les spiritualités dites alternatives mêlant pratiques physiques douces de bien-être personnel et recherche spirituelle (reiki, yoga, méditation...).

<sup>484</sup> Ross David, *Wales, history of a nation*, Glasgow, Waverley Books, 2014. p. 157

<sup>485</sup> Ce rouleau (*scroll*) a été décoré par le fils de Iolo Morganwg, Taliesin, en 1833, de signes mystiques et magiques, composés de lettres tirées de l'alphabet bardique inventé par son père. En 1946, un nouveau rouleau a été offert par Winifred Coombe-Tennant : noir, rouge et or, avec des gravures reprenant d'autres artefacts utilisés (l'épée, la trompette) mais aussi de nouveaux symboles comme l'héraldique du Prince de Gwynedd, le dragon, les armes des 13 comtés du pays de Galles (avant 1974).

<sup>486</sup> En complément de tout ce qui est indiqué dans ce chapitre, voir Bowen Geraint & Zonia, *Hanes Gorsedd y Beirdd*, Llandysul, Cyhoeddiadau Barddas, 1991.

plaque commémorative [Fig. 7], ainsi qu'un cercle de pierres, y ont été inaugurés le 21 juin 2009), tout comme l'avait fait, selon la tradition du *Druid Order*, John Toland en 1717. Morganwg se présente comme le descendant spirituel du fondateur de ce mouvement initiatique, jugeant que le *Druid Order* n'est plus, au début des années 1790, dans la ligne de conduite de ses fondateurs. Ainsi, il est probable que Morganwg crée sa propre branche, à la fois bardique et galloise, mais aussi et surtout progressiste. C'est une réaction à la fois culturelle et politique face à l'attitude des loges londoniennes<sup>487</sup>.

En mêlant habilement souvenirs de l'Antiquité, sentiment gallois, compétitions culturelles et rituels divers, Iolo Morganwg va lancer un mouvement culturel qui demeure encore aujourd'hui très important au pays de Galles, où l'Archi-Druide est une personnalité reconnue et où la Gorsedd accueille de nombreuses personnalités, les « initie », comme la reine Élisabeth II et son fils, pour ne citer qu'eux. Selon Ronald Hutton, il existait avant 1717 deux groupes druidiques : l'un à Anglesey (île de Môn ou Mona, au nord du pays de Galles), l'autre dans le Cardigan (aujourd'hui Comté de Ceredigion, au pays de Galles)<sup>488</sup>. R. Hutton ne donne pas plus de précisions sur ce sujet dans son ouvrage.



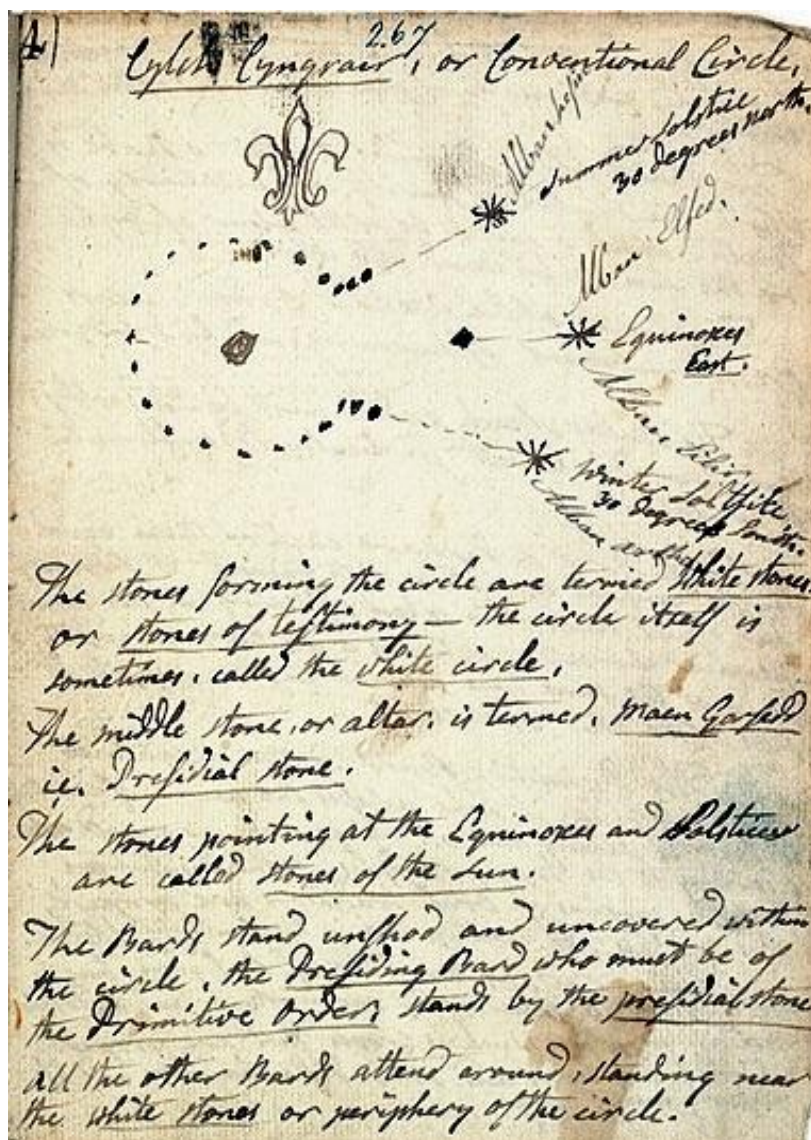
[Fig. 7] Plaque commémorative du premier Gorsedd, sur Primrose Hill, en mémoire à Iolo Morganwg, posée le 21 juin 2009.

Crédit photographique : G. Moigne

<sup>487</sup> Les archives du *Druid Order* ayant disparu dans un incendie au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, nous ne pouvons donc pas enquêter de ce côté-là. Mais il existe des archives de loges parisiennes de la période révolutionnaire, voire des correspondances entre les Britanniques installés à Paris et leurs compatriotes, entre certains acteurs des événements parisiens et des membres de loges britanniques, qui pourraient nous éclairer sur ce sujet. Il est aussi probable que les archives des loges londoniennes nous y aident aussi.

<sup>488</sup> Hutton Ronald, *Blood and Mistletoe, the history of the druids in Britain*, Yale, Yale University Press, 2009. pp. 132 à 145.

Morganwg se base, pour créer ce premier Gorsedd, sur ses propres recherches et celles de ses amis, et construit un ensemble religieux : les textes de références (écrits par lui-même ou Pughe, ou encore des textes anciens remaniés de sa main) ; de nouveaux mythes, de nouvelles références divines (Hu Kadarn) ; une rituelie (même minimum – ici, une célébration solaire qui passera ensuite à une célébration au cours de l'été) en des lieux spécifiques aménagés dans ce but ; une série de symboles comme appuis spirituels tout autant que comme affirmations d'une revendication celtique et galloise ; des tenues de cérémonies ; une métaphysique à la fois panthéiste et celtique. L'ensemble est concentré dans le cercle sacré qu'il compose pour chaque cérémonie [Fig. 8].



[Fig. 8] Croquis du « Conventional Circle » tiré du carnet de notes de Iolo Morganwg (National Library of Wales, fonds GB 0210 IOLNWG)

Crédit : Museum of Wales.

Cette cérémonie se déroule lors d'une rencontre entre Gallois, membres des sociétés savantes galloises, les *Gwyneddigion* et quelques personnalités du *Druid Order*, à Primrose Hill. Il n'existe aucun document d'époque mentionnant une réunion préalable de ces bardes à la Taverne du Pommier. Si ce fut le lieu de rendez-vous du *Druid Order* à sa création (sans qu'elle porta alors ce nom), il est possible que ce soit encore son lieu de réunion. Ainsi, Morganwg, dissident de ce groupe, n'a pas la possibilité d'y organiser une rencontre (et ces indications de réunion en cette taverne ont été inventées *a posteriori*), ou alors il le fait pour y implanter, pour un temps, sa propre loge dont il fait un groupe aux revendications culturelles galloises fortes. Dans les deux cas, Iolo Morganwg et ses successeurs en font un argument fort dans la revendication de la filiation avec le *Druid Order* considéré comme originel, celui de Toland (dont nous avons prouvé qu'il n'avait pas existé sous cette forme et ne portait pas ce nom). Iolo Morganwg souhaite se détacher culturellement du mouvement initiatique maçonnique<sup>489</sup> et créer une nouvelle branche au *Druid Order*, (en conservant le rituel maçonnique). Il souhaite aussi que ce groupe soit plus progressiste, plus « celtique », son fondateur y réinjectant du religieux à travers une métaphysique renouvelée par ses soins, où la culture galloise, réinventée, est mise en exergue. Cela lui permet aussi d'affirmer l'ancienneté ou la supériorité de la tradition du Glamorgan sur celle du Gwynedd.

Cette position se voit confirmer par G.J. Williams<sup>490</sup>, spécialiste de Morganwg, qui écrit bien sur ce dernier que

« *The Gorsedd was an attempt at taking the wind out of the people of Gwynedd's sails ... an attempt to show that they in Glamorgan had safeguarded the old Welsh institution in its original purity.* »<sup>491</sup>/ La Gorsedd était une tentative pour dérober le vent qui gonflait les voiles du peuple du Gwynedd... une tentative pour montrer qu'eux, au Glamorgan, avaient conservé la vieille institution galloise dans son originalité pure. »

Morganwg va plus loin, comme nous l'indique Gwyn A. Williams<sup>492</sup> :

« *Welsh resentment against arrogant English, a south Wales resentment against arrogant*

<sup>489</sup> Iolo Morganwg était en correspondance avec un Gallois installé à Paris, spectateur des événements révolutionnaires, pour lesquels il avait de la sympathie : il soutenait le mouvement et les idéaux développés par les révoltes parisiennes et dans le reste de l'ancien Royaume de France. Mais en 1792, la Grande Loge de Londres retire son soutien aux Clubs et Loges parisiennes engagées dans les révoltes, car elle trouve que les événements prennent une tournure trop sanglante. Le Gallois, progressiste malgré un méthodisme prégnant, en désaccord probable avec ce retrait, s'en va donc fonder son propre groupe bardique :

<sup>490</sup> Griffith J. Williams, 1892 - 1963, professeur de gallois à l'université de Cardiff à partir de 1947. Spécialiste de la culture galloise et de façon détaillée sur celle du Glamorgan. Il a même remporté un prix à l'Eisteddfod de Neath en 1918 pour une présentation de son travail, intitulé « *The Bards of Glamorgan to the end of the 18<sup>th</sup> century* ». Il gagne encore des prix en 1919, 1920, pour des essais et des poèmes. Conscient des inventions de Iolo Morganwg et de l'absence de liens entre la Gorsedd et les druides et bardes antiques, il œuvre néanmoins pour la culture et la littérature galloise, et le reconnaît comme un réel contributeur à ce renouveau.

<sup>491</sup> Griffith John Williams, "Iolo Morganwg", Tome 1, *Études Celtiques* vol. VIII, 1956, pp. 479 - 483.

<sup>492</sup> Gwyn Alfred Williams, 1925 - 1995. Historien Gallois ayant travaillé autant sur le pays de Galles que sur Goya et Gramsci. Lecteur à l'université d'Aberystwyth, il devient professeur d'histoire à l'université d'York puis à celle de Cardiff. Republicain, il fut membre du parti Plaid Cymru.



*northerners, a Glamorgan resentment against the rest and a Iolo resentment against any who snubbed him.* »<sup>493</sup> / « Le ressentiment gallois face à l'arrogance anglaise, un ressentiment du sud du pays de Galles face à l'arrogance des nordiques [du pays de Galles], un ressentiment du Glamorgan face au reste et un ressentiment de Iolo face à qui le snobait. »<sup>494</sup>

La création de la Gorsedd ne doit tout de même pas être vue comme une simple histoire de rancœurs et de ressentiments, mais aussi comme un sursaut culturel et nationaliste face à une culture anglaise qui se voulait centralisatrice et vu comme écrasant les autres cultures de cette île considérée comme entièrement celtique dans un « autrefois » indéfini. Quant à ce que le barde du Glamorgan injecte comme spiritualité païenne dans la Gorsedd, cela relève surtout de ses propres théories : une mise en avant de mythes gallois retravaillés, d'une tradition bardique concentrée dans des Triades et des textes dont l'authenticité a été depuis revue, ainsi que des interprétations métaphysiques.

Sur le lieu de la cérémonie, Morganwg sort de sa poche quelques petits cailloux, les place selon les orientations cardinales et positionne plusieurs autres en conséquence, une pour chaque participant [Fig. 8]. Nous n'avons pas non plus d'informations concernant le déroulement de cette toute première cérémonie. Le document décrivant le *conventional circle* / *Cyclh Cyngrair*, [Fig. 8] n'est pas daté.

### 3- Organisation et fonctionnement de la Gorsedd de Galles

La *Gorsedd Beirdd Ynys Prydain* (*Gorsedd d'île de Bretagne*, dite Gorsedd de Galles) a accompagné le développement d'un patriotisme gallois, d'une mise en avant de la littérature, la poésie et la musique du pays de Galles. Beaucoup plus qu'une recherche spirituelle, la référence à l'Antiquité était et reste encore vécue comme un moyen d'affirmer l'antériorité de la langue galloise sur l'anglais, et de la culture galloise sur la culture anglaise. Elle a, dès sa création, une vocation

---

<sup>493</sup> Williams G.A, *The search for Beulah Land : the Welsh and the Atlantic Revolution*, éd. Holmes & Meier Pub, 1980, 190 p. Dans cet ouvrage, l'auteur met en avant l'idée que Iolo Morganwg et d'autres érudits Gallois font partie d'un vaste mouvement de ce que nous considérons comme les « révolutions atlantiques » ayant ébranlé les systèmes politiques en place au XVIII<sup>e</sup> siècle : les liens qu'il avait avec des révolutionnaires parisiens, par exemple, servent ici d'argument, tout comme son appartenance temporaire à une loge maçonnique.

<sup>494</sup> Même si la *National Eisteddfod* doit recevoir l'autorisation de la Couronne avant chaque édition (celle-ci la lui accordant chaque année), la Couronne a trouvé là un moyen de conserver un pouvoir, un droit de regard sur la culture galloise. La politique actuelle du pays de Galles et la montée d'un mouvement indépendantiste (dont certains acteurs sont membres de la Gorsedd) vont amener la création de Iolo Morganwg à faire évoluer sa position, et celle de la Couronne évoluera aussi, surtout en cas d'indépendance du pays de Galles (dans ce cas, la Gorsedd n'aura plus besoin d'autorisation de la Couronne pour organiser une *National Eisteddfod*).

culturelle et nationaliste, non spirituelle. L'Archi-Druide Cynan, dans son livre *I believe in the Gorsedd of Bards*, écrit qu'il ne croit pas à l'ascendance druidique de la Gorsedd, mais en ce que les mythes imaginés par Morganwg et les bardes gallois symbolisent, argumentant sur l'ancienneté de cette tradition, qu'il fait remonter au VI<sup>e</sup> siècle<sup>495</sup>.

Morganwg, en 1819, à Camarthern, lie la Gorsedd du pays de Galles avec une tradition de ce pays : l'*Eisteddfod*, concours de poésies, de déclamations, de chants, de contes, renouvelant une ancienne tradition bardique galloise (la 1<sup>ère</sup> a lieu en 1450 à Camarthen, quand d'autres la font remonter à 1176 au château de Cardigan). Ainsi, le 8 juillet 1819, à l'*Ivy Bush Inn*, Camarthen, le pasteur Burgess, président en lieu et place de Lord Dynevor, absent, ouvre officiellement les festivités, qui durent huit jours. L'organisation se fait sous le patronage de la *Gwyneddigion Society*, dont le pasteur est un des membres les plus éminents. Lui-même et quelques autres souhaitent mettre en avant les sociétés culturelles galloises du début des années 1800. Entre deux cents et trois cents bardes sont accueillis, ainsi que des musiciens. Le vainqueur des concours, Gwallter Mechain, se voit nouer, par Morganwg, un brassard bleu, symbole des bardes, autour du bras.

Le lendemain des concours, un Gorsedd a lieu : il n'y a pas de cercle de pierres, mais Morganwg, comme en 1792 à Londres, place de petites pierres en cercle, selon l'organisation qu'il a mise au point. Chaque cérémonie, et donc chaque Eisteddfod, sont annoncées un an à l'avance, dans la tradition fixée par Morganwg, qu'il a lui-même empruntée à la légende construite autour de John Toland lançant un appel en 1716. Ainsi, à la fin de chaque Eisteddfod, les dates et le lieu de la suivante sont annoncés. Mais nous n'avons pas trouvé de documents, de témoignages, indiquant si cette pratique était réellement tenue dès le départ (1791 à 1794, puis 1815 à 1818).

La Gorsedd de Morganwg, en effet, a connu une activité non officielle avant 1815 : de 1792 à 1795, des Gorseddau se tiennent à Londres uniquement, et en 1795 Iolo Morganwg décide de rentrer dans son comté natal pour y pratiquer les rituels qu'il a mis au point. La couronne et les autorités, ayant eu vent de ses activités et de son attrait pour la Révolution française, redoutent que ces rassemblements soient politiques et rebelles. Ainsi, il n'y eut aucune cérémonie jusqu'à la fin des guerres napoléoniennes (1815).

Le renouveau de l'Eisteddfod date du mois de mai 1789. A l'origine, nous trouvons la création de sociétés littéraires, les *Cymmrodorion* et les *Gwyneddigion*<sup>496</sup> : les premières s'occupant de la littérature du pays de Galles, les secondes souhaitant mettre en avant une forme de primauté de la culture galloise du Gwynedd (ce qui, nous l'avons vu, fait naître une réaction de jalousie chez

---

<sup>495</sup> Cité dans Miles, *op. cit.*, p. 139.

<sup>496</sup> « Les hommes du Gwynedd / nord du pays de Galles »

Morganwg et d'autres Gallois). Au sein de ces sociétés, il se pratiquait des lectures, des éditions, des débats et des rencontres d'auteurs et une affirmation culturelle et littéraire. Les deux types de sociétés ont chacune une approche différente et la *Gwynneddigion*, créée à Londres en 1770, a souhaité imposer la sienne, plus locale.

Le renouveau de l'Eisteddfod a lieu suite à la demande de Thomas Jones auprès de la *Gwynneddigion* de sponsoriser le concours littéraire organisé en mai 1789 au pays de Galles, à Corwen. Face au refus, Jones organise tout de même l'événement, à l'*Owain Glyndwr Hotel*. Loin du faste actuel, les concours se font dans un cadre sobre. Néanmoins, les prix sont fabriqués en argent : un plastron remporté par Walter Davies / Gwallter Mechain (1761 - 1849, qui avait usé du nom de plume « Anonymous »). Mais ce renouveau est marqué par une forme de tricherie : le vainqueur a en effet été renseigné sur ce qui était attendu par un membre de la *Gwynneddigion*, Owain Myfyr (le thème de création était « *Ystyriaeth ar Oes Dyn* / réflexions sur la vie d'un homme »). Quelques bardes s'en plaignent, notamment Twm O'r Nant (1739 - 1810), figure montante de la poésie galloise. Il est même question de se battre en duel : le Dr David Samwell / Dafydd ddu Feddiyg (1751 - 1798), ami de Twm O'r Nant et sergent du Capitaine Cook (1728 - 1779), aimerait en découdre avec un des membres du jury, loin de tout art poétique, afin de laver cette injustice. Revenu à la raison, Samwel propose lui-même d'offrir un prix de consolation à son protégé, à savoir une plume d'écriture en argent.

Dans les créations de Iolo Morganwg, nous ne pouvons oublier l'« alphabet bardique / *Coelbren y Beirdd* » qu'il invente aux alentours de 1791 et qu'il présente comme l'ancien alphabet des druides et des bardes. Composé de vingt signes principaux et de vingt signes secondaires (voyelles longues et mutations), il le présente sous la forme de ce qu'il nomme un « livre » qu'il intitule « *Peithynen* » : il s'agit d'un cadre en bois où sont disposées neuf pièces de bois à quatre face où est gravé le texte. Il suffit de les tourner pour lire le texte. Son fils, Taliesin ab Iolo publie un livre en 1840, *Coelbren y Beirdd*, à partir des manuscrits de son père. Cet alphabet, influencé par les runes scandinaves et quelques traces connues d'oghams et de symboles alchimiques, remporte un succès certain auprès des bardes du XIX<sup>e</sup> siècle. Mais en 1893, J. Romilly Allen, co-auteur de l'*Archeologia Cambresis*, remet en cause officiellement son authenticité (cela se faisait déjà dans les milieux érudits) dans une lettre destinée au Barde Héraut: « *I think the so-called Bardic Alphabet is a gigantic fraud ... I don't believe you will find it repay you to look at these bogus alphabets and pseudo-Druidic antiquities as anything but the most bare faced impostures*<sup>497</sup>. »

---

<sup>497</sup> John Romily Allen, 1847 - 1907, archéologue et auteur de plusieurs ouvrages sur les premiers monuments chrétiens d'île de Bretagne (*The Monumental History of the Early British Church*, en 1889 – puis *The Early*

Georges Dottin, dans le premier chapitre de *La religion des Celtes*, paru en 1904, est très clair à ce sujet :

« Il est peut-être superflu d'ajouter ici que le néo-druidisme est une création de l'imagination fertile et facétieuse de quelques érudits gallois du XVIII<sup>e</sup> siècle. C'est en vain qu'Edward Williams et, après lui, Edward Ravies ont essayé de démontrer que les bardes gallois étaient restés les dépositaires des secrets des anciens druides de l'île de Bretagne et qu'ils avaient continué à pratiquer en secret depuis l'introduction du christianisme, la religion druidique. Ces deux ingénieux savants n'ont pu fonder leur doctrine que sur un roman merveilleux du commencement du XVII<sup>e</sup> siècle, l'*Histoire de Taliesin*, qui reproduit quelques pièces attribuées faussement au célèbre barde du VI<sup>e</sup> siècle, et sur une collection d'écrits plus ou moins authentiques réunis par Llywelyn Sion de Llangewydd qui vivait au XVI<sup>e</sup> siècle. Ils n'ont réussi à trouver dans des textes plus anciens des traces de mythologie cosmique qu'en expliquant par des symboles les phrases les plus simples, à la manière de H. de la Villemarqué qui publia dans le *Barzaz-Breiz* comme poème druidique une formule bretonne destinée à apprendre à compter aux petits enfants et connue sous le nom de Vêpres des grenouilles <sup>498</sup>. »

## Le cercle de pierre

Il est installé selon les directions cardinales et se compose, pour la toute première cérémonie du solstice d'été 1792, de petits cailloux que Morganwg a sortis de sa poche et disposés de façon précise. S'il est question de cercle de pierres, ce ne sont assurément pas douze pierres levées. S'il y a déjà, au centre, une pierre aplanie, le *Maen Gorsedd* (Pierre de l'Assemblée) [Fig. 8], celle-ci ne peut servir à accueillir le maître de cérémonie. L'usage de cette pierre change avec l'évolution de la cérémonie : celle-ci, liée aux fêtes littéraires de l'Eisteddfod, n'est plus confinée à la discrétion des bardes membres de la Gorsedd, mais bien à un public. Il faut donc que la symbolique soit accentuée, l'aspect initiatique et ésotérique réduit. Le maître de cérémonie, qui ne se nomme pas encore *Arch-druid*, vient donc se placer sur cette pierre, qui devient la *Maen Llog* (ou *Log*, dite aussi "Pierre de Logan")<sup>499</sup>.

Rares sont les groupes druidiques actuels n'utilisant pas de pierres, en cercle ou placées selon les directions cardinales, depuis cette création de Morganwg. Le plus souvent, les cercles de pierre sont créés avec ce que le groupe trouve sur le terrain de la future cérémonie. Les pierres n'ont pas obligatoirement une taille considérable. Les symboles sont présents dès le montage du

---

*Christian Monuments of Scotland*, en 1903), sur les symboles païens et celtiques que nous retrouvons dans l'art chrétien (*Early Christian Symbolism in Great Britain and Ireland*, en 1887, et *Celtic Art in Pagan and Christian Times*, en 1904). L'extrait de la lettre est tiré du site internet du *Museum of Wales*. Voir le *Who was who*, article « Allen John Romilly », Oxford, Oxford University Press, 2007. Consulté le 20 décembre 2018.

<sup>498</sup> Dottin Georges, *La religion des Celtes*, Librairie Bloud & Co., 1904, p. 10.

<sup>499</sup> *Maen Llog* ("pierre à bascule") est la pierre sur laquelle se place le sacerdote dirigeant la cérémonie et sur laquelle il peut accueillir des intervenant-e-s ou des invité-e-s. C'est la version galloise de la pierre de Fâl, celle qui symbolise le pouvoir. Nous pouvons aussi suggérer que cette "pierre à bascule" puisse aussi être une "pierre d'équilibre", puisque sur le plan de la cérémonie, c'est à cette pierre que se rejoignent les lignes tracées depuis les trois autres pierres indiquant l'est et les directions des deux solstices, formant ainsi un *tribann*.

cercle (directions cardinales, nombre 12, soit 4 x 3 : 12 mois, 12 heures, 4 saisons, la Trinité, le Tribann...), et les participants sont donc plongés, dès leur entrée dans cet enclos sacré, au cœur d'une symbolique syncrétique. Celle-ci n'a rien de spécifiquement celtique : les cercles de pierre à usage rituel sont des créations du néolithique, non de la période celtique de l'ouest de l'Europe actuelle. Mais à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, ils étaient vus comme des constructions celtiques : cette idée a été réaménagée, la qualité celtique des cromlec'hs n'étant plus retenue, seulement leur symbolique. Néanmoins, il est souvent affirmé dans les cérémonies druidiques que les pratiquants reproduisent les pratiques des druides antiques, ce qui est en contradiction avec leur usage des cercles de pierre.

Un cercle de pierres est construit à chaque cérémonie de la Gorsedd de Galles, et est fait en pierres issus de carrières proches du lieu des festivités, ou simplement sorties des champs alentour. De tels cercles de pierre se rencontrent donc à travers tout le pays de Galles, comme le « *Gorsedd Eisteddfod Circle* » de Duffryn Woods, et témoignent qu'un Gorsedd y a eu lieu. Depuis 2005, le cercle de pierres a été remplacé par un cercle de pierre en plastique ou en matériaux composite, facilement transportable et réutilisable, coûtant moins cher à disposer que de réelles pierres.

À l'époque de Morganwg, en face du *Maen Llog*, vers l'est, se trouve la Pierre des Covenants, *Maen y Cyfamod*, près de laquelle se tient le Barde Héraut. Juste derrière celui-ci se trouvent les Pierres du Portail, *Meini 'r Porth*. A la droite et à la gauche de cette pierre, nous en trouvons deux autres : l'une représentant le lever du soleil au solstice d'été, l'autre le lever du soleil au solstice d'hiver. Les ombres de ces Pierres du Portail et de celle des Covenants forment le symbole /\ (la « *mystic mark* » ou « *sacred mark* »), les trois rayons divins représentant l'amour, la justice et la vérité. Ce symbole porte le nom de *Nod Pelydr Goleuni*, la marque de la lumière<sup>500</sup>, mais aussi celui de Tribann, qu'utilisent tous les groupes druidiques

En ce 21 juin 1792, le geste de Morganwg créant un cercle de petits cailloux, et invitant les personnes présentes à se joindre à lui pour un rituel, est l'acte de naissance de la *Gorsedd Beirdd Ynys Prydain* / Gorsedd des bardes de l'île de Bretagne. Sa spécificité galloise n'est pas mise en avant dans son titre, mais fait d'elle la principale organisation bardique de toute l'île : son fondateur considère qu'elle fut entièrement celtique, et qu'il se trouvait des bardes dans toutes les communautés. C'est pourquoi il institue la règle suivante : ne peuvent en faire partie celles et ceux qui ne parlent pas gallois, langue celtique que Morganwg considère descendre de celles pratiquées

---

<sup>500</sup> Ce symbole se retrouve dans tout le monde druidique, avec cette même symbolique, le plus souvent complétée d'une autre : les trois cris de la Lumière Blanche, synthèse de principes créatifs divins (la Lumière divine, et le « cri » ou « Verbe » créateur).

sur l'île dans l'antiquité celtique. C'est aussi et surtout pour mettre en avant la tradition littéraire et culturelle celtique revendiquée par Iolo et ses compagnons que l'organisme est créé : eux seuls, Gallois, sont les garants d'un bardisme ayant traversé les âges, selon son fondateur.

La première cérémonie publique eut lieu en 1819 à Camarthen, lors de l'Eisteddfod se déroulant à l'*Ivy Bush Inn*, le lendemain des concours de l'Eisteddfod. Ce n'est concrètement qu'en 1899, au Gorsedd de Cardiff où une délégation bretonne est accueillie, que le Barde Héraut, Arlunydd Penn-y-Garn, impose un plan détaillé du cercle et de la place de chacun au sein de celui-ci, adaptant le plan d'origine de Morganwg : la pierre de l'est (*Maen Cyfamod*) et les deux pierres du portail sont désormais considérées comme formant la « *mystic mark* », le Tribann.

### **Le Tribann :**

Aussi appelé « *sacred mark* » par les druidistes, ce symbole n'est pas une création de Morganwg mais lui est postérieure. La première fois que ce symbole apparaît lors d'une cérémonie, c'est en 1833 sur la *Proclamation Scroll*, à Cardiff. En 1850, il apparaît sur la bannière de la Gorsedd, et à partir de 1860 sur les certificats des nouveaux membres. A la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, le Tribann est reconnu comme symbole parmi les principaux de la Gorsedd et figure sur les programmes, les bannières et parfois sur les pierres du cercle. Dans les années 1950, enfin, il est incorporé à tous les trônes et toutes les couronnes des concours.

Le Tribann nous montre l'importance de la tradition ésotérique maçonnique dans le druidisme : le Tribann a une forme basée sur celle du compas du maçon. Y a été ajoutée une troisième branche, un axe central lui donnant un caractère divin<sup>501</sup>. Le compas du maçon est l'outil de précision du bâtisseur, qui lui permet de calculer et mesurer et donc de créer. C'est, par extension, l'outil du dieu créateur et ordonnateur de l'univers. Les scientifiques de la Renaissance, tels Copernic puis Galilée, reprennent ce compas d'architecte (mais aussi de marin) pour en faire un outil scientifique plus complet, le compas des proportions : il permet de calculer la proportion de toute chose (et cela sera aussi utile en art), y compris des astres observés, des planètes, et émettre des hypothèses sur les distances. Le Tribann, compas divin, se complète aussi de la notion de son créateur, le Verbe : ici, le cri créé le monde, la vie, le mouvement, mais aussi permet de construire son évolution intérieure par la connaissance de la signification de ce symbole. L'initié prend conscience de l'univers

---

<sup>501</sup> En religion et ésotérisme, le symbolisme du 3 est très présent : Sainte-Trinité chrétienne, troisième œil, trinité taoïste... Quand une parole est répétée trois fois, ou quand un symbole est répété trois fois, cela lui confère une réalité inamovible, une puissance. Pierre l'Apôtre, reniant trois fois le Christ lorsque celui-ci monte vers le Golgotha, doit ensuite reconnaître trois fois ses erreurs. Le « 6 », chiffre du double renoncement du lien entre l'homme et Dieu, apparaît 3 fois dans le ciel dans l'Apocalypse de Jean. Dans la mythologie irlandaise, le héros Cuchulainn doit être plongé trois fois dans une cuve d'eau froide pour redevenir humain après une transformation en monstre de guerre, pour ne citer que ces exemples-là.

construit, ordonné, et de son étude, ainsi que de la symbolique de certaines constructions à but religieux ou spirituel, telle que pouvait l'être une cathédrale (les chantiers de maçons britanniques étaient surtout ceux de cathédrales). C'est aussi, en conséquence, un accès vers la construction mentale de l'art de la mémoire : l'initié, par cet instrument qu'est le Tribann, est l'artisan de sa propre cathédrale mentale (ou comment classer savoirs et connaissances, tel que l'ont suggérés Giordano Bruno et Camillo). Cette méthode d'apprentissage et d'organisation de l'esprit est mise en relation avec les apports de la Renaissance sur les cultures antiques, redécouvertes à travers les écrits des anciens grecs et latins, interprétés avec un regard contemporain et souvent biaisés, les témoignages pouvant être indirects : il en est ainsi de la culture celtique, étudiée à travers les auteurs gréco-latins.

Le Tribann est à la fois :

- un symbole divin : « les trois cris de la Lumière blanche », cris créateurs, Lumière divine éclairant le monde, ou qui descend sur le monde (Lumière ici dans le sens de Connaissances et Savoirs). Dans le *Barddas* et dans les études de Le Fustec et Berthou<sup>502</sup>, il est la représentation de Dieu, puissance Créatrice par la Lumière et le Verbe. Dans la *Bible*, une flamme, une lumière donc, descend du ciel et se pose juste au-dessus de la tête des disciples et de quelques Apôtres, à la Pentecôte, quand le Christ ressuscité leur demande d'aller répandre son message de par le monde : l'Esprit Saint s'est matérialisé sous la forme d'une lumière, une flamme, apportant aux fidèles les savoirs nécessaires à leur mission, à savoir la pratique de multiples langues<sup>503</sup>. C'est une flamme qui brûle sans détruire : au contraire, elle anime l'initié d'une nouvelle énergie qui serait d'origine divine. Elle le transforme.

- un symbole ésotérique : ne peut le comprendre celui qui n'est pas initié, celui qui n'a pas les clés pour cela. La couleur de chacune des branches informe aussi sur le cheminement initiatique nécessaire à l'acquisition de la connaissance suprême, la conscience de la place et du rôle du divin, et, en conséquence, de l'homme dans l'univers. Nous retrouvons ici la symbolique du processus alchimique<sup>504</sup>. De nombreuses religions accordent au feu, à la

---

<sup>502</sup> Voir *infra*.

<sup>503</sup> « Il vint du ciel un bruit comme celui d'un vent impétueux. Des langues, semblables à des langues de feu, se posèrent sur chacun d'eux. Et ils furent tous remplis de Saint-Esprit, et se mirent à parler en d'autres langues, selon que l'Esprit leur donnait de s'exprimer » *Bible*, Nouveau Testament, (2 :2-4). Moïse aussi fait l'expérience du feu : « L'ange de l'Éternel lui apparut dans une flamme de feu, au milieu d'un buisson », *Bible*, Ancien Testament, (Exode 3 :2)

<sup>504</sup> Concentré dans la formule V.I.T.R.I.O.L : « *Visita interioerem terrae rectificando invenies operae lapidem* », ce qui signifie « Descends dans les entrailles de la terre et en rectifiant tu trouveras la pierre ». Jean Servier donne la traduction de « ..et en distillant tu trouveras la pierre ». *Dictionnaire des symboles*, éd. Robert Laffont / Jupiter, article « V.I.T.R.I.O.L ». Il s'agit de chercher en soi ce qui nous permet de changer et d'évoluer. Pour cela, savoirs et connaissances animent la transformation, comme le feu sous l'athanor de l'alchimiste.

lumière, le symbole de la connaissance : c'est un feu intérieur qui anime.

- un symbole philosophique et moral : Morganwg désigne les trois traits sous les appellations « *Love, justice and truth* », en plus de toutes les autres significations symboliques déjà intégrées. Dans le *Barddas*, Ab Ithel, reprenant les écrits de Morganwg, indique que le Tribann se définit par « *the three columns, and the three columns of truth, because there can be no knowledge of the truth, but from the light thrown upon it; and the three columns of sciences, because there can be no sciences, but from the light and truth*<sup>505</sup>. »

Ce symbole a aussi été auparavant utilisé par les mineurs gallois, mais c'est surtout son origine littéraire qui compte ici aussi : le *triban milwr* est une nouvelle forme de vers poétique gallois mis au point par Morganwg, en complément du *Triban Cyrch*<sup>506</sup>. Il n'est pas question de sonorités ici, mais bien de lumière, distribuant la « vérité », recoupant ainsi ce signe avec la devise de la Gorsedd, reprise de celle du Glamorgan, que Morganwg impose aux groupe de bardes : « *Y Gwir yn Erbyn y Byd* / la vérité à la face du monde ». Ce n'est qu'à la page suivante du *Barddas* qu'il est fait référence à des voyelles-sons : rappelant qu'avant l'arrivée du christianisme au pays de Galles, l'alphabet gallois comptait douze lettres, puis seize. C'est au temps de Taliesin qu'il s'enrichit de deux nouvelles lettres, et que les voyelles O, I et U « *was appointed for the Name of God.* »<sup>507</sup> Mais avant cela, les lettres qui étaient définies comme celles formant le nom de Dieu étaient O, I et O. C'est, selon l'auteur, avec Taliesin que se développe l'usage de la trinité O, I et U, qu'il nomme « *Awen* » (« inspiration »), notion utilisée actuellement par des groupes druidiques bretons étudiés. Toujours selon Morganwg, avant le christianisme, « *gogyrven* » était le mot utilisé pour « lettre » (de « *corf* », le corps), et signifié par « I », servant de base à l'élaboration de toutes les lettres<sup>508</sup>, encore appelées « *gogyrven on the Coelbren – others call it cyrven.* »<sup>509</sup>

Les trois *gogyrven* primaires auraient été /, I et \. C'est-à-dire O, I et U, /I/, le Tribann, formant le nom de Dieu, le premier mot du gallois (selon Iolo Morganwg). Puis vient celui du soleil, SULW, et de « Bo » / BYW : troisième personne du singulier du verbe être au futur, « sera », pour « Bo », et « vivant » pour « Byw ». Ainsi, Dieu se décline par le soleil et ses rayons, est et sera : lui-même et son expression lumineuse qui « est », *in illo tempore* et pour l'éternité. Morganwg décline

<sup>505</sup> Morganwg, Ab Ithel, *Barddas*, p. 117.

<sup>506</sup> C'est aussi un symbole qui est repris par le parti indépendantiste Plaid Cymru et qui représente, pour eux, les montagnes du pays de Galles.

<sup>507</sup> *Ibid.*, p. 118.

<sup>508</sup> *Ibid.*, p. 119.

<sup>509</sup> *Ibid.*



l'évolution de l'alphabet gallois et l'idée que « *Some persons maintain that there were only three vowels from the beginning, namely, . O. I. W* »<sup>510</sup>, indiquant une évolution de la sonorité « U » en « W ».

Nous utilisons ici une traduction anglaise du *Barddas*, et ses sons-voyelles sont encore utilisés par les groupes druidiques actuels (mais qui ne les prononcent pas selon leur langue de création, les adaptant à la leur). La traduction anglaise semble bien utiliser les lettres telles que développées en gallois. Ainsi, le O se prononce [o:] comme dans « *grove* », le I se prononce [i] comme dans « *ink* » et le U [i:] comme dans « *sound* ». Quant au W, remplaçant le O, il se prononce [u:] comme dans « *spoon* » (par facilité, nous avons pris des exemples anglais dont la prononciation est plus connue que des termes gallois). Il est évident qu'en anglais ces lettres ne se prononcent pas de la même manière (O [ou], I [ai], U [ju:], W [w]) , ni en français. Ainsi, le nom de Dieu, symbolisé par ces trois lettres, ne se prononce pas de la même façon selon la langue du pratiquant, la vibration créée par leur prononciation n'est donc pas la même. Au-delà de ces considérations linguistiques, c'est ce que le pratiquant met comme conviction ou foi dans son acte et le concept d'appeler Dieu par son nom qui le relie au divin, et non pas la prononciation.

Le choix de ces lettres-sons est à chercher aussi dans leur portée symbolique et ésotérique. Morganwg précise<sup>511</sup> que l'alphabet ayant évolué, le contenu symbolique des lettres formant le nom de Dieu aussi. Délimitant cinq périodes d'évolution de l'alphabet, sans en préciser les dates, même approximatives, il donne donc les versions successives du nom de Dieu :

- la première est /I/, ce qui en ferait, dans cette logique, la version la plus archaïque, adoptée par Iolo Morganwg et les bardes gallois.

- la seconde serait « O I B » soit, selon le Coelbren créé par Iolo Morganwg :

◊ I W,

- la formule du nom de Dieu au troisième, quatrième et cinquième âge, serait secrète et n'a donc pas été transmise. C'est pourquoi l'usage de la plus ancienne version a été choisi, ainsi que par la facilité à la dessiner, et la symbolique facilement adaptable à ce signe, plutôt qu'à la seconde version. Surtout, cela ancre les pratiquants dans une histoire présentée comme ancienne et l'idée d'une transmission à travers les âges de symboles et sons primordiaux. D'où l'absence de création de symboles intermédiaires, inutiles dans ce processus. Seule leur mention sert à Iolo Morganwg de justificatif à leur existence.

Une symbolique liée aux chiffres apparaît aussi, à savoir que, selon le Coelbren, le 1 est écrit

---

<sup>510</sup> *Ibid.*, p. 135.

<sup>511</sup> *Ibid.*, p. 141.

« Λ », et le 3, « I », ce qui en fait une alliance ésotérique : le Dieu unique se change en créateur, sautant le 2 car étant lui-même déjà « père et fils », à travers la prononciation de l'ensemble, tel un Saint-Esprit créateur et animateur de l'humain.

Iolo Morganwg et Ab Ithel reprennent dans le *Barddas* ce qu'aurait laissé Iolo Goch dans un poème de Sion Cent (1380 - 1420) :

*« He is called Pannon in the holy canon;  
We behold Him favourable on our side--  
O. I. and W. is He found to be,  
OIW always to every soul.<sup>512</sup> »*

“Pannon” serait le nom que Dieu se serait donné lui-même, par lequel il aurait créé, et tel que les croyants, selon ce texte, doivent l’appeler, comme indiqué dans les Saintes Ecritures, selon le *Barddas* : un nouveau nom est attribué à Dieu<sup>513</sup>. L'usage du nom n'est pas juste un appel nominatif : il contient, dans une optique ésotérique, un réel contenu métaphysique. « *Which one so ever of the three stands up, the other two will incline towards it; and every two of them whatsoever will yield precedency and pre-eminence to the third, whichever of the three it may be.*<sup>514</sup> » La relation des trois branches est ici justifiée et s'ajoute à l'aspect mystique des lettres<sup>515</sup>, même si cela n'est pas concrètement développé dans l'ouvrage. Ce qui est considéré comme le « secret des bardes » n'en est peut-être pas un, car il en ressort que le développement du symbole lui-même tient d'hypothèses émises par Iolo Morganwg. La notion de secret n'ayant pas permis de diffuser le lettrage nouveau et son contenu métaphysique, il se rabat sur ce qu'il considère comme le modèle premier, « Λ ». Mais alors, pourquoi le diffuser ? C'est la question posée à la suite de circonvolutions sur le tracé des lettres du Coelbren, à laquelle l'auteur répond que c'est pour contrer « *the wicked man, with the view of pillaging belief from the ignorant*<sup>516</sup> », ceux-là même qui ont corrompu les sciences divines. Tout en répétant que le secret fut gardé au fil des siècles, Morganwg insiste sur une transmission aujourd'hui nécessaire afin de répandre la vérité, et par une initiation, que tout barde puisse prononcer le nom de Dieu et se mettre en lien avec lui et la Création.

Si ce symbole n'a pas une origine celtique antique, il peut être une adaptation de symboles

---

<sup>512</sup> *Ibid.*, p. 85, nbp. 49.

<sup>513</sup> Nous ne voulons pas nous égarer dans une recherche étymologique et métaphysique concernant le nom “Pannon”, mais il serait intéressant d’explorer la piste créatrice des deux hommes, afin de comprendre ce qu’ils souhaitaient développer comme concept en renommant Dieu.

<sup>514</sup> *Ibid.*, p. 86.

<sup>515</sup> *Ibid.* : « *the three mystic letters signify the three attributes of God, namely, love, knowledge, and truth.* » .

<sup>516</sup> *Ibid.*,

postérieurs à l'ère celtique (le compas du maçon, par exemple), ou d'une origine extra-culturelle, peut-être par le biais de récits de voyages, de monographies sur des civilisations antiques, que Morganwg et ses successeurs auraient lus. Une métaphysique, dont nous ne connaissons pas la source d'influence, y a été attachée, montrant les liens entre le divin et l'humain, l'inconscient et le conscient.

Si l'origine celtique n'est pas attestée, une trace, certes antique, mais bien éloignée géographiquement, se trouve dans les jardins du musée de Tartous, en Syrie : il s'agit d'une pierre gravée (probablement du basalte) d'un symbole s'approchant fortement du Tribann, mais aussi de lettres des alphabets phénicien et lycien [Fig. 9]. Il n'y a aucune information concernant le lieu d'origine de l'objet, ni la période de la gravure ou une quelconque signification<sup>517</sup>.



[Fig. 9] Pierre gravée, possiblement une partie d'un plus grand ensemble. Musée de Tartous, Syrie. Crédit photo : G. Moigne, mai 2021.

Un autre tribann gravé, dans un style bien plus proche de celui utilisé par la Gorsedd, se trouve sur le pas de la porte de l'église du *Folk Park* de Bunratty Castle<sup>518</sup>, Newmarket-on-Fergus, Irlande. De facture récente, il illustre la récupération de ce symbole ou son réemploi folklorique dans une

<sup>517</sup> Au musée, lorsque nous avons posé des questions, l'employé fut incapable de nous fournir une explication. Quant à l'archéologue dirigeant le musée national de Damas, ainsi qu'un autre archéologue français, ils nous ont indiqué, lors d'une discussion en mai 2021, qu'il s'agissait, selon eux, d'une pierre gravée au néolithique, représentant une vulve. Ce serait donc un symbole féminin de création, possiblement une abstraction d'une Grande Déesse Mère. Si nous considérons ainsi ce symbole, il s'agit donc de « l'origine de toute chose », de la vie comme de ce que le divin peut transmettre à l'humain. S'il s'agit d'une lettre, idée qui a échappé aux archéologues contactés, elle pourrait provenir de l'alphabet phénicien et représenter le son « sh / s » (dans un cercle), se retrouvant ensuite dans l'alphabet araméen puis l'alphabet hébreu sous l'appellation de « *shin* ». Mais dans ce cas, la pierre gravée est présentée à l'envers. Une possibilité correspondant bien mieux à la gravure serait une origine lycienne et symbolisant le « X » (se prononçant « q / g / c ») dans un « O » (se prononçant « u »). Ici encore, la pierre serait disposée à l'envers, et pourrait représenter une signature, les initiales d'un individu (comme une marque de propriété, par exemple). Nous n'avons, jusqu'à présent, trouvé aucun compte-rendu de fouilles au Moyen-Orient nous fournissant une indication sur cet objet, pouvant laisser supposer un lien entre celui-ci (ou un autre du même style) et le Tribann de la Gorsedd de Galles : l'influence stylistique d'une trouvaille archéologique n'est pourtant pas à exclure.

<sup>518</sup> C'est un village médiéval reconstitué, où apparaissent des aspects légendaires celtiques, magiques.

optique touristique<sup>519</sup>.

## La prière du druide et le contenu de la cérémonie

La cérémonie s'ouvre par la prière de la Gorsedd, création de Morganwg, qui deviendra Prière du druide (*Gweddi'r Derwydd*, en gallois), répandue dans tout le monde druidique, chacun y allant de sa variante :

« *Grant, O God, Thy protection.* / Accorde [nous], O Dieu, Ta protection.  
*And in protection, strength.* / Et dans la protection, la force.  
*And in strength, understanding.* / Et dans la force, la compréhension (la connaissance).  
*And in understanding, perception of righteousness.* / Et dans la compréhension, la perception de la rectitude (la vertue).  
*And in perception of righteousness, the love of it.* / Et dans la perception de la rectitude, l'amour de cela.  
*And in the love of it, the love of all Life.* / Et dans l'amour de cela, l'amour de toute Vie.  
*And in all Life, to love God.* / Et dans toute Vie, aimer Dieu.  
*God and all goodness.* » / Dieu et toute bonté. »

Nous ne pouvons que constater le monothéisme prégnant, et la mise en avant de la notion de « Vie », ici avec une majuscule, et de Dieu (car il s'agit bien du Dieu des chrétiens) dont les participants demandent la protection. Par ce Dieu et sa protection, les croyants tracent un chemin par lequel ils considèrent élever leur esprit, parcours illustré par les différentes étapes que présentent la prière, jusqu'à atteindre l'amour de toute chose, considérant que tout est Création, et par cette amour, atteindre la bonté (*goodness*).

Une fois la prière récitée, l'Archi-Druide demande à l'assemblée s'il y a la paix (« *A Oes Heddwch ?* »). Question à laquelle répond l'assemblée par « Paix » / « *Heddwch* ». Cela est répété symboliquement trois fois. Il ne peut pas y avoir de Gorsedd s'il y a la guerre. A l'origine, il n'y avait pas, dans cette partie du rituel, d'épée tirée à moitié de son fourreau : *The Great Sword* a été intégrée par Cynan, entre 1950 et 1953<sup>520</sup>. Une fois la paix proclamée par trois fois, l'épée est rangée dans son fourreau. Même si le Royaume-Uni a participé à de nombreux conflits, aucun Gorsedd n'a été annulé, depuis l'intégration de ce rituel dans la cérémonie.

Ensuite, l'Archi-Druide reçoit *Y Corn Hirlas*, la Corne Hirlas : cette corne était considérée comme traditionnelle et servant auparavant à boire du vin ou de l'hydromel lors de l'accueil de visiteurs. Symbole d'abondance tout autant que de paix, celle-ci lui est remise par une femme issue

---

<sup>519</sup> Si le tribann semble bien être le même que celui utilisé par les Gorseddau, sa facture date très probablement de la transformation récente de ce hameau en « parc folklorique », reconstitution d'un village du XIX<sup>e</sup> siècle. Le château de Bunratty, comme une partie du hameau, a été restauré dans les années 1950 et 1960. Nous supposons que ce symbole fut gravé lors de la rénovation du hameau, dans le cadre de la création du *folk park*, puisqu'un des thèmes animant les lieux est la magie et les contes de fée. La gravure indique un mélange des genres dans l'imaginaire, où se mêlent la magie, les fées, les druides antiques et druidistes.

<sup>520</sup> Un des membres de la délégation galloise venue en Bretagne en 1947 enquêter sur le sort des militants bretons jugés à la Libération et du rapport de la nouvelle République avec l'enseignement et la diffusion du breton.

du terroir gallois où a lieu le Gorsedd Il reçoit ensuite un bouquet de fleurs issues de la campagne environnante, remis par une jeune femme représentant la jeunesse du pays de Galles. Elle est suivie d'un groupe de danseuses, qui, dans le cercle de pierres, entament une danse des fleurs.

Il y a, dans ces moments que nous rapporte Dilwyn Miles<sup>521</sup>, un contraste entre les couleurs et symboles d'une part, et l'aspect strict et disciplinaire de l'ensemble :

- le vermillon (couleur de la Cour de l'Eisteddfod) tissé d'or porté par la porteuse de la Corne Hirlas et la jeune femme, coiffées de tiaras en or
- les tuniques vertes des danseuses, décorées de vraies fleurs (le vert est la couleur des ovates)
- le « *crimson* », soit un vêtement de couleur cramoisie du porteur de la bannière
- la robe du barde héraut, en bleu des bardes
- la robe de l'Archi-Druide est tissée d'or et d'aspect nacré ; ses *regalia* sont de bronze et d'or eux aussi.

C'est un cérémoniel faste, très encadré, qui a été mis en place par le Capitaine Geoffrey Crawshay / Sieffre o Gyfarthfa (1892 - 1954), barde-héraut jusqu'en 1947 (la date de son entrée à la Gorsedd nous est inconnue). Néanmoins, ces créations rituelles et symboliques apportent une touche païenne au rituel, sur fond de christianisme : le lien avec le cycle de la nature et des astres domine, que ce soit dans l'orientation du cercle de pierres ou dans les symboles utilisés (corne, bouquet de fleurs, le tout porté par des femmes issues du terroir, ce qui lie aussi la Gorsedd au peuple gallois).

L'Archi-Druide fait ensuite un discours en gallois, mettant en valeur les mythes celtiques et le divin, mais aussi la culture galloise. Depuis 1819, la Gorsedd occupe une place importante dans l'organisation de l'Eisteddfod. L'Archi-Druide met ainsi en avant les participants et vainqueurs des diverses épreuves, puisque la Cour de l'Eisteddfod est en effet composée aux deux tiers de membres de la Gorsedd.

Dilwyn Miles, dans son ouvrage *The Royal Eisteddfod of Wales*, nous renseigne sur l'origine et la symbolique des tenues portées par les membres de la Gorsedd<sup>522</sup>. Il cite un « *contemporary report* » qui explique qu'elles ont été dessinées en 1896 par le Professeur Herkomer<sup>523</sup>, qui crée des

---

<sup>521</sup> Miles Dilwyn, *The Royal National Eisteddfod*, Swansea, éd. Christopher Davies, 1978.

<sup>522</sup> *Ibid.*, pp.75 et 76.

<sup>523</sup> Hubert Von Herkomer (1849 - 1914), né en Bavière, maîtrisant de multiples formes d'art (sculpture, musique, écriture, peinture), est un pionnier dans la réalisation cinématographique. Sa famille a immigré aux États-Unis en 1851, pensant y trouver bonheur de vivre et réussite mais face à l'insuccès de leur projet, se retrouve en Grande-Bretagne en 1857. Hubert retourne étudier en Bavière, aux Beaux-Arts de Munich, avant d'intégrer le Royal College of Arts. Il expose pour la première fois à la *Royal Academy* en 1869, intègre la revue *The Graphic*. Reconnu pour ses talents de peintre, il expose à l'exposition universelle de Paris en 1878 où il remporte une

uniformes aux couleurs symboliques. Ce code symbolique existe toujours et a été adopté par la Gorsedd de Bretagne, celle de Cornouailles, et par d'autres groupes druidiques reprenant à leur compte cette symbolique des couleurs. Il recrée aussi les *Regalia* de la Gorsedd : la couronne de l'Archi-Druide, son plastron et son sceptre<sup>524</sup>. Il est vrai qu'il n'y avait pas d'unité dans les tenues de cérémonies au sein de la Gorsedd, même si globalement, des saies étaient portées. L'excentricité pouvait nuire à la réputation des bardes<sup>525</sup>, et c'est pourquoi il a fallu unifier l'ensemble des tenues. Cela a servi aussi à ne pas porter la confusion entre la Gorsedd, le Druid Order (où tous les membres sont en blanc) et l'*Ancient Druid Order* (saies blanche et barbes postiches).

L'origine des saies, vêtement porté par la majorité des groupes druidiques encore aujourd'hui (même si certains portent des braies et des chemises), est à chercher dans la deuxième moitié du XVII<sup>e</sup> siècle. En 1676, Aylett Sammes (c. 1636 - c. 1679) publie un ouvrage sur l'histoire ancienne de l'île de Bretagne<sup>526</sup>, incluant des images. Influencé par les théories du Français Samuel Bochart (1599 - 1667)<sup>527</sup>, qui affirmait qu'il y avait beaucoup de points communs entre l'hébreu et le gallois, résultat des contacts entre les marchands phéniciens de l'Antiquité et la Bretagne, Sammes alla plus loin en écrivant que les Phéniciens avaient importé sur l'île les concepts d'immortalité de l'âme, par le biais de théologiens et d'artistes, les druides et les bardes. Mais ce ne furent pas les hypothèses de Sammes qui intéressèrent les érudits, mais la représentation du druide qu'il fit figurer dans l'ouvrage :

« *One was of an actual Druid, and was taken ultimately from the only ancient image that anybody had claimed to represent one : that portrayed in the statues that Conrad Celtis<sup>528</sup> had seen in the cloister wall in Bavaria, almost two centuries before. [...] and his picture copied the*

---

médaille d'honneur pour sa peinture à l'huile *The Last Muster: Chelsea Pensioners in Church*, d'après une gravure sur bois de 1871. Herkomer devient membre de l'Académie en 1890, puis membre de la *Royal Watercolour Society* en 1894, membre de la *Royal Society of Painters-Print-makers*. Enfin, il est nommé en 1885 professeur à Oxford Stade, où il travaille jusqu'en 1894. Anobli par la reine Victoria en 1896, il est autorisé par le Kaiser Guillaume II en 1899 à accoler la particule « von » à son nom. Artiste reconnu, non membre de la Gorsedd de Galles, c'est pour son talent que celle-ci lui demande de réaliser plusieurs projets et objets. Cf. Baldry, *Hubert von Herkomer, R.A. a study and a biography*, Londres, G. Bell, 1901.

<sup>524</sup> Le sceptre actuel est utilisé depuis 1910. Depuis l'archi-druidicat de Dyfedd (1905 - 1923), l'Archi-Druide porte aussi une stola, une sorte de cape blanche.

<sup>525</sup> Nous retiendrons l'exemple du Dr William Price (1800 - 1893), qui se fit confectionner un costume de « druide » couvert de symboles se voulant ésotériques, et tenant en sa main un bâton surmonté d'un croissant de lune. Price, vers 1860, fut accusé de désobéissance civile pour avoir soutenu le *Chartist Movement* des mineurs gallois. Il fut aussi au centre d'un débat qui dura de nombreuses années, pour avoir fait incinérer son fils mort à cinq mois, pratique interdite au Royaume-Uni : cela mena au *Cremation Act* de 1902.

<sup>526</sup> Sammes Aylett, *Britannia Antiqua illustrata or the Ancient Britain derived from the Phoenicians*, Londres, 1676.

<sup>527</sup> Samuel Bochart, 1599 - 1667, est un pasteur ayant fait des études de philosophie, de droit et de philologie (il s'intéressait aux langues sémitiques). Il publie en 1646 à Caen sa *Geographica Sacra*, divisée en deux parties, *Phaleg* et *Canaan*. Il y traite de la descendance des peuples cités dans la *Genèse*, spécifiquement les Phéniciens et les colonies qu'ils auraient fondées à travers le monde connu de l'époque.

<sup>528</sup> Conrad Celtis (1459 - 1508), humaniste bavarois, il fut le premier à enseigner une histoire globale. Il est connu pour avoir découvert la Table de Peutinger, carte des routes de l'empire romain. Il est l'auteur d'une *Germania illustrata* (qui a inspiré Sammes par la suite), divisée entre *Germania generalis* et *De origine, situ, moribus et institutis Norimbergae libellus*. Voir Robert Jörg, *Konrad Celtis und das Projekt der deutschen Dichtung. Studien zur humanistischen Konstitution von Poetik, Philosophie, Nation und Ich*, Tübingen, Niemeyer, 2003.

account there exactly, showing a wise-looking old man with a long beard, a hooded cloak and robe, and a staff. It was to establish the dominant portrait of a Druid for the modern British<sup>529</sup> ».

Les représentations du druide antique, dès cette publication, furent donc celle d'un vieil homme à longue barbe, vêtu d'une saie, parfois encapuchonné, inspirée par une représentation que Sammes avait lui-même trouvée intéressante dans un ouvrage antérieur, et qui ne représentait pas un druide, mais il l'utilisa tout de même pour illustrer son chapitre « *Bards, Druids and Wicker men* ». Cette image du druide antique va se pérenniser, devenant la référence, et influençant dessinateurs, peintres, écrivains et même historiens<sup>530</sup> : une robe, une grande cape, parfois une capuche, le tout de couleur blanche puisque c'est celle du sacerdote et du sacré dans nos sociétés, et un bâton dans une main (il s'agit d'un bâton de chêne, selon Sammes : « *Chief druid with oak branche* » est-il écrit pour légender l'illustration), parfois un livre dans l'autre, comme ici [Fig. 10].



[Fig. 10] Première représentation d'un druide, selon Sammes Aylett, *Britannia Antiqua illustrata or the Ancient Britain derived from the Phoenicians*, Londres, 1676, p. 101.

L'Ordre des Ovates est en robe verte. On en devient membre en réussissant le premier des deux examens de la Gorsedd. Le bureau de la Gorsedd peut décider aussi de nommer des membres

<sup>529</sup> Hutton Ronald, *Blood and mistletoe : the history of the druids in Britain*, New Haven & Londres, Yale University Press, 2009, p. 70.

<sup>530</sup> Il nous suffit de regarder les représentations qu'en fait Gustave Doré, par exemple, ou l'image du druide dans *Mona Antiqua Restaurata* (Dublin, 1723), par Henry Rowlands : c'est une copie de l'image figurant dans l'ouvrage de Sammes.

honoraires en reconnaissance des services rendus au pays de Galles. C'est l'ordre des novices, de personnes étudiant les sciences ou ayant un métier en lien avec les sciences (les études de la nature, d'où le vert) ou l'enseignement.



[Fig. 11] Druides, bardes et ovates, vêtus de leurs saies aux couleurs représentant les ordres composant la Gorsedd de l'île de Bretagne. Au premier plan, la *Korn-Hirlas* et sa porteuse. Eisteddfod 2016, cérémonie d'accueil des délégations.

Crédits photos : G. Moigne

L'Ordre des Bardes (« *Bards, Musicians and Literati* »), en robe bleue, comprend des linguistes, des musiciens et des gens de lettres. C'est un bleu-ciel, typique selon l'auteur de celle que l'on voit pendant les jours les plus sereins de l'été, symbolisant la paix et la tranquillité. On en devient membre en réussissant l'examen final de la Gorsedd. Peuvent également postuler ceux dont les études ont été sanctionnées d'un diplôme de gallois ou de littérature galloise, et les diplômés de musique.

L'Ordre des Druides, en robe blanche, domine les deux autres [Fig.11]. Cet Ordre est réservé à ceux que le Bureau du Gorsedd (appelé *Poellgor*) entend honorer à cause de leur contribution à la littérature, à la musique, à l'enseignement, à la science ou aux arts au pays de Galles. C'est le blanc de la Vérité, de l'allégeance de leurs travaux et recherche à l'Art et la Science. La devise de la Gorsedd, *Y Gwir yn erbyn y Byd* / la Vérité contre le monde, est attachée à cet ordre, non aux deux autres. La Vérité, blanche, pure, à l'image de la couleur immaculée des robes ou saies des druides.

Il n'y a là aucune allusion à la fonction sacerdotale et théologique antique du druide, mais uniquement ses fonctions savantes, les fonctions culturelles et artistiques (parfois aussi médicinales) étant assurées par les bardes<sup>531</sup>. Même si l'aspect religieux est plus ou moins présent selon

<sup>531</sup> Françoise Le Roux et Christian-J. Guyonvarc'h, dans *La société celtique* (Rennes, éd. Ouest-France, 1991), reviennent sur les « classes » sociales de la société celtique, surtout irlandaise : soulevant les soucis que présente la tripartition indo-européenne prise comme telle, ils précisent en page 70 que les classes supérieures ne sont pas fermées entre elles : un forgeron peut être qualifié d'*ollam* (« docteur ») « à cause de sa compétence professionnelle », voire même de *druigoba* (« druide »). Il était membre des *aés dana*, les « gens d'art », tout



*l'Arch-Druid* en place (la durée de l'archi-druidicat est de quatre ans dans la Gorsedd de Galles), l'ensemble est surtout symbolique, presque folklorique [Fig. 11]. Il y a une hiérarchie dans les fonctions et des examens de passages, différente de ce que l'on sait des fonctions de druides et bardes de l'Antiquité celtique, où ces rôles n'étaient pas hiérarchisés, mais séparés, chacun avec ses spécificités.

## Les autres artefacts rituels

**La Grande Épée** [Fig. 12] est une création du Professeur Herkomer, celui-là même qui a conçu les premières tenues officielles des membres de la Gorsedd. Il la présente pour la première fois en 1899. Auparavant, Morganwg avait utilisé une épée, dont la première présentation se fit en 1819. Puis une autre a été utilisée à partir de 1888, présentée par Phillip York of Erddig Hall, jusqu'en 1898. Herkomer a synthétisé ici plusieurs symboles. Il l'explique dans une lettre à Owen Morgan / Morien (1836 - 1921), que Miles cite aussi<sup>532</sup> : le pommeau est décoré d'un cristal symbolisant le Mystère, d'où sont issus trois lignes considérées comme sacrées et représentant, selon l'auteur, la première façon d'écrire le nom de Dieu - Jehovah. Le dragon protège le cristal et les lignes. Le pommeau est en acier, ainsi que la lame. Le fourreau est en bois (nous en ignorons l'essence). Le pommeau est gravé de cinq bandes sur lesquelles sont inscrits en relief les devises des cinq régions du pays de Galles :

- *Y Gwir y erbyn y Byd* / La vérité à la face du monde, pour le Glamorgan,
- *Duw a phob daioni* / Dieu et toute bonté, pour le Gwent,
- *Calon wrth galon* / Cœur contre cœur, pour le Gwynedd,
- *A laddo a leddir* / Tuer et être tué, pour le Powys,
- *Iesu na ad gamwaith* / Jésus ne fait pas de mal, pour le Dyfed.

---

comme les bardes. Le druide à proprement parler n'est pas un « homme d'art », mais de science et de religion. Le roi n'est pas un prêtre non plus : ainsi, il y a à la fois une souplesse et un cloisonnement des fonctions qui ne correspondent pas à la tripartition. Pourtant, la tripartition dumézilienne n'est que la base organisationnelle d'une civilisation, avec de nombreuses déclinaisons et possibilités, non pas une structure identique et inamovible se retrouvant dans toutes les sociétés de langues indo-européennes. Dans les pages 148 à 151, les auteurs précisent qu'en Irlande celtique, la classe sacerdotale était divisée entre les druides théologiens, ceux qui s'occupaient de littérature et de poésie (mais aussi des généalogies, prédictions et satires, musique, informations...) désignés comme bardes en Gaule (de *bardo* - offrir des chants de louanges) et *filid* en Irlande (de *file* - le voyant) , et les devins (*vatis* en gaulois, *faith* en irlandais). L'ensemble de ces trois catégories était hiérarchisé et nécessitait une longue formation.

<sup>532</sup> Miles n'indique jamais les références des sources citées.



[Fig. 12] A gauche : La Grande Épée et son porteur, assis derrière l'Archi-Druide. A droite : l'Épée tirée en partie de son fourreau par le porteur, l'Archi-Druide et un ancien Archi-Druide, lors de l'appel à la paix. Cérémonie d'ouverture de la *National Eisteddfod* d'Abergavenny et d'accueil des nouveaux impétrants. Juillet 2016. Crédits photos : G. Moigne

La devise du Glamorgan est devenue la devise de la Gorsedd de l'île de Bretagne. Puis, elle a été adoptée par la Gorsedd de la Presqu'île de Petite Bretagne (l'actuelle Gorsedd de Bretagne) dès ses débuts. Au fil des décennies, cette devise est devenue celle du mouvement druidique.

La devise du Gwent est intégrée à la Prière du Druide, qui se retrouve employée dans les groupes druidiques étudiés, déchristianisée.

Celle du Gwynedd est utilisée comme paroles fraternelles, d'amitié, voire d'estime et de respect d'un être envers un autre, et entre les Gorseddau. Elle est inscrite sur la bannière de la Gorsedd de Bretagne.

**La bannière de la Gorsedd** [Fig. 13] a été présentée pour la première fois à l'Eisteddfod de Llandudno en 1896, portée par Sir Arthur Stepney (1834 - 1909), ovate, qui l'offre à l'Archi-Druide Hwfa Môn (1823 - 1905). Elle a été dessinée par le barde-héraut Thomas Henry / Arlunydd Pen-y-garn (1839 - 1915)<sup>533</sup> et fabriquée par Lena Evans / Brodes Dâr : un fond bleu-ciel, cousu d'or, décoré de feuilles de chêne. Sur la partie supérieure, il a dessiné un dragon rampant au centre

<sup>533</sup> Thomas John Thomas (1839 - 1915) fit des études à la *Bristol School of Arts*, à la *Carey's Art School* à Londres puis à la *Royal Academy*. Il voyagea à Paris et Rome, et s'installa comme peintre en 1861. Membre de la Gorsedd de Galles sous le pseudonyme d'Arlunydd Pennygarn, il eut la charge de concevoir la bannière, qu'il chargea de symboles, mais aussi de dessiner la Korn Hirlas. Pour de plus amples informations, voir Sir Ballinge John, « Thomas Heny Thomas, born 1839 - died 1915 », *Cardiff Naturalists' Society*, XLVIII, 1915

d'un soleil duquel partent les trois rayons de lumière mentionnés par ailleurs : ce sont les « trois cris de la Lumière blanche », le Tribann<sup>534</sup>.



[Fig. 13] La bannière de la Gorsedd – *National Eisteddfod* d'Abergvenny, juillet 2016.  
Crédit photo : G. Moigne

Au-dessus du soleil et entre les rayons sont écrites les devises de la Gorsedd : « *Yng ngwyneb haul llygad goleuni* / Face au soleil, œil de lumière », et « *Yr Gwir y erbyn y bed* / la Vérité à la face du monde ». Dans la moitié basse de la bannière, l'artiste a dessiné un cercle de cristaux représentant le Cercle de pierres, le cercle de l'assemblée, au centre duquel est écrit *Heddwch* / paix. La bannière de la Gorsedd a été changée à de nombreuses reprises, et l'actuelle bannière a été présentée en 2011.

**La Corne Hirlas** [Fig. 14] a aussi été dessinée par Arlunydd Pen-y-garn et fabriquée par Sir William Goscombe John à partir d'une corne de bœuf. La Corne a un couvercle d'argent surmonté d'une sculpture également en argent, représentant un druide jouant de la harpe, entouré de cinq dragons en cercle, décorés de pierres semi-précieuses. Aux côtés du joueur de harpe repose un bouclier d'argent où figurent les armoiries de celui qui a financé la fabrication de la Corne, Lord Tredegar. Cette corne est posée sur un pied en forme de dragon en argent tenant dans ses griffes un cristal. Il semble que ce soit aussi un ajout de Albert Evan Johns / Cynan<sup>535</sup> (1895 - 1970), qui fut Archi-Druide de 1950 à 1954, puis de 1963 à 1966<sup>536</sup>.

<sup>534</sup> Voir *supra*, au sujet de la disposition des pierres dans le cercle cérémoniel.

<sup>535</sup> Miles Dillwyn, *op. cit.*, p. 138.

<sup>536</sup> Il est, jusqu'à présent, le seul Archi-Druide à avoir été élu deux fois à cette fonction. C'est sous son archi-druidat que la Gorsedd de Galles modernise sa cérémonie. Il obtint le titre de « Sir » un an avant sa mort.

**La Couronne de l'Archi-Druide** [Fig. 15] est à l'origine faite en bois de chêne. Le Grand-Barde de Cornouailles Robert Morton Nance (1873 - 1959, Grand-Barde de 1934 à 1959 sous le nom de Mordon), témoignant à Maxwell Fraser, femme de l'Archi-Druide Trefin (qui tint cette fonction entre 1960 et 1962 – de son vrai nom Edgard Phillips, 1889 - 1962), dans son œuvre *Wales*<sup>537</sup>, raconte qu'il se rappelle, quand il était étudiant à Bushey, avoir assisté à la fabrication de la couronne de l'Archi-druide à partir de bois de chêne. Il mentionne qu'une copie en métal en a été faite. Il ajoute qu'il fut aussi fait copie d'un ancien plastron britannique, et qu'un sceptre surmonté d'un cristal a été fabriqué pour accompagner l'ensemble<sup>538</sup>. La couronne est aujourd'hui composée d'une sorte de petite toque cernée de feuilles de chêne en or et d'un tribann au-dessus du front.



[Fig. 14] Présentation de la Korn-Hirlas à la foule, avant de la présenter à l'Archi-Druide de Galles. Cérémonie de la Gorsedd pour l'accueil des délégations. La corne présentée ici n'est pas celle qui est décrite par Miles : elle est plus sobre et ne comporte pas les symboles décrits. Nous ignorons quand l'usage de cette nouvelle corne devint effectif. *National Eisteddfod*, juillet 2016, cérémonie d'accueil des délégations. Crédits photo : G. Moigne

[Fig. 15] Couronne, sceptre et plastron de l'Archi-Druide de Galles, Miles Dillwyn, *The royal Eisteddfod of Wales*, Swansea, C. Davies editor, 1978, p. 140.



<sup>537</sup> Fraser Maxwell, *Wales*, 2 vol., Londres, Robert Hale publisher, 1952..

<sup>538</sup> *Ibid.*, vol.1, *the background*. *National Library of Wales*, GB 0210, MAXSER, D15 « material used to write *Wales* ».

**Le plastron** [Fig. 15] est un rappel des torques portés par les nobles (guerriers et sacerdotes) dans l'Antiquité celtique. Pendant de ce plastron, un « œuf druidique ». Ce dernier a été porté par un des prétendants à la succession de Taliesin, fils de Iolo Morganwg, Evan Davies (1801 - 1888), au nom bardique Ieuan Myfyr, devenu Myfyr Morganwg afin d'asseoir sa volonté d'être le seul héritier de Morganwg. Evan Davies a mené des rituels lors d'équinoxes et de solstices. Au décès de Taliesin, il s'autoproclame Archi-Druide, et apparaît à l'Eisteddfod de Llangollen, en 1858, avec cet œuf druidique à son cou. L'œuf, attaché depuis au bas du plastron, est un ovale métallique (cuivre et or) aux contours décorés d'une couronne de feuilles. Au centre, un cercle de feuilles dominé par le Tribann.

**Les trompettes** [Fig. 16] ont leur importance dans la cérémonie : ce sont elles qui marquent les changements et appellent les vainqueurs des concours sur l'estrade. Les deux trompettes sont apparues dans la cérémonie au cours des années 1860, essentiellement, au départ, pour annoncer la montée de l'Archi-Druide sur la Logan Stone. Leur activité s'est ensuite répandue à d'autres moments. Une *Corn Gwlad* est changée en 1888 (Eisteddfod de Wrexham), quand le maire de Pwllheli, Edward Jones, en offre une en argent. Puis, en 1900, c'est la compositrice irlandaise Alicia Needham qui en offre une autre, en argent aussi, avec un petit drapeau représentant un dragon rouge. Quant à la tenue des sonneurs, elle a été composée par Isaac Williams, du *National Museum of Wales*, en 1923.

Une paire de trompettes ayant servi lors du couronnement de la Reine Élisabeth (1953) a enfin été offerte à la Gorsedd par le biais du *Memorial Fund* du Barde Héraut Sieffre O'Gyfarthfa, et leurs drapeaux cousus par Miss Iles / Brynciencyn. Tout cela relève la pompe des cérémonies, et participe autant à la symbolique qu'à montrer les liens entre la Gorsedd et le pouvoir royal, mais aussi entre la Gorsedd et des personnalités galloises, qu'elle accueille en ses rangs.

[Fig. 16] Les trompettes. Cérémonie d'ouverture de la *National Eisteddfod* d'Abergavenny, juillet 2016.  
Crédits photo : G. Moigne



#### 4 -Pérennité et reconnaissance du mouvement depuis 1820

L'organisation de la *Gorsedd Beirdd Ynys Prydain* a très peu varié depuis sa création, et les Gallois mettent en avant le fait que tout un chacun peut entrer dans la Gorsedd, peu importe son niveau social et d'éducation, tant qu'il maîtrise parfaitement le gallois (condition *sine qua non* pour intégrer l'assemblée), ou qu'il œuvre pour la culture galloise. Chaque impétrant à la Gorsedd doit parler gallois (les membres de la famille royale exceptée), puisque les cérémonies se font dans cette langue ainsi que toutes les communications. De même, les concours de poésie et de chant sont en cette langue puisqu'il s'agit, à travers eux, de mettre en exergue la langue et par conséquent la richesse de la culture galloise, orale et écrite<sup>539</sup>, bien que le nombre de locuteurs de langue galloise a diminué surtout depuis 1911<sup>540</sup>.

C'est obligatoirement un druide qui est à la tête de la Gorsedd de l'île de Bretagne, dite de Galles : il prend alors le titre d'*Arch-Druid*, et domine non seulement cette Gorsedd, mais aussi celle de Bretagne (créée en 1899), dont il valide le Grand Druid, et celle de Cornouailles (créée en 1928) dont il valide le Grand Barde (il n'y a que des bardes dans la Gorsedd de Cornouailles). Il est élu par les *Prifeirdd* et des gagnants de la Médaille de la prose, pour quatre ans. Un *Prifardd* (« chef barde », pluriel *Prifeirdd*) est quelqu'un qui a remporté la chaire<sup>541</sup> ou la couronne de l'*Eisteddfod*. Des membres de l'Ordre des Ovates et de celui des Bardes, et les gagnants des concours de prose ou de poésie des *Eisteddfodau*, peuvent être reçus dans l'Ordre des Druides, illustrant bien cette

---

<sup>539</sup> Encore aujourd'hui, il n'y a pas de traduction en anglais lors des cérémonies, ni vers une autre langue : nous en avons fait l'expérience lors de l'Eisteddfod de Juillet 2017 à Abergavenny.

<sup>540</sup> Le site de l'*Office for National Statistics* nous donne le nombre d'habitants tous les 20 ans et le pourcentages de locuteurs du gallois, chiffres repris par Moya Jones dans son article « Aménagement linguistique et territoires au pays de Galles », paru dans *Lengas*, revue de sociolinguistique, n°63, 2008, en pages 97 à 120, disponibles ici : <https://journals.openedition.org/lengas/1317>. Consulté le 15 janvier 2019. L'auteure met en avant la révolution industrielle et la volonté du gouvernement britannique d'éradiquer le gallois, par le biais de l'école notamment. Si la population augmente, le nombre de galloisants diminue (si la population du pays de Galles est passée de 1519000 en 1891 à 2903000 en 2001, le pourcentage de galloisants est passé de 54,4% à 21%, avec une chute sévère dans les années 1920 - 1930. Les chiffres fournis sont repris sur le site du gouvernement du pays de Galles (<https://gov.wales/welsh-language>. Consulté le 15 janvier 2019), qui y ajoutent les chiffres de 2011 : il y avait 562000 galloisants recensés cette année-là . Le gouvernement gallois a mis en place une action en faveur de la langue, *A million welsh-speakers in 2050*, depuis 2012, afin de favoriser le développement du gallois. Ce qui semble fonctionner, puisque le rapport pour l'année 2017 / 2018 indique une augmentation frisant les 600 000 locuteurs en 2019, ce que devra confirmer le prochain recensement. La Loi sur la langue galloise (*Deddf Iaith Gymraeg*) de 1993 avait permis son développement dans l'administration, mais il a fallu tout de même au gouvernement mettre en place de nouvelles actions afin de confirmer et pérenniser une remontée du nombre de locuteurs (20% des enfants sont scolarisés en gallois - son apprentissage est obligatoire jusqu'à seize ans, par exemple). Le gallois est la seule langue, avec l'anglais, à être officielle dans une des nations du Royaume-Uni. C'est aussi la langue officielle de l'Assemblée Nationale du pays de Galles. Le recensement se faisant tous les dix ans, le dernier a eu lieu en 2021.

<sup>541</sup> En 1926 et 1933, la chaire fut véritablement un fauteuil en bois fabriqué en Chine, à l'orphelinat catholique T'ou-Se-We de Shangai, et à chaque fois financée et offerte par un mécène ami de la Gorsedd, le Dr John Robert Jones : l'art celtique y est absent et, lors de ces eisteddfodau, un bel ouvrage d'art chinois qui est offert au vainqueur de la chaire.

hiérarchisation du mouvement. Morganwg n'a pas porté le titre d'Archi-Druide, mais présidait les cérémonies. Il semble que le titre ne soit apparu qu'en 1832. A sa mort, c'est son fils Taliesin qui s'impose, le *leadership* sur la Gorsedd restant dans la même famille. Il remporte la Chaise du barde en récitant son ode aux Druides, *Y Derwyddon*, en 1834 à Cardiff. A sa mort en 1847 deux membres se positionnent pour asseoir leur influence sur l'assemblée : Evan Davies / Myfyr Morganwg (1801 - 1888), et William Price of Llantrisant (1800 - 1893).

Des Gorseddau se tiennent entre 1819 et 1858 pendant les Eisteddfodau, mais sans réelle forme et organisation commune. Il n'y a pas eu de standardisation des cérémonies. Ce n'est vraiment qu'à partir de 1858 et l'Eisteddfod de Llangollen que la Gorsedd et le comité de l'Eisteddfod font de ce moment « *the National Eisteddfod* ». Ce changement est dû à John Williams / Ab Ithel (1811 - 1862), recteur de Llanymawddwy, et disciple de Iolo Morganwg<sup>542</sup>. La rigueur des anciennes cérémonies laisse place, à Llangollen, à une forme d'excentricité de la part de membres de la Gorsedd : Myfyr Morganwg arborant un « œuf druidique » en pendant de son cou, ou le Dr William Price dans une tenue décorée de lettres se voulant ésotériques et coiffé d'un bonnet en peau de renard. Cela ne remet pas en cause le sérieux de l'ensemble des organisateurs et la première *National Eisteddfod* officielle se déroule trois ans après (1861) à Aberdare.

Le titre d'*Arch-Druid* apparaît de façon formelle et acceptée en 1832, à l'Eisteddfod de Beaumaris, porté par David James / Dewi o Ddyfed (1803 - 1871). Membre actif de l'*Association of Welsh Clergy* dans l'ouest du comté de York, il s'est occupé de défendre les salaires des membres du clergé afin que les pratiquants de la langue galloise restent travailler au pays de Galles. Il a écrit plusieurs ouvrages dont *The patriarchal religion of Britain, or a complete manual of Ancient British Druidism*<sup>543</sup>. S'il obtient ce titre lors du rassemblement, nous n'avons aucune preuve qu'il l'ait conservé plus longtemps. La liste officielle des Archi-Druides commence en 1876, à l'Eisteddfod de Wrexham, avec l'élection de David Griffith / Clwydfardd. Déjà Archi-Druide en 1860, il devient en 1876 « *licensed as Archdruid of the Gorsedd of the Bards of the Isle of Britain* »<sup>544</sup>. Cette officialisation ne permet donc plus d'élire chaque année un nouvel Archi-Druide, celui-ci l'étant à vie. Clwydfardd<sup>545</sup> est donc remplacé à son décès en 1894 par Richard Williams / Hwfa Môn (1823 - 1905). Ministre indépendant du culte, il est né à Anglesey, mais a grandi à Rhos-tre-Hwfa, et a fait

---

<sup>542</sup> C'est lui qui est l'auteur de la publication du *Barddas* par la *Welsh Manuscripts Society* en 1862 : il a choisit des extraits de textes de Iolo Morganwg, afin d'en faire un ouvrage qui lui semblait cohérent afin de diffuser les recherches tant littéraires que métaphysique de son maître.

<sup>543</sup> Rev. James David, *The patriarchal religion of Britain, or a complete manual of Ancient British Druidism*, Whittaker & Co., Londres, 1836. Juste au-dessus de la mention de l'éditeur, l'auteur a écrit « *Truh in opposition to the world* », traduction de la devise de la Gorsedd de l'île de Bretagne, « *Y Gwir y erbyn y Byd* ».

<sup>544</sup> Cité par Miles, *op. cit.* p. 141.

<sup>545</sup> Qui a investi la reine Marie de Roumanie en 1890 à Llandudno sous le nom de Carmen Sylva, puis le Prince de Galles et la princesse en 1894 à Caernarfon.

ses études à Londres avant de revenir au pays de Galles en 1881 comme pasteur, à Llannerch-ey-medd, puis Llangollen. Il a été admis à la Gorsedd en 1849, lors de l'Eisteddfod d'Aberffraw. Son parcours dans la Gorsedd fait sa renommée : vainqueur du Trône en 1862 à Caernarfon, en 1873 à Mold, en 1878 à Birkenhead, il remporte aussi la Couronne à Camarthen en 1867. Il a été élu Archi-Druide en 1894, l'officialisation s'étant faite l'année suivante. Son charisme, son éloquence et l'impression qu'il laissait quand il montait sur la Pierre de Log (ou Logan) en a fait une des références du druidisme de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. C'est lui qui accueille une délégation bretonne à l'Eisteddfod de Cardiff en 1898, puis qui valide la création de la Gorsedd de Bretagne en 1899. Il devient pour les bardes bretons une référence incontournable.

Représentant d'une forme de patriarcat traditionnel, très liée à la couronne britannique, la Gorsedd de Galles a vu ses cérémonies perturbées par les Suffragettes au début du XX<sup>e</sup> siècles : en 1909, lors de l'Eisteddfod de Londres<sup>546</sup>, le Premier Ministre Lloyd Georges, invité par le Poellgor, est la cible d'attaques des militantes pour le vote des femmes, qui, depuis l'entrée de l'Albert Hall où se tenait les festivités, crient des slogans en faveur du vote des femmes<sup>547</sup>. Attaques auxquelles l'Archi-Druide Dyfed<sup>548</sup> ne manqua pas de répondre par un poème dans lequel il émet le souhait de voir ces femmes être emprisonnées<sup>549</sup>. Cela se reproduit en 1912, à l'Eisteddfod d'Exham, encore une fois pendant le discours de Lloyd Georges, qui se positionnait fortement contre le droit de vote des femmes<sup>550</sup>. La foule s'en prend aux manifestantes, les attaquant physiquement : cheveux arrachés, vêtements déchirés<sup>551</sup>.

Les critiques se font entendre et de façon continue : John Rhys (1840 - 1915), premier professeur de celtique à l'université d'Oxford (en 1877), parle de la Gorsedd comme d'un « *antiquarian humbug, positively injurious to the true interests of the Eisteddfod* / une fumisterie antique, franchement injurieuse face à l'intérêt que représente l'Eisteddfod »<sup>552</sup>. « *It is all but child's play* / Ce

---

<sup>546</sup> Yves Berthou, Grand-Druide de Bretagne, y fut invité. C'est Yvonik Le Bodolec qui fut néanmoins le délégué représentant la Bretagne.

<sup>547</sup> Article *L'Eisteddfod de Londres*, dans la « Chronique Celtique », journal *Ar Bobl* du 26 juin 1909. L'article est de Taldir Jaffrennou.

<sup>548</sup> Evan Rees dans le civil, 1850 - 1923. Pasteur calviniste méthodiste, il fut Archi-druide de 1905 à 1923. Il remporta, avant d'accéder à la direction de la Gorsedd de Galles, plusieurs prix aux Eisteddfodau. Pour plus d'informations, voir la page le concernant dans le *Dictionary of Welsh Biography* : <https://biography.wales/article/s-REES-EVA-1850>

<sup>549</sup> Site internet du *Museum of Wales*, page *Historically interesting Eisteddfodau*.

<sup>550</sup> Article *pays de Galles*, dans la « Chronique Celtique », journal *Ar Bobl* du 14 septembre 1912. L'article n'est pas signé.

<sup>551</sup> Site internet du *Museum of Wales*, page *Historically interesting Eisteddfodau*. Consulté le 20 janvier 2019.

<sup>552</sup> Cité sur le site internet du *Museum of Wales*, page *Eisteddfod and Gorsedd join forces*. La traduction est de nous-mêmes. Consulté le 22 janvier 2019.



ne sont que des jeux d'enfant » écrit encore John Morris-Jones (1864 - 1929)<sup>553</sup>, dans un article paru en 1896 dans la revue *Cymru* (il y a écrit une série de cinq articles dans lesquels il met en doute les origines de la Gorsedd).

Mais c'est surtout G.J. Williams qui porte un rude coup à la Gorsedd dans un article de 1922, dans la revue *Y Llenor*<sup>554</sup> : « *a refuge for quackery* », que les bardes sont « *merely useless members of an institution based upon falsehood and upheld through arrogance and ignorance* », et enfin que la Gorsedd est « *a modern institution can be a blessing to a nation* »<sup>555</sup>. Mais la science de G.J. Williams s'efface devant la force de l'imaginaire collectif alimenté par les inventions de Iolo Morganwg, et la Gorsedd connût un succès qui s'est pérennisé.

Néanmoins, la réaction ne s'est pas faite attendre : dès les années 1890, la Gorsedd de Galles rénove ses cérémonies en adoptant des artefacts incluant une forte symbolique, impose des tenues officielles à ses membres, dans un souci d'unité, se dote de *regalia* significatifs. En somme, elle travaille son image tout autant que ses objectifs.

La Gorsedd avait encore essayé quelques critiques dans les années 1970 :

« *The gorsedd is a sort of guild of literati and it provides at 'the national' the ceremonial aspect, the incantations, the robes of white, blue and green, the dancing elves, the sword of peace, the horn of plenty, the sheaf of corn. All the tribes of the world like ritual, badges, medals, strange hats, parades and archaic nomenclature and language ... Wales likes its own pageantry and peacockry.*<sup>556</sup> »

Mais son action culturelle reconnue fit taire ces voix au fil des années.

Pendant la Première Guerre Mondiale, les Eisteddfodau ont lieu, sauf en 1914, l'entrée en guerre et la mobilisation ayant perturbée l'organisation en amont des festivités. Pendant les années de guerre, la Grande Épée ne fut jamais tirée de son fourreau ni aucun appel à la paix pratiqué comme c'est normalement le cas en ouverture de cérémonie<sup>557</sup>.

C'est en 1923 que le Poellgor de la Gorsedd décide que l'archi-druidat ne durerait désormais que quatre ans. Cela empêche à un Archi-Druide d'asseoir trop longtemps son pouvoir, ou, dans le

---

<sup>553</sup> Professeur de gallois à l'*University College of North Wales*, à Bangor.

<sup>554</sup> Revue fondée par le professeur W.Y. Gruffydd (1881 - 1954). Enseignant et poète, c'est une grande figure de la vie littéraire et politique du pays de Galles. Il a été membre du Parlement de 1943 à 1950. *Y Llenor* est édité de 1922 à 1951.

<sup>555</sup> Williams G.J., « *Cyfres y Werin* », in *Y Llenor*, Cardiff, 1922, pp. 71 à 76.

<sup>556</sup> Fishlock Trevor, *Talking of Wales*, Londres, éd. Cassells, 1976, pp.75 et 76.

<sup>557</sup> En 1940 il n'y eut pas d'Eisteddfod puisque les deux villes sélectionnées étaient en zone dangereuse (Bridgend et Aberpennar). Une Eisteddfod sous forme d'émission de radio fut organisée à la place.

cadre d'un jeu de pouvoir, de ne placer à cette responsabilité que des personnes d'un grand âge ne régnant donc que peu de temps. L'Archi-Druide est élu à bulletins secrets par le Poellgor : les officiers de la Gorsedd (ceux qui ont des responsabilités officielles au sein du groupe) et dix-huit membres élus. Le résultat est validé à la Rencontre Annuelle de la Gorsedd (*Annual General Meeting of the Gorsedd*) qui suit l'élection, à l'Eisteddfod. Le nouvel Archi-Druide est installé en grande pompe lors d'une cérémonie.

Le premier à se faire élire est John Cadvan Davies / druide Cadfan : né en 1846 à Llangadfan (comté de Montgomery), il a remporté à plusieurs reprises la Couronne de l'Eisteddfod (Liverpool en 1884, Caernarfon en 1886, Londres en 1887), et a beaucoup écrit sur le pays de Galles. Ce ministre du culte ne reste que quelques mois à ce poste puisqu'il meurt la même année, 1923. Ce n'est donc que son successeur qui va réellement tester cette nouvelle formule, en 1924. Il s'agit du Révérend Elvet Lewis / druide Elfed, lui aussi vainqueur à plusieurs reprises de la Couronne ou du Trône. Il fut aussi le créateur de nombreux chants gallois, démontrant sa maîtrise du gallois et de la métrique poétique.

Autorisée par la couronne britannique, l'Eisteddfod a vu des membres de la famille royale être reçus à la Gorsedd : la Reine Mère Elizabeth et le roi Georges VI furent reçus comme membres de la Gorsedd à l'Eisteddfod de Swansea en 1926, elle sous le nom bardique de Betsi o Efrog furent aussi initiés, à Cardiff, en 1960, la reine Elisabeth II, alors princesse, à l'Eisteddfod de Mountain Ash sous le nom de Elizabeth o Windsor comme ovate d'honneur, et le Prince Philip sous le nom de Philip Meirionnydd. La couronne reconnaît la Gorsedd, autorise les Eisteddfodau, et reconnaît donc la nation galloise, sa langue et sa culture comme partie du Royaume-Uni, inféodée à la reine ou au roi.

La tradition de la Gorsedd va persister au cours du XX<sup>e</sup> siècle, tout en s'adaptant à la Grande-Bretagne contemporaine. C'est ainsi que les Eisteddfodau sont devenues des vitrines de la culture galloise : y sont présents de nombreux acteurs culturels comme les clubs d'archéologie, des écoles de musique, les universités, mais aussi les clubs de rugby par exemple.

Chaque année, la Gorsedd de Bretagne envoie des représentants à l'Eisteddfod. Cette petite délégation est parfois complétée par des artistes, des sympathisants ou plus rarement des chercheurs<sup>558</sup>.

Depuis 1932, il n'y a que les vainqueurs de la Couronne ou du Trône qui peuvent prétendre à

---

<sup>558</sup> Nous avons pu accompagner le duo représentant la Gorsedd de Bretagne, en juillet 2017, à l'Eisteddfod d'Abergavenny, en compagnie de Gweltaz ar Fur, ancien barde de la Gorsedd. Nous avons pu nous y entretenir avec l'Archi-Druide Geraint Llyfon (de son nom civil Geraint Lloyd Owen).

l'archi-druidicat. En 2001 a été décidé d'inclure à cette élite les vainqueurs de la Médaille de la Prose (*Prose Medal*). Signe de cette émulation, l'élection d'une femme à la tête de la Gorsedd, Christine James (2013 - 2016), vainqueur de cette Médaille de la Prose en 2005, mais surtout ayant appris le gallois, n'étant pas galloisante de naissance.

En 2019, la Gorsedd de l'Île de Bretagne a changé son nom en Gorsedd du pays de Galles (*Gorsedd Wales*).

## II Les origines française et bretonne du mouvement bardique et druidique de Bretagne

L'apparition du bardisme en Bretagne, de concert avec la création du premier parti politique breton, est l'aboutissement d'un processus commencé à la fin du XV<sup>e</sup> siècle : il s'agit de mettre en avant la culture, la langue, la littérature bretonne. Et par là, investir aussi le champ politique. L'aspect « druidique », dans la sens sacerdotale du terme, n'apparaît que bien plus tard, même si le terme est utilisé autant par les Gallois que par les Bretons, pour se qualifier. Il existe, dès le départ, une confusion entre les vocables.

C'est dans le cadre d'une France en construction que naît le mouvement politique et culturel breton. Les dirigeants cherchent l'unité des diverses populations de ce territoire de plus en plus défini par l'État, ce dernier s'affirmant comme « nation » nouvelle, donnant une définition renouvelée au terme et marginalisant de la sorte les anciennes nations traditionnelles : il s'agit de créer une nouvelle forme d'unité, administrative et étatique côté français, culturelle et linguistique côté breton, autour d'une langue, d'une histoire, d'ancêtres et de traditions qui seraient communs à une population ou des peuples différents vivant dans des frontières définies.

La Bretagne, seul territoire continental où se parle une langue celtique, fait l'objet, dans ce nouveau contexte de redéfinition de la nation<sup>559</sup>, d'une construction d'une image adossée à une idéologie catalysant l'imagerie romantique celtique : l'origine plus ou moins mythique d'un peuple, une langue première ayant plus ou moins influencé celles pratiquées en ce temps, un territoire fluctuant au rythme des légendes tout autant que de l'histoire, un détournement des sciences au

---

<sup>559</sup> Le dictionnaire Larousse de la langue française donne la définition suivante de la « nation » : « Ensemble des êtres humains vivant dans un même territoire, ayant une communauté d'origine, d'histoire, de culture, de traditions, parfois de langue, et constituant une communauté politique. Entité abstraite, collective et indivisible, distincte des individus qui la composent et titulaire de la souveraineté ». Ce ne fut pas toujours le cas. Sieyès, en 1789, dit de la toute jeune nation française qu'elle est une « personne juridique constituée par l'ensemble des individus composant l'État » (cité dans le *Dictionnaire historique de la langue française*, Rey Alain (dir.), éd. Le Robert, 2012). C'est là une des deux définitions de base de la nation : celle du « vivre ensemble » dans un cadre juridique, l'état-nation. L'autre est apparue en Allemagne, sous la plume de Fichte (1762 - 1814), entre autres, pour qui la nation est un ensemble de concepts définissant un groupe : un territoire, une langue, une histoire, voire une religion, et une origine commune. Il met aussi en avant la place du peuple dans cette définition. Ernest Renan, en 1862, dans sa conférence « Qu'est-ce qu'une nation ? » indique qu'elle est le résultat de l'histoire : « une âme, un principe spirituel ». La Révolution française a donné une définition de la « nation » découlant de l'histoire. « Vive la nation ! » signifie bien qu'il y a eu évolution : la monarchie n'est plus, et les peuples de l'ancien royaume (comme les différentes catégories sociales) se trouvent, de gré ou de force, rassemblés sous cette nouvelle appellation, la nation. Celle-ci peut avoir une fin : Renan, dans la conférence citée ci-dessus, le mentionne ainsi : « les nations ne sont pas quelque chose d'éternel. Elles ont commencé, elles finiront. La confédération européenne, probablement, les remplacera ». Le terme « nation » n'a pas de définition juridique : c'est l'État français qui est défini comme personne morale, la Nation étant l'ensemble des citoyens détenant la puissance politique par le biais d'élection de leurs représentants.

profit d'une idéologie en construction, une redéfinition de la tradition populaire par des érudits, toujours au service de leur recherche identitaire.

Néanmoins, l'ouverture et la volonté d'être reconnu comme peuple et / ou nation, pour les érudits et militants bretons, se fait par la reconnaissance des autres populations considérées comme celtiques, elles aussi n'ayant pas ou peu de reconnaissance de la part de l'État qui les administre, Gallois et Irlandais en premier lieu, exemples qui serviront de supports à des militants bretons en recherche de repères et de racines, qui construisent une vision basée sur la fraternité et la communauté originelle entre ces peuples celtiques. Le terreau du bardisme breton (partie d'une celtomanie, fille d'une gallomanie datant déjà de plusieurs siècles) se trouve ainsi à la fois dans l'affirmation culturelle galloise et dans la mise en avant de particularismes bretons.

Les bardes modernes considèrent que la « tradition druidique » a été conservée, tout ou partie, et transmise par la tradition orale (contes et légendes, chants) et populaire (fêtes locales, pardons, croyances diverses) au fil des siècles. Ainsi, le druidisme (ici dans le sens de tout ce qui concerne les druides antiques, mais aussi ceux s'affirmant tels à partir du début du XVIII<sup>e</sup> siècle) ne peut que s'affirmer par une redécouverte de ce qui a été transporté par une tradition bardique ; celle-ci renferme, selon les pratiquants, l'ancien savoir des druides. Le bardisme serait donc le chemin emprunté pour arriver au druidisme. Par facilité, ce dernier terme a été généralisé, mais c'est pourtant une tradition littéraire qui se met en place, au début de ce mouvement breton, non pas une tradition spirituelle, même si des rituels sont organisés<sup>560</sup>. Les druidistes sont avant tout des bardes : ils n'ont rien des prérogatives spirituelles et politiques des druides antiques, mais tiennent plus du conteur, de l'auteur ou du chanteur. L'aspect proprement spirituel, « druidique », vient de l'étude des textes anciens, des interprétations de ceux-ci, et d'une tentative d'exégèse tardive. Les Triades galloises font force de loi, comme nous le verrons. Les textes médiévaux irlandais et gallois, quant à eux, font référence, mais à travers des interprétations, toujours dans le but d'argumenter en faveur d'une idéologie, d'un objectif politique ou constituant l'assise d'un groupe, d'une ligne de conduite ou de croyance.

Le « bardisme » définit donc une première période du phénomène en Bretagne. La période

---

<sup>560</sup> Charles Picquenard, un des membres fondateurs de la Gorsedd de Bretagne, après quelques années à porter la saie, pose la question de la transmission de la tradition et interroge sur la terminologie. Les spéculations sur le sujet ne concernent finalement qu'une poignée de bardes et druides, la majorité se contentant de l'aspect culturel de la Gorsedd, oscillant entre les diverses tendances politiques, laissant de côté les aspects historiques, philosophiques et spirituels. « Le néo-druidisme, 2<sup>e</sup> chapitre, Les doctrines bardiques procèdent-elles d'une tradition ininterrompue de l'Antiquité au Néo-druidisme ? », *Revue de Bretagne*, volume XLI, Vannes / Paris, Lafolye Frères éditeurs, 1909. L'auteur mentionne bien les arrangements pris par ceux l'ayant précédé à propos des textes anciens, leurs traductions et interprétations, se basant notamment sur les travaux de G. Dottin et J. Loth, tous deux critiques sur ce que Iolo Morganwg, entre autres, a transmis (p. 197).

druidique, telle que nous la définirons, commence avec l'effacement progressif de cet aspect bardique, littéraire, pour se tourner vers un début de réelle réflexion spirituelle et religieuse, certes déjà en place dans quelques rares esprits dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Quant à l'évolution qui revigore le mouvement dans les années 1980, elle est essentiellement due à un renouveau dans le fonctionnement de la Gorsedd tout d'abord, puis la mise en place par son Grand-Druide en 1983 de nouveaux rituels, de nouvelles cérémonies, de nouvelles références, l'ensemble étant repris par les autres groupes bretons revendiquant cette forme de spiritualité. Si le terme de « néo-druidisme » est régulièrement avancé pour qualifier cette phase de la vie du mouvement druidique (illustrée par un renouveau, ou l'injection de nouveautés dans un mouvement moribond en ces années), nous lui préférons celui de « renouvellement » du druidisme, le druidisme étant lui-même un mouvement religieux ou spirituel apparu au début du XVII<sup>e</sup> siècle, non pas une reprise ou une continuation de ce que pratiquaient les druides de l'Antiquité.

Relevons encore que la création de la Gorsedd de Bretagne se fait sous l'égide de la Gorsedd de Galles, dans la tradition des sociétés initiatiques et ésotériques : s'il y a initiation, il y a différents niveaux dans l'organisation du groupe. Ainsi, il faut être barde avant d'être druide : on attend du futur druide qu'il étudie les textes bardiques pour en extraire et comprendre la substantifique moelle druidique et atteindre ainsi un niveau supérieur de savoir, de conscience. Cet aspect initiatique et hiérarchique perdure encore dans la majorité des groupes, la Gorsedd ayant développé une horizontalité des fonctions : druides, bardes et ovates ayant des prérogatives définies et toutes utiles dans les rituels et le fonctionnement du groupe. Ainsi, un barde peut l'être toute sa vie, sans devenir druide. En cela, et paradoxalement, ce fonctionnement les rapproche d'une répartition des prérogatives sacerdotales et littéraires dans l'Antiquité gauloise.

## 1. Celtisme et bretonisme

Le développement des Clubs et des sociétés secrètes, la recherche d'une nouvelle forme de spiritualité détachée des dogmes judéo-chrétiens en Angleterre et ailleurs en Europe, se teintent d'un attrait pour tout ce qui touche aux Celtes, aux Germains et aux autres peuples du Nord de l'Occident antique : ce que l'on sait ou que l'on imagine d'eux, de leur culture, de leurs traditions, de leurs croyances. Ces questions sur les origines des peuples d'Europe viennent donc compléter le champ de recherche et de réflexions des sociétés savantes occidentales. La « celtomanie »<sup>561</sup> se fait précéder de la « gallomanie », tributaire des aléas géopolitiques européens : il s'agit de construire, dès la fin du XV<sup>e</sup> siècle, l'ancêtre d'un État-nation dans le Royaume de France, mais aussi dans les autres puissances d'Europe. Pour cela, l'usage de l'Histoire est nécessaire, arrangée ou déformée s'il le faut, au profit d'une idéologie nationale. C'est à cette période que nous trouvons l'origine de recherches de plus en plus sérieuses sur les Gaulois, puis, plus largement, sur les Celtes. De la Gallomanie centrée sur les Gaulois, la Celtomanie va, quant à elle, élargir son champ d'études, afin d'étayer les revendications identitaires des intellectuels bretons d'une part, mais aussi de montrer l'aspect interceltique des relations anciennes des peuples, dépassant les clivages politiques et culturels contemporains et les frontières construites au gré des aléas de l'Histoire : l'idée d'une éternité des peuples face à d'éphémères frontières traverse les recherches, comme celle de la transmission d'une tradition celtique antique, infra-étatiques.

Mais s'il n'y a pas d'héritage spirituel transmis depuis l'Antiquité et de tradition druidique s'étant perpétuée au fil des siècles, il y a bien la transmission de concepts intellectuels et religieux issus de l'étude des sources concernant les Celtes et Gaulois tout d'abord, l'histoire de la Bretagne et de sa culture ensuite : transmission d'une tradition non pas antique et qui serait parvenue intacte jusqu'à nous, mais une tradition issue de l'interprétation des données antiques par les chercheurs et pratiquants du bardo-druidisme, l'invention d'une tradition, apparue au XVI<sup>e</sup> siècle, en perpétuelle évolution, changeante au cours des quatre derniers siècles, en fonction des contextes et des groupes qui s'en emparent.

---

<sup>561</sup> Bernard Tanguy, dans son livre *Aux origines du nationalisme breton*, tome 1, Paris, éd. 10/18, 1977, p. 249, insiste sur l'aspect méprisant du terme : « ceux que, dédaigneusement, par désaveu de paternité, leurs successeurs appelleront les celtomanes. Trop prompts à ne retenir que leurs extravagances, ils sacrifieront, allègrement et expéditivement, comme élucubrations, leurs travaux sur l'autel de la science. »

## 1- De l'utilisation des Celtes dans les conflits historiographiques (XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup>)

Un concept du peuplement du monde par les fils de Noé est présenté par le moine italien Giovanni Nanni (ou Annius de Viterbe, 1432 - 1502), dans ses *Antiquitatum variarum*<sup>562</sup>, publiés en 1498 à Rome : Japhet serait parti vers l'occident. Les fils de celui-ci seraient des patriarches des peuples européens : Samotes pour les Gaulois, Thuyscon pour les Germains, Gomerus pour les Latins. Cela met en avant l'importance de l'usage des écrits des Anciens grecs et latins, que pratique déjà Nanni. Toutes ces théories sur l'origine des peuples, leur ancienneté, par des études linguistiques, vont aussi servir les ambitions politiques et les antagonismes des états européens. Ainsi, la littérature sur le sujet va se développer au XVI<sup>e</sup> siècle, les érudits jouant à se contredire les uns les autres, dans le but d'élever un argumentaire servant à une construction identitaire momentanée, elle-même dépendant du pouvoir en place et de l'idéologie véhiculée par ce dernier.

Guillaume Paradin (1510 - 1590) publie en 1542 *De antiquo statu Burgundiae*<sup>563</sup> et y affirme que les Gaulois parlaient une langue germanique. Guillaume Postel (1510 - 1581) lui réplique en 1552 dans son *Apologie de la Gaule contre les malevoles escripvains, qui d'icelle ont mal ou negligentement escript, et en après les tres anciens droictz du peuple Gallique, et de ses princes*<sup>564</sup>, reprochant aussi au passage à l'historien de François 1<sup>er</sup> de n'avoir fait commencer l'histoire de la France qu'avec la royauté franque<sup>565</sup>. Il finit par affirmer que l'origine des Francs est gauloise, et que ceux-ci ont migré outre-Rhin avant de revenir sur leur terre originelle. Méthodes et réalités scientifiques commencent à se dégager : Beatus Rhenanus (1485 - 1547), dans son *Rerum germanicum libri tres*<sup>566</sup>, paru à Bâle en 1531, y reconnaît que le gaulois et le germanique sont deux langues différentes, mais aussi que le gaulois et la langue de l'île de Bretagne sont les mêmes. L'argument sera renforcé par le grammairien Pierre de la Ramée (ou Ramus, 1515 - 1572), en 1559, qui précise encore que le gaulois est parent de l'armoricain et du gallois, dans son *Liber de moribus veterum Gallorum*<sup>567</sup>. Les études linguistiques se poursuivent avec le *Franco-Gallia*<sup>568</sup> du protestant François Hotman de la Tour (1524 - 1590), en 1573, dans lequel l'auteur mentionne que la langue de Basse-Bretagne est issue de la langue gauloise. L'anglais William Camden (1551 - 1623), dans son

---

<sup>562</sup> Nanni Giovanni, *Antiquitatum variarum*, XVII vol., Venise, Bernardo Benali, 1498. Le site de la Bnf précise que c'est une « collation de prétendus textes anciens retrouvés ».

<sup>563</sup> Paradin Guillaume, *De antiquo statu Burgundiae*, 1542

<sup>564</sup> Postel Guillaume, *Apologie de la Gaule contre les malevoles escripvains, qui d'icelle ont mal ou negligentement escript, et en après les tres anciens droictz du peuple Gallique, et de ses princes*, 1552.

<sup>565</sup> Tanguy Bernard, *Aux origines du nationalisme breton*, op. cit., p. 249 et suivantes.

<sup>566</sup> Rhenanus Beatus, *Rerum germanicum libri tres*, Bâle, Imp. Froben, 1531.

<sup>567</sup> Ramus (Pierre de la Ramée), *Liber de moribus veterum Gallorum*, 1559.

<sup>568</sup> Hotman de la Tour François, *Franco-Gallia*, 1573.



*Britannia*<sup>569</sup>, parue en 1586, fait un lien entre le gallois et le gaulois<sup>570</sup> au paragraphe 18 de sa description de l'île de Bretagne :

« *that this soundeth rather to a truth, and that our Britans are the very of-spring of the Gaulois*<sup>571</sup>, *me thinks I am able to prove by the name, site, religion, maners and language: by all which the most ancient Gaules and Britaines have beene, as it were, in some mutuall societie linked together* ».

Le Hollandais Boxhorn (Marcus Zuerius van Boxhorn, 1602 - 1653) dans son *Originum Galliarum Liber*<sup>572</sup>, paru à titre posthume un an après son décès, reprend Tacite, en introduction de son lexique, par un passage tiré de la *Vita Agricola* : « *Britanni proximi gallis et similes sunt ; seu durante originis vi...* <sup>573</sup> ». Néanmoins, dans le premier chapitre de l'ouvrage, il insistait sur le fait que le gaulois et le celtique insulaire sont bien distincts, tout en ayant une parenté.

Mais l'idéal politique des grands d'Europe vient à bout des recherches érudites : sous Louis XIV, l'historiographe du roi, François Eudes de Mézeray (1610 - 1683) met en avant la fraternité des Francs et des Gaulois, dans son *Abrégé chronologique de l'histoire de France*, paru en 1668<sup>574</sup>. Il récidive avec son *Histoire de France avant Clovis* en 1696<sup>575</sup>, servant les idéaux de la monarchie, dans une tentative d'unification de ce qui était vu comme les différentes composantes des peuples du royaume de France<sup>576</sup>.

Leibniz (1646 - 1716) reprit ces théories linguistiques (notamment celles de Boxhorn), à la recherche de la langue originelle, et anticipe les études celtiques outre-Rhin du XIX<sup>e</sup> siècle : c'est lui qui mit en évidence les archaïsmes de l'irlandais sur le gallois, qui chercha à trouver des liens anciens entre les langues celtiques et germaniques, axant ses réflexions sur une recherche d'origine commune des langues européennes<sup>577</sup>. Il abandonne cependant, à la fin de sa vie, l'idée d'un seul

<sup>569</sup> Camden William, *Britannia*, 1586.

<sup>570</sup> L'ouvrage, en latin, connut cinq rééditions, ce qui illustre son succès. La méthode chorographique de William Camden permettait d'avoir une vue d'ensemble sur les îles britanniques : études des paysages, géographie, histoire, antiquités (dans le sens de traces archéologiques et monuments anciens). L'ouvrage est disponible en version anglaise sur ce site : <http://www.philological.bham.ac.uk/cambrit/fronteng.html>

<sup>571</sup> Mot en français dans le texte d'origine. William Camden argumente en faveur d'une descendance des Gaulois et des Gallois (Cymri) de Gomer, petit-fils de Noé. « *Now that the Gaules were called Gomeri, Josephus and Zonaras (as I said) do jointly prove. That the were named also Cimbri may be gathered out of Cicero and Appian* ». Selon lui, les Bretons d'Armorique migrant au-delà de la Manche auraient donné le nom de Bretagne à l'île.

<sup>572</sup> Titre complet : *Originum Gallicarum liber. In quo veteris et nobilissimae Gallorum gentis origines, antiquitates, mores, lingua et alia eruuntur et illustrantur. Cui accedit antiquae linguae Britannicae lexicon Britannico-Latinum, cum adiectis et insertis eiusdem authoris Adagiis Britannicis sapientiae veterum Druidum reliquiis et aliis antiquitatis Britannicae Gallicaeque nonnullis monumentis*, 2 vol., Amsterdam, apud Ioannem Ianssonium, 1654. Le lexique « brito-latin » est un dictionnaire gallois-latin.

<sup>573</sup> Van Boxhorn Marcus, *Originum Gallicanum Liber*; *op. cit.*, p. 120.

<sup>574</sup> De Mézeray François Eudes, *Abrégé chronologique de l'histoire de France*, Paris, 1668. Seconde édition : Amsterdam, 1673, pp. 4 et 5.

<sup>575</sup> De Mézeray François Eude, *Histoire de France avant Clovis*, Paris, 1696.

<sup>576</sup> De Mézeray écrit, à propos de la période allant du III<sup>e</sup> au V<sup>e</sup> siècle, que « la Nation Française était divisée en plusieurs peuples », *ibid.*, p.5.

<sup>577</sup> Il a créé un tableau en 1710, à propos de la *Ursprache* (langue originelle), où deux grandes branches de langues

groupe linguistique européen<sup>578</sup>.

Dans son *Histoire de Bretagne*, parue en 1582, Bertrand D'Argentré (1519 - 1590)<sup>579</sup> tente de démontrer que les Bretons d'Armorique n'ont pas la même origine que les Gaulois, qu'ils sont issus d'un peuplement d'origine insulaire, donc bien plus liés au pays de Galles, à la Cornouailles, qu'à la France. Ayant pris position contre le Traité d'Union de 1532 (à l'opposé de son père qui fut artisan de ce Traité), il argumente donc contre une origine Troyenne des Bretons (Brutus, héros de la Guerre de Troie, a été perçu par certains auteurs et érudits de leurs temps comme un ancêtre des Bretons : avoir une ascendance grecque ou biblique relevait le prestige d'un peuple face aux autres<sup>580</sup>. D'Argentré souhaite faire usage d'une origine gauloise des Bretons, ne pas en laisser l'honneur au Royaume de France, qui en faisait usage politiquement comme culturellement : il n'y a pas que les Grecs de l'Antiquité qui ont donné des œuvres monumentales, les Gaulois aussi. Surtout, les historiens les reconnaissent alors comme antérieurs aux Germains. Il fallait forger une origine « nationale », socle de l'absolutisme naissant dans le royaume. La langue même des Gaulois devint un intérêt pour la recherche mais faute de traces archéologiques et de témoignages concrets, celle-ci fut, au même titre que d'autres langues occidentales, au centre de débats sur la primauté d'une langue sur les autres, à grands recours d'arguments bibliques sur la descendance de Noé : l'affirmation d'une origine antédiluvienne, qui en ferait une langue plus pure et plus vertueuse que les autres<sup>581</sup>. Pourtant non-bretonnant, D'Argentré utilise la langue comme argument premier, mettant en avant que des mots bretons, proches du gallois, sont d'origine gauloise puisque la langue de la Gaule se serait exportée en île de Bretagne, mettant donc la linguistique et l'histoire au service d'une idéologie politique : prouver l'ancienneté de la noblesse bretonne, surtout son antériorité, sur la noblesse française. Les Bretons de son temps sont donc descendants des peuples restés en Armorique depuis l'Antiquité et des Bretons ayant migré en Armorique entre le V<sup>e</sup> et le VIII<sup>e</sup> siècle : ils sont donc à la fois plus « gaulois » que les Français, et en même temps liés aux autres Celtes d'Europe.

D'Argentré ouvre là un chapitre de l'histoire idéologique bretonne et une nouvelle construction

---

apparaissent : la « japhétique » pour le nord-ouest de l'Asie et l'Europe, se divise entre les langues scythes (turc, grec, slave, finnois) et celtiques (germain et langues celtiques). L'autre branche concerne les langues « aramiques », pour le sud-ouest de l'Asie et l'Afrique.

<sup>578</sup> Bélaval Yvon, *Leibniz : initiation à sa philosophie*, Paris, éd. Vrin, 1962, réédition 2005. Au sujet de cette carte linguistique : p. 233.

<sup>579</sup> Bertrand D'Argentré, 1519 – 1590. Voir les annexes biographiques.

<sup>580</sup> Rio Joseph, *Mythes fondateurs de la Bretagne*, Rennes, éd. Ouest-France, coll. De mémoire d'hommes, 2000, chap. 1.

<sup>581</sup> Sur les enjeux de légitimité politique, par arguments linguistiques interposés, voir Morvan Malo : « Régimes d'origination » et « archéonymie » : des notions pour rendre compte de la resémantisation du terme « Celtes » ?, *In* Coumert Magali, Bouget Hélène, *Histoire de Bretagne 6. Quel Moyen-Age ? La recherche en question*, 6, CRBC. Ces arguments vont servir, par la suite, à « épurer » le breton de toutes les influences françaises, à le « re-celtiser ».

historiographique : la représentation identitaire construite ici est la somme d'arguments ethno-génétiques (selon lui, ce peuple vit sur ce territoire depuis des temps immémoriaux - au XVI<sup>e</sup> siècle, en Europe, toutes les nations le font) et de spéculations sur la langue bretonne (spécificité affirmée face à une culture française de plus en plus prégnante).

L'aspect politique du celtisme naissant est ici primordial : ce sont les États de Bretagne qui lui commandent une *Histoire de Bretagne*, suite aux contestations des nouveaux impôts mis en place par le roi de France en 1577. Le but est bien de trouver des arguments historiques profonds face à une contestation politique. L'œuvre paraît entre 1580 et 1582. L'ouvrage est censuré par Henri III et ne peut reparaître qu'en 1588 avec plusieurs parties remaniées, et d'autres littéralement effacées (ou plutôt, noircies) : le texte est expurgé de tout ce qui remet en cause la domination de la couronne de France sur le Duché de Bretagne<sup>582</sup>. Néanmoins, des copies du texte originel se vendent clandestinement, mais avec la couverture de la version autorisée par la monarchie française.

L'intérêt retomba cependant les décennies suivantes, le pouvoir royal s'intéressant plus à sa propre généalogie qu'à l'origine des peuples, ayant tout de même autorisé un écrit pour contrer les idées de D'Argentré : le livre de Nicolas Vignier, directement mandaté par Henri III, *Traité de l'ancien état de la petite Bretagne et du droit de la couronne de France sur icelle*, paraît en 1619.

L'engouement revint avec l'apparition de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, et les écrits laissés par quelques érudits au sujet des Gaulois, des origines des Bretons et des études sur les langues européennes. La Bretagne est alors vue comme une terre propice à ce travail, territoire où est encore parlée une langue celtique. Mais plus généralement, comme le fit Dom Pezron (1640 - 1710)<sup>583</sup> dans *Antiquité de la nation et de la langue des Celtes autrement appelez Gaulois*<sup>584</sup>, en 1703, il s'agit de chercher l'origine de la France dans une antique nation celtique ou gauloise<sup>585</sup>. Encore marqué par les théories des siècles précédents, le cistercien s'est efforcé de rattacher les Gaulois païens à la Genèse (ce sont pour lui des descendants de Gomer, petit-fils de Noé) et aux Grecs de l'Antiquité, puisque ces derniers descendaient des Titans qui étaient des Celtes, selon

---

<sup>582</sup> A ce sujet, voir Kerhervé Jean, « Écriture et réécriture de l'histoire dans l'*Histoire de Bretagne* de Bertrand D'Argentré, l'exemple du livre XII », dans l'ouvrage collectif dirigé par Noël-Yves Tonnerre, *Chroniqueurs et historiens de la Bretagne du Moyen-Age au milieu du XX<sup>e</sup> siècle*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2001, pp. 77 à 109.

<sup>583</sup> Dom Pezron (1640 – 1710). Voir les annexes biographiques.

<sup>584</sup> Dom Pezron, *Antiquité de la nation et de la langue des Celtes autrement appelez Gaulois*, Paris, chez Jean Boudot, imprimeur du Roi, 1703.

<sup>585</sup> La confusion existe encore à l'époque entre Celtes et Gaulois, la recherche scientifique n'était pas assez avancée pour définir de façon plus précise l'un et l'autre terme. Les Britanniques favorisent le terme de « Celtes », puisqu'ils ne s'affirment pas « Gaulois », cela étant revendiqué par les historiens français et bretons.

l'auteur<sup>586</sup>. Il précise même que leur langue est celle que parlait Gomer<sup>587</sup>, puis celle utilisée par les Bretons du temps de César : ce serait la langue-mère de l'humanité, « ...cette langue si ancienne est celle que parlent encore aujourd'hui les Bretons de France, & les Galois d'Angleterre<sup>588</sup> ». Il pensait ainsi faire « plaisir à ma Nation, [...], lui montrer son berceau, en montant jusqu'aux premiers lieux, & même jusqu'aux premiers Auteurs de son origine<sup>589</sup> ».

Les autorités ecclésiastiques vont s'en mêler, essentiellement après 1714 et l'intervention de Nicolas Fréret<sup>590</sup> à l'Académie des Inscriptions, intitulée *L'Origine des Français*. Il y avance que les Francs n'étaient qu'une ligue de peuples de basse-Germanie, formée au III<sup>e</sup> siècle, que ce sont bien des Germains. Selon lui, « Frank » ne veut pas dire « libre » : cette traduction est une interprétation *a posteriori*, ajoutant que ceux-ci n'étaient pas les descendants libres de Grecs ou de Troyens, ayant conservé leur civilisation en terres barbares, théorie encore acceptée à l'époque. Levée de boucliers de l'abbé de Vertot, indigné par ces théories : au-delà d'une lettre envoyée au roi, qui amena Fréret six mois à la Bastille, l'abbé publia un nouvel ouvrage sous son vrai nom (René Aubert), en 1720 : *Histoire critique de l'établissement des Bretons dans les Gaules et de leur dépendance des rois et ducs de Normandie*. Il était déjà l'auteur d'un *Traité historique de la mouvance de Bretagne*<sup>591</sup>, paru en 1710.

L'abbé, par ses écrits, réfute toutes les thèses de Dom Lobineau<sup>592</sup>, parues en 1707 dans les *Preuves*, faisant suite au premier tome de son *Histoire de Bretagne*. Dom Lobineau y affirmait que les Bretons vinrent en Armorique s'établir sous la direction du tyran Maxime en 383, et qu'une autre vague migratoire, en 460, est due à l'invasion saxonne de l'île de Bretagne. Il réfute aussi l'idée que Conan Meriadec fut le premier roi de Bretagne. Affirmer que des Bretons s'établirent dans l'ancienne Gaule avant Clovis et les Francs leur donnent un avantage dans d'éventuelles revendications politiques et territoriales, réfutant donc l'idée que la mouvance de Bretagne revient à la France. Ce sujet sensible mit à l'épreuve la méthodologie scientifique des uns et des autres. Finalement, la hiérarchie de Dom Lobineau lui imposa de ne plus répondre à l'abbé de Vertot.

Puis Dom Morice<sup>593</sup> en 1736, dans une autre *Histoire de Bretagne*, mit en avant lui aussi les origines particulières des Bretons tout en les incluant au reste de la Gaule Celtique. À l'instar de

---

<sup>586</sup> Dom Pezron, *op. cit*, p.6 de la préface.

<sup>587</sup> *Ibid.* p. 184.

<sup>588</sup> *Ibid.*, pp. 17 et 18 de la préface.

<sup>589</sup> *Ibid.*, p.2 de la préface.

<sup>590</sup> Nicolas Fréret, 1688 - 1749. Voir les annexes biographiques.

<sup>591</sup> Aubert René, dit l'abbé de Vertot, *Traité historique de la mouvance de Bretagne*, 1710. *Histoire critique de l'établissement des Bretons dans les Gaules et de leur dépendance des rois et ducs de Normandie*, 1720.

<sup>592</sup> Guy Alexis Lobineau, dit « Dom Lobineau », 1667 - 1727. Voir les annexes biographiques.

<sup>593</sup> Pierre-Hyacinthe Morice de Beaubois, dit Dom Morice, 1693 - 1750. Voir les annexes biographiques.

Dom Lobineau, il fit un usage excessif du « celto-breton » : avec le gallois, cette langue permettrait d'expliquer la toponymie d'une grande partie de la France de leur temps. Si l'argument semble parfait, ce n'est que parce que l'origine de ces noms remontent pour la plupart à la Gaule antique, non pas parce que c'est la langue la plus ancienne, d'origine divine qui plus est. L'intérêt pour les origines des Bretons et des Celtes en général dépasse les frontières bretonnes, et de nombreux érudits européens se mettent de façon sérieuse à hypothéquer sur ce peuple antique qu'ils aimeraient voir aussi intéressant que les Grecs et les Romains.

De nombreuses publications sur les Celtes voient le jour au XVIII<sup>e</sup> siècle : une centaine de titres sur le sujet sont publiés, annonçant un siècle suivant bien plus riche encore. Une partie de ces publications couvre le sujet par la géographie historique, d'autres par la linguistique (la langue celtique serait la langue-mère de toutes les autres, le rôle joué par la langue gauloise dans la construction de la langue française, sont des sujets centraux), ou encore par l'aspect spirituel de la culture celte (Pelloutier puis Foucher en font la religion-mère de toutes les autres). Les portes d'entrée de ce très large sujet laissent passer des polémiques qui oscillent entre érudition et science d'un côté (qui s'intéressent plus à la Gaule romaine, donc à travers une géographie et une période définies), croyances et celtomanie naissante de l'autre (dont les sujets d'études, observés par le prisme d'un pré-romantisme, ont des contours historiques et géographiques flous).

Colbert (1619 - 1683), en 1676<sup>594</sup>, avait souhaité la création d'un recueil des historiens de France et insiste pour que la Gaule y ait une place de choix. Ce projet, maintes fois reporté, voit le jour en 1738, sous la plume de Dom Rivet, un bénédictin, sous le nom de *Recueil des historiens des Gaules et de la France*, couvrant la période gauloise qui se termine, pour l'auteur, avec l'avènement de Clovis. L'Académie des Inscriptions et Belles Lettres renouvela tout de même les connaissances, dans un esprit plus éclairé, mais aux objectifs politiques affirmés, comme celui de trouver un passé légitimant une histoire que le pouvoir voulait « nationale ».

Les Gaulois, encore une fois, servent d'argument ultime. Dans les années 1730 apparaît la « querelle des races » : la noblesse franque rejette une origine gauloise du concept de « France ». Le comte de Boulainvilliers, Henri (1658 - 1722), dans un ouvrage publié à titre posthume en 1732<sup>595</sup>,

---

<sup>594</sup> Il est à ce moment-là secrétaire d'État de la maison du roi et y rattache le secrétariat de la Marine (depuis 1669), et a, dans ses multiples charges, celle de la culture. Il crée l'Académie royale des sciences en 1666, puis est élu à l'Académie française en 1667, année où il fonde aussi l'Observatoire de Paris. Réformant l'économie du royaume de France avec le mercantilisme, afin d'accentuer son pouvoir économique, c'est lui qui donne un statut juridique aux esclaves à travers le « Code Noir » (*Édit royal de mars 1685 touchant à la police des îles de l'Amérique française*, Paris, chez Saugrain, 1718) et économique à travers l'éphémère Compagnie des Indes (1664 - 1674). C'est avec cet esprit novateur et de mise en avant de la puissance du Royaume de France que Colbert souhaite la création d'une unité des peuples à travers une origine gauloise commune, appuyant aussi le pouvoir du roi.

<sup>595</sup> *Essais sur la noblesse de France, contenant une dissertation sur son origine & abaissement*, s.n., Amsterdam, 1732.

affirmait que la noblesse franque dirigeait depuis des siècles puisque les Francs ont été vainqueurs des Gaulois à la fin de l'Antiquité, ceux-ci devenant sujets des premiers<sup>596</sup>. Dans le camp adverse, soutenu par l'Abbé Dubois (1656 - 1723)<sup>597</sup>, il est avancé que les Gaulois ne furent pas vaincus, ni devenus sujets des Francs, mais que ceux-ci étaient bien au fondement de l'État français, en tant que peuple vivant sur ce territoire depuis des temps immémoriaux : ils étaient donc là bien avant ces Francs, qui plus est, sont d'origine germanique<sup>598</sup>. Nous retrouvons ces arguments à la Révolution française, où le peuple révolté est identifié aux Gaulois et prend sa revanche face à la noblesse identifiée aux Francs. Ainsi, jusqu'au cœur des événements révolutionnaires parisiens de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, cette question des origines gauloises, bretonnes et franques, amène des débats : la noblesse serait issue des Francs, conquérants des Gaulois, dont serait issu le peuple. L'abbé Sieyès (1748 - 1836), mêlant classes sociales et origines ethniques, souhaita même que ces descendants des conquérants germains repartent vers leurs terres d'origine, laissant les descendants des Gaulois et des Romains tranquilles :

« Que si les aristocrates entreprennent, au prix même de cette liberté dont ils se montreraient indignes, de retenir le peuple dans l'oppression, il osera demander à quel titre. Si l'on répond à titre de conquête, il faut en convenir, ce serait vouloir remonter un peu haut. Mais le Tiers ne doit pas craindre de remonter dans les temps passés. Il se reportera à l'année qui a précédé la conquête ; et puisqu'il est aujourd'hui assez fort pour ne pas se laisser conquérir, sa résistance sans doute sera plus efficace. Pourquoi ne renverrait-il pas dans les forêts de la Franconie toutes

<sup>596</sup> Le comte de Boulainvillier était un anti-absolutiste convaincu, aristocrate, défenseur de la féodalité qu'il considérait comme une sorte de république fédérative et aristocratique, au sein de laquelle la noblesse avait un grand pouvoir face au monarque (en pages 10 et 11 de l'ouvrage cité ci-dessus). La noblesse française, selon lui, trouve ses origines dans la nouvelle noblesse gauloise « formez à la Magistrature suivant le Droit Romain » (p. 15), qui trouve refuge dans les Ordres religieux à la suite de l'arrivée de « nouveaux Conquerans [qui] leur ôtèrent bien-tôt toutes les Magistratures & leur défendirent expressément l'exercice des armes » (p. 16). Selon De Boulainvillier, les Francs ne connaissant pas le latin, cette noblesse gallo-romaine, maîtrisant le latin, trouva donc une place dans l'Église, d'où de nombreuses querelles entre celle-ci et la noblesse au cours de l'histoire (p. 16). L'auteur précise que les Francs sont « un peuple du Nord étranger à l'égard des Gaulois & des Romains, & par conséquent compté au nombre des Barbares » (pp. 17 et 18). En pages 21 et 22, l'auteur parle de « Nation française » à propos de ces conquérants Francs, suggérant donc que les « français » de son temps ne peuvent être que leurs descendants, les autres peuples conquis au fil des siècles n'étant pas « française » (en page 12, il mentionne « que la France a reçûes en son sein [...] des Visigoths, des Bourguignons, des Saxons, des Normans, des Bretons »).

<sup>597</sup> Guillaume Dubois reçut la tonsure à l'âge de treize ans. Élevé chez les Prêtres de la doctrine chrétienne de Brive-la-Gaillarde, il part pour Paris en 1672 rejoindre le collège St-Michel. Le directeur du collège lui obtient le rôle de précepteur du neveu du roi, Philippe, duc de Chartres, futur duc d'Orléans. C'est par cette fonction qu'il obtient la direction de l'abbaye de St-Just en Picardie puis celle de St-Pierre, tout en étant au service de la maison d'Orléans. Il devient conseiller du Régent en 1715 et joue un grand rôle diplomatique et profite pour se faire payer secrètement par la couronne d'Angleterre afin de rapprocher les deux puissances face à l'Espagne (*In* Haechler Jean, *Promenade dans le XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, éd. Nil, 2003, p. 58). Il obtient des ordres mineurs en 1720, fait annuler son mariage, et se retrouve à la tête de l'archevêché de Cambrai. L'année suivante, il devient cardinal. Cf. Dupilet Alexandre, *Le cardinal Dubois : le génie politique de la Régence*, Paris, éd. Tallandier, 2015.

<sup>598</sup> L'abbé Dubois a noué des alliances avec la couronne d'Angleterre : son positionnement culturel doit donc correspondre à son engagement politique, fut-il secret. Ainsi, son soutien à un courant soutenant l'origine gauloise des peuples du Royaume de France (donc Celtes, comme une partie des peuples du Royaume d'Angleterre), y compris de ses élites, corrobore sa position et sa diplomatie (même s'il a reçu le titre de Prince du Saint Empire Romain Germanique en tant qu'archevêque de Cambrai : son positionnement général dans la diplomatie européenne l'amène à soutenir la thèse « celtique » et non germanique de l'État.

ces familles qui conservent la folle prétention d'être issues de la race des conquérants et d'avoir succédé à des droits de conquête ? La nation, alors épurée, pourra se consoler, je pense, d'être réduite à ne se plus croire composée que des descendants des Gaulois et des Romains. En vérité, si l'on tient à vouloir distinguer naissance et naissance, ne pourrait-on pas révéler à nos pauvres concitoyens que celle qu'on tire des Gaulois et des Romains vaut au moins autant que celle qui viendrait des Sicambres, des Welches et autres sauvages sortis des bois et des marais de l'ancienne Germanie ? Oui, dira-t-on ; mais la conquête a dérangé tous les rapports, et la noblesse de naissance a passé du côté des conquérants. Eh bien ! il faut la faire repasser de l'autre côté ; le Tiers redeviendra noble en devenant conquérant à son tour »<sup>599</sup>.

Transmetteur du mythe de la « Grande Nation » à Napoléon Bonaparte, qu'il a fortement aidé à créer par les arguments que nous venons d'énoncer, il permit à ce dernier de justifier ses conquêtes, et de chercher encore de nouveaux arguments auprès d'érudits qu'il rassemble au sein de l'Académie Celtique, réunie pour la première fois le 30 mars 1805 (9 germinal de l'an XIII)<sup>600</sup>.

Simon Pelloutier<sup>601</sup> publie, entre 1740 et 1750, une *Histoire des Celtes et particulièrement des Gaulois et des Germains, depuis Les Temps fabuleux jusqu'à la Prise de Rome par les Gaulois*, en huit livres<sup>602</sup>, soit quatre volumes :

- l'origine des Celtes, leurs différents noms, leurs langues
- leurs mœurs et usages
- leurs croyances et leurs lois
- leurs cérémonies religieuses et les philosophies scythes et celtes.

L'objectif de cette édition est de proposer un écrit au-dessus des imperfections des « auteurs modernes »<sup>603</sup>. Pelloutier souhaite proposer une « [...] juste idée des mœurs et des coutumes de ces peuples, et de leur manière de vivre, et surtout de leur religion [...] »<sup>604</sup>.

---

<sup>599</sup> Sieyès Emmanuel Joseph, *Qu'est-ce que le Tiers-État*, Paris, éd. Du Bouchet, 2002 [1<sup>ère</sup> édition : 1789], pp. 8 -9. Version numérique disponible gratuitement ici : <http://www.leboucher.com/pdf/sieyes/tiers.pdf>

<sup>600</sup> Laurens Henry, « Bonaparte, l'Orient et la « Grande Nation », *Annales historiques de la Révolution Française*, n° 273, 1988, pp. 289 – 301.

<sup>601</sup> Né en octobre 1694 à Leipzig dans une famille de négociants protestants : son père est originaire de Lyon et sa mère du Languedoc. Après avoir fait ses humanités au *Gymnasium* de Halle en Saxe-Anhalt, il devient gouverneur des fils du duc de Wurtemberg à Montbéliard. En 1712 - 1713 il les accompagne à Genève puis Berlin, où il étudie la théologie, puis s'y installe comme pasteur. Il continue ses recherches et réflexions théologiques, notamment sur les Celtes et les Germains.

<sup>602</sup> Le premier volume est disponible ici : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5800800p/f5.item.texteImage.zoom> Seuls les trois premiers volumes ont été publiés du vivant de Pelloutier. Ce dernier, selon une lettre de Formey datée du 4 avril 1771, Berlin, reproduite dans l'édition de Chiniac de la Bastide, aurait « ... été rebuté par les mauvais procédés du Libraire qui avait imprimé et très mal exécuté les deux volumes de son Histoire des Celtes [...] » (p. V). Formey a retrouvé le manuscrit du quatrième volume, le troisième ayant déjà été mis sous presse juste avant le décès de l'auteur. Les héritiers de Pelloutier l'ont autorisé à le transmettre à Chiniac de la Bastide pour une publication dans cette nouvelle édition de 1771. L'éditeur reçoit donc plusieurs manuscrits qu'il compile dans ce quatrième volume.

<sup>603</sup> Pelloutier Simon, *Histoire des Celtes et particulièrement des Gaulois et des Germains, depuis Les Temps fabuleux jusqu'à la Prise de Rome par les Gaulois*, La Haie, chez I. Beauregard. 1740, p. 1 de la préface.

<sup>604</sup> *Ibid.*, pp. 5 et 6.

Membre de l'Académie des Sciences et des Lettres de Prusse, Pelloutier a droit à un éloge, après sa mort, survenue en octobre 1757 à Berlin. Cet éloge lui est rendu par Formey (1711 - 1797)<sup>605</sup>, secrétaire perpétuel de cette Académie, dans les Mémoires de l'Académie de Berlin, Tome XIII. Ce texte paraît aussi dans l'édition de cette *Histoire des Celtes*, publiée à Paris par Pierre Chiniac de la Bastide (1741 - 1811)<sup>606</sup>, en 1770 - 1771. Chiniac a eu une révélation en lisant le premier tome de l'*Histoire des Celtes*, et il fait publier quantité de recherches et écrits de son maître à penser, dont un mémoire sur les Galates, loué par l'Académie des Inscriptions de Paris en 1742. Son enthousiasme le dessert néanmoins : il se permet d'ajouter au texte original des écrits épars de Pelloutier, d'éditer les tomes de l'œuvre en deux gros volumes. Une grande partie de l'édition concerne des échanges épistolaires avec d'autres savants de l'époque, dont l'un d'entre eux, De Castillon, critique l'esprit avec lequel l'édition a été présentée, bien loin d'être scientifique selon lui. Globalement, les critiques, celles de Formey en tête, lui sont défavorables.

Le travail de Pelloutier a tout de même permis de mettre en avant des questions nouvelles, et des réponses qui le sont tout autant, apportant son lot de discussions et de polémiques enrichissantes pour le monde scientifique. Chiniac, comme son mentor Pelloutier, remet en cause les écrits gréco-latins sur les Celtes et les Gaulois, qui relèvent selon eux parfois du merveilleux<sup>607</sup>. Mais le peu de connaissances qu'ont les savants de l'époque sur les antiquités celtiques les obligent à spéculer.

Si le débat sur les liens entre Gaulois et Germains n'est pas nouveau<sup>608</sup>, l'idée de Pelloutier est

<sup>605</sup> Français lui aussi, secrétaire de l'Académie de Berlin.

<sup>606</sup> Pierre Chiniac de la Bastide fut magistrat : avocat au Parlement de Paris, tout d'abord, il devient lieutenant-général civil et de police dans le futur département de la Corrèze à la Révolution, où il réprime violemment des révoltes paysannes. En parallèle de sa carrière de magistrat, il fait de la recherche sur le droit ecclésiastique et les antiquités nationales. Il est l'auteur d'un *Discours sur la nature et les dogmes de la religion gauloise* (Paris, chez Butard, Despilly, Gaugery, 1769), Par cet ouvrage il entend rectifier « ...les faussetés les plus évidentes, et les mensonges les plus grossiers » (*ibid.*, p 5 du prologue) rapporter par les « anciens Auteurs » (*ibid.*). Il reste néanmoins dans l'imprécision de son temps sur ce sujet, faisant, entre autres, des Celtes des monothéistes qu'une certaine ignorance amène au polythéisme, puis, par l'influence des Grecs et des Phéniciens, qui tombent dans l'idolâtrie (*ibid.*, p. 3). Finalement, le but de ce Discours n'est pas uniquement de traiter de la question religieuse et morale des Gaulois, mais de mettre en avant « ... la majesté et la sainteté du Christianisme, et nous fera mieux sentir les avantages infinis que l'Évangile nous a procuré » (*ibid.*, p. 4).

<sup>607</sup> Chiniac de la Bastide Pierre, *Discours sur la nature et les dogmes de la religion gauloise*, Paris, chez Butard, Despilly, Gaugery, 1769, p. V de l'avant-propos.

<sup>608</sup> L'Alsacien Schoepflin (1694 - 1771) avait déjà fait ressortir le débat sur Celtes et Germains : sont-ils des appellations différentes d'un même peuple ? Sont-ce deux peuples différents ? Quelles sont leurs caractéristiques ? Pour Pelloutier, les Germains sont d'ascendance celte, et leur branche se serait séparée du tronc originel après la conquête de la Gaule par les Romains, les Gaulois seraient les peuples celtes conquis et ceux restés libres au-delà du *limes* de l'empire seraient devenus les Germains. Schoepflin est opposé à cette idée : pour lui, les Germains sont un peuple distinct des Celtes, d'un point de vue historique et culturel. Cela le rapproche des idées développées par John Toland dès la fin du XVII<sup>e</sup> siècle : c'est lui qui fut le premier à différencier les Gaulois et les Germains. Jean-Daniel Schoepflin, 1694 - 1771, fut historien et généalogiste, professeur d'histoire et d'éloquence à l'université de Strasbourg, conseiller et historiographe de Louis XV. Grand lecteur et bibliophile, il fait don à la ville de Strasbourg de ses collections de livres (environ 10 000) et d'objets constitués en musée archéologique. L'ensemble a été détruit pendant la guerre de 1870. Auteur de l'*Alsatia Illustratae*, il en fit deux volumes : l'un publié à Colmar en 1751, « Celtica Romana Francica », et l'autre publié en 1761, « Germanica Gallica ». Et 1761. Il écrivit aussi



bien d'argumenter en faveur de liens immémoriaux entre Gaulois (donc Français) et Germains (donc Allemands ou Prussiens) : sa vie, son parcours, mais aussi l'ambiance politique en Europe, l'amène à faire de ses recherches un fond d'arguments en faveur d'un rapprochement des royaumes. L'aspect politique et partisan de la recherche scientifique apparaît ici et nous en retrouverons d'autres aspects avec la création de l'Académie Celtique en 1804 - 1805 en France, puisque la vision de Pelloutier va marquer le celtisme jusqu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, les Celtes apparaissant sous sa plume comme civilisés, malgré la mention de leur sauvagerie et de sacrifices humains.

L'ouverture sur le monde par les Grandes Découvertes et les récits de voyages amènent nombre de scientifiques et philosophes à réfléchir sur l'histoire des peuples d'Occident, face un flot de nouveautés exotiques, considérées comme « primitives » : la volonté de nombreux érudits est alors d'argumenter sur les origines des peuples d'Europe, considérés comme « civilisés », face à ceux récemment découverts, considérés comme ayant conservé une culture traditionnelle ancestrale, et dont l'origine est aussi source de réflexions. Concernant l'Europe, ce ne sont pas seulement les Celtes qui questionnent, mais aussi d'autres peuples : les Germains, les Scandinaves, les Scythes.

En 1746, le Dinanais Charles Pinot Duclos (1704 - 1772)<sup>609</sup> publie un *Mémoire sur les Druides*<sup>610</sup>, résultant d'une lecture faite à l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres. Ce mémoire participe du mouvement de découverte des Celtes et des Gaulois, de leur histoire, de leurs traditions, de leur langue, dans le cadre de constructions identitaires : d'une part, celle de la France, de l'autre, celle de la Bretagne et de ses droits<sup>611</sup>. Les druides, entourés d'une aura mystérieuse, font donc leur entrée dans la littérature savante et deviennent les catalyseurs d'un imaginaire et de spéculations sur la religion des Gaulois et leurs pratiques, comme le montre les traductions de textes anciens et les interprétations qui en ressortent, à propos de l'importance du gui, ou des cérémonies au cœur des forêts, comme le fait Pinot Duclos, copiant les écrits des Anciens et décrivant la préparation du grand sacrifice annuel se déroulant chez les Carnutes, près de Chartres, à travers son

---

*l'Alsatia Diplomatica*, en deux volumes (publiée en 1772 et 1775). Tous ses ouvrages sont écrits en latin, mais une traduction en français en a été faite entre 1847 et 1852, en cinq volumes, par L. W. Ravenez. Les trois premiers volumes traitent de « recherches sur l'Alsace pendant la domination des Celtes, des Romains, des Francs, des Allemands et des Français » (sous-titre des ouvrages). Nous lui devons aussi les *Vindiciae Celticae*, éditées en 1754 par Argentorati, traitant de recherches sur les Celtes. Ses recherches lui valurent d'être fait membre de la *Royal Society* (1728), de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres (1729) et de plusieurs autres Académies : Cortone, Saint-Petersbourg, Bezançon, Göttingen. Voss Jürgen, « Schoepflin Jean Daniel », dans Baechler C. et Kintz J-P (di.), *Nouveau Dictionnaire de biographie alsacienne*, Strasbourg, Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie d'Alsace, fas. 34, 1999, pp. 3527 et 3528.

<sup>609</sup> Charles Pinot Duclos, 1704 – 1772. Voir les annexes biographiques.

<sup>610</sup> *Œuvres complètes de Duclos*, Paris, chez A-A Renouard, 1806, Tome I, pp. 277 à 296.

<sup>611</sup> Le Parlement et les États de Bretagne sont mis à mal par les levées d'impôts demandées par Louis XV par l'intermédiaire de son représentant, le gouverneur de la province, le Duc d'Aiguillon. De 1761 à 1775, les conflits sur le plan légal et judiciaire entre plusieurs parlementaires et le gouverneur, mettent en avant les particularismes défendus par des nobles et bourgeois bretons face à un despotisme royal.

interprétation d'un témoignage rapporté par Pline l' Ancien au sujet de la cueillette du gui lors d'un rituel que l'auteur antique n'a pas compris, et que Pinot Duclos prend comme source sûre (surtout, n'en ayant pas d'autres à sa disposition, ni le recul nécessaire à la critique des sources gréco-latines concernant les Gaulois)<sup>612</sup> :

« Le principal corps des druides faisait sa résidence dans l'Autunois pendant les six mois d'été vers la montagne qu'on nomme encore aujourd'hui Mont des Druides et ils passaient l'hiver à Chartres où était le siège souverain de leur domination. On y tenait les assemblées générales et l'on y faisait les sacrifices publics [...]. Le grand sacrifice du gui de l'an neuf se faisait avec beaucoup de cérémonies près de Chartres le sixième jour de la lune, qui était le commencement de l'année suivant leur manière de compter par les nuits. Lorsque le temps de ce sacrifice approchait le grand prêtre envoyait ses mandemens aux *vacies* pour en annoncer le jour au peuple. Les prêtres [...] parcouraient aussitôt les provinces, criant à haute voix : « au gui de l'an neuf ! » *ad viscum druides clamare solebant*<sup>613</sup>. La plus grande partie de la nation se rendait aux environs de Chartres au jour marqué ; là on cherchait le gui sur un chêne d'environ trente ans, et lorsqu'on l'avait trouvé, on dressait un autel au pied et la cérémonie commençait par une espèce de procession. Les eubages marchaient les premiers, conduisant deux taureaux blancs pour servir de victimes ; les bardes, qui suivaient, chantaient des hymnes à la louange de la divinité et en l'honneur du sacrifice ; les écoliers marchaient après, suivis du héraut d'armes vêtu de blanc, couvert d'un chapeau avec des ailes et portant en main une branche de verveine entourée de deux serpens tel qu'on peint Mercure. Les trois plus anciens druides, dont l'un portait le pain qu'on devait offrir, l'autre un vase plein d'eau et le troisième une main d'ivoire attachée au bout d'une verge, représentant la justice, précédaient le grand prêtre qui marchait à pied, vêtu d'une robe blanche et d'un rochet par-dessus, entouré de *vacies*, vêtus à peu près comme lui, et suivis de la noblesse. Ce cortège étant arrivé au pied du chêne choisi, le pontife, après quelques prières, brûlait un peu de pain, versait quelques gouttes de vin, sur l'autel, offrait le pain et le vin en sacrifice et les distribuait aux assistans ; il montait ensuite sur l'arbre, coupait le gui avec une serpette d'or et le jetait dans une nappe blanche ou dans le rochet d'un des prêtres. Le premier descendait alors, immolait les deux taureaux et terminait la solennité par ce sacrifice<sup>614</sup>. »

Cette idée d'une tradition de la cueillette du gui au jour de l'an perdurera très longtemps et se retrouve encore aujourd'hui avec cette branche de gui accrochée en hauteur lors des fêtes de fin d'année et au premier janvier. Les druides font leur apparition dans l'historiographie, comme les ordonnateurs de la société, les responsables du calendriers liturgiques, le clergé tout puissant de la société gauloise. Pourtant, l'auteur, acquis aux idées des Lumières, tempore son enthousiasme et, finalement, critique la théocratie celtique, qu'il compare au clergé de son temps, superstitieux et intolérant. Pour lui, la disparition de ce système revêt un aspect positif. C'est aussi probablement ce qu'il attend du système religieux de son époque. Sa théorie est reprise, avec appui des textes antiques, et accentuée par l'idée selon laquelle les Gaulois n'écrivaient pas, les druides ne transmettaient la tradition que par l'oral. Or, des études postérieures ont mis en évidence que les

---

<sup>612</sup> Pline l' Ancien, *Histoire Naturelle*, XVI, XCV. Traduction : Émile Littré, 1851.

<sup>613</sup> Voir l'article de Fañch Postic : <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01158545>. Consulté le 14 février 2019.

<sup>614</sup> Rigaud A-F, *Morceaux choisis de Duclos*, chez Nicolle, Paris, 1810, Tome II, pp. 128 à 130.

Gaulois de la classe dirigeante et marchande écrivaient en grec et en latin, qu'il existait des alphabets dits celtiques (celtibère et celto-étrusque). En effet, peu de choses étaient écrites, peu de traces nous sont parvenues, mais nous savons aujourd'hui que comme dans toutes les sociétés antiques, et ce jusqu'à un temps récent de l'évolution de l'humanité, la lecture et l'écriture était l'apanage d'une élite. Les Gaulois ne dérogent pas à la règle, même si l'oralité semble avoir été une dominante. En contre-exemple, relevons que si quelques disciples de philosophes grecs n'avaient pas mis par écrit les paroles de leurs maîtres, ceux-ci seraient tombés dans l'oubli ou peuplèrent les légendes.

Le *Mémoire* de Pinot Duclos est suivi d'un autre, *Mémoire sur l'origine et les révolutions des langues celtique et française*<sup>615</sup>. Ici, l'auteur insiste sur une ancienneté celtique commune des Germains et des Gaulois, mais notifie que « ... les langues gauloise et germanique n'étaient pas si semblables [...]»<sup>616</sup>. L'auteur imagine une influence phénicienne dans de nombreux mots gaulois, « ... pour désigner leurs divinités, leurs princes, leurs magistrats, leurs armes, leurs vêtements, les animaux et les plantes de leur pays»<sup>617</sup>. Pour étayer son propos, Pinot Duclos compare le « Thot ou Theutates » au « Thou ou Theom des Hébreux, qui veut dire abîme ou chaos, et qui a souvent servi d'emblème à la divinité, comme on voit Hésiode appeler le chaos le premier de tous les dieux»<sup>618</sup> ».

A la lecture du passage décrivant la cueillette du gui, l'esprit de Théophile-Malo Corret de la Tour d'Auvergne (1743 - 1800), d'origine carhaisienne et grenadier dans les armées de la République, s'enflamme<sup>619</sup>. Il insiste lui aussi sur la particularité des Bretons d'Armorique, dans son ouvrage *Origines Gauloises* (première version : 1792)<sup>620</sup>, qu'il présente comme les derniers descendants des Gaulois sur le continent : leur langue, comme le Gallois, « ... nous retracent l'ancien celtique dans l'état où était cette langue dans les Gaules, avant l'invasion des Romains et des Francs»<sup>621</sup>. Étudier le breton, c'est donc remonter le temps aux origines celtiques de la France pour laquelle il se bat, puisque c'est le seul endroit où cette langue celtique a survécu aux invasions, selon l'auteur. Les Gaulois sont aussi pour lui « le plus ancien peuple de l'Europe»<sup>622</sup>. Ainsi donc, la langue bretonne serait la plus ancienne d'Europe encore existante, selon lui. Le but de l'ouvrage est

---

<sup>615</sup> *Ibid.*, Tome IX, pp. 215 à 274.

<sup>616</sup> Pinot Duclos Charles, *Discours sur l'origine et les révolutions des langues celtique et françoise*, Paris, Saugrain & Lamy, 1780, p. 8.

<sup>617</sup> *Ibid.*, p. 10.

<sup>618</sup> *Ibid.*

<sup>619</sup> Théophile-Malo Corret (1743 – 1800). Voir les annexes biographiques.

<sup>620</sup> La Tour D'Auvergne-Corret, *Origines gauloises. Celles des plus anciens peuples de l'Europe puisées dans leur vraie source ou recherche sur la langue, l'origine et les antiquités des Celto-bretons de l'Armorique, pour servir à l'histoire ancienne et moderne de ce peuple et à celle des Français*, Paris, chez Quillau, An V de la révolution.

<sup>621</sup> *Ibid.*, p. V.

<sup>622</sup> *Ibid.*, p.III.

bien de

« ...ressusciter la langue des Celtes, nos ancêtres, cette langue dont l'usage et même l'intelligence paroissent perdus dans toutes les parties de l'Europe et de l'Asie où elle fut connue ; rétablir enfin, sur liste des nations les Gaulois, ce peuple célèbre qui sembloit en avoir été effacé, tandis qu'il existe encore avec gloire, dans les Bretons de l'Armorique et dans les Gallo-Francis, les Français leurs originaires descendans<sup>623</sup>. »

La Tour d'Auvergne mentionne lui aussi les bardes et les druides : les premiers composaient des hymnes, des poèmes, des homélies<sup>624</sup>. Dans une note liée à cette affirmation, l'auteur nous indique que plusieurs de ces hymnes se trouvent dans « un poème erse, nommé l'*Edda* [...], encore presque inconnu au-delà des limites de la Scandinavie<sup>625</sup>», montrant par là sa connaissance du corpus de référence de la mythologie scandinave, mais aussi cette volonté de mêler les Celtes à tout ce qui touche à une antiquité de l'Occident, peu importe la culture. Les druides sont présentés, dans les pages suivantes, comme une caste fermée qui gardait le peuple dans l'ignorance : en bon partisan de la Révolution, le Premier Grenadier de la République mêle à son tour, ici, son propre ressenti vis-à-vis du clergé de son époque et de la recherche historique :

« Les Druides étoient dans les Gaules ce qu'étoient les mages chez les Perses, les philosophes chez les Grecs, les ministres des dieux chez les Égyptiens, les gymnosophistes et les bramines chez les Indiens. Ils réunissoient toutes les places qui contribuent le plus à affermir le pouvoir, celles qui inspirent la confiance et qui impriment la crainte. Prêtres, médecins, sacrificateurs, devins, philosophes, législateurs, ils furent investis de toute l'autorité dans les Gaules ; les chefs laïques n'étoient que les exécuteurs de leurs volontés ; mais ils n'obtinrent ces avantages qu'après avoir écrasé tous les autres pouvoirs sous le poids de la superstition. Ils avoient interdit aux Gaulois l'écriture, et même la lecture ; dans l'appréhension sans doute, qu'en lisant et en écrivant, ils ne vinssent aussi à penser. En répandant les connoissances, ils auroient craint rendre leur ministère auprès des dieux inutile, et intervention dans les affaires civiles et politiques nécessaires. »<sup>626</sup>

Il inclut à son écrit quelques analyses des caractéristiques physiques des paysans bretons, entre prémices de l'ethnologie et folklore, qu'il rapproche des Scythes de l'Antiquité par leurs vêtements<sup>627</sup>, leurs pratiques religieuses, leur mode de vie<sup>628</sup> et même leurs caractéristiques physiques<sup>629</sup>. Mais surtout, il précise que les Bretons dont il est question sont

« ...des habitans de nos campagnes, et particulièrement de ceux qui sont éloignés des bords de la mer. Ceux-ci se mariant entr'eux et jamais hors de leur état, parlant d'ailleurs une langue qui leur est particulière, ne sauroient être regardés comme un mélange de Goths, de Vandales, de Romains ou de Francis. N'ayant eu en aucun temps de commerce avec les étrangers, ils n'ont pu

---

<sup>623</sup> *Ibid.*, pp. VI, VII, VIII.

<sup>624</sup> *Ibid.*, p. 15.

<sup>625</sup> *Ibid.*, note de bas de page 1.

<sup>626</sup> *Ibid.*, p. 18, note de bas-de-page 1. Les monuments de Carnac sont pour l'auteur à attribuer aux « Druides » comme il l'indique dans une note de bas de page en p. 26.

<sup>627</sup> *Ibid.*, pp. 30 et 31.

<sup>628</sup> *Ibid.*, pp. 32 et 33.

<sup>629</sup> *Ibid.*, p. 34.

adopter leurs mœurs, leurs usages, ni leur langue. »<sup>630</sup>

C'est donc grâce à leur isolement, leur évolution en dehors de tout commerce, de tout contact avec d'autres peuples que ces « Bretons » auraient donc conservé une langue et une tradition antiques, ancestrales, berceau d'un « génie breton » conservé depuis des siècles. Pour la Tour d'Auvergne, ce « génie » est l'unique héritier de l'esprit des Gaulois et des Celto-Scythes, même s'ils pratiquaient la divination et la nécromancie, ce qu'il semble considérer comme un signe de maintien de la population dans une certaine forme d'ignorance entretenue par la caste druidique, donc dépendante de celle-ci<sup>631</sup>. La Bretagne, sous sa plume, devient un mythe : dernier territoire des Gaules à passer sous domination romaine, terre privilégiée des druides, où Carnac devient un lieu de culte aux divinités gauloises et l'île de Sein y est célébrée pour ses neuf prêtresses et leur oracle. L'auteur évoque aussi les mégalithes, dont certaines qu'il qualifie « ...dans notre langue *dolmin* »<sup>632</sup>. L'appellation de « dolmen » entre dans l'histoire et la littérature, comme autel sacrificiel. Celui qui rédigea son dictionnaire français-celtique dans les geôles anglaises se place ici non seulement comme historien, mais se présente aussi comme linguiste spécialiste du breton, et même d'autres langues d'Europe et d'Asie : il avait pour projet de publier un ouvrage où il comparait le breton à une cinquantaine d'autres langues, prouvant l'ancienneté du breton et son influence sur les principales langues d'Europe et d'Asie.

Son regard sur une survivance d'une poésie bardique à la fois bretonne et antique le ramène irrémédiablement vers des textes d'une autre ère culturelle et d'une autre époque, les *Edda*<sup>633</sup> : si la Bretagne continue de parler une langue celtique, il doit donc avoir conservé une poésie, et assurément celle des bardes gaulois. Mais il ne peut que faire un fragile lien avec la tradition orale bretonne, qu'il semble mal connaître. La polémique entourant rapidement la publication en 1765 à Londres des *Poèmes d'Ossian, barde gaélique, recueillis et publiés par James Macpherson*, ne fait pas taire les prémices du Romantisme, et la tradition présentée dans l'œuvre passe pour être une survivance de la tradition orale de l'antique poésie bardique. Souhaitant s'éloigner de la rumeur

---

<sup>630</sup> *Ibid.*, p. 28, note de bas-de-page 1. Il ajoute à la page suivante : « Ces Bretons forment proprement une classe d'hommes à part, qui ne change pas ; et nous reviendrions au monde dans deux mille ans que nous les trouverions tels qu'ils sont aujourd'hui et tels qu'ils étoient sans doute il y a vingt siècles ».

<sup>631</sup> *Ibid.*, pp. 38 et 52.

<sup>632</sup> *Ibid.*, p. 22, note de bas de page.

<sup>633</sup> Les *Edda, Monuments de la mythologie et de la poésie des anciens peuples du Nord* sont un double recueil de textes anciens, œuvre de Snorri Sturluson, scalde (poète et chanteur) islandais ayant vécu de 1179 à 1241. Les *Edda*, publiés en 1787, se divisent en deux ouvrages, la *Gylfaginning* (« *La mystification de Gylfi* »), qui contient des textes sur la cosmogonie scandinave (aventures des dieux, quêtes où la magie est omniprésente...), ainsi qu'un traité d'art scaldique et de métrique poétique norroise. Le second volume, appelé *Codex Regius* (ou *Edda poétique*), est composé de longs poèmes aux caractères sacrés, contant les aventures héroïques de dieux et de héros. Récits oraux mis par écrit à une époque où le christianisme est déjà bien implanté dans de nombreuses régions du nord de l'Europe, les *Eddas* sont la principale source d'informations sur les croyances des populations scandinaves d'avant la christianisation.

faisant des récits ossianiques une forgerie, La Tour d'Auvergne se tourne vers cette référence scandinave, parue en 1787. Sur ce thème, Dom Louis Le Pelletier (1663 - 1733)<sup>634</sup> et Jacques Cambry le font aussi<sup>635</sup>. Pour ces auteurs, si les récits de McPherson sont une forgerie, la « vérité » des récits de l'*Edda* offre une référence et un espoir : il doit bien exister une tradition orale, non encore mise par écrit, dans des chants contemporains. Antiquité poétique et littéraire que les nations d'Europe se disputent : Mallet, pour le Danemark et la mythologie nordique, avait mis en avant le flou entourant les connaissances sur les populations scandinaves, leur histoire et leur culture<sup>636</sup> ; au pays de Galles, Iolo Morganwg met en exergue la littérature galloise, lui donnant des origines antiques, mythiques, dont il serait le moderne réceptacle et qu'il aurait retranscrit dans ses Triades.

Mais si cette tradition orale antique ne s'est pas encore affirmée concrètement par le biais de collectages et de la publication de recueils en Bretagne, ce territoire a bien conservé des traces dans le paysage : menhirs et dolmens sont vus comme des constructions mégalithiques celtiques. L'idée n'a pourtant été imposée que progressivement : en 1721, à l'Académie des Sciences, le commissaire de la marine Boureau-Deslandes (1689 - 1757) n'y voyait que des alignements qu'il date du Déluge<sup>637</sup>. Puis, les alignements de Carnac passent pour être les restes d'un camp romain (Le Royer de la Sauvagère, 1707 – 1781<sup>638</sup>). Hésitant entre un ancien cimetière et un ancien champ de bataille, face, toujours, aux alignements de Carnac et au site de Locmariaquer, le président de Robien (1698 – 1756) émet l'hypothèse que les tumuli pourraient être d'anciens tombeaux<sup>639</sup>. Quelques années plus tard, les théories commencent à se renouveler : dans son *Recueil d'antiquités égyptiennes*,

<sup>634</sup> Louis Le Pelletier est né en 1663 au Mans. En 1781, il prononce ses vœux au monastère de de Saint-Florent, à Saumur. Bénédictin de St Maur passionné par les langues, il étudie de lui-même le grec et l'hébreu. Il séjourne à l'abbaye de Saint-Mathieu, en Finistère, où il étudie le breton et la navigation : il devient même capitaine garde-côte et transmet des informations sur d'éventuels vaisseaux ennemis observés au large, à Brest, quand cela est nécessaire. Il considère que les langues celtiques de son temps ont une origine commune, une langue-mère celtique qui aurait été parlée dans tout l'Occident et qui serait la base des cultures antiques occidentales. Il consacre vingt-cinq années de sa vie, à l'abbaye de Landévennec qu'il intègre en 1700, à élaborer un dictionnaire étymologique breton, en comparant le breton et le gallois. Terminé en 1716, le *Dictionnaire de la Langue Bretonne, où l'on voit son Antiquité, son Affinité avec les anciennes langues, l'Explication de plusieurs passages de l'Écriture Sainte, et des Auteurs profanes, avec l'Étymologie de plusieurs mots des autres langues* paraît en 1752 (Paris, chez Delaguet), le projet étant financé par les États de Bretagne. L'ouvrage est remanié et préfacé par Dom Le Taillandier (1705 - 1786). « Dom Louis Le Pelletier », *Histoire littéraire de la Congrégation de St Maur, Ordre de St Benoît*, Bruxelles / Paris, 1770, pp. 509 à 512.

<sup>635</sup> Cambry Jacques, *Voyage dans le Finistère ou état de ce département en 1794 et 1795*, éd. Guillou-Beuzit, SAF, 1999 [1<sup>ère</sup> édition : Paris, imprimerie-librairie du Cercle Social, an VII (1798 - 1799)]

<sup>636</sup> Mallet Paul-Henri, *Histoire de Dannemarc*, 3 vol., Copenhague, imprimerie de C. Philibert, 1758 - 1777.

<sup>637</sup> Le texte lu à l'Académie (« Lettre de M. Deslandes de l'Académie des Sciences et Commissaire de la Marine, sur une Antiquité Celtique ») figure dans l'ouvrage *Recueil de differens traités de physique et d'histoires naturelles, propres à perfectionner ces deux sciences*, Paris, Étienne Ganeau, 1736.

<sup>638</sup> Le Royer de la Sauvagère Félix, *Recherches historiques sur les pierres extraordinaires et quelques camps des anciens Romains, qui se remarquent en Bretagne*, s.l., 1754.

<sup>639</sup> De Robien Christophe-Paul, *Histoire ancienne et naturelle de la province de Bretagne. Description historique, topographique et naturelle de l'ancienne Armorique* (première édition mise au point par J.-Y. Veillard), Mayenne éd. Josph Floch, 1974, p. 105

*étrusques, grecques, romaines et gauloises*, paru entre 1752 et 1767, le comte de Caylus (1692 - 1765, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres), se refuse à attribuer l'élévation des mégalithes aux Gaulois. Mais cette idée devra encore attendre avant de s'implanter concrètement, puisque les interprétations teintées de romantisme sur l'Antiquité celtique perdurent, notamment chez La Tour d'Auvergne, pour qui ces monuments sont bien celtiques<sup>640</sup>.

Cambry ajoute un argument à cette théorie, puisqu'il voit en Carnac un immense temple celtique : il va même jusqu'à faire dessiner des planches des alignements de Carnac pour son livre *Monuments celtiques, ou recherches sur le culte des pierres* (paru en 1805), lesquels ont des dimensions démesurées : il déforme une réalité pour argumenter en faveur d'une forte ressemblance, à défaut d'une parenté prouvée, entre les mégalithes de Bretagne et ceux des îles britanniques, voire d'afficher une supériorité ou une importance bien plus importante que la réalité ne l'offre.

L'idée, pourtant scientifiquement contredite (et à raison) depuis, persiste toujours : les druides et bardes gallois font leurs cérémonies dans des cercles de pierres, les druides et bardes bretons en font de même, prenant position même sur des sites mégalithiques. Les pratiquants du druidisme utilisent des mégalithes du néolithique (ou construisent de nouveaux cercles de pierre) dans l'optique de perpétuer des rituels gaulois, alors que ces derniers n'ont pas utilisé les mégalithes comme lieux liturgiques. L'erreur des érudits des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècle, de voir dans les mégalithes des constructions celtiques, se perpétue encore auprès des pratiquants.

## 2- L'Académie Celtique

L'Académie Celtique, fondée en 1804, amène des changements profonds dans les études antiques et le rapport aux traditions : la construction « celticiste » (pour reprendre un terme de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle) de la linguistique aux débuts de l'archéologie celtique, mêlée aux études historiques et littéraires, a permis à cette élite à la fois sociale et intellectuelle d'avancer sur la recherche des origines des peuples celtiques<sup>641</sup>.

Trois savants parisiens sont à l'origine de sa fondation : Éloi Johanneau (1770 - 1851), botaniste et philologue ; Jacques Cambry (1749 - 1807), président du district de Quimperlé puis préfet de l'Oise, érudit et auteur, entre autres, du *Voyage dans le Finistère, ou État de ce département en 1794 et 1795*<sup>642</sup> ; et Michel-Ange-Bernard Mangourit (1752 - 1829), diplomate et fondateur de l'éphémère

<sup>640</sup> La Tour D'Auvergne, *op. cit.*, pp. 22 à 24.

<sup>641</sup> Au-delà des mentions faites dans cette partie, voir Stewart Ian B., "Language and the National Past in Napoleonic France : Reassessing the Académie Celtique", *French History*, vol. 35, issue 2, juin 2021, pp. 219 à 242.

<sup>642</sup> Disponible en consultation et téléchargement ici : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k102400z/f83.image>

journal révolutionnaire le *Hérault de la nation* (les publications s'étalent de janvier à juillet 1789, de deux à trois numéros par semaine)<sup>643</sup>. Sont membres de ce groupe des personnalités comme Jacques Antoine Dulaure, le doyen Joseph Lavallée, et Jacques Le Brigant. Au-delà du parcours et des motivations de ces fondateurs, nous devons prendre en compte l'influence du succès des Récits Ossianiques de MacPherson : il faut, en France, se trouver un passé aussi poétique, aussi mythique, aussi celtique.

En février 1805, réunis au Louvre, ils officialisent l'existence de leur société par l'élection d'un président (Cambry), d'un secrétaire perpétuel (Johanneau) et d'un secrétaire temporaire (Mangourit). Cambry décède en 1807 et est remplacé par Alexandre Lenoir (1761-1839), les réunions se tenant par la suite au musée des Monuments Français dont le nouveau président est le directeur.

La première séance officielle a lieu le 30 mars 1805 (9 germinal an XIII). Les membres s'accordent pour suivre la voie de « la recherche de la langue et des antiquités celtiques<sup>644</sup> ». Cette recherche se décline en deux points :

« 1°. De retrouver la langue celtique dans les auteurs et les monumens anciens ; dans les deux dialectes de cette langue qui existe encore, le breton et le gallois, et même dans tous les dialectes populaires, les patois et jargons de l'empire français, ainsi que les origines des langues et des noms de lieux, de monumens et d'usages qui en dérivent, de donner des dictionnaires et des grammaires de tous ces dialectes, qu'il faut se hâter d'inventorier avant leur destruction totale ; 2°. De recueillir, d'écrire, comparer et expliquer toutes les antiquités, tous les monumens, tous les usages, toutes les traditions ; en un mot, de faire la statistique antique des Gaules, et d'expliquer les temps anciens par les temps modernes. <sup>645</sup> »

Les bases d'un renouvellement des études linguistiques sont posées, comme celles d'un début d'études ethnographiques. Il s'agit donc, avec l'appui de l'État, de mettre au jour, faire le point, surtout faire connaître les « monumens » du passé celtique du territoire français : nos ancêtres Gaulois face à la tyrannie des Gréco-latins et la barbarie des Germains. Les « monumens », ce ne sont pas seulement les vestiges matériels, ce sont aussi les traditions, croyances et usages, qui conservent des traces d'un lointain passé. « *Gloria Maiorum* » (La gloire des ancêtres), devise de l'Académie, illustre bien ses objectifs. Ces antiquaires s'intéressent donc au passé celtique de la Gaule dans un but non seulement scientifique, mais aussi politique. Il s'agit de mettre en avant ce passé celtique et de le mettre en comparaison, en opposition même, avec le passé des autres cultures

---

<sup>643</sup> Le titre complet est *Le Hérault de la Nation, sous les auspices de la Patrie*, Chaque numéro était vendu 6 sous. Le journal s'illustre par son engagement contre la noblesse mais confiant dans le roi. S'y trouvent des revendications du Tiers-État, des extraits de Cahiers de doléances, de séance des États Généraux puis de l'Assemblée Constituante, des correspondances avec les grandes villes bretonnes (Rennes en tête) et d'autres provinces du royaume.

<sup>644</sup> Sur l'établissement de l'Académie Celtique, les objets de ses recherches et le plan de ses travaux, lu à la première assemblée générale de cette Académie le 9 germinal an XIII, par le Secrétaire perpétuel Éloi Johanneau, *Mémoires de l'Académie celtique*, tome I, 1807, p. 63 et 64.

<sup>645</sup> *Ibid.*



européennes, ennemies du pouvoir napoléonien. Ces études, que l'on qualifiera plus tard de « folkloriques » (le terme *folk-lore* apparaît en 1846 dans un texte du Britannique William John Toms, se traduisant par « science du peuple » ou « tradition du peuple »), servent à inventorier, à créer des catalogues, mais aussi à comparer, comprendre et expliquer. C'est toute une démarche intellectuelle qui s'organise au service de l'écriture d'une histoire d'un passé lointain, vu comme originel : les peuples de France, pour ces Antiquaires, ont leurs origines chez les Gaulois. Il s'agit donc pour eux d'en magnifier leur histoire.

Afin de recueillir un maximum d'informations sur le terrain, la société crée un questionnaire qui est diffusé par le biais de l'administration napoléonienne et son représentant le plus emblématique, le préfet. Celui-ci doit le diffuser auprès des personnes connues pour leur érudition dans le département dont il a la charge. Une commission de cinq membres est créée pour mettre en place ce questionnaire : Cambry, Johanneau, Dulaure, Carlo Denina (1731 - 1813), abbé historien, littérateur et philologue, et enfin Edme Mentelle (1730 - 1815), géographe et cartographe.

Les questions sont organisées en quatre sections :

- I. « Questions sur les usages qui résultent des diverses époques ou saisons de l'année ».
- II. « Questions sur les usages relatifs aux principales époques de la vie humaine ».
- III. « Questions sur les monumens antiques ».
- IV. « Questions sur d'autres croyances et superstitions »

Les réponses doivent être transmises à l'Académie qui les publie dans ses *Mémoires*. L'usage de l'écriture par les Celtes ayant laissé peu de traces, d'ailleurs inconnues à cette époque, les Antiquaires doivent étudier particulièrement les traditions et superstitions (dans le sens étymologique : « ce qui a survécu ») afin d'avoir une méthode solide.

Jean-François-Marie Le Gonidec, travaillant comme commis dans l'administration des forêts de la Marine, érudit, bretonnant (il est né au Conquet en 1775 dans une famille liée à la noblesse bretonne) se rallie à l'Académie, pour une courte période. Ce passage lui permet d'affiner ses réflexions sur la langue bretonne, ses dialectes et sa volonté d'unifier et de purifier la langue, afin de lui offrir des gages d'avenir, car un des leitmotifs de l'Académie était de recueillir un maximum d'informations sur les populations rurales avant que les traditions et coutumes langagières ne disparaissent : beaucoup avaient en effet conscience de la possible dissolution ou disparition des caractéristiques de cette civilisation.

Mais l'intérêt exclusif que porte l'Académie celtique aux Celtes et ses méthodes que certains finissent, dès 1811, par estimer peu scientifiques, ne tardent pas à les faire qualifier de celtomanes :

le travail pré-ethnographique qui lui est reconnu s'efface devant des méthodes dont le seul but est de chercher des arguments à une position politique et quasi- raciale. La société se dissout en 1812, après la parution du douzième et dernier volume (inachevé) de ses *Mémoires*.

Néanmoins, le colossal travail est reconnu par de nombreux intellectuels de l'époque et sert de pilier à des études celtiques, tout en alimentant de concert la celtomanie et le romantisme. Une focalisation se crée sur la Bretagne, pays où se pratique une langue celtique, qui a donc conservé plus qu'ailleurs, dans l'esprit des érudits, une tradition issue du fond des âges. C'est là que l'on déplace les récits arthuriens et ceux du Graal (« découverte » du tombeau de Merlin en forêt de Paimpont en 1820, par exemple<sup>646</sup>), où l'on peut voir les alignements mégalithiques de Carnac, considérés comme des constructions celtiques à l'époque.

En 1814, quelques anciens membres se retrouvent pour fonder la Société des Antiquaires de France, plus axée sur l'archéologie<sup>647</sup>. La Société reprend des pratiques et habitudes de feu l'Académie, mais l'intérêt historique ne se cloisonne plus à l'Antiquité celtique mais s'élargit au Moyen-Âge et à la culture gréco-latine. Charles X lui donne pour mission en 1829 de poursuivre des recherches sur « les langues, la géographie, la chronologie, l'histoire, la littérature, les arts et les antiquités celtiques, grecques, romaines et du Moyen-Âge, mais principalement des Gaules et de la nation française jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle »<sup>648</sup>. Le concept de roman national fait son apparition : il faut donner un passé commun à ces citoyens-sujets afin d'assurer une unité nationale.

### 3- Le bretonisme : regard vers les Celtes insulaires

La province de Bretagne, intégrée à ce système nouveau et centralisé de l'État, sous la Révolution et l'Empire, se retrouve coincée entre la celtomanie des uns, assise sur des interprétations et inventions historiques et culturelles, et la nouvelle historiographie gauloise construite par les historiens républicains ou au service du pouvoir, voyant en ces érudits celtomanes des nostalgiques de l'Ancien Régime, des Chouans, des fédéralistes. Ainsi, délaissant l'histoire, les savants celtophiles vont s'intéresser plus particulièrement à la langue bretonne, son actualité, sa conservation et son avenir, tels Le Gonidec et ses disciples. Le fossé se creuse entre les courants scientifiques (lié à l'Académie Celtique puis aux Antiquités Nationales) et celtomanes / celtophiles (lié aussi à l'Académie Celtique, mais surtout à une école qui se veut comparatiste).

---

<sup>646</sup> Cf. Moigne Grégory, « Merlin l'Enchanteur et les métamorphoses de Brocéliande », actes du colloque *Héros, mythes et espaces*, op. cit.

<sup>647</sup> Cette société existe toujours et se réunit tous les mercredis au Louvre.

<sup>648</sup> Statuts de la Société des Antiquaires de France, 1829.

L'historiographie est marquée par ce dernier courant, la Bretagne catalysant images et fantasmes sur les Celtes, devient alors le lieu de conservation de traditions issues de l'Antiquité païenne. Dans certains courants historiographiques, les celtomanes, également grands auteurs, sont particulièrement médiatisés, comme Lamartine. Ce sont eux qui mettent en avant les liens entre caractères d'une population, traits physiques ou psychologiques, et paysages, qui nourrissent la vision des « nations » d'Europe, à l'heure des créations et essais de régimes politiques, comme valeurs immuables héritées des anciens. Il faut mettre en avant les particularismes, les différences, pour affirmer la nation, différente de la nouvelle forme d'État qui essaie de s'imposer, cherchant une origine et une histoire communes dans un souci d'unité citoyenne.

L'anthropologie naissante, qui cherche dans l'ancien peuplement celtique l'origine des Bretons, affirme aussi que cette origine est distincte de celle des Français. Amédée Thierry (1797 - 1873) publie *l'Histoire des Gaulois* en 1828<sup>649</sup>, dans laquelle il expose une étude des migrations des Gaulois à partir des textes antiques. Il conclut que les Bretons sont issus d'une division de la branche gauloise des Celtes en deux races, les Kymri, dont sont issus les Armoricains, et les Galls, dont sont issus les Gaulois-Français. De plus, la proximité des langues galloise et bretonne fait déduire à l'auteur la parenté de ces peuples<sup>650</sup>. Cette idée, sur fond de christianisme, que Jean-Yves Guiomar qualifie de « bretonisme<sup>651</sup> », va perdurer au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, et même argumenter en faveur d'un rapprochement entre Gallois et Bretons, dont les prémices se font sentir depuis le séjour de Le Gonidec au pays de Galles (voir infra). Amédée Thierry souhaite une émancipation du peuple, dans cette période encore fortement marquée de révoltes, de guerres et de conflits entre les diverses classes de la société. Son livre vient aussi combler un vide dans l'opinion publique et intellectuelle de son temps, faisant du Gaulois un personnage collectif que la population française doit se réapproprier et auquel elle doit s'identifier, dans un souci d'unité face aux autres puissances européennes. Pour cela il lui faut entrer dans une démarche de rénovation du discours historique, lui donnant une teinte politique évidente<sup>652</sup>. Son travail est encore complété par les nouvelles théories

---

<sup>649</sup> Thierry Amédée, *L'histoire des Gaulois*, Paris, Sautet & Cie., 1828. Journaliste, maître d'école, il fait une carrière dans l'administration, comme Maître des requêtes au Conseil d'État à partir de 1838, puis est élu sénateur en 1860. Entre temps, et grâce à l'ouvrage cité ici, il obtient pour une très courte période une chaire d'histoire à l'université de Besançon, mais le pouvoir royal trouve l'ouvrage trop libéral et le renvoie. Il est par la suite reçu à l'Académie des Sciences morales et politiques en 1841, ayant, en parallèle, gravité tous les échelons de la Légion d'Honneur. Il est reçu *Doctor of Civil Law* en 1862 à l'Université d'Oxford. L'ouvrage est dédié à son frère Augustin (1795 - 1856). Voir Robert Adolphe & Cougny Gaston, article « Amédée Thierry », *Dictionnaire des parlementaires français*, vol. 5, éd. Edgar Bourloton, 1889, p. 400.

<sup>650</sup> Thierry Amédée, *Histoire des Gaulois, depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'entière soumission de la Gaule à la domination romaine*, Paris, librairie Hachette, 1835, pp. LXII et LXIV.

<sup>651</sup> Guiomar Jean-Yves, *Le bretonisme. Les historiens bretons au XIX<sup>e</sup> siècle*, Mayenne, imprimerie de la Mayenne, 1987.

<sup>652</sup> Thierry Augustin, *Lettres sur l'histoire de France, pour servir d'introduction à l'étude de cette histoire*, [1<sup>ère</sup> édition : 1827], sixième édition, Paris, éd. Tessier, 1839, p. 21. Cf. Rignol Loïc, « Augustin Thierry et la politique de l'histoire. Genèse et principes d'un système de pensée », *Revue d'histoire du XIX<sup>e</sup> siècle*, n° 22 : le

racialistes de classification des êtres humains, renouvelant les catégories linguistiques ou culturelles qui étaient au cœur de nombreux débats depuis plusieurs siècles. L'ouvrage de William Frédéric Edwards<sup>653</sup>, directement adressé à Amédée Thierry, et paru en 1829, va dans le sens de la classification établie par ce dernier, concernant les peuples Celtes : *Des caractères physiologiques des races humaines, considérées dans leur rapport avec l'histoire, lettre à M. Amédée Thierry*<sup>654</sup>, met en avant et confirme la théorie d'un mélange de deux populations celtiques sur le territoire français, à savoir le type « kymrique » (de haute taille, dolicocephale) et le type « gall » (de taille moyenne, brachicéphale). La Bretagne aurait conservé les deux types raciaux (le « mélange breton » serait le résultat d'une souche « gall » originelle et d'un apport « kimrique »)<sup>655</sup>, et lorsqu'elle s'appelait encore Armorique, sa population avait adopté la religion qu'Augustin Thierry attribue « aux Druides [...] Kimris<sup>656</sup> », à la suite de la migration des « Kimris » dans cette partie nord-ouest de la Gaule.

Dans les années 1840, Aurélien de Courson, reprenant les théories racialistes d'Amédée Thierry, affirme que les Celtes et les Gaulois ne formaient pas un seul peuple, qu'ils étaient juste « parents », ajoutant encore à la confusion terminologique. Les Bretons d'Armorique sont, selon l'auteur, des Celtes liés aux autres nations celtiques par leur origine, et bien moins liés aux Français, qui seraient issus de la branche gauloise<sup>657</sup>. Une réelle émulation se met en place, et les travaux des uns influent sur les écrits des autres : Augustin Thierry insère dans son *Histoire de la conquête d'Angleterre par les Normands* un extrait du *Barzaz Breiz* de Hersart De La Villemarqué, disciple de Le Gonidec, comme justificatif à ces dires<sup>658</sup>. Les deux hommes s'estiment, et La Villemarqué ne souhaite que la reconnaissance et le soutien d'Augustin Thierry, comme le transmet Mme Swetchine (1782 -

---

temps des historiens (Actes de la journée d'étude du 23 septembre 2000, Archives nationales), 2002, pp 87 à 100. Il a aussi développé le concept de « races conquérantes » et de « races conquises » dans son *Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands*, en 1825. Le travail de fond est approximatif, sauvé par une plume agile, et ne servant qu'à argumenter en faveur de la monarchie parlementaire britannique

<sup>653</sup> William Frédéric Edwards (1777 – 1842). Voir les annexes biographiques.

<sup>654</sup> Edwards William Frédéric, *Des caractères physiologiques des races humaines, considérées dans leur rapport avec l'histoire, lettre à M. Amédée Thierry*, Paris, chez Compère jeune, libraire, 1829.

<sup>655</sup> *Ibid.*, p. 63.

<sup>656</sup> *Ibid.*, p. 65. Nous pouvons recouper cette théorie avec la confusion qui s'est installée les décennies précédentes entre l'Hiberie (l'Espagne) et l'Hibernie (l'Irlande). Voir aussi Reynaud-Paligot Carole, « Construction et circulation de la notion de « race » au cours du XIX<sup>e</sup> siècle », dans Bancel N., David T., Thomas D., *L'invention de la race, des représentations scientifiques aux exhibitions populaires*, Paris, éd. La Découverte, 2014, pp. 103 à 116. Dans un ouvrage postérieur, Edwards ne mentionne plus ce troisième type ethnique qu'il avait accordé aux Bretons. Voir *Celtic Linguistics*, 1750 - 1850, vol. 8 ; Edwards William Frédéric, *Recherches sur les langues celtiques*, Paris, Imprimerie royale, 1844, p. 130.

<sup>657</sup> De Courson Aurélien, *Histoire des origines et des institutions des peuples de la Gaule Armoricaïne et de la Bretagne Insulaire, depuis les temps les plus reculés jusqu'au V<sup>e</sup> siècle*, Prud'homme, Saint-Brieuc, 1843, 414 p.

<sup>658</sup> *Études Celtiques*, vol. XVII, n°1, Paris, janvier 1896, p. 77, article « Nécrologie » [dédié à La Villemarqué]

1857)<sup>659</sup> à son amie la marquise de la Grange<sup>660</sup>, dans une lettre du 23 août 1855 : « ... et le titre qui compterait le plus à mes yeux, c'est l'amitié de M. Augustin Thierry et les encouragements vifs, positifs, avoués, donnés par lui à cette candidature<sup>661</sup> ». La Villemarqué a, en effet, postulé à l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, et utilise son réseau pour obtenir le siège vacant laissé par le décès de Barchou de Penhoën (1799 - 1855)<sup>662</sup>. Mme Swetchine semble très influente et l'appui donné par Augustin Thierry à cette candidature est pour elle le meilleur argument, bien plus que les travaux de La Villemarqué eux-mêmes. C'est cependant Charles Texier (1802 - 1871)<sup>663</sup> qui obtiendra le siège vacant, et La Villemarqué n'entrera à l'Académie qu'en 1858, à la place du défunt M. de Pétigny (1801 - 1858)<sup>664</sup>. Cette amitié et l'influence mutuelle entre le disciple de Le Gonidec

<sup>659</sup> Sophie Soïmonova est née à Moscou en 1782. Son père est secrétaire de l'impératrice Catherine II, et la jeune Sophie fréquente la cour, se liant d'amitié avec le petit-fils de l'impératrice et futur tzar, Alexandre. Épouse du général russe Svetchine, elle se convertit au catholicisme en 1815 après une lecture sérieuse des œuvres de Joseph de Maistre, et rejoint Paris avec son mari en 1817. Ils s'installent à l'hôtel de Tavannes, rue de Bellechasse, où elle tient un salon. Elle y reçoit des philosophes et érudits catholiques libéraux (Montalembert...) et des Russes, mais aussi des auteurs français, comme Chateaubriand, Lamartine, Sainte-Beuve. Salonnière, elle a de très nombreux contacts avec lesquels elle correspond et a une influence certaine dans les milieux érudits et catholiques, que fréquentent aussi La Villemarqué et Augustin Thierry. Elle décède à Paris en 1857. Cf. Le Comte de Falloux, *Madame Swetchine, sa vie et ses œuvres*, 2 vol., Paris, chez Didier, 1860.

<sup>660</sup> Née Constance de Caumont La Force (1801 - 1869), elle épouse en premières noces le comte de Clermont-Lodève et après le décès de celui-ci se remarie avec Édouard de la Grange en 1827. Elle fut très proche de Marianne de Lamartine (née Mary Ann Elisa Birch, 1790 - 1863, femme d'Alphonse de Lamartine) Elle est l'auteure de *La marquise d'Egmet, ou une année de la vie d'une femme qui s'ennuie*, Paris, librairie Poulet – Malassis, 1862, et de plusieurs autres œuvres.

<sup>661</sup> Lelièvre De La Grange Adélaïde-Édouard, *Nouvelles lettres de Mme Swetchine, recueillies par le Marquis de la Grange*, Limoge, lettre CLIV du 23 août 1855, pp. 239 et 240.

<sup>662</sup> Auguste Barchou de Penhoën naît à Morlaix en 1799. Officier dans l'armée pendant la Restauration, il démissionne lors de l'établissement de la Monarchie de Juillet. Député du Finistère de 1849 à 1851, il siège parmi les monarchistes. La publication de plusieurs ouvrages lui permet d'intégrer l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres en 1850 : il a écrit quelques articles dans la *Revue des Deux Mondes*, fait paraître une *Histoire de la philosophie allemande depuis Leibnitz jusqu'à Hegel* (1836), ou encore une *Histoire de la conquête de l'Inde par l'Angleterre* (1844). Il décède en 1855, laissant vacant son siège à l'Académie. Voir Jacq Yann-Loïc, *Auguste Barchou de Penhoën (1799 - 1855), aspirer à Paris après 1830*, mémoire de Master 2 d'histoire contemporaine (dir. : Sylvain Venayre), Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, 2013.

<sup>663</sup> Charles Texier est né en 1802 à Versailles. Il entre à l'école des Beaux-Art en 1823, devient architecte avant d'obtenir le titre d'inspecteur des Travaux Publics de Paris, en 1827. Passionné d'histoire ancienne (plusieurs de ses interventions à l'Académie paraissent dans les Comptes Rendus publiés), il dirige des fouilles archéologiques à Frejus, Ostie (Itlaie), mais aussi en Perse et en Arménie. Il est nommé professeur suppléant d'archéologie au Collège de France en 1840, avant de partir en Algérie comme inspecteur général des Bâtiments civils en 1843. Il est élu à l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres en 1855, pour ces publications et travaux couvrant plusieurs champs de recherche : géologie, histoire, archéologie, géographie, les arts...Ce sont ses « descriptions » qui lui valent d'entrée à l'Académie : *Description de l'Asie Mineure faite par ordre du gouvernement français de 1833 à 1837 et publiée par le ministère de l'Instruction publique*, Paris, Firmin Didot Frères, 1839 – 1849. *Description géographique, historique et archéologique des provinces et des villes de la Chersonnèse d'Asie*, Paris, Firmin Didot Frères, 1862. *Description de l'Arménie et de la Perse, de la Mésopotamie*, Paris, Firmin Didot Frères, 1842-1845. Article Texier Charles, *Nouveau Larousse Illustré, dictionnaire universel encyclopédique* (dir. Claude Augé), Paris, librairie Larousse, 1898 - 1907.

<sup>664</sup> François-Jules de Pétigny de Saint-Romain (1802 - 1858) est le fils du secrétaire du sceau du chancelier de France. Très bon élève, il entre à l'École Royale des Chartes en 1822. A la suite de ses études il devient secrétaire particulier du Comte de Saint-Luc, préfet du Loir-et-Cher, avant d'être nommé conseiller de préfecture. Il démissionne de cette fonction avec l'arrivée de la Monarchie de Juillet. Admis à l'Académie en 1850, il était aussi membre du Comité des Travaux Historiques et Scientifiques. Son champ d'études et de publications couvre l'histoire, l'archéologie mais aussi le droit et des notices étymologiques ou biographiques. De Pétigny Xavier, *François Jules de Pétigny et ses amis de l'École des chartes, 1839-1858*, Vendôme, Launay et fils, 1909. *Annonce*

et Augustin Thierry illustrent bien l'accointance que pouvaient avoir les intellectuels, aux parcours et aux objectifs si différents, initiant une forme d'inter-disciplinarité, mais aussi montrant l'importance des réseaux intellectuels dans le *cursus honorum* des uns et des autres. C'est enfin la mise en évidence que la recherche sur la Bretagne et ses traditions, ses langues, ne se fait pas en Bretagne, territoire d'études, mais essentiellement à Paris.

C'est cette fraternité entre l'affirmation politique d'une « race » bretonne ou celtique différente d'une « race » gauloise qui va alimenter la celtomanie des décennies suivantes (et le « bretonisme », cette origine commune entre Gallois de Grande-Bretagne et Bretons de Petite-Bretagne), cristallisée en des personnes telles que La Villemarqué, bien sûr, mais aussi Renan, qui se fend d'un poème dans la *Revue des Deux Mondes* du 1<sup>er</sup> février 1854, « La poésie des races celtiques ». Il y précise que l'usage qu'il fait du mot « celte » ne concerne pas les populations antiques mais seulement les groupes qui, selon lui, « méritent encore de porter ce nom, par opposition aux Germains et aux peuples néo-latins ». Sont ainsi qualifiés de « celtes » :

- les habitants du pays de Galles et de la Cornouailles, sous le nom de Kymris.
- les Bretons bretonnants (de Basse-Bretagne), issus d'une émigration de Kymris.
- les Gaëls du nord de l'Écosse parlant gaélique.
- les Irlandais<sup>665</sup>.

Évoluant dans ses réflexions, il met finalement de côté l'idée de « race », en 1882, dans son ouvrage *Qu'est-ce qu'une nation ? Et autres essais politiques*, puisque, selon lui, ce concept ne nécessite pas d'apports scientifiques : « dispensons-là de donner un avis dans ces problèmes où tant d'intérêts sont engagés »<sup>666</sup>. Il y met aussi en avant le fait que le culte des ancêtres est primordial, car ils ont fait ce que nous sommes, mettant en exergue l'ancestralité des Bretons et la valeur de leurs ancêtres Kymris. Mais le fossé continue de se creuser d'un point de vue idéologique entre les « Bretons Celtes » et les « Français Gaulois », alimentant non seulement une littérature bretoniste<sup>667</sup>, mais aussi des théories politiques, dans les années 1880 et suivantes.

---

du décès et notice bibliographique de M. François-Jules de Pétigny, membre de l'Académie, Comptes-rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Paris, 1858, vol. 2, pp. 60 à 62.

<sup>665</sup> Renan Ernest, « La poésie des races celtiques », *Revue des Deux Mondes*, 1<sup>er</sup> février 1854, pp. 473 à 506.

<sup>666</sup> Renan Ernest, *Qu'est-ce qu'une nation ? Et autres essais politiques*, [1<sup>ère</sup> édition : Paris, Calmann Lévy éditeur, 1882], Paris, Presse Pocket, 1992, p. 41.

<sup>667</sup> Guiomar Jean-Yves, « Quand les bretonistes répudièrent la Gaule (1840 - 1850) », in *Nos ancêtres les Gaulois*, actes du colloque universitaire de Clermont-Ferrand II, 1982. pp. 77 à 83.

## 2- Le Gonidec et les protestants gallois

Jean-François-Marie Le Gonidec (1775 - 1838)<sup>668</sup>, dont la première partie de sa vie n'est documentée que par ses propres dires, se présentant comme réfugié pendant quelque temps au pays de Galles lors de la Révolution française, a très probablement vécu le réveil culturel gallois à travers sa correspondance avec le Révérend Price. Son passage à l'Académie Celtique l'amène à approfondir son travail sur les langues celtiques, à écrire une *Grammaire celto-bretonne* (publiée en 1807), puis un *Dictionnaire celto-breton* (publié à Angoulême en 1821), prônant une réforme de l'écriture bretonne et l'unification des dialectes bretons : son séjour gallois, et les influences de celui-ci dans le développement de ses travaux, mais aussi dans la dynamique romantique et celtomane qui se met en place, peuvent être perçus comme le départ d'un réveil culturel breton, influencé par celui du pays de Galles. En effet, militants et intellectuels gallois et bretons vont nouer des liens étroits entre eux, à partir de cette période.

### 1- La Bible en breton : un projet gallois

L'idée de création d'une Gorsedd bretonne revient au Révérend gallois Thomas Price / barde Carnhuanawc (1787 - 1848)<sup>669</sup> : il présente à l'Eisteddfod de Welshpool en 1824 un mémoire sur les relations traditionnelles entre les Bretons de Grande-Bretagne et les Armoricaïns. Il remporte le premier prix grâce à ce mémoire. Price s'intéresse de façon générale à l'Antiquité celtique et voyage dans plusieurs pays celtiques, dont la Bretagne où il apprend le breton. En avril 1819, après quelques réflexions issues de sa lecture d'articles du pasteur John Hugues, dans lesquels il apprend que les Bretons n'ont pas de Bible traduite dans leur langue, si ce n'est quelques passages, il présente au comité de la Société Biblique Britannique et Étrangère (ou *Bible Society*)<sup>670</sup> un projet de traduction de la Bible en breton. C'est la Société des Antiquaires de France qui soumet le nom de Le Gonidec comme traducteur, par le biais d'un courrier de son secrétaire général, M. de St Martin,

<sup>668</sup> Jean-François-Marie-Maurice-Agathe Le Gonidec, 1775 – 1838. Voir les annexes biographiques.

<sup>669</sup> Thomas Price, 1787 - 1848. Né à Llanfihangel-bryn-Pabuan. A la fois grand orateur, poète, musicien (et luthier : il est d'un acteur du renouveau de la harpe au pays de Galles), journaliste et linguiste. Pasteur de l'Église d'Angleterre, il savait trouver le soutien de l'aristocratie quand cela était nécessaire. Il a contribué à l'essor de la Gorsedd de Galles sous le nom bardique de Carnhuanawc. Lecteur assidu des articles du pasteur John Hugues, il retient au détour de l'un d'eux qu'autrefois les Gallois avaient été « redevables aux Bretons de les avoir sauvés de l'hérésie pélagienne », ce qui sera le point de départ, pour lui, d'un intérêt particulier pour la Bretagne, sa langue, sa culture, son histoire. Prys Morgan, « Thomas Price - Carnhuanawc (1787-1848) et les Bretons », *Triade*, n°1, Brest, CRBC, 1995, pp. 5-13.

<sup>670</sup> Son nom complet est : *Société Biblique Britannique et Étrangère pour la diffusion des Saintes Écritures et leur traduction dans toutes les langues*. Créé en mars 1804 à Londres.

où l'on apprend qu'il a fait part à la *Bible Society* de sa volonté d'éditer une Bible en arménien, et que ses collègues lui ont suggéré d'ajouter la traduction en breton à la liste<sup>671</sup>. Il propose que la traduction faite par Le Gonidec soit corrigée par un jeune pasteur méthodiste gallois, David Jones. Ce dernier, sur le conseil de ses médecins, passe l'hiver 1823 - 1824 dans le sud de la France. Sur la route du retour, il s'arrête à Nantes puis à Rennes où il entre en relation avec un ami de Le Gonidec, le bibliothécaire de la ville, Miorcec de Kerdanet (1792 - 1874)<sup>672</sup>, qui l'initie au breton. L'année suivante, la *Bible Society* finance un deuxième voyage de Jones en Bretagne, afin d'y étudier la façon de traduire au mieux les textes sacrés en breton.

L'idée de *Bible* en breton (que Price a depuis 1816) est soutenue par quelques théologiens gallois, spécialistes des langues orientales (que ne maîtrisait pas Le Gonidec, qui s'appuie sur la Vulgate latine pour traduire la *Bible*). Ainsi, ces spécialistes vérifient par le biais de David Jones que les traductions faites par Le Gonidec sont fidèles au sens des textes originaux. Jones, pourtant jeune, meurt le 1<sup>er</sup> septembre 1825, peu après son retour de Bretagne (il était malade depuis 1822)<sup>673</sup>. C'est Price qui reprend son rôle, et y travaille plusieurs années : « De l'année 1824 à l'année 1835 incluse, M. Price fut constamment en correspondance avec les agents, les secrétaires et les éditeurs... Un petit in 4° sur lequel est écrit 26 février 1827 contient les critiques que faisait M. Price durant la correction des épreuves. »<sup>674</sup>

Enfin, en 1827, le *Nouveau Testament* est publié en breton, sous le titre *Testamant Nevez hon Aotrou Jezuz-Krist, troët é brézonneck*<sup>675</sup>. L'ouvrage, tiré à mille exemplaires, se vend essentiellement au pays de Galles. Le clergé breton, l'évêque de Quimper en tête, répugne à diffuser une traduction dirigée par des protestants<sup>676</sup>. En 1829 Price vient rencontrer Le Gonidec, installé à

<sup>671</sup> Courrier de M. de St Martin du 6 septembre 1814, procès-verbaux de la *Bible Society*. Il n'y a que deux courriers mentionnant ce projet : la bataille de Waterloo l'année suivante fait rompre les liens entre les deux sociétés.

<sup>672</sup> Daniel Louis Olivier Miorcec de Kerdanet, 1892 – 1974. Voir les annexes biographiques.

<sup>673</sup> Dujardin L., *La vie et les œuvres de Jean-François-Marie-Maurice Agathe Le Gonidec*, op. cit., p. 81.

<sup>674</sup> Note conservée dans les archives de la Société Biblique, citée par Dujardin L., op. cit., p. 87.

<sup>675</sup> *Testamant Nevez hon Aotrou Jezuz-Krist, troët é brézonneck*, gant I. F. M. M. A. Le Gonidec, Angoulême, chez F. R. Tremeau, 1827.

<sup>676</sup> Le pasteur John Jenkins, installé à Morlaix, en fera une version simplifiée, qu'il avait demandée depuis plusieurs années, avant d'en être officiellement responsable auprès de la *Bible Society*. Jenkins s'appuie sur d'autres textes que la Vulgate latine : les versions grecque, galloise et anglaise. Il travaille de 1845 à 1847 sur ce projet, avec l'aide de l'écrivain Guillaume Ricou (1778 - 1848). La première édition est imprimée à Brest en 1847. Après le décès de Ricou, plusieurs révisions sont faites par le méthodiste gallois James Williams, révérend en charge de la communauté protestante de Quimper. Plusieurs révisions donnant lieu à des rééditions du *Testamant Nevez* sont faites par Jenkins et Williams : en 1854, 1863, et enfin en 1870. En 1882, Alfred Llewelyn, fils du pasteur Jenkins, ayant grandi en Bretagne et maîtrisant le gallois autant que le breton, accepte la demande de la *Bible Society* de reprendre encore une fois une traduction de la *Bible* en breton. Se faisant aider par Luzel et quelques autres relecteurs, il publie une nouvelle édition en 1885, financée par la *Bible Society*, suivie d'une édition bilingue breton-français l'année suivante. Llewelyn Jenkins ne s'arrête pas là et commence à travailler sur une nouvelle traduction en breton de l'Ancien Testament. De la version hébraïque, il traduit en breton la Genèse (*Levr ar Genes*), qui paraît en 1897, en même temps qu'une nouvelle version du *Testamant Nevez*, édités par la *Bible Society*. Les



Angoulême où il travaille sur le futur dictionnaire breton-français<sup>677</sup>, et lui propose de traduire aussi l'*Ancien Testament*. Les travaux de Le Gonidec sur ce projet serviront à une édition posthume qui ne verra le jour qu'en 1866, faite chez l'imprimeur Prud'hommes de St Brieuc.

Enfin, même si son projet ne se concrétise pas, Price émet aussi l'idée d'organiser une Eisteddfod en Bretagne, mais ce projet ne verra jamais le jour : c'est le premier essai de passage du bardisme gallois vers la Bretagne.

## 2- La Colonie Bretonne de Paris

En décembre 1833, une nouvelle société savante se fonde à Paris, sous le nom d'Institut Historique, dont le premier président est Arcisse de Caumont<sup>678</sup>. S'y rencontrent et discutent des érudits venus de la France entière. Le Gonidec en devient membre en 1834, entraînant à sa suite son ami et disciple De Kerdanet. L'Institut publie des communications et des rapports, mais fait aussi la promotion d'ouvrages, comme ceux de Le Gonidec. L'équipe lance une souscription pour réimprimer la *Grammaire Celto-bretonne* de Le Gonidec et financer le lancement de son *Dictionnaire français-breton*. C'est une aide financière fort appréciable, un réseau de lecteurs et de nouveaux contacts dans le milieu des érudits qui s'ouvrent à lui (hors Bretagne, Paris et Angoulême). Les membres de l'Institut l'élisent vice-président adjoint de la Classe des Langues et Littératures, en mars 1836, puis vice-président en février 1837 et président en février 1838<sup>679</sup>.

Les disciples de Le Gonidec, se réunissant chez lui pour parler breton, parler de la Bretagne, de ses légendes, de son histoire, souhaitent resserrer les liens qui les unissent et mettre en place d'autres projets, qu'ils espèrent voir soutenus par divers organismes et institutions, sur l'exemple de celui de la traduction de la Bible, promu par la Société des Antiquaires de France autant que par la *Bible Society*. Face aux pouvoirs publics, qui, dans un contraste avec l'ancien régime napoléonien,

---

Évangiles / *An Aviel*, sont réimprimés à part, en 1906. Une version bretonne existe aussi, issue d'un soutien non pas gallois mais londonien : c'est la version de Guillaume Le Coat (petit-fils de Guillaume Ricou), parue en 1883 (*Testamant Nevez*) puis de façon complète en 1897. Pasteur de la Mission Évangélique de Trémel, Le Coat est soutenu par la Société Biblique Trinitaire de Londres. D'autres versions et éditions voient le jour au cours du XX<sup>e</sup> siècle.

<sup>677</sup> Qui paraît en 1847 chez Prud'homme, imprimeur-libraire à St Brieuc. Ce dictionnaire présente un breton épuré de ses influences françaises, idée soutenue par son disciple La Villemarqué dans sa réédition du *Dictionnaire* en 1847, et pose les bases d'un breton littéraire moderne. Cela vaudra à Le Gonidec le surnom de *Reizher ar brezhoneg*, « correcteur » ou « rénovateur de la langue bretonne ».

<sup>678</sup> Arcisse de Caumont, 1801 - 1873. Voir les annexes biographiques.

<sup>679</sup> Dujardin, *op. cit.*, p. 96.

refusent toute idée de projet ou de voyage au pays de Galles<sup>680</sup>, la « colonie bretonne » (La Villemarqué, Brizeux, Troude...) décide d'organiser des banquets. Le premier a lieu en 1836. On y entonne un chant écrit par Brizeux (1803 - 1858)<sup>681</sup>, qui célèbre la Bretagne et dont l'auteur rêvait de voir devenir un hymne national : *Kanaouenn ar Vretoned*. Il le fait diffuser dans le journal *L'Armoricain*, ainsi que sur feuilles volantes dans les campagnes bretonnes : « *Ni zo bepred Bretoned / Bretoned, tud kalet* » en est le refrain (« Nous sommes Bretons toujours / Bretons, gens durables [solides] »)<sup>682</sup>.

Le deuxième banquet, début 1837, se déroule sans Chateaubriand (qui devait le présider) ni Le Gonidec, tous deux malades. C'est M. Féron, originaire de Rennes et doyen de cette colonie bretonne, Magistrat du Tribunal de la Seine, qui préside le banquet<sup>683</sup>. Mais l'état de santé du « vieux maître » Le Gonidec ne l'empêche pas de continuer à écrire et renforcer les réseaux entre Gallois et Bretons. Pour lui, les liens qui se construisent avec les Gallois peuvent être aussi source de revenus et de reconnaissance. Dans une lettre qu'il adresse au Révérend Price, datée du 4 février 1837, répondant par la négative à un précédent courrier du Révérend qui lui propose de participer à un concours littéraire gallois, il lui demande si une aide financière peut lui être octroyée par les *Cymreigeddyon* et s'il peut en devenir un membre honoraire<sup>684</sup>. Dans le même courrier, il

<sup>680</sup> En 1836, le ministre de l'Instruction Publique, Pelet de la Lozère, rejette la demande d'une mission au Pays de Galles de Le Gonidec « parce qu'il n'existait en Bretagne ni dans le pays de Galles aucun manuscrit en langue primitive et que le celtique n'était, du reste, qu'un patois moderne remontant tout au plus au quinzième siècle ». Lettre de Yann Morvan au journal *La République*, reproduite dans *Le Clocher Breton* en décembre 1902, p. 605, citée par Dujardin dans sa biographie de Le Gonidec, p. 111.

<sup>681</sup> Jules Auguste Pélage Brizeux, 1803 - 1858. Orphelin de père à huit ans (son père était officier de santé en chef dans la marine royale), il est placé chez des oncles, membres du clergé. Sa mère se remaria et eut trois autres enfants. Il s'en va donc chez un prêtre réfractaire à Arzano, puis à Vannes au collège Saint-François-Xavier jusqu'en 1819, pour enfin partir pour Arras : le directeur du collège qui l'accueille est un grand-oncle de sa mère. Rêvant dans le Morbihan, il trouve un emploi chez un juriste avant de partir pour Paris étudier le droit, en 1824. Voir Rio Joseph, « Brizeux, inventeur de la Bretagne », *La Bretagne Linguistique*, n° 22, 2018, pp. 115 à 137. Voir aussi Rio Joseph, *Auguste Brizeux, 1803 - 1858, inventeur de la Bretagne ?*, Rennes, PUR éditions, 2021.

<sup>682</sup> « *O ia ! Er brezel paotred ter, paotred vat ha seven er ger. / Tec'het a ra Saoz krenn-ha-krenn, pa lavaromp ni « Torr e benn ! / Hogen, klevit an eureujou, kanaouenn skiltr ar biniou. / O Breiz-Izel, O kaera Bro ! Koad en e c'hreiz, mor en e zro ! / Allas ! Ma tlean Breiz kuitât, me ouelo leiz ma daoulagad. / Mirit, breudeur kêz, ho penn-baz, ho pleo hir, ho pragou-braz. / Gourennit mat ! Eur gourenner en deus kalon ar merc'hed kaer. / Me a drouc'ho ma zeod em beg kent diziski ar brezoneg. / Karantez d'it, bro karadek, Breiz-Arvorik, douar dervek. / Koulskoude dreist an holl vadou, karomp ar C'hrist, Doue hon tadou. »* ./ « Oh oui, à la guerre, des hommes violents, des hommes bons et honnêtes à la maison / L'Anglais s'enfuit quand nous criions « casse-sa-tête ! » / Pourtant, écoutez les noces, le chant sonore du biniou / Oh, (Basse)Bretagne, Oh, très beau pays ! Bois en son centre, mer autour d'elle ! / Hélas ! S'il me faut quitter la Bretagne, je pleurerai beaucoup, de mes deux yeux. / conservez, mes frères, vos « penn-baz », vos cheveux longs, vos « bragoù-braz ». / Lutte bien ! Un lutteur obtient le cœur des belles filles. / Je couperai la langue dans ma bouche avant d'oublier le breton. / Amour à toi, aimable pays, Bretagne- Armorique, terre de chênes. / Cependant, par-dessus tous les biens, aimons le Christ, Dieu de nos pères. » Entre chaque phrase vient se placer le refrain « *Ni zo bepred Bretoned, Bretoned tûd kalet* », que l'on peut aussi traduire par « race forte ».

<sup>683</sup> Compte-rendu du banquet dans *L'Hermine* du 10 février 1837. Voir aussi Pierre De La Villemarqué, *La Villemarqué, sa vie, et ses œuvres*, Paris, librairie Champion, coll. La Bretagne et les pays celtiques, XX, 1926, pp. 37 à 40.

<sup>684</sup> Le Gonidec, lettre du 4 février 1837 au Révérend Price, In Jane Williams, *Literary Remains of the Rev. Thomas*

recommande à Price de s'adresser à La Villemarqué et Brizeux, qu'il présente ainsi :

« Je crois vous faire plaisir en mettant en rapport avec vous deux messieurs de mes amis qui s'occupent avec beaucoup de zèle de la langue bretonne ; l'un (M. Hersart de la Villemarqué), est un antiquaire très-studieux, l'autre, (M. Brizeux), est un poète aimable. Je leur ai donné votre adresse. Si je suis mis hors d'état de travailler pour notre littérature Bretonne, j'aurais le plaisir au moins de voir les jeunes gens s'y adonner avec fruit<sup>685</sup> ».

Dès le mois d'avril, La Villemarqué écrit à Price, flattant les « frères du pays de Galles » honorés dans les banquets susmentionnés, et ne manquant pas de parler de ses propres projets, notamment de la parution prochaine du *Barzaz Breiz*<sup>686</sup>. Le Gonidec, Brizeux et La Villemarqué sont fait membres honoraires des Cymreigyddion, et le « vieux maître » remercie la Société de leur faire cet honneur, dans un courrier du 22 décembre, à Price<sup>687</sup>.

Le troisième banquet se déroule le 7 février 1838, sous la présidence de Le Gonidec, en meilleure santé. Il reçoit un éloge de Pol de Courcy en ouverture du banquet<sup>688</sup>, puis se lance dans un discours qui est bien plus qu'un toast porté aux Gallois, mais plutôt une proclamation de reconnaissance et de fraternité envers eux. La Villemarqué s'en inspirera lorsqu'il rejoindra l'Eisteddfod d'Abergavenny quelques mois plus tard, de même que Lamartine lorsqu'il écrira son « *Toast...* »<sup>689</sup>. Brizeux rappelle aussi lors du banquet l'ascendance « kymrique » commune des Bretons et des Gallois, les premiers ayant accueilli sur leurs terres les seconds à la fin de l'Antiquité, leur offrant un asile, selon lui. L'anecdote n'est pas sans importance : elle montre bien l'intérêt porté au pays de Galles et l'influence grandissante des Gallois dans les projets des érudits bretons et des celtomanes. Au-delà d'un aspect purement littéraire et culturel, l'idée d'une « race kymrique » divisée en deux branches, l'une bretonne, l'autre galloise, fait son chemin. Il s'agit de se trouver une part d'identité plus britannique que gauloise, de construire une identité bretonne différente de celle des Français-Gallois. Point question ici de séparatisme, mais de distinction, de singularisation, de

---

Price, *Carnhuanawc with a Memoir of his Life*, 2 volumes, Llandoverly, William Rees, 1854-1855, 2 vol., Llandoverly, imp. William Rees, vol. II, pp. 173 et 174.

<sup>685</sup> *Ibid.* p.174.

<sup>686</sup> Lettre non datée de La Villemarqué à Price, postérieure au 1<sup>er</sup> mars 1837, publiée par Jane Williams, *Literary Remains*, op. cit., T.II, pp.223 et 224.

<sup>687</sup> Lettre du 22 décembre 1837, *Literary Remains*, op. cit., T.II, p. 175.

<sup>688</sup> Pol du Potier, baron de Courcy, 1815 - 1891. La famille Potier de Courcy est originaire de Normandie, mais vit dans le nord Finistère (Pol est né à Landerneau). Archéologue et architecte, il est l'auteur du *Nobiliaire et Armorial de Bretagne*, en trois tomes, édités à partir de 1862. Cette œuvre reste une référence sur les familles nobles de Bretagne sous l'Ancien Régime. Il a aussi participé à la rénovation de la cathédrale de St-Pol-de-Léon et a établi, entre autres, le plan de l'église de Santec dédié à St Adrien. Le Nobiliaire comportant quelques erreurs, Norbert Bernard et Jacques Petits y ont apporté quelques rectifications, publiées en 2010 sous le titre *Complément et correctifs au Nobiliaire et Armorial de Bretagne de Pol Potier de Courcy*, sur le site Tudchentil, et disponible à l'adresse suivante : [www.tudchentil.org/spip.php?article738](http://www.tudchentil.org/spip.php?article738)

<sup>689</sup> Voir *infra*.

reconnaissance identitaire de la part de ce petit groupe de personnes qui affirme de la sorte une résistance face aux gouvernements mis en place après les événements de juillet 1830<sup>690</sup>. Les Gallois leur servent d'exemples et de références (reconnus comme « nation » par la Couronne britannique, leur langue y est tout aussi officielle que l'anglais), mais sont aussi pour eux sources d'inspirations littéraires.

Les diverses flatteries bretonnes envers les Gallois n'ont pas leur écho Outre-Manche, les Gallois se posant comme guides d'un renouveau celtique à travers leurs Eisteddfodau et initiateurs d'un mouvement de fraternisation par le soutien à divers projets, comme celui de *Bible* en breton : malgré le déséquilibre dans les relations entre les deux groupes, cela amène les protestants gallois à regarder différemment la Bretagne. Répandre leur parole religieuse et aider à la perpétuation du breton devient une mission à laquelle vont s'atteler plusieurs pasteurs, dont les premiers s'implantent en Bretagne avec l'aide du Révérend Price, de la Gorsedd de Galles : ce sont les pasteurs Jenkins et Williams. Ces deux personnages vont montrer motivation et persévérance dans la diffusion de leur foi, mais aussi du breton, pour lequel ils œuvrent particulièrement.

### **3- Les pasteurs protestants en Bretagne, animateurs d'une certaine émulation linguistique et culturelle**

John Jenkins (1807 - 1872) est issu d'une lignée de pasteurs et de lettrés gallois du Glamorgan. Il travaille dans l'entreprise d'édition familiale tout en suivant un cursus de théologie, puis il enseigne pendant un temps. Début 1834, alors qu'il n'est pas encore consacré au ministère, il répond à l'appel de l'Église baptiste galloise d'envoyer des missionnaires en Bretagne. Sa candidature est acceptée et il part en août découvrir les alentours de Morlaix ainsi que sa petite communauté protestante. En janvier 1835, de retour au pays de Galles, il est consacré au ministère et retourne en Bretagne le mois suivant avec sa femme et leur enfant, dans le but de s'y installer. Après avoir fait connaissance avec les habitants de la région, il devient colporteur et se fait aider par un employé de la Société Évangélique de France : il souhaite vendre le stock de Bibles en breton de Le Gonidec qui n'a pas été vendu. C'est pour lui un constat amer : beaucoup trop de Bretons sont encore illettrés. Il fait alors imprimer des abécédaires par le libraire Ledan, de Morlaix : *Ann A.B.K. pe kenteliou bêr hak*

---

<sup>690</sup> Voir Postic F., “Brève biographie de Théodore Hersart de la Villemarqué (1815 - 1895)”, Nakala / Creative Commons, <https://www.nakala.fr/data/11280/61384f88>

*eas evit deski lenn brezonek en nebendik amzer*<sup>691</sup>, et le diffuse avec la version bretonne du Nouveau Testament. Dès 1835, il compose « un grand nombre de tracts, feuilles volantes, volumes pour la diffusion des doctrines protestantes<sup>692</sup> ». Cela ne passe pas inaperçu auprès de l'Église catholique qui le dénonce en chair, le curé de Morlaix qualifiant sa venue ainsi : « *Eur serpent leun a vulum hen deuz treuzet ar mor* » / « un serpent plein de venin a traversé la mer »<sup>693</sup>. En mars 1836, dans un journal gallois (*Ystorfa y Bedyddwyr*), il annonce qu'il a distribué 109 *Nouveau Testament* en breton, 12 *Nouveau Testament* en français, 158 *A.B.K.* et 193 traités religieux. Il se lie d'amitié avec le Morlaisien Émile Souvestre, qui avait déjà des contacts avec le milieu des hommes d'affaires protestants installés en Bretagne (à Nantes surtout). La version de la Bible en breton de Le Gonidec s'épuisant tout de même, Jenkins propose de réviser complètement l'œuvre. En 1838, le Comité Missionnaire Gallois valide sa demande et lui demande même de faire une « révision radicale », de laquelle seraient éliminées « différentes conceptions erronées papiste<sup>694</sup> ». Le Comité propose aussi une simplification du breton utilisé : la langue employée par Le Gonidec était trop élaborée, trop éloignée du parler populaire, donc peu accessible aux locuteurs bretons sachant lire. Le but prosélytique du projet fait enfin surface : il ne s'agit pas uniquement de transmettre les textes sacrés du christianisme en breton, mais bien de libérer les Bretons du « joug de fer du papisme », comme on a pu le lire en 1818 dans un journal méthodiste gallois, le *Golewad Cymru*. Le pasteur Jenkins s'occupe jusqu'à la fin de sa vie de la communauté protestante du Trégor, rassemblée autour du temple de Hengoed (« vieux bois », nom de son village d'origine au pays de Galles), à Pont-Uzel en Trémel, entre Morlaix et Lannion. Il s'éteint en 1872 et est enterré au cimetière de Morlaix. L'un de ses douze enfants, Alfred, est devenu pasteur et celtisant, vivant en Bretagne, dans la lignée de son père.

Quant à James Williams, il est originaire du Comté de Carmarthen et arrive à Quimper en 1842. La petite communauté protestante de Quimper l'accueille et l'aide à construire un temple qui est inauguré en 1847. Williams soutient Jenkins dans sa démarche et diffuse la *Bible* en breton à Quimper et aux alentours. En mauvaise santé, il doit retourner au pays de Galles en 1866.

Il n'est remplacé qu'en 1880 par William Jenkyn Jones, né en 1852 à Cei Newydd. Se tournant vers le Pays Bigouden, Jones profite de l'instauration de la liberté de culte et y fait construire un

<sup>691</sup> Jenkins John, *Ann A.B.K. pe kenteliou bêr hak eas evit deski lenn brezonek en nebendik amzer*, Morlaix, A.L.M Ledan, 1835.

<sup>692</sup> Dujardin L. et Lok L, « Les protestants et la langue bretonne », *Bulletin de la Société de l'Histoire du Protestantisme Français*, Vol. 97, Janvier – Mars 1950, pp. 60 à 83.

<sup>693</sup> Réf. : Carlier J-Y, Jones & Jenkins, *Communication lors du Congrès de l'évangélisation*, Paris, 1913, archives de la famille Jenkins, Plougasnou.

<sup>694</sup> *Ystorfa Y Bedyddwyr*, 1840, p. 121. Traduction de Dewi Morris Jones.

temple en Lesconil, après une tournée au pays de Galles en 1910 pour lever des fonds. Le combat contre l'alcoolisme est l'axe principal de ses prêches et de ses chants. Il écrit notamment une variante de l'hymne national gallois, *Hen wlad vy nhadau*, « vieux pays de mes pères ». Cet hymne, créé en 1846 par le Révérend James Evan / barde Ieuan Ab Lago, membre de la Gorsedd de Galles, a été repris en 1860 par John Owen / barde Owen Alaw, un autre membre, qui officialise le texte et sa musique dans son recueil *The gems of Welsh melodies* : la Gorsedd de Galles l'impose réellement comme hymne cette année-là et sa diffusion va faire de ce chant une référence, lui donnant un caractère national gallois non officiel<sup>695</sup>.

Alfred Jenkins et William Jenkyn Jones sont invités à communiquer à Paris, en avril 1913, lors d'un *Congrès de l'évangélisation* dont l'objectif était de faire le point sur les résultats et les méthodes de la diffusion de la foi évangélique en France. Leur communication nous montre qu'ils souhaitent proposer aux Bretons une foi celtique primitive, qui, pour eux, aurait été pervertie par le catholicisme. La réforme protestante, de l'autre côté de la Manche, aurait, selon eux, réactivé cette foi celtique par le biais de la Gorsedd et de nombreux intellectuels britanniques. Il s'agit donc de créer la même émulation en Bretagne<sup>696</sup>.

Pour argumenter dans le sens d'un retour à la foi celtique primitive, ils usent des mêmes références que leurs contemporains bretons, notamment La Borderie<sup>697</sup>, puis plus tard Loth<sup>698</sup>, par exemple. Leur argument premier est « que la population bretonne dérive, non des Gaulois de France, mais des anciennes tribus celtiques qui habitaient le centre de la Grande-Bretagne avant l'invasion des Anglo-Saxons au V<sup>e</sup> siècle<sup>699</sup> ». Ils s'appuient sur les origines pourtant incertaines de l'Église celtique, citant Bède le Vénérable (vers 673 - 735)<sup>700</sup> et son *Historia ecclesiastica gentis*

---

<sup>695</sup> Sur le protestantisme en Bretagne, voir Carlier Jean-Yves, *Protestants et Bretons, la mémoire des hommes et des lieux*, Carrière-sous-Poissy, éd. La Cause, 1994 (réédition 2003).

<sup>696</sup> Jones & Jenkins, *Communication lors du Congrès de l'évangélisation*, Paris, 1913, archives de la famille Jenkins Plougasnou, cité par J-Y Carlier.

<sup>697</sup> Arthur le Moyne de la Borderie, 1827 – 1901. Voir les annexes biographiques.

<sup>698</sup> Joseph Loth, 1847 - 1934. Historien et linguiste. Il enseigne à Pontivy, Quimper puis Saumur, mais la guerre de 1870 vient interrompre sa carrière. Il la reprend néanmoins après la défaite, mais à Paris cette fois. C'est là-bas qu'il fait la rencontre de D'Arbois de Jubainville, qui le motive à s'intéresser aux langues celtiques, qu'il va étudier en profondeur, notamment la toponymie bretonne. Il enseigne les langues celtiques à la faculté de Rennes à partir de 1883, année où il crée les *Annales de Bretagne*, revue dans laquelle il écrit beaucoup et qu'il dirige jusqu'en 1910. Nommé professeur au Collège de France cette année-là, ses nouvelles responsabilités l'occupent trop pour pouvoir continuer à diriger la revue. Il est fait membre de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres en 1919. Il a publié de nombreuses études dans la *Revue Celtique*, à la tête de laquelle il remplacera D'Arbois de Jubainville, et a, entre autres, traduit le *Mabinogion* gallois en français. Ses nombreux travaux en linguistique celtique sont incontournables à son époque et dans l'histoire des études celtiques, car ils ont influencé de nombreux travaux ultérieurs.

<sup>699</sup> Jones & Jenkins, *Communication lors du Congrès de l'évangélisation*, Paris, 1913, archives de la famille Jenkins Plougasnou, cité par J-Y Carlier.

<sup>700</sup> Baeda (vers 673 – 735), voir annexes biographiques.

*Anglorum*, mettant en avant le caractère indépendant de cette Église face à Rome. Ils s'appuient aussi sur une autre référence qui a son importance puisqu'elle lie directement l'Église celtique du Haut-Moyen-Age et la Gorsedd de Galles, par la devise de celle-ci, que les pasteurs indiquent donc avoir été écrite par un clerc du Haut-Moyen-Âge (mais dont nous avons déjà mentionné qu'elle était la devise du Glamorgan, que Iolo Morganwg choisit pour devenir celle de la Gorsedd qu'il venait de créer) :

« Au VII<sup>e</sup> siècle, un ecclésiaste du parti catholique décrivait [...] l'attitude de l'Église Celtique : [...] aucun peuple, que je sache, n'a pris et ne saurait prendre une plus haute et noble devise que celle de l'Église Celtique du pays de Galles : *Ar Wirionez eneb ar bed* : « La vérité contre le monde entier ». Puisse-t-elle lui rester fidèle, dans l'avenir, comme elle l'a été dans le passé.<sup>701</sup>»

Bien que les écrits de Bède évoquent là une Église anglo-saxonne et non une Église celtique, les pasteurs gallois de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle les utilisent pour nourrir l'idée d'une Église celtique tenant tête à Rome, et argumentent en faveur d'une origine chrétienne de la devise de la Gorsedd de Galles, devenue depuis celle des autres Gorseddau, et conséquemment celle aussi du mouvement druidique en son entier.

Selon les deux pasteurs, l'influence galloise en Bretagne est réelle et remonte donc aux premiers siècles du christianisme : leur présence en tant que pasteurs protestants en Basse-Bretagne est justifiée, selon eux, tout autant que des références à une Église celtique tenant tête à Rome. Les deux pasteurs se placent donc comme des héritiers, de même que vont le faire les militants Bretons à leur suite.

Bien que les deux pasteurs, usant des mêmes sources et arguments que leurs contemporains bretons ou intellectuels écrivant sur le sujet, arrivent pourtant à des conclusions opposées : La Villemarqué avait déjà mis en avant le fait que la rigueur protestante avait tué la poésie bardique<sup>702</sup>, et Taldir Jaffrennou, en 1899, critique la prégnance religieuse protestante sur le bardisme et plus largement sur la culture galloise<sup>703</sup>. Le poids de la culture religieuse de chacun se fait fortement sentir, et la défense de cette culture l'emporte souvent sur la recherche de sources nouvelles pour comprendre le passé et la construction de la tradition qu'ils revendiquent. D'un côté comme de l'autre de la Manche, il s'agit d'affirmer la perpétuation d'une transmission de la tradition dans une forme proche de ce qu'elle put être dans un lointain passé : les uns affirment qu'au pays de Galles, la tradition a été déformée, voire écrasée par le protestantisme, alors qu'elle se serait mieux

---

<sup>701</sup> Jones & Jenkins, *Communication lors du Congrès de l'évangélisation*, Paris, 1913, archives de la famille Jenkins Plougasnou, cité par J-Y Carlier.

<sup>702</sup> La Villemarqué, *Barzaz Breiz*, éd. 1846, p. 73 : « Les sectes protestantes, qui déchirent et dépoétisent le malheureux pays de Galles, leur ont ôté tout caractère religieux : et il n'en reste que des débris sauvés à grand'peine par les bardes, ces gardiens de la nationalité galloise, qui désormais ne s'appuie plus que sur les mœurs, la langue et les traditions ».

<sup>703</sup> Voir *infra*.

conservée dans les traditions populaires en Bretagne ; les autres affirmant l'inverse, à savoir que la Gorsedd de Galles, fondation protestante, est l'héritière de l'ancienne Église celtique, donc d'une tradition ancienne, qui serait arrivée en Armorique avec la migration galloise, et donc à l'origine de la tradition poétique bretonne armoricaine, que le catholicisme aurait déformée et recouverte.



### 3- La Villemarqué, au cœur du romantisme celtique

C'est en 1838 que les relations interceltiques (qui ne portent pas encore ce nom) se mettent concrètement en place, par le mandement d'une délégation « bretonne » invitée à l'Eisteddfod Abergavenny, puis la tentative de création d'un premier groupe bardique par le Vicomte de la Villemarqué. Une partie du monde intellectuel et militant breton se prête ensuite au jeu du bardisme et de l'affirmation politique (reconnaissance culturelle officielle de la langue bretonne, régionalisme), avec pour exemple le pays de Galles. Ce pays de Galles que les Bretons de ces cercles n'auront de cesse de charmer, de flatter, à travers poèmes et chants.

Price, les Ladies Charlotte Guest et Augusta Hall, soutenus par Alexis-François Rio (1797 - 1874), rénovent cette traditionnelle fête littéraire qu'est l'Eisteddfod en 1830, la remplaçant au centre de la culture galloise, le tout patronné par la Gorsedd, dont les cérémonies bardiques sont liées à l'organisation de cette fête depuis 1819. De nombreuses villes en accueillent : Bricon, Abergavenny, Cardiff, pour ne citer qu'elles. C'est la *Cymreigyddion* d'Abergavenny qui gère l'*Eisteddfod* de 1838, sous le patronage de la Gorsedd. Une délégation bretonne doit être reçue cette année-là : Rio, membre organisateur, insiste pour qu'un accueil particulier leur soit réservé côté gallois. Il est originaire de l'île d'Arz, et est un des fondateurs de la *Cymdeithas Cymreigyddion y Fenni*, ou Société des Galloisants d'Abergavenny, avec le Révérend Price. Marié à une Galloise, Miss Apollonia Jones, de Llanarth Court, il n'avait eu de cesse de prendre part à la création des liens entre la Bretagne et le pays de Galles, depuis son arrivée en 1833<sup>704</sup>. C'est lui qui suggère à la *Cymreigeddyon* de faire participer une délégation bretonne à l'Eisteddfod, et qui fait parvenir au groupe de Le Gonidec, à Paris, l'invitation<sup>705</sup>.

Côté breton, l'excitation est de mise. Mais c'est du côté de Paris que vient finalement

---

<sup>704</sup> Alexis-François Rio (1797 - 1894), agrégé d'histoire, a enseigné au collège Louis Le Grand à Paris avant d'être nommé en 1828 secrétaire d'ambassade au ministère des affaires étrangères. Refusant de prêter serment aux nouveaux dirigeants après la révolution de 1830, il voyage en Italie et en Allemagne avec ses amis Lamennais et le comte de Montalembert (dont il a été le professeur). C'est en Bavière, à la suite de sa rencontre avec Mme Bunsen (1791 - 1876), femme du baron du même nom, qu'il découvre la culture galloise par ses chants : Rio décide de se rendre au pays de Galles étudier sa langue et sa culture. Mme Bunsen lui facilite la tâche en lui rédigeant une lettre de recommandation destinée à sa mère, Georgina Mary Ann Waddington (1771 -1850) [ Cf. A.-J.-C. Hare, *The Life and Letters of Frances Baroness Bunsen*, London, Daldy, Ibister & Co., 1879, pp.372 et 404 ]. Cela lui permet d'être introduit rapidement en 1833 chez les Waddington de Llanover, les Hall et les Jones de Llanarth Court, des catholiques : il tombe amoureux de leur fille et l'épouse en février 1834. Il devient l'ami de Price et participe activement aux activités de la *Cymreigyddion* d'Abergavenny.

<sup>705</sup> Dom Gougoud, « La société lettrée de Londres observée par un écrivain français en 1839. Journal inédit de Rio », *Revue d'histoire ecclésiastique*, n°30, 1934, pp. 297 à 333. Dans une note, page 316, l'auteur mentionne que le mérite de la venue de la délégation revient à Rio. Voir aussi l'article de Mary-Ann Constantine, « C'est mon journal de voyage » : La Villemarqué's letters from Wales 1838 - 1839 », trad. Postic F., 2019, <https://hal.univ-brest.fr/hal-02350747>.

l'autorisation ou plutôt la validation de ce voyage : le vicomte de La Villemarqué est chargé par les autorités d'enquêter sur la vie culturelle galloise et son dynamisme, sa langue et ses rapports avec la langue et la littérature bretonne. Il doit aussi étudier des manuscrits gallois de la bibliothèque du Jesus College d'Oxford. Ayant fait valoir son titre d'ancien élève de l'école des Chartes, il a obtenu, tout d'abord, une aide financière de 600 frcs, par arrêté du ministre de l'Instruction Publique, le 30 avril 1838<sup>706</sup>. Le ministre, Narcisse de Salvandy, est un ami du comte de Montalembert, lui-même très bon ami de Rio. Ce dernier fait jouer ses relations et facilite, si ce n'est organise en arrière-plan, le voyage du Breton. Ce qui avait été refusé en 1836 à Le Gonidec par le ministre d'alors, Pelet de la Lozère, à savoir étudier la culture et la langue galloises, est accordé à La Villemarqué. Puis, le 14 juin de cette année 1838, ce dernier reçoit un ordre de mission pour le pays de Galles, de la part du Ministère de l'Instruction Publique, « pour étudier la langue et la littérature galloise dans ses rapports avec la langue et la littérature bretonne et pour consulter les manuscrits gallois de la Bibliothèque du Collège de Jésus à Oxford »<sup>707</sup>. Un rapport est attendu, pouvant servir de base à une mise en valeur d'un patrimoine culturel provincial français.

## 1- La Villemarqué, collecteur et auteur<sup>708</sup>

Théodore Hersart, vicomte de la Villemarqué, est né le 7 juillet 1815 à Quimperlé, dans l'hôtel particulier de ses parents. La famille possède aussi le manoir du Plessis, dans la paroisse de Nizon, où il passe son enfance. Son père (1745 - 1843), le comte Pierre de la Villemarqué, fut député du Finistère de 1815 à 1827, et maire de Nizon. Légitimiste, royaliste, il se marie à Marie Feydau de Vaugien, dame du Plessis-Nizon, en 1798. Ils ont huit enfants : Théodore en est le benjamin.

Sa mère aurait collecté des chants, des œuvres orales de la littérature bretonne, ce qui aurait pu exercer une influence ultérieure sur son fils. A dix ans, il entre au collège jésuite de S<sup>te</sup> Anne d'Auray, puis est inscrit au petit séminaire de Guérande deux ans plus tard. Il obtient son baccalauréat à la faculté de lettres de Rennes en 1833. Il entre l'année suivante à la faculté de droit

---

<sup>706</sup> Lettre du ministre à Montalembert du 5 mai 1838. (Archives La Villemarqué LV02.043).

<sup>707</sup> Lettre du ministre à La Villemarqué, archives de La Villemarqué, LV02.040. Voir aussi Desjardins Ernest Émile Antoine, *Comptes rendus des séances*, 2 vol., Académie des inscriptions & belles-lettres, Auguste Picard, 1858. p. 94. Le ministre ajoutant que selon la communication que le Breton fera à son retour et les résultats obtenus, il mettra en place des moyens pour « encourager [ses] recherches et [l'] aider à retirer de cette mission littéraire tout le fruit [qu'il en attend] », lettre du 14 juin 1838 du Ministre de l'Instruction Publique.

<sup>708</sup> Cf. Gourvil Francis, *Théodore-Claude-Henri Hersart de La Villemarqué (1815-1895) et le « Barzaz-Breiz » (1839-1845-1867) : origines, éditions, sources, critique, influences*, Rennes, Imprimerie Oberthur, 1960. Voir en bibliographie et dans les pages suivantes les références aux nombreux travaux de Fañch Postic. Le CRBC valorise de façon scientifique le fonds Théodore Hersart de La Villemarqué. Mise en ligne de documents numérisés et d'études : 2018 - 2021.

de Paris, et y reste deux ans, avant de s'intéresser aux études médiévales et celtiques. Il prend la décision de changer de cursus à la suite de la lecture de *The Myrvyrian Archaiology of Wales* d'Edward Williams / Iolo Morganwg. Il intègre alors l'école des Chartes en auditeur libre, et semble s'y être inscrit en 1836. A Paris, le jeune homme fréquente les salons de familles bretonnes, notamment celui des Gourcuff, où il croise régulièrement Brizeux, Souvestre, ou Le Gonidec, auprès duquel il apprend le breton dans sa forme écrite et littéraire.

Lorsqu'il revient en vacances à Nizon, La Villemarqué collecte des chants en breton, qui viennent compléter ceux éventuellement collectés par sa mère et d'autres collecteurs. Il propose au ministre de l'Instruction Publique de publier un recueil de chants populaires bretons pour contribuer à l'histoire de France. Sa demande sera rejetée en février 1838. Malgré ce refus, il se retrouve à la tête de la délégation française (d'autres diront bretonne, mais le nombre de non Bretons est conséquent) au pays de Galles, avec les encouragements du gouvernement français, et va à la rencontre des bardes et des acteurs du dynamisme culturel gallois<sup>709</sup>. Il est fait barde en 1838 à l'Eisteddfod de Cardiff, sous le pseudonyme de Barz Nizon.

De retour à Paris, La Villemarqué publie en 1839, à ses frais, le *Barzaz Breiz, chants populaires de la Bretagne*. Plusieurs éditions (1845, 1867), avec des variantes (dans le contenu, l'introduction) viendront témoigner du succès de l'œuvre, bien que celle-ci soit essentiellement connue dans le milieu littéraire et intellectuel de Paris<sup>710</sup>, qui s'intéresse aux traditions populaires et leurs retranscription à l'écrit, dans la lignée de l'écossais McPherson, du finnois Lönnrot<sup>711</sup>, des frères Grimm en Allemagne<sup>712</sup>. L'abbé Henry (1803 - 1880), qui sera surnommé « l'éminence grise de La Villemarqué » a joué un rôle dans l'élaboration du *Barzaz Breiz* en tant que relecteur et correcteur.

La Villemarqué a écrit et publié d'autres ouvrages : *les Romans de la Table ronde et les contes des anciens Bretons* (1842), qui a pour base un article qu'il avait écrit en 1841 sur l'origine des textes du mythe arthurien, complété de la traduction de quelques textes des *Mabinogion*. On lui doit aussi *Myrrdhinn ou l'Enchanteur Merlin, son histoire, ses œuvres, son influence* (Paris, 1867). Dans une nouvelle édition du *Dictionnaire* de Le Gonidec, en 1847, il rédige l'introduction d'un *Essai sur*

---

<sup>709</sup> Voir *infra*.

<sup>710</sup> La querelle du *Barzaz Breiz* va au-delà de son contenu et de la véracité du travail de collectage de son auteur, puisque les nombreuses études de l'œuvre ont mis en avant les objectifs de La Villemarqué, son point de vue sur la politique de son temps, sur la société dans laquelle il vit. Le *Barzaz Breiz* est un « réservoir symbolique de révolte » contre le protestantisme, l'Empire, la Révolution, la bourgeoisie, le matérialisme... » Blanchard Nelly, *Barzaz-Breiz, une fiction pour s'inventer*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2006, p. 279.

<sup>711</sup> Elias Lönnrot, 1802 - 1884, explorateur, linguiste, écrivain. Auteur du *Kalevala* (première édition : Helsinki, 1835) et de la *Kanteletar* (première édition : Helsinki, 1840), recueils d'épopées et de contes finnois, de poèmes lyriques. Voir la thèse de Gaëlle Keryell, dans laquelle celle-ci fait une analyse comparée du *Barzaz Breiz* et du *Kalevala*. *Locuteurs citoyens et locuteurs parents : étude contrastive de l'appartenance nationale en Finlande et en France*, sous la direction de Sergio Della Bernardina, CRBC, soutenue à Brest en 2001.

<sup>712</sup> Jacob et Wilhelm Grimm, respectivement 1785 - 1863, et 1786 - 1859. Voir les annexes biographiques.

*l'avenir de la langue bretonne*, suivant la voie ouverte par Le Gonidec, se faisant le promoteur d'une orthographe simplifiée et d'une grammaire destinée à purifier, fixer et unifier le breton.

Il se marie le 9 novembre 1846, à Paris, avec Sébastienne Marianne Clémence Tarbé des Sablons (1827 - 1870), avec qui il aura quatre enfants. Il reçoit cette même année la Légion d'Honneur. En 1855, il devient président de la Nouvelle Association Bretonne, fondée en 1843 (les buts concernent autant l'agriculture que l'histoire et l'archéologie), et le reste jusqu'à sa dissolution en 1859. En mai 1858, il devient membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres : considéré comme l'un des savants les plus éminents en Europe en matière de traditions populaires, ses correspondances avec ses pairs européens (les frères Grimm, par exemple<sup>713</sup>) sont pour lui un atout. À côté de cette carrière littéraire, il participe à la vie politique : légitimiste, il fait même une incursion chez les démocrates en se présentant sous étiquette républicaine aux élections législatives de 1849.

La première critique du *Barzaz Breiz* vient d'Ernest Renan<sup>714</sup>, en 1854, qui publie un article (« La poésie des races celtiques ») dans la *Revue des Deux Mondes*, dans lequel il s'interroge sur les commentaires accompagnant les chants du recueil pour prouver leur authenticité<sup>715</sup> : il y espère « ...qu'entre le lecteur et le peuple aucune prétention littéraire ne s'est interposée »<sup>716</sup>, que le lecteur lisait ce qui avait été recueilli auprès des conteurs et conteuses. François-Marie Luzel (1821 - 1895) prend la suite de Renan. Adeptes des nouvelles méthodes de transcription critique de l'oralité, il s'interroge aussi, en conséquence, sur la pertinence des chants et commentaires du recueil. D'autres se joindront à cette critique : Joseph Loth (historien, 1847 - 1934)<sup>717</sup>, Guillaume Le Jean (géographe, 1824 - 1871), Anatole Le Braz (collecteur et écrivain, 1859 - 1926)<sup>718</sup>. Le 3 février 1867, les contradicteurs de La Villemarqué organisent même une rencontre en forêt de Carnoët, pastichant la *Breuriez Breiz*<sup>719</sup>. En 1867, au Congrès de l'Association Bretonne, à St Brieuc, Luzel<sup>720</sup>

---

<sup>713</sup> À ce sujet, voir Lauer Bernhard, Plotner-Le Lay Bärbel, Blanchard Nelly, *Théodore Hersart de La Villemarqué et Jacob Grimm : une correspondance (1846-1860) à l'aulne du contexte littéraire et scientifique européen*, CRBC, consultable au lien suivant : <https://hal.univ-brest.fr/hal-02648393/document>. Consulté le 8 février 2019.

<sup>714</sup> Concernant la « querelle du Barzaz Breiz », voir Postic Fañch, *De la « querelle du Barzaz-Breiz » aux origines de la Société archéologique du Finistère et du Musée départemental breton : René-François Le Men (1824-1880) et Théodore Hersart de La Villemarqué (1815-1895)* : <https://hal.univ-brest.fr/hal-02012051/document>

<sup>715</sup> Renan ne parle pas de textes entièrement fabriqués par La Villemarqué, mais bien d'arrangements avec les récits authentiques oraux (Gourvil Francis, *op. cit.*, p. 255, note 1)

<sup>716</sup> Le Goffic Charles, *L'âme bretonne*, Paris, éd. Honoré Champion, 1908, « La question du Barzaz Breiz », p. 62.

<sup>717</sup> J. Loth retenait trois types de textes dans l'ouvrage : les chants inventés, les chants démarqués, les chants arrangés. In Le Goffic Charles, *op. cit.*, p. 60.

<sup>718</sup> Anatole Le Bras, 1859 - 1926. Voir les annexes biographiques.

<sup>719</sup> Postic F., « Toulfoën, le pardon des Oiseaux. Regards sur une grande fête populaire », *La forêt de Carnoët (Quimperlé) archéologie, histoire, traditions et légendes*, Coativy Y. et Postic F., dir., Société d'Histoire du Pays de Quimperlé, Centre de Recherche Bretonne et Celtique, Quimperlé, 2014, p. 153 à 234.

<sup>720</sup> Le conflit entre Luzel et La Villemarqué remonte aux années 1862 -1863 et le projet de Luzel de publier une version du *Mystère de Sainte-Tryphine et le roi Arthur*, que La Villemarqué jalouse : il publie en conséquence, en 1865, un texte qu'il présente comme plus ancien, *Le Grand Mystère de Jésus*. Les critiques de cette édition apparaissent vite dans le petit milieu des spécialistes, à Paris, et de la part de quelques érudits bretons. Voir à ce sujet Postic Fañch, *Luzel et La Villemarqué : trente années de relations tumultueuses L'apport de leur*

et Le Men<sup>721</sup> attaquent La Villemarqué sur l'exactitude des textes du *Barzaz Breiz*, se référant essentiellement à l'édition de 1867 : les propres collectes de Luzel dans le Trégor ne lui ont pas permis de retrouver les chants collectés par l'auteur et retranscrits dans le recueil<sup>722</sup>. Quant à Le Men, c'est dans la préface de son édition du *Catholicon*, qu'il critique le travail du marquis :

«... car il importe d'établir la valeur véritable d'un document auquel M. de la Villemarqué a su donner une importance trop facilement accueillie par quelques écrivains. Il est des limites que l'imagination ne doit pas franchir. Évoquez les Bardes, évoquez même les Druides, si cela vous amuse, mais ne transportez pas vos fantaisies dans le domaine de l'Histoire. »<sup>723</sup>

Il réitère ses critiques vis-à-vis de l'œuvre de La Villemarqué, en fin de volume :

« Le *Barzaz Breiz* est un recueil dont le succès fait le plus grand honneur à l'imagination de son auteur, mais qui n'a pas la moindre authenticité au point de vue littéraire ou historique. Il est des limites que l'imagination ne doit pas franchir. Jouez au barde, à l'archibarde, ou même au druide si cela vous amuse, mais n'essayez pas de fausser l'histoire par vos inventions. La vérité se fera jour tôt ou tard, et de vos tentatives malhonnêtes, il ne restera que le mépris. »<sup>724</sup>

C'est une querelle de personnes qui dépasse le cadre littéraire et intellectuel : Le Men s'était empressé de publier son édition du *Catholicon*<sup>725</sup> afin de diffuser son avis sur les travaux de La Villemarqué, et d'asseoir son projet de créer une revue bretonne, *Breiz-Izel*, dont il serait le rédacteur en chef. Ce projet ne verra jamais le jour, les dissensions se faisant ressentir rapidement dans ce petit groupe de détracteurs. C'est aussi une vision du bardisme qui est ici dénoncée : rien de très sérieux qui passe pour des jeux d'enfants, un amusement pour passer le temps, en jonglant avec les titres imaginaires.

Le vicomte ne répond pas à ces attaques et conserve cette attitude par la suite. Il fera tout de même quelques aveux sur sa méthode de jeune collecteur<sup>726</sup>, posant le problème de l'absence de méthode scientifique de collectage de son époque. D'Arbois de Jubainville critiquera les changements apportés entre les différentes éditions, qui selon lui, ne servent qu'à plier les versions

---

*correspondance (1861-1894)* : <https://hal.univ-brest.fr/hal-02008008/document>. Consulté le 8 février 2019.

<sup>721</sup> René-François-Laurent Le Men, 1824 – 1880. Voir les annexes biographiques.

<sup>722</sup> Il publie les *Gwerziou Breiz-Izel : Chants populaires de la Basse-Bretagne* en deux volumes (parus en 1868 et 1874, chez Edouard Corfmat à Lorient), puis les *Soniou, Chants et chansons populaires de la Basse-Bretagne*, en 1890, l'ensemble avec une traduction en français. Il publie aussi les *Contes et récits populaires des Bretons armoricains* en 1869.

<sup>723</sup> *Le Catholicon de Jehan Lagadeuc, dictionnaire breton, français et latin, publié par R. F. Le Men, d'après l'édition de M. Auffret de Quoetqueveran, en 1499*, Lorient, Corfmat, 1867, Introduction, pp 6 à 8.

<sup>724</sup> *Ibid.*, post-face

<sup>725</sup> Le *Catholicon* est considéré comme le premier dictionnaire trilingue du monde. Il semble que son auteur, Jehan Lagadeuc l'ait rédigé en 1464, et c'est l'imprimeur Jehan Calvez, de Traguier, qui imprime pour la première fois en 1499 ce dictionnaire breton - français - latin. Le manuscrit est conservé à la Bibliothèque Nationale, Paris, sous la cote : Latin 7656. Le Men imprime la quatrième édition de l'ouvrage en 1867, à Lorient, chez l'imprimeur Corfmat. Sa version est abrégée : il a fortement réduit les parties française et latine de l'œuvre.

<sup>726</sup> Vaillant Alain, *Écrire / savoir : littérature et connaissances à l'époque moderne*, Saint-Étienne, Éditions Printer, 1996, p. 246.

bretonnes à la grammaire de Le Gonidec, qui est soutenue par l'auteur<sup>727</sup>.

Le Congrès Celtique de St-Brieuc de 1867 est le premier de ce genre, et est, à ce titre, la première rencontre interceltique. Une petite délégation de Gallois est reçue (La Villemarqué y a fait inviter le harpiste Thomas Gruffyd, qu'il avait connu en 1838 : celui-ci représentait Lady Hall de Llanover, qui n'avait pu se déplacer au congrès<sup>728</sup>), à l'invitation de la Société d'Émulation des Côtes-du-Nord, motivée par Charles de Gaulle : l'idée de celle-ci est de créer en Bretagne l'équivalent des Eisteddfodau galloises. Conçu pour réserver un triomphe aux idées pan-celtiques de la *Breuriez Breiz* et faire valoir une fraternité entre Bretons et Gallois, le congrès se déroule dans la confusion, les attaques contre La Villemarqué venant perturber le déroulement du congrès, durant lequel se succèdent les conférences, les débats et les représentations théâtrales. Celle du « Mystère de Sainte Triphine » est particulièrement remarquée, puisque faite en breton, par un groupe d'amateurs, composé de paysans trégorrois. Même si des tensions éclatent entre Luzel et La Villemarqué, même si les Gallois ne sont pas venus en nombre, il est décidé de donner suite à ce congrès et de le programmer à des dates régulières.

La querelle reprend en 1872, toujours à St Brieuc, lors du Congrès des Sociétés Savantes, et Luzel réitère ses reproches dans la préface de ses *Contes Populaires de Basse-Bretagne* en 1887. Malgré cela, les deux hommes collaborent au sein de la Société Archéologique du Finistère, dont Luzel devient trésorier et dont La Villemarqué est président inamovible depuis 1876.

Dans ces derniers écrits, comme il le fit dans les premiers, il argumente encore sur l'origine ancienne des chants recueillis, ceux-ci remontant selon lui aux bardes bretons des V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècle, représentant donc (toujours selon lui) l'esprit et l'âme de la Bretagne ancienne et celtique<sup>729</sup>. L'esthétique de ses écrits et sa prétention à être un barde breton, héritier d'une tradition celtique antique font de lui une référence dans le milieu bardo-druidique : sa démarche, sa *Breuriez Breiz* et son œuvre sont des arguments de poids pour justifier sa (re)naissance, à travers une filiation ayant

---

<sup>727</sup> La Villemarqué meurt en 1895, dix mois après Luzel. Les recherches menées par son fils dès 1907, puis par d'autres chercheurs, et surtout Donatien Laurent (sur ses carnets de collecte), ont permis de prouver que les chanteurs auprès desquels il disait avoir recueilli les chants ont bien existé. Ses cahiers, conservés par la famille, ont été remis à Donatien Laurent en 1964. Il en a fait une étude poussée, apportant enfin des réponses aux questions engendrées par la querelle apparue en 1867. Cela a prouvé aussi qu'il avait recueilli lui-même de nombreux chants, les avait remaniés, compilant plusieurs versions, ajouté des éléments, enlevé d'autres, inventé des passages Cf. Laurent Donatien, *Aux sources du Barzaz Breiz, la mémoire d'un peuple*, Douarnenez, éd. Ar Men / Le Chasse-Marée, 1989.

<sup>728</sup> *Congrès celtique international, séances - mémoires*, Saint-Brieuc, imprimerie Guyon, 1868, p.102.

<sup>729</sup> Voir Bouget Hélène, La Villemarqué et la littérature médiévale en langue française : la construction d'une matière de Bretagne ». Projet de valorisation des archives La Villemarqué (Archives départementales du Finistère, UBO/CRBC) : <https://hal.univ-brest.fr/hal-02470239/document>. Bouget Hélène, « La matière de Bretagne et la littérature française médiévale de La Villemarqué », in Blanchard N. et Postic F. (dir.), *Au-delà du Barzaz-Breiz, Théodore Hersart de La Villemarqué (1815-1875)*, Brest, CRBC, 2016, pp.112 à 117.

couru, selon les pratiquants, du V<sup>e</sup> jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle. Quant à la querelle, elle n'a pas entaché l'aura du *Barzaz Breiz*.

## 2- Voyage initiatique

La plongée de La Villemarqué dans l'imaginaire et le romantisme celtiques, avant son voyage outre-Manche, s'illustre déjà dans l'article qu'il publie en 1837 dans la *Revue de Paris*<sup>730</sup>, intitulé « Visite au tombeau de Merlin ». En forêt qu'il nomme tour-à-tour Brécilien et Brechelian, il place le Tombeau de Merlin à la fontaine de Barandon (Barenton), plus exactement sous le perron de la fontaine : « là dort, dit-on, le vieux druide »<sup>731</sup>. Mêlant les croyances et les références romantiques, La Villemarqué fait de cette forêt une ancienne forêt sacrée où vivaient des druidesses (dont l'archétype semble ici être la fée Viviane) et où se pratiquaient des rituels druidiques en l'honneur d'un Dieu unique : l'auteur reprend là des éléments de la cosmogonie élaborée par Iolo Morganwg. Il développe quelques aspects de la vie de Merlin, archétype du druide, et peuple aussi la forêt des aventures tirées des mythes arthuriens. Néanmoins, témoignant de sa propre enquête de terrain, il indique que les habitants des environs ont connaissance de certaines versions allégées des mythes, mentionnent des lieux où ceux-ci résonnent. Détournant ce qu'il constate, il écrit que le druidisme « est toujours là, toujours debout, comme ses menhirs et ses dolmen ; seulement il est purifié et complet »<sup>732</sup>. Ainsi, pour le jeune auteur, le druidisme aurait trouvé refuge en ces lieux et y aurait atteint une pureté à travers un christianisme qui aurait permis sa pérennité : les rites païens celtiques ont été christianisés, ce qu'il considère être d'anciens lieux sacrés aussi, comme ailleurs en Bretagne. « Ce n'est plus le culte de la nature, c'est celui du vrai Dieu », écrit-il encore<sup>733</sup>.

Avant de franchir la mer, c'est dans cette forêt de Paimpont, devenue Brocéliande, que La Villemarqué commence son initiation au cœur du romantisme celtique, à la rencontre de Merlin, des druidesses, et d'une conservation d'anciennes croyances païennes au sein de pratiques catholiques bretonnes. Il fait de la Bretagne, dont cette forêt ne serait qu'une fractale, un lieu de conservation d'antiques traditions, armoricaine (Viviane) et galloise (Merlin). A l'instar de Merlin, franchissant la mer pour accomplir sa destinée auprès de Viviane, La Villemarqué, va, l'année suivante, franchir la Manche pour rejoindre le pays de Galles et y continuer, à un niveau supérieur, son parcours dans l'univers onirique qu'il parcourt.

---

<sup>730</sup> La Villemarqué, « Visite au tombeau de Merlin », *Revue de Paris*, T. 41, Paris, 1837, pp. 45 à 62.

<sup>731</sup> *Ibid.*, p. 46.

<sup>732</sup> *Ibid.*, p. 54. Nous avons conservé l'écriture de l'auteur et ses fautes.

<sup>733</sup> *Ibid.*

Un groupe de Bretons et de Parisiens, mené par La Villemarqué, est accueilli à Abergavenny, lors d'une *Eisteddfod* qui se déroule du 9 au 12 octobre 1838. Le vicomte a rassemblé autour de lui quelques érudits : Jules de Francheville (1813 - 1866)<sup>734</sup>, Louis de Jacquilot du Boisrouvray (1815 - 1895, ami de Lamartine)<sup>735</sup>, Antoine du Mauduit<sup>736</sup>, Auguste-Félix du Marc'hallac'h<sup>737</sup>.

Le Gonidec avait refusé de prendre part à ce type de concours, probablement pour des raisons de santé, mais La Villemarqué avait relevé le défi : il avait envoyé aux *Cymreigeddyon* un essai de six pages, en français, qui fait partie des cinq textes obtenant un prix<sup>738</sup>.

De St-Malo (où il embarque le 29 septembre 1838) à Abergavenny en passant par Bristol, La Villemarqué arrive dans l'arrière-pays gallois, attendu « comme un personnage de haut rang »<sup>739</sup>. Il loge avec son ami Jacquilot chez les Hall de Llanover. Francheville, Mauduit et du Marc'hallac'h sont accueillis au château de Llanarth, chez Mrs Jones / druidesse Gwenanen Gwenten, la femme de François-Alexis Rio<sup>740</sup>. Ce séjour, tant attendu par La Villemarqué, s'annonce comme « *the first self-consciously « inter-celtic » exchange between Wales and Brittany*<sup>741</sup> ».

En ce 9 octobre 1838 s'ouvre l'Eisteddfod d'Abergavenny, dans un petit village voisin, Spittey.

---

<sup>734</sup> Jules de Francheville, 1813 - 1866, écrivain et poète originaire de Sarzeau, Morbihan. Son ancêtre, Pierre de Francheville, vint d'Écosse accompagner Isabelle Stuart en Bretagne lors du mariage de celle-ci avec le duc François 1<sup>er</sup>. Pierre de Francheville fit fortune grâce aux salines des environs de Sarzeau et se battit sous l'étendard breton à la bataille de Saint-Aubin-du-Cormier.

<sup>735</sup> Fortescue William, Letessier Fernand (trad.), « Lamartine et le comte Louis de Jacquilot du Boisrouvray. Documents inédits », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 87<sup>e</sup> année, n°1, Jan. - Févr. 1987, Paris, PUF, pp. 132 à 145.

<sup>736</sup> Nous n'avons rien trouvé concernant Antoine de Mauduit outre le fait qu'il accompagne La Villemarqué à Abergavenny.

<sup>737</sup> Auguste François Félix du Marc'hallac'h (1808 - 1891) fils de Jean Félix du Marc'hallac'h (1772 - 1858). Officier d'artillerie du Roi, il émigre en 1790 avec sa famille et intègre l'armée de Condé. Il rentre en Bretagne sous l'Empire et devient maire de Plomelin (Finistère). Il sera élu quatre fois député du Finistère, et décoré de l'Ordre de St Louis et de la Légion d'Honneur. Il démissionne de sa 4<sup>e</sup> députation à la Révolution de Juillet, revient en Bretagne et ne fait plus de politique.

<sup>738</sup> Une lettre de Rio, datée du 4 juillet 1838, confirme cela : « Je suis charmé d'apprendre que vous avez traité le sujet mis au concours par la Société galloise », (Archives La Villemarqué, LV 02.019). De plus, la presse se fait l'écho de cet essai en français parmi les vainqueurs : *The Monmouthshire Merlin* du samedi 13 octobre 1838 et dans le supplément au *Hereford Times* du samedi 20 octobre 1838 (In Postic Fañch, *La correspondance Théodore Hersart de La Villemarqué - Thomas Price, Le pays de Galles - l'exemple à suivre*, HAL, université de Brest, p.8). Un manuscrit incomplet de 16 pages, intitulé « De l'influence des traditions galloises sur les littératures de l'Europe. Essai historique », a été retrouvé dans les archives de La Villemarqué (LV33.011). Fañch Postic, dans l'article sus-mentionné, suppose qu'il peut s'agir d'un brouillon de l'essai envoyé aux *Cymreigeddyon*. Cf. Bouget Hélène, « La matière de Bretagne et la littérature française médiévale de La Villemarqué », *op. cit.*

<sup>739</sup> Postic F., « Premiers échanges interceltiques », *ArMen*, n° 125, novembre 2001, p. 34.

<sup>740</sup> Un mois avant, le couple Rio s'est déplacé en Bretagne pour acheter des terres, et La Villemarqué les a reçus chez lui, avant de les laisser se rendre vers l'île d'Arz, où A-F Rio a passé sa jeunesse. Ils sont rejoints par Jules de Francheville. Ce dernier, dans une lettre datée du 16 septembre 1838, fait part à la Villemarqué de cette rencontre. (Archives La Villemarqué LV02.010). Rio a joué un rôle primordial dans la constitution de ce groupe de Bretons et dans l'organisation de leur voyage au pays de Galles. Les liens qui unissent toutes ces personnes facilitent aussi le projet, ainsi que la mise en avant de La Villemarqué lui-même lors de ce déplacement.

<sup>741</sup> Constantine Mary-Ann, « *C'est mon journal de voyage* » : *La Villemarqué's letters from Wales 1838 - 1839*, 2019, <https://hal.univ-brest.fr/hal-02350747>, introduction.



Le cortège d'ouverture y est mené par le barde Iddil Ifor, qui porte un poireau, un des symboles du pays de Galles. Derrière lui arrivent Taliesin Williams (le fils de Iolo Morganwg) et le druide Cawdarf, l'un et l'autre portant une hache dorée<sup>742</sup>. A leur suite viennent les bardes et vainqueurs des concours de chants et de poésies des éditions précédentes. Les membres du comité de l'Esiteddfod et la bannière ferment le cortège. Puis, à Abergavenny même, les festivités débutent sous une grande tente, où se pressent mille trois-cents personnes, dans les jardins du St-George Hôtel, par des discours et des remises de prix aux vainqueurs des concours de musique, d'écriture et d'artisanat.

Ce cortège d'ouverture, à la fois pittoresque et symbolique, indique l'évolution que la Gorsedd a vécu depuis sa création : intégrant les vainqueurs des concours littéraires aux bardes, druides et ovates, l'ensemble suit le poireau et son porteur. L'origine du poireau comme symbole est incertaine, peut-être liée à Saint David, patron des Gallois (VI<sup>e</sup> siècle), ou au roi Cadwaladr de Gwynedd (VII<sup>e</sup> siècle). Il est aussi possible que ce soit dû à l'uniforme des soldats gallois à la bataille de Crécy (1346, gagnée par les Britanniques contre les troupes du roi de France), vert et blanc, la livrée des Tudor. Le choix de ce symbole n'est mentionné qu'à partir du XVI<sup>e</sup> siècle<sup>743</sup>. Quant aux haches dorées, leur présence ici détonne avec l'aspect littéraire et festif du moment. Symbole guerrier, c'est un des attributs de Gwydion, personnage apparaissant dans les *Mabinogion* (dans la quatrième « branche ») et dans le Kat Godeu (« combat des arbrisseaux »). Avatar d'une divinité celtique brittonique équivalent au Dagda irlandais<sup>744</sup>. Gwydion est considéré par G. Dumézil comme le « digne héritier de ces druides magiciens, savants et philosophes, conseillers des rois »<sup>745</sup>, ce qui en fait peut-être en 1838 une référence forte dans la Gorsedd.

Cette force des symboles est une récurrence dans les groupes initiatiques et ésotériques : la Gorsedd de l'Île de Bretagne n'y échappe pas et développe depuis ses débuts une culture du symbole : le nouvel initié, La Villemarqué, va être marqué par ceux qui vont lui être attribués le second jour des festivités, le 10 octobre. Après le couronnement des meilleurs bardes, le Poellgor

---

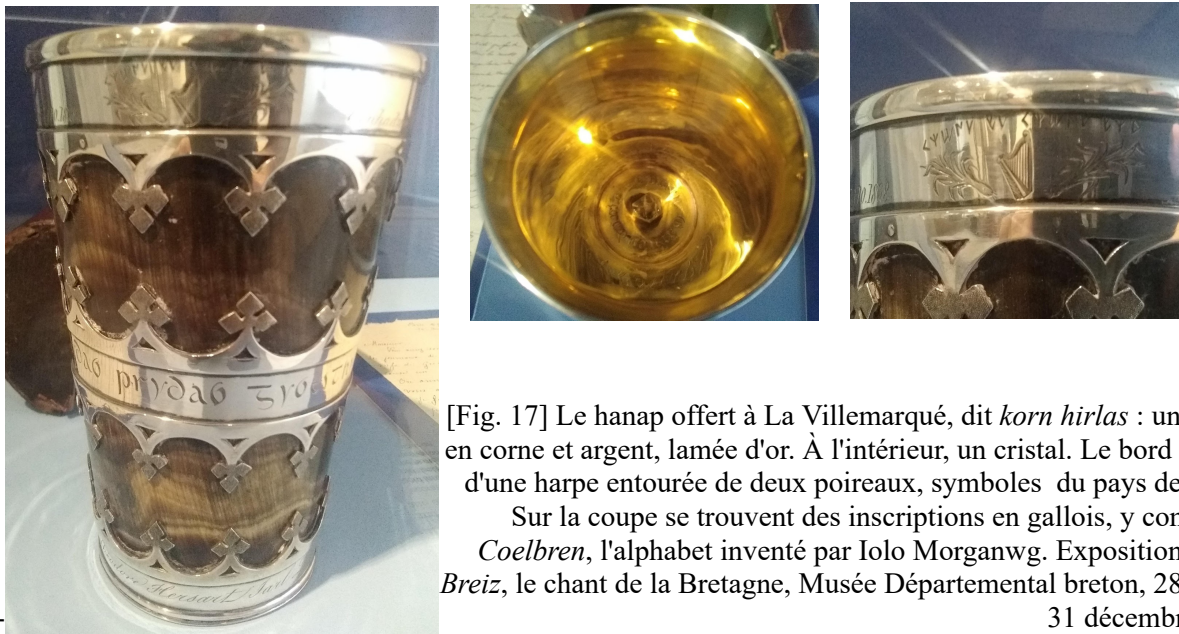
<sup>742</sup> Voir Chartier Erwan, *La construction de l'interceltisme en Bretagne, des origines à nos jours : mise en perspective historique et idéologique*, Université Rennes 2, Université Européenne de Bretagne, 201, 0p. 139.

<sup>743</sup> Le 1<sup>er</sup> mars 1537, jour de la St David, la fille d'Henry VIII Tudor est présentée avec un poireau par le *Yeoman Warder* en chef de la Tour de Londres. Voir Davies J. & Jenkins N., *The Welsh Academy Encyclopedia of Wales*, Cardiff, University of Wales Press, 2008, p. 455. Voir aussi Kaminski-Jones Rhys, "Where *Cymry* united, delighted appear : The Society of Ancient Britons and the celebration of St David's day in London, 1715–1815", *Transactions of the Honourable Society of Cymmrodorion*, 23 (2017), pp. 56 à 68.

<sup>744</sup> C'est aussi un des attributs du dieu scandinave Forseti, dieu de la vérité et de la justice, ce qui recoupe la devise de la Gorsedd, « la vérité contre le monde ». C'est encore un élément qui se retrouve comme symbole qui se retrouve dans les loges francs-maçonnnes appliquant le Rite Écossais Ancien Accepté : au 22<sup>e</sup> degré, au Conseil de la Table Ronde, les membres portent un petit bijou composé de deux haches d'or et d'une couronne. C'est enfin un symbole d'illumination, de la fin d'une initiation (la hache permet de briser quelque chose, de transformer aussi).

<sup>745</sup> Dumézil Georges, *Esquisses de mythologies*, Paris, Gallimard, 2003, p. 616.

(ou bureau) de l'Eisteddfod et celui de la Gorsedd offrent à Théodore Hersart de La Villemarqué une coupe *Hirlas* (cadeau qui fut ensuite en possession de Pierre de la Villemarqué<sup>746</sup>). La coupe [Fig. 17] a été offerte à la délégation, mais c'est La Villemarqué qui la reçoit, en tant qu'« envoyé littéraire du gouvernement français »<sup>747</sup>. Elle est en or ou dorée et enrichie de pierreries<sup>748</sup>. La *Gazette de France* nous en donne une description : « Ce hanap a la forme d'un tronc de cône. Sa hauteur est de 12 centimètres, sa largeur supérieure mesure 90 millimètres, sa base, 63 millimètres. L'intérieur est en vermeil, au fond du vase, au centre, est un cristal brillant autour duquel on lit des caractères gallois. L'extérieur est en corne de buffle entouré de trois cercles d'argent dentelés ; chaque dent forme un trèfle à trois feuilles. Sur le cercle du bas on lit : *Théodore Hersart Jarl de la Villemarqué ganet e Kemperlé 10 gouere 1815* (né à Quimperlé le 10 juillet 1815). Sur le cercle du milieu est gravée la herse (armes des Hersart), puis des mots gallois. Sur le cercle du haut, une harpe est gravée ainsi que d'autres inscriptions en gallois, et la date : 1838<sup>749</sup>. La pierre du fond aurait été offerte par Mrs Hall, et proviendrait du mont Snowdon<sup>750</sup>.



[Fig. 17] Le hanap offert à La Villemarqué, dit *korn hirlas* : une coupe en corne et argent, lamée d'or. À l'intérieur, un cristal. Le bord est orné d'une harpe entourée de deux poireaux, symboles du pays de Galles. Sur la coupe se trouvent des inscriptions en gallois, y compris en *Coelbren*, l'alphabet inventé par Iolo Morganwg. Exposition *Barzaz Breiz*, le chant de la Bretagne, Musée Départemental breton, 28 janvier 31 décembre 2022.

Crédit photo G. Moigne, avec l'aimable autorisation du musée.

- <sup>746</sup> L'article de la *Gazette de France* du 22 octobre 1838, qui se veut complet sur le sujet, indique que la délégation a reçu cette coupe le 12 octobre. Dans la « Chronique celtique » de *Ar Bobl* du 24 février 1912, Taldir mentionne que « le Gorsedd lui offrit une « corne à boire » qui est en la possession de l'un de ses descendants, Pierre de la Villemarqué ».
- <sup>747</sup> Une variante se trouve chez Dujardin Louis, *op. cit.*, p. 128 : « envoyé du roi de France ». C'est ce qui est indiqué sur son passeport, délivré le 21 septembre 1838 (LV02.009).
- <sup>748</sup> Mary-Ann Constantine (*op. cit.*) mentionne que le hanap aurait été en argent : il est en effet en partie composé de ce métal, comme l'indique la [Fig. 17].
- <sup>749</sup> *Gazette de France*, 22 octobre 1838.
- <sup>750</sup> *La Villemarqué, sa vie, et ses œuvres*, Paris, librairie Champion, coll. La Bretagne et les pays celtiques, 1926, p. 47, note de bas de page 2.

C'est le mari de cette dernière qui présente la coupe au Révérend Price, président du *Cymreigyddion*, qui à son tour la remet à La Villemarqué. Sur cette coupe figurent des vers en gallois, écrits selon l'alphabet inventé par Iolo Morganwg et diffusé par son fils Taliesin. Nous pouvons lire dans plusieurs ouvrages que c'est une *Korn Hirlas* qui aurait été remise à La Villemarqué : une corne d'abondance telle celle que la Gorsedd de Galles utilisait et utilise toujours pour ses cérémonies.

L'objet que reçoit le Breton est une coupe en corne, pas une corne à boire ou d'abondance. Ce n'est pas non plus une copie de la corne rituelle utilisée par la Gorsedd. Nous trouvons même chez M. Raoult et dans les archives de G. Le Scouëzec<sup>751</sup> l'idée selon laquelle l'originale lui fut donnée en reconnaissance de la fondation en Bretagne de la *Breuriez ar Varzed* / Fraternité des Bardes d'Armorique, et que La Villemarqué promet de faire apparaître cette corne solennellement à toute fête bretonne de la confrérie. Or, cette fraternité n'existe pas en 1838 : ce n'est pour La Villemarqué qu'une idée, un projet qui lui vient à l'esprit lors de son séjour gallois, et qu'il va essayer de mettre en place par la suite. S'il reçoit ce cadeau, c'est en tant que représentant du roi de France<sup>752</sup>, mais aussi en reconnaissance de ce qu'il a déjà écrit, des liens qu'il construit avec les Gallois, et l'espoir qu'ont ceux-ci de voir des projets communs se réaliser, de voir naître en Bretagne une branche de la Gorsedd ou une organisation équivalente, par les honneurs qu'ils font à La Villemarqué et son initiation symbolique.

Le vendredi 11 octobre, La Villemarqué est reçu comme membre de la *Gorsedd Ynys Prydain* : derrière l'hôtel St George d'Abergavenny, au centre d'un cercle de pierres monté pour l'occasion, Lady Hall de Llanover / Gwenynen Gwent (« l'abeille du Gwent », qui remporta un prix à l'Eisteddfod de 1834), lui noue autour du bras un ruban bleu, symbole des nouveaux bardes, lors d'une discrète cérémonie. L'Archi-Druide de Galles, Cawrdaf, le fait barde, sous le nom de Bardd Nizon et lui remet un diplôme officiel de barde de la Gorsedd des Bardes de l'île de Bretagne [Fig. 18]<sup>753</sup>. Les autres membres de la délégation sont aussi faits bardes, mais à titre honorifique.

Cette cérémonie dans un cercle de pierres, même fausses, plonge le nouvel initié dans ses propres créations mentales mais aussi dans l'univers celtique élaboré par la Gorsedd de Galles, entre romantisme, folklore et bricolage reconstructionniste. Le Breton vit un rêve, lui qui a lu et relu

---

<sup>751</sup> Mrs. Raoult et Le Scouëzec furent deux acteurs du druidisme breton, le premier comme membre actif de nombreux groupes, le second comme Grand-Druide de Bretagne de 1980 à 2008. Tous les deux sont les auteurs d'ouvrages sur le druidisme et la spiritualité. M. Raoult a publié en 1982 sa thèse de doctorat consacrée aux sociétés initiatiques celtiques. Voir *infra*. Les archives de M. Le Scouëzec se trouvent au CRBC.

<sup>752</sup> LV02.005 (passeport de La Villemarqué).

<sup>753</sup> L'appellation bardique de « Hersaty Kervarker », apparaît dans *Les druides (op. cit.)* de M. Raoult, en page 104 : pourtant, sur son diplôme de barde, il est bien écrit *Bardd Nizon*.

l'œuvre de Iolo Morganwg. Moment de grâce pour lui, cérémonie discrète pour les Gallois. Pour comprendre ce que vit La Villemarqué, il nous faut prendre en compte ses lectures, mais aussi sa pratique de la langue galloise : nous ne pouvons pas réellement savoir quel était son niveau de pratique du gallois en 1838, ni ses connaissances du gallois ancien. Lui pense avoir des facilités, à cause des points communs existant entre le breton et le gallois. Son poème, *Kan-aouen Eisteddfod / Kan Aouen Eistezvod*, lu au repas ayant suivi la cérémonie d'ouverture du 10 octobre, aurait reçu, selon lui, un bon accueil, car « ...compris et salué des applaudissements d'une foule en délire, soulevée tout entière, comme par un effet électrique, aux accents d'une voix qu'ils reconnaissaient après treize cents ans<sup>754</sup> ».

La politesse des Gallois est ici à retenir, mais surtout le travail discret du Révérend Price, qui, avant la lecture du poème, en avait fait circuler des traductions en gallois et en anglais. Au cours de son séjour, La Villemarqué affirme n'avoir utilisé que le breton pour se faire comprendre de tout un chacun, surtout des bardes<sup>755</sup>. La presse se fait écho de cette compréhension du poème lu au repas, mais ne mentionne pas les traductions circulant dans la salle<sup>756</sup>. Le même avis est donné par les *Cymreigyddion* dans un rapport, souhaitant, bien sûr, mettre en avant la réussite de l'accueil de la délégation bretonne<sup>757</sup>. Après tout, cette société littéraire, organisatrice des concours de l'Eisteddfod depuis 1835, avait souhaité inviter des délégations étrangères afin de donner un certain éclat et un impact culturel tout autant que médiatique à cette Eisteddfod. Mais ce rapport parle du discours fait par le Breton le lendemain du repas, non du poème récité. Mary-Ann Constantine a noté la similarité des expressions utilisées dans le rapport en gallois et celles employées par La Villemarqué lorsqu'il fait son propre rapport dans *Le Clocher Breton*. Mme Constantine retient aussi que le compte-rendu gallois se base sur un article en anglais du *Hereford Times*, dont l'auteur a reçu le soutien des *Cymreigeddion* pour sa rédaction<sup>758</sup>. Tout est donc fait pour magnifier le moment, côté gallois comme côté breton. Quant à son usage du gallois avec tout un chacun que le vicomte mentionne dans une lettre à son père, il n'est pas si commun dans ses communications quotidiennes, puisqu'il affirme dans une autre lettre, en se contredisant, parler breton, et dans une autre encore parler français à Llanover Court, chez les Hall, puisque la famille, érudite et bien éduquée, en avait

---

<sup>754</sup> « Un rapport de M. de la Villemarqué », *Le Clocher breton*, n°129, p. 111. L'article embellit fortement ce moment, l'auteur du texte reprenant directement le rapport de La Villemarqué, qui, parlant de lui à la troisième personne, présente ici l'instant où les liens se renouent entre Gallois et Bretons, grâce à lui-même et son poème.

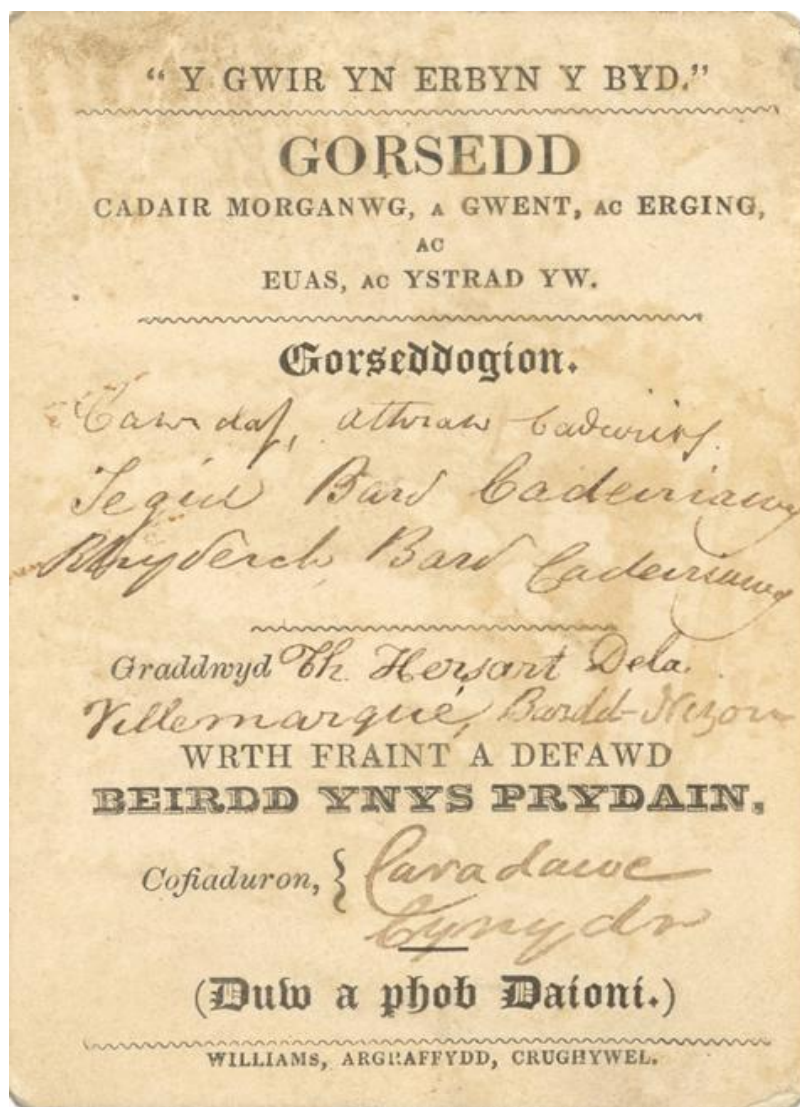
<sup>755</sup> *Ibid.*

<sup>756</sup> Par exemple, dans le *Hereford Times*, du 20 octobre 1838.

<sup>757</sup> *Cofnodau Cymdeithas Cymmreigyddion y Fenni*, National Library of Wales, MS13858E, p. 105.

<sup>758</sup> Constantine Mary- Ann, « La Villemarqué et le romantisme gallois », in Blanchard Nelly & Postic Fañch (dir.), *Au-delà du Barzaz Breiz, Théodore Hersart de la Villemarqué*, Brest, CRBC, 2016.

connaissance, même les domestiques<sup>759</sup>. Quant à sa lecture du gallois, surtout du moyen-gallois utilisé par Iolo Morganwg, son usage nous montre qu'il ne le maîtrisait que très partiellement. Il ne se sert essentiellement des écrits du barde gallois que pour y piocher des arguments en faveur de ses propres arrangements ou créations, tentant de prouver leur ancienneté et authenticité<sup>760</sup>, ainsi que la proximité, voire la parenté entre les langues galloise et bretonne.



[Fig. 18] Diplôme de barde de La Villemarqué (Archives La Villemarqué, 40.020 - fonds désormais déposé au Archives Départementales du Finistère).

Un autre poème, écrit celui-ci par Lamartine<sup>761</sup> le 25 septembre 1838, et appelé « *Toast porté à*

<sup>759</sup> Lettre de La Villemarqué à son père, 3 octobre 1838, LV 02.025.

<sup>760</sup> Constantine Mary-Ann, « La Villemarqué et le romantisme gallois », in Blanchard N. & Postic F. (dir.), *Au-delà du Barzaz-Breiz, Théodore Hersart de La Villemarqué*, Brest, CRBC, 2016., p. 219.

<sup>761</sup> La femme de Lamartine, Mary-Ann Birch, était d'origine galloise, d'où l'intérêt de Lamartine pour la culture galloise et son pendant celtique continental, la culture bretonne, mais aussi une envie de créer des liens entre ces deux cultures. Nous trouvons dans la thèse et l'ouvrage de M. Raoult, *Les sociétés initiatiques...* (voir la

un banquet national des Gallois et des Bretons à Abergavenny dans le pays de Galles » (publié l'année suivante dans ses *Recueils poétiques*<sup>762</sup>) a été lui aussi lu lors de ce repas. En voici un extrait :

« *Quand ils se rencontraient sur la vague ou la grève  
En souvenir vivant d'un antique départ,  
Nos pères se montraient les deux moitiés d'un glaive.  
Dont chacun d'eux gardait sa symbolique part.  
Frères, se disaient-ils, reconnais-tu la lame ?  
Est-ce bien là l'éclair, l'eau, la trempe et le fil ?  
Et l'acier qu'a formé le même jet de flamme,  
Fibre à fibre se rejoint-il ?  
Et nous, vous disons-nous : ô fils des mêmes plages  
Nous sommes un tronçon du vieux glaive vainqueur,  
Regardez-nous aux yeux, aux cheveux, aux visages,  
Nous reconnaissez-vous à la trempe du cœur ?  
N'est-ce pas cet œil bleu comme la mer profonde  
Qui brille entre nos caps sur des écueils pareils ?  
Où notre ciel brumeux réfléchit dans son onde  
Plus de foudres que de soleils ...  
Reconnaissons-nous donc, ô fils des mêmes pères !  
Le sang de nos aïeux, là-haut, nous avouera.  
Que l'hydromel natal écume dans nos verres,  
Et poussons dans le ciel trois sublimes Hourra :  
Hourra pour l'Angleterre et ses falaises blanches !...  
Hourra pour la Bretagne aux côtes de granit !  
Hourra pour le Seigneur, qui rassemble les branches  
Au tronc d'où tomba le vieux nid ! »*

Dans son ouvrage *Celtisme et romantisme*<sup>763</sup>, Pierre Bazantay mentionne que c'est l'ami de Lamartine, Jacquilot Du Boisrouvray, qui lui a demandé d'écrire une pièce en vers qu'il se chargerait de lire. Cette thèse, pourtant, n'est que très rarement prise en compte, les historiens lui

---

bibliographie), mais nulle part ailleurs, l'indication que Lamartine était à cette Eisteddfod, : il avait en effet décliné l'offre.

<sup>762</sup> Lamartine Alphonse de, *Recueils poétiques*, Paris, Librairie de Charles Gosselin, 1839.

<sup>763</sup> Bazantay Pierre, *Celtisme et romantisme*, éd. La part Commune, 2012. Le manuscrit du *Toast...* est conservé au château de Saint-Point, ancienne demeure de Lamartine, ainsi que plusieurs lettres que Jacquilot du Boisrouvray écrivit à Lamartine.

préférant Alexis-François Rio, Breton vivant au pays de Galles et un des pivots de l'Eisteddfod, sorte de chaînon entre les deux nations celtiques. Ce poème illustre la fraternité entre Bretons et Gallois lors de la bataille de Saint-Cast (1758), opposant des Anglais en pleine opération d'embarquement et les troupes du duc d'Aiguillon. Les « explications » viennent du vicomte, qui raconte la bataille de Saint-Cast<sup>764</sup> : les Bretons refusent de combattre avec les Français, et les Gallois avec les Anglais, justifiant par là le poème de Lamartine, lui donnant un caractère historique et véridique (et faisant aussi preuve d'une francophobie puisque les « hourras » vont à l'Angleterre et la Bretagne). Son chant est inspiré d'une *gwerz* écrite juste après la bataille, dont il remanie le texte, participant à l'idée d'une victoire bretonne, non plus française, due à la fraternisation avec les Gallois<sup>765</sup>. Pourtant, les miliciens bretons ne furent pas très actifs lors de cette bataille. Dans les premiers mémoires concernant cet événement, il n'est pas question d'une quelconque fraternisation. Maurice de Couëssin, volontaire breton servant sous les ordres de D'Aubigny, mentionne le fait que sa troupe s'est abritée derrière les dunes pour échapper aux tirs de la flotte anglaise<sup>766</sup>. D'Aubigny leur aurait demandé de montrer l'exemple et de charger quand même les troupes anglaises, sur la plage, sous le feu nourri des navires anglais. Les Bretons vont donc au contact des Anglais après avoir couru sur 300 mètres de sable. Les tirs de canons cessent, pour ne pas risquer de blesser ou tuer des Anglais. Les grenadiers des troupes françaises suivent les Bretons, et les Anglais embarquent en catastrophe. Ce serait donc grâce au courage de la milice bretonne que la victoire fut remportée, non pas grâce à la stratégie du duc d'Aiguillon. Cette victoire du 11 septembre 1758, somme toute très modeste, tombe à point nommé pour les armées royales françaises, quelques semaines après des défaites (Rossbach, par exemple) et des raids destructeurs anglais (sur Cherbourg, entre autres). L'événement est donc fêté à Paris, mais aussi en Bretagne, et le duc d'Aiguillon se voit même frapper une médaille. Mais les années suivantes ne sont pas aussi favorables : Belle-Île est occupée par les Anglais et le Traité de Paris, en 1763, est tout à leur honneur. De la célébration, la population passe à la commémoration. Puis à la valorisation du souvenir.

Entre l'absence d'envie de se battre du duc d'Aiguillon et la fraternisation avec les Gallois, il y a un fossé. Faire des miliciens bretons les vainqueurs relève de la réécriture de l'histoire. Cette appropriation illustre bien l'idéologie que La Villemarqué et ses amis mettent en place : l'affirmation d'une culture et d'une histoire bretonne passe par de poussives interprétations de faits et une

---

<sup>764</sup> Hopkin David, Lagadec Yann, Perreon Stéphane, « La bataille de St Cast (1758) et sa mémoire : une mythologie bretonne », *Annales de Bretagne et des pays de l'ouest*, 114 – 4, 2007, pp. 195 à 215.

<sup>765</sup> La Villemarqué fait paraître dans l'édition de 1845 du *Barzaz Breiz*, *Emgann Sant-Cast* (le combat de Saint-Cast).

<sup>766</sup> Hopkin, Lagadec, Perreon, *op.cit.*

ré-appropriations de ceux-ci dans le contexte d'une construction identitaire, d'une revendication culturelle et d'une fraternisation entre Bretons et Gallois. Le fait est réinventé, réinterprété et le duc d'Aiguillon disparaît de l'histoire. Les érudits bretons, dans leur logique celtomane et leur anglophilie (plutôt que leur francophobie), mettent en avant les hommes de troupes, bretons d'abord, et leurs égaux gallois : leur fraternisation est censée montrer la force des liens celtiques, illustrer une réalité qui, si elle existe au cœur de ce banquet bardique en 1838, ne signifiait pas grand-chose sur la côte de St-Cast en 1758, voire était inexistante. La Villemarqué et Lamartine projettent leur vision contemporaine de cette fraternité britto-galloise sur des faits passés, les réinventant complètement. C'est aussi une appropriation de cette victoire par les Bretons, effaçant leur inaction sur le champ de bataille et le rôle du duc d'Aiguillon. Inaction probablement réglée par D'Aubigny, comme il était de coutume lors d'une bataille, par des menaces de condamnation à mort pour désobéissance ou désertion<sup>767</sup>. C'est un exemple-type de l'invention d'une tradition.

L'impact de l'Eisteddfod sur le petit comité breton est fort. Il y a dans leur démarche quelque chose qui tient à la fois de la plongée dans le mythe, du rêve interceltique qui ne porte pas encore ce nom, d'un retour à des origines idéalisées (et en partie communes avec les Gallois, qui auraient conservé une tradition orale et littéraire, comme témoignage d'un Âge d'Or qui pourrait être à nouveau), de la création de liens forts avec d'autres peuples celtiques. La Villemarqué, reçu par Augusta et Benjamin Hall, va vivre pendant plusieurs mois dans une « bulle dorée hyper-celtisante<sup>768</sup> ». C'est pour lui une société idéale, où les classes sociales supérieures font tout pour encourager la vitalité de la culture galloise et la pratique de la langue. C'est bien sûr une vision erronée, la société galloise des années 1830 vivant des changements sociétaux de taille, voyant son économie et son industrie se développer, sur fond de rigueur religieuse protestante, et d'invention d'une tradition : les vêtements dits traditionnels sont inspirés des canons protestants ; la harpe galloise, revenant sur le devant de la scène, est une version adaptée d'une harpe classique de type

---

<sup>767</sup> Pour de plus amples explications sur la bataille de St-Cast, voir Lagadec Yann, Perreon Stéphane, Hopkin David, *La bataille de Saint-Cast (11 septembre 1758), entre histoire et mémoire*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, coll. Histoire, 2009.

<sup>768</sup> Constantine Mary-Ann, « La Villemarqué et le romantisme gallois », in Blanchard N. & Postic F. (dir.), *op. cit.*, CRBC, 2016. p. 211.



autrichienne, plus qu'une harpe celtique ayant été utilisée par les bardes du Moyen-Age<sup>769</sup> ; le *Mabinogion* est un choix de quatre textes qui, en effet, forment un ensemble, et auxquels ont été attachés plusieurs autres, mais masque (avec ceux que Iolo Morganwg a inventé ou modifié) les autres textes médiévaux pouvant faire référence<sup>770</sup>.

Du côté gallois, l'ambiguïté de l'accueil des Bretons interpelle : dans les programmes de l'Eisteddfod de 1838<sup>771</sup>, il n'est nulle part fait mention d'une délégation bretonne, ni de discours bretons ou de récitations de poèmes. Ainsi, les Gallois ne mettent pas en avant leurs invités, mais bien leur propre culture, comme seule et unique à leurs yeux pouvant représenter une actualité culturelle celtique. Les compte-rendus sont aussi muets sur la présence des Bretons. Seule une banderole, lors du défilé d'ouverture, indiquait « *Tra Mor, Tra Brython, eu Iaith a gadwant*<sup>772</sup> » / « Par-delà la mer, par-delà le breton, ils garderont leur langue ». Cette asymétrie dans les relations perdure avec les décennies, et ce malgré les liens tissés au fil du temps : les Bretons ont besoin des Gallois, de leur exemple, non l'inverse. C'est encore le cas aujourd'hui : la Gorsedd de Galles accueille chaque année à l'Eisteddfod des délégations celtiques ; il y a deux représentants par nation, et seulement un discours en ouverture d'une des nations invitées, chacune à tour de rôle au fil des Eisteddfodau. Tout ce que les représentants peuvent faire, ce sont des rencontres et échanges en annexes des cérémonies officielles, y compris avec des membres de la Gorsedd de Galles, ou entre représentants des nations celtes. Il s'agit donc d'échanges non officiels et ne paraissant donc pas dans les compte-rendus<sup>773</sup>.

Le vicomte continue son séjour Outre-Manche par une visite de Stonehenge, de Glastonbury et

---

<sup>769</sup> En 1600, Cromwell interdit cet instrument en Irlande, Écosse et pays de Galles, jugé trop revendicatif. Réapparaissant au XVIII<sup>e</sup> siècle au pays de Galles, il faudra attendre 1890 pour l'entendre à nouveau en Écosse, au Mod, nouveau festival traditionnel, dans un modèle adapté du type gallois. La harpe galloise est copiée sur la harpe baroque, non pas sur les harpes connues pour être celtiques : ces dernières ont un levier d'altération, alors que la harpe baroque et la galloise n'en ont pas, mais une rangée supplémentaire de cordes entre les deux autres habituelles (sauf pour les six dernières notes graves), soit un total de 92 cordes. L'instrument pèse au moins vingt kilogrammes. Voir Mégevand Denise, « Histoire de la harpe dans les pays celtiques », *Vibrations*, n°2, *A la recherche de l'instrument*, 1986, pp. 60 à 70. Voir Larc'hantec Mariannig, « De la harpe à la harpe celtique - Exploration multifactorielle d'une spécialité de la musique bretonne », Université européenne de Rennes 2, 2013. Postic Fañch, « Premiers échanges interceltiques », *ArMen*, n°125, novembre 2001, pp. 32 à 45.

<sup>770</sup> Sur le voyage de La Villemarqué au pays de Galles, voir aussi Constantine Mary-Ann, Postic Fañch, *Impressions de voyage, 1838 - 2009 : un jeune Breton au pays de Galles* (carnet d'exposition), Manoir de Kernault, Mellac, 2009. Constantine M-A, « *Mon journal de voyage...* », *op. cit.* Brest, HAL, 2019.

<sup>771</sup> Nous avons pu les consulter lors de l'Eisteddfod de 2016, parmi de nombreux programmes des années précédentes, présentés sur un stand. Dans aucun il n'est fait mention des délégations invitées.

<sup>772</sup> Chartier - Le Floch Erwan, *Histoire de l'interceltisme en Bretagne*, Spezet, Coop Breizh, 2013, p. 63.

<sup>773</sup> Nous avons pu constater l'actualité de ce fonctionnement en nous rendant à l'Eisteddfod d'Abergavenny en juillet 2016, accompagnant deux membres de la Gorsedd et Gweltaz ar Fur, ex-barde de la Gorsedd. Nous avons pu dialoguer avec l'Archi-Druide de Galles et plusieurs autres membres, mais aussi avec les autres délégations celtiques, y compris celle des Gallois de Patagonie. L'ensemble de ces rencontres entre délégations n'avait rien d'officiel et était improvisé.

d'Oxford où il étudie quelques textes anciens, comme convenu par le Ministre français de l'Instruction Publique<sup>774</sup>. Impressionné par Stonehenge, il l'est encore plus par l'église de Glastonbury, qu'il qualifie de « première église bretonne élevée à côté d'une fontaine druidique que l'on voit dédiée à Joseph d'Armathie qui passe pour le premier apôtre de Bretagne<sup>775</sup> ». Glastonbury se nomme encore, selon lui, « île d'Avalon, ou île des pommes<sup>776</sup> ». Il ramena même avec lui un peu de terre de Stonehenge, du cimetière de Glastonbury où il a pu voir le « sarcophage en pierre » d'Arthur, et « une fiole d'eau de la fontaine sainte », prévoyant que son fils s'appellerait Arthur et serait baptisé avec cette eau<sup>777</sup>.

L'auteur breton ne laisse pas qu'un bon souvenir dans l'esprit des Gallois qui l'accueillent. D'ailleurs, avant même l'Eisteddfod, l'ambiance n'est pas au beau fixe avec Lady Charlotte Guest (1812 - 1895). Celle-ci, par l'intermédiaire de Price, avait contacté Le Gonidec afin de lui demander une copie d'extraits de *Yvain, ou le Chevalier au lion*, de Chrétien de Troye. Lady Guest s'était en effet lancée dans une édition des *Mabinogion* et avait besoin de matière pour compléter son travail<sup>778</sup>. Ce n'est pas La Villemarqué que sollicite Le Gonidec de prime abord, mais un autre élève de l'École des Chartes. Cette sollicitation n'ayant pas aboutie, le Vicomte est donc contacté par son ancien maître et accepte ce travail rémunéré<sup>779</sup>. La Villemarqué retranscrit donc les passages du texte de Chrétien de Troie en français et les fait parvenir dans le temps qui lui est imposé à Lady Guest, par l'intermédiaire de Le Gonidec (qui n'est pas vraiment satisfait du travail de La Villemarqué, mais comme ce dernier a déjà bien avancé la copie et que l'échéance approche, il laisse le projet se faire<sup>780</sup>) qui les transfère au Révérend Price. Ce dernier écrit à La Villemarqué dans une lettre du 22 juin que Lady Guest espère un jour le remercier en personne<sup>781</sup>.

Le texte en question est intégré dans l'appendice du conte « *The Lady of the fountain* », qui figure dans la première partie de son édition des *Mabinogion*<sup>782</sup>, parue en août 1838 (chez Rees,

---

<sup>774</sup> Son séjour à Oxford et Londres est organisé par Rio (qui avait aussi géré l'aspect logistique de la délégation bretonne à Abergavenny). Lettre de Rio à La Villemarqué, juillet 1838 (Archives de La Villemarqué, LV02.019). Il passe quelques jours à Oxford où il est accueilli par le Révérend Foulkes, principal du Jesus College et arrive le 11 février 1839 à Londres, avant d'embarquer pour la France, le 6 mars.

<sup>775</sup> Postic Fañch citant La Villemarqué, « Premiers échanges interceltiques », *ArMen*, n° 125, novembre 2001, p. 40.

<sup>776</sup> *Ibid.*

<sup>777</sup> *Ibid.*

<sup>778</sup> Ce travail de traduction en anglais, d'organisation des textes et de publication se fit de 1838 à 1849.

<sup>779</sup> Lettre de Le Gonidec à Price du 2 avril 1838, *Literary Remains*, *op. cit.*, pp. 176-177.

<sup>780</sup> *Ibid.*

<sup>781</sup> « *I am requested by Lady Charlotte Guest, for whom it is made, to say that she hopes to have an opportunity of thanking you personally* ». Lettre de Price à La Villemarqué, Archives La Villemarqué, LV 27.033. Voir l'article de F. Postic : <https://hal.univ-brest.fr/CRBC-BREST/hal-02316005v1>

<sup>782</sup> Le premier tome contient ce conte et plusieurs autres. Le deuxième tome, publié en 1840, contient *Geraint the Son of Erbin*, et le troisième publié en 1848, comprend *Branwyn the Daughter of Llyr* et d'autres contes. Pughe, dans les

Llandovery). Praticant le français, elle traduit la copie en anglais pour son propre ouvrage. Lors de son séjour gallois, La Villemarqué demande à l'éditeur d'apposer son nom sur la couverture du livre, ce que Charlotte Guest refuse : elle le remercie, ainsi que Le Gonidec, dans la préface de l'ouvrage, pour l'aide qu'il lui a apportée, à savoir lui fournir une copie en français contemporain du *Chevalier au lion*. Un compromis est trouvé par l'éditeur pour le tiré à part de 1839, puisque le nom de La Villemarqué apparaît dans l'avertissement précédant le conte<sup>783</sup>. Cette histoire impacte la relation entre les deux auteurs, et l'ambiance qui règne chez les Guest, qui logent La Villemarqué en décembre 1838, est cordiale mais froide<sup>784</sup>.

La Villemarqué, pour faire cette demande, a probablement été gonflé par le succès qu'il a rencontré à l'Eisteddfod et la lettre de Rio lui précisant, avant son départ pour le pays de Galles, qu'il « est attendu comme le Messie. Déjà on se dispute à qui l'aura, et il ne faut pas qu'il songe à passer l'hiver ailleurs que dans le pays de Galles »<sup>785</sup>. Tout a tellement été fait pour faire de lui un héros breton, que cela transforme son regard sur ce voyage, lui laissant l'impression de se mouvoir sur une scène culturelle celtique dont il serait l'un des principaux acteurs : il fait partie des vainqueurs du concours littéraire, il a copié un texte pour Lady Guest, il correspond avec le Révérend Price et Rio, il a obtenu une bourse de l'État pour son déplacement (le réseau de Rio et de Montalembert a bien fonctionné) ; et sur place, il est non seulement fait barde de la Gorsedd, alors que les autres l'accompagnant ne sont fait que barde d'honneur, et est reçu chez les notables.

Mais malgré cette fascination pour la culture celtique du pays de Galles, dans l'introduction de la première édition de son *Barzaz Breiz*, La Villemarqué critique la prégnance protestante sur la tradition celtique<sup>786</sup>. Pour lui, seule la Bretagne catholique a conservé une tradition festive et religieuse à travers les pardons, et sa tradition orale passe pour être plus vraie, voire essentiellement historique<sup>787</sup>. Dans les années suivantes, le barde breton va régler ses comptes avec les Gallois et Lady Guest : celle-ci écrivait déjà dans son journal, après l'avoir trouvé « ... *clever and agreable...* » (17 décembre 1838), il lui apparaît « ... *wild in his notions and presume of [her] good nature* » (31

---

*Myvyrian Archaiology of Wales* avait offert une traduction résumée des contes. Lady Guest ne faisait pas confiance à cette traduction, et a choisi d'en proposer une nouvelle. Les trois volumes sont regroupés sous le titre *The Mabinogion, From the llyfr Coch o Hergest, and Other Welsh Manuscripts, With an English Translation and Notes*, Lady Charlotte Guest, 1838 - 1849, London, Longman, Orme, Brown, Green and Longmans.

<sup>783</sup> « *The transcript from which the following Poem is printed, was made expressly for Lady Charlotte Guest, from the Original Manuscript, by the Comte Theodore de la Villemarqué* ». *The Chevalier au Lion, by Crestiens de Troyes, now published for the first time, from an ancient ms. in the Bibliothèque du Roi, Paris, by lady Charlotte Guest, and inserted in the first volume of the "Mabinogion"*, Llandovery, Rees, 1839.

<sup>784</sup> Pour plus d'informations sur ce sujet, voir Bouget Hélène, « La Villemarqué et la littérature médiévale en langue française », article disponible ici : <https://hal.univ-brest.fr/hal-02470239/document>

<sup>785</sup> Archives de La Villemarqué, LV02.018, lettre de Rio à La Villemarqué, fin juin 1838.

<sup>786</sup> La Villemarqué, *Barzaz Breiz*, op. cit., p. 73.

<sup>787</sup> La Villemarqué, *Contes populaires des anciens bretons*, op. cit., p. 314.

janvier 1839)<sup>788</sup>. En 1840, dans les *Contes populaires des anciens bretons*<sup>789</sup> qu'il publie, il propose une traduction française des *Mabinogion*, présentée comme étant directement traduite des textes originaux. Il s'agit en fait d'une traduction de la version anglaise de Lady Guest, et La Villemarqué va même jusqu'à reprendre les notes de celles-ci. Il mentionne sa parèdre galloise uniquement en page 325 du second volume, lorsqu'il parle des copies existantes des *Mabinogion*, mais pour dire que « Lady Charlotte Guest fait imprimer en ce moment cette dernière [copie – celle du Livre Rouge d'Hergest], [...] et sur laquelle j'ai traduit<sup>790</sup> ». Or, l'ouvrage de Lady Guest a été publié en 1838, et il l'a utilisé, justement, pour traduire de l'anglais au français le travail de la Galloise.

Puis, dans son anthologie de *Poèmes des bardes bretons du VI<sup>e</sup> siècle traduits pour la première fois avec le texte en regard revu sur les plus anciens manuscrits*, qui paraît en 1850, il réitère son procédé : il affirme avoir utilisé directement le manuscrit gallois le plus ancien, le *Livre noir de Carmarthen* (ou Hengurst) pour traduire « L'élégie de Kyndylan ». Mais ce poème n'apparaît pas dans le manuscrit original, que La Villemarqué a pourtant eu entre les mains lors de son passage à Oxford en 1839. L'erreur vient du fait que le barde breton a copié une information des *Myvyrian Archaeology of Wales* : Pughe, à propos de cette élégie, mentionne bien un *Llyfr Du* (« livre noir » en gallois). Pour La Villemarqué, il est évident que c'est le manuscrit de Carmarthen. Or, il n'en est rien, il s'agit d'un autre manuscrit qui semble être connu par Owen Pughe. L'élégie n'est donc pas si ancienne que cela, et le Breton s'approprie un travail de traduction depuis le manuscrit, qu'il n'a pas consulté, s'étant contenté de traduire le texte anglais de Pughe, dont la mention est oubliée<sup>791</sup>.

Si la littérature galloise l'inspire, il installe une confusion dans l'appellation « Bretons » : sont-ils d'Armorique ou d'Île de Bretagne ? Sa vision finit par pencher du côté d'une origine armoricaine des Bretons actuels, mais aussi d'une grande partie de la culture celtique galloise : usant de l'orthographe bretonne de Le Gonidec, peu lisible pour de nombreux bretonnants de l'époque, il compile des poèmes gallois, tentant par là encore de justifier leur origine armoricaine. Les critiques ne sont pas en sa faveur, et, récidivant avec une seconde édition en 1860, il explique avoir voulu « rétablir scientifiquement les textes sous leur forme première »<sup>792</sup> : selon lui, ces textes gallois auraient donc eu une forme primitive bretonne, qu'il retranscrit en usant de l'écriture du breton créée par Le Gonidec. L'objectif est bien, pour le barde breton, de faire valoir des origines bretonnes

---

<sup>788</sup> *The Diaries of Lady Charlotte Guest. Extracts from her Journals, 1833-1852*, edited by her grandson, earl of Bessborough, London, John Murray, Albemarle Street, 1950.

<sup>789</sup> La Villemarqué Hersart, *Contes populaires des anciens bretons, précédés d'un essai sur les épopées chevaleresque de la Table-Ronde*, 2 vol., chez J. Renouard et Co., Paris et Leipzig, 1840 - 1842.

<sup>790</sup> La Villemarqué, *Barzaz Breiz*, éd. 1846, *op. cit.*, p. 325.

<sup>791</sup> Gaidoz Henri, « Le tien ou le mien », *Mélusine, recueil de mythologie – littérature populaire, traditions & usages*, vol. 5 à 7, Paris, Librairie Rolland, 1890 - 1891, pp. 271 à 284.

<sup>792</sup>

armoricaines à des textes gallois considérés comme anciens, de placer donc la Bretagne catholique comme premier conservatoire d'une tradition celtique devant un pays de Galles protestant dépoétisé, pour reprendre son expression, ou qui n'aurait qu'une tradition dont l'origine serait finalement armoricaine ; et par là même, inverser la tendance imposée par les Gallois : faire de la Bretagne le seul « vrai » territoire ayant conservé une tradition celtique et bardique ancestrale, dont lui, avec son *Barzaz Breiz*, serait un des derniers détenteurs et transmetteurs. C'est dans cette optique qu'il crée une confrérie bardique, première du genre en Bretagne.

### 3- La *Breuziezh Breiz*, première confrérie bardique bretonne et l'Association Bretonne

La Villemarqué, aidé de François-Marie Luzel et Charles de Gaulle (1837 - 1880, oncle du Général) fondent en 1857 une confrérie : la *Breuziezh Breiz*, sorte de société de poètes bretons<sup>793</sup>. Ce nom sera repris par la suite par d'autres mouvements littéraires. Charles de Gaulle a joué un grand rôle dans les relations entre Bretons et Gallois, et dans l'organisation du Congrès Celtique International de St-Brieuc en 1867 : né en 1837, infirme depuis son adolescence et cloué à vie sur un fauteuil (il est atteint de poliomyélite), il surmonte ce handicap grâce à une passion ardente pour la Bretagne et le monde celtique. Reclus dans sa chambre de la rue de Vaugirard, il étudie les traditions celtiques et apprend le breton. Il écrit plusieurs poésies en breton qu'il signe du pseudonyme Charlez a Vro C'hall. S'étant autoproclamé "barde breton", devenu secrétaire de la *Breuziezh Breiz*, il publie en 1864 dans la *Revue de Bretagne et de Vendée*<sup>794</sup> un « Appel aux représentants actuels de la race celtique » dans lequel il prône la résurrection des langues celtiques comme langues littéraires. Il préconise aussi l'échange de publications et de travaux intellectuels entre représentants de l'Irlande, du pays de Galles, de Cornouailles, d'Écosse et d'Armorique, et la tenue de « réunions

---

<sup>793</sup> Joseph Rio retient la date de 1857, mais le projet est plus ancien : un courrier de La Villemarqué au poète Prosper Proux, du 18 mai 1843, indique qu'il veut créer une société dont le but serait « le progrès de la langue et de la littérature bretonnes ». Le programme de ce « groupe d'amis », d'abord présenté dans la même lettre comme un « parti », était de faire « une guerre à mort aux influences françaises », « principalement par la poésie », in Gourvil Francis, *Théodore Hersart de La Villemarqué (1815 – 1895) et le Barzaz Breiz (1839 - 1845 - 1867) : origines, éditions, sources, critiques, influences, op. cit.*, p. 130. Voir aussi Le Berre Y., Le Dù, Morvannou F., *Prosper Proux (1811- 187) : Un Poète et chansonnier de langue bretonne*, Brest, CRBC, 1984. M. Raoult retient quant à lui la date de 1855, sans explication, et appelle cette création « *Breuziezh Barzed Breizh* » Raoult M., *Les sociétés initiatiques celtiques contemporaines*, Monaco, éd. Du Rocher, 1992, p. 104. Proux, ainsi que Luzel, Milin, Le Scour et quelques autres, fondent la *Breuziezh Breiz-Izel* en 1869, confrérie concurrente d'auteurs bretons, sans La Villemarqué.

<sup>794</sup> Créée en 1857 par La Moyne de La Borderie.

fraternelles<sup>795</sup> » dans chacun de ces pays, à tour de rôle, sur le modèle de l'Eisteddfod. Il rêve aussi à la création d'une « union celtique<sup>796</sup> » qui faciliterait les projets dont il rêve. Pour lui, l'expansion du breton passe par une refonte du système éducatif, et, si la publication d'ouvrages en tous genres en breton est primordiale, il souhaite aussi la création de « lieux d'études » où seraient formés gratuitement les bardes<sup>797</sup>, dont certains serviraient dans les églises. Allant plus loin, il évoque l'idée de créer « un ordre religieux nouveau », ou une subdivision d'un ordre déjà existant, sous l'égide des « vieux saints savants des deux Bretagne<sup>798</sup> ». Il rédige aussi une pétition en faveur des langues régionales (avec Henry Gaidoz et le comte de Charencey<sup>799</sup>), mais elle n'aura pas de lendemain, balayée par la guerre de 1870, la défaite, le siège de Paris et la Commune. Son infirmité et la gêne financière dans laquelle se trouve sa famille ne lui permettront jamais d'aller en Bretagne. On trouve dans les lettres d'excuses des absents au Congrès Celtique le nom de De Gaulle mentionné « parmi les savants qui, empêchés de se rendre au Congrès, ont tenu à lui exprimer leurs sympathies<sup>800</sup> », pour raison de santé, mais aussi par manque de moyens financiers.

La *Breuriez Breiz* ne vit pas longtemps, son « *penn-sturier* » (chef-timonier, en breton, tel qu'aimait se faire appeler La Villemarqué dans ce groupe) l'utilisant comme il l'entend : cette fraternité n'a ni assemblée, ni réel bureau. Il distribue à ses favoris des diplômes de bardes, ne se retenant pas de critiquer ou d'applaudir les uns et les autres<sup>801</sup>, loin, finalement du projet d'imitation de la Gorsedd de Galles qui l'avait inspirée. Seule une réunion de quelques membres, à Quimperlé, sans La Villemarqué, sembla rappeler une cérémonie de la Gorsedd de Galles. Luzel, Le Men (1824 - 1880), le Dr Halléguen (1813 - 1879) et quelques autres se retrouvent pour discuter de la publication prochaine du *Catholicon*, et leur réunion fut suivie d'une « cérémonie rappelant plus ou moins celle du Gorsedd actuel, et qui se tint dans quelque clairière écartée de la forêt voisine.<sup>802</sup> »

---

<sup>795</sup> De Gaulle Charles, *Les Celtes au XIX<sup>e</sup> siècle - Appel aux représentants actuels de la race celtique*, Paris, Librairie Bretonne Le Dault, 1903 (première édition 1865, Nantes, impr. Forest & Grimaud ; Paris, libr. Aubry), p. 59. Recueil des articles parus sous le titre « Les Celtes au XIX<sup>e</sup> siècle - Appel aux représentants actuels de la race celtique », *Revue de Bretagne et de Vendée*, T. XVI, octobre & novembre 1864. Voir Blanchard N. & Postic F., « Charles de Gaulle (1837-1880) : inventeur du mouvement breton ? Une approche par sa correspondance avec Théodore Hersart de La Villemarqué (1861-1872) », 2021, <https://hal.univ-brest.fr/hal-03428203>.

<sup>796</sup> *Ibid.*, p. 54.

<sup>797</sup> De Gaulle Charles, *Les Celtes au XIX<sup>e</sup> siècle - Appel aux représentants actuels de la race celtique*, *ibid.*, pp. 50 et 51.

<sup>798</sup> *Ibid.*, p. 51.

<sup>799</sup> Henri Gaidoz (1842 - 1932), professeur d'ethnographie et de géographie à l'École des sciences politiques de 1872 à 1906, titulaire de la chaire de philologie celtique à l'EPHS à partir de 1876, puis directeur d'études en langues et littératures celtiques (1884). Il fonda la *Revue Celtique* en 1870.

Charles-Félix-Hyacinthe Gouhier, comte de Charencey (1832 - 1916), linguiste, anthropologue et homme politique.  
<sup>800</sup> *Congrès Celtique international tenu à St Brieuc, Bretagne, en octobre 1867 – séances, mémoires*, imprimerie Guyon Francisque, St-Brieuc, 1868.

<sup>801</sup> Cf. Chartier-Le Floch Erwan, *Histoire de l'interceltisme en Bretagne*, *op. cit.*, pp. 73 à 84.

<sup>802</sup> Gourvil Francis, *La nouvelle revue de Bretagne*, n°1, janvier - février 1953, p. 66.

La Villemarqué est écarté de son propre projet, et le 31 août 1869 est créée de façon plus officielle la *Kenvreuriez Breiz-Izel*, ou *Breuriez Breiz-Izel*, à Morlaix. Cette Confrérie de Basse-Bretagne n'accueille que des personnes parlant et écrivant le breton, mais les savants non bretonnants peuvent être accueillis, si leurs travaux concernent la Bretagne<sup>803</sup>. L'entrée dans la confrérie se fait par une double cooptation et une acceptation par le « *rener* » / directeur. Il est prévu que l'organisme soutienne les travaux de ses membres et qu'une revue annuelle comportant les travaux des membres soit diffusée. Le directeur de la *Breuriez* est Jean-Pierre-Marie Le Scour, le président d'honneur est l'évêque de Tréguier - St-Brieuc, Augustin David. La vice-présidence va à Jean Hingant, la trésorerie à Auguste Etienne. Les autres écrivains fondateurs sont Gabriel Milin, François-Marie Luzel, Jean-Marie Le Jean, Charles De Gaulle, Prosper Proux<sup>804</sup>.

Cette expérience, où les querelles entre érudits et auteurs n'ont pas permis la mise en place d'un réel organisme bardique, a tout de même implanté dans l'esprit de nombreux écrivains et intellectuels bretons (vivant en Bretagne ou en dehors) l'espoir d'une renaissance littéraire et culturelle bretonne, dans une logique de valorisation de « la dimension « celtique » de l'histoire et de la culture bretonne »<sup>805</sup>, et une volonté de « la singulariser par rapport au modèle culturel français, héritier de la tradition gréco-latin »<sup>806</sup>.

Entre temps, Mrs Jules Rieffel (1806 - 1886, fondateur de l'école d'agriculture du Grand-Jouan en 1830), Armand du Chatellier (1797 - 1885)<sup>807</sup> et Jules Geslin de Bourgogne (1812 - 1877) fondent l'Association Bretonne, sur le modèle de l'Association Normande (créée en 1834 par Arcisse de Caumont) en 1843. Rieffel, ingénieur agronome, rassemble des propriétaires terriens, érudits et progressistes (notables et riches bourgeois), dans le but de faire évoluer l'agriculture bretonne et conséquemment l'économie de la Bretagne. Il s'agit aussi de créer un centre d'études, une école pour former les jeunes paysans.

L'Association se donne aussi pour objectif de s'occuper de l'archéologie naissante en Bretagne. Il y a, à sa fondation, beaucoup de propriétaires terriens érudits. Même si l'Association se veut progressiste, ses membres restent attachés à un passé qui, s'il doit servir de base à l'avenir (car tel

---

<sup>803</sup> *Kenvreuriez Breiz-Izel*, impr. Ledan, Morlaix, 1869.

<sup>804</sup> *Ibid.*, p. 63.

<sup>805</sup> Postic F., Laurent D., Simon J-F., Veillard J-Y., « Reconnaissance d'une culture régionale : la Bretagne depuis la Révolution », *Ethnologie française*, 2003 / 3, vol. 33, pp. 381 à 389.

<sup>806</sup> *Ibid.*

<sup>807</sup> Armand René Maufrais du Châtellier, 1797 - 1885, est né dans une famille bourgeoise d'origine normande. Historien, il a travaillé sur la Révolution française et les Guerres de Vendée, les alphabets celtiques, ou encore l'Inde antique. Fondateur du journal *Le Quimpérois*, il est maire de Pont-L'Abbé de 1874 à 1877.

est le *credo* de l'Association)<sup>808</sup>, sert plutôt de référence à une orientation politique monarchiste, puisque plusieurs personnalités de tendance royaliste légitimiste s'y retrouvent, comme La Villemarqué, Le Moyne de la Borderie (1827 - 1901, membre fondateur), ou Aymar de Blois de La Calande (1760 - 1852, membre fondateur).

L'association diffuse des bulletins annuels, dans lesquels sont traités de multiples sujets concernant la Bretagne. La diffusion de ces bulletins ne se fait que dans le milieu des érudits francophones, des riches propriétaires terriens ou des premiers industriels bretons. Même si son influence est faible, les publications de ses membres vont influencer sur la naissance du mouvement culturel et politique breton (notamment les ouvrages de La Villemarqué et de Le Moyne de La Borderie), puisque l'agriculture, suivant le progrès de l'industrie, et transformant la société des campagnes au fil des années, va se voir compléter par une redéfinition de l'identité des Bretons, majoritairement ruraux. Redéfinir une identité, à la fois dans une société qui s'urbanise petit à petit, où la première industrialisation apparaît, où le français s'étend avec tous ces changements, par une histoire et ses interprétations, par la redécouverte d'une tradition, sauvée de sa disparition supposée grâce aux collectages de quelques érudits, diffusée par des publications telles que le *Barzaz Breiz*.

Le premier congrès de l'Association se tient à Vannes, du 20 au 24 septembre 1843. Arcisse de Caumont (historien, 1801 - 1873), invité à ce congrès, suggère de rattacher aux projets de l'Association des études archéologiques. Le jour avant l'ouverture du congrès, il était aussi à Vannes pour une séance de l'Association Française d'Archéologie. C'est ainsi que d'une section « archéologie » est créée, côtoyant les sept autres sections agricoles. La Villemarqué, le dernier jour du congrès, porte deux propositions afin de trouver un équilibre dans cette démarche : que cette section ait un représentant et qu'elle ait une organisation distincte<sup>809</sup>. Les propositions sont rejetées à la suite d'un vote des membres, mais il est confié à La Villemarqué la création d'un comité gestionnaire des publications de cette section d'archéologie.

L'année suivante, au second congrès (septembre 1844), les membres de la section présentent un nouveau projet d'autonomisation au sein de l'Association Bretonne : si la présence d'un « archéologue » à la présidence de l'association est refusée par Du Chatellier, qui a ce poste, ce dernier accorde à la section le droit de publier son propre bulletin avec les finances générées par les

---

<sup>808</sup> Article 1 : « L'association bretonne est fondée pour adapter le développement des progrès agricoles de la Bretagne et former un centre d'études et de relations ». *Statuts et règlements de l'Association Bretonne*, Vannes, 20 – 24 septembre 1843.

<sup>809</sup> Gallien Florence, *Celtomanie et politique au milieu du XIX<sup>ème</sup> siècle : l'exemple de la Classe d'Archéologie de l'Association Bretonne*, mémoire de DEA, Université de Rennes 2, 1993, p.68.



adhésions des membres de la section. Lors d'une Assemblée Générale le 5 octobre, les membres présents de l'Association Bretonne votent en faveur des propositions de la section archéologique et lui permettent d'élire son propre bureau et d'avoir ses propres finances, tout en restant intégrée à l'Association. La même année sont créées des filiales départementales de cette section archéologique en Loire-Inférieure, Ille-et-Vilaine et Finistère.

C'est Aymar de Blois, porteur de ces demandes, qui est élu premier président de la section. Il le reste jusqu'en 1855, remplacé par La Villemarqué, peu de temps après un certain tumulte lié aux positions hostiles de membres de l'Association face au régime impérial nouvellement mis en place par Napoléon III. Le congrès annuel de 1854 ne peut se tenir et des élections se tiennent en 1855 : Caffarelli (bonapartiste) est élu président de l'Association Bretonne, La Villemarqué président de la section archéologique, La Borderie (1827 - 1901) comme secrétaire et La Bigne-Villeneuve (1813 - 1899, oncle par alliance de La Borderie) trésorier., tous trois monarchistes. C'est lors des congrès suivants (1856 et 1857) que cette frange bretoniste des « archéologues » va s'affirmer face aux romanistes comme Alfred Lallemant : si ce dernier soutient que les habitants des deux rives de la Manche parlaient la même langue au temps des émigrations bretonnes en Armorique (sujet du débat du congrès de 1856), les bretonistes lui répondent, par la voix de La Villemarqué, que les deux langues étaient bien différentes. La Borderie surenchérit en affirmant que c'est cette migration de Bretons vers l'Armorique, se mêlant aux « Gaulois-Armoricains », obtinrent sur le territoire une « supériorité numérique et une prépondérance sociale »<sup>810</sup>. C'est aussi de ce mélange des peuples que serait « sortie la nation bretonne du continent ». L'affirmation nationaliste de ces monarchistes catholiques se fait à nouveau entendre au congrès de 1858, lors duquel le président de la section, La Villemarqué, propose d'organiser en 1859 un « un congrès national et archéologique où se trouveraient réunis les compatriotes gallois, les frères cornouaillais insulaires et les cousins écossais et irlandais avec les Bretons de France ». La mise en place de ce projet, selon lui, confirmerait la prédiction vieille de douze siècles d'un « barde des peuples bretons »<sup>811</sup> concernant l'alliance des peuples celtiques.

Cette annonce a peut-être été vue comme provocatrice par le pouvoir impérial (décision prise par Napoléon III, après un voyage en Bretagne), car le congrès de 1859 ne reçut pas l'autorisation de se tenir. C'est aussi peut-être dû au fait que la direction du congrès refusa d'inclure à son programme une visite à la princesse de Bacciochi, cousine de Napoléon III, résidant à Colpo, près de Vannes. Face à cette situation, le président Caffarelli démissionne, suivi du reste du bureau. Le 12 avril 1859

---

<sup>810</sup> Tanguy Bernard, *Le renouveau des études bretonnes au XIX<sup>ème</sup> siècle*, Union générale d'éditions 1977, p.361

<sup>811</sup> *Ibid.*, p. 343.

est prononcée la dissolution de l'Association Bretonne. Malgré une lutte de quelques semaines de la part des « archéologues » pour faire valoir leur droit à continuer de faire vivre la section archéologique, autonome au sein de l'Association Bretonne, La Villemarqué finit par jeter l'éponge à l'automne 1859, au grand dam de La Borderie<sup>812</sup>. Légiimistes, attachés à l'ancien régime monarchiste, tout en présentant une forme de libéralisme dans leur volonté de faire évoluer l'agriculture bretonne, les bretonistes de l'Association Bretonne ont trouvé dans cette section archéologique une tribune à leurs revendications politiques pour lesquelles ils construisent des arguments historiques : ils s'en servent pour affirmer, La Villemarqué en tête, des différences culturelles entre les Bretons et les Français ; les Bretons seraient plus proches des Gallois, liés à eux par l'histoire, la culture et la langue. Ils se placent en opposition à un pouvoir impérial français mais aussi à une population française dont ils considèrent n'avoir que peu de points communs avec elle.

En 1873, Le Moyne de La Borderie reconstitue l'Association Bretonne, qui existe encore.

C'est un long mouvement de recherche, de construction identitaire, qui est en action depuis plusieurs siècles, à travers de multiples études et ouvrages, comme nous l'avons vu, et des créations plus concrètes, tentant de faire renaître une Tradition considérée à la fois comme ancestrale et voie vers l'avenir pour la Bretagne et sa population. Mais seuls, les acteurs de ce mouvement breton ne peuvent y parvenir : il leur faut l'exemple et le soutien d'autres organisations du monde celtique.

Cette Association Bretonne, comme la *Breuriez Breiz*, faisant suite à la participation de La Villemarqué et de quelques érudits impliqués à divers niveaux dans les études celtiques, montre à la fois les capacités mobilisatrices du vicomte et de quelques autres personnalités du monde littéraire et des sciences, mais laisse aussi apparaître les difficultés à animer et maintenir en vie des organismes créateurs de traditions. Ces premiers émois néo-bardiques et la courte vie de l'Association Bretonne ne marquent l'esprit que de peu de personnes. Surtout, cela n'a aucun impact sur la population, qui, pourtant, est au cœur de ces démarches : n'est-ce pas au nom du peuple breton qu'est proclamée « la » Tradition tant revendiquée ?

---

<sup>812</sup> Guiomar J-Y., *Le bretonisme, Les historiens bretons au XIX<sup>e</sup> siècle*, Rennes, PUR, 2019, p.170. En 1873, La Borderie relancera l'Association Bretonne. Voir aussi De Poulpique Jacques, *La noblesse bretonne dans la genèse du mouvement breton*, mémoire de Master, département de breton et d'études celtiques, sous la direction de Cédric Chopin, 2021, pp. 50 à 54.

### III. LE BARDO-DRUIDISME BRETON

#### **1. La Gorsedd de la presqu'île de Petite Bretagne**

C'est près de vingt-cinq ans après ce Congrès de St-Brieuc que quelques intellectuels et auteurs bretons se mobilisent pour mettre en place l'embryon d'un mouvement culturel et politique : une génération d'intellectuels a été nourrie au Barzaz Breiz, a découvert une culture bretonne et celtique qui lui a permis de se construire une identité à travers des chants, des contes et légendes, qui, s'ils sont en partie recréés, passent à l'époque auprès de ces futurs militants, pour des éléments d'une tradition à affirmer, une tradition nourrissant l'esprit des érudits bretons, cela débouchant sur une volonté de créer un mouvement culturel affirmant l'identité bretonne au sein d'une Celtie fantasmée, et d'une Europe en pleine évolution politique et culturelle. L'idée se construit, petit à petit, à travers l'influence de la celtomanie, du Barzaz Breiz, de ce qui se fait au pays de Galles et en Irlande, d'un particularisme breton issu de l'histoire et d'une tradition celtique : ces intellectuels rêvent d'une forme d'interceltisme et, à la fois, d'une reconnaissance de ces particularismes culturels et linguistiques dans une III<sup>e</sup> République dont les objectifs sont d'unifier le territoire français par l'instruction scolaire en français et un roman national, ciments d'une construction identitaire nouvelle.

#### **1- L'émulation interceltique de la fin des années 1890**

Une forte émulation se fait en effet sentir entre 1897 et 1899 : ce sont surtout des personnalités telles que Fournier d'Albe, usant de leur réseau, s'appuyant sur des organismes tels que la Gorsedd de Galles, qui mettent en branle un mouvement à la fois culturel et politique pan-celtique. Les Gallois, armés de leur Gorsedd, occupent une place de choix dans ces nouvelles relations interceltiques : en mai 1897, le barde-héraut de la Gorsedd de Galles est envoyé au premier *Feis Ceoil*, la fête nationale irlandaise, à Dublin<sup>813</sup>. L'été suivant, une délégation irlandaise se rend à l'Eisteddfod, et des délégations des deux peuples se rejoignent en Écosse, pour le Mod. C'est un festival culturel itinérant, créé en 1891, dont le but est la promotion et la sauvegarde du gaélique d'Écosse.

---

<sup>813</sup> Cette fête nationale est née à l'initiative de Russel O'Neill (qui en avait le projet depuis 1894), avec pour idée de faire collaborer la Ligue Gaélique et la Société Littéraire, afin de lancer un mouvement culturel d'envergure.

L'année suivante, la Bretagne est intégrée à ces projets interceltiques, en la personne de Lionel Radiguet (1857 - 1936)<sup>814</sup>, diplomate passionné par l'Irlande. Il se rend au *Feis Ceoil*, cette fois-ci à Belfast, en tant que représentant de la Bretagne, et y rejoint les délégations galloise et écossaise. Radiguet met en avant le fait que la Bretagne ait été mise à l'honneur lors de cette « première réunion vraiment panceltique<sup>815</sup> », et affirme que « la communion d'un idéal racial à Belfast et à Cardiff<sup>816</sup> », rassemblant les nations celtiques, avait pu être fait grâce au « tocsin lointain des cloches d'Ys<sup>817</sup> ». Il fait la part belle à son propre rôle de représentant de la Bretagne en 1898, dans sa « Chronique », mettant en avant le rôle unificateur des Bretons, qu'ils n'ont pas réellement eu, profitant plutôt des initiatives lancées en Irlande ou au pays de Galles. Pourtant passionné par l'Irlande, il souhaite néanmoins minimiser le rôle des militants interceltiques irlandais et amplifier celui des militants bretons, lui en tête<sup>818</sup>.

Mais c'est le représentant de la Fraternité Celtique de Dublin (la future *Pan-Celtic Association*), Fournier d'Albe, qui est l'invité des organisateurs des fêtes célébrant la création de l'Union Régionaliste Bretonne (URB), à Ploujean, près de Morlaix, du 13 au 15 août 1898. Français de Dublin, et futur fondateur de la *Pan-Celtic Association*<sup>819</sup>, il suggère aux membres de l'URB de rétablir les liens traditionnels avec ceux qu'il qualifie de « *Celtes d'Outre-Manche* ». En tant que secrétaire de la Fraternité Celtique de Dublin, il conseille peu après aux Gallois du comité de l'Esiteddfod d'inviter des Bretons l'année suivante à Cardiff, se faisant l'entremetteur entre Bretons et Gallois. C'est lui qui demande à Jean Le Fustec d'assister à ces cérémonies bardiques, lui remettant une invitation officielle, soutenu dans sa démarche par le Révérend Père Hayde (jésuite d'origine irlandaise qui vivait à Cardiff), porteur de l'Épée du Gorsedd gallois sous le nom de Cochfarf. Ces cérémonies, incluses à l'Esiteddfod, se déroulent du 18 au 22 juillet 1899, à Cardiff. Ce n'est pas la Gorsedd de Galles qui invite les Bretons, mais bien Fournier D'Albe.

Mais la naissance du premier parti politique breton n'est, pour certains, pas seulement le fruit des

---

<sup>814</sup> Radiguet Lionel, 1857 - 1936. Voir les annexes biographiques.

<sup>815</sup> « Chroniques celtiques », *Ar Bobl*, n° 263 du 8 janvier 1910, p. 2

<sup>816</sup> Références au congrès de Belfast lors du *Feis Ceoil* de 1898 et de l'Esiteddfod de Cardiff en 1899.

<sup>817</sup> « Chroniques celtiques », *op. cit.*

<sup>818</sup> Dans un document intitulé *Les Germains et la Mission d'Irlande (circulaire magistrale)*, et daté la fin fin juin 1913, Radiguet y appose en en-tête « Siège ésotérique et trinitaire d'Ouessant et de Mona – Druidesses d'Atlantis ». Il y indique que « les Germains, eux, avertis par leurs érudits, ont vu venir de loin l'inéluctable Réveil Celtique », probablement de par les nombreuses études réalisées dans les universités allemandes. Plus loin, il explique que les Germains sont en grande partie responsables du Réveil Celtique en Irlande, et qu'ils préparent une invasion de l'ouest, vers les côtes atlantiques. Archives d'Yves Berthou, CRBC, document non référencé mais attaché, comme d'autres, au dossier YBE 2 I5, concernant les rituels de la Gorsedd, rédigés par Y. Berthou. Ce document est trompeur, puisque son en-tête laisse supposer qu'il s'agit d'une communication d'un groupe de « druidesses », de femmes. Radiguet le signe en tant qu'Archidruide d'Ouessant.

<sup>819</sup> Voir *infra*.

relations inter-celtiques, mais serait le « fils » de l'Association Bretonne<sup>820</sup>, né des

« admirables travaux de nos historiens et de nos archéologues qui ont préparé et rendu possible le mouvement breton moderne, et bardes et patriotes ne se proclament-ils pas les fils des trois hommes dont le nom restera gravé à jamais dans tout cœur breton et qui furent les fondateurs de l'association bretonne : Kerdrel, La Borderie et La Villemarqué. »<sup>821</sup>

### **Le rôle central d'Edmund Fournier d'Albe<sup>822</sup>**

A Belfast, sous l'égide de Fournier d'Albe, il est décidé d'organiser un congrès pan-celtique en 1900, à Dublin. Ce scientifique, né à Londres en 1868 d'une mère irlandaise et d'un père français (ses ancêtres calvinistes ont fui le Royaume de France à la Révocation de l'Édit de Nantes en 1685)<sup>823</sup>, est l'organisateur du pan-celtisme de ces années, voire son initiateur, ayant compris le pouvoir et l'influence que pouvait avoir des organismes comme la Gorsedd de Galles<sup>824</sup>, dont il est barde sous le nom de Negesydd O'r Ynys Werdd (“messenger de l’île verte”). Scolarisé à Düsseldorf, il prouve sa prédisposition pour l'apprentissage et la pratique des langues. Ses études lui permettent aussi de prendre conscience de la richesse culturelle de l'Europe, de lire autant les frères Grimm, La Villemarqué, MacPherson. De retour à Londres, il fait des études de physique et de chimie au *Royal College of Science*. S'installant en 1895 près de Dublin, à Dalkey, il apprend l'irlandais (il parlait déjà français, anglais et allemand). De plus, probablement influencé par les démarches des auteurs précités, il fait du collectage de chants traditionnels dans le Donegall. Militant pour la pratique du gaélique, il se positionne en faveur d'une signalétique dans cette langue, et dans une logique proche de celle de Le Gonidec et La Villemarqué, à une toponymie plus irlandaise, rejetant toute influence de l'anglais (il est aussi l'auteur d'un dictionnaire anglo-irlandais, paru en 1903<sup>825</sup>). Mais son protestantisme s'avère un handicap en Irlande catholique, et lui vaut l'opposition des nationalistes irlandais dans ces multiples démarches (notamment dans l'organisation du Congrès de 1900).

Son rôle est loin d'être négligeable hors de l'Île Verte : pierre angulaire d'un pan-celtisme qu'il défend avec son ami Lord Castletown (ce dernier se positionnant plutôt comme le financier de ces

---

<sup>820</sup> Gweltas (pseudonyme), « Congrès de l'URB à Pontrioux », chronique « A travers la Bretagne », *Revue de Bretagne*, 5<sup>e</sup> série, 8<sup>e</sup> année, tome XLII, Honoré Champion éditeur, Vannes, 1809 (il y a une erreur dans l'année en chiffres romains : MDCCCIX : il manque un C pour faire 1909), p. 217.

<sup>821</sup> *Ibid.*

<sup>822</sup> Cf. Chartier - Le Floch Erwann, *Histoire de l'interceltisme en Bretagne*, op. cit., pp. 109 à 111.

<sup>823</sup> C'est son père qui choisit d'ajouter à leur nom de famille « d'Albe », Lunney Linde, « Fournier d'Albe, Edmund Edward », *Dictionary of Irish Biography*, octobre 2009, <http://doi.org/10.3318/dib.009268.v1>

<sup>824</sup> Cf. Denis G., « Edmund Edward Fournier d'Albe, esquisse d'un portrait », *Bretagne et Irlande, pérégrinations – mélanges à Jean Brihault*, textes réunis par Goarzin Anne et Bévant Yann, Lannion, éd. TIR / CRBC, 2009.

<sup>825</sup> *Foclóiri Béarla-Gaeilge* / petit dictionnaire Anglais-Gaélique irlandais, Dublin, éd. Celtic Association, 1903.

projets)<sup>826</sup>, ouvert, fraternel, opposé à celui de Radiguet (aux aspects plus ethno-centrés sur les Celtes, plus racial que culturel). C'est avec cette motivation et sa réputation qu'il se rend à Morlaix en août 1898 assister au congrès fondateur de l'URB<sup>827</sup>, où une place d'honneur lui est attribuée, à droite d'Anatole Le Bras, futur premier président du parti.

Après cette période très politique de sa vie, il entreprend une carrière universitaire, enseignant au Royal College of Science de Dublin à partir de 1899 puis à l'université de Birmingham (à partir de 1910). Enfin, en 1914, il part enseigner en Inde, à l'université du Pundjab à Lahore. Scientifique reconnu, curieux et voyageur (il fut un des premiers à traverser le Sahara en voiture<sup>828</sup>).

Fournier d'Albe est aussi attiré par le spiritisme, notamment la voie ouverte par le français Léon Denizard-Rivail (1804 - 1869) : plus connu sous le pseudonyme d'Allan Kardec<sup>829</sup>, il se présentait comme la réincarnation d'un druide breton, révélation eue lors d'une séance de spiritisme. Nous retrouverons l'attrance pour le spiritisme chez Jean Le Fustec, premier Grand-Druide de la Gorsedd de Bretagne (voir *infra*), qui abandonna ses fonctions dans les divers organismes celtiques où il était impliqué, à partir de 1903, se considérant prophète ou au moins incarnation de Lemenik, héros censé revenir pour libérer la Bretagne. Il aurait reçu un message de l'au-delà l'informant sur sa « mission ». Aujourd'hui encore, des groupes druidiques revendiquent dans leurs références spirituelles la théosophie ou une partie des concepts développés par ce courant spirituel.

Au sein du mouvement spiritiste, Fournier d'Albe n'en reste pas moins scientifique : il cherche à mettre en avant les supercheries, les mises en scène, lui qui croyait en l'immortalité et la parapsychologie, mais qui concevait cela scientifiquement, au-delà de tout phénomène paranormal. C'est un aspect de sa personnalité qui le lie à Jean Le Fustec, futur premier Grand-Druide de Bretagne : lui aussi pratique le spiritisme et participe à des séances de tables tournantes. Au-delà de cette facette du mouvement spirite, ils lisent les écrits théosophiques et cela influe sur leur vision du monde, de la nature et de la sur-nature, sur leur réflexion concernant les origines et liens entre les peuples celtiques. Nous reviendrons ultérieurement sur la théosophie, qui, jusqu'à aujourd'hui, fait partie des concepts et de la construction idéologique de plusieurs groupes druidiques.

En janvier 1901, Lord Castletown publie à Dublin le premier numéro de la revue *Celtia* qui publie des textes en anglais, breton, gallois et gaélique. Il confie la direction à son ami Edmund, qui a en charge les différents comités de rédaction de chaque pays celtique, avec comme objectif de

---

<sup>826</sup> De son nom et titre complets : Lord Bernard Edward Barnaby Fitz Patrick, Second Baron Casteltown of Upper Ossory, 1849 - 1937.

<sup>827</sup> Chartier-Le Floch Erwann, *op. cit.*, p. 101.

<sup>828</sup> Il publie son aventure en 1924 : *Across the Sahara by motorcar*, Londres, éd. Applenton, 1924.

<sup>829</sup> Voir *infra*.

faire respecter une ligne pan-celtique pacifiste à la revue. Fournier d'Albe freine son investissement en 1908, à la direction de la revue, qui disparaît, mais aussi au sein du mouvement pan-celtique, face à la faible mobilisation internationale d'une part, et le peu d'intérêt que représentait le pan-celtisme dans les populations censées être les premières concernées<sup>830</sup>.

Ayant pris sa retraite en 1927 après une attaque cérébrale, il décède en 1933 à Saint-Albans (Angleterre).

## 2- Jaffrennou et l'Eisteddfod de Cardiff de 1899

Les jeux de la géopolitique internationale ne perturbent pas l'émulation pan-celtique : l'affaire de Fachoda, de septembre à novembre 1898, entre la France et la Grande-Bretagne, et les rumeurs de guerre, motivent au contraire les organisateurs de ce futur congrès celtique des deux bords de la Manche, tel Fournier d'Albe, à se retrouver dans la paix. C'est ce que mentionne le comité organisateur dans un télégramme envoyé à l'URB à la fin de l'année : « les Celtes de France se rappellent qu'ils n'ont pas d'ennemis en Irlande ni au pays de Galles. Les liens de fraternité qui unissent les Celtes sont forts et éternels<sup>831</sup> ». Leur pensée repose sur l'idée qu'il existe des entités à un niveau infra-étatique et transnational, comme le suggérait déjà fortement La Villemarqué dans son *Emgann Sant-Cast*, paru en 1845, puis lors du Congrès Celtique International de 1867.

### François Jaffrennou (1879 - 1956), homme-clé du bardo-druidisme

C'est aussi cette même année que François Jaffrennou entre en scène. Ou plutôt, commence à se mettre en scène. Sa vie et celle du mouvement breton vont être désormais intimement liées à travers son engagement politique et bardique. Il se retrouve en effet parmi les fondateurs des deux formations qui vont lancer le mouvement breton, l'Union Régionaliste Bretonne et la Gorsedd de Bretagne.

François Jaffrennou est né le 15 mars 1879 à Carnoët, en Haute-Cornouaille, dans les Côtes-du-Nord, de l'union de Claude Jaffrennou, notaire du village et d'Anne-Marie Ropars, fille du maire de Bolazec<sup>832</sup>. Ils usent du breton, le lisent et l'écrivent. Mme Jaffrennou, ainsi que la nourrice

---

<sup>830</sup> Voir les annexes biographiques pour un complément sur sa biographie.

<sup>831</sup> Cité dans l'article « Le mouvement panceltique », *la Revue nationaliste*, n°3, février 1899, p. 29.

<sup>832</sup> Il n'existe aucune biographie de F. Taldir Jaffrennou. Nous avons connaissance d'aspects biographiques par l'autobiographie qu'il a publiée sous le titre *Ur wech e oa... Eur c'hrennard, eun diskard, eur soudard – eñvorennoù yaouankiz*, Carhaix, éd. Armorika, en 1944, ainsi que dans des articles panégyriques, dont un paraît dans *La revue de Bretagne*, série « Silhouettes bretonnes », sous le titre de *Fanch Jaffrennou – Barz « Taldir Ab Hernin »* (édité par Lafolye Frères, à Vannes, en 1905). Écrit par De La Guichardière, ce petit livret de 29 pages est un panégyrique

de François, connaissent de nombreux chants bretons, qu'il entend dès son plus jeune âge<sup>833</sup>. Soutenu par son professeur en cours facultatifs de breton<sup>834</sup>, François Vallée (1860 - 1949), qui, à partir de 1898, le met directement en contact avec son propre réseau, il commence à écrire en français dans le journal *L'Indépendance Bretonne*, tenu par Guillaume Corfec, et dans la revue *L'Hermine* de Louis Tiercelin. Après l'obtention de son baccalauréat en juillet 1898 et un pèlerinage à Lourdes en compagnie de sa mère<sup>835</sup>. A son retour, il trouve une lettre qui lui est adressée : une invitation à une réunion, en compagnie de personnalités connues (Anatole Le Bras, Charles Le Goffic, Louis Tiercelin, René de Kerliver, René Grivart de Kerstrat, Léon Durocher), et ce afin de créer une association ou un groupe politique d'un nouveau genre « ...gant eun ano nevez<sup>836</sup> » / « ...avec une nouvelle appellation », le régionalisme. Le nom était déjà trouvé : l'« Union Régionaliste Bretonne ». Son objectif :

« savetei Breiz o vont da veuzi evel gouenn ha bro ; savetei war eun dro ar yez en eur adlakaat en enor an Teatr pe C'hoariva poblus »<sup>837</sup> / « sauver la Bretagne, qui est en train de couler, en tant que race et pays ; sauver en même temps la langue et remettre à l'honneur le théâtre populaire ».

---

de Taldir (« notre barde cornouaillais vit, par la pensée, d'une vraie vie celtique, au milieu de la banalité des choses ; son âme, dédaigneuse des mesquineries du présent et soucieuse de sa destinée, communique avec tous les souvenirs ; son corps ne fait qu'un avec l'air qu'il respire et le sol rocailleux des collines qu'il foule » (p. 24). C'est aussi, pour De La Guichardière, le moyen de diffuser ses idéaux, qu'il mêle à ceux de Jaffrennou. Ainsi, le régionalisme et le patriotisme du jeune Taldir viennent en soutien aux instincts chouans de La Guichardière, pour qui les chouans possédaient un « patriotisme intégral » et leur insurrection ne servait qu'à défendre « le patrimoine intangible de notre race et de nos descendants » (p. 28). C'est ainsi que l'URB et les bardes, pour l'auteur du livret, sont dans cette même voie, et que Taldir, jeune militant très impliqué, est le symbole de cette lutte. Au-delà de l'admiration que lui porte De La Guichardière, il y a très peu d'éléments biographiques. Voir les travaux de Julien Godest sur cette vision du personnage de Taldir : un homme-providence, un symbole de cette nouvelle génération en lutte pour l'affirmation et la reconnaissance d'une culture et d'une Tradition que ces militants renouvellent. Surtout, Godest voyait en Taldir la personne qui l'encourageait à écrire, qui lui permettait de développer son bardisme populaire dans le cercle des érudits de la Gorsedd et des littérateurs bretons (Taldir voyait en Godest un barde qui correspondrait au modèle antique). Voir Blanchard Nelly, « Julien Godest, paysan autobiographe sous l'aile de Taldir-Jaffrennou », *La Bretagne Linguistique*, n°18, 2014, pp. 7 à 31.

<sup>833</sup> Souquet Sophie, dans son article « Taldir, barde de Cornouaille », *Bulletin de l'Association Bretonne*, Comptes-rendus du 128<sup>e</sup> congrès, Tome CX, 2002, pp. 353 à 374.

<sup>834</sup> Selon son ami De La Guichardière, Jaffrennou aurait raconté avoir créé ces cours de breton : « Taldir a raconté lui-même comment il y fonda [à l'école St-Charles de St-Brieuc], en compagnie de François Vallée, un cours mutuel de breton », in « Fañch Jaffrennou – Barz Taldir Ab Hernin », *Revue de Bretagne*, Lafolye Frères, Vannes, 1905, p. 5.

<sup>835</sup> « [...] *ma mamm, laouen holl gant ma zrec'hadenn, he lakaas evel atao war gont skoazell an Aotrou Doue hag ar Werc'hez, hag e zivizas ec'h ajemp hon daou da drugarekaat Itron Varia Lourd asamblez gant pirc'hirinadeg Eskopti Sant-Brieg ha Landreger, da viz Eost* » / « Ma mère, toute heureuse de ma réussite, qu'elle mettait toujours sur le compte d'une aide de Dieu et de la Vierge, décida que nous irions tous les deux, ensemble, remercier la Vierge Marie, à Lourdes, lors du pèlerinage des Évêchés de St-Brieuc et Tréguier, en août ». Taldir, *Eur wech e oa . Eur c'hrennard, eun diskard, eur soudard - eñvorennoù yaouankiz*, Carhaix, éd. Armorika, 1944. pp. 64 et 65.

<sup>836</sup> *Ibid.* p 65.

<sup>837</sup> *Ibid.*



Il ne s'agissait donc, ni plus ni moins, que de sauver la Bretagne et sa « race » (entendons par là son peuple), et par la même occasion sa langue en relançant le théâtre en breton. Cela tombe bien : le jeune bachelier vient de faire publier une présentation du mystère sur la vie de St-Guérolé, dans le journal la *Résistance* de Morlaix, qu'Alfred Lajat (1872 - 1958)<sup>838</sup> vient d'acheter à Auguste Cavalier (1871 - 1945), et qui va être jouée par la troupe de Ploujean<sup>839</sup>. C'est en cette fin de semaine des 13 et 14 août 1898 qu'est fixé le rendez-vous par les dix signataires d'un « appel au peuple breton » : il s'agit de réunir des lettrés et artistes, comme le stipule le document, d'attirer « une élite nombreuse », et toute personne intéressée par « la constitution d'un groupement régionaliste breton »<sup>840</sup>. L'ensemble forme finalement un ensemble constitué « pour l'essentiel de représentants cléricalo-aristocratiques du bloc rural »<sup>841</sup>.

François Jaffrennou se rend donc au rendez-vous des « brogarourien »<sup>842</sup> / « patriotes », dans la grande salle de la mairie de Morlaix, le 13 août 1898, pour trois journées de conférences, de discours et de représentation théâtrale. Un des plus jeunes de l'assemblée, il est accueilli par son ancien professeur, François Vallée (que Jaffrennou nomme « Frañsou » dans son livre), qui le présente à Le Bras et Le Goffic. L'impression est forte sur le jeune homme : « *An daou-se eo o doa skoet war ma spered ar muia, gant René de Kerviler, a lavared ar gwizieka eus ar Vretoned...* »<sup>843</sup> / « Ces deux-là sont ceux qui ont marqué le plus mon esprit, avec René de Kerviler, dont on disait qu'il était le plus érudits des Bretons... ». Le moment est primordial pour le jeune militant breton : c'est à ce congrès fondateur de l'URB que sa carrière et sa vie vont se jouer. Non seulement il y retrouve les dirigeants des journaux et revues dans lesquels il écrit, comme René Saïb / André Degoul (1870 - 1946), dirigeant du *Clocher breton*<sup>844</sup>, mais il y fait aussi la connaissance d'intellectuels et d'écrivains, comme Le Bras et Le Goffic déjà cités, et plusieurs personnalités : le poète Charles Gwennou (1851 - 1915), l'avocat Louis Grivart (1829 - 1901), le peintre Maxime Maufra (1861 - 1918), Jean Le Fustec (1855 - 1910), avec qui il parle en breton<sup>845</sup> : leurs vies vont rapidement être liées par le bardisme. Deux autres jeunes hommes sont dans l'assemblée : Henri Thibault de La Guichardière (1876 - 1936, qui deviendra secrétaire de la section économique du parti, au congrès suivant) et Francis Even (1877 - 1959), qui deviendront compagnons de

<sup>838</sup> Alfred Lajat, 1872 - 1958. Voir les annexes biographiques.

<sup>839</sup> Jaffrennou écrit « *strollad Plouyann* ».

<sup>840</sup> Cité par Nicolas Michel, *Histoire de la revendication bretonne : Des origines aux années 1980*, Spézet, Coop Breizh, Juin 2007.

<sup>841</sup> *Ibid.*, p. 19.

<sup>842</sup> Taldir, *Eur wech e oa...*, *op. cit.*, p. 66.

<sup>843</sup> Taldir, *Eur wech e oa...*, *op. cit.*, p. 67.

<sup>844</sup> André Degoul, dit René Saïb, 1870 - 1946. Voir les annexes biographiques.

<sup>845</sup> Taldir Jaffrennou, *Ur wech e oa...*, *op. cit.*, p. 67 : « *hemañ a gaozeas ganin e brezoneg* » / « Celui-ci parla breton avec moi ».

Jaffrennou dans ses divers projets<sup>846</sup>.

Un personnage central fait son apparition l'après-midi du 13 août : Edmund Fournier D'Albe, venu d'Irlande pour promouvoir ses idées interceltiques et soutenir la création de ce premier parti politique breton. En fin de journée, les postes sont partagées entre les principaux acteurs de cette création : de petits groupes de travail sont créés et Jaffrennou se propose pour tenir le groupe sur la langue bretonne. Jugé trop jeune, c'est François Vallée qui prend la place de directeur de la section et Jaffrennou en devient secrétaire. Jean Le Fustec et Guillaume Corfec (1865 - 1940) souhaitent traduire le nom du parti en breton. Le mot « régionaliste » pose problème et, finalement, Jaffrennou propose de le traduire par « *broadus* », qui sera changé plus tard en « *broadel* ». Le soir, tout le monde se retrouve au Théâtre de Morlaix pour assister à une représentation de danseurs et musiciens bretons, aidés de Théodore Botrel (1868 - 1925) et sa femme Hélène Lutgen, dite Léna (1861 - 1916).

Dans son livre, Jaffrennou met en avant les personnes qu'il rencontre, conscient, des années après, que ces journées et ces rencontres ont changé sa vie. Heureux et fier de faire partie de l'URB, de prendre part au « sauvetage » de la Bretagne, il fait aussi preuve d'orgueil : le 14 août, en compagnie de son nouvel ami De La Guichardière, il assiste à une représentation d'un mystère, *la Vie de St Guénolé*, à Ploujean, et regrette de ne pouvoir être introduit auprès des personnes qu'il n'a pas encore rencontré<sup>847</sup> : ce dernier lui apprend qu'il y a dans la salle le maire Émile Cloarec (1858 - 1914, maire de Morlaix de 1892 à 1914, député de 1901 à sa mort), Mounet-Sully (1841 - 1916), acteur connu en ce temps à Paris, et que la troupe est dirigée par Thomas Parc (1869 - 1947). Nous retrouvons encore Maxime Maufra (1861 - 1918), le peintre, auteur des décors. Le Bras et Le Goffic ont mobilisé leur réseau parisien pour faire de cet événement un moment particulier, inoubliable, marquant : cette représentation est en fait le point de départ du renouveau du théâtre en breton<sup>848</sup>, mais aussi d'une alliance renforcée entre les militants bretons et parisiens. L'entracte est assuré par Botrel qui chante *La cloche d'Ys*.

---

<sup>846</sup> De la Guichardière, dans son « Fañch Jaffrennou - Barz Taldir Ab Hernin », *op. cit.*, met en avant son ami Taldir (en fin de page 3), conscient du rôle qu'il joue depuis quelques années dans le mouvement breton, inscrivant dans le quatuor des événements principaux ayant joué un rôle dans le réveil de la Bretagne : « ...l'Eisteddfod de Cardiff, la congrès de Morlaix, la traduction des Triades et la publication d'*An Hirvoudoù* », premier ouvrage de Taldir. De La Guichardière ne tarie pas d'éloge au sujet du livre de Taldir, la qualifiant de « facteur le plus important de la rénovation armoricaine » (p. 4), « preuve matérielle de la survivance du génie celtique dans toute son intégralité » (*Ibid.*). De La Guichardière indique aussi que les deux jeunes hommes, se rencontrant au congrès de Morlaix, n'ont pas réellement fait connaissance le premier jour, puisqu'ils étaient malades, à cause de la pluie et du vent. Le jeune homme rentre vite à son hôtel, perdant de vue Jaffrennou, qui reste tout de même dans la salle.

<sup>847</sup> Taldir Jaffrennou, *Ur wech e oa...*, *op. cit.*, p. 71 : « *Keuz am boa ne oa den ebet ganin evit « introduire » ac'hanoun d'an dud vrudet se »/ « Je regrettais qu'il n'y eut personne avec moi pour m'introduire auprès des personnes connues ».*

<sup>848</sup> Pour plus d'informations sur ce renouveau théâtral en Bretagne, voir Gourlay Patrick, *Le renouveau du théâtre populaire breton - Émile Cloarec, un régionaliste à la Belle Époque*, Spézet, Coop Breizh, 2016.

Parmi les membres du parti, personne ne vient du peuple. C'est pourquoi son impact en Bretagne fut moins important que ce que ses fondateurs imaginaient. L'assemblée fondatrice était « composée de nobles et de tonsurés, qui ne [voulait] pas de gueux dans son sein », raconte par exemple Jean-Marie Déguignet dans ses *Mémoires*<sup>849</sup>. Pour ce pauvre paysan ayant subi les affres de son époque, ces « messieurs les régionalistes monarchisto-jésuistico-cléricafardo-bretons » n'ont pour but que de « renfermer les Bretons dans leurs vieilles traditions sauvages, dans leur langue barbare, dans leurs croyances stupides »<sup>850</sup>, afin d'en tirer le plus de profit économique : si Déguignet rejette en bloc de multiples facettes de ce parti, qui représente une classe sociale éloignée de la réalité de la vie dans les campagnes bretonnes. Il nous montre là que, dès le lancement de ce mouvement politique et culturel, la religion catholique conserve une place prépondérante, qui sera à l'origine de nombreuses discussions et scissions, dans les partis politiques bretons, mais aussi au sein du mouvement bardo-druidique.

Jaffrennou s'installe en octobre à Morlaix, à la pension de Madame Le Bodeur, à l'auberge du *Petit Chaperon Rouge*. Il écrit une page en breton par semaine dans le journal *La Résistance*, contre des cours de droit offerts par Auguste Cavalier, docteur en Droit, et directeur du journal. Il continue d'écrire dans d'autres journaux et d'écrire pour son compte, en attente d'être publié. Sa toute première publication est significative (premier numéro du mois de décembre 1898) : la traduction d'une conférence de l'évêque Dulong sur Saint-Pol-de-Léon. Son catholicisme l'avait déjà mené jusqu'à Sainte-Anne-d'Auray, l'été précédent. Il avait fait la route à vélo, avec des amis. Une fois sur place, ils participèrent à tous les offices de la journée après s'être agenouillés devant la Patronne de l'Arvor (« *Goude beza daoulinet dirak Patronez an Arvor*.<sup>851</sup> »).

Le journal commence aussi à donner des nouvelles de l'URB, son directeur en étant membre, ayant compris qu'une nouvelle clientèle, plus large que son lectorat royaliste et local, était à conquérir. Jean Le Fustec et Yves Berthou écrivent aussi dans le journal. Ainsi, Jaffrennou se retrouve au centre de l'émulation littéraire et politique du moment, en Basse-Bretagne. C'est grâce à son introduction dans ce milieu par François Vallée que Jaffrennou se crée une place de choix : le réseau qu'il construit lui permet de vivre de sa passion, l'écriture. Il publie alors *An Hirvoudou*<sup>852</sup>

---

<sup>849</sup> Déguignet Jean-Marie, *Mémoires d'un paysan bas-breton*, 17<sup>e</sup> édition (établie par Bernez Rouz), Le Relecq-Kerhuon, An Here, 1998, pp. 410 et 411.

<sup>850</sup> *Ibid.*, p. 411. C'est tout un système que critique Déguignet : les membres de la Gorsedd et de l'URB sont éloignés des réalités du peuple. Monarchistes, catholiques, bourgeois..., ils représentent, aux yeux du paysan, le passé. Leur volonté de mettre en avant une tradition nouvelle (car reconstruite ou adaptée par leurs soins) n'est pas un signe de progrès : il fait un lien facile entre la langue bretonne, le clergé la défendant, tout comme les régionalistes.

<sup>851</sup> *Op.cit.* p.73

<sup>852</sup> *An Hirvoudou*, St Brieuc, édition Prud'homme, 1899.

(*Les soupirs*), livre de poésies, de chants, de plaintes, l'année de ses vingt ans. Le Père Hayde, avec qui Jaffrennou correspond déjà depuis des mois, l'informe sur le succès de son livre à travers ses lettres<sup>853</sup>. Parmi ses admirateurs gallois se trouve un jeune homme de son âge, vivant à Paris où il étudie les Beaux-Arts : John Kelt Edwards, peintre et poète sous le nom de Pwyntil Meirion (1875 - 1934). Jaffrennou et lui correspondent quelques mois avant que le Breton n'aille rencontrer son nouvel ami à Paris.

Le Breton s'en va en mai 1899, vêtu du costume traditionnel de Quimper, retrouver son ami, qui loge rue Delambre, près de la gare Montparnasse. En effet, lors de son pèlerinage à vélo jusqu'à Sainte-Anne-d'Auray, étant remonté par Quimper, il avait été fasciné par le costume *glazik* porté par de nombreux hommes autour de la cathédrale. Il s'en est procuré un et décide de le porter le plus souvent possible, comme un symbole identitaire, son particularisme, son engagement<sup>854</sup>. Le Gallois l'emmène voir Le Fustec. Il passe ainsi une soirée en compagnie d'Anatole Le Bras, le Comte de Châteaubriand, Louis Tiercelin, René Grivart, le poète Pierre Laurent, de Belz, étudiant à Paris<sup>855</sup>. Il lui est présentée l'idée d'Edmund Fournier d'Albe qu'une délégation bretonne vienne à l'Eisteddfod galloise l'été suivant, pour mettre en place une fédération interceltique. Jaffrennou en profite pour mettre en avant ses contacts avec le Révérend Père Hayde et le pasteur Evans : il est donc intégré au groupe des futurs délégués à l'Eisteddfod. Il participe à la création d'une liste de personnalités, réclamée par le maire de Cardiff, Thomas Morell. Jaffrennou avait compris, depuis de nombreux mois, l'importance des liens à créer ou consolider avec le pays de Galles, dans l'optique de développer l'URB et ses actions, mais aussi son propre réseau.

### **L'hymne breton et sa publication dans un ouvrage-clé de l'œuvre de Taldir**

Le pasteur Jones, souhaitant lutter contre ce qu'il considère comme une consommation abusive d'alcool en Basse-Bretagne, crée un chant anti-alcoolique en breton, dont l'air est copié sur l'hymne gallois et qu'il intitule *Doue ha va bro / Dieu et mon pays*. Ce chant est diffusé par la communauté protestante bretonne sur feuilles volantes puis dans un recueil<sup>856</sup>. François Jaffrennou a connaissance de ce chant et fait vite le lien avec le morceau d'origine, l'hymne gallois, qu'il a entendu chanter par François Vallée, son professeur de gallois à St-Brieuc. Lui vient alors l'idée de faire la traduction en breton des paroles de l'hymne gallois. Son objectif est de populariser l'air avec

---

<sup>853</sup> Le livre de Jaffrennou n'a pas été traduit. Il n'y a aucune précision quant au « succès » de l'ouvrage au pays de Galles. Peut-être n'est-ce là que flatteries de la part du Père Hayde.

<sup>854</sup> Jaffrennou Taldir, *Ur wech e oa...*, op. cit. p. 705.

<sup>855</sup> *Ibid.*, p. 705.

<sup>856</sup> W.J Jones, *Telen ar c'hristen. Canticou spirituel a veuleudi da Zoue da gana er re-unionou hag er familiou*, Quimper, Ti Jaouen, 1895.

des paroles différentes, présentant les Bretons et leur terre autrement qu'à travers le prisme de l'alcoolisme. Il reprend donc le texte original d'Evan James / barde Ieuan Ab Lago (1809 - 1878), écrit en 1846, le traduit et y ajoute un quatrième couplet. Il conserve la musique qui avait été écrite par le fils d'Evan James (1833 - 1902).

Notons qu'au moment de sa création, la composition s'intitulait *Glan Rhondda / Les rives de la Rhondda*, du nom d'une rivière proche du domicile de James, sur les bords de laquelle il aimait se promener. Le chant est interprété pour la première fois en 1856 par Elisabeth John, en la chapelle de Capel Tabor. Toujours sous ce nom, il apparaît en 1858, à l'Eisteddfod de Llangolen, dans le recueil de chant de Thomas Llewellyn, recueil qui lui permet de remporter le concours. Un autre poète, John Owein / Owain Alaw (1821 - 1883), lui demande l'autorisation d'inclure ce chant à son propre recueil, *Gems of welsh melodies*, qui paraît entre 1860 et 1864. C'est réellement à partir de cette publication que le chant se diffuse, changeant de nom et devenant le *Hen Wlad fy Nhadau*. En 1874, à l'Eisteddfod de Bangor, le chant est repris par un célèbre chanteur gallois, Robert Rees / Eos Morlais (1841 - 1892), augmentant sa popularité : c'est ainsi qu'il sera de plus en plus entonné lors des Eisteddfodau ou des rencontres politiques. Il n'a jamais été désigné officiellement comme hymne national : c'est sa popularité qui en fait un tel symbole.

Dans sa recherche de liens et de traces culturelles communes avec les Gallois, François Jaffrennou va donc s'emparer du chant et en faire une version bretonne, sachant qu'il s'est très vite diffusé au pays de Galles, et ne souhaitant pas voir continuer de se diffuser en Bretagne une version mettant en avant l'alcoolisme breton. Il parle de son projet à F. Vallée, qui lui conseille de publier sa version, ce qui sera fait en 1898 dans le journal *La Résistance* de Morlaix et sur feuilles volantes avec le sous-titre *henveledigezh* (adaptation), ce qui est, pour lui, un hommage aux Gallois. Mais il s'agit aussi d'affirmer l'existence d'une nation bretonne, à l'instar de la France qui s'est dotée depuis quelques années de son hymne, la *Marseillaise*. En plus de cette traduction, hommage aux Gallois, le militant breton qu'est Jaffrennou, membre de la toute jeune URB, créée en 1898, écrit donc un chant qu'il voulait hymne : *Sao Breiz Izel (debout Basse-Bretagne)*, qu'il présente au Congrès de l'URB en 1899 à Vannes, dont le sous-titre est explicite (*kan-broadel / hymne national*), qui paraît dans une brochure du parti. Sa version de l'hymne gallois, *Bro goz ma zadou*, quant à elle, paraît dans son livre *An delen dir / la harpe d'acier*, en 1900<sup>857</sup>, et se diffuse par ce biais, essentiellement dans le milieu des étudiants bretons de Rennes, ayant adhéré à sa toute jeune association, la *Breuriez ar Studierien Vreton*, qui naît en avril 1900<sup>858</sup>. Il est précisé dans l'ouvrage :

---

<sup>857</sup> Taldir, *An delen dir*, Saint-Brieuc, Prud'homme, 1900.

<sup>858</sup> Voir *infra*.

« *war an tòn kaer keumraeg : Hen Wlad fy Nhadau* / sur un air gallois : Vieux pays de mes ancêtres »). Le refrain écrit par Jaffrennou, à l'origine et dans cette parution, n'est pas « *Ô Breizh ma bro* » (« Ô Bretagne, mon pays ») mais « *Ô ma Mam-Vrô* », « Ô ma Mère-Patrie » (ou « ma matricie ») : bien plus qu'un pays, c'est la terre d'origine, celle qui l'a nourri, celle qui lui a transmis sa langue, celle qui partage le statut de « patrie » avec la France. La définir de façon plus claire dans la version suivante lui a semblé peut-être nécessaire, afin de ne pas apporter de confusion : il s'agit bien de la Bretagne, non pas de la France.

Dans *An delen dir*, il publie aussi le poème « *Kimiad da vro-Geumri / l'adieu au pays de Galles* », traduit en gallois à la page suivante, sous le titre « *Henffych wel i Gymru* ». Écrit en août 1901, il narre de façon poétique le sentiment de son auteur lorsque celui-ci quitte le pays de Galles où il a participé à l'Eisteddfod, celle qui a vu naître la Gorsedd de Bretagne : le pays de Galles y est qualifié de « *Bro ar Varzed [...], Bro ar Gorsedd hag an Drouized* » / « Pays des Bardes [...], Pays de la Gorsedd et des Druides », paroles que l'on retrouve dans le *Bro goz* (« *bro ar varzhed* »). C'est le seul poème de l'ouvrage dans les deux langues, breton et gallois. Ce texte illustre l'attachement de Jaffrennou au pays de Galles et aux liens qu'il a noués là-bas. Les illustrations sont de John Edwards / Pwyntil Meirion et Émile Hamonic : le premier est membre de la Gorsedd de Galles, l'autre un artiste déjà reconnu en Bretagne pour ses éditions de cartes postales et ses reproductions de chansons de son ami Théodore Botrel. C'est aussi un membre de l'URB<sup>859</sup>. *An delen dir* est vendu avec un petit livret promotionnel du premier ouvrage de Jaffrennou, *An Hirvoudou*, publié l'année précédente. Ce petit livret de sept pages montre le réseau journalistique, politique et littéraire de Jaffrennou dans ces années. Y sont présentés des commentaires et éloges : Joseph Loth (doyen de la faculté de Lettres de Rennes)<sup>860</sup>, Jean le Fustec, Yves Berthou, François Vallée, Charles le Goffic, Anatole Le Braz, membres de la Gorsedd et écrivains ; de Corentin le Nours, Auguste Cavalier, Le Bail, journalistes travaillant parfois avec Jaffrennou ; des Gallois comme John Hayde ou Daniel Rees, le pasteur Jenkyn Jones de Quimper (l'auteur du cantique anti-alcoolique) ; d'Edmond Fournier d'Albe, de la *Pan Celtic Association* de Dublin. Certains de ces soutiens reçoivent une dédicace dans *An delen dir*, ou quelque autre personne chère à l'auteur qu'il souhaite remercier à sa façon : François Vallée avec le poème *Avel hag avel*, le Père Hayde dans *Ar c'hog ru*, Pierre Laurent / Pengleuc dans *Me da gar, Breiz !*, E. de Ch. (probablement Ernest de Chateaubriand) dans *Maronad*, Charles Le Goffic / Eostig dans *Ma bro*, Le Fustec / Ian

<sup>859</sup> Émile Hamonic, 1861 – 1943. Voir les annexes biographiques.

<sup>860</sup> J. Loth, dans son hommage, semble-t-il tiré d'une lettre que Jaffrennou aurait reçue, stipule que le poète use d'une « langue [...] châtiée, mais sans pédantisme », et, plus loin, met en valeur le fait que ces « poésies d'un sentiment élevés [soient] exprimées dans une langue aussi pure. »

Ab Gwillerm dans *Penn-baz ar Breizad*, Le Bras / Strev ar mor dans *Ar c'horn-boud arm*, L'Archi-Druide Houva Môn « *hon Tad ni, ar Vretoned* » / « notre Père à nous, les Bretons », dans *Daoulagad ar stered*, le Marquis de L'Estourbeillon dans *An drouiz hag e vab*. D'autres y figurent par quelques clins d'œil ou références faites à leurs œuvres, comme Berthou dans le poème *Eil gweledigez*. La promotion de l'ouvrage se fait sous le signe de la Trinité (*Drinded*). On peut y voir, dans cette masse de dédicaces, un concentré des relations et appuis de Jaffrennou en Bretagne et Outre-Manche. Cela lui permet de se placer aussi au cœur d'un réseau dont il profitera, dans son action militante autant que littéraire.

En 1903, au Congrès de Lesneven, l'URB lance un concours de création d'un « chant national breton ». Taldir y présente deux créations : *Sao Breiz Izel* et *Bro goz ma zadou*. Le Comité choisit le *Bro Goz* comme chant national, en raison des liens qu'il représente entre Gallois et Bretons.

Le concours n'était-il qu'une mascarade afin de légitimer un choix fait d'avance ? Nous pouvons nous poser la question puisque dans une lettre du 19 août 1903, Picquenard, s'occupant des préparatifs du congrès, écrit à Le Fustec, le remerciant « d'apprendre le *diskan* du Bro-Goth de M. Jenner<sup>861</sup> » : montrer l'unité des peuples de langues brittoniques (même si le cornique avait disparu) à travers un seul et unique chant. L'exemple gallois va jusqu'à intégrer les symboles de l'URB, puisque le parti crée un logo, qu'il utilisera entre autres sur ses tampons, basé sur la harpe galloise : celle-ci est entourée d'ajoncs, semble-t-il, et en son centre, sur les cordes, est dessinée une hermine<sup>862</sup>.

Les Gallois se retrouvent référents ou initiateurs d'un mouvement dont ils prennent peu à peu conscience, mais surtout que quelques érudits celtiques placent au centre de la création d'un réseau à la fois culturel et politique : la Gorsedd, ses concours et ses Eisteddfodau, et surtout leur hymne. L'Association Celtique fait traduire l'original gallois en gaélique, scots, cornique. Il ne s'agit donc pas juste du choix isolé de quelques acteurs culturels et d'un jury breton, mais plutôt d'une volonté partagée entre de nombreux militants celtiques de créer un lien fort entre les nations : l'air peut être

---

<sup>861</sup> Lettre de Picquenard à Le Fustec, datée du 19 août 1903, fonds Yves Berthou, CRBC (Brest), YBE2 C515 - 48. « *Bro-Goth* » : c'est ainsi que Picquenard l'écrit dans la lettre, puisqu'il s'agit de la version d'Henry Jenner (1848 - 1934), de Cornouailles britannique (version en cornique). M. Jenner était un spécialiste du cornique et est à l'origine du renouveau du cornique avec la publication en 1904 de *A handbook of the cornish language*. Il créa aussi la première *Cowethas Kelto-Kernuak*, Société celto-cornique. Il fut reçu comme barde au Gorsedd de 1903, lié au Congrès de l'URB, sous le nom de Gwas Myghal (« fils – ou servant – de Michael », en référence au Mont-Saint-Michel de Cornouailles. Nous supposons que cette lettre est adressée à Le Fustec puisqu'elle est rangée avec d'autres lettres lui ayant été écrites, dans les archives d'Yves Berthou. De plus, dans cette même lettre, Picquenard mentionne qu'il « approuve tout ce qu' [il lui dit] au sujet des nouveaux bardes et du Gorsedd », mais encore qu'il préfère que le congrès se passe dans la salle Le Chevalier à Lesneven plutôt qu'à la mairie, « où vous seriez au même niveau que le public tandis qu'à la salle Le Chevalier il y a une scène de théâtre » : pour que le Grand-Druide soit visible de tous.

<sup>862</sup> Fonds Yves Berthou, CRBC, *ibid*. Le tampon de l'URB apparaît en haut à gauche de la lettre.

chanté à toutes les cérémonies bardiques, à toutes les réunions politiques ou culturelles de Bretagne comme d'un autre pays celtique.

Maurice Duhamel, compositeur et collecteur de chants populaires dans le Pays Vannetais, crée une adaptation au piano du *Bro goz ma zadou*, une nouvelle harmonisation qui sera diffusée sur disque phonographique par la maison Pathé en 1910, ce qui lui vaudra une plus large diffusion.

Taldir Jaffrennou, cité dans un article paru dans le premier numéro de la revue *Dalc'homp Soñj*, en 1981 (le texte d'origine n'est pas daté), reconnaît ne pas être l'auteur de l'air, et a conscience du rôle rassembleur qu'eut la traduction et l'adaptation des paroles galloises en breton, et, par voie de fait, selon lui, son traducteur :

« Je n'ai pas inventé l'air du *Bro Goz ma Zadou*. Je l'ai transplanté et popularisé en Bretagne. Je suis arrivé à l'heure qu'il fallait avec mon air gallois et mes paroles : autour d'un chant qui résumait les aspirations confuses de ma génération, j'ai galvanisé les énergies. Les circonstances s'y prêtant, mes amis l'ont adoptée. »<sup>863</sup>

## Vers Cardiff

Le 17 juin 1899, Léon Durocher (1862 - 1918)<sup>864</sup> invite les Bretons à Montfort-L'Amaury pour un « pardon »<sup>865</sup> en l'honneur d'Anne de Bretagne (qui fut Comtesse de Montfort-L'Amaury<sup>866</sup>). L'année précédente (1898) un comité avait été constitué, une fête commémorant les quatre-cents ans du mariage d'Anne de Bretagne et de Louis XII devant se dérouler en juin. Mais le projet n'aboutit pas. Il fallut donc attendre avril 1899 pour voir un comité à nouveau réuni, sous la direction de

---

<sup>863</sup> Jaffrennou Taldir, « L'origine de l'hymne national breton », *Dalc'homp Soñj*, numéro 1, 1981, p. 14.

<sup>864</sup> Pour quelques informations sur sa vie, voir les annexes biographiques.

<sup>865</sup> Le pardon est une fête religieuse en l'honneur d'une sainte ou d'un saint et centrée sur l'église ou la chapelle dédiée à ce saint-e. Le pardon est donc à date fixe et a lieu chaque année. Le pardon est un ensemble de moments : une messe, une procession depuis un lieu sacré vers un autre lieu sacré, ou de façon circulaire avec comme point de départ et d'arrivée l'édifice religieux. Le pardon est aussi l'occasion de festivités profanes, avec jeux traditionnels et fête foraine, de musique et de danse. Lors de la procession, des bannières sont portées et promenées le long du parcours, ainsi que des reliques du saint ou de la sainte honoré-e, le plus souvent local-e. Le pardon est aussi l'occasion de pratiquer des rituels spécifiques liés à des croyances ou traditions locales et aux pouvoirs dont on pare le saint ou la sainte (rituels de demande de guérison, lecture de signes, prophylaxie...). Les pardons sont apparus au XV<sup>e</sup> siècle et se sont développés jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle. Après une période peu faste, cette pratique est remise au goût du jour au XIX<sup>e</sup> siècle : moment de cohésion sociale, c'est aussi un moment économiquement important pour une paroisse. Les pardons, véritable ciment de la vie sociale et religieuse de nombreux Bretons, ont été inscrits à l'inventaire du patrimoine culturel immatériel de l'UNESCO en 2020. Les pardons sont aussi l'illustration de pratiques chrétiennes adaptées à la culture bretonne et anciennement à une culture païenne, puisque les multiples saint-e-s honoré-e-s sont les avatars ou résurgences d'anciennes divinités celtiques, aux attributs et pouvoirs particuliers et souvent accompagné-e-s d'un animal-totem. Pour de plus amples informations sur le sujet, voir Rio Bernard, *Pardons de Bretagne*, Brest, éd. Le Télégramme, 2007 ; Prigent Christiane, « Les pardons en Bretagne : célébrations religieuses et réjouissances profanes », *Cahiers Kubaba – Université de Paris I Panthéon-Sorbonne*, Paris, éd. L'Hartmann, vol. II, n°4, mai 2002, p. 117 à 123.

<sup>866</sup> À la suite du mariage de Arthur II de Bretagne et de Yolande de Monfort en 1292, le comté de Montfort passe aux ducs de Bretagne.



Louis Bourgault-Ducoudray<sup>867</sup>. C'est pour cette raison que, lorsque Le Fustec et Jaffrennou choisissent les membres de la délégation bretonne pour l'Eisteddfod, ils proposent à Durocher et Bourgault-Ducoudray de se joindre au groupe après les quelques refus qui leur sont parvenus : les Bretons cherchent à agrandir leur groupe d'autres personnalités, elles-mêmes organisatrices d'événements à caractères culturels en lien avec la culture et l'histoire de la Bretagne, telle que la conçoivent ces futurs bardes. L'agrégation d'un groupe aux références autres, aux ambitions autres que les leurs va faire naître assez rapidement des tensions entre le « *blokad* » « bloc » breton<sup>868</sup> et les Parisiens : un rapport différent à la Bretagne, à la langue bretonne.

Ce pardon sonne comme un coup de force des parisiens<sup>869</sup>, montrant qu'ils peuvent mobiliser des artistes, des militants bretons de Paris et de Bretagne, face à l'organisation des réunions de l'URB. Ce sont aussi là les prémices d'un Cabaret Breton que Durocher met en place, et que les spectateurs de l'Exposition Universelle de 1900 pourront admirer, tout comme les Brestois se rendant au Casino se situant en bord de mer, sous le bourg de St-Marc, cette année-là.

Le maire de Montfort-L'Amaury, M. Hémon, étant d'origine bretonne, il amène la municipalité à soutenir l'organisation, ce que fait aussi la Société archéologique de Rambouillet<sup>870</sup>. Les Bretons arrivent par le train, de bon matin et, nous raconte le journaliste de *La Plume littéraire, artistique et sociale*, « leurs binious, deux binious de Montmartre, se heurtèrent à la fanfare municipale »<sup>871</sup>. Il y a des discours, des chants, une grand' messe et la bénédiction de la fête par le curé de la paroisse (demandée par « une délégation de Bretons »<sup>872</sup>), un banquet en plein air, un double concours de poésie (l'un en français, l'autre en breton) sur le thème d'Anne de Bretagne<sup>873</sup>. Ce premier pardon fut

<sup>867</sup> Le comité est constitué de Bretons de Paris : De Gourcuff, Le Fustec, Le Goffic, Durocher et quelques autres.

<sup>868</sup> Terme employé par Taldir, *Ur wech e oa...*, *op. cit.*, pp. 131 et 132.

<sup>869</sup> Les tensions entre le bloc breton et les Parisiens sont apparues à la création de l'URB. Il y a des divergences quant à la place du breton et les actions nécessaires pour contrer sa baisse de vitalité, mais aussi sur l'implication de Parisiens dans des projets bretons, peut-être considérés comme moins légitimes à y participer. De plus, les Bretons font preuve d'un catholicisme qui ne sied pas aux Parisiens. Si les Bretons ont l'exemple gallois en tête et la volonté de compléter le côté politique de leurs actions par la création d'un organe culturel, les Parisiens n'ont pas ces références, puisqu'ils n'ont pas ce combat à mener : Durocher, par exemple, n'a entrepris aucune démarche pour apprendre le breton. Ce groupe de Bretons semble plus tourné vers des liens interceltiques en élaboration que vers de réelles actions communes construites avec le bloc parisien.

<sup>870</sup> « Le Pardon des Bretons de Paris à Montfort-L'Amaury », *Revue de Bretagne, de Vendée et d'Anjou*, 43<sup>e</sup> année, tome XII, Paris et Nantes, 1899, p. 55. Article signé « Testis ».

<sup>871</sup> Meschinot Jean, « Le pardon d'Anne de Bretagne », *La plume littéraire, artistique et sociale*, 11<sup>e</sup> année, n° 245, Paris, 1<sup>er</sup> juillet 1899, p. 443.

<sup>872</sup> « Le Pardon des Bretons de Paris à Montfort-L'Amaury », *op. cit.*, p. 56. Cela illustre bien la religiosité dont font preuve quelques Bretons, face à des Parisiens aux rapports plus profanes à l'événement.

<sup>873</sup> Meschinot Jean, *op. cit.* Durocher écrit aussi de temps en temps dans *La plume littéraire, artistique et sociale*, où de nombreux articles couvrent des champs comme « hermétisme et spiritualisme » (écrits par Jollivet-Castellot, 1874 – 1937, proche des Rose-Croix, alchimiste mêlant la métaphysique à la chimie, auteur de nombreux ouvrages sur l'alchimie et l'occulte), « la tour d'ivoire », « philosophie et religion », tout autant que des romans en série, des critiques littéraires et artistiques, ou des révélations présentant des « preuves irrécusables de [l'] identité [de Louis

l'occasion de présenter quelques nouveautés bretonnes, comme la pièce d'Olivier de Gourcuff, *Jean Kerver*, dans laquelle est décrite une des entrées d'Anne de Bretagne à Paris. Le discours de Durocher, retranscrit dans la presse<sup>874</sup>, nous apprend que c'est par suite de plusieurs déconvenues quant à la présentation de sa pièce en Bretagne que De Gourcuff finit par chercher à la présenter à Paris, où il ne trouva pas non plus de lieu pour la faire jouer, avant de se rabattre sur la symbolique Monfort-L'Amaury, dans les Yvelines. Durocher, ayant pris les choses en main à la suite de De Gourcuff, souhaite créer « ...un pardon annuel, un pèlerinage...<sup>875</sup> ». Son discours égratigne les Bretons de l'URB, avec un humour teinté de sarcasmes : Le Goffic devait être rapporteur des concours, mais « avec une sournoiserie [...] druidique, il s'est déchargé sur moi<sup>876</sup> », dit Durocher. Et comme le prix offert au vainqueur de la poésie en français (un Grenoblois<sup>877</sup> du nom de M. Maury<sup>878</sup>) « ...manque de caractère celtique », il propose pour la prochaine édition, un « Chardon de Ploërmel » au vainqueur de cette catégorie : clin d'œil à la broche accrochée à la toque qui lui fut offerte après sa récitation d'un sonnet à l'Écosse, au Chat-Noir, à Paris ; les chardons qui, selon lui « ... ne manquent pas en Bretagne<sup>879</sup> ».

Ce premier pardon se clôt par de la musique et des danses, au pied des ruines du château : Le Fustec, Le Goffic et quelques autres mènent la danse<sup>880</sup>.

Les Bretons réagissent en conséquence dès les jours suivant ce pardon : Taldir, après les festivités de Monfort-L'Amaury, reste à Paris et se voit déléguer la responsabilité d'organiser des fêtes celtiques à Guingamp, en septembre, par Le Fustec.. Charles le Goffic, à Paris, initie la création d'une Fédération Bretonne, rassemblement d'organisations, d'intellectuels et de politiques, afin de dépêcher des délégués à l'Eisteddfod de Cardiff en 1899, où doit se tenir, dans le même temps que les festivités culturelles, un congrès préparatoire à ce que beaucoup veulent être un grand congrès pan-celtique. L'ambiance est fébrile et la presse relaie cette émulation. *Le Clocher Breton*, sous la plume de René Saïb, signale bien que « la Bretagne entre franchement dans le mouvement qui tend à l'union fraternelle des peuples celtiques, et si elle a, au moment actuel, été la dernière à y prendre part, elle semble vouloir hâtivement regagner le temps perdu »<sup>881</sup>.

---

XVII] », qui ne serait pas mort au Temple (n° 249 - 250, 1<sup>er</sup> - 15 septembre 1899).

<sup>874</sup> *Ibid.*

<sup>875</sup> *Ibid.*

<sup>876</sup> *Ibid.*

<sup>877</sup> Meschinot, *op. cit.*, p. 443.

<sup>878</sup> *Revue de Bretagne, op. cit.*, p. 55. Le vainqueur dans la catégorie « poésie en breton » est un certain Le Garrec.

<sup>879</sup> *Ibid.* Quant à la toque, il la portera quelques semaines plus tard lors de son intronisation comme barde d'honneur à Cardiff.

<sup>880</sup> « Le Pardon des Bretons de Paris à Montfort-L'Amaury », *op. cit.*, p. 55.

<sup>881</sup> *Le Clocher Breton*, n°4, février 1899, p. 305. Ces lignes permettent aussi de relativiser ce qu'écrivait Lionel

Une première proposition de trente noms est faite, mais face au court terme et à l'absence de réponses de beaucoup, une nouvelle liste de vingt noms est dressée. Il est décidé, à la rencontre à laquelle participe Jaffrennou, que les membres de la délégation venant de Paris prendront la route de Boulogne et traverseront la Manche jusqu'à Douvres, avant de rejoindre Londres et Cardiff. Quant aux Bretons, ils partiront de St-Malo pour Newport, puis direction le pays de Galles.

Douze personnes sur les vingt sélectionnées répondent positivement, et les huit autres sont remplacés par sept autres personnalités. Voici la liste préparée par Jean Le Fustec et François Jaffrennou :

Yves Berthou (Paris)<sup>882</sup> : Jaffrennou, dans une lettre qu'il lui adresse, vante le succès de son propre livre *An deleññ dir*<sup>883</sup>, lui propose de se joindre aux vingt Bretons en partance pour l'Eisteddfod (sûrement sur le conseil de Le Fustec, puisque ce dernier a rencontré Berthou lors d'un dîner d'écrivains bretons de Paris, au début de l'année 1899<sup>884</sup>). La lettre, en breton, est datée du 9 juillet 1899<sup>885</sup>, soit à peine une semaine avant le départ de la délégation, preuve que celle-ci s'est créée tardivement et dans la précipitation<sup>886</sup>.

- Auguste Cavalier (Morlaix, 1871 – 1945, directeur du journal catholique et royaliste, *La Résistance*)

- Émile Cloarec (Morlaix, 1869 - 1914)

- Guillaume Corfec (St-Brieuc, 1865 – 1940, membre de l'URB, directeur du journal *L'indépendance Bretonne*)

- Anatole le Bras (Quimper, président de l'URB, 1859 - 1926)

- Charles le Goffic (Paris, 1863 - 1932)<sup>887</sup>

---

Radiguet en 1910.

<sup>882</sup> À propos de la vie d'Yves Berthou, voir Chatel Thierry, *Vie et œuvre d'Yves Berthou : ingénieur, poète et Grand Druidé (1861 - 1933)*, éd. Du Liogan, Brest, 1997. L'ouvrage reprend les mêmes informations que Philippe Le Stum développe dans son ouvrage sur le néo-druidisme en Bretagne : les deux auteurs ont travaillé sur le même fonds d'archives (fonds Yves Berthou, CRBC, Brest), développant finalement peu le contexte global, au-delà de la Gorsedd de Bretagne, et n'abordant pas la spiritualité d'Y. Berthou.

<sup>883</sup> Cette attitude de Jaffrennou est peut-être un trait de sa personnalité, mais sert aussi peut-être à amadouer Y. Berthou : être l'auteur d'un ouvrage poétique en breton, qui connaît un certain succès, fait de lui une personne qui semble sérieuse et impliquée dans un militantisme culturel auquel Y. Berthou, auteur lui-même de textes sur la Bretagne, n'est pas insensible.

<sup>884</sup> Kaledvoulc'h (Erwan Berthou), *Lemenik, Skouer ar varzhed*, Pleubian, Ti an ober, 1914.

<sup>885</sup> Fonds Yves Berthou CRBC, YBE 1 C 61, lettre de Taldir à Berthou, *Zul 9 a viz Gouere 99* / dimanche 9 juillet 1899.

<sup>886</sup> Fournier d'Albe écrit à Le Fustec une petite carte datée du 1<sup>er</sup> juillet 1899, soit à peine plus de deux semaines avant la cérémonie, pour lui demander quel jour il arrive, s'il vient vêtu d'un costume breton, et qui l'accompagne. Preuve que les Bretons ont du mal à s'organiser, à monter une délégation et à tenir les organisateurs de l'Eisteddfod au courant. Fonds Yves Berthou, CRBC, YBE, document non référencé.

<sup>887</sup> Fournier d'Albe, dans une lettre à Le Fustec datée du 6 juin 1899, précise qu'il a été décidé de demander à M. Le Goffic, au Dr. Grivart et au Comte de Châteaubriand de venir comme « membres additionnels / *Additional*

- le marquis Régis De l'Estourbeillon (député de Vannes, 1858 - 1946 )
- Lionel Radiguet (Paris, 1857 - 1936)
- François Vallée (St-Brieuc, rédacteur au journal *Kroaz ar Vretoned*, secrétaire de l'Association Bretonne, membre actif de l'URB, 1860 - 1949)
- Yves Riou (député de Guingamp, 1849 - 1902).

Ceux qui refusèrent l'invitation sont :

- l'abbé Buléon (professeur au petit séminaire de Ste-Anne-d'Auray, vice-président de la section Langue et Littérature bretonnes de l'URB, 1854 - 1934)
- le vicomte de Châteaubriand (Paris, président de la section de décentralisation administrative de l'URB), qui était pourtant présent à ce voyage, mais pas dans la délégation.
- André Degoul (Lorient, dit « René Saïb », directeur du *Clocher Breton*, 1870 - 1946)
- Henry Gaidoz (Paris, directeur de la *Revue Celtique*, 1842 - 1932)
- d'Arbois de Jubainville (Paris, professeur à l'École Pratique des Hautes Études, 1827 - 1910)
- le comte Audren de Kerdrel (St-Brieuc, président de l'Association Bretonne, 1815 - 1899)
- Joseph Loth (Rennes, professeur de celtique, doyen de la faculté de Lettres de Rennes, 1847 - 1934)
- Louis Tiercelin (Paramé, directeur du journal *L'Hermine*, président de la section de littérature française de l'URB, 1849 - 1915), lui aussi pourtant à l'avant-poste des projets de l'URB, comme de ce voyage.

Leur refus se comprend par leurs professions respectives ou leur implication dans le monde scientifique et / ou littéraire de l'époque : même s'ils ont un intérêt pour la matière bretonne, les études celtiques, même si plusieurs sont membres de l'URB ou de l'Association Bretonne, leur appartenance à un groupe tel que celui-ci n'entre pas dans leurs démarches de recherche ou de création. L'intention politique et de revendication culturelle de Taldir et Le Fustec pouvait aussi ne pas correspondre à leurs attentes ; leurs positions sociales ne leur ont probablement pas non plus permis de répondre positivement à la demande.

Ils sont donc remplacés par :

---

*members* », fonds Yves Berthou, CRBC, YBE, document non référencé.

- Louis-Albert Bourgault-Ducoudray (Vernouillet, Seine et Marne, 1840 – 1910), chef d'orchestre et compositeur
- Léon Durocher (Paris, 1862 - 1918), célèbre chansonnier de l'époque, vedette du cabaret « Le Chat Noir », de Montmartre
- Émile Hamonic (St-Brieuc, 1861 - 1943), photographe et éditeur de photos
- Oscar Havard (Paris, 1845 – 1922), journaliste
- Raoul de Saint-Meleuc (St Malo, 1868 - 1941)
- Rémy Saint-Maurice (de son vrai nom Maurice Diard, Paris, 1864 – 1918), écrivain
- Olivier Le Gonidec de Traissan (député de Vitré, 1839 - 1912)
- Duhamel Surville de Balzac (de son vrai nom Laurent Duhamel, 1863 – 1928), avocat, journaliste, écrivain

La liste complète est diffusée dans un article de la presse britannique évoquant l'Eisteddfod<sup>888</sup>. Y apparaît aussi un dessin d'Édouard Barbier, professeur à l'université de Cardiff,<sup>889</sup> tenant la bannière bretonne, probablement la première bannière de la Gorsedd [Fig. 19].



[Fig. 19] Dessin extrait de l'article « *Eisteddfod week* », représentant la bannière des Bretons et son porteur gallois, cahier de coupures de presse, fonds Yves Berthou, CRBC

<sup>888</sup> Fonds Yves Berthou, CRBC, article de presse collés dans un cahier, « *Eisteddfod week* », sans indication de la provenance de l'article.

<sup>889</sup> Édouard Barbier est mentionné comme « ovate français » (de la Gorsedd de Galles) dans l'article que Le Fustec publie dans *La vie illustrée* du 27 juillet 1899. Le Goffic précise, dans *L'âme bretonne*, T.II, p. 137 (Cressé, éd. des Régionalismes, 2020), que Barbier est installé à Cardiff « de longue date » et assiste Le Fustec dans la préparation de l'accueil de la délégation dite bretonne.

C'est à l'Hôtel de Bretagne, à St-Malo, où il arrive en fin de journée après avoir passé un examen de droit à Rennes, que Jaffrennou est mis au courant par le personnel qu'un autre homme est habillé comme lui, en costume *glazik*. Il rencontre ainsi Lionel Radiguet, dont le nom avait été soufflé par Le Fustec, qui figurait sur la liste, mais qu'il n'avait jamais rencontré. Radiguet, vivait à Paris, mais avait passé quelques jours en Bretagne avant d'embarquer. Son costume cornouaillais, dont la veste semble typiquement quimpéroise par sa couleur (Radiguet l'a probablement acheté à Quimper lors de son voyage), n'est pas traditionnel mais adapté, ce que ne manque pas de remarquer le jeune Breton : « *Eur chupenn c'hlas Kemper a oa gantañ hag eur galabousenn baganat. N'eus forz. En e zourn eur penn-bazh. [...] Eur reder-bro e oa*<sup>890</sup> » / « Il portait une veste bleue de Quimper, et une casquette de marin. Peu importe. Il avait aussi un bâton de marche. [...] C'était un routard ». En fait, ils s'étaient déjà croisés à la représentation du Mystère de la Vie de St Guénolé, à Ploujean, l'année précédente, mais sans avoir été présentés.

La délégation bretonne embarque au port de St-Malo, sur le *Hilda*, le 15 juillet, et fait cap vers Southampton. Arrivés à bon port, les Bretons (Vallée, Cloarec, Riou, Radiguet, Jaffrennou, les sonneurs Labourier et Lefeuvre, Cavalier, De l'Estourbeillon, Le Bras) prennent directement la route de Cardiff, où ils rejoignent l'autre partie de la délégation<sup>891</sup>. A Cardiff, ils sont accueillis à la gare par Fournier d'Albe et quelques membres de la Gorsedd. Jaffrennou loge au presbytère de l'église St-Pierre, tenu par son vieil ami le Père Hayde, avec F. Vallée et G. Corfec<sup>892</sup>. Y sont logés aussi deux autres délégués, irlandais et catholiques<sup>893</sup> : Patrick Pearse et William O'Donnel. Le Fustec, lui, loge depuis quelques jours déjà à Llanover Court<sup>894</sup>.

Jean Le Fustec (1855 - 1910)<sup>895</sup>, mandaté par plusieurs journaux parisiens, a précédé la

<sup>890</sup> Jaffrennou Taldir, *Ur wech e oa...*, *op. cit.*, p. 108.

<sup>891</sup> A propos du regard des Bretons sur cette Eisteddfod, voir l'article de Kathryn N. Jones, *Celtic fairytale or Cardiff comic opera ? The 1899 Eisteddfod through Breton eyes*, Academia.edu.

<sup>892</sup> « *En e brespital e vin lojet a-gevret gant Frañsez Vallée ha Gwilhou Korfec* ». Taldir, *op. cit.*, p. 112.

<sup>893</sup> Une Gorsedd naît en 1907 en Irlande, sous le nom de *Humann na Heigse*, à Dublin, sur l'exemple gallois, mais sans avoir sa reconnaissance ni sa filiation. La création se fait sous la présidence du Dr Lynch, qui devient son trésorier en 1909, la présidence passant au Révérend Dineen, quand un autre révérend, Brennan, devient directeur de l'assemblée bardique. « Son but est de favoriser la culture de la langue et des lettres gaéliques, c'est-à-dire d'étudier et de faire connaître les anciens poèmes, de fixer les règles de prosodie traditionnelle et de développer une école moderne de culture irlandaise. » . Voir « Chronique celtique », *Ar bobl*, 28 août 1909.

<sup>894</sup> Dans la biographie qu'il rédige de Le Fustec, *Lemenik, skouer ar varzed*, Yves Berthou, en bon disciple, indique qu'en 1913, lorsqu'il se rend à l'Eisteddfod d'Abergavenny, va en pèlerinage (« *perc'hirinerez* », page 110) au château, et visite la chambre où a logé Le Fustec ainsi que la petite bibliothèque où il travaillait tous les jours (Le Fustec est resté, comme F. Vallée, un mois après l'Eisteddfod pour étudier d'anciens ouvrages).

<sup>895</sup> Jean Le Fustec, 1855 - 1910. Il fut un temps journaliste au *Magasin pittoresque*. Il a aussi travaillé et traduit avec Y. Berthou 46 Triades issues d'une publication de Iolo Morganwg, sous le titre *Triadon, eur gwir d'ar varzed*, en 1906. Son charisme, son ascétisme et ses fonctions de Grand Druide firent de lui un être adoré par certains et abhorré par d'autres. Attiré par les concepts de l'après-mort, il fréquente à Paris les salons spirites et devient même une référence médiumnique puisqu'il est régulièrement invité pour interpréter des messages reçus lors de séances.

délégation de quelques jours<sup>896</sup>. Sa vie est racontée par Yves Berthou / Kaledvoulc'h dans *Lemenik, skouer ar varzhed*<sup>897</sup>. Berthou y brosse le portrait de son ancien maître, entre faits réels et légende : la vie de Le Fustec, qui deviendra Grand-Druide sous le pseudonyme de Lemenik, y est souvent présentée sous un aspect prophétique, où la prédestination domine. Le père de Le Fustec était huissier de justice, et lui devient journaliste à Paris (il est secrétaire de rédaction du *Magasin Pittoresque*) avant de devenir rédacteur à la préfecture en 1890. Passionné par le spiritisme, il participe à de nombreuses séances de table tournantes, où il a très probablement croisé des membres de la *Golden Dawn*, qui ont pu influencer divers aspects de sa métaphysique (comme sa croyance, transmise à Berthou, de l'origine atlante des Celtes, par exemple). Dans le portrait qu'il dresse de Le Fustec, Berthou insiste sur ses quelques années de misère à Paris, avant qu'il trouve un emploi de répétiteur (puis d'entrer en journalisme), qu'il fasse des rencontres qui vont lui permettre de changer de vie. S'étant construit un réseau de connaissances dans le journalisme (il est mandaté à Cardiff par plusieurs journaux) comme dans le milieu ésotérique et celui des Bretons de Paris, il devient un personnage incontournable du bardo-druidisme. Arrivé avant la délégation, il a fait faire un objet symbolique, qui va marquer l'union des Bretons et des Gallois, tout autant que transmettre symboliquement le pouvoir de fonder une Gorsedd aux Bretons : un glaive scindé en deux, une partie galloise et une autre bretonne, qu'il faudra réunir en un seul objet symbolisant l'union des deux nations.

### **La Royal National Eisteddfod de Cardiff<sup>898</sup>**

Si les Bretons sont présents, ce n'est pas juste pour représenter une des nations celtiques et prendre place dans l'interceltisme naissant : ils espèrent être faits bardes lors d'une cérémonie. Cela leur donnera une légitimité pour créer leur propre groupe bardique en Bretagne. La symbolique de l'initiation fera d'eux des bardes à part entière, selon les critères de la Gorsedd de Galles : c'est une nouvelle étape dans leur vie de militants bretons, tout autant que dans leur vie culturelle. Il s'agit de recevoir par une initiation symbolique (sous la forme d'une réception) les filiations et l'autorisation de fonder un groupe, comme dans toute tradition initiatique. C'est aussi l'occasion pour ces Bretons de devenir « autre chose » lors d'une cérémonie initiatique, codifiée, ritualisée, ici publique. Le rite

<sup>896</sup> Dans *Lemenik, skouer ar varzed*, biographie écrite par Yves Berthou et parue en 1914, l'auteur indique (page 109) que Le Fustec était à Cardiff « *azalek deiziou kenta ar miz, evit studia ar vro hag evit aoza, evit ar gwella, an digemer a oa c'hoant d'ober evit ar Vretoned* » / « depuis les premiers jours du mois, pour étudier le pays et organiser, au mieux, l'accueil qu'il souhaitait faire aux Bretons ».

<sup>897</sup> Kaledvoulc'h (Erwan Berthou), *Lemenik, skouer ar varzed, op. cit.*, 1914.

<sup>898</sup> Au sujet de cette Eisteddfod, voir Jones Kathryn, Tully Carol, Williams Heather, *Hidden Texts, Hidden Nation : (Re)Discoveries of Wales in Travel Writing in French and German (1780-2018)*, Liverpool, Liverpool University Press, 2020, pp. 67 à 112 : « *Patriotism, Pan-Celticism, and the Welsh Cultural Paradigm in travel writing in french from 1830 to 1900* ».

confère à un être une motivation supérieure, une volonté d'agir en accord avec ce qu'il est devenu ou ce qu'il souhaite devenir : le surnom ou pseudonyme bardique ou druidique choisi est l'illustration de cette nouvelle identité, signe d'appartenance non seulement à un groupe bardo-druidique mais plus largement à cette unité interceltique dont la Gorsedd de Galles est le pivot : il s'agit de mettre en avant une partie de sa personnalité, en dehors du cadre civil. Ces militants « bretonnisent » souvent leurs noms et prénoms. Y ajouter un pseudonyme bardique relève de la même motivation : être « autre chose » pour soi et pour une communauté plus ou moins large. Dans cet interceltisme naissant, c'est aussi par le partage de rituels et la construction de repères communs aux peuples, aussi symboliques soient-ils, que se fait l'initiation, si minime soit-elle, au sein de cette communauté celtique, militante : la mer (la Manche, la mer d'Irlande) que l'on retrouve en thème dans de nombreux chants ou textes, l'épée ou le glaive, les saies comme tenues sacerdotales, l'idée de « paix celtique » à l'opposé des conflits récurrents entre les États européens. Ce « monde celtique » de la toute fin du XIX<sup>e</sup> siècle propose une forme d'alternative culturelle nimbée de romantisme, qui fonctionnerait de façon moins secrète, moins occultes que d'autres groupes ésotériques. Ce n'est pas non plus ce que veulent les membres de la délégation bretonne : ils souhaitent une reconnaissance populaire et officielle. Il en va aussi de l'aura qui peut se dégager de cette appellation de barde ou de druide auprès des populations. Mais si le barde gallois est reconnu tel au pays de Galles, le barde breton n'a pas cette reconnaissance auprès du peuple. C'est vers cela que marche la délégation bretonne, vers cette reconnaissance de ses membres comme bardes, avec la possibilité de créer une Gorsedd en Bretagne. Il y a donc aussi une reconnaissance populaire et civile et des rites civiques nécessaires à cette reconnaissance.

C'est ainsi que la délégation bretonne est reçue en première dans la matinée du lundi 17 juillet par le maire à l'hôtel de ville de Cardiff. Un représentant par délégation fait un petit discours et, pour la bretonne, c'est Anatole Le Bras qui s'en charge : il le fait en français et c'est Lionel Radiguet qui en assure la traduction en anglais. Suivent les autres délégations, comme l'indique le programme [Fig. 20] : île de Man, Écosse, Irlande (les deux Irlandais représentent aussi le *Connrad na Gaedhilge*<sup>899</sup>, créé récemment par Douglas Hyde), France. Il est en effet indiqué sur le programme des festivités qu'une délégation française est présentée, en dernier, au maire. Les Gallois divisent donc la délégation « bretonne » en deux : les Parisiens (non bretonnants) et les Bretons (bretonnants). C'est probablement l'une des raisons des tensions entre les deux branches de ce groupe.

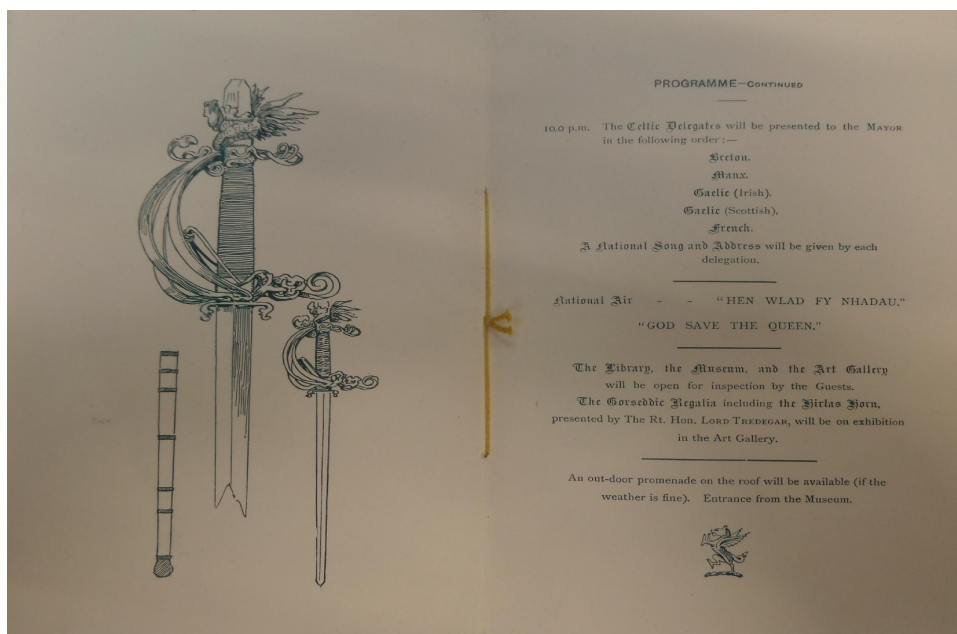
Le lendemain, les délégués se retrouvent à nouveau à l'hôtel de ville de Cardiff, forment un

---

<sup>899</sup> La Ligue Gaélique, opposée à la vision interceltique de Lord Castletown, ami et collaborateur de Fournier D'Albe.



cortège ouvert par les sonneurs bretons et prennent le chemin de Cathays Park où a été levé un cercle de vingt-quatre pierres, avec, en son centre, le Maen Log (sorte de dolmen ou de pierre plate surélevée, sur laquelle se placent l'Archi-Druide et les dirigeants des cérémonies) [Fig. 21]<sup>900</sup>. Six mâts sont dressés derrière le cercle de pierre : un pour chacune des cinq nations celtes pratiquant encore une langue celtique (Irlande, Écosse, Île de Man, pays de Galles, Bretagne), le dernier pour la Cornouailles. Voulant marquer les esprits, les sonneurs bretons accompagnant la délégation<sup>901</sup> jouent un air se trouvant dans le *Barzaz Breiz* sous le titre « *Seziz Gwengamp* » (« le siège de Guingamp »)<sup>902</sup>, inspiré par l'air traditionnel gallois la « *March of the men of Glamorgan* »<sup>903</sup>. Si c'est la version bretonne, publiée par La Villemarqué, qui est jouée, et non pas la version traditionnelle galloise, l'idée est ici encore de montrer qu'il y a un lien entre les deux nations celtes, par le biais d'airs considérés comme traditionnels, quasi-identiques : un interceltisme qui se retrouve dans les mélodies avec des adaptations spécifiques aux instruments de musique.



[Fig. 20] Programme de l'Eisteddfod de Cardiff, 17 juillet 1899. Fonds Yves Berthou, CRBC, YBE2.

A gauche du programme figure le pommeau de l'épée servant au rituel d'ouverture d'un Gorsedd.

<sup>900</sup> Rémy Saint-Maurice, dans son compte-rendu intitulé « Les tronçons du glaive », 1899 (fonds Yves Berthou, CRBC, YBE3, cahier de coupures de presse), indique qu'il y avait douze menhirs.

<sup>901</sup> Fonds Yves Berthou, CRBC, YBE2 C503, lettre de Fournier d'Albe à Le Fustec, datée du 6 janvier 1899. Il lui demande, sachant ce qui s'organise pour l'accueil des Bretons, « ...to bring over some breton binioistes and bombardistes », et que ceux-ci soient vêtus de leur « national costume ».

<sup>902</sup> Chartier - Le Floch Erwan, *Histoire de l'interceltisme en Bretagne, op. cit.*, p. 105.

<sup>903</sup> Cette composition apparaît dans le *Barzaz Breiz*. La Villemarqué a publié la partition, sur un air gallois, une marche (alors que le texte breton est plutôt une *gwerz*). Jules Schaeffer (1823 - 1902) l'avait notée en 1839 et Friedrich Silcher (1789 - 1860) l'avait arrangée en 1841. La Villemarqué mêle au souvenir du siège de janvier 1489, un autre, postérieur et s'étant tenu pendant la guerre de la Ligue (p. 536 et suivante de la 4<sup>e</sup> édition du *Barzaz Breiz*, 1846). Il existe une autre version, de Luzel, de « *Seziz Gwengamp* », et d'autres encore. Voir le site suivant : <https://tob.kan.bzh/chant-00004.html>. Consulté le 15 octobre 2020.

La cérémonie commence par le rituel de la Paix (l'Archi-Druide demande trois fois s'il y a la paix et l'assemblée répond par trois fois qu'il y a la paix), puis vient le serment sur le glaive : un groupe de Gallois monte sur l'estrade par la droite, l'un d'eux portant « un coussin de velours, vert sombre anglé d'un dragon écarlate de Galles »<sup>904</sup> sur lequel repose la partie galloise du glaive. Le groupe de Bretons monte sur l'estrade par la gauche.

« Beaucoup d'entre eux ont le costume national. Voici le bonnet rouge et le veston bleu-ciel de Plougastel-Daoulas, les bragou-braz bouffant de Scaër, les gilets brodés de Quimper ou de Vannes. Le Marquis de l'Estourbeillon, député du Morbihan, marche en tête, suivi de Ch. Le Goffic et de M. Le Gonidec de Traissan. Il présente le second tronçon du glaive symbolique, couché sur un coussin aux hermines bretonnes. »<sup>905</sup>



[Fig. 21] Dessin extrait du cahier de coupures de presse représentant la cérémonie de la Gorsedd, collé avec d'autres représentations de l'Eisteddfod de Cardiff de 1899. Les six mats représentant les nations celtiques n'y apparaissent pas.

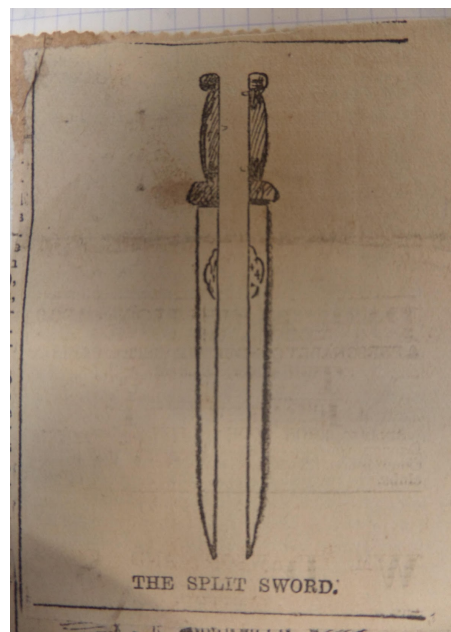
Fonds Yves Berthou, CRBC (YBE3 DP1).

Inspiré par le poème de Lamartine, lu lors du passage des Bretons en 1838, Le Fustec a fait fabriquer chez lui un glaive scindé en deux parties [Fig. 22] qui va donner naissance à la cérémonie dite du « glaive brisé ». Il s'agit de réunir les deux parties en signe de fraternité, d'unité entre les

<sup>904</sup> Rémy Saint-Maurice, « Les tronçons du glaive », 1899 (fonds Yves Berthou, CRBC, YBE3), cahier de coupures de presse.

<sup>905</sup> *Ibid.*

deux nations celtes, « *symbol of the spiritual unity of King Arthur's sword between the Welsh and Breton nations*<sup>906</sup> » : le glaive porte d'un côté les armes du pays de Galles et de l'autre un semis d'hermines représentant la Bretagne. Le côté breton est porté par le Marquis de l'Estourbeillon, et la partie galloise par John Edwards, l'ami peintre de Jaffrennou. Symbole d'unité entre les deux nations celtes, au-delà des frontières des états-nations, cette création proprement bretonne montre bien la volonté des dirigeants de cette délégation de s'affirmer égaux des Gallois (chaque nation est représentée par une moitié du glaive), et ayant une place de choix à leur côté dans l'interceltisme : l'union ne concerne que ces deux peuples, pas les autres. Le cas breton est donc particulier sur ce point : ce sont bien les bardes bretons qui mettent en place ce rituel, souhaitant s'affirmer de cette manière auprès de la Gorsedd de Galles, créer un lien spécifique avec elle. Si ce rituel a été fait pour la première fois lors de cette Eisteddfod de Cardiff, c'est aussi l'unique fois où il s'est déroulé au pays de Galles. Lors des rassemblements bardiques bretons publics, les *Gorseddau Digor*, (Assemblées ouvertes), l'union des deux parties du glaive est faite, et est remise à l'Archi-druide de Galles ou à son représentant à cette cérémonie. Abandonné au cours du Grand Druidicat de Gwenc'hlan, ce rituel a été remis en place sous l'impulsion de son adjoint, Per-Vari Kerloc'h / Morgan, en 2009.



[Fig. 22] Coupure de presse représentant les deux parties du glaive imaginé par Le Fustec. Fonds Yves Berthou, CRBC (YBE3 DP1), cahier de coupures de presse, sans indication d'origine.

C'est le geste symbolique de lier les deux parties du glaive qui fait naître la Gorsedd de Petite Bretagne : Hwfa Môn (« hibou de Mona »), l'Archi-Druide de Galles<sup>907</sup>, transmet par ce lien

<sup>906</sup> Miles D., *op. cit.*, p. 77.

<sup>907</sup> Archi-Druide de 1895 à 1905, année de son décès. Il y a une erreur dans le livre de Dillwyn Miles, *op.cit.* : l'auteur y indique que Rowland Williams / Hwfa Môn, qu'il a par ailleurs nommé Richard, décède en 1895. Il a décalé de

physique une filiation spirituelle et culturelle aux Bretons, mais aussi à travers les multiples symboles qui seront adoptés par les Bretons par la suite. C'est le passage d'une filiation, la reconnaissance de bardes Bretons, qui, une fois sur leur terre, pourront fonder une Gorsedd. Si l'idée de cette création flotte dans les esprits, il n'y a encore rien de construit de la part des membres de la délégation.

Les rituels se succèdent : un bouquet de fleurs est apporté à l'Archi-Druide, puis du gui, et les nouveaux membres sont accueillis. Après le discours de l'Archi-Druide, entrecoupé de chants et de poèmes, comme il est de coutume dans le Gorsedd annuel (de « *Gour-Azez* » écrit Taldir Jaffrennou<sup>908</sup>), et comme La Villemarqué soixante ans avant eux, les délégués sont faits bardes d'honneur, prennent chacun un pseudonyme bardique, qu'ils inscrivent sur une carte que le barde-héraut Edward Williams<sup>909</sup> leur tend. Seuls sont faits bardes « *oberiant* »<sup>910</sup> / « actifs » (à la différence du titre de « barde d'honneur ») ceux qui parlent bretons : Le Bras, Le Goffic, Vallée, Le Fustec, De L'Estourbeillon, Corfec, Jaffrennou, Cloarec<sup>911</sup>. Ils montent chacun leur tour sur le Maen Log et l'Archi-Druide les présente à la foule sous leur nom bardique. Le Marquis de l'Estourbeillon prend le surnom de *Hoël Broerec'h* « Hoël du pays d'Erech », c'est-à-dire du pays vannetais ; Anatole Le Braz, *Streo ar Mor* « Goéland de mer » ; François Vallée, *Abherve*, « fils d'Hervé » ; Charles Le Goffic, *Eostik ar Garantez* « Rossignol d'amour » ; Lionel Radiguet, *Enez Heussaff*<sup>912</sup>, pour « île d'Ouessant » ; François Jaffrennou, *Taldir ab Hernin*, « Front d'acier, fils d'Hernin », par exemple.

Le chansonnier Durocher se moque du rituel et de sa propre intronisation en prenant comme nom de barde d'honneur *Kambronkaoc'h* (contraction du nom du général Cambrone de Napoléon et de son « mot », traduits en breton<sup>913</sup>), qui illustre l'état d'esprit dans lequel il vivait cet événement. De

---

dix ans le grand-duidicat de Hwfa Môn.

<sup>908</sup> Taldir, *Ur wech e oa...*, *op. cit.*, p. 114. *Gour-Azez* peut se traduire par « espace d'homme(s) ». La version bretonne de « *Gorsedd* », *Goursez*, es traduite par « assemblée », mais peut aussi se traduire par « sursis ».

<sup>909</sup> Leader nationaliste gallois.

<sup>910</sup> Taldir, *ibid.*, p. 115.

<sup>911</sup> Fonds Yves Berthou, CRBC, YBE3 DP1, liste se trouvant à la fin de l'article « II Le Gorsedd - suite » dans les *Impressions du pays de Galles*, de Jaffrennou, parus dans *L'Union Agricole*. Non daté, coupures de presse collées sur feuilles.

<sup>912</sup> Radiguet, retiré dans le Jura suisse, sur les traces de l'héritage de St Ursanne, disciple de St Columban, a fait parvenir à l'ambassadeur de France à Berne un courrier avec, en en-tête, « Archiduidicat d'Ouessant ». Passionné autant par l'Irlande que Ouessant, Radiguet s'était auto-proclamé archi-druide d'Ouessant, et avait emporté vers la Suisse ce titre. Fonds Yves Berthou CRBC, YBE 3, I 14, document joint à ce dossier de coupures de presse, non daté.

<sup>913</sup> Ce surnom est tiré d'un discours qu'il a fait quelques semaines plus tôt, lors du premier Pardon de la Duchesse Anne à Montfort-L'Amaury, dans les Yvelines, dont il fut un des organisateurs. Il y joua avec les mots, notamment bretons et « Au nom d'Anne de Bretagne, dont le cœur sommeille, dont le cœur palpite peut-être dans la cathédrale de Nantes, je décerne au général Cambronne le prix de poésie française, et même de poésie bretonne : car nul mieux que lui n'a su affirmer l'esprit de... Kor [...] » (pour *kaoc'h*, « merde »). Avec ce genre d'humour, il est aisé de

plus, lors de la cérémonie, il tient à porter une toque écossaise qu'un baron Highlander, de passage à Paris, lui avait offert après une de ses prestations. Cette anecdote nous fait constater que les personnes ayant fait ce déplacement l'ont fait dans des optiques différentes : interceltisme, renouveau bardique ou simple rencontre culturelle.

Juste après avoir été fait barde, à la demande de l'Archi-Druide, Taldir dit quelques phrases en gallois, pour le plus grand bonheur de l'assemblée, qui l'applaudit : il est déjà connu de quelques érudits et lecteurs pour une série d'articles qu'il a écrits dans la revue *Cymru'r Plant* (« *Le pays de Galles et ses enfants* ») et le succès de son livre *An Hirvoudou* auprès des linguistes, bardes, et partisans de l'interceltisme. Taldir, tendu, comme il en témoignera plus tard, ne se lance pas dans un discours, mais prononce juste quelques mots :

« *Biskoaz n'em boa ket kaozeet c'hoaz dirak ar bobl, na brezoneg, na galleg. Penaos en em denna gant kembraeg ? Gwas a se. Deomp atao. Ha me o tisklipa eun nebeut frazennou, dont 'vel ma teujent.* »<sup>914</sup> / « Jamais je n'avais encore parlé devant une assemblée, ni en breton, ni en français. Comment je me débrouillais en gallois ? Assez mal. Allons-y toujours. Et moi de prononcer quelques phrases, comme elles venaient ».

Les autres nations celtes ne sont pas oubliées<sup>915</sup> : Pearse fait un discours sur le Maen Llog et est initié comme barde. La Cornouailles est représentée par l'historien Hobson Matthews, qui devient membre de la Gorsedd sous le nom de Mab Cernyw. Une Gorsedd se créera là-bas en 1928. Ainsi, les nations celtes de langues brittoniques sont liées par les Gorseddau. Dans les nations celtes de langues goideliques, il n'y a qu'en Irlande qu'a été créée une Gorsedd, mais qui n'a pas recherché la filiation galloise, puisque la Gorsedd de Galles est soumise et liée à la couronne britannique, considérée comme ennemie des Irlandais - et le fruit de pasteurs protestants, l'Irlande. Mais chaque année des représentants de ces pays viennent à l'Eisteddfod<sup>916</sup>.

Enfin, le « *Hen wlad fy Nadau* » est entonné, suivi du « *God save the Queen* » qui clôt la

---

concevoir que Durocher ait pu s'attirer les foudres des bretonnants de l'URB et de la Gorsedd.

<sup>914</sup> Taldir, *Ur wech e oa...*, *op. cit.*, p. 115.

<sup>915</sup> Les délégations sont accueillies sur le Maen Log dans l'ordre suivant : Bretagne, île de Man, Irlande, Écosse, France. Nous ignorons si les non-bretonnants de la délégation sont dans cette « délégation française » ou s'il s'agit d'autres personnes, peut-être menées par le Comte de Châteaubriand, qui a refusé de faire partie de la délégation bretonne, mais qui est pourtant présent à l'Eisteddfod. Fonds Yves Berthou, CRBC, YBE, *Royal National Eisteddfod, 1899 – Reception – Monday 17<sup>th</sup> July 1899*.

<sup>916</sup> Il existe un mouvement druidique en Irlande, sans lien avec le mouvement bardique gallois ni le mouvement bardo-druidique de Bretagne. Lors d'une discussion informelle, M. Cousquer, ancien trésorier de la Gorsedd, nous a informé qu'il avait rencontré, lors d'un séjour en Irlande, un druide qui officiait avec un petit groupe sur une plage. Il est allé se présenter à lui après la cérémonie, et celui-ci s'est montré curieux. Les deux hommes ont discuté et le druide irlandais a bien affirmé qu'il n'y avait aucun lien avec son druidisme et celui de la Gorsedd.

cérémonie. Puis les festivités de l'Eisteddfod se terminent par un « splendide dîner » offert par Lord Windsor, le 22 juillet<sup>917</sup>. Dans la journée, plusieurs délégués se sont réunis à l'hôtel de ville de Cardiff afin de préparer le congrès pan-celtique de Dublin, prévu l'année suivante. Cette réunion, présidée par Lord Castletown, clôt finalement l'aspect politique de cette Eisteddfod, déterminante dans l'évolution de l'interceltisme d'une part, et du régionalisme en Bretagne d'autre part. Plusieurs Bretons sont conviés à la cour des Llanover, et y passent la journée en compagnie de Lady Herbert<sup>918</sup>, veuve de Sir Herbert :

« ... a gavas eur mintinvez eul lizher-pedi da vont da welout kastell Llanover. Ar sadorn abred – d'an 22 a viz Gouere 1899, e kemeras ar re-mañ an trein asamblez e gar Kaerdiz da vont 'trezek Abergavenny : Ar Braz, Ar Goffig hag e wreg, Estourbeillon, Ar Fusteg, Vallée, Radiguet, Bourgault-Ducoudray, ha Jaffrennou<sup>919</sup>. » / « ... ils reçurent un matin une invitation pour aller visiter le château Llanover. Le samedi matin – le 22 juillet 1899, ceux-ci prirent le train ensemble à la gare de Cardiff pour aller jusqu'à Abergavenny : Le Bras, Le Goffic et sa femme, De L'Estourbeillon, Le Fustec, Vallé, Radiguet, Bourgault-Ducoudray, et Jaffrennou ».

L'impression est grande sur les Bretons, et Taldir en particulier : « *Eur baradoz-an-douar : Les Llanover*<sup>920</sup> » / « Un paradis sur Terre : la cour de Llanover », écrit-il. Les Bretons s'imaginent voyager dans le temps, revivre ou du moins reprendre l'aventure de La Villemarqué en 1838. Ils sont accueillis au son des harpes, dirigées par Mme Gruffydd, fille du harpiste aveugle qui avait joué au Congrès de St-Brieuc en 1867, accompagnée de Peter James et d'une élève, Maggie Jones. Les Bretons se promènent dans l'Histoire : celle d'une culture celtique vue comme éternelle, celle des relations entre Bretagne et pays de Galles, imaginées comme solides, sincères et réelles. « *Daoust hag oun distroet d'an Amzer Gent, daoust hag amañ eo bet adsavet Lez Arzur ?* »<sup>921</sup> / « Est-ce que je suis revenu à une époque passée ? Est-ce qu'ici a été reconstituée la Cour d'Arthur ? », nous témoigne le nouveau barde. Pourtant, au-delà du faste du château, l'accueil est codifié et strict, dans ce milieu bourgeois gallois : des harpistes jouent pour les Bretons à leur arrivée, Lady Herbert les attendant dans son salon, avec son fils. C'est le barde-héraut de la Gorsedd, Arlunydd Pen-y-garn (T.H Thomas), qui présente chaque membre invité à la Lady et son fils, qui ont un mot sympathique pour chacun d'entre eux.

Après le repas du midi, Taldir et Abherve vont à la rencontre d'un charpentier, considéré comme

---

<sup>917</sup> Fonds Yves Berthou, CRBC, YBE 3, I 14. Coupures de presse collées sur cahiers.

<sup>918</sup> Llanover est le nom du château. Lady Herbert a comme nom de bardesse Gwenynen Gwent, et est la fille de Mme Llanover / Gwenaen Gwenten et d'Alexis-François Rio, qui avaient reçu des Bretons de la délégation de 1838. C'est dans la bibliothèque de Lady Herbert qu'étaient conservés les manuscrits de Iolo Morganwg, transférés depuis au musée d'Abergavenny.

<sup>919</sup> Taldir, *ibid.*, p. 117. Il parle de lui à la troisième personne.

<sup>920</sup> *Ibid.*

<sup>921</sup> *Ibid.*, p. 119.

barde populaire. Ils passent l'après-midi à discuter avec lui, uniquement en gallois, à écouter sa fille jouer des airs traditionnels gallois au piano, et à chanter, nous raconte Taldir. « Populaire » n'est peut-être pas le bon qualificatif (posséder un piano n'est pas chose commune), mais Taldir l'emploie, probablement, aveuglé par le rêve interceltique qu'il vit : un barde se doit d'être issu du peuple, puisque c'est en lui que la Tradition est conservée. Ou alors cela relève de la fabulation de l'auteur. C'est l'occasion pour les deux Bretons de pouvoir comparer les traditions musicales bretonnes et galloises, toujours selon Taldir qui rédige ces lignes des années après<sup>922</sup> : « *an dud a bobl a zo seven ha desket ; toniou keltiek ne glever nemeto ; fouge a zo en dud gant o yez.* <sup>923</sup> » / « les gens du peuple sont polis et éduqués ; on n'entend que des airs celtiques de leur part ; les gens sont fiers de leur langue ».

Les autres Bretons invités sont restés au château. Le Fustec a pu lire et étudier quelques documents de la bibliothèque de Llanover, quelques lettres aussi. Dans son discours de fin de séjour, il remerciera Lady Herbert de lui avoir donné la permission de l'avoir laissé accéder aux documents, comblant ainsi son souhait de faire une « *...enquiry on the Cambro-Breton tradition in [this] land*<sup>924</sup> ».

De retour au château, et après le repas du soir, une session musicale est offerte aux invités. Peter James mène une douzaine de chanteurs et chanteuses pour quelques airs gallois. Puis Bourgault-Ducoudray joue un de ses airs au piano, accompagné de Jaffrennou au chant, en breton. Ce dernier raconte dans son livre que la maîtresse de maison, fascinée par sa voix et sa jeunesse, lui aurait demandé de rester autant qu'il le voulait chez elle. Il ne reste que quelques jours, tout comme F. Vallée, Bourgault-Ducoudray et J. Edwards, expliquant que son père ne lui a donné qu'une autorisation d'un mois pour voyager, et qu'il doit aller visiter le pays accompagné de son ami John Edwards. Les autres invités rentrent en soirée à Cardiff. Profitant de l'accueil de Llanover, ils ne sont pas présents à la réunion préparatoire du futur congrès interceltique de Dublin. Peut-être que d'autres membres de la délégation y étaient, mais nous n'avons pas trouvé d'informations à ce sujet.

Jaffrennou visite donc les alentours d'Abergavenny pendant cette semaine-là. Mais surtout, c'est Maggie Jones, la jeune harpiste de dix-sept ans, qui retient son attention. Celle-ci est surveillée par Ana Gruffydd, et les deux femmes ne se quittent pas. Taldir fait ainsi connaissance, aussi, avec le rigorisme protestant. Trouvant le moyen de passer un peu de temps avec elle, il discute en gallois,

---

<sup>922</sup> Ce qui laisse supposer une reconstruction idéalisée de ces moments vécus.

<sup>923</sup> *Ibid.* p. 120.

<sup>924</sup> Fonds Yves Berthou, CRBC, YBE2 C503, manuscrit de Le Fustec, non daté.

tout comme le seul autre galloisant de la délégation, son maître Vallée<sup>925</sup>.

Fin juillet, il quitte le château avec John Edward, pour aller visiter les parents de celui-ci, laissant Vallée étudier les textes originaux que Iolo Morganwg avait publiés dans les *Myvyrian Archaeology*, dans la bibliothèque du château. Cette escapade vers Blaenau-Festiniog renforce les liens entre les deux jeunes hommes et permet à Taldir d'améliorer son gallois et de nouer de nouveaux contacts dans la population : il retient de son voyage des rencontres avec des bardes populaires, des pasteurs, des musiciens et musiciennes, le fait que la population utilise le gallois au quotidien.

Taldir fait donc la connaissance de la famille de son ami et va à la rencontre des gens du peuple. Il raconte dans sa biographie que la rumeur de sa venue s'est vite répandue et que tout un chacun souhaitait entendre un étranger parler gallois :

« *Pa voe klevet e tlee eun estrañjour yaouank dont d'ar Blaenau, unan hag a ouie kembraeg war ar marc'had, e voe troet penn an holl gantañ. Ret e oa dont d'ar gar da welout penaos e oa* ». <sup>926</sup>  
/ « Quand on entendit qu'un jeune étranger devait arriver à Blaenau, un qui connaissait le gallois, par-dessus le marché, cela fit tourner la tête de tout le monde. Il fallait aller à la gare voir comment il était ».

Dans son autobiographie, il met facilement en avant le fait qu'il parle gallois et que ça étonne les habitants rencontrés. Cela le place surtout dans une position favorisée par rapport aux autres membres de la délégation : son récit indique qu'il crée plus de liens qu'eux avec les personnes rencontrées. C'est aussi cela qui fera de lui un pivot et un pilier des relations britto-galloises d'une part, et du mouvement breton d'autre part. Le fait qu'il sorte du cercle des érudits et des bardes de la Gorsedd de Galles, qu'il soit curieux des traditions populaires galloises, de la pratique de la langue, le rend particulier dans son rapport à l'interceltisme et aux différents projets que ce groupe de militants va mettre en place.

C'est ainsi qu'il rencontre un tenancier de bar-tabac, un ouvrier des mines, un futur pasteur ayant fait du journalisme<sup>927</sup>, ainsi que des bardes populaires, comme Barlwydon, qui l'invite à boire un thé chez lui : Taldir se retrouve au milieu d'une demi-douzaine d'hommes, et Barlwydon fait une lecture

---

<sup>925</sup> Il écrit un poème pour Maggie Jones, qui paraît sous le titre « *Ar c'han a gane Maggi* », dans *Barzaz Taldir / Les Poèmes de Taldir*, Paris, Honoré Champion éditeur, 1903, p. 405. Il y met en valeur le jeu de harpe et le chant de Maggie Jones, tout autant que, poliment, son attrait pour elle (« Lorsque mon cœur s'attriste, je songe aux airs de la fille de Galles, entre ses genoux la grande harpe qui s'appuyait sur son sein nu ! »).

<sup>926</sup> *Ibid.* p. 123.

<sup>927</sup> *Ibid.* p. 124 : « *Alan Jones, paotr an ti-butun* » / « Alan John le patron du tabac », « *John Williams Harlech, komis er mengleuziou meindo* » / « John Williams Harlech, commis dans les carrières d'ardoise », « *David Jones, eur c'hloareg war ar studi beleg – pastor -, hag a oa kazetenner e kelaouenn vihan bro Ffestiniog Y Glorian – Ar Valañs* » / « David Jones, un séminariste qui faisait des études pour devenir prêtre – pasteur -, et qui était journaliste dans la petite gazette du pays de Ffestiniog *Y Glorian – La Balance* ».



d'un poème qu'il a rédigé et qu'il offre à Taldir<sup>928</sup>. Le texte s'intitule « *Croesaw i Taldir* » (« Bienvenue à Taldir ») et sa conclusion fait de lui un des instigateurs du rapprochement entre pays de Galles et Bretagne : « Dieu veuille que la Bretagne se rapproche de plus en plus de nous par l'histoire et le renom de Taldir<sup>929</sup> ».

Toujours curieux de la vie du peuple gallois, il visite aussi les mines autour de Blaenau. Il écrit qu'un mineur, membre de la Gorsedd, lui aurait offert une pierre sur laquelle il venait de rédiger un chant : la pierre se serait cassée et aurait été perdue plus tard<sup>930</sup>. Ces anecdotes nous font aussi prendre conscience que Jaffrennou écrit quarante ans après les faits, les embellit probablement, et se présente comme le personnage central de la visite de ce groupe de vingt personnes au pays de Galles, allant au contact du peuple, ne restant pas avec ses collègues. Ce contact-là, il le pousse jusqu'à assister à une cérémonie protestante, méthodiste même, le dimanche : le pasteur lit un passage de la *Bible* et prêche pendant une heure sur le sujet du passage lu. Il surprend le Breton en lui posant une question sur la nécessité ou non du baptême pour être sauvé. John lui souffle de répondre par le positif, ce que fait Taldir, en ajoutant que le Christ avait été baptisé par Jean-Le-Baptiste, et que cela faisait de lui un exemple. Et le Pasteur de le féliciter : « *Eur Breizad hag a oar ar relijion*<sup>931</sup> » / « un Breton qui connaît la religion ». Ainsi, ce ne sont pas seulement les liens linguistiques avec les Gallois qu'il met en avant, mais aussi d'autres liens, plus profonds : il est catholique mais se fait accepter par les protestants, qui le reconnaissent comme un bon croyant. Étranger, il parle leur langue et cherche à s'améliorer. À le lire, tout semble lui réussir au pays de Galles. Invité l'après-midi, après la messe, par l'avocat Davies, il croise chez ce dernier un druide de la Gorsedd (Brufdir) et le directeur du journal *Y Glorian*. On lui sert même un « *Marc'harid Goug-Hir* », un scotch whisky<sup>932</sup>. Et c'est là où il fait part au lecteur de ses réflexions sur la rigueur religieuse revendiquée en public et les petits arrangements de tout le monde avec la religion, chez soi, entre amis : les multiples règles morales ne servent qu'à développer l'hypocrisie<sup>933</sup>.

Le lendemain, voilà les deux amis partis dans le petit train, pour un voyage qui les mène auprès de membres de la famille de John Edward, et à la découverte des paysages : Kaernarvon – Llanberis – Beddgelert – Porthmadog – Blaenau-Festiniog. Encore une fois, il rencontre des Gallois de tous niveaux sociaux, avec toujours cette pratique de la langue : un journaliste, un médecin, le frère de

<sup>928</sup> *Ibid.* p. 125. Le poème se trouve dans le *Barzaz* de Taldir, Tome 1, page 402.

<sup>929</sup> Taldir Ab Hernin, *Les Poèmes de Taldir*, Paris, Honoré Champion éditeur, 1903, p.404.

<sup>930</sup> *Ibid.* pp. 125 et 126.

<sup>931</sup> *Ibid.* p. 126.

<sup>932</sup> *Ibid.* p. 127.

<sup>933</sup> *Ibid.* : « *Kaout a ra d'in ez eus « pilpouzeres » amañ gant ar vuhezegzh hag ar relijion.* » Il précise ensuite que ce genre d'interdictions amène l'augmentation du nombre de « menteurs » (« *gaouiaded* »).

David Lloyd George... Puis c'est le retour chez les parents de John, avant un retour à Llanvoer Court rejoindre son maître, F. Vallée, puis s'en aller ensemble vers Southampton, direction la Bretagne.

Dans un long article paru dans *L'indépendance Bretonne* et intitulé « Un mois au pays de Galles », Taldir Jaffrennou apporte des informations supplémentaires sur son séjour. Il y reprend ses notes de voyage, essentiellement postérieures à l'Eisteddfod, mettant en avant l'intérêt pour lui de la vitalité de la culture galloise. De nombreux autres articles sont auparavant parus dans la presse bretonne, essentiellement dans *L'indépendance Bretonne*, tenu par un des membres de la délégation. Taldir a en effet écrit sur la joie des Gallois de les recevoir, la bonté de ceux-ci à l'égard des Bretons. Fasciné par son séjour et l'Eisteddfod, il en oublie l'aspect théâtral, la mise en scène et l'aspect artistique du festival (ou au moins ne le mentionne pas pour mieux faire ressortir l'aspect surprenant du déroulement de l'Eisteddfod) : dans un long article intitulé « Impressions du pays de Galles »<sup>934</sup>, il montre une forme de candeur, comme lorsqu'il évoque qu'un groupe de Gallois les aurait interpellés, pendant l'Eisteddfod, leur demandant de se joindre à eux puisque, selon Taldir « quelques Bretons et quelques Gallois avaient tenu à se rencontrer ce soir-là dans une joyeuse réunion, en l'honneur de la délégation écossaise, qui devait partir le lendemain ». Ainsi, un des organisateurs du déplacement de la délégation bretonne n'était pas au courant de cet événement ? Taldir fait aussi part à ses lecteurs, avec une fausse candeur et dans une mise en scène, de sa stupéfaction face à l'engouement gallois pour les costumes bretons et leur volonté de les inclure de façon spontanée à ce moment.

Néanmoins, Taldir note quelques petits désaccords entre Bretons et Gallois, au sujet de la pratique religieuse et de l'affirmation culturelle : à la fin du même article, reprenant ce qu'avait publié le journal gallois *Torch*, il critique la bigoterie des Gallois. *Torch* est une « revue de chrétienté agressive », qui note qu'en Bretagne il y a des pièces de théâtres le dimanche après-midi, dans les villages, alors que la population devrait se réunir en famille pour lire des passages de la Bible et y réfléchir. Taldir aurait pu se divertir de telles « aménités » mais il n'a pas apprécié que ce même journal critique un barde, Idriswyn, qui avait soutenu que les impressions de voyages de Taldir étaient exactes et faisaient déjà autorité, même en Galles : il n'y a pas meilleur serviteur que soi-même, l'auteur de l'article affirmant que ce qu'il a déjà écrit sur le sujet était reconnu en Galles, discuté par les uns, soutenu par d'autres. Idriswyn avait aussi critiqué la médiocrité d'un sujet de

---

<sup>934</sup> Jaffrennou Taldir, « Impressions du pays de Galles », *L'indépendance bretonne*, 1899. Les informations de ce paragraphe sont tirées de cet article. Fonds Yves Berthou, CRBC, YBE 3, I 14. Coupures de presse collées sur cahiers.

concours de l'Eisteddod, qui s'apparentait à un « sermon chrétien ». Taldir regrette donc, en fin d'article, les critiques mal venues « surtout quand il s'agit d'attaquer de braves Celtes qui ne demandent qu'à unir leurs forces pour défendre leurs Traditions et leurs Droits, et qui ne sont nullement désireux de s'égarer en des questions bibliques »<sup>935</sup>.

Les rituels initiatiques, héritage lointain de la franc-maçonnerie dont était issue Iolo Morganwg et avant lui le *Druid Order*, ne semblent pas encore préoccuper Taldir<sup>936</sup>. L'initiation qu'il a reçue a fait de lui un barde, et seul cela compte. Son catholicisme compte aussi, face à un protestantisme gallois qu'il considère comme trop dirigiste, trop dogmatique, et allant à l'encontre d'un développement culturel tel qu'il le conçoit. Cela illustre parfaitement les incompréhensions qui animeront les liens entre la Gorsedd de Bretagne et celle de Galles, essentiellement la question du christianisme et de son usage au sein des groupes bardiques et druidiques. Encore aujourd'hui, la Gorsedd de Galles, très ancrée dans le protestantisme, ne comprend pas la volonté paganisante de la Gorsedd de Bretagne, ni son aspect laïc<sup>937</sup>.

Le séjour de la délégation bretonne encourage ces militants à redoubler d'efforts pour faire reconnaître leur culture et leur langue en Bretagne : ils ont été reçus à Cardiff non comme Français, mais comme Bretons. Cette reconnaissance par les représentants des autres nations celtes les pousse à aller de l'avant. François Jaffrennou revient au pays transformé en Taldir. Le jeune militant en formation qu'il était va devenir un important acteur du mouvement culturel breton qui se met en place. Déjà très communicatif à travers les articles qu'il rédigeait pour la presse, ses compétences linguistiques, le réseau qu'il s'est créé, sa motivation, vont faire de lui une personne indispensable dans la suite du développement du mouvement bardo-druidique.

---

<sup>935</sup> *Ibid.*

<sup>936</sup> Au cours de sa carrière d'écrivain et de journaliste, Taldir Jaffrennou a critiqué la franc-maçonnerie et a diffusé des idées antisémites, notamment sous l'État Français, en tant que fervent défenseur de la Révolution Nationale du Maréchal Pétain.

<sup>937</sup> Entretien de nous-même avec Mererid Hopwood et l'Archi-Druide de Galles, juillet 2016, Eisteddfod d'Abergavenny.

### 3- L'URB et la scission entre Bretons et Parisiens

L'idée de créer une Gorsedd en Bretagne, même si elle est présente dans les esprits, n'a pas encore amené de discussions sérieuses entre les membres de la délégation de juillet et le reste de l'URB.

Les militants se retrouvent à Vannes, fin août 1899, pour le congrès du parti, organisé par Le Bras, Le Goffic et Durocher, avec l'aide du sénateur-maire de Vannes, M. Riou et du député De L'Estourbeillon. Une délégation galloise est attendue, en remerciement du passage des Bretons quelques jours avant, Outre-Manche. C'est lors de cette réunion que le fossé, dont semble-t-il, Taldir avait conscience depuis la création du parti, va profondément se creuser entre les Parisiens et les Bretons.

« *E Montroulez e voe taolet pled ne oa ket eur gwall doullad unvaniez etre ar « Barizianed » hag ar « Vrezonegerien ». Aes e oa gwelout e oa diou gostezenn o tiwana, hag e vije arne eur wech bennak... E Gwened, ar foz a zounaas c'hoaz etrezo* »<sup>938</sup> / « A Morlaix nous avons constaté qu'il n'y avait pas une grande profondeur dans l'unité entre les « Bretons » et les « Parisiens ». Il était aisé de constater que deux tendances poussaient, et qu'il y aurait de l'orage un de ces jours... A Vannes, le fossé s'élargit encore entre eux. »

Il critique le Cabaret Breton de Durocher, qui ne chante qu'en français, alors qu'eux, les « *brogarourien* / patriotes », souhaitent créer un organisme de chanteurs bretons : ce projet donnera rapidement naissance à Ti Kaniri Breiz. À Vannes, les Parisiens logent dans une grande auberge, alors que les Bretons se contentent d'une plus petite (Ti Dean), là où ils tiennent leurs réunions pendant le Congrès. Au fossé linguistique s'ajoute le fossé socio-culturel. De plus, le Bureau du Parti ne loge pas là où se déroulent les réunions. Le fossé est aussi institutionnel, au sein de ce groupe, tout jeune et pourtant en pleine crise. Rien n'est prêt pour accueillir les Gallois : le Bureau n'a rien organisé, rien réservé pour leur venue. Alors le « *Blokad brogarour* » (le « bloc patriote »), uni, va les chercher à la gare et leur accueil sera payé par Vallée, Jaffrennou et les autres du « bloc ». Nous retrouvons dans ces « patriotes », en plus des deux ci-nommés, Henri de la Guichardière / Telenn Aour, François Even (ou Fañch Ewen) / Karevro, Yves Le Moal / Dirnador, Gilles Corfec / Bruglann, Charles Rolland / Barz Gwerliskin<sup>939</sup>. Ils accueillent donc à la gare de

<sup>938</sup> Taldir, *Ur wech e oa...*, *op. cit.*, p. 131.

<sup>939</sup> Jean Le Fustec ne participe pas à ces festivités, contrairement à ce qui est mentionné dans plusieurs ouvrages. Taldir Jaffrennou ne l'aurait pas oublié dans sa liste. De plus, quand il raconte les événements importants de ce Congrès, il ne fait jamais mention de Le Fustec. Le rôle de ce dernier, certes important dans la mise en place de la Gorsedd bretonne, ne doit pas le faire placer d'office là où il n'était pas. Nous trouvons chez Le Stum P., dans son ouvrage sur le néo-druidisme, *Néo-druidisme en Bretagne – origine, naissance et développement, 1890 – 1914*,

Vannes Edward Thomas / Cochfarf, le porte-glaive de la Gorsedd (et juge de paix dans le civil), l'avocat Charles Morgan (qui est aussi membre du Conseil Municipal de Cardiff), Edward Williams (leader du groupe nationaliste au Conseil Municipal de Cardiff), Arthur Mee, journaliste au *Western Mail*, sa femme et une de ses amies, un harpiste et sa fille, et enfin le peintre John Edwards. La délégation galloise est logée dans le grand hôtel, où se trouvent les membres du bureau de l'URB, et plusieurs membres du « bloc patriote » (Vallée, Ewen, Jaffrennou) les y accompagnent, même si cela leur coûte cher<sup>940</sup>.

A Cabaret Breton, le harpiste gallois joue tous les soirs (dans un compte-rendu en anglais, il est indiqué qu'il y a de la musique et des animations pendant cinq soirs), et sur la même scène viennent chanter « ...*the young daughters of the most distinguished families in the country* ... »<sup>941</sup>, selon un compte-rendu de la presse anglaise : les jeunes filles des familles les plus distinguées de Bretagne se seraient donc succédées sur scène au fil des cinq soirées du congrès, jusqu'à en faire oublier les chanteurs de Ti Kaniri Breiz, absents de l'article anglais. Durocher est un grand animateur, un blagueur, ses chansons sont drôles selon Taldir, mais d'un esprit parisien, d'un « esprit d'escalier »<sup>942</sup>. Et c'est cela qui agace Taldir au plus haut point :

« *N'eo ket evit klevout eur seurt amoedach, 'vel ma lavar Gwenediz, e oamp en em savet e Breiz da gas da benn silvidigez ar Vro. Mar boa tud ha n'o doa ket komprenet, o chaseal kuit a oa da ober. Ma'z agent da furlukina e goueliou harlink-reor, netra da lavarout. Pep las d'e blas. Met ganimp-ni, netra da ober* »<sup>943</sup>. / « Ce n'était pas pour entendre ce genre de *amoedach* (sottises), comme disent les Vannetais, que nous nous levions en Bretagne, mais pour le salut du pays. S'il y avait des gens qui ne comprenaient pas, il fallait les chasser tout de suite. S'ils voulaient faire les clowns dans les fêtes *harlink-reor* (« chatouille-cul »), rien à dire. Chacun à sa place. Mais avec nous, [ils n'avaient] rien à faire ».

Anatole Le Bras, d'accord avec les Bretons, est en situation délicate : ses amis, son réseau, est plutôt du côté « gaulois » (« *C'hallaoued* »). C'est pourquoi il donne sa démission face à ce dilemme, tout autant que par manque de temps à accorder à sa responsabilité. Un nouveau bureau

---

Rennes, éd. Ouest-France, [1<sup>ère</sup> éd. 1997] 2018, p.47, que Le Fustec était avec Jaffrennou, Corfec et Le Moal, lorsque eut lieu l'union des deux parties du glaive. Il ne cite aucune source.

<sup>940</sup> P. Le Stum indique qu'un Écossais de passage à Vannes s'est joint à la petite communauté, pour donner un caractère plus international au Congrès, mais sans citer sa source. Il indique encore que plusieurs des bardes sacrés à Cardiff ont été mis de côté, « désignés par Jaffrennou comme de simples membres honoraires ». Il ne cite pas non plus sa source. Le Stum P., *op. cit.*, pp.47 et 48. Ces bardes honoraires, rappelons-le, ne parlent pas breton et sont essentiellement du groupe des Parisiens.

<sup>941</sup> Manuscrit d'un compte-rendu, auteur inconnu : « *The young daughters of the most distinguished families in the country chanted in chorus the Breton melodies during five evenings* ». Fonds Yves Berthou, CRBC, YBE 2 C503. Ce compte-rendu manuscrit, intitulé « *Translation* » est destiné aux Gallois et est très flatteur à leur égard ; il présente une image parfaite et idyllique de l'éveil culturel breton naissant.

<sup>942</sup> Taldir, *Ur wech e oa...*, *op. cit.*, p. 132 « ...*spered ar skalier, spered Pariziad* ».

<sup>943</sup> *Ibid.* pp. 132 et 133.

doit être élu. Durocher propose de créer une députation parisienne et une députation bretonne, au sein du parti, et il serait le président de tous. Mais les Bretons ne veulent pas de lui dans ce rôle, et c'est De Kerviler qui l'emporte, le Marquis de L'Estourbeillon devenant secrétaire général. Pour fêter cela, les Bretons vont écouter le récital de Botrel, qu'il a mis en place, pour la durée du Congrès, par rancœur envers Durocher qui ne l'avait pas invité à chanter à son Cabaret Breton. En conséquence de son élection, et parce qu'il en a les moyens, le Marquis paie la note des Gallois au grand hôtel.

La rupture est consommée entre les Bretons et les Parisiens. Néanmoins, ceux-ci sont encore membres du parti. Taldir écrit que les Bretons doivent garder un bon contact avec les Gallois, qu'il faut aussi leur cacher les soucis internes à l'URB, jusqu'à ce qu'ils puissent voler de leurs propres ailes, sans le secours des « *kac'herien-en-o-bragou* » / « chieurs dans leur pantalon » de Paris. De La Guichardière, lui, met en avant une ambiance étrange, où « la vérité et le mensonge se côtoyèrent pendant huit jours<sup>944</sup> », où lui et Taldir (peut-être quelques autres, mais il ne le mentionne pas) ont subi « un torrent d'inepties<sup>945</sup> ». C'est vraiment à ce congrès que les deux jeunes hommes firent « nécessairement connaissance » et se jurèrent, « devant les ancêtres, une forte et celtique amitié »<sup>946</sup>.

Le premier dimanche de septembre, l'URB a invité la troupe de Ploujean a joué leur pièce *Santez Trifina hag ar Roue Arzur : mister e pemp arvest*<sup>947</sup> / *Sainte Trifine et le Roi Arthur : mystère en cinq actes*. D'un ancien mystère, Gwennou en avait fait tout autre chose, selon les dires de Le Goffic :

« Si je ne me trompe, le comité d'Union Régionaliste avait prié Gwennou de ravauder un ancien mystère du même nom, de qui la langue laissait fort à désirer. Gwennou se mit au travail ; mais la besogne s'accommodait mal avec ses goûts. C'est un esprit fort alerte et tout primesautier. On lui avait donné un mois pour son ravaudage : il nous revint au bout du mois avec une œuvre de 7.000 vers, tout entière de sa façon et où il n'y avait plus rien de l'ancien mystère. »<sup>948</sup>

C'est lors d'un entracte que le « bloc patriote » monte sur scène pour pratiquer le rituel d'union

---

<sup>944</sup> De La Guichardière, *op. cit.*, p. 10.

<sup>945</sup> *Ibid.*

<sup>946</sup> *Ibid.*

<sup>947</sup> Fonds Yves Berthou, CRBC, YBE2 C503. Dans le compte-rendu susnommé, l'auteur écrit que « *The mystery of St Triphine and of King Arthur* » a été joué par quelques « *popular actors, came from Cornouaille, the most celtic part of the country* ». Ploujean n'est pourtant pas en Cornouaille, mais à la limite du Léon et du Trégor. Nous avons déjà mentionné le portrait idéal proposé dans les quelques pages du compte-rendu. Si idéal qu'il donne de fausses informations au destinataire (inconnu) : mais la mise en avant de la Cornouaille s'accapare les acteurs de la troupe de Ploujean et étant considéré comme la partie la plus celtique du pays, peut laisser supposer que son auteur est Cornouaillais.

<sup>948</sup> Le Goffic Charles, *L'âme bretonne*, Paris, Honoré Champion éditeur, 1902, pp. 16 et 17.

des deux parties du glaive. F. Vallée (en costume *glazik*), porteur de la moitié bretonne, soutenu par le « bloc » qui s'est placé derrière lui (Taldir, Corfec, Le Fustec, Yves Le Moal ...), est rejoint par le barde Cochfarf et du trio formé de Charles Morgan, Edward Williams et John Edwards, portant la deuxième moitié du glaive. À la réunion des deux moitiés, cris et applaudissements dans la salle. Ainsi furent posées les bases de la « *Skol Veur Barzed Breiz Vihan* » / « l'Université des Bardes de Petite Bretagne ». Cette réunion des deux moitiés du glaive est l'acte de naissance de la Gorsedd de Bretagne, même si son officialisation ne se fera que l'année suivante.

Pour le groupe de militants bretons, l'année 1899 est une pièce de théâtre à elle seule. D'ailleurs, c'est bien sur une scène de théâtre que se joue l'acte final. Les conflits internes, les motivations des uns et des autres, font de cette création une tragédie grecque ou un vaudeville, selon le regard porté sur le sujet. Mais « théâtral » est le bon qualificatif : l'Eisteddfod est une mise en scène, la vie quotidienne des Gallois est regardée comme un spectacle par Jaffrennou. Lui-même joue un rôle en costume *glazik*. Son *Emsao*<sup>949</sup> ne serait qu'une pièce où s'articulent plusieurs jeux ? Celui des patriotes bretons face aux Parisiens. Celui des Gallois nourrissant les fantasmes culturels et politiques des Bretons. Cette « *Skol Veur Barzed Breiz Vihan* » est-elle un nouveau spectacle offert (ou imposé) aux érudits et littéraires bretons, aux membres de l'URB ? L'enthousiasme est fort chez ces Pères Fondateurs. Mais il faut encore légitimer cette création et lui trouver une place dans le paysage culturel et politique breton qui se met en place. Cela se fera rapidement.

À la suite du Congrès, les Gallois sont invités par André Degoul / René Saïb, directeur du *Clocher Breton*, à Lorient. Vallée et Jaffrennou escortent donc les membres de la Gorsedd de Galles (Cochfarf et Pwyntil Meirion le peintre) chez les Degoul, puis de là à Rosporden puis Nizon, où ils leur font visiter le manoir de La Villemarqué<sup>950</sup>. Enfin, direction Carhaix où le quatuor se sépare, Vallée invitant Cochfarf chez lui pour quelques jours, et Jaffrennou faisant de même avec son ami John, à Carnoët<sup>951</sup>.

### ***Breuriez ar Studierien Vreton***

Après un été bien rempli, Jaffrennou reprend le chemin de l'université pour faire son Droit à Rennes. N'ayant aucune connaissance parmi les étudiants, il passe du temps à écrire des poèmes, des chants, et propose au *Patriote Breton*, un journal hebdomadaire catholique, d'écrire des articles

---

<sup>949</sup> C'est Jaffrennou qui qualifie ainsi le mouvement politique et culturel breton naissant. L'écriture évoluera en « Emsav ».

<sup>950</sup> Taldir, *Ur wech e oa...*, *op. cit.*, p. 135.

<sup>951</sup> *Ibid.*

sur la Bretagne et le pays de Galles. Pendant trois mois, l'étudiant écrit pour le journal, qui ne survit pas à la mort de son directeur, M. Orhant, au tout début de l'année 1900. Les lecteurs ont eu le temps de retenir le nom de Taldir et il lui est proposé de faire une conférence en breton, place des Lys, au Patronage militaire, pour les Bas-Bretons en service militaire. Au fil des semaines, Taldir se fait des amis et c'est l'un d'eux, Jean Le Menn, qui a l'idée de créer une Fédération des Étudiants Bretons, comme il en existe déjà une à Lille. Émile Enaud est le troisième étudiant impliqué dans les prémices de cette aventure. En décembre 1899, à travers les internats, ils vont de chambre en chambre à la recherche d'étudiants intéressés. Très vite, plusieurs les rejoignent dans ce projet, et dont un certain nombre déjà impliqués dans le théâtre en breton et l'URB<sup>952</sup> : Jean-Louis Vourc'h (médecine), Édouard Coven (agriculture), Léon Le Berre (droit), Alfred Aubry (pharmacie), Olivier Sagory (médecine), Théodore Le Gall (droit), Emmanuel Le Giemble (droit), Troalen (droit), Olivier Guyon (droit), Nouel de Kerangué (droit), Pierre Savouré (médecine), Mocuda (droit), Pierre Symoneaux (droit), Édouard Beaufiles (droit), Georges Broustail (médecine).

Le Menn et Jaffrennou font paraître une annonce au sujet de cette association en création, dans le tout nouveau journal *Ouest-Éclair*, tenu par Emmanuel Desgrées du Loû, plutôt catholique républicain. C'est à Châteaugiron, dans une auberge, qu'a lieu la première réunion du groupe, qui s'est étoffé, au point d'atteindre trente-six membres. Jaffrennou est élu président et le bureau est composé de Vourc'h, Derrien, Le Menn, Coven, Le Gall. Officialisée le 29 avril 1900, cette association permet à Jaffrennou d'étendre son réseau, en Bretagne cette fois : de la noblesse bretonne (Nouel De Kerangué) à un fils de marchand de bois (Léon Le Berre – qui écrit dans la presse, lui aussi, notamment dans l'*Hermine*, sous le nom de plume d'Armel d'Ergué), en passant par celui d'un patron d'usines de sardines (Dorig Le Gall) ou un rentier (Jean Le Menn).

La *Breuriez ar Studierien Vreton* / Fraternité des Étudiants Bretons a plusieurs objectifs : s'entraîner à parler breton, s'habiller en costumes traditionnels, aider les personnes qui œuvrent pour le théâtre et le chant en breton. En somme, « cultiver la littérature et la langue de Bretagne<sup>953</sup> ». La fédération obtient aussi le droit d'écrire dans l'*Ouest-Éclair* deux colonnes en breton chaque lundi, du début 1900 à 1902.

De plus, la Fraternité reçoit la visite de Fournier d'Albe, en mai 1900, lorsque celui-ci vient proposer aux militants bretons de participer au Congrès de Dublin. Surtout, les étudiants participent à la diffusion de chants et de pièces de théâtre, ce à quoi Botrel est sensible. Ce dernier vient donc

---

<sup>952</sup> *Ibid.* pp 140 et 141.

<sup>953</sup> Jaffrennou Taldir, *La genèse d'un mouvement (Ganedigezh eun emzao) : articles, doctrines et discours, 1898-1911*, Librairie du peuple, Carhaix, 1912, p.73.



avec sa femme à Rennes, en mai 1900 lui aussi, et partage les bénéfices de leur spectacle entre un organisme catholique et la Fraternité<sup>954</sup>. Il leur propose aussi de jouer une pièce en trois actes, *La Voix du lit clos*. Plus d'une vingtaine de membres de la Fraternité montent donc sur scène, et la joue au printemps 1901, à plusieurs reprises.

## L'exposition universelle de Paris

Les liens interceltiques construits par les bardes bretons et leurs homologues gallois ne sont pas que d'autres littéraires et purement culturels. Il s'agit aussi de s'entraider quand cela est possible, surtout si cela permet la diffusion des cultures du pays de Galles et de Bretagne.

Une lettre de Paul Barbier à Le Fustec, datée du 19 octobre 1900, mentionne que « tous nos Gallois parlent de vous en d'admirables expressions de gratitude de ce que vous avez fait pour eux »<sup>955</sup>. Le Fustec, vivant à Paris, a en effet permis au *Welsh Choir* (Choeur gallois) de se produire à l'exposition universelle de Paris, en juin 1900, s'appuyant sur son réseau pour les faire venir. Ce sont donc deux-cent cinquante Gallois qui sont venus chanter à Paris, grâce à lui. Le Fustec n'est pas le seul à l'honneur de cette exposition : Félix Ollivier (1863 - 1947), architecte guingampais, a érigé un « village breton » côtoyant ceux d'autres régions de France. Au sein de ce village-vitrine, à *L'hostellerie de la Reine Anne*, se tient un cabaret breton. S'y produisent des chanteurs, des conteurs, des conférenciers : Léon Durocher, Pierre Laurent, Yves Berthou, Charles Le Goffic, Jos Parker, et quelques autres encore. Même si la majorité des interventions se fait en français, ce que déplorent plusieurs intervenants, le succès est au rendez-vous. Il faut dire que le spectacle du Cabaret est rodé, puisque imaginé et mis en place pour la première fois par Durocher à Brest en 1900, à la demande du directeur du Grand Théâtre qui l'avait chargé d'organiser trois soirées « avec un caractère moral et breton » mais néanmoins du type qui se faisait à Montmartre en ces années<sup>956</sup>. L'idée date de 1898, mais il fallut à Durocher le temps d'organiser un tel spectacle avec différents types d'intervenants. Durocher, même s'il prit à la légère son passage à l'Eisteddfod de Cardiff, n'en est pas moins un incontournable des nuits montmartroises : de Paris à Brest, sa renommée de chansonnier et de producteur de spectacle est grande. C'est encore lui qui fait partie du jury de l'espace breton de l'exposition, qui décide donc avec quelques autres de ce qui va s'y trouver, de ce qui va s'y passer. S'y taillant une part belle avec son Hostellerie et son spectacle de cabaret, il a la possibilité de mettre en avant ses compétences et son réseau. Le Cabaret ouvre le 26 avril, mais

<sup>954</sup> Taldir, *Ur wech e oa...*, op. cit., p. 145.

<sup>955</sup> Fonds Yves Berthou, CRBC, YBE 2 C 503.

<sup>956</sup> *La dépêche de Brest*, 6 avril 1900.

Taldir, ainsi que Lajat, n'y passeront qu'en juin, et encore, pas sur scène. Taldir préfère déambuler dans les allées de l'Exposition ou dans Paris, vêtu de son costume à la mode de Scaër : c'est, pour lui, la meilleure des propagandes, tant que cela se fait dans ce qu'il considère être le respect des traditions<sup>957</sup>. Ce Cabaret est aussi l'occasion de réunir les Bretons de Bretagne et ceux de Paris qui ont œuvré à cet événement : tous sont responsables du renouveau culturel mené par l'URB et l'Association des Étudiants Bretons.

#### 4- La Gorsedd : une création du *blokad* breton

Taldir est invité à l'Eisteddfod de Liverpool, se déroulant en août 1900, mais ne peut s'y rendre faute de moyens. Il se concentre alors sur la demande que lui a faite Le Fustec, à savoir l'aider à organiser le Congrès de l'URB, prévu à Guingamp le 20 septembre<sup>958</sup>. Le projet a été discuté en amont, puisque dans une lettre d'Yves Le Moal à Le Fustec<sup>959</sup>, il est mentionné qu'« il a été fondé à St-Brieuc, sur l'initiative de M. Vallée, un comité local qui pour le moment, s'occupe de l'organisation des fêtes de l'UR à Guingamp<sup>960</sup> ».

Puis, en juin, lors de rencontres chez Le Fustec ou Berthou, à Paris donc, l'organisation se met en place, reprenant le flambeau transmis à l'Eisteddfod de Cardiff, mais aussi tentant de prendre de court les projets des Parisiens. Le Fustec et Berthou, bien que vivant à Paris, ne font pas partie du groupe des « Parisiens » mais du « *blokad* » des Bretons, ce qui montre que la scission n'est pas de nature géographique. Taldir, comme Lajat, est présent à ces réunions. Il n'avait encore jamais rencontré Berthou, et c'est le début d'une relation irrégulière et inégale entre les deux hommes. Berthou et Le Fustec se connaissent depuis peu, 1898 / 1899. Ils se sont rencontrés à un banquet donné en l'honneur de la parution d'un ouvrage de Durocher, *Chansons de là-haut et de là-bas*. Le Fustec s'était assis à côté de Berthou et ils font connaissance. L'impression est grande sur Berthou, puisqu'il décrit Le Fustec comme « un homme à l'allure aisée, à la fois éminemment sympathique, où l'intelligence rayonnait [...], l'homme en qui s'incarnait le plus pur esprit celtique, l'homme à la

---

<sup>957</sup> Dans une lettre à Yves Berthou, datée du 8 janvier 1900, il critique la panoplie de Théodore Botrel : sa « ceinture est en carton au lieu de cuir et ses pantalons de soie au lieu de toile », YBE, CRBC.

<sup>958</sup> Taldir, *Eur wech e oa...*, *op. cit.*, p. 157.

<sup>959</sup> Fonds Yves Berthou, CRBC, YBE 2 C555. Lettre d'Yves Le Moal à Le Fustec, datée du 8 mai 1900. Nous supposons que le destinataire est Le Fustec, puisque Le Moal demande des renseignements sur les fonds que l'URB peut avancer pour l'organisation des fêtes de Guingamp, et que Berthou n'avait pas pris part à la fondation du parti, n'était pas membre du bureau, contrairement à Le Fustec.

<sup>960</sup> *Ibid.*

seconde vue qui renouait les liens fraternels entre les Celtes épars<sup>961</sup> ». La relation qu'ils nouent est forte et donne lieu à des travaux sur les Triades bardiques et le *Barddas*, entre autres. Berthou écrit au sujet de leur relation : « Il serait plus exact de dire que nous refimes connaissance, car il nous sembla dès lors, et il nous sembla toujours depuis lors, que nous nous connaissions depuis que le monde est monde. Où donc nous étions-nous rencontrés, précédemment dans le temps ou dans l'espace ?<sup>962</sup> » Berthou écrit cela des années plus tard, et ses mots sont empreints de mystères et reflètent les paroles d'un disciple parlant de son maître : c'est ainsi que nous pouvons concevoir leur relation, à travers la lecture de *Lemenik, skouer ar varzed*, que Berthou publie en 1914. Nous y lisons les influences que Le Fustec a transmises à Berthou. Ce dernier laisse entendre que l'âme va d'incarnation en incarnation, et que des âmes peuvent se rencontrer dans plusieurs vies, s'entraider à avancer vers le *Gwennved*, ce « monde blanc », au centre des cercles concentriques développés par Iolo Morganwg, où réside Dieu (ou le principe divin).

Au Congrès de Guingamp, qui débute le samedi 31 août, la rupture entre les Bretons et les Parisiens va s'afficher au travers d'une réunion distincte du « *blokad* » dans une petite auberge. Les Parisiens, Durocher et ses « *soniou divalo Montmartre*<sup>963</sup> » / « *horribles chants de Montmartre* » en tête, agacent de plus en plus Taldir, peut-être rancunier des festivités parisiennes de l'Exposition universelle et du Pardon de la Duchesse Anne. Il préfère mettre en avant la *Buhez Sant-Gwenole*, pièce nouvellement créée et qui se joue sur la place Saint-Sauveur, le premier dimanche de septembre. Taldir voulait que le Congrès soit l'équivalent d'une Eisteddfod galloise. Il l'écrivait à Berthou en février 1900 : « Notre Eisteddfod », en parlant du Congrès à venir<sup>964</sup>. Ainsi, les « *singeries / marmouzerez* »<sup>965</sup> de Durocher et son Cabaret Breton sont loin du projet d'affirmation culturelle qu'il a en tête, suivant l'exemple gallois : valoriser le patrimoine oral breton et les personnes le faisant encore vivre. C'est pour cela que Even parcourait la campagne pour enregistrer sur phonogramme des chants traditionnels<sup>966</sup>, que Lajat, Le Berre, Guyon et Jaffrennou parcourent la campagne entre Châteaulin et Scaër en chantant dans les auberges et distribuant des journaux et livres en breton<sup>967</sup>. C'est dans la même optique que furent créées des troupes de théâtre, comme

<sup>961</sup> Berthou Yves, « Carnet d'un exilé », *Ar Bobl*, 1<sup>er</sup> mars 1913.

<sup>962</sup> *Ibid.*

<sup>963</sup> Taldir, , *op. cit.*, p. 158.

<sup>964</sup> Fonds, Yves Berthou, CRBC, YBE, Lettre de Taldir à Berthou du 2 février 1900.

<sup>965</sup> Taldir, *Eur wech e oa...*, *op. cit.*, p. 158.

<sup>966</sup> À partir de 1901. Voir Lasbleiz Bernard, « Francis Even, pionnier des collectages sonores de chants populaires en basse-Bretagne », *Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest*, 2021/2, n° 128 – 2, pp. 177 à 199.

<sup>967</sup> Taldir, *Ur wech e oa...*, *op. cit.*, p. 159.

celle de Saint-Martin dirigée par Lajat, ou que *Ty Kaniri Breiz* (groupe de chanteurs créé par Berthou et Jaffrennou à la suite du congrès de Guingamp) intègre des chanteurs et chanteuses traditionnels telle Marc'harid Fulup (1837 - 1909)<sup>968</sup> et se produisent lors des fêtes organisées chaque année par l'URB, en partenariat avec la Gorsedd. Cette conteuse et chanteuse, auprès de qui Luzel et Le Bras ont collecté de nombreux chants, était représentative d'une campagne bretonnante où la tradition orale avait encore une grande place. Illettrée, Marguerite Le Philippe connaissait en effet plus de cent-cinquante chants et de nombreux contes. En 1898, l'URB fit élever un monument en son honneur à Pluzunet, sa commune d'origine. Il fut financé par Mme Mosher, Américaine mécène de l'URB et de la future Gorsedd<sup>969</sup>. Mme Mosher est aussi présente lors de ces fêtes de Guingamp, offrant 500 frs à partager entre les compositeurs de chants populaires vainqueurs du concours<sup>970</sup>.

Le lendemain, dimanche 1<sup>er</sup> septembre, le *blokad* se réunit à l'auberge de la Veuve Le Falc'her<sup>971</sup>, pour y constituer le premier Gorsedd. C'est aussi là que fut chanté pour la première fois le « *Bro Goz ma zadou* » : Taldir ayant remanié l'hymne gallois, il se fait une joie de le présenter aux bardes, pour rappeler les liens entre Bretagne et pays de Galles. Car pour lui, s'il doit y avoir un hymne national breton, ce doit être son « *Sao Breiz Izel* » (« Debout Basse-Bretagne »).

Une rapide sélection a été effectuée par Le Fustec, Berthou indiquant dans sa biographie qu'il « ne lui serait pas difficile de faire un choix entre eux [ceux qui ont été fait bardes d'honneurs à Cardiff], de prendre ceux qui ont un esprit celtique, et organiser les choses comme elles devaient l'être afin de créer une nouvelle Gorsedd spécifique en Basse-Bretagne »<sup>972</sup> / « ...ne vije ket ket diez d'ezan ober eun dibab etreze, kemer ar re o devoa eur spered keltiek, hag urza an traou evel ma vijet dleet evit sevel eur Gorsedd neve ha distag e Breiz-Izel ». Le Fustec fait donc le choix d'intégrer au projet « Gorsedd » uniquement les personnes ayant été faites bardes, c'est-à-dire les bretonnants, non pas ceux ayant été faits bardes d'honneur (car ne parlant pas une langue celtique).

---

<sup>968</sup> Marguerite Philippe (1837 - 1909) eut sa main droite en partie dévorée par un porc, pendant son enfance. Ainsi estropiée, elle ne put travailler de ses mains et dût trouver une autre source de revenus. Elle fit donc de nombreux pèlerinages par procuration, en Bretagne, pour lesquels elle était payée. Mais cette activité ne la sortit pas de la misère dans laquelle elle vécut jusqu'à son mariage en 1875. Elle fut donc une référente pour les collecteurs de son époque (pour Luzel à partir de 1867), puisque les nombreux chants et contes qu'elle connaissait, elle les avait appris au fil de ses pèlerinages dans toute la Bretagne : son répertoire était donc large. Elle est même élevée au rang de « voueuse » et de « druidesse » par Gwenc'hlan Le Scouëzec : *Les druides*, Brasparts, éd. Beltan, 2001, pp. 145 et 146. Voir Giraudon Daniel, « Fulup, Marc'harid (Marguerite Philippe) », *Celtic culture : an historical encyclopedia*, vol. I, ABC – Clio, 2006, pp. 773 et 774.

<sup>969</sup> Mme Mosher affirmait avoir des ancêtres écossais dans le clan Mc Kay. À Guingamp, elle offrit un prix de 500 frs à partager entre les gagnants du concours de chants.

<sup>970</sup> Taldir, *Ur wech e oa...*, op. cit., p. 159.

<sup>971</sup> Une plaque commémorative, posée en 1976, se trouve, à la suite d'une erreur, sur la maison d'à côté de celle qui servait d'auberge en 1900.

<sup>972</sup> Kaledvoulc'h, *Lemenik, skouer ar varzed*, op. cit., p. 115.

L'assemblée<sup>973</sup> élit le conseil composé de :

- Jean Le Fustec / barde Yann Ab Gwilherm, élu Grand Druide
- François Vallée / druide Ab Herve, adjoint
- François Jaffrennou / barde-héraut Taldir, secrétaire
- Alfred Lajat / porte-bannière Mab an Argoat
- François Even / porte-corne d'appel Karevro (s'il y a bien un porte-corne aux cérémonies de la Gorsedd de Galles, il s'agit d'une corne d'abondance, alors que chez les bardes bretons, il s'agit d'une corne de brume utilisée pour rassembler les membres lors des cérémonies, mais aussi pour lancer des appels dans les quatre directions cardinales en ouverture de la cérémonie publique annuelle).
- Charles Picquenard / porte-gui Barz Melen (1872 - 1940). Cette fonction de « porte-gui » est une création des bardes bretons - elle n'existe pas dans la Gorsedd de Galles : c'est pour eux le rappel de l'importance du gui pour les druides antiques, selon un choix de textes de références et d'interprétations de ceux-ci. Picquenard ne manquera pas de le rappeler, sous couvert de sa formule, concluant *Le néo-druidisme*, article qu'il publie en janvier 1909<sup>974</sup> :

« [...] nous avons étudié le cérémonial du néodruidisme et constaté que ses éléments dénotaient une ignorance à peu près complète des écrits des contemporains concernant le druidisme ancien, avec, à côté de cela, des invraisemblances, des anachronismes et des innovations qui nous témoignent de la non continuité des traditions entre le druidisme ancien et le néodruidisme. »<sup>975</sup>

---

<sup>973</sup> Il semble qu'un choix ait été effectué par Le Fustec, puisque dans *Lemenik, skouer ar varzed* (*op. cit.*), il est indiqué en page 115 par Yves Berthou / Kaledvoul'h, qu'il « ne lui serait pas difficile de faire un choix entre eux [ceux qui ont été fait bardes d'honneurs à Cardiff], de prendre ceux qui ont un esprit celtique, et organiser les choses comme elles devaient l'être afin de créer une nouvelle Gorsedd spécifique en Basse-Bretagne » / « ...ne vije ket ket diez d'ezan ober eun dibab etreze, kemer ar re o devoa eur spered keltiek, hag urza an traou evel ma vijet dleet evit sevel eur Gorsedd neve ha distag e Breiz-Izel ». Le Fustec fait donc le choix d'intégrer au projet « Goreded » uniquement les personnes ayant été faites bardes, c'est-à-dire les bretonnants, non pas ceux ayant été faits bardes d'honneur (car ne parlant pas une langue celtique).

<sup>974</sup> C. Picquenard publie, en 1909, ce qu'il souhaite être une exégèse des rituels de la Gorsedd, dans un article intitulé « Le néodruidisme » (*Revue de Bretagne et de Vendée*, 5<sup>e</sup> série, 8<sup>e</sup> année, T. XLI, janvier 1909, pp. 113 à 125 puis 196 à 215. L'article est publié peu de temps après sous la forme d'un fascicule de 33 pages (Paris, H. Champion / Nanterre, Le Dault / Vannes, Lafolye frères), L'auteur met en avant le fait que les textes de références des Gorseddau sont récents, que les symboles utilisés dans les cérémonies et le déroulement des cérémonies elles-mêmes n'avaient aucun rapport avec l'Antiquité Celtique, que l'épée d'Arthur apparaissant dans les cérémonies était un anachronisme, vu que les éventuels « Arthur » historiques ont vécu bien plus tard que l'époque de pleine puissance des druides antiques. Cela l'amène à valider l'usage du préfixe « néo- ». Picquenard joue les critiques au sein de la Gorsedd (peut être pour argumenter en faveur d'une indépendance du groupe breton envers les Gallois, trop attachés à ce que Picquenard considère comme des aberrations) mais est au moins conscient de l'aspect théâtral et nouveau de cette création.

<sup>975</sup> *Ibid.*, p. 215.

Les autres membres fondateurs sont :

- Yves Berthou / barde Alc'houeder Treger
- Gilles Corfec, Bruglann
- Nouël de Kerangué / Ab Erwann
- Léon Le Berre / Ab Alor
- Yves Le Moal / Dir-na-dor
- Maurice Nicolas / Mab ar Gwen
- Olivier Sagory / Olier Barr Avel (ovate, car médecin)
- Olivier Guyon
- Jos Parker
- Maurice Nicolas / Mab ar Gwen, qui ne prend part à l'association qu'en 1908, lorsqu'il est fait officiellement barde à la Gorsedd de Brest.

L'absence de Le Goffic, De L'Estourbeillon et Durocher, les trois autres présents à Cardiff, n'étonne pas. Ces trois acteurs du réveil breton prennent probablement leurs distances avec un groupe qui, s'il revendique une tradition celtique et souhaite œuvrer en faveur du breton et de la culture bretonne, n'a pas de position claire vis-à-vis de l'Église. Durocher souhaitait aussi vivre sa « bretonnitude » à sa façon, faite de gouaille théâtrale bien loin du théâtre soutenu par le *blokad* ou des chants de Botrel<sup>976</sup>.

Le Gorsedd est l'aboutissement d'années de réflexions, de mise en mouvements de réseaux, de liens entre les acteurs culturels gallois et bretons. La *Skol-Veur Barzed Breiz*, comme l'appelle Taldir, va vite devenir la *Gorsedd Barzed goriniz Breiz-Vihan*<sup>977</sup>, née de la rencontre de deux

---

<sup>976</sup> Un article de presse (fonds Berthou, YBE3 DP1, CRBC - sans plus de précision quant au dit journal) du 26 février 1900, se moque littéralement de Durocher et de son ami Grivart. L'auteur de l'article, anonyme, dans une rubrique appelée « Renaissance », reprend un article du *Vieux Corsaire* du 23 février, dans lequel il est fait mention de « Son Excellence le gouverneur général des îles de Sein et Ouessant, le barde Léon Durocher, et le Vénérable Archidruide de Sein et de la Cornouaille, M. René Grivart, viennent d'arriver de Paris. [...] Je savais que M. Léon Durocher était un aimable poète ; j'ignorais qu'il eût des titres aussi ronflants... ». Un autre article, collé sur la même feuille, toujours dans la rubrique « Renaissance », est signé du nom de « Pascal ». Nous pouvons concevoir que Jaffrennou ait mobilisé son réseau journalistique, proposant de faux articles à un journal et les reprenant dans un autre, dans le but de se moquer de Durocher, de le décrédibiliser aux yeux des lecteurs, de bardes et de membres de l'URB.

<sup>977</sup> C'est l'appellation qui se retrouve sur les en-têtes des courriers de la Gorsedd, notamment ceux de Berthou ou Le Fustec (par exemple, la lettre YBE 2 C310, fonds Yves Berthou, CRBC) : mais parfois cette mention est barrée. Ou alors le mot « Gorsedd » est rayé, remplacé par « Goursez », plus breton que gallois. Parfois, « *goriniz* » est remplacé par « *gourenez* », mais la devise « *ar gwir eneb ar bed* », elle, reste sous le nom du groupe, tout comme le tribann, au-dessus.

courants de pensée :

- celui, britannique, des Clubs intellectuels et de la Franc-maçonnerie, à l'origine de la Franc-maçonnerie spéculative et du *Druid Order*, dont un des membres, Iolo Morganwg, dissident, crée la Gorsedd de Galles dans une optique culturelle et nationaliste, mais se voulant tout de même progressiste.
- l'autre, issu de la gallomanie – celtomanie et des réseaux intellectuels qui en sont issus, en France et Bretagne. Cette branche revendique donc une tradition bretonne, locale, et une tradition celtique plus large, pan-celtique.

Les militants bretons cherchaient un moyen d'exprimer leurs revendications, dans cette société bretonne, mais plus largement française, voire européenne, dans ce nouveau paysage qui se dessinait sous leurs yeux et dans lequel ils souhaitaient voir vivre encore la Basse-Bretagne, à travers sa langue et sa culture : une agriculture en pleine évolution, tout autant qu'une industrie qui avait vu naître le monde ouvrier et de nouvelles revendications sociales, la scolarisation de masse en français de la III<sup>e</sup> République et le recul de la pratique du breton, et l'entrée petit à petit dans une crise religieuse menant à la séparation de l'Église et de l'État, instaurant la laïcité. La Gorsedd de Bretagne, concentrant les revendications et les espoirs de ces quelques militants, naît de l'exemple de celle de Galles, mais doit adapter les références prises outre-Manche au contexte politique, culturel et religieux breton. La scission avec les Parisiens tire là aussi une des ses origines, les visions de ces derniers n'étant pas adaptées au projet des bardes bretons.

Le premier écrit du barde-héraut est réservé à l'Archi-Druide de Galles, le prévenant de la création de la Gorsedd de Bretagne. La réponse ne tarde pas, sous la plume de Hwfa Môn, qui adresse ces quelques mots depuis Llangolen, datée du 26 septembre 1900 [Fig. 23] :

*« Le Gorsedd des bardes de l'île de Bretagne, au Gorsedd des bardes de la presqu'île de Bretagne.*

*Le Gorsedd des bardes de l'île de Bretagne déclare donner son patronage au Gorsedd des bardes de la presqu'île de Bretagne, à la condition que celui-ci obéisse à tous ses règlements.*

*Hwfa Môn, l'Archi-Druide*

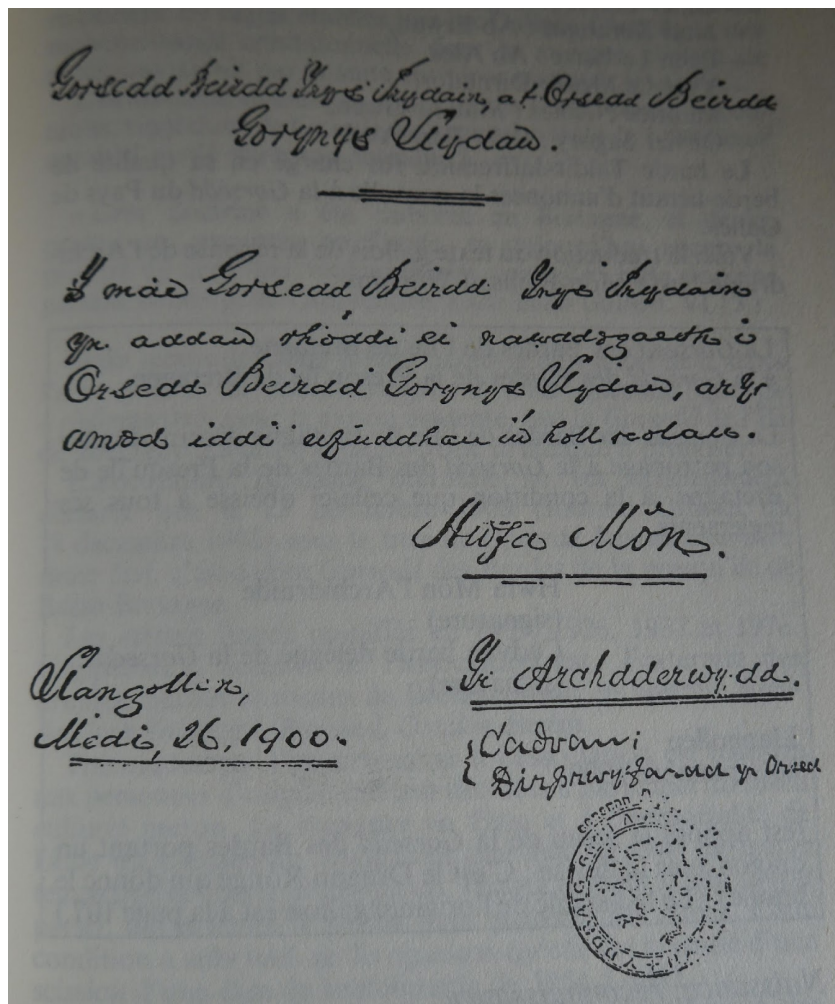
*Cadvan, barde délégué du Gorsedd. »*<sup>978</sup>

Le patronage gallois a son importance : au-delà de la symbolique de la réunion des deux parties

---

<sup>978</sup> Traduction du gallois par M. Raoult, *In Raoult M., Les druides, des sociétés initiatiques celtiques contemporaines*, Monaco, éd. Du Rocher, 1982. p. 100. Les Gallois eux-mêmes usent de l'appellation de Gorsedd de la presqu'île de Bretagne, fortifiant les Bretons dans leur démarche de se démarquer du territoire français en concevant la Bretagne presque séparée de celui-ci, se rapprochant de la Grande-Bretagne.

du glaive, faite à Cardiff et à Vannes en 1899, à quelques semaines d'intervalle, il y a par cette lettre une preuve de la légitimité de cette fondation (cette légitimité n'a rien de légale en France, elle n'est qu'interne au fonctionnement des Gorseddau et à leurs relations). Les bardes bretons se rattachent, par cette reconnaissance et cette filiation, à la tradition bardique du pays de Galles et rattachent leurs culture et tradition construites à la famille des cultures celtiques dont les Gallois sont le pivot. L'original de la lettre comporte le texte en gallois uniquement, ainsi que la signature de l'Archi-Druide et le sceau du dragon à la cire rouge. Précieux pour la Gorsedd, il est passé de Grand-Druide en Grand-Druide, ceux-ci n'étant que les gardiens, pour un temps, de ce genre de reliques. Depuis le décès de G. Le Scouëzec, V<sup>e</sup> Grand-Druide de la Gorsedd de Bretagne, ce papier est introuvable<sup>979</sup>.



[Fig. 23] Copie de la reconnaissance de la Gorsedd de Petite Bretagne par la Gorsedd de Bretagne, datée du 26 septembre 1900, et signée par l'Archi-Druide de Galles Hwfa Môn.

(Raoult M., *Les druides – les sociétés initiatiques celtiques contemporaines*, Monaco, éd. Du Rocher, 1992, p.107).

<sup>979</sup> Ce document n'est ni dans les archives du V<sup>e</sup> Grand Druide déposées par sa veuve au CRBC en 2008, ni dans ses autres archives privées, ni en possession de la Gorsedd. Comme il manque encore plusieurs cartons d'ouvrages « détournés » avant le déménagement de la bibliothèque de G. Le Scouëzec au CRBC, nous pouvons penser que ce papier se trouve dans un de ces cartons.



Le nom du groupe de bardes est significatif : si les Gallois sont sur l'île de Bretagne (ou en Grande-Bretagne / *Gorsedd Breiz-Veur*), les Bretons se doivent d'être sur une presqu'île de Petite Bretagne (*Gourenez Breiz-vihan*), afin de garder une particularité non pas géographique, mais symbolique. Géographiquement, la Bretagne n'est pas une presqu'île, mais la faire telle de façon conceptuelle, c'est se rapprocher du nom gallois et lui donner une spécificité par rapport à l'espace français : la Gorsedd devient un symbole de la différence culturelle et linguistique bretonne en France. Le régionalisme s'affirme ici, non pas l'indépendantisme ou l'autonomisme : la Bretagne armoricaine est une « presqu'île », attachée à la France, mais tournée vers cette mer celtique qui la relie aux autres nations celtes. Une idéologie que les bardes vont tenter de répandre dans la population par leurs tournées de chants, par leurs cérémonies, par l'URB.

De nombreuses questions animent les bardes bretons : quel est le sens de ce renouveau bardique et druidique ? Comment le définir ? Fait-on référence au paganisme ou doit-on l'inscrire dans un mouvement chrétien ? Peu d'entre eux sont capables de définir ce qu'était un druide ou un barde de l'Antiquité celtique et ce que sont ces mêmes fonctions qu'ils revendiquent avoir prises en ces années, si ce n'est l'idée qu'ils perpétuent une tradition qu'ils considèrent ancestrales d'une façon qu'ils imaginent avoir été celle des leurs homologues antiques. Ils perçoivent aussi leurs revendications actuelles comme légitimées par cette ancestralité et cette continuité que représente la Gorsedd de Galles, seul exemple, plus bardique que druidique, auquel ils doivent leur existence et leur reconnaissance. De plus, la Gorsedd-mère<sup>980</sup> n'a pas de doctrine à proposer, mais simplement un règlement à faire accepter par la Gorsedd-fille, dans la tradition des loges maçonniques. Les deux premiers Grands Druides, Jean le Fustec / Lemenig et Erwan Berthou / Kaledvoulc'h souhaitaient retrouver la trace du druidisme antique et prouver la continuité d'une filiation entre le druidisme antique et ce renouveau, chose que les Gallois n'ont pas cherché à faire, puisque ce sont les écrits de Iolo Morganwg et les généalogies de bardes tout autant que la tradition des Eisteddfodau qui leur servaient de références historiques.

A sa création, la Gorsedd déclare avoir pour objet l'étude, la conservation et le développement

---

<sup>980</sup> Nous trouvons en français « la » Gorsedd pour le groupe, l'organisme, et « le » Gorsedd pour parler d'une cérémonie. La confusion s'installe lorsqu' est utilisé le féminin « la » Gorsedd pour parler de la cérémonie et le masculin pour qualifier le groupe. En gallois, c'est « ar Orsedd », il y a donc mutation adoucissante comme en breton, « ar C'horsedd » pour l'organisme. Nous trouvons « ar Gorsedd » pour la cérémonie. Nous utilisons donc le féminin en français afin d'avoir une traduction correspondante pour le groupe, et le masculin pour une cérémonie, afin de bien différencier les deux. Dans l'appellation plus récente et bretonnisée de « *Goursez* », le féminin est conservé et les membres eux-mêmes disent « la Goursez », pour l'organisme et « le Goursez » pour la cérémonie. Il n'y a que pour le nom d'origine galloise qu'est conservé le masculin en français : dans son ouvrage *Mouvements et sectes néo-druidiques en Bretagne, 1935-1970* (Paris, éd. L'Harmattan, 2006), Cyril Le Tallec emploie le terme de « Gorsedd-père » (p.8) à propos de la Gorsedd de Galles.

des arts, de la littérature et des traditions celtiques (on retrouvera cette formule dans toutes les déclarations de changements de statuts en préfecture) : l'aspect artistique et culturel est prédominant. Il n'y a pas trace, dans les premières années du groupe bardique, d'une quelconque question religieuse, qui n'apparaîtra que plus tard, malgré la volonté des deux premiers Grands-Druides de chercher une voie spirituelle et une filiation avec l'ancienne religion celtique<sup>981</sup>. À côté de cette influence de la tradition néo-bardique galloise, la Gorsedd se réclame également de la tradition populaire bretonne qu'elle soit poétique, musicale ou littéraire. Mais au fil des années, Berthou, en digne successeur de son maître Le Fustec, essaie de donner du sens à ce « néo-bardisme », terme qu'il emploie dans un essai qu'il rédige en 1920<sup>982</sup> : un « coup d'œil rétrospectif » ouvre l'essai, sous forme d'historique depuis la conquête de la Gaule par Jules César, où Berthou s'efforce de trouver des liens entre le *Barddas* et les Triades d'un côté, et les témoignages des auteurs antiques de l'autre ; puis c'est à une « renaissance du bardisme » qu'il s'intéresse. Enfin, il écrit sur « la Gorsedd dans l'Antiquité », argumentant en faveur de trois Gorseddau en Grande-Bretagne « aux premiers siècles de notre ère et aux temps antérieurs »<sup>983</sup> : celui des bardes, celui des ovates et celui des druides. A ces influences, il appose celles qui lui viennent du milieu spirite parisien qu'il fréquente beaucoup et où il croise des théosophes, des membres de la *Golden Dawn* .

Par ailleurs, la relation de dépendance à la Gorsedd de Galles n'est pas toujours simple à gérer pour les Bretons : les invitations arrivent parfois tardivement, sans que la Gorsedd de l'île de Bretagne ne se soucie de ce qu'il se passe dans le cercle des bardes bretons d'Armorique. Le congrès de Guingamp à peine terminé, Le Fustec reçoit une lettre datée du 4 septembre lui demandant s'il accepte l'invitation à l'Eisteddfod de Liverpool qui s'ouvre le 18 septembre<sup>984</sup>. Le Grand-Druide ne peut s'y rendre, faute de moyens et de temps pour s'organiser. C'est pourtant lors de cette Eisteddfod que l'Archi-druide valide la création de la *Gorsedd barzed gourenez Breiz-vihan*.

---

<sup>981</sup> Le livre de Kaledvoulc'h, *Sous le chêne des druides*, paru en 1931, fait le point sur la métaphysique druidique, se basant essentiellement sur l'œuvre de Iolo Morganwg, mais en la faisant évoluer et en tentant de lui donner un caractère « breton ». La biographie de Le Fustec écrite par Berthou fait la part belle à une vie prédestinée, à des pouvoirs qu'aurait eu le premier Grand-Druide, d'une prophétie et d'une révélation qui feraient de lui le « libérateur des Bretons ».

<sup>982</sup> Fonds Yves Berthou, CRBC, YBE 6 M13, Berthou Yves, *Le néo-bardisme / Brouillon*. Le document est non daté, mais l'auteur indique en fin de texte qu'une délégation bretonne s'est rendue « aux fêtes bardiques qui viennent d'être célébrées à Barry, sud de Galles ». Une Eisteddfod s'est bien tenue là-bas en 1920.

<sup>983</sup> *Ibid.*

<sup>984</sup> Fonds Yves Berthou, CRBC, YBE2 C503, lettre du 4 septembre 1900, adressée à Le Fustec.

## 2- Le renouveau bardique breton : 1900 - 1914

### 1- *Ty Kaniri Breiz*, « la maison du Chant de Bretagne<sup>985</sup> »

Après le Congrès de l'URB s'étant tenu à Guingamp le 31 août 1900, les membres de la Gorsedd se rendent à différentes réunions ou congrès et l'idée leur vient de chanter et de distribuer des chants sur feuilles volantes. Par exemple, Lajat, Le Berre, Guyon et Jaffrennou s'en vont au Congrès de l'Association Bretonne, à Châteaulin et, en chemin, les « bardes ambulants<sup>986</sup> » distribuent des feuilles de chants en breton, chantant même dans les auberges où ils s'arrêtent (ils font le parcours à vélo). Puis, de Châteaulin, le quatuor repart vers Saint-Michel-en-Grève, pour le pardon du 29 septembre 1900.

L'abbé Durand, ami d'enfance de Berthou, officiant en la paroisse, a invité son ami à venir chanter au pardon. Berthou lui a promis de venir accompagné de quelques amis. C'est ainsi que les bardes se retrouvent au presbytère de la paroisse de St-Michel, où ils logent. Les quatre hommes déjà cités sont rejoints par Le Moal, Even, De Kerangué<sup>987</sup>, Nicolas<sup>988</sup>. Berthou raconte dans « Evan Jill », un article qu'il a écrit dans *Ar Bobl* du 4 juillet 1908, que les bardes, aidés par de nombreuses bolées de cidre fait avec des pommes du verger du presbytère, se mirent à chanter, très tard dans la nuit, après la procession au flambeau et le feu de la Saint-Michel. Il semble que les habitants furent réveillés, mais ravis de ce concert improvisé, qui ne dure finalement pas si longtemps, les chanteurs ayant prévu de se rendre à la messe le lendemain matin. Après celle-ci, les chanteurs montent sur la scène de la place du village, et se relaient jusqu'au soir. Berthou écrit que c'est dans la nuit qu'a été prise la décision de créer *Ty Kaniri Breiz*. Le nom est inspiré d'une chanson de Berthou, que le groupe chante sur l'air de *Les sabots de la duchesse Anne*. Ce chant est souvent repris par Durocher, qui s'en était donné à cœur-joie au Congrès de Guingamp. Le groupe de chanteurs, qui eux-mêmes composent la Gorsedd et sont membres actifs de l'URB, se veut un contrepoids au Cabaret Breton

---

<sup>985</sup> Ou « la maison des chanteurs de Bretagne ».

<sup>986</sup> Fonds Yves Berthou, CRBC, YBE 3 C 566, lettre d'Alfred Lajat à Jean Le Fustec, du 12 juin 1900, écrite à Morlaix. Formule reprise par Cadiou Georges, *EMSAV. Dictionnaire critique, historique et biographique. Le mouvement breton de A à Z du XIX<sup>e</sup> siècle à nos jours*, Spézet, Coop Breizh, 2013, p. 238 (« tournées de bardes ambulants »).

<sup>987</sup> De Kerangué traduit le nom du groupe par « Cabaret Breton » dans *Le terroir breton* du 1<sup>er</sup> janvier 1901. Nous supposons qu'il s'agit pour lui de faire passer ce groupe de chanteurs dont il fait partie pour le « vrai » cabaret breton, loin de celui de Durocher.

<sup>988</sup> Philippe Le Stum écrit que Even, Le Moal et De Kerangué rejoignent Berthou, Lajat et Jaffrennou le lendemain pour la session de chant, mais Jaffrennou écrit dans ses mémoires qu'ils sont déjà tous là le samedi soir.

de Durocher. C'est ce que laisse sous-entendre la présentation qu'en fait Taldir dans l'*Ouest-Éclair* :

« Le Ti Kaniri Breiz se propose de parcourir la vieille province pour donner des concerts dans les bourgades et les villes. C'est ainsi que nous arriverons à ranimer l'âme bretonne, à la rendre une et forte, à réaliser dans notre contrée une vie littéraire et intellectuelle propre, qui lui permette de se passer (et à son profit) des élucubrations indigestes des chansonniers du Moulin à galettes<sup>989</sup>. »

Berthou ajoute que le groupe a pour ambition « de mettre un peu de joie au cœur des Bretons en leur chantant la Bretagne, ses gloires, ses malheurs, ses espérances.<sup>990</sup> »

Voici donc les premières paroles entonnées par le groupe :

« *Ni 'zo deut da gana hirie* / Nous sommes venus chanter aujourd'hui  
*'vel en amzer goz...* / comme dans l'ancien temps...  
*Ni hon eus savet an ti-mañ* / Nous avons construit cette maison  
*E-kreiz an dachen.* / au milieu du terrain  
*N'eus moger 'bet en-dro d'ezañ* / il n'y a aucun mur autour de celle-ci  
*hag evit toenn* / et comme toit  
*n'eus 'met bolz sklerius an neñvou* / il n'y a que la voûte claire des cieux  
*pe ar gwez pe ar c'hoabrennou.* / ou les arbres ou les nuages  
*Deut e-leiz* / Venez nombreux  
*'barz an Ty Kaniri Breiz* » / dans la maison du chant de Bretagne ».<sup>991</sup>

Jaffrennou, Berthou, Yann Le Fustec, Yves Le Moal, Léon Le Berre, Charles Picquenard, Victor de Kerangué, Jos Parker, Maurice Nicolas, Olivier Sagory, Francis Even, François Vallée, Olivier Guion et Alfred Lajat : le groupe de chanteurs n'est pas fixe, mais varie au gré des disponibilités des uns et des autres, les « Apôtres de la rénovation bretonne »<sup>992</sup> étant parfois épaulés par d'autres artistes, comme Loeiz Herrieu (1879 - 1953, qui entre à la Gorsedd en 1902)<sup>993</sup> et Botrel, par exemple, ou même Charles Rolland (1862 - 1940)<sup>994</sup>, Marguerite Philippe, dite Marc'harid Fulup (1837 - 1909), Jeanne Neiss (Sijenna, 1883 - 1969)<sup>995</sup>, Hyacinthe Le Carguet (1847 - 1924, historien et poète, originaire de Pont-L'Abbé et vivant à Audierne) et son fils Jos (secrétaire du cercle de danse *Jabadao*), des chanteurs locaux comme l'abbé Marion à Saint-Michel (1900) et

<sup>989</sup> *Ouest-Éclair*, 8 octobre 1900.

<sup>990</sup> Alc'houeder Treger / Y. Berthou, « La fête de la Saint Yves », *L'indépendance bretonne*, 15 mai 1901.

<sup>991</sup>

<sup>992</sup> *Rapport lu au congrès de Pontivy*, par Monsieur Jehan de Guenyveau, secrétaire général de l'URB, 14 septembre 1922, Redon, imprimerie Bouteloup, p. 4.

<sup>993</sup> Louis Henrio, dit Loeiz Herrieu, 1879 - 1953. Voir les annexes biographiques.

<sup>994</sup> Charles Rolland, 1862 - 1940. Voir les annexes biographiques.

<sup>995</sup> Fonds Yves Berthou, CRBC, YBE, lettre de Le Berre à Berthou, Plouescat, datée du 6 septembre 1902.

Bastien Le Gac à Sainte-Anne-la-Palud (1902) où « plus de 600 individus se pressent sous une tente, plus heureux d'entendre la langue nationale » que le « malheureux sermon de Dubillard [l'évêque de Quimper] à la Grand-Messe en français »<sup>996</sup>. Mais le barde Abalor (Léon Le Berre), notant le succès des chanteurs face à l'évêque, mentionne tout de même au passage que la pluie a fait se réfugier les gens sous la tente<sup>997</sup>. Ce n'est donc pas seulement le sermon en français qui les rebutait et les a amenés à venir écouter les chanteurs de *Ty Kaniri Breiz*.

Les répercussions sont immédiates sur les arts musicaux bretons : Botrel s'en inspire directement en fondant son Théâtre Gallo-Breton et adapte en français de nombreux chants, les mettant en scène dans le cadre d'une veillée organisée en soutien à la Fédération des Étudiants Bretons, *La voix du lit-clos*, le 3 décembre 1900, à Rennes. Dans le Théâtre de Botrel se retrouvent les chanteurs de *Ti Kaniri Breiz*, selon les tournées et leurs disponibilités. Botrel et Taldir se rapprochent et ce dernier va devenir la référence des chants en breton dans le Théâtre. Le répertoire est donc variable et les pièces présentées aussi. *Fleur d'ajonc*<sup>998</sup>, par exemple, déjà présentée à Morlaix en 1900, apparaît au programme des soirées du Théâtre de juin et juillet 1901. Ce sont eux aussi qui vont s'occuper de l'animation musicale des congrès de l'URB jusqu'en 1910.

Dès ces débuts, et la suite le confirmera, le groupe de chanteurs joue le rôle d'une avant-garde de la Gorsedd : plus proches du peuple que ne le sont les bardes en saie, chantant des airs connus, le contact est plus facile. C'est aussi une antichambre de la Gorsedd, puisque par ce biais, Berthou espère recruter de nouveaux membres. Il lance un appel dans *L'Indépendance bretonne*, au printemps 1901<sup>999</sup>, afin de voir le groupe se gonfler de nouveaux membres, lors des fêtes de la Saint-Yves de Tréguier. Berthou propose aussi, « afin de donner plus d'éclat au côté profane du pardon, d'organiser des séances de plein air<sup>1000</sup> ». Berthou « compte [...] sur le concours des bardes présents », poètes et bardes de la foule souhaitant monter sur scène avec eux.

« Barde » est un terme que les membres de la Gorsedd utilisaient facilement pour qualifier aussi les non-membres qui officiaient comme chanteurs ou poètes populaires. Le terme est utilisé ici dans le sens d'issu du peuple, que Taldir voit comme héritiers d'un répertoire et d'une technique de composition qu'il considère comme « traditionnels »<sup>1001</sup>, même si ce terme se doublait de

---

<sup>996</sup> Le Stum P. (citant Léon le Berre / Abalor), *op. cit.*, p. 49.

<sup>997</sup> Fonds Yves Berthou, CRBC, YBE, lettre de Le Berre à Berthou, Plouescat, datée du 6 septembre 1902.

<sup>998</sup> Botrel Théodore, *Fleur d'ajonc*, Paris, Ondet, 1902.

<sup>999</sup> Alc'houeder Treger / Y. Berthou, « La fête de la Saint Yves », *L'indépendance bretonne*, 15 mai 1901.

<sup>1000</sup> *Ibid.*

<sup>1001</sup> L'exemple de Julien Godest est intéressant : récupéré par Taldir et Botrel, le barde populaire voit son œuvre accaparée par Taldir qui la remodèle pour les publier dans la revue de la Gorsedd, *An Oaled*, en 1929. Si Taldir est vu par Julian Godest comme un bienfaiteur, c'est parce qu'il l'encourage à écrire et diffuse ses écrits. Pour Taldir, il

qualificatifs divers comme « barde d'honneur » à celles et ceux ne parlant pas le breton, ou même ne correspondait pas aux Parisiens de l'URB, tel Durocher, qui pourtant était un chanteur populaire, dans le sens de connu, ayant du succès. Ainsi, le terme ne convient qu'à des Bretons bretonnants, ou tout autre pratiquant d'une langue celtique et se prêtant au jeu de la poésie et à celui du chant. Même parmi les bardes reconnus, bretonnants, mais ayant refusé de devenir membre de la Gorsedd, cela pouvait interpeller. Charles Gwennou (1851 - 1915), pourtant fait barde sous le pseudonyme de Tal-Houarn (« front de fer » - peut-être pour copier par facilité Taldir, « front d'acier », ou pour faire balance avec celui qui œuvra avec lui à la traduction de la pièce de théâtre *Santez Trifina hag ar Roue Arzur : mister e pemp arvest*) par exemple, se permit une lettre à Le Fustec<sup>1002</sup>, dans laquelle il accuse la Gorsedd d'avoir « [tué] dans l'œuf l'œuvre si péniblement entreprise, si laborieusement maintenue jusqu'à ce jour », à savoir la perpétuation d'une tradition de la poésie et du chant. Gwennou critique encore les « Bardes officiels » qui se permettent d'en qualifier d'autres de « poètes parias et anathèmes ». Eux qui, toujours selon le poète de Lézardrieux, auraient pu « grouper tous les bons vouloirs en un seul faisceau » et qu'il rend responsable de leur propre chute à venir, puisqu'il pense que « [leur] œuvre ne [leur] survivra pas ».

Le conflit qui larve ce mouvement, dès son origine, entre la faction parisienne et la faction bretonne, affecte *Ty Kaniri Breiz*. Une coupure de presse conservée par Berthou, reproduit une lettre qu'il a fait parvenir à un organe de presse inconnu, peut être *Le Pays breton*, puisqu'il s'agit d'une réponse au courrier d'un lecteur en date du 9 juillet 1910. Ce lecteur regrettait que l'aventure *Ty Kaniri Breiz* se fut terminée à la suite d'un désaccord entre le président de l'URB et le directeur de TKB. Berthou, en tant que directeur du TKB, précise qu'

« à l'une des séances publique du Congrès de l'URB à Châteauneuf-du-Faou [...], le directeur de l'URB aurait déclaré que « la subvention annuelle accordée autrefois à Ty Kaniri Breiz n'avait plus sa raison d'être, cette institution ne rendant plus les services qu'on en attendait[...] ». Voilà qui établit que le directeur de l'URB prit à lui seul la responsabilité d'une rupture. »<sup>1003</sup>

L'œuvre des bardes, à travers ces actions et ce réseau de chanteurs et d'artistes, par leur volonté

---

s'agit d'une prise de conscience que la production bardique orale populaire est riche, et peut être diffusée au-delà du cercle du barde, chanteur ou poète. Taldir se place donc en diffuseur de cette production bardique populaire, la filtrant Voir Blanchard N., « Julien Godest, paysan autobiographe sous l'aile de Taldir-Jaffrennou », *La Bretagne linguistique, op. cit.*

<sup>1002</sup> Fonds Yves Berthou, CRBC, YBE, lettre de C. Gwennou à J. Le Fustec, datée du 11 juin 1900. Charles Guennou, 1851 - 1915, ancien séminariste devenu employé des chemins de fer en région parisienne, a traduit plusieurs pièces de théâtres (comme *Le Mystère de Sainte Triphine* pour la troupe de Ploujean, avec Taldir - imprimée chez Hamon à Morlaix en 1899), et a écrit *Meurlarjez! : (abadenn spontuz eur mezhier hag he vab)* (paru à Saint-Brieuc, chez Saint Guillaume en 1896) ou le *Leor ar labourer* (traduction de l'œuvre de Joachim Guillom - paru à Brest chez Dumont en 1905). La totalité de son œuvre couvre plus de cent milles vers en breton.

<sup>1003</sup> Fonds Yves Berthou, CRBC, YBE. Coupure de presse non datée, à l'origine inconnue (peut-être du *Pays Breton* de la fin août ou du début septembre 1910, puisque le courrier de Berthou reproduit ici est datée du 5 septembre 1910).

de préserver et diffuser le breton, fait évoluer le rapport au chant, qui passe d'une pratique communautaire improvisée selon la période de l'année, les événements animant la communauté, les fêtes religieuses, pour en faire une pratique plus codifiée, régulée par des artistes diffusant de nombreux chants d'un coin à l'autre de la Bretagne, sur une scène, sur le modèle du cabaret ; chants parfois remaniés, où les paroles changent mais les airs sont conservés. Les bardes, Botrel en tête, n'hésitent pas à profiter de leur position référente en intégrant aux chants un discours moralisateur, contre l'émigration des Bretons vers Paris<sup>1004</sup>, ou encore anti-alcoolique : *Ar Pilhaouer* d'Yves Berthou (« *Foiei, foiei, foiei d'ar gwin ardent*<sup>1005</sup> »), *Yan-la-Goute* ou le *Diable en bouteille* de Botrel. Le thème est récurrent dans leurs œuvres (dans celle de Charles Rolland aussi) et fait partie des thèmes que l'URB impose dans ses concours, comme ce fut le cas de celui de 1901, par exemple, dont le lauréat fut Thierry Le Garrec.



[Fig.24] Bannière de *Ty Kaniri Breiz*, détail d'une photographie du Gorsedd de 1907. Collection Hamon, Guingamp. Musée de Bretagne, numéro d'inventaire 979.0065.60.

<sup>1004</sup> Par exemple « Bretonnes, restez chez vous ! », par Cadic François, *Chansons populaires de Bretagne : publiées dans la paroisse bretonne de Paris (1899 - 1929)*, Rennes, PUR / CRBC, Dastum, 2010, p. 61 et p. 133.

<sup>1005</sup> Fait souligné par Lasbleiz Bernard, « Ty Kaniri Breiz. Première association de chanteurs en langue bretonne », *Musique Bretonne*, n° 219, 2016, pp. 32 à 36. Nous trouvons dans l'autobiographie de Taldir (*Ur wech e oa... op. cit.*) en page 167, une mention de ces chansons. Concernant celle entonnée par Berthou, Taldir écrit « *Foei* » et non « *Foiei* », et complète ce vers par le second : « *Foei, foei, foei d'ar gwin-ardant / Pa'z eus jistr mad en hor bro...* » / « *Fi, fi, fi du vin ardent / Quand il y a du bon cidre dans notre pays...* ». Il ajoute que ce vin se boit dans des galopins, comme de l'eau, et que l'alcoolisation était énorme. Le chant semble expliquer que le cidre saoule moins, surtout s'il est du pays .

Le groupe de chanteurs se dote d'une bannière, portée lors des cérémonies [Fig.24]. Celle-ci est composée de deux parties : celle du haut comprend une harpe stylisée, avec le nom du groupe *Ty Kaniri Breiz*, et celle du bas comprend la devise de la Gorsedd (« *Ar gwir en eneb ar bed* ») sur la gauche et un champ d'hermines sur la droite. Le manque de documents d'archives ne permet malheureusement pas de rendre davantage compte des activités du groupe, jusqu'à la Première Guerre Mondiale<sup>1006</sup>.

## 2- Dublin, 1901 : Ab Gwilherm devient Lemenik

À la suite de leur réunion à Guingamp, lors du Congrès de l'URB du 31 août 1900, puis de la reconnaissance par les Gallois de la Gorsedd bretonne, les bardes bretons cherchent des références qui leur seront propres, mais cherchent aussi à s'organiser, ce qu'ils ont du mal à faire pour diverses raisons professionnelles, d'agendas personnels, ou de divergences d'idées. Le noyau dur des fondateurs ne varie presque pas pendant les quatorze premières années ; il se renforce juste de l'arrivée de personnalités telles que Charles-Armand Picquenard (1872 - 1940), médecin à Quimper, qui devient barde et porteur du gui.

Ce sont des années où François Jaffrennou est de tous les événements, de toutes les créations. Il participe aussi avec Alfred Lajat, son cousin par alliance<sup>1007</sup> nouvellement promu rédacteur en chef du journal *La Résistance*, à des campagnes de propagande auprès de la population rurale autour de Morlaix, Scaër, Quimper, Guingamp, Saint-Goazec, Carhaix, Coray. Il s'agit pour ces « bardes ambulants » de distribuer des tracts, des chansons sur feuilles volantes, des livres, et de convaincre les paysans de Basse-Bretagne des bienfaits du régionalisme et de concepts tels que l'affirmation de valeurs celtiques ou la fraternisation avec les autres nations celtes<sup>1008</sup>, de maintenir la foi et la langue bretonne. Il est fort intéressant que Jaffrennou écrive dans son « Rapport lu au Congrès de Guingamp », du 30 août 1900, que « nous sommes Bretons, et nous voulons que nos compatriotes le soient comme nous, car pour eux c'est un droit et pour nous, qui nous occupons des destinées de la race, c'est un devoir de les instruire et de les guider »<sup>1009</sup>. Fait missionnaire par lui-même, auto-satisfait du rôle dont il a revêtu le costume, il conçoit tout de même que beaucoup d'habitants

---

<sup>1006</sup> Lasbleiz B., *op. cit.*, p. 35.

<sup>1007</sup> Lajat a épousé la cousine de Jaffrennou, Marie-Angèle Jaffrennou, en 1901.

<sup>1008</sup> Fonds Yves Berthou, CRBC, YBE 3 C 566, lettre d'Alfred Lajat à Jean Le Fustec, du 12 juin 1900, écrite à Morlaix.

<sup>1009</sup> Jaffrennou François, « Rapport lu au Congrès de Guingamp, 30 août 1900 » cité dans *La Genèse d'un mouvement*, *op. cit.*, p. 73.



des campagnes bretonnes, même s'ils pratiquent le breton au quotidien, n'ont pas conscience d'être bretons comme lui.

Pourtant, d'autres bardes sillonnent la campagne, loin des idéaux du *blokad* : populaires, proches du peuple, comme Charles Rolland. À l'opposé de la Bretagne rêvée par les fondateurs de la Gorsedd bretonne, ce dernier diffuse un anticléricalisme et un socialisme qui parlent aux gens, qui correspondent à une réalité sociale et politique naissante en Bretagne. Malgré cette divergence d'opinion, Rolland est parfois intégré au *Ty Kaniri Breiz*. Le *blokad* (d'un niveau socioculturel plus élevé et catholique) essaie de les canaliser, de les intégrer au fur et à mesure au groupe de chanteurs ou à la Gorsedd, tentant de contrôler la diffusion de leurs idéaux sur la Bretagne, comme l'illustre l'article paru dans *Ar Bobl*<sup>1010</sup>, le 18 juillet 1908 : « [...] faire échec aux fauteurs de troubles, aux propagateurs d'ineptes chansons et aux semeurs de haine ».

Au-delà de la reconnaissance de son œuvre, c'est pour cela que Charles Rolland est intronisé barde au Gorsedd de Roscoff en 1934, sous le nom de Roll-Diroll, ou que d'autres interviennent dans les événements organisés par *Ty Kaniri Breiz*, comme Juluan Godest (1849 - 1932)<sup>1011</sup> ou Filomena Kadoret (1892 - 1923)<sup>1012</sup>, qui remporta le premier prix de poésie au concours organisé par l'URB en 1909<sup>1013</sup>. Ces artistes ne sont alors plus seulement vus comme sources orales tel que les percevaient les bretonnistes et les collecteurs de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, mais comme de véritables auteurs-trices, forces créatrices et la preuve de la vivacité populaire de la tradition bretonne<sup>1014</sup>. Taldir publie même des *gwerziou* de Godest, avec le soutien de Botrel, dans *Dastumaden Gwerziou*

---

<sup>1010</sup> Le journal a été fondé par Taldir Jaffrennou (il en est rédacteur en chef) et Le Goaziou, à Carhaix, en 1904 : les deux associés ouvrent une imprimerie et mettent sous presse, entre autres, deux journaux : *Ar Bobl* et *Ar Vro* (à la parution très brève).

<sup>1011</sup> Julien Godest, 1849 - 1932. Agriculteur et vendeur de lait à Callac (22). N'ayant pas été scolarisé en français, il apprend seul à écrire en breton et est l'auteur de *gwerziou* et de son autobiographie, écrite entre 1905 et 1914. Son texte montre qu'il était très catholique et très attaché au fonctionnement traditionnel de la campagne bretonne. Voir l'article de Hopkin David, « *Envorennoù ar barz Juluen Godest. Souvenirs du barde Julien Godest* », *Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest*, 2021/2, n° 128 – 2, pp. 218 et 219. Voir Blanchard Nelly, *Envorennoù ar barz Juluen Godest. Souvenirs du barde Julien Godest*, Brest, éditions du CRBC, 2020.

<sup>1012</sup> Philomène Cadoret, 1892 - 1923, pseudonyme Koulmig Arvor. Elle fut couturière et poétesse, chanteuse et publia ses créations dans le recueil *Mouez meneou Kerne* (« La voix des monts de Cornouaille ») en 1912. Elle est aussi l'auteur d'un conte, *Yann ar burzudou*, d'une pièce de théâtre, *An heritourez*, et d'un roman, *Bleuniou ar garantez*, que la revue *Kroaz ar vretoned* publie à titre posthume (*Gwalarn* les éditera à nouveau en 1933 - 1934). Elle se marie à son filleul de guerre, tuberculeux, et ils ont une fille en 1923, qui meurt la même année qu'elle. Son mari est décédé l'année précédente. Voir l'article d'Yvon Abgrall sur le site Ar Gedour : <https://www.argedour.bzh/femmes-de-bretagne-filomena-cadoret/> (consulté le 10 juillet 2021).

<sup>1013</sup> Le poème se nomme *Kenteliou ar Grouadelez* (« Les leçons de la Création »).

<sup>1014</sup> À ce sujet, voir Blanchard N., « Julien Godest, paysan autobiographe sous l'aile de Taldir-Jaffrennou », *La Bretagne linguistique*, op. cit., <https://journals.openedition.org/lbl/986>, et *Envorennoù ar barz Juluen Godest. Souvenirs du barde Julien Godest*, op. cit. Godest est considéré par Jaffrennou comme « *eur barz, gret war batrom ar re-goz* » / « un barde, sur le modèle des anciens bardes », puisqu'il n'est jamais allé à l'école française, qu'il « savait élever son âme et tourner son regard vers la beauté du temps passé ».

*poblus*<sup>1015</sup> en 1904.

L'été 1901<sup>1016</sup>, Vallée, Le Berre et Jaffrennou reprennent le bateau à Saint-Malo pour Southampton : ils vont passer quelques jours à Llanover, sur invitation de Lady Herbert, avant de se rendre à l'Eisteddfod de Merthyr-Tydvil (qui se tient du 6 au 10 août), en compagnie de Vallée. C'est le maître qui se déplace avec ses disciples. C'est d'ailleurs ainsi que Jaffrennou qualifie Vallée dans ses souvenirs de jeunesse. C'est lui qui a fait entrer son élève François dans le cercle des érudits et militants bretons. Le Berre suit son ami Jaffrennou depuis la création de la Breuriezh ar Studierien Vreton. C'est Vallée, finalement, qui forme une partie de la jeunesse militante de son temps à se mobiliser pour le breton et la culture de Basse-Bretagne. Dans cette transmission du combat culturel, il joue le rôle de rouage essentiel entre les militants romantiques du XIX<sup>e</sup> siècle romantique et ce XX<sup>e</sup> débutant, plein de promesses pour une jeunesse encouragée par le « maître » : ses cours de breton et de gallois, ses encouragements à publier son *Bro Goz...*, la validation de la tenue *glazik* de l'élève (qu'il va copier). Véritable passeur d'une époque à une autre, Vallée a permis une nouvelle édition du *Vocabulaire Français-Breton* de Le Gonidec, en 1919, « mise à jour et considérablement augmentée<sup>1017</sup> », indiquant bien que Vallée et son disciple Jaffrennou se placent dans la lignée de Le Gonidec et La Villemarqué : il s'agit également pour eux de remplacer les traces de français dans le breton par une rénovation du vocabulaire. Vallée souhaite aussi uniformiser la langue pour permettre un enseignement facilité et lui donner un avenir. Il écrit dans la préface du dictionnaire que la forme de l'ouvrage a été améliorée pour « le rendre plus pratique surtout pour les commençants<sup>1018</sup> », l'ouvrage permettant de prendre conscience que « le français et le breton représentent deux façons de penser très différentes<sup>1019</sup> ». Vallée reprend un des objectifs de la Gorsedd, but pour lequel lui et Jaffrennou, entre autres, travaillent avec ferveur :

« Le souci de garder nos traditions nationales et de conserver pieusement ceux d'entre les legs du passé qui ne sont pas un obstacle à la civilisation moderne est, à lui seul, une raison suffisante pour justifier les efforts accomplis depuis une vingtaine d'années en faveur de l'enseignement du breton. Mais il ne s'agit pas seulement de respect traditionnel, il s'agit aussi

---

<sup>1015</sup> Godest Juluan, *Dastumaden gwerziou poblus savet gant Juluan Godes, Mérou en Kallak, dispaket ha kempennet gant Taldir Jaffrennou hag embannet gant madelezou Theodor Botrel*, Saint-Brieuc, Prud'homme, 1904. Préface de Taldir Jaffrennou. Ce dernier fait paraître dans *An Oaled*, en 1929, des extraits de l'autobiographie de J. Godest (T. 4, n° 19 à 21, T. 5, n° 26-27 et n° 28, 1929, T. 5, n° 30, 1929, parfois arrangés par Taldir).

<sup>1016</sup> Les bardes bretons ne se réunissent pas sous forme de Gorsedd cette année-là, puisque des projets interceltiques s'organisent : une délégation se rend donc à l'Eisteddfod, et une autre au Congrès Celtique de Dublin juste après.

<sup>1017</sup> Le Gonidec, *Vocabulaire Français-Breton*, nouvelle édition, Saint-Brieuc, imprimerie-librairie de René Prud'homme, 1919. Préface de F. Vallée.

<sup>1018</sup> *Ibid.*

<sup>1019</sup> *Ibid.*

du développement intellectuel de la Basse-Bretagne<sup>1020</sup> ».

Toujours cette Bretagne bretonnante opposée à la Haute-Bretagne, comme une rupture linguistique qui devient une rupture culturelle et territoriale. La Basse-Bretagne étant perçue comme le dernier réceptacle d'une langue celtique, « ...seul reste d'une famille de langues qui a été répandue d'un bout à l'autre de l'Europe...<sup>1021</sup> »

À Llanover, Taldir retrouve Maggie, la harpiste dont il s'était épris deux ans auparavant : celle-ci est promise à un noble, fin connaisseur des langues celtiques, grand voyageur et enseignant au Caire. Vallée et Johnson, puisque c'est ainsi qu'il se nomme, vont passer des heures à discuter et effectuer des recherches dans la bibliothèque du château. Sortant tout de même de cette pièce, Vallée rejoint Jaffrennou pour des promenades dans les alentours, Taldir allant assister à une messe protestante<sup>1022</sup> avant de retrouver le barde charpentier qu'il connaissait déjà, Madog Mon. Enfin, le trio breton se rend à l'Eisteddfod et assiste à un concours de harpe auquel participent Maggie ainsi qu'une de leurs anciennes connaissances, Anna Gruffydd. Le Berre y est confirmé comme barde par Hwfa Môn, l'Archi-Druide.

Laissant leur maître étudier dans la bibliothèque du château, les deux disciples, Jaffrennou et Le Berre, s'en vont quelques jours à Blaenau rendre visite à John Edwards. Toujours motivé pour rencontrer de nouvelles personnes, Taldir accepte une invitation au manoir de Plas Y Weunydd, demeure d'un barde de la Gorsedd et médecin, Roberts / barde Isallt. Le barde est compositeur de poèmes, dont il explique à Taldir la conception en *Cynghanedd* : il s'agit de construire des rimes internes à partir des consonnes et des voyelles, tout en respectant le nombre de pieds entre chaque partie d'un vers et avec le ou les vers suivants rimés. Il en profite pour rencontrer encore Daniel Rees, directeur du *Herald* et du *Cymru*, le poète et compositeur Robert Bryan (1858 - 1920), la nièce du druide Dyfed, et le journaliste et dramaturge Beriah Gwynfe Evans (1848 - 1927)<sup>1023</sup>. Il aime discuter avec des auteurs, des journalistes, des érudits. En tout cas, il le valorise dans ses souvenirs de jeunesse, mentionnant avoir rencontré tant de personnes, sans préciser le contenu de leurs discussions ou si ces personnes lui ont apporté quelque chose d'un point de vue intellectuel, spirituel, métaphysique, musical ou autre. Il s'agit, pour Taldir, de bien montrer qu'il était

---

<sup>1020</sup> *Ibid.* Vallée citant un article de Georges Dottin, Doyen de la Faculté des Lettres de l'Université de Rennes, paru dans *l'Union Agricole et Maritime* du 10 février 1917, repris par les journaux *La Pensée Bretonne* et *Le Breton de Paris*.

<sup>1021</sup> *Ibid.*

<sup>1022</sup> Ce qui lui vaut une remarque de la part de Lady Herbert, catholique : « *Eur c'hatolik ne dle ket heulia giz ar relijionou all* ». Taldir, *Ur wech e oa...*, op. cit., p. 172.

<sup>1023</sup> Taldir, *ibid.*, p. 174.

probablement le membre de la toute jeune Gorsedd qui avait le plus grand réseau de connaissances au sein du groupe, qu'il allait à la rencontre de multiples personnes d'origine sociales et religieuses différentes, qu'il peaufinait son gallois quand d'autres avaient déjà du mal à apprendre le breton. En somme, qu'il allait devenir indispensable, incontournable, le futur chef de l'Emsav : c'est en tout cas en ce sens qu'il essaie d'argumenter lorsqu'il publie ses souvenirs en 1944.

## **Le Congrès pan-celtique de Dublin, 1901**

Le Congrès, prévu à l'été 1900, a été repoussé d'une année, en raison de la guerre des Boers (ou du Transvaal), qui sévit en Afrique du Sud depuis octobre 1899, et qui se terminera en mai 1902. L'opinion britannique est tiraillée et les Irlandais, nationalistes en tête, soutiennent les Afrikaners, contre les Anglais. Les Gallois et Écossais sont moins radicaux sur le sujet, voire conciliants. En France et en Bretagne, l'anglophobie s'empare de l'opinion. Dans ces conditions, le comité organisateur repousse donc la date du Congrès d'une année, afin de pacifier les rapports entre les nations celtiques. Ce comité change même sa structure puisqu'il devient l'Association Celtique en décembre 1900<sup>1024</sup>. Le mois suivant, l'Association crée une revue, *Celtia*. Edmund Fournier d'Albe, à la tête du mouvement, souhaite que la revue soit « l'organe du celtisme militant, dirigé principalement contre la mortelle et démoralisante influence de la domination anglo-teutonique, [...] à rendre plus forte la cohésion de la race celtique »<sup>1025</sup>.

Quittant donc Blaenau, Le Berre et Jaffrennou se rendent à Caernarvon, puis sur l'île de Môn. Ils embarquent à Kaergybi / Holyhead, en direction de Kingstown, le port de Dublin, où ils arrivent le 1<sup>er</sup> août 1901, à 10 heures du matin. Ils sont accueillis par Fournier d'Albe, qui les conduit en voiture à Dublin : Le Berre loge chez les Duncan, membre du Comité directeur du Congrès, et Jaffrennou est logé dans les bureaux de la revue *Celtia* (au 97, Stephen's Green) où vit aussi le secrétaire général du Congrès, avec lequel il sympathise vite.

Le Congrès commence le 19 août avec l'accueil des délégations. Celle de Bretagne est composée de Jaffrennou et Le Berre, mais aussi de F. Vallée, A. Lajat et sa femme, et de Jean Le Fustec<sup>1026</sup>, venus de Bretagne. Lajat, comme De L'Estourbeillon, est membre de la *Celtic Association*, mais le marquis est là en tant que vice-président représentant la Bretagne (il y a un vice-président par nation

---

<sup>1024</sup> CRBC, YBE, document non référencé, non daté, copie de lettre manuscrite : « [...] *the General Committee of the Pan-Celtic Congress be constitutive a Celtic Association* ».

<sup>1025</sup> Cité par Chartier – Le Floc'h Erwan, *Histoire de l'interceltisme en Bretagne*, op. cit., p. 107

<sup>1026</sup> L'Association Celtique a aussi comme membres bretons Bourgault-Ducoudray, Cloarec, Le Goffic, De Kerviler, Le Moal, Degoul, et même l'écrivain Victor Segalen.

celtique). Il est significatif que Taldir ne le mentionne pas dans ses mémoires : le marquis n'est pas membre de la Gorsedd bretonne (il le deviendra en 1907) et celle-ci souhaite se positionner comme seul et unique organisme représentant des Bretons parmi les autres nations celtiques. Ainsi, c'est la première fois que des membres de la Gorsedd bretonne sont accueillis comme tels, et comme représentants de la Bretagne, qui plus est.

Les autres délégations celtiques sont bien plus importantes : une cinquantaine de Gallois, membres de la Gorsedd ou musiciens, et autant d'Écossais, certains munis de *bag-pipes*. Bien moins nombreux sont les Manxois, et le simple duo cornouaillais n'est pas accueilli officiellement : leur délégation a été refusée puisque la pratique du cornique avait disparu : « *Representative of the sixth branch, Cornwall, sought recognition, but were refused because the spoken use of the Cornish dialect has completely died out*<sup>1027</sup> ».

La presse néo-zélandaise se fait aussi le relais de l'événement et de la non officialité des Cornouaillais : « *There were also two delegates from Cornwall, but the congress will have to decide whether the ancient language flourishes sufficiently there to entitle England to official recognition as a separate entity among the Celtic-speaking nations*<sup>1028</sup> ». Cela est explicite dans le document reçu par Le Fustec, en anglais, expliquant la raison d'être de ce congrès pan-celtique : « *...to combine, for their mutual strengthening and support, the celtic movements now being carried on separately in the five countries in which a celtic language is still spoken*<sup>1029</sup> ».

Il s'y trouve aussi un Américain, deux Allemands<sup>1030</sup> et un Polonais. Ils sont tous accueillis par le Lord-Maire de Dublin, à l'Hôtel de Ville. Après le discours du maire, Lord Casteltown le remercie en gaélique au nom de la délégation irlandaise, Stuart Erskine en gaélique d'Écosse pour son groupe, et Le Fustec en breton pour sa délégation. Puis, ce premier soir, après le repas, les délégations se retrouvent dans l'*Ancient Concert Hall* où se tiennent les conférences et discussions, tout au long du Congrès, du 20 au 23 août. Des représentants de chaque communauté viennent présenter des travaux sur la vie, la langue, l'éducation, la musique, les arts « *...eus eur penn d'ar penn all d'an Impalaerez Keltiek*<sup>1031</sup> » / d'un bout à l'autre de l'Empire Celtique ».

---

<sup>1027</sup> « *The Pan-Celtic Congress* », *The sacred heart review*, 19 octobre 1901, p. 219. National Folklore Library, UCD, Dublin.

<sup>1028</sup> « *Celts in congress. Picturesque ceremonies in Dublin* », *New-Zealand Herald*, 8 octobre 1901, p.7. National Folklore Library, UCD, Dublin.

<sup>1029</sup> Fonds Yves Berthou, CRBC, YBE 2 C503, document non daté, dossier « Relations avec Galles et Irlande – documents et lettres à Jean Le Fustec ».

<sup>1030</sup> Heinrich Zimmer et Kuno Meyer, professeurs de langues celtiques au Greiszwald, Berlin.

<sup>1031</sup> Taldir, *Ur wech e oa...*, op. cit., p. 176. Les deux Allemands présentent l'actualité des études celtiques en Europe ; Vallée présente un sujet sur la musique en Bretagne, mettant en avant les actions de la *Breuriez ar Studierien Vreton*, de l'URB, des troupes de théâtre en breton ; le Comte Plunkett vient présenter les difficultés rencontrées par

En soirée, les délégations profitent de spectacles de musique et de danse où se fait remarquer une jeune harpiste de Liverpool, Miss Betsie Jones<sup>1032</sup>. Taldir est impressionné par les joueurs de cornemuse et les danses qui accompagnent les mélodies : « *An arvestou-se holl a voe evidoun nevezentiou dudius hag a verke doun war ma spered*<sup>1033</sup> » / « Tous ces spectacles-là furent pour moi d'intéressantes nouveautés et marquèrent profondément mon esprit ». En effet, marqué par ce qu'il a vu et entendu, Taldir souhaitera par la suite développer des concours de sonneurs et de danse pendant les fêtes celtiques organisées par l'URB et la Gorsedd en Bretagne. Le programme paru dans la presse nous informe pourtant qu'il y avait aussi des « *Breton binious* » lors des soirées des 22 et 23 août, au milieu de harpistes gallois et irlandais, et de sonneurs des Highlands, mais Taldir ne les mentionne pas. Le programme ne nous indique pas non plus qui étaient ces musiciens accompagnant la petite délégation bretonne<sup>1034</sup>.

Les différents thèmes abordés lors du congrès sont organisés ainsi : les arts et l'économie le 20 ; les langues celtiques modernes le 21 ; la musique celtique, les costumes jeux traditionnels, coutumes et folklore le 22 ; la philologie celtique et l'archéologie le 23. A Dublin, Taldir fréquente des personnes de son âge, comme Mickael O'Malley, trésorier-adjoint du comité organisateur, et surtout la responsable des costumes nationaux du Congrès, Alis Gerrard. Elle travaille avec Fournier d'Albe pour remettre au goût du jour les anciens costumes irlandais : elle a donc créé un costume pour les hommes, à partir de quelques documents qu'elle a réunis. Ce sera d'ailleurs le seul et unique essai pour ces modèles-ci, considérés comme traditionnels (d'autres types de costumes ont été réalisés par la suite, sur d'autres bases documentaires et d'autres références culturelles). Le directeur du Congrès, Fournier d'Albe, est donc vêtu, comme les autres membres organisateurs masculins, d'un pantalon court, d'un manteau posé comme une toge romaine sur les épaules et d'un bonnet rond. Les femmes de l'organisation sont vêtues de robes blanches brodées à l'encolure et aux manches, une ceinture à la taille et un ruban vert dans les cheveux.

Taldir relève qu'Alis Gerrard est tourmenté par une pensée : Fournier d'Albe est protestant (d'où sa bonne entente avec la Gorsedd de Galles), dans un pays catholique. Comme elle reconnaît son implication dans la sauvegarde des traditions celtiques d'Irlande, elle aimerait le ramener dans la « vraie foi ». C'est pourquoi elle offre à Taldir un chapelet, en espérant qu'il récite de temps en temps un « Pater » sur celui-ci, pour la conversion de Fournier D'Albe. Cette anecdote illustre les soucis que va rapidement rencontrer Fournier d'Albe en Irlande, face à la *Gaelic League* catholique,

---

la langue gaélique en Irlande et le travail effectué depuis peu par la *Gaelic League* de Douglas Hyde.

<sup>1032</sup> Future femme de Paul Diverrès, parti s'installer à Liverpool comme enseignant.

<sup>1033</sup> Taldir, *op. cit.*, p. 178.

<sup>1034</sup> *An clardeath soluis agus fainne an lae*, 17 août 1901, p. 306.

mettant à mal les projets de la *Celtic* (ou *Pan-celtic*) *Association*.

Nous trouvons, dans *The sacred heart review* d'octobre 1901<sup>1035</sup>, quelques mentions sur l'absence de la *Gaelic League* au Congrès : « ...it did not receive an enthusiastic welcome from the *Gaelic League of Ireland or its supporters* ». La Ligue conserve et développe une tradition littéraire par le biais de concours (poèmes, études...), et il semble, selon l'article, que leur esprit exclusif et méprisant ait dominé (« ...conspicuous by their absence »). L'aspect folklorique les rebutait aussi. Dans le *Gaelic Journal*, il n'est fait nulle part mention du Congrès pan-celtique, mais le contenu est rempli d'informations sur leurs propres concours, la qualité des prestations et les prix offerts (pour les numéros de mai à juillet 1901). Les numéros d'août nous présentent des études de textes mythologiques et des études étymologiques. Quant aux numéros de septembre, ils comportent encore des études et un reportage sur le *Munster Feis* de Cork, qui a eu lieu les 4 et 5 septembre 1901 (c'est un festival littéraire « *successfull* », où chaque province d'Irlande envoie des représentants). Il est tout de même fait mention de Fournier D'Albe, dans le numéro d'octobre, à la suite de sa présentation d'une étude d'une carte de l'Irlande de 1765, faite par Dalkey, au *Feis* de Galway. Il n'est en tout cas fait nulle part allusion au Congrès de Dublin. Cela témoigne de l'importance des loyalismes religieux et politiques des diverses organisations des inimitiés et conflits d'égos, mettant à mal l'unité celtique tant rêvée qu'ils cherchent tous à construire.

Un tour de la presse dublinoise de 1901 et 1902, témoigne de ce silence révélateur : dans le *Dublin Penny Journal : a magazine of arts, archeology, litterature and science*, rien au sujet du Congrès. Quant au *Claideam Soluis*, il met l'accent sur la *Gaelic League* et ses actions (concours, conférences), et publie le même type d'articles que le *Gaelic Journal* : études de textes mythologiques, études historiques et étymologiques diverses. Mais nous trouvons tout de même une annonce publicitaire, dans le numéro du 17 août 1901, au sujet du *Pan-celtic congress*. Un court entrefilet de présentation se trouve dans le numéro suivant.

La *Gaelic League* a-t-elle la main-mise sur tant d'organes de presse ? Rien n'est moins sûr. Nous retiendrons que ce Congrès n'a pas intéressé la presse, ni le monde intellectuel irlandais : la *Gaelic League* n'œuvre pas pour l'interceltisme, mais bien pour la recherche historique et culturelle irlandaise, alimentant un courant politique indépendantiste. La venue de Gallois, protestants et amis de la Couronne britannique, peut fâcher en Irlande. Le fait que l'organisateur du Congrès, Fournier D'Albe, soit aussi protestant, joue en sa défaveur. De plus, la *Celtic Association* (qui met en avant un interceltisme construit sur des points communs scientifiquement fragiles, entre nations celtes –

---

<sup>1035</sup> « *The Pan-Celtic Congress* », *The sacred heart review*, 19 octobre 1901, p. 219, National Folklore Library, UCD, Dublin.

face à une Ligue Gaélique développant la tradition littéraire et mettant en avant la culture et l'histoire de l'Irlande) n'est peu ou pas reconnue par les instances universitaires et son déroulé à Dublin n'a pas d'impact sur la population, au-delà du défilé des délégations, le premier jour. Il y a un fossé entre le folklore et le rêve développés par la *Celtic Association* (la reconstitution de costumes traditionnels notamment), ses alliés gallois de la Gorsedd, et par voie de fait les Bretons présents, et la *Gaelic League*, plus ancrée dans la recherche universitaire et les concours mettant en avant un patrimoine réel et contemporain.

La délégation bretonne, quant à elle, vit dans un rêve inter-celtique, comme lors de leur premier voyage au Pays de Galles. Le 20 août, premier jour du Congrès, les représentants de la Gorsedd de Galles ouvrent le défilé, jusqu'au lieu des cérémonies. En tout début de matinée, tous les délégués se réunissent à Mansion House, où l'Archi-Druide de Galles mène une cérémonie raccourcie de la Gorsedd, ouverte au public. Derrière les membres de la Gorsedd de Galles, les autres délégués s'assoient, vêtus de leurs costumes, l'ensemble donnant une vision hétéroclite mêlant le passé et l'époque moderne, nous dit la presse (« ...a strange blending of ancient and modern times<sup>1036</sup> »), impressionnant les spectateurs malgré l'aspect costumé de l'ensemble (« ... the scene was like a fresco fancy-dress fete, except that the brillan of the scene was intensified by the strong rays of the sun<sup>1037</sup> »).

À la suite de cette cérémonie, les délégations se rendent à pied jusqu'à l'*Ancient Concert Hall*, à travers quelques rues de la ville, bondées de Dublinois regardant avec un grand intérêt (et une certaine curiosité) le défilé<sup>1038</sup>. Sous la direction de Lord Castletown, les groupes se réunissent autour d'une « *Pillar-stone of the race* » comme le mentionne encore cet article néo-zélandais. Ce *peulven*<sup>1039</sup> divisé en cinq parties (chacune représentant une nation celte parlant encore une langue celtique), se transforme en symbole fort pour les Bretons : sur cette Pierre d'Amitié (*Lia Keneil*, ou *Lia Cenile* en gaélique), chacun fait un Serment d'Amitié, puis l'Archi-Druide de Galles bénit la Pierre, symbole de l'unité celtique<sup>1040</sup>.

C'est Jean Le Fustec qui s'y prête en premier, avec ce serment : « *En hano Breiz-Izel hag an holl Vretoned, e ran al Le a unvaniez gant an holl Gelted hag ec'h hetan ma pado an unvaniezh-mañ*

---

<sup>1036</sup> *New-Zealand Herald*, 8 octobre 1901, op. cit, National Folklore Library, UCD, Dublin.

<sup>1037</sup> *Ibid.*

<sup>1038</sup> *New-Zealand Tablet*, 10 octobre 1901, p.4 : « *The streets on both sides all along the line of route were crowded with people, who watched with the utmost interest the progress of the procession* », National Folklore Library, UCD, Dublin.

<sup>1039</sup> *Peulven*, ou menhir (*peul* – *ven* : pilier de pierre / *men* – *hir* = pierre longue, ou haute).

<sup>1040</sup> *New-Zealand Tablet*, 10 octobre 1901, p.4, National Folklore Library, UCD, Dublin.



*keit-ha-ma vo ar bed bed.*<sup>1041</sup> » / « Au nom de la Basse-Bretagne et de tous les Bretons, je fais le Serment de l'unité avec tous les Celtes et je souhaite que cette unité dure tant que le monde sera monde ». Le serment est fait au nom de la Basse-Bretagne, donc de la Bretagne bretonnante. Nous pouvons recouper cette appellation avec celle de la « presqu'île de Bretagne », dans l'intitulé officiel de la Gorsedd de Bretagne : cette confusion volontaire est significative de l'état d'esprit des bardes de l'époque, et nous y voyons déjà les prémices de certains positionnements politiques et culturels régionalistes et, plus tard, nationalistes. La Bretagne se réduit chez eux au territoire où la langue bretonne est pratiquée ; mais d'un point de vue politique et administratif, la Bretagne, ce sont cinq départements. C'est une « presqu'île » selon les bardes de la Gorsedd, alors que géographiquement, c'est une péninsule : mais l'usage de « presqu'île » laisse suggérer que la Bretagne pourrait symboliquement, politiquement, après avoir été élevée au rang de presqu'île, devenir une île. Ce peut être aussi une « presqu'île de Petite Bretagne » se rêvant politiquement et culturellement « île de Bretagne », rattachée aux Celtes de cette île de Grande-Bretagne par des liens linguistiques et culturels. Mais ici, ils se positionnent en faveur d'un interceltisme, loin des concepts régionalistes et autonomistes secouant les réunions de l'URB ou de la Gorsedd.

La participation à un nouveau projet leur est présentée par Lord Castletown : libérer les peuples celtiques. Ce dernier distribue des conseils et motive Le Fustec, Taldir et les autres membres actifs de l'URB et de la Gorsedd, à libérer le peuple breton. Après les avoir invités à Galway à la suite du Congrès, il leur fait visiter Cork avant leur départ et leur parle de ce qu'il souhaite mettre rapidement en place. Il demande à chaque délégation d'élire des représentants pour la revue *Celtia*, de récolter de l'argent et d'intégrer de nouveaux membres. Chaque délégation de *Celtia* aura un représentant au Grand Conseil, le tout financé par les caisses du « Mouvement Interceltique ». Le but de ce Grand Conseil sera de gagner face à Londres l'indépendance de l'Irlande, de l'Écosse, de l'île de Man, du Pays de Galles et de la Cornouailles. Puis viendra le tour de la Bretagne.

*« Eur strollad a ranko beza savet e pephini eus ar c'houec'h bro geltiek, gant eur sekretour karget da gas keleier da Celtia. Ar strollad a zastumo arc'hant hag a vodo izili nevez.*

*E Dublin e vezo azezenn ha kefan Impalaerez Holl-Gelteiek.*

*Eur c'huzul-meur a blede eus kevreda labouriou an holl. Bez'e vezo ennañ eiz ezel, tri gouezelad, eur Skosad, eur C'hembread, eur Mannad, eur C'hernevad, hag eur Breizad. Dont a raint da chom da Dublin ha gopret e vezint gant kefan Emsao Holl-geltiek.*

*Pal ar c'huzul-meur a vezo labourat da c'hounit da genta digant Londrez, frankiz emrenerez evit Iwerzon, Skos, Manna, Kembre ha Kerne. Gwaska a raio war Bariz da gaout kement-all evit Breiz ».*<sup>1042</sup>

<sup>1041</sup> Fonds Yves Berthou, CRBC, YBE 8 M51, « manuscrits incomplets ».

<sup>1042</sup> Taldir, *Ur wech e oa...op. cit.*, p. 186.

« Un groupe se constituera dans chacun des six pays celtiques, avec une secrétaire chargée d'envoyer des nouvelles à *Celtia*. Le groupe récoltera de l'argent et réunira d'autres membres.

C'est à Dublin que se trouvera le siège et la trésorerie du mouvement pan-celtique.

Un grand conseil s'occupera de rassembler les travaux de tous. Il y aura huit représentants dans ce conseil, trois Gaëls, un Écossais, un Gallois, un Manxois, un Cornouaillais, et un Breton. Ils viendront vivre à Dublin et ils seront payés par la trésorerie de l'Emsav Interceltique.

L'objectif premier de ce grand conseil sera de travailler avec Londres afin d'obtenir la liberté et l'autonomie pour l'Irlande, l'Écosse, l'île de Man, le Pays de Galles et la Cornouailles. Il mettra la pression sur Paris pour en obtenir autant pour la Bretagne. »

Le représentant de la Bretagne à ce « Grand Conseil » fut Léon Le Berre, de 1905 à 1907, période où il fut professeur de français à Dublin. Dans le numéro 6 de la quatrième année de *Celtia* (1905) nous est donnée la liste des membres considérés comme bretons : L. de Beaufront (de son vrai nom Louis Chevreux, 1855 - 1935<sup>1043</sup>), L. Le Berre, Y. Berthou, J. Le Bihan, Th. Botrel, Bourgault-Ducoudray, A. Le Bras, Colomb, le Révérend Père Carméne, F. Crouzillac, le pasteur Guillaume Coat, Mlle Couillet-Vial, Pierre Cras, G. Corfec, M. Le Dault, J. Delcourt, A. Degoul, G. Dottin, P. Dubois, E. Ernault, R. De L'Estourbeillon, F. Even, J. Le Fustec, H. Gaidoz, Y-M. Goblet, E. Hamonic, l'abbé Louis Henry, F. Jaffrennou, A. Lajat, J. Loth, L. Le Menn, Y. Le Moal, P. Passy, le Dr Picquenard, R. Le Roux, Y. Rumengol, L. Tiercelin, le Révérend Père Goulven Trebaol, F. Vallée.

Les seules actions notables de *Celtia* dans sa volonté de donner aux nations celtiques leur indépendance face aux états-nations, sont une lettre adressée au gouvernement français en 1902 contre le décret Combes (qui interdisait aux enseignants d'employer le breton à l'école, et aux prêtres de l'utiliser dans leurs prêches), et une quête auprès de ses membres pour venir en aide aux pêcheurs de Basse-Bretagne lors d'une crise sardinière en 1903 (500 francs-or furent collectés, et c'est le Marquis de L'Estourbeillon qui se chargea de distribuer l'argent).

Dans l'édition du 29 mai 1908 de *Ar Bobl*, est reproduite la traduction d'un article paru dans *Celtia* racontant le périple de cinq Gallois en Bretagne. L'article, dont nous ne savons s'il est véritablement l'œuvre de Gallois de Londres « animés d'une impulsion soudaine, [décidant] de quitter nos habitats reculés de l'Est pour passer le détroit et débarquer à Brest afin de voir cette race

---

<sup>1043</sup> Louis Chevreux, 1855 - 1935 est un linguiste et acteur majeur de la diffusion de l'esperanto et d'une autre langue dérivée de celle-ci, l'ido. Pour plus d'informations : Jossinet Rolland, « La franca savinto de Esperanto : Louis de Beaufront / Le Français qui a sauvé l'Esperanto : Louis de Baufront », *La Franca Esperantisto*, n° 48, pp. 42 à 48.

qui est intimement apparentée à la nôtre par le langage et par la descendance »<sup>1044</sup>. Le vocabulaire employé est typique de ce que nous avons pu déjà noter de la part des bardes bretons, mettant en avant des liens de race et de langue avec les Gallois. L'auteur serait Gorondwy Owen (1881 - 1963), qui mène une carrière politique comme Gallois libéral après la Première Guerre Mondiale. À moins que ce ne soit un pseudonyme emprunté par l'auteur à un poète gallois du même nom, ayant vécu de 1723 à 1769. Le doute persiste à la lecture de l'article lorsque l'auteur, censément gallois donc protestant, assistant à une messe (catholique) en l'église de Plougastel, se « rappelant le temps de la conversion de cette terre au christianisme, aux IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles, par un groupe de pieux Gallois du fameux monastère de Lanildut Vawr [...] », fermant les yeux et « en imagination [il] aperçut St Samson de Dol, Saint Corentin, Saint Pol, Saint Magloire, et les autres patrons de la Bretagne [...] exhortant le peuple breton à rester fidèle à sa foi et à ses principes, en dépit de la persécution gouvernementale et fonctionnariste<sup>1045</sup> ». Un touriste assurément très au fait de la situation politico-culturelle bretonne, tout autant que de sa culture religieuse. Le doute est permis quant à l'identité réelle de l'auteur de l'article, sur la véracité de ce voyage ou même du témoignage rapporté, et met en avant l'idée qu'il faut créer des liens interceltiques, au-delà des différentes conceptions religieuses protestantes et catholiques, quitte à inventer des récits de voyages : si ces cinq Gallois sont réellement venus en Basse-Bretagne, pourquoi les membres de la Gorsedd et de l'URB, si avides de communiquer entre eux et dans la presse sur leurs liens avec leurs amis d'Outre-Manche, n'ont-ils rien écrit là-dessus ? Pourquoi aucun des acteurs de ce mouvement breton ne les a-t-il accompagnés ou rencontrés pendant leur séjour ? Nous n'avons trouvé aucune information, aucun témoignage relatant la venue de Gorondwy Owen en Finistère. Le peu d'impact qu'eut *Celtia* et l'idéal celtique visé par ses fondateurs se dévoilent ici : l'obligation d'inventer pour justifier de son existence et de l'existence d'un idéal interceltique.

À la suite de celui de Dublin, un second Congrès Pan-celtique est organisé à Caernarvon, au Pays de Galles, en 1904, et un troisième à Édimbourg, en Écosse, en 1907. Ils furent surtout symboliques, n'ayant pas d'impact concret sur la vie des nations celtiques. Nous le constatons à travers la liste issue de *Celtia*, en 1905 : ce sont toujours les mêmes personnes qui figurent dans les divers projets culturels et politiques. Le renouvellement des personnes et des idées se fait de façon très lente. De plus, l'Association fut rapidement en déficit et ne put survivre à 1907 - 1908. Une autre *Celtic Association* vit le jour en 1917, fondée par les Gallois Thomas Edward John, Davide Rhys Philips et Agnes O'Farrely. Elle organisa plusieurs congrès mais se trouva aussi en difficulté,

---

<sup>1044</sup> Fonds Yves Berthou, CRBC, YBE, cahier de coupures de presse, « Une fin de semaine en Bretagne », *Ar Bobl*, 29 mai 1908.

<sup>1045</sup> *Ibid.*

faute d'avoir trouvé un financeur, et, après avoir déplacé son siège de Baltimore à Dublin, ne trouva pas de soutien de la part du gouvernement de la jeune République d'Irlande. Enfin, la présence à Baltimore (États-Unis), pendant un temps, du siège de cette association, donna l'exemple pour créer une *Ligue Celtique*, en 1932, et présidée par le leader du Parti nationaliste écossais, Ruaraidh Stuart Erskine of Marr.

Bien que l'Irlande refuse le modèle bardique des Gorseddau, par esprit de résistance à la Couronne britannique, un petit groupe bardique, à l'influence restreinte, naît en 1907 : *Humann na hEigse*. Le Dr Lynch en est le premier président, remplacé en 1909 par le Révérend Brennan. Le Dr Lynch en est alors devenu le trésorier et M. Tadgh O'Donnchadha, le secrétaire. La société souhaite mettre en valeur la poésie irlandaise et publie en 1909 un premier recueil de poèmes. En effet, « son but est de favoriser la culture de la langue et des lettres gaéliques, c'est-à-dire d'étudier et de faire connaître les anciens poèmes, de fixer les règles de prosodie traditionnelle et de développer une école moderne de culture irlandaise »<sup>1046</sup>. Elle crée aussi, en interne, un journal manuscrit dans lequel chaque membre doit écrire un poème original. Un choix est ensuite fait parmi ceux-ci pour publier un second recueil. La société prévoit aussi d'organiser des concours<sup>1047</sup>, comme les Gorseddau galloise et bretonne.

### **La métamorphose de Ab Gwilherm en Lemenik**

Il est de coutume d'entendre dans le milieu druidique actuel que c'est de cette cérémonie qu'est issu le nom « Lemenik », de « *men* » (pierre, en breton) compléter par le diminutif « *ik* » ou « *ig* » ; « *le* » signifiant « serment ». Lemenig signifierait donc « la petite pierre du serment », ou « le morceau de pierre du serment ». Le Fustec aurait adopté ce pseudonyme « parce qu'en 1901, ce fut lui qui, à Dublin, prêta au nom de la Bretagne, le serment de fraternité sur le menhir en six tronçons qu'on y édifia (*lê*, serment, *menik*, petite pierre) »<sup>1048</sup>. Jean Le Fustec ne se présente publiquement comme Grand-Druide Lemenik qu'au premier Gorsedd de 1903, à Brignogan. Il aurait eu une révélation lors d'une séance de spiritisme, pratique qu'il affectionnait particulièrement, fréquentant les salons théosophiques et spiritistes de Paris : il serait le nouveau prophète des Bretons, comme plusieurs femmes le lui auraient prédit, et sa mission serait de les guider vers un avenir meilleur, de

---

<sup>1046</sup> Fonds Yves Berthou, CRBC, YBE3 DP1, cahier de coupures de presse, « Chronique celtique : le bardisme irlandais », *Ar Bobl*, 28 août 1909.

<sup>1047</sup> *Ibid.*

<sup>1048</sup> *Le Consortium breton*, 2<sup>e</sup> année, T. 3, n°16, « Sur la tombe de Jean Le Fustec », p. 375. Il n'y avait que cinq tronçons au menhir où les représentants des nations celtiques prêtèrent serment, la Cornouailles n'étant pas symbolisées par un tronçon puisque n'ayant plus de locuteurs de la langue cornique.

les sauver.

Si Berthou ne raconte pas le moment de la révélation de Le Fustec, Taldir le fait dans une lettre adressée justement à Berthou, par suite de la publication en 1914 de *Lemenik, skouer ar varzed*<sup>1049</sup>. Il rappelle dans cette lettre<sup>1050</sup> que Le Fustec était actif dans le milieu parisien spirite des tables tournantes et de la double vue, et qu' « il faisait voir une photo prise en Normandie, par lui, où l'on apercevait quelque chose de flou en plus des personnages, et qu'il affirmait être un génie de l'air, invisible aux yeux humains, mais pouvant être saisi par une pellicule photographique<sup>1051</sup> ».

Taldir et Lajat participent au début de l'année 1903 à une séance de spiritisme chez les Le Dault (rue du Val-de-Grâce, Paris). C'est Le Fustec, qui mène la séance, comme en témoigne Taldir, qui en profite pour préciser l'origine du nom « Lemenik » :

« Table tournante. Invocations. Gwenc'hlan d'abord. Questions sur l'avenir de la Bretagne. Réponse : Lemenik [souligné deux fois dans la lettre]. Aucun de nous n'avait jamais ouï parler de ce nom. Autre invocation. Brizeux. Questions sur les fêtes de Lorient (en préparation). Réponse : fêtes anti-bretonne, dont Brizeux était mécontent. Un barde que je ne nommerai pas fut accusé par lui de « trahir ». La réunion prit fin par des bonds désordonnés de la table autour de l'appartement. »<sup>1052</sup>

Taldir termine la lettre en expliquant qu'au congrès de l'URB à Lesneven, toujours en 1903, Le Fustec cherchait encore la signification de ce nom : il émit l'hypothèse que c' « était un sauveur qui se lèverait des bords de l'Elorn<sup>1053</sup> ». Mais « il n'en croyait rien<sup>1054</sup> », selon Taldir. Lui non plus n'y croyait pas : Le Fustec, dans une lettre à Berthou, d'août 1904, affirme que les prophéties n'ont pas besoin qu'on croie en elles pour se réaliser, après avoir relevé le fait que Taldir n'y croyait pas, justement<sup>1055</sup>. Il est possible que Le Fustec ait retenu ce nom, Lemenik, après la lecture de *Myrddhin ou l'Enchanteur Merlin, son histoire, ses œuvres, son influence*, de La Villemarqué<sup>1056</sup>, parue en 1861. L'auteur y mentionne que le futur « Messie, ce Sauveur, n'est ni l'Arthur, ni le Konan, ni le Kadwalader de la tradition postérieure, c'est le fabuleux Lemenik, Lemenik

---

<sup>1049</sup> Kaledvoulc'h / Erwan Berthou, *Lemenik, skouer ar varzed*, op. cit.

<sup>1050</sup> Fonds Yves Berthou, CRBC, YBE 1 C83, lettre de Taldir à Y. Berthou, datée du 6 mai 1904.

<sup>1051</sup> *Ibid.*

<sup>1052</sup> *Ibid.* Nous ignorons de quel barde il s'agit.

<sup>1053</sup> *Ibid.*

<sup>1054</sup> Taldir ne parle pas de cette séance dans ses mémoires de jeunesse. Nous n'avons pas d'autre information sur cette soirée de spiritisme, mais il serait fort intéressant de comprendre pourquoi Taldir et Lajat avaient choisi de se joindre à Le Fustec. C'est précisément en leur présence que la révélation de Le Fustec eut lieu, à ce surnom, ce tournant qui devait confirmer les prédictions et prophéties à son sujet.

<sup>1055</sup> Fonds Yves Berthou, CRBC, YBE 2 C132, lettre de Le Fustec à Berthou, datée du 23 août 1904. « *Taldir lavar d'ac'h na gred ket an diougannou ? An diougannou n'ho deus ket ezom e vo kredet enhe evit beza sevenet* ».

<sup>1056</sup> La Villemarqué, *L'Enchanteur Merlin, son histoire, ses œuvres, son influence*, Paris, Librairie académique Didier, 1861, réédition 1862.

l'indomptable, le guerrier porte-flamme qui s'élançe de la couche funèbre, tout armé, dans la mêlée furieuse, en vainqueur<sup>1057</sup>. »

Le Fustec va désormais être un autre homme. Mais avant la date de cette révélation, selon Berthou, il avait reçu dans sa vie trois révélations prophétiques : l'une d'une vieille femme de son village, Katell Goelo, qui lui aurait tout d'abord prédit, en voyant le nombre de ronds ou spirales dans ses cheveux, qu'il deviendrait évêque (« *Te a vo eskob d'an neubeuta*<sup>1058</sup> » / « Tu seras évêque, pour le moins »). Berthou, héritier spirituel de Le Fustec, prouve son allégeance aux idéaux de son maître dans cette biographie proche d'un évangile, et nous présente de façon parfois symbolique la vie du premier Grand-Druide. Le Fustec avait neuf ronds de cheveux sur le crâne : la vieille vérifiait même cela chaque fois qu'elle croisait le petit garçon qu'il était<sup>1059</sup>. Puis, sa mère, sur son lit de mort, en 1889, lui dit qu'il est Jean de Monfort, « *Yann Montfort a istor Breiz* »<sup>1060</sup>, lui conseillant de tenir bon au service de la Bretagne (« *Dalc'hmat da serviji Breiz-Izel* »<sup>1061</sup>). Sa mère semble avoir eu de bonnes connaissances sur l'histoire de la Bretagne. Doutant de la réalité de ce témoignage, nous soumettons l'idée que ce fut Le Fustec lui-même qui l'imagina, peut-être comme le précédent et le suivant, et transmet donc à son disciple Berthou l'idée de trois prédictions (le « 3 » porte la symbolique de l'accomplissement, de ce qui est fait et qui ne peut être défait) le préparant à devenir autre chose, un libérateur, voire un prophète.

Enfin, c'est à Paris que se fera la dernière révélation, encore une fois par une femme, dans un des cercles parisiens qu'il fréquente. Elle lit les lignes de sa main, mais Le Fustec trouve que la prédiction est basique et ressemble à toutes les autres. Il lui demande alors pourquoi elle ne lui dit pas tout ce qu'elle lit (« *Perak ne lennet ket va flaneden penn-da-benn ?*<sup>1062</sup> »), et cette dernière lui répond qu'il ne faut jamais révéler ce qui est trop bon ou trop mauvais, car cela peut rendre les gens fous. Il faudra qu'une autre lui lise encore dans les lignes de la main (nous ignorons laquelle), confirmant ce que la première (qu'elle connaissait) lui avait dit : « *Eur blaneden dispar ez eo hoc'h hini. [...] Biskoaz n'ez eus bet gwelet planeden kaeroc'h eget hoc'h hini. [...] Piou oc'h eta ?*<sup>1063</sup> » / « Un superbe destin vous attend [...] Jamais n'a été vu un aussi beau destin que le vôtre [...] Qui

---

<sup>1057</sup> *Ibid.*, réédition de 1862, p. 56.

<sup>1058</sup> Kaledvoule'h (Erwan Berthou), *Lemenik, skouer ar varzed*, Pleubian, Ti an ober, 1914, p. 17.

<sup>1059</sup> *Ibid.*, p. 18.

<sup>1060</sup> *Ibid.*, p. 47.

<sup>1061</sup> *Ibid.* Sa mère aurait reçu, elle aussi, lorsqu'elle était enfant, une révélation de son destin de femme pauvre qui aurait beaucoup d'enfants, et qui rencontrerait un prince, un jour. Sur son lit de mort, elle explique cela à son fils. Le prince attendu si longtemps n'était autre que ce fils qu'elle compare à Jean de Montfort, écrit Berthou (« *Neuze 'ta, hen e-unan e oa ar prinz ! / Alors donc, c'était lui le prince !* », p.48)

<sup>1062</sup> *Ibid.*, p. 57.

<sup>1063</sup> *Ibid.*, p. 59.

êtes-vous donc ?».

Il lui a été aussi révélé qu'il allait se marier avec une femme blonde et que l'état de pauvreté dans lequel il avait vécu était derrière lui. Il rencontre quelque temps après la fille du peintre Édouard Krug, et devient, par le réseau de connaissance de la famille Krug, le protégé de Charles-Louis Müller, qui, selon Berthou, l'aima comme s'il était son fils (« ... *hag e karas anezan evel eur mab*<sup>1064</sup> » / « ...et il l'aima comme un fils »). Toujours selon Berthou, il eut même, trois ans après sa rencontre avec Müller, la confirmation des prophéties qui lui furent faites dans son enfance : cette même prophétesse (« *diouganerez* ») lui aurait dit à nouveau qu'il était « Yann Montfort / Jean de Montfort » et qu'il serait au moins évêque (« *te a vezo eskob d'an nebeuta* »)<sup>1065</sup>.

Le Fustec était donc destiné à devenir une personne importante, selon les prédictions. Son action aurait même été jusqu'à influencer sur la politique extérieure de la France, semble-t-il : une note manuscrite de Berthou, précisant qu'il tient cette information de Le Fustec lui-même, nous raconte que ce dernier vivait dans un appartement qui était la propriété du beau-père du Ministre des Affaires Étrangères Delcasse, qu'il rencontra au moment des événements de Fachoda : « Le Fustec fit comprendre au ministre que l'intérêt bien entendu de la France était de laisser l'Angleterre agir en Égypte et qu'en revanche elle nous laisserait faire au Maroc. La politique extérieure de la France prit aussitôt la direction préconisée par Le Fustec et depuis elle n'en a pas dévié<sup>1066</sup> ». Discret événement diplomatique qui fut porté à la connaissance de T. Matthews, membre de la Gorsedd de Galles. Ce dernier, dans une « lettre ouverte au Comité de l'Eisteddfod Nationale d'Abergavenny », après un récapitulatif de l'importance oubliée de l'Eisteddfod de 1838 sur le mouvement inter-celtique, met en avant le rôle de Le Fustec, en tant que rééditeur de *L'Esprit de la Race*, de C. De Gaulle<sup>1067</sup>, et de l'influence qu'il eut sur le ministre Delcasse. L'entente avec la Grande-Bretagne, selon Matthews, « fut, obscurément peut-être, préparé à Abergavenny en 1838<sup>1068</sup> ». Comment donc un barde gallois était au courant des discrètes discussions de Le Fustec avec le ministre français des affaires étrangères ? L'influence du druide sur l'homme politique était-elle connue ? Le Breton s'était-il enorgueilli de raconter cela aux Gallois ?

L'aspect prophétique de Le Fustec n'apparaît pas concrètement dans la Gorsedd : ses écrits et

---

<sup>1064</sup> *Ibid.* pp. 58 et 59.

<sup>1065</sup> Kaledvoulc'h (Erwan Berthou), *Lemenik, skouer ar varzed*, Pleubian, Ti an ober, 1914, p. 60.

<sup>1066</sup> Fonds Yves Berthou, CRBC, YBE, note manuscrite suivant plusieurs articles sur l'actualité militaire entre la France et le Royaume-Uni. Non datée.

<sup>1067</sup> Il s'agit du livre *Les Celtes au XIX<sup>e</sup> siècle – Appel aux représentants actuels de la race celtique*, paru en 1865 chez Forest & Grimaud à Nantes et Aubry à Paris. Le Fustec le fait rééditer en y ajoutant un chapitre.

<sup>1068</sup> Lettre de Matthews au Comité de l'Eisteddfod d'Abergavenny, citée par Taldir dans « Chronique Celtique, 1838 - 1913 », *Ar Bobl*, 24 février 1912.

spéculations métaphysiques influent à peine sur l'organisation des rituels qu'il veut mettre en place ou sur les symboles qu'il souhaite utiliser pour ceux-ci. Le modèle gallois de cérémonie domine et le Grand-Druide ne peut développer tout ce qu'il souhaiterait. Quelques membres vont tout de même être influencés par quelques-unes de ces idées, à commencer par son disciple Berthou, mais aussi, dans une moindre mesure, Taldir. L'idée de Le Fustec selon laquelle la Bretagne celtique doit montrer l'exemple à la France, qui a oublié son passé, va les conforter dans leur conception de Petite et Grande Patrie, dans la volonté d'organiser un Gorsedd à Alesia / Alise-Sainte-Reine, afin de redonner aux Français un accès à leurs origines gauloises. Berthou, dans *Lemenik, skouer ar varzed*, écrit que Le Fustec mettait en avant l'action de Bretons dans l'histoire de France, puisque la Bretagne aurait été créée par le « Tout-puissant » à cette fin (« *Breiz-Izel a zo bet savet gant an Holl-C'halloudeg evit beza skoazel Bro-C'hall*<sup>1069</sup> » / « La Bretagne a été créée par le Tout-Puissant pour être un soutien de la France »). C'est ainsi que Du Guesclin devient à la fois un héros breton et français, et que c'est Arthur de Richemond qui a chassé les Anglais hors du Royaume de France après la bataille de Formigny et non pas Jeanne d'Arc (morte vingt ans avant cette bataille). Mettant en avant le soutien apporté par la Bretagne à la France à travers l'histoire, il insiste ensuite sur le fait que les rois de France ont tout de même fait la guerre à la Bretagne, puis sur le fait que le Club Breton créé à Paris en 1789, marchant dans les pas des anciens Celtes et ayant la volonté d'éclairer l'esprit des Français, fut transformé en Club des Jacobins, à l'origine de la Grande Terreur. Ainsi, le pouvoir, ingrat, se retournait contre les Bretons<sup>1070</sup>. Proposant une relecture de l'histoire tout en présentant une Bretagne digne et soutenant une France qui l'a soumise et maltraitée, Le Fustec annonce un esprit de révolte nationaliste qui poindra en 1911, même si sa volonté première est de faire parler l'histoire au nom d'un esprit celtique que possèdent les Bretons et qui doit donc éclairer la France de son temps. C'est cet idéal qui guidera Berthou et Jaffrennou dans leurs projets et engagements respectifs.

### 3 - La saie fait le druide

Taldir, l'*Arouezvarz*, est l'homme de référence de Le Fustec, comme il sera ensuite celui de Berthou : c'est à lui qu'on demande régulièrement conseil. Taldir est déjà le pivot de la Gorsedd. L'analyse des échanges épistolaires de Taldir et Berthou montre que c'est Taldir qui la dirige, en

---

<sup>1069</sup> Kaldvoulc'h, *op. cit.*, pp. 140 et 141.

<sup>1070</sup> *Ibid.*, pp 141 à 144.



second plan. Lorsque le Grand-Druide Lemenik se met à chercher un adjoint, ce qu'il juge nécessaire, Taldir lui conseille de donner ce rôle à Yves Berthou / Alc'houeder Treger, ce qui est officialisé au premier Gorsedd, à Carnac, en 1902, entre les menhirs. Tout se décide finalement au sein d'un petit cercle de connaissances, celles des membres du bureau.

Jaffrennou s'est fait le transmetteur de l'influence des bardes gallois : une illustration de John Edwards, en page 5 de *An delen dir*, où commence réellement les poèmes avec celui intitulé *Kanomp*, nous présente ce qui deviendra un cliché du druide dans l'imaginaire collectif [Fig. 25] : celui-ci est présenté comme un « vieux barde portant l'épée d'Arthur » en sa main gauche (« *eur barz koz o tougen kleze Arzur* »), l'épée présentée à chaque cérémonie de la Gorsedd de Galles ; de sa main droite il la désigne ; il porte aussi un plastron, copie de celui que porte l'Archi-Druide de Galles ; en plus de la saie, simple et sans ornements, il a les cheveux longs et une barbe blanche. Les lecteurs peuvent donc laisser fonctionner leur imagination, avec les références qu'ils avaient déjà, et se créer, en plus des textes de Taldir, une image déformée de ce qu'était un ancien druide ou barde, la confusion dans les termes s'installant. Placer ce dessin avec ce poème n'est pas innocent, puisque ce dernier, au ton revendicatif, voire virulent, présentent quelques bardes connus de la Gorsedd bretonne comme très en colère (« *kurunet* »), aimant la langue bretonne (« *holl tud a gar ar Brezonek* » - la majuscule est de Taldir), voire sont de grands combattants (« *Ian Ab Gwillerm, ar stourmer braz* »). Ils s'élèvent contre le français sans cœur (« *gall digalon* ») qui aimerait tuer la langue bretonne, ancestrale (« *Te garche laza hon iez koz* »). A ceux-ci de faire attention au réveil de la Bretagne, celle-ci n'étant pas encore morte (« *Diwall ! Rag breiz n'all ket mervel* »). Le message est clair : si les bardes, en saie et semblant si calmes, ont en main l'épée d'Arthur, ils sont en colère et peuvent se mobiliser fortement pour protéger le breton.

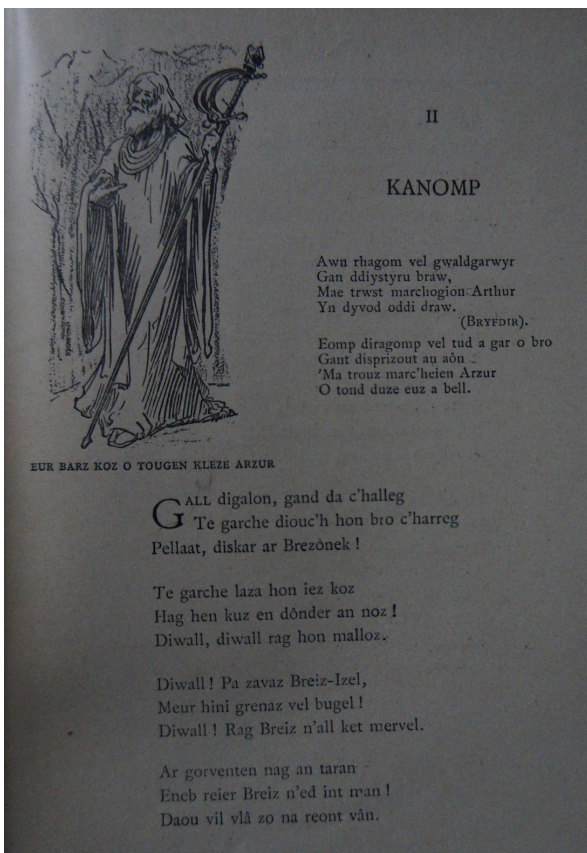
La tenue du druide antique, réinventée par la littérature britannique sur les Celtes, adoptée et développée par les membres de la Gorsedd de Galles, est introduite en Bretagne par l'ouvrage de Taldir.

Pour la première fois, quelques bardes bretons portent des saies, à la mode galloise, lors du Gorsedd de 1902. Mais c'est Lajat, qui, le premier, est apparu en public vêtu d'une saie, quelque temps auparavant. Un échange de courrier avec le Grand-Druide atteste du brouillard dans lequel la Gorsedd avançait parfois : Le Fustec lui avait demandé « s'il fallait faire une broderie d'or à [sa] robe comme celle de l'archidruide<sup>1071</sup> ». Lajat répondit qu'il n'était pas « assez renseigné sur ce point

---

<sup>1071</sup> Fonds Yves Berthou, CRBC, YBE 2 C354, lettre de Lajat à Le Fustec, du 29 janvier 1900.

pour [lui] donner une réponse ayant quelque valeur<sup>1072</sup> ». Puis nous apprenons que Le Fustec avait envoyé à Lajat une saie<sup>1073</sup>, mais nous ignorons si c'est Lajat qui en a fait la commande ou si cela était de l'initiative de Le Fustec. Le barde a posé devant l'appareil photographique de son ami Hamonic, puis ce fut le tour de Guillaume Corfec de poser vêtu de la robe<sup>1074</sup>. Nous supposons que cette mise en scène est de l'initiative de Le Fustec, puisque Lajat écrit qu'il l'a portée « suivant [sa] recommandation à la séance d'il y a huit jours, devant plus de douze cents personnes qui l'ont acclamée<sup>1075</sup> ». Il s'agissait d'une représentation de la troupe de théâtre de Saint-Martin de Morlaix, en 1900. Lajat écrit « qui l'ont acclamée », non pas « qui m'ont acclamé » : selon lui, c'est bien la saie qui a été acclamée par la foule (qui, par ailleurs, nous permet de relever que ces séances de théâtre pouvaient être suivies par de nombreux spectateurs), non pas celui qui la portait. Humble, il place le symbole de ce vêtement au-dessus de son propre ego qui aurait pu se gonfler de cette ovation. C'est bien ce symbole, cette saie, qui est déjà reconnue comme le vêtement des bardes et des druides, dans l'imaginaire collectif occidental.



[Fig. 25] Représentation d'un ancien barde tenant l'épée  
d'Arthur, par John Edwards / Pwyntil Meirion.

Taldir, *An delen dir*, St-Brieuc, imp. Prud'homme, 1900, p. 5.

<sup>1072</sup> *Ibid.*

<sup>1073</sup> « J'ai reçu la robe de barde que vous m'avez envoyée et d'ici quelques jours je vous en solderai le prix ». *Ibid.*

<sup>1074</sup> *Ibid.*

<sup>1075</sup> *Ibid.*

Il propose aux autres de porter le même vêtement, puisqu'il a été acclamé par le public, mais cela ne passe pas, dans l'immédiat. Taldir souhaite conserver son costume breton, avant de se décider à porter un vêtement vu comme sacerdotal. Il faut une décision du Grand-Druide pour calmer les protagonistes et laisser Lajat porter la saie. Et finalement, d'autres bardes l'imitent : Picquenard / Ar Barz Melen, écrit au Grand-Druide le 19 août 1901 pour demander confirmation d'une cérémonie lors du congrès de l'URB prévu à Quimperlé, afin de « faire préparer [sa] robe de barde, qui n'est pas encore confectionnée »<sup>1076</sup>. Le Goffic et Grivart démissionnent de la Gorsedd. Le premier, pourtant membre de la Gorsedd, écrivant qu'ils ont « l'air d'avoir été surpris par quelque catastrophe nocturne et de s'être enveloppés précipitamment dans leurs rideaux de lit »<sup>1077</sup>, s'éloigne donc de ce qu'il voit comme une dérive grotesque. Leur démission donne lieu à une réorganisation du bureau du parti : Cloarec fut élu vice-président, Berthou et Le Berre secrétaires, Picquenard et Miard trésoriers. Un comité exécutif avec des représentants départementaux est aussi créé. Il n'y a pas témoignage d'un Gorsedd tenu lors de ce congrès, mais plusieurs bardes ainsi que le Grand-Druide s'étaient fait préparer une robe : peut-être envisageaient-ils de se réunir en tant que bardes, sans que l'occasion se soit présentée, ou qu'une discrète cérémonie eut lieu, sans que quiconque d'autre en soit informé. Au-delà du fait de copier les Gallois, il s'agit de former un corps collectif facilement identifiable lors des événements organisés par l'URB et par la Gorsedd elle-même. Il s'agit de dépasser les individualités et d'intégrer une construction symbolique, à laquelle participe aussi le pseudonyme bardique choisi par chaque membre.

C'est aussi lors de ce congrès de l'URB à Quimperlé qu'ont lieu les premiers concours de biniou et bombarde que le parti organise, ajoutant ces animations aux habituelles prestations théâtrales (le *Mystère de St-Guénolé* et *Ar Vezventi* y furent jouées). Le parti se cherche aussi des partenaires sur le reste du territoire français et le Délégué Général de la Fédération Régionaliste Française, Jean Charles-Brun, vient prononcer un discours dans lequel il expose sa doctrine régionaliste<sup>1078</sup>.

L'usage de la saie s'impose pour tous les membres, mais nous relevons qu'il a pu y avoir des oublis ou des membres n'en possédant pas, et que les saies se prêtaient pour les photographies, puisque Taldir rappelle, en 1933, que chaque barde doit avoir sa propre saie<sup>1079</sup>. De plus, il rappelle

<sup>1076</sup> Fonds Yves Berthou, CRBC, YBE 2 C517, lettre de Picquenard à Le Fustec, datée du 19 août 1901.

<sup>1077</sup> Le Goffic C., *L'âme bretonne*, 2<sup>e</sup> série, *op. cit.*, p. 221

<sup>1078</sup> *Vingt-cinq ans d'action bretonne – rapport lu au congrès de Pontivy*, *op. cit.*, p. 5.

<sup>1079</sup> « Gorsedd et Congrès breton de Plestin, 29, 30 et 31 juillet 1933 », *An Oaled*, 7<sup>e</sup> année, n° 45, 3<sup>e</sup> trimestre 1933, p. 223 : « *Poënt eo d'ar Varzed kaout pehini e saë. Ar c'houriz a renk beza tra an ezili a enor. An ezili oberiant e ma o dever gwiska eur saë, a liou gant o urz. Skriva d'ar Varzez Gwenfrewi, o chom e Kermorbraz, Kiberon, a lak ober anezo* ». / « Il est temps pour les Bardes d'avoir chacun sa saie. Le ceinture (ou le bandeau) est réservé aux

que celle-ci doit être de la couleur de son ordre (blanc pour les druides, bleu pour les bardes et vert pour les ovates), et que les écharpes ne sont que pour les membres d'honneur. Il devait donc y avoir en 1933 de nombreux membres sans saie, pour que Taldir, même s'il fit preuve d'un autoritarisme certain à son élection officielle en tant que Grand-Druide, doive faire ce rappel, et fournir par la même occasion le contact de la bardesse qui se charge de confectionner ces vêtements, dont seul le pseudonyme bardique nous est donné dans l'écrit de Taldir : Gwenfrewi<sup>1080</sup>.

Le fonctionnement de la Gorsedd n'étant pas encore établi, aucun réel règlement n'impose une tenue particulière, seul domine le lien avec les « frères » gallois, le suivi de leur exemple et la volonté de se faire connaître du public breton, de se positionner sur le terrain politique et culturel.

#### 4 - *Kala Goañv*, jour de l'an, mais pour qui ?

Si la saie indique le statut autoproclamé des membres de la Gorsedd, vêtement à vocation sacerdotale, l'appropriation du statut de « barde » indique une volonté de recréer un ordre littéraire, linguistique et culturel. Les bardes populaires, conteurs et chanteurs, sont une source d'inspiration. La Gorsedd a la volonté d'institutionnaliser le bardisme, de le rendre populaire dans le sens où celui-ci sera connu et reconnu. Les bardes bretons des campagnes sont eux, populaires, car ils viennent du peuple et y vivent, y chantent, y transmettent leur tradition.

*Kala goañv*, les calendes d'hiver, est un moment symbolique, celui de l'entrée dans l'hiver. Le terme *kalana* / *kalannad* / *kala goañv* a une origine latine, a cherché auprès de *calendae* et signifie « premier jour du mois ». Par extension, c'est devenu le premier jour de l'année. Et pour *kala goañv*, le premier jour de l'hiver : ce peut être Noël ou le solstice d'hiver, mais aussi une version plus romantique et druidique de la fête de Samhain, premier jour de l'année liturgique des druides de l'Antiquité, équivalent à leur premier jour de l'hiver, qui dépendait du cycle lunaire. Plutôt donc le moment où les bardes populaires reprennent concrètement leur rôle dans la société rurale. Ces derniers, travaillant à de multiples emplois pendant la belle saison, doivent trouver de quoi subvenir à leurs besoins pendant l'hiver. Ainsi, leur fonction bardique domine à partir de ces calendes d'hiver, moment de transition, de passage à l'hiver. Même s'il n'y a alors pas de réelle liturgie païenne mise en avant à ce moment de l'année, une tradition persiste. Si la Gorsedd ne fête pas ce moment, il y a

---

membres d'honneur. Les membres actifs ont le devoir de porter leur saie, de la couleur de leur ordre. Écrire à la bardesse Gwenfrewi, vivant à Kermorbras, Quiberon, pour qu'elles les fassent ».

<sup>1080</sup> Il s'agit de Nathalie de Volz-Kerhoent (1871 - 1964). Son nom d'auteure et de bardesse était Gwenfrewi. Elle a publié *Er bleu kerltiek, nouvelles et complaints en breton*, Carhaix, éd. Armorica, 1930.

dans la tradition bretonne un lointain souvenir d'une antique fête, qui se distingue dans les pratiques rituelles et ce que content les bardes populaires, du milieu populaire et rural. Ce moment de l'année a bien plus de sens pour eux, paradoxalement, que pour les bardes de la Gorsedd, qui ne se penchent pas sur la particularité traditionnelle du moment, mais restent arc-boutés sur les pratiques héritées des Gallois, à savoir essentiellement un Gorsedd Digor entre juillet et septembre, un défilé et des concours lors de fêtes organisées de concert avec l'URB.

Influencés par l'écrit d'Ovide évoquant des druides qui crient ou chantent, cumulé à celui de Pline l'Ancien racontant un rituel de cueillette du gui, sortant l'extrait de son contexte et le confondant avec des pratiques d'étrennes et de quêtes pour le Nouvel An, des auteurs comme Joseph-Charles Taché et Ernest Gagnon y voyaient une origine druidique : la tradition de l'*eginane* et ses autres variantes comme *eginad*, *aguilaneuf* ou *aguilaneu*<sup>1081</sup>, si elle peut avoir une origine antique, n'a rien à voir avec le gui ou un quelconque rituel des druides lié au gui, au Nouvel An. Par homophonie, *eginane* est devenu « au gui l'an neuf » dès le XV<sup>e</sup> siècle. Cette explication se retrouve dans de nombreux dictionnaires et continue d'être diffusée dans le mouvement druidique. La Villemarqué a évoqué la possibilité d'une origine celtique du mot *eginane* dans l'édition de 1867 du *Barzaz Breiz* (en pages 451 et 452) : des équivalents celtiques en *egin* existent, avec le sens de « germination ». F. Postic indique que la racine celtique \**ak-* « induit l'idée de « pointe » et, par extension, de « pousse », « germe » »<sup>1082</sup>. F. Postic reprend aussi une traduction de Le Pelletier de *eginane* / *eghin an eit* par « le blé germe »<sup>1083</sup>.

Les bardes de la Gorsedd, socialement en décalage avec les bardes populaires, vivent probablement différemment cette tradition des étrennes, de la quête, eux qui revendiquent pourtant être les détenteurs et transmetteurs d'une tradition ancestrale. Des traditions analogues de quêtes et d'étrennes existent sur toute la frange atlantique de l'Europe et concernent le Nouvel An comme Noël. Il s'agit d'une tradition de don, d'esprit mutualiste et de partage envers les plus pauvres, peut-être au moment du Nouvel An civil, qui connut des dates variables au fil des siècles, confondues avec le premier jour des diverses liturgies, païennes (Samhain / Samonios) puis chrétiennes (Noël). L'homophonie ayant amené le gui à devenir l'élément principal d'un pseudo rituel druidique trouve un écho dans les interprétations diverses faites du témoignage rapporté par Pline l'Ancien, concernant une cérémonie d'intronisation royale, la cueillette du gui n'étant qu'une

---

<sup>1081</sup> Voir Postic Fañch, « Les avatars d'une quête chantée : de l'*eginane* à la guignolée », *Revue interdisciplinaire des études acadiennes*, Port Acadie, n° 13-14-15, 2008 - 2009, pp. 421 à 444.

<sup>1082</sup> *Ibid.*, p. 442. F. Postic indique que Van Gennep avait, par la suite, argumenté en défaveur d'une origine druidique de l'expression et de cette coutume. Voir Van Gennep Arnold, *Manuel de folklore français contemporain*, T.I, vol. 8, « Cycle des Douze Jours », rédigé par Bernadette Guichard, Paris, Picard, 1988, p. 3478 à 3482.

<sup>1083</sup> *Ibid.*, p. 433.

partie de cette cérémonie. Quant au chêne *robur* sur lequel le gui doit être cueilli, il représente la force divine et l'élection de cet arbre par cette plante considérée comme sacrée<sup>1084</sup>. En hiver, lorsque les arbres à feuilles caduques, dont le chêne, sacré, semblent morts, le gui, lui, est bien vert, et cela lui donne une valeur symbolique, celle de la vie au cœur de l'hiver, de l'idée d'un renouveau possible, de régénération. Ce renouveau se trouve temporellement associé au nouvel an, qu'il soit civil (1<sup>er</sup> janvier) ou religieux (anciennement Samhain / Samonios, courant novembre / décembre). La confusion s'est donc installée et les bardes de la Gorsedd ont perpétué cela : encore aujourd'hui, le gui est présenté lors du Gorsedd Digor, en juillet, mais se retrouve aussi lors de la cérémonie d'Heven / Samhain le 1<sup>er</sup> novembre.

La symbolique de ce jour du 1<sup>er</sup> novembre, s'est construite au fil des siècles et de la baisse de pratiques rituelles pré-chrétiennes. La fête de Samhain, dit « nouvel an celtique », est traditionnellement placée au 1<sup>er</sup> novembre : ce sont les moines irlandais des VIII<sup>e</sup> et IX<sup>e</sup> siècle, mettant par écrit les mythologies celtiques, qui placent là cette fête, par leur interprétation des textes et surtout une volonté papale, contemporaine de ces moines, à vouloir instituer une fête dédiée à tous les saints : le pape Grégoire III (731 - 741) décide de placer les fêtes des Saints Martyrs le 1<sup>er</sup> novembre. Samhain étant fêtée encore en ce temps par les Celtes d'Irlande et de l'île de Bretagne (et probablement par une partie de la Gaule), l'Église décide d'imposer une date fixe aux païens et de détourner leurs rites : c'est donc ainsi que le 1<sup>er</sup> novembre, la fête chrétienne, intègre une fête païenne, par obligation au départ, par habitude ensuite<sup>1085</sup>. Le calendrier liturgique des Celtes commençait à la fête de Samhain (en irlandais : *Là Samhna* est encore le 1<sup>er</sup> novembre en Irlande<sup>1086</sup>) / Samonios (en gaulois), fête totale et obligatoire<sup>1087</sup>. C'est le nom du premier mois de l'année gauloise, tel que cela est interprété dans le calendrier découvert à Coligny (Ain), en novembre 1897<sup>1088</sup>. Celui-ci date du 1<sup>er</sup> ou II<sup>e</sup> siècle de notre ère et est donc tardif. Il est fortement abîmé : il manque la majeure partie de l'ensemble couvrant cinq années. Ce mois correspondrait à

---

<sup>1084</sup> Brosse Jacques, *Mythologie des arbres*, Paris, Payot, 1993, p. 100.

<sup>1085</sup> Il est aussi intéressant de noter les changements et variations dans le calendrier : c'est en août 1564 que le roi de France Charles IX impose le 1<sup>er</sup> janvier comme premier jour de l'année calendaire, dans son royaume. Le pape Grégoire XIII, avec l'aide de ses savants, décide d'avancer de 15 jours le calendrier julien, encore utilisé par les orthodoxes. En 1582, pour rattraper le retard sur le cycle solaire, et fêter Noël au moment du solstice, tel que cela doit être fait, le 5 octobre 1582 devient le 15 octobre. Cette pratique prendra du temps à s'installer en Occident. Encore aujourd'hui, il y a d'autres calendriers qui gèrent le temps humain : en Iran et Afghanistan, le calendrier persan, au Népal le Vikram Samvat, d'autres encore au Vietnam, en Éthiopie...

<sup>1086</sup> Le Roux Françoise, « Études sur le festiaire celtique », *Ogam – Tradition celtique*, Juillet - septembre 1961, T. XIII, fasc. 3 - 4, p. 486.

<sup>1087</sup> Le Roux Françoise, « Études sur le festiaire celtique », *op. cit.*, p. 485.

<sup>1088</sup> Une copie est visible au Musée gallo-romain de Fourvière, à Lyon. Voir Kruta Venceslas, *Les Celtes*, éd. Du Chêne / Hachette, 2010, pp. 141 et 143. Goudineau Christian, Verdier Paul, « Religion et science », *Religion et société en Gaule*, coll. (dir. Goudineau C.), ouvrage édité par le Pôle Archéologique du Département du Rhône à l'occasion de l'exposition « Par Toutatis ! La religion des Gaulois », pp. 45 à 52.

notre mois de novembre. Les druidistes et pratiquants du paganisme fêtent Samhain la nuit du 31 octobre au 1<sup>er</sup> novembre, considérant que ce premier jour de novembre est aussi le premier jour de l'année liturgique.

Ce calendrier couvre un lustre, soit une période de cinq ans, avec deux mois intercalaires afin de faire correspondre les cycle solaire et lunaire : un mois au début du calendrier, et un autre à la moitié<sup>1089</sup>. Ce qu'il reste du calendrier nous offre d'autres données intéressantes :

- c'est un calendrier civil, où n'apparaissent pas les fêtes religieuses, juste des mentions à

Samonios et une, peut-être, pour une fête en l'honneur de la déesse équivalente à la Birgit irlandaise<sup>1090</sup>. Ce calendrier tardif n'avait qu'un but civil, et ne servait qu'à rappeler l'organisation temporelle de la société, des périodes de divination qui règlent la vie de la société.

- c'est un calendrier lunaire sur lequel on ajoute des mois embolismiques pour rattraper le comput solaire<sup>1091</sup>. Le comput reste lunaire, les fêtes n'étant donc pas à dates fixes<sup>1092</sup>.
- les périodes de divination sont assez clairement définies, en début et fin de chaque mois, sous l'appellation IVOS.
- les solstices et équinoxes ne sont pas indiqués (jours fixes difficiles à placer dans ce type de calendrier – peut être existait-il d'autres moyens de les noter).
- celui qui l'a gravé ne connaissait pas l'écriture, se contentant de copier un modèle, d'où de nombreuses ratures et erreurs dans le texte, ce qui a amené de nombreux chercheurs à se tromper, d'une part, et à formuler de nombreuses hypothèses d'autre part (notamment sur la signification d'abréviations, dans le dialectes gaulois des Ambarres ou des Allobroges). Il y

---

<sup>1089</sup> De plus, les spécialistes ont constaté qu'il devait faire partie d'un ensemble calendaire bien plus grand encore. Pour retrouver une date identique (même jour, même période lunaire, même fête), ce calendrier doit être inclus à un autre bien plus grand, couvrant une longue période, une ère astrologique. Ce n'est pas un cas isolé, puisque les Égyptiens avaient eux aussi un calendrier se basant sur les ères astrologiques.

<sup>1090</sup> Au quatrième jour de chaque mois de RIVROS. Voir la présentation du texte du calendrier par Guyonvarc'h Ch. J., Le Roux F., Pinault J., « Le calendrier gaulois de Coligny (Ain) », *Ogam - Tradition celtique*, décembre 1961, T. XIII, fasc. 6 et numéros suivants.

<sup>1091</sup> Un calendrier purement lunaire présente une année de l'ordre de  $29,53059 \times 12 = 354,36708$  jours, qui se décale très vite par rapport aux saisons (définies par l'année tropique de 365,2422 jours, qui a donc 11 jours de plus). La lune est toujours pleine au début du mois, et absente le 15, ce qui est en accord avec la définition du mois. La notion de ATENOUX / renouvellement, prend donc tout son sens, le premier croissant apparaissant la nuit suivante.

<sup>1092</sup> Le Roux Françoise, « Études sur le festiaire celtique », *ibid.*

a une confusion entre les P et les T<sup>1093</sup>, ce qui peut amener à de nouvelles hypothèses de lecture du document<sup>1094</sup>.

- Qu'il s'agit bien de jours comptés et non de nuits<sup>1095</sup>, soit d'un coucher de soleil à l'autre.
- Le début du mois correspond à la pleine Lune<sup>1096</sup>, selon toute vraisemblance, puisque *ATENOUX*, se situant au milieu de chaque mois, divisant donc ceux-ci en deux périodes de 14 ou 15 jours, signifie « renouvellement ». S'agissant d'un calendrier lunaire, il s'agit du renouvellement de la lune, la « nouvelle lune » ou « lune noire ». En conséquence, le premier jour de chaque mois correspond à la pleine lune, ce qui était probablement jugé favorable pour la divination ou tirage des bois, d'où les inscriptions IVOS portant sur la divination, 4 à 5 jours avant la pleine lune / premier jour d'un mois, et 4 à 6 jours après.

C'est le seul qui nous soit parvenu (des fragments d'un autre calendrier ont été trouvés il y a des décennies mais sont perdus aujourd'hui), mais sa découverte, au moment où l'Emsav se met en branle, n'affecte en rien le groupe de bardes érudits. Même les réflexions métaphysiques ou plus simplement sur le festiaire gaulois de quelques-uns n'intègrent pas cet événement : trop peu d'explications sont fournies à l'époque et, surtout, il n'entre pas dans l'univers que les Gallois ont développé<sup>1097</sup>. Il ramène réellement au passé gaulois, trop peut-être pour que les bardes, élevés au

---

<sup>1093</sup> Guyonvarc'h Ch. J., Le Roux F., Pinault J., « Le calendrier gaulois de Coligny (Ain) », *Ogam - Tradition celtique*, décembre 1961, T. XIII, fasc. 6, p. 637.

<sup>1094</sup> En prenant les fragments lisibles de ce calendrier, on constate que le 1<sup>er</sup> jour de SAMONIOS il n'y aucune indication de festivité, mais que le 17 il y a bien inscrit « *tri nux samonios* », dont l'interprétation « les 3 nuits de Samhain », qui ont tant fait fantasmer et tant fait couler d'encre, est favorite. Néanmoins, une autre lecture est possible : tout cela a été gravé par un esclave illettré : il y a des ratures sur les « T » et les « P » : P/Trini (du gaulois « pren » = bois / tirage du bois, divination). TRIN VX SAMONI SINDIV pourrait donc aussi se lire : « la divination de Samonios dans XV jours [à partir d'] aujourd'hui ». 15 jours après, le 1<sup>er</sup> de DVMANNIOS, est inscrit l'ouverture du temps de divination de Samonios : normal, au moment de la pleine puissance lunaire. Pour information, cette inscription n'apparaît qu'une seule fois dans le calendrier, la 2<sup>e</sup> année. Nous ne pouvons donc généraliser cet événement, mais nous pouvons avancer son caractère probablement exceptionnel. Ce qui équivaudrait à dire que ce « moment d'éternité » mythologique n'était là que pour la divination sur l'année à venir, en Gaule à cette période. C'est le mois suivant, DVMANNIOS, que nous trouvons d'autres indications sur Samhain : le 1<sup>er</sup>, jour de divination, et 3 références à SAMONIOS (le 8, le 16 et le 17). Voilà nos 3 nuits de Samhain, pas du tout situées en novembre, mais exactement à 3 X 7 jours de l'annonce du 17 de SAMONIOS, puis 1 x 7 jours + 1, et enfin +1 jour encore, hors comput car hors du temps symbolique représenté par ces chiffres, mais bien placé dans le calendrier lunaire. C'est-à-dire 1 mois après l'annonce, au premier croissant de la nouvelle Lune : le « vrai » nouvel an lunaire de cette année-là, à proximité du solstice d'hiver.

<sup>1095</sup> César mentionne dans la *Guerre des Gaules* que les Gaulois comptent en nuits. Ce n'est pas tout à fait exact : le lendemain commence au coucher du soleil : le « jour compté » commence donc au coucher du soleil.

<sup>1096</sup> Pline l'Ancien nous dit que c'est au 6<sup>e</sup> jour de la lune que le mois commençait (*Histoire Naturelle*, livre XVI – XCV). Ici, les inscriptions IVOS en fin et début de mois nous indiquent une période du cycle lunaire, à savoir 5 ou 6 jours avant la pleine lune et 4 ou 5 jours après. Ainsi, il y a bien une histoire de 5 ou 6 jours, mais pas de commencement de mois « au 6<sup>e</sup> jour de la Lune », mais au 6<sup>e</sup> jour de l'IVOS ; à la pleine lune, donc.

<sup>1097</sup> Le calendrier est rapidement présenté après sa découverte, sa reconstitution partielle ayant été faite en deux semaines (par Paul Dissart), et un article lui est dédié dans les *Comptes-Rendus des séances de l'Académie des*



romantisme et au bretonisme, s'y intéressent. Seul compte l'imaginaire celtique dans lequel ils développent une nouvelle tradition, leurs écrits et leur façon de renouveler la tradition de Basse-Bretagne, qu'ils souhaitent refléter sinon équivalent de ce qu'ils ont pu voir au Pays de Galles.

Ainsi, *Kala Goañv* illustre le fait qu'il existe deux variétés de bardes, comme l'explique Le Goffic, cité ci-dessus, aux fonctions et places sociales bien différentes dans la société bretonne : ceux de la Gorsedd, érudits et plutôt bourgeois, et ceux du peuple, prolétariat des campagnes. Le savoir et la tradition transportés par les uns et les autres sont bien différents. Si les bardes populaires connaissent et transmettent un folklore qui peut être pluri-centenaire comme récent, de façon orale, les bardes de la Gorsedd s'efforcent de s'approprier une tradition historique et culturelle, de la conscientiser et de la renvoyer au peuple sous la forme d'écrits : recueils de poèmes, de chants, romans, mais aussi ouvrages historiques se voulant scientifiques mais où le militantisme et la volonté de faire d'eux-mêmes, bardes, les récipiendaires d'une histoire et d'une tradition, dominant. Pour les bardes de la Gorsedd, ce 1<sup>er</sup> novembre n'est pas fêté tel qu'il est présenté : nous n'avons aucun témoignage d'une quelconque cérémonie avant le début des années 1980. Quant au *Kala-goañv* des bardes populaires, ceux des campagnes, ce 1<sup>er</sup> novembre représente pour eux le moment où ils doivent cesser leurs pérégrinations et se trouver un foyer pour l'hiver, durant lequel ils conteront, chanteront et raconteront diverses légendes de leur tradition.

## 5- Un succès relatif avant 1914

### Les premiers bardes bretons : érudits, amis et ennemis<sup>1098</sup>

Yves Berthou / Alc'houeder Treger a écrit des poèmes pour chacun des membres de la Gorsedd qui compte pour lui, en 1903, dans son livre *Le Pays qui parle*<sup>1099</sup>. En couverture, au-dessus du nom de l'auteur, figure ici aussi le symbole du Tribann : il apparaît très régulièrement sur les ouvrages écrits par des membres de la Gorsedd, ou accolé à leur signature, comme signe druidique<sup>1100</sup>. Dans son livre, seuls les prolégomènes sont destinés à un « ami inconnu » et à deux personnes qui lui sont

---

*Inscriptions et Belles Lettres*, 41<sup>e</sup> année, n° 6, 1897, pp. 730 à 732, par Héron de Villefosse.

<sup>1098</sup> Le site de la base de données PRELIB créé par le CRBC, nous informe sur les membres de la Gorsedd, leurs écrits, leurs liens. Ce site permet de visualiser le réseau des membres de la Gorsedd, individuellement, et de concevoir leur rayonnement, l'impact du groupe dans l'ensemble du monde militant et culturel breton du début du XX<sup>e</sup> siècle : <http://mshb.huma-num.fr/prelib/collectif/4/>.

<sup>1099</sup> Berthou Yves / Alc'houeder Treger, *Le pays qui parle*, Paris, Lemerre Alphonse éditeur, 1903.

<sup>1100</sup> De nombreux autres bardes et druides, de différents groupes, ont fait de même et le font encore de nos jours.

chères : Frédéric Plessis (1851 - 1942)<sup>1101</sup> et Octave Mazié<sup>1102</sup>. Le prélude est dédié à Louis Boulé<sup>1103</sup>, et les deux parties suivantes à des bardes :

- François Vallée / Abhervé, à qui est dédié le poème *L'île*.
- Loeiz Herriou / Barz Labourer, le poème *Le chemin creux*.
- Léon Le Berre / Ab Alor, le poème *La fontaine miraculeuse*.
- Jos Parker (qui a fait une demande d'entrée à la Gorsedd – il y sera admis quelques semaines après la publication d'un livre sous le nom bardique de Kloareg Kerne), avec *Les chênes nains*.
- Yves Le Moal / Dir-na-dor, avec *Les pierres celtiques*, qui, plus qu'un poème, est une suite de poème et strophes indépendantes sur les pierres druidiques<sup>1104</sup>, les écueils, les chapelles, les phares, les cathédrales, les calvaires, les châteaux, les roches terriennes, les pierres branlantes.
- Victor Nouël de Kerangué / Ab Erwan, le poème *La douce du barde*.
- Charles Le Goffic / Eostig ar Garantez, avec *La ferme*.
- Frédéric Le Guyader, avec *La servante de cent ans*.

Toussaint Le Garrek, avec *La salle commune*.

- Alfred Lajat / Mab an Argoat, avec le poème *La table familiale*.
- Anatole Le Braz / Strev ar Mor, avec *Le lit clos*.
- François Jaffrennou / Taldir, avec le poème *La cheminée*.
- Louis Thiercelin, avec *L'armoire*.

L'épilogue est dédié à Jean Le Fustec, Grand-Druide Lemenik.

---

<sup>1101</sup> Frédéric Plessis, né en 1851 à Brest, décédé en 1942 à Paris. Il a fait ses études à Brest, Paris puis Rennes où il obtient une licence en droit en 1871. Après une soutenance de thèse à la Sorbonne en 1876, il part pour Clermont-Ferrand où il obtient une licence en lettres en 1878 par laquelle il se spécialise en latin, qu'il enseigne dans plusieurs universités françaises de 1884 à 1892, soutient une thèse de Lettres en 1886. Il est nommé maître de conférences à l'École Normale Supérieure, en 1894, puis obtient la chaire de poésie latine de la Sorbonne, qu'il occupera jusqu'à sa mort. Par son métier et sa passion, il produit de nombreuses traductions et éditions latines, et est reconnu comme poète en langue française, dans une ligne néo-classique. Il est proche de l'Action Française et devient collaborateur de la *Revue critique des idées et des livres*, fondée en 1908, mais aussi chroniqueur littéraire du quotidien *La Presse*, et un des directeurs du *Bulletin Critique* de 1907 à 1909.

<sup>1102</sup> Louis Boulé, dans un recueil de *Contes du terroir berrichon*, dédie lui aussi un texte à Octave Mazié, « Pour l'oiseau qui a coucoué ». L'ouvrage obtint le Prix Montyon de l'Académie Française en 1909.

<sup>1103</sup> Louis Boulé, 1858 - 1910, poète et romancier du Berry.

<sup>1104</sup> Cette strophe en ABAAAB nous renseigne sur le rapport poétique et fantasmagorique qu'avait Berthou vis-à-vis de ces pierres druidiques dont le poème exprime les pensées : « Les vieux druides blancs erraient autour de nous ; / Leur génie épuisa toute science humaine / Et fit de tes aïeux un peuple brave et doux. / Ici ceux qui sont morts pour le salut de tous, / Crois-le, d'un tel honneur se montrèrent jaloux / Et tous ont vu la mort venir, l'âme sereine ». Berthou Yves / Alc'houeder Treger, *Le pays qui parle, op. cit.*, p. 53.

C'est sa façon de remercier ceux qu'il aime, avec qui il correspond, échange des idées et des points de vue, avec qui il construit un avenir de la Bretagne à travers l'URB et la Gorsedd, ou encore par le biais de la littérature. Cette liste montre bien, encore une fois, les liens qui existent entre les personnes, mais aussi une manière de rendre visible son réseau de connaissance, d'en tirer un certain orgueil et de se positionner dans un groupe d'érudits et de littéraires. Comme pour la promotion de *An Hirvoudou* de Taldir, nous constatons qu'il y a d'abord un premier cercle de proches, Bretons, puis d'écrivains, érudits, journalistes. Certains noms sont communs aux deux listes. Il s'agit de diffusions restreintes, ne concernant qu'un certain nombre d'érudits, de personnes se connaissant, se congratulant les unes les autres en public ou à travers la presse. Il s'agit de se soutenir, de mener ensemble le combat littéraire, culturel et politique. Mais les personnalités, les envies des uns, les volontés des autres, amènent des échanges épistolaires parfois rudes, des soucis au sein des divers groupes menant à des ruptures, comme nous le verrons. Et surtout, la population bretonnante, elle, n'est pas incluse à tous ces projets, même si les bardes souhaitent « intéresser les Bretons à la Bretagne<sup>1105</sup> ». Le public des cérémonies de la Gorsedd, des prestations de *Ti Kaniri Breiz*, des fêtes celtiques de l'URB, se voit offrir une nouvelle tradition par les bardes et la diffusion d'ouvrages issus des collectages, fruits de quelques érudits et animateurs d'un mouvement à la fois breton et inter-celtique, mais où la population n'est pas considérée comme actrice.

Berthou a aussi écrit *Daouzeg abostol - skeudennou barzed*, paru en 1928, dans lequel il dresse le portrait de douze membres de la Gorsedd de Bretagne (dont lui-même) ici qualifiés d'apôtres, et d'un Christ, Jean Le Fustec<sup>1106</sup>. C'est toute la culture catholique qui ressort ici, loin des réflexions sur le tribann ou les cercles concentriques. Son cercle de relation ne se limite pas à l'URB et la Gorsedd, mais s'étend à la revue d'art et de littérature *Trève-Dieu*, par exemple<sup>1107</sup>. Sa correspondance nous montre aussi les liens qu'il conserve tout au long de sa vie avec différentes personnalités du clergé, ou illustre la place qu'a la religion catholique dans sa vie. Douze apôtres, dont il fait partie, ainsi que Le Fustec, Grand-Druide. Et premier d'entre eux. Mais apôtres de qui ? Si la référence catholique est évidente, et restera pendant des décennies le réel fond spirituel de la

---

<sup>1105</sup> CRBC, YBE, cahier de coupures de presse, chronique de décembre 1905, « Le réveil du celtisme ». Dans la même chronique, il est fait part du décès de Hwfa Môn et l'auteur pose la question : « *Qui remplacera l'archidruide Houva-Mon ? En Bretagne et au Pays de Galles* ». Preuve que le fonctionnement de la Gorsedd et son organisation étaient mal connues.

<sup>1106</sup> Le chiffre 12 est symbolique et commun à de nombreuses traditions religieuses (12 mois de l'année, 2 X 12h dans une journée, 12 signes astrologiques, les 12 travaux d'Hercules, les 12 tribus d'Israël...). Nous nous permettons ce comparatif avec les Apôtres du Christ au vu de la culture religieuse d'Y. Berthou.

<sup>1107</sup> Berthou oscille entre ce catholicisme qui le conditionne, comme d'autres membres de la Gorsedd, et une volonté de dépasser ce conditionnement, de s'approcher d'un ésotérisme, voire d'un mysticisme celtique. Comme Le Fustec avant lui, Berthou, en tant que Grand-Druide, n'a pas pu diffuser au sein de la Gorsedd ses réflexions et ses concepts, pont entre un catholicisme breton et une interprétation de textes considérés comme références, essentiellement issus du *Barddas*.

Gorsedd malgré les tentatives de paganisation ou de mysticisation de la part de quelques membres, nous pouvons suggérer qu'ils sont apôtres de la Bretagne. Mais il s'agit d'une Bretagne mythifiée, personnifiée, dont chacun serait le représentant d'une de ses caractéristiques. Dans le *Nouveau Testament*, le Christ a choisi parmi ses disciples douze d'entre eux pour diverses raisons, dont la plupart tiennent du symbole (leur origine sociale et culturelle, leurs liens de parenté, leurs métiers...). Dans cette liste, Berthou invite le lecteur à parcourir cette Bretagne imaginaire à travers les portraits de ceux qu'il considère être comme ayant reçu une mission divine : les apôtres doivent répandre la Bonne Parole, et les bardes doivent faire de même en diffusant cette parole du renouveau de la Bretagne, dont ils se considèrent les principaux acteurs et diffuseurs.

Le manuscrit de ce texte<sup>1108</sup> nous donne quelques indications sur ces douze membres du groupe bardique, à travers un poème reprenant les caractéristiques que Berthou souhaite mettre en avant dans chacun des portraits. Le premier présenté, ce Christ de la Gorsedd, c'est Lemenik, Jean Le Fustec, premier Grand-Druide. Puis se succèdent les poèmes présentant les bardes-apôtres, dans un ordre volontaire, Mellac et Herrieu se retrouvant dans le même poème, spécifiquement consacré à ces deux membres originaires du pays vannetais :

- Lemenik (Jean Le Fustec),
- Abherve (François Vallée),
- Taldir (François Jaffrennou),
- Kaledvoulc'h (Yves Berthou),
- Abalor (Léon Le Berre),
- Barz Labourer et Gwenedour (Loeiz Herrieu et André Mellac),
- Telenn-Aour (Henri de la Guichardière, porte-glaive)
- Tangwall (Pol Diverrens),
- Karevro (Francis Even),
- Mab an Argoad (Alfred Lajat),
- Maen Kaled (Renan Quillivic),
- Mab Alan (Jules Gros).

---

<sup>1108</sup> Fonds Yves Bertou, CRBC, YBE 6 M10. En couverture du manuscrit, Berthou a laissé une note précisant qu'il ne fut imprimé que 100 exemplaires de ce petit livre.

Chaque poème est constitué de huit vers. Chaque vers est un alexandrin et comporte des rimes internes. Les rimes de fin de vers, de chaque poème, correspondent à chaque fois au modèle suivant : AA – BB – CC – DD. À chaque fois, Berthou valorise de façon poétique quelques aspects de ces bardes, en lien avec leur implication dans le groupe, en faveur de la culture bretonne. Lemenik est donc « le Maître », un « second Arthur », premier entre ceux qui ont créé la Gorsedd de Bretagne. Vallée est « le grand-père des Bardes », « le sauveur de notre langue et son nourricier », « le père des Bretons » et « le père de la Patrie » : lui donnant un aspect paternel à travers le vocabulaire employé, Berthou lui reconnaît la paternité des revendications bretonnes, de l'Emsav et de la linguistique bretonne. Taldir Jaffrennou, « troisième primitif barde », est un bon chanteur, qui remporte ou peut remporter tous les concours, et possède « la baguette » du commandement. Quelques mois avant la parution de l'ouvrage, Berthou / Kaledvoulc'h avait confié la direction de la Gorsedd à Taldir, que ce dernier s'efforçait de diriger en amont des Grands-Druides depuis la fondation du groupe en tant que barde-héraut. Ce trait de la personnalité de Taldir n'avait pas échappé au poète Berthou. Lui-même se considère, dans le poème qu'il écrit sur lui-même, comme une personnification de l'épée Kaledvoulc'h / Excalibur, tout en se considérant « comme une sorte de fou ! », « un Don Quichotte coléreux ». Il fait preuve de moins d'imagination en ce qui concerne les apôtres suivants, relevant leurs talents de chanteurs (Mellac et Herrieu – placés dans la liste dans un souci de pacification des relations houleuses entre eux, Berthou et Jaffrennou), l'anti-cléricalisme de La Guichardière, les talents musicaux de Diverrès, la passion du breton d'Even, le grand savoir de Lajat, la vie en mer de Quillivic, le talent de Gros pour les langues.

Différentes régions de Bretagne sont aussi représentées dans ces portraits, et la Bretagne est qualifiée à plusieurs reprises de « patrie », qui revient à plusieurs reprises : Rennes (Le Berre), le Vannetais (Herrieu et Mellac), Corseul (De La Guichardière), le Trégor (Even), le Léon, plus précisément le Haut-Léon, Morlaix (Lajat), la Cornouaille (plus précisément la Haute-Cornouaille, Jaffrennou), le Cap Sizun, (soit la Basse-Cornouaille, Quillivic), Gros représentant les Bretons de Paris, et Diverrès le lien entre Bretagne et Pays de Galles. Le pays nantais est absent de cette liste. Nous constatons aussi que la littérature, la musique, le chant, le savoir en général et une forme de fraternité celtique sont aussi présents dans ces poèmes. Le seul rapport aux rituels réside dans la présentation de Kaledvoulc'h, « impatient, chaque année, de grimper sur le dolmen », et de La Guichardière, « une lame à la main », en tant que porte-glaive de la Gorsedd.

Berthou crée là une image idyllique de ce qu'est la Gorsedd : un groupe d'érudits aux parcours différents, mais tous unis dans l'amour de la Bretagne, chacun œuvrant et militant à sa façon, par son art et son savoir. En ces années où il renonce à se joindre aux autres bardes lors de cérémonies,

ayant sombré dans la pauvreté après la Première Guerre Mondiale et n'ayant pas les moyens de se véhiculer jusqu'aux lieux de rassemblements, il s'efforce de participer à la mise en valeur de l'histoire même de ce groupe, en mettant en lumière différents personnages, aux origines et aux parcours différents. Mais force est de constater que l'aspect spirituel, sur lequel il a tant écrit, n'apparaît pas dans ce catalogue de caractéristiques bardiques. Il dresse là le portrait de quelques personnalités emblématiques, illustratives de la Gorsedd de la fin des années 1920, au moment où celle-ci se redresse, après des années d'absence d'activités, après la guerre : 1927 fut le grand retour des bardes, lors du Gorsedd de Riec-sur-Belon, organisé en grande partie par Taldir et le *Consortium Breton*, revue fondée par son ami Jean Saisy de Kerampuil (1881 - 1933), qu'il soutient dans la démarche de développement économique de la Bretagne.

Il illustre aussi, à travers cet écrit, un concept dépassant les frontières bretonnes et même celtiques, identifiant ses amis à des symboles, des notions transcendant le militantisme de terrain, donnant un contenu quasi-mystique à leur mission, leur rôle de sauveur de la tradition bretonne et de la langue.

Les bardes de la Gorsedd signent parfois à plusieurs des ouvrages, telle cette *Istor Breiz hag ar C'heltes*, de Berthou, Le Berre et Diverrès, parue en 1910<sup>1109</sup>. Les auteurs n'inscrivent pas leurs noms civils ni leurs pseudonymes bardiques en couverture, mais font inscrire « *trivarz* » / « trois bardes », sous le titre. Leurs noms sont présentés sous l'hommage qu'ils rendent à Jean Le Fustec / Lemenik. Il est précisé sur la couverture que le livre fut créé pour les écoles et les Bretons qui veulent connaître leurs ancêtres et leur pays. Cette histoire de la Bretagne, placée sous le signe protecteur et créateur qu'est le Tribann (au-dessus du titre, en couverture) renseigne le lecteur sur des généralités allant d'une indéfinie préhistoire des Celtes à la Gorsedd de Bretagne. Les faits historiques se mêlent aux légendes, comme l'atteste ce passage (pp. 50 à 54) où le Roi Arthur et Merlin font leur apparition, et où il est mentionné qu'au temps d'Arthur il y avait un Archidruide du nom de Marzin. Fi de l'histoire, l'essentiel, pour les auteurs, est que « *Ar C'heltes a zo bet Sevenourien an Europ, en Amzer Goz. Ar c'halvidigez o deus bet digant ar C'hrouer a bado keit hag ar bed.* <sup>1110</sup> » / « les Celtes furent les Bâtisseurs de l'Europe, dans l'Ancien Temps. Ce qu'ils ont élevé, avec l'aide du Créateur, durera aussi longtemps que le Monde ». Et ils ne purent conclure que par un « *Bevet Breiz da virviken ! / Vive la Bretagne à jamais !* », puisque leur œuvre présente leur vision de l'histoire de la Bretagne jusqu'aux bardes de la Gorsedd, eux qui se considèrent posant les bases d'un avenir de leur pays à travers leurs actions culturelles et littéraires. Par ce livre, ils

---

<sup>1109</sup> Trivarz, *Istor pe Danvell Breiz hag ar C'heltes, Aboue an Amzer Goz beteg Hizio*, coll. leordi brezhonek, Paris, Maurice Le Dault, 1910.

<sup>1110</sup> *Ibid.*, p. 113.

cherchent à renseigner tout un chacun lisant le breton sur ce qu'ils considèrent être l'histoire de la Bretagne, non enseignée dans les écoles, afin que chaque lecteur puisse prendre conscience de l'importance de cette histoire et de la place des Bretons dans l'histoire : ils joignent, en fin d'ouvrage, des listes de marins, explorateurs, scientifiques, historiens, écrivains, hommes politiques bretons. Au-delà de l'intention, il y a le fait que les bardes de la Gorsedd prêchaient le plus souvent pour leur cercle de militants, sans grand impact auprès de la population, sauf lors des grandes fêtes celtiques qu'ils organisaient. C'est pourquoi nous ignorons de quelle diffusion profita l'ouvrage, ni s'il connut un succès, même minimum.

De 1899 à 1940, la Gorsedd voit dans ses rangs se côtoyer des personnes d'origines sociales différentes, même si le Poellgor (le bureau de la Gorsedd) est composé surtout de petits bourgeois ou d'érudits, diplômés ou non. Nous trouvons parmi les membres, par exemple, un camionneur (Louis Le Barc / An Arvor, 1909), un prêtre (Joseph Le Bayon / Job Er Gléan, 1932 - la Gorsedd étant considérée comme païenne par l'Église, les prêtres membres de l'URB sont réticents quant à porter la saie en intégrant le groupe bardique, mais Le Bayon en est, et ouvre la voie aux autres futurs aumôniers des bardes), un cultivateur (Guillaume Le Borgne / Barz Seglian, 1927), un négociant (Joseph Cadoudal / Ar C'hadour, 1937), des comtes et même des lords britanniques, parfois poètes, écrivains ou chansonniers en plus de leur métier. Et s'ils n'ont pas ces spécificités, ils sont, selon le bureau, « propagandistes » : c'est le terme qu'utilise Taldir dans un document de 1940, dans lequel il recense tous les membres, vivants ou morts<sup>1111</sup>. Les 301 membres recensés dans ce document ne furent pas tous actifs, ni présents à chaque cérémonie ou réunion. Beaucoup ne furent que des sympathisants, qui, même s'ils payaient leur cotisation et avaient reçu un nom bardique, ne vinrent que peu aux rassemblements. Mais il est à retenir que le bureau ou les membres exerçant des responsabilités lors des cérémonies sont parmi les plus connus et nous n'y trouvons personne issu du peuple. Les échanges épistolaires aussi illustrent cette idée. Les courriers se trouvant dans les archives de Berthou, Le Fustec, Jaffrennou..., ne sont pas de la main des camionneurs ou des commerçants. Le peuple est absent du mouvement bardique, sa présence n'étant qu'à l'extérieur de celui-ci, comme spectateur, curieux, essentiellement lors des cérémonies annuelles.

Cela ne concerne pas que la Gorsedd, mais bien l'ensemble du mouvement breton. C'est aussi le regard qu'à Pierre-Jakez Hélias lorsqu'il écrit que « le peuple, en vérité, demeurerait en dehors de la nouvelle « druiderie » et de tous les mouvements bretons menés par des bourgeois plus ou moins instruits, trop pris par l'œuvre de se faire un peu de lustre à ses dépens pour songer à lui rendre

---

<sup>1111</sup> Archives privées, *Roll Kroaz-Doue / Répertoire Alphabétique*, 2 novembre 1940.

justice et défendre son bien<sup>1112</sup>. » Les bardes, pour lui, prenaient exemple sur le peuple, sur ses traditions, sur son folklore, puis ils se les accaparaient et les renvoyaient aux gens sous la forme de poèmes, de chansons, de pièces de théâtre et de cérémonies bardiques. Dans la suite du romantisme, La Villemarqué en tête, et sur l'exemple des Gallois, les bardes bretons redessinèrent une tradition en la concevant comme seule et unique possible en Bretagne, issue en droite ligne de l'Antiquité celtique, et l'offre à qui peut lire leurs œuvres, qui peut se les offrir, qui peut se rendre à une de leurs cérémonies. Le Goffic, dans son *Âme bretonne*, dit déjà de ces bardes de la Gorsedd qu'ils étaient différents d'autres personnes portant aussi l'appellation de « bardes »,

« du genre de Yann-ar-Minous [qui] sont des professionnels ; mais eux-mêmes, devant que d'entrer dans la confrérie, furent journaliers, pillawers, tisserands, etc. Ils le redeviennent, comme Minous, aux approches des calendes d'hiver (kalan goan). Gravissons un nouveau degré de la hiérarchie : voici une autre classe de bardes qu'on peut appeler les bardes lettrés, moins proches du peuple et qui, du reste, n'habitent pas tous en Bretagne, un Berthou, un Jaffrennou, un Pierre Laurent, un Pilven, un Le Fustec, un Le Berre, un Le Dorner, un Malmanche, un Picquenard, un Herriou, pour ne parler que des vivants <sup>1113</sup>. »

Si Le Fustec, Berthou et Ladmirault ont beaucoup écrit sur la métaphysique liée aux Triades<sup>1114</sup>, les querelles nées sous la plume d'Herriou ou l'attitude de Taldir témoignent d'une volonté de rester ancré sur la défense de la culture, la langue et la littérature bretonnes, sur l'exemple gallois. C'est ce domaine-là qui restera une priorité pour les bardes de la Gorsedd jusqu'à la deuxième moitié des années 1930. Le temps n'est pas venu pour le spirituel, car le politique et les revendications culturelles sont les priorités des bardes.

### Sur l'exemple gallois

Le V<sup>e</sup> congrès de l'URB, tenu à Auray (56) du 25 au 28 septembre 1902, montre les liens privilégiés entre les parti et la Gorsedd, la volonté de créer quelque chose de ressemblant à une Eisteddfod galloise : une délégation d'Écosse et une d'Irlande participent à l'événement (il s'agit en fait de deux couples, M. et Mme Stuart pour l'Écosse, et M. et Mme Gibson pour l'Irlande), une cérémonie est prévue à Carnac (la première, pour la Gorsedd), et un défilé est même organisé dans les rues de Vannes, avec un char qui se fait particulièrement remarqué, selon le compte-rendu du congrès :

---

<sup>1112</sup> Fonds Pierre-Jakez Hélias, CRBC, PJH6 M286. Manuscrit de P.J Hélias, *Jakez Riou au temps de Gorsedd Digor*, traduction de la préface pour l'édition de *Gorsedd Digor* par les éditions Brud en 1973, p. 5.

<sup>1113</sup> Le Goffic C, *L'âme bretonne, op. cit.*, p. 16.

<sup>1114</sup> Voir *infra*.



« À quatre heures, un immense cri de joie retentit. C'est le char du Gui. On voit apparaître quatre superbes bœufs roux remorquant un dolmen. Sur la pierre sacrée se tient un vieux Druide à barbe fluviale. Avec une majesté infinie, il tient à la main la faucille d'or. Plus bas sont assis, auprès d'une charmante fillette, vêtue à la mode d'Auray, les joueurs de biniou et de bombarde, et c'est au son de ces instruments toujours chers à nos cœurs de Bretons que le char du Gui fait plusieurs fois le tour de la ville. »<sup>1115</sup>

Après ce défilé d'ouverture, ce sont les chanteurs des Enfants de St-Patern, le théâtre de Botrel, avec sa pièce *Fleur d'ajonc*, et plusieurs conférences qui animent la fin de journée.

Le deuxième jour est consacré à des discussions politiques, sur la langue bretonne, les Bretons migrants à Paris, et globalement sur la baisse de la pratique du breton et des traditions bretonnes. J. Loth fait la transition, par une conférence, entre ces discussions et la prestation des chanteurs de Ti Kaniri Breiz, qui terminent cette journée par le *Bro Goz ma Zadou* (qui pourtant, en septembre 1902, n'était pas adopté comme hymne officiel).

Enfin, le samedi matin, place est laissée à une visite du site de Carnac, pour les participants au congrès, devenus des « pèlerins » pour l'occasion<sup>1116</sup>, et à une cérémonie de la Gorsedd, ouverte au public et qui « se [fait], bien entendu, en dehors de l'Union Régionaliste<sup>1117</sup> ». Celle-ci se déroule au dolmen de Mané Kerioned, et est dirigée par Alc'houeder Treger / Berthou, en l'absence de Lemenik / Le Fustec. Il s'agit essentiellement, selon le compte-rendu, d'accueillir rituellement des nouveaux bardes et ovates (De la Guichardière / Telenn Aour, 1876 - 1936 ; Herriou / Barz Labourer, 1879 - 1953 ; Yves Le Stanc / Barz Du, 1878 - 1944 ; Yves-Marie Goblet / Yann Morvran, 1881- 1955 ; Jules Haag, 1882 – 1853, qui est reçu comme « mabinog »<sup>1118</sup>) : chacun à leur tour, ils montent sur le dolmen et sont sacrés par un druide. Et à chaque fois, le barde-héraut sonne de la *korn-bout* dans les quatre directions cardinales. Le compte-rendu est succinct, insistant sur l'ambiance particulière due « à la tristesse du temps [et] le cadre unique au monde<sup>1119</sup> », le dolmen devenant l'« autel de cette mystérieuse basilique aux innombrables colonnes »<sup>1120</sup> qu'est le

---

<sup>1115</sup> *Bulletin de l'Union Régionaliste Bretonne*, St-Brieuc, 1903, p. 10. La même devise que celle de la Gorsedd, « *Ar gwir a-enep ar bed* », est inscrite sur la couverture de chaque édition du bulletin.

<sup>1116</sup> *Ibid.*, p. 27.

<sup>1117</sup> *Ibid.*

<sup>1118</sup> Archives personnelles, retranscription en format numérique de notes issues des cahiers de Taldir Jaffrennou, reprises par Gwenc'hlan Le Scouëzec (« Histoire, 1838 - 1939 »). Documents fournis par la veuve de ce dernier. Il est surprenant de trouver cette appellation dans des documents concernant la Gorsedd, puisque celle-ci n'a jamais usé de ce terme. Nous pensons donc que les documents dont l'origine se trouve dans les carnets d'écriture de Taldir Jaffrennou, ont été repris par Gwenc'hlan Le Scouëzec à une date inconnue, et que ce dernier utilise à sa guise ce terme, ou celui de « disciple » (1905), ou même les pluriels « mabinogion ou disciples » pour les impétrants de 1907. Cela est probablement dû à l'expansion de l'usage du terme de « mabinog » dans le mouvement druidique dans les années 1980, y compris au sein du Pommier, groupe fondé par Gwenc'hlan en 1982.

<sup>1119</sup> *Bulletin de l'Union Régionaliste Bretonne*, St-Brieuc, 1903, p. 27.

<sup>1120</sup> *Ibid.*

site de Carnac, servant à « la grandiose simplicité de la cérémonie<sup>1121</sup> ». La discrétion de la cérémonie peut s'expliquer aussi par la crainte de voir s'élever la colère de l'Église face aux bardes, comme le pensait Le Berre<sup>1122</sup>. Berthou précise, dans un document non daté<sup>1123</sup>, que ce Gorsedd fut « *hanter guzet* », à moitié secret.

La suite de la journée se perd en repas, toasts, et une visite au tumulus du Mont-Saint-Michel tout proche. C'est là-haut qu'est entonné le *Bro Goz ma Zadou* par les participants<sup>1124</sup>. Puis, pour terminer la visite, les « pèlerins » déambulent autour de la Table des Marchands, avant un retour à Auray.

La fête populaire a lieu le lendemain et les animations préparées par l'URB coïncident avec la fête de Saint-Sauveur qui attire la foule des environs. Plusieurs cortèges se rejoignent, dès le matin, dont celui des chanteurs de *Ty Kaniri Breiz*, guidés par Jaffrennou portant la bannière de la Gorsedd. Rejoignant les *Paotred Padern* et les gymnastes de Vannes, puis De l'Estourbeillon et le maire d'Auray pour une *Marseillaise* et un salut aux drapeaux<sup>1125</sup>.

Puis s'enchaînent les concours de musique et de chants avant la prestation théâtrale de *An Eutru Keriolet*<sup>1126</sup>, de Le Bayon (1876 – 1935)<sup>1127</sup>. La pièce est moralisatrice, catholique, et l'abbé Buléon, curé de Bignan, dit de l'auteur qu'il a fait « œuvre d'artiste et de patriote<sup>1128</sup> ». Il semble que l'abbé a « frémi, vibré, souri aux images joyeuses [et] il a maudit le vieux sorcier Isaac<sup>1129</sup> », personnage de la pièce, rappelant ici une forme d'antisémitisme récurrent dans l'imaginaire chrétien d'Occident.

L'intérêt de mentionner cette prestation est aussi le fait que, pendant les entractes, les chanteurs de *Ty Kaniri Breiz* proposent au public une partie de leur répertoire de chants. C'est aussi l'occasion pour Taldir de prendre la parole, entre le second et le troisième acte, pour lire, accompagné de Herriou et Lajat, un texte concernant la circulaire Combes ordonnant aux préfets d'interdire l'usage du breton dans les prêches et au catéchisme. Galvanisé par le soutien de la foule, Taldir termine son

---

<sup>1121</sup> *Ibid.*

<sup>1122</sup> Fonds Yves Berthou, CRBC, YBE 1 C273, lettre de Le Berre à Berthou, datée du 10 septembre 1902.

<sup>1123</sup> Fonds Yves Berthou, CRBC, YBE 2 I5, « documents bardiques ».

<sup>1124</sup> Dès l'année suivante, le *Bro Goz...* clôturera le Gorsedd Digor.

<sup>1125</sup> *Ibid.*, p. 29.

<sup>1126</sup> *An eutru Keriolet*, pièce de théâtre écrite en breton vannetais, publiée en 1902. Mystère (parfois qualifié de tragédie) en trois actes, traduction en français, éditée chez Lafoly, Vannes.

<sup>1127</sup> Joseph Le Bayon, né en 1876, fut ordonné prêtre en 1900. Usant du breton à l'oral comme à l'écrit, il en fait naturellement usage dans les pièces de théâtre qu'il crée, de caractère religieux (huit ont été publiées et jouées). Il décède en 1935. Pour de plus amples informations, voir l'Abbé L. Lohier, *Le théâtre breton de l'Abbé Le Bayon*, conférence faite au congrès du Bleun-Brug de Sainte-Anne d'Auray, le 4 août 1951 ; réédition dans *les Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest*, 1959, 66 – 4, pp. 401 à 433.

<sup>1128</sup> *Ibid.*, p. 30.

<sup>1129</sup> *Ibid.*, p. 30 et 31.

discours sur un ton guerrier :

« ...une guerre sans merci va être déclarée à notre langue. Nous allons avoir à lutter, non plus platoniquement, mais offensivement si nous tenons à conserver le caractère et l'esprit de notre race. Notre devoir à tous est donc de lutter, chacun dans la mesure de son possible, pour que Paris cesse enfin de bafouer la Bretagne, la plus loyaliste des provinces françaises. C'est pour nous un droit imprescriptible de parler notre langue. Je vous proposerais donc, chers compatriotes, après entente préalable avec les membres de l'Union Régionaliste Bretonne, d'émettre une protestation conçue en ces termes : Dix milles Bretons accourus à Auray (Morbihan), à l'occasion de la représentation populaire de An Eutru Keriolet, adressent au Gouvernement français leur énergique protestation contre les mesures d'ostracisme qu'il aurait l'intention de prendre contre notre langue nationale.

Voulez-vous voter cet ordre du jour à main levée ? [...] La protestation est votée à l'unanimité. Pas une voix discordante, pas une abstention. L'émotion est à son comble<sup>1130</sup>. »

Taldir se présente comme un pivot entre l'URB, la Gorsedd, mais aussi l'Église et la population. Il présente ici le soutien que l'URB peut recevoir, au moins de la part d'une foule galvanisée, pour protester contre les mesures visant la langue bretonne et sa pratique. Le barde conçoit, à ce moment, que le breton est une « langue nationale », que la Bretagne bretonnante est donc une nation, pas seulement « la plus loyaliste des provinces françaises ». Mais alors, la Bretagne est-elle une province, une région ou une nation ? Taldir ne semble pas avoir décidé entre ces différentes facettes identitaires laquelle correspond, selon lui, à la Bretagne. Il n'est pas seul dans ce mille-feuilles identitaire à cumuler les strates, puisque la *Marseillaise* est entonnée par la suite, par les autorités locales, les bardes et membres de l'URB, ceux-là mêmes qui acceptent l'appellation de « langue nationale » pour le breton (donc langue d'une nation bretonne).

Le congrès se poursuit en soirée par un banquet, des discours en gaélique, en breton et en français<sup>1131</sup>, et par « le chant national de Jaffrennou, *Bro Goz ma Zadou*, entonné en chœur par l'assistance »<sup>1132</sup>. Pourtant, l'URB ne l'a pas encore officiellement choisi comme hymne national breton : cela se fera l'année suivante, au congrès de Lesneven. Mais il est déjà considéré comme tel, même si Jaffrennou aurait préféré voir son *Sao Breiz* jouer ce rôle.

### 10 septembre 1903 : le premier Gorsedd Digor

C'est le Gorsedd de 1903, lié au congrès de l'URB se tenant à Lesneven, du 5 au 10 septembre, qui montre l'attrait de la population pour ces manifestations. C'est aussi celui où la Gorsedd montre pour la première fois ses *regalia*, ses symboles. Le Fustec, sous le nom de Lemenik, dirige pour la

---

<sup>1130</sup> *Ibid.*, p. 32.

<sup>1131</sup> *Ibid.*, p. 35.

<sup>1132</sup> *Ibid.*

première et dernière fois un Gorsedd Digor<sup>1133</sup>.

« *Gorsedd Digor* » signifie « assemblée ouverte ». Il s'agit d'une cérémonie publique de la Gorsedd. Tout un chacun peut venir assister aux rituels pratiqués par les bardes, ovates et druides. Il s'agit pour les membres du groupe bardo-druidique de présenter au public une tradition initiatique basée sur le modèle gallois et qu'ils considèrent comme antique et celtique. Cherchant à créer une Eisteddfod bretonne, les dirigeants du groupe vont coupler cette cérémonie aux festivités mises en place par l'URB : concours de chants, de danses, défilés...

Au Congrès, il fut voté que le *Bro Goz ma Zadou* devienne hymne breton, et le Marquis de l'Estourbeillon fut élu président (poste qu'il gardera le restant de sa vie) en remplacement de De Kerviller.

Si Lemenik dirige les cérémonies en tant que Grand-Druide, ce n'est pourtant pas lui qui représente les bardes bretons à l'Eisteddfod de Caernarfon quelques jours auparavant (elle se tint du 28 août au 3 septembre). Ce fut Taldir qui y représenta les Bretons, accompagné de François Even / Karevro. Se joint à eux le Cornique Henry Jenner (qui entrera dans la Gorsedd bretonne quelques jours plus tard comme barde d'honneur, sous le nom de Gwas Mickaël). La réunion des deux moitiés du glaive y fut opérée.

Le Grand-Druide avait décidé de bien séparer les deux événements, le congrès et la cérémonie. C'est pourquoi il a souhaité que la cérémonie se fasse ailleurs. Un écrit de Berthou<sup>1134</sup> indique qu'il y a eu, ce 10 septembre 1903, non pas une cérémonie, mais deux : l'une à Plouneour-Trez, l'autre à Brignogan, lieux assez éloignés de Lesneven mais pour autant accessibles. Il ne donne aucune information sur les lieux précis, mais indique que ces deux Gorseddau furent « *gloarius* » (« glorieux ») et que c'est la première fois que du public y assistait, comme nous pouvons le constater sur la photo prise par Saintir, photographe versaillais<sup>1135</sup>, seul présent ce jour-là pour témoigner de l'événement. La presse est présente et témoigne parfois d'une certaine moquerie vis-à-vis des bardes, qui sont « ...ridicules, et [auraient] un grand succès [s'ils donnaient] des représentations dans les foires et les assemblées entre la femme à barbe et le veau à deux têtes<sup>1136</sup> ».

À moins de deux semaines du Gorsedd, le Grand-Druide lui-même ne savait pas où allait se tenir

---

<sup>1133</sup> Nous supposons que c'est parce qu'il eut l'impression d'avoir accompli sa mission qu'il démissionna quelques mois plus tard. En tant que « guide » des Bretons, « libérateur », il avait ouvert une nouvelle voie en tant que Premier Grand-Druide et fit de cette Gorsedd un moment exceptionnel dans l'histoire des bardes bretons. Il constata aussi clairement les dissensions au sein du groupe, et le fait que le *Reizadur* qu'il avait rédigé ne pouvait pas être appliqué tel quel, alors que l'esotérisme et l'aspect initiatique qu'il y développait symbolisait pour lui l'avenir du mouvement.

<sup>1134</sup> Fonds Yves Berthou, CRBC, YBE 2 I 5, « documents bardiques ».

<sup>1135</sup> Nous n'avons actuellement pas d'informations sur ce photographe.

<sup>1136</sup> *Bulletin de l'URB*, 1904, p. 108. C'est un article du *Progrès du Morbihan* qui est cité dans le bulletin.

la cérémonie. C'est Picquenard, sur les conseils de son ami Soubigou<sup>1137</sup>, qui propose au Grand-Druide Lemenik de faire la cérémonie à Kroaz Marz, en Brignogan, où se trouvent des menhirs, tout en étant à moins de trois cents mètres de la gare. Le *Journal des débats politiques et littéraires* du 15 septembre 1903, dans un article intitulé « Autour du Congrès Celtique de Lesneven », mentionne que la cérémonie se déroule au dolmen de Kerroc'h, en Plouneour-Trez<sup>1138</sup>. C'est aussi Plouneour-Trez qui est indiqué dans un article d'*Ar Bobl* du 18 juillet 1908, au sujet de *Ty Kaniri Breiz*<sup>1139</sup>. Le dolmen de Kerroc'h est aussi appelé Dolmen des danseuses, et c'est bien là que se tint la première cérémonie. Mais avant de s'y rendre, les bardes et la foule se rendirent au calvaire de Plouneour-Trez, où la troupe de *Ty Kaniri Breiz* entonna quelques chants, avant que le cortège ne se dirige vers le dolmen.

C'est à cette cérémonie que la bannière de la Gorsedd « fut honorée de l'investiture bardique<sup>1140</sup> », qu'elle devient donc le symbole du groupe, dans un rituel que l'on peut penser comme équivalent à celui de l'accueil d'un nouveau membre. Ainsi, elle a le droit de « pénétrer dans le Cercle du Gorsedd au même titre que les Bardes et d'y flotter, ornée de son ruban bleu<sup>1141</sup> », cercle calqué sur celui mis en place par les Gallois, qui a peu évolué depuis le premier Gorsedd : nous retrouvons aujourd'hui la même configuration, qui a traversé les décennies [Fig. 26].

Cette première bannière était composée des trois cercles concentriques en haut, sur fond blanc, sous lequel se trouvait une zone bleue, puis une zone verte. Du bas de cette zone verte montait ce *schin* décrit par Ladmirault, ce tribann inversé. La seconde bannière, toujours utilisée aujourd'hui, fut offerte par les Gallois en 1907. La « *korn hirilas* » y est aussi présentée : en faïence de Quimper et décorée par Picquenard<sup>1142</sup> de peintures bleues et ivoire, la mère de celui-ci ayant fait sertir l'objet d'une bordure d'argent. L'épée d'Arthur, enfin, fait son apparition dans les mains de Lajat : cet objet est encore utilisé aujourd'hui lors des cérémonies de la Gorsedd.

---

<sup>1137</sup> Fonds Yves Berthou, CRBC, YBE 2 C515, lettre de Picquenard à Le Fustec, datée du 19 août 1903 : « Je vais faire mon possible pour me procurer une carte postale qui représente les pierres de Kroaz Marz [...]. M. Soubigou me dit que le site est admirable. La pierre est à 300 mètres de la gare de Brignogan ». Il s'agit du lieu-dit Men Marz.

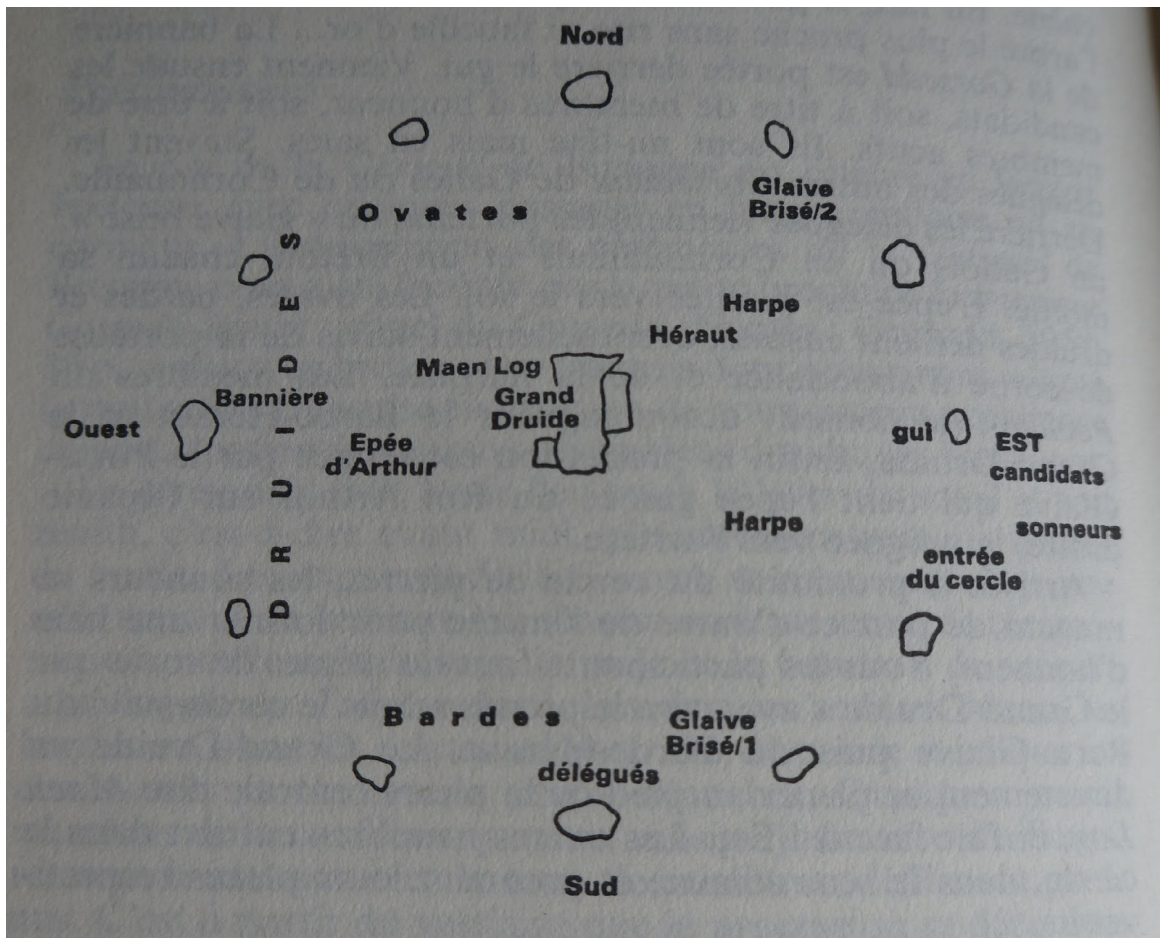
<sup>1138</sup> Article « Autour du Congrès Celtique de Lesneven », *Journal des débats politiques et littéraires*, 15 septembre 1903.

<sup>1139</sup> Article « Ti Kaniri Breiz », *Ar Bobl*, 18 juillet 1908.

<sup>1140</sup> *Ibid.*

<sup>1141</sup> *Ibid.* Il s'agit de la première bannière de la Gorsedd. Celle qui a été offerte par des Gallois, sympathisants de la Gorsedd de Galles en 1907, ne fait son apparition officielle qu'en 1908. Nous ignorons ce qu'il est advenu de cette première bannière.

<sup>1142</sup> Fonds Yves Berthou, CRBC, YBE 2 c 515, lettre de Picquenard à Jean Le Fustec, datée du 19 août 1903. « Le *korn hirilas* est superbe, je l'ai décoré moi-même ». L'usage du masculin pour « *korn* » est de Picquenard.



[Fig. 26] Croquis théorique de l'organisation spatiale d'un Gorsedd Digor. Raoult M., *op. cit.*, p.178.

C'est aussi ce jour qu'une première femme fut reçue à titre honorifique à la Gorsedd : Ange Mosher (1835 - 1918), Américaine et bienfaitrice du mouvement breton, sous le pseudonyme de Bretonnez Tramor<sup>1143</sup>. Il faudra attendre 1910 pour voir deux autres femmes être accueillies comme membres d'honneur. Le Cornouaillais Henry Jenner (1848 - 1934) fut lui aussi fait barde d'honneur au Gorsedd de Lesneven : ce linguiste deviendra le premier Grand Barde de Cornouailles en 1926, à la création de la Gorsedd Kernow. D'autres personnalités sont reçues à la Gorsedd : Joseph-Marie Villard (1868 - 1935) comme ovate (sous le nom de Tredanner), offrant là au groupe un média de propagande à travers les cartes postales qu'il éditait à Quimper<sup>1144</sup>. Pierre Pronost (1861 - 1909, ancien directeur de *L'Espérance bretonne* et poète) fut également reçu comme barde sous le nom de Barz Treflez<sup>1145</sup>. Le Grand-Druides fit membres d'honneur plusieurs notables locaux ayant apporté

<sup>1143</sup> Il s'agit sûrement de Mme Mosher.

<sup>1144</sup> Fils d'un photographe de Quimper, il développe l'activité de son père par la création d'une maison d'édition de cartes postales en 1898. Il est aussi membre de l'URB, vice-président de la section artistique en 1904.

<sup>1145</sup> *L'Espérance bretonne* était un journal bilingue, catholique et conservateur, qui parut de 1898 à 1902. Avant cela, P. Pronost fut gérant du *Courrier du Finistère*. Il collabora à de nombreux organes de presse breton : *L'Écho du Finistère*, *Ar Bobl*, *Kroaz ar Vretoned*, *Spered ar Vro*, *Ar Vro*. Deux recueils furent publiés de son vivant, *Annaik* et

leur soutien à l'organisation du Gorsedd Digor et du Congrès de l'URB : le maire de Lesneven, Théophile Nicol et le Docteur Odey, lui aussi de Lesneven. Quant au recteur de Plounéour-Trez, même s'il servit du champagne aux bardes en l'honneur des nouveaux admis, il ne voulut pas être reçu de façon honorifique.

La deuxième partie des rituels, après le discours de Lemenik et les investitures bardiques faites au dolmen des danseuses, se tint donc près du menhir de Pontusval.

La seule image conservée de la cérémonie est cette photographie de Saintir [Fig. 27]. On note que l'ancien emplacement des mégalithes aujourd'hui disparues de Men Marz, dites aussi de Pontusval<sup>1146</sup>, ne correspond pas à l'emplacement actuel, ni au Dolmen des danseuses (à moins qu'il ne fut encore à l'état de tumulus, ou entouré de hauts talus), où pourtant, selon Herrieu, il y eut une « foule considérable » (plus de cinq cents personnes) qui eut pour les bardes « un vif intérêt »<sup>1147</sup>. Il est probable encore que les bardes soient montés sur un des mégalithes se trouvant au nord-ouest du menhir de Pontusval, à un peu plus de cent mètres de celui-ci.



[Fig. 27] Gorsedd Digor de Brignogan, 10 septembre 1903. Photographie de Saintir, collection Joniaux, Le Mans. Le Fustec / Lemenik dirige la cérémonie. Le porteur de l'épée, à droite, est La Guichardière / Telegg Aour.

*Lili ha roz-gouez* (Brest, chez Gadreau, 1902), en hommage à sa femme décédée. C'est Taldir qui publia ses *Œuvres posthumes* en 1909, en français, regroupant les *Illusions printanières* et *Lis et églantines* (Carhaix, Imprimerie du peuple, 1909).

<sup>1146</sup> Nous nous demandons aussi pourquoi un photographe venu de Versailles n'aurait pas pris en photo ces bardes et druides devant le menhir de Men Marz ou celui de Pontusval. Si vraiment une partie de la cérémonie s'y était déroulée, un témoignage photographique en aurait été fait, peut-être bien plus impressionnant que celui déjà produit par la seule photo connue de ce rassemblement.

<sup>1147</sup> *Le clocher breton*, novembre 1903.

## Le tortueux chemin vers la gloire

Les premiers rassemblements bardiques et druidiques bretons, le faible impact qu'ils ont sur la population, et l'évolution du mouvement breton, tout autant que la simplicité et le faible contenu des premières cérémonies, nous permettent aussi de constater les écarts de motivations des uns et des autres, laissant présager des dissensions qui se confirmeront. Ainsi, ce que souhaitait Le Fustec ne put pas se réaliser : sa conception des rituels, leur contenu, la tenue des cérémonies, ne correspond pas à tout ce qu'il avait théorisé et rédigé sur le sujet (voir *supra*). Les soucis organisationnels prennent le dessus, tout comme le choix du lieu de cérémonie impacte l'organisation et le déroulement des rituels.

Le Gorsedd de 1904, prévu à St-Michel de Prisiac, faillit ne pas avoir lieu car les autorités pensaient qu'il s'agissait d'un rituel magique et s'en méfiaient. Les bardes durent donc officier « *en dounder ar c'hoat*<sup>1148</sup> » / « dans les profondeurs de la forêt ». Cela venait s'ajouter aux troubles qui agitaient déjà le groupe de bardes, à la suite de l'invitation de Botrel à l'Eisteddfod galloise, prévue se tenir fin septembre à Caernarfon : Berthou ne l'estimait pas digne d'y représenter la Bretagne. Face à la loi Combes, Berthou avait décidé de n'écrire désormais qu'en breton et s'en prit à Botrel, qui, lui, chantait la Bretagne en français. Jaffrennou, jouant la tempérance et voulant que son propre réseau reste solide, exprima son avis dans un courrier à Berthou, lui expliquant que c'est lui qui avait soufflé l'idée aux Gallois d'inviter Botrel<sup>1149</sup>. Pour Jaffrennou, la grande réputation du chansonnier ne pouvait qu'être bénéfique à l'aura de la Gorsedd. Vallée se rangea du côté de Berthou<sup>1150</sup>, mandaté comme Grand-Druide depuis peu par Le Fustec, démissionnaire<sup>1151</sup>.

Plusieurs personnalités vinrent au secours de Botrel, comme De La Guichardière, qui mit en avant que « les luttes de clans furent toujours la pierre d'achoppement qui entrava le progrès social et national de la race celtique »<sup>1152</sup>. Il avait aussi conscience que la période qu'ils vivaient allait être décisive quant à l'avenir de la Bretagne, rappelant encore « qu'il n'y a pas seulement des bretonnants en Bretagne ; il y a aussi des Bretons-Gallos qui ne sont point une quantité négligeable, [...] et les plus convaincus partisans de notre cause armoricaine<sup>1153</sup> ». C'est encore le Marquis de L'Estourbeillon, qui, défendant l'usage du breton, rappela que Botrel vivait de son activité et qu'on ne pouvait l'empêcher de venir en Basse-Bretagne. Et c'est là que se trouvaient les vrais coupables,

---

<sup>1148</sup> Fonds Yves Berthou, CRBC, YBE 2 I5, « documents bardiques ».

<sup>1149</sup> Fonds Yves Berthou, CRBC YBE 1 C72, lettre de Jaffrennou à Berthou, du 28 août 1904, Carhaix.

<sup>1150</sup> Fonds Yves Berthou, CRBC YBE 2 C427, lettre de Vallée à Berthou, sans date, 1904.

<sup>1151</sup> Par sa lettre à Jaffrennou, du 21 août 1904, de Beaumont-en-Auge, où il était en vacances avec sa femme.

<sup>1152</sup> Fonds Yves Berthou, CRBC YBE 2 C430, lettre de De La Guichardière à Berthou, septembre 1904.

<sup>1153</sup> *Ibid.*



selon le Marquis, dans cette affaire, « ceux de [leurs] compatriotes qui ont l'aberration de demander [Botrel] et oublient ainsi qu'ils travaillent contre leur langue et contre la Bretagne<sup>1154</sup> ». Léon Le Berre, finalement, eut l'idée d'un compromis : « tenir Botrel éloigné de la Basse-Bretagne, et tout faire aussi pour l'aider en pays Gallo »<sup>1155</sup>. Mais le succès de Botrel continue de grandir au fil des années et connaît son apogée hors de Bretagne lors de ses tournées sur le front de guerre pour divertir les soldats.

Quant à Berthou, son animosité l'amène à quitter *La Résistance*, où il tenait une chronique, « *Trouz ar zunvez* » (« La rumeur de la semaine », dans laquelle il critiquait ouvertement Botrel). Le directeur, Lajat, dans un courrier où il signale la réception de nombreux courriers de plainte, lui demande de ne plus rien lui communiquer d'écrits concernant Botrel « qui produisent ici [dans *La Résistance*] le plus déplorable effet », insistant sur le fait qu'il y a « d'autres questions plus utiles et plus intéressantes que celles qui consistent à injurier un chanteur qui après tout ne mérite pas toutes ces malédictions<sup>1156</sup> ».

Cette affaire met en avant une réalité à laquelle sont confrontés les bardes bretons : le recul de la langue bretonne. Ils sont brutalement réveillés de leur rêve breton, face à une évolution de la société bretonne de leur temps<sup>1157</sup> et les multiples lois et décrets de la III<sup>e</sup> République. Il y a un décalage entre cette Gorsedd de la Presqu'île de la Petite Bretagne, qui rêve de devenir une « île » bretonnante, et la réalité concrète de terrain, avec ces chansonniers en langue française, sollicités par la population bretonnante, inconsciente, selon le Marquis, de marcher vers la mort de leur propre culture. Cela crée une rupture au sein de la Gorsedd, puisque Lajat s'implique bien moins dans le groupe, quand Berthou / Alc'houeder Treger est mandaté Grand-Druide. Leurs échanges de courriers les mènent sur des terrains glissant, Lajat allant jusqu'à mettre en avant que sa race (comprendre ici sa généalogie) soit « pure de sang étranger », imaginant qu'il pourrait reprocher à Berthou que ce nom eût des origines saxonnes, Bertholdus, se plaçant donc dans une position plus bretonne ou plus celtique que celui attaquant un chanteur non-bretonnant, défendant une cause

---

<sup>1154</sup> Fonds Yves Berthou, CRBC YBE 2 C416, lettre du Marquis de l'Estourbeillon à Berthou, datée du 29 août 1904, Cardiff.

<sup>1155</sup> Fonds Yves Berthou, CRBC YBE 2 C418, lettre de Le Berre à Berthou, 4 septembre 1904, Ergué-Armel.

<sup>1156</sup> Fonds Yves Berthou, CRBC YBE 2 C427, lettre de Lajat à Berthou, 3 septembre 1904.

<sup>1157</sup> Au sujet de l'approche de l'étude des évolutions du monde agricole, voir Daucé Pierre & Léon Yves, *L'évolution de l'agriculture bretonne depuis 1850 : quelques données*, INRA, Station d'Économie et de Sociologie Rurales de Rennes Mai 1982. Concernant les notions de pouvoir et de propriété, voir Segalen Martine, « Le déplacement du pouvoir : une crise bretonne », *Études Rurales*, 1976, n° 63 - 64, pp.253 à 260. Concernant le rapport à la langue bretonne, voir Favereau Francis, « L'évolution du discours sur la langue bretonne au XX<sup>e</sup> siècle », in Schuwer Martine (dir.), *Parole et pouvoir – le pouvoir en toutes lettres*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2003, pp. 19 à 35. Pour un regard plus large, voir le tome V de *l'Histoire de la Bretagne et des pays celtiques*, « La Bretagne au XX<sup>e</sup> siècle », Morlaix, Skol Vreizh, 1983. Voir aussi Broudic Fañch, *Évolution de la pratique du breton depuis la fin de l'Ancien Régime à nos jours*, dir. : Jean Le Du, CRBC, Brest, 1993.

d'arrière-garde, selon lui.

Taldir, à l'origine de cette querelle, est resté à l'écart de son déroulement. Lajat, son cousin par alliance, penche en faveur de Botrel. Quant à Vallée, l'ancien maître de Taldir, il se place aussi contre son disciple, soutenant Berthou. Les pions se repositionnent donc sur l'échiquier.

C'est ainsi que le Gorsedd de 1904 est mal préparé, puisque le groupe s'enlise dans des querelles illustrant la variété des profils composant le groupe. Néanmoins, il a lieu en Gourin à l'occasion du Congrès de l'URB, les 25 et 26 septembre. La petite délégation galloise qui y participe est composée de « Griffith Thomas, Gwynedd Davies et Visant Evans, secrétaire général de l'Eisteddfod ». Ces trois représentants tinrent la moitié galloise du glaive, « tandis que le marquis de l'Estourbeillon portait la moitié bretonne, entouré de onze bardes et ovates, à savoir : Alc'houeder Treger, Taldir, Abalor, Karevro, Mab an Argoat, ar Barz melen, ar Barz labourer, Kloarek Kerne, Evnik Arvor, ar Pagan, et Leorlenner<sup>1158</sup> ».

L'impréparation de ce Gorsedd Digor se fait fortement jour, puisque ce qui devait être une cérémonie de réception de nouveaux membres, au Menez Morvan, ne fut qu'une simple réception sans symbolique, sans fard. Paul Diverrès y est reçu comme ovate sous le nom de Ab Sulio (qu'il changera plus tard en Tangwall), Jean Leettry sous le nom de Ab Gweltaz, et Paul-Yves Sébillot comme disciple sous le nom de Lagad Don.

\*

Quant à la cérémonie de 1905, sur la presqu'île de Perharidi, près de Roscoff, elle se tint devant un petit public : l'accès à la presqu'île dut se faire en bateau, selon Berthou<sup>1159</sup> et « les assistants manquèrent<sup>1160</sup> ». Il y eut peu de membres présents, si ce n'est les membres principaux, ceux du Poellgor et ayant une charge symbolique lors des cérémonies.

\*

C'est à partir de 1906 et du Gorsedd de St-Brieuc que le groupe bardique connaît un certain succès : cette année-là, c'est la municipalité qui demande aux bardes de faire leur cérémonie annuelle dans le jardin du préfet<sup>1161</sup>. Désormais, là où elle souhaite tenir une réunion, les pouvoirs publics répondent positivement, y voyant une manière d'animer quelques jours leur commune, à travers les fêtes celtiques organisées par l'URB et la Gorsedd.

---

<sup>1158</sup> Archives privées, documents en format numérique, « Histoire 1838 - 1939 », rédigée par G. Le Scouëzec.

<sup>1159</sup> Fonds Yves Berthou, CRBC, YBE 2 I5, « documents bardiques ».

<sup>1160</sup> Archives personnelles, documents en format numérique, « Histoire 1838 - 1939 » rédigée par G. Le Scouëzec.

<sup>1161</sup> *Ibid.*

Si le Gorsedd de Brignogan (lié au congrès de l'URB de Lesneven) de 1903, fait réellement connaître la Gorsedd bretonne, d'autres événements marquent l'histoire du groupe : St-Brieuc en juillet 1906 où 5000 personnes participent à l'assemblée, Brest en septembre 1908 où le maire M. Delobeauf fait installer douze menhirs et un dolmen dans le parc devant le château (le samedi 19 et dimanche 20), Nantes le 1<sup>er</sup> août 1910, Carhaix en 1910 avec 2000 participants, le 14 août 1911 à St-Gildas en Carnoët avec 2000 participants (et suivi d'une fête populaire au bourg – c'est aussi là que pour la première fois lors d'un Gorsedd est jouée de la harpe).

1906 est une année fastueuse pour la Gorsedd. Les fêtes celtiques de St-Brieuc, se déroulant les 23 juillet, sont un succès, autant par la fréquentation (5000 personnes) que par la qualité des 22 participants : l'Archi-Druide Dyfed<sup>1162</sup> en personne fait le déplacement, accompagné d'une délégation galloise d'une vingtaine de personnes dont le barde-héraut Edward Thomas, et John Kelt-Edward, le peintre ami de Taldir [Fig. 28]. La présence de musiciens comme le chansonnier gallois Dewi Michaels et la cantatrice Maud Person rehausse encore le prestige de ces fêtes. Cette organisation est principalement due à Émile Hamonic et Octave-Louis Aubert, mais a surtout été rendue possible grâce au financement des festivités par la municipalité briochine. Lajat a l'idée de faire une plaquette de présentation de l'histoire de la Gorsedd, avec la liste de tous les membres depuis sa fondation, avec des portraits des principaux acteurs de la Gorsedd, comme cadeau à l'Archi-Druide<sup>1163</sup>.

Certains Gallois restant en Bretagne plus longtemps que la durée des fêtes, la Gorsedd décide lors d'un Gorsedd Kuzh en aval de la cérémonie publique, d'organiser des cours de breton pour les membres de la délégation souhaitant apprendre cette langue. Ces fêtes développent les liens entre Bretons et Gallois, et par extension, les liens entre la France et le Royaume-Uni. La récupération politique se fait lors d'un banquet à la mairie de Saint-Brieuc : Taldir Jaffrennou lit un message de Lloyd Georges, le ministre britannique du commerce, qui voit en l'assemblée de Saint-Brieuc une illustration de la paix entre les peuples. Le petit chœur gallois interprète même l'hymne de la République, en gallois.

---

<sup>1162</sup> Evan Rees, 1850 - 1923. Pasteur calviniste méthodiste et poète, En 1893, il participe au concours de l'Eisteddfod de 1893 (qui se tint exceptionnellement à Chicago pour la World Columbian Exposition, fêtant les 300 ans de la « découverte » des Amériques par C. Colomb) et remportera le prix (le sujet du concours était « Jésus de Nazareth »). Il devint *Arch-Druid* de la Gorsedd de Galles en 1905 et le resta jusqu'à son décès en 1923.

<sup>1163</sup> Fonds Yves Berthou, CRBC, YBE 3 C 56G, lettre de Lajat à Berthou, datée du 3 juillet 1906. Lajat écrit « Defyd » à la place de « Dyfed ».



[Fig. 28] Gorsedd de St-Brieuc, juillet 1906. Collection Musée de Bretagne.

Sur le Maen Log, l'Archi-druide de Galles Dyfed et le druide Alc'houeder Treger, officiant comme Grand-Druide, tenant l'épée d'Arthur galloise. Sur la droite, la première bannière de la Gorsedd.

La presse bretonne se fait le relais de cette concorde entre la France et le Royaume-Uni, mais aussi entre la Gorsedd et la République : « les Celtisants bretons n'avaient pas été jusqu'à présent l'objet de si manifestes encouragements de la part du gouvernement de France et ce fait, très nouveau, est particulièrement notable »<sup>1164</sup>. Notable, en effet, puisque cet engouement de part et d'autre ne sera que de courte durée : Taldir lui-même, dès avril 1906, écrit dans *Ar Bobl* son attachement à la République, mais pas à la France, qui, pour lui, « doit avoir nom encore la Gaule. [...] Le peuple qui habite et travaille sur son sol est d'origine celtique, et non pas franque et non pas romaine. [...] Les deux tiers des Français sont des Gaulois<sup>1165</sup>. » Présentant la Bretagne comme le dernier réceptacle des traditions celtiques en France, Taldir et Berthou souhaitent éveiller les Français, leur faire prendre conscience de leurs origines gauloises. Pour cela, le Grand-Druide met en place un projet de Gorsedd sur le supposé site de la bataille d'Alesia, à Alise-Sainte-Reine, en 1909, projet qui sera relancé en 1912 mais ne connaîtra jamais d'aboutissement<sup>1166</sup>.

<sup>1164</sup> *Le clocher breton*, août 1906, p. 1189.

<sup>1165</sup> *Ar Bobl*, 7 avril 1906.

<sup>1166</sup> Albert 1<sup>er</sup>, roi des Belges, lors du Congrès Pan-celtique de 1911, organisé par la jeune et vite disparue *Celtic Union* de Bruxelles (1910 - 1914), lut une lettre du Grand-Druide de Bretagne, qui proposait de tenir le prochain congrès à Alesia, dans une volonté de mettre sur le devant de la scène le passé gaulois et celtique de l'Europe. Il y a

\*

La cérémonie du 13 août 1907, sur les hauteurs de Kenec'h Laeron, en Rostrenen, n'a pas fait l'objet d'une annonce et manque d'organisation [Fig. 29]. Aucune publicité n'ayant été faite, le public est absent. Nous n'avons pas d'informations sur ces cérémonies discrètes, peu organisées (1904 et 1905 incluses), laissant supposer des soucis internes et un éventuel manque de motivation. Coincé entre les fastueuses cérémonies de St-Brieuc et Brest, ce Gorsedd Digor illustre bien l'aspect inter-celtique que veut donner la Gorsedd à son aura, non pas seulement organiser des cérémonies discrètes et plus spirituelles, plus bretonnes : il s'agit bien, par le biais de ces rencontres, de montrer la force et la puissance rêvées des bardes bretons et leur influence. Il est paradoxal de constater que les cérémonies en milieu urbain attirent de nombreuses personnes, surtout quand ces cérémonies font partie d'un ensemble de « fêtes celtiques » avec d'autres animations.

Pourtant, les bardes puisent leur tradition dans les campagnes, là où ils ont, en retour, peu de succès : dès qu'il s'agit d'une cérémonie hors d'une grande ville, sans soutien financier et organisationnel, ils sont dans l'incapacité de produire quelque chose d'aussi significatif. De plus, l'aspect initiatique et symbolique, prenant en compte l'élévation à la fois spirituelle et culturelle de la Bretagne par la mise en valeur de jeunes talents et la mise en avant d'une symbolique lors des rituels, tel que le souhaitait Le Fustec, n'est pas pris en compte. Sa démission n'a pas aidé à continuer dans cette voie initialement prévue.

Certains membres de la Gorsedd connaissant un succès grâce à leurs écrits, leurs travaux, y compris Outre-Manche, comme Taldir, voyaient d'un mauvais œil de nouveaux talents émerger, ne voulant pas partager leur place sous le soleil celtique, ni partager son succès auprès des Gallois, ne souhaitant pas non plus que pouvoirs et prérogatives soient partagés entre les mains de nouveaux artistes, chanteurs, écrivains que lui et les fondateurs de la Gorsedd auraient aidé à hisser sur le podium.

Cette cérémonie de la Gorsedd a aussi pu être éclipsée par celle, organisée par l'URB le 27 avril, inaugurant le monument que le parti a financé, en souvenir de la victoire d'Alain Le Grand sur les Normands en 890. Néanmoins, le Marquis de L'Estourbeillon y est reçu comme barde sous le nom de Hoel Broerek. Berthou décide aussi de changer son pseudonyme d'Alc'houeder Treger en Kaledvoulc'h et celui d'Ab Sulio en Tangwall. Un écrit de Gwenc'hlan, censément repris de Taldir, indique qu'il y avait environ 200 personnes à assister à cette cérémonie, probablement des membres de l'URB ou des sympathisants, et non pas un public extérieur, vu le peu de publicité qui fut faite autour de l'événement.

---

une correspondance entre Y. Berthou et les autorités d'Alise-Sainte-Reine, à ce sujet.



[Fig. 29] Gorsedd de Rostrenen, 13 août 1907. Carte postale Hamon, Guingamp.

Berthou / Alc'houeder Treger dirige la cérémonie. À droite, tenant la première bannière de la Gorsedd bretonne, Lajat / Mab an argoat. Derrière Berthou, tenant l'épée, La Guichardière / Telenn Aour. À droite de Berthou, Vallée / Abhervé, puis Loeiz Herriou / Barz labourer, et enfin Le Berre / Abalor. Au premier plan, un impétrant portant un brassard blanc.

\*

L'année 1908 est aussi particulière<sup>1167</sup> : la Gorsedd organise un « festival celtique », qualifié aussi de Congrès Celtique International, à Brest, devant le château, le dimanche 20 septembre. L'ensemble est financé par la ville de Brest, dirigée par le maire Delobeaup (1834 - 1912), et *La Dépêche de Brest*, ce qui aide à l'accueil des 142 Gallois qui s'y rendent en bateau pour participer aux festivités, dont l'Archi-Druide Cadfan, qui dirige les cérémonies.

Quelques photos d'époque montrent les participants, qui en saie, qui en tenue de ville ou en costume traditionnel, entourés d'une foule hétéroclite de curieux et de passants, représentant « tout le peuple de Bretagne, [...] paré de ses plus beaux costumes<sup>1168</sup> ». Le Gorsedd ne fut qu'une des réjouissances de ce week-end, au milieu des concours de musique, de danse, de costumes et de lutte<sup>1169</sup>. Quant à la qualification de l'événement, *Ar Bobl* emploie l'expression de « Fêtes celtiques de Brest » et rejette l'usage « abusif du mot flamand *kermesse* pour désigner la fête bretonne

<sup>1167</sup> Au-delà du fait que François Jaffrennou se soit marié à Jeanne Le Touz, en l'église de Carhaix, le 7 janvier. Lui à 29 ans, et elle, 17.

<sup>1168</sup> *L'Action française*. 23 septembre 1908, « Le mariage du glaive et la paix celtique », p. 1.

<sup>1169</sup> *Ar Bobl*, samedi 5 septembre 1908, p. 2, section Union Régionaliste Bretonne.

populaire qui se déroule sur le cours d'AJot<sup>1170</sup> », lui préférant « le mot « pardon », qui désigne bien, d'une façon plus locale, quelque chose du même genre.<sup>1171</sup> »

Pourtant, en avril, le Grand-Druide prévoyait d'organiser le Gorsedd à Portsall, non à Brest. Un courrier joliment décoré et imprimé, et envoyé le 20 avril 1908 à tous les membres par le Grand-Druide, qui attendait une réponse en retour<sup>1172</sup>. Kaledvoulc'h y rappelle que la Gorsedd et l'URB ont des membres en commun, et que les rencontres des bardes se font, depuis les débuts du mouvement, en lien avec les congrès politiques du parti. Cette fois-ci, il propose que la Gorsedd organise sa cérémonie non pas à proximité directe du lieu du congrès et des festivités mises en place par l'URB, mais bien plus loin : le parti se retrouvant à Plougastel-Daoulas, il indique que le meilleur endroit qu'il ait trouvé pour la cérémonie se trouve à Portsall. Il y a là, selon ses indications, une « allée couverte » / « un hent goloet », qui était auparavant entourée d'un cromlec'h dont les restes se voient encore au sol (une trentaine de pierres, selon Kaledvoulc'h). L'ensemble est orienté ouest-est, et descend doucement vers la mer. Il précise aussi la proximité de la gare de Portsall et d'hôtels. C'est donc un endroit propice à une cérémonie bardique. Ne rejetant pas la réunion de l'URB, il propose même aux membres d'officier à neuf heures du matin, puis de prendre le train jusqu'à Brest afin, ensuite, de rejoindre Plougastel-Daoulas. Reste à organiser la promotion de l'événement, pour en faire un « *Gorsedd glorius* », suivi d'animations assurées par Ti Kaniri Breiz et une troupe de théâtre composée uniquement de bardes.

Ce projet ne peut aboutir, sans que les raisons en soient connues. Il est possible que l'éloignement entre les deux lieux envisagés (Portsall et Plougastel-Daoulas) ait été la source du renoncement. Mais Berthou se tourne vers la municipalité brestoise, afin de créer un événement plus grandiose à Brest. Le financement des animations, proposé par celle-ci (elle prend aussi en charge les menhirs et les dolmens) et la presse brestoise, afin de rendre les festivités attirantes et centrées sur l'esplanade du château, y est probablement pour quelque chose. Malgré les efforts de Berthou de rapprocher les deux événements, la réunion de l'URB se fait finalement une semaine avant le Gorsedd. Cela illustre les difficultés organisationnelles auxquelles le Grand-Druide et le bureau de la Gorsedd font face chaque année, l'implication d'acteurs extérieurs au mouvement bardique (municipalité, hommes politiques) et le fossé se creusant entre la Gorsedd et l'URB.

---

<sup>1170</sup> *Ibid.*

<sup>1171</sup> *Ibid.* Il faudra attendre 1961 pour voir à nouveau des druides se réunir à Brest.

<sup>1172</sup> Archives privées. Lettre de Kaledvoulc'h aux membres de la *Gorsedd Barzed Gourenez Breiz-Izel*, datée du 20 avril 1908, imprimerie Lajat, Morlaix. Le titre et l'en-tête sont colorés, le papier de qualité, et pailleté. C'est, à notre connaissance, la seule fois où un tel courrier fut envoyé aux bardes par le Grand-Druide ; les autres courriers évoquant l'organisation des cérémonies ou des réunions sont d'une sobriété contrastant avec l'éclat de celui-ci.

Les membres de la Gorsedd, finalement, se retrouvent le samedi 19 septembre, à 14 heures, pour un Gorsedd Kuz, au Grand Bar Lombard, afin de peaufiner la cérémonie.

L'URB, quant à elle, organise, en amont de cette fête, une exposition d'art à Plougastel, du 12 au 17 septembre, ainsi qu'une conférence gérée par la section « Économie » du parti, portant sur *Brest, port trans-atlantique et Industries rurales*<sup>1173</sup>. Un article, paru quelques jours avant ces festivités, dans le *Nouvelliste de Bretagne*, et repris par Taldir dans *Ar Bobl* (du 29 août 1908) met en avant les dissensions qui existent au sein du parti, précisément à cause de la Gorsedd. Le Comte de Laigue, qui semble être l'auteur de l'article accusateur, écrit que

« L'Union Régionaliste [...] traîne à sa suite – tel le forçat son boulet – le « Gorsedd » des druides, ovates et bardes qui la réduit à l'impuissance. Malgré le dévouement et l'activité de son sympathique directeur, elle piétine sur place parce qu'elle est coupée en deux tronçons dont l'un approuve les cérémonies bardiques opérées sous la haute direction de l'archidruide gallois, d'outre-mer, et l'autre en comprend l'inanité au point de vue du mouvement breton-français. [...] et vous savez que toute maison divisée contre elle-même périra. »<sup>1174</sup>

Basse vengeance journalistique du Comte de Laigue (1862 - 1942)<sup>1175</sup>, qui fut exclu de l'URB deux ans auparavant<sup>1176</sup>, et qui n'eut de cesse, à la suite de cet événement, de tenter de semer le trouble au sein du parti. Néanmoins, son article reflète une réalité que les festivités brestoises de cette année 1908 illustrent : le parti se réunit bien à part de la Gorsedd et organise lui-même des animations.

Le président de l'URB, absent de la cérémonie de la Gorsedd, se fait remplacer pour la cérémonie d'union des deux parties du glaive, par Jos Parker. En face de lui, l'Archi-Druide de Galles, Cadvan (John Davies, 1846 - 1953), tient l'autre moitié. Ce symbole de fraternité interceltique est complété par la déclamation par Taldir d'un poème de sa création, « *N'euz ken a vor !* » (« *Il n'y a plus de mer !* »)<sup>1177</sup>, qui commence ainsi : « Il n'y a plus de mer entre les deux Bretagne, voilà la vérité, et le jour arrivera, de nouveau, où elles seront alliées. Autrefois les mêmes Druides enseignaient aux Bretons ; leur sang était pur et sans mélange ». Kaledvoulc'h, dans son discours de Grand-Druide, rappela que

« le Celte vigoureux que Rome parvint à maîtriser et à courber sous sa loi de fer [...], ce Celte-là

---

<sup>1173</sup> *Ibid.*

<sup>1174</sup> Fonds Yves Berthou, CRBC, YBE, cahier de coupures de presse. « Un mauvais plaisant », *Ar Bobl*, 29 août 1908.

<sup>1175</sup> René de Laigue, 1862 - 1942. Comte et écrivain, il s'implique dans la vie politique et culturelle bretonne, en devenant secrétaire général de l'URB en 1905 (il était président de section depuis 1902). Proche du Marquis de l'Estourbeillon, il dirige avec lui la *Revue de Bretagne*, où il écrit régulièrement, comme dans d'autres revues ou journaux. En 1941, il devient secrétaire général de l'Association Bretonne.

<sup>1176</sup> Défendant la Gorsedd, Taldir répond dans l'article qu'« on lui fit sentir que sa présence au Secrétariat de l'Union aliénait à l'œuvre bretonne quantité de sympathies précieuses. M. de Laigue se retira, en jurant aux régionalistes une haine à mort ». Dans l'article « Un mauvais plaisant », *Ar Bobl*, 29 août 1908.

<sup>1177</sup> Cité par Le Stum P., *op. cit.*, p. 111.



est sorti de sa nuit profonde. [...] Et le Gorsedd, après un exil millénaire, fait entendre de nouveau sa « Voix », qui est la voix de la Vérité et du Progrès. [...] Sur les ruines d'un vieux monde Romain [...] les Bardes proclament la Paix celtique. »<sup>1178</sup>

Paix confirmée entre les peuples bretons et gallois, confirmée par la présence de la nouvelle bannière de la Gorsedd bretonne, offerte par les Gallois, à l'Eisteddfod Nationale de Swansea (sur une idée du comité de l'Eisteddfod d'Abertawe), de 1907, à Taldir, représentant des Bretons à ce festival.

Cette bannière n'est pas un cadeau de la Gorsedd de Galles elle-même, mais le choix de quelques bardes et membres du comité de l'Eisteddfod<sup>1179</sup>, qui financent sa création. Le *design* est du barde-héraut gallois T. H. Thomas / Arlunydd Pennygarn, et la conception revient à Miss Lena Evans / Brodes Dâ, de Cardiff, ceux-là même qui conçurent la bannière de la Gorsedd de Galles<sup>1180</sup>.

Un extrait de la presse britannique, intégré au cahier de Taldir<sup>1181</sup>, nous en dit plus sur cet objet :

*« The banner is shield-shaped with the Breton seven-pointed ermines strewn upon a white ground, the Breton heraldic bearing. Upon this are surimposed a green girdle surrounded by twelve jewels, and a central one which represents a plan of the Gorsedd circle surrounded by its stones. Upon the field is embroidered the Eisteddfod cry of "Heddwch" ("Peace"). Above the circle are three jewels, representing the points of sunrise at the solstices and equinox, over which are seen the three rays of the Eisteddfodic sign, or "Nod cyfrin", blazoned in silver, blue, and green, the colours of the three orders of Bardism. These are joined by three golden rays ascending from the Maen Llog, or central stone of the circle. Below is a scroll with the Breton motto, "Dourn ouz dourn" (Hand in hand), in blue and gold. The wide border is of crimson velvet, with gold and black lines. Upon the crimson inscriptions are worked, in raised golden silk, which read in Breton, "Roet gant barzed Kymru en Abertawe, 1907, da gannaded barzed Breiz," which means, "Gift from bards of Cymru at Swansea, 1907, in greeting to Bards of Brittany." Below, in ancient Welsh lettering is the motto "Calon wrth calon" ("Heart to heart"). The banner is supported by an oaken staff, with bronze and turned ornaments.*

« La bannière est en forme de bouclier avec les sept hermines pointées sur fond blanc, les armes bretonnes. Par dessus sont surimposés un cercle vert entouré de douze joyaux, et un autre, central, représentant le cercle du Gorsedd entouré de pierres. Au-dessus de cette zone est cousue le cri de l'Eisteddfod « Heddwch » (« paix »). Sous le cercle se trouvent trois joyaux, représentant les points de lever du soleil aux solstices et équinoxes, desquels partent les trois rayons du signe de l'Eisteddfod, ou « Nod cyfrin »<sup>1182</sup>, cousues en argent, bleu et vert, les couleurs des trois ordres du bardisme. Ces rayons sont rejoints par trois rayons d'or montant du Maen Llog, ou pierre centrale du cercle. Dessous se trouve un rouleau avec la devise bretonne, « Dourn ouz dourn » (« main dans la main ») en bleu et or. La large bordure est de velour cramoisi, avec des lignes noir et or. Sur cette bordure cramoisie sont cousues en soie d'or

<sup>1178</sup> Fonds Yves Berthou, CRBC, YBE 3 M5, manuscrit d'Y. Berthou, en breton et traduit en français.

<sup>1179</sup> Le barde Cochfarf, A.E Thomas, I. Vaughan / Celfydd (secrétaire du projet), T. Lovell (trésorier).

<sup>1180</sup> Quant au support en chêne et bronze, il fut réalisé par S.W Allen.

<sup>1181</sup> Archives personnelles, document en format numérique, « Histoire, 1838 - 1939 », de G. Le Scouëzec. Le « cahier de Taldir » apparaît souvent dans les sources de Le Scouëzec. Il serait en possession de l'actuel Grand-Druide Morgan / Per-Vari Kerloc'h. A notre connaissance, il n'en existe pas de copie.

<sup>1182</sup> « Nod cyfrin » = la marque mystique, en gallois, le Tribann.

étincelante, des inscriptions en breton, « *Roet gant barzed Kymru en Abertawe, 1907, da gannaded barzed Breiz* », ce qui veut dire « Offert par les bardes du Pays de Galles à Swansea, 1907, aux représentants des bardes de Bretagne ». Enfin, tout en bas, en ancienne écriture galloise est écrite la devise « *calon wrth calon* » (« cœur à cœur »). La bannière est placée sur un support en chêne, avec du bronze et quelques décorations. »

Si la bannière ne fut pas montrée lors du Gorsedd Digor de 1907, c'est à cause du manque de préparation de la cérémonie, et parce qu'il n'y avait pas de délégation galloise reçue. Les bardes bretons durent attendre un moment de faste et d'interceltisme pour présenter publiquement leur nouvelle bannière.

Les festivités finistériennes confirment la querelle entre la Gorsedd et l'URB. René De Laigue, dans quelques articles parus dans *Le Nouvelliste de Bretagne*<sup>1183</sup>, s'en prend à la Gorsedd. Ami de l'Estourbeillon, il voit son action contre les bardes complétée par les écrits de René-Frédéric Le Fur (1872 - 1933)<sup>1184</sup>, fondateur de l'hebdomadaire *Le Breton de Paris*, en mai 1908<sup>1185</sup>. Autour du journal s'est cristallisé un groupe de militants de l'URB, parisiens mais avant tout royalistes, souhaitant se débarrasser de membres de la Gorsedd, issus de la petite bourgeoisie bretonne. Petite bourgeoisie, qui plus est, bretonnante, militant pour plus d'indépendance politique<sup>1186</sup>. Ces Parisiens sont perçus par certains, Lajat par exemple, comme des donneurs de leçons marqués d'un jacobinisme hautain, tel le Comte de Laigue « qui prétend venir enseigner aux Bretons autochtones ce qu'ils doivent être et ce qu'ils doivent penser<sup>1187</sup> ».

Quelques mois plus tard, la Gorsedd se déclare comme association, selon la loi de 1901 (la préfecture de police de Paris, où avaient été déposés les statuts, les a perdus. Il est seulement possible d'avoir une copie de la déclaration du Journal Officiel). Officiellement déclarée le 23 novembre 1908, la parution au Journal Officiel a lieu le 18 décembre 1908, sous le titre *Gorsedd Barzed Gourenez Breiz Izel*. Son fonctionnement est donc associatif : cet aspect donne un caractère légal et reconnu à la Gorsedd. En conséquence, il y a une ambiguïté morale : comment peut-on être Grand-Druide à vie sur décision du Poellgor / bureau de l'association - dès le druidicat de

---

<sup>1183</sup> Journal créé en 1901 et qui vivra jusqu'en 1944, de tendance catholique.

<sup>1184</sup> René-Frédéric Le Fur, 1872 - 1933, a fait des études de médecine et s'est spécialisé dans l'urologie. Catholique pratiquant, il a fréquenté les cercles d'étudiants catholiques pendant ses études, Monarchiste, il profite du congé du médecin habituel de la maison royale de France, les Orléans, en 1900, pour le remplacer. Il se positionne comme anti-dreyfusard lors de l'affaire Dreyfus. En 1904, il fonde une ligue catholique, monarchiste et anti-maçonnique, appelée l'Entente Nationale pour la reconstitution intégrale des libertés de France. Puis, en 1906, il intègre le comité de patronage de l'Institut d'Action Française. Pastentek, « Le Docteur Le Fur », *Les Hommes du jour*, 13 juin 1914, p. 7 et 8.

<sup>1185</sup> Voir Lemans Constance, *Les Bretons et leurs associations à Paris entre les deux guerres*, Perros-Guirec, éd. Anagrammes, 2009. Tardieu Mathieu, *Les Bretons de Paris, de 1900 à nos jours*, Monaco, éd. Du Rocher, 2003.

<sup>1186</sup> *L'écho du Finistère*, 5 septembre 1908. En réponse à un article paru dans l'hebdomadaire *Le Breton de Paris*.

<sup>1187</sup> *Ibid.*

Kaledvoulc'h - et président de l'association élu par les membres du bureau directeur, qui eux-mêmes sont choisis par le Grand-Druide ? Les statuts furent modifiés en 1909, 1926, 1937, 1976, 1982, et à plusieurs reprises sous le druidicat de Gwenc'hlan. Ceux-ci comportent quelques éléments intéressants : l'appartenance à la Gorsedd est réservée aux personnes d'origine celtique qui lisent, écrivent et parlent breton ; cette condition a subi tant de dérogations qu'elle sera à l'origine d'une scission de 1954 à 1962<sup>1188</sup>, et à l'origine de la création de groupes annexes. Cette particularité du règlement intérieur s'accompagne aussi de la croyance en Dieu et l'immortalité de l'âme, par exemple, ce qui montre bien, au moins pour la première donnée, que le christianisme est à ce moment-là une base du druidisme contemporain.

---

<sup>1188</sup> Période aussi de l'interruption de la transmission intergénérationnelle du breton.

### 3. De la Bretagne à la Gaule (1914 - 1933)

#### 1- La voie gauloise

Le 28 février de 1909, Le Fustec, toujours actif, organise un banquet pour la fête nationale galloise, la St-David : moment propice à un apaisement général des tensions avec les Gallois. La Gorsedd de Bretagne se retrouve écartelée entre plusieurs tendances politiques et choisit une voie plus à gauche que l'URB en se rapprochant de la République, une voie plus « gauloise », et non plus galloise. C'est un pas de côté pour chercher une nouvelle voie d'évolution possible, mais aussi pour libérer des tensions ; cela en provoquera de nouvelles, entre ceux qui affirment la volonté d'entretenir des rapports toujours privilégiés avec la Gorsedd-mère (sur le plan culturel et traditionnel), et ceux qui veulent se faire reconnaître politiquement par la République (puisque les idéaux républicains conviennent à plusieurs membres). C'est encore l'année des grands projets pour Yves Berthou : faire du château de St-Vougay un musée, une sorte de palais en l'honneur du druidisme et des études celtiques (le château, acquis par l'Etat, n'était pas encore destiné à un projet précis). Ce projet ne verra jamais le jour. Tout comme celui d'organiser une cérémonie bardique et druidique à Alise-Sainte-Reine, en Bourgogne, lieu supposé de la bataille d'Alésia<sup>1189</sup>. Le dossier est conséquent : Berthou souhaite faire venir des délégations de toutes les nations celtes, la Gorsedd de Galles en tête (puisque l'Archi-Druide de Galles et le Grand-Druide de Bretagne devaient présider les cérémonies), et Taldir le soutient car ce projet entre dans sa logique de faire connaître aux Français leurs origines gauloises. Ayant pris contact avec des intellectuels de Bourgogne, des spécialistes de l'histoire de la Gaule, mais aussi des élus locaux, Berthou n'obtient pas l'engouement et le soutien qu'il aurait aimé recevoir. Deux ans après, il réitère ses demandes, cette fois avec le soutien de l'Union celtique (fondée à Bruxelles). C'est encore un échec, et cela porte un coup au Grand-Druide, qui s'est éparpillé dans des projets éloignés de la réalité bretonne, à un moment de la vie de la Gorsedd où il eût été nécessaire de se positionner concrètement face à une tendance au conflit grandissante avec l'URB.

Cela sera réglé en 1911, lorsque la Gorsedd de Galles reconnaîtra que c'est le Grand-Druide de

---

<sup>1189</sup> Napoléon III, dans son ambition politique, souhaitait créer une émulation autour de personnages et d'épisodes historiques liant les populations de son empire : Alésia et Vercingetorix furent de ceux-ci. Il commanda donc des travaux archéologiques, fort utiles, mais détournés vers l'objectif visé. Le site de la bataille d'Alésia est contesté, face aux recherches se déroulant sur le site de Syam / Chaux-les-Crotenay, dans le Jura : la configuration du terrain correspond bien mieux au récit de Jules César à propos du siège de l'oppidum gaulois, mais un consensus dans la communauté scientifique reconnaît Alise-Sainte-Reine comme site de la bataille d'Alésia.

Bretagne, en l'occurrence Yves Berthou / Kaledvoulc'h, qui dirige la Gorsedd et qui décide ou valide la délégation bretonne à l'Eisteddfod. Néanmoins, les querelles entre Bretons influent fortement sur le regard qu'ont les Gallois sur les organismes bretons et jouent en leur défaveur : il n'y a aucun représentant breton à l'Eisteddfod de Wrexham en 1912, et seulement le Grand-Druide et Paul Diverrès à celle d'Abergavenny, en 1913, pour les soixante-quinze ans de la venue de La Villemarqué.

\*

L'année 1909 voit aussi apparaître une première discorde sérieuse au sein de la Gorsedd. Un an plus tôt, à l'Eisteddfod de Llangolen, De L'Estourbeillon a voulu prendre une place plus importante que ce qui était convenu. En tant que « *leader* » breton (il est président de l'URB, et n'est pas membre de la Gorsedd à ce moment), il reçoit la moitié bretonne de l'épée symbolisant l'union de la Bretagne et du Pays de Galles. Néanmoins, cette portion de l'épée est propriété de la Gorsedd, non la sienne, la Gorsedd de Galles ne reconnaissant que la Gorsedd de Bretagne comme organisme culturel et politique breton : celle-ci se veut être l'avant-garde politique et culturelle bretonne et l'appui gallois argumente en ce sens. De plus, De L'Estourbeillon essaie de se faire remettre la bannière de la Gorsedd, offerte à la délégation bretonne par un groupe d'amis gallois de la Gorsedd (non par la Gorsedd elle-même)<sup>1190</sup> : elle est remise à Taldir en tant que représentant de la Gorsedd de Bretagne, et *Arouezvarz*. Lors de ces cérémonies, une confusion règne chez les Gallois quant aux représentants bretons : qui est de la Gorsedd et qui ne l'est pas ? Il y a, chez les Bretons, une volonté des uns et des autres de se mettre en avant, d'être reconnu comme représentant de la Bretagne, afin d'avoir une légitimité à revendiquer une place de choix dans le paysage culturel et politique breton, grâce au soutien des Gallois.

C'est probablement pour cela que les Gallois choisissent, par prudence, de n'inviter que le Grand-Druide de Bretagne à l'Eisteddfod de 1909, à Londres. Taldir mentionne dans un courrier du 3 juin à Kaledvoulc'h que lui-même n'en a pas reçu : « Je n'ai pas reçu d'invitation à l'Eisteddfod, mais je suis bien heureux qu'ils t'en ont envoyé une, comme Drouiz-Veur [souligné dans le texte]. Cela montre qu'ils ne négligent pas notre Gorsedd. <sup>1191</sup> » Il émet plus loin l'idée que les Gallois ont

---

<sup>1190</sup> Fonds Yves Berthou, CRBC, YBE3 C568 : dans un courrier du 18 juin 1909 à Yves Berthou, Tangwall transmet un souhait de l'Archi-Druide de Galles, Dyfed : il demande à ce qu'un détail soit rectifié dans le Règlement de la Gorsedd de Bretagne. Il y était indiqué par Taldir que la bannière avait été offerte par la Gorsedd de Galles. Or, c'est un groupe d'amis Gallois, dont certains de la Gorsedd, qui l'ont offerte à la Gorsedd de Bretagne, seule représentante officielle de la Bretagne aux yeux des Gallois. Il s'agit pour les Gallois de régler un problème interne à leur grand groupe et d'être dans le vrai en ce qui concerne ce cadeau, qui n'est pas fait par la Gorsedd elle-même. [Dans l'inventaire du fonds Yves Berthou, ce document est indiqué avoir été écrit par Berthou].

<sup>1191</sup> Fonds Yves Berthou, CRBC, YBE, lettre de Taldir à Kaledvoulc'h, datée du 3 juin 1909, papier à en-tête de l'Imprimerie du Peuple / *Moulerez ar bobl*, Carhaix. Document non référencé.

peu de moyens financiers et ne peuvent recevoir qu'un délégué de chaque nation celtique, en l'occurrence le Grand-Druide, pour la Bretagne<sup>1192</sup>. Mais plusieurs Bretons s'y rendent par leurs propres moyens, certains revendiquant une appartenance à la Gorsedd et mettant en avant leurs qualités de bardes, comme De Carfort ou Bodolec. De L'Estourbeillon est bien évidemment présent. Pourtant, la Gorsedd n'a envoyé aucun délégué, Kaledvoulc'h ne s'y étant finalement pas rendu. L'Archi-Druide de Galles, à cheval sur les convenances, s'en est plaint<sup>1193</sup>. Les Gallois accompagnent ce courrier d'une rectification d'un détail dans les statuts de la Gorsedd, ce qui montre bien leur domination sur les bardes bretons, mais plus largement sur le jeune mouvement politique et culturel breton. Le Grand-Druide de Bretagne a dû résoudre ce problème diplomatique en argumentant sur l'absence de la Gorsedd de Bretagne à l'Eisteddfod de Londres, mais à la présence de Bretons, de leur propre fait<sup>1194</sup>. A la suite de ces événements, plusieurs membres démissionnent lors du Gorsedd du Méné Bré de septembre 1909. Ils seront tous réintégrés au Gorsedd de Riec, en 1927.

Taldir dut rédiger un article dans *Ar Bobl* pour rappeler la mission que les bardes s'étaient fixée, pour rappeler aussi la place et le rôle de la Gorsedd dans le paysage culturel breton :

« Le Gorsedd est un collège électif qui a la prétention de remettre en honneur la juste autorité qui doit revenir aujourd'hui comme autrefois à ceux qui se trouvent les dépositaires de la philosophie des Druides et de la science celtique. Le Gorsedd est un Ordre, où les titres sont décernés avec tout le cérémonial voulu afin que le public sache qu'il a de nouveaux guides. »<sup>1195</sup>

Autoproclamés « nouveaux guides » de la population bretonne par Taldir, les bardes doivent, selon lui, retrouver une place perdue au sein de la société bretonne, et ainsi tenter de replacer le groupe en première place des organismes interceltiques bretons, en Bretagne comme au-delà de ses frontières.

\*

Le Gorsedd du Méné Bré se passe sous de meilleurs hospices, qualifié du plus beaux des

---

<sup>1192</sup> *Ibid.*

<sup>1193</sup> Une copie de la lettre de Matthews, au nom de la Gorsedd de Galles, est incluse au courrier envoyé aux membres du Pouellgor breton. Ce courrier, à en-tête de la *Gorsedd Barzed Goriniz Breiz-Vihan*, est datée du 30 juin 1909. L'auteur (lettre non signée mais nous reconnaissons l'écriture de Kaledvoulc'h) reprend donc les mots de Matthews, en français : « Beaucoup de visiteurs bretons y venaient [à l'Eisteddfod de Londres] mais toute reconnaissance officielle leur a été refusée parce qu'ils ne produisaient pas aucune lettre d'introduction de vous. On les recevait avec courtoisie, mais comme vous savez bien, la presse plaçait les visiteurs dans une position prééminente parce qu'ils étaient des visiteurs bretons ». Fonds Yves Berthou, CRBC, YBE, Document numéroté « 22 ».

<sup>1194</sup> Kaledvoulc'h avait écrit une lettre, en date du 5 juin 1909, pour prévenir le Comité organisateur de l'Eisteddfod : « Malheureusement par suite de circonstances indépendantes de ma volonté je suis dans l'impossibilité d'accepter cette invitation. Je ne sais si d'autres Bretons se rendront à Londres. En tout cas ce ne pourra être qu'à titre personnel, attendu que je n'ai désigné aucune délégation pour y représenter le Gorsedd de Bretagne officiellement ». Fonds Yves Berthou, CRBC, YBE 3 C568, document non référencé.

<sup>1195</sup> *Ar Bobl*, 2 octobre 1909.

Gorseddau que firent les bardes, selon Kaledvoulch', « ...*ar c'haera eus hon Gorseddou* », malgré la pluie et le vent<sup>1196</sup>. Temps d'automne qui n'a pas empêché plusieurs milliers de personnes d'assister à la cérémonie, toujours selon le Grand-Druide (« ...*millierou a dud dirak ar maez* » - sic). Face à ce succès, il indique qu'il est temps d'organiser des Eisteddfodau en Bretagne (il ne parle plus ici uniquement de Basse-Bretagne), avec des concours de chants, de danses, des conférences :

« *Evit ar wech kenta eta, eur vodadeg poblus a ziskoueze sklaer eo arru ar c'houlz da groui, en Breiz, endro da lidou ar Gorsedd, diduamanchou a gorf hag a spered, envel en Bro-Geumri* »<sup>1197</sup> / « Pour la première fois donc, une assemblée populaire a montré clairement qu'est venu le temps de créer, en Bretagne, autour des cérémonies de la Gorsedd, des animations pour le corps et l'esprit, comme au Pays de Galles ».

Car c'est bien la Gorsedd de Galles « qui possède le pouvoir suprême », nous explique l'article, « La Gorsedd de Galles et l'Association de l'Eisteddfod »<sup>1198</sup> de « Matheu, barde gallois, intermédiaire entre l'Archidruide et le Gorsedd de Bretagne », dans *Le Pays Breton* du 2 octobre 1909. L'auteur précise que l'association « a pour objet d'*aider* le Gorsedd dans la préparation et la tenue de l'Eisteddfod. *Elle ne peut rien sans l'autorisation du Gorsedd* »<sup>1199</sup>. Les passages en italiques sont de l'auteur, et illustrent bien son point de vue sur le sujet, à savoir la toute-puissance de la Gorsedd galloise et « l'autorité suprême est l'Archidruide ». Et comme « le pouvoir fait partie de ses prérogatives », « il peut suspendre ou clore une Eisteddfod à son entière discrétion ». L'omnipotence de la Gorsedd, selon Matheu, dont tout d'un coup le rôle d'intermédiaire ne semble pas clair tant la critique est acerbe envers le fonctionnement de son groupe d'origine, fait que chaque séance de l'Eisteddfod n'est en fait « qu'une séance de la Gorsedd ». Ce n'est qu'à la fin de l'article que se fait jour le but de l'auteur : rappeler aux Bretons qui dirige les Gorseddau, et qui impose le rythme au mouvement interceltique. Il semble que les Gallois n'aient pas apprécié de lire dans la presse bretonne, dans *Le Pays Breton* plus particulièrement,

« que l'Eisteddfod nationale est comparable au Congrès annuel de l'Union Régionaliste Bretonne et que le Gorsedd des Bardes de l'Île de Bretagne est une section de l'Association de l'Eisteddfod. Non seulement il y a là une erreur [...], mais encore nous considérons ici qu'introduire la cérémonie du Gorsedd de Bretagne-Armorique dans le programme des fêtes de l'URB, serait une faute grave qui porterait atteinte aux règles du Bardisme ».<sup>1200</sup>

La leçon est donnée : il ne faut pas mélanger bardisme et politique, et surtout, il ne faut pas minimiser l'action et la responsabilité de la Gorsedd de Galles en la comparant aux tentatives

<sup>1196</sup> Fonds Yves Berthou, CRBC, YBE 2 I5, documents bardiques.

<sup>1197</sup> *Ibid.*

<sup>1198</sup> Matheu, « Le Gorsedd de Galles et l'Association de l'Eisteddfod », *Le Pays breton*, 2 octobre 1909.

<sup>1199</sup> *Ibid.*

<sup>1200</sup> *Ibid.*

bretonnes pour imiter le modèle gallois, « tellement grand est [...] son prestige.<sup>1201</sup> »

Pour terminer, l'auteur de l'article replace la Gorsedd de Galles à la place qu'elle s'est elle-même octroyée, et que celle de Bretagne cherche à obtenir à travers ses quelques fêtes celtiques et liens qui lui sont reprochés avec l'URB : « Nous pensons que la Vie Nationale et la Renaissance de Galles sont avant tout débitrices du Gorsedd qui a gardé vivant l'Enseignement National à travers les âges<sup>1202</sup> ».

Lemenik meurt à Paris le 22 mars 1910. Yves Berthou raconte les derniers moments de Le Fustec dans l'ouvrage qu'il lui a consacré<sup>1203</sup>. Il voulait s'installer près de Brest, en janvier 1910 (Taldir, nous l'avons vu, indique que Le Fustec s'était installé à l'embouchure de l'Elorn dès 1904, mais passait le plus clair de son temps à Paris), afin de parcourir le pays « *a-dreuz hag a-hed evit sklerijenni, gant e brezegennou, Breiziz ar maeziou kouls ha re ar c'hêriou* » / « dans tous les sens pour éclairer, par ses conférences, les Bretons des campagnes comme ceux des villes » (ce qu'il ne fit pas, puisque installé à Paris). Mais Le Fustec tombe malade au début du mois de février, à Paris. Et même si une maison a été trouvée pour l'accueillir à Brest, le médecin ne laisse aucun espoir quant à l'espérance de vie du malade.

À son chevet, Berthou / Kaledvoulc'h et Diverres / Tangwall. L'esprit du malade divague pendant huit jours, raconte Berthou : il voyage par la pensée en Basse-Bretagne et dans les pays celtiques. « *An Ober bras a oa krog !* » / « Le Grand Œuvre avait commencé ! ». L'esprit de Le Fustec, selon les termes de Berthou<sup>1204</sup>, annonce le « Règne de l'Esprit » / « *Ren ar Spered* ». Le combat mené par Lemenik les dernières années de sa vie prend à ce moment, pour son disciple, toute son importance : il devient Arthur sur son cheval, sur le champ de bataille (« *...war leur an argad [...]* *Arzhur war e varc'h* »), pour la victoire de la Bretagne (« *Trec'h da Vreiz !* »). Une victoire spirituelle, puisque plus loin, l'auteur laisse supposer que le principe de métempsychose et de réincarnation amène à penser que l'esprit d'Arthur aurait pu se réincarner dans le corps d'un contemporain. Sans mentionner que, pour lui, il s'agit de Le Fustec, il le suggère dans son texte. Voici donc, à l'heure de sa mort, Le Fustec non plus seulement comparé à un évêque comme il lui fut prophétisé, ou à un ancien roi libérateur de la Bretagne, mais au mythique Arthur, symbole de combat de la résistance des Celtes.

---

<sup>1201</sup> *Ibid.*

<sup>1202</sup> *Ibid.*

<sup>1203</sup> Kaledvoulc'h, *op. cit.*, pp. 164 à 168.

<sup>1204</sup> *Ibid.*



Après un court répit où le malade va mieux, qui amène Kaledvoulc'h et Tangwall à remercier Dieu le Père (« *Ra vezo meulet an Tad !* »)<sup>1205</sup>, Le Fustec s'éteint au matin du 22 mars. L'esprit, vivant, se sépare du corps, mortel (« *...an disparti etre ar c'horf marvel hag ar spered birvidk* »). C'est un moment de grâce spirituelle puisqu'au moment où le corps s'affaïsse, l'esprit luit de sa plus grande splendeur (« *...ar spered en e gaera splander* »). Ils croient en effet, selon les concepts métaphysiques des cercles concentriques, que l'âme ou l'esprit se détache du corps lors de la mort physique et rejoint la zone nommée *Gwenved*, où elle vit éternellement, à moins de vouloir se réincarner.

Son corps est enterré au cimetière du Père Lachaise (« *bered Menez Merzer, e Paris* »)<sup>1206</sup>, mais Berthou précise que l'esprit de son maître vivra dès lors pour l'éternité (« *Spered Lemenik a zo beo hag a vezo ganimp da virviken* »).

\*

Grand-Druide par mandat depuis 1904, le Grand-Druidicat officiel de Kaledvoulc'h débute donc à partir du décès de Jean Le Fustec. Sur la question de la durée du Grand-Druidicat, le Poellgor choisit de se différencier de la Gorsedd de Galles, et assurément d'utiliser des interprétations erronées de textes anciens concernant l'idée d'un « Grand Druide » dominant les autres à l'époque de la Gaule celtique, et celle de l'élection d'un « chef » des druides lors d'assemblées comme celle en forêt des Carnutes. Nous ignorons si ce « chef » était élu pour le temps des cérémonies, pour une année, ou jusqu'à la prochaine réunion (dont nous ignorons la périodicité). Taldir décide donc de conserver la Grand Druidicat à vie.

Taldir est toujours là, en arrière-plan, à tenir les rênes, en tant que barde-héraut. Son attitude agace, comme sa façon de gouverner « *é unan enep d'er ré al* »<sup>1207</sup> / « seul contre les autres ». Loeiz Herrieu se fait revendicatif dans ses courriers au Grand-Druide, et considère que ce dernier doit montrer qui dirige la Gorsedd, doit imposer ses décisions. Il ne cessera de mentionner l'attitude négative de Jaffrennou, ses propositions inefficaces, son action égoïste<sup>1208</sup>.

L'Union Régionaliste Bretonne, sous l'égide du Marquis de L'Estourbeillon<sup>1209</sup> et d'autres

---

<sup>1205</sup> *Ibid.*

<sup>1206</sup> Sa tombe est devenue un lieu de pèlerinage pour de nombreux adeptes du spiritisme et du druidisme. C'est ainsi qu'un groupe druidique fondé à Paris par un ancien de la Gorsedd, Yann-Ber Tillenon, le Cercle Maxence Empereur, s'y retrouve tous les ans, à la date anniversaire de sa mort. Ce groupe eut comme président d'honneur Olier Mordrel et a compté dans ses rangs Goulven Penaod (Georges Pinaud), exclu, comme Tillenon, de la Gorsedd de Bretagne en 1982, ou encore Hervé Le Botref et Rafig Tullou.

<sup>1207</sup> Fonds Yves Berthou, CRBC, YBE 1 C 116, lettre de Loeiz Herrieu à Y. Berthou, 26 février 1912.

<sup>1208</sup> Fonds Yves Berthou, CRBC, YBE 1 C 119.

<sup>1209</sup> Régis-Marie-Joseph De L'Estourbeillon de la Garnache, 10 février 1858 - 4 septembre 1946. Voir les annexes

aristocrates bretons, prend de plus en plus une couleur royaliste, cléricale et réactionnaire (d'où l'exclusion du marquis de la Gorsedd, tournée vers la République, et son qualificatif de traître). À partir de 1911, elle est d'ailleurs concurrencée au niveau politique par deux nouvelles organisations, la Fédération régionaliste de Bretagne (FRB) et le premier Parti National Breton, ouvertement séparatiste, fondé par Louis-Napoléon Le Roux, Morvan Marchal<sup>1210</sup> (tous deux membres de la Gorsedd), et Le Mercier d'Erm.

La FRB est née d'une scission au sein de l'URB : une partie de membres, issue de la bourgeoisie urbaine surtout, ne se retrouve pas dans la voie prise par le marquis de l'Estourbeillon. Le discours, moins rural et réactionnaire, est plus économique, influencé par Jean Choleau, chantre de la promotion de l'industrialisation de la Bretagne. La FRB a peu d'influence sur la population et est aussi divisée en plusieurs tendances, avec quelques partisans de l'interceltisme ou du pan-celtisme comme Pierre Mocaër (qui quitte rapidement le parti) ou Yves Le Diberder. Taldir Jaffrenou (qui reprend les concepts économiques de la FRB en 1926 - 1927 quand il crée le Consortium Breton) et Yves Berthou se trouvent aussi à la fondation de la FRB. Dans les années 1920, le parti s'éloigne du régionalisme en proposant la création d'une grande région Ouest englobant le Poitou, l'Anjou, le Maine et la Bretagne, et dont Nantes serait la capitale : cette idée lui fait perdre le peu d'influence qu'elle avait.

Si quelques membres de la Gorsedd participent à la fondation de la FRB, faisant scission avec l'URB, l'association elle-même se rallie à la mouvance républicaine et laïque. Elle est alors présentée comme la gauche du mouvement breton. Dès cette époque, une tendance spiritualiste, minoritaire, menée notamment par le Grand-Druide Kaledvoulc'h, se fait jour et développe un certain anticléricalisme. À l'inverse, d'autres membres de la Gorsedd, comme François Jaffrenou ou Loeiz Herriou demeurent très attachés à leur foi catholique, ce qui n'est pas sans créer des tensions qui vont perdurer durant le reste du XX<sup>e</sup> siècle.

Au Gorsedd de Gazeg Ven (nous trouvons parfois « Gazeg Wenn », ce qui change le sens : « Ven » / de « mein » = pierre, « gwenn » = blanche ou sacrée), en Locronan, en 1911<sup>1211</sup>, Le Diverrès apporte à nouveau une touche musicale, adoucissant l'ambiance lourde de la réunion<sup>1212</sup> : est demandée l'exclusion du Marquis de L'Estourbeillon, qualifié de traître, ce qui sera officialisé

---

biographiques.

<sup>1210</sup> Morvan Marchal, ou Maurice Marchal, 31 juillet 1900 - 13 août 1963. Voir les annexes biographiques.

<sup>1211</sup> Les festivités sont organisées par l'*Unvaniezh Arvor*, comme pour celles de Hennebont. In *An Oaled*, n°30, 4<sup>e</sup> trimestre 1929, article « Le Gorsedd du Huelgoat ».

<sup>1212</sup> P. Le Diverrès joue encore à des fêtes bretonnes, en Huelgoat, en 1921, devant le Maréchal Foch, et récidivera au même endroit en 1929. L'année suivante, il donne un concert à Châteaulin (29). Il existe à la *National Library of Wales* un fond d'archives de Paul Le Diverrès (GB 0210 PAURES) avec une correspondance, quelques études linguistiques et culturelles sur la Bretagne et le Pays de Galles.

l'année suivante, le 6 août 1912. Le bon accueil du maire, M. Danielou, et la fête populaire avec des jeux se déroulant au bourg après la cérémonie, n'ont pas permis, malgré tout, de terminer cette rencontre bardique dans la joie et la bonne humeur : Taldir avait déjà émis le souhait de voir la Gorsedd devenir une société de secours mutuelle, et réitère sa demande en fin de réunion, alors que d'autres souhaitaient la voir reconnue d'utilité publique. Face à leur refus, Taldir quitte finalement la salle sans qu'aucune décision ne soit prise. Cela illustre le rôle qu'il s'est octroyé au sein de la Gorsedd : il souhaite la régenter selon ses idées et ses principes, même s'il n'est pas Grand-Druide.

### **Le « monument de la honte »**

En octobre 1911, à la mairie de Rennes, est inauguré un monument célébrant l'union de la Bretagne à la France. La sculpture de l'artiste Boucher représente une femme agenouillée (Anne de Bretagne) devant un homme (le roi de France). Placée dans une niche de l'extérieur de la mairie, la sculpture se trouve sous le feu des critiques du milieu autonomiste breton. Son inauguration fait naître des tensions au sein des groupes culturels et politiques : c'est, finalement, un acte fondateur d'une partie de l'Emsav.

Le maire a demandé aux bardes d'être présents, dans un courrier adressé à Taldir, qui a répondu au nom de la Gorsedd et a confirmé la présence de nombreux druides et bardes en saie, dans le cortège inaugural, pour montrer « la vitalité de notre beau pays, son union sa grandeur et le culte que nous professons tous pour son passé glorieux »<sup>1213</sup>. Loyaliste, Jaffrennou l'est, mais sa décision de mener la Gorsedd selon ses propres engagements déplaît, certains membres estimant qu'il n'avait aucun droit de parler au nom du groupe, d'autant plus qu'il n'avait pas demandé l'avis du Grand-Druide. Herriou est en tête de la contestation interne. Il ne souhaite pas que les bardes soient

« ... un numéro d'exhibition. Assez de ces exhibitions de carnaval. La place des bardes doit être à l'inauguration, en robe et puis c'est tout. Si nous sommes un n° dans le cortège historique, le public ne pourra que nous juger comme tels. [...] Il est regrettable que Taldir se soit compromis et ait compromis ses collègues, sans les consulter ; qu'il assume la responsabilité de sa faute. Nous ne pouvons nous solidariser avec lui dans le présent cas. »<sup>1214</sup>

Il souhaite que les bardes soient en robe à l'inauguration, mais pas au sein du cortège, au milieu de multiples autres groupes. Le programme des festivités l'indique : la Gorsedd de Bretagne prend place dans le défilé du dimanche 29 octobre, entre la « Musique des Équipages de la Flotte » et des « bas-bretons et basses-bretonnes dans leurs plus beaux costumes nationaux »<sup>1215</sup>.

<sup>1213</sup> Fonds Yves Berthou, CRBC, YBE4 C619, lettre du maire de Rennes à Y. Berthou, citant Taldir, datée du 4 septembre 1911.

<sup>1214</sup> Fonds Yves Berthou, CRBC, YBE u C 612, courrier daté du 29 septembre 1911.

<sup>1215</sup> Programme offert gratuitement par l'*Ouest-Éclair* à l'occasion des Grandes Fêtes Bretonnes des 28 et 29 octobre

Un courrier de la mairie au Grand-Druide, daté du 4 septembre 1911<sup>1216</sup>, renseigne sur la démarche du barde-héraut :

« Monsieur,

Vous devez être informé déjà, soit directement par M. Jaffrennou avec lequel j'ai correspondu à ce sujet, soit par son journal *Ar Bobl*, du désir de la ville de Rennes, d'avoir à ses Fêtes<sup>1217</sup> du 15 octobre prochain [...] les dignitaires et les membres du Collège des Druides et Bardes de Bretagne. J'ai l'honneur de vous adresser aujourd'hui une invitation personnelle, en vous assurant à l'avance de la cordialité de notre accueil.

M. Jaffrennou a bien voulu m'écrire qu'il ne doutait pas que les Druides et Bardes de Bretagne assistent nombreux à nos Fêtes, car ils tiendront à affirmer devant les étrangers venus des Universités de France, d'Europe et même d'Amérique, et aussi devant nos populations bretonnes accourues à leur Capitale la vitalité de notre beau pays, son union, sa grandeur et le culte que nous professons tous pour son passé glorieux ».

Dans la Gorsedd, Herrieu s'élève contre Taldir dans un courrier à Kaledvoulc'h, du 28 septembre 1911 :

« Pourquoi Jaffrennou compromet-il les bardes de cette façon, lui qui savait à quoi s'en tenir ? Et quelle signification donnerait-on partout de notre présence à Rennes ? Et nous avons accepté [...] l'invitation du maire sur la foi des dires de Jaffrennou, mais éclairés désormais, nous nous abstenons. Assez de gaffes ! »<sup>1218</sup>

Le barde-héraut s'était en effet fortement avancé au nom des autres membres de la Gorsedd, sans leur demander leur avis, sans vote, et surtout en faisant passer dans son journal quelques mots annonçant la participation des druides et bardes à l'inauguration du monument. Dès le 17 juin, il écrivait dans *Ar Bobl* un long article, défendant le monument, développant des arguments pour défendre la sculpture. Et cela au nom de la Gorsedd :

« S'il est permis aux bardes de chanter sur la harpe l'indépendance disparue, et les exploits des Héros, ils ne peuvent comme citoyens du XX<sup>e</sup> siècle, abandonner les conquêtes sociales si chèrement payées dans des lamentations stériles. C'est ce que les Régionalistes et les bardes du Gorsedd ont compris, et la tradition bretonne n'a pas de défenseurs plus éclairés et plus désintéressés qu'eux. Leurs journaux, leurs sociétés, sont en parfaite communauté de vue sur ce point : pas de places pour les séparatistes, dont l'effort, en admettant qu'il existe, ce qui est problématique, serait d'essence purement réactionnaire et de nature à retarder notre marche. »<sup>1219</sup>

Il met donc le Grand-Druide dans une situation inconfortable (ne pas savoir que les druides et bardes vont participer à un tel événement, devoir prendre une décision et apaiser les conflits), et se

---

1911. L'absence de majuscules à « Bas-Bretons et Basses-Bretonnes » est le fait de l'auteur de du programme.

<sup>1216</sup> Fonds Yves Berthou, CRBC, YBE u C 619.

<sup>1217</sup> L'appellation complète est « Fêtes Universitaires et de l'Union de la Bretagne à la France ».

<sup>1218</sup> Fonds Yves Berthou, CRBC, YBE u C 613.

<sup>1219</sup> Fonds Yves Berthou, CRBC, YBE, coupures de presse collées sur feuilles volantes. Document non référencé.

met aussi des membres de la Gorsedd à dos. Kaledvoulc'h trouvera une parade, dans les semaines suivantes, pour apaiser tout le monde, dans un article de *L'Indépendance Bretonne* du 13 décembre 1911, reprenant le thème d'une chanson, *An Hini Goz* :

« Les Bretons protestataires peuvent se consoler. Que le sculpteur, que ses amis, que les fonctionnaires le veuillent ou ne le veuillent pas, c'est bien la Bretagne qui est assise, couronnée en tête, et c'est la France qui se précipitant est venue tomber sur les marches du trône ducal de Bretagne. Soutenir le contraire ce n'est pas seulement se révolter contre l'Histoire, c'est aussi se révolter contre le sentiment populaire interprétant infailliblement le symbolisme du monument lui-même. C'est *An hini goz* qui est assise ». <sup>1220</sup>

Selon Kaledvoulc'h, on peut voir dans le monument une représentation de cette chanson, la Bretagne étant bien plus vieille que la France, « *An hini goz he deus skiant, an hini yaouank a zo koant, an hini goz eo ma dous* / La vieille a de l'intelligence, la jeune est jolie, mon amie est la vieille » <sup>1221</sup>. Le rappel de cette berceuse est censé démontrer que l'on peut voir la Bretagne assise et couronnée, et la jeune France à genoux devant elle, les rôles s'inversant.

Voilà donc le Grand-Druide appelant à son secours la « tradition populaire » par un chant qu'il considère être connu de tous. Le peuple breton, connaissant son histoire et ses chants, ne s'y trompe pas, selon lui, et voit dans ce monument l'inverse de ce que le sculpteur a voulu représenter. Ainsi, par cette parade, Kaledvoulc'h tente-t-il de se sortir de sa mauvaise posture en donnant à tous ses lecteurs une leçon d'histoire et de tradition, espérant aussi mettre fin aux conflits internes à la Gorsedd. Un brouillon de lettre de Berthou à Jaffrennou informe que le Grand-Druide estime

« ...qu'il faut accepter l'invitation de M. Le maire de Rennes et ne tenir aucun compte de la campagne de presse plus ou moins intéressée menée autour du monument de Jean Boucher. Allons à Rennes pour bien attester de notre loyalisme envers la France et pour supprimer le prétexte de nous accuser encore de nourrir des sentiments séparatistes ». <sup>1222</sup>

Les deux hommes sont donc d'accord sur le plan politique : il faut que la Gorsedd montre qu'elle revendique un régionalisme, non pas autre chose.

Les avis de Taldir et Kaledvoulc'h sont à interpréter comme des moyens de réaffirmer les positions politiques de la Gorsedd face à la montée d'une scission politique et culturelle qui se fait jour en Bretagne dans les années 1910 et dont témoigne la naissance du premier Parti Nationaliste Breton et de la Fédération Régionaliste Bretonne. De L'Estourbeillon se fait exclure de la Gorsedd pour avoir voulu prendre un rôle qui n'était pas le sien à l'Eisteddfod de 1909 et pour amener l'URB sur un terrain politique éloigné de l'attachement à la République dont fait preuve la Gorsedd.

<sup>1220</sup> Fonds Yves Berthou, CRBC, YBE. Document non référencé. Calque du courrier original.

<sup>1221</sup> *Ibid.*

<sup>1222</sup> Fonds Yves Berthou, CRBC, YBE. Document non référencé. Brouillon de lettre, non daté.

Kaledvoulc'h soutenu par Taldir, et d'une autre manière par Herrieu, se retrouve coincé entre ces deux membres actifs du groupe de barde. Surtout, Taldir montre facilement le pouvoir qu'il a, par la presse et par son réseau.

Un « *kelc'h kuz* / cercle secret » est organisé par le Grand-Druide, avant les festivités rennaises, avec certains bardes. Une liste de noms, proposée par Kaledvoulc'h à son « cher maître » Georges Dottin, pourrait correspondre à ceux qui étaient présents<sup>1223</sup> : Berthou, Vallée, Jaffrennou, Diverrès, Herrieu, Le Berre, Morvan Goblet, Esnaut, Ladmirault, Mellac, Parker, Choleau, La Guichardière, Degoul, Even. Une partie de ceux-ci sont liés à Taldir depuis des années (Vallée, Berthou, Even, La Guichardière, Le Berre, Degoul). Le « *kelc'h kuz* » nous est présenté à travers le discours de Kaledvoulc'h, en breton<sup>1224</sup>. Le texte est une diatribe contre les « ennemis des Bardes / *Enebourien ar Varzed* ». La formulation ressemble à celle d'un discours politique, une forme de réponse aux attaques subies par la Gorsedd. Son intérêt réside aussi dans le fait que le texte rend compte de la vision que les Bardes avaient d'eux-mêmes, de la façon dont ils considéraient leurs rapports à la population et à la Tradition bretonne qu'ils revendiquaient.

*« Enebourien ar Varzed a zo dirollet. Beuzet eo o c'halon en eur varazad trenkadur !*

*N'int ket ken evit harz eneb o gwarizi ! Perag ?*

*Ar Varzed a zo chilaouet gant ar bobl.*

*Ar Varzed a gomz yez ar bobl.*

*Ar Varzed a y'a d'ar bobl gant eur spered eeun, gant eur galon karantezuz (sic).*

*Ar bobl a anav ar Varzed evel breudeur gwirion, pobl en o c'halon, pobl en o spered, pobl en o buez.*

*Ar Varzed na vevont ket diwar poan ar bobl. Ar Varzed o deus kelennet ar wirionez d'ar bobl war hon amzer dremenet. Ar Varzed o deus sklerijennet hent an araokad dirak ar Vretoned.*

*Ar Varzed o deus dihunet ar spered keltiek e Breiz [...]*

Les ennemis des bardes sont déchaînés. Notre cœur est noyé dans un bain acide !

Ils ne cesseront pas d'être jaloux ! Pourquoi ?

Les Bardes sont écoutés par le peuple.

Les Bardes parlent la langue du peuple.

Les Bardes vont vers le peuple avec un esprit droit, avec un cœur joyeux.

Le peuple appelle les Bardes comme les frères de la vérité, populaire dans leur esprit, populaire dans leur cœur, populaire dans leur vie.

Les Bardes ne vivent pas sur le malheur du peuple. Les Bardes ont enseigné au peuple la vérité sur notre passé. Les Bardes ont éclairé le chemin du progrès des Bretons.

<sup>1223</sup> Fonds Yves Berthou, CRBC, YBE. Document non référencé. Brouillon d'une lettre daté du 17 octobre 1911.

<sup>1224</sup> Fonds Yves Berthou, CRBC, YBE. Document non référencé, non daté. « *Lizer gelc'h kuz – Da Roazon ! Da Roazon !* ».

Les Bardes ont réveillé l'esprit celtique en Bretagne [...] ».

Et l'auteur du texte de continuer à valoriser le rôle des bardes, à mettre en avant les liens entre eux et le peuple, la responsabilité qu'ils ont envers lui d'œuvrer pour la culture bretonne et son avenir, justifiant leur présence à l'inauguration du monument, en saie.

Le peu de membres présents de la Gorsedd participent finalement au défilé<sup>1225</sup>, mais le fait que « cette cérémonie [qui] réunit donc tous les éléments du folklore républicain – statue, agapes, cortège historique, présence de représentants gouvernementaux – et tend à affirmer fermement le sentiment d'appartenance à la France à travers l'appartenance à la région et à travers la commémoration d'un événement majeur de l'histoire de Bretagne<sup>1226</sup>. Régionalistes, ils ne contestent dans l'ensemble pas le fait que la Bretagne et la France soient leurs deux patries mais le fait que la Bretagne soit si dévalorisée dans la sculpture et dans la société française. Quant à Mellac et Herrieu, ils trouvent la statue odieuse<sup>1227</sup>.

Le Grand-Druide est invité au repas du soir, en présence du président de la République, où il lui est accordé cinq minutes de paroles. Il souhaite s'exprimer sur le régionalisme de la Gorsedd, mettre en avant la Grande et la Petite Patrie, mais aussi exprimer un certain mécontentement quant à la représentation peu flatteuse de cette Bretagne agenouillée. Mais « le texte de l'allocution du druide est refusé par le ministre et le préfet »<sup>1228</sup> : c'est un camouflet pour la Gorsedd.

Profitant de « l'affaire du monument de la honte<sup>1229</sup> », le Comité du Parti Nationaliste Breton<sup>1230</sup> diffuse une synthèse de ses idées directrices : le procès de Le Mercier d'Erm, pour avoir perturbé la cérémonie en usant d'un sifflet et en criant « Vive la Bretagne libre ! », ainsi que « Bretagne, debout ! », devient une tribune permettant la médiatisation des idées nationalistes et autonomistes<sup>1231</sup>. La patrimonialisation de l'histoire est illustrée par cette affaire : républicains français, il y a une volonté de mettre en image, de symboliser (et donc d'imposer dans l'espace publique) des idéaux, un détail important du « roman national » français auquel la Bretagne

---

<sup>1225</sup> Sagory / Barr Avel, Yves-Marie Gerflot / Morvran, Yves le Stanc / Barz Du et un barde du pseudonyme de Tredaner.

<sup>1226</sup> Kervran Sophie, « Le patrimoine comme passion identitaire en Bretagne : inauguration et destruction du monument de l'union de la Bretagne à la France (Rennes, 1911 et 1932) », *Culture & Musées*, vol. 8, n° 8, 2006, pp. 91 à 113, p. 93.

<sup>1227</sup> Fonds Yves Berthou, CRBC, YBE u C 613.

<sup>1228</sup> *Ibid.*, p. 94.

<sup>1229</sup> Kervran Sophie, *op. cit.*, p. 95.

<sup>1230</sup> Le Comité est composé de A. Douar-Gwe, E. Gouesnou, H. De Kerguily, M. De Langoët, C. Le Mercier d'Erm, L-N Le Roux, P. Suliac.

<sup>1231</sup> Le Mercier d'Erm est condamné à verser deux francs d'amende pour délit de tapage injurieux.

appartient, interprétant la réalité historique à travers le prisme de la domination culturelle. Du côté des militants bretons, régionalistes et nationalistes, il y a une incompréhension, un sentiment de révolte, un refus de ce symbole considéré comme reconnaissant l'asservissement de la Bretagne, fêté en Bretagne même.

« L'érection du monument de l'Union de la Bretagne à la France va donc au-delà du simple folklore républicain car la statue, par son symbolisme, entraîne une émotion patrimoniale qui participe de l'idéalisation d'une Bretagne autrefois indépendante. Toutefois, pour l'opinion publique, le monument est certes considéré comme humiliant mais la majorité de la population n'adhère pas au nationalisme naissant »<sup>1232</sup>.

Cristallisation de l'histoire devenant patrimoine immatériel construit au gré des courants politiques, culturels et religieux, ce monument concentre les imaginaires, les amalgames et raccourcis historiques, et les symboles. Il permet à une nouvelle frange politico-culturelle de s'affirmer sur le devant de la scène : le tout jeune courant nationaliste breton, minoritaire et qui le restera, s'élevant sur le refus, la contradiction d'avec ce que le pouvoir en place impose, dans son idéal républicain unitariste visé : unité territoriale, unité historique, unité linguistique.

Le fossé se creuse entre le régionalisme de la Gorsedd, qui tente de se trouver une place dans la République et d'y faire reconnaître la culture bretonne, tout en rejetant le jacobinisme, l'URB qui ne rejette pas non plus la Grande Patrie mais qui se place contre la République, n'arrivant pas à faire entendre leur voix au-delà du cercle restreint de leurs militants et du réseau interceltique, et enfin, le PNB qui passe à l'action et revendique, lui, un séparatisme et souhaite œuvrer pour un avenir de la Bretagne dans ses propres frontières.

### **Le projet de congrès interceltique à Alesia**

Un congrès pan-celtique s'est déroulé à Malines, en Belgique, du 5 au 11 août 1911. Yves Berthou y a été invité, à la demande de F. Vallée<sup>1233</sup>. Le congrès s'est déroulé sous la présidence de « S.E le Baron de Borchgrave, envoyé extraordinaire du Ministre plénipotentiaire de S.M le roi des Belges, président de l'Académie Royale de Belgique, celtisant »<sup>1234</sup>. L'organisation était de la responsabilité de John de Courcy Mac Donnall, président du Comité de l'Union Celtique, qui signe l'invitation de son surnom Andur FirBolg<sup>1235</sup>. Il y qualifie Berthou de « Grand Druide de Bretagne

<sup>1232</sup> Kervran Sophie, *op. cit.*, p. 96.

<sup>1233</sup> Fonds Yves Berthou, CRBC, YBE 4 C587, lettre du président du comité du congrès pan-celtique à Y. Berthou, datée du 8 juillet 1911.

<sup>1234</sup> *Ibid.*

<sup>1235</sup> Lettre du président du comité du congrès pan-celtique à Y. Berthou, datée du 29 juillet 1911, Fonds Yves Berthou, CRBC, YBE 4 C589. Les Fir Bolg sont des êtres présents dans la mythologie irlandaise : les Tuatha De Danann les combattent lors de la Première Bataille de Mag Tured. Ils viendraient, selon une géographie mythique, du nord-est.



et de la Gaule<sup>1236</sup> », lui reconnaissant donc ce titre, tout comme l'Archi-Druide de Galles est aussi Archi-Druide de l'île de Bretagne. Flatter le Grand-Druide ne peut que le motiver à venir communiquer lors du congrès, tel que cela lui est demandé. Berthou s'est rendu au Congrès et y a présenté en aparté le projet d'organiser un congrès pan-celtique et un Gorsedd à Alise-Sainte-Reine, considérée comme le site de l'antique Alésia. John de Courcy le soutient dans sa démarche et le fait savoir dans un courrier du 25 août 1911<sup>1237</sup>.

Le projet de Berthou est d'organiser « la revanche de Vercingétorix sur César »<sup>1238</sup>: Berthou le reconnaît comme « premier héros de l'unité nationale ». Il explique dans les diverses coupures de presse que comporte ce dossier que le « socle ethnique » de la France est gaulois, les Francs n'ayant été (et n'étant toujours) qu'une élite dirigeante. Opposé donc à l'élitisme parisien, politique et culturel, il reprend ici des concepts mis en avant à la Révolution française : cela permet au Grand-Druide de valoriser un réveil culturel « provincial », une lutte pour retrouver un glorieux passé, espérant créer une étincelle chez les Français, afin qu'ils adoptent les principes que lui et la Gorsedd (Taldir en tête) revendiquent : un passé celtique et gaulois, une sorte d'état d'esprit plus celtique que latin, des liens culturels avec les autres nations celtes, un respect des langues parlées dans les frontières de la France.

Le maire d'Alise-Sainte-Reine se montre enthousiaste, mais ne donne plus de nouvelles au bout de quelques lettres<sup>1239</sup>. Berthou demande pourtant le soutien de l'Archi-Druide de Galles. Le Grand-Druide Kaledvoulc'h souhaite en effet que l'événement soit grandiose, avec la présence de délégations galloise, écossaise, américaine, et même canadienne (« une députation de Celtes français du Canada est attendue<sup>1240</sup> »). Le Grand-Druide a aussi le soutien du Comité Pan-celtique mais pour des festivités devant se tenir en 1913. Il aimerait voir aussi se concrétiser l'idée d'un congrès pan-celtique à Quimper<sup>1241</sup>.

Mais ce projet n'aboutit pas, le conseil municipal d'Alise-Sainte-Reine, écrivant enfin à Berthou, lui annonce qu'il n'y a pas de budget disponible pour cela, mais que les élus municipaux apportent leur « appui moral [...] pour l'établissement d'une fête druidique, qui, [...] en raison de sa nouveauté [...] attirerait un grand nombre de personnes<sup>1242</sup> », en proposant de s'entendre sur

---

<sup>1236</sup> *Ibid.*

<sup>1237</sup> Fonds Yves Berthou, CRBC, YBE4 C590, lettre de John de Courcy à Y. Berthou, datée du 25 août 1911.

<sup>1238</sup> Fonds Yves Berthou, CRBC, YBE4 I30.

<sup>1239</sup> Fonds Yves Berthou, CRBC, YBE4 C600, par exemple.

<sup>1240</sup> Fonds Yves Berthou, CRBC, YBE4 C597, lettre du président du Comité organisateur du congrès pan-celtique à Yves Berthou, datée du 28 août 1911.

<sup>1241</sup> *Ibid.*

<sup>1242</sup> Fonds Yves Berthou, CRBC, YBE4 C600, lettre de la mairie d'Alise-Sainte-Reine à Y. Berthou.

l'organisation avec la Société des Sciences de Semur<sup>1243</sup>, qui pratique des fouilles archéologiques.

C'est un coup dur pour Kaledvoulc'h : ce grand projet qui alliait à la fois la Gorsedd de Bretagne, comme organisme culturel, à un projet « national » devant servir à réveiller les Français et les mettre face à une réalité « ethnique », ce projet qui le plaçait comme Grand-Druide de Gaule, qui montrait le réseau conséquent des bardes bretons, du Pays de Galles à la Belgique<sup>1244</sup>, ne se fera pas. Cela le ramène à des réalités bien humaines, loin de l'héroïsme de Vercingétorix, où convergent une incompréhension certaine (ou une méfiance des autorités municipales) du fond idéologique du projet, et le manque de subsides.

\*

Les mois suivants, les membres de la Gorsedd se focalisent sur le Congrès Interceltique de Douarnenez, prévu au début du mois d'août 1912. Paul Le Diverrès s'y fait remarquer en jouant de la harpe dite celtique (en fait de la harpe galloise, elle-même adaptée d'un modèle de harpe autrichienne) : « Le barde-harpiste Le Diverrès a tenu le public sous le charme magique de ses airs joués à la harpe celtique » peut-on lire dans *Ar Bobl*<sup>1245</sup>. C'est la première fois, en effet, que le son de cet instrument est entendu en Bretagne. Le lendemain, il réitère en proposant une interprétation de *Penillion*, des chants gallois, toujours accompagné de sa harpe. Marié à la harpiste officielle de la Gorsedd de Galles, Betsie Jones, il devient lui aussi harpiste officiel, mais de la Gorsedd de Bretagne<sup>1246</sup>. Vivant au Pays de Galles, il revient régulièrement en Bretagne, essentiellement pour les cérémonies. Le Diverrès a un réseau de connaissances des deux côtés de la Manche, ce qui lui donne un regard différent sur le mouvement breton, la Gorsedd et le rôle des uns et des autres<sup>1247</sup>.

\*

---

<sup>1243</sup> Il s'agit de la Société des Sciences Historiques et Naturelles de Semur-en-Auxois, fondée en 1842. La ville se trouve à un peu plus de 15 kms d'Alise-Sainte-Reine.

<sup>1244</sup> Afin de comprendre complètement comment cet ambitieux projet est né dans l'esprit du Grand-Druide, nous pouvons aussi constater que son réseau était conséquent, par le biais de cette page internet, où figure ses liens à travers de nombreuses associations, tout autant qu'avec de nombreux érudits, journalistes, écrivains, hommes politiques : <http://mshb.huma-num.fr/prelib/personne/10/>

<sup>1245</sup> CRBC, YBE. Dossier « coupures de presse ». Coupure de presse non datée, avec uniquement le nom du journal.

<sup>1246</sup> *Ibid.*

<sup>1247</sup> Il arrive que des harpistes viennent jouer lors de Gorseddau en Bretagne. C'est le cas de celui de 1934, à Roscoff, lors duquel l'ambiance musicale est assurée par Heloïse Russel Fergusson, une Écossaise, venue à l'invitation de Taldir. Lors de ce Gorsedd, Gildas Jaffrennou, fils de Taldir, ébéniste à Carhaix, lui soumet l'idée de construire une réplique de son instrument. Il n'y parvient pas et devra attendre 1947 pour faire avancer son travail : au Pays de Galles où il réside, il entre en possession des plans d'une harpe conçue par Arnold Dolmetsch (1858 - 1940, violoniste compositeur et facteur d'instruments), offerts par la femme de ce dernier. C'est ainsi qu'il réalise une première harpe et de nombreuses autres par la suite, tout en pratiquant l'instrument et écrivant des ouvrages sur cet instrument (le premier paraît en 1950, et Gildas Jaffrennou le signe du nom de Claude Guinamant), permettant une diffusion de sa pratique dans les décennies suivantes. Cette diffusion est aussi due au fait que Gildas Jaffrennou a transmis un plan de sa harpe à Jord Cochevelou, père du très connu Alan Cochevelou - Stivell. J. Cochevelou avait le projet d'en construire une depuis les années 1930, mais ne le concrétise réellement qu'en 1952 - 53.

Au *Gorsedd Kuz* de septembre 1913, Taldir demande l'exclusion de Louis Napoléon Le Roux<sup>1248</sup>. Il existe une mésentente entre les deux hommes, d'un point de vue politique. Entre 1909 et 1911, Louis-Napoléon a été le secrétaire-commis et comptable de Taldir, et le secrétaire de rédaction d'*Ar Bobl*. Il est aussi, avec Le Mercier D'Erm, le fondateur du premier Parti Nationaliste Breton (leur projet date de 1911 et vise à séparer politiquement la Bretagne de la France). De plus, Le Roux participe à la rédaction de la revue *Brug*, diffusant des idées anarchistes. Il traduit en breton, en 1912, avec Émile Masson (1869 - 1923), fondateur de la revue, *A mon frère paysan*, une brochure de l'anarchiste Élisée Reclus (1830 - 1905). Tout cela est loin de convenir à Taldir, son employeur et l'influent barde-héraut de la Gorsedd. Le Grand-Druide rédige un article fustigeant leur attitude, et Taldir l'en félicite dans une lettre du 12 mai 1912, et lui affirme son soutien. Quelques jours plus tard (le 17 mai)<sup>1249</sup>, il lui fait parvenir une lettre dans laquelle il écrit que, pour lui, la Gorsedd est « la seule qui ait qualité pour parler au nom de la Bretagne » et que le Grand-Druide doit « répudier toutes les tentatives de séparatisme théorique ». Taldir se présente donc comme une sorte de garant de l'esprit qui anime la Gorsedd, de sa ligne politique, critiquant les paroles et écrits du Grand-Druide, ou, à l'inverse, le soutenant selon le sujet, se permettant même de lui donner des instructions sur son rôle. L'aspect fédérateur des débuts n'existe plus, et Taldir s'impose de plus en plus comme celui qui gère le groupe bardique en arrière-plan. C'est ainsi que, lorsque des membres de la Gorsedd fondent un parti nationaliste, donc séparatiste, cela ne lui plaît guère, lui qui milite pour un celtisme au-delà des frontières bretonnes, en direction de ce qu'il appelle la Gaule. Dans ce même courrier, et en conséquence, il demande qu'il y ait désormais une enquête sur les nouveaux impétrants à la Gorsedd. Kaledvoulc'h demande finalement à Le Roux d'écrire un mot d'excuse (probablement sur son engagement politique ne suivant pas celui de la Gorsedd et sur le fait qu'il a concurrencé Taldir et *Ar Vro* en écrivant dans *Brug*), à Taldir (en tant que barde-héraut mais aussi peut-être en tant qu'ancien employeur) et de lui demander s'il souhaite sa démission. Taldir accepte l'ensemble et Le Roux est exclu. En fait, plusieurs histoires se mêlent ici : l'année suivante, dans une lettre du 21 novembre 1913, il ne se prive pas de transmettre au Grand-Druide sa méfiance vis-à-vis de certains, comme Loeiz Herriou, après avoir félicité le Grand-Druide de signer enfin un article de presse de son pseudonyme druidique, Kaledvoulc'h.

Nous constatons donc la mainmise de Taldir sur le groupe de bardes : il accepte la démission de Le Fustec et le mandat de Berthou comme Grand-Druide sans consulter le Poellgor, prend des décisions au nom du groupe, demande l'exclusion de membres ou des enquêtes sur les nouvelles recrues. Le Grand-Druide s'en tient le plus souvent aux propositions de Jaffrennou, comme

<sup>1248</sup> Louis Napoléon Le Roux (1890 - 1944), voir annexes biographiques.

<sup>1249</sup> Fonds Yves Berthou, CRBC, YBE 1 C 74.

l'indique une autre lettre, en date du 11 février 1914 : Taldir demande au Grand-Druide de proposer que la Gorsedd offre 100 francs pour l'érection d'un monument en l'honneur de Prosper Proux (1811 - 1873, poète de Guerlesquin, auteur de chansons bretonnes, écrivain<sup>1250</sup>)<sup>1251</sup>. Peu de bardes sont motivés par ce don et Taldir construit une stratégie qu'il impose au Grand-Druide : ouvrir les discussions sur ce sujet en demandant le vote de 100 francs, pour finalement obtenir 50 francs lors du vote du Poellgor<sup>1252</sup>.

Kaledvoulc'h écrit beaucoup dans la presse, tient une grande correspondance et travaille en permanence sur quelque ouvrage. Le fait que Taldir prenne les devants et soit force de proposition, voire prenne des décisions à sa place peut lui convenir. Il n'est pas le seul à profiter de l'attitude du Grand-Druide, qui se retrouve au cœur de multiples controverses. Dans un courrier du 1<sup>er</sup> novembre 1913 à un destinataire inconnu, Kaledvoulc'h rappelle qu'il a été demandé à la Gorsedd de verser 100 francs pour la rénovation de la tombe de Le Gonidec : « vous avez engagé la Gorsedd pour cette somme<sup>1253</sup> ». Il s'agit donc d'un membre ou de quelqu'un d'affilié au groupe qui s'est permis de parler en son nom, sans son aval. Ce dernier accepte tout de même, dans une lettre du 4 décembre, de verser cette somme, « *evit adsevel bez ar Gonidek*<sup>1254</sup> » / « pour rénover la tombe de Le Gonidec ». Enfin, M. Tillenon lui adresse la demande de participation des bardes aux fêtes en l'honneur de Le Gonidec, le comité comptant sur la présence du Grand-Druide pour « rehausser l'éclat des fêtes »<sup>1255</sup>. Après la résignation de celui-ci à payer les 100 francs qui ont été imposés à la Gorsedd, il accepte d'assister à la cérémonie.

\*

La visite du Président de la République en Bretagne en juin 1914 est pour Taldir l'occasion de montrer son allégeance à la République, à la France. Il prend l'initiative d'écrire au maire de St-Brieuc, sur un papier à en-tête de la Gorsedd, afin de demander si des représentants de la Gorsedd pouvaient venir rencontrer le Président<sup>1256</sup>. Il n'en informe Kaledvoulc'h qu'après, lui demandant de désigner trois ou quatre personnes pour former un petit groupe (dont lui, Taldir, bien évidemment). Il est possible aussi que le Grand-Druide ait délégué Taldir à cette tâche, s'appuyant sur sa motivation et son enthousiasme, qu'il impose finalement à la Gorsedd, tout comme ses positions politiques. Ce ne sont pourtant pas celles de tous les membres et des dissensions vont

---

<sup>1250</sup> Cf. Le Berre Yves, Le Du Jean, Morvannou Fañch, *Proper Proux, 1811 - 1873 : un poète et chansonnier de langue bretonne : vie, œuvre, correspondance comprenant de nombreux inédits*, Brest, CRBC, 1984.

<sup>1251</sup> Fonds Yves Berthou, CRBC, YBE 1 C 83.

<sup>1252</sup> *Ibid.*

<sup>1253</sup> Fonds Yves Berthou, CRBC, YBE 1 C 97.

<sup>1254</sup> Fonds Yves Berthou, CRBC, YBE 1 C 94.

<sup>1255</sup> Fonds Yves Berthou, CRBC, YBE 1 C 95.

<sup>1256</sup> Fonds Yves Berthou, CRBC, YBE 1 C86, lettre du 01 juin 1914 à Yves Berthou.

apparaître rapidement à ce sujet.

Taldir, se considérant comme un « celto-gaulois » (il pense que les Bretons sont issus d'une branche celte d'île de Bretagne, la branche galloise, et d'une branche gauloise armoricaine différente de la branche gauloise d'où seraient issus les Français), s'en va combattre sous l'uniforme français, de 1914 à 1917. Considérant que la Gorsedd ne peut se réunir en temps de guerre (chaque cérémonie commence par la question : « y-a-t-il la paix ? », et la réponse attendue est « oui, il y a la paix »), il n'y a pas de cérémonies pendant les quatre années de guerre. Cette décision est uniquement bretonne, non pas galloise, imposée par Taldir, qui n'aurait pu gérer dans l'ombre la Gorsedd comme il le faisait depuis plusieurs années. Les bardes cessent donc de se rencontrer dans ce cadre-là à partir d'août 1914, annulant le Gorsedd prévu à la fin de ce mois à Lannion, clôturant un chapitre du mouvement bardo-druidique.

Philippe Le Stum considère que le bilan peut s'avérer positif, d'un certain point de vue, puisque

« La Gorsedd avait tout de même attiré à elle l'élite du mouvement breton : Le Fustec, Berthou, Vallée, Jaffrennou, Le Berre, Herrieu, Esnault, Diverres, Choleau, Degoul, Le Floc'h, Ladmirault, Gros, Gourvil, Dujardin, Bernard, Quillevic, ...etc. étaient des personnalités de valeur, certaines de grand talent qui contribuèrent dans des domaines divers à animer le mouvement breton politique et culturel »<sup>1257</sup>.

## 2- Le tribann, la croix et le drapeau tricolore

En une dizaine d'années, la Gorsedd est devenue une entité présente auprès d'autres acteurs culturels et politiques. Sa présence lors de festivités ou la variété des échanges épistolaires entre des membres de la Gorsedd de d'autres instances en témoignent. Dans le même temps, la Gorsedd s'est trouvée sous le feu de critiques parfois virulentes, devant trouver une place entre sa relation à la Gorsedd galloise, le milieu catholique breton et le républicanisme français.

Dans un document manuscrit<sup>1258</sup> intitulé « *Kelelnadurez Breiz* », Berthou, signant de son nom de Grand-Druide Kaledvoulc'h (ce qui nous indique donc que le texte est écrit après le Gorsedd de 1904), insiste sur le fait que la Gorsedd s'est retrouvée rapidement sous le feu des critiques :

« *Ar Gorsedd, goude e groudigez, a zo bet meulet gant an dud an Iliz. Bet eo ive goapaet gant ar mestrou-skol, gant Glazarzed Breiz ha gant ar c'halloued. Bez ez eo tammallet goude gant iski bien ha beleien pa ez eo deut ar re-ma da welet na oa ket krouet ar Gorsedd evit o serviji* ». / « La Gorsedd, après sa création, a été flattée par le Clergé. Elle a aussi été moquée par les maîtres d'école, par les Bleus de Bretagne et par les Français. Puis elle a été critiquée par les évêques et les prêtres quand ils ont pris conscience qu'elle n'avait pas été créée pour les servir ».

<sup>1257</sup> Le Stum P., *op. cit.*, pp. 188 et 189.

<sup>1258</sup> Fonds Yves Berthou, CRBC, YBE6 M25, manuscrit *Kelelnadurez Breiz*.

La Gorsedd aurait donc été victime de moqueries, a été critiquée par le Clergé une fois qu'évêques et prêtres aient constaté que le groupe n'avait pas été constitué pour servir la chrétienté. Si le Clergé est peu apprécié par Berthou, la présence de dogmes chrétiens persiste dans ses croyances, dans les *Triades*. Et surtout, le christianisme est présent chez de nombreux membres de la Gorsedd, Taldir en premier. Ce n'est pas le fond religieux chrétien qui le dérange, bien au contraire puisqu'il y adhère au vu des références qu'il développe, mais bien la religion en tant qu'organisme avec un clergé et des dogmes, affirmant ainsi une forme d'anticléricisme.

Dès la fondation de la Gorsedd bretonne, les liens avec l'Église sont étroits : les bardes travaillent avec le clergé sur le théâtre en breton, à travers les troupes de théâtre des patronages catholiques. C'est encore par leurs propres relations personnelles que les liens sont créés ou renforcés : par exemple, entre Berthou et son ami l'abbé Durand, puis les multiples récitals de *Ti Kaniri Breiz* lors de pardons et de fêtes religieuses. C'est encore le mariage d'Alfred Lajat, le 24 avril 1901, à Scrignac, béni par son frère, Dom Félix Lajat, un bénédictin, en présence de nombreux membres du clergé, dont leur oncle, le Père Le Moine. Ce sont aussi les articles des uns et des autres dans *Le Clocher Breton*, où les idéaux diffusés *via* leurs écrits, leurs chants, leur attitude, une morale qui n'est pas sans rappeler une forme de rigueur diffusée dans les revues catholiques bretonnes de ce début de XX<sup>e</sup> siècle.

Taldir ne manque pas d'aller à la rencontre des catholiques au Pays de Galles : Lady Herbert, tout d'abord, et le Père Trebaol, directeur d'une mission catholique à Llanroust<sup>1259</sup>, même s'il commet l'écart, selon Lady Herbert, d'assister à une messe méthodiste. D'un autre côté, ses accointances catholiques lui sont aussi reprochées, comme dans un article du *Nouvel Avenir* qu'il cite dans *Ar Bobl* du 19 novembre 1910 : s'il y est qualifié de barde, il devient aussi, pour l'auteur de l'article, « une sorte de chef de Chouans modernes »<sup>1260</sup>. Dans un article d'*Ar Bobl*, l'année suivante, on lit sous sa plume une recherche de légitimité et de dédouanement au sujet d'un personnel enseignant catholique et non-dogmatique qu'il fréquenta au collège et lycée :

« Je n'ai trouvé nulle part des enseignants aussi savants que les religieux de Saint-Charles : ceux-ci m'ont autorisé à acheter les livres que je prisais, écrire à mes correspondants préférés, et même aux protestants anglais, insérer des articles dans des journaux, ...etc. [...] Pour ce qui concerne les devoirs religieux, il nous était demandé un minimum. Mais celui qui n'était pas spécialement dévot était accueilli au même titre que celui qui était pieux. [...] Je certifie que jamais un seul ecclésiastique ne m'a ordonné ce qu'il fallait ou ne pas faire ».<sup>1261</sup>

Pourtant, d'autres membres de la Gorsedd revendiquent clairement être catholiques, ce qui n'est

<sup>1259</sup> Taldir, *Eur wech e oa...*, *op. cit.*, pp. 172 et 174

<sup>1260</sup> *Ar Bobl*, 19 novembre 1910.

<sup>1261</sup> *Ar Bobl*, 4 mars 1911.

pas contraire à l'engagement bardique, comme Herrieu, qui fait publier le 16 mai 1908, dans son journal *Le Pays Breton*, un petit article qui sera repris par *Ar Bobl* (de Taldir), racontant qu'un panégyriste (le Vicaire général de la Villerabel), au congrès de St-Brieuc s'étant déroulé les 2 et 3 mai 1908, aurait laissé filtrer l'idée que « les Druides, les Bardes et Ovates [sont] parmi les pires ennemis de St Brieuc et du christianisme. Quelle impudence ! <sup>1262</sup> ». L'auteur de l'article indique encore que les Bardes « sont mal vus à l'évêché<sup>1263</sup> ». Le clergé breton commence à émettre des doutes sur la droiture de la croyance de certains bardes s'éloignant des dogmes de l'Église. Peut-être que ce mélange entre catholicisme et bardo-druidisme ne convenait pas à de nombreux membres du Clergé, tout comme le fait que le développement de la Gorsedd et de son influence dans les cercles intellectuels et politiques bretons pouvait porter préjudice à une Église déjà mise à mal par la loi de séparation de 1905. Ses cérémonies pouvaient aussi être vues comme concurrentes aux pardons. La Gorsedd, sans être engagée sur le plan spirituel, pouvait être vue comme une voie alternative au catholicisme, ou en tout cas comme une adaptation revendiquant des références sacrées non chrétiennes (Tribann, cercles concentriques, métempsychose...).

Quand Taldir est mandaté pour remplacer le Grand-Druide en 1927, il développe ce lien avec l'Église. Dans la revue *An Oaled*, qu'il crée d'ailleurs en 1929<sup>1264</sup>, qui publie des comptes-rendus de la cérémonie annuelle de la Gorsedd, il est noté que le clergé est présent à chaque fois. La Gorsedd se dote même d'un aumônier, rôle tenu en 1936 par l'abbé Jean-Pierre Cario (du Faouët - nouvellement choisi pour ce rôle), investi cette année-là comme « recteur-druide » sous le nom de Ab-Tudal<sup>1265</sup>. Lors des fêtes celtiques organisées par la Gorsedd ou auxquelles elle participe, il y a une messe. Les bardes vont à l'église la plus proche assister à la messe, toujours intégrée aux festivités. Parfois, l'aumônier de la Gorsedd a l'accord du prêtre pour monter à l'autel et animer avec lui la messe, ou à prononcer le sermon en breton, ou encore à mettre en avant l'association bardique au cœur d'une cérémonie catholique par le détournement de celle-ci à l'intention des membres décédés de la Gorsedd, comme ce fut le cas lors des fêtes celtiques de Guéméné-sur-Scorff en 1936.

Concernant la position de la Gorsedd par rapport à la République, on note qu'elle fait également l'objet de discussions et de dissensions. L'organisation bardique est reçue avec d'autres associations bretonnes, en 1902, par le Président de la République Émile Loubet, de passage à Brest. Celui-ci,

---

<sup>1262</sup> Fonds Yves Berthou, CRBC, YBE, cahier de coupures de presse, « Le clergé et les Bardes », *Ar Bobl*, 16 mai 1908.

<sup>1263</sup> *Ibid.*

<sup>1264</sup> Nous y voyons un lien direct entre sa nomination comme Grand-Druide Adjoint, mandaté pour gérer les cérémonies, et la création de la revue, qui fait suite à celle du *Consortium Breton*, projet vite abandonné, qu'il souhaite voir se développer comme l'organe de presse de la Gorsedd, ce qui, nous le verrons plus loin, causera des dissensions au sein du groupe bardique.

<sup>1265</sup> *An Oaled*, n°58, 4<sup>e</sup> trimestre 1936, p.304.

par le biais de son secrétariat, adresse quelques jours plus tard à la Gorsedd une lettre de remerciement concernant leur présence. Nous verrons plus loin que l'attachement à la République fut aussi un sujet de discussion et de dissensions au sein du mouvement. C'est Émile Cloarec, député de Morlaix, qui permit cette rencontre. Le Président reçut plusieurs organismes, place du Champ-de-Bataille, à Brest, dans la matinée du 14 mai, et la Gorsedd fut de ceux-ci. C'est Taldir qui mène la délégation, Le Fustec et Berthou étant indisponibles. Il est accompagné de Lajat, Vallée, Picquenard, Le Berre, Le Moal et de Kerangué. Lors du court entretien avec le Président Loubet, Jaffrennou demande que les efforts faits pour sauvegarder la langue bretonne soient reconnus et soutenus par l'État, après avoir assuré le Président de la loyauté des bardes et des régionalistes à la République Française, « car c'est en conservant la langue locale que nous maintiendrons les belles qualités de notre race et que nous arriverons à l'union de tous pour la grandeur du pays français<sup>1266</sup> ». Cette loyauté leur fit gagner un trajet aller-retour dans la canonnière prévue pour la presse, accompagnant le Président jusqu'au croiseur *Montcalm*, en rade de Brest.

Le ralliement des druides à la République s'explique aussi par un choix tactique. Pour mieux mettre en avant le régionalisme breton et la défense de la dernière langue celtique continentale, Yves Berthou et Taldir Jaffrennou estiment que c'est en passant par une prise de conscience de l'origine celte / gauloise des Français que cela prendra sens. Jaffrennou, d'ailleurs, se qualifia quelques années plus tard, au moment de son procès (en juin 1945) qu'il n'est « pas séparatiste, mais Gaulois, c'est-à-dire Celto-Français autochtone<sup>1267</sup> ». Ils espèrent ainsi développer une certaine sympathie dans l'opinion française pour cette Bretagne, présentée comme le conservatoire d'un fond celtique commun à toute l'ancienne Gaule. Ils trouvent sur ce point l'appui de personnalités politiques de gauche, comme les députés Pierre-Paul Guyeisse de Lorient, ou des intellectuels comme Félix-Alexandre Le Dantec<sup>1268</sup>, membres de la Gorsedd au moins à titre honorifique.

---

<sup>1266</sup> Fonds Yves Berthou, CRBC, YBE, carnet de coupures de presse. Article de *L'indépendance Bretonne*, sans date.

<sup>1267</sup> Document dactylographié de 16 pages dans lequel il raconte son procès. Archives du Finistère, Fonds Taldir, document encarté dans « Le montage de l'Affaire Taldir devant la Cour de Justice du Finistère ». Taldir Jaffrennou a été arrêté et accusé à la Libération d'avoir collaboré avec les Nazis et d'avoir dénoncé des Résistants. Le procès a prouvé que ce n'était pas le cas, mais il a été condamné pour avoir mis en danger la Nation (le fait d'être militant breton, d'avoir été maréchaliste), que des soupçons pesaient sur lui (que le manque de témoignages n'a pu confirmer, ainsi que l'aspect « coup monté » de certaines accusations)

<sup>1268</sup> Pierre-Paul Guyeisse, 1841 - 1914, polytechnicien, ingénieur hydrographe de la Marine, et spécialiste d'égyptologie. Il fonde en 1900 *La Dépêche de Lorient*. Député radical et républicain du Morbihan de 1890 à 1910, il intègre quelques mois le gouvernement Bourgeois comme ministre des Colonies, de novembre 1895 à mai 1896. Un de ses fils est Marcel Guyeisse.  
Félix-Alexandre Le Dantec, 1869 - 1917, biologiste et philosophe des sciences, a été premier à l'École Normale Supérieure, puis est entré à l'Institut Pasteur. Envoyé lors de son service militaire en Indochine, il fut ensuite envoyé au Brésil par l'Institut Pasteur. A son retour, il est nommé maître de conférences à l'université de Lyon, puis à la Sorbonne.



D'autres membres de la Gorsedd participent à cette émulation politique et culturelle, comme Yves le Diberder<sup>1269</sup> (membre aussi de la FRB), qui fonde en 1912 la revue *Brittia*, qu'il souhaite « bulletin mensuel d'études et d'action nationale bretonne »<sup>1270</sup> : les aspects culturels et politiques y sont donc fortement liés. Il présente son idéal dans un long article, en page 2 du premier numéro (septembre 1912), axant son discours sur la volonté de « refaire de la Bretagne une [...] nation celtique », continuant en opposant « l'esprit roman et l'esprit celtique » et souhaitant « que ce soit l'esprit celtique qui domine<sup>1271</sup> ». Il écrit aussi vouloir promouvoir l'interceltisme, sensibiliser ses lecteurs à l'histoire de la Bretagne, des anciens Celtes, au régionalisme, à travers des articles de vulgarisation scientifique<sup>1272</sup>, littéraire, des études ethnologiques (sur le folklore, la musique, les arts), politiques.

La revue, qui se veut simple à lire et comprendre, ne vise finalement pas une grande audience, puisque Le Diberder précise en page 4 que *Brittia* « s'efforcera de répandre la connaissance du breton dans les classes cultivées de toute la Bretagne et de contribuer à sa culture ». Ainsi, sa volonté de sensibiliser la population à ses idées se trouve réduite dès le premier numéro puisqu'il ne vise que les « classes cultivées » : celles qu'il fréquente au sein de la Gorsedd et de la FRB. Face au peu de succès rencontré et à l'entrée en guerre, Le Diberder arrête la revue en 1914.

Malgré les nombreuses références du XIX<sup>e</sup> siècle breton à la « nation bretonne », à son affirmation ou son relèvement, l'idéologie nationaliste n'apparaît que tardivement. L'idée d'une

<sup>1269</sup> Yves Le Diberder, 1897 - 1959, est né à Lorient mais est d'abord élevé par une nourrice à Arzano, avant de réellement vivre dans sa famille. Étudiant à Rennes à partir de 1907, il intègre l'Association des Étudiants Bretons créée par Taldir en 1900. Il suit des cours de breton à partir de 1910, auprès de Joseph Loth, et acquiert aussi des connaissances en gallois et cornique. Intéressé par les cultures populaires et le breton vannetais, il fait du collectage de chants et de contes, qu'il publie dans les *Annales de Bretagne* à partir de 1912. A Port-Louis, il rencontre une conteuse, Stéphanie Guillaume, auprès de laquelle il va régulièrement collecter des contes fantastiques, de 1913 à 1916. Il a le projet d'en faire un livre pour enfants, projet qui ne verra jamais le jour. Intellectuel et acteur de son temps, il n'en reste pas moins ancré dans les polémiques, ce qui le coupe petit à petit de la vie intellectuelle et politique bretonne. Dans les années 1930, il ouvre une librairie à Angers. N'ayant pas réussi ou n'ayant pas voulu publier ses collectages, il meurt dans l'anonymat à Vannes en 1959. Ses travaux ont tardé à être reconnus : quelques publications sont parues ces dernières années :

- Le Diberder Yves, Oiry Michel, Laurent Donatien, *Contes de sirènes*, Rennes, Terre de Brume, 2000.
- Le Diberder Yves, Oiry Michel, *Contes de korrigans : Bugul-noz, Groah & autres contes merveilleux*, Rennes, Terre de brume, 2001.
- *A liù el loérhag er stered - couleur de lune et d'étoiles : contes fantastiques*, Rennes, CRBC / PUR, 2000.
- *Les Chansons traditionnelles du pays vannetais (1910-1915)*, 2 vol., Archives Départementales du Morbihan, 2010

Voir aussi l'article de Michel Oiry, « Yves Le Diberder : Un lettré au service de la tradition orale », *ArMen*, n° 141, 2004, pp. 38 à 44.

<sup>1270</sup> *Brittia*, n° 0, août 1912

<sup>1271</sup> *Brittia*, première année, septembre 1912, n°1, p. 3.

[http://bibliotheque.idbe-bzh.org/data/cle\\_federaliste/cle\\_mi-janvier\\_2016/cle\\_pnb/Brittia\\_1\\_.pdf](http://bibliotheque.idbe-bzh.org/data/cle_federaliste/cle_mi-janvier_2016/cle_pnb/Brittia_1_.pdf)

<sup>1272</sup> Il inclut à *Brittia* les *Notennou diwarbenn ar Gelted koz, o istor hag o sevenadur, dastumet hag urziet gant Meven Mordiern ha lakaet e brezoneg gant Abherve*, (de leurs vrais noms René Le Roux, 1878 - 1949, et François Vallée, 1860 - 1949) qui paraissent aussi, entre 1911 et 1922 sous la forme de 12 livrets, consultables via ce lien :

[http://bibliotheque.idbe-bzh.org/liste\\_theme.php?id=notennou-diwar-benn-ar-gelted-koz-1009&l=en](http://bibliotheque.idbe-bzh.org/liste_theme.php?id=notennou-diwar-benn-ar-gelted-koz-1009&l=en)

indépendance vis-à-vis de l'État fait son chemin, petit à petit, tout comme une défense plus concrète de la langue bretonne ou la mise en avant de spécificités historiques bretonnes ou celtiques. Dans le concert des montées des nationalismes dans l'Europe de l'entre-deux-guerres, la spécificité du nationalisme breton tient dans sa recherche de références politiques auprès d'autres minorités européennes, celtiques en premier lieu : le Pays de Galles et l'Irlande. Néanmoins, les nationalistes ne viennent pas perturber l'entente interceltique, s'inspirant surtout de l'aspect militaire et politique, non pas uniquement culturel, du combat mené en Irlande, et dans une moindre mesure au Pays de Galles.

La Gorsedd doit désormais faire face à une multiplication des partis politiques, des tendances, et tente de conserver une ligne directrice vis-à-vis des autres institutions pan-celtiques (Celtic Association, par exemple) ou de la Gorsedd de Galles, tentant de conserver son statut de seule représentante des Bretons dans les autres pays celtiques.

Si la Gorsedd, par les voix de Taldir et de Kaledvoulc'h, montre son allégeance à un régionalisme et la recherche de compromis au sein de la Gorsedd dans les relations avec l'État (notamment en 1911), lorsque Taldir devient Grand-Druide en 1933, il uniformise l'idéologie du groupe par le resserrement de l'éventail possible des expressions politiques, ne laissant que peu de place aux avis différents du sien. C'est ainsi que dans une optique de rapprochement, à la fois avec la France et la Grande-Bretagne, il fait participer la Gorsedd, le dimanche 28 juillet 1936, à une commémoration dans le cadre de la Fédération Interalliée. L'événement est annoncé dans le numéro 53 de la revue *An Oaled* : le président-fondateur de l'Union Bretonne des Combattants, Pierre Brun, prévoit de faire un discours ce jour-là, devant le Monument aux Morts de Quimperlé, « solidairement avec les sociétés bardiques et régionalistes<sup>1273</sup> », en l'honneur d'anciens combattants bretons qui doivent rendre visite à d'anciens combattants écossais. Dans le même thème, une publicité est insérée en page 114 de ce même numéro, promouvant la Loterie de l'Association Générale des Mutilés de Guerre. Usant de sa revue pour diffuser ses idées dans le milieu bardique, il avait publié un article, dans le numéro 46 de *An Oaled*<sup>1274</sup>, dans lequel se mêlaient différents thèmes qui lui étaient chers. Il y affirmait que que les bardes doivent avoir trois attitudes sur lesquelles se fonde leur vie : « patriotisme, pacifisme, loyalisme ». Le patriotisme n'est pas ici breton, ou pas uniquement, mais français, puisque c'est Taldir qui l'érige en principe de base pour ses troupes. Le pacifisme est une preuve de sagesse. Quant au loyalisme, il est en faveur de la Gorsedd et donc de son Grand-Druide, celui-là même qui rédige l'article. Loyalisme aussi envers le

---

<sup>1273</sup> « Notre congrès annuel », *An Oaled*, 9<sup>e</sup> année, n° 53, 1935, p. 4.

<sup>1274</sup> *An Oaled*, n° 46, 4<sup>e</sup> trimestre 1933, p. 299.

ou les partis politiques auxquels le barde peut s'affilier, en accord avec les propres principes érigés par le Grand-Druide dans la Gorsedd. Sommairement, Taldir indique une voie à suivre pour les bardes et, ceux-ci, loyaux à l'organisation, donc au Grand-Druide, sont censés la suivre. Si aucune expulsion n'est à retenir, c'est parce que les membres de la Gorsedd sont probablement en accord avec ce que diffuse Taldir, ou parce que ceux qui sont en désaccord envisagent de quitter le groupe sans faire de remous, ce qui arrive en 1936 avec la fondation du journal *Kad*<sup>1275</sup> par trois dissidents en recherche d'une voie spirituelle païenne.

### **L'alliance de la Gorsedd et du Consortium, symbole d'une renaissance**

Suite à la rupture constituée par la Grande Guerre, ce n'est vraiment qu'en 1927 que la Gorsedd reprend vie. Kaledvoulc'h, malade, avait renoncé à la direction effective de la Gorsedd en 1922 et avait cédé à Taldir ses droits et obligations. Le 31 juillet 1927, Taldir lui rend visite à Lankanaf en Pleubihan, le Grand-Druide ne pouvant plus se déplacer. Kaledvoulc'h précise qu'il ne participera plus à aucune réunion, à aucune cérémonie, et qu'il aimerait que quelqu'un d'autre s'en charge à sa place, tandis qu'il conserverait un titre de Grand-Druide d'Honneur à vie<sup>1276</sup>. C'est donc vers un grand-druidicat à vie que s'oriente la Gorsedd bretonne, à travers ces propos et cette passation de pouvoirs. Sans témoin, Kaledvoulc'h désigne Taldir pour lui succéder et impose que le Poellgor soit élargi à 10 membres, ajoutant un poste qui sera vite comblé par Jules Gros. Kaledvoulc'h donne sa saie blanche à Taldir, sa couronne en vieil argent, ainsi que la moitié bretonne de l'épée<sup>1277</sup>, afin que Taldir le remplace. En échange, ce dernier lui remet le drapeau herminé de la Gorsedd. Disposant toujours de l'autorité morale, Kaledvoulc'h donne son accord au nouveau règlement et à la nouvelle constitution de la Gorsedd que propose Taldir<sup>1278</sup>. A-t-il vraiment le choix ? Kaledvoulc'h et sa femme vivent de manière très isolée en cette période : il ne peut plus se déplacer à cause de ses soucis de santé et ceux de sa femme (qui sombre peu à peu dans la folie en ces années), qui sera faite barde en 1931 sous le nom de C'hoar Héna. Malgré une petite aide financière de sa commune et parfois de la Gorsedd qui collecte des fonds, leur situation est précaire. Très peu de membres de

---

<sup>1275</sup> Voir *infra*.

<sup>1276</sup> *Ibid.*

<sup>1277</sup> Gwenc'hlan Le Scouëzec, dans les documents que sa veuve nous a fait parvenir (document en format numérique « Histoire, 1838 - 1939), indique que Kaledvoulc'h conserve la garde de la moitié bretonne du glaive, l'autre partie étant conservée par Rhys Phillip, de la Gorsedd de Galles. Pourtant, en 1907, l'Archi-Druide avait bien précisé que le glaive était possession des Bretons et qu'ils devaient le conserver dans son entier. G. Le Scouëzec indique aussi (sur la base du cahier de Taldir Jaffrennou) que Kaledvoulc'h conserve la bannière de la Gorsedd. Il est probable que ce soit la première bannière, non pas celle qui fut offerte par les Gallois en 1907.

<sup>1278</sup> « *Reizadur, savet en 1900 hag adneaveret en 1909 en 1926* ». C'est à la fois un règlement et un programme pour la Gorsedd, mis en place par Taldir. Nous ignorons s'il a consulté le Poellgor à ce sujet, mais le fait que le Grand-Druide le valide semble simplement convenir, sans vote.

la Gorsedd passent les voir, si ce n'est Taldir.

Le 12 août 1927, le Poellgor se réunit à Quimperlé en Gorsedd Kuz, en l'auberge Brient, route de Clohars. Les neuf membres du bureau ne sont pas tous présents : Kaledvoulc'h est évidemment excusé, mais aussi Vallée, qui mettait peu d'entrain à participer à cette résurrection, étant engagé depuis quelques temps auprès de Meven Mordiern dans plusieurs projets à la fois littéraires, historiques et pédagogiques, comme dans les *Notennou diwar-benn ar Gelted Koz* et les *Sketla Segobrani*. Si ces projets ont l'ambition de transmettre des connaissances sur la Bretagne et les cultures celtiques en langue bretonne, ils annoncent, par l'intermédiaire de Vallée, une tendance paganisante dans la mouvance bardique.

Les présents votent donc à l'unanimité le fait que Taldir soit porté à la charge de druide, car il n'était jusqu'à présent qu'*Arouez-Varz*, ce qui lui donnait le privilège d'avoir une saie blanche et non bleue comme les bardes. Il devient, par la même occasion, adjoint du Grand-Druide. Taldir n'est pas fait Grand-Druide ce jour-là mais doit attendre le décès de Kaledvoulc'h pour pouvoir accéder à la fonction suprême. Herriou / Barz Labourer ne s'élève pas contre Taldir, peut-être parce qu'il est nommé ce jour-là *Arouez-Varz*, ce qui est une manière peut-être, pour Taldir, de temporiser son antagonisme ou d'équilibrer les diverses tendances qui animent la Gorsedd. Quant au nouveau règlement, il est adopté par 6 voix contre 3 (Vallée ayant probablement fait parvenir à l'un ou l'autre des participants sa réponse), et il est accepté que le Poellgor s'agrandirait d'un membre, Jules Gros. Tangwall et Mab an Argoat passent de l'ordre des ovates à celui des druides. Ces nominations, ces changements d'ordre, se font sans cérémonie, sans rituel, sans symbolique : barde ou druide ne semblent là que des fonctions administratives et de principe. Nous ignorons si les passages d'un ordre à un autre furent ritualisés lors d'une cérémonie ou d'un moment symbolique. Le Poellgor de la Gorsedd, dirigé par Taldir, fait face à des réserves émises par quelques anciens piliers, comme Vallée / Abhervé, qui émettent des réserves quant à l'avenir qui lui est promu. Il y a une scission entre les générations de militants, ici illustrée par Taldir et Abalor, souhaitant mener la Gorsedd vers un avenir meilleur, et Abhervé qui a fait le choix de participer à l'Emsav d'une autre manière. Ce conflit générationnel est aussi alimenté par les divergences politiques ou les positionnements sur l'usage de la langue bretonne ou son écriture.

Au début de l'année 1927, Taldir avait créé avec quelques autres personnalités le Consortium Breton / *Ar C'hevre Breizek*, avec un organe de presse du même nom<sup>1279</sup> : il s'agit d'une organisation visant à développer l'économie bretonne : « *ober gant hon bro unan binvidik*<sup>1280</sup> » / « faire de notre

---

<sup>1279</sup> La revue ne vivra que de février 1927 à juillet 1928, soit 18 numéros.

<sup>1280</sup> Sous-titre indiqué dès le premier numéro, dans un encart, sous le titre en français, en breton (« *Ar c'hevre breizek /*

pays un pays riche », devise de la revue, indiquée en sous-titre. Dans ce but, il met sur pied une délégation bretonne qui se rend dans les Îles Britanniques en juin (De Kerampuilh, Jaffrennou, Le Berre, un ingénieur des Arts et Métiers, Boudart<sup>1281</sup>) : au festival du Mod, tout d'abord, en Écosse, puis en Irlande où ils sont reçus par le Ministre des Affaires Étrangères, avant de terminer ces deux semaines de voyage au Pays de Galles. L'un des objectifs de ce périple est de jeter les bases d'échanges commerciaux par mer, non plus seulement de se contenter d'échanges culturels : importations et exportations entre les producteurs et fabricants de Bretagne et leurs pairs de Galles, d'Irlande, d'Écosse ; travailler à abaisser les barrières douanières, à supprimer les passeports, à ramener le franc et le shilling à leur cours normal. Le président du Consortium Breton, le vicomte de Saisy de Kerampuil<sup>1282</sup> retourne en décembre en Irlande et profite de ce voyage pour visiter les usines électriques fonctionnant à base de tourbe en Irlande. Il envisage en effet d'importer cette technologie en Bretagne et de créer une centrale similaire dans les Monts d'Arrée.

La revue accueille des articles concernant l'économie, l'agriculture, mais aussi des monographies sur « les vedettes de chez nous » (chroniques de Lagadec sur quelques célèbres auteurs bretons, essentiellement membres de la Gorsedd : Lajat, Le Berre, Le Moal...), ou des romans en feuilletons (*Le Marquis de Bolibar*, par Léo Perutz, traduit de l'anglais par Guillaume Quénet), des textes en breton d'Y. Berthou (*Bro-Dreger a-dreuz parkou*, en feuilleton), ou de Fañch Abgrall, entre autres. La revue se veut complète, dans le sens où elle aborde de nombreux thèmes et plusieurs formes d'art, souhaitant donner une impulsion nouvelle à cette branche de l'Emsav, à la fois régionaliste et interceltique, face à une tendance nationaliste prenant de l'importance.

Le dimanche 19 août 1927, le Consortium Breton organise, en parallèle du Gorsedd Digor, à Riec-sur-Belon, le premier « festival interceltique » en Bretagne, en présence de 150 représentants du Pays de Galles, d'Écosse et d'Irlande. Un monument est élevé à cette occasion, sur la lande de Kerco. Il est constitué de cinq menhirs modernes, en moellons recouverts de crépis et de béton, avec

---

*Kelaouen-gelc 'h evid ober gant hon bro unan binvidik »)*

<sup>1281</sup> Chartier-Le Floch Erwan, *op. cit.*, p. 323.

<sup>1282</sup> Jean de Saisy de Kerampuil, 1881 - 1933, titulaire de la Croix de guerre 1914 - 18 et de la Légion d'Honneur. Issu d'une vieille famille noble installée à Kerampuil, en Plouguer, depuis le XV<sup>e</sup> siècle, dont le père fut commandant des zouaves chargés de défendre les États du Pape contre l'armée du Piémont, puis fut élu maire de Plouguer, et enfin député en 1885. Membre d'honneur et bienfaiteur de la Gorsedd, J. de Saïzy de Kerampuil est très proche de Taldir Jaffrennou. C'est essentiellement lui qui établit le programme du Consortium Breton, mais c'est Taldir qui va en prendre rapidement la direction. « *Découvrir, rénover, développer et vulgariser, toutes les richesses de notre Bretagne. Nous devons montrer que nous sommes un pays riche, instruit, en progrès et le prouver en créant chez les industries pour lesquelles notre sol est fait* » : tel est, en résumé, son programme. Il développera plus tard un discours plus radical, espérant que ce premier programme en amènera un autre : « *Fi des régimes et foin des partis ! Soyons nous-mêmes et nous serons forts, c'est-à-dire, lorsque nous serons riches, le gouvernement, quel qu'il soit, entrera en composition avec nous, et ces droits de la Bretagne, cet enseignement bilingue, cette décentralisation, vous l'obtiendrez tout de suite quand on saura en haut lieu que, comme disent les Américains, vous valez tant de dollars* ».

des moulages d'hermines à la base. Au centre de ces cinq menhirs est construit un dolmen en béton et grès aggloméré [Fig. 30]. Sur chacun des menhirs est apposée une plaque de marbre en l'honneur d'un auteur breton, ayant mené « le bon combat breton<sup>1283</sup> » : Gilles de Kerampuil, Auguste Brizeux, Hersart de la Villemarqué, Jean-Pierre Le Scour et Théodore Botrel<sup>1284</sup>.

Cette rencontre est aussi l'occasion du premier tournoi interceltique sportif et voit s'opposer des lutteurs bretons et corniques<sup>1285</sup>. C'est donc réellement lors de ce Congrès des 18 et 19 août 1927 que la Gorsedd d'Armorique est ressuscitée, pour reprendre les termes que nous trouvons dans *An Oaled*, du 4<sup>e</sup> trimestre de 1929, en « l'entourant d'une pompe extraordinaire, dont le souvenir n'est pas près de s'éteindre<sup>1286</sup> » [Fig. 31]. C'est aussi « en ce jour mémorable » du vendredi 19 août de « l'an de Grâce 1927 », que naquit « la ligue celtique qui barrera le chemin au germanisme et que la liberté ancestrale règne sur le monde et que l'épée d'Arthur voie ses deux tronçons ressoudés pour le plus grand bien de l'humanité » : ce qui sonne comme une profession de foi est écrit en plusieurs langues (breton, gaélique, français, anglais, latin) sur des parchemins enterrés sous ce cercle de menhirs modernes<sup>1287</sup>. Le « germanisme » représenté par la frange nationaliste bretonne, tournée vers des théories raciales et fascistes, est ici visée : lors du Congrès celtique de Quimper, en 1924, quelques militants nationalistes étaient venus distribuer des tracts et faire part de leur mécontentement quant à l'hommage rendu à La Tour d'Auvergne (Premier Grenadier de la République, cavalier des Colonnes Infernales) et la présence de drapeaux français ; cela donna lieu à des altercations. Le service d'ordre, à Riec-sur-Belon, est assuré par des ouvriers de l'usine que De Kerampuil possède sur la commune.

La cérémonie elle-même se tient juste à côté : douze pierres forment un cercle au centre duquel est placé un dolmen en grès et ciment agglomérés, de six mètres de long sur trois de large<sup>1288</sup>. De là, Taldir préside la cérémonie, accompagné par le représentant de l'Archi-Druide de Galles [Fig. 32]. L'union des deux parties du glaive est au cœur des rituels, symbolisant cette fraternité interceltique, censée œuvrer pour le bien de l'humanité face à un « germanisme » considéré comme un danger, au moins dans le paysage politique et culturel breton<sup>1289</sup>.

---

<sup>1283</sup> « Échos du festival interceltique », *Le Consortium Breton*, octobre 1927, p. 957.

<sup>1284</sup> *Ibid.*

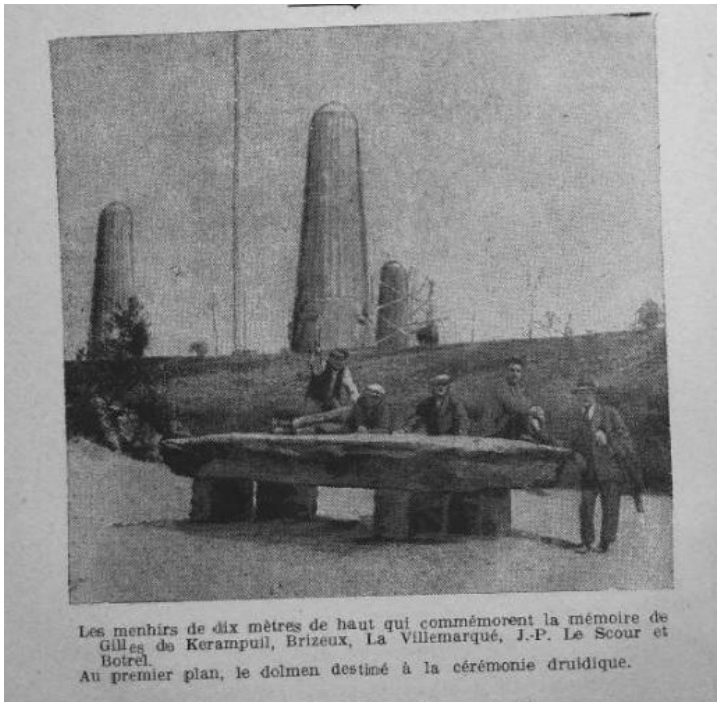
<sup>1285</sup> Fonds d'archives Gwenc'hlan Le Scouëzec, CRBC, classeur d'archives de Gwenc'hlan Le Scouëzec, notes sur l'histoire de la Gorsedd. À notre connaissance, jusqu'à ce Gorsedd-ci, il n'y avait que des concours de chants et de littérature.

<sup>1286</sup> *An Oaled*, n°30, 4<sup>e</sup> trimestre 1929, article « Le Gorsedd du Huelgoat », p. 4.

<sup>1287</sup> « Échos du festival interceltique », *Le Consortium Breton*, octobre 1927, p. 957.

<sup>1288</sup> « Les fêtes interceltiques de Riec-sur-Belon », *Le Consortium Breton*, 1<sup>ère</sup> année, septembre 1927, p. 830.

<sup>1289</sup> *Ibid.*



[Fig. 30] *Le Consortium Breton*, 1<sup>ère</sup> année, vol. 2, n° 8, p. 826. Plusieurs des cinq menhirs modernes ainsi que le dolmen, tout aussi moderne, érigés pour les fêtes, sur la lande de Kerco, en Riec.

L'après-midi est consacré aux festivités : chants, jeux. Et ce sont 30 000 personnes, selon l'article du *Consortium Breton*, qui sont rassemblées à Riec-sur-Belon<sup>1290</sup>. Chiffre divisé par deux, selon *La Dépêche de Brest*<sup>1291</sup>. Même ce second chiffre prouve que l'événement marque à la fois un retour concret de la Gorsedd [Fig. 33], mais aussi qu'il est possible d'organiser des festivités équivalentes aux Eistreddfedau galloises.

La revue du Consortium sert aussi à recruter de nouveaux membres, comme l'atteste cet article de 1928<sup>1292</sup>, qui indique que la foire aux questions est ouverte pour ceux souhaitant devenir membre de la Gorsedd ou de l'École des Bardes (*Skol ar Varzhed*), afin d'être reçu au prochain Gorsedd Digor. C'est l'occasion, pour Taldir, de rappeler le règlement de l'association et le fonctionnement du groupe, le déroulement du *Gorsedd Digor*, de présenter une liste des anciens membres et des actuels, et de présenter les thèmes des concours de chant et d'écriture<sup>1293</sup>.

<sup>1290</sup> *Ibid.*

<sup>1291</sup> *La Dépêche*

<sup>1292</sup> *Le consc*

<sup>1293</sup> *Ibid.*, pp



[Fig. 31] *Le Consortium Breton*, 1<sup>ère</sup> année, vol. 2, n° 8, p.834.

Mab an Argoat, sur la gauche, porte l'épée d'Arthur, et sur la droite se trouvent Taldir et l'Archi-Druide de Galles, Cōnan.

Il rappelle, dans le règlement<sup>1294</sup>, quelques informations concernant les trois ordres de la Gorsedd<sup>1295</sup>. Ainsi, l'ordre des druides est le plus honorifique, puis vient celui des bardes et enfin celui des ovates. Les druides sont essentiellement des érudits, des prêtres, des écrivains se consacrant à des thèmes comme la théologie, la spiritualité, sont donc des gens de savoirs et ayant un sens de l'organisation. Les bardes sont des poètes, chansonniers, conférenciers, peintres, journalistes, musiciens, pharmaciens, enseignants. Quant aux ovates, ce sont des ingénieurs, commerçants, paysans, voyageurs, ouvriers. C'est sur le modèle de la tripartition des sociétés indo-européennes<sup>1296</sup> que se fait la répartition des membres : les dirigeants (intellectuels et sacerdots), les artistes et physiologistes, les producteurs.



1294

1295

1296

up  
ie,



[Fig. 32] Gorsedd Digor, de Riec-sur-Belon, 19 août 1927. Coll.Musée breton, Quimper. Numéro d'inventaire : 1960.6.19.8. Photographie de Joseph-Marie Villard.

Au cœur du cercle composé de cinq énormes menhirs, la cérémonie se prépare. Ici, la bannière de la Gorsedd et ses porteurs, à droite. Sur la gauche, de profil et tourné vers la gauche, coiffé d'un chapeau, De Saisy de Kerampuil.

En plus des trois ordres, il y a les disciples. Il faut avoir quarante ans pour entrer chez les druides et vingt-cinq pour devenir barde ou ovate. Il est demandé à chaque impétrant d'écrire une lettre pour expliquer ses motivations, d'avoir un esprit celtique, de savoir parler, lire et écrire le breton, d'être un bon exemple, d'œuvrer pour relever la Bretagne, rester fidèle au pays et respectueux envers la Gorsedd<sup>1297</sup>.

Quant au Gorsedd Digor, son déroulement est expliqué au lecteur :

« *Ambrouadeg gant an bannielou.* / procession avec les bannières.  
*War an dol vaën pe al leurenn blench, pe ar menez, e vo an Drouzi-Meur, an Embanner, ar C'hlezeour, hag [ar] C'horn-bouder.* / Le Grand-Druide, le héraut, le porteur de l'épée et le sonneur de corne seront sur le dolmen ou le sol de brindilles, ou la montagne.

*An tosta d'an uhelen e vo ezili ar Pouellgor hag an tenzoriou*<sup>1298</sup>. / Les plus proches du sommet seront les membres du Poellgor (le bureau) et ceux en charge des trésors.

*En dro e vo ar Varzed, an Oveded, an Drouized mesket.* / Ensuite viennent les Bardes, les Ovates et les Druides mélangés.

---

<sup>1297</sup> « *Reizadur, savet en 1900 hag adnaveret en 1909 en 1926* », art. XII.

<sup>1298</sup> Le trésor étant composé de la grande épée (dite « épée d'Arthur »), une épée plus petite (nous ignorons quelle en fut la fonction, c'est la seule mention que nous en avons), la moitié bretonne du glaive symbolisant l'union de la Bretagne et du Pays de Galles, la grande bannière de la Gorsedd (celle qui fut offerte par les Gallois en 1907), la petite bannière (la première), une bannière blanche herminée, la corne d'abondance (*Korn Hirlas*), une corne de brume, les saies, les ceintures, les épingles ou broches diverses. Ces derniers éléments sont pourtant personnels et chaque membre conserve les siens.

*War veven ar c'helc'h an Diskibien.* / Au bord du cercle, les Disciples.  
*Kanaouennou.* / Chants.  
*Digoridigez gant son ar c'horn.* / Ouverture avec la corne [de brume].  
*Peden da Zoue.* / Prière à Dieu.  
*Lid ar Peoc'h.* / Rituel de la Paix.  
*Lid unvaniez ar c'hleze daourannet.* / Rituel d'union du glaive en deux parties.  
*Lid an uhel-var pe ar bleuniou (kinniget d'an Drouiz-Meur gant itronezed pe dimezelled euz ar vro).* / Rituel du gui ou des fleurs (offert au Grand-Druide par des femmes ou jeunes femmes du pays)  
*Prezegennou.* / Discours.  
*Digemeradur ezili nevez.* / Accueil des nouveaux membres.  
*Embann o hano hag o labouriou.* / Annonce de leur nom [bardique] et de leurs travaux (ou métiers).  
*Embann ar mennegou-a-enor d'ar re dellidek.* / Annonce des mentions honorables aux méritants.  
*Kanaouennou, Keuriou, ha Muzik.* / Chants, Chœurs et Musique.  
*Al lê-douet a fealded war gleze Arzur.* / Serment divin de fidélité sur le glaive d'Arthur.  
*Serridigez ar Gorsedd gant ar c'horn.* / Fermeture du Gorsedd avec la corne [de brume]. » <sup>1299</sup>

Si la cérémonie n'a rien de chrétien dans son organisation (sauf la procession avec les bannières), la prière est envers Dieu et le serment (divin) sur le glaive d'Arthur illustrent les liens forts entre les dirigeants du groupe et le catholicisme, complété par le fait que les personnes accédant au rang de druide peuvent aussi être des prêtres. La métaphysique et les spéculations religieuses de quelques-uns s'effacent devant ce christianisme bien présent, qui s'illustre lors de moments essentiels (une prière et un serment de fidélité), au-delà des aspects culturels et bardiques (accueil de nouveaux membres, les chants, les discours, l'union des deux parties du glaive). C'est aussi l'illustration d'adaptations possibles d'un catholicisme breton se cherchant des racines ancestrales, se voulant à la fois proches des préceptes du Christ tout autant qu'un bardisme antique idéalisé : quelques symboles considérés comme bardo-druidiques sont adaptés (tribann, saies, gui...) mais le fond religieux reste chrétien. C'est une sorte de rétro-pédalage dans l'évolution spirituelle et métaphysique de la Gorsedd : les écrits de Le Fustec, Berthou ou Ladmirault, correspondances ou travaux d'érudits, sont encore inédits et n'ont pas été publiés. Leur diffusion au sein de la Gorsedd est donc quasi-inexistante. C'est pourquoi le méso-paganisme qui se dessinait se voit effacé pour un temps par les idéaux de Taldir, à la tête du groupe bardique.

### 3- Taldir, Grand-Druide Adjoint d'un mouvement bardique et catholique

---

<sup>1299</sup> *Le consortium breton*, 2<sup>e</sup> année, T. 3, n° 14, février 1928, pp. 183 et 184.

Afin de contribuer un peu plus au lien entre les membres de la Gorsedd et permettre une visibilité médiatique de la Gorsedd, Taldir met en place le projet de création d'une revue trimestrielle, *An Oaled*, qu'il mène avec sa société Armorica<sup>1300</sup>, et dont le premier numéro paraît en 1929, malgré une querelle apparue lors du Poellgor lié à la cérémonie de Carnac de 1928 à ce sujet. Taldir voulait faire de « sa » revue celle de la Gorsedd, un organe de presse du bardisme, ce que d'autres membres refusèrent. *An Oaled*, qui est en fait la continuité de la revue du Consortium Breton, porte le sous-titre explicite « organe du bardisme ». Mais selon Loeiz Herrieu / Barz Labourer, Taldir ne pouvait utiliser le mot « bardisme » en dehors de la Gorsedd. Taldir lui répond que ce mot n'appartient à personne et qu'il peut l'utiliser autant qu'il le souhaite. La plupart des druides se rangent derrière Taldir (Pareour, Telen Aour, Mab an Argoat, Abalor...), et seulement deux soutiennent Barz Labourer : Even / Karevro et Fañch Gourvil. Ces dissensions s'ajoutent à celles déjà existantes sur l'implication politique de la Gorsedd, et à propos du christianisme prégnant lors des rituels. C'est aussi une façon pour quelques-uns de manifester une opposition à Taldir, à ce qu'il représente comme courant dans la Gorsedd : il n'a pas à imposer ses points de vue au reste du groupe, sa vision religieuse du bardisme. Et la création de ce nouveau media qu'est la revue vient renforcer le sentiment de mainmise du Grand-Druide Adjoint sur le fonctionnement du groupe.

Alors que Le Fustec et Kaledvoulc'h avaient tenté d'insérer une dose de paganisme à la formule bardique de la Gorsedd bretonne, un virage est pris en 1928<sup>1301</sup> par Taldir, nouveau Grand-Druide Adjoint : même s'il n'est pas l'organisateur du Gorsedd Digor<sup>1302</sup>, il donne une vocation

---

<sup>1300</sup> Taldir a créé cette société en mars 1929, grâce à une souscription qu'il avait lancée avec l'aide de Léon Le Berre / Abalor. Vingt personnes (dont Taldir et Abalor) ont chacune placé 1000 francs dans le projet, voyant leur nom imprimé à chaque numéro de *An Oaled*, en 2<sup>e</sup> ou 4<sup>e</sup> page de couverture, sous l'appellation de « Comité de patronage ». Nous y retrouvons C. Menguy et C. Cotonnec, qui forment avec Taldir le trio d'administrateurs (Cotonnec est remplacé à son décès par L. Le Bourhis), mais aussi le Marquis de l'Estourbeillon. C. Picquenard, Sir et Lady Mond, Léo Perutz. Le siège social de la société est chez Taldir, à Carhaix. Armorica se charge de publier *An Oaled* (70 numéros entre 1929 et 1939).

<sup>1301</sup> La même année est créée à Boscawen Un, en Cornouailles anglaise, sous le patronage de l'Archi-druide de Galles, la *Gorseth Kernow*, par Henry Jenner et Morton Nance. Les Cornouaillais étaient parfois associés aux cérémonies, surtout celles de la Gorsedd de Galles. Des Bardes créent donc une Gorsedd de Cornouailles, reconnaissant la Gorsedd de Galles comme Gorsedd-mère. La Gorsedd de Cornouailles n'est faite que de Bardes, il n'y a ni ovates, ni druides, et elle est dirigée par un Grand Barde.

<sup>1302</sup> Selon son propre article dans *An Oaled*, n°30, en p.4, il écrit que ce sont « Ab Alor, Mellac (Gwenedour), et [...] Jacob (Eflam Koet Skau) » qui étaient aux commandes. Mais il mentionne juste avant que la cérémonie fût « parfaite ».

ouvertement chrétienne à la Gorsedd<sup>1303</sup>. Si son ancien maître Abhervé certifiait que l'aspect païen des *Sketla* ne correspondait pas au réel état d'esprit des auteurs (lui-même s'étant tourné vers un catholicisme bon teint)<sup>1304</sup>, son aura pouvait nuire aux idéaux de Taldir et à ce qu'il souhaitait faire de la Gorsedd, mais aussi conserver la place de choix qu'il avait obtenue. Il fait donc prendre au groupe un virage catholique, se positionnant à la fois comme héritier de Kaledvoulc'h et de Abhervé. Même s'il a imprimé plusieurs numéros des *Notennou* de Meven Mordiern, les *Sketla* ont été imprimés à St-Brieuc. Nous ignorons si Taldir a refusé de les imprimer ou si Vallée / Abhervé et ses compères sont directement allés chez Prud'homme, mais cela montre une rupture entre les hommes, et met à vif quatre courants composant la Gorsedd depuis ses débuts, selon que l'on aborde le bardisme d'un point de vue politique et culturel ou spirituel et culturel :

- le courant régionaliste catholique, se proclamant le transmetteur d'une tradition ancestrale et pourtant jeune (Taldir, Herrieu)
- le courant régionaliste prenant la voie de l'autonomisme ou du nationalisme (L-N Le Roux)
- le courant régionaliste ésotérique, s'éloignant au fil des ans des références judéo-chrétiennes et intégrant des influences diverses (Le Fustec, Berthou, Lebesgue, Ladmiraault)
- le courant mêlant nationalisme et ésotérisme (Meven Mordiern, Marchal, Tullou)

Le 10 septembre 1928, pour ouvrir le Gorsedd de Locmariaquer, une messe est dite en l'église du village et un service est fait pour l'âme des vingt-cinq bardes décédés depuis 1900. De plus, le Grand-Druide Adjoint place les rituels sous la protection de Vercingétorix, de Mgr Le Joubioux, ancien chanoine de Vannes<sup>1305</sup>, et de l'abbé Guillôme (auteur du *Levr al labourer* / « Livre du

---

<sup>1303</sup> Il est possible d'hypothéquer quant à la publication de *Dindan derw an drouized* par Kaledvoulc'h, trois ans après ce virage pris par Taldir : s'il ne peut plus diriger les cérémonies et donc y diffuser des concepts métaphysiques, il a pu choisir de publier cet ouvrage avec son ami Lebesgue. Fait druide d'honneur lors du Gorsedd Digor de juillet 1928, il cherche une voie initiatique qui l'amène à être fait officiellement druide lors de l'Eisteddfod de 1933. Cela lui permet de diriger le Collège Bardique des Gaules fondé par son ami, l'éditeur Heugel. *Dindan derw an drouized* est peut-être une tentative pour injecter un certain paganisme issu de la métaphysique de Iolo Morganwg, face aux autres tendances se retrouvant dans le bardo-druidisme breton : les *Sketla* de Vallée et Mordiern, et le bardisme d'influence catholique de Taldir.

<sup>1304</sup> X3, *Sketla Segobrani, kenta kevrenn*, « *Dis Atir - Teutates* », St-Brieuc, imprimerie Prud'homme, 1925, p. 7. Les auteurs y précisent que ce n'est pas leurs concepts métaphysiques qui sont présentés dans l'œuvre, mais ceux du fictif Segobranos et de ses contemporains.

<sup>1305</sup> Mgn Le Joubioux, 1806 - 1888, évêque de Vannes, était aussi un écrivain breton (il écrivait en vannetais). Ses textes laissaient parfois entrevoir ses idées patriotiques bretonnes, aux influences bretonistes et de la Breuriez Breiz de La Villemarqué. Il fut un des premiers à jeter les bases d'une écriture moderne du vannetais. Ses textes ont inspiré Taldir Jaffrenou.

paysan »)<sup>1306</sup>. Le barde Mab an Argoat fait la lecture d'une prière à Dieu. Jamais auparavant la prégnance chrétienne ne s'était autant fait sentir dans les rangs des druides, bardes et ovates Bretons. Les querelles internes et questionnements sur le positionnement du groupe vis-à-vis de l'Église sont balayés par le cérémoniel mis en place, et par de nouvelles adhésions (une quinzaine). Taldir écrit que ceux-ci sont des « candidats de valeurs qui [apportent] au Gorsedd une élite enthousiaste, qui petit à petit, se [superpose] à celle d'avant-guerre, dont l'abstention devenait chronique<sup>1307</sup> ». Cette cérémonie faillit pourtant ne pas avoir lieu, le préfet du Morbihan ayant interdit aux bardes d'utiliser la Table des Marchands (grand dolmen classé Monument Historique depuis 1889, daté du début du IV<sup>e</sup> millénaire avant notre ère, dont la dalle de couverture est issue d'un bloc tabulaire cassé) pour leur cérémonie, et ayant envoyé des gendarmes sur le terrain. Le sénateur Rio donne son accord et les bardes utilisent finalement la dalle de couverture du dolmen<sup>1308</sup>.

Ce Gorsedd met en avant les contradictions du groupe breton tout autant que ces rapports fluctuant avec l'Église. Taldir, grand ordonnateur de la Gorsedd, impose sa vision catholique d'une spiritualité celtique. Les Triades galloises, texte référence, sont aussi, nous l'avons vu, fortement empreintes de monothéisme. Il s'agit presque d'une copie de messe catholique, arrangée à la mode des bardes, en un lieu vécu comme sacré, tout autant que peut l'être une église, et conçue par Taldir, presque prêtre pour l'occasion, maître de cérémonie d'un bardisme catholique breton. Cela gêne peu les nouveaux arrivants, créant donc un consensus dans le groupe bardique. Une brève enquête morale sur les nouveaux impétrants, comme le voulait Taldir<sup>1309</sup>, est faite par Loeiz Herrieu. C'est donc tout particulièrement ce catholicisme qui lie les membres de la Gorsedd en ces années, non pas un paganisme ou des revendications politiques.

Quelques membres sont tiraillés entre la vocation culturelle et religieuse de la Gorsedd, et le flou dans les relations qu'entretient la Gorsedd avec certains partis politiques ne plaisent pas non plus à tout le monde. Yves Le Stanc (Erwan ar Stang) / Barz Du présente ainsi sa démission à Taldir en décembre de cette même année 1928 : pour lui, les autonomistes font du tort aux bardes ; il refuse ce lien entre le mouvement politique et la portée culturelle de la Gorsedd. Un nouvel argument voit

---

<sup>1306</sup> Joachim Guillôme, ou Gwillom, 1797 - 1857, a participé à la petite Chouannerie de 1815 du côté du roi. Ordonné prêtre en 1821, puis vicaire à Sené en 1825 et Pluvigner en 1828, il devient ensuite recteur de Kergrist en 1843. Il a écrit plusieurs ouvrages sur le vannetais et le *Levr al labourer*, où il parle de la vie des gens à la campagne, en son temps. Lui aussi a influencé Taldir Jaffrennou, en tant que prêtre, mais aussi écrivain, et dans une moindre mesure son engagement politique. Il a participé à la création, avec Le Joubioux et Le Diot, de la revue de missionnaires *Brediah er Fé*, en 1843. Il s'agissait essentiellement de traductions en breton vannetais d'articles ou de lettres de missionnaires catholiques. La revue est parue jusque dans les années 1940.

<sup>1307</sup> *An Oaled*, n°30, *op. cit.*

<sup>1308</sup> Fonds Gwenc'hlan Le Scouëzec, CRBC, classeur d'archives de Gwenc'hlan Le Scouëzec, notes sur l'histoire de la Gorsedd. Après la cérémonie, les gendarmes se joignent aux bardes pour boire un verre au bar du village.

<sup>1309</sup> Il avait déjà fait cette proposition à Kaledvoulc'h, qui n'en avait pas tenu compte.

le jour pour la première fois : la question linguistique. Le Stanc déplore que le français ne soit pas autorisé dans les rituels : ne connaissant pas suffisamment le breton, il ne peut pas y participer autant qu'il le souhaite<sup>1310</sup>. En 1930, un autre barde, Yann ar C'haroff, démissionne pour la raison inverse : il est d'accord avec l'action des autonomistes, et préfère se battre sur le terrain politique plutôt que sur le terrain culturel<sup>1311</sup>. A la variété des identités des membres de la Gorsedd (bretonnants ou non), s'ajoutent des tensions liées à la lutte contre l'autocratie de Taldir, et ce depuis des années, comme c'est le cas de Herrieu.

Le 19 août 1929, le Gorsedd, organisé par Taldir à Huelgoat, est précédé d'une messe. L'abbé officiant en profite pour prêcher sur les liens entre la Bretagne et la religion catholique. Lors de la cérémonie, plus de mille personnes sont présentes, montrant peut-être un regain d'intérêt de la population pour la Gorsedd, ou la curiosité que suscite cette cérémonie, au milieu d'une fête celtique réunissant des sonneurs, des danseurs et de nombreuses animations. Quelques jeunes membres du Parti Autonomiste Breton et promoteurs du journal *Breiz Atao*<sup>1312</sup> viennent troubler la cérémonie, sans conséquences<sup>1313</sup>. Le Grand-Druide trouve tout de même utile de préciser, dans les jours qui suivent, que « le Gorsedd s'adresse à un public qui n'est pas celui de *Breiz Atao*, c'est pourtant facile à comprendre »<sup>1314</sup>. Sur le plan politique, le Grand-Druide est clair : l'extrême-droite bretonne n'a pas sa place aux cérémonies de la Gorsedd, celle-ci revendiquant toujours des attaches aux valeurs républicaines françaises, ne soutenant pas une indépendance ou même une autonomie au sein de la République. En amont des festivités, Taldir, accompagné d'une petite délégation (le druide Charles Le Braz et l'ovate Célestin Menguy), avait rencontré les autorités locales : le maire, le président du comité des fêtes, le directeur du sanatorium, la directrice de l'école des filles et, bien sûr, le prêtre et son vicaire. La municipalité organise donc les festivités, de concert avec la société Armorica<sup>1315</sup>.

### ***Gorsedd Digor : une critique des bardes jouant leur propre rôle***

---

<sup>1310</sup> Archives privées. Dossier informatique « Histoire de la Gorsedd », par G. Le Scouëzec.

<sup>1311</sup> *Ibid.*

<sup>1312</sup> Journal créé en 1919 par le Groupe Régionaliste Breton, où écrivit Morvan Marchal, entre autres. Le journal a peu d'abonnés (250, dont 50 à jour en 1925/26). Il devient le journal du Parti Autonomiste Breton à la création de celui-ci en 1927, influencé par Maurras et l'Action Française. Abandonné en 1931, il renaît sous l'action de Yann Sohier et du Parti National Breton né cette année-là, et disparaîtra définitivement en 1939 au profit de *L'Heure Bretonne*, journal du PNB, malgré une tentative de récupération par C. Lainé (PNB, Bezen Perrot) en 1944.

<sup>1313</sup> Le Scouëzec Gwenc'hlan, *Les druides*, T. 3, Brasparts, Beltan, p. 170. La cérémonie étant publique, ces jeunes se sont intégrés à la foule présente, d'environ 1000 personnes, selon l'auteur. Il ne précise pas de quelle sorte de troubles ces personnes sont responsables.

<sup>1314</sup> CRBC, classeurs d'archives de Gwenc'hlan Le Scouëzec, notes tapuscrites sur l'histoire de la Gorsedd. Les informations citées ici sont issues de ces notes.

<sup>1315</sup> *An Oaled*, n° 30, 3<sup>e</sup> trimestre 1929.

Un microcosme qui ne peut se défaire de ses défauts, de ses conflits internes et du folklore dans lequel il s'enferme, voilà une image de la Gorsedd : pointé du doigt par Jakez Riou (1899 - 1937)<sup>1316</sup> dans sa pièce de théâtre *Gorsedd Digor* de 1928, cet aspect folklorique de la cérémonie annuelle est mis en exergue et illustre un regard porté par une partie de l'Emsav et de la population sur les bardes<sup>1317</sup>. Il tourne en dérision, par la caricature, les rituels du Gorsedd Digor et leur sacralisation qui passe pour exagérée.

L'introduction de la pièce, la mise en ambiance, la pose du décor, se font sur des clichés romantiques et folkloriques tels qu'ils peuvent apparaître sur les photographies de Hamonic ou de Villard : un vieux chêne, dont les branches basses touchent le sol, deux ouvriers qui entretiennent le dolmen (un escabeau dessiné à l'arrière) ; plus loin, dans les champs, des dolmens et des menhirs par-ci, par-là ; sur le dolmen, un écriteau sur lequel est écrit « Atansion a la pintur<sup>1318</sup> » ; beau temps. La conclusion rappelle encore l'attrait des bardes pour les dolmens et permet au Grand-Druide d'affirmer que ce Gorsedd Digor est une réussite et est magnifique, en dépit des grenouilles. Il invite les membres de la communauté à se saluer chaleureusement et à se retrouver l'année suivante sur une autre lande, pour un Gorsedd Digor qui sera tout aussi magnifique et où sera annoncée une grande nouvelle. L'auteur, voulant « boucler la boucle » au sujet des dolmens, introduit là une moquerie qui reflète le regard de certains contemporains, artistes ou non, militants ou non, au sujet des faux menhirs fabriqués pour les cérémonies :

« *Evit diskuez d'an dud ez omp modern en despet d'ar jalouzi ha d'an teochou fall, ni a blanto e-kreiz al lanenn pemp menhir e simant houarnet. An amplasamant a vezo desidet d'ar c'henta Gorsedd-Kuz.* »<sup>1319</sup> / « Pour montrer aux gens que nous sommes modernes en dépit des jalousies et des mauvaises langues, nous planterons au milieu de la lande cinq menhirs en béton armé. L'emplacement sera décidé au prochain Gorsedd Secret. »

Cela fait écho aux menhirs en béton et carton-pâte déployés lors de certaines festivités, quand il n'y a pas, sur place, de réels mégalithes.

Au cours de la pièce, nous constatons que Riou a affublé les bardes, ovates et druides de noms construits à partir de la racine « Ab » (fils de), que beaucoup emploient dans leur pseudonyme bardique, mais en les tournant en ridicule par des jeux de mots : Ab-Raxas, Ab-Ominable, Ab-Rakadabran...<sup>1320</sup> Il énumère une longue liste de bardes décédés (sur sept pages), avant les

<sup>1316</sup> Jakez Riou, 1869 - 1937. Voir les annexes biographiques.

<sup>1317</sup> Youen Drezenn rédige un article dans un supplément du *Courrier du Finistère* du 5 avril 1929 à ce sujet, « Gorsedd-Digor ou la discorde au camp des bretonnants ». CRBC RIO1 DP8.

<sup>1318</sup> Riou Jakez, *Gorsedd-Digor*, Brest, 1928, p. 5.

<sup>1319</sup> Riou Jakez, *Gorsedd-Digor*, *op. cit.*, pp. 78 et 79.

<sup>1320</sup> Du breton « ab- » / « fils de... ».

rituels. La cérémonie se fait avec en fond sonore une chorale de grenouilles, de la mare toute proche (ce sont d'ailleurs elles qui ouvrent la pièce, par leur chœur). Cette chorale batracienne s'inspire de l'interprétation par la communauté bardo-druidique du texte « *Ar rannou* », du *Barzaz Breiz*, comme étant une suite mnémotechnique de type druidique, survivance d'une pédagogie celtique. Le texte porte en effet deux noms : *Ar rannou* (les suites), ou *Gousperou ar raned* (les vêpres des grenouilles), selon que l'on considère que c'est une suite mnémotechnique symboliste (c'est la position de La Villemarqué, qui sous-titre « Le druide et l'enfant<sup>1321</sup> ») ou une comptine pour apprendre à compter (c'est la position de Luzel, qui en a recueilli une vingtaine de versions en Cornouaille et Trégor).

Les grenouilles perturbant les rituel, le Grand-Druide, assisté d'un « correcteur » (« *difazier* ») et d'un « barde-prophète » (« *barz-diouganer* »), fonctions inventées par Riou pour accentuer l'aspect comique de la pièce, envoie nombre de bardes vers la mare pour les faire taire, sans succès. Certains druides, ne voyant pas la cérémonie commencer, sont rentrés chez eux. Dans son discours, le Grand-Druide affirme que ces bardes et druides sont des « Bretons purs », tout en se moquant de ceux ne sachant même pas demander un morceau de pain en breton. Car ce ne sont pas juste les membres de la Gorsedd qui sont moqués, mais une partie du monde militant breton. Ici, Riou s'en prend à *Gwalarn*, supplément au journal *Breiz Atao* dans lequel lui-même écrit. Il s'en prend aussi, de façon imagée, aux tenants d'un catholicisme bruyant, ici sous la forme de ces grenouilles perturbant la cérémonie<sup>1322</sup>.

Riou, à la fois moqueur face à ce néo-paganisme théâtral<sup>1323</sup>, et ironique, clôt sa pièce, après le baissé de rideaux, par l'idée d'une Bretagne qui fut ainsi sauvée pour toujours (« *Ha setu penaos Breiz 'voe salvet da viken* ») par ces pratiquants du bardo-druidisme : par leurs cérémonies, ils participeraient à la sauvegarde de la Bretagne, mais une Bretagne ici folklorique, clichésque, scène de théâtre au décor de carton-pâte conçue par la troupe hétéroclite qui s'y meut, jouant sa propre

---

<sup>1321</sup> La Villemarqué, *Barzaz Breiz*, 2<sup>e</sup> édition, 1846. Boidron Jean-Jacques, *Les vêpres des grenouilles / Gousperou ar raned*, Rennes, éd. Dastum, 1994.

<sup>1322</sup> Ces « grenouilles de bénitier » qui s'élèvent contre la présence de la Gorsedd lors de messes se déroulant pendant les fêtes celtiques que la Gorsedd organise, par exemple, ou tout simplement s'agaçant de leur présence dans le paysage culturel breton, la Gorsedd se trouvant parfois concurrente du Bleun Brug.

<sup>1323</sup> Voir Blanchard Nelly, « La littérature bretonne de l'entre-deux-guerres. Quelques réflexions à partir de données littéraires et sociolittéraires », *La Bretagne linguistique*, n° 22, 2018, pp. 177 à 192. Dans l'optique de rompre avec la génération précédente, Riou, comme le reste du mouvement *Gwalarn*, déconstruit à la fois la littérature régionaliste, la littérature populaire mais aussi la littérature religieuse à travers cette critique des pratiques considérées comme sacrées par les bardes bretons. La Gorsedd pouvant se vanter d'être actrice de ces trois courants littéraires, elle est donc ciblée par Riou. R. Hemon critique aussi les dolmens en carton des cérémonies (*An Aotrou Bimbochet e Breiz*, Brest, *Gwalarn*, 1927, pp. 76 - 77), ainsi que la pratique du breton par les bardes, réservé aux cérémonies uniquement. Voir aussi Riou Jakez, « Pourquoi j'ai écrit *Gorsedd Digor* », *Breiz Atao*, n° 50, mai 1929, p. 1.



caricature. L'auteur pose en effet, par sa critique tragi-comique, la question de l'intérêt ou du sérieux de ce genre de cérémonies, de construire de faux dolmens et menhirs pour ritualiser. Ce n'est pas la Bretagne que Riou voit autour de lui, qu'il vit, à l'instar d'autres acteurs de l'Emsav, à la recherche d'une autre forme d'affirmation culturelle et politique.

L'auteur indique entre parenthèses, juste en-dessous, que la citation ci-dessus est tirée de *An aotrou Bimbochet e Breiz*, roman d'anticipation, publié par épisodes dans *Gwalarn*, par R. Hemon<sup>1324</sup>. Riou s'amuse des positions des uns et des autres sur les sujets de « race » comme de « tradition ». S'il use du breton et souhaite le voir perdurer par le biais d'une réforme linguistique et scripturale, il ne le fait pas dans une optique élitiste, mais bien populaire. Reprenant et déformant ici une phrase de *An Aotrou Bimbochet e Breiz*, « Et voilà comment la Bretagne a été ressuscitée. (...) Par sa langue uniquement, et en chassant la langue de l'étranger<sup>1325</sup> », il prend le parti, par l'humour et une « verve débridée<sup>1326</sup> », de se placer dans une position différente de celui qui l'autorise à publier depuis peu ses articles dans *Gwalarn*.

Ce n'est pas R-Y Creston qui illustre l'ouvrage, mais un élève que Riou avait repéré quand il était surveillant dans un lycée brestois, le Morlaisien Michel Mohrt (1914 - 2011)<sup>1327</sup>, qui crée quelques bois gravés à cette occasion (il n'a que quatorze ans). Mais c'est Creston qui subit les foudres des bardes « pour [sa] plus grande joie, une excommunication bardo-druidique à grands coups du

---

<sup>1324</sup> À partir du numéro 3 de la revue, en 1925. Le roman, classé dans la famille des romans d'anticipation, sera publié en totalité en 1927, puis en 1942 (par Skridou Breiz, Brest). M. Bimbochet, français, visite la Bretagne avec son amie Donald, bretonne bretonnante de bonne famille, en l'an 2125 : la Bretagne est indépendante, bretonnante, et le roman présente une « confrontation entre une Bretagne jeune, libre, toutes fenêtres ouvertes sur le monde, et une France vieille, abâtardie, repliée sur elle-même. Il s'agit aussi, en quelque sorte, d'un instantané de la Bretagne future, telle que la rêvent Roparz Hemon et ses partisans » (Calvez Ronan, *La radio en langue bretonne – Roparz Hemon et Pierre-Jakez Hélias : deux rêves de la Bretagne*, Presses Universitaires de Rennes / CRBC, 2000, chap. « La Pangée atemporelle »).

<sup>1325</sup> Hemon Roparz, *An Aotrou Bimbochet e Breiz*, Gwalarn, 1925, p. 37. Cité par Calvez Ronan, "Le réenchantement d'un monde. Mouvement breton, nazisme et émissions de radio en breton", Actes du Colloque *Keltologie an der Humboldt - vormals Friedrich-Wilhelms - Universität zu Berlin vor und während der Nazizeit*, 27-28 mars 1998 : Heinz Sabine (dir.), *Die deutsche Keltologie und ihre Berliner Gelehrten bis 1945*, Frankfurt am Main, Peter Lang GmbH, 1999, pp. 101 à 137, pp. 122 et 123.

<sup>1326</sup> Mével P-M, « L'épanouissement d'une vocation bretonne », *Ar Falz*, n°1, janvier-février, 1957, p. 9.

<sup>1327</sup> Michel Mohrt, 1914 - 2011. Après cette expérience artistique et le lycée, il fait des études de droit et s'engage à l'Action Française. Obtenant sa licence, il s'inscrit au Barreau de Morlaix en 1937. Pendant la Seconde Guerre Mondiale, il combat tout d'abord dans l'armée française les troupes italiennes dans les Alpes. Après la défaite, il écrit sur son expérience militaire mais aussi celle d'amis, y compris ceux engagés aux côtés des Allemands contre les communistes, et de articles dans le journal antisémite *Je Suis Partout* (ce qui ne l'empêcha pas de recevoir la Légion d'Honneur et la Croix de Guerre). Après la guerre, il s'inscrit au Barreau de Marseille et intègre le monde littéraire grâce à l'amitié qui le lie à Robert Laffont (il travaillera aussi plus tard pour Gallimard, au comité de lecture). Quittant quelques années la France pour les Etats-Unis et le Canada, il y propose des cours de droit dans les universités. Il fut primé en 1962 par l'Académie Française, qui l'accueille comme membre en 1985. Il reçut en 2001 le Prix des auteurs indépendants, et signa entre temps des articles dans le *Figaro*. Pour de plus amples détails sur sa vie, voir Vandromme Pol, *Michel Mohrt, romancier*, Paris, éd. Gallimard / La Table Ronde, 2000, et Rannou Pascal, « La trilogie romanesque bretonne et maritime de Michel Mohrt », *Studi Franscesi*, n° 157, janvier-mai 2009, pp. 59 à 75.

coupe-chou d'Arthur<sup>1328</sup> ». Cet ouvrage clive l'Emsav. Les bardes, blessés, rejettent bien plus qu'un pan du mouvement breton : non seulement ceux s'engageant dans des voies politiques différentes de la leur, mais aussi ceux qui œuvrent pour la Bretagne dans un style ne leur plaisant pas. La Gorsedd fait face, pour la première fois, non pas à des articles de presse critiquant son folklore et ses dolmens en béton, mais à des artistes de talent qui la raillent. N'acceptant pas ces traits d'humour, illustrant pourtant une variété de positions politiques et culturelles, une pluralité de regards sur la Bretagne et ses militants, la Gorsedd d'un Berthou de plus en plus absent et d'un Taldir de plus en plus présent montre bien les dissensions fortes de l'Emsav et l'impossibilité d'une conciliation.

*Gorsedd Digor*, « en réalité, est un exposé fulgurant de l'histoire du mouvement breton à l'époque de la réforme de *Gwalarn*<sup>1329</sup> », selon P-J Hélias :

« Quant aux Druides, Bardes et Ovates du Gorsedd, ils auraient tort de brandir le glaive tronçonné sur le fantôme du vivant hilare et clairvoyant qui les accomoda de si belle manière car, à tout prendre, ce qu'il y a d'impérissable dans la tradition bardique n'y est guère touché. Mais Jakez Riou, qui aimait tant la Bretagne et le breton, n'avait pas l'admiration facile. Et qui aime bien châtie bien<sup>1330</sup>. »

Hélias cherche peut-être là à dédouaner son ancien camarade, mais il est vrai que Riou critique la forme de cette assemblée bardo-druidique en plein air. Il ne remet pas en cause l'existence même de la Gorsedd ni d'une tradition bardique, mais bien l'aspect folklorique, parfois grandiloquent et justement théâtral que revêt ces moments, préférant en rire.

Pourtant, lorsqu'il travaille sur la préface de la réédition de la pièce de théâtre, il indique bien dans son manuscrit que Riou « règle ses comptes avec les emballlements de sa jeunesse et prend congé, en même temps, des gens et des idées qui mènent, à l'époque, les mouvements bretons ou ce qui en tient lieu<sup>1331</sup> ». Pour Hélias, Jakez Riou conjure « les démons celto-maniaques [...], les séductions de la quincaillerie pseudo-bardique et toutes les niaiseries de la littérature en breton qui font rage depuis un demi-siècle<sup>1332</sup> ». Nous ignorons si Riou avait tant de choses à conjurer, mais il est certain que Hélias fait aussi passer ici ses propres idées, son propre regard sur le mouvement bardo-druidique. Il voit encore que la pièce de théâtre permet à Riou de « balayer derrière lui ». Il est vrai que lors de ses études en Espagne, J. Riou avait pris le temps d'écrire quelques essais poétiques, et, selon un témoignage de Youenn Drezen recueilli par Hélias, cela représente cinq cents

<sup>1328</sup> Creston R-Y, « Mon ami Jakez Riou », *Ar Falz*, n°1 1957, janvier-février, p. 7.

<sup>1329</sup> Hélias P-J., « Jakez Riou, entre le rire et les larmes », *Ar Falz*, n°1, janvier-février 1957, p. 4.

<sup>1330</sup> *Ibid.*

<sup>1331</sup> Fonds Pierre-Jakez Hélias, CRBC, PJH6 M286. Manuscrit de P.J Hélias, *Jakez Riou au temps de Gorsedd Digor*, traduction de la préface pour l'édition de *Gorsedd Digor* par les éditions Brud en 1973, p. 1.

<sup>1332</sup> *Ibid.*

vers qu'il signa du pseudonyme bardique de Ri-wall<sup>1333</sup>. Déçu, à son retour d'Espagne, de constater qu'en Bretagne peu de souvenirs du *Barzaz Breiz* étaient restés en mémoire, sauf chez ces bardes de la Gorsedd, peut-être trop folkloriques, aux cérémonies trop théâtrales pour lui qui fut bercé pendant un temps des lectures du fameux livre de La Villemarqué par le Père Bolzer, à Miranda de Ebro. Jouant lui-même au barde avec ces essais poétiques, il fut déçu de constater que l'image qu'il avait construite sur les membres de la Gorsedd, l'ambiance d'un Gorsedd Digor qu'il avait pu imaginer, ne correspondaient pas à la réalité. Riou, dans cette optique, avec cette pièce de théâtre, tourne une page de sa vie littéraire et créatrice. Il considère les œuvres littéraires en breton, de son temps, « pire que rien », alors que le breton mérite « un meilleur destin ». Citant encore Y. Drezen dans un manuscrit, Hélias indique que Taldir joue à la fois, pour Riou, le « Saint de plâtre et le bourgeois vaniteux »<sup>1334</sup>, Grand-Druide de ce groupe d' « écrivains de pacotille »<sup>1335</sup>.

Dans ce manuscrit de sa préface à la réédition de *Gorsedd Digor*, Hélias indique que Riou se rendit à un Gorsedd Digor en compagnie de Y. Drezen et R-Y Creston, mais il n'est pas précisé de date ni de lieu. Le texte nous apprend juste qu'il pleuvait à verse avant la cérémonie. Il est fort probable que ce fut à ce moment-là que Riou eut l'idée, la certitude de ce qu'il allait écrire, puisque cela venait couronner ses réflexions sur l'usage et l'écriture du breton et sur les concepts que cette frange de l'Emsav véhiculait entre folklore et renouveau traditionnel :

« Un druide en costume de ville, arrivé en retard, répandit sa robe et ses ornements sur la rue à cause d'une mallette qui fermait mal. Les trois compères s'en furent se poster sur le trajet du cortège. C'est alors qu'éclata le rire homérique – il n'y a pas d'autre mot – de Jakez Riou quand il vit s'avancer le Grand-Druide, raidi dans sa noblesse / hauteesse, entouré de ses deux acolytes, l'un d'eux boitant à droite, l'autre à gauche, si bien qu'ils avaient l'air d'encenser quelque évêque *in patibus celtorum*. Pour achever tout cela, un membre du Poellgor (comité directeur), étant monté sur la pierre, fit un faux pas et disparut dans un buisson d'ajoncs en y laissant sa robe comme une pièce de linge mise à sécher<sup>1336</sup>. »

Concluant en contant les gestes exagérés de Creston mimant le « druide souffleur de cor » essayant de sortir un son de son instrument, Hélias informe le lecteur que Riou et Creston (peut-être Drezen aussi), reconnurent que « les reconstitutions historiques étaient les pièges les plus artificieux pour les imbéciles et les prétentieux de tout acabit<sup>1337</sup> ». Car c'est ainsi qu'ils voyaient les Gorseddau Digor, comme des reconstitutions historiques. Il est vrai que Le Fustec et Berthou s'étaient évertués à tenter de reconstituer un cérémoniel qu'ils considéraient comme antique, alors qu'il était né de

---

<sup>1333</sup> *Ibid.*, p. 3.

<sup>1334</sup> *Ibid.*

<sup>1335</sup> *Ibid.*

<sup>1336</sup> *Ibid.*, p. 4. La partie soulignée est le fait d'Hélias.

<sup>1337</sup> *Ibid.*

l'esprit de Iolo Morganwg, lui-même dissident du *Druid Order*. Il n'y avait donc là rien d'antique, mais les références à la filiation des bardes du Pays de Galles, par le biais de la Gorsedd de l'île de Bretagne, leur donnaient un argument (même para-historique) pour remonter jusqu'au X<sup>e</sup> siècle.

#### 4- La Gorsedd des Gaules, petite sœur de la Gorsedd de Bretagne-Armorique

Lors du « Festival celtique national »<sup>1338</sup> organisé par la Gorsedd de Bretagne, à Pontivy, du 28 au 31 juillet 1932, Philéas Lebesgue décide de créer une Gorsedd des Gaules<sup>1339</sup> « en parfaite communion avec MM. Yves Berthou (Kaledvoulc'h) et Jaffrennou (Taldir) »<sup>1340</sup>, destinée « à réunir tous les amis de la tradition celtique qui sont aujourd'hui dispersés dans les provinces de France autre que la Bretagne »<sup>1341</sup>, s'inspirant de ce que les bardes bretons ont fait, « en l'adaptant aux pays d'esprit celtique, mais de langue latine »<sup>1342</sup>. Heugel et Savoret, membres fondateurs de cette Gorsedd, y font une conférence sur le « renouveau celtique français »<sup>1343</sup>. Lebesgue demande, dans sa lettre, à ce que soit octroyé au futur groupe une investiture telle qu'en avait reçu la Gorsedd de Bretagne. Nous suggérons donc que ce courrier était destiné à l'Archi-Druide de Galles, et qu'une copie tapuscrite parvint à Y. Berthou.

L'année suivante, au Gorsedd de 1933 à Roc'h Allaz (ou Roc'h Hirglaz) en Plestin, Heugel et Le Mercier d'Erm sont reçus comme membres du Collège Bardique des Gaules sous les noms de Telen Myrddin et Ab Galwys : le Collège est « déclaré constitué » par Taldir<sup>1344</sup>. Les deux représentants sont autorisés, « exceptionnellement » à s'exprimer en français, à cette occasion<sup>1345</sup>.

Lebesgue et Heugel sont rejoints dans cette aventure par Paul (ou Pol) Diverrès, mais aussi par André Degoul et le Marquis de L'Estourbeillon, ou encore Louis Thielmans, André Savoret et l'éditeur Heugel, « doctrinaire du mouvement », selon un article de *Stur*<sup>1346</sup>. Éditeur de Berthou et

---

<sup>1338</sup> « Programme du Festival celtique national », *An Oaled*, 6<sup>e</sup> année, n° 41, 3<sup>e</sup> trimestre 1932, p. 12.

<sup>1339</sup> Nous renvoyons à la thèse de doctorat en langue et littérature française de François Beauvy, *Philéas Lebesgue et ses correspondants en France et dans le monde de 1890 à 1958*, soutenue en 2003 à Paris X - Nanterre, parue aux éditions Awen, Tillé, en 2004.. M. Beauvy est Président de l'Association des Amis de Philéas Lebesgue.

<sup>1340</sup> Fonds Yves Berthou, CRBC, YBE 1 C177, copie tapuscrite d'une lettre probablement destinée à l'Archi-Druide de Galles.

<sup>1341</sup> *Ibid.*

<sup>1342</sup> *Ibid.*

<sup>1343</sup> « Programme du Festival celtique national », *An Oaled*, 6<sup>e</sup> année, n° 41, 3<sup>e</sup> trimestre 1932, p. 12

<sup>1344</sup> « Les différentes phases du congrès de Plestin », *An Oaled*, 7<sup>e</sup> année, n°46, 4<sup>e</sup> trimestre 1933, p. 307.

<sup>1345</sup> *Ibid.*, p. 308.

<sup>1346</sup> « Le collège bardique des Gaules », *Stur*, n° 7 et 8, octobre 1936 / janvier 1937, pp. 82 à 85. Article signé par E.G, c'est-à-dire Er Gedour, un des pseudonymes de Olier Mordrel.

Lebesgue, il avait de grandes affinités avec les études bardiques et druidiques et, même s'il ne fut pas Grand-Druide, il dirigea le groupe bardique, sous le nom de Telen Myrddin (la harpe de Merlin), représentant la France (hors la Bretagne) et la Belgique (déclaration du fait en Préfecture de Paris en avril 1933). C'est Lebesgue qui fut élu Grand-Druide, sous le nom de Ab Gwenc'hlan, qu'il avait déjà comme membre de la Gorsedd de Bretagne. L'Archi-Druide de Galles Gwili valide la naissance de cette Gorsedd-fille, et propose qu'une délégation soit accueillie à l'Eisteddfod d'août 1933, à Wrexham. C'est lors de la cérémonie de la Gorsedd de Galles, le 8 août 1933, que les membres de la Gorsedd des Gaules furent intronisés bardes.

La présence de Paul Diverrès étonne, mais enseignant à l'université de Swansea à cette époque, Diverrès élargit certainement son champ de vision sur le celtisme : il est aussi membre de la Ligue Celtique Française, au côté de Berthou, de Lebesgue et Louis Goblet (dit Yann-Morvran Goblet), lui aussi druide de la Gorsedd de Bretagne. La Ligue Celtique Française, présidée par le député républicain Louis Paulliat, fut créée en 1913 par Louis-Robert Pelletier (1889 - 1941) : ce militaire de carrière fonde tout d'abord la revue *L'étendard celtique* en 1911, la renomme *La Revue des Nations* en 1913 et fonde la Ligue quelques mois plus tard. Pelletier militera aussi, plus tard, au sein de la Ligue Internationale Contre l'antisémitisme<sup>1347</sup>. Il est aussi l'auteur de poèmes compilés dans l'ouvrage *Chants de guerre : poésies celtiques*, paru en 1909<sup>1348</sup>.

En 1927, Jaffrennou n'a pas montré dans ses écrits l'antisémitisme dont il fera part pendant la Seconde Guerre Mondiale. Accueillant comme membre de la Gorsedd Léo Perutz, juif autrichien, en 1927, il n'est pas en opposition avec les fondateurs de la Gorsedd des Gaules. Néanmoins, en acceptant de publier certains textes, comme celui d'Yves Berthou dans *Ar Bobl* du 18 janvier 1913, il se fait l'écho depuis des années d'idées racistes. Berthou répond dans cet article à un auteur Normand, M. Dehodenq, qui avait écrit quelques jours plus tôt dans *Le Breton de Paris* (janvier 1913) qu'il était Normand et Breton (M. Dehodenq brigua un poste administratif au château de Kerjean, dans le Finistère) et que tous les Français étaient un peu Bretons. Berthou répondit dans *Ar Bobl* qu'il y a différentes ethnies, dont l'une est d'origine celtique et qu'elle ne peut pas être assimilée aux autres ethnies composant la France, surtout celles des colonies. Dans un article de *An Oaled* de 1934 (n° 47, 1<sup>er</sup> trimestre), « Les Juifs en Bretagne », Jaffrennou mentionne les malheurs frappant les Juifs en Allemagne, le refuge trouvé dans d'autres pays d'Europe ou en Judée, là où leur installation est source de troubles. En 1939, toujours dans *An Oaled*, Jaffrennou critique « la race

---

<sup>1347</sup> La LICA est fondée en 1928. Elle devient la Ligue Internationale Contre le Racisme et l'Antisémitisme (LICRA) en 1932, mais le sigle ne sera changé qu'en 1979.

<sup>1348</sup> Pelletier Louis-Robert, *Chants de guerre : poésies celtiques*, Paris, Jouve, 1909.

pure » germanique et son action envers les Juifs<sup>1349</sup>, et c'est un anti-germanisme qui se devine entre les lignes. Jaffrennou s'élève contre une éventuelle « amitié » entre la Bretagne et l'Allemagne<sup>1350</sup>.

L'intérêt que relève Charles Le Goffic à la fondation de cette Ligue, c'est que ce ne sont pas des Bretons, ces « sur-celtes », qui l'ont fondée, ce qui prouve, que « le celtisme nous fournit [...] l'unique force libre de fécondation pour l'avenir », en 1913<sup>1351</sup>. Mais il se trouve critique vis-à-vis de Pelletier et pense qu'il faut se tourner vers « Rome [...], notre mère d'adoption et notre institutrice », continuer d'être « Latins en même temps que Celtes ». Pelletier lui répond par une longue lettre qu'il cite dans *L'âme bretonne*, par des arguments en défaveur d'une origine entièrement latine de la langue française, et, « si dans les mots nous devons subir un peu de latinité, nous n'en voulons pas dans l'âme nationale, et les mots les plus latins se *celtiseront* pour chanter la gloire de la race celtique ». C'est ainsi qu'il prévoit aussi une rénovation de la langue française. La thèse n'est pas nouvelle et Le Goffic rappelle que « c'est la thèse d'Henri Martin, de Pictet, de Moreau de Jonnés, de Jean Reynaud, etc., une thèse vieille de trois quarts de siècle et davantage, car Le Brigand et la Tour d'Auvergne l'avaient soutenue à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Elle n'a pas résisté une minute à la critique<sup>1352</sup> ».

Les liens sont forts entre la Ligue et le Collège Bardique des Gaules (aussi appelée la Gorsedd des Gaules), et si Léo Perutz, juif autrichien, est accueilli comme barde d'honneur en Bretagne, Diamant-Berger (Président des Anciens Combattants Israélites) est reçu comme barde au Gorsedd des Gaules, ce qui froisse la rédaction de *Stur*, « un Juif (!)<sup>1353</sup> », semant le doute chez certains nationalistes bretons dans les idéaux poursuivis par les bardes gaulois. Citant Heugel, l'auteur de l'article de *Stur* insiste sur la contradiction qu'il tire du poème *La statue de la Gaule*, dans lequel Heugel parle de « génie français », affirmant que « la France sera Celte et chrétienne ou elle ne sera plus ; l'Europe sera celte et chrétienne ou elle ne sera jamais »<sup>1354</sup>. Il semble donc perturbant, pour un journaliste de *Stur*, de voir un Juif accueilli dans les rangs des bardes : pour lui, « le génie français n'est plus le génie celtique ». C'est là où les liens avec la Ligue Celtique se brisent, puisque celle-ci avait comme objectifs de montrer une continuité dans la diffusion de la tradition celtique

---

<sup>1349</sup> *An Oaled*, n° 67, 1<sup>er</sup> trimestre 1939, p. 73.

<sup>1350</sup> Pour de plus amples informations sur ce sujet, voir Lambert Annie & Toczé Claude, *Les Juifs en Bretagne (V<sup>e</sup> - XX<sup>e</sup> siècles)*, Rennes, PUR, 2018, chap. 7, « De l'entre-deux-guerres à 1944, les Juifs boucs émissaires des partisans d'une « société bretonne uniraciale » », pp. 109 à 154.

<sup>1351</sup> Le Goffic Charles, *L'âme bretonne*, *op. cit.*, Paris, Édouard Champion éditeur, série 4, 1924, pp. 352 à 364, « Le renouveau celtique ».

<sup>1352</sup> *Ibid.*

<sup>1353</sup> « Le collège bardique des Gaules », *Stur*, n° 7 et 8, octobre 1936 / janvier 1937, p. 82.

<sup>1354</sup> *Ibid.*, pp. 82 et 83.

depuis l'Antiquité, de faire prendre conscience aux Français que leur langue était constituée de nombreux mots gaulois, que la culture française n'était pas issue de la romanisation des Gaules. Pelletier voulait aussi que ces aspects culturels nourrissent des ambitions politiques et que naisse un nationalisme gaulois, opposé à un nationalisme français, rêvant d'une décentralisation du pouvoir. Comme Lebesgue, il souhaite mettre en valeur autre chose que ce qui est mis en avant depuis des siècles comme la « culture française », effaçant des réalités culturelles dites provinciales, régionales ou locales. Lebesgue préside en effet, depuis 1926, l'Académie des Dix de province, ainsi que la Société des écrivains de province, regroupant non seulement des auteurs francophones non parisiens, mais aussi des auteurs étrangers, des colonies et d'Outre-mer<sup>1355</sup>.

À la recherche des origines des Gaulois et de la justification de l'existence de leur groupe druidique, Heugel et quelques membres conçoivent que les idéaux celtes et les idéaux latins ne sont pas contradictoires (d'où la présence de Provençaux dans la Gorsedd des Gaules), mais encore que les Sémites auraient de lointaines origines celtiques par le biais des Galates voire des Galiléens<sup>1356</sup>. Pour Heugel, la « tradition celtique » est vue comme le « fondement de toute civilisation européenne, et en particulier de la civilisation française, de la Manche à la Méditerranée, et de l'Atlantique au Rhin »<sup>1357</sup>. Reprenant le concept des frontières tracées par la géographie, non pas comme étant le résultat de l'histoire, construisant un idéal passé sur un constat contemporain, Heugel construit un pont entre le régionalisme et le nationalisme français, ou plutôt le patriotisme, à travers un néo-celtisme français dans lequel ne perce pas le concept d'État-nation née de la Révolution, mais le concept d'une mère-patrie celte, éternelle et aux frontières naturelles, dont la Bretagne ne serait pas le fer de lance, comme le conceptualise Taldir, mais une simple composante de cette France qu'elle doit servir.

La Gorsedd des Gaules arrête son activité en 1939, respectant la règle de ne point se réunir en temps de guerre, et n'a pas, par la suite, repris vie. Phileas Lebesgue, malade, mourut en 1958 sans

---

<sup>1355</sup> *Cahiers de l'Association des amis de Milosz*, vol. 47, 1967, p. 19 et p. 31. Voir Beauvy François, *Philéas Lebesgue et ses correspondants en France et dans le monde, de 1890 à 1958*, thèse de doctorat (dir. Colette Becker), Paris X Nanterre, 2003, publiée à Tillé-Beauvais, Awen éd., 2004.

Voir aussi Thiesse Anne-Marie, *Écrire la France : le mouvement littéraire régionaliste de la langue française entre la Belle-Époque et la Libération*, Paris, Presses Universitaires de France, 1991.

<sup>1356</sup> *Annuaire du Collège Bardique des Gaules*, cité dans *Stur, op. cit.*, p. 83. La Galilée est située au nord d'Israël et est essentiellement constituée d'un massif montagneux, rocailleux. Souvent citée dans la *Bible*, l'étymologie du mot *Ha-Galiyl* (הַגִּלְיָא) signifie « cercle » et par extension « district » ou « frontière ». L'étymologie est aussi liée à la région contiguë de Galaad, à l'est du Jourdain, aujourd'hui en Jordanie. Galaad / *Gilad* signifie « rocailleux, rocheux ». Le nord de la Galilée est appelé dans la *Bible* « Galilée des Gentils », c'est-à-dire des non-juifs, des païens. C'est de là que pourrait provenir la confusion avec les Galates.

<sup>1357</sup> *Annuaire du Collège Bardique des Gaules*, cité dans *Stur, op. cit.*, p. 84.

avoir revêtu à nouveau sa saie de Grand-Druide des Gaules.

Pendant ces années de maladie, Lebesgue reçoit la visite de Paul Bouchet (1879 - 1979)<sup>1358</sup>. Ce dernier rédige par la suite un livre contenant ce que Lebesgue lui aurait transmis<sup>1359</sup>. Bouchet dépose en 1966 les statuts de l'association et groupe druidique du Collège des Druides, Bardes, Eubages et Ovates des Gaules (publiés au Journal Officiel du 23 mars 1966, n° 710), qu'il aurait fondé en 1942<sup>1360</sup>. Il prétend avoir été fait Grand-Druide par Lebesgue en 1943, sans apporter de preuves de cela, seulement une lettre où Lebesgue l'appelait « mon cher Grand-Druide ». Il devient donc Grand-Druide des Gaules sous le nom de Bod Koad. Reprenant un fonctionnement et des références bardo-druidiques, il reprend, comme nous l'avons déjà mentionné, l'archétype Hu Kadarn, dont il développe sa propre version dans *Hu Gadarn le premier Gaulois*<sup>1361</sup>, après Pughe et Iolo Morganwg, Savoret (lui aussi membre du Collège Bardique des Gaules). Hu Kadarn, apanage des Gallois, se retrouve adopté par les druidistes gaulois, Savoret et Bouchet en faisant le premier chef des Gaulois, ce que n'avaient pas fait les bardes bretons. Ce nouveau dieu leur permet de se raccrocher à une filiation historique, celle de Iolo Morganwg :

Gorsedd de Galles > Gorsedd des Gaules de Lebesgue > Collège des Gaules de Bouchet, qui se détache donc de la filiation bretonne pour aller se raccrocher directement à la filiation galloise de Morganwg.

Il a aussi rédigé un ouvrage montrant bien l'influence de la théosophie et des théories hyperboréennes, *Les derniers Atlantes*, dont la 4<sup>e</sup> édition est parue en 1943 aux éditions Colbert, année où il dit avoir reçu son investiture de Grand-Druide. Si la réalité de celle-ci est douteuse, l'influence *New-Age* est réelle, menant vers un néo-paganisme qui sera développé dans son groupe comme dans d'autres, notamment bretons.

---

<sup>1358</sup> Une biographie de M. Bouchet, *Paul Bouchet, Grand-Druide Bod Koad*, écrite par Claudine Bouchet, a été publiée en 2019 aux éditions Maïa. C. Bouchet est sa belle-fille (druidesse Koridwenn, elle fut la femme de son fils René Bouchet, Grand-Druide à la suite de son père, et fondateur du Collège international d'études celto-druidiques). Claudine Bouchet a aussi fait rééditer plusieurs ouvrages de son beau-père et de son mari en les augmentant de ses propres écrits.

<sup>1359</sup> Bouchet Paul, *Science et philosophie des druides*, Blainville-sur-Mer, éd. L'Amitié par le Livre, 1968.

<sup>1360</sup> Initié dans ce groupe druidique, le druidiste Bran Du a ensuite intégré la *Commardia Druiddiacta Aremorica*, avant de fonder sa propre clairière, *Kan ar vuhez*.

<sup>1361</sup> Bouchet Paul, *Hu Gadarn le premier Gaulois*, Paris, éd. Fulgur, 1956. Préface de Philéas Lebesgue.



**DU BARDISME AU DRUIDISME BRETON :**

**exploration d'un ésotérisme celtique et marges spirituelles aux références**

**co-, anti-, pré-chrétiennes**

## 1. Une paganisation du mouvement

### 1- L'ésotérisme bardique breton : Kardec, Le Fustec, Berthou, Ladmiraault

L'attrait pour le spiritisme n'est pas nouveau dans les cercles érudits et les diverses sociétés initiatiques parisiennes, tout comme l'exotisme spirituel que présentent les religions asiatiques. C'est ainsi que ces dernières vont influencer sur la naissance de nouveaux groupes druidiques, et que le spiritisme va continuer d'y diffuser ses pratiques, les deux courants rejaillissant sur plusieurs groupes ésotériques, notamment dans leurs conceptions des symboles et rituels de la Gorsedd, même si, au final, l'ésotérisme et la spiritualité que souhaitait développer Le Fustec n'eurent que peu de succès face aux préoccupations matérialistes et politiques de membres influents comme Taldir Jaffrennou.

#### Le spiritisme d'Allan Kardec

Guillaume Cuchet nous rappelle que les tables tournantes sont un phénomène ancien, tout comme la nécromancie<sup>1</sup>. Si le terrain était déjà préparé par le mesmérisme, freiné à la Révolution française, c'est à partir de 1847 que les milieux ésotéristes s'étoffent de nouveaux pratiquants<sup>2</sup>. En effet, cette année-là, une série de phénomènes considérés comme paranormaux sont présentés dans la presse religieuse. Auguste Viatte, dans l'article qu'il publie dans la *Revue d'histoire de l'Église de France*, raconte qu'« en 1847 [...] les premiers phénomènes se produisirent dans la famille Fox, à Hydesville près de New-York » : cette famille, installée depuis quelques mois dans une ferme, y entend des bruits, comme de petits coups secs, que les deux filles de la famille, Maggie et Kate, reproduisent au cours des mois suivants. Le soir du 31 mars 1848, elles entrent en contact avec l'esprit frappeur, leurs parents se joignant à elles, suivis de voisins. Les témoignages disent que l'esprit était celui d'un colporteur assassiné par les anciens propriétaires de la ferme. Cette ferme avait déjà la réputation d'être hantée, nous dit G. Cuchet, et tous les ingrédients étaient réunis pour que l'imagination s'emballe à la suite d'une possible mauvaise blague des deux sœurs, qui finissent

---

<sup>1</sup> Cuchet Guillaume, *Les voix d'outre-tombe – tables tournantes, spiritisme et société*, Paris, éd. Du Seuil, 2012, p. 10.

<sup>2</sup> Viatte Auguste, « Les origines françaises du spiritisme », *Revue d'histoire de l'Église de France*, n° 90, 1935, pp. 35 à 58. Cuchet Guillaume, « Le retour des esprits, ou la naissance du spiritisme sous le Second Empire », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, n° 54 - 2, 2007, pp. 74 à 90.

avec leurs parents par se réfugier chez leur grande sœur, Leah, à Rochester. Les témoignages affirment que ce ne sont pas les deux sœurs qui ont ritualisé le contact avec l'esprit, mais leur mère. Dans tous les cas, ces trois sœurs qui vont faire commerce de cette histoire, avec leur mère, en mettant en avant leurs talents de médium en ces terres méthodistes et évangélistes<sup>3</sup>.

Le phénomène s'amplifie rapidement depuis les États-Unis (où l'on parle de *spiritualism*) à partir de 1848. C'est dans le *New-York Tribune* du 15 mai 1852 que le journaliste Horace Greeley emploie l'expression de « *modern spiritualism* », pour parler du développement des groupes spirites et de la professionnalisation des médiums. Franchissant l'Atlantique, le phénomène rencontre le magnétisme de Deleuze (1753 - 1835)<sup>4</sup>, au caractère scientifique<sup>5</sup>. Mais ce même Deleuze, bien qu'il affirmait également l'existence des magnétiseurs spiritualistes, dans une lettre de 1918<sup>6</sup>, fit du magnétisme et de la communication avec un autre monde une réalité.

L'influence asiatique fait son entrée à la même période : Mme Mercier, sous le pseudonyme de « la sultane indienne Alina d'Eldir » crée « l'Ordre moral asiatique universel, fondé sous le nom de la Porte de l'Élysée<sup>7</sup> ». Décernant des diplômes et animant des cérémonies privées, Alina d'Eldir met en avant les concepts de messages reçus de l'au-delà et de décorporation<sup>8</sup>. Ce mouvement pan-magnétiste regroupe de multiples expériences et phénomènes : les tables tournantes, la communication avec un défunt, la mise en avant des pressentiments, du sentiment de réminiscence, les états extatiques.

Puis, c'est le baron de Potet (1796 - 1881)<sup>9</sup>, élève de Deleuze, qui sort de la prudence dans

---

<sup>3</sup> Ce territoire est surnommé « *burned-over district* » (territoire brûlé, sous-entendu, nous dit G. Cuchet, par « le feu de l'Esprit Saint »). *Ibid.* p. 17.

<sup>4</sup> Joseph Philippe François Deleuze, 1753 - 1835. Il devient naturaliste assistant puis bibliothécaire au Muséum d'Histoire Naturelle de Paris. Partisan de la théorie du magnétisme animal, il a rédigé quelques ouvrages influents sur ce sujet, comme son *Histoire critique du magnétisme animal* parue en 1813, puis une *Introduction pratique sur le magnétisme animal* en 1819, ainsi que des monographies.

<sup>5</sup> Il invite des scientifiques à suivre et participer aux expériences qu'il met en place : « ...à l'Hôtel-Dieu, en 1820 d'abord, puis du 13 décembre 1825 au 13 juillet 1826, avec la collaboration des docteurs Husson, Adelon, Marc, Pariset, Bourdin ». In Viatte Auguste, « Les origines françaises du spiritisme », *Revue d'histoire de l'Église de France*, n° 90, 1935, p. 36.

<sup>6</sup> Deleuze J.P.F, *Lettre à l'auteur d'un ouvrage intitulé : Superstitions et prestiges des philosophes*, Paris, J.G Dentu, imprimeur-libraire 1818, pp. 8 – 9.

<sup>7</sup> Viatte Auguste, *op. cit.*, p. 39.

<sup>8</sup> D'Eldir-Mercier Alina, *Méditations en prose, par une dame indienne*, Paris, imprimerie Porthmann, 1828.

<sup>9</sup> Jules Du Potet de Sennevoy naît en 1796 avec le pouce de la main droite en moins. Les séances de magnétisme qu'il pratique assez tôt (en 1819, alors qu'il n'a que 23 ans) permettent à des médecins de pratiquer des opérations sans douleur sur des patients. Migrant en Angleterre en 1837, il fonde le *Journal du magnétisme* (qui sera édité de 1845 à 1861) et devient membre de la Société Théosophique. Du Potet a beaucoup écrit sur le magnétisme, la magie et l'occulte, notamment le *Traité complet de magnétisme animal, cours en douze leçons*, en 1834, qui sera réédité huit fois jusqu'en 1930. Il y développe les thèmes du fluide magnétique, du somnambulisme artificiel, des états léthargiques, de l'usage du magnétisme pour traiter les maladies, de quelques grands noms du magnétisme, comme son maître, Deleuze. Du Potet décède en 1881.

laquelle travaillait son maître en créant le *Journal du magnétisme* en 1845. Il met en place des cours publics sur ce sujet, organise des banquets et des conférences. Le baron attire de nombreux curieux et des érudits intéressés : Alphonse de Lamartine, Honoré de Balzac, Théophile Gautier, Alexandre Dumas, Paul Féval, Gérard de Nerval, George Sand, et de nombreux autres auteurs de l'époque<sup>10</sup>. C'est un véritable engouement qui favorise la multiplication des spirites, médiums, magnétiseurs, chacun faisant commerce de ce « pouvoir :

« À leur méthode, qui seule les rapproche, chacun rattache, pour son compte, ses idées personnelles. Quelques thèmes coïncident : d'abord le vieux fonds transmis par Deleuze, l'existence du fluide, son pouvoir guérisseur, l'unité de la nature ; puis, très souvent, la croyance aux esprits et l'assurance que bientôt la religion se démontrera scientifiquement. C'est ce mélange équivoque d'empirisme et de surnaturel qui peut attirer un public mêlé, tout en rebutant à la fois les savants authentiques et les chrétiens instruits. [...] D'autres, au contraire, pourfendent les démons ». <sup>11</sup>

C'est, pour le baron du Potet, parmi d'autres, une recherche de la foi, d'un absolu religieux que la Raison ne pourrait contrer :

« La religion, cette fille du ciel qui trouva tant d'interprètes, et qui ne put jamais par des arguments nouveaux soumettre la raison des sceptiques entêtés, va s'épurer au flambeau nouveau, Dieu ne sera plus mis en doute... O source intarissable de méditations ! Gloire à vous, mon Dieu, car j'ai pu un instant, arrêtant ma pensée, sentir par mon âme, et découvrir en moi ce feu dont la source est divine et l'essence immatérielle. » <sup>12</sup>

Les milieux érudits et scientifiques sont prêts, à la fin des années 1840, au phénomène spirite qui va franchir l'Atlantique<sup>13</sup>. Les questionnements sur l'âme, notamment, qui ne serait pas juste un concept religieux, relié au corps et à l'esprit, trouvent des réponses dans une conception supérieure : l'ensemble serait contenu dans une enveloppe impalpable, qui donne sa forme à l'âme après la mort<sup>14</sup>. C'est par ce corps immatériel formé d'éther et de l'âme que les vivants auraient la possibilité de communiquer avec les morts, puisque cela leur donne une réalité, une matérialité<sup>15</sup>. Ainsi, l'aventure des sœurs Fox, à Hydesville, ne surprend pas, et le *Journal du magnétisme*, en juin 1852,

« constate l'essor du spiritisme en Amérique, et, cette même année, il apparaît en Angleterre, où il convertira, l'année suivante, le socialiste Robert Owen. En janvier 1853, un voyageur fait

---

<sup>10</sup> Viatte A., *op. cit.*, pp. 39 - 40.

<sup>11</sup> *Ibid.* p. 47.

<sup>12</sup> *Journal du magnétisme*, T. VII, p. 307, extrait du Discours de Du Potet au banquet mesmérin du 23 mai 1849.

<sup>13</sup> Cf. Aubrée Marion et Laplantine François, *La Table, le Livre et les Esprits : Naissance, évolution et actualité du mouvement social spirite entre la France et le Brésil*, Paris, Lattès, 1990. Bouchet Christian, *Spiritisme*, coll. B.A.-BA, Puiseaux, Pardès, 2004 (première édition 2002).

<sup>14</sup> Nommé encore aujourd'hui « corps éthérique ».

<sup>15</sup> Nous avons retrouvé ces croyances chez Kleze Dir (Fañch Michelet-Nicolas), druide dirigeant du groupe Druvidia, qui affirme communiquer avec les esprits d'anciens druides, ce qui, pour lui, valide son statut de « druide », rendant invalide celui des autres, puisqu'ils ne communiquent pas, eux, avec ces esprits.

tourner des tables à Brème ; fin avril, l'« épidémie » se répand à Strasbourg ; en mai, elle atteint Paris. »<sup>16</sup>

L'Académie des Sciences se mobilise pour analyser les phénomènes et se positionne contre leur aspect scientifique<sup>17</sup>. L'Église est partagée entre ceux qui y voient des rites démoniaques et les quelques rares pour qui cela permet une réelle communication avec l'Au-delà, mais finalement « l'autorité religieuse les désavouera<sup>18</sup> ».

Allan Kardec<sup>19</sup> préfère utiliser le terme « spiritisme » que celui de « spiritualisme », souhaitant placer le mouvement dans un nouvel élan<sup>20</sup>, rompant à la fois avec les magnétiseurs et l'Église. Dans ses ouvrages, dont le *Livre des esprits*, publié en 1857<sup>21</sup>, il change le vocabulaire, mais les concepts restent les mêmes. Ainsi, le « fluide » des magnétiseurs devient sous sa plume « fluide vital », le corps éthérique devient le « périsprit », intermédiaire entre la matière et l'esprit. Il évoque les « esprits » qui communiquent avec les médiums, « et qu'étant les ministres de Dieu et les organes de sa volonté, leur mission est d'instruire et d'éclairer les hommes en ouvrant une nouvelle ère pour la régénération de l'humanité<sup>22</sup> ». Il pose ici les bases de ce qui deviendra le *Nouvel Age*, le *New-Age* né de la théosophie. Allan Kardec emploie un ton dogmatique, assuré, affirmant ses croyances en plusieurs sortes d'esprits (bons, mauvais, neutres, follets), en la réincarnation successive de l'âme humaine. Il sépare aussi Dieu et la matière, loin du panthéisme novateur des siècles précédents.

Kardec ne trouve finalement pas de contradicteurs au sein du mouvement spirite, mettant fin à la pluralité des groupes et des pratiquants. Les principaux acteurs se font vieux et disparaissent. Le baron de Potet revoit la direction de son journal et commande désormais à son équipe de rédaction des études scientifiques les phénomènes spirites, en 1856. Kardec fonde la *Revue spirite* en janvier 1858<sup>23</sup> et son propre groupe, la Société Parisienne des Études Spirites, le 1<sup>er</sup> avril. D'autres revues,

---

<sup>16</sup> Viatte A., *op. cit.*, p. 55.

<sup>17</sup> Séance du 5 juillet 1854 de l'Académie des Sciences.

<sup>18</sup> Viatte A., *op. cit.*, p. 56.

<sup>19</sup> Hippolyte Léon Denizart Rivail, 1804 - 1869. Voir les annexes biographiques.

<sup>20</sup> Le 13 février 1857, Home, médium américain, qui, comme quelques autres, fait des tournées en Europe afin de donner des spectacles médiumniques est reçu aux Tuileries par le couple impérial : cela montre le grand intérêt qu'ont ressenti de nombreuses personnalités pour ces phénomènes, la grande mode qui s'est rapidement installée dans les milieux érudits et scientifiques. En 1865, les frères Davenport, en tournée européenne, se verront accusés de fraude au Royaume-Uni, en France : cela servira autant les rationalistes que les catholiques anti-spirites.

<sup>21</sup> Kardec Allan, *Livre des esprits*, Paris, E. Dentu, libraire 1857.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p.29.

<sup>23</sup> Il fait concurrence à une autre revue, apparue l'année précédente, *La revue spiritualiste*, de Zéphyr-Joseph Piérard, qui ne connut pas un énorme succès, à cause d'un anticléricalisme trop affirmé. En avril 1858, la revue *Spirite* publie un article intitulé « Le spiritisme chez les druides ». Le nom de l'auteur n'est pas indiqué. Reprenant les Triades bardiques, l'article laisse supposer que les druides antiques avaient des pouvoirs spirites, médiumniques, en plus de maîtriser la métempsychose, justifiant par là l'idée que M. Rivail / Allan Kardec pourrait bien être la

nées dans les trois années suivantes, ne survivent pas à la prédominance du *Journal du magnétisme* (qui disparaît finalement en 1867) et de la *Revue spirite*.

Allan Kardec capte toute l'attention<sup>24</sup>, voyageant à travers la France et la Belgique pour diffuser ses concepts dans des conférences, et, finalement, le *Journal du magnétisme*. Kardec pense que son succès est venu parce « qu'il répond à un besoin, à une aspiration<sup>25</sup> ». Le contexte de tension entre l'Empire et la papauté, à propos de la question romaine, est propice à la recherche de nouveaux repères spirituels pour de nombreux érudits, intellectuels. « Dans ce contexte, les sociétés spirites bénéficient d'une plus large tolérance administrative »<sup>26</sup>. Pour l'Église, comme pour l'individu, il y a « au centre des préoccupations : le commerce des vivants et des morts, la présence invisible des défunts, les existences antérieures, la pluralité des mondes habités, toutes choses qui imprègnent profondément l'imaginaire collectif<sup>27</sup> », écrit Guillaume Cuchet. Il y a aussi de nombreuses questions auxquelles la science positiviste ne répond pas et auxquelles sont encore très attachée de nombreuses personnes, de toutes couches sociales : qu'y-a-t-il après la mort ? Qu'en est-il de la réincarnation ?

Les années suivantes, Kardec produit quatre livres, qui vont rejoindre *Le livre des esprits*, pour former une série considérée comme indispensable par les pratiquants du spiritisme et rééditée à de nombreuses reprises : *Le livre des médiums* (1861), *L'Évangile selon le spiritisme* (1864), *Le Ciel et l'Enfer* (1865), *La Genèse selon le spiritisme* (1868)<sup>28</sup>. Mais sous son vrai nom, il continue de produire des travaux de traduction, préservant ainsi son intégrité intellectuelle.

Il laisse, après son décès en 1869, un héritage conséquent, le spiritisme ayant conquis de nombreux pays, le Brésil en tête : il y a des rues et des écoles qui portent le nom d'Allan Kardec, et il y a même des timbres brésiliens à son effigie, et un film sur sa vie y a été produit<sup>29</sup>. En Europe, l'impact est fort, et le spiritisme, malgré une interdiction des pratiques demandée par l'Église à ses sujets en 1917, va connaître son apogée au milieu des années 1920 (avec un congrès mondial organisé à Paris en 1925, et présidé par Sir Arthur Conan Doyle), va donner naissance à la

---

réincarnation d'un druide. En fin d'article, un tableau classe les esprits spirites en trois ordres, selon la théorie des cercles concentriques développée par Iolo Morganwg, des esprits impurs aux esprits purs (statut atteint après de multiples réincarnations).

<sup>24</sup> Viatte A., *op. cit.*, p. 57.

<sup>25</sup> Kardec Allan, *Voyage spirite en 1862*, Paris, chez E. Dentu libraire, 1862, p. 23.

<sup>26</sup> Cuchet Guillaume, « Le retour des esprits, ou la naissance du spiritisme sous le Second Empire », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, n° 54-2, 2007, pp. 74 - 90.

<sup>27</sup> *Ibid.*

<sup>28</sup> Kardec Allan, *Le livre des médiums, guide des médiums et des invocateurs*, Paris, Didier et Cie éditeur, 1861  
*L'Évangile selon le spiritisme*, Paris, Librairie spirite, 1864

*Le Ciel et l'Enfer; ou la justice divine selon le spiritisme*, Paris, E. Dentu libraire, 1865

*La Genèse, les miracles et les prédictions selon le spiritisme*, Paris, Librairie internationale 1868.

<sup>29</sup> Kardec, de Wagner de Assis, 2019.

parapsychologie, et va représenter un intérêt pour les études psychanalytiques et psychiatriques. De plus, de nombreuses associations diffusant sa doctrine se sont formées et sont regroupées au sein du Conseil Spirite International. Le mouvement va impacter les mouvements ésotéristes et initiatiques, jusqu'à aujourd'hui, et influe sur la théosophie, mouvement plus structuré.

### **La théosophie, influence majeure du druidisme**

La théosophie a récupéré des concepts développés par A. Kardec, notamment celui des « grands esprits » qui ne communiquent qu'avec des élus, au-delà de poncifs sur la réincarnation que nous retrouvons dans d'autres religions ou spiritualités, comme le bouddhisme ou l'hindouisme. C'est aussi le mouvement théosophique qui permet de mieux comprendre l'évolution spirituelle du premier Grand-Druide de Bretagne, Le Fustec, sa décision de quitter la Gorsedd et les autres organismes celtiques dans lesquels il avait des responsabilités, mais aussi pourquoi il reste une référence intellectuelle et spirituelle pour son disciple Yves Berthou, le second Grand-Druide. Il nous faut nous attarder sur la théosophie, qui vient compléter les propositions concernant les études para-scientifiques et para-religieuses sur l'esprit, l'âme, l'après-vie, la réincarnation et les grands mystères de l'univers.

Cela va également nous éclairer sur ce que différents groupes druidiques ont pu tirer et tirent encore de cette vision du monde, comme l'ont fait Le Fustec et son disciple Berthou dans leurs interprétations des Triades galloises ou leurs études des cercles concentriques. Cela va aussi mettre en avant le fait que de très nombreux groupes ésotériques et spirituels tirent leurs références d'une tradition nouvelle et opposée à ce que les grands courants religieux pouvaient proposer jusque-là. Cela illustre aussi le fait que les « traditions » actuelles revendiquées par les groupes contemporains sont la plupart du temps des conglomerats, des bricolages lévi-straussiens où se croisent de multiples concepts et de multiples références, sans fondement historique : ce sont surtout des archétypes, y compris récents dans l'histoire des religions, des symboles aux définitions fluctuantes, qui servent de base à des spéculations spirituelles et philosophiques, dans une grande mouvance qui n'a rien de réellement nouveau si nous nous basons sur ces références *New-Age* ou issues de la *Golden Dawn*, enfants de la théosophie. En fait, l'influence de ces deux mouvements est bien plus importante dans le druidisme contemporain que ne veulent bien l'admettre les pratiquants actuels.

Le terme « théosophie » a deux définitions : la première est une référence à un ensemble de concepts et de doctrines ésotériques qui seraient parvenues jusqu'à nous depuis l'Antiquité, à travers

des sociétés plus ou moins officielles. La seconde définition insiste sur l'aspect moderne ou « théosophisme » du phénomène, notamment avec sa référence principale : la Société Théosophique. Le terme vient du grec et signifie « sagesse divine » et trouve son origine chez les philalèthes d'Alexandrie (« ceux qui aiment la vérité »). Ce n'est qu'au III<sup>e</sup> siècle de notre ère que son usage se fait, notamment dans les écrits d'Ammonios Saccas, qui fonde le système théosophique : il s'agit d'étudier les mythes et légendes par analogie afin de les comprendre sous différents angles. Il s'agit aussi d'utiliser tout autant l'intuition directe dans sa relation à autrui, à un texte, au divin comme source d'inspiration. Enfin, l'extase spirituelle leur est nécessaire pour accéder à un pan supérieur de la connaissance. Cette branche de la théosophie est reprise au XVI<sup>e</sup> siècle en Allemagne par Jacob Böhme (ou Boëhme, 1575 - 1624) qui lie ces concepts au christianisme. Un de ses disciples, Johann Georg Gichtel compile cette doctrine dans le *Theosophica practica* qui paraît en 1722, à titre posthume.

L'historien de l'ésotérisme, Antoine Faivre<sup>30</sup>, a résumé les principes mis en place par Böhme<sup>31</sup> :

- Le Créateur et la Création (la nature et l'homme) ne font qu'un dans les spéculations et réflexions, qui ont elles-mêmes pour base des phénomènes d'illumination.
- Les mythes du christianisme et les révélations découlant de l'étude à plusieurs niveaux des textes bibliques sont au centre de la théosophie, qui use d'archétypes d'autres spiritualités pour les expliquer.
- L'humain peut accéder directement au divin, les deux niveaux de conscience (humaine et divine) ayant de fortes connections et interpénétrations pour l'initié-e qui arrive à lire les signes : l'ultime étape consiste à lier l'esprit humain à un corps de lumière afin de connaître une seconde naissance dans un monde d'esprits.

Nous retrouvons dans ces principes des points communs avec le panthéisme de Toland ou les

---

<sup>30</sup> Antoine Faivre, né en 1934. Historien de l'ésotérisme, directeur émérite de l'École Pratique des Hautes Études. Docteur ès sciences religieuses et études germaniques, il fonde la première chaire d'histoire de l'ésotérisme occidental à la Sorbonne (EPHE, histoire des religions). Auteur de nombreux ouvrages sur l'ésotérisme, le mysticisme et la philosophie de la nature dans l'Europe moderne et contemporaine, il a aussi dirigé plusieurs revues. Il est aussi directeur pour la France du Centre pour l'étude des nouvelles religions (ou CESNUR - *Center for studies on new religions*, dont le siège est à Turin et qui subit régulièrement les critiques de chercheurs et médias européens quant à son attitude face aux sectes et dérives diverses de groupes spirituels). Ajoutons enfin qu'il est membre de la Grande Loge Nationale Française et de la Loge Quatuor Coronati de Bayreuth, spécialisée dans la recherche. Sur l'ésotérisme, voir aussi les quelques ouvrages de Faivre sur ce sujet :

*Eckartshausen et la théosophie chrétienne*, Paris, Klincksieck, 1969

*L'ésotérisme au XVIII<sup>e</sup> siècle en France et en Allemagne*, Paris, La Table d'Émeraude / Seghers, 1973

*Philosophie de la nature (physique sacrée et théosophie, XVIII<sup>e</sup> - XIX<sup>e</sup> siècles)*, Paris, Albin Michel, 1996.

<sup>31</sup> Faivre Antoine, « Théosophie », *Dictionnaire critique de théologie*, Paris, Presses Universitaires de France, 2007. pp. 1388 à 1391. Jacob Böhme, 1575 – 1624 : voir les annexes biographiques.



prémices de celui-ci chez Spinoza. Nous ne pouvons, à ce point de nos recherches, être en mesure de dire s'il y a eu des contacts entre Toland et les théosophes allemands, ou si des échanges épistolaires ont eu lieu. Mais il nous faut mentionner ici le rôle qu'a pu avoir Robert Fludd (1574 - 1637), Anglais ayant rencontré des rosicruciens allemands et ayant fondé la Rose-Croix britannique : il a rapporté au sein de la *Royal Society* des concepts qui ont permis de renouveler les sociétés ésotériques britanniques.

Toujours selon Faivre, ce qui a conduit la théosophie à un certain succès, c'est à la fois :

- l'aspect prophétique et démocratique (tout un chacun, même les pauvres, suivant une initiation peut devenir prophète en interprétant les messages divins) ;
- les liens créés entre science, morale et croyance ;
- l'opposition au cartésianisme qui remet au goût du jour les correspondances universelles (macrocosme et microcosme) ;
- un lien direct avec le divin, sans passer par des intermédiaires ou un organisme religieux autre que le groupe initiatique.

Le syncrétisme proposé par Böhme, mêlant intuition et étude analogique, utilise la symbolique alchimique pour étayer ses propos, tels l'œuf, la quintessence, l'androgynie, ou la déité Sophia, personnification de la sagesse que tout être humain peut atteindre par divers moyens, notamment par l'initiation mystique qui doit se faire au sein de la nature, dans un cadre panthéiste.

Quant à la théosophie moderne, c'est un ensemble de croyances et de pratiques compilées ou créées par Helena Blavatsky (1831 - 1891) à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>32</sup>. C'est ce courant-là qu'a probablement fréquenté Jean Le Fustec, comme il a dû aussi approcher voire fréquenter quelques membres de la *Golden Dawn* parisienne proches du *Druid Order* (nous avons déjà évoqué McGregor Reid dans la partie concernant le *Druid Order*).

La Société Théosophique a été fondée à New-York en 1875 par Helena Blavatsky, Henry Steel Olcott (colonel de l'armée américaine), William Quan Judge, et quelques autres personnalités comme le docteur Seth Pancoast. Très rapidement, la Société déménage en Inde, dans l'État du Chennai, à Adyar, puisque les principes fondateurs de la Société découlent des enseignements de deux Mahatmas (maîtres de sagesse hindou) avec lesquels H. Blavatsky affirmait être en contact. Publiant *La doctrine secrète* en 1888, H. Blavatsky permet à de nombreux occidentaux de découvrir

---

<sup>32</sup> Helena Petrovna Von Hahn, dite Helena Blavatsky, née en 1831 à Dniepropetrovsk en Ukraine, décédée en 1891 à Londres. Voir les annexes biographiques.

une nouvelle forme possible de spiritualité et de liens entre l'humain, le divin, la nature.

Cette doctrine est censée illustrer la sagesse de grands maîtres, appelés Mahatma : H. Blavatsky souhaite que la théosophie de type ésotérique soit remise au goût du jour d'une part, et illustre un syncrétisme polythéiste hindou et bouddhiste. Blavatsky et ses amis (Henry Steel Olcott et William Quan Judge) mettent en avant une « Tradition Primordiale », qui serait la mère de toutes les religions. Ils tendent donc à revenir à l'origine, au plus proche de ce qu'était cette Tradition, dont les esprits des Mahatmas leur transmettent des bribes par diverses formes de communications entre les mondes et les époques (transmissions mises en place par Blavatsky usant d'artifices et de mises en scène). Mais surtout, ils tentent de synthétiser de nombreux concepts et symboles de diverses origines culturelles : le sceau de la Société Théosophique est constitué du signe Aum / Ôm, d'un svastika (symbole solaire), de l'Ouroboros (le serpent primordial qui se mord la queue), de l'étoile de David, de l'Ankh égyptien ; l'ensemble est entouré de la formule « Il n'y a pas de religion supérieure à la Vérité », formule qui recoupe la devise du druidisme, « La vérité contre / à la face du monde ». Le terme « théosophisme » a été créé par René Guénon<sup>33</sup>, pour éviter la confusion entre la théosophie elle-même et ce que la Société Théosophique a créé. C'est ce théosophisme qui a nourri la culture *New-Age*, par son syncrétisme et ses références à la fois naturalistes, holistiques, mais aussi les concepts de dialogues avec un autre monde et de Grands Anciens, par de multiples pratiques<sup>34</sup>.

### **Le Fustec, Berthou et Ladmirault<sup>35</sup> : théoriciens du bardo-druidisme breton**

Un carnet<sup>36</sup>, rédigé par Le Fustec à une date inconnue, mais avant le Congrès de l'URB de septembre 1902, *Reizadur bodadou ha lidou Gorsedd barzed gorenez Breiz-Izel*<sup>37</sup>, estampillé du tampon « *Ar gwir a-eneb d'ar bed* », devise entourant un dolmen entouré de pierres plus

---

<sup>33</sup> Guénon René, *Le théosophisme, histoire d'une pseudo-religion*, Paris, éd. Traditionnelles, 1996. L'auteur se positionne clairement contre la Société Théosophique, la jugeant dangereuse : il fait la différence entre les divers courants ésotériques et spirituels entrant dans la définition de « théosophie », et la Société Théosophique qui pratique selon lui le « théosophisme », c'est-à-dire quelque chose de nouveau, de différent de la théosophie : le livre de H. Blavatsky est une transition entre une tradition qui se dit ancestrale et la mise en place d'une nouvelle tradition religieuse, héritière de cette Tradition Primordiale. Ainsi, le « théosophisme » est plutôt considéré comme une tentative de syncrétisme entre christianisme et bouddhisme, mais avec un regard occidental fortement marqué par la recherche des origines des peuples et donc de leurs traditions. Le bouddhisme n'étant là que pour apporter des références extra-civilisationnelles, exotiques, pour donner un aspect holistique à une spiritualité qui reste pourtant très occidentale dans son approche du phénomène religieux.

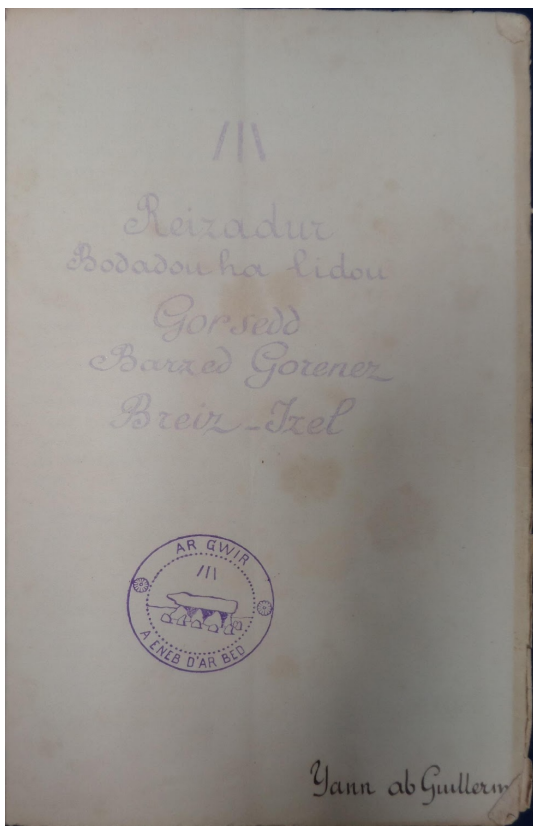
<sup>34</sup> Informations issues des articles de Caracostea Daniel, « Aperçu sur le mouvement théosophique » (pp. 97 - 113) et de Siémons Jean-Louis, « De l'usage du mot « théosophie » par Mme Blavatsky », pp. 125 - 134, *Politica Hermetica*, n°7, « Les postérités de la théosophie : du théosophisme au New-Age », 1993.

<sup>35</sup> Paul Ladmirault, 1877- 1944. Voir les annexes biographiques.

<sup>36</sup> Fonds Yves Berthou, CRBC, YBE 2 I5.

<sup>37</sup> *Ibid.*

petites et surmonté d'un tribann, signé de son nom bardique Yann Ab Guillerm, se trouve dans les archives de Berthou et nous renseigne sur le fonctionnement, au moins en théorie, du groupe bardique, selon son Grand-Druide [Fig. 33]. Ce texte, qui sera ensuite utilisé pour créer le règlement de la Gorsedd, démontre une connaissance des rituels initiatiques pratiqués dans la Gorsedd de Galles, mais aussi dans d'autres sociétés, adaptés aux bardes bretons. Ce règlement, ou ces statuts, s'ils ont été rédigés, ont disparu dans leur version officielle<sup>38</sup>. Cet écrit démontre aussi une volonté d'organiser au mieux et le plus sérieusement possible une cérémonie bardique bretonne, et de se poser en tant qu'organisateur et ordonnateur d'un Gorsedd (le barde-héraut n'est que responsable du bon déroulement de chaque cérémonie). Le Gorsedd de 1902 fut court et probablement en grande partie improvisé (nous avons très peu d'informations sur cet événement), et celui de septembre 1903 ne s'est pas tenu selon le standard que voulait imposer Le Fustec. Ce fossé entre le symbolisme fort souhaité par le Grand-Druide et la réalité concrète de ce qui se vit sur les premiers Gorseddau l'emmène aussi probablement à se retirer prématurément et présenter sa démission dès la fin de l'année 1903. Aidé de Berthou, Le Moal et Jaffrennou pour préparer ce document<sup>39</sup>, Le Fustec montre une volonté dirigiste, une envie de donner sa place à chaque symbole, à chaque rôle.



[Fig. 33] Manuscrit de Jean Le Fustec. *Reizadur bodadou ha lidou Gorsedd Barzed Gorenez Breiz-Izel* / Règlement des réunions et cérémonies de la Gorsedd des Bardes de la presqu'île de Basse-Bretagne. Fonds Yves Berthou, CRBC, YBE2 I5.

<sup>38</sup> Paotr an Elle (Armel Calvé), *Histoire du Goursez des druides*, Brasparts, éd. Beltan, 1986.

<sup>39</sup> Fonds Yves Berthou, CRBC, YBE, lettre de Le Fustec à Berthou, de Paris, datée du 8 avril 1902.

La Gorsedd de Petite Bretagne, sortie de son sommeil pluri-centenaire, selon l'écrit de Berthou (« ...ouzh e gousk kantvedek<sup>40</sup> »), grâce à la Gorsedd de l'île de Bretagne, copie cette dernière dans son fonctionnement. L'Archi-Druide de Galles est donc au sommet de la hiérarchie et le Grand-Druide de Bretagne dirige les cérémonies et tout rassemblement de son groupe, et en est le porte-parole. La mission des bardes est

« *da enori glad ar vroad, da staga ar wenn enn unvaniez klok gand ann amzeriou tremenet, da gennerzi hag unani sperejou ar Vreiziz, pe da zalc'hen kuzul war bep tra mad da skoazell kemend-se, ha d'ober lidou hervez lezennou goz ar varzed, barni ar gederien hag eur barz bennag mar vez ezhomm* ». <sup>41</sup> / « d'honorer le patrimoine national, de rattacher la race à l'unité parfaite des anciens temps, d'encourager et unir les esprits des Bretons, ou de tenir conseil pour chaque chose qui puisse aider à cela, et d'organiser des cérémonies selon les anciennes lois des bardes, juger les impétrants et n'importe quel barde si besoin ».

Le Fustec indique que le symbole de la Gorsedd de Basse-Bretagne est le gui, celui de la Gorsedd d'île de Bretagne est la feuille de chêne, le cycle solaire étant celui des Celtes selon la tradition druidique. Les symboles sont reportés sur les membres du groupe, présentés par ordre hiérarchique<sup>42</sup>, mais le Grand-Druide ne nous donne que très peu d'indices quant aux attributs vestimentaires des membres de la Gorsedd. Plus loin, dans l'ouvrage, il indique aussi quels sont les prérogatives de chacun :

- *Drouiz-veur* / Grand-Druide : porte une couronne de gui. La direction de la cérémonie et la parole lui sont attribuées de prime abord. En dehors du cercle sacré, il n'a aucune autorité pour parler au nom de la Gorsedd<sup>43</sup>.

- *Privarz* / Premier barde

- *Privoved* / Premier ovate

- *Arwezvarz (Barz-herod)* / Barde-héraut : porte une pierre verte sur son épaule droite. Il gère la cérémonie, son déroulement<sup>44</sup>.

- *Dieller-sekretour* / archiviste – secrétaire

- *Tenzorer* / trésorier

Nous n'avons pas d'indication sur certains rôles, comme celui du *Privarz* ou du *Privoved*, Premier

---

<sup>40</sup> Fonds Yves Berthou, CRBC, YBE 2 I5, p.1

<sup>41</sup> *Ibid.* p. 2

<sup>42</sup> *Ibid.*, pp. 1 - 2.

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 14.

<sup>44</sup> *Ibid.*

Barde et Premier Ovate. Ils sont probablement copiés sur les fonctions du même nom que nous retrouvons dans la Gorsedd de Galles, sans qu'ici Le Fustec ait réussi à leur trouver un rôle actif dans la cérémonie.

Les bardes portent sur le front un bandeau de velours noir, sur lequel sont brodés le « souffle créateur » (*c'houez krouer* » - c'est-à-dire le tribann) couleur or et deux tournesols d'or et d'argent<sup>45</sup>. Les bardes doivent utiliser le tribann ou les « trois cercles du monde » (« *tri c'helc'h ar bed* » - les cercles concentriques, souvent sous forme de cercle avec un centre et des rayons) au-dessus de leur nom (sans préciser si ce doit être pour le nom civil ou le nom bardique). Le Fustec précise aussi que les symboles de la Gorsedd sont la bannière, la « *korn-hirlas* » (corne d'abondance) et une branche de gui. Les instruments utilisés lors des cérémonies sont la harpe, la corne de brume, le biniou.

Enfin, l'auteur indique quels sont les cinq plantes sacrées pour les bardes : le chêne, le blé, le gui, le trèfle, la verveine<sup>46</sup>.

Ce carnet de Le Fustec n'a, à notre connaissance, jamais été édité et diffusé au sein de la Gorsedd. Nous nous apercevons que la hiérarchie et les rôles présentés ci-dessus, relèvent de la théorie : les écrits de Jaffrennou comme les articles de presse rendant compte des cérémonies ne traduisent pas la volonté du Grand-Druide de vouloir organiser le groupe bardique comme les cérémonies tel qu'il le présente dans ce carnet. Il en va ainsi des cérémonies, dont il présente l'organisation théorique à partir de la page 4 de son écrit. En page 14, il indique que les cérémonies ne peuvent avoir lieu sans l'accord commun du Grand-Druide, du barde-héraut, du Premier barde et du Premier Ovate. Les quatre signatures de leurs noms bardiques doivent figurer en fin de la lettre invitant les membres à la cérémonie.

Dans le cortège vers le dolmen, lieu central de la cérémonie, les fonctions se présentent ainsi :

- le porteur de la corne de brume, ou le joueur de biniou ou de harpe
- le porteur du glaive
- le porteur de la bannière
- le porteur de la corne d'abondance
- le porteur du gui, qui est porté sur un tissu blanc

---

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 3

<sup>46</sup> « *derven, ed, huel-var, melchen ha barlen* », *ibid.*, p.3.

- les autres bardes marchant de chaque côté des porteurs
- à la suite des porteurs vient le Grand-Druide, et à sa gauche, le barde-héraut (ordonnateur des cérémonies)
- enfin, le groupe des « gardiens » (futurs bardes)

Les membres entrent dans le cercle de pierre dans cet ordre, se dirigent vers le dolmen en chantant un « *Kann [sic] d'an dolmen* » / « Chant du dolmen », jamais mentionné dans aucun des témoignages que nous avons étudiés sur les cérémonies de la Gorsedd. Puis ils se placent en rangs dans le cercle de pierre, entre l'entrée et le dolmen, tournés vers celui-ci, sur lequel monte le Grand-Druide. Il se tourne vers l'est et lève ses bras pour former le tribann. Il fait ensuite la même chose dans les autres directions cardinales, dans cet ordre : nord, ouest, sud. Enfin, il appelle les bardes ayant des charges à venir le rejoindre sur le dolmen ou à se positionner autour de lui<sup>47</sup> :

- à sa gauche, le porteur du glaive
- à sa droite, le porteur du gui
- devant le Grand-Druide, au sol, se place le barde-héraut
- à la gauche du dolmen et du Grand-Druide, le porteur de la corne de brume
- à l'opposé, le porteur de la corne d'abondance

Le porteur du gui remet sa branche à celui qui tient la corne d'abondance, au pied du dolmen, et vient se placer au sol afin de revêtir d'une saie les nouveaux impétrants. C'est à ce moment-là que les autres bardes se placent en cercle autour du dolmen et le porteur de la bannière vient se placer à gauche du dolmen, près de celui qui tient la corne de brume. Nous constatons là une forte ressemblance avec la cérémonie bardique de l'Eisteddfod, dont s'inspire fortement Le Fustec.

Ce n'est qu'à ce moment-là que commence réellement la cérémonie, tout ceci n'étant qu'une introduction, une mise en place, un positionnement de chacun selon ses attributions. C'est aussi à partir des explications du Grand-Druide<sup>48</sup> que nous constatons les points communs avec ce que nous trouvons dans les témoignages contant une cérémonie bardique :

- l'appel à la paix du Grand-Druide (après avoir crié la devise « *Ar gwir eneb d'ar bed* » et avoir appelé Dieu - « *Doue ha peb daioni* »<sup>49</sup>, appel face auquel les bardes baissent la tête)

<sup>47</sup> *Ibid.*, p.5.

<sup>48</sup> *Ibid.*, p.6.

<sup>49</sup> Le mot « *daioni* » est d'origine galloise (« *ddaioni* ») et signifie « bon », dans le sens de faire preuve de bonté. Il s'agit là d'une adaptation en breton pour « bonté », qui, dans l'actuelle Prière du druide, se traduit par « *madelezh* ».

- la prière du druide
- le discours du Grand-Druide (politique, culturel, « *hervez lezen goz ar varzed* » / « selon l'ancienne loi des bardes »)
- le Grand-Druide présente les délégués de la Gorsedd de l'île de Bretagne assistant à la cérémonie

Ici, un point qui n'apparaît pas dans les témoignages ou qui a été amoindri : chaque membre de la délégation galloise monte sur le dolmen afin de faire un petit discours, réciter un poème ou entonner un chant. Une fois ces personnes passées, c'est au tour des membres de la Gorsedd de Bretagne de faire de même.

Une autre phase de la cérémonie débute une fois cet aspect culturel terminé, avec la montée sur le dolmen du porteur de la corne d'abondance, que le Grand-Druide prend à deux mains afin de la montrer à l'assemblée et d'en faire une courte présentation dans laquelle nous apprenons que cette corne a été offerte aux Bretons par les Gallois, mais nous n'avons trouvé nulle part trace de ce cadeau. Le porteur de gui monte sur le dolmen et le Grand-Druide prend le gui et le place dans la corne, en disant « *Arwez ene 'r c'houeadur* (sic), *louzaouen peb iac'hadur, ro d'hon spered gwelladur*<sup>50</sup> » / « symbole de l'âme de la création<sup>51</sup>, plante guérisseuse de tous les maux, fait que notre esprit s'améliore ». Le tissu blanc est déposé sur le bras du porteur de la corne, qui descend du dolmen, accompagné du porteur du gui, qui, désormais, sera celui qui vêtira chaque impétrant d'une saie.

Le détail avec lequel Le Fustec rédige le déroulement du rituel doit être souligné, car cela montre d'une part les concepts symboliques et initiatiques que le Grand-Druide veut faire appliquer par la Gorsedd, et constitue d'autre part un des rares témoignages internes d'encadrement des rituels, dont quelques aspects n'ont pas été conservés par la suite, dès l'abandon du grand-druidicat par Le Fustec.

Le barde-héraut monte ensuite sur le dolmen et appelle les « gardiens » ou impétrants, restés en dehors du cercle de pierres, un par un. À l'entrée du cercle de pierres se tient l'ex-porteur de gui, qui accompagne chaque nouvel arrivant jusqu'au dolmen, où le Grand-Druide déclame une présentation du futur barde, avant de créer un dialogue avec l'impétrant, sur le ton de « *Ar rannou* », figurant dans le *Barzaz Breiz* (qui reste donc une référence importante dans ce milieu), et qualifié encore

---

<sup>50</sup> *Ibid.*, p.8.

<sup>51</sup> Le Fustec ne donne pas le sens de « créature » au breton « *krouadur* », qu'il écrit « *kroueadur* », mais le sens religieux de « Création ».

aujourd'hui dans certains groupes druidiques de chant mnémotechnique druidique, dialogue entre un maître et son jeune disciple.

Une fois ce dialogue rituel terminé, le Grand-Druide indique que la Gorsedd des Bardes de Basse-Bretagne accepte ce nouveau membre. Les gestes symboliques illustrant cette entrée sont la remise de la saie « de sagesse » / « *sae ar furnez*<sup>52</sup> » par le porteur de saie (« *gwisker-sae* »), la boisson de la connaissance (« *evach ar wiziegez* » - nous ne savons rien de cette boisson, contenue dans la corne d'abondance), le contact (« *tostidigez* ») avec le glaive « de force et de pouvoir » (« *kleze ann nerz hag ar galloud* » - une imposition des mains sur le glaive, l'une sur la poignée, l'autre sur la lame)<sup>53</sup>. À chaque étape, le barde-héraut prononce quelques mots rituels. Le Fustec précise là chaque geste et chaque parole des bardes officiants et de l'impétrant. Le Grand-Druide codifie cette partie de la cérémonie de façon précise : c'est un moment-clé dans la vie du collectif bardique comme dans la vie de l'individu qui fait son entrée officielle au sein du groupe. Sa tenue, qu'il portera à chaque cérémonie, lui est remise et le geste de la lui donner afin qu'il la revête, cette transmission de main à main du signe le plus visible de l'appartenance au groupe, doit être réalisée par celui qui est à la tête du groupe. Le fait de boire dans la corne d'abondance, de nettoyer son rebord avec le tissu blanc dans lequel se trouvait le gui, renforce encore l'aspect initiatique du moment : cela laisse suggérer que les boules de gui se trouvent dans la corne (nous avons vu plus haut que le gui est placé dans la corne), et que l'impétrant ingère donc une « boisson de la connaissance », vue encore comme guérissant tous maux et considérée comme sacrée (« *evach burzuduz*<sup>54</sup> » / « boisson miraculeuse »). Le glaive, symbole de force et de pouvoir, donne, lui aussi, une autre envergure à l'entrée de l'impétrant dans le groupe : il n'obtient pas seulement la reconnaissance de ses pairs, ou un savoir vu comme transmis à travers l'ingestion d'une boisson qui est aussi censée le guérir de tous les maux, mais il obtient également force et pouvoir.

Ainsi, il reçoit ici, de façon très accélérée, une initiation sur les plans intellectuels, spirituels et physiques, l'amenant vers un autre état. Par ce rituel et les gestes accomplis et les paroles prononcées, il passe du statut d'homme à celui de barde, membre de la Gorsedd. Pour accéder à ce statut, la personne intéressée doit rédiger une lettre présentant ses motivations, ses actions ou écrits en faveur de la Bretagne, et ce un an avant d'être reçue. La lettre est adressée au barde-héraut,

---

<sup>52</sup> Le Fustec indique en page 15 qu'il peut être difficile de trouver une saie « *glaz-oved* » / « vert-ovate ». L'impétrant doit donc acheter un tissu blanc, faire confectionner la saie et teindre lui-même le vêtement. Nous avons vu que les premières saies étaient blanches, couleur des druides : celle de Lajat en 1902, celle de Le Fustec. Les saies bleues et les saies vertes sont utilisées aussi par la suite, à partir d'une date indéterminée.

<sup>53</sup> *Ibid.*, p. 10.

<sup>54</sup> *Ibid.*



c'est-à-dire Taldir<sup>55</sup>. Cela lui donne un certain pouvoir dans le choix des nouveaux membres, pouvant favoriser les personnes de son réseau ou refuser celles qui ne lui conviennent pas. Pendant l'année, l'impétrant se verra remettre des instructions sur le rituel du baptême bardique, puis des cours une fois qu'il aura été fait barde<sup>56</sup>.

Le rituel continue par l'appel du Grand-Druide envers le nouveau barde, lui demandant de le rejoindre sur le dolmen, où ce dernier fait un discours expliquant son engagement envers les concepts suivants : « *d'ar gwir, d'ar vro ha d'ar wenn*<sup>57</sup> » / « la vérité, le pays et la race [le peuple] ». Puis le Grand-Druide lui prend la main droite, lui demande sous quel nom il souhaite être reconnu comme barde, et lui trace un tribann sur la tête, en signe de baptême (Le Fustec indique dans la marge qu'il s'agit d'un « *badiziant barzek* », un « baptême bardique »)<sup>58</sup>. Le nouveau barde descend du dolmen et va se placer devant les autres bardes, toujours tournés vers le dolmen.

Une fois que tous les impétrants ont reçu ce « baptême », ils se rangent par deux, et le porteur du glaive fait passer l'épée au-dessus de leurs têtes. Enfin, le porteur de la bannière fait signe au barde-héraut que l'assemblée peut entonner le *Bro Goz ma zadou*, « *...kanet gand an holl voueziou unanet*<sup>59</sup> » / « ...chanté par toutes les voix unies ».

La phase suivante du rituel consiste pour les nouveaux membres, toujours rangés par deux, à faire trois fois le tour du dolmen, dans le sens anti-horaire. Le texte de La Fustec dit que les nouveaux bardes passent sous le glaive (« *dindan ar c'hleze* »<sup>60</sup>), ce qui laisse supposer que le porteur du glaive se trouve sur le dolmen et tient donc le glaive tendu au-dessus du cortège, guidé par le porteur de la bannière, le temps des trois tours. Le Grand-Druide termine par un discours sur leur entrée dans la Gorsedd, rappelant sa position à la tête de celle-ci et le fait qu'ils se trouvent dans un cercle sacré, qu'ils ont

« *...ho deus touet lealdet d'ar Gorsedd, d'ar gwir, d'ar vro, ha d'hon holl c'hiziou, dirag sklerijenn Doue, speredou hon zadou, ha brazentez ar gwenn hag ar Gorsedd broadus* »<sup>61</sup> / « juré loyauté à la Gorsedd, à la vérité, au pays, et à toutes leurs coutumes, devant la lumière de Dieu, les esprits de nos ancêtres, la grandeur de notre race et de la Gorsedd nationale ».

Il rappelle aussi son rôle pour faire vivre et développer la Bretagne, par leurs métiers, leurs actes,

---

<sup>55</sup> Nous n'avons malheureusement pas encore trouvé de lettres de ce genre dans les archives utilisés pour cette thèse. Il est possible qu'elle se trouve dans les archives de Taldir Jaffrennou se trouvant au Pays de Galles.

<sup>56</sup> *Ibid.*, p. 15.

<sup>57</sup> *Ibid.*, p. 11.

<sup>58</sup> *Ibid.*

<sup>59</sup> *Ibid.*, p. 14.

<sup>60</sup> *Ibid.*, p. 12.

<sup>61</sup> *Ibid.*

leurs vies.

La toute dernière phase de la cérémonie s'enchaîne alors. Le Grand-Druide crie « *Bodadek ar Gorsedd* » / « Rassemblement de la Gorsedd », et l'ensemble des membres se rassemblent au pied du dolmen ou sur celui-ci, selon leur fonction. Se retrouvent donc sur le dolmen :

- le Grand-Druide, à l'est
- le *Privarz* (Premier Barde), à l'ouest
- les *Privoded* (Premier Ovate), au nord
- l'*Arouezvarz* (barde-héraut), au sud
- le porteur de la bannière, au centre du dolmen
- le porteur du glaive, entre le porteur de la bannière et le Grand-Druide
- le porteur de la *korn-hirlas*, de l'autre côté du porteur de la bannière, soit entre ce dernier et le *Privarz*
- le porteur du gui, à gauche du Grand-Druide
- le barde en charge de la corne de brume à droite du Grand-Druide
- un druide de chaque côté du *Privarz*

Le Fustec précise que si le dolmen est trop petit, seuls les porteurs des symboles de la Gorsedd accompagnent le Grand-Druide sur la pierre.

Les bardes sont dos au dolmen, tournés vers l'extérieur du cercle sacré. L'ensemble des membres entonne un *Kan arwezuz* (*Chant symbolique*), sur l'air de *Lez Breiz*<sup>62</sup>, tiré à nouveau du *Barzaz*

<sup>62</sup> Mélodie se trouvant dans le *Barzaz Breiz*, incontournable répertoire pour les bardes bretons. *Lez-Breiz* est un chant du *Barzaz Breiz* dans lequel La Villemarqué parle d'un chevalier idéal, tel le Chevalier Bayard pour la France, tout en reprenant un fond ressemblant fort à plusieurs passages de l'histoire de Perceval, dans les mythes arthuriens. Si dans la première édition du *Barzaz Breiz*, *Lez-Breiz* est un chevalier défenseur de la Bretagne, il n'est pas identifié. Dans les *Contes populaires des anciens bretons*, La Villemarqué, discutant de certains contes arthuriens, indique qu'il a découvert « une aventure semblable [à celles de *Pérédur* et *Perceval*, qui] est attribuée par les poètes populaires armoricains au chef breton *Morvan*, surnommé *Lez-Breiz* (soutien de la Bretagne) qui vivait au IX<sup>e</sup> siècle et a vaillamment défendu contre Louis le Débonnaire l'indépendance de son pays. » C'est ainsi que dans la seconde édition du *Barzaz Breiz*, en 1845, le chant s'est métamorphosé en poème en six parties, dont la première partie, *Ar c'himiad* / *Le départ*, aurait été, selon lui, copiée d'une tradition bretonne armoricaine et traduite en gallois au XI<sup>e</sup> siècle par l'auteur de *Peredur*, puis repris par Lady Guest dans son édition des *Mabinogion*. La Villemarqué explique aussi que Chrétien de Troyes aurait copié cette version galloise issue d'une traduction d'un conte breton originel : *Peredur* – *Perceval* serait donc un personnage breton armoricain, non pas gallois, incitant à concevoir qu'une partie des mythes arthuriens seraient eux aussi armoricains. Dans les notes concernant ce texte, dans l'édition de 1867 du *Barzaz Breiz*, il a écrit par ailleurs avoir recueilli des fragments de ce long poème dans les Monts d'Arrée (pour *Ar c'himiad*), et près de Carhaix. Ses carnets nous montrent sa progression dans la conception des différentes versions de *Lez-Breiz*, qui devient, au fil des éditions, *Morvan*, vicomte de Léon, descendant de *Conan Meriadec*, comme le prétendait B. D'Argentré (*Histoire de Bretagne*, p. 103), présenté comme un « appui » à

*Breiz*, commençant par un « *Aotrou Doue selaou mouez da Vreiz* » / « Seigneur Dieu écoute la voix de la Bretagne », qui nous renseigne ici sur l'imprégnation chrétienne persistante dans le groupe bardique, même si cela se déroule dans un cercle de pierres sacré, et que les rites initiatiques ne sont pas chrétiens dans leur déroulement ou leurs symboles, mais peuvent avoir quelques analogies avec un rite chrétien. Par exemple, le geste du Grand-Druide baptisant un impétrant peut ressembler à celui d'un prêtre faisant un signe de croix sur le front d'un baptisé – mais il est toutefois à noter qu'il y a eu d'autres gestes pour signifier et transmettre le contenu comme l'intention de la notion de baptême : accueillir, reconnaître, initier, protéger, faire entrer en contact avec une autre réalité et/ou le divin.

Ce manuscrit de Le Fustec, précieux pour cette étude, nous l'avons vu, nous renseigne sur sa volonté d'organiser les cérémonies annuelles de la Gorsedd. C'est le seul témoignage interne, d'époque, de théorisation de rituels, de la présentation du déroulement tout autant que de la symbolique qu'il souhaite mettre en avant et transmettre au sein du groupe bardique. Même si un monothéisme persiste dans les croyances du Grand-Druide et des bardes, les étapes de l'initiation accélérée, la reconnaissance des nouveaux membres, tout autant que les placements selon les directions cardinales dans un cercle de pierres sacré, rend significatif l'idée de vouloir ancrer dans un renouveau des sociétés initiatiques la Gorsedd de Bretagne, et de vouloir y injecter une symbolique forte. Nous n'avons pas de témoignages de type ethnographique des cérémonies de la Gorsedd de cette époque, seulement des articles de presse le plus souvent écrits par Taldir ou d'autres membres de la Gorsedd, ou par des journalistes en recherche de sensationnalisme, biaisant le contenu de l'article. Les cérémonies qui auront lieu par la suite ne seront pas organisées de la même façon, l'ensemble sera moins ritualisé, moins rigide. Cela nous montre aussi comment Le Fustec, place ici des symboles et gestes qu'il considère comme nécessaires, se plaçant en « Lemenik », non pas en évêque, comme cela lui avait été prophétisé, mais tout de même comme un responsable religieux, gérant à la fois la forme et le contenu des rituels.

Il rédige encore quelques pages, à la suite de la partie sur l'organisation théorique des cérémonies, à propos des « *Gorsedd klozet* » / « Gorsedd fermé », ou « *Gorsedd kuzh* » / « Gorsedd secret », à savoir des réunions de membres non pas cérémonielles mais utiles à la vie du groupe, gérées par le barde-héraut<sup>63</sup>. Ces moments ne requièrent pas que les bardes portent leur saie. Ces réunions sont entièrement en breton et si un barde ne peut intervenir dans cette langue, il doit rédiger son texte dans une langue quelconque et le faire traduire par un membre bretonnant. Il n'est

---

la Bretagne indépendante, en son temps.

<sup>63</sup> *Ibid.*, p. 16.

pas précisé qui lit le texte lors du *Gorsedd klozet*. Les décisions sont prises de manière démocratique, par vote à main levée ou par écrit pour les absents<sup>64</sup>.

C'est aussi le moment où les membres présents discutent des nouveaux impétrants, où chacun dit ce qu'il sait ou ce qu'il a trouvé comme informations sur les éventuels futurs membres : « *Great e vez enklaskou war ar re a c'hoanta beza digemeret da varz*<sup>65</sup> » / « Des recherches sont faites sur ceux qui souhaitent être accueillis comme bardes ». Les bardes y discutent aussi des auteurs, artistes œuvrant pour la poésie, la littérature ou les beaux-arts (sous-entendus bretons). Les druides font de même au sujet des prêtres, professeurs ou savants ayant travaillé sur les sciences de l'esprit, de l'âme ou sur les lois (« *skiant ar spered, ann ene, war al lezennou* »), mais encore sur les relations spirituelles entre les gens, les nations et entre les races (« *darempredou spereduz etre ann dud hag etre ar vroadou [sic] hag ar gwennou* »). Les ovates, enfin, s'occupent des éventuels futurs membres venant des mondes agricole et maritime, des scientifiques et ingénieurs. Cela recoupe les concepts de tripartitions des anciennes sociétés indo-européennes, que Dumézil mettra en avant quelques années plus tard. Ici, il s'agit de bien diviser le travail d'enquête et de discussions sur les futurs membres, et en même temps de catégoriser les membres selon leurs activités professionnelles, leurs œuvres en faveur de la Bretagne et des pays celtiques, reflet d'une idée de ce que fut la société celtique antique (notons qu'il manque ici tout de même la classe guerrière).

Le Fustec ne crée pas seulement le contenu d'un Gorsedd en détaillant les symboles et fonctions, il écrit aussi sur l'organisation du groupe, cette « fraternité » / « *breuriez* », sur l'esprit qui doit animer chaque barde, en pages 17 à 19. À sa suite, nous le verrons plus loin, Berthou rédige des consignes pour les nouveaux bardes, sur les conseils de Jaffrennou.

Ainsi, le Grand-Druide insiste sur l'aspect fraternel et d'entraide qui doit dominer dans les relations entre membres, que ceux-ci ne doivent jamais oublier qu'ils sont bardes et qu'ils doivent agir pour le bien de la Bretagne. Leurs idées et leurs croyances doivent correspondre aux idéaux bardiques, et les membres doivent s'impliquer dans des associations et organisations œuvrant pour la Bretagne, en dehors de la Gorsedd, « *...en eur spered brezonek [sic] mad*<sup>66</sup> » / « ...dans un bon esprit breton ». En conséquence, ces associations et organismes auxquels appartiennent les bardes peuvent prétendre à voir leurs drapeaux et bannières intégrer le cercle sacré lors des cérémonies (cela ne se fera jamais, les seuls drapeaux autorisés étant ceux des nations celtes et les seules bannières étant celles de la Gorsedd de Galles et de la Gorsedd de Bretagne). Les bardes ont aussi

---

<sup>64</sup> *Ibid.*, p. 17.

<sup>65</sup> *Ibid.*

<sup>66</sup> *Ibid.*, p. 18.

pour mission de repérer ceux qui, dans leur environnement, peuvent prétendre entrer dans la Gorsedd. Ou plutôt, à qui l'on peut proposer d'intégrer le groupe. Ces personnes, peu importe leur condition sociale et leur métier, doivent avoir un esprit assez élevé (« ...*huel awalc'h ho spered* ») et être dotées de certaines compétences intellectuelles (« ...*red a vo d'he beza poellek mad enn ho enklaskou* »). Tout ceci afin que la Vérité (« *ar Gwir* ») ne soit pas entachée, ni que la réputation de la Gorsedd en pâtisse.

Le Grand-Druide a aussi comme projet d'organiser quelques actions en faveur des jeunes les plus compétents à travers ce qu'il nomme « *Gwezennidigez (pe splusek) ar Gorsedd* » (« les jeunes pousses – ou la pépinière de la Gorsedd ») : il s'agit de mettre en avant et de soutenir les meilleurs élèves, les jeunes poètes, garçons et filles, de faire connaître leurs noms, leur sagesse et leurs créations bretonnes, et les féliciter en leur passant à l'épaule une écharpe bleu pâle, symbole de l'apprenti barde. Ces jeunes seront accueillis dans le cercle sacré lors des cérémonies, où ils pourront recevoir une sorte de baptême, afin de leur apprendre à respecter le pouvoir de la Gorsedd et d'honorer les bardes (« ...*da ziski d'he douja galloud ar Gorsedd hag enori ar varzed* »<sup>67</sup>).

Il s'agit là de créer une sorte de concours, sur l'exemple de ce qui se fait aux Eisteddfodau, mais pas seulement pour des adultes, mais bien pour la jeune génération bretonnante, afin de mettre en valeur la vivacité de la langue et de renouveler les membres du groupe. Il s'agit aussi de ritualiser une « entrée en fonction », une reconnaissance par d'autres bardes de talents littéraires et oratoires, d'une « sagesse » et d'un esprit créatif. Ces jeunes ne pourront devenir bardes qu'à l'âge de vingt-et-un an, s'ils sont assez intelligents. Sinon, ils devront attendre leurs vingt-cinq ans et l'acquisition de la sagesse et de la science nécessaires à faire d'eux de bons bardes. En somme, les prémices d'une école bardique, qui ne verra pourtant jamais le jour.

Les jeunes femmes sont faites ovates, sauf celles qui se distinguent réellement par leur esprit et leur imagination, qui sont faites bardesses. Elles le deviennent aussi si elles ont des talents de chanteuses. Cela est peu commun, à cette époque, de mettre sur un pied d'égalité hommes et femmes (même si, nous le verrons page suivante, le Grand-Druide fait preuve d'une forme de misogynie, stipulant que les femmes ont moins de capacités intellectuelles que les hommes). Le Fustec propose ici de former de futurs bardes, hommes et femmes, d'encourager jeunes chanteurs et chanteuses, conteurs et conteuses. Là où de très nombreuses sociétés initiatiques sont essentiellement réservées aux hommes (y compris la Gorsedd de Galles, où les femmes ne sont pas accueillies à cette époque), lui, sur l'exemple peut-être de la théosophie qui l'influence (ou du milieu

---

<sup>67</sup> *Ibid.*, p. 19.

spirite), souhaite faire de la Gorsedd une société initiatique celtique mixte, et ce dès sa création. Cela ne se fera pas, et à part quelques rares exceptions, à titre honorifique (la bardesse Gwenfrewi qui conçoit les saies, ou la femme de Berthou). Il faudra attendre la fin des années 1970 pour voir la Gorsedd accueillir des femmes. Dans les autres groupes bardiques et druidiques apparus au cours du XX<sup>e</sup> siècle, aucun n'accorde une place égale aux femmes et aux hommes. Si les femmes sont accueillies dans les cérémonies, c'est par symbolique (par exemple, une femme qui porte la corne d'abondance comme avatar d'une mère nourricière), croyance, non pas pour leur donner un rôle déterminant, une fonction dans la liturgie.

L'ensemble de ce qui est proposé par Le Fustec ressemble à ce qui se passe chaque année au Pays de Galles : il y ajoute une touche symbolique plus bretonne, plus personnelle, plus spirituelle aussi. Son manuscrit se poursuit par une liste de Triades (*Triadou Barzed Gorenez Breiz-Izel*) en page 20, puis plusieurs chants qu'il souhaite intégrer aux cérémonies (partitions et paroles) : *Kan digor an holl vodadou* (Chant d'ouverture de toutes les rencontres), *Kan badiziant ar varzed* (Chant du baptême des bardes), *Kerz d'an dolmenn* (Marche vers le dolmen), *Kan arwezus – war ton Lez-Breiz* (Chant symbolique – sur l'air de *Lez-Breiz*)<sup>68</sup>.

La page des Triades est cependant barrée : Le Fustec aurait-il trouvé inutile cette page en cas d'édition du manuscrit ? Ou les Triades ne lui convenaient-elles pas ? Il peut aussi s'agir d'un trait fait par un lecteur mécontent à la lecture de cette page. Il est vrai que les Triades présentées ici, sur cette page estampillée du tampon de la Gorsedd, sont simplifiées et faciles à retenir. Peut-être furent-elles destinées aux nouveaux membres, à ceux n'ayant qu'un court parcours spirituel, peu de connaissances métaphysiques.

Elles sont au nombre de douze et sont une adaptation très personnelle de ce que Le Fustec a pu étudier comme Triades galloises. Elles reflètent et résument ce qu'il a présenté dans les 19 pages précédentes. Voici les deux premières, qui illustrent l'aspect chrétien du mouvement, la primauté de la Gorsedd de Galles (ou de l'île de Bretagne) ainsi que l'organisation en trois ordres des groupes :

« *Teir galloudegez : Doue, Gorsedd Vawr Ynys Prydain, Gorsedd Barzed Breiz-Izel* » / « Trois pouvoirs : Dieu, la Gorsedd de l'Île de Bretagne, la Gorsedd des Bardes de Basse-Bretagne ».

« *Tri rumm barzed : barz, barz-drouiz, barz-oved* » / « Trois ordres bardiques : barde, barde-druide, barde-ovate ».

Apparaissant au début de la douzaine de triades sélectionnées, elles correspondent à un choix de

---

<sup>68</sup> Fonds Yves Berthou, CRBC, YBE 2 I5, pp. 22 à 25.

Le Fustec. Elles diffèrent effectivement des deux premières triades, chez Pughe et Iolo Morganwg, qui, s'ils mettent toujours Dieu en premier, le font suivre par la vérité et le point de liberté, équilibre entre les opposés. Ce ne sont donc plus les mêmes fondements dans les Triades de Le Fustec qui sont décrits ici. Bien moins métaphysiques que les anciennes Triades, ces deux-ci sont plus organisationnelles. L'aspect bardique domine dans la seconde triade, laissant supposer que c'est une base avec ses déclinaisons, druide et ovate, sans indiquer que « druide » serait une fonction supérieure aux autres.

Ces deux triades indiquent que Le Fustec avait surtout emprunté l'aspect mnémotechnique du système afin de diffuser et faire retenir quelques règles de base de ce qu'il souhaitait développer dans la Gorsedd bretonne. Ayant barré la page présentant les Triades, il montre qu'il n'avait pas souhaité, finalement, leur diffusion.

La suite présente les symboles principaux (Tribann, cercles concentrique, saie), les rôles et fonctions d'un barde, ce qu'il est défendu de faire (principes moraux) ou ce à quoi il faut faire attention (par exemple, parler uniquement breton lors des cérémonies ou des réunions de la Gorsedd). Il s'agit d'un moyen rapide et pédagogique, qui tient en une page, de transmission de ce qui est essentiel, selon son auteur, à tout nouveau membre.

À la suite de Le Fustec, Berthou, une fois fait Grand-Druide, rédige une lettre destinée aux nouveaux bardes<sup>69</sup>. Il y reprend les principes que Le Fustec avait déjà compilés, mais les développe, en insistant sur l'aspect moral du barde, la responsabilité qu'il a, en tant que membre de la Gorsedd, qu'il accompagne d'une lettre destinée à chaque barde pour *Kala-goañv* 1909 (le jour de l'an), signant de son nom de Grand-Druide qu'il n'est pas encore officiellement, rappelant les responsabilités d'un barde : les nouveaux venus doivent « cultiver leur perfectionnement moral. Ils doivent éviter les dissensions, pratiquer l'affabilité, attirer à eux par l'exemple d'une tenue supérieure, tout ce que le pays contient d'intelligences et de supériorités sociales. [...] ils forceront le respect et l'admiration de tous ». Le Grand-Druide se propose de leur montrer « les prescriptions rigoureuses des Triades et [il] leur [fera] toucher du doigt l'œuvre impérissable des Bardes Gallois »<sup>70</sup>. Kaledvoulc'h offre là une forme d'engagement se rapprochant d'une entrée dans un ordre religieux : le jeune barde doit « renoncer à toutes les folies du jeune âge et à une bonne partie de ses plaisirs. [...] Son œuvre celtique ne peut être bonne qu'à cette condition ». Ils y parviendront en

---

<sup>69</sup> Fonds CRBC, YBE 2 I5, « documents bardiques ». Rapide historique de l'histoire de la Gorsedd, en breton, rédigé par Kaledvoulc'h / Yves Berthou, non daté. Le document mentionne le Gorsedd du Méné Bré, s'étant tenu en 1909. Il est donc probable qu'il fut écrit à la fin de l'année 1909 ou avant l'été 1910. Il présente aussi la volonté de Kaledvoulc'h d'organiser une Eisteddfod en Basse-Bretagne.

<sup>70</sup> *Ibid.* Les majuscules sont de l'auteur.

« s'élevant au-dessus de leur bel âge, en pratiquant la pondération, toutes les sobriétés, la sobriété de la parole, aussi bien que les autres et le culte de la vérité dans leurs écrits ainsi que dans leurs paroles, ainsi que dans la direction de leur vie ».

Proposant donc quelques règles morales sur le train de vie à adopter lorsqu'un jeune homme souhaite intégrer la Gorsedd, il impose une rigidité censée mener à une attitude sérieuse et bénéfique au barde, à son œuvre, comme à la Gorsedd, qui rappelle les préceptes francs-maçons spéculatifs ou la scolastique d'Albert Le Grand (« *truth, relief and brotherly love* » / « vérité, foi et amour fraternel »), permettant d'accéder à un niveau supérieur d'intelligence et de spiritualité.

Une missive de Le Fustec, signée « Le Grand-Druide du Gorsedd de la Presqu'île de Bretagne », à destination des nouveaux bardes, est copiée et imprimée, reprenant ces directives et ces souhaits<sup>71</sup>, imprécations morales dont certaines sont difficiles à appliquer pour les bardes déjà membres, comme celle d'éviter les dissensions. Le Grand-Druide termine en ajoutant que le jeune barde doit « se pénétrer de toute la tradition de sa Race sans choix d'époque ou sacrifices à des inclinations personnelles. Toute [la] Tradition a droit, en effet, au même respect et au même culte »<sup>72</sup>. Ainsi, le jeune barde doit assumer la totalité de la Tradition bardique parvenue jusqu'à lui, et ne doit pas se défaire de quelques aspects le repoussant ou contre lesquels il aurait des griefs, ou ne s'accordant pas avec ses propres principes : il ne doit pas juger les anciennes traditions avec un regard contemporain. Le Fustec, pour justifier ce conseil, ajoute que « les lois de Moelmud et les Triades étaient moins barbares que nos législations modernes »<sup>73</sup>, considérant ces textes comme antiques et d'usage dans toutes les anciennes nations celtiques. Ces « Lois de Moelmud », considérées en ce temps comme les plus anciennes lois celtiques connues, servent d'argument au Grand-Druide, qui considère que dans tous les territoires de cette Celtie, unie par une langue et une culture, il y avait les mêmes lois et traditions<sup>74</sup>. Les anciennes lois de Moelmud, dont nous ne connaissons que trop peu de choses à travers ces lois revisitées par Howel Le Bon au X<sup>e</sup> siècle, ont fortement été

---

<sup>71</sup> Fonds Yves Berthou, CRBC, YBE 2 I5, « documents bardiques », *Conseils aux nouveaux bardes*.

<sup>72</sup> *Ibid.* Les majuscules sont de Le Fustec.

<sup>73</sup> Ce que Le Fustec nomme les « lois de Moelmud » sont en fait les anciennes lois du Pays de Galles. Celles-ci comportaient les institutions de Dyvnwal Moelmud et sont considérées comme les plus anciens textes légiférant ce territoire ; les lois de Howell Le Bon (Hywel Ap Cadel, dit Hywel Dda, c. 880 - c. 950) et d'autres textes faisant force de loi concernant la chasse et l'éducation, mais aussi des Triades. Ces lois concernaient les Gallois et non pas les Bretons armoricains et ont été traduites du gallois vers l'anglais par William Probert, au début des années 1820. La Villemarqué indique en page V de son introduction du *Barzaz Breiz*, 4<sup>e</sup> édition (1846), que ces lois « passent, près de quelques critiques, pour un remaniement ultérieur de lois préexistantes à l'établissement du christianisme, mais qui, du moins, sont antérieures à celles de Hoel le Bon, législateur gallois du dixième siècle ».

<sup>74</sup> Camille Jullian, dans son *Histoire de la Gaule*, Tome II, page 127, parue en 1924 à Paris, continue de véhiculer cette idée. Il obtient le Grand Prix Gobert de l'Académie Française pour cette *Histoire* en trois volumes. Pourtant, Charles Rénéel, dans *Les religions de la Gaule avant le christianisme*, publié à Paris en 1906, affichait déjà un avis contraire.



influencées par, nous le supposons, d'autres lois préexistantes, mais aussi par de nombreux principes chrétiens. Y trouver une législation « purement » celtique relève du rêve.

De plus, nous ignorons si les Triades liées à ce code de loi sont antérieures au X<sup>e</sup> siècle<sup>75</sup>, ou un ajout de Howel Le Bon. Celles qui nous ont été transmises par Pugh et Iolo Morganwg sont de facture récente dans l'histoire de l'Occident et fortement christianisées. Nous pouvons y lire une certaine morale, au même titre que les Tables de la Loi, pour les religions du Livre. Ce sont de simples règles de vie en communauté. Avec les Triades, l'aspect celtique est certain, mais globalement, elles sont le reflet de la mentalité de l'époque et du lieu où elles ont été rédigées, ou traduites. Ces lois de Moelmuir viennent appuyer les règles morales que Le Fustec souhaite voir appliquer par les impétrants à la Gorsedd : c'est pour lui un ensemble qui concerne l'individu dans sa vie quotidienne, son rapport aux autres et au divin, tout autant que le fonctionnement traditionnel d'une communauté qu'il considère comme celtique et antique, qu'il espère voir exister à nouveau et en être le guide en tant que Grand-Druide.

Le Fustec conseille aux nouveaux bardes de ne pas « porter de jugement sur les premiers temps de notre Histoire avant de les avoir scrutés par une étude approfondie »<sup>76</sup>. Conseil que peu de bardes de la Gorsedd ont appliqués, puisque les discussions concernant ces sujets ne sont restées qu'anecdotiques dans les échanges épistolaires, les bardes se préoccupant plus de leurs tenues, de leur reconnaissance par les pouvoirs publics, de leur place sur la scène politico-culturelle bretonne de ces années, de mettre en avant le théâtre breton et la littérature bretonne. Ainsi, les contenus des symboles qui étaient affichés et présentés lors des cérémonies échappaient à une majorité des membres de la Gorsedd, tout comme un ésotérisme celtique et un début d'exégèse. Ils étaient donc dépendant de tout ce que les Grands-Druides successifs et l'*Arouezvarz* pouvaient intégrer comme symbole ou comme contenu ou signification à un symbole, émanant donc d'une poignée de personnalités : le tribann, la saie, le dolmen, et tous les artefacts utilisés lors des cérémonies. L'un de ces bardes, Paul Ladmiraault, cherche quant à lui à avancer spirituellement et sur le plan symbolique. C'est ainsi qu'il écrit à Le Fustec<sup>77</sup> pour lui faire part de ses réflexions et recherches sur des thématiques que l'on retrouve dans de nombreux groupes druidistes actuels, où se mêlent

---

<sup>75</sup> L'auteur de la traduction de *The ancient laws of Cambria*, William Probert, ouvrage publié en 1823 (à Londres), indique dans une note de bas de page, en page 14, qu'il ignore qui est l'auteur de ces triades, complétant par l'idée que Howel Le Bon a modifié les anciennes lois de Moelmuir pour les adapter à son époque et à sa communauté.

<sup>76</sup> Fonds Yves Berthou, CRBC, YBE 2 I5, « documents bardiques », *Conseils aux nouveaux bardes*.

<sup>77</sup> Fonds Yves Berthou, CRBC, YBE 6 M12, *Essai d'interprétation de l'Arouez-krouer et de la bannière symbolique du Gorsedd*. C'est un document qui détonne dans les courriers que le Grand-Druide recevait de la part de membres de la Gorsedd puisque celui-ci concerne une tentative d'exégèse des symboles principaux adoptés par le groupe bardique et figurant sur la première bannière de la Gorsedd de Bretagne (dont on ignore les commanditaires et les concepteurs). La seconde bannière, toujours utilisée et appelée « grande bannière », fut offerte par les Gallois en 1907.

celtisme, ésotérisme et symbolisme holistique. Ces quelques pages de Ladmirault, sous le titre *Essai d'interprétation de l'Arouez-krouer et de la bannière symbolique du Gorsedd* permettent de mesurer que seule une minorité des bardes s'est intéressée à l'ésotérisme, au symbolisme et à une réflexion sur le bardo-druidisme dépassant le simple militantisme culturel<sup>78</sup>.

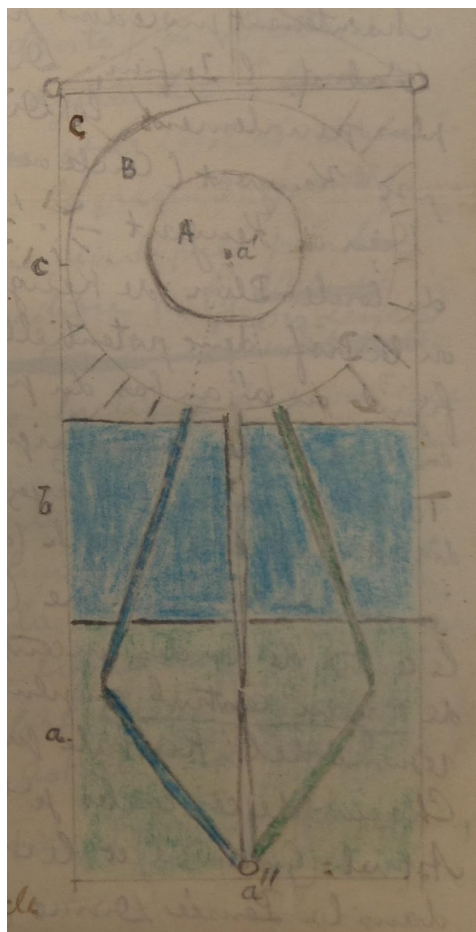
Cet essai non-daté fut rédigé pendant le grand-druidicat de Le Fustec, et porte donc sur la bannière galloise, ou alors il fut rédigé après que les Gallois eurent offert aux Bretons la bannière de la Gorsedd de Bretagne, en 1907, l'auteur cherchant à communiquer avec Le Fustec / Lemenik, qu'il considérait comme une référence intellectuelle sur ce type de sujet. Le croquis ci-après se rapproche plus des motifs de la bannière galloise que de ceux de la bannière bretonne, qui apparaît en 1907. La démarche de Ladmirault s'illustre par son emploi de la formule « je crois », récurrente, pour avancer ses théories : ce ne sont peut-être, pour lui, que des hypothèses dont il demande la confirmation au Grand-Druide, ou une humble façon de présenter des théories au Grand-Druides, auxquelles ce dernier n'avait pas pensé.



[Fig. 34] Bannière de la Gorsedd de l'île de Bretagne. Cette version, actuelle, comporte les mêmes symboles que celle utilisée au début du XX<sup>e</sup> siècle, analysée par Ladmirault. Cérémonie d'ouverture de l'Esteiddfod 2017, Abergavenny, Pays de Galles. Crédit photo : G. Moigne.

<sup>78</sup> Il existe une correspondance entre Y. Berthou et F. Even dans le fonds Even du CRBC, que nous n'avons pas eu le temps d'exploiter encore, et qui pourrait nous informer sur ce point.

Le document nous apprend que Ladmirault / Oriaf s'était intéressé à la Kabbale, où selon lui, se trouve toute l'explication du Tribann, ce symbole-créateur (*arouez-krouer*), qui figure sur la bannière de la Gorsedd [Fig. 34], dont il fait le croquis ci-après [Fig. 26]<sup>79</sup>.



[Fig. 35] Document iconographique issu de *l'Essai d'interprétation de l'Arouez-krouer et de la bannière symbolique du Gorsedd*, par Ladmirault / barde Oriaf.

Non daté. Fonds Yves Berthou, CRBC, YBE 6 M12.

A' : Announ / A : Abred / B : Gwened / C : Keugant

Nous ignorons auprès de qui ou de quel organisme il a étudié la Kabbale (peut-être l'a-t-il étudiée seul), dans laquelle, selon lui, se trouve toute l'explication du Tribann, ce symbole-créateur (*arouez-krouer*). Il pose donc la question de l'origine de la tradition druidique dans son rapport à la tradition judaïque, et se demande si les deux traditions ont une origine commune, insistant, croquis à l'appui (document ci-dessus), sur le fait que le Tribann est une version simplifiée et inversée du *schin* hébreux<sup>80</sup>. Dans le judaïsme, cette lettre remplace le mot *Shaddai*, qui est un des noms de

<sup>79</sup> Document iconographique extrait de *l'Essai d'interprétation de l'Arouez-krouer et de la bannière symbolique du Gorsedd*, Fonds Yves Berthou, CRBC, YBE 6 M12.

<sup>80</sup> *Schin* se prononce soit comme un S, soit comme un SH / CH.

Dieu. L'admirault fait un travail d'analyse et de recherche, afin de comprendre comment ces symboles (cercles concentriques, Tribann...) sont devenus des symboles « druidiques », là où d'autres, comme Le Fustec, Berthou ou Lebesgue ne faisaient que les percevoir comme des éléments donnés, antiques, traditionnels, où les seules explications venaient des spéculations de Pughes et Iolo Morganwg et des influences théosophiques. L'admirault choisit de sortir des concepts celtiques et bardiques pour tenter de fournir une explication plus approfondie, plus exégétique, ce qui permet de saisir en partie ses références métaphysiques et spirituelles.

A côté du croquis, il rédige quelques explications :

« ...il convient de distinguer les cercles A, B, C des plans a b c. Les cercles représentent les 3 mondes en Puissance, c'est-à-dire dans la Pensée Divine. Les Plans représentent les mêmes mondes en Réalisation, c'est-à-dire dans le Verbe. Le Cercle, à ce que je vois, symbolise l'idée d'Infini, d'Indéterminé, Dieu en soi. Le Plan, au contraire, évoque l'idée de Fini, de Dieu manifeste. »<sup>81</sup>

Le barde explique que chaque plan est donc la réalisation de chaque cercle :

- le plan C serait donc le plan divin contenant les cercles, duquel se séparent les deux plans B et A. L'admirault le nomme « Keugant ».
- le plan B serait l'intermédiaire entre le divin et l'humain (et réalisation du cercle « b »), là où le Tribann descend du plan divin vers le plan matériel et humain. C'est le « plan astral », symbolisé par le bleu, qu'il nomme « Gwenved ».
- le plan A serait le monde matériel, humain (réalisation du point central « a »), dans la partie haute de laquelle pourrait se faire le contact entre ce Verbe divin et l'esprit humain. C'est le plan « planétaire ou terrestre », symbolisé par le vert, qu'il nomme « Abred ».

Les plans, B et A sont en lien constant avec le plan C / Keugant, et subissent son action par les « trois courants divins », le Tribann, qui entre en contact avec son inverse, que L'admirault pense être le *schin* hébreu, symbolisant l'émanation spirituelle de l'humain.

Suivant les préceptes de la Kabbale, L'admirault voit dans le *schin* une des trois lettres « mères », avec le A (*Aleph*, א) et le M (*Mem*, מ)<sup>82</sup>, qui symbolisent l'homme (ou principe masculin, la matière) et la femme (ou principe féminin, l'eau)<sup>83</sup>. *Aleph* n'a pas de son et est toujours lié à une

<sup>81</sup> L'admirault / Oriaf, *Essai d'interprétation de l'Arouez-krouer et de la bannière symbolique du Gorsedd*, Fonds Yves Berthou, CRBC, YBE 6 M12. Les majuscules et mots soulignés sont de L'admirault.

<sup>82</sup> In Chalié Catherine, *Les Lettres de la Création : l'alphabet hébraïque*, Paris, éd. Cerf / Arfuen, 2006.

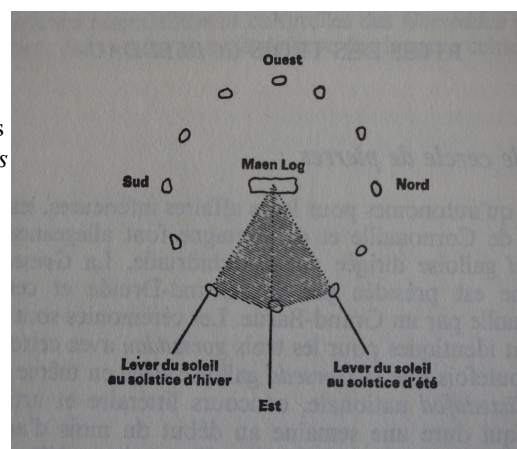
<sup>83</sup> Fonds Yves Berthou, CRBC, YBE 6 M12, *Essai d'interprétation de l'Arouez-krouer et de la bannière symbolique du Gorsedd*, p. 9.

voyelle, et symbolise l'*Adam Kadmon*, l'Homme universel<sup>84</sup>. *Schin* est constitué de trois *Yod* et de trois *Waw* reliés. Ces trois rayons et ces trois points sont assimilés dans la Kabbale aux trois *sephiroth* : Sagesse – Discernement – Connaissance. Il symbolise les possibles voies vers le ciel, depuis un point de la terre, celui que Ladmiraault considère comme l'exact opposé de *Announ*, point de départ d'une évolution protéiforme vers le plan supérieur. Si le divin peut influencer sur la matière et la vie, l'homme lui-même semble pouvoir s'élever vers le divin, influencer depuis le monde matériel sur le monde spirituel.

C'est ainsi qu'il indique que le Tribann / $\Lambda$  est le « passage des cercles au plans, ou Création »<sup>85</sup>. Mais cet équivalent du *schin*, remontant vers les cercles, est arrêté avant le passage du plan vert au plan bleu : c'est la « triple action animique, spirituelle et corporelle de l'homme » sur le plan terrestre. Et en cette zone intermédiaire, où se rejoignent les faisceaux, c'est, pour Ladmiraault, la zone où les rayons venus de la terre, de l'homme, prennent le dessus sur ceux venus du divin : c'est « le retour des plans aux cercles, retour de la matière à l'esprit »<sup>86</sup>.

Iolo Morganwg avait déjà initié cela (et probablement Pughe avant lui) : considérant que *Y nôd Cyfrin*, le Signe Mystique, était à la fois cri et lumière émanant de Dieu, créant l'univers, l'inverse du Signe, du Tribann, fut la réponse de la Création à Dieu, un chant dans lequel se répète « le Nom de la Divinité »<sup>87</sup>. Iolo Morgnawg n'avait pas cherché dans la Kabbale un autre sens à ce Tribann inversé, ce *schin* que Ladmiraault tente d'expliquer. Iolo Morganwg avait néanmoins conçu, selon M. Raoult<sup>88</sup>, une symbolique, à travers l'agencement du cercle de pierre: la représentation du Tribann sur le plan terrestre, horizontal, comme le montre le croquis ci-dessous :

[Fig. 36] Agencement du cercle de pierres rituel et du *Maen Log* selon un schéma, le Tribann, tracé selon la direction cardinale est et les levers du soleil aux solstices. Raoult M., *Les druides - Les sociétés initiatiques celtiques contemporaines*, Monaco, éd. Du Rocher, 1992, p. 168.



<sup>84</sup> Vedhyas Virya (alias George Lahy), *L'alphabet hébreu et ses symboles : les 22 arcanes de la Kabbale*, éd. G. Lahy, 1997, p. 53.

<sup>85</sup> Fonds Yves Berthou, CRBC, YBE 6 M12, *op. cit.*, p. 10.

<sup>86</sup> *Ibid.*

<sup>87</sup> Raoult M., *op. cit.*, pp. 167 et 168.

<sup>88</sup> *Ibid.*, p. 168.

Sur le schéma [Fig. 36], les trois rayons de lumière, ou les trois cris, peuvent être interprétés comme émanant du plan divin (du cercle Keugant) vers l'humanité. Ou du sacerdote dirigeant une cérémonie depuis le Maen Llog (ici écrit "Log") vers l'assemblée, à l'est. Ils peuvent aussi symboliser ce retour psychique de l'humain vers le divin, ce chant répétant le nom de Dieu, ce *schin*. Le sacerdote, Archi-Druide ou Grand-Druide, du haut du Maen Log, est à la fois le réceptacle de cette lumière divine et celui d'où émane le chant de l'humanité vers le divin. C'est pourquoi il est tourné vers l'est lors des cérémonies, dos aux druides, symbolisés par le trait central blanc ; les bardes, à la droite du Maen Log, sont symbolisés par le trait bleu, et les ovates, de l'autre côté, par le trait vert. Ainsi se déclinent les couleurs du Tribann, que Ladmirault analyse aussi plus loin dans son essai.

L'orientation porte ici parfaitement son nom : vers l'orient, le lever du soleil, archétype de la vie, de la puissance, du cycle temporel ; c'est aussi un symbole divin de premier plan dans les mythologies du monde entier. Si nous nous référons uniquement aux mythes chrétiens, le soleil est aussi un symbole christique, la naissance symbolique de Jésus ayant été placée après le solstice d'hiver, lorsque le soleil reprend sa course et permet l'allongement progressif des journées, jusqu'au solstice d'été. L'aspect solaire du Christ apparaît aussi dans sa résurrection : tel le soleil, il renaît. D'où l'orientation des églises et la place du Christ en croix, dos à l'est, afin d'être éclairé par les rayons du soleil tous les matins, symbole de sa renaissance, illustration de la reprise d'archétypes ancestraux par le christianisme.

Même si sa tentative d'exégèse symbolique est influencée par le judéo-christianisme (« Dieu » est présent dans les explications de Ladmirault), il cherche à avoir une vision spirituelle plus large : il propose de voir les trois cercles concentriques comme « trois mondes en Puissance, c'est-à-dire en Pensée Divine<sup>89</sup> ». Le cercle symbolise la pensée et la potentialité, le plan représente la parole et la réalisation. Le Tribann /I/, pour lui, représente « la 3<sup>e</sup> personne de la Trinité »<sup>90</sup>, symbolisant l'idée de « circulation incessante et multiforme » entre Dieu et sa création, l'inverse du *schin* \I/, l'incarnation de Dieu en *Abred* (de la création vers le créateur). Il voit ces cercles en « plans », ou pour le dire autrement, en trois dimensions : non seulement de façon concentrique, mais aussi de façon superposée : « les mêmes trois mondes en Réalisation, c'est-à-dire dans le Verbe ». Il en déduit que le cercle signifie l'infini et l'indéterminé, « Dieu en soi », et que le « Plan » évoque la notion de « fini » et de « Dieu manifesté » : c'est donc un tout que représentent ces cercles

---

<sup>89</sup> *Ibid.*, p. 1. Les majuscules sont de Ladmirault.

<sup>90</sup> *Ibid.*, p. 2.

concentriques, l'infini et le fini, Dieu lui-même et sa manifestation, son Verbe. Les trois cercles représentent donc les trois plans, eux-mêmes liés aux trois branches du Tribann, émanation des cercles divins. Le Tribann représente donc le Verbe, l'action de créer vers ou dans les plans finis. L'Admirault reprend ensuite des explications déjà portées par Iolo Morganwg et ses disciples : le premier cercle, *Keugant*, ne peut que contenir Dieu et rien d'autre, sauf les créations « en Puissance » (c'est-à-dire en Dieu lui-même, avant qu'elles n'émanent de lui par le Verbe).

Le *schin*, et sa représentation inversée (« comme cela ressemble au /\ bardique ! »<sup>91</sup>), précise encore L'Admirault, est le symbole de l'initiation chez les rosicruciens. En plus d'être l'*arouez-krouer*, le symbole-créateur, c'est le symbole de l'incarnation, la manifestation en l'homme du divin. Le *schin* est encore le signe de l'immanence, et le Tribann celui de la transcendance. Cette zone où les deux motifs se rejoignent symbolise la circulation et le mouvement, une zone où l'homme évolue, où il s'élève de la matière au spirituel. Mais si l'écrit de L'Admirault laisse supposer un passage possible de l'homme au divin, ce passage se fait non parce il y a en chaque homme une part de divin, mais parce qu'existe la possibilité de s'élever vers le divin si l'on se laisse guider par le trio Sagesse – Discernement – Connaissance, les trois branches du *schin*, et si l'on conçoit les trois branches du Tribann et leur action sur la matière vivante.

Selon le barde, le centre des cercles concentriques est appelé *Announ* « ou la profondeur potentielle » (comme chez Iolo Morganwg, dans ce chaos règnent les potentialités, les possibilités de la vie), et rayonne en deux cercles concentriques, *Abred* et *Gwenved*. Dieu se concentre dans une zone extérieure, en *Keugant* (ici encore, comme chez Iolo Morganwg). Mais L'Admirault développe la métaphysique des cercles concentriques à l'aide de la Kabbale : il compare cet *Announ* à l'*Ensoph* de la Kabbale, appelant le destinataire de la lettre à se reporter « au court résumé de la Kabbale qu'il lui a] communiqué en mai dernier »<sup>92</sup>. Ce n'est donc point la première fois que L'Admirault écrit à Le Fustec à ce sujet. Un dialogue s'est-il établi entre eux ? Aucune archive connue à ce jour ne permet de le préciser. Mais nous supposons que les réflexions de Le Fustec puis de Berthou ont pu être influencées par les courriers de L'Admirault.

*Abred* est, pour L'Admirault, le « monde terrestre, celui de la vie matérielle, physique. L'humain a la possibilité d'atteindre spirituellement *Gwenved* de son vivant, par un travail de l'esprit, une initiation. *Gwenved* est donc « le monde astral » où se retrouvent les âmes ou esprits après la mort physique, zone de connexion entre le divin et l'humain, et de passage vers Dieu. Tous deux sont entourés de *Keugant*, la « Pensée Divine ». Se référant à des concepts kabbalistiques, L'Admirault

---

<sup>91</sup> *Ibid.*, p. 9.

<sup>92</sup> *Ibid.*

qualifie cette zone de « macroprosope ou Dieu abstrait », les autres cercles et les plans étant de l'ordre du « microprosope ou Dieu manifesté »<sup>93</sup>. Il précise dans une note de bas de page (page 6 de la lettre) que ce macroprosope était nommé « *Dihanaf* » (« sans nom ») par les « Anciens Druides » (les majuscules sont de lui) et le microprosope « *hanaf* » (« le nommé ») : ce que l'on peut nommer existe, est création. Ainsi, *Keugant*, place du divin qui ne peut pas être nommé, est aussi l'incrée, sous forme de « pensée divine ». Contrairement à ce que Iolo Morganwg avait développé, l'âme humaine (ou l'esprit) peut atteindre cette zone, en passant par *Gwenved*, rejoindre « la pensée divine » et donc se dissoudre dans l'infini : les cercles sont donc la représentation des étapes menant l'humain du néant (*Announ*) au tout (*Keugant*), en passant par la matière (*Abred*) et le spirituel (*Gwenved*)<sup>94</sup>.

C'est en sortant des cercles, par le biais du Tribann, que les plans se réalisent. Le barde indique que les trois couleurs que sont le blanc, le bleu et le vert trouvent là leur symbolisme<sup>95</sup> : le blanc symbolise le premier plan et le *Keugant* ; émanant de *Keugant*, se forment deux plans, l'un bleu (*Gwenved*, l'astral) et l'autre vert (*Abred*, le plan terrestre). Le Tribann, par ses trois branches, bleu – blanc – vert relie en permanence ces plans aux cercles :

- la ligne bleue, à gauche, / symbolise le courant actif, le courant astral, « la Liberté » (écrit au-dessus de « la Providence », barré). C'est la couleur du ciel, physique et religieux.
- la ligne verte, à droite, \ symbolise le courant passif ou courant planétaire, le « Destin », la fatalité.
- la ligne blanche, au centre, I , est la médiane qui garantit l'équilibre « ou la Providence » (ici, l'auteur de la lettre a barré « la Liberté »), harmonisant les « deux courants contradictoires, le premier positif et le 2<sup>nd</sup> négatif »<sup>96</sup>. C'est la « couleur de la Lumière ».

Cela signifie, pour l'auteur, que sur le plan terrestre nous sommes tributaires de la fatalité, mais plus

---

<sup>93</sup> *Ibid.*, p. 6. L'usage de ces deux termes kabbalistiques montrent bien la maîtrise qu'il en avait. Le macroprosope (« la grande image », ce qui signifierait que tout cela n'est qu'illusion, nous amenant à recouper ces notions métaphysiques avec celles du bouddhisme) est la totalité, l'univers. Le microprosope est à la fois une fraction et un opposé de ce tout. Ces concepts, issus de la Kabbale et de la Rose-Croix, ont été réemployés par H. Blavatsky dans sa Théosophie, et développés dans son *Theosophical glossary*, publié en 1892 à titre posthume, dont elle n'avait validé que les trente-deux premières pages.

<sup>94</sup> Ces concepts, s'ils sont influencés par une étude de la Kabbale, se rapprochent des concepts bouddhistes, qui se trouvent dans le *Bardo Thödol*, dit « Livre des morts tibétains » : la vie physique est une étape (un « *bardo* »), l'après-vie étant composée de plusieurs étapes menant à la réincarnation (retour à la vie physique) ou la dissolution dans le tout si l'âme est arrivée au bout de son évolution, si elle fait ce choix ; elle peut aussi se réincarner et œuvrer encore pour le bien de l'humanité sous forme physique.

<sup>95</sup> Fonds Yves Berthou, CRBC, YBE 6 M12, p. 3.

<sup>96</sup> *Ibid.*



libre sur le plan astral : « la Providence régit la Liberté et la Fatalité, et la Liberté la Fatalité »<sup>97</sup> (ce dernier courant étant « passif » selon lui) signifie que notre âme est donc plus libre que notre corps et gère celui-ci.

Ladmirault intègre à sa réflexion le fait que l'homme fut fait à l'image de Dieu et peut donc être représenté par \I/, équivalent au *schin* et inverse du Tribann : il fait ici de son concept d'abstraction divine une personnification de celle-ci, présentant Dieu non pas comme un créateur de l'univers mais comme le créateur de l'humain. Or, *Announ* est présenté comme un chaos originel, où les potentialités de vie (ce que Iolo Morganwg appelait les « possibilités ») naissent et se matérialisent en *Abred*. Le point de départ de ces lignes symboliques est l'exact opposé de *Announ*. N'ayant pas de terme pour le qualifier, Ladmirault le nomme simplement « *Announ* terrestre »<sup>98</sup>. L'homme est en lien avec les autres plans par ces branches : « par la liberté il agit sur l'astral et par le destin il est soumis au terrestre, mais par la Providence il s'élève jusqu'à Dieu ». C'est cela qu'indique la bannière de la Gorsedd. L'humain peut évoluer et espérer une vie éternelle sous forme d'âme ou d'esprit s'il accepte l'aide de la Providence (donc du divin), tout en trouvant une liberté d'action et de pensée sur le plan astral, c'est-à-dire celui de l'esprit ou de l'absence de matière, mais étant soumis aux aléas de la vie physique et de la matière (qu'il faut donc dépasser pour gravir les étapes spirituelles ou psychiques afin de s'élever sur le plan astral et espérer atteindre le plan divin). Tout esprit ou toute âme humaine peut donc atteindre le niveau divin. Si dans le panthéisme, chaque être vivant a une part de divin en lui, pour Ladmirault elle n'est pas systématique : si le corps vient de *Announ*, l'esprit vient de *Keugant*, insufflé par un Dieu qui est parfois abstrait, parfois personnifié ; cette part de divin peut donc être développée et permettre à l'esprit (ou l'âme, cela n'est jamais défini chez Ladmirault comme chez Iolo Morganwg) de rejoindre le plan divin. Pour cela, il faut suivre ce qui émane de ce plan ; et pour cela, suivre une initiation, un parcours spirituel.

Souhaitant développer encore le sujet, le barde se tourne vers la tradition ésotérique et propose de chercher de nouveaux arguments, de nouvelles données dans les écrits de Papus, qui, parlant des Rosicruciens, mentionne que pour eux le *schin* hébraïque signifie le « Divin Humanisé » (souligné dans le texte), donc une Dieu ou une entité divine faite humain (précepte chrétien de Dieu incarné en son fils, Jésus - ici ce principe rejoint le panthéisme, chaque être humain ayant une part de divin en lui). En l'introduisant dans « le nom sacré IEUE (יהוה)<sup>99</sup> [cela] donne Jesue , c'est-à-dire le nom

---

<sup>97</sup> *Ibid.*, p. 4.

<sup>98</sup> *Ibid.*

<sup>99</sup> C'est un des noms de Dieu dans la tradition judaïque, écrit sous la forme du tétragramme YEUE / YEVE / YHVH. L'hébreu se lit de droite à gauche, ces trois versions du tétragramme doivent donc être inversées pour lire chaque lettre-symbole correctement.

du Rédempteur ». Les lettres de l'alphabet hébreu utilisées par Ladmirault ne correspondent pas au nom qu'il indique : nous ignorons si c'est lui qui se trompe, Papius ou les références rosicruciennes de ce dernier. Ladmirault semble vouloir créer un palindrome pour le nom de celui qu'il surnomme le Rédempteur : יֵשׁוּעַ / IESEI. Or, si le *schin* est bien une lettre employée dans le nom « Jésus », c'est une forme hébraïque tardive, n'ayant pas été employée en araméen<sup>100</sup>. Le nom « Jesei » qu'il indique n'existe donc pas dans les textes bibliques. Même si les différentes versions bibliques du nom de « Jésus » (deux appellations avec trois écritures : Yehoshua, Yeshouah / יהושוע<sup>101</sup> et Yoshua / יֵשׁוּעַ) font références à la même personne, leur symbolisme, sous un angle kabbalistique, n'est pas le même. De plus, « Yehoshua » est formé de Yeho, théophore représentant le nom de Dieu, et de Shua, qui est un cri à l'aide. Ainsi, « Yehoshua » signifie « appeler Dieu à l'aide » et par extension « celui qui appelle Dieu à l'aide ». Ce nom a été contracté tardivement en « Yoshua »<sup>102</sup>.

Ladmirault tente ici de lier une tradition métaphysique récente (celle des cercles concentriques et du Tribann) avec la Kabbale, l'argument ultime de sa démonstration étant Jésus<sup>103</sup>, Dieu incarné, à la fois libre et subissant son destin : son âme est éternelle et se détache du corps à sa mort (d'*Abred*, elle passe en *Gwenved*). La Résurrection complète, physique, fut sujet à de nombreuses controverses au sein de l'Église, telle que Tertullien la présente dans *La résurrection des morts*<sup>104</sup> : elle est de l'ordre du corps tout autant que de l'âme, ce qui a amené de nombreuses accusations d'hérésies envers ceux qui affirmaient que la Résurrection ne concernait que l'âme (la Résurrection, pour les chrétiens, surviendra à la fin des temps, corps et âmes). Ici, Ladmirault se réfère à sa croyance en l'éternité de l'âme, plus puissante que le corps qu'elle habite le temps d'une vie avant de passer à une autre, par la transmigratio. Pour lui, tout homme, fait à l'image de Dieu, peut, comme

<sup>100</sup> Talshir David, « *Rabbinic Hebrew as Reflected in Personal Names* », *Scripta Hierosylamitana*, vol. 37, Jerusalem, Magnes Press, Hebrew University, 1998, p. 374.

<sup>101</sup> Forme sous laquelle Dieu se révèle aux Apôtres, par la Grâce et la Rédemption : c'est le Pentagrammaton, ou Pentagramme. Ce signe sera récupéré et son contenu changé selon les besoins, par le martinisme, le magisme du XIX<sup>e</sup> siècle, l'occultisme, et dans cette lignée par d'autres mouvements comme la *Golden Dawn*.

<sup>102</sup> Klein Ernest, *A Comprehensive Etymological Dictionary of the Hebrew Language*, New York, MacMillan Publishing Company, 1987. E.Klein y donne la traduction de יֵשׁוּעַ par « *a cry for help* ».

<sup>103</sup> Le français « Jésus » vient du latin Iesus, lui-même traduit de la Bible (grecque) : Ἰησοῦς (*Iēsoûs*).

<sup>104</sup> Autrement traduit par *La résurrection de la chair*. Titre original : *De resurrectione mortuorum*. Tertullien (c. 150–c. 220) a écrit cet ouvrage pour contredire Origène et les Valentiniens (2<sup>nd</sup>e moitié du II<sup>e</sup> siècle), pour qui seule l'âme pouvait survivre à la mort. Tertullien argumente en faveur d'une résurrection complète, physique, du Christ. Selon lui, c'est ce qui attend chaque chrétien à la fin des temps.

le Christ, voir son âme survivre à son corps, comme le pensaient les Valentiniens<sup>105</sup> auxquels s'opposait Tertullien. L'âme peut donc revenir de *Gwenved* en *Abred* pour se réincarner (le corps étant une émanation d'*Announ* se matérialisant en *Abred*), et peut aussi se fondre en *Keugant* après avoir traversé *Gwenved*. Pour les chrétiens, la réincarnation est impossible, l'âme étant liée à un seul corps, ne pouvant donc se réincarner et conservant la forme de ce corps, attendant la résurrection complète à la fin des temps tels que les chrétiens conçoivent ce moment.

Il cherche aussi à savoir si le *schin* hébreu n'a pas la même signification symbolique que ce Tribann inversé, venant de la terre, de l'homme, et s'élevant vers les cieux, et qui serait « l'Incarnation divine dans le plan matériel »<sup>106</sup>. Mais pour s'incarner, Dieu doit concentrer sa puissance sur ce point terrestre. Ainsi, chaque être humain a quelque chose de divin en lui, point d'incarnation divine, et peut l'affirmer en prenant conscience de ces liens entre les plans et les cercles : subir son destin (courant vert - obéissance) mais agir de façon méritoire (courant bleu - liberté), et se soumettre à la Providence (courant blanc - prière), et par ces voies « il remontera jusqu'au plan de *Keugant* »<sup>107</sup>. Cette contradiction entre nécessité et liberté est ce qui définit la philosophie<sup>108</sup>, et influe sur le fait religieux : la possibilité ontologique de renverser l'ordre de la création, donc les dogmes religieux, de remettre en question le plan divin. Ce divin, dont selon lui chacun semble disposer, s'active uniquement lorsque l'individu en a conscience, et, par la prière ou tout autre acte de soumission à un dogme religieux et la construction d'un lien d'élévation vers ce divin, l'humain peut franchir les étapes l'élevant jusqu'au plan supérieur. Les théories de Ladmirault ne se rapportent ainsi pas à un essai de ressemblance (le *Gottähnlichkeit* de Adler), encore moins à une assimilation Créateur-Création, mais bien à un rapprochement vers Dieu ; non pas non plus d'en être une simple image (théomorphisme), comme l'affirmait Saint-Augustin ; simplement atteindre un niveau supérieur de conscience, de connaissances et de savoirs<sup>109</sup>, qu'ouvre le désir

---

<sup>105</sup> Tertullien, *La résurrection des morts*, coll. Les pères dans la foi, éd. Desclées de Brouwer, 1980, introduction de Jean-Pierre Mahé, pp. 14 et 15. Les Valentiniens furent les disciples de Valentin. Qualifié d'hérétique, il considérait que la Résurrection du Christ était une allégorie. Pour eux, l'Ancien Testament est l'œuvre d'un Dieu demiurge et destiné à des personnes ayant déjà un cheminement métaphysique, puisque c'est un discours en allégories. Tout un chacun ne pouvait pas le comprendre (concept d'initiation pour accéder au sens caché d'un texte religieux). Voir « Lettre à Flora », *Sources Chrétiennes*, n° 24bis, Paris, éd. G. Quispel, 1966 (écrit valentinien explicite) ; Robinson J.M., *The Nag Hammadi Library*, New-York, 1977 (l'ouvrage comporte des documents valentiniens, comme l'Évangile de Philippe et l'Épître à Rhéginos sur la résurrection, aussi appelés les codices I et II de Nag Hammadi).

<sup>106</sup> Fonds Yves Berthou, CRBC, YBE 6 M12, *Essai d'interprétation de l'Arouez-krouer et de la bannière symbolique du Gorsedd*, p. 5.

<sup>107</sup> *Ibid.*

<sup>108</sup> « *Freiheit ist unser Höchstes, unsere Gottheit.* », « La liberté est pour nous ce qu'il y a de plus haut, notre divinité. ». Schelling F.W.J., *Philosophie der Offenbarung*; trad. fr. Schellingiana R. (CNRS), in Marquet J-F, Courtine J-F (dir.), *Philosophie de la révélation*, livre II, Paris, PUF, 1991, p. 106.

<sup>109</sup> Saint-Augustin, *Quaestiones. LXXXIII*, question 51, BA 10, p.138-139. Voir aussi Boulnois Olivier, *Au-delà de l'image. Une archéologie du visuel au Moyen Âge*, Paris, Seuil, 2008, p. 49.

d'absolu. Descartes, même s'il persistait à confondre image et ressemblance, a continué dans cette logique avec son *cogito ergo sum* (la conscience d'être et donc une ouverture ontologique), a ouvert la voie : couplé à la notion d'infini divin, dans un cadre métaphysique ou de méditation (pour Ladamirault, la prière), la conscience d'être et de s'ouvrir ontologiquement mène à une perception supérieure de soi et d'élévation de son être<sup>110</sup> (ici, l'être psychique, ou spirituel, non pas l'être physique).

Les théories de Ladamirault vont plus loin que celles de Le Fustec ou Berthou. Ses réflexions amènent recourent d'autres courants de pensées ou s'en inspirent. Dans cette zone de confluence des principes terrestres du *schin* et des principes divins du Tribann, se dessine une hiérogamie : devenant sur-humain car dépassant son simple statut d'être subissant son destin, celui ou celle qui est en pleine élévation vers le plan supérieur entre en contact avec les principes divins descendants. C'est ainsi que cet être prend une autre envergure, s'approchant du divin-masculin, et peut aussi, une fois son élévation terminée en *Gwenved*, se tourner à nouveau vers la terre-féminin, la matérialité, et y partager ses acquis spirituels : planter et faire germer (métaphore agricole), élever des édifices (métaphore architecturale et maçonne). C'est une forme de renouveau, pourquoi pas une transfiguration de l'être qui s'est élevé et qui retourne à l'humanité pour partager son savoir<sup>111</sup> dans le cadre d'une réincarnation. L'exemple christique mis en avant par Ladamirault illustre à la fois la transformation d'un être, son caractère sur-humain nietzschéen et le retour à la terre-mère nourricière ; cet être est donc un pont entre l'*Announ* terrestre et l'*Announ* divin ; s'étant approché de Dieu et ayant opéré un retour à la terre, il symbolise l'unité de la Création et la place que le sur-humain se forge dans le Cosmos.

Selon les théories de Ladamirault, l'autre possibilité aurait été de se fondre dans *Keugant* : l'âme ou l'esprit continuerait à vivre au sein de la « pensée divine », participant à la vitalité de celle-ci, étant devenue partie de Dieu.

La bannière de la Gorsedd de Galles est donc pour Ladamirault un « merveilleux pantacle »<sup>112</sup>, une totalité sous forme de sigil. Il rappelle en fin de lettre que ce ne sont là que ses suppositions et qu'il s'est peut-être égaré. Il espère que le destinataire de la lettre saura « le remettre dans le droit chemin » si nécessaire, puisque celui-ci a « l'avantage d'être initié à tous les secrets

---

<sup>110</sup> Cf. Descartes, *Regulæ*, Règle III, AT X, 368.

<sup>111</sup> Mircea Eliade, dans *Mythes, rêves et mystères*, pp. 207 à 252, s'étend sur cette notion de hiérogamie cosmique où l'humain, fruit d'une union, s'unit à son tour à une terre-mère à la suite d'une élévation vers le divin-père (le remplaçant?), dans le cadre d'une mort symbolique (le retour à la matrice) ou d'une réelle mort physique, l'âme continuant son cheminement, abandonnant le corps qui va nourrir la terre dont il est issu.

<sup>112</sup> Marquet J-F, Courtine J-F (dir.), *Philosophie de la révélation*, livre II, Paris, Puf, 1991, p. 6. Le pantacle représente une totalité (PAN, en grec). A ne pas confondre avec le « pentacle », qui est un signe à cinq côtés, cinq branches.

qu'impatiemment [il] tâche de deviner ». Le Fustec, au fait des spéculations kabbalistiques et théosophiques, par le milieu spirite qu'il fréquente (sans qu'il les applique totalement à ses réflexions), est, pour Ladmiraault, un personnage de référence sur le sujet, dans son réseau de connaissances. Mais les réflexions de Ladmiraault vont plus loin, à la fois dans la voie kabbalistique et la voie panthéiste que vers le celtisme ou le théosophisme de Le Fustec<sup>113</sup>.

En 1906, Berthou et Le Fustec publient une nouvelle traduction de quarante-six Triades<sup>114</sup>. Aucune trace de leur travail préparatoire ne nous est parvenue jusqu'à présent<sup>115</sup>. Par la suite, Berthou va reprendre ces travaux et nous avons à notre disposition ses manuscrits, attachés à la traduction du *Barddas* qu'il entreprend avec Lebesgue [Fig. 37]. Néanmoins, il est difficile de savoir ce qui résulte de Le Fustec ou de Berthou. Le Fustec ne participe plus, après 1903, à aucune association, et nous ne trouvons aucune correspondance dans les archives d'Yves Berthou allant dans le sens d'échanges fructueux sur les Triades entre les deux hommes. Berthou a probablement repris à son compte les anciens travaux de son mentor, pour les continuer et les diffuser, et a trouvé en Lebesgue un associé pour l'aider dans une traduction du *Barddas*<sup>116</sup>. Liés à ce dossier, nous trouvons quelques documents promettant une version augmentée avec des explications sur divers sujets de la théogonie celtique ou les personnages du mythe arthurien.

Si le manuscrit représente une somme considérable de travail, nous ignorons quelle fut la part de traduction et d'ajouts faite par Lebesgue. Les échanges épistolaires entre les deux hommes ne concernent en effet que l'édition du *Dindan derw an drouized*, en 1931, mais cet ouvrage est le résultat d'un travail de traduction et de début d'exégèse du *Barddas*, auquel s'ajoutent des réflexions personnelles de Berthou. Ce dernier rédige une longue note, au sujet des manuscrits de Iolo Morganwg se trouvant encore à cette date au château Llanover<sup>117</sup>. Ce manuscrit peut être considéré comme la genèse de *Dindan derw an drouized*, les auteurs ayant conservé pour cet ouvrage ce qui leur semblait essentiel dans la spiritualité bardique créée par Iolo Morganwg et l'ont adaptée au

---

<sup>113</sup> Illustration de *Hostaliri Surat*, 1914 (?) et d'*ex libris* (as d'épée selon la tradition Rider - Waite). L'on peut aussi voir l'*ex libris* de Berthou comme un sigil, un concentré de symboles, créé par Jac Pohier (1871 - 1951) : l'épée Excalibur / Kaledvoulc'h sortant de l'eau, portée par la main de Viviane, dans un décor naturel incluant un dolmen, sous un soleil duquel descendent les trois branches du Tribann [Fig. 28].

<sup>114</sup> Berthou, Le Fustec, *Triades des bardes de l'île de Bretagne*, Paris, Bibliothèque de l'Occident, 1906. L'information se trouve aussi dans la préface de *Dindan derw an drouized*, de Kaledvoulc'h / Y. Berthou, Heugel éditeur, Paris, 1931, p. VIII (préface de Lebesgue).

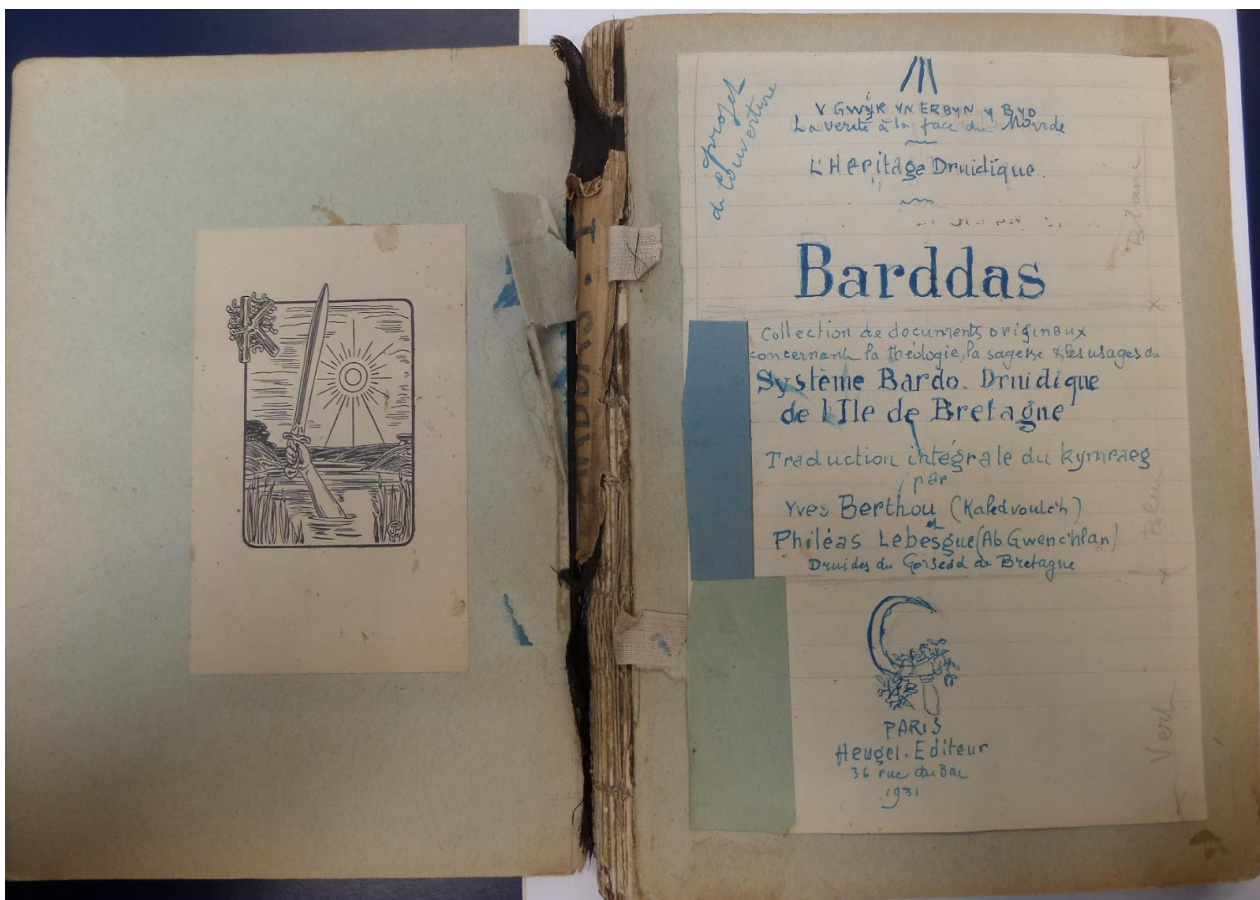
<sup>115</sup> L'ouvrage se trouve à la BNF et au CRBC (C-002244-00).

<sup>116</sup> Fonds Yves Berthou, CRBC, YBE 7 M37, *Traduction du Barddas, I. Le Barddas*, recueil de textes de Iolo Morganwg. Ceux compilés par J. William ab Ithel, et publiés en 1862 par la *Welsh Manuscript Society*, sont en deux volumes. Berthou n'a donc pas traduit le deuxième volume.

<sup>117</sup> *Ibid.*, p. 3. Berthou remercie Lord et Lady Llanover de l'avoir autorisé à consulter ces manuscrits. Il a donc commencé à travailler sur une édition française en 1899, peut-être, lors de son premier séjour au Pays de Galles. Une seconde note est ajoutée en bas de page, sans date, indiquant que les manuscrits ont été donnés à la bibliothèque d'« Aberysthys » (Aberystwyth) par Lord Herbert, fils du couple susmentionné.

contexte breton armoricain, où se retrouvent aussi les influences théosophiques de Le Fustec et les spéculations de Ladmirault. Berthou et Lebesgue font donc un travail de synthèse et un début d'exégèse dans cet ouvrage, puis de façon moins poussée que cela n'y paraît dans leur traduction du *Barddas*, dans un souci de vulgarisation.

Berthou et Lebesgue indiquent, dans le manuscrit, qu'ils ont « placé le gallois et l'anglais en regard » mais le manuscrit fourmille de français. Quant au breton, il n'est pas adopté ici, mais le sera dans *Dindan derw an drouized*, en regard du français. Les auteurs certifient que « la traduction a été rendue aussi littérale que possible », sans préciser s'il s'agit d'une traduction de l'anglais ou du gallois, et que des explications ont parfois été ajoutées.



[Fig. 37] Manuscrit d'Y. Berthou, traduction du *Barddas*, 2<sup>e</sup> de couverture et 1<sup>ère</sup> page.

À gauche, l'*ex-libris* de Y. Berthou / Kaledvoulc'h : l'épée Excalibur (*Kaledvoulc'h* en breton). En haut de la page de droite figure le tribann, et en bas, une serpe et du gui, considérés comme des symboles associés aux druides.

Fonds Yves Berthou, CRBC, YBE 7 M37. Crédits photo : G. Moigne

Les auteurs commencent leur propos par les aspects historiques prouvant la filiation bardique, et inscrivant ce courant de pensée dans l'histoire, lui donnant une réalité, toujours à travers le filtre de Iolo Morganwg. Ils ne remettent pas en cause les informations que celui-ci donne au sujet de la

lignée des bardes du Glamorgan, qu'ils reprennent comme point de départ de leur ouvrage. De Geraint le Barde Bleu, au X<sup>e</sup> siècle, à Iolo Morganwg, présenté comme élève de Sion Bradford (mort en 1780), ils listent vingt-deux bardes qui se seraient succédés, selon John Bradford, à la Chaire du Glamorgan. Ils ne donnent pas d'explication au vide de deux siècles laissés entre les deux premiers bardes.

Suit la présentation d'un dialogue entre maître et disciple, sans titre, et expliquant, sans aller très loin, les signes représentant Dieu : /I\ et IOV. Le Tribann représente la course du soleil, et les lettres IOV ou IOW seraient celles composant le nom de Dieu. Les auteurs présentent ensuite un tableau comparatif entre plusieurs divinités [Fig. 38], où un dieu unique (Ior an Dianaf), commun à plusieurs civilisations, se diviserait en trois aspects<sup>118</sup> : « Aesus (Dieu qui est. Symbole : le chêne) / Gwyddon (Dieu qui crée. Symbole : le gui) / Belen (Dieu qui aime. Symbole : le soleil ou le feu) ». Nous retrouvons là un mélange de références, entre l'Esus et le Belen (Belenos) gaulois, et Gwyddon (le sage, en gallois, assimilé au Gwyddyon du *Mabinogion*). Cela peut faire écho à une Triade dans laquelle Gwyddon Ganhebon côtoie Hu Gadarn et Tydain : il est considéré comme le « *father of song, is described as a regulator of the song and memory of the race of Cymry* »<sup>119</sup>. C'est donc le père et régulateur du chant et de la mémoire, ou l'histoire, des Gallois. « Ganhebon » peut se traduire par « *bright words* »<sup>120</sup>, « mots clairs » ou « paroles intelligentes ». C'est pourquoi Berthou subdivise ce dieu en un Ogmios, dieu de la parole et de l'écriture sacrée dans les mythes irlandais : c'est le créateur d'un moyen de communication, et, par le Verbe, créé, simplement. Ainsi, pour expliquer un principe divin qu'il souhaite présenter comme bardique et celtique, il utilise un nom gallois qualifiant une divinité et ses avatars mythologiques, lui adjoignant un dieu celtique irlandais. Si les deux divinités ont des points communs (sagesse, parole), leurs prérogatives peuvent être différentes : si Ogmios a créé une écriture sacrée, les *oghams*<sup>121</sup>, ce n'est pas le cas de Gwyddon.

Berthou va bien plus loin que Iolo Morganwg, et indique sous chaque principe divin ses spécificités et donne des équivalents dans d'autres religions. Seul Gwyddon, au centre, bénéficie d'une nouvelle tripartition : le « Dieu qui crée » se divise en « créateur » / Teutatès, « incarné » / Ogmios et « nourriture » / le gui. Il indique pour chacun de ses trois aspects des caractéristiques.

---

<sup>118</sup> Ce tableau présentant les fonctions divines et leurs déclinaisons n'apparaît pas dans *Dindan derw an Drouized*.

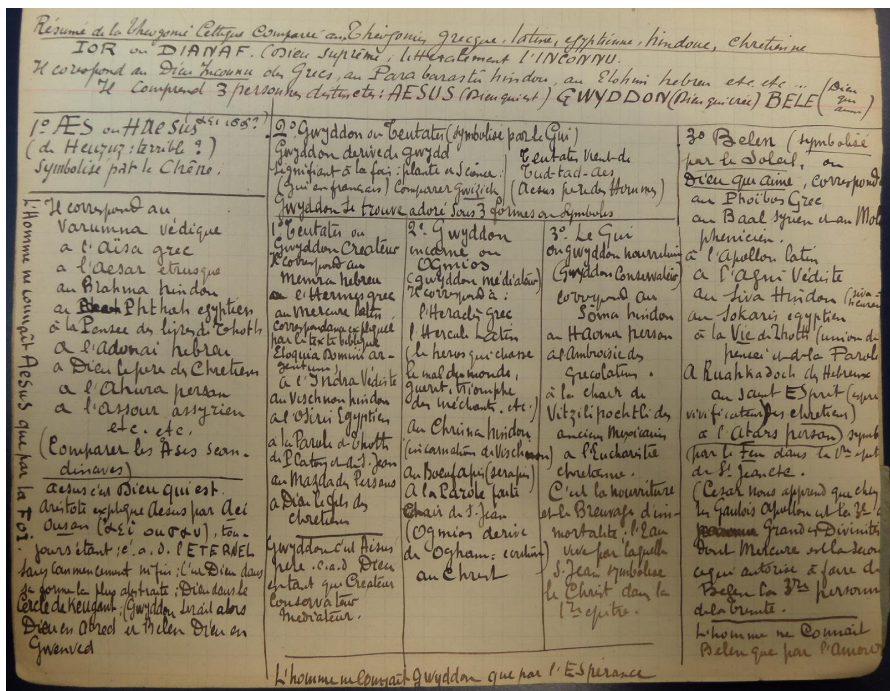
<sup>119</sup> Williams John, *Gomer, or a brief analysis of the language and knowledge of the ancient Cymry*, Londres, Hughes & Butler, 1854, p. 99.

<sup>120</sup> *Ibid.*

<sup>121</sup> *Ogham* se prononce « oh-am » ou « o-am ». Alphabet utilisé pour l'écriture de l'irlandais primitif (IV<sup>e</sup> - VI<sup>e</sup> siècle), puis le vieil irlandais (VI<sup>e</sup> - IX<sup>e</sup> siècle). L'origine du mot est tout aussi incertaine que la date de son apparition. L'alphabet est composé de 25 lettres faites d'encoches le long d'une droite (20 originelles + 5 ajoutées plus tard).

Mêlant les traditions religieuses et s'appuyant sur des propositions étymologiques, Berthou cherche à montrer des correspondances entre ces traditions, peut-être une origine commune ou au moins des influences réciproques entre les civilisations. Mais il cherche surtout à ancrer la tradition bardo-druidique de son temps dans l'histoire, en lui donnant un caractère inchangé depuis l'antiquité celtique. La tradition qu'il revendique, liée aux dieux qu'il mentionne, n'a pas varié, selon sa théorie. Il tente d'inclure le plus d'éléments issus de la culture celtique galloise à sa théogonie (par exemple, il fait de Koridgwenn, femme de Hu Kadarn, la femme en qui s'incarne Dieu sous sa forme Ogmios). Les dieux celtiques que peuvent revendiquer les druidistes seraient donc les mêmes que ceux des Celtes de l'Antiquité et entreraient dans une logique religieuse commune à de nombreuses civilisations, éloignées dans le temps et l'espace.

Nous ignorons si Berthou avait eu connaissance des théories développées par Ladmirault, que ce dernier a transmises à Le Fustec, mais nous retrouvons chez lui ce rapport entre une symbolique bardo-druidique et la Kabbale. Les théories de Ladmirault ayant influencé Le Fustec, celui-ci en aurait transmis une partie à Berthou sans en indiquer l'origine. Il est aussi probable que Berthou et Ladmirault aient eu les mêmes lectures ou des références communes, sans en avoir discuté directement entre eux. Cherchant les origines d'une antique tradition celtique aux contours flous, il leur faut piocher dans d'autres traditions anciennes et ésotériques, afin de combler les vides de « leur » tradition celtique en construction.



[Fig. 38] Manuscrit d'Y. Berthou, traduction du *Barddas*. Résumé de la théogonie celtique, selon Berthou.

Fonds Yves Berthou, CRBC, YBE 7 M37. Crédits photo : G. Moigne



C'est ainsi qu'ils usent de références mystiques religieuses et ésotériques à leur disposition. Berthou va à la fois plus loin dans les comparaisons, mais en laissant de côté les explications ésotériques ou archétypales, restant à la surface des exégèses judéo-chrétiennes et païennes de son temps. Cela alimente ses propres croyances tout en ne remettant pas en cause la culture religieuse chrétienne dominant l'Occident depuis des siècles.

DIEU		
1 <sup>ère</sup> personne – Être	2 <sup>e</sup> personne – Créateur  S'incarne > en un intermédiaire féminin privilégié  Devient > un homme qui chasse le mal de la Terre et s'offre en victime puis en nourriture  (comme Chrisna, Hercule vainqueur des Géants...etc.)	3 <sup>e</sup> personne – Amour

Berthou décompose donc selon plusieurs méthodes un Dieu unique, lui-même trinité d'archétypes. Ces trois sous-divinités sont elles-mêmes divisibles en concepts, en d'autres archétypes, en principes. Berthou, néanmoins, semble parfois se perdre dans ses propres théories, puisque le Teutatès / Aesus, 1<sup>ère</sup> personne divine, se retrouve dans un autre schéma la 2<sup>nde</sup> personne divine, et que la 2<sup>nde</sup> personne divine, Gwyddon le Créateur, se retrouve 3<sup>e</sup> personne : une glose à droite du croquis précise que pour identifier « Teutatès 2<sup>e</sup> personne divine, à Mercure (dieu de l'argent et de l'éloquence), [il] rappelle que la 3<sup>e</sup> personne s'appelle le VERBE et que la Bible dit *Eloquia Domini argentum* ». Par une citation biblique, il fait le lien entre une divinité gauloise et une divinité latine. Au-delà de l'aspect scientifique critiquable, il est à noter que Berthou vise sans cesse à prouver l'ancienneté de la tradition celtique, au moins aussi ancienne que les autres grandes traditions grecque, latine, égyptienne, mais aussi chinoise. Il place toujours une trinité divine à la tête d'un panthéon, elle-même sous-division d'un dieu suprême et masculin. Il insiste sur les points communs entre toutes les religions, puisque « dans toutes il y a au fond la même idée de Dieu exprimée plus ou moins explicitement 1 – Être, 2 – Création, 3 – Amour ». Il divise encore la Création en trois actes : la création elle-même, la rédemption, la conservation. Mais pour qu'il y ait rédemption, il faut qu'il y ait eu une faute, concept qui n'apparaît pas dans toutes les religions : Berthou évite donc de s'y référer, le prenant comme fait symbolique universel.

Il cherche des concepts de base communs à plusieurs religions. Ainsi, lorsqu'il tente de définir Dieu en *Gwenved* par un croquis<sup>122</sup>, il le divise à nouveau en trois, sûr que « toutes les religions s'adaptent rigoureusement au moule suivant »<sup>123</sup>.

Berthou cherche des preuves d'ancienneté de la Tradition celtique et cherche des principes religieux communs qu'elle aurait avec d'autres. Comme lui, Ladmirault, mais aussi Le Fustec et Lebesgue reprennent, à leur façon, ce que d'autres font au sein des loges maçonniques, dans la droite ligne de ce qui était pratiqué dans le Grande Loge de Londres, qui projetait de créer une Église fraternelle, pluri-confessionnelle et œcuménique. « Les membres de cette obédience cherchaient à comprendre « Dieu » (God), et plus précisément le tétragramme YHVH (Être Éternel), en recourant à un instrument constituant en soi un au-delà de la théologie : la méthode géométrique symbolisée par la lettre « G »<sup>124</sup>, comme le fait remarquer Patrick Négrier.

Vouloir évoluer spirituellement et considérer que l'humain peut se hisser dans une position divine, ou s'y assimiler, est au cœur de nombreuses théories, de Spinoza à Toland, des théosophes au satanistes ou lucifériens. Berthou ne s'intéresse pas ici à la faute qui amène un rédempteur (nous ignorons comment il considère ce concept : il ne le remet pas en cause, le considérant probablement comme un fait symbolique indiscutable, un dogme), mais au rédempteur lui-même, Dieu le Père incarné dans Dieu le Fils, par l'action du Saint-Esprit et par l'intermédiaire d'une femme, Marie<sup>125</sup>. Les rédacteurs de la Bible, par cet épisode de l'Immaculée Conception, réécrivent l'origine de l'univers dans d'autres traditions : un principe féminin (une matrice) crée un principe masculin, par parthénogenèse ; l'union de ces deux principes amène la Création : l'univers, le soleil, la Terre, la vie, l'homme. Dans les cultures sémites, patriarcales, cette réécriture d'un mythe originel devait fournir un Dieu omnipotent masculin. C'est ainsi que la conception du principe masculin n'est pas le seul fruit d'un principe féminin primordial, mais l'action de ce Dieu, par le biais d'un de ses aspects, le Saint-Esprit.

Le principe masculin, ici Jésus, se confond avec ses symboles : l'univers (l'espace et le temps / l'Alpha et l'Omega), la lumière (sa naissance symboliquement placée quelques jours après le

---

<sup>122</sup> Fonds Yves Berthou, CRBC, YBE7 M37.

<sup>123</sup> Souligné par Berthou.

<sup>124</sup> Négrier Patrick, *Temple de Salomon et diagrammes symboliques*, coll. Les Architectes de la Connaissance, Groslay, éd. Ivoire-Clair, 2004, p. 60.

<sup>125</sup> Nous renvoyons aux travaux et réflexions de Ela Jean-Marc, « Jésus-Christ, Dieu des philosophes ? », *Revue des Sciences Religieuses*, tome 49, fascicule 4, 1975, pp. 269 à 291, et son étude sur Teilhard de Chardin : « Le lien du Christ à l'univers par la médiation de son Incarnation, advenue en un point de l'espace-temps, - mais irradiant à l'infini -, est l'intuition maîtresse de la pensée teilhardienne. Teilhard croit à l'évolution et au progrès, il passe de l'intérieur au cosmique, il se soucie moins de la personne que du Tout. Il envisage le salut plus « socialement » qu'individuellement. Aussi fait-il participer l'univers à la Rédemption. D'où la conception d'un Christ cosmique qui donne à tout sa consistance, et qui vient remplir « cette place vide marquée par l'attente de la nature », p. 273.

solstice solaire, lorsque les jours commencent à s'allonger – le *Sol Invictus* des Romains), la Terre (dont l'abstraction se fait par le pain / le corps du Christ, résultat de la culture de la terre par l'homme), la vie (dont l'abstraction se fait par le vin / le sang du Christ, résultat ici encore de la culture de la terre par l'homme), l'homme est lui-même (celui qu'il est, mortel). Ce principe masculin, Jésus, est créateur par le Verbe : il est donc la « 2<sup>e</sup> personne » divine telle que la définit Berthou, sans jamais citer la *Bible*, mais en s'appuyant sur de nombreux principes bibliques, eux-mêmes issus de cultures religieuses antérieures. Ce sont là les « déboires d'une théologie sans métaphysique », pour reprendre les termes de Jacques Doyon<sup>126</sup> : l'étude des textes bibliques s'est trouvée, et se trouve encore, bloquée à une théologie dogmatique qui ne peut sortir de son propre univers pour en saisir la globalité, omettant de considérer les multiples influences antérieures ayant amené à une reprise d'anciens mythes, à leur actualisation au fil des siècles d'écriture du Livre saint. Berthou se trouve dans cette théologie dogmatique, mais avant lui Iolo Morganwg bien sûr, Le Fustec, et, dans une moindre mesure, Ladmiraault. Même si ces références mythologiques sont celtiques, Berthou se réfère à des dogmes bibliques. Il est éloigné des concepts panthéistes de Toland, plus proche d'un théisme personnaliste<sup>127</sup>. Si les concepts métaphysiques ou les archétypes sont un tout au départ, concentrés en un seul dieu, les subdivisions qu'il crée cachent un polythéisme antique qu'il ne va toutefois pas jusqu'à affirmer, coïncé probablement dans cette théologie dogmatique, judéo-chrétienne et occidentale. Cherchant à redéfinir un dieu unique commun à de nombreuses cultures religieuses, sur la base du dieu de la *Bible*, il ne s'engage pas sur la voie du panthéisme, ni sur celle du polythéisme, alors qu'il a comme références les cultures grecque, latine, égyptienne, par exemple. Mais il pose ainsi les bases d'une remise en cause païenne d'une théologie chrétienne ayant perdue sa métaphysique :

« ..... Après l'expansion du christianisme, des pensées se formeront qui s'insurgeront contre les vérités métaphysiques apportées par les chrétiens et puiseront à des sources pré-chrétiennes et non-chrétiennes ; d'autres, au contraire, accueilleront les vérités philosophiques introduites par le christianisme et y reconnaîtront le bien propre de la raison humaine »<sup>128</sup>,

écrit André Thiry dans sa *Métaphysique du christianisme*.

<sup>126</sup> Doyon Jacques, « Les déboires d'une théologie sans métaphysique », *Laval technologique et philosophique*, vol. 42, n°42, juin 1986, pp. 145 à 158. J. Doyon pose la question de savoir s'il est possible d'étudier Dieu, l'homme, le monde et l'histoire à la simple lumière de la révélation (du domaine de la croyance et de la foi), sans disposer de savoir métaphysique. « Peut-on se dispenser de réfléchir sur la signification ontologique des affirmations concernant l'homme-Dieu, les trois personnes divines, la création du monde, le corps du Christ qu'est l'Église, l'historicité de l'homme, les signes sacramentels, etc., et se contenter de reprendre sans plus les formules du Nouveau Testament ou des confessions de foi (positivisme de la foi : dogmatisme de l'exégèse, des énoncés dogmatiques, de l'histoire...) ? », p. 157.

<sup>127</sup> Pouivet Roger, « Le Dieu de la Bible est-il une personne ? », *Revue des sciences religieuses* [En ligne], 92, 1 / 2018, mis en ligne le 01 janvier 2019, p. 84.

<sup>128</sup> Thiry André, « La métaphysique du christianisme », *Revue de théologie*, vol. 85, n°4, 1963, p. 410.

Les écrits de Berthou peuvent être perçus comme une des modalités de libération des concepts théologiques, ontologiques et métaphysiques. Restés inédits, ils n'ont pas influencé les bardes bretons, ceux-ci n'étant pas dans une quête spirituelle mais dans une reconnaissance culturelle et « ethnique ».

Ce n'est que quelques années plus tard, à partir de 1935 / 1936, que plusieurs militants nationalistes et membres de la Gorsedd vont se détacher complètement du carcan chrétien pour se tourner vers une exégèse des textes mythologiques celtiques. Berthou est encore marqué de culture judéo-chrétienne, mais même s'il considère le concept de dieu unique et omnipotent comme primordial, éloigné des concepts panthéistes, il défriche un terrain, en parallèle des études universitaires sur les divinités celtiques (G. Dottin, J. Loth, R. Vendryes - dont nous ignorons s'il les avait lus et s'ils l'ont influencé), essentiellement historiques et linguistiques, tentant la trans-disciplinarité. Surtout, il universalise le concept de dieu masculin primordial, tout en plaçant la religion chrétienne au même niveau que d'autres, cherchant des points communs entre elles, afin d'y trouver les traces d'une religion primordiale et globale, partagée par l'ensemble de l'humanité, en tout lieu et à toute époque, prenant des aspects propres aux cultures qu'il cite.

Mais il oublie les raisons de l'incarnation de Dieu en l'homme, que très peu de traditions religieuses partagent. Alors que dans la religion chrétienne, par amour pour sa création, Dieu souhaite le salut des âmes, pour qu'elles accèdent à la vie éternelle à ses côtés, et pour cela les laver du Pêché Originel, inconnu dans les civilisations antiques occidentales, par le sacrifice de son incarnation, Berthou expose une théorie concentrée sur la subdivision Gwyddon - Ogmios (incarné par l'intermédiaire de Keridgwenn). Mais cette théorie ne trouve pas de fondement : il ne peut y avoir une incarnation de type judéo-chrétien puisqu'il n'y a pas de péché originel à laver. L'incarnation, dans les mythologies celtiques, se passe soit par ingestion d'une âme transportée par un petit animal (ver, poisson) ou par la transmigraton de l'âme<sup>129</sup>. Il ne s'agit pas spécifiquement d'une incarnation divine, puisque des humains dotés de certains pouvoirs ou certaines fonctions peuvent aussi le faire. Saint-Athanase (c. 296 - 373, évêque et patriarche d'Alexandrie, considéré par les catholiques comme un des Pères de l'Église) pensait que Dieu s'était fait homme pour que l'homme devienne Dieu<sup>130</sup>. Si cela ne concerne pas l'homme de son vivant, cela le concerne après la mort : son âme sauvée, il se retrouve au niveau de Dieu, dans un ailleurs indéfini. Ce concept se rapproche de celui du panthéisme, mais surtout se rapproche de l'idée que tout un chacun peut s'élever au niveau divin, idée qui est contenu dans un des symboles bardiques, selon Ladmirault

---

<sup>129</sup> Voir les récits mythologiques irlandais.

<sup>130</sup> Théorie développée dans son essai *Sur l'incarnation du Verbe*, suite de son premier écrit *Contre les païens*.

(voir *supra*) : ce Tribann inversé, le *schin* hébreu, représente les voies possibles que l'homme peut suivre pour élever son esprit et son âme.

Berthou rédige son essai en français, et, si le reste de l'ouvrage n'est qu'une reprise du *Barddas* traduit par ses soins et ceux de Lebesgue, d'autres écrits, en breton, faisant écho à ses théories religieuses, et rangés dans le même dossier, nous font prendre conscience de sa vision large des choses. Une fois ces dispositions religieuses et spirituelles posées, ces comparatifs faits entre diverses traditions, Berthou centre sa réflexion (brouillons manuscrits, non publiés) sur l'entourage du Roi Arthur, tentant d'élaborer une généalogie (toujours dans l'idée de prouver la continuité de la tradition celtique), relevant leurs caractéristiques sans avoir conscience que ce sont là des archétypes<sup>131</sup>. C'est aussi la première fois, dans le mouvement druidique, qu'un tel travail est fait, les bardes et druides bretons ne s'étant pas intéressés, jusqu'à ce moment, autant à Arthur, sa cour et ses aventures. Ce personnage, ainsi que Merlin, sont quasi-absents des références druidiques, sauf par ce qu'a écrit La Villemarqué.

Berthou ne cite pas ses sources dans ce travail et l'ensemble comporte quelques arrangements ou confusions, puisque nous constatons que dans la liste de neveux d'Arthur il ne mentionne pas Perceval, qu'il a placé un peu plus haut comme « fils de sa sœur », qu'il nomme Anna. Il inclut encore dans la liste des cousins d'Arthur le fils de Kistenin : ce personnage est placé en premier dans la généalogie, présenté comme le grand-père d'Arthur. Ainsi, le fils de Kistenin devrait plutôt figurer parmi les oncles d'Arthur. Modred se trouve dans la liste des neveux, alors que dans plusieurs versions, c'est son fils, issu de son union incestueuse avec sa demi-sœur Morgane (Arthur étant le fruit d'une union forcée - grâce à l'aide de la magie de Merlin - entre Igerne, femme du duc de Cornouailles, et Uther Pendragon). Ce lourd travail de classement est cependant intéressant pour comprendre l'histoire de la construction du mythe druidique, puisqu'il comporte une liste de trios qui font directement penser aux théories métaphysiques qu'il avait commencé à développer dans son manuscrit du *Barddas*.

Nous y retrouvons les trois femmes de la cour d'Arthur (*taer Itron lez Arzur*), les trois pairs (*bar lez Arzur*), trois anciens (*tri bennhenan - ar re goz*), trois conseillers (*tri marc'heg-kuzuilherien - sic*), trois princes (*tri unbenn*), trois « langues d'or » (*trio teod aour*), trois chevaliers (*tri kadvarc'heg*), trois évêques (*tri eskob*), trois chasseurs (*tri benn-hemolc'herienn - sic*), trois compagnons (*tri geneil*). Même son portier est inscrit dans cette liste : le portier, dans plusieurs textes mythologiques (notamment irlandais) joue un rôle d'une grande importance puisque c'est lui qui permet à une tierce personne de pénétrer dans un château, un palais, un domaine divin. Le

---

<sup>131</sup> Fonds Yves Berthou, CRBC, YBE 2 I5, « documents bardiques ». Manuscrit de trois pages.

portier d'Arthur a la particularité, précise Berthou, de ne travailler qu'à Noël, à Pâques et le dimanche de Pentecôte. Soit aux grandes fêtes religieuses chrétiennes, elles-mêmes placées sur d'anciennes fêtes païennes du Moyen-Orient et d'Occident, ce qui confirme d'une part l'aspect universaliste recherché par Berthou, et d'autre part le mélange entre pensée païenne et pensée chrétienne qui l'animent.

Ce processus de confection d'une généalogie de la famille arthurienne, au sens large, rappelle celle du *Perceforest*<sup>132</sup>. Dans cet écrit, le système de liste permet de « s'interroger sur l'identité profonde ou la *senefiance* de ces figures centrales, et les relations qu'elles peuvent entretenir entre elles »<sup>133</sup>, retrouvant le chemin d'une tentative de lecture des archétypes et d'une forme d'organisation sociale calquée sur un schéma divin. Comme l'auteur du *Perceforest*, Berthou « se donne le pouvoir d'imposer son ordre sémiologique propre sur le désordre arthurien »<sup>134</sup>, proposant une synthèse généalogique, alors que tous ces personnages sont dispersés dans les récits arthuriens. Berthou cherche à les classer, afin de lisser la grande famille royale, où percent des archétypes divins, comme si l'ensemble des récits dispersés n'en faisait qu'un, où chaque personnage jouerait le même rôle.

Arthur se retrouve ainsi, sous la plume de Berthou, à la tête de triades représentant les partitions d'une société très ordonnée : les femmes viennent en premier dans ces triades, puis les anciens, ses pairs, avant que ne soient listées les fonctions religieuses, productives et guerrières.

Arthur se retrouve encore dans une des *Triadennou war an dud hag an amzer goz*, les Triades concernant les personnages historiques et les temps anciens, aux feuillets suivants<sup>135</sup>. Dans la Triade 12 (sur 25), à propos des *Taer gador meuriad en Enez Breiz-Veur*, les Trois trônes de l'île de Bretagne, eux-même divisés en trois, il le place *Penn ar rouane* / chef des rois, à la tête de chaque trône : à Menew, devant Dewi (chef des évêques) et Maelgoun (chef des anciens) ; à Kellivig (Cornouailles), devant Bedwini (chef des évêques) et Karadog Brec'hvras (chef des anciens) ; à Penrin Rionez, devant Kenderyn Garzrwiz (chef des évêques) et Gourzmoul Gouledig (chef des anciens).

---

<sup>132</sup> *Perceforest* est un roman en prose écrit en français vers 1340, remanié au siècle suivant, et connu par quatre manuscrits. Synthétisant plusieurs traditions orales et écrites (Bède le Vénérable, Geoffroy de Monmouth...), le roman se présente comme une chronique de l'île de Bretagne d'avant le roi Arthur. Une construction généalogique des ancêtres du roi légendaire et de ses chevaliers y est présentée ainsi que des concepts religieux monothéistes annonçant le christianisme. Voir *Perceforest*, édition critique par Roussineau Gilles, Genève, Librairie Droz, 2007.

<sup>133</sup> Berthelot Anne, « De la généalogie comme système herméneutique », in Ferlampin-Archer Christine (dir.), *Perceforest – Un roman arthurien et sa réception*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2012, pp. 239 à 247, paragraphe 7.

<sup>134</sup> *Ibid.*

<sup>135</sup> Fonds Yves Berthou, CRBC, YBE 2 I5, « documents bardiques ». Manuscrit de six pages, inclus au dossier.

La Triade suivante (n° 13), concernant les trois bardes-chefs (ou premiers bardes), mentionne Merlin, et même doublement : Marzin Emrys, Marzin mab Morvrin, Taliesin (chef des bardes). Berthou ne considère ici pas Merlin comme druide, ni assimilé à un druide. C'est un barde : la Gorsedd de Bretagne est d'abord est groupe bardique, l'archétype du druide est donc transformé en archétype du barde, pour mieux faire recouper la nouvelle tradition bardique de Bretagne Armorique avec ce qui est considéré par les membres de la Gorsedd comme la grande tradition bardique de l'île de Bretagne. Ici se mêlent aussi, sans fondement et sans explication, les Merlin légendaire et pseudo-historique, afin de justifier une lignée ou une référence ultime nécessaire à l'ancrage de la nouvelle tradition de la Gorsedd bretonne dans une para-histoire qui passe pour une histoire réelle. En revanche, Gwyzon y est présenté comme barde. Il est étonnant que Berthou n'ait pas fait de lien entre le Gwyddon divin membre de sa trinité celtique et ce barde entre légende et histoire.

Berthou propose, avec ces vingt-cinq Triades, un résumé des personnages et des notions essentielles à connaître pour tout un chacun se réclamant d'un bardisme : il participe à l'invention d'une pensée bardique bretonne. Reprenant l'idée que les druides transmettaient leur tradition à l'oral, sous forme de triades mnémotechniques, il a pourtant choisi de regrouper des informations qu'il considérait comme essentielles, en vingt-cinq triades écrites, fixant donc les concepts, contribuant au processus d'invention d'une tradition. Les destinataires de ces triades étaient probablement les membres de la Gorsedd, ou peut-être souhaitait-il les inclure à son édition du *Barddas*, mais aucune publication ne vit le jour. Ce qui est cependant surprenant est le fait qu'aucune de ces vingt-cinq triades ne se retrouvent dans les quarante-cinq qui se trouvent publiées dans *Dindan derw an drouized*.

Si les symboles bardiques sont acceptés par beaucoup de bardes, nous ignorons comment ceux-ci les percevaient, si ce n'est à travers les écrits et paroles des deux premiers Grands-Druides. Ici, nous avons un exemple (le seul, jusqu'à présent) d'un barde ouvrant une discussion avec un des Grands-Druides, proposant des pistes de dialogues et de réflexions, profitables aux deux parties.

Ces échanges entre ces fortes personnalités aux activités et réseaux de connaissances variés et larges constituent une étape dans le développement d'une spiritualité druidique. Néanmoins, l'impact de leurs écrits est minime sur le groupe bardo-druidique. Ce sont d'autres groupes, dissidents de la Gorsedd, qui vont initier un paganisme où se retrouvent des réflexions sur les symboles et les archétypes, mais le plus souvent sans même se référer aux travaux de Le Fustec, Berthou, Ladmirault et Lebesgue.

## La démission de Le Fustec

L'usage gallois ne comporte pas de règle quant à la démission du Grand-Druide ou l'arrêt de ses fonctions, puisque le grand-druidicat l'est à vie et cette règle durera jusqu'en 1923, date à partir de laquelle le grand-druidicat ne dure plus que quatre années. En août 1904, Lemenik envoie à l'*Arouezvarz* Taldir une lettre mandatant Yves Berthou de le remplacer au Gorsedd suivant, demande qu'accepte Taldir et que le bureau de la Gorsedd valide.

Le Fustec n'a pas réellement démissionné et reste un personnage-référent : il a mandaté (« *kannadet* », dans son courrier – il en fait son représentant) Kaledvoulc'h pour diriger le Gorsedd de Gourin, en 1904, ce qui prouve bien qu'il garde une autorité sur la Gorsedd, voire l'autorité suprême du Grand-Druide, Berthou ne l'étant devenu que pour l'occasion. Le Fustec renouvelle sa demande l'année suivante et le mandat de Berthou est donc renouvelé l'année suivante, au Gorsedd de Perharidi, en Roscoff. Toutefois, dans un courrier de 1904<sup>136</sup>, Taldir s'étonne auprès de Kaledvoulc'h sur ce retrait de la Gorsedd de la part de Le Fustec, mais aussi de la *Celtic Association* et de l'URB. Le Fustec demande à faire renouveler le mandat de Berthou tous les ans ; ce dernier ayant les fonctions de Grand-Druide sans en avoir le titre officiel, ce qui arrive après le décès de Lemenik en 1910. Berthou qualifie toujours Le Fustec de « *Drouiz Meur Ab Guillerm* » / « Grand Druide Ab Guillerm », dans un courrier du 20 décembre 1906<sup>137</sup>, et en bon disciple, souhaite à son maître « *yec'hed ha ha bennoz Doue d'an hini a sklerijennas [he]hent* » / « santé et la bénédiction de Dieu à celui qui éclairé [son] chemin »<sup>138</sup>.

Taldir, en tant qu'*Arouezvarz*, a en charge l'organisation des Gorseddau, des cérémonies et donc des réunions qui les complètent. Il est curieux que Le Fustec lui ait envoyé ce courrier, et non pas à son futur successeur, qui est aussi son adjoint. Taldir accepte facilement ce changement, probablement parce que Le Fustec pouvait nuire à la réputation de la Gorsedd, notamment par ses délires quasi-mystiques, son attrait pour les tables tournantes et les communications avec l'Au-delà. Et Taldir sait également qu'il se retire pour organiser une « retraite druidique de 7 ans (1904 - 1911) ; qu'il prévoit sa retraite pour cette date, et qu'il s'assura d'un habitat à l'embouchure de l'Elorn. La mort en décida autrement »<sup>139</sup>. Bien que Taldir ne reçût plus de nouvelles depuis le retrait de Le Fustec de la vie culturelle, ce dernier continua d'œuvrer à sa façon, par ses réflexions

---

<sup>136</sup> CRBC, YBE 1 C 72.

<sup>137</sup> Fonds Yves Berthou, CRBC, YBE, lettre de Berthou à Le Fustec, datée du 20 décembre 1906.

<sup>138</sup> *Ibid.* La bénédiction du dieu unique est encore présente ici. Cela est significatif de ces hommes en quête d'absolu ne pouvant se détacher de leurs traditions, de leur environnement culturel, malgré des lectures, réflexions, écrits, sur le paganisme, le néo-bardisme, la métaphysique.

<sup>139</sup> Fonds Yves Berthou, CRBC, YBE 1 C83, lettre de Taldir à Y. Berthou, datée du 6 mai 1910.



sur les symboles bardiques et la métaphysique se nichant dans les Triades ou le *Barddas*, entre Paris et la Bretagne. Ayant probablement conservé des liens avec des acteurs de la culture galloise, il se permet d'intervenir en faveur de la venue d'une forte délégation galloise à Paris en 1910, lors de l'Exposition Universelle.

La majorité des membres du groupe étant catholiques, et ne faisant partie de la Gorsedd que dans une optique culturelle et politique, en tout cas bien loin des dérives prophétiques de Lemenik, il est aisé de comprendre que Taldir ait accepté aussi facilement son retrait, même si celui-ci apparaît comme inattendu et brutal. Dans une lettre destinée à Y. Berthou, du 21 août 1904, il rappelle qu'il avait prévenu qu'il ne resterait pas à ce poste une fois la Gorsedd créée :

« *Tri bloaz zo [...] meus lavaret da Daldir, Ab Alor ha darn all : - Eur wech savet ar Gorsedd Breiz-Izel, me a dec'ho* »<sup>140</sup> / « Il y a trois ans j'ai dit à Taldir, Ab Alor et quelques autres : une fois créée la Gorsedd de Bretagne je m'en irai ».

Il indique aussi qu'il quitte ses autres fonctions à l'URB et à la *Pan-celtic Association*. Mais il souhaite continuer le combat pour la Bretagne, d'une autre façon, puisqu'il mentionne

« *Marteze e kavin brema eun hend all, hag unan mad, da zerviji ma mamm-vro, pehini e ma ma holl spered ha ma holl galon ganthi* »<sup>141</sup> / « Peut-être trouverai-je maintenant un autre chemin, et un bon, pour servir ma patrie (patrie), tout mon esprit et tout mon cœur tournés vers elle ».

C'est au Congrès de l'URB, se tenant à Gourin du 23 au 29 septembre 1904, que le successeur de Lemenik est choisi. Une délégation de Gallois est invitée au Congrès, mais ne reste pas pour la cérémonie bardique de clôture. Néanmoins, Gallois et Bretons purent, par deux fois, lier les deux parties du glaive, en symbole de l'union des deux peuples. La cérémonie eut lieu sur le Méné-Morvan, à proximité de l'abbaye de Langonnet, le maire de Gourin ne souhaitant pas que sa commune soit stigmatisée dans la presse, comme ce fut le cas dans certains articles de presse à la suite du Gorsedd de Brignogan en 1903<sup>142</sup>. Si P. Le Stum indique qu'« il n'y avait seulement que trois candidats possibles : Vallée, Jaffrennou et Berthou<sup>143</sup> », c'est bien Berthou qu'avait mandaté Le Fustec. Après l'affaire Botrel, déclenchée par Jaffrennou, ce dernier avait vu sa cote de popularité chuter auprès de quelques membres (L. Le Berre, Lajat). Vallée n'était pas en bonne santé et s'était tourné vers un catholicisme breton. Berthou, quant à lui, avait travaillé avec Le Fustec et continuait

<sup>140</sup> Fonds Yves Berthou, CRBC, YBE 1 C298, lettre de Le Fustec à Berthou, du 21 août 1904.

<sup>141</sup> *Ibid.*

<sup>142</sup> Mentionné par Le Stum P., *op. cit.*, p. 90.

<sup>143</sup> *Ibid.* Mais il n'y a pas d'élection. Ni Vallée ni Jaffrennou ne disent se porter candidat.

de le faire : nouvelle traduction des Triades galloises, tentatives d'explications métaphysiques des symboles bardiques, ésotérisme... Berthou est, à cette date, l'héritier spirituel de Le Fustec et leurs liens sont forts : aucun des membres de la Gorsedd ne peut remettre ça en cause et personne, finalement, ne s'oppose à sa nomination.

### Un ésotérisme qui ne plaît pas à tous les bardes

Cet aspect spirituel et métaphysique de la « renaissance bardique » n'est pas au goût de tous. Taldir s'en détache, même s'il a été témoin de la révélation qu'a eue Le Fustec en pleine séance de spiritisme et qu'il a lu et validé la *Reizadur* écrite par celui-ci. Quant à Loeiz Herriou (1879 - 1953), il s'offusque de nombreux passages de cette proposition de cérémoniel que Berthou, devenu par mandat le Grand-Druide Kaledvoule'h, conserve dans les rituels. Une longue lettre de sa part, intitulée *Me chonj ar Vrediah er Varzhed* (*Mon avis sur la Fraternité des Bardes*) montre bien la différence de points de vue qu'il peut y avoir au sein du groupe, sur ces aspects spirituels. Après le succès des fêtes celtiques de Brest, en 1908, Herriou insiste sur le fait que la Gorsedd doit « se garder de laisser croire par des paroles ou par des cérémonies insensées que [les bardes] essaient de fonder une religion nouvelle<sup>144</sup> ». Il est au moins conscient que leurs cérémonies ne sont pas dans la continuité de ce qui se faisait dans l'antiquité celtique, mais surtout, ce qui semble le perturber, c'est le fait que ce bardo-druidisme pourrait devenir une nouvelle religion. Pour lui, « un barde peut être à la fois un vrai chrétien et un vrai barde »<sup>145</sup> : il n'est donc pas nécessaire d'aller plus loin que ce que les dogmes de l'Église, tout autant que la tradition bretonne de son temps, apportent aux bardes. Ne souhaitant pas abandonner, ou voir abandonnée par la Gorsedd la foi chrétienne, il souhaite que le règlement, le *Reizadur*, soit revu et corrigé selon ses propositions<sup>146</sup>.

Concrètement, c'est tout le symbolisme bardique que Herriou souhaite voir disparaître des rituels. Tout ce qui fait, finalement, pour les créateurs de la Gorsedd, la raison d'être de telles cérémonies. Herriou propose donc de supprimer dans le *Reizadur* des formules qu'il considère probablement comme ridicules, telle celle réglementant la position du tribann ou des cercles concentriques associés à un nom en signature : « ainsi s'il arrive à un Barde de mettre un signe

---

<sup>144</sup> Fonds Yves Berthou, CRBC, YBE, manuscrit de Loeiz Herriou, *Me chonj ar Vrediah er Varzed*. Traduit du vannetais par nous-mêmes.

<sup>145</sup> *Ibid.*

<sup>146</sup> Le Fustec, proposant un fonctionnement et un ésotérisme au groupe par ce manuscrit, et l'ayant fait connaître à quelques personnes, comme Berthou ou Taldir, ne le porte pas à la connaissance de la majorité des membres, car ceux-ci n'ont pas un parcours spirituel spécifique, ne pouvant comprendre tous les concepts qui y étaient développés. Mais Herriou, étant donné sa culture religieuse, était à même de concevoir que la voie dans laquelle Le Fustec avait engagé la Gorsedd se détachait du christianisme.

quelconque auprès de son nom, soit le symbole créateur / soit les trois cercles d'existence, il doit le mettre au-dessus de son nom de crainte de faire croire qu'il le met à ses pieds ». Ces signes, symboles d'appartenance à la Gorsedd, au bardisme, et placés le plus souvent avec fierté en fin de tout courrier destiné aux membres ou à tout autre organisme, symbolisent aussi le fait que la personne qui les utilise est consciente de sa propre fonction, de son rôle, de l'importance de l'écrit qu'elle transmet, et que celui-ci est dans la ligne de conduite qui avait été fixée aussi par Le Fustec et qui se retrouve dans les conseils donnés aux jeunes recrues : le barde est un exemple moral. Mais ce n'est pas dans ce sens moral-là que souhaite aller Herrieu avec la Gorsedd, puisqu'il propose de retirer des cérémonies plusieurs chants : le *Kan digor an holl vadadegou* (*Chant d'ouverture de toute réunion*), qui, pourtant, met en avant la « bonté de Dieu » ; et le chant *Kerz d'an dolmen* (*Marche vers le dolmen*), trop païen, probablement. Les symboles et quelques chants sont de l'ordre du *decorum* de la Gorsedd, et ce n'est pas leur usage, qui, pour Herrieu, donne une profondeur morale et spirituelle aux bardes.

Surtout, il souhaite voir disparaître des rituels qui ne correspondent pas, selon lui, au bardisme chrétien qu'il aimerait voir se développer. Ainsi, il propose de retirer le terme « *badeziant* » (baptême), trop connoté religieusement, par celui de « *digemer* » (accueil), de retirer aussi la formule prononcée au moment où le nouveau barde s'abreuve à la Korn-hirlas (« ce breuvage miraculeux purifiera votre cœur »), elle aussi considérée comme trop connotée : il est vrai que cela amène à comparer certains rituels bardiques à ce qui peut se passer dans une église catholique, que ce soit un baptême, ou boire une boisson sacrée dans un récipient qui l'est tout autant, des chants, une proximité avec un chœur ou un autel qui est remplacé ici par un dolmen sur lequel, comme en une église, ne peuvent se trouver que des officiants ou invités selon les rites. Herrieu, ne voulant pas « laisser croire qu'il s'agit là d'une nouvelle religion » dont l'objectif serait de se substituer au catholicisme, met en avant quelques points qu'il considère justement proches du catholicisme (le discours du Grand-Druide peut aussi être rapprocher du prêche d'un prêtre), laissant croire à une forme de continuité ou de lien non assumé. Ainsi, il continue en demandant la suppression du mot « *sakr* » / sacré, qui, selon lui, est trop présent dans les discours des cérémonies. Ces cérémonies ne sont, pour lui, pas sacrées, mais de simples simulacres, du théâtre. Seules les messes et les autres offices chrétiens sont de vraies cérémonies, selon lui. Il va même jusqu'à demander le retrait du rituel de l'union des deux parties du glaive, symbole d'une fraternité interceltique et de la filiation bardique revendiquée par la Gorsedd. Cette fronde, de la part de Herrieu qui souhaitait peut-être faire de la Gorsedd un nouvel organe du catholicisme en Bretagne, soutenu par Mellac, prend une connotation géographique, puisque ces deux Lorientais, à la tête du journal *Le Pays Breton*, doivent

faire face au succès d'*Ar Bobl*<sup>147</sup>, depuis plusieurs mois, organe de presse créé par Taldir Jaffrennou et Alexandre Le Goaziou (1885 - 1922). Mellac écrit à Berthou, en mai 1908, pour lui proposer de ne plus organiser de réunion annuelle, mais de faire parvenir aux bardes une liste d'actions à mener chaque année, dans le cadre du régionalisme et de la promotion de la langue bretonne<sup>148</sup>.

À toutes ces critiques et remises en question, Kaledvoulc'h répond que « le Gorsedd s'interdisant de s'occuper de religion, ne demande ou n'interdit à personne d'être chrétien ou antichrétien », qu'il y a un règlement à respecter et que les membres, même d'honneur, doivent « faire honneur au symbolisme bardique ». Le sous-entendu n'est pas loin : les bardes récalcitrant et revendicatifs qui ne sont pas en accord avec le règlement, peuvent toujours refuser d'appartenir à la Gorsedd. Il se défend encore en expliquant que ce règlement, ces rituels, sont « sorties du cerveau de M. Jean Le Fustec, l'homme le plus renseigné, sur le continent, en ce qui concerne les traditions bardiques »<sup>149</sup>. Berthou, fidèle à son maître Le Fustec, le rend inattaquable en le replaçant dans son rôle de fondateur de la Gorsedd bretonne, mais surtout comme le concepteur des rituels, inattaquable car seul, en son temps, à pouvoir élaborer de telles choses. Remettre en cause ce règlement et ce symbolisme, c'est rejeter son origine, sa raison d'être. C'est aussi devoir argumenter à la hauteur de ce qu'a pu imaginer Le Fustec. Berthou répond d'ailleurs à ces critiques en tant que « druide », et non « Grand-Druide », montrant ainsi une forme d'humilité. Il renvoie aussi Herrieu et Mellac, par ce biais, à discuter directement avec le Grand-Druide, le seul légitime sur ces questions, lui n'étant que mandaté pour le remplacer à la tête du groupe de bardes. Berthou rappelle aussi cette différence flagrante entre le bardisme breton et le bardisme gallois, au sujet de la religion : si au Pays de Galles les membres de la Gorsedd sont pasteurs de toutes obédiences et qu'une simple adhésion à la Gorsedd suffit, en Bretagne, la religion relève de la sphère privée et n'a pas sa place au sein du groupe bardique, qui lui, vit des cérémonies, qui relèvent, elles, du symbolisme.

L'animosité des Lorientais à l'égard de Berthou n'avait d'égale que celle qu'ils portaient à Jaffrennou, alimentée certes par des divergences idéologiques et religieuses, bien que Jaffrennou soit chrétien et mit, par la suite, ce christianisme bien en avant lors des cérémonies de la Gorsedd. L'attitude de Taldir interpelle<sup>150</sup> : il passe pour opportuniste, tentant de tirer parti de toute situation, pour sa carrière, n'hésitant pas à se mettre à dos des membres de la Gorsedd, au mépris des règles

<sup>147</sup> Idée avancée par Le Stum P., *op. cit.*, p. 116.

<sup>148</sup> Fonds Yves Berthou, CRBC, YBE, lettre de Mellac à Berthou, 15 mai 1908.

<sup>149</sup> Fonds Yves Berthou, CRBC, YBE, manuscrit de Y. Berthou, *Critiques du Gorsedd formulées par le barde Loeiz Herrieu – réponse par le druide Berthou*.

<sup>150</sup> De La Guichardière, dans une lettre à Y. Berthou, du 21 juillet 1914, revenant sur cette affaire des années après, qualifie Herrieu et Mellac de « religieux jusqu'au sectarisme, conservateurs de l'état social », et Taldir, son ami, n'en est pas moins « versé dans le « profitisme » politique et rompu aux affaires ». Fonds Yves Berthou, CRBC, YBE 1 C284, lettre de La Guichardière à Berthou, 21 juillet 1914.

de base, à savoir la fraternité et une certaine morale exemplaire. Berthou n'hésite d'ailleurs pas à rappeler cet aspect de la vie d'un barde, dans une lettre qu'il adresse à Mellac, affirmant qu'« avant l'année dernière il n'y avait aucune dispute entre les membres du Gorsedd. Maintenant ils se dévorent tout au long de l'année. Pourquoi ? Il est temps de s'opposer au mauvais esprit, à l'esprit français qui s'est insinué parmi nous pour ruiner le Gorsedd »<sup>151</sup>.

## 2- L'apparition d'une littérature bardo-druidique

### Une synthèse des principes bardo-druidique : *Dindan derw an drouized*

En 1931, Yves Berthou et Phileas Lebesgue (1869 - 1958)<sup>152</sup> font paraître le livre *Dindan derw an drouized / Sous le chêne des druides*, qui est un concentré de philosophie et de spiritualité celtique du courant bardique. Ce livre fait le point sur la religion, les croyances, la métaphysique animant les plus spiritualistes du mouvement druidique, mais ne se présentant pas comme détenant une doctrine officielle. La Gorsedd étant avant tout un mouvement littéraire et culturel, l'ouvrage, publié par Heugel, ami éditeur de Lebesgue, ne connaît réellement le succès que des années plus tard. Il n'en reste pas moins un état des lieux fort intéressant sur les concepts développés par Le Fustec et Berthou à sa suite, accompagné de Lebesgue, sur les bases de la métaphysique celtique de Iolo Morganwg. *Dindan derw an drouized* contient des études et réflexions sur les Triades bardiques. Berthou y développe une philosophie panthéiste stoïcienne, faisant donc le lien entre le druidisme du Druid Order et le bardisme gallois, qui apparaissait déjà dans son écrit sur le néo-bardisme<sup>153</sup>. Si les écrits sont de lui, ils reflètent l'influence de son maître Le Fustec, avec qui il a traduit et tenté d'expliquer les Triades bardiques, qu'il reprend ici. La quête spirituelle de l'auteur domine l'ouvrage, ainsi que l'aspect ésotérique et initiatique de ce qu'il appelle la « vénérable et antique Sagesse des Druides »<sup>154</sup>, ou « doctrine occidentale très élevée [...] et dont l'essentiel fait corps avec la Tradition sacrée et avec l'ésotérisme des divers systèmes initiatiques pratiqués jusqu'à aujourd'hui en Occident<sup>155</sup> ». L'influence de la théosophie se retrouve dans des notions comme une origine atlante, qui n'est ici même pas discutée mais posée comme une évidence, ou encore la transmigratio des âmes, notion d'Occident atlantiste dans les influences que Lebesgue put recevoir de son ami Paul Le Cour, (1871 - 1954), fondateur de la revue *Atlantis* en 1927, qu'il crée de concert avec la société du

<sup>151</sup> Fonds Yves Berthou, CRBC, YBE, lettre de Berthou à Mellac, 28 septembre 1908, Paris. La lettre à laquelle répond Berthou, datée du 25 septembre 1908, est classée YBE1 C108, mais cette copie de la réponse n'est pas classée.

<sup>152</sup> Philéas Lebesgue, 1869 - 1958. Voir les annexes biographiques.

<sup>153</sup> Fonds Yves Berthou, CRBC, YBE 6 M13.

<sup>154</sup> Kaledvoulc'h, *Dindan derw an drouized*, op. cit., préface, pp. X et XI.

<sup>155</sup> Lebesgue Philéas, *Mes semailles*, Querqueville, éd. L'amitié par le livre, 1955, p. 351.

même nom après avoir fondé l'année précédente la Société des études atlantéennes avec Roger Dévigne (1885 - 1965). Le Cour, passionné d'occulte, publie en 1937 *L'ère du Verseau*, qui deviendra une des influences majeures du mouvement *New-Age*<sup>156</sup>. Si l'ouvrage de Le Cour paraît plusieurs années après *Dindan derw*, Lebesgue fréquente son auteur depuis 1928 et écrit dans *Atlantis*. Lui-même passionné d'ésotérisme, tentant de mettre en avant, dans son œuvre, la richesse des parlers et des traditions locales d'Occident face à une omniprésence de la culture gréco-latine, Lebesgue est sensible aux théories proposant une origine différente des traditions d'Occident, à savoir dans une hypothétique culture atlante, qui, lors d'un cataclysme recouvrant leur terre sous les eaux vers 9600 avant notre ère, selon le récit traditionnel grec de Platon, se réfugièrent vers l'est, sur ce qui est appelé l'Occident. Lebesgue, comme Berthou, adhère à l'idée que la culture celtique trouverait là ses origines.

Berthou dédicace son ouvrage à la mémoire de Jean Le Fustec, Jean Reynaud<sup>157</sup> et Sir Ivor Herbert, de Llanover. Cette dédicace indique que Reynaud fut une référence pour Berthou. Ses *Considérations sur l'esprit de la Gaule*, paru en 1847, résumant de façon confuse, de nombreuses informations sur les Gaulois, en y reprenant des poncifs et concepts considérés comme vrais en leur temps : ainsi, les menhirs et les peulvans (qu'il traduit par « *peul* », pilier, et « *van* », figure - sic) y sont l'œuvre des Celtes et Hu Gadarn est le premier « des trois piliers de la Race de Bretagne<sup>158</sup> ». Il indique en premier lieu que les Celtes avaient un Dieu, mêlant les traditions religieuses que l'auteur connaissait, jusqu'à mentionner Baal et Moloch après les fées. Si l'ouvrage couvre de nombreux champs d'érudition, et s'il a pu être une référence, nous constatons que Berthou en a gardé une substantifique moelle qui a nourri sa propre réflexion philosophique et spirituelle, illustré par son

---

<sup>156</sup> Voir Latour Eveline, *La Théorie de l'ère du Verseau, depuis les origines jusqu'à Paul Le Cour et ses successeurs (1780 - XXI<sup>e</sup> siècle)*, thèse de doctorat, sous la direction d'Antoine Faivre, 1995. Le Cour était persuadé que le christianisme provenait de l'Atlantide, et n'était pas qu'une forme de continuité du judaïsme, ce que René Guénon réfuta avec facilité au fil de sa carrière (Le Cour fut une de ses cibles favorites). Le Cour fut accusé d'antisémitisme puisque mentionnant dans *Hellénisme et christianisme* (paru en 1943) l'influence du juif allemand Adam Weishaupt sur la franc-maçonnerie européenne (que Le Cour fait descendre de l'Ordre des Templiers). Anticipant les futures attaques à son égard, il indique bien que l'on peut être contre la tradition judaïque sans être contre les juifs eux-mêmes (pp. 104 - 105), considérant que les enseignements métaphysiques du judaïsme s'opposent, selon lui, aux doctrines traditionnelles occidentales. Le Cour considère que le temple de Salomon fut reconstruit par des chrétiens et donc qu'en franc-maçonnerie il ne devrait y avoir que des références chrétiennes, jugeant que cela ne peut servir qu'à aller de l'avant sans revenir à une tradition passée. Enfin, dans *L'ère du Verseau*, Le Cour précise que l'un des grands événements qui marquera cette ère astrologique sera la réconciliation des Juifs et des Chrétiens (puisque les Juifs se convertiront au christianisme), mais ce passage fut retiré de l'édition de 1940. Devançant C.G Jung de trois ans sur ce concept de l'ère du Verseau, Le Cour donne une date précise de changement d'ère (de l'ère du Poisson, des Chrétiens, à l'ère du Verseau), en 2160, là où le psychanalyste reste flou.

<sup>157</sup> Reynaud vécut de 1806 à 1863. Il est un des deux fondateurs de l'*Encyclopédie nouvelle*, en 1846, dans laquelle il rédige plusieurs articles, dont celui sur le druidisme. C'est à partir de cet article qu'il publie *Considérations sur l'esprit de la Gaule* en 1847. Il a aussi publié *Terre et Ciel*, en 1854, dans lequel il cherche à contredire les notions de damnations ou peines éternelles, redéfinissant les anges et les démons.

<sup>158</sup> Reynaud Jean, *Considérations sur l'esprit de la Gaule*, Paris, Furne, Jouvett & Co., éditeurs, 1866, 2<sup>e</sup> édition, p. 280.

manuscrit d'une traduction du *Barddas* et les manuscrits annexes jamais publiés. Lebesgue rappelle, dans l'introduction de *Dindan derw*, que 46 Triades furent traduites en français, pour la première fois, par Pictet, en 1853, « dans la Bibliothèque de Genève, puis dans une petite brochure devenue introuvable, *Le mystère des bardes*<sup>159</sup> ». Il cite Reynaud, qui reprend cette version en s'éloignant du texte. C'est pourquoi Le Fustec et Berthou, en 1906, entreprirent de traduire à nouveau les Triades bardiques. Reprenant donc des travaux ayant plus d'une vingtaine d'années, eux-mêmes basés sur des concepts développés à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, ils actualisent la tradition bardique, sans réellement la renouveler.

La préface de Lebesgue résume en partie ce que Berthou expose dans l'ouvrage, reprenant le concept des cercles concentriques (sans aborder la notion de « plans » développés par Ladmirault, ni le *schin* hébreu, se concentrant essentiellement sur l'héritage de Iolo Morganwg et les influences théosophiques). Pour lui, le « point de liberté où se font équilibres toutes oppositions » est ce sur quoi repose la « sagesse druidique<sup>160</sup> ». C'est l'*Announ* de Ladmirault, ce point central où réside Dieu, seul. Mais pour l'atteindre, le cheminant doit avoir « traversé les trois calamités primitives d'*Abred*, qui sont : la Nécessité, l'Oubli, la Mort ». Lebesgue prépare le lecteur à une plongée dans un parcours métaphysique et ésotérique, à travers des chapitres thématiques, une fois passé les Triades. Le chemin de l'homme est donc de s'élever vers le *Gwenved* (le monde blanc), « monde des Esprits purs ou Monde de la Blancher<sup>161</sup> ». C'est là que tout un chacun peut se créer une « personnalité indestructible ». Mais pour cela, il faut d'abord avoir acquis « la Science avant que la mort ne survienne, [...] la Force morale ». Lebesgue se permet une comparaison avec les récits de la Table-Ronde où domine « l'Épreuve par l'Amour »,<sup>162</sup> enseignée par le druidisme, selon lui, où « chacun est libre de choisir les voies de son salut ». Affirmant que les cathédrales ont repris la « tradition des dolmens »<sup>163</sup>, livres de pierre, il fait une incartade par l'alchimie, et compare l'élévation de l'esprit au Grand Œuvre alchimique, il amène l'idée que le récit de Taliesin<sup>164</sup> est un récit alchimique renfermant la « Doctrine des Celtes ». Doctrine qui remonterait à l'Atlantide de Platon : l'étude des Triades est donc la « mieux indiquée » pour voguer vers les origines de la « Tradition occidentale<sup>165</sup> ». Nous retrouvons ici un concept développé par Blavatsky dans sa doctrine secrète, et reprise par de multiples adhérents à ces théories : l'origine atlante d'une tradition occidentale, que les survivants de l'Atlantide auraient apportée avec eux de leur île submergée

---

<sup>159</sup> Kaledvoule'h / Y. Berthou, *Dindan derw an drouized*, op. cit., p. VIII.

<sup>160</sup> *Ibid.*, p. IX.

<sup>161</sup> *Ibid.*, p. X.

<sup>162</sup> *Ibid.*, les majuscules sont de l'auteur.

<sup>163</sup> *Ibid.*, p. XI.

<sup>164</sup> *Ibid.*, p. XII.

<sup>165</sup> *Ibid.*

jusqu'à divers rivages de l'Europe. Souhaitant à tout prix mettre côte-à-côte les grands écrits grecs (*Illiade, Odyssée...*) et les épopées celtiques, le choix d'une origine commune à deux traditions différentes est logique, doublée d'une notion raciale présente chez les théosophes que fréquentait Le Fustec : la race-racine atlante, quatrième de l'humanité. Si le concept avait été dépassé par Vallée, Ernaut et Mordiern pour remonter au lignage des Hyperboréens, la lignée atlante, concept adopté par Le Fustec, Berthou et Lebesgue, déjà ancien de quelques années, refait ici surface.

L'idée de submersion par les eaux d'un « monde originel » est présent dans de nombreux mythes. Reprenant Mircea Eliade<sup>166</sup>, on peut voir ici aussi la projection de ce qu'est « l'homme celtique nouveau » pour Berthou et Lebesgue sur ces éventuels Atlantes civilisateurs. Sortant des eaux primordiales, enfant de la matière (l'hylogénie de Eliade : « né d'un bois », d'une matrice primordiale – la forêt, ou l'océan), l'humain est pur et possède ici sciences et savoirs. Peuplant et civilisant une terre, dont les auteurs feignent d'ignorer qu'elle est habitée par d'autres peuples, ils y apportent une tradition qui se trouveraient donc dans les quarante-six Triades bardiques retenues par les auteurs. Cette partie de l'humanité, sortie des eaux de l'océan, aurait donc là une seconde naissance, après leur vie en Atlantide, détruite suite à la colère des dieux, comme un baptême les lavant des péchés de leur civilisation, ce qui est, pour Eliade, « *a temporary reincorporation into the indistinct, followed by a new creation, a new life, or a new man*<sup>167</sup>. » / « une réincorporation temporaire dans l'indistinct, suivi d'une nouvelle création, une nouvelle vie, un nouvel homme. »

Un homme nouveau : voilà donc la projection faite par les auteurs, comme par ceux des *Sketla Segobrani*. Les Celtes de Bretagne du XX<sup>e</sup> siècle sont les « hommes nouveaux », à la fois projection et descendants des Atlantes ou des Hyperboréens, eux aussi hommes nouveaux de cette époque primordiale, hors du temps. Ainsi, par l'ascension de cet homme nouveau, la tradition primordiale et ancestrale, qu'il est censé transporter, refait surface et propose quelque idéal à une civilisation en pleine mutation dans ces années 1920. Par l'étude des Triades, Berthou et Lebesgue proposent donc de générer une nouvelle humanité, celtique, que les écrits jugés primordiaux peuvent guider.

Lebesgue passe vite sur certains points, alimentant une confusion que nous retrouvons dans la variété des thèmes abordés ensuite par Berthou et l'absence de classement des chapitres. Amenant le christianisme au cœur de ses réflexions, Lebesgue voit les trois cercles concentriques comme les notions développées par Dante comme étant l'Enfer, le Purgatoire et le Paradis, imaginant que la notion de Purgatoire se serait développée par l'influence des « doctrines du Celtisme » sur le christianisme. Afin d'élever son esprit, l'homme ne peut « triompher des nécessités qui s'attachent à

---

<sup>166</sup> Eliade Mircea, *The sacred and the profane – the nature of religion*, San Diego / New-York, Harcourt Inc., 1987 (éd. originale française, 1957), pp. 130 et 131.

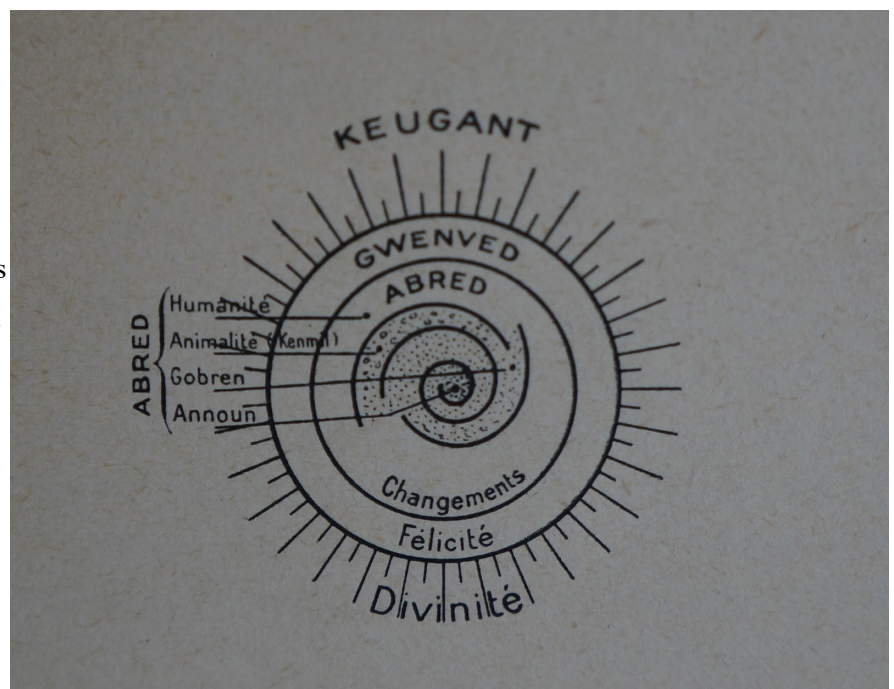
<sup>167</sup> *Ibid.*, p. 131.



sa nature mortelle que par le Sacrifice et le libre Choix ». Sans citer la référence, Lebesgue amène ici une notion forte du bouddhisme : le détachement de tout matérialisme pour élever l'esprit. Mais là où il rompt avec l'influence orientale, passée par la théosophie, c'est lorsqu'il affirme qu'en Occident, la récompense de cette élévation n'est pas « l'anéantissement nirvanique<sup>168</sup> » (qui est en fait une dissolution, avec la possibilité de se réincarner sur Terre pour œuvrer au bien être de l'humanité), mais bien le parcours de la transmigration des âmes les amenant à l'immortalité (et donc des réincarnations à l'infini) puisque *Keugant* est réservé à Dieu, inaccessible aux âmes. L'influence et les limites des concepts judéo-chrétiens sur sa métaphysique ressortent ici, limitant l'évolution dans un espace de références, dans une oppositions aux religions orientales, pour lesquelles la dissolution de l'âme dans le « grand tout » (« l'anéantissement nirvanique ») est un objectif. C'est cela qui dessine le reste de l'ouvrage, puisque Berthou y reprend les recherches qu'il a menées avec Le Fustec ou seul, recherches fortement marquées de monothéisme, cherchant à recouper le plus souvent possible les « doctrines du celtisme » au référentiel biblique.

Il faut, pour comprendre ces concepts, les symboliser, les imaginer. Berthou, le fait en page 133 de l'ouvrage [Fig. 39] :

[Fig. 39] Les cercles concentriques sont ici complétés par quelques étapes que Lebesgue et Berthou présentent de façon spiralaire, depuis *Announ* jusqu'en *Abred*, symbolisant l'évolution de l'être, du chaos vers une zone de félicité. Kaledvoulc'h, *Dindan Derw an Drouized*, Paris, Heugel, 1931, p. 133.



Lebesgue, cependant, apporte d'autres notions, comme celle de Nwyvre, qui serait le « Principe

<sup>168</sup> Kaledvoulc'h, *op. cit.*, Préface, p. XIII. Le terme « nirvanique » nous indique que les spiritualités et religions orientales avaient imprégnées le courant druidique, ne serait-ce que par le vocabulaire employé : celui-ci permettait de nommer des concepts pour lesquels il n'existait pas de mots dans les langues employées par les druidistes. La notion de Nirvana bouddhiste trouve son équivalent dans le « Keugant » du bardo-druidisme.

créateur, la Lumière incorporelle »<sup>169</sup> : c'est l'*Announ* de Ladmiraault, le centre de *Keugant*, là où tout est concentré, là où tout préexiste avant que Dieu ne le crée. « De Nwyvre viennent toute vie, tout mouvement, tout esprit, toute vie humaine et de son union avec les autres éléments, jaillit toute existence<sup>170</sup> ». C'est la totalité, c'est Dieu : Lebesgue rejoint Toland et son panthéisme, avec un cheminement différent.

Telle une âme transmigrant, la « Spiritualité de l'Occident », selon Lebesgue, s'est construite au fil des expériences, « incarnée dans un génie celtique » qui se retrouve dans les cathédrales, les romans du Graal, chez Dante, le *Roman de la Rose*.... Même la Renaissance s'est mariée à « l'âme celtique ». Il présente celle-ci comme éternelle et immuable (puisque la même que celle qu'il présente comme le peuple originel, les Atlantes), telle son Dieu en *Keugant*, une totalité d'où sont sortis et sortent encore les créations architecturales et littéraires.

Poursuivant sa préface, Lebesgue affirme que celtisme et christianisme se complètent (Taliesin, nous dit-il, « était au pieds du Calvaire quand Jésus fut crucifié »), et que l'étude du celtisme peut permettre de reconstruire la « Doctrine souveraine qui donnera tout son sens à nos efforts tant religieux que scientifiques », équilibre entre science et croyance. Souveraine car considérée comme ancestrale et immuable.

La préface offre au lecteur une grille de lecture et Berthou n'a ensuite qu'à développer ces concepts au fil des chapitres constituant « les Triades bardiques », « le mystère de la vie et du monde » (d'après le *Barddas*), « le druidisme et la destinée de l'homme ». Ce n'est donc pas une traduction du *Barddas* qui est donnée ici, mais bien des réflexions élaborées à partir de cet ouvrage. L'ouvrage se divise en deux parties, les « Prolégomènes » (page 2 à 42) et « Sous le chêne des druides » à proprement parler, de la page 43 à la page 139). Reprenant des thèmes déjà abordés, il en donne sa version. Le Tribann, par exemple, se décline en Vie / Forme et voix / Vue et Entendement, l'ensemble formant la puissance, donc Dieu. Un des intérêts repose dans ses traductions des Triades. Celles-ci sont en effet présentées pour la première fois en gallois, breton et français. Y sont ensuite déclinés plusieurs thèmes extraits du *Barddas*, sur une ou deux pages à chaque fois : les éléments, la création, Hu-Gadarn, la mer Spiritique. Faisant se croiser plusieurs courants de pensée (celtisme, ésotérisme, théosophie, alchimie), le Grand-Druide tente de développer des idées que Lebesgue a présentées en préface, mais aussi de donner une définition globale du bardo-druidisme. C'est ainsi qu'il reprend dans la partie suivante le thème du magnétisme animal développé par les spirites, les états de possession, les vies antérieures, la Nwyvre (aussi

---

<sup>169</sup> *Ibid.*, p. XV.

<sup>170</sup> *Ibid.*

appelé « éther » ou « mer spiritique »), les animaux considérés comme « civilisés »<sup>171</sup> : le règne animal se voit réorganisé selon les organisations sociales développées par certaines espèces (« castors, abeilles, fourmis...»). Dans cet ensemble qui ne nous paraît pas organisé, il termine par expliquer le concept des trois cercles concentriques « de l'existence selon l'ancien druidisme »<sup>172</sup>, avant d'enchaîner avec l'image de Dieu et Dieu lui-même. Cela induit que Berthou avait conscience de vivre une spiritualité différente des druides antiques. Il tente, avec ses connaissances et de nombreux biais cognitifs, de renouer avec cette tradition ancestrale, de la mettre à jour, de la transmettre à ses contemporains.



[Fig. 40] Croquis des cercles concentriques selon les auteurs, copié sur la représentation qu'en a faite Iolo Morgnawg.

Kaledvoulc'h, *Dindan Derw an Drouized*, Paris, Heugel éditeur, 1931, p. 29.

Son croquis des cercles concentriques [Fig. 40] nous montre que Dieu est en *Keugant*, entourant le reste de sa création. Celle-ci, d'*Announ* (non représenté sur le croquis car étant le néant), peut ou doit se développer vers le *Gwenved* où l'attend la félicité, en passant par différents états, en *Abred*. Ce n'est donc, pour Berthou, pas Dieu qui agit sur *Announ*, mais bien l'être qui a conscience de son existence qui peut agir sur son propre développement, élevant son esprit et sa conscience, même si cela est limité aux frontières de *Keugant*, puisque aucune âme, selon ses concepts, ne peut s'élever au niveau de Dieu. Ce que Ladmirault définissait comme des plans matériels à partir desquels l'homme peut agir sur sa propre élévation spirituelle, par le biais de voies symbolisées par le *schin*, Berthou annonce qu'en tout être se trouvent des cercles concentriques, symboles des états

<sup>171</sup> *Ibid.*, p. 119.

<sup>172</sup> *Ibid.*, p. 131.

transitoires, ce qui correspond à la symbolique du développement de chaque esprit ou âme. De plus, Ladmiraault avait conceptualisé le fait que l'âme peut passer de *Gwenved* en *Abred* et se dissoudre dans *Keugant*, la « pensée divine ». Berthou n'use pas de cette option et se recentre sur les bases professées par Iolo Morganwg, en divisant *Abred* en plusieurs cercles-étapes :

- *Abred* : cercle traversé par l'homme, où la vie vient du lieu de la réincarnation de l'âme (ou de la mort), *Announ*, au centre d'*Abred*, où la vie est en fermentation. L'âme vole vers *Gobren*, vers la vie, les expériences qui nourrissent l'âme et servent à son élévation. Puis c'est *Kenmil*, où l'être prend conscience de sa personnalité. Ces trois zones ne sont pas des cercles, mais des niveaux spirales, mieux représentés dans la [Fig. 39].

- *Gwenved* : le passage à ce cercle n'est pas expliqué. Il n'est pas relié à la spirale précédente, émanant d'*Announ*. C'est dans ce cercle que l'homme se rappelle ses vies antérieures (comme une sorte de résumé, de bilan), qu'il atteint l'état de félicité après « avoir triomphé du Mal et du principe de Destruction <sup>173</sup>», c'est-à-dire s'être sorti du matérialisme et des principes moraux considérés comme mauvais. C'est peut-être de cela que voulait prévenir Le Fustec quand il a rédigé les règles de la Gorsedd, demandant aux bardes un comportement exemplaire et moral.

Quant à l'image de Dieu pour les druides, elle n'existe pas, puisqu'il est la Nwyvre, l'éther. C'est une « mer d'Esprit » non représentable. C'est aussi pourquoi Dieu n'a pas de nom (*dihanav*<sup>174</sup>). C'est aussi pourquoi Dieu ne peut être représenté que par le Tribann, symbole de la création, non pas du créateur lui-même. C'est dans cette dernière partie, consacrée à Dieu, que Berthou rejoint Toland et les panthéistes, en affirmant dans le point IX que « Dieu (manifesté) est donc l'Univers, le TOUT <sup>175</sup>».

La conclusion suit juste ces réflexions sur Dieu, et, l'auteur, sans que nous sachions s'il n'avait pas de conclusion prête ou s'il essaie là de donner un écho scriptural à ses concepts, nous dit donc qu'« en ce qui concerne l'Infini, en ce qui regarde Dieu, l'Incognoscible, il ne saurait y avoir de conclusion<sup>176</sup>. »

Les notes du traducteur, en fin de volume, auraient trouvé leur place dans la préface, puisque Lebesgue y mentionne des références : Savoret (qui mit en avant la différence entre essence et substance, distinguées dans « la tradition celtique pure<sup>177</sup> »), Bailly et Laerce pour la symbolique du nombre 3 chez les Celtes<sup>178</sup>, puis Pictet qui mentionnait les corporations bardiques conservées par

---

<sup>173</sup> *Ibid.*, p.131.

<sup>174</sup> Ce concept est toujours d'actualité dans plusieurs groupes druidiques, y compris la Gorsedd de Bretagne.

<sup>175</sup> Kaledvoulc'h, *op. cit.*, p. 137.

<sup>176</sup> *Ibid.*, p. 139.

<sup>177</sup> *Ibid.*, p. 141.

<sup>178</sup> Il ajoute encore, page suivante, que Bailly « rapproche le *Gwenved* du *Paranirvana* bouddhique ; car le

les anglo-saxons sous une forme de franc-maçonnerie, sans fournir de référence. Revenant encore sur les cercles concentriques, il offre au lecteur l'opposé de la vie, de Dieu, qu'indique le *Barddas* : Cythraul, considéré comme « essence primitive » au même titre que Dieu. Mais ce concept, « mort et néant », « nuit de la nuit », n'est pas développé par Berthou dans l'ouvrage. Pourtant, le peu qu'en dit Lebesgue peut être intégré à un niveau pré-*Annou*, lieu de la mort véritable, avant la sortie spiralaire vers l'existence, puisque plus haut, complétant les explications de Berthou, il indique qu'*Announ* est l'Abîme, l'envers de *Keugant*, le chaos d'Hésiode<sup>179</sup>. Ses notes forment une postface. Ainsi, Lebesgue entoure l'œuvre de Berthou de ses explications, de légers approfondissements, et met sa touche à l'ouvrage, au-delà de la traduction, montrant ses connaissances et compétences sur ce sujet. Cela lui servira très probablement d'argument lorsqu'il se présentera au grand-druidicat du Collège Bardique des Gaules.

Même si l'ouvrage paraît décousu, et que Berthou y présente des concepts de façon désordonnée, il fait une synthèse intéressante sur sa vision du druidisme, encore différente de celle de Iolo Morganwg, de celle de Le Fustec, de celle de Ladmiraault, de celle de Lebesgue même. Elle est aussi différente dans l'approche métaphysique de ce qu'ont présenté les X3 dans les *Sketla* : ceux-ci usent de références plus récentes dans l'appréhension de la théosophie (basant l'origine des Celtes sur la première « race-racine » physique, les Hyperboréens), non pas de celles de la tradition bardique de la Gorsedd de Galles complétée par l'origine Atlante des Celtes (soit la seconde « race-racine » des théosophes).

Dans l'entre-deux-guerres, le druidisme est déjà une spiritualité « à la carte », où chaque cheminant en spiritualité interprète les symboles et les références avec ce que ses prédécesseurs ont laissé, mais en pouvant faire ses propres choix, et, nous le constatons au fil des ouvrages, en faisant parfois évoluer les concepts, comme ici avec les cercles concentriques. *Dindan derw an drouized* propose aux bardes, aux druidistes, d'acquérir quelques connaissances, qui peuvent passer pour des dogmes (les origines mythiques d'un peuple) permettant au lecteur intéressé de pouvoir se construire sa propre idée, s'il le souhaite, sur ce début de métaphysique druidiste. C'est à travers leurs écrits que ces auteurs vivent finalement l'aspect métaphysique de leur druidisme, ne pouvant concrètement le faire lors de la seule cérémonie annuelle, le Gorsedd Digor. Si cette cérémonie revêt des aspects initiatiques, ceux-ci ne sont que symboliques et n'amènent pas l'impétrant à développer sa spiritualité au sein du groupe, malgré les idéaux de départ qu'avait le premier Grand-Druide. Il en sera ainsi jusqu'au lendemain de la Seconde Guerre Mondiale, lorsqu'une nouvelle génération de druidisants s'impose au moment où Taldir n'est plus pressenti comme étant

---

bouddhisme ésotérique repousse, dit-il, l'anéantissement final dans le grand Tout ».

<sup>179</sup> Kaledvoulc'h, *op. cit.*, p. 142.

le responsable de la Gorsedd, d'un point de vue moral.

N'ayant eu que peu d'influence en ces années sur le développement spirituel des membres de la Gorsedd, qui, sous l'égide de Taldir, prit une tournure plus chrétienne qu'avant, l'ouvrage nourrit probablement les réflexions de certains bardes et druides, dont les influences se feront ressentir essentiellement après la Seconde Guerre Mondiale. L'évolution spirituelle de la Gorsedd, limitée par ce que Taldir impose, ne pourra se faire qu'à partir de la fin des années 1940, lorsque celui-ci, par décision de justice, est éloignée de la Bretagne. Si cela apporte une certaine liberté, celle-ci a pour conséquence des dissidences, des scissions illustrant à la fois l'envie de se détacher des préceptes de la Gorsedd, mais aussi de montrer les possibilités d'un druidisme qui n'a rien à voir avec la religion des Celtes et les pratiques rituels des druides de l'Antiquité : l'ouvrage de Berthou et Lebesgue annonce l'avènement, comme celui de Ladmirault et dans une moindre mesure la métaphysique et les symboles développés dans les *Sketla*, d'une nouvelle spiritualité, voire d'un nouveau courant religieux. Ce dernier, à l'état d'embryon, offre déjà diverses possibilités de développement, à travers les différentes interprétations des textes-références que sont les Triades ou les récits mythologiques, mais aussi des références plus modernes transmises par la théosophie et les divers courants initiatiques fréquentés par les auteurs, ou les ayant influencés (la *Golden Dawn* pour Le Fustec, la Société Thulé pour les X3...).

Cette tendance méso-païenne se voit encore restreinte à un faible nombre de partisans, face à un courant catholique fort dans le mouvement bardo-druidique. Néanmoins, la médiatisation de concepts métaphysiques à travers la littérature issue du monde bardique breton, n'est pas sans conséquence quant à l'unité de la Gorsedd, venant alimenter les querelles de personnes et les volontés dissidentes.

### **Les Souvenirs de Segobranos**

Utilisant la fiction, au travers du roman, pour faire passer de nombreuses connaissances et théories, le groupe des « X3 » que formaient François Vallée (1860 - 1949, Abhervé), Émile Ernault (1852 - 1938, Barz ar Gouët), René Le Roux (sous le pseudonyme de Meven Mordiern, 1878 - 1949)<sup>180</sup>, fait paraître *Sketla Segobrani* (traduit par *Souvenirs de Segobranos*) en trois volumes de 1923 à 1925<sup>181</sup> : le premier livre s'intitule Dis Atir – Teutatis, les livres deux et trois sortent en un seul volume, Lugus, les quatrième et cinquième sous le titre de Taranis – Esus. L'œuvre est illustrée par James Bouillé (1894 - 1945, membre des *Seiz Breur*<sup>182</sup>). À travers ces Souvenirs, aventures du

<sup>180</sup> René Le Roux, dit Meven Mordiern, 1878 - 1949. Voir les annexes biographiques.

<sup>181</sup> X3, *Sketla Segobrani*, St-Brieuc, Prud'homme, 1923 - 1925.

<sup>182</sup> *Ar Seiz Breur* (les Sept Frères) est un collectif d'artistes bretons créée en 1923 par Jeanne Malivel (1895 - 1926, le nom du collectif étant celui d'un de ses poèmes), et qui prit le nom de *Unvaniezh ar Seiz Breur* (L'Union des Sept

guerrier Lingon Segobranos<sup>183</sup>, c'est tout un pan des connaissances sur les Celtes et leur religion qui est diffusé en breton.

Les titres des différents volumes des *Sketla* font références à des dieux gaulois : Dis Atir, « Dis Pater », dans la Guerre des Gaules (livre VI, chap. 18), soit le dieu des Enfers, assimilé à Pluton. S'il semble pour César que les Gaulois descendent de ce Dis Pater, c'est surtout qu'il règne sur une zone de leur univers où les âmes préparaient leur réincarnation (zone qui est assimilable à l'*Annou* des cercles concentriques)<sup>184</sup>. Teutatis est « le dieu de la tribu ». Ce ne serait donc pas le nom d'un dieu mais un titre, une fonction : un dieu protecteur que chaque tribu honorait<sup>185</sup>, parfois assimilé à Mars. Lugus / Lug, le « lumineux »<sup>186</sup>, est associé au soleil et par extension, aux saisons et à l'organisation de la vie, qu'elle soit nomade ou sédentaire, et conséquemment à l'organisation de la société<sup>187</sup>. C'est donc un dieu de premier plan, même s'il apparaît tardivement dans les mythes irlandais. Il serait issu du couple des Dioscures, et, dans la mythologie irlandaise, il aurait pour parents Cian (« le lointain », fils de Diancecht, qui a le pouvoir de ressusciter les guerriers morts en plongeant leurs corps dans une fontaine<sup>188</sup>) et Eithné (fille du roi des Formoraich / Fomoires, représentant le chaos originel ; assimilée à Brigit ou Boand, principe féminin divin primordial<sup>189</sup>). Lugh est surnommé,

---

Frères) en 1927, jusqu'à sa dissolution en 1947. Le collectif compté jusqu'à une soixantaine de membre, couvrant un panel artistique conséquent : littérature, gravure, architecture, peinture, sculpture, broderie, ébénisterie... Souhaitant renouveler l'art breton, le collectif s'appuie sur de nouvelles techniques et influences, afin de lui donner des caractéristiques plus contemporaines, mais s'inspirant toujours du fond traditionnel breton. Voir Le Couédic Daniel, Eveillard Jean-Yves (dir.), *Ar Seiz Breur 1923 – 1947 : la création bretonne entre tradition et modernité*, Rennes, éd. Terre de Brume, Musée de Bretagne, 2000.

<sup>183</sup> Les Lingons sont un peuple dont le vaste territoire s'étendait sur une partie de l'est de la France actuelle, autour de villes comme Andemantunnum / Langres ou Divio / Dijon. Idéalement situé d'un point de vue commercial, le territoire connut une prospérité économique. Une partie de ce peuple migra au IV<sup>e</sup> siècle av. JC dans le nord de l'Italie actuelle, au sud du delta du Pô. Amédée Thierry les considère comme parmi les plus anciens peuples celtes (des « gallo-kymris ») en pages 446 et 447 de la quatrième édition de son *Histoire des Gaulois* (Paris, Didier & Cie, libraires-éditeurs, 1857). Concernant les origines des peuples gaulois, voir Brunaux J-L., *Anthropologie de la Gaule celtique*, Paris, Errance, 2004 ; Kruta Venceslas, *L'Europe des origines – Protohistoire (6000 / 500 ans avant J-C)*, Paris, Gallimard, 1992. Les Lingons sont aussi mentionnés dans la *Guerre des Gaules* (livre VII, chap. 9), César insistant sur leurs qualités de cavaliers, les intégrant à sa propre armée.

<sup>184</sup> Brunaux J-L., *Nos ancêtres les Gaulois*, Paris, Seuil, 2015, p. 170

<sup>185</sup> Lajoie Patrice, « Une inscription votive à Toutatis découverte à Jort », *Études celtiques*, XL, 2014, pp. 21 à 28.

<sup>186</sup> Hily Gaël, *Le dieu celtique Lugus*, Humanities and social sciences, Paris, EPHE, 2007, p. 104.

<sup>187</sup> Kruta Venceslas, « Têtes jumelées et jumeaux divins : essai d'iconographie celtique », *Études celtiques*, n° 42, 2016, pp. 33 à 57.

<sup>188</sup> Voir le *Oidheadh Chloinne Tuireann* (« la mort des enfants de Tuireann »), récit mythologique retranscrit dans le « glossaire de Cormac » datant du X<sup>e</sup> siècle, le *Lebor na hUidre / Livre de la vache brune* (XI<sup>e</sup> siècle), puis le *Lebor Laignech . Livre de Leinster* (XII<sup>e</sup> siècle).

<sup>189</sup> Eithné est assimilée à Boand « celle qui procure des vaches », archétype de la prospérité, et à Brigit, « la très haute » ou « l'éminente », qui passe pour être la femme et la fille du Dagda (le « dieu bon »), chef des Tuatha de Danann, dont elle a un fils, Oengus, le Mac Oc. Elle est aussi assimilée à l'aurore, donc au soleil naissant, et, par extension, à la vie, la fertilité. En tant que telle, elle peut donc être la mère et la compagne de tous les dieux, ce qui est le cas avec son fils Lug. Elle a aussi comme époux un chef Fomoire, Bres, dont elle a eu un fils, demi-frère de Lug, Ruadan. Voir Delamarre Xavier, « Brigantion / brigan- », *Dictionnaire de la langue gauloise*, éd. Errance, 2003, pp. 87 et 88. Persigout J-P., « Eithné », *Dictionnaire de mythologie celtique*, Monaco, éd. Du Rocher, 1990, p. 110. Eithné est l'archétype de la déesse créatrice, différente de Dana, principe féminin originel (Cythraül, le chaos, serait masculin). Eithné représente une étape de la création des dieux par les humains, puisque représentant la création par parthénogenèse dans un premier temps, et l'alliance avec l'être divin créé, son fils et mari, duquel elle

dans les textes mythologiques irlandais, « *lamhfhada* » / « aux longs bras » (capacité de frapper à distance avec sa lance magique, mais aussi assimilé au Savitar indien, conducteur du char solaire qu'il manie d'un seul bras, long<sup>190</sup>) et « *samildanach* » / « le polytechnicien » : il maîtrise en effet toutes les techniques, toutes les capacités des autres dieux de la tribu de la déesse Dana, et peut en conséquence les remplacer dans leurs fonctions lorsque ceux-ci ne peuvent pas le faire. En Gaule, il était assimilé au cheval, parfois représenté comme son avatar<sup>191</sup>. Taranis, « maître du tonnerre », est aussi par extension celui de la foudre, principe actif du ciel, mais aussi de son caractère nocturne et de la notion d'infini inhérente au ciel. Ses attributs sont la roue (du temps, des cycles), des éclairs (ou esses), un sceptre ou gourdin<sup>192</sup> (comme le Dagda irlandais<sup>193</sup>, qui permet de donner la mort comme de ressusciter). Esus est assimilé à l'arbre dans sa fonction utilitaire : il est représenté sur le pilier des Nautes<sup>194</sup> avec une hache près d'un arbre et d'un taureau à trois grues. C'est « le bon maître » (thème en -u-, comparable au nom du dieu en vénète, Aisu-<sup>195</sup>). Dieu défricheur, il semble être attaché à la sédentarisation et la nécessité d'abattre des arbres pour permettre le développement de l'agriculture. Les auteurs mentionnent aussi Sukellos (« le bon frappeur », le dieu au maillet) et plusieurs autres divinités gauloises, tout autant que des informations concernant les populations de l'aire celtique (qui s'étend, pour eux, de l'Irlande à la Russie actuelle, et du Danemark à Gibraltar : les auteurs présentent des cartes à la fin de chaque volume).

Les références sont nombreuses et sont censées certifier le bien-fondé de l'affirmation de l'importance du passé celtique de l'Europe. Si le concept est séduisant, l'usage du breton ne permet pas une grande diffusion des livres. Mais les auteurs mènent par cette écriture un projet linguistique, celui de présenter la modernité et les possibilités de l'écriture dite KLT du breton (pour Kerne –

---

peut avoir à nouveau des enfants, par accouplement. Ce mythe créateur, peu éloigné finalement de la réalité scientifique de division des cellules, inspirera les premiers chrétiens élaborant les principes christiques : Jésus, être solaire, né d'une « vierge » (une femme non mariée) sans accouplement (archétype de la création par parthénogenèse), à la fois fils de Dieu et Dieu incarné, a eu une ou plusieurs compagnes du même nom que sa mère, revenu du monde des morts, puis est allé rejoindre son père auprès de qui il siège (au Paradis, zone confortable du monde des morts), dans une reprise d'un mythe de la création que l'on retrouve dans de nombreuses mythologies (par exemple, Isis, à la fois sœur et compagne d'Osiris, donne naissance à Horus, alors qu'Osiris n'a plus de sexe ; Horus règne sur le monde des vivants après une victoire sur son oncle Seth, Osiris régnant sur le monde des morts).

<sup>190</sup> Hollard Daniel, Gricourt Daniel, Lugus et le cheval », *Dialogues d'histoire ancienne*, 28 – 2, 2001, pp. 121 à 166.

<sup>191</sup> *Ibid.*

<sup>192</sup> Persigault J-L., *op. cit.*, p. 284.

<sup>193</sup> Comme lui, il a une fonction ithyphallique (Nicolle Raphaël, *Les dieux de l'orage à Rome et chez les Hittites. Études de religion comparée*, thèse présentée le 14 décembre 2015, Paris X Sorbonne, 2015, p. 52).

<sup>194</sup> Colonne gallo-romaine découverte en 1711 dans le sous-sol de Notre-Dame-de-Paris lors de travaux. Le pilier date du I<sup>er</sup> siècle de notre ère et aurait été érigé par les nautes ou armateurs installés à Lutèce, en l'honneur de différents dieux (Jupiter) et de l'empereur Tibère, en y représentant des divinités gauloises, comme Esus et Cernunnos. Le pilier est aujourd'hui visible au musée des anciens thermes de Cluny, à Paris. Voir Duval Paul-Marie, *Les inscriptions antiques de Paris*, Paris, coll. Histoire générale de Paris, 1961.

<sup>195</sup> Lambert P-Y., *La langue gauloise*, Paris, éd. Errance, 1994, p. 107.



Leon – Treger / Cornouaille – Léon – Trégor), unifiant trois dialectes du breton<sup>196</sup>. Le Roux a appris tardivement le breton et soutient la démarche de Vallée de créer des néologismes bretons sur de vieilles racines celtiques (avec comme modèle l'espéranto). Le duo avait déjà produit *Notennou diwar-benn ar Gelted koz, o istor hag o sevenadur ; dastumet hag urziet gant Meven Mordiern ha laket e brezoneg gant Abherve (Notes au sujet des anciens Celtes, leur histoire et leur civilisation ; réunies et classées par Meven Mordiern et traduites en breton par Abherve, à partir de 1911. Douze petits ouvrages seront publiés jusqu'en 1922<sup>197</sup>, certains dépassant à peine la trentaine de pages, imprimés et publiés par différents imprimeurs de leur réseau : le I par Bayon à Lorient ; les II, III, IV, VI et VII par Taldir à l'Imprimerie du Peuple de Carhaix<sup>198</sup> ; le V à St-Brieuc par l'imprimerie Saint-Guillaume ; le X par Lajat à Morlaix ; les XI et XII par la maison Prud'homme à St-Brieuc.*

Si l'œuvre est fictionnelle (l'Égypte est une colonie des Celtes, dès les premières lignes du premier volume des *Sketla Segobrani*<sup>199</sup>), les références scientifiques sont bien présentes, à travers les nombreuses traductions de vocabulaire proposées en fin de chaque volume, néologismes construits sur des bases celtiques inspirés par les travaux de Georges Dottin et son ouvrage sur *La langue gauloise*<sup>200</sup>, ou celui sur les Anciens peuples de l'Europe<sup>201</sup> (les noms des peuples rencontrés au fil de l'histoire, par exemple) ; par les travaux de Camille Jullian également (son *Histoire de la*

<sup>196</sup> Nous renvoyons aux travaux d'Iwan Wmffre sur les pratiques linguistiques des populations celtophones, notamment son ouvrage *Breton Orthographies and Dialects: the Twentieth-century Orthography War in Brittany*, 2 tomes, Oxford, Peter Lang, 2007. La première unification du breton écrit (« unvaniet »), à savoir une même écriture pour trois des quatre dialectes (le cornouaillais, le trégorois et le léonard, d'où l'acronyme KLT pour Kerne, Leon, Treger – le vannetais conservant sa graphie) se fait en 1908. L'écriture unifiée englobant ce dernier dialecte se fait en 1941, avec l'apparition du « brezhoneg peurunvan », « breton totalement unifié », sous l'égide de Roparz Hemon. Déjà Le Gonidec avait à la fois simplifié et « bretonnalisé » l'écriture, en remplaçant par exemple le « C » et « QU » par des « K ». F. Vallée et E. Ernault fondent en 1908 l'Entente des Écrivains Bretons, et proposent une écriture qui a vocation à devenir commune, sur la base du breton du Léon, et deviendra le « KLT ». Dès 1911 le chanoine Le Goff propose de compléter cette écriture unifiée en y ajoutant le vannetais, avec des adaptations. Mais cela est contesté par l'école KLT, F. Vallée en tête, qui se charge, en 1936, de donner des « conseils aux écrivains » bretons, militant pour cette grammaire « qui rend déjà de grands services dans tous les établissements du Léon où elle est enseignée ». (*Rapport du Comité de préservation de la langue bretonne*, présenté le 1<sup>er</sup> juillet 1936 par Léon Le Berre au Congrès de l'association bretonne, p. 53). En réaction, le 28 décembre de la même année, eut lieu une réunion afin d'entériner l'écriture unificatrice de tous les dialectes, sous l'égide de Xavier De Langlais (secrétaire de l'Entente des bretonnants KLTV) et *Brezhoneg er skol*. Dans la continuité, R. Hemon, à la tête d'une commission d'auteurs bretons, valida cette écriture devenue valable pour toute transcription dans les quatre dialectes bretons.

<sup>197</sup> Une réédition en un seul volume fut publiée en 1946 par L'Édition de la Bretagne.

<sup>198</sup> Ce qui peut être une des causes du conflit entre Taldir et Vallée, qui choisit de ne pas faire imprimer le premier numéro chez son ancien disciple, mais lui offre tout de même l'occasion d'en imprimer d'autres, au gré des fluctuations de leur relation.

<sup>199</sup> Se basant sur des recherches scientifiques, comme indiqué dans la note-de-bas-de page 1, les auteurs font hésiter le lecteur entre le roman et l'Histoire : *Les Gaulois en Égypte*, article de Reinach paru dans la *Revue des études anciennes* en 1911, leur sert d'appui. Ainsi, l'histoire raconte qu'un « papyrus poussiéreux » (« *papyrus poultrennek* ») a été découvert dans la tombe d'un pharaon, à Fayoum : c'est le manuscrit des *Sketla* (« *ha warnan dournskrid ar Sketla* »).

<sup>200</sup> Dottin Georges, *La langue gauloise - grammaire, textes et glossaire*, Paris, Librairie Klincksieck, 1918.

<sup>201</sup> Dottin Georges, *Les anciens peuples de l'Europe*, collection pour l'étude des Antiquités Nationales, Paris, Librairie Klincksieck 1916.

*Gaule*<sup>202</sup>), D'Arbois de Jubainville et sa *Civilisation des Celtes*<sup>203</sup>, ses *Premiers habitants de l'Europe*<sup>204</sup> (les différents peuples que croisent le héros au cours de ces pérégrinations, et leurs coutumes), et ses *Études grammaticales*<sup>205</sup>. Aux théories et travaux de ces universitaires reconnus sont couplées les réflexions linguistiques de Le Roux et Vallée, qui se basent sur l'ancien celtique, le gallois et le breton pour expliquer des termes gaulois, notamment des toponymes. L'ensemble sert d'appui à l'affirmation d'une idéologie tout autant que d'une nouvelle approche de la culture celtique antique. Les trois bardes se font un devoir de marcher dans les pas de leurs ancêtres celtes et de faire que la « Celtie » de demain soit semblable, voire supérieure, à celle qui fut : « *Eun dlead d'eomp-ni, o gournizien, kerzout, war o roudou hag ober hor galloud ma vo Keltia-da-zont par – ha dreist zoken ! - da Geltia -'zo-bet*<sup>206</sup>. » / « C'est notre devoir, à nous leurs descendants, de marcher sur leurs traces et de faire ce qui est en notre pouvoir que la Celtie du futur soit équivalente – et plutôt supérieur ! - à la Celtie du passé. ». L'essentiel, pour eux, est que la « Celtie » soit éternelle (« *Keltia da viken !* »).

Les X3 souhaitent réactualiser le rapport des militants aux études celtiques, mais aussi diffuser, bien que seulement dans un cercle restreint, des concepts et connaissances sur les divinités, les rituels, la société celtique : une histoire celtique où apparaît l'influence de la théosophie avec les *Sketla*, à travers le regard des X3. Tout bardes qu'ils sont, ils ne se contentent pas de poésie ou de chant, mais proposent une réflexion sur ce passé celtique idéalisé depuis le mouvement celtomane, mais d'une façon différente de celle de Le Fustec, Berthou et Ladmiraault, pour qui l'approche était bardique et ésotérique, dans une démarche spirituelle où la question linguistique n'apparaissait pas. Au fil des pages des quatre livres, il est régulièrement fait mention de la théorie des peuples Hyperboréens (là où Le Fustec et ses disciples mentionnaient plutôt les Atlantes), soit directement sous l'appellation en breton d'« *Huperboreaned* »<sup>207</sup>, soit sous la forme des « peuples du Nord » / « *Tud an Hanternoz* »<sup>208</sup>. Cette théorie des peuples hyperboréens fut développée par Blavatsky et les Théosophes, comme la seconde race-racine de l'humanité<sup>209</sup>, dans la lignée de la première, celle des

<sup>202</sup> Jullian Camille, *Histoire de la Gaule*, 8 vol., Paris, Librairie Hachette, 1908 – 1921.

<sup>203</sup> D'Arbois de Jubainville Henri, *Cours de littérature celtique*, T. VI, *La civilisation des Celtes et celle de l'épopée homérique*, Paris, Fontemoing, 1899.

<sup>204</sup> D'Arbois de Jubainville Henri, *Les premiers habitants de l'Europe, d'après les écrivains de l'Antiquité et les travaux des linguistes*, 2 T., Paris, Thorin, 1889 – 1894.

<sup>205</sup> D'Arbois de Jubainville H., Ernault Émile, *Études grammaticales sur les langues celtiques*, 2 T., Paris, Librairie Bouillon, 1881 - 1896.

<sup>206</sup> *Sketla Segobrani, kenta kevrenn, Dis Atir – Teutates*, X3, imprimerie Prud'homme, St-Brieuc, 1923, « *Kent-skrid* », p. 6.

<sup>207</sup> Nbp 1, p. 6 du volume 3, *Taranis – Esus*.

<sup>208</sup> X3, *Sketla Segobrani, kenta kevrenn*, « *Dis Atir – Teutates* », St-Brieuc, imprimerie Prud'homme, 1925, p. 7.

<sup>209</sup> Blavatsky H., *La doctrine secrète*, vol. II., *op. cit.* Blavatsky y explique que l'humanité se développe en races-racines d'essence spirituelle. Si pour Blavatsky l'humanité actuelle est issue du mélange entre la race-racine aryenne et les quatre plus anciennes, l'avenir de la sixième race-racine poindra aux Amériques et sera symbole de fraternité.

Chhâyâs, polaire. Si Blavatsky développe la théorie de l'évolution de l'humanité par les apports successifs des races-racines, elle insiste sur le fait que la cinquième race-racine, l'aryenne, est celle qui constitue la quasi-totalité de l'humanité actuelle, issue de mélanges avec les quatre premières races-racines (Chhâyâs, Hyperboréens, Lémuriens, Atlantes). Les peuples de la Terre sont donc tous issus de mélanges de races-racines, ce qui explique, selon elle, les différences entre les peuples et les cultures.

Mais pour les trois bardes écrivains, c'est la mention récurrente des Hyperboréens dans les textes grecs antiques, qui a son importance, puisqu'ils associent les Hyperboréens aux Celtes. Ainsi, ils se retrouvent non pas issus d'une lignée incertaine de bardes brittophones, mais descendants (« *gournizien* »<sup>210</sup>) des « *Geltes koz* », des anciens Celtes, Hyperboréens, deuxième race-racine selon les théosophes (et première « race » physique, puisque les Chhâyâs ne sont que des esprits). Et s'ils ne font pas référence à d'autres races-racines (d'autres peuvent mettre en avant les Atlantes, comme Lebesgue dans sa préface de *Dindan derw an drouized* – voir infra) qui se seraient mélangées à celle-ci, c'est bien parce qu'ils se placent en descendants directs, garants d'une pureté raciale et culturelle originelle, non seulement pratiquant une langue celtique « hyperboréenne », mais la renouvelant, lui offrant une seconde jeunesse, puisque leur but est de porter la « Celtie » vers l'avenir, par une langue et une culture renouvelée, nourries d'un passé idéalisé<sup>211</sup>.

Paradoxalement, le paganisme présenté dans les *Sketla* n'est, écrivent-ils, pas le leur, mais celui de ce Segobranos et de ses contemporains<sup>212</sup>. Leur démarche ne consiste-t-elle que dans le fait de présenter des aspects romancés d'une civilisation celtique aux contours historiques et géographiques flous ? Les auteurs tentent de remonter encore plus loin dans le temps, à l'aide de prothèses identitaires ésotériques, telles ces races-racines, leur permettant d'affirmer une extrême antiquité des Celtes (Hyperboréens), bien au-delà de ce qu'affirmaient à la même époque Berthou et Lebesgue (les Atlantes, race-racine venant juste avant les Aryens)<sup>213</sup>. L'affirmation dans le romantisme allemand (et à travers des organismes comme la Société Thulé, fortement influencée par la théosophie), comme dans le romantisme breton, d'une antériorité de ces cultures de la famille des

---

<sup>210</sup> X3, *Sketla Segobrani*, kenta kevrenn, « Dis Atir – Teutates », St-Brieuc, imprimerie Prud'homme, 1925, p. 6.

<sup>211</sup> Il est possible que le mouvement futuriste ait influencé les auteurs, au-delà du simple fait qu'ils souhaitaient actualiser la langue bretonne et transmettre à leurs lecteurs, à travers une œuvre fictionnelle, des connaissances sur ce qu'ils considéraient être leurs ancêtres : construire un futur avec comme base une interprétation du passé.

<sup>212</sup> X3, *Sketla Segobrani*, kenta kevrenn, « Dis Atir – Teutates », St-Brieuc, imprimerie Prud'homme, 1925, p. 7.

<sup>213</sup> Le thème des Hyperboréens est ancien dans la littérature ésotérique et en ce qui concerne les druides. Huddleston, dans la vie de John Toland qu'il présente dans *A new edition of Toland's history of druids*, en 1814, insiste en page 49 sur l'importance qu'a eu l'ouvrage *History of Abaris, the Hyperborean priest of the sun* dans la conception que s'est fait Toland du druide antique : Abaris, dans la mythologie grecque, est un sage, prêtre d'Apollon. Cela sera encore mentionné dans *Critical history of the celtic religion and learnings*, qui paraît en 1815, avec, justement une version de cette *History of Abaris*. Le dieu Apollon, pour les Grecs, avait, comme sa sœur, une origine hyperboréenne de par leur mère, Létéo.

cultures nordiques, sur celles, latines et orientale (judéo-chrétienne) imposées par l'histoire, se retrouve dans les concepts développés dans les *Sketla*. La couverture des livres est décorée d'un « *hevoud* », un swastika. Ce symbole est déjà apparu sur la couverture de la neuvième édition du *Barzaz Breiz*, en 1893, surmonté d'un tribann. En 1923, ce symbole rattache les tenants de cette nouvelle culture bretonne à la large aire des cultures nordiques (germaniques, scandinaves, celtiques), hyperboréennes.

Reprenant des poncifs de l'ésotérisme bardique, les X3 invoquent aussi les cercles concentriques, présentant leur interprétation de ce concept, dans le quatrième livre, *Taranis*<sup>214</sup>, au chapitre dans lequel il est question de la Ville du Soleil, *Kêr an Heol*. Des rites dédiés à l'astre du jour ont lieu dans cette ville, formée de trois cercles concentriques, Vindoklâdia, elle-même au centre d'une île. Le cercle central, disent les auteurs, est « blanc » : c'est un cercle sacré composé de douze pierres et une plus grosse en son centre « *kinklet gant aroueziou aour* », « décorée de symboles d'or » : les sièges des douze rois et des deux grands rois (« *daou roue-meur* »). Les rois, chacun sur sa pierre, se réunissent pour les rituels permettant de révéler des prophéties (« *diskulia diouganou* »). À l'extérieur de ce cercle de pierres se trouvent des chars de guerre, des gonfanons, des épées et d'autres symboles guerriers des dieux. Un talus sépare ce cercle de la ville qui donne directement sur la campagne à proprement parler, composant le troisième cercle. Le talus est blanc, comme la butte centrale sur laquelle trônent les deux grands rois. Les auteurs des *Sketla*, par ce schéma, proposent une version matérialisée et symbolique des cercles concentriques :

- un centre (*Gwenved*) réservé à un binôme royal et douze rois les secondant<sup>215</sup>. Sans que cela soit précisé dans les notes de bas de page, c'est assurément un exemple de bi-polarité du pouvoir royal chez les indo-européens<sup>216</sup>, partagé entre les aspects sacerdotaux et productifs d'une part, militaires et magiques d'autre part, également présents dans les religions indo-iraniennes sous les formes de Varuna et Mitra<sup>217</sup>. La symbolique du douze est encore ici à relever. Nous pourrions supposer que les tout premiers travaux de Georges Dumézil (1898

---

<sup>214</sup> X3, *Sketla Segobrani*, livre IV, p. 8.

<sup>215</sup> C'est un changement radical dans l'organisation des cercles, puisque, auparavant, *Gwenved* était toujours représenté au-delà de *Abred*. Ici, *Gwenved* représente un centre sacré, une matérialisation sous forme de sanctuaire, d'une sacralité dépassant l'humain. La symbolique évolue : cette zone de plénitude et de sérénité peut être accessible, au cœur de la cité, allégorie du fond de notre esprit.

<sup>216</sup> Nous renvoyons aux travaux de Georges Dumézil et à l'article de Georges Charachidze « Hypothèse indo-européenne et modes de comparaison », *Revue de l'histoire des religions*, 208 – 2, 1991, pp. 203 à 208.

<sup>217</sup> Selon les *Vedas*, textes sacrés de l'indouisme, Varuna est issu de la génération des Asuras et crée la famille des Devas, dieux s'appropriant une force spirituelle. Mitra est issu des Adityas, gardiens de l'ordre cosmique. Le duo est accompagné de Indra. Varuna représente l'aspect religieux et magique de la vie, Mitra l'aspect matériel et productif. Dumézil assimile Varuna à la notion de « serment » et Mitra à la notion de « contrat ». Ce qui peut nous apparaître comme un paradoxe aujourd'hui est le fait que Varuna est plus proche des guerriers (leur rapport à la mort et à l'autre-monde tout autant que l'accès à une « folie » guerrière et primaire leur donne un aspect magique) et Mitra des prêtres (ils ont un contrat à la fois avec les dieux et avec la communauté). Ils sont parfois présentés dans les *Vedas* sous la forme unique de Mitravaruna. Nous renvoyons aussi aux travaux de Mircea Eliade.

- 1986) sur les sociétés antiques indo-européennes<sup>218</sup> ont pu influencer ces conceptions, mais sa thèse de doctorat paraît en 1924. Les X3 étant déjà bien avancés dans les *Sketla*, il reste pensable qu'ils eurent vent des travaux de l'universitaire, ce qui put influencer leurs écrits. Mais il est aussi probable que ce fut là une conception qui leur fut propre et que nous recoupons *a posteriori* avec celle de Dumézil.

- *Abred*, ici territoire où se trouvent des attributs guerriers, mais aussi les bois et champs où paissent les troupeaux. Symbole de la culture, de la domestication de la nature par l'homme, c'est aussi une zone de transition entre la nature sauvage extérieure et le centre sacré, l'humanité profane.

- *Keugant*, cercle extérieur inaccessible aux âmes selon la métaphysique de Iolo Morganwg, de Le Fustec et leurs disciples, puisque réservé uniquement à Dieu. C'est ici un endroit où vit la population et qui donne directement accès à une campagne indéfinie mais qui semble sauvage, opposée à la zone boisée et cultivée de *Abred*. Territoire au-delà du talus blanc, sacré, *Keugant* est présenté non pas comme un lieu réservé à Dieu mais comme un espace où se mêlent civilisation et chaos de la nature : l'on passe de l'enceinte sacrée à la ville, où la population chante pour les dieux à longueur de journée, dans une ville qui se délite vers une campagne indéfinie. Dieu a disparu de leurs conceptions, puisque, comme ils le rappellent, ils tentent de recréer un univers païen, donc polythéiste. Il est donc remplacé par un chaos et des déclinaisons divines correspondant bien plus aux récits mythologiques de l'Antiquité concernant l'ordre du cosmos, qu'à la métaphysique présentée par Iolo Morganwg et développée à sa suite.

C'est une différence flagrante d'avec les anciennes conceptions de Pughes, Morgnawg, Le Fustec, Berthou et Ladmirault : si leur adaptation du concept des cercles concentriques à un panthéisme peut être vue comme un méso-paganisme, les X3 conçoivent une métaphysique où le dieu créateur n'existe plus, son domaine étant habité par des humains honorant les dieux, liés par le chaos de cette nature sauvage représentée par la forêt. Le lieu de vie de ces humains est au bord du chaos, de cette nature indomptée où ils ne pénètrent pas mais qui est pourtant à leur portée. Il n'y a plus de Dieu créateur, mais une création où les dieux s'affirment sous la forme de déclinaisons polythéistes ; dieux-mêmes fruits d'une création dont la source reste ignorée, si ce n'est peut-être la nature elle-même. La proximité avec la mythologie irlandaise est certaine : les dieux des Celtes d'Irlande, les Tuatha De Danann (Tribu de la déesse Dana), ont eux-mêmes une grande déesse mère.

---

<sup>218</sup> Dumézil G., « Le festin d'immortalité – étude de mythologie comparée indo-européenne », thèse de doctorat, *Annales du Musée Guimet*, 1924.

Celle-ci n'est que mentionnée, sorte de fond originel insondable, principe féminin qui ne peut être défini que par le nom qui lui est accordé, Dana, puisque même les dieux semblent ne pas avoir de liens directs de parenté avec elle. Lors de la bataille de Mag Tured, affrontement déterminant entre humains et dieux, ce sont les humains qui remportent la victoire. Un partage du monde est fait : aux humains la surface, l'espace maîtrisable, et aux dieux le sous-sol, le fond des lacs et des rivières, de la mer, ce qui se trouve derrière la brume, ou au-delà des mers.

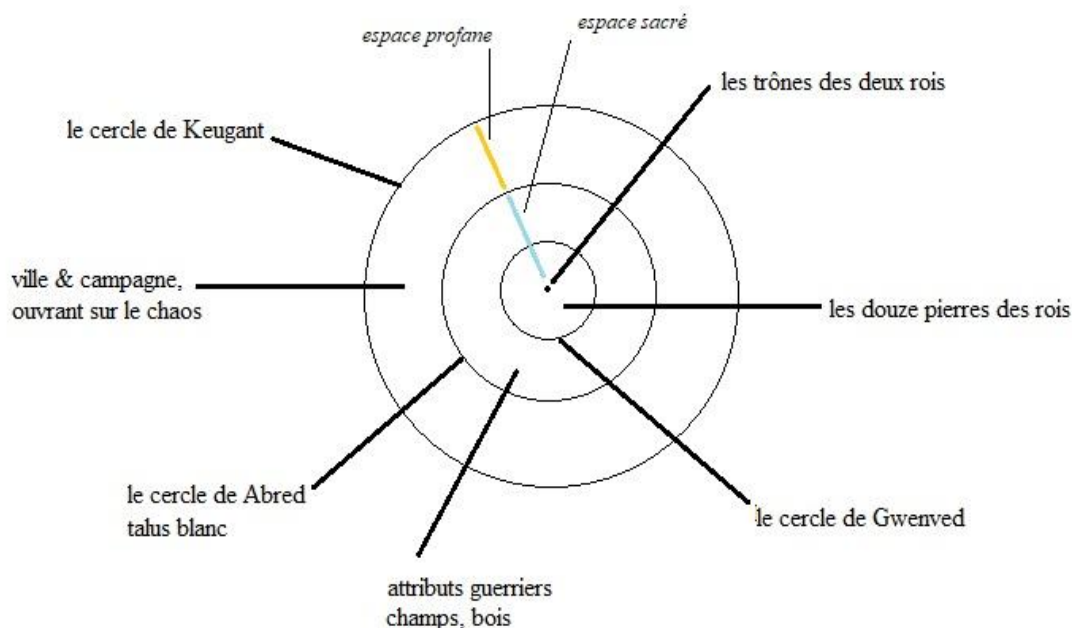
Cette représentation [Fig. 41] est aussi le symbole de l'importance du sacré dans les sociétés antiques : le sanctuaire est séparé du reste du territoire social, profane, par l'exposition d'attributs guerriers, cet ensemble est séparé du reste par un talus blanc. Autour, le territoire profane, civil, signifié par la ville elle-même et la campagne, puis un espace sauvage donnant sur le chaos. Au cœur du sanctuaire, l'omphalos, nombril et centre du monde symbolique, illustrant le concept que chaque territoire où vit une tribu était un monde à lui seul, organisé sur ce modèle, dans une tentative de maîtrise d'une parcelle du monde connu :

le sacré / le profane / la nature sauvage.
Le sanctuaire / la cité (ville ou village + campagne alentour) / au-delà des frontières de la cité.
L'accès au divin / l'espace humain / le chaos, l'inconnu, l'indéfinissable.

Les X3 conçoivent et diffusent des concepts novateurs, mais en parallèle de ce qui est discrètement diffusé auprès de quelques druidistes, par les écrits de Le Fustec et Berthou. Les deux conceptions vont se diffuser désormais en même temps, parallèlement, mais auprès de publics différents. Les théories de la lignée de Iolo Morganwg restent attachées au bardisme, au régionalisme et à une origine atlante des peuples celtes et de leurs traditions. Celles des *Sketla* nous semblent se rapprocher de théories convenant mieux au courant nationaliste arc-bouté sur les origines raciales des peuples d'Europe : repousser toujours plus loin dans le passé l'origine d'une race, et qui doit être fabuleuse ou glorieuse ; ici, les Hyperboréens (une radicalité politique et une forme d'extrémisme qui se retrouve dans leur rapport aux origines : être le plus extrême possible dans l'affirmation – para-scientifique – de celles-ci).

De plus, la ré-interprétation des cercles concentriques, sur un modèle inspiré des mythes irlandais, illustre la rupture de l'influence galloise sur une partie de l'Emsav. L'Irlande, devenue indépendante en 1921 suite à la révolution de 1916, en plein conflit mondial, inspire le courant nationaliste et devient le nouvel exemple à suivre. Ce n'est plus le Pays de Galles, soumis à la

couronne britannique, et ses Eisteddfedau folkloriques, mais une république d'Irlande indépendante, au fond culturel celtique riche et inspirant. Se mêlent donc ici théories des origines et présentation théorique d'une organisation parfaite de la société<sup>219</sup>, le tout à travers une interprétation de mythes celtiques et leur transfert dans une fiction, qui, par le biais de références scientifiques, gagne en crédibilité et légitimité, et tend à prendre des airs de réalité passée ou de possible futur romancé.



[Fig. 41] Essai de représentation de l'organisation de *Kêr an Heol*, G. Moigne

Les habitants de cet espace à l'organisation qui semble parfaite, divisés en vingt-quatre groupes, doivent chacun offrir une heure de chaque journée à l'adoration des divinités par le chant, accompagné à la harpe. Les auteurs, ici encore, mentionnent Camille Jullian qui reprend Diodore de Sicile dans son *Histoire de la Gaule*<sup>220</sup>. La reprise d'un témoignage antique par un intellectuel spécialiste des Gaulois en son temps, renforce le lien entre le roman et la vérité historique, les X3 tentant de rapprocher au maximum les aventures de Segobranos d'une réalité celtique antique, des croyances et pratiques rituelles des Celtes. Mais leur « Celtie » est bien grande, et les auteurs n'hésitent pas à mêler des témoignages ou trouvailles archéologiques concernant l'Irlande avec

<sup>219</sup> Ce que toute société tend à faire : les cités-états mésopotamiennes, les cités grecques, l'Urbs romaine, les cités mayas... Les fonctions religieuses et politiques (la fonction militaire est incluse à celle-ci – le duo Mitra & Varuna) forment un centre, autour duquel gravitent l'agriculture / l'élevage / la pêche, l'artisanat / le commerce, jusqu'aux limites du monde connu et maîtrisé par la cité ou la tribu.

<sup>220</sup> Jullian Camille, *Histoire de la Gaule*, op. cit.

d'autres concernant la Gaule ou la Galatie, comme ces douze rois Galates qui aidèrent Alkinoos, roi des Phéaciens<sup>221</sup>.

Des chants accompagnent la course du Char Solaire conduit par Solis, du matin au soir. Solis (ou Sulis), précisent les auteurs dans une note de bas de page, serait, selon D'Arbois de Jubainville<sup>222</sup>, une déesse équivalente à Minerve, pour les Celtes romanisés d'île de Bretagne. Se basant aussi sur les travaux d'Anderson et Leclercq, rassemblées dans leurs *Mythologies scandinaves*<sup>223</sup>, les X3 précisent que ce serait aussi l'équivalent de la déesse Sol chez les Scandinaves, « *merc'h skedus an nenv* » / « Fille resplendissante des cieux » dont le char était tiré par deux chevaux, Aarvaak (Árvakr : « toujours éveillé » ou « tôt levé » en vieux norois) et Alsvinn (Alsviðr : « rapide », dans la même langue). Elle est la sœur de Maane (Máni, dans les mythologies scandinaves), dieu de la lune.

La nuit, la population est soutenue par les rois pour accomplir la difficile tâche d'aider le char solaire à sortir d'*Annou* : chants, musiques et danses ramènent le soleil, sauvé de cet « *islonk, douar ar re varv, ifern* » / « abîme, terre des morts, enfer », selon J. Loth<sup>224</sup>. Ce char parcourt donc le monde dont *Kêr an Heol* est le microcosme, le centre sacré, et *Gwenved* en étant l'omphalos.

*Kêr an Heol* est donc une schématisation de leur vision des cercles concentriques et des rituels solaires pratiqués par les Celtes. L'allégorie présentée là n'est pas si éloignée de certains sanctuaires découverts en Irlande et en Gaule, où le talus (et le fossé qui l'accompagne) joue en grand rôle dans la séparation du domaine sacré et du domaine profane. Matérialisant des conceptions métaphysiques (cercles concentriques, organisation du cosmos, cycle solaire), la synthèse opérée par les X3 montre leur érudition tout autant que leurs capacités littéraires à proposer une version plus païenne de certains concepts, hors des influences générales judéo-chrétiennes relevées chez la plupart des druidistes, notamment autour de Jaffrennou

Cette tentative de mise-à-jour, d'apport de connaissances sur cette culture celtique antique revendiquée et chantée par les bardes, n'eut que peu d'impact sur la Gorsedd puisque cela ne changea en rien les cérémonies, leur organisation, l'aspect profane et folklorique entourant ces moments. L'influence de plus en plus forte du catholicisme de Taldir, avec la reprise des activités de la Gorsedd dans la première moitié des années 1920, n'a pas été ébranlée par cet apport

---

<sup>221</sup> Information qu'ils tirent probablement de la *Revue des études grecques*, vol. XIII, 1900, pp. 145 – 146.

<sup>222</sup> X3, *Sketla Segobrani, 4<sup>e</sup> kevrenn, Taranis – Esus*, p. 10, nbp 1.

<sup>223</sup> Leclerc & Anders, *Mythologies scandinaves, op. cit.*, p. 22. Voir aussi le *Gylfaginning*, première partie de l'*Edda* de Snorri Sturlusson (1179 - 1241), où est contée la naissance de la déesse du soleil et du dieu de la lune.

<sup>224</sup> Loth J., *Mabinogion*, Paris, Ernest Thorn éditeur, 1889, p. 31, note de bas de page 1.



scientifico-fictionnel pouvant alimenter un paganisme celtique et bardique, si tel en fut le projet. La parution des *Sketla* illustre aussi le développement du concept de « races » dans l'émulation intellectuelle des années 1920. Si le thème est un serpent de mer depuis des décennies, il prend une tournure scientifique de par les découvertes, l'assimilation du darwinisme, les théories eugénistes de Francis Galton des années 1880<sup>225</sup> et reprises par quelques théoriciens politiques développant les concepts d'eugénisme négatif ou positif et la montée en puissance des partis d'extrême-droite en Europe.

Les *Sketla Segobrani* se voulaient être un récit épique digne des anciennes épopées et des récits mythologiques. L'œuvre devient référence dans le petit milieu des linguistes et littérateurs bretons. Le récit influence Roparz Hemon dans son écriture des aventures de Bimbochet en Bretagne : tel Atepomaros chevauchant, dans le livre III, Hemon fait chevaucher lui aussi un ancêtre de son héros, Bimbochomaros<sup>226</sup>. Ce dernier rencontre une prêtresse de l'île de Sena, en pays Oestrurnis : ces noms correspondent à ceux inscrits sur les cartes de la fin des *Sketla*, à savoir Sena pour l'île de Sein et Oestrurnis comme étant l'ancien nom de la Bretagne Armorique.

Même si les auteurs se défendent de faire du prosélytisme païen, ou même de diffuser dans leur épopée celtique des idéaux païens auxquels ils auraient adhéré, les connaissances qui y sont exposées montrent non seulement une grande érudition, mais aussi un positionnement philosophique et ontologique occidentalisant. Renversant la géographie des références spirituelles et métaphysiques, les auteurs ne s'inspirent que de cultures antiques occidentales (celtiques, germaniques, baltes, scandinaves, étrusques ...).

Chez ces auteurs, l'homme breton nouveau, dont il est question dans les théories raciales et politiques des années 1920, est le descendant de ces civilisations du nord-ouest, hyperboréennes. Le Celte des années 1920 doit ressembler à son lointain ancêtre, indéfini et idéalisé, Segobranos. La parenthèse monothéiste peut commencer à se refermer : c'est ce qu'annonce les *Sketla Segobrani*. Mais pour Mordiern et ses disciples, dont Hemon, ce n'est pas qu'une épopée romanesque à transposer au XX<sup>e</sup> siècle : l'homme breton nouveau doit réactualiser la religion de ces ancêtres, il doit réactualiser sa langue en lui enlevant les influences négatives qu'elle aurait subies, il doit descendre le plus directement de son ancêtre hyperboréen sans que la lignée ait subi de mélanges, se projetant dans une sorte de perfection de la création<sup>227</sup>.

---

<sup>225</sup> F. Galton (1822 - 1911), cousin de Charles Darwin, fut décoré de la médaille Copley décernée par la Royal Society en 1910, un an après avoir été anobli. Il a travaillé sur les empreintes digitales, publiant plusieurs études (*Finger Prints*, Londres - New York, MacMillan, 1892 / *Decipherment of Blurred Finger Prints*, Londres - New York, MacMillan, 1893 / *Finger Print Directories*, Londres - New York, MacMillan, 1895), un article dans le *Journal of the Anthropological Institute*, vol. XV, 1886, intitulé « *Regression towards mediocrity in hereditary nature* ».

<sup>226</sup> Calvez Ronan, *La radio en langue bretonne : Roparz Hemon et Pierre-Jakez Helias, deux rêves de la Bretagne*, PUR / CRBC, Rennes, 2000, nbp 65 à 69.

<sup>227</sup> L'homme nouveau n'est pas l'*Übermensch* nietzschéen, concept instrumentalisé par les concepteurs des doctrines

Nous ignorons qui furent les lecteurs des *Sketla*, mais il est certain que l'équipe de *Gwalarn*<sup>228</sup> (revue diffusant les premiers numéros de l'œuvre des X3) y trouva un intérêt, de par la langue de prime abord, de par les théories diffusées ensuite. Nous retrouvons des notions présentes dans les *Sketla* dans le journal *Kad*<sup>229</sup>, dès 1936, organe de presse fondé par trois dissidents de la Gorsedd, préfigurant le groupe druidique Kredenn Geltiek.

### 3- De la dissidence à la Kredenn Geltiek

Dans le courant de l'année 1936, trois dissidents, reprochant à la Gorsedd d'être trop proche de l'Église Catholique, de faire preuve d'opportunisme et de conformisme vis-à-vis des instances catholiques, créent leur propre petit groupe. Eux voulaient vivre leur druidisme d'une façon essentiellement païenne. A l'origine de cette fondation, nous trouvons Raffig Tullou, Morvan Marchal, et Francis Bayer du Kern.

#### La trinité originelle

Raphaël (ou Raffig) Tullou (1909 - 1990), de son nom bardique Neven Lewarc'h, fut sculpteur et décorateur, créateur de mobilier celto-moderne, et membre des Seiz Breur, dont il est le dernier secrétaire-général en 1944. On lui doit la statue de Nominoë à Bains-sur-Oust (56), la plaque commémorative de la conspiration de Pontcallec à Nantes (44), entre autres, mais aussi des restaurations de qualité, comme celle du monument aux morts de la guerre de 1870, à Nantes, ou, dans la même ville celle de la statue d'Alain Barbetorte, déplacée en 1975 au château des Ducs de Bretagne, où elle fut vandalisée. Administrateur du journal Foi et Bretagne ("revue du nationalisme breton catholique") en 1928, il entreprend aussi des études spirituelles, et fonde avec Morvan Marchal et Francis Bayer du Kern le bulletin d'études et de philosophie druidique *Kad*, en 1936,

---

raciales, en Allemagne puis dans le reste de l'Europe : c'est un être spirituel ayant justement dépassé ce stade des croyances, entrant dans une sur-humanité. Voir De Launay Marc, *Nietzsche et la race*, Paris, Seuil, 2020.

<sup>228</sup> Revue fondée par Roparz Hemon et Olier Mordrel. C'est dans le numéro 76 de *Breiz Atao* (en 1925) que paraît le premier numéro de « *Gwalarn*, *kelaouenn lennegel e brezoneg penn-da-benn, adniverenn Breiz Atao* ». Dès le mois de juillet 1926, *Gwalarn* devient une revue indépendante, après 6 numéros diffusés dans *Breiz Atao*. En 1928, R. Hemon assure seul la direction de la revue, jusqu'à son dernier numéro, le 165, en mai 1944. Dans son manifeste, paru dans le numéro 75, février 1925, de *Breiz Atao*, seul texte en français de *Gwalarn*, les fondateurs indiquent que leur projet est destiné « à l'élite du public bretonnant ». Ils souhaitent élever la littérature bretonne au même rang que celles d'autres nations d'Europe. Conscients que le breton littéraire de la revue est éloigné du breton populaire, ils espèrent que l'élite intellectuelle adoptera la revue et permettra l'élévation et la diffusion de la langue bretonne, et, partant, de la culture bretonne en général.

<sup>229</sup> A travers le journal *Kad* nous pouvons lire l'évolution spirituelle et métaphysique des auteurs du journal, qui, comme les autres créations bardiques à tendance ésotérique (*Dindan derw...*, *Sketla...*) ne rencontra qu'un succès dans un cercle restreint d'initiés.

puis *Ialon*, son rapport au religieux prenant une teinte fortement païenne, le menant vers un méso-paganisme.

C'est en 1934 qu'il rejoint le Mouvement Fédéraliste Breton, avec Francis Bayer du Kern, Goulven Mazeas et Morvan Marchal. Après la fondation de *Kad* et la mise en place du petit groupe qui deviendra la Kredenn Geltiek, il écrit dans *L'Heure Bretonne* pendant la Seconde Guerre mondiale ainsi qu'à la revue *Nemeton*, qui prend le relais de *Kad*. Il divise ensuite la Kredenn Geltiek en créant un nouveau courant, la Kredenn Geltiek Hollvedel (croissance celtique universelle), puis fonde l'association *Koun Breiz* (« Souvenir breton ») en 1954, dédiée à la défense du patrimoine culturel et artistique<sup>230</sup>. Il a aussi fondé *Skoed* (« Le Bouclier ») en 1966, comme organe officiel de *Koun Breiz*.

Raphaël Tullou fut membre de l'Ordre Martiniste Rectifié, courant de la franc-maçonnerie de tendance mystique judéo-chrétienne, qui se base sur les principes développés par Martinez De Pasqually (1727 - 1779)<sup>231</sup> et Louis-Claude de St-Martin (1743 - 1803), le premier œuvrant dans une optique théurgique, opératoire<sup>232</sup>, quand le second (secrétaire du premier) se tourne vers la mystique et la spéculation religieuse à travers une étude ésotérique de la gnose chrétienne. De Pasqually fut le maître de St-Martin, la transmission de la tradition se faisant ainsi de façon privée, de maître à disciple. Le nom de cette mouvance vient donc du premier disciple, St-Martin<sup>233</sup> : Papus (Gérard Encausse, 1865 - 1916), avec l'aide de l'Ordre Kabbalistique de la Rose-Croix, fonda avec Augustin Chaboseau (1868 - 1946) l'Ordre Martiniste Traditionnel en 1886, mais nous ignorons quels rapports entretenirent St-Martin et Papus, et comment ce dernier obtint son initiation et changea sa raison d'être en créant un Ordre, ne respectant pas l'initiation privée de maître à disciple. L'accueil dans cet Ordre ne fut autorisé qu'à partir d'un degré élevé en maçonnerie, réservée donc à une élite. Si les origines de ce courant mystique nous semblent claires, elles ont donné lieu, comme pour la plupart des groupes ésotériques, à de nombreuses spéculations hasardeuses, toujours dans l'optique de trouver une origine ancienne liée à des personnages de la tradition ésotérique<sup>234</sup>.

---

<sup>230</sup> L'association a œuvré pour la commémoration annuelle de deux événements jugés fondateurs : la victoire de l'armée bretonne et de ses alliés le 29 juin 845 à Ballon (aujourd'hui Bains-sur-Oust, dans le Morbihan), contre les armées de Charles le Chauve, et la défaite des Bretons et de leurs alliés, à Saint-Aubin-du-Cormier (en Ille-et-Vilaine) le 28 juillet 1488, face aux armées du roi de France et de ses alliés.

<sup>231</sup> Van Rijnberk G, *Un thaumaturge au XVIII<sup>e</sup> s. : Martinès de Pasqually. Sa vie, son œuvre, son ordre*, Paris, T. I, Alcan, 1935, T. II, Lyon, Derain-Raclet, 1938.

<sup>232</sup> De Pasqually Martinès, *Traité sur la réintégration des êtres dans leur première propriété, vertu et puissance spirituelle divine* (1770 - 1772), d'après le manuscrit de Louis-Claude de Saint-Martin, Diffusion Rosicrucienne, collection martiniste, publié par Obert Amadou, Le Tremblay, 1999 (première édition : Paris, Bibliothèque Chacornac, 1899, consultable sur le site de la NnF : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k75328t.texteImage>).

<sup>233</sup> De Pasqually eut un second disciple, Jean-Baptiste de Willermoz, fondateur du Rite Écossais Rectifié de la franc-maçonnerie, dit aussi des « élus Coën ».

<sup>234</sup> Ces informations sont issues de la lecture de l'ouvrage de Ambelain Pierre, *Le Martinisme, histoire et doctrine* (1946), suivi de *Le Martinisme contemporain et ses véritables origines* (1948), Montélimar, Signatura, 2011.

C'est autant dans une vision politique de la Bretagne que dans ces spéculations métaphysiques que Tullou retrouve son ami Marchal, comme au sein des *Seiz Breur*, le premier comme sculpteur, le second comme architecte.

Maurice Marchal, dit Morvan Marchal (1900 - 1963), fut cofondateur du Groupe Régionaliste Breton en 1918 (sous la forme d'une association), avec ses amis Henri Prado (qui meurt peu de temps après) et Joseph de Roince (monarchiste, constatant que ses idéaux n'étaient finalement pas ceux poursuivis par Marchal et d'autres membres, quitte le groupe en 1919), rencontrés lors de réunions de l'Action Française, alors qu'il était étudiant aux Beaux-Arts de Rennes. Il s'agit pour le GRB de se mobiliser pour la défense de la langue et de la culture bretonnes, de miser sur un fédéralisme et un interceltisme. Le Groupe recrute de jeunes lycéens ou étudiants, dont Debauvais (qui a 16 ans lors de son entrée dans le Groupe en 1919) ou Mordrel (qui en a 18). Ce dernier grimpe rapidement les échelons et devient avec Marchal dirigeant du Groupe, tout en recevant une initiation à la culture bretonne et au combat pour la Bretagne.

Faisant évoluer à grande vitesse sa ligne politique, Marchal crée en janvier 1919 le journal *Breiz Atao*, organe mensuel du GRB, par lequel il diffuse des concepts régionalistes qui se muent en fédéralisme dans une ligne proche de celle de Proudhon et de la Ligue Fédéraliste Française. La première réunion du groupe *Breiz Atao* se tient à St-Brieuc, le 27 juillet, sous la présidence de François Vallée, dans les locaux de l'Action Française, rappelant là les origines politiques des fondateurs<sup>235</sup>.

Faisant peser sur le groupe sa propre évolution, Marchal voit s'éloigner Debauvais et Mordrel en 1923. S'étant en effet éloigné de l'Action Française, il cherche une voie par laquelle il puisse concilier sa politique et sa spiritualité. Cette volonté le conduit à entrer en maçonnerie, où il est initié entre 1921 et 1924, tout en flirtant avec le socialisme, voire le communisme, de par l'adhésion de Maurice Duhamel au Groupe, le faisant pencher un peu plus à gauche, Marchal adhère au parti radical-socialiste. Son initiation maçonnique perturbant son engagement, ainsi que les prises de position de Mordrel, qui se tourne vers l'extrême-droite, Marchal quitte le bureau du GRB. Il revient tout de même en 1924, son initiation terminée, mettant en avant un anti-cléricalisme, refusant de laisser le monopole du combat pour la langue bretonne au clergé<sup>236</sup>.

Pendant ces années, il ne fut pas inactif, puisque 'il créa le drapeau breton, dit « *Gwenn-ha-du* » (« blanc et noir »). De 1923 à 1925, il travaille sur plusieurs modèles, avant d'opter pour un drapeau

---

<sup>235</sup> Morvan Françoise, *Le monde comme si*, Babel / Actes Sud, Paris / Arles, réédition 2005 (éd. originale 2002), p. 199.

<sup>236</sup> *Breiz Atao*, avril 1924. Déniel Alain, *Le Mouvement breton (1919-1945)*, Paris, Maspero, 1976, p. 67.

moderne, inspiré par le drapeau grec, mais aussi par celui, symbolique pour le futur franc-maçon qu'il est, des États-Unis d'Amérique (état fédéral dont la majeure partie des fondateurs et premiers grands noms furent franc-maçons : G. Washington, B. Franklin, A. Lincoln...). Symbole d'unité territoriale et historique, le drapeau fait le lien entre le passé de la Bretagne (le carré d'hermines, issu de l'héraldique de l'ancien duché), l'histoire de ses divers pays (s'y alternent quatre bandes blanches horizontales pour les quatre évêchés où le breton est parlé et cinq bandes noires pour les évêchés où il est peu pratiqué ; soit la Basse-Bretagne et la Haute-Bretagne, unies par un même drapeau malgré leurs différences linguistiques et culturelles). Le *Gwenn-ha-du* est présenté pour la première fois en public à l'exposition des arts décoratifs de Paris, en 1925. Ce ne sont pas les partis politiques bretons qui se l'approprient de prime abord, mais l'Association des Bretons Émancipés, de Marcel Cachin, proche du Parti Communiste, dès 1925. Peu à peu, les partis et organismes culturels bretons vont l'adopter et en faire usage lors de manifestations, fêtes et animations.

C'est enfin à cette période que Marchal tisse son réseau dans les milieux fédéralistes et autonomistes d'Europe, notamment alsaciens<sup>237</sup>. Ayant déjà voyagé en Europe alors qu'il était en poste comme professeur de composition décorative à l'École Régionale d'Arts et d'Architecture de Rennes (et ce dès la fin de ses études), il renoue avec son envie de voir ce qui se fait ailleurs, non plus dans l'architecture, mais en politique et revendications autonomistes. C'est à la suite de ces démarches que le Parti Autonomiste Breton est créé en 1927, et dont la courte vie s'achève en 1931, suite à des soucis financiers et des dissensions politiques (essentiellement entre Marchal, membre du Comité Directeur jusqu'en 1930, et Mordrel)<sup>238</sup>.

Ne baissant pas les bras, Marchal crée un nouveau parti et l'organe de presse qui y est lié : la Ligue Fédéraliste de Bretagne naît en 1931, ainsi que *La Bretagne Fédérale*. Il rassemble autour de lui de nombreux anciens membres du PAB, plus tentés par l'optique fédéraliste de gauche qu'il propose que par celle, nationaliste, de Mordrel<sup>239</sup>. Il y prône un fédéralisme non seulement au sein des frontières de la France, mais un fédéralisme européen où le pan-celtisme aurait sa place, face aux autres grandes ères culturelles.

A cheval entre plusieurs courants et ne parvenant pas à trouver un équilibre, il doit démissionner du Parti Radical en 1932, suite à l'attentat contre le « monument de la honte » à Rennes et ses prises de positions pro-bretonnes sur le sujet.

L'aventure de cette Ligue Fédéraliste de Bretagne tourne court, et, en 1934, Marchal rejoint ses

---

<sup>237</sup> En 1927, Marchal se rend en Alsace avec Mordrel à la rencontre des dirigeants du tout jeune Parti Autonomiste Alsacien, et décide, à la suite de cette rencontre, de changer le « nationalisme » de *Breiz Atao* en « autonomisme ».

<sup>238</sup> Cf. Bougeard Christian, *Les forces politiques en Bretagne : Notables, élus et militants (1914-1946)*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, coll. « Histoire », 2011, p. 135.

<sup>239</sup> Il se positionne, face aux manifestations fascistes de février 1934, pour la création de « comités de défenses antifascistes ». Cf. Déniel Alain, *Le mouvement breton(1919-1945)*, *op. cit.*, p. 182.

compères Goulven Mazéas et Raffig Tullou dans le Mouvement Fédéraliste Breton<sup>240</sup>, avant de s'encarter à nouveau au Parti Radical, même s'il ne s'investit plus autant qu'avant dans la vie politique (son déménagement à Laval en 1935 est aussi une des raisons de cet éloignement du combat politique breton et fédéraliste). Ne pouvant donc s'affirmer dirigeant de parti dans la vie politique bretonne et fédérale, Marchal participe à la création d'un groupe païen, sur l'exemple des Loges franc-maçonnnes, qu'il dirige, se revêtant du titre de « Roi-Druide », pouvant ainsi vivre un autre pan de sa personnalité, tout en conservant un lien avec le combat pour la culture celtique, mais cette fois dans une optique religieuse.

Le comte Francis Bayer du Kern (1912 - 1940) est né à Laval, dans une vieille famille cornouaillaise aux origines écossaises. Bon élève, il envisage d'entrer dans les ordres après des études en théologie, avant d'y renoncer. Tout en continuant ce cursus de façon non officielle, il se met à apprendre le breton et à l'étudier, ainsi que ses liens avec les autres langues celtiques, y compris le théorique celtique ancien. Il rejoint le duo Tullou – Marchal dans leur démarche spirituelle, passant d'un catholicisme certain à un méso-paganisme.

Le nom *Breuriez Spered Adnevezi* / Fraternité de l'Esprit du Renouveau apparaît dans un article du premier numéro du journal *Kad* (« combat », en breton) [Fig. 42]<sup>241</sup>, diffusé dans un cercle restreint de druidisants, bardes et militants bretons. Aucun nom n'est précisé, mais le logo du journal est de la main de Raffig Tullou, ainsi que de nombreux articles au contenu découlant directement du manifeste présent dans le premier numéro : à gauche du nom du journal, il y a un oiseau tenant dans ses griffes un glaive, la tête entourée de cercles concentriques, tournée vers la droite (le titre), et trois représentations du soleil intègrent ces cercles concentriques. Une symbolique certaine, mais encore floue, comme ce manifeste, dans lequel les auteurs mêlent bardisme et druidisme de la Gorsedd, christianisme, positivisme, anticléricalisme. Ils mettent en avant « l'âme bretonne », qui, pour eux, est une forme politique de la mystique (ou l'inverse)<sup>242</sup>.

Le petit groupe ne vit qu'à travers ce journal et sa rédaction. Le numéro 2 est publié à la fin de

---

<sup>240</sup> En 1938, il signe avec eux *Le manifeste des Bretons fédéralistes*, se prononçant contre la guerre qui approche. Cf. Cadiou Georges, « Marchal, Maurice dit Morvan (1900 - 1963) », dans *EMSAV : Dictionnaire critique, historique et biographique : Le mouvement breton de A à Z du XIX<sup>e</sup> siècle à nos jours*, Spézet, Coop Breizh, 2013, p. 272.

<sup>241</sup> Coarer Morvan, *Petite histoire illustrée de la Kredenn Geltiek*, hors-série de la revue *Ialon*, éd. Ialon, 2016. Dans cet ouvrage, Morvan Coarer, druide de la Kredenn Geltiek, présente une vision de l'histoire de son groupe druidique, avec, à l'appui, de nombreuses archives qu'il ne nous a pas autorisé à étudier, nous communiquant uniquement quelques éléments. Mais nous avons pu parler de l'histoire du groupe avec M. Coarer lors d'un entretien réalisé à Brest le 13 octobre 2017. Ce qui est ici écrit sur la Kredenn Geltiek est issu de l'étude du livre de M. Coarer, de la discussion que nous avons eue et des documents divers qu'il nous a communiqués, complétés par d'autres que nous avons pu glaner dans les archives de M. Le Scouëzec ou en notre possession.

<sup>242</sup> *Kad*, n°1, 1936.

1936, avec un changement dans le logo : si la typographie de *Kad* a légèrement évolué, l'oiseau au glaive a disparu pour laisser place à une demi-rose des vents, la pointe « ouest » étant en noir, les autres en blanc. Le sous-titre « *Evit ar gwir eneb ar bed !* » « Pour la vérité contre le monde ! » se retrouve coincé sous le titre. L'inspiration générale de la revue *Kornog*, des *Seiz Breur*, est flagrante. Raffig Tullou, qui fait partie de ce groupe d'artistes, a tout loisir de développer son art, ses sculptures, ses gravures sur bois. C'est ainsi qu'il va mettre son art au service de son évolution spirituelle et de la symbolisation ou l'illustration de nombreux concepts qu'il diffuse dans le journal.



[Fig. 42] *Kad*, n° 1, en-tête. Collection privée.

En haut à droite, le comput temporel utilisé par le trio : « l'ère post-atlantidienne ». Le mélange des symboles est ici flagrant : à droite, un tribann se trouve au centre d'un cercle lui-même au cœur d'un triskell, inclus à deux cercles concentriques.

Il s'agit aussi, pour le trio, de mettre en avant un nouvel état d'esprit, une nouvelle façon de vivre sa spiritualité celtique, de la faire évoluer en s'éloignant du carcan judéo-chrétien : c'est ainsi qu'ils vont proposer une exégèse des textes mythologiques irlandais au fil des quelques numéros de *Kad* qui paraîtront. A travers leurs écrits, ils se positionnent aussi parfois, illustrant l'imbrication entre politique et spiritualité dans cette frange du monde militant breton. Dans le numéro 3 de *Kad*, Morvan Marchal se positionne aussi contre la revue *Stur*, tenue par Olier Mordrel (1901 - 1985), et met en avant son anti-racisme<sup>243</sup>.

Le trio se réunit le 1<sup>er</sup> mai 1937 à la fontaine de Barenton, et Marchal / Maen Nevez y est fait

<sup>243</sup> C'est aussi pour Marchal, Tullou et Bayer du Kern l'occasion de se positionner en tant que membres du Mouvement Fédéraliste Breton, et contre les membres de Breiz Atao, tel Mordrel.

*Ri-Drevon*, c'est-à-dire « Roi-Druide » selon les choix étymologiques du trio quant aux appellations en gaulois qu'ils s'octroient. A part cette réunion autour de la fontaine, nous avons très peu de renseignements sur leurs cérémonies : une invitation est lancée dans le troisième numéro (un sous-titre y a été ajouté : « bulletin d'études de philosophie druidique », de décembre 1937, à l'Assemblée des Amis de *Kad* à l'équinoxe de printemps suivant<sup>244</sup> ; une autre début mai 1939, pour Beltan, toujours à la fontaine de Barenton, où le trio se réunit sous le nom de Fraternité des Hommes du Chêne<sup>245</sup>.

Le petit groupe revendique les filiations suivantes : la *Gorsedd de Bretagne* (jusqu'à Taldir), la *Breuried Breiz Iezl* de La Villemarqué (même si ce fut très éphémère et peu sérieux), et la *Gorsedd Beird Ynys Brydain* de Iolo Morganwg. Il existe différents noms pour ce groupe et quelques ramifications issues de dissidences : *Celtiacon Certocredaron Credima* (ou CCC, du « celtique ancien » traduit par « croyance celtique orthodoxe », collège sapiental druidique<sup>246</sup>), la *Comardia Druidiacta Aremorica*, la *Goursez tud donn*, *Kredenn Geltiek Hollvedel*, le Collège Druidique d'Armorique, le *Comsedon Druidiacta Litauos*. Ces noms, au début de l'aventure, sont juste des essais, des tentatives de nommer le petit groupe au fil des décennies. C'est encore le souci de s'imposer face à la *Gorsedd*, d'avoir une résonance dans le milieu bardo-druidique. Puis, les différentes branches nées de scissions vont s'approprier certaines de ces appellations, dans une recherche de primordialité sur les autres branches et une filiation directe avec un passé celtique qu'ils croient maîtriser puisqu'ils se nomment selon ce qu'ils pensent être de réelles appellations gauloises.

C'est par le bulletin *Kad* que le groupe vit et s'affirme, diffusant ses interprétations et explications de textes mythologiques et des Triades galloises. Le duo Marchal - Tullou publie un second numéro du bulletin en juillet 1937, dans lequel se mêlent exégèse celtique et théosophie. Le journal est daté selon un comput « post-atlantidien », et ce depuis le premier numéro : les auteurs calculent le temps en fonction de ce qu'ils présument avoir été la disparition de l'Atlantide. A la suite de cette disparition, savants et érudits Atlantes seraient partis vers l'est et se seraient installés sur ce qui est actuellement la frange atlantique de l'Europe et y auraient diffusé leurs savoirs et connaissances, donnant naissance à la civilisation mégalithique puis celtique. Par des raccourcis

---

<sup>244</sup> Dans Coarer M., *Petite histoire de la Kredenn Geltiek*, op. cit., il est fait mention de l'équinoxe de printemps 1937 : cela est impossible puisque l'appel est lancé dans ce numéro 3 paru en décembre 1937.

<sup>245</sup> C'est à cette occasion qu'est accueilli dans leur groupe Edmond Coarer / Tankildare / Kalondan.

<sup>246</sup> Nous retrouvons cette notion de « sagesse » dans de nombreux groupes druidiques encore aujourd'hui : c'est un terme utilisé pour parler de savoir et de connaissance. C'est aussi un terme visant à mettre une étiquette sérieuse et intellectuelle sur les groupes qui l'emploient. La grande partie des druides rencontrés lui trouve comme correspondant « savoir » ou « connaissance » ou même « science », mais ils ajoutent que c'est un rapport à la science qui n'est pas celui des sciences dures, ni même parfois celui de la Raison.



historiques et scientifiques, les auteurs calculent donc le temps à leur manière, inscrivant sur leurs bulletins des dates incompréhensibles pour qui n'a pas reçu une initiation ou qui n'a pas les connaissances para-scientifiques nécessaires. Le numéro 1 (qui sort au printemps 1936) est daté du « mois VII de l'an 11501 de l'ère post-atlantidienne<sup>247</sup> », ce qui nous amène à déduire que, selon les auteurs, l'Atlantide aurait disparu sous les flots en 9565 avant notre ère, selon le comput commun. Cela fait écho aux propos de Lebesgue dans la préface de *Dindan derw an drouized*, paru en 1931, où il affirme que la tradition bardique et celtique est issue d'une lointaine tradition atlante. Nous retrouvons ici le concept des « races-racines » d'Helena Blavatsky, les Atlantes étant la seconde d'entre elles. Ainsi, les membres de *Kad* se considèrent comme les descendants spirituels et / ou intellectuels directs des Atlantes, *via* les textes bardo-druidiques dont ils tirent leurs connaissances et croyances (textes mythologiques irlandais et gallois...). Cela démontre aussi qu'ils considèrent leur filiation comme bien plus ancienne que celle de la Gorsedd, qui ne fait que références aux druides gaulois de l'Antiquité, à travers les Triades bardiques et la mise en avant d'un folklore breton. Les membres de *Kad*, eux, font directement références aux Atlantes, lointains prédécesseurs des Celtes selon leurs critères, se plaçant donc dans une primordialité par rapport aux bardes de la Gorsedd.

Marchal, féru d'histoire des religions, met aussi en avant l'idée d'opposition entre un « esprit celtique » et un « esprit latin » (opposant donc son comput post-atlantidien au comput grégorien), tout en affirmant que l'Europe fédérale des peuples est pour lui l'avenir. Il souhaite l'installation d'un pouvoir de type radical-socialiste en Bretagne, elle-même membre d'une Europe fédérale. Il insiste sur la différence entre des groupes ethniques, tout en affirmant leur égalité. Adopter un autre comput que celui, commun, du calendrier grégorien, est une logique de réappropriation du temps, ici à la fois temps historique et sacré, où se mêlent une réalité historique et la réalité spirituelle vécue par les pratiquants, la réalité de leurs croyances (l'existence et la disparition de l'Atlantide, la survivance d'une tradition multi-millénaire à travers leur druidisme). C'est aussi une façon de rejeter le christianisme à travers son calendrier, et de proposer une alternative qui se veut ancrée dans le présent et construite sur des concepts para-historiques.

---

<sup>247</sup> Morvan Coarer, dans la *Chronique illustrée de la Kredenn Geltiek*, mentionne un autre comput : il indique que « le premier numéro de *Kad* sort en 1503 de l'ère du Glaive Brisé (*Amzervezh Ledav* – ère de la Létavie), soit en « 1936 *era vulgaris* ». Bulletin *Kad*, *evit ar gwir eneb ar bed !*, publié par la Breuriez « *Spered adnevezet* » / « Fraternité renouvelée », an 11501 de l'ère post-atlantidienne, mois VII. Le comput temporel, comme appropriation du temps vécu et du temps liturgique, prend comme point de départ un événement entre mythe et réalité, dont le choix est fait *a posteriori* de l'événement. Dans le cas de la Kredenn Geltiek, les computes, choix des différents dirigeants, se font selon les influences diverses, tantôt celtiques (ère de la Létavie, ère de Mag Tured) ou théosophiques (ère post-atlantidienne). Il s'agit de proposer aux membres un calendrier liturgique autre, en lien avec leurs croyances et les événements fêtés : fêtes celtiques et fêtes solaires.

## A la recherche d'un Âge d'Or païen

Dans le premier numéro de *Kad*, un article intitulé « Essais d'interprétations néo-druidiques » use pour la première fois de cette expression, « néo-druidique ». Dépassant donc le « néo-bardisme » de la Gorsedd, dont parlait Berthou une dizaine d'années auparavant, *Kad* se veut à la fois « nouveau » et « druidique », dans le sens où le petit groupe utilise concrètement les textes bardiques pour y trouver le fond religieux et métaphysique qu'il considère être celui des druides antiques. *Kad* souhaite donc rompre avec l'ancienne école bardique, comme le Groupe Régionaliste Breton voulait rompre avec l'URB et la FRB<sup>248</sup>.

La langue bretonne n'est pas utilisée dans le premier numéro, mais les idées développées par les auteurs de ce manifeste, à savoir Raffig Tullou et Morvan Marchal, sont présentées dans un article intitulé « La revanche de Kildare »<sup>249</sup>, dans lequel sont résumés quelques concepts que nous retrouvons dans les Triades bardiques et les cercles concentriques, déjà vus dans l'œuvre de Iolo Morganwg, ou encore dans les ouvrages de Le Fustec, Berthou et Ladmirault :

- les trois unités primitives : « un Dieu, une vérité et un point de liberté, c'est à dire le point où se trouve l'équilibre de toute opposition ».
- les trois Cercles de l'existence : *Keugant* (région vide où il n'y a rien, excepté Dieu), *Abred* (cercle de la transmigration, où tout être animé procède de la mort), *Gwenved* (où tout homme procède de la vie).
- les trois états d'existence des êtres animés : l'état de transmigration dans *Announ* (l'abîme, au-delà des cercles), l'état de liberté dans l'humanité, l'état d'amour ou de félicité dans le Ciel<sup>250</sup>.

Nous y trouvons aussi un fort anticléricalisme romain et un anti-christianisme : « Le christianisme romain s'avère étranger, même par sa langue, à notre peuple et à son âme. [...] Et nous cherchons virilement si dans l'héritage de pensée qui nous vient de nos ancêtres, nous ne retrouvons pas le trésor oublié de doctrine et d'idéal qui, fait par nous, est fait pour nous. »

Ici, comme dans d'autres textes et d'autres groupes, nous trouvons cette intemporalité du « nous », à la fois pour les druides antiques ou les ancêtres et les druides du XX<sup>e</sup> siècle. Comme si la doctrine idéalisée de leurs ancêtres supposés était obligatoirement la leur en 1936, et surtout, la même.

---

<sup>248</sup> *Breiz Atao !* Premier numéro, texte inaugural (siné Morvan Marchal) : « Nous sommes avant tout un groupe de jeunes, et c'est en cela que nous différons de l'URB et de la FRB ».

<sup>249</sup> *Kad*, n° 1, 1936.

<sup>250</sup> Relevons ici l'influence de la théosophie dans ces interprétations. Théosophie elle-même influencée par les concepts bouddhistes des *Bardo*, de transmigration des âmes ou de métempsychose, que Blavatsky a étudiés et intégrés à ses créations métaphysiques : l'âme traverse des étapes (*bardo*), la vie n'en étant qu'une, la mort en comportant plusieurs ; le but ultime étant d'atteindre le Nirvana, l'Illumination, ici appelé « état de félicité dans le Ciel ». L'aspect chrétien persiste dans cette dénomination de « Ciel » et l'appellation d'un Dieu masculin et gardien d'une sorte de zone à atteindre pour l'âme qui se retrouve en communion avec le Vide, Dieu lui-même.

Cet anticléricalisme romain est argumenté par la dépossession des biens de l'Église en 1871, et la déclaration d'infaillibilité du Souverain Pontife par un concile. Selon les auteurs, le Pape devenait donc un être tout puissant honoré par des millions de fidèles, leur imposant ses choix dogmatiques. Ce n'est pas la voie que souhaitent prendre Marchal, Tullou et Bayer du Kern : ils souhaitent marcher sur « le chemin des esprits épris d'idéal librement consenti ». Ils s'appuient sur Pélage<sup>251</sup>, qui, selon eux, avait savamment mêlé doctrine druidique et foi nouvelle : « Dès le V<sup>e</sup> siècle, Morvan ou Morgan, dit Pélage, Breton d'Armorique, opposait le libre-arbitre celtique à la philosophie orientale et à l'ordre romain. »

La revanche, c'est celle d'une tradition celtique à peine cachée sous une couche chrétienne, qui refait surface : Kildare, « le monastère du chêne » (ou la « cellule », et par extension, le monastère), créée par Sainte-Brigitte selon l'hagiographie irlandaise, serait un ancien sanctuaire celtique christianisé, la Sainte n'étant qu'une version chrétienne d'une ancienne divinité, Brigit<sup>252</sup>. C'est aussi et surtout, pour les auteurs de ce manifeste, un moyen de montrer leurs références, parfois confuses, mais illustrant une recherche certaine et une volonté d'aller plus loin que leurs prédécesseurs sur les chemins de l'initiation et de l'érudition. Cette revanche, ils la construisent avec l'exégèse qu'ils souhaitent fournir à leurs lecteurs : ce qui compte, ce n'est pas le monastère, ce sera le chêne, symbole reconnu, par de nombreux pratiquants, comme étant celui des anciens druides et du paganisme celtique, et qui, en grandissant, abattra les murs du monastère et du christianisme.

L'exégèse des Triades Galloises y est poussée : ils soumettent aux lecteurs leurs « interprétations philosophiques, sinon métaphysiques » sans « imposer [leur] interprétation », dès le premier numéro (en pages 3 et 4). Tullou et Marchal<sup>253</sup> mettent en avant l'idée de libre-arbitre contre les

---

<sup>251</sup> Pélage (vers 350 - vers 420), voir annexes biographiques.

<sup>252</sup> Brigit ou Brigantia, est, selon les mythes celtiques d'Irlande, la fille du Dagda, le chef des Tuatha de Danann. Selon Xavier Dellamare, en pp. 87 et 88 de son *Dictionnaire de la langue gauloise* (éd. Errance, Paris, 2003), le nom de la déesse est dérivé d'un proto-celtique \**Brigantija* ou \**Brigantis*, qui signifie « l'Éminente » ou « la Très Haute », de \**Briga*, « hauteur », mais aussi « fortification ». Femme d'un Fomoire, déité de l'ombre, sorte d'opposé des Tuatha de Danann, Bres, elle a de lui un fils, Ruadan, « le petit rouge » : divinité de l'aurore, elle forme un couple avec un représentant de l'ombre, de qui elle accouche du soleil. Philippe Jouët, en page 181 de son *Dictionnaire de la mythologie et de la religion celtiques* (Fouesnant, éd. Yoran Embanner, 2012), indique que le nom de la déesse est à rapprocher de Brhati, l'aurore dans les textes védiques, voire même l'essentielle, la première aurore de l'année. C'est ainsi qu'elle est associée à la lumière, au printemps, à la fertilité. Fêtée le plus souvent au début du mois de février lors de la fête d'Imbolc, elle est aussi associée aux arts : dans le récit de la Bataille de Mag Tured, elle se lamente sur le cadavre de son fils, « inventant » ainsi la pratique musicale et rituelle du *keening*, des chants spéciaux de lamentation. Elle crée aussi une flûte, dont les sonorités permettent de voyager où l'on veut en l'espace d'une nuit (voyons là une métaphore du soleil voyageant en une nuit). Il s'agit peut-être là d'une autre facette de la déesse : il y a « trois » Brigit, ou trois facettes de la même déesse. Ainsi, comme dans de nombreux développements de théogonie, les divinités principales se voient attribuer des fonctions qui n'étaient les leurs auparavant, dans un souci de simplification des ramifications. La triple Brigid se voit donc attribuer aussi l'art de la forge et de la poésie, et parfois la guerre, pour finalement devenir une sorte de divinité totale, sorte de déesse-mère regroupant en elle les fonctions essentielles de la production agricole et de fécondité, de la guerre, des arts, la médecine et donc la magie. Il n'y a que la fonction du pouvoir politique qui lui échappe. Nous pouvons ajouter à la bibliographie sur ce sujet l'ouvrage de Sjoestedt Marie-Louise, *Celtic gods and heroes*, Dover Publications, aux pages 21 à 25.

<sup>253</sup> Dans sa *Chronique illustrée de la Kredenn Geltiek*, l'auteur, Morvan Coarer, insiste sur le fait que seul Tullou serait

dogmes religieux, essentiellement judéo-chrétiens. Pourtant, nous savons que les Triades sont fortement marquées du méthodisme unitarien de Iolo Morganwg, sinon du protestantisme de Pughe : l'auteur tente de retrouver sous l'aspect chrétien des archaïsmes celtiques, voire des points communs entre les anciennes religions. Ainsi, Maen Nevez / Morvan Marchal<sup>254</sup>, auteur d'« Essais d'interprétations néo-druidiques des Triades bardiques », écrit que

« le bardisme s'affirme donc dès l'abord résolument moniste dans sa conception du monde. En cela, il s'accorde non seulement avec le monothéisme judaïque, et celui, beaucoup plus sujet à caution, du catholicisme romain, mais, ce qui est le plus important, avec les doctrines ésotériques enseignées dans les mystères de l'antiquité païenne, ainsi que les théosophies bouddhiques et indoues.<sup>255</sup>»

Dans le numéro 4 [Fig. 43], l'article intitulé « Études néo-druidiques » fait le point sur les dieux et démons, il ne manque pas d'utiliser justement la mythologie indoue<sup>256</sup> et perse pour expliquer le sens du mot « *drouk* », se trouvant dans la Triade 17 : « Recueillir la force morale pour triompher de toute adversité et du principe de destruction, et pour se dépouiller de Drouk<sup>257</sup> ». Reprenant les travaux d'Yves Berthou, qui traduisait « *Drouk* » par « le Mal », Maen Nevez propose de traduire ce concept en utilisant d'autres textes et traductions (ici une de Pictet, qui fait de « Drouk » un personnage dans une citation non référencée par l'auteur de l'article) : ainsi l'auteur utilise la cosmogonie indoue, qui se divise en deux (comme la cosmogonie scandinave) entre les Asuras et les Devas. Asuras que nous retrouvons aussi en Perse comme seules divinités acceptées : les Daevas perses sont présentés comme des divinités déchues, nommées aussi druks (qui viendrait d'une racine \*druj, mentir). Rappelant le polythéisme antique indo-européen, Maen Nevez rattache donc

---

l'auteur du premier numéro de *Kad* : « il est semble-t-il l'œuvre du seul Raffig Tullou », p. 7 ; « ... la seule présence de de R. Tullou au moment de la rédaction du premier numéro », p. 10. Pourtant, dans ce premier numéro de *Kad*, le manifeste *La revanche de Kildare* est signé des deux pseudonymes, R. Lewarc'h Yaouank et Maen Nevez, et le comput post-atlantidien, illustration parfaite de l'influence théosophique, est apporté par Morvan Marchal, féru d'histoire des religions et de recherches spirituelles. Ainsi, Tullou n'est donc pas seul à rédiger ce premier numéro de *Kad*.

<sup>254</sup> « Nouvelle pierre ». Raffig Tullou a pris, quant à lui, le pseudo de Lewarc'h Yaouank (le Jeune Llywarch), en référence au barde gallois Llywarch Hen (Llywarch l'Ancien). Bayer du Kern sera Ueroestrummy (traduit par « Extrême Occident ») et sa signature apparaît dans le numéro 3 (décembre 1937).

<sup>255</sup> *Kad*, n°1, 1936, p. 3.

<sup>256</sup> Le terme « hindoue » est récent et est une création politique visant à promouvoir une unité indienne recherchée après l'indépendance de l'Inde (1947), doublée d'une volonté de ne pas faire évoluer le concept de castes, puisque l'usage de ce terme renforce la prégnance des dogmes faisant de préceptes religieux (la réincarnation méritée dans une caste) des concepts sociétaux généralisés dans la société du jeune état indien. « Indoue » est une écriture correspondant mieux à une réalité religieuse : « l'hindouisme » est une appellation générique utilisée par les partisans nationalistes indiens, qui correspond à un ensemble polythéiste. Mais « l'hindouisme » est bien un courant religieux parmi d'autres sur le territoire appelé « Inde », chacun avec ses textes sacrés de références, son ou ses dieux et déesses : un regroupement de divers courants religieux sous une seule appellation (« l'hindouisme ») ne correspond pas à la réalité. Pour le dire autrement, l'hindouisme fait partie des propositions religieuses que le monde indien offre, est une branche de la famille polythéiste indienne, mais n'est pas lui-même représentatif de la totalité de ces polythéismes. L'appellation « hindouisme », pour les Occidentaux, est un regroupement de plusieurs polythéismes sous une appellation générique.

<sup>257</sup> *Kad*, numéro 4, 1937, article *Dieux et démons*, pages 6 et 7.

l'appellation celtique Drouk aux divinités indoues honorées et à celles, déchues, perses.

Passant rapidement à une étude métaphysique, Maen Nevez indique que pour les druides antiques, Drouk ne devait pas être le Mal par excellence (un concept plutôt judéo-chrétien selon lui), mais plutôt « un élément nécessaire d'action, de contradiction fructueuse, en rapport étroit avec le dynamisme des Devas indous ». Puis, il prend appuie sur la tradition grecque des Daimôn, « génie inhérent à chaque être », terme utilisé aussi dans les mythologies pour parler des divinités secondaires. Le Drouk celtique, principe créatif, actif, et dynamique, serait donc devenu incarnation du Mal par l'influence des Zoroastriens en Perse et des Chrétiens en Occident, lui donnant une toute autre valeur, dans le manichéisme inhérent à ces deux traditions religieuses. Ce n'est pas son sens premier qui a été détourné (le Mal est aussi créateur, actif et dynamique), mais bien une opposition qui a été créée pour le qualifier en rapport avec un dieu principal bon, créateur : comme un double opposé contre qui le dieu bon et ses représentants doivent lutter afin de maintenir leur pouvoir.



[Fig. 43] *Kad*, n° 4, en-tête. Collection privée.

Il est encore à noter que l'auteur, malgré lui, nous donne une information de taille qu'il n'exploite pas, et qui, pourtant, pourrait changer totalement la vision qu'il a construit des Triades : dans son études du Drouk, Maen Nevez mentionne « la triade qui nous a été transmise par Diogène de Laërce<sup>258</sup>, et qui ne figure pas au Livre des Bardes de l'île de Bretagne : « Honorer les Dieux, ne

<sup>258</sup> Diogène de Laërce est un poète et biographe du début du III<sup>e</sup> siècle de notre ère, est paradoxalement peu connu, alors que c'est une des sources principales sur de nombreux philosophes et personnages connus de l'Antiquité. Il serait né à Laërtes, colonie grecque de Cilicie (Anatolie, centre de la Turquie actuelle). Nous avons de lui deux ouvrages : le *Pammétros*, recueil d'épigrammes, et *Vies, doctrines, sentences des philosophes illustres*, issu de trois

point commettre d'injustice et cultiver en soi les vertus viriles ». C'est la seule triade qui nous soit parvenue de l'Antiquité, qui est issue de la culture grecque, et qui pourrait s'adapter à de nombreuses cultures antiques comme résumé des devoirs d'un homme envers les divinités et sa communauté. Au sein du groupe, reconnaissant pourtant son archaïsme, les membres ne l'étudient pas, ne l'utilisent pas comme argument d'une réalité antique des Triades, se contentant de celles de Pughe et Iolo Morganwg, dont l'ensemble forme une philosophie cohérente et pose les bases de ce qui est appelé par ces druides une métaphysique celtique ou druidique. Ce qui est bien plus compliqué à élaborer avec une seule triade archaïque isolée (et grecque), qui, en conséquence, n'est que citée.

L'auteur insiste ensuite sur l'idée qu'il y a « la possibilité d'une hiérarchie d'êtres plus divins que l'homme et moins divins que Dieu ». Selon lui, cette conception serait la base des systèmes polythéistes antiques, repris dans le christianisme avec le culte des saints. Sous-tendue dans ces débuts d'exégèse, nous voyons la volonté de trouver un consensus religieux loin de toute organisation de type cléricale, la volonté (consciente ou non) d'ancrer les conceptions des membres de *Kad*, qualifiées de druidiques, au sein même des grands courants de pensées et de spiritualités comme le christianisme, à travers un énothéisme, voire un méso-paganisme. Leurs écrits reflètent leurs évolutions. S'ils tentent de se détacher du christianisme, l'énothéisme étant une étape, ils visent un paganisme celtique qu'ils construisent à travers leurs rituels tout autant que par ce qu'ils écrivent.

Dans le troisième numéro, de décembre 1937, l'expression « néo-druidisme » apparaît, dans l'article dont le titre est sans équivoque : Notre néo-druidisme. Signé par Bayer du Kern, il présente l'idée globale que le petit groupe veut appliquer, c'est-à-dire garder le fond du druidisme antique, l'esprit, mais renouveler sa forme pour en faire quelque chose de moderne, d'actuel : il s'agit bien pour le trio de renouveler des pratiques considérées comme ancestrales, les actualiser tout en

"affirmant leur intemporalité. C'est aussi pour eux un moyen de se démarquer des pratiques de la Gorsedd, plus bardiques que druidiques, de ne pas rester au niveau de la simple affirmation culturelle et linguistique, mais bien d'aborder le champ du spirituel et de concevoir leur groupe comme concrètement « druidique », non plus simplement « bardique », d'aller au-delà du simple usage rituel des textes, de proposer une explication de ceux-ci, base d'une philosophie qu'ils conçoivent comme partie d'un grand courant de spiritualité indo-européenne, s'appuyant, en les mentionnant *a minima*, sur des références essentiellement issues des textes de l'Irlande médiévale d'un côté, et les textes mythologiques indiens et tibétains de l'autre. Bayer du Kern précise encore

---

manuscrit principaux, datant des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, et qui existe sous des titres différents. Composé de dix livres, l'œuvre décrit les pensées de plusieurs écoles philosophiques et présente parfois les vies, parfois juste des mentions, de philosophes de ces écoles. Cf. Goulet Richard, *Études sur les vies de philosophes dans l'Antiquité tardive : Diogène Laërce, Porphyre de Tyr, Eunape de Sardes*, Paris, éd. Vrin, 2001.

qu'en Occident nous avons une spiritualité antique, le druidisme, nous n'avons donc pas besoin d'une spiritualité venue d'Orient, le christianisme. Ainsi, « l'Orient » serait pour lui un autre territoire géographique et spirituel que l'Inde et le Tibet, qu'il conçoit comme étant de la civilisation indo-européenne. Ces territoires ne sont pas dans « l'Orient » qui vit naître le Christ, par exemple. L'Orient n'est pas ici un concept géographique mais bien un concept culturel développé par l'auteur : l'Orient est tout ce qui est ou provient de l'Asie et qu'il n'affilie pas aux indo-européens.

Néanmoins, les auteurs sont prisonniers de l'état des études historiques de leur époque et du romantisme. Ainsi, toujours dans cet article signé Bayer du Kern, l'idée que les druides antiques pratiquaient des « holocaustes sacrés sur un dolmen » l'illustre. Ils n'ont, comme référence ultime, que « la vérité écrite dans les Triades bardiques, parce qu'[ils ont] l'absolue certitude que par là seulement [ils trouveront] le chemin du salut ». L'auteur mentionne encore une initiation ésotérique par la philosophie druidique, menant donc à ce salut. L'influence du catholicisme romain est encore présente, la notion de « salut » n'étant pas connue des Celtes ni de plusieurs branches du christianisme, comme le pélagisme : le Christ est homme et a été crucifié pour sa rébellion autant contre Rome que contre les instances juives, il n'est pas mort pour le Salut de l'humanité puisqu'il n'y a pas eu, selon ces idéologies, de péché originel. Et s'il y en a eu, le sacrifice du Christ vaut pour rédemption de l'humanité. Projetant leurs propres peurs de l'après-mort sur le développement de leur druidisme, Marchal, Tullou et Bayer du Kern illustrent bien l'imprégnation qu'avait le judéo-christianisme dans notre civilisation, jusque dans les groupes initiatiques revendiquant un paganisme, ici donc un méso-paganisme, où le conditionnement de l'individu par les concepts profonds de l'imaginaire occidental apparaît.

### **Entre rêve celtique et réalité**

C'est ainsi que le quatrième numéro de *Kad* paraît en août 1938, quatre mois après la fondation de la Compagnie des Amis de *Kad*, fondée le 2 mai. Cette Kevredad Karidi *Kad*, ou KKK, résulte de l'appel paru dans le numéro 3. Le règlement intérieur est signé des trois membres fondateurs, et semble-t-il, seuls membres<sup>259</sup> : Marchal, Tullou, Bayer du Kern. Pour l'occasion, ils signent avec leurs pseudonymes augmentés d'une fonction :

- D.M.N, pour *Druizh* (druide) Maen Nevez, « Pierre nouvelle » / Artonouios / Morvan Marchal
- B.V, pour *Barzh* (barde) Veroestrumnis, « l'Occidental » / F. Bayer du Kern
- O.L.Y, pour *Oviz* (ovate) Lewarc'h Yaouank / Neven Lewarc'h (Lewarc'h le Jeune) / Raffig Tullou

---

<sup>259</sup> Coarer Morvan, *Chronique illustrée de la Kredenn Geltiek*, op. cit., p. 11.

Les trois membres fondateurs ne conçoivent pas une hiérarchie dans ces fonctions, considérant sûrement qu'elles sont toutes les trois utiles et à égalité dans le bon fonctionnement de la petite société qu'ils rêvent de créer et pour laquelle ils imaginent une organisation, à travers cette Compagnie<sup>260</sup>. A l'occasion de cette création, les trois membres firent chacun un discours. A eux-mêmes, en somme.

L'organisation prévue recoupe le concept des cercles concentriques :

- une « triade fondatrice », déclarée autonome, au centre.
- un cercle extérieur d'adhérents à la Compagnie, organisés en sections locales<sup>261</sup>.
- un troisième cercle intermédiaire, contrôlant le second, appelé « comité fédéral », composé de trois membres, et chargé de faire le lien entre les adhérents et la triade fondatrice.

Malgré une implication forte au cours de l'année 1938, Bayer du Kern s'éloigne peu à peu de *Kad*, influencé par sa femme, fervente catholique. Néanmoins, le trio se retrouve pour une cérémonie de Beltan en 1939, quelques jours après la réception de Marchal comme compagnon à la Loge Volney, de Laval. Cette cérémonie de Beltan se déroule à la fontaine de Barenton, en forêt de Paimpont. Pendant cette cérémonie, au-delà du discours engagé dans une rupture avec le christianisme, de la part de Marchal, c'est une nouvelle tentative de fonder un réel groupe recrutant et organisé qui est mise en place. L'appellation de Très Ancienne Fraternité des Hommes du Chêne fait son apparition pour nommer ce nouveau projet, se cumulant au KKK. Les diverses initiations reçues par le trio se retrouvent dans l'iconographie qui se développe dans le journal [Fig. 44] : s'y croisent et semblent se compléter des symboles bardo-druidiques, judéo-chrétiens et alchimiques.

Enfin, la composition du petit groupe va évoluer avec l'arrivée d'Edmond Coarer / Tankildare / Kalondan (1909 - 1981), qui les rejoint entre mai et août 1939. Ami de Marchal<sup>262</sup>, membre de la Gorsedd depuis 1932, il entre dans le groupe au moment où les événements se bousculent en Europe : à la déclaration de guerre, Marchal, Tullou et Bayer du Kern partent sur le front. C'est à

---

<sup>260</sup> Il s'agit bien d'un rêve dans laquelle leur propre réalité disparaît pour laisser la place à des noms bretonnés (Raphaël > Raffig, Maurice > Morvan), à des appellations « gauloises » symboliques à l'étymologie discutable, à des titres (*Ri-Drevon* > roi-druide) sans aucun lien avec ce qui se faisait dans l'Antiquité gauloise, mais qui laisse s'exprimer une partie de leur personnalité bardique et druidique, leur identification à la fonction qu'ils revendiquent, ce qui ne peut se faire dans le civil. Dans ces moments liturgiques tout autant que dans ces moments d'écriture pour *Kad* ou *Ialon*, par exemple, c'est la partie mystique de leur cheminement spirituel qui s'exprime, une projection d'eux-mêmes. Ce qui ne veut pas dire que c'est une partie « irréaliste », mais de celle qui se projette dans une autre réalité vécue, celle de leur druidisme.

<sup>261</sup> Le règlement stipule que ces sections doivent comprendre au moins cinq membres : les sociétés initiatiques influencées par la Franc-maçonnerie fonctionnent ainsi, à savoir une base de trois personnes pour créer une Loge, un bosquet, ici une section locale, devant se composer de cinq membres (au moins), mais au-delà de sept il doit y avoir une nouvelle création. Enfin, il faut neuf personnes pour dissoudre ce sous-groupe. Cette organisation est l'écho de l'entrée en maçonnerie de Marchal, le jour avant cette fondation, soit le 1<sup>er</sup> mai 1938, en la Loge Volney de Laval. Son parrain est Marius Le Page, directeur de la revue *Le Symbolisme*, dans laquelle Marchal écrit aussi.

<sup>262</sup> Les deux amis s'occuperont de la revue *Galerie*, avec Jean Choleau, à partir de cette année 1939.



Coarer que Marchal va confier la gestion d'un redémarrage du groupe en cas de malheur : « Il est entendu qu'en cas de désincarnation brutale de mon actuel agrégat de pensée et de molécules, ton devoir immédiat est de reprendre contact avec le ou les survivants de notre triade, de prendre chez moi les papiers de *Kad*, et continuer le chantier interrompu »<sup>263</sup>.

Coarer intègre ainsi le mouvement druidique, après une initiation au militantisme, au lycée Clémenceau de Nantes, où il fonde une association d'étudiants dont le journal se nommait *Pautred Breton*. Au moment où il rejoint le trio Marchal, Tullou et Bayer du Kern, E. Coarer fréquente un autre trio avec lequel il forme le très éphémère groupuscule d'extrême-droite Brezona (Job Loyan, André Lajat et Yves Favreul-Ronarc'h). Ce micro-parti revendiquait l'existence d'une communauté nationale bretonne, celle-ci devant être dirigée par une élite qu'ils estimaient peut-être incarner. S'y ajoutaient des revendications raciales, où les Bretons se trouvaient aux côtés des Aryens<sup>264</sup>.



[Fig. 44] *Kad*, n°4, p. 4. Ce visuel, sans titre, œuvre de R. Tullou (signé L. Y pour Lewarc'h Yaouank). Le Tribann est ici complété des trois lettres-sons O, I et V, nom de Dieu selon la signification qu'en donna Morganwg. Le Tribann part d'une étoile à cinq branches (Vénus ?), entourée d'un trio de cercles concentriques, à gauche, et d'un trio d'étoiles à six branches (de David ?), à droite. Cela illustre parfaitement les influences du trio et l'aspect œcuménique de leur démarche, alliant plusieurs traditions initiatiques et ésotériques.

<sup>263</sup> Lettre de Morvan Marchal à Edmond Coarer, non datée (information transmise par Morvan Coarer, son fils).

<sup>264</sup> Le groupuscule fit paraître deux imprimés : *Brezona, aperçu doctrinal : communauté populaire – justice sociale – gouvernement des élites*, Nantes, Imprimerie du Commerce, 1940. Le second porte simplement le titre *Brezona*, et parut aussi à Nantes, très probablement à la fin de l'année 1940 ou au tout début de l'année 1941, imprimé par l'Imprimerie du Commerce : ce n'est qu'un tract de 4 pages. Cf. Le Boterf Hervé, *La Bretagne pendant la Seconde Guerre Mondiale, 1938 - 1945*, Paris, éd. France Empire, 2000 (éd. originale 1969 - 1971).

Bayer du Kern meurt le 2 juin 1940 à Malo-les-Bains. C'est Edmond Coarer qui le remplace au comité directeur du KKK, qui n'est, au final, que la seule partie existante d'une organisation rêvée, du fait de l'absence de membres et d'une réelle rituel. L'idée d'une organisation « clanique » fait alors son apparition pendant l'année 1940, lorsque Marchal, en permission, vient voir son ami Coarer<sup>265</sup> pour en discuter. L'idée est donc de créer une confrérie de clans, avec pour base le premier clan, à Nantes, composé de quatre personnes. C'est Coarer / Tankildare qui le gère. Nous y retrouvons Landorix (Des Graviers), Gwennvar (P. Hamelin), et Uhelvarr (G. Garçon, membre de la Ligue Fédéraliste de Bretagne). L'existence d'un autre clan, à Rennes, n'est avérée que par un courrier non daté, adressé par les Nantais au « clan Redone ». Il aurait été composé de Neven Lewarc'h (Raffig Tullou), d'un certain Natrovissus, et d'un apprenti ou *mabinog* répondant au pseudo de Tikagos. Marchal ne fait partie d'aucun de ces clans, vivant à Laval et s'estimant au-dessus de la mêlée de par son titre de « roi-druide ».

### Déconstruire et reconstruire

Des dissensions vont apparaître, sur fond de difficultés financières vécues par Marchal, auquel Coarer et Tullou envoient de l'argent pour qu'il puisse vivre : son métier d'architecte n'arrive pas à combler son budget, grevé par son addiction à l'alcool. L'ambiance se détériore encore lorsque Marchal propose un rituel en mai 1941 à Coarer : ce dernier le trouve trop maçonnique, et, dans un courrier du 15 mai 1941 adressé à Tullou, il mentionne que lui et les autres Nantais « ...ne [veulent] à aucun prix tomber sous la coupe de ces individus qui puisent leur esprit de corps outre Couesnon dans ce qu'il y a de moins spiritualiste et avec cela de plus anti-breton<sup>266</sup> », c'est-à-dire en dehors des frontières bretonnes, auprès d'une obédience considérée comme trop française et trop judéo-chrétienne. Coarer montre sa détermination à refuser les influences franc-maçonniques, au moins celles de Marchal. La brouille amène une rupture entre les Nantais et les Redones : Coarer / Tankildare et son clan se retirent du KKK<sup>267</sup>. Il officie tout de même pour un mariage druidique en juin 1942, à Saint-Vincent-Des-Landes, entre Manuel et Thérèse Hemery. Tullou, définitivement rangé du côté de Coarer, sculpte même un plat pour les mariés.

Marchal va son chemin, tentant de relever les défis familiaux et personnels qui affluent, et dans le même temps de continuer à vivre une spiritualité. Sa femme est mutée à Château-du-Loir, dans la Sarthe en 1942 (elle travaille pour La Poste). Lui reste vivre à Laval, mais c'est toujours elle qui lui

---

<sup>265</sup> *Mémoires inédites d'Edmond Coarer*, information transmise par son fils Morvan Coarer.

<sup>266</sup> Lettre de E. Coarer à R. Tullou, datée du 15 mai 1941. Collection privée.

<sup>267</sup> Dans le même temps, Tullou, Coarer et Garçon sont exclus du PNB, qu'ils jugent trop inféodé à l'Église catholique. Ils sont aussi, en parallèle, membres de Brezona. Ceci est mentionné dans deux lettres de E. Coarer à R. Tullou, la première du 30 septembre 1941 et la seconde du 7 octobre 1941.

achète les livres dont il a besoin pour ses études. Le « roi-druide » est logé par Mme Roger, tenancière d'un bistrot, avec laquelle il a une relation, mais auprès de laquelle il cumule les dettes, au bar comme pour son logement. Lorsqu'il tombe malade en 1943 (urémie puis hémiplégie, dues à sa consommation d'alcool), sa femme Françoise revient s'occuper de lui, travaillant au commerce de Mme Roger, qui, rapidement la licencie et expulse le couple. Françoise quitte Morvan et rejoint leur fille Fantig en Allemagne, où celle-ci est travailleuse volontaire<sup>268</sup>.

En conséquence de ces problèmes internes, et par les différentes interdictions émises par l'Occupant nazi<sup>269</sup>, *Kad* ne peut plus paraître et c'est *Nemeton* qui le remplace. Ni Coarer ni Tullou n'y participent, sauf ce dernier pour un article sur Bayer du Kern et un autre sur l'abbé Turmel dans la section nécrologique du numéro 3. *Nemeton*, dirigée par Marchal, est présentée comme une « revue d'études celtiques » (c'est son sous-titre), aux relents parfois antisémites, et paraît cinq fois : printemps 1942, automne 1942, les trois numéros suivants en 1943<sup>270</sup>. Un numéro 6 était prévu, mais disparut dans le bombardement de l'imprimerie Floc'h, à Mayenne, le 9 juin 1944. La revue est soutenue par Von Tevenar, qui aide aussi à sa diffusion<sup>271</sup>.

Marchal s'occupe de *Nemeton*, et recrute Georges Berthou / barde Kerverziou / Uissurix / Iactimagus, déjà membre de l'équipe de Gwalarn, un certain Cornovios, Roger Hervé / Katuuolcos / R.V, Robert Ambelain / Glemarec (qui reprend des écrits de Savoret pour les remettre au goût du jour), et l'occultiste Jules Boucher. Les auteurs s'adaptent à l'occupant nazi, afin de pouvoir continuer à diffuser leurs idées et la spiritualité qui leur est liée. La revue met en avant une vision nordique, païenne, opposée à une vision sudiste judéo-chrétienne. Ce sont notamment les articles de Marchal, qu'il signe du pseudo Artonovios, qui donnent le ton, explorant des thèmes sur lesquels il avait déjà écrit dans *Breiz Atao* en 1924. Nous pouvons noter la volonté de mettre en avant un autre aspect de son cheminement spirituel, de son engagement, par ce changement de pseudonyme. Le Breton Maen Nevez a mué en gaulois Artonovios. Si pour lui, les deux appellations signifient la même chose, le choix de cette traduction gauloise montre bien que dans *Nemeton*, il souhaite

---

<sup>268</sup> Françoise Marchal revient en Bretagne en 1945, puis part vivre en Corse en 1948. Elle devient membre de la Gorsedd de Bretagne en 1971 sous le nom bardique de Nemeton.

<sup>269</sup> Il y avait déjà, depuis le 28 août 1939, un contrôle de la presse et de tout ce qui était imprimé, par le Commissariat général à l'information. L'ordonnance du 18 octobre 1940 demande à toute personne souhaitant fonder un journal de fournir un arbre généalogique sur au moins trois générations, afin de prouver leur « aryanité ». Puis c'est la stricte censure qui est imposée à partir du 18 décembre 1942 (elle existait depuis l'armistice du 22 juin, mais était moins forte). L'ordonnance du 10 janvier 1943 interdit toute parution de journal ou d'ouvrage qui nuit au prestige du III<sup>e</sup> Reich et pouvant être source de trouble à l'ordre public. .

<sup>270</sup> Dans le numéro de l'automne 1943, Marchal signe de son nom de druide Artonovios un article dans lequel il souhaite que le gouvernement de Vichy, dans ses lois antisémites, précise que les Juifs sont un peuple déicide, et que c'est uniquement « pour cela et rien que pour cela » qu'ils sont « condamnés à ne plus avoir de patrie et à errer de par le monde ».

<sup>271</sup> Cf. Carney Sébastien, *Breiz Atao ! : Mordrel, Delaporte, Lainé, Fouéré : une mystique nationale (1901-1948)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Histoire », 2015, p. 496.

dépasser les frontières culturelles bretonnes de son temps, tout autant que les frontières temporelles : Artonovios n'est plus le « roi-druide » de la KKK, mais bien un être tourné vers de plus larges horizons, vers cette France issue de la Gaule, vers cet avenir qui se dessine, qu'il rêve être rebâti sur un passé gaulois où la Bretagne apparaît comme un exemple, où *Nemeton* ferait référence. Marchal n'est plus un simple « roi-druide » breton, mais un « roi-druide » gaulois, misant sur cette alliance germano-celtique censée ouvrir à la Bretagne les portes d'un avenir celtique dépassant ses propres frontières.

L'ensemble des acteurs de *Kad* et de *Nemeton* se retrouvent au sein de la Commission de Philosophie Celtique, lors du Congrès de l'Institut Celtique de Bretagne (1943 – 1944). Rien de construit ne sort de cette commission. La fin de la guerre, qui se profile, ne leur permet pas de continuer leurs travaux. Puis les procès et les condamnations tombent. Edmond Coarer, après quelques semaines de détention, est assigné à résidence à Châteaubriand de janvier à octobre 1945, par exemple. A la Libération, Marchal est condamné à quinze ans d'indignité nationale, peine amnistiée en 1951. Il lui a été reproché d'avoir tenu la revue *Nemeton*, soutenue par les Nazis, mais surtout d'avoir adhéré au Rassemblement National Populaire, d'avoir été proche du service de renseignement de la SS, d'avoir été membre de la Gestapo sous le numéro SR 779<sup>272</sup>, et dans une moindre mesure d'avoir été en contact avec Mordrel. Mais lors de son procès, plusieurs témoignages, émanant de francs-maçons essentiellement, affirment qu'il avait infiltré le RNP et la Gestapo afin de transmettre des informations à la Résistance, pour laquelle il travaillait<sup>273</sup>. Si la majorité des accusations sont mises de côté, son engagement, même factice, au RNP, le fait condamner.

### **La Kredenn Geltiek**

*Nemeton*, au vu des idées développées en son sein, ne peut plus exister et *Kad*, renaît en mars 1946. Dans ce numéro 5 est fait mention pour la première fois de la Kredenn Geltiek / Croyance Celtique vécue par la *Goursez Tud Donn* / Gorsedd des gens (ou « du peuple ») de Dana, elle-même dirigée par un Sturva (de « *stur* », gouvernail, en breton). Encore une fois, une organisation est présentée : en plus de ce Sturva de la *Goursez Tud Donn*, il existe au sein de cette *Goursez* une *Uhelvod Diwallerezh Tan Ar Vro* (haute assemblée gardienne du feu du pays), une *Breuriezh an Derv, an Ivin hag ar Bezv* (fraternité du chêne, de l'if et du bouleau), elle-même dirigée par un *Lez Donn* (cour du peuple, sorte de comité de direction).

---

<sup>272</sup> Cf. Morvan Françoise, *Miliciens contre maquisards – enquête sur un épisode de la Résistance en Bretagne*, Rennes, éd. Ouest-France, 2010, p. 154.

<sup>273</sup> Cf. Cadiou Georges, *op. cit.*, p. 278.

Aux côtés de Marchal, nous retrouvons Coarer, ainsi que Tullou, mais aussi Berthou-Kerverziou, faisant le lien entre les deux groupes nés de la scission de 1941. Pendant la guerre, en parallèle de ses actions en faveur de l'occupant, Berthou-Kerverziou suit une formation au sein de l'Église de Hielscher. Il fut aussi rédacteur en chef de la revue collaborationniste *Arvor*<sup>274</sup>, et auteur d'articles dans *Gwalarn* et dans *Nemeton*. Enfin, il est aussi franc-maçon, comme Marchal, gravitant ainsi dans plusieurs sphères : l'ésotérisme celtique et la franc-maçonnerie d'un côté, la mouvance nationale-socialiste bretonne de l'autre. Dans chacune de ces sphères, il va retirer ce dont il a besoin pour son évolution spirituelle personnelle, pour argumenter ses théories, et faire ressortir de ses études des textes anciens une exégèse et un calendrier rituel. Au sortir de la guerre, toujours en contact avec Lainé (il avait fondé avec lui le groupuscule Gwenn-ha-Du au tout début des années 1930<sup>275</sup>), il intègre à sa propre spiritualité les concepts, idées, et travaux de ce dernier, apportant ainsi un nouveau contenu aux rituels et références du petit groupe.

Le sous-titre du journal *Kad* devient *Kannad ar brederouriezh drouizel*, traduit en français par « Cahier de philosophie celtique ». La traduction de « drouizel » en « celtique » n'est pas une erreur, mais une volonté de paraître moins suspect à la sortie de la guerre : « celtique » semble être plus politiquement correct que « druidique ». De nombreux cercles celtiques, d'ailleurs, opteront pour l'appellation de « cercles celtiques » en lieu de « cercles bretons ». Le vocabulaire d'identification culturel est revu, afin de ne pas avoir d'ennuis avec les autorités françaises, et de dégager tout soupçon d'idées sécessionnistes ou séparatistes, au sortir d'une guerre où des militants se sont fourvoyés avec l'occupant et le régime de Vichy au nom de l'autonomie de la Bretagne.

Le petit groupe s'est étoffé : Jean Piette les a rejoints, lui qui avait tenté d'œuvrer avec eux dans la Commission de Philosophie Celtique. Il signe ses articles de différents pseudonymes : Natrouissus, Arzel Even ou Idris Gawr. Georges Berthou, alias Iactumagus / Kerverzhioù / Uissurix propose dans ce numéro 5 un calendrier liturgique, festiaire élaboré spécialement pour les rituels du groupe. L'organisation semble plus effective que la précédente, et cela se prouve par la mise en place de cérémonies de façon plus régulière qu'avant la guerre. Le journal en est le reflet, puisqu'il diffère des précédents par une mise en page améliorée et couvre plus de champs de réflexion, sortant de l'étude des Triades bardiques et de l'anti-judéo-christianisme.

Une cérémonie se déroule le vendredi 10 mai 1946, à la fontaine de Barenton, pour « le 1<sup>er</sup>

---

<sup>274</sup> Journal fondé à l'automne 1940 par Roparz Hemon, Georges Berthou (Kerverziou) et Fant Rozeg (Meavenn). C'est un hebdomadaire qui paraît du 5 janvier 1941 au 4 juin 1944. Tout d'abord bilingue, le breton devient la langue unique du journal à partir du mois d'août 1942. Dans l'équipe de rédaction, nous trouvons Loeiz Andouard, Pierre Denis / Pêr Denez, François Elies, Alan Heussaf, Yann ar Beg, Hervé Le Helloco, Ivona Martin.

<sup>275</sup> C'est lui qui fournit la nitroglycérine utilisée par Lainé pour confectionner l'explosif qui détruit le monument symbolisant l'union de la Bretagne à la France, lors de l'attentat de 1932. Le Grand-Druide Yves Berthou a été un moment inquiet, puisque chimiste de formation, mais aussi par homonymie.

d'Atenoux Giamonios » selon le calendrier élaboré par Iactumagnus<sup>276</sup> : il s'agit d'une interprétation du calendrier de Coligny, dans lequel « *Atenoux Giamonios* » correspond à la seconde moitié du mois Giamonios, souvent assimilé au mois de mai. Il s'agit donc ici du lendemain de ce moment considéré comme sacré. « *Atenoux* » signifierait « renouvellement » et correspondrait à la nouvelle lune, ou lune noire. Aucune source archéologique ou littéraire n'indique que les Gaulois fêtaient ce moment. Iactumagnus met ici en avant sa version de la fête de Beltan, à un moment du mois de mai qu'il a estimé opportun et surtout symbolique (un renouvellement dans le cycle lunaire, une lune noire, à la période de renouveau de la nature).

C'est l'acte de naissance de la Kredenn Geltiek : dans un article du numéro suivant (le sixième), de juin-juillet 1946, Iactumagnus nous informe sur le rituel pratiqué et les paroles dites lors de cette cérémonie. Il n'y a aucune indication sur les participants, mais nous pouvons spéculer qu'il y avait E. Coarer, M. Marchal, R. Tullou, J. Piette, G. Berthou en tant que créateur de la rituel, noyau dur de ce groupe druidique. Cette naissance symbolique est ainsi définie : « C'est au degré de mabinog que nous avons commencé la « *Queste du Vrai* » et c'est à dater de Beldan 1513 que la Kredenn Geltiek commence son action officielle<sup>277</sup> ». Pourtant, les trois créateurs du groupe, Marchal, Tullou et Bayer du Kern, s'étaient eux-mêmes auto-proclamés druide, barde et ovate. Marchal et Tullou s'inscrivent donc à ce moment dans une nouvelle démarche initiatique, accompagnant les autres membres et illustrant ainsi la dynamique de groupe qui s'est mise en place, en redevenant *mabinog*, ou au moins en affirmant qu'ils sont passés par ce stade. C'est aussi là qu'est faite la première mention de la Kredenn Geltiek comme nom du groupe.

Le comput temporel utilisé n'est plus post-atlantidien, mais indique l'an 433 comme année de départ (1946 – 1513 = 432 / 433) de l'ère du Glaive Brisé. 432 est l'année retenue de l'arrivée de St-Patrick en Irlande et du début de l'évangélisation de l'île : le glaive celtique est brisé par la croix chrétienne. Rejetant donc les computs post-atlantidien et grégorien, le groupe se tourne vers une version « celtique » du rapport au temps, dans le sens où il use de noms gaulois, faisant parfois fi de l'étymologie et de la linguistique, pour nommer les mois et les fêtes, et tenant compte des cycles lunaires. Pourtant, l'aspect chrétien est toujours présent avec cette référence au saint évangéliste de l'Irlande. Mais il fallait, dans le cadre de la création d'une rituel, s'approprier le temps, voire se le réapproprier en prenant une date symbolique (l'arrivée du Saint en Irlande) et en se l'appropriant pour changer son sens, tout en lui conservant une connotation païenne ; et ce d'une façon plus scientifique qu'un comput post-atlantidien invérifiable : en se tournant vers St-Patrick et les textes référents, ils ont un argument historique ancrant dans l'histoire leur vie spirituelle et leur rapport au

---

<sup>276</sup> *Kad*, n°6, juin-juillet 1946, article sur la fontaine de Barenton.

<sup>277</sup> *Kad*, n°6, juin-juillet 1946.

monde et au temps qui s'écoule, dans l'histoire.

Le rite créé par G. Berthou-Kerverzhiou pour devenir *mabinog* / apprenti, comporte plusieurs phases : l'invocation des « dieux de [leur] pères », un baptême initiatique, des épreuves liées aux éléments (terre, air, eau, feu), et un serment :

« Moi, homme majeur de Bretagne-Armorique, je quitte, fermement décidé, la terre cultivée et la terre inculte, Oeth et Anoeth, pour aller vivre sous le Bois avec de vrais amis, fils de DANA, frères de Merlin. Je jure sur le Feu et sur l'Eau, sur l'If, le Chêne et le Bouleau, que j'écouterai, que j'apprendrai, que je travaillerai sous la lumière blanche. Je jure devant mes Frères que je garderai exactement le secret des choses, secret des hommes, secret des œuvres dans le Bois, devant tout étranger à la Fraternité. Je jure devant mes frères que j'aimerai, défendrai et aiderai toujours et partout tous mes frères selon la Loi, tous les *Kadistes* véritables qui me demanderont assistance au nom de DANA ou par la sauvegarde des Hommes du Chêne. Moi, homme majeur de Bretagne-Armorique, connu par landes et champs sous le nom de ....., désire quitter ce nom, et être appelé ..... par mes Frères sous le Bois.<sup>278</sup> »

L'accent est mis sur le soutien mutuel au sein de la fraternité de la Kredenn Geltiek, l'aspect secret (donc ésotérique) de l'initiation et des activités du groupe, dont les membres sont fils de la Grande Déesse Mère Dana des mythologies irlandaises. Le Bois est l'appellation de ce nouveau monde spirituel qui s'ouvre à l'impétrant : bois des origines, représentant l'aspect sauvage et primordial de l'humanité. « Sous le Bois » signifie aussi que les rituels se font dans la nature (nous avons vu que cela se passe pour la Kredenn Geltiek autour de la fontaine de Barenton en forêt de Paimpont), et cachés, dans la tradition des sociétés initiatiques. Les arbres cités sont les plus connus pour leur symbolique dans ce druidisme : l'if, arbre des cimetières, arbre des morts ; le chêne, arbre des dieux et de la force ; le bouleau, feuillu vivant dans les régions nordiques, froides et rudes. Le feu et l'eau, principes contradictoires, sont considérés comme étant à l'origine de la Création, dans les mythologies scandinaves, par exemple. Leur symbolisme alchimique est aussi à prendre en compte. Le serment sur ces éléments et sur plusieurs essences d'arbres considérées comme sacrées amène l'impétrant à créer, s'il ne l'a pas déjà fait, un lien avec ceux-ci. Cela le replace aussi au centre du monde spirituel créé par le groupe et délimité par les références aux arbres sacrés tout autant qu'à la Création par le feu et l'eau. Le *mabinog*, par son serment, se métamorphose donc, devient un autre, conscient de sa place et de ses possibilités de développement dans ce monde. Cela est illustré par le changement de nom qui s'opère : son nom civil, « connu par landes et par champs », disparaît dès lors qu'il est dans le cadre sacerdotal du groupe, parmi les « Frères sous le Bois ».

Les références à la mère des dieux irlandais, les Tuatha de Danann, rappellent que ce sont les

---

<sup>278</sup> Texte qui nous a été transmis par Morvan Coarer.

textes mythologiques irlandais les plus prolixes sur le panthéon celtique antique. L'auteur de ce serment cherche les références les plus archaïques et les plus ancrées dans l'histoire, car écrites. Il met en avant aussi les références les plus complètes, s'éloignant d'un folklore breton et gallois, si ce n'est qu'il mentionne Merlin, archétype du druide dans l'imaginaire collectif, tentant peut-être de concilier de multiples références en une seule tradition, la tradition druidique du groupe qui va devenir la Kredenn Geltiek.

Les cérémonies vont se multiplier dans les mois suivants. Le 7<sup>e</sup> jour *d'Atenoux d'Epos* (sept jours après la nuit du 14/15 du mois appelé *Epos* dans le calendrier de Coligny, équivalent à notre mois de juillet), soit le 14 juillet 1946, le groupe se retrouve en forêt de Paimpont, pour une *noz-hud*, une « nuit magique ». Cinq semaines plus tard, le 26 août, lors d'une cérémonie appelée *Gouel ar Wreg*, le groupe accueille des femmes, probablement celles des membres, sans que celles-ci aient des responsabilités dans le groupe ou dans les rituels. La cérémonie est mentionnée dans le septième numéro de *Kad*, paraissant très vite après le sixième, probablement en septembre 1946. Dans le même numéro, il est fait mention d'un « Poellgor » (un bureau directeur, comme à la Gorsedd de Bretagne), qui a validé l'existence d'une *Moer Veur* (Grande Mère) de l'*Uhelvod Diwallerezed Tan ar Vro* (la Haute Assemblée des Gardiennes du Feu du Pays), sous le pseudonyme de Bodiakassa, sans que soit mentionné son nom civil, s'il s'agit d'une personne réelle, à moins que ce ne soit qu'un symbole.

Enfin, un mariage a aussi été célébré en forêt de Liffré (35), le 13 août, le second pratiqué par des membres du groupe<sup>279</sup>. L'iconographie de l'ouvrage de Morvan Coarer comporte deux clichés (probables) de cette cérémonie. Nous y voyons les membres de la Kredenn Geltiek vêtus de tenus civiles, n'ayant aucun signe distinctif montrant leurs fonctions au sein du groupe, sauf G. Berthou-Kerverzhiou, qui a pris en charge l'organisation de la liturgie et donc des cérémonies : il porte un pendentif rond dont nous ignorons à ce jour ce qu'il représentait.

Le groupe fête aussi cette année-là l'équinoxe d'automne, le 16 septembre, qu'ils nomment *Trugarez-Trec'h-Trevad*, puis leur *Samain* sous l'appellation de *Trinouxtion de Samonios*, encore une fois sous l'influence de l'étude du calendrier de Coligny, possiblement celle de Lainé transmise à Berthou-Kerverzhiou. Ce dernier a d'ailleurs pris le titre de Grand-Druide de Bretagne Armorique

---

<sup>279</sup> Nous avons écrit il y a plusieurs années, dans notre mémoire de Master, et, en conséquence dans la biographie de Gwenc'hlan Le Scouëzec parue en 2016, que ce dernier avait pratiqué le premier mariage druidique de notre temps, en 1971, comme il l'avait écrit dans ses mémoires, et comme le diffusait son ex-femme, ainsi que la Gorsedd de Bretagne. Nous reconnaissons avoir fait erreur, ayant basé notre écrit sur les seuls documents auxquels nous avons accès à ce moment de nos recherches. Les documents étudiés depuis et les interviews réalisées nous prouvent que M. Le Scouëzec devait savoir qu'il n'était pas le premier à pratiquer un tel rituel : ayant étudié en profondeur le druidisme, ayant eu de nombreux liens avec d'autres groupes et acteurs du druidisme, il ne pouvait ignorer que ce n'était pas lui qui avait pratiqué le « premier » mariage druidique de notre temps, célébré par Célestin Lainé en 1941. Voir ci-après, dans la partie le concernant.



pour l'occasion. Après avoir fait parvenir des recommandations pour *Samain* au groupe, il célèbre le moment aux côtés du tout aussi autoproclamé Archi-Druide des Sept nations celtiques<sup>280</sup>, Artonovios / Morvan Marchal.

L'année suivante, en 1947, Tullou est initié au sein de l'Ordre Martiniste Traditionnel. C'est la même année, selon un numéro de *Kad* « nouvelle génération » (le numéro 18, daté de février 1991), que ce dernier crée la Kredenn Geltiek. Cela est contradictoire avec ce qui a été écrit dans le numéro 5 du même journal, en 1946. La raison de cette confusion se trouve dans les conflits entre les diverses tendances se côtoyant au sein de la Kredenn Geltiek, chacune cherchant à être reconnue comme issue de l'originelle : la tendance de Gobannogenos (le conteur Alain Le Goff) et celle de Ab Artonovios (« fils d'Artonovios », soit de M. Marchal). Cette dernière tendance affiche même une troisième version, toujours dans ce numéro 18 de 1991, à savoir la création de la Kredenn Geltiek par Marchal dès Beltan 1937, tentant de revendiquer une ancienneté sur les autres factions. C'est encore en 1946 - 1947, que Uissurix commence à imposer certaines règles aux membres du groupe, comme le jeûne avant un rituel ou la récitation d'une prière quotidienne entre *Ginivelezh* (Solstice d'hiver) et *Brec'hed* (fête celtique de début février, Imbolc).

Le numéro 8 de *Kad*, paru au début de l'été 1947, nous informe de la composition du bureau directeur du groupe, le Poellgor :

- Uissurix (G. Berthou-Kerverzhiou), Drouiz Meur / Grand Druide
- Landorix (?), Brientin / « privilégié » ou « homme libre »
- Tankildare (E. Coarer), Privarzh / apprenti barde
- Newen Lewarc'h (R. Tullou), Penc'hweler / « chef visionnaire » ou devin
- Natrouissus (J. Piette), Oviz Mael / ovate Mael

Afin de consolider l'organisation, des « *lez donn* » sont désignés pour diriger chaque branche du groupe : G. Mercier (Brennos) pour l'ordre des druides, un surnommé Gwennvar pour l'ordre des bardes, et un certain Uhelvarr pour celui des ovates. Mercier cumule les responsabilités puisqu'il est aussi désigné « délégué pour la cité des Parisiens et dans l'ensemble du territoire des Gaules », c'est-à-dire le représentant de la Kredenn Geltiek hors des frontières bretonnes.

Comme dans tout groupe initiatique se composant de peu de personnes, les soucis sont légions et la Kredenn Geltiek n'y échappe pas : soucis personnels impactant la vie du groupe (Marchal / Maen Nevez, qui apparaît par intermittence dans la vie du groupe), tension entre Berthou-Kerverzhiou et Tullou... Cette opposition amène même Uissurix / Berthou-Kerverzhiou à démissionner de sa

---

<sup>280</sup> Écosse, Irlande, Pays de Galles, Cornouailles, Île de Man, Bretagne et Gaule.

responsabilité de Grand-Druide, les Nantais choisissant Tullou pour le remplacer<sup>281</sup>. Mais avant la fin de l'année 1947, Uissurix reprend ses fonctions, après avoir annoncé que, comme Tullou, il allait être touché par quelque donnée astrologique : la position de la planète Uranus en 1948 s'opposant à celle qu'elle avait en 1908, année de leurs naissances, cela pouvait nuire à leur grand-druidat<sup>282</sup>.

Nous découvrons là que l'astrologie s'ajoutent aux influences de certains membres de la Kredenn Geltiek, ses dirigeants en tête. Si les phases de la lune et du soleil déterminent les dates des cérémonies, comme nous l'avons vu pour l'année 1946, la course des planètes du système solaire les affecte aussi, comme c'est le cas ici. C'est la première fois, dans un groupe druidique, que l'astrologie est prise en compte, a autant d'influence sur les décisions des dirigeants du groupe (même si Uissurix reste finalement Grand-Druide), mais aussi sur le mental de ces membres, créant un climat de doute.

Si Uranus sert de point commun à Tullou et Berthou-Kerverziou, leur opposition persiste. Lors de la fête de *Brec'hed* le 25 janvier 1948, qui se déroule chez E. Coarer, le conflit apparaît, sans qu'aucune source ne nous éclaire sur les raisons de cette mise au jour. Peut-être est-ce le sujet de médiation proposé par le Grand-Druide ce jour-là qui déclencha le départ de Tullou ? « Pourquoi avez-vous recherché l'initiation ? Comment vous évertuez-vous à faire passer cette initiation de l'état virtuel à l'état de réalisation ? Au fait, réalisation de quoi ? ». Le thème général pouvait agacer les personnes impliquées depuis une dizaine d'années dans la démarche de construction d'un groupe initiatique stable, comme Tullou. Kalondan écrit à l'ébéniste, en avril 1948, que la rumeur court à Rennes qu'il aurait démissionné<sup>283</sup>. Tullou, dans le numéro 9 de *Kad*, au début de l'année 1948, annonce publier une version française de la revue. Dans ce numéro, il signe un éditorial dans lequel il met en avant la démarche religieuse de la Kredenn Geltiek, « ...qui conduit à la transcendance véritable, à la Religion vraie, celle forcément de la minorité, des meilleurs ». Il insiste encore sur le « Celticisme », qui ne doit pas rester une « fiction intellectuelle » mais doit devenir « une réalité spiritualisante pour les Celtes<sup>284</sup> ». Alors que l'astrologie avait annoncé tout autre chose, il se présente combatif et élitiste, comme un meneur, aux côtés de celui qui a largement contribué à ce numéro, Jean Piette / Natrouissus (qui use de plusieurs signatures : Idris Gawr / I.G / A.E).

La rupture est consommée lorsque paraît le premier numéro d'*Ogam* en juillet 1948, la nouvelle revue se voulant « être le moyen d'expression des Bretons qui sont à la quête du GRAAL<sup>285</sup> ». Et

---

<sup>281</sup> Lettre de Huelvarr, Landorix et Tankildare aux membres rennais de la Kredenn Geltiek, non daté. Cité par Coarer Morvan, *op. cit.*, p. 20.

<sup>282</sup> Lettre de G. Berthou-Kerverziou à Coarer Kalondan, datée du 10 septembre 1948. Cité par M. Coarer, *ibid.*

<sup>283</sup> Lettre de E. Coarer à R. Tullou, datée du 26 avril 1948, cité par M. Coarer. *op. cit.*, p. 20.

<sup>284</sup> *Kad*, n°9, premier trimestre 1948 / 1515, éditorial signé Neven Lewarc'h.

<sup>285</sup> *Ogam*, n°1, juillet 1948.

pour cela, l'équipe de la revue, dirigée par Berthou-Kerverziou, souhaite passer « de uidia à druiddia, de la science encore profane à la Haute Science des Druides<sup>286</sup>. » La revue paraît huit fois par an, avec des auteurs réguliers, comme F. Le Roux et C-J. Guyonvarc'h, Goulven Pennaod. Les articles sont pointus, spécialisés, et démontrent une grande connaissance des sujets traités comme une curiosité scientifique : écriture oghamique, calendrier de Coligny, mythologies irlandaises et galloises...

Dès le cinquième numéro, *Ogam* devient l'organe de l'association des Amis de la Tradition Celtique, créée en mars 1949, dans le giron de la Kredenn Geltiek, et présidée par Berthou-Kerverziou. La revue souhaite en effet œuvrer pour la recherche sur les traditions celtiques et la diffusion de celles-ci, en complément, finalement, de ce que fait le groupe druidique : d'une part, une exégèse de textes mythologiques et une vie spirituelle, de l'autre, une recherche historique, linguistique, épistémologique, afin de nourrir l'évolution intellectuelle et spirituelle des membres de la KG, mais aussi de diffuser leurs hypothèses et conclusions auprès d'un plus large public.

### Uissurix et le combat des druides

C'est une nouvelle ère qui s'ouvre pour la Kredenn Geltiek, qui se retrouve avec une organisation solide et des membres permanents motivés. Le Grand-Druide Uissurix a, dès la préparation du second numéro de *Ogam*, commencé à rénover le groupe druidique. Il fait de G. Mercier / Brennos un « gutuatre », représentant et porte-parole de la Kredenn Geltiek, selon un rite initiatique que Marchal avait créé, mais dont nous n'avons aucune trace<sup>287</sup>. Il y met aussi en exergue son conflit personnel avec Raffig Tullou, ainsi que sa volonté de faire reconnaître la Kredenn Geltiek par la Gorsedd de Bretagne, dont il souhaite devenir « aumônier païen » aux côtés de l'aumônier chrétien, ce qui ne sera jamais fait, la Gorsedd conservant son attachement à un bardisme breton fortement teinté de catholicisme, sous la houlette de Taldir, exilé hors de Bretagne. Il y est tout de même intégré comme druide le 12 septembre 1948.

Uissurix change aussi le comput temporel en place, que le trio créateur de *Kad* avait déjà fait évoluer de l'ère post-atlantidienne à celle du « Glaive Brisé », débutant en 432 / 433. C'est dans le troisième numéro d'*Ogam*<sup>288</sup>, véritable nouvel organe de la Kredenn Geltiek, qu'il explique ce choix : l'ère du Glaive Brisé avait, selon lui, une origine plus sociale que religieuse. Il choisit donc

---

<sup>286</sup> *Ogam*, n°1, juillet 1948, éditorial. Les majuscules de cette citation et de la précédente sont de Berthou-Kerverziou.

<sup>287</sup> Lettre de Berthou-Kerverziou à Kalondan, datée du 31 août 1948. Cité par M. Coarer, *op. cit.*, p. 21.

<sup>288</sup> *Ogam*, n°3, octobre 1948.

de compter le temps à partir de la bataille de Mag Tured, figurant dans les mythes irlandais<sup>289</sup>, depuis cette « ère mystique des Celtes Insulaires ». Il insiste là sur une autre origine de la culture celtique, à savoir les mythes irlandais. La Gorsedd de Bretagne avait pour références les mythes gallois et les traditions filiales de la Gorsedd de Galles, ainsi que les traditions bretonnes et une forme de catholicisme breton. Uissurix, dans la lignée de ses prédécesseurs de *Kad*, se tourne vers l'Irlande et ses traditions celtiques, mais va plus loin dans le temps mythique, qui, pour lui, devient temps historique.

Continuant les réformes au sein de la Kredenn Geltiek, Uissurix convoque un Poellgor en octobre 1948, et y décide d'écarter Brennos / G. Mercier du groupe, pour des raisons inconnues (peut-être parce que ce dernier, en tant que représentant du groupe hors de Bretagne, avait trop de pouvoirs au goût de Uissurix). Y est aussi décidé de se concentrer sur la Kredenn Geltiek, non plus sur la Fraternité des hommes du Chêne : c'est donc la fin d'une période, même si le groupe n'est pas encore vraiment uni et que le clan Redone est en sous-effectif (Uissurix et Natrouissus / Jean Piette) face au clan Namnète. Il essaie de resserrer les liens entre les deux clans, au numéro suivant d'*Ogam*, y annonçant la création de l'Association des amis de la tradition celtique. Celle-ci se réunit tous les premiers lundis ou mercredis de chaque mois, le clan nantais (de la Kredenn Geltiek et donc de l'association) organisant une série de conférences publiques à partir de novembre 1948.

C'est par cette association que la Kredenn Geltiek devient un groupe uni et organisé. Uissurix, dans sa logique de réforme, règle ses comptes avec les anciens dirigeants, Tullou et Marchal, et use d'*Ogam* pour faire passer des messages de façon indirecte, comme dans l'éditorial du numéro 3 de septembre 1949<sup>290</sup>, où il répond à des « reproches amicaux » qui auraient été faits sur le manque d'actions du groupe, de cérémonies. Il écrit donc que la Kredenn Geltiek s'est concentrée « sur la connaissance et non l'action : l'Éternel et non le transitoire », le « penser » étant plus fort que « l'agir » selon lui. Toujours dans cet éditorial, il indique souhaiter mettre fin au schisme existant au sein du groupe, rappelant que les « croyants qui veulent rester dans la foi droite » ne doivent pas manquer aux règles ni aux limites « qu'impose la doctrine traditionnelle ».

C'est donc ainsi qu'il souhaite enterrer la rupture, par l'imposition du respect de règles et d'une doctrine religieuse qu'il a développée, la considérant comme traditionnelle, droite, meilleure donc que celle développée par l'ancienne équipe de *Kad*, voire que celle de la Gorsedd. Il insiste encore

---

<sup>289</sup> Les textes mythologiques irlandais mentionnent deux batailles de Mag Tured (« la plaine des piliers »), l'une voyant s'affronter les Tuatha De Danann (les dieux) et les Formoraich (les forces du mal personnifiées), l'autre les humains (Gaëls) et les Tuatha De Danann. Cette seconde bataille voit les humains l'emporter sur les dieux et le monde être partagé en deux : la surface pour les humains, les profondeurs de la mer et des rivières, les profondeurs terrestres et le monde parallèle des âmes pour les dieux. Les deux batailles sont souvent confondues. Nous supposons que c'est de la seconde bataille (ou de la confusion née des deux) que débute le comput de Uissurix.

<sup>290</sup> *Ogam* n°3, juillet 1949, éditorial, Uissurix.

sur cet aspect « traditionnel » de la doctrine du groupe, présentée dans *Ogam*, face à *Kad*, qui ne fut pour lui que « l'organe de militants du néo-druidisme<sup>291</sup> ». Il est vrai que c'est lui qui développa les rituels de la Kredenn Geltiek à partir de 1946, qui élaborait un calendrier liturgique, mais il oublie là les articles exégétiques de *Kad*, le défrichage qui fut fait par le trio originel. Du passé il ne fait pas entièrement table rase puisqu'il souhaite reprendre la main sur *Kad*, que Tullou voulait diffuser en français, et en faire une « nouvelle formule susceptible de fournir à certains de nos lecteurs les éléments d'activités dont ils ont manqué jusqu'à présent<sup>292</sup> ». Ainsi *Ogam* et *Kad* n'auront pas la même utilité, le premier étant axé sur la recherche universitaire et spécialisée, le second servant d'organe vulgarisateur présentant les dates de cérémonies, les rituels, des notions permettant aux lecteurs d'entrer dans la « foi droite ». Poli mais dirigiste, Uissurix, imposant donc son autorité et son point de vue à tous les membres, souhaite « à [leur] frère /\ Neven Lewarc'h et à son équipe à qui le « druidisme contemporain » doit tant, bon départ et bonne continuation.<sup>293</sup> »

Le schisme est donc dépassé, puisque les dissidents, menés par l'un des fondateurs de ce mouvement, sont poliment exclus de la Kredenn Geltiek, sans même pouvoir conserver *Kad*, que Tullou avait fondé. Le coup d'État de Uissurix est réussi. Conscient de ce que Tullou a pu apporter au druidisme contemporain, Uissurix écrit tout de même cette expression entre guillemets, comme il l'avait fait dans le numéro précédent à propos du « néo-druidisme ». Le Grand-Druide de la Kredenn Geltiek ne nomme jamais sa pratique religieuse comme du druidisme, « néo » ou « contemporain », mais comme une « tradition », qu'il considère comme « éternelle ». Rejetant donc un vocabulaire créé au fil des décennies pour qualifier ce mouvement spirituel, il se considère comme le continuateur en droite ligne d'une tradition ancestrale, d'une foi celtique qu'il considère être la seule véritable, ne s'incluant donc pas aux termes génériques développés que sont « druidisme » et ses affiliés, trop modernes et historicisés pour lui.

Non content d'avoir évincé R. Tullou, et avide de pouvoir, il cherche aussi à éloigner de ces projets Pierre Leroux, qui se montre de plus en plus présent dans la direction d'*Ogam*. Il l'indique à Kalondan dans un courrier d'octobre 1949<sup>294</sup>. Pourtant, en ce dernier trimestre de 1949, il a besoin d'alliés, face à un R. Tullou / Neven Lewarc'h qui n'a pas dit son dernier mot, relançant une nouvelle version de *Kad* : ce numéro 10 est sous-titré *Kannad « ar gredenn geltiek »* / « Périodique de la spiritualité celtique ». Tullou y publie d'anciens textes de Marchal, et, dans son éditorial, se fend

---

<sup>291</sup> *Ogam*, n°4, septembre 1949, éditorial, Uissurix. Ici, le préfixe « néo- » prenant une connotation négative, puisque *Ogam* représente, pour ses partisans, une ligne plus traditionnelle, plus « vraie », plus druidique, que ne l'est *Kad*. C'est par le calendrier liturgique païen mis en place par Berthou-Kerverziou et les études proposées dans la revue que s'axe cet argument d'être dans le « vrai », l'atemporel druidique, quand *Kad* et ceux qui y écrivent sont à un niveau considéré comme inférieur de pratique religieuse, ou en tout cas déconsidérée.

<sup>292</sup> *Ibid.*

<sup>293</sup> *Ibid.*

<sup>294</sup> Lettre de G. Berthou-Kerverziou à Kalondan, datée du 12 octobre 1949. Citée par M. Coarer, *op. cit.*, p.23

d'une réponse à Berthou-Kerverziou, indiquant « [qu'ils reviennent] sur le terrain de la lutte spirituelle en Bretagne », tout en rendant « un hommage fraternel à *Ogam*, qui a fait [...] un travail de savante recherche et de vigoureuse synthèse sur la Tradition Celtique.<sup>295</sup> »

Tullou semble ici vouloir se présenter comme rassembleur (« Ensemble nous pourrons jeter enfin les bases du sanctuaire druidique rénové. »<sup>296</sup>). Sa tactique est de trouver un soutien auprès de l'équipe d'*Ogam*, P. Leroux en premier, lui qui était sur la sellette, et de se présenter comme un unificateur des clans de Rennes et de Nantes. Il sait, ou suppose, au moment de la rédaction de cet éditorial, que Marchal va aussi le soutenir face au Grand-Druide de la Kredenn Geltiek. Mais alors, comment Tullou a-t-il eu vent des projets du Grand-Druide au sujet de Leroux ? En l'espace de peu de temps, alors que Uissurix s'affirme comme un autocrate, Tullou contre-attaque, alors même qu'il avait été éloigné du Poellgor. Il est possible qu'un membre (Kalondan?) l'ait tenu informé.

La contre-attaque se complète par le soutien de Marchal à Tullou. Le « roi-druide », lui envoyant une illustration pour le numéro 11 de *Kad*, en profite pour lui communiquer son mécontentement vis-à-vis de Uissurix et de ce que celui-ci a fait de leur groupe druidique<sup>297</sup>. Marchal, depuis peu sur Paris, est malade. En repos, il a le temps de réfléchir et d'écrire. Il propose donc à Tullou de travailler à nouveau ensemble, « dans l'esprit de 1938 », et de relancer la Fraternité des Hommes du Chêne, mais celle-ci « ne sera pas ouverte à tout venant, comme un champ de foire ». Ayant été certes éloigné du groupe, Marchal porte un certain regard sur les divisions de celui-ci, considérant que le « Vatican-Ogam, [...] catholique de conception assez savante, assez peu fraternelle », Brennos, et le duo Tullou-Marchal « qui représentent la tradition établie en 1938 à Paimpont », doivent œuvrer ensemble, sous la direction de ces derniers. Marchal considère que c'est à eux deux de gérer toutes les organisations druidiques issues de *Kad*, *Nemeton*, la Fraternité des Hommes du Chêne ou de la Kredenn Geltiek. Il souhaite mettre aussi sous leur coupe l'Église Druidique que cherche à fonder Goulven Pennaod<sup>298</sup>. Marchal insiste sur leur ancienneté par rapport aux autres, en tant que fondateurs et créateurs des premiers rituels (dont nous n'avons aucune trace, ceux-ci ayant été peut-être improvisés, ou n'étant resté qu'à l'état de projet, d'idée), et insiste aussi sur l'idée d'une « association discrète, et hiérarchisée ». L'aspect secret lui paraît primordial, afin de ne pas étaler en public (dans leurs organes de presse, par exemple), leurs conflits internes, considérant aussi que la quête spirituelle est intime, personnelle, et même si elle se fait en grande partie en groupe, il n'y a aucun intérêt à la partager avec un public.

---

<sup>295</sup> *Kad*, n° 10, novembre 1949 / année 3820 de Mag Tured, éditorial, Neven Lewarc'h.

<sup>296</sup> *Ibid.*

<sup>297</sup> Lettre de M. Marchal à R. Tullou, datée du 18 janvier 1950. Cité par M. Coarer, *op. cit.*, p.23.

<sup>298</sup> Le 17 janvier 1950, le Grand Barde Jord (ou Georges) Pinault / Kadvan / Katumanos prononce une allocution lors d'une cérémonie qualifiée d'office laïc tripartite : déiste, druidique et positiviste réformé. Coarer M., *op. cit.* p. 25 (information non sourcée, peut-être issue d'une lettre de Catarnos à Tankildare / E. Coarer du 30 juillet 1955.

Le projet de Marchal ne se concrétise pas. Uissurix tente même de reprendre la main sur tous ces courants druidiques, de façon combative, à travers CretOgam, le « bulletin intérieur des Clans Daniques » (comprendons : des clans de la déesse Dana), venant s'ajouter à *Kad* et *Ogam*. Le premier numéro paraît en février 1950. le Grand-Druide y mentionne les nouvelles adhésions à l'association des Amis de la Tradition Celtique, mettant en avant la vitalité de celle-ci face à la stagnation des projets du duo Tullou-Marchal (trois adhésions à l'association, paradoxalement signe de vitalité pour un groupe druidique de ces années, hors Gorsedd) et règle ses comptes avec Marchal et Pennaod. Le premier semble ne pas savoir « dans quel borborygme il est tombé », cette « nouvelle tourmente » pouvant créer des « divisions irrémédiables ». Quant au second, il aurait affirmé devant Uissurix et d'autres témoins qu'il ne croyait pas en ce qu'il diffusait dans ses textes et lors de ses rituels<sup>299</sup>. Rejetant la faute de ces scissions sur d'autres, lui qui affirmait être dans une « foi droite » digne des druides antiques, insiste dans cet éditorial que « rien, absolument rien, ne permet de croire l'existence d'une organisation initiatique remontant avec certitude aux druides, ni même à l'époque médiévale<sup>300</sup> », stigmatisant la Fraternité des Hommes du Chêne de Tullou et Marchal, précisant que cet organisme n'a « aucune valeur d'un point de vue initiatique » et n'est « qu'une association profane, sans aucune autorité au point de vue religieux ni au point de vue initiatique<sup>301</sup> ».

Assez éloigné de l'esprit fédérateur qui animait Marchal quelques temps auparavant, cet éditorial est l'illustration de la réelle rupture vécue au sein de cette mouvance depuis des années, la certitude qu'a Uissurix de ses convictions, même rénovées par les travaux du couple Guyonvarc'h – Le Roux dans *Ogam*, de sa soif de pouvoir et de reconnaissance dans le monde druidique comme le seul garant d'une tradition qu'il met en opposition à celle revendiquée par les Hommes du Chêne. Si la leur n'a pas de fondement historique, ce qu'ils n'ont jamais revendiqué, s'inspirant de textes mythologiques et tentant de les expliquer, d'utiliser divinités et symboles, celle de Uissurix est tout aussi inventée : il s'appuie très probablement sur les recherches de son ami C. Lainé, et la tradition qu'il impose à son groupe, la liturgie, est tout aussi adaptée de ses lectures mythologiques. Enfonçant le clou, il précise (puisqu'il est même si deux autres personnes ont apposé leur signature, c'est bien lui l'auteur unique du texte) que pour devenir druide, il faut « que par trois fois, à intervalles suffisants, une désignation soit faite à l'unanimité, (vox populi, vox dei) d'un homme que le « clan » juge apte à remplir la fonction de druide<sup>302</sup> ». Puis il explique que ce n'est que lorsque trois personnes ont ainsi été désignées qu'elles peuvent constituer un « Gorsedd régulier » et recruter de

---

<sup>299</sup> *CretOgam*, n°1, février 1950, éditorial signé par Uissurix / Berthou-Kerverziou, P. Leroux (rangé de nouveau à ses côtés) et Arzel Even.

<sup>300</sup> *Ibid.* Les mots soulignés sont le fait des auteurs de l'éditorial.

<sup>301</sup> *Ibid.*

<sup>302</sup> *Ibid.*

nouveaux membres. Mais alors nous posons la question : comment peut-il y avoir la reconnaissance par une assemblée d'un druide, s'il n'y a pas encore d'assemblée, de Gorsedd ? Il faut bien qu'une personne soit désignée telle, selon l'explication de Uissurix. Et même trois, pour pouvoir commencer à avoir une vie communautaire. Contradiction du propos, qui ne l'empêche pas de mentionner qu'il n'y a qu'une personne qui corresponde à ces critères : lui-même.

Les mois et années suivantes ne sont qu'une suite de réponses des uns et des autres dans leurs organes de presse respectifs, essentiellement de Tullou et Berthou-Kerverzhiou, ce dernier se permettant même d'indiquer que l'usage des noms « *Kredenn Geltiek* » et « *Tud Donn* » ne devrait pas être exclusif à un groupe, que « nul ne saurait en revendiquer la possession », cherchant donc à retirer définitivement aux créateurs originels de cette mouvance toute prétention sur elle. Uissurix précise que ces appellations sont « propriété commune et indivisible des kredennourien. »<sup>303</sup> Les dépouillant de leur propre appellation, il les empêche donc d'avoir une existence particulière, se donnant la possibilité, finalement, de s'approprier ces appellations.

Tullou publie encore un numéro de *Kad*, en juin 1950, mais ce n'est qu'une feuille ronéotée, mélangeant encarts tapés à la machine et dessins (le logo « *Kad* » en est un). Ce numéro 11 fait triste figure face à la bonne santé d'*Ogam*. Tullou trouve le moyen d'y inclure des détails parlants, comme la double datation, celle de Mag Tured (3820) et celle de l'Ère du Glaive Brisé (1517), montrant bien sa volonté de rassembler anciens et jeunes de la mouvance. De même il précise que *Kad* est le « journal de la Spiritualité Celtique<sup>304</sup> », tentant de se repositionner comme référence spirituelle du druidisme.

Afin d'asseoir définitivement son pouvoir, Uissurix souhaite réorganiser l'ensemble du groupe, mettant en avant la question de sa succession en tant que Grand-Druide, qui semble n'être qu'une excuse, « la question de [sa] succession ne se pose donc pas, tant que la Fraternité reste dans cet état.<sup>305</sup> » C'est-à-dire en sommeil. Et il insiste pour que cet état de fait ne change pas. Cette Fraternité des Hommes du Chêne, organe dirigeant le la *Kredenn Geltiek*, créé par Tullou, Marchal et Bayer du Kern, ne s'étant pas réuni depuis longtemps, n'a, selon Uissurix, plus aucun pouvoir, que « les fonctions du poellgor ont perdu ipso facto leurs titulaires ». Ainsi, il propose une nouvelle assemblée afin d'établir de nouvelles règles et d'élire de nouveaux titulaires aux fonctions dirigeantes. L'inaction de Tullou et Marchal sur ce sujet leur est fatale, tout comme l'absence de diffusion d'informations ou de recherches par *Kad* (que seul Tullou finance). Le rayonnement d'*Ogam* sert aussi d'appui à Berthou-Kerverzhiou et ses disciples.

---

<sup>303</sup> *Ogam*, n°7, mars 1950. C'est un rappel de ce que Uissurix avait déjà écrit dans le n°1.

<sup>304</sup> *Kad*, n°11, juin 1950, encart en haut à droite de la première page.

<sup>305</sup> Lettre de Berthou-Kerverzhiou et Piette à E. Coarer, 30 septembre 1950. Citée par M. Coarer, *op. cit.*, p. 25.



L'année 1951 voit se précipiter les événements : Uissurix, affaibli par un souci de santé, prévoit d'organiser une assemblée des Amis de la Tradition Celtique à Auray, face à une réunion du *Bleun Brug*. Il espère que la venue de l'été va lui permettre de se rétablir<sup>306</sup>. Il ne survivra pas à cette attente, et décède dans la nuit du 13 au 14 mars, d'une hémorragie cérébrale. Pierre Le Roux devient le nouveau président des Amis de la Tradition Celtique, soutenu par Jean Piette.

Ce décès change complètement l'horizon vers lequel voguait cette mouvance druidique : rapidement, les Amis de la Tradition Celtique perdent de leurs adhérents, et *Ogam* va se tourner vers des études plus universitaires et érudites<sup>307</sup>, rendant hommage au défunt Grand-Druide dans son numéro 14 de juin 1951. Jean Piette déménage au Pays de Galles, à Aberystwyth, l'année suivante, se désengageant du mouvement druidique. Quant à Tullou, il attend l'été 1952 pour éditer le 12<sup>e</sup> numéro de *Kad*, une simple double page, dont nous ne retenons que la première publication de sa « Grande Ennéade », sorte de Credo bardo-druidique, au milieu des règlements de compte avec *Ogam*. Nous ignorons quand Tullou a commencé à travailler sur cet écrit, mais sa parution est tardive : pourquoi avoir attendu plus d'un an après la disparition de Uissurix pour le diffuser ? Cela aurait pu, les années précédentes, montrer le sérieux de son engagement spirituel, les concepts qu'il souhaitait développer dans son druidisme, et lui donner une légitimité face à un fougueux Uissurix. Ce dernier avait rédigé sa « *Dias Kredenn ar Gelted* » en août 1948, et nous ne pouvons que constater la ressemblance entre les deux textes :

<p><i>Dias Kredenn ar Gelted</i>, août 1948 (de Uissurix)</p> <p>[nous n'avons conservé ici que la traduction en français, afin de faciliter la comparaison, puisque Tullou publie son texte en français. L'orthographe est de Uissurix.]</p> <p>1- Il y a un Dieu, une vérité et un point de liberté où toute opposition trouve son contrepoids.</p>	<p>Grande Ennéade, <i>Kad</i>, n°12, août 1954 (de Tullou)</p> <p>[l'orthographe est de Tullou]</p> <p>Je crois :</p> <p>1- Que Dieu est ;</p>
---	--

<sup>306</sup> Lettre de Berthou-Kerverziou à Coarer, datée du 17 février 1951. Citée par M. Coarer, *ibid*.

<sup>307</sup> Ce qui n'est pas au goût de Pierre Hamelin / Samelinos, qui dénonce cela dans une lettre à E. Coarer, datée du 18 août 1954, mettant en avant le fait que « Françoise [Leroux]... a fait dévier *Ogam* en une revue d'archéologues, voire de préhistoriens. » Cité par M. Coarer, *op. cit.*, p. 26.

<p>2- Dieu est pour nous l'absolu de l'Être, le Bien absolu. Intelligence, transcendance et félicité transcendante. Unité et totalité pures. Mais à dire vrai, sa vérité est au-dessus de toute intelligence, puisqu'il est au-delà de l'être et du non-être, du manifesté et du non manifesté. Il est ineffable, sans mesure et sans limite, sans début et sans fin et au-delà de toute limitation qui soit.</p>	<p>2- Qu'il est à la fois Triple et Un, étant trois Personnes en un seul être ;</p>
<p>3- Il n'y a aucun nom qui convienne à Dieu, sauf celui qui fut révélé à Einigan au début du monde, et le voici /I/, et il est au-delà de tout parole humaine. Les Celtes lui donnent ensuite les trois noms primitifs paronymes, GUTON « ce qu'on prie », BITUMON « éternel à jamais », UXELLIMON « très haut ». A mesure que le très haut se manifeste notre intelligence le comprend davantage et nous pouvons le nommer de nouveau de nouveaux noms selon le but et la manière de notre contemplation. Et avant tout, pour l'adorer dans le mystère de sa « polarisation », source de la manifestation, ATIR « père » et MATIR « mère », et aussi bien pour adorer spécialement le père des hommes et la mères des Dieux, DIS ATER « père des morts » et ANA BRIGANTIA « Ana très haute » et c'est de ce dernier nom que vient celui des Celtes croyants : « tuatha de danann, tud (doue) donn, les gens de Dana ».</p>	<p>3- Qu'il se manifeste en des émanations et hypostases accessibles à nos prières ;</p>
<p>4- Le microcosme et le macrocosme sont faits l'un pour l'autre et l'un après l'autre ; en chacun d'eux il y a trois choses distinctes : une partie</p>	<p>4- Que le Macrocosme et le Microcosme sont faits à l'image l'un de l'autre, comprenant chacun trois plans : corporels, matériel ou grossier ;</p>

<p>corporelle matérielle ou grossière, une partie animique ou subtile, une partie spirituelle ou informelle.</p>	<p>animique ou subtil ; spirituel ou informel ;</p>
<p>5- L'esprit de l'homme (appelé souvent « âme » par erreur) est immortel et fait à l'image de Dieu.</p>	<p>5- Que l'esprit de l'Homme (qu'on appelle improprement « âme ») est immortel et créé à l'image de Dieu ;</p>
<p>6- « <i>Manred</i> » (« l'étincelle divine ») anime en <i>Abred</i> les êtres « créés » les moins différenciés, leur conscience se fortifie et s'unifie à travers la multiplicité des formes vivantes , pour arriver à devenir, dans l'homme parfaitement averti du Bien et du Mal avec pouvoir de choisir l'un ou l'autre.</p>	<p>6- Que l'Étincelle Divine ou <i>Manred</i> anime en <i>Abred</i> les créatures les moins différenciées ; que la conscience collective de ces dernières s'affirme et s'individualise à travers les multiples formes vivantes pour parvenir dans l'Homme à la pleine connaissance du bien et du mal avec liberté du choix, que selon ce choix l'Homme traversera de nouvelles incarnations, qui après les épreuves qui le feront progresser lui vaudront la béatitude finale dans le cercle de <i>Gwynfyd</i> ;</p>
<p>7- L'homme traversera, selon son choix, des états d'êtres nouveaux à travers lesquels il atteindra, après avoir souffert pour s'améliorer et s'approcher du centre de son être, la béatitude du cercle de <i>Gwenved</i> après la traversée de nombreux degrés d'existence.</p>	<p>7- Que toute créature parviendra finalement au <i>Gwynfyd</i> après de plus ou moins nombreuses incarnations ;</p>
<p>8- L'homme peut gagner la perfection et l'ordre intérieurs en accomplissant sans relâche les trois devoirs primitifs : piété éclairée, courage indéfectible, bienveillance envers tous les êtres, et avoir part ainsi aux trois bienfaits primitifs du très haut : plénitude de l'être, force et toutes</p>	<p>8- Que l'Homme acquiert la perfection par la pratique des trois Devoirs primordiaux : piété éclairée, courage indéfectible, bienveillance universelle ;</p>

<p>bonnes choses.</p> <p>9- Les rites de la Kredenn Geltiek ont, comme ceux de toute religion traditionnelle, une efficacité véritable : l'homme obtient par la prière, l'oraison et la méditation, une aide véritable pour gagner la perfection et l'ordre intérieur et à la fin l'union avec Dieu.</p>	<p>9- Que les rites de la Kredenn Geltiek ont une efficacité réelle ; que la prière, et la méditation aident véritablement l'Homme à conquérir la perfection ; que l'initiation est nécessaire pour regagner la condition primordiale.</p>
--	--

Si Tullou a copié Berthou-Kerverzhiou, nous retrouvons dans tous les cas des concepts métaphysique développés par d'autres personnalités du druidisme breton (Le Fustec, Berthou et Lebesgue, mais aussi dans quelques écrits de Lainé - voir infra) et dans les Triades galloises, comme les cercles concentriques. Nous relevons tout de même le développement du concept de transmigration des âmes ou esprits, qui, pour atteindre la « béatitude » et s'unir avec Dieu, doivent se réincarner un nombre de fois indéfini et s'améliorer au fil de celles-ci<sup>308</sup>. Ces croyances relèvent aussi de l'influence de la théosophie et peut-être plus directement en ce début d'années 1950, du bouddhisme : c'est en effet un des fondements de la vie spirituelle bouddhiste. L'âme est censée s'améliorer au fil des incarnations, afin d'atteindre l'état de Bouddha et l'illumination. Enfin, vient le choix de s'unir à l'univers, au « Grand tout », ou de se réincarner en une personne agissant de façon bénéfique pour l'humanité, cumulant les forces positives acquises au cours de ses vies antérieures, les mettant au service des autres humains.

Le *Credo* de Tullou est moins détaillé mais plus accessible que celui de Berthou-Kerverzhiou. Si ce dernier mentionne les appellations des dieux, c'est bien pour illustrer les multiples visages d'une divinité unique, ses déclinaisons : Père et Mère / dieu des morts / Ana, ou Dana. Là où le court développement de Berthou-Kerverzhiou est incomplet, c'est que Dana est considérée comme la mère des dieux dans la mythologie irlandaise, ou même une grande déesse honorée par les dieux eux-mêmes. La paire Père des hommes – Mère des dieux est incorrecte si nous suivons la

<sup>308</sup> Nous avons déjà évoqué ce point dans une partie précédente, notamment les différents états de vie de Tùan Mac Cairill et Fintan Mac Bochra, sortes de démiurges quasi-immortels, observateurs de l'évolution de l'Irlande primordiale et des différents peuples qui s'y succédèrent, raconté dans le *Lebor Gabala Eirinn*, le *Livre des conquêtes de l'Irlande*. Il s'agit d'une compilation de textes copiés à partir du VIII<sup>e</sup> siècle, à partir de la tradition orale. Les 18 manuscrits traditionnels sont complétés par plusieurs autres, comme ceux de Nennius (IX<sup>e</sup> siècle), le *Lebor na hUidre / livre de la vache brune* (rédigé aux XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles), les écrits concernant les deux batailles de Mag Tured (rédigés entre le XIV<sup>e</sup> et le XVI<sup>e</sup> siècle) et quelques autres encore. Il s'agit de récits mythiques racontant les différentes phases de peuplement de l'Irlande, des rapports entre les humains et les dieux, parfois ponctués d'épisodes historiques impossibles à dater. Voir Oudaer Guillaume, *La pseudo-histoire du mythe des invasions d'Irlande*, thèse de doctorat en études médiévales, EPHE, sous la direction de Pierre-Yves Lambert, soutenue en décembre 2017 (concernant les deux personnages cités ci-dessus, voir les pages 37 à 71).

cosmogonie celtique, qu'elle soit irlandaise ou galloise. Toutefois, sa classification ternaire est typique des Triades tout autant que de la Trinité développée par le christianisme.

Les deux hommes considèrent le druidisme, qu'ils ne mentionnent d'ailleurs pas, comme une religion (Berthou-Kerverzhiou écrit « ...comme toute religion traditionnelle », classant donc sa démarche au même rang que toutes les autres religions reconnues), avec les prérogatives qui lui sont attachées : une organisation initiatique / des prières et des cérémonies / une recherche de la perfection, c'est-à-dire de s'approcher du divin, voire d'une union à lui.

Cet aspect est nouveau, puisque jusqu'à présent, la Gorsedd n'avait jamais considéré sa démarche comme religieuse. Même les écrits des bardes précédents n'avancent pas une telle affirmation. C'est un changement dans la perception de la démarche des pratiquants : ils ne vivent pas juste une spiritualité et un militantisme celtique, mais bien un engagement personnel profond, une foi qui se développe avec leurs croyances, leurs références, leur organismes religieux. Tous les deux considèrent aussi que les rites développés par la Kredenn Geltiek (que tous les deux revendiquent) sont « efficaces », efficaces : aux croyants et nouveaux impétrants de le vérifier.

La « Grande Ennéade » de Tullou sera réécrite ou complétée deux fois : en 1959 (*Kad*, n° 14) et 1975. Il n'y a pas de grandes différences entre ces versions, mais des suppléments, comme dans le premier article, où Dieu devient « Grand Dieu », « Celui qu'on ne nomme pas<sup>309</sup> ».

Si E. Coarer / Tankildare / Kalondan était resté en retrait dans la discorde entre Neven Lewarc'h et Uissurix, il correspondait néanmoins avec le Grand-Druide de la Kredenn Geltiek, qu'il soutenait, et devait aussi être au fait de ce qui se tramait du côté de l'opposition.

Lorsque Tullou fait paraître, en novembre 1955, le 13<sup>e</sup> numéro de *Kad*, dont le visuel en première page a été retravaillé (une main tenant un glaive, œuvre de Serge Pineau) mais où le logo historique est modernisé en page intérieure (la rose des vents et la direction de l'ouest en surimpression, le glaive, les deux swastikas et l'oriflamme, le devise du druidisme), Coarer décide, en conséquence, de proposer une nouvelle revue le mois suivant. Celle-ci se nomme *Arevidya – Arouez – Arcane*, revue d'études philosophiques celtiques, et son rédacteur en chef la date de l'an 312 de l'ère de Iolo Morganwg<sup>310</sup>, choisissant donc un nouveau comput temporel le reliant directement à la tradition bardique du Pays de Galles. Kalondan / Coarer rend hommage, dans l'éditorial, à Uissurix, qui « [a redonné] vie à la Philosophie de nos ancêtres dans le cadre d'une Philosophie celtique moderne. »<sup>311</sup> Le ton est donné : son allégeance à Uissurix fait de lui le nouvel

<sup>309</sup> *Kad*, n°14, 1959.

<sup>310</sup> *Arevidya – Arouez – Arcane*, revue d'études philosophiques celtiques, n°1, décembre 1955 / année 312 de l'ère de Yolo Morganog.

<sup>311</sup> *Ibid.*, éditorial signé Kalondan.

opposant à Tullou / Neven Lewarc'h, qui, pourtant, choisit de rendre hommage à Berthou-Kerverzhiou / Uissurix à travers un article et une illustration de R-Y Creston [Fig. 45], illustrant par là l'évolution spirituelle de l'artiste et ses liens, à ce moment de sa vie, avec le milieu druidique.



[Fig. 45] *Kad*, n° 13, novembre 1955. Dana, ar Moër-Veur, de René-Yves Creston (1898 - 1964), illustrant un article en hommage à Berthou-Kerverzhiou / Uissurix, décédé en 1951. Point d'orgue de la période ésotérique de l'artiste, cette représentation de la grande-déesse mère lui permet de mêler ses influences à celles développées dans la revue<sup>312</sup>.

Si l'équipe de *Kad* est restreinte (Tullou et Pineau), celle de la nouvelle revue se développe en quelques mois. Signant de leurs noms druidiques les auteurs des articles sont parfois difficiles à identifier : Artorix, Mab Lugus, A. Skourieg (de son nom civil A. Branchu), Kalondan signant souvent des initiales ECK pour Edmond Coarer Kalondan. Ce dernier recrute de nouveaux membres

<sup>312</sup> Voir Moigne Gregory, « La symbolique celtique chez un artiste laïc », *René-Yves-Creston (1898 - 1964) – un artiste breton en quête d'altérité*, (dir. Postic F., Simon J-F.) Brest, CRBC, 2016, pp. 233 à 255. « : le triskell, la fleur et l'étoile à cinq branches (l'homme dans sa totalité, la perfection, que tient aussi la déesse dans sa main droite, comme si elle tenait le destin de l'humanité du bout des doigts), le Graal arthurien assimilé au chaudron d'abondance et de résurrection du Dagda irlandais, le croissant de lune horizontal aussi vu comme une paire de cornes symbolisant Cernunnos, surmontée du Tribann / les « trois cris de la lumière blanche », autrement dit, les trois cris divins créateurs du monde (invention des druides contemporains), M V comme *Moër Veur*, les trois petits triangles rappelant la Trinité des dieux celtiques pour les druides contemporains, mais aussi comme une abstraction d'un triskell. Les deux points suivants sont un emprunt à la franc-maçonnerie, où chaque initiale de nom ou de titre est suivie de ces points (signes repris par de nombreux druides contemporains). Notons la présence du Yin-Yang, non propre aux religions asiatiques dans l'Antiquité, et qui symbolise les forces complémentaires de l'univers. Plusieurs symboles se retrouvent sur les attributs de la déesse elle-même : le Tribann, les cornes, le vase dont la symbolique est la même que le chaudron. »

dans sa section de la Kredenn Geltiek, et leur offre une place dans l'équipe de sa revue : Catarnos (René Vaillant, 1929 - 2019, qui avait déjà produit quelques textes pour la revue *Ogam*)<sup>313</sup>, Bod Koat (Paul Bouchet, 1879 - 1979)<sup>314</sup> et Maonos (A. Dartige du Fournet)<sup>315</sup>, les deux premiers devenant par la suite des incontournables du mouvement druidique.

Paul Bouchet fait partie du Grand Collège des Gaules, et cherche à cette époque à élargir son réseau, à trouver de nouvelles accroches avec d'autres groupes. Nous l'avons vu, se revendiquant l'héritier spirituel de Philéas Lebesgue, il a cherché à s'imposer après la Seconde Guerre Mondiale comme le druide en chef du Grand Collège des Gaules. Doutant de la véracité de son initiation par Lebesgue / druide Gwenc'hlan, quelques membres actifs du druidisme « gaulois » n'acceptèrent pas sa prise de pouvoir. C'est pourquoi, même une quinzaine d'années après, il cherchait à se faire reconnaître comme un incontournable du druidisme en France. Son fils René fit paraître, en préface d'un livre publié en 1977, un de ses textes où il est fait mention de sa vision du druidisme, « expression du Génie Celtique », basé sur la « Vérité [...] synthèse de l'observation des faits, de la logique et de la raison.<sup>316</sup> » Pour P. Bouchet, « les Druides sont donc censés détenir les clés du salut de notre race, de la parfaite expression de son AWEN.<sup>317</sup> »

René Vaillant a, par la suite, fondé son propre groupe druidique, proposant une variante de ce qui pouvait se faire d'un point de vue rituel. En effet, il développa dans son groupe une autre imagerie et une autre symbolique, par les vêtements sacerdotaux tout d'abord : les druides portent une longue chemise (ou saie) avec une ceinture à la taille, et décorée de motifs vert ; les bardes ont des motifs

---

<sup>313</sup> René Vaillant, 1929 - 2019, répondant aux pseudonymes de Catarnos puis Kadarn. Il a publié *L'univers mystérieux des druides*, présentant sa vision du druidisme, et a fondé son propre groupe. René Vaillant fut invité en mars 2016 à présenter le druidisme à l'Université de Bretagne Sud, Lorient, lors d'une conférence intitulée « A la rencontre d'un Druides » (la majuscule est dans l'intitulé de l'événement), organisé de concert avec l'association Korollerien ar Vro. Dans son écrit *Persistance du druidisme*, disponible en pdf sur internet, Gobannogenos / Alain le Goff mentionne « Roger Vaillant 1917 - 1991 », le présentant comme l'auteur de nombreux écrits dans diverses revues : il s'agit d'une confusion avec René Vaillant, ce dernier dirigeant des cérémonies au-delà de l'année 2010.

<sup>314</sup> Paul Bouchet, 1879 - 1979, connu aussi sous le pseudonyme de Bod Koad. Voir les annexes biographiques.

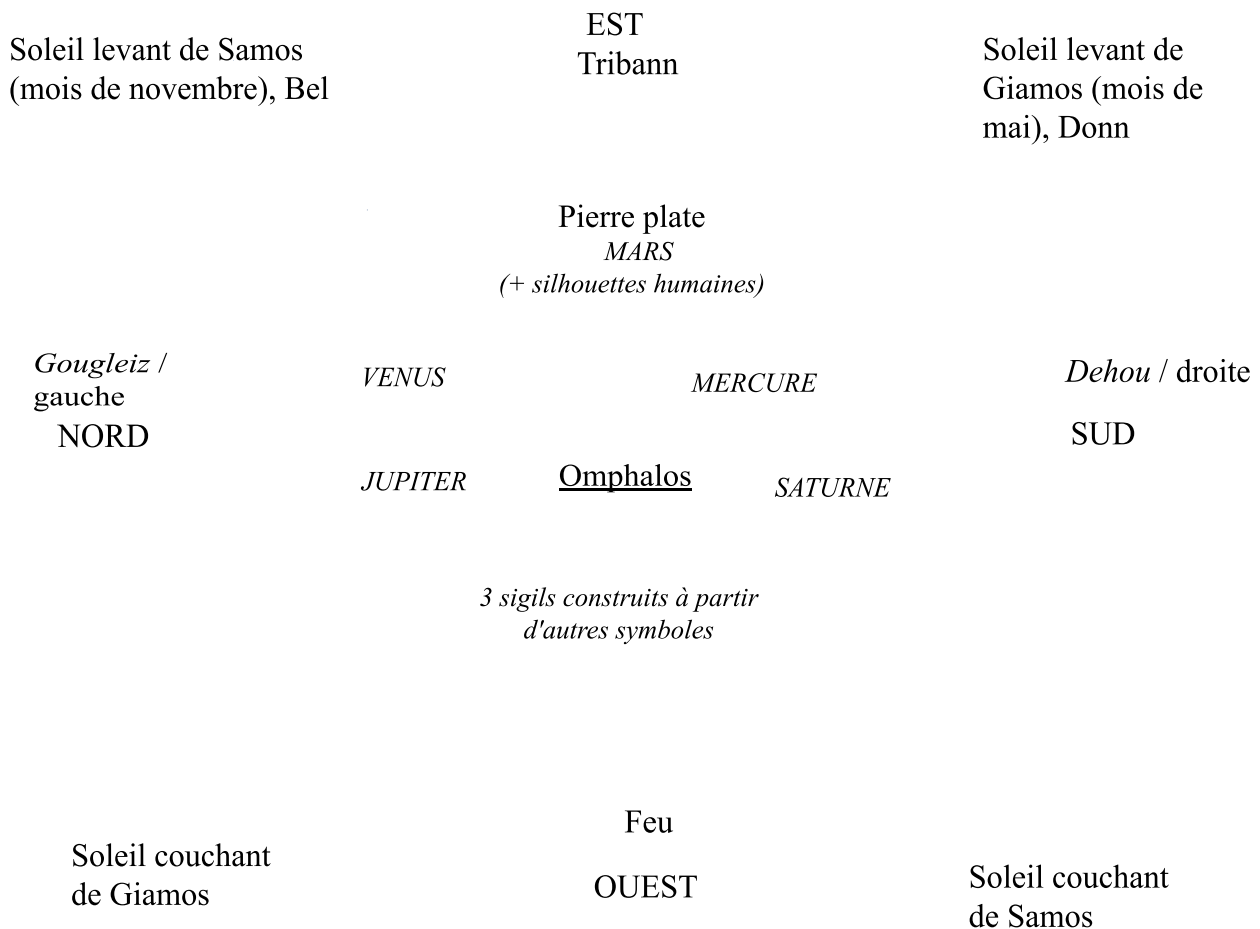
<sup>315</sup> A. Dartige du Fournet, fils de l'amiral qui sauva un peu plus de 4000 Arméniens du Musa Dagh du génocide perpétré par les Turcs en 1915. Dans le numéro 3 de la revue *Ialon*, il présente une traduction en français des *Sketla Segobrani*, signant de son pseudonyme druidique, Maonos. Cette traduction fut reprise des années plus tard dans un autre numéro de *Ialon*, nouvelle génération, publiée par Ialos ar Mor, clairière nantaise de la Kredenn Geltiek.

<sup>316</sup> Bouchet René & Paul, 1977, préface.

<sup>317</sup> Lorsque nous consultons le site internet du Collège Druidique des Gaules (dernière consultation le 08 février 2021), où figure ce texte, il est précisé juste en-dessous que l'Awen, pour ce groupe, représente « l'âme collective de la race Celte », et que « le mot race n'a aucune connotation raciste ou exaltant la supériorité d'une race sur les autres, il ne s'agit que d'une constatation physique et géographique et qui ne concerne que l'ensemble des peuples occupant la partie occidentale de l'Europe connus sous le nom de Celtes. » Il s'agit donc, pour ce groupe, de considérer qu'il y a des races, mais qu'ici la notion de « race celte » ne concerne qu'une population aux traits physiques pouvant définir cette « race » et vivant sur un territoire défini. De plus, les individus de cette « race » seraient liés entre eux par l'Awen.

bleus et les ovates des motifs orange. Puis, à travers des rites simples mais avec une forte symbolique, il propose un calendrier liturgique suivant les fêtes celtiques et le cycle solaire. Dans un reportage fait par Franck Charton pour le site Hemis.fr, datant de 2010, il est indiqué que R. Vaillant souhaite « redéfinir la solidarité de l'homme avec toutes les autres formes de vie sur Terre, au sein d'une relation globale, cosmique et respectueuse.<sup>318</sup> »

Encore une fois, le conflit qui grève toute réelle évolution de cette branche du druidisme breton s'illustre par la course aux publications : Tullou publie une nouvelle revue, *Kantos*, en janvier 1956, et, en réponse, Kalondan fait paraître le numéro 2 de sa revue en avril, et le numéro 3 rapidement après, en août. La couverture de *Kantos* est l'œuvre de Tullou et regroupe à elle seule nombre de symboles et d'explications sur les concepts développés par la *Goursez Tud Donn* / Assemblée des Gens de Dana. L'artiste y a dessiné de façon claire et précise un cercle rituel, que nous reproduisons ici, avec quelques informations supplémentaires afin de rendre l'ensemble plus compréhensible [Fig. 46]:



[Fig. 46] Représentation du cercle rituel imaginé par R. Tullou, paru dans *Kantos*, janvier 1956. G. Moigne. Nous avons complété l'original avec quelques traductions et informations (les noms de planètes sont représentés par des symboles alchimiques sur l'original) afin de rendre le croquis compréhensible.

<sup>318</sup> Site internet Hemis.fr, page consacrée au reportage de Franck Charton, consultée pour la dernière fois le 08 février 2021.



La « revue culturelle bretonne et panceltique » cumule les symboles : du néolithique, de l'alchimie (les planètes y sont indiquées par leurs symboles alchimiques, associés aussi à des métaux : le fer pour Mars, le cuivre pour Vénus, l'étain pour Jupiter, le mercure pour Mercure, le plomb pour Saturne), du bardisme et du druidisme, proposant une nouvelle formule spirituelle en ce milieu des années 1950, alors que la Gorsedd de Bretagne est embourbée dans le conflit entre les partisans de Taldir et ceux d'Eostig Sarzhaw. Ne faisant aucune référence, justement, à *Kad* ni à la Kredenn Geltiek, la revue présente la *Goursez Tud Donn* comme un nouveau groupe druidique, « fraternité philosophique qui se réclame de la Tradition Celtique ainsi que des principes authentiques du Bardisme britto-gallois insulaire<sup>319</sup> ». La synthèse faite par Tullou / Neven (qui délaisse le « Lewarc'h ») est à même d'intéresser des personnes tentées par les nouveaux mouvements religieux, les nouvelles formes de spiritualités, et sa petite équipe fait le lien entre l'ancienne génération de militants et païens (Georges Pinault / Kadvan / Catvatir – qui entre à la Gorsedd la même année) et la nouvelle, représentée par un certain Cymbaeth. Tullou tente, une nouvelle fois, de se présenter comme un rassembleur, publiant dans ce numéro un texte de Berthou-Kerverziou sur les unités sacrées. Même son pseudonyme druidique illustre un changement : n'y voyons pas de lien avec « Neven », prénom « bretonnisé » de Célestin Lainé (voir infra) - ami de longue date de Berthou-Kerverziou, mais plutôt une évolution dans son rapport au druidisme, à sa spiritualité, comme s'il avait atteint un niveau supérieur, les Cieux, ou se présentant comme les personnifiant.

Néanmoins, les relations entre Tullou et Coarer restent cordiales, *Kad* n'ayant qu'un impact très limité dans un cercle restreint, et paraissant de façon irrégulière (le numéro 14 sort à l'hiver 1959, consacré au calendrier liturgique druidique), connaissant même un long silence de six ans. Tullou ne publiera pas non plus d'autres numéros de *Kantos*. Coarer l'invite même à son mariage en juillet 1961, où se retrouvent la Kredenn Geltiek et la Gorsedd de Bretagne, puisque plusieurs membres font partie des deux tendances.

Tullou, isolé malgré tout et dont nous ignorons s'il pratique encore des rituels ou participent à d'autres activités druidiques, n'est pas parvenu à unir la Kredenn Geltiek, ce à quoi va s'atteler Coarer / Kalondan à partir de 1962. Il fait paraître le premier numéro de la revue *Mediolanon*, bulletin de l'Association pour une Spiritualité Occidentale et une Civilisation Indépendante, qui fut déclarée le 13 novembre 1959, et dont il est le président. Le siège de l'association se trouve avenue des druides, à Carnac, ce qui leur vaut le surnom de « carnaquistes ». L'association rassemble des membres des deux branches de la Kredenn Geltiek : Serge Pineau / Esunertos comme conseiller, Aldrig Russon / An Tribann (aussi membre de la Gorsedd – autre pseudonyme : Aldrig a Naoned),

---

<sup>319</sup> *Kantos*, n°1, janvier 1956, éditorial de Neven.

Paul Bouchet / Bod Koat (vice-président), Yves Lohse / Uidurix (vice-président), C. des Gravières (trésorier) et A. Dartige (secrétaire). Leur devise est « Gwybodaeth – Cariad - Nerth » (ce que nous traduisons par « Connaissance – Amour - Force », qui rappelle celle qu'avait utilisée l'équipe de *Kad* avant la guerre : « *Nerz, Karantez, Furnez* » (« Force, amour, connaissance »). L'inspiration peut en effet venir de *Kad*, dans un esprit rassembleur, ou tout simplement parce que les auteurs de *Mediolanon* sont en accord avec cette devise, celle-ci inspirée de la seule triade que l'histoire nous ait transmise, par l'intermédiaire de l'auteur antique Diogène Laërce (ou De Laërte), et qui ne concerne pas spécifiquement les Celtes, l'auteur ayant axé son œuvre sur les courants philosophiques du monde grec.

Les liens évidents entre cette revue et *Arevidia* amène Kalondan à inclure *Mediolanon* au numéro 4 de *Arevidia*, en décembre 1962. Entre de nouveaux articles sur les nombres sacrés<sup>320</sup>, nous trouvons un article recyclé de Uissurix, sur l'égrégore.

Quant à Marchal, il est malade depuis quelques années et, en conséquence, ne participe plus à la vie de quelque groupe druidique. Tullou lui rend visite en 1962, relevant le fait que l'ancien « druide-roi » ne pouvait plus parler ni écrire<sup>321</sup>, ni vraiment se mouvoir, malgré une lucidité certaine. Marchal décède l'année suivante, et est enterré dans la discrétion au cimetière de Pantin. Les quatre personnes l'accompagnant dans sa dernière demeure n'informent pas Tullou<sup>322</sup>.

### Une union temporaire

C'est définitivement la fin d'une ère, et forcément le début d'une autre. Tullou, seul, est accueilli dans l'équipe de *Mediolanon*, dont le numéro 4 de décembre 1964 inclut le numéro 15 de *Kad*, daté de Riuros 3835 (de l'ère de Mag Tured, définie par Berthou-Kerverzhiou). Dans ce numéro 15, qui n'est qu'une page recto-verso, Tullou annonce sa volonté de créer un temple druidique, projet qu'il s'échinera à mettre en place plusieurs années durant sans réels résultats<sup>323</sup>, à partir de 1982. Le numéro de *Mediolanon* comprend un article d'un nouveau genre dans une revue druidique, sur le thème de l'éducation populaire que l'association souhaite développer à travers ses Études Supérieures d'Union Spirituelle (E.S.V.S, anagramme faisant référence au dieu gaulois Esus), qui

---

<sup>320</sup> De A.L. Batillat, ancien des *Seiz Breur*, fondateur d'une clairière druidique « René-Yves Creston » à St-Nazaire.

<sup>321</sup> Lettre de R. Tullou à F. Frieh-Marchal (fille de M. Marchal), datée du 13 janvier 1970.

<sup>322</sup> *Ibid.*

<sup>323</sup> S'étant marié en 1960, il s'installe à St-Sébastien-sur-Loire, près de Nantes (44), et achète des terres à St-Herblain, après une vingtaine d'années de pourparlers avec les propriétaires et autorités, où s'élève un pigeonnier du XVII<sup>e</sup> siècle, la Fuye des Dervallières, aussi appelée Tour Pâtissière, dont il fera la Tour-ar-vro. C'est là qu'il souhaite élever son temple. Il dessine le mobilier qu'il aimerait voir dans son temple, comme les sièges des membres, décorés de symboles attachés à leurs rôles et fonction : le tribann pour le Drouizh-Meur, le maillet pour le Penc'hweler, l'étoile pour le Barde, l'Hevoud (swastika) pour le Brientin, la coupe pour l'Oviz-Mael, un croissant à l'horizontal surmonté d'un triskell pour la Bodiakassa, une Kantokateia (une hache de pierre, dont la pointe est tournée vers le ciel, surmontée d'un croissant à l'horizontal) pour la Moer-veur.

avait été présentées dans le numéro précédent (qui incluait un nouveau bulletin, *Tir na n'og*, montrant à la fois une vitalité intellectuelle du mouvement mais aussi une tentative d'union de ces courants spirituels et centres d'intérêts dispersés, le cœur de ce bulletin étant un article sur les anges, signé de G. Kerivin).

L'union est conservée l'année suivante, toujours avec cette formule : le numéro 5 de *Mediolanon* inclut le numéro 16 de *Kad*, mais aussi le numéro 7 d'*Arevidia*. C'est surtout le moyen, pour tous les auteurs d'articles de cette mouvance, de pouvoir diffuser leurs concepts et leur vision du druidisme, dans le cercle élargi de l'association et de ses sympathisants. Dans cette union druidique, littéraire plus que rituelle, puisqu'à notre connaissance, aucune cérémonie ne se tient dans ces années, Tullou reprend même ancien texte de Berthou-Kerverziou dans son éditorial : le texte, intitulé « *Mabinog* » (pour « apprenti »), insiste sur l'affirmation d'être croyant / *kredennour*<sup>324</sup>. Qu'est-ce qui, selon Uissurix et Tullou, mais aussi les autres membres de la Kredenn Geltiek, fait d'un être un croyant, un membre de la communauté religieuse qu'ils forment ? Rappel est fait dans l'éditorial du *Dias Kredenn ar Gelted* de Uissurix, où « a été résumé » « ce qu'on doit croire ». Les dogmes sont donc ceux que Uissurix a résumé dans son texte, et que Tullou a repris en 1951. Il s'agit bien de suivre ce *Credo*, et de sacrifier « au moins quatre fois l'an (aux quatre albanes : Beldan, Eured Lev, Gouel Heven et Brec'hed, ainsi qu'aux solstices d'hiver et d'été), et au moins quatre fois par mois, lunaire, aux quatre quartiers<sup>325</sup> ». Les rites peuvent donc être privés, se dérouler au sein d'une famille ou d'un cercle d'ami-e-s, sans en référer à un groupe constitué, officiel ou non, ou à un maître spirituel. C'est au « père de famille, étant druide et roi chez lui », de mener ces sacrifices « dans sa maison ou sur ses terres ». Mention est faite aussi des rituels de naissance, mariage et mort. Quant aux rituels publics des groupes constitués, ils se font sous la direction des « gutuatre » au nom d'un clan. Cette partition de la société est faite sur le modèle clanique celte, lié au territoire géré par une famille, à laquelle sont attachés d'autres familles et des individus.

Ce recto-verso de *Kad* nous montre que la vision du druidisme de Tullou s'est élargie à un cercle plus large, dans une volonté, une nouvelle fois, de rassembler les diverses mouvances du druidisme breton. Nous y apprenons que des travaux de théologie de la Commission Druidique de la *Lez Don* ont été rédigés par le druide Sezni (?), en « breton-armoricain, érigé en langue sacerdotale », ce qui est une première, puisque jusqu'à présent son usage fut traditionnel dans la Gorsedd comme langue de communication (et à l'origine de soucis internes et de dissidences), ainsi que dans la première équipe de *Kad*. Même si les membres de *Kad* l'utilisaient dans leurs divers écrits et exégèses, sa

---

<sup>324</sup> *Kad*, n°16, décembre 1965 / Rivros 3986, éditorial / « Mabinog », Neven & Uissurix.

<sup>325</sup> *Ibid.* Les « albanes » sont, probablement, les quatre moments (de « *albus* », blanc, en latin) les plus importants de la liturgie du groupe.

reconnaissance comme langue du sacerdoce ne fut pas officielle. C'est donc désormais le cas, pour Tullou et ce druide Sezni, mais dans les faits, cela est difficile à imposer à un mouvement druidique de moins en moins bretonnant, militant, et bien plus « *new-age* », tourné vers une spiritualité plus holistique. Nous apprenons aussi qu'un terrain privé, *Kêr Rod an Amzer*, sert désormais aux rituels<sup>326</sup>.

Enfin, un « Cahier mondain », une première au sein de *Kad*, fait état de la naissance de la fille de Kleze Dir (druide de Druvidia, voir *infra*), le baptême de deux enfants, Gwenn (5 ans) et Yann (9 ans), en forêt de Quénécan, « par l'eau et le feu aux Sept Essences » (les sept essences d'arbres sacrés dans le druidisme), et le décès de Gérard Toublanc / Ollouindos, qui fut aussi un compagnon de route de nombreux militants de ces années 1950 et 1960. Ici encore, diffuser des informations concernant d'autres groupes met en évidence la volonté de Tullou de rassembler, ou au moins de montrer l'existence de son journal ou bulletin, de sa présence au sein du druidisme. Mais la multiplication des groupes, le renouvellement du paysage druidique par un esprit moins militant, moins religieux, dans le sens où les petits groupes de la Kredenn Geltiek vivaient, au moins en théorie, selon des règles élaborées par un druide s'étant octroyé les pleins pouvoirs, respectant une hiérarchie et un calendrier liturgique.

La fin annoncée d'une mouvance qui ne concerne finalement que peu de personnes, apparaît nettement dans le numéro 6 de *Mediolanon*, qui paraît en décembre 1966, contenant toujours d'autres feuillets : le numéro 8 d'*Arevidia* (sans aucun texte de Kalondan), le numéro 4 de *Tir na n'og* et le numéro 17 de *Kad* (sans aucun texte de Tullou<sup>327</sup>). Les principaux acteurs ne s'impliquent donc plus, ou de très loin, dans ce qu'ils ont eux-mêmes construit. L'union n'aura duré que trois années, rompu par ce qui semble être une querelle de personnes, sur un plan matérialiste, loin de toute spéculation spirituelle. L'idée de la création d'un Ordre Sacerdotal Féminin ne fut pas appliquée. Nous ignorons les causes réelles et matérielles, mais le journal indique que c'est à cause du « rapprochement de la Tradition et de la Conjoncture » : une probable raison astrologique est donc avancée, alors que nous soupçonnons plutôt le nombre trop réduit de membres, un manque d'organisation et des conflits de personnes.

Une dernière tentative de redressement semble avoir été tentée en 1965, et transcrite dans ce dernier numéro de *Mediolanon*, sous le titre des « Neuf Points d'Hennebont ». Nous y apprenons que la revue se situe dans un cadre fédéral et que si chaque publication est autonome, les auteurs se

---

<sup>326</sup> Aucune autre indication n'est donnée sur le lieu, mais nous avons pu visiter ce lieu, avec l'actuel propriétaire, dans la campagne de Lannion, sur une propriété dominant la vallée du Léguer. Un cercle est en effet dégagé de toute plante, à proximité d'une fontaine, sur la propriété.

<sup>327</sup> Morvan Coarer suggère, dans son ouvrage sur l'histoire de la Kredenn Geltiek, *op. cit.*, en fin de page 31, que Tullou / Neven et Dartige / Maponos se brouillèrent au sujet de l'usage du nom *Kad*, que Maponos sembla vouloir s'approprier. Cela expliquerait que Tullou se désengage de la publication, à ce moment.

doivent assistance mutuelle et coopération culturelle ; que l'esprit de fraternité devrait dominer le fonctionnement du *Lez-Donn*, le bureau directeur ; que les rites existants doivent être uniformisés (ce qui indique qu'il y avait des rituels pratiqués dans l'intimité de petits groupes) ; que les signataires (sur lesquels nous n'avons aucune information, pas même leur signature) souhaitent déclarer légalement le groupe comme association de culte ; qu'il serait utile de créer un « trésor de combat » pour fortifier et pérenniser l'action du groupe. Encore une fois, c'est un coup d'épée dans l'eau : de grands principes de fonctionnement devant servir une vision d'avenir ne restent qu'à l'état de projet.

Face à cette déconfiture, Kalondan met toute son énergie dans la Gorsedd de Bretagne, dont il est membre du Poellgor depuis 1954, et s'occupe de la revue du groupe, *An Tribann*. Aldrig Russon / druide An Tribann, y est co-adjuteur du Grand-Druide Eostig Sarzhaw - de remplacement, non encore officiel, puisque Taldir est vivant. Kalondan injecte dans le groupe un esprit de recherche, et y diffuse une métaphysique, une philosophie qui manquait jusqu'alors, malgré quelques écrits qui n'eurent pas l'influence escomptée par leurs auteurs, Y. Berthou et P. Lebesgue, par exemple.

Tullou / Neven se consacre alors complètement à l'association *Koun Breiz*, qu'il avait fondée en 1954, et fait paraître en 1966 le premier numéro de *Skoed*, revue de l'association. Il démissionne de la Gorsedd en 1968. Comme un *leitmotiv*, sa volonté de relancer *Kad* et la Kredenn Geltiek meuble ces années, où un semblant de vie rituelle persiste, et, en 1976, Tullou élabore un organigramme sur lequel apparaissent les fonctions (dont plusieurs nouvelles ou renommées) et les noms des personnes en ayant la responsabilité<sup>328</sup> :

- *Brientin* : Mab Gobanon / Alain le Goff (par ailleurs membre de la Gorsedd depuis 1964)
- *Penc'hwelour* « Sylv » : Magosios / Sylvestre Hainglaise
- *Kentvarzh* : Brient / Jean-Pierre Conan
- *Buzgavez* : Vona
- *Tirvoer* : Tika
- *Serc'hven* : Ana G. (Josselina?)
- *Tiern Perzhiad* : Mab Eudon / Lugunertos (P. Le Breton)

Une partie de ces personnes nous est inconnue, aucun document n'étant venu, pour le moment, éclaircir le contenu de cette liste. Alain Le Goff, qui semble ici être le second de Neven (qui n'apparaît d'ailleurs pas sur l'organigramme), écrit dans *Keltia*, supplément de *La Bretagne Réelle*, des articles sur le druidisme, depuis 1970, et propose même des numéros spéciaux à thèmes les années suivantes (le gui..). Sans plus d'information sur la vie du groupe à cette période, nous savons

---

<sup>328</sup> Coarer M., *op. cit.*, p. 32.

juste qu'une nouvelle recrue est initiée par Neven, en 1978 : A. Le Maignan de l'Écorce<sup>329</sup>.

Kalondan décède en 1981, Neven se retrouve donc dernier survivant des membres originels de *Kad* et de la mouvance « Kredenn Geltiek ».

Contre toute attente, un nouveau numéro de *Kad* paraît en mai 1982 : il porte le numéro 15, alors qu'un numéro 15 était déjà sorti en 1964, suivi de deux autres numéros, au sein de *Mediolanon*. Il est probable que Tullou ait voulu reprendre la parution là où son indépendance s'était terminée, comme si les trois numéros de *Kad* parus en 1964 et 1965 ne comptaient finalement pas. C'est un numéro de transition, plus que de renaissance : Tullou y recycle d'anciens articles d'une part (dont « La revanche de la Kebenn - Reprenons le glaive du combat », au titre sans ambiguïté<sup>330</sup>), et donne quelques informations sur la vie de son groupe druidique d'autre part. Nous y apprenons que le druide An Habask / Michel Raoult (par ailleurs membre de la Gorsedd depuis 1958 et archevêque de l'Église Celtique) a démissionné de son poste de secrétaire de la Kredenn Geltiek, sa place ayant été offerte à Alain Le Goff, qui prend le nom de Gobannogenos. Une cérémonie s'est tenue pour Beldan 1982 (début mai), à Tour-ar-vro, et un rituel est prévu pour le solstice d'été à venir, en présence de membres de la Golden Section Order, dirigée par Colin Murray<sup>331</sup>. Une correspondance s'était établie entre les deux hommes, et Murray, en avril, était déjà au courant de la parution du nouveau numéro 15 de *Kad*, précisant même que « c'est *Kad* journal, l'ancienne, qui m'avait donné des idées pour commencer « *The new celtic review* » il y a cinq années »<sup>332</sup>, le journal de son groupe.

Ce numéro de *Kad* comprend aussi une déclaration signée par Neven Lewarc'h, Gobannogenos / Alain le Goff et Catumagos / Georges Pinault, dans laquelle le trio (dont nous ignorons, finalement, s'il est au centre d'un plus large groupe) indique ne reconnaître comme seules obédiences druidiques de Bretagne les groupes suivants : *Goursez Breizh*, Confraternité Philosophique des Druides et la leur propre, la Kredenn Geltiek. Ainsi, Druvidia, dirigée par Kleze Dir, n'est pas reconnu, comme le Pommier (nouvellement créé par Gwenc'hlan, Grand-Druide à la

---

<sup>329</sup> Il s'agit de Arnaud Jean-Jacques de l'Écorce, né le 28 janvier 1956 à Vieilleville en Loire-Atlantique, et décédé le 13 avril 1990 à Rennes.

<sup>330</sup> La Kebenn est une femme contre laquelle eut à lutter St Ronan, souhaitant s'installer en bordure de la forêt du Nevet, près de l'actuel village de Locronan / Lokorn. La Kebenn représente le paganisme que finit par vaincre le saint, même mort. Ainsi, par la Kredenn Geltiek, cette représentante symbolique du paganisme celtique prend sa revanche sur le christianisme, le saint et le christianisme l'ayant faite disparaître de sa terre, et l'ayant assimilée à un être mauvais.

<sup>331</sup> La *Golden Section Order* est une branche dissidente du *Druid Order*.

<sup>332</sup> Lettre de Colin Murray à Raffig Tullou, datée du 27 avril 1982, Londres. Avec en-tête de la *Golden Section Order Society / The bardic chair of Caer Uyndain*. Nous avons conservé l'écriture de l'auteur. Murray informe aussi Tullou sur le fait qu'il était en contact avec M. Raoult. Sur un autre sujet, il indique que « personne n'a jamais trouvé les détails du premier rendez-vous de John Toland à « *The Apple Tree Tavern* » et « *Parliament Hill* » (ou « *Primrose Hill* »), ajoutant plus loin qu'à chercher des filiations « on cherche des chimères, toujours ! ».

Gorsedd / Goursez de Bretagne), ou d'autres petits groupes à la vie aussi courte que peu renseignée.

### **Tour-ar-vro, projet de création d'un sanctuaire druidique actuel et officiel**

Lorsque Tullou s'installe en pays nantais en 1960, il repère un terrain d'environ un hectare, à St-Herblain, sur lequel trône un pigeonnier du XVII<sup>e</sup> siècle, appartenant à l'Office public des HLM. Ayant démarché dès 1962 les pouvoirs publics et le gestionnaire du pigeonnier, il ne reçoit que des réponses négatives à ses demandes de location du terrain et du bâtiment, classé « monument historique »<sup>333</sup>. Dans ses courriers, il ne cache pas son intention d'y faire se réunir son groupe druidique.

C'est en 1976 que s'entrevoit une issue, par l'idée d'un achat collectif du terrain par Tullou et plusieurs autres souscripteurs. Dans un courrier non daté (probablement de 1975, puisqu'un autre courrier au gestionnaire, daté du 4 décembre 1975, mentionne les amis avec lesquels il souhaite acheter le terrain), il demande en effet à seize souscripteurs de participer à ce projet d'achat, et de participer à hauteur de 500 frs chacun, à l'achat du terrain<sup>334</sup>. Dans le courrier adressé à ces personnes, dont nous ignorons l'identité, mais dont nous pouvons supposer que ce sont ses acolytes à la Kredenn Geltiek ainsi que d'autres acteurs du mouvement druidique et / ou militant breton, il indique que ce lieu serait un « Centre Culturel du Celtisme et de la Bretonnité »<sup>335</sup>. Tullou croyait véritablement en son projet, comme le prouve le dossier qu'il élabore à partir de l'été 1978<sup>336</sup>. De nombreux brouillons et des versions différentes de courriers montrent sa motivation, mais aussi la fragilité de sa démarche, qu'il la place sous la protection des dieux : Holl-Atir, *Tad-Kozh ar ouenn* (« grand-père de la race »), Toutotatis, *Tad ar Werin* (« père du peuple »), Dana, *Moer-Veur ar Gelted* (« Grande-Mère des Celtes »), figurent en en-tête d'un brouillon de courrier destiné aux membres de la Goursez Tud Donn / Kredenn Geltiek, par exemple<sup>337</sup>. Le druide appelle à un « Ralliement culturel pour le Celtisme », qui se définit par le respect du festiaire celtique, la « la continuité de la tradition ancestrale, [...] en vue d'établir une vraie fraternité autochtone excluant à la fois les intolérances et les ingérences de toutes natures », resserrer les liens entre Bretons « du Pays ou de la dispersion »<sup>338</sup>. C'est donc un projet global qu'il tente de mettre en place, espérant le concours des « bonnes volontés bretonnes ».

L'artiste, dévoilant ses principes, idéaux, croyances, espère être compris par toutes les parties prenantes à cette affaire. Il y définit même ce qu'est pour lui le celtisme et la « bretonnité », dans un

<sup>333</sup> Coarer M., *op. cit.*, annexe D13, pp. 88 et 89.

<sup>334</sup> *Ibid.*, pp. 89 et 90.

<sup>335</sup> *Ibid.*, p. 90. Les majuscules sont de R. Tullou.

<sup>336</sup> *Ibid.* pp. 90 à 94. Tous ces documents se trouvent dans un fond d'archives privé, en possession de Morvan Coarer.

<sup>337</sup> *Ibid.*, p. 91.

<sup>338</sup> *Ibid.*

tapuscrit daté de l'été 1978 « (E.V) »<sup>339</sup>, c'est-à-dire de « l'ère vulgaire », soit le comput temporel chrétien.

Le celtisme, pour Tullou, a d'abord un contenu religieux, puisqu'il s'agit de « promouvoir un Idéal et des sentiments Panthéistes », d'étudier les religions des indo-européens « d'avant l'invasion chrétienne », de faire de même avec les mythes celtes et d'y rechercher la « survivance de l'ancien druidisme », ainsi que les traditions populaires, « en Bretagne et en Celtie ». L'artiste insiste aussi sur l'étude du symbolisme celtique « traditionnel », par un travail comparatif à travers les périodes historiques, notamment le Moyen-Age. Il s'agit aussi pour lui de faire connaître les « travaux ou essais de synthèse du Celtisme moderne : ses symboles, ses rituelles », en se référant « aux sources de l'authentique tradition celtique ». Sa démarche, basée sur une « tradition » qui reste à définir en lui injectant un contenu issu de recherches, se complète par une « étude de prospection de la magie traditionnelle en Occident », qui pourrait contenir des traces de rituels antiques et de recettes médicinales.

Le celtisme de Tullou est donc avant tout une démarche de découverte d'une tradition, « l'ancien druidisme », qu'il pense s'être maintenue dans les mythes tout autant que dans les traditions populaires, et ce afin de promouvoir un panthéisme. Il prévoit aussi de continuer de faire paraître *Kad*, d'éditer un « Calendrier des Druides » qu'il pense voir dans la « Table de Coligny », et sur lequel se construit un « festiaire celtique ».

La « bretonnité », pour l'artiste, est aussi une démarche d'étude, celle de l'« histoire nationale » : « l'histoire de Bretagne et des origines du peuple breton-armoricain », concevant donc la Bretagne comme une nation à part entière. Cette étude historique devrait permettre de « participer à l'exaltation des faits principaux », comme cela se fait dans toutes les histoires nationales. C'est un des buts de son association Koun Breizh, comme de soutenir des initiatives visant à commémorer des événements « fastes ou néfastes du passé de notre pays ».

La démarche de Tullou passe aussi par une « participation active à des travaux sélectifs sur la linguistique bretonne », d'un positionnement en faveur de l'enseignement de la langue, la réalisation d'une cartographie bretonne et de symboles bretons contemporains et leur diffusion : cela afin d'illustrer l'identité bretonne, de rassembler le « peuple breton-armoricain » autour d'une iconographie à laquelle il puisse s'identifier.

Comme pour son « celtisme », Tullou montre ici sa volonté de construire des marqueurs identitaires, de les diffuser, et ce afin de permettre à tout un chacun d'affirmer sa bretonnité, comme son celtisme, qu'il conçoit « animé d'un large esprit de tolérance et de volonté constante de progrès. » Il souhaite aussi faire de sa « Tour d'Occident », autre nom de Tour-ar-vro, un lieu

---

<sup>339</sup> *Ibid.*, p.93.



d'hébergement pour une bibliothèque celtique.

Tullou, toujours dans ce même tapuscrit, présente d'autres objectifs de son grand projet, comme l'interdépendance des diverses composantes que sont la Kredenn Geltiek et *Koun Breizh*, complétées par une Association Culturelle de Bretagne, ou l'idée que ce CNCC (dont nous n'avons pas la définition, mais que nous pensons pouvoir traduire par Centre National de la Culture Celtique) deviendrait le premier interlocuteur des pouvoirs publics. Ce document ne sera pas rendu public, et Tullou semble préférer jouer la carte de la prudence, et présenter en 1979, dans une lettre au gestionnaire des lieux<sup>340</sup>, que la tour ne servira qu'à accueillir les réunions de l'association Koun Breizh / Souvenir breton. Il propose de payer 25000 frcs la parcelle où se situe la tour, ne souhaitant pas acquérir le reste du terrain, où se situe une maison encore habitée par un couple âgé, loin des 10000 frcs qu'il avait indiqués à ses amis dont il espérait la souscription, quelques années auparavant.

La vente a finalement lieu<sup>341</sup>, puisque la nouvelle adresse de la Kredenn Geltiek est déclarée en préfecture à Tour-ar-vro, La Pâtissière, 44800 Saint-Herblain<sup>342</sup>. Mais le lieu demande de lourds travaux réglementés, puisque classé monument historique, que les associations qu'il est censé héberger ne peuvent financer. Le « *Nevet ar vro* » / « Sanctuaire du pays » ne servira jamais. Sanctuaire ou tour, les noms et les définitions varient selon les écrits du sculpteur : lieu sacré où se dérouleraient des cérémonies, ou tour de garde, de vigie de la Bretagne, à son extrémité sud. Sanctuaire ou tour, c'est un symbole de résistance politique, culturelle et spirituelle, tentative de matérialisation de projets de Tullou.

Il n'hésite pas non plus à dessiner le mobilier qu'il souhaite voir dans les espaces dédiés de la tour, restent donc sur le papier : les sièges qu'il a imaginés pour chaque fonction de la Kredenn Geltiek, le grand trône de Lugus, ne sont jamais construits, mais les projets nous renseignent sur la symbolique et le rapport de l'artiste aux archétypes celtiques et ésotériques.

Les artefacts qui devaient être attribués aux différents membres siégeant sur ces trônes témoignent encore de la symbolique développée par Tullou, qui en est le concepteur. Certains d'entre eux furent réalisés, comme d'autres éléments utilisés dans les rituels de la Kredenn Geltiek. C'est ainsi que la *prenn-hud* / la baguette magique, sorte de bâton de commandement, en bois taillé et gravé (bois dont l'essence n'est pas indiquée dans les documents publiés par M. Coarer), comprend un code de couleurs liées aux éléments qui composent l'artefact : un manche vert, un

---

<sup>340</sup> Cité par Coarer M., *op. cit.*, p.97.

<sup>341</sup> Nous ignorons quand, aucun document n'étant venu jusqu'à présent préciser la date.

<sup>342</sup> Cela nous indique aussi que, face aux tumultes animant la vie de la Kredenn Geltiek et les conflits de personnes au sein de celle-ci, c'est toujours Tullou qui en est officiellement le président, ou au moins le gestionnaire, puisque c'est à l'adresse du lieu qu'il a acquis que se trouve le siège social de l'association.

ensemble de tiges et feuilles stylisées, argentées, surmontée d'une étoile à cinq branches, dorée et argentée. L'objet, de 48 cm de long, devait être porté par le druide dirigeant les cérémonies, le « *Gudaer-Meur* »<sup>343</sup>.

D'autres artefacts furent réalisés par l'artiste, comme la « *cantocateia* » (de « *kant* » en breton, le cercle) et ses deux faces à la forte portée symbolique. L'idée première vient de Arzel Even, qui, après une visite au musée de la Société Polymathique de Vannes et du Morbihan, envoie une carte postale à Tullou et Berthou-Kerverzhiau<sup>344</sup>, sur laquelle est présentée une hache en chloromélanite et un anneau en jadéite, découvert lors de fouilles dans le tumulus de Mané-er-Hoëk, en Locmariaquer. Y voyant un symbole masculin (la hache) et un symbole féminin (le cercle), Tullou les associe en un seul artefact représentant la fécondité, destiné à la Moër Veur, qu'il nomme aussi la « *Sercabena* » (traduit par M. Coarer par « amante sacrée »)<sup>345</sup>. La pointe de la hache (sur laquelle il inscrit « *Manos* »), vers le haut, pénètre donc dans le cercle (sur lequel il inscrit « *Bena* »). Autour du cercle, il pose un Ouroboros (serpent cosmique qui se mord la queue, dont la constellation du Dragon, circum-polaire est la représentation astrologique) criocéphale (à tête de bélier). Comme pour la *prenn-hud*, nous retrouvons ici une symbolique ésotérique où les références celtiques sont étrangères (sauf pour l'Ouroboros, qui se retrouve sur des statères gauloises, notamment chez les Boïens) : la « *cantocateia* » a pour base neuf niveaux concentriques, dont le premier niveau comprend la gravure « *kantokateia* », entre deux pentagrammes rouge ; sur la face arrière, au centre, un croissant de lune à l'horizontal est aussi gravé ; puis c'est la hache qui s'élève vers le cercle, au centre duquel se trouve une sorte d'œuf doré, représentant donc l'aspect fécond de l'union des deux symboles sexués. Sur le revers de l'œuvre, une autre s'y trouve. Si la première face amène le pratiquant à la comprendre en partant du bas vers le haut, le revers propose l'inverse : une étoile à sept branches (entre lesquelles est inscrit « *Brec'hed* ») meuble le cercle supérieur, et de celle-ci émane un tribann fait de trois ondulations (Tullou a utilisé le nombre d'or pour créer ce tribann) qui descendent vers les neuf niveaux de la base, dont la dernière comporte le croissant de lune à

---

<sup>343</sup> Mot composé sur une racine gauloise *Cotuatros* (César, *De Bello Gallico / la guerre des Gaules*, livre VII, 3 – 1). Ce qui semble être un nom propre trouve écho dans un *Gutruatus* (*La guerre des Gaules*, livre VIII, chap. 38, 3 – 5) possible gaulois « *Gutuater* » (C. Jullian dans son *Histoire de la Gaule II - La Gaule indépendante*, 4<sup>e</sup> éd., Bruxelles, 1964, pp. 108-109, note 12, mais surtout la note 3 qui sème le trouble : « Il ne serait pas impossible que, sous le nom de Gutuatrus, Gutruatrus, Cotuatrus (César, VII, 3, 1 ; VIII, 38, 4), se dissimulât le gutuater ou l'*antistes* du *locus consecratus* de l'assemblée druidique (VI, 13, 10) ». Le Roux et Guyonvarc'h indiquent que « ce nom est aussi, comme celui de Velleda, un nom de fonction. » (*Les druides*, Rennes, Ouest-France, 1986, p. 444). Ils précisent que le mot est composé de *Gutu-*, apparenté à la parole en celtique, et de *-atir*, nom celtique du père. Le *gutuator* serait un sacerdote de la religion celtique, peut-être un « ordonnateur » des cultes de dieux qu'il servait, un invocateur, une fonction première dans les pratiques religieuses gauloises. Voir aussi Le Bohec Yann, « Gutuater : nom propre ou nom commun ? », *Gallia*, tome 58, 2001, pp. 363-367

<sup>344</sup> Coarer M., *op.cit.*, pp. 111 et 112. La carte postale n'est daté que de « Putios At. VIII », soit huit jours après Atenoux, (le 15 du mois), dont le 28 de ce mois appelé Putios. Aucune année n'est mentionnée, mais nous suggérons qu'elle fut écrite avant 1952, année où Even part vivre au Pays de Galles.

<sup>345</sup> *Ibid.*, pp. 114 et 115

l'horizontal déjà mentionné. Si la référence à « *Brec'hed* » est bien celtique, le tribann ne l'est pas, création récente dans l'histoire des spiritualités et les autres symboles développés ici sont issus des courants ésotériques, alchimiques, et illustrent bien qu'une partie du druidisme s'est fortement nourri de ces mouvances, comme de l'Ordre Martiniste, par l'usage du pentagramme et de l'hexagramme (symboles de protection dans cet Ordre)<sup>346</sup>.

Les symboles et références non celtiques développés ici illustrent aussi les vides d'une tradition revendiquée, et dont les animateurs, comme Tullou l'a écrit, doivent rechercher des éléments de cette tradition, mais aussi en inclure d'autres afin de développer tous les éléments qu'ils considèrent nécessaires à l'élaboration de leurs rituels, marqueurs matériels et concrétisations d'archétypes.

### **Un esprit conflictuel en héritage**

L'évolution suivante survient en 1988, par la création d'un cercle interne, par Esunertos / Serge Pineau et Gobannogennos / Alain Le Goff, réservé à quelques initiés. Cela marque non seulement leur implication concrète dans la vie du groupe, mais aussi leur volonté de le faire évoluer. Ce cercle d'initiés est nommé *Comardiia Druuidiacta Aremorica*, traduction « gauloise » de Confraternité Druidique d'Armorique, dont l'organe de presse est *Ialon*. Tullou indique dans un communiqué de juillet 1989 (qu'il signe simplement de la formule « le Druide-Président : Neven Lewarc'h, Ri Drevon Gudaer »)<sup>347</sup>, que le secrétaire Gobannogennos et ses collaborateurs viennent de créer un nouveau groupe, faisant scission avec la Kredenn Geltiek. Il demande à aux membres du groupe de mettre un terme à leurs relations avec les dissidents.

Si l'idée de Pineau et Le Goff est d'aider Tullou, âgé, dans ses projets, comme l'indique Morvan Coarer<sup>348</sup>, ont-ils seulement expliqué leur démarche à Tullou ? Peut-être se sentait-il mis à l'écart par la nouvelle génération, qu'il avait formée. Peut-être aussi refuse-t-il de voir son pouvoir sur le groupe, qu'il mit si longtemps à constituer, être partagé entre d'autres personnes. Mais à quelques semaines de son décès, souhaitant probablement quitter ce monde sans y laisser de rancune, il écrit à Alain Le Goff, reconnaissant sa fraternité<sup>349</sup>.

En parallèle d'*Ialon*, Alain Le Goff / Gobannogennos continue de publier *Kad*, de façon irrégulière, les années suivantes (peut-être afin de conserver une filiation avec l'origine de la Kredenn Geltiek) , tout en organisant la vie spirituelle du groupe, dont aucun chiffre n'est disponible : nous ignorons combien de membres le compose au fil des années, si ce n'est les

---

<sup>346</sup> Aucune image de cet artefact n'est disponible, mais il est possible de voir les croquis préparatoires et l'objet lui-même aux pages 111 à 117 de *La petite histoire illustrée de la Kredenn Geltiek*, *op. cit.*

<sup>347</sup> Coarer M., *op. cit.*, p. 34

<sup>348</sup> *Ibid.*

<sup>349</sup> En décembre 1989. *Ibid.*

membres du conseil d'administration de la Kredenn Geltiek (et peut-être seuls réels membres du groupe) à travers les comptes-rendus qui paraissent dans *Kad*.

Raffig Tullou décède le 16 janvier 1990 et est enterré à Indre. Un rite funéraire est organisé par Alain Le Goff et Serge Pineau, et un texte est lu par Georges Pinault, avant la mise en terre.

Avec Raffig Tullou est enterré tout un pan, certes restreint, de l'histoire du druidisme en Bretagne. Certaines personnes sont incontournables de l'histoire de ce mouvement et vont continuer, après janvier 1990, à développer leur druidisme. Ce ne sont pas que des conflits entre fortes personnalités qui ont dominé ces années, mais aussi une recherche, à la fois dans l'exégèse, la métaphysique et la symbolique ou l'esthétique, au service d'un ésotérisme et d'une initiation cherchant des racines antérieures au christianisme.

Un numéro 17 de *Kad* paraît en 1990, simple recto-verso en hommage à R. Tullou, sous la direction de A. Le Goff, aidé de A. Larmet / Matugenos. Mais un autre numéro 17 sort aussi en juin de cette même année, confectionné par Yann-Morvan Gefflot (ancien fondateur de l'éphémère parti communiste breton avec G. Le Scouëzec). Dans un compte-rendu d'une assemblée générale s'étant tenue en avril, à la demande de Léonce De Gibon (un des membres du conseil d'administration), il est annoncé que Alain Le Goff, Serge Pineau et Bernard Rio sont exclus de la Kredenn Geltiek, d'une part, et que Y-M Gefflot a été désigné comme nouveau *Ri-Drevon* (« roi-druide ») et président, M. Raoult comme secrétaire (qui avait pourtant démissionné en 1982) et Sylvestre Hainglaise comme trésorier<sup>350</sup>.

Ainsi, l'histoire se répétant, une partie de la Kredenn Geltiek souhaite prendre le pouvoir, s'appropriant l'organe de presse, les réunions officielles, et prononçant des exclusions. La réponse ne se fait pas attendre, et, sans surprise, c'est encore une fois par *Kad* qu'elle est diffusée : un numéro 18, préparé par A. Le Goff / Gobannogenos, est diffusé dans le petit cercle des membres et sympathisants, à la fin 1990. Les membres de l'autre équipe revendiquant sa toute-puissance y sont qualifiés de « détrousseurs indéliçats » contre lesquels il met en garde, tout en les nommant. Gobannogenos tient à rappeler que le seul membre issu réellement de la Kredenn Geltiek est S. Hainglaise et que le conseil d'administration est bien composé de lui-même (secrétaire) et de L. De Gibon (trésorier) : étonnant, puisque ce dernier est à l'origine de l'assemblée qui vit son exclusion.

Puis c'est au tour de l'autre groupe de publier son propre numéro 18 en février 1991, d'y afficher un Poellgor composé de Y-M Gefflot / Ab Artonouios (affichant par ce pseudonyme sa volonté de se rattacher à un des fondateurs de cette mouvance, M. Marchal / Artonouios, de se positionner dans une filiation directe avec lui), de S. Hainglaise / Magosios, M. Raoult / An Habask. G. Pinault / Kadvan et Catumanos. Cette équipe se revendique officiellement être à la tête de la Kredenn

---

<sup>350</sup> *Kad*, n°17, « Compte-rendu de l'Assemblée Générale de la Kredenn Geltiek ».

Geltiek.

C'est ainsi que deux groupes se forment : la Kredenn Geltiek et la Kredenn Geltiek Hollvedel, cette dernière sous la direction d'A. Le Goff / Gobannogennos. Les « archégètes », au fil de ces décennies mouvementées, faites de querelles d'égos et de conflit de pouvoir, ont tout de même permis de développer un paganisme celtique, de poser les bases d'une religion, de passer d'un bardisme à un druidisme, voire à un néo-druidisme. Leur exégèse et leurs interprétations des textes mythologiques, leur symbolisme, leurs projets, montrent leur volonté, tout de même, de faire évoluer spirituellement cette mouvance qui fut, à ses débuts, partie d'un ensemble qui leur était cohérent : une affirmation politique nationaliste, une spiritualité celtique, un symbolisme lié aux affirmations politiques et spirituelles.

La Kredenn Geltiek (parfois complétée par « Hollvedel », pour « universelle ») existe toujours aujourd'hui, et se compose de six clairières (de petits groupes locaux organisant des cérémonies pour eux-mêmes ou l'ensemble de la Kredenn Geltiek)<sup>351</sup> :

Ialos ar Mor (traduit par le groupe en « clairière de la mer ») au sud de St-Nazaire

Ialos ar C'hoat (« clairière du bois »), au sud-est de Nantes

Maen Loar (« pierre de lune »), aux Sables-d'Olonne

Ialos al Lanv (« clairière du flux [des marées] »), à Guérande

Ialos ar Brekelian (« clairière de Brocéliande »), à l'ouest de Rennes

Ialos al Lann (« clairière de la lande »), à l'ouest de Renens aussi

*Kad* (en version numérique) et *Ialon* sont deux organes de presse liés à ces groupes.

Les clairières ritualisent indépendamment ou se retrouvent pour cela, aux fêtes celtiques et aux fêtes solaires. Les membres pratiquent aussi, dans la liturgie proposée, des moments de prières, en œcuménisme avec d'autres tendances spirituelles : ces quatre-vingt-deux moments, répartis sur l'année, ne sont pas obligatoires et se font à titre personnel. C'est Ulocantos / Morvan Coarer qui possède quelques bois gravés de Tullou, des artefacts créés par celui-ci pour les rituels, écrits personnels et épistolaires de divers membres de la Kredenn Geltiek tout autant que des brouillons préparatoires aux articles de *Kad*.

La Kredenn Geltiek fait partie, depuis le mois de janvier 2021 de la *Celtic Druid Alliance*,

---

<sup>351</sup> Nous renvoyons au mémoire de Master d'ethnologie de Lou Lopez, Université de Paris-Cité, présenté en juin 2022, sous la direction de Sophie Goederoit, et intitulé *L'adhésion à des valeurs religieuses communes dans Ialos al Lanv, groupe druidique de la Kredenn Geltiek*.

« plateforme internationale dont l'objectif premier est d'intégrer et de rassembler des groupes dont l'expression druidique observe des principes et développe des comportements qui reflètent véritablement les valeurs fondamentales de la Tradition Druidique Primordiale.<sup>352</sup> » Cette *Celtic Druid Alliance* est dirigée par un Portugais, l'*Archdruid* Adgnatios (Joaquime Pinto), et est composée de six « collèges membres » : le *Celtic Druid Temple* d'Irlande, le Collège du Chaudron des Druides (Clairière Bellovaque) de France, l'*Assemblea Da Tradicao Druidica Lusitania* du Portugal, l'*Assembleia Druidica Brasiliana* du Brésil, le *Collegio Druidico Nazionale* d'Italie et la Kredenn Geltiek.

#### 4- Célestin Lainé et les druides germano-celtes

Sur la pierre tombale de Célestin Lainé est inscrite l'appellation de « druide ». Son frère Albert Lainé écrivit, au sujet d'un article que lui a consacré Yann Fouéré, dans *Armor Magazine* de février 1984, que « ...c'était un druide, c'est à dire un homme de guerre doublé d'un religieux<sup>353</sup> », « qui avait eu beaucoup de mal à décrocher de la religion chrétienne ». L'idée du druide-guerrier qu'il se considérait être apparaît ainsi dans l'hommage.

Alors que la Gorsedd se contentait de fêtes celtiques à l'époque estivale sur l'exemple gallois, et que le trio Tullou / Marchal / Bayer du Kern rédigeait ses recherches, pensées et rêves de rénovation spirituelle celtique dans *Kad*, Lainé est le premier à pratiquer les premiers rituels païens de l'histoire du druidisme en Bretagne. Cela est le fruit de son parcours intellectuel, spirituel et politique atypique, liant les traditions celtiques bretonnes et les traditions germaniques, nourri au nordisme.

Outre-Rhin, la « germanomanie » a donné naissance à plusieurs mouvances intellectuelles et philosophiques, qui ont rapidement lorgné du côté de la mystique et de la politique. La branche dite *Völkisch* fut la plus importante d'entre elles, ayant encore des ramifications aujourd'hui, souvent bien loin des concepts raciaux et antisémites qui ont motivé sa création. C'est dans cette branche *Völkisch* que Lainé trouve une forme de paganisme le menant sur la voie du druidisme tel qu'il l'envisage.

La nébuleuse intellectuelle *völkisch* est apparue dans les années 1860, en lien avec des essais

---

<sup>352</sup> Site de la Kredenn Geltiek : <http://kredenn-geltiek.fr/entree-kg-celtic-druid-alliance/>. Consulté le 20 septembre 2022.

<sup>353</sup> Fonds Célestin Lainé, CRBC CL3 C171, lettre adressée à Louis et Maura. Fouéré, cité par Albert Lainé, qualifie Célestin de « missionnaire doublé d'un visionnaire », et le compare à Jeanne d'Arc tout en signalant la différence de religion.

d'unification allemande apparue à la suite des conquêtes et défaites napoléoniennes. L'histoire du mot *Volk* et de son usage lui ont donné un aspect nébuleux : « peuple », « nation », dans un sens ethnique, qui a été complété depuis par la citoyenneté allemande. Ce sens ethnique n'est pas seulement de l'ordre du « racial » mais plus largement de ce qui lie les Allemands entre eux, la communauté de langue, dépassant l'individu. Une communauté naturelle, donc fruit d'une évolution, d'une histoire mythifiée, vivante en elle-même, antérieure à toute institution de type étatique et basée sur des liens indéfectibles entre les membres de la communauté (langue, race, territoire, âme...). Le romantisme allemand, véhicule d'une période médiévale fantasmée, se fait le chantre d'un peuple allemand idéalisé<sup>354</sup>, composé de preux chevaliers défendant leurs terres et leurs peuples.

Dans cette optique, le *Volkgeist*, que nous pouvons traduire par « âme du peuple », est fortement lié au lieu de vie du peuple, son territoire, mais aussi son histoire, l'architecture ou encore les arts découlant de ce cadre de vie. Ce schéma vu comme immuable est mis à mal par l'évolution de la société allemande dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, société qui se questionne en pleine unification (1867 - 1871), période de conceptualisation d'une unité allemande, qu'il faut encore créer. Ce *Volk* atemporel tout autant qu'immatériel, s'oppose donc au monde moderne, à une évolution qui semble nuire à l'épanouissement d'un peuple allemand unifié, pour les penseurs du mouvement völkiste tels que Lagarde (1827 - 1891)<sup>355</sup>, Von List (1848 - 1919)<sup>356</sup>, Müller (1823 – 1900, philologue et orientaliste, fondateur des études indiennes et de la philosophie comparée)<sup>357</sup> et De Gobineau (1816 - 1882, homme politique français et écrivain)<sup>358</sup>, pour ne citer que quelques influences majeures du nazisme à venir (Müller et De Gobineau défendant une pureté de la race aryenne, Müller lui octroyant des ancêtres aryens venus d'Inde).

Ces ariosophes<sup>359</sup>, comme Von List, cherchent à renouer avec une religion ancestrale

---

<sup>354</sup> Mosse George, *Les racines intellectuelles du III<sup>e</sup> Reich, la crise de l'idéologie allemande*, Paris, Calman-Levy, 2006, p. 35.

<sup>355</sup> Paul Lagarde (ou De Lagarde), de son vrai nom Paul Anton Bötticher, 1827 - 1891. Voir annexes biographiques.

<sup>356</sup> Guido Von List, 1848 - 1919, voir annexes biographiques.

<sup>357</sup> Friedrich Max Müller a participé au développement de la théorie de l'invasion aryenne, mais regretta que ses recherches fussent utilisées pour alimenter des concepts racistes et antisémites. Voir Esben Jorg, Esleben Jörg, Kraenzle Christina, Kulkarni Sukaya, *Mapping channels between Ganges and Rhein : German-Indian cross-cultural relations*, Cambridge, Cambridge scholars publication, 2008, p. 62. Sur l'œuvre de Müller, voir Friedrich Max Müller & Jon R. Stone, *The essential Max Müller : on language, mythology, and religion*, éd. Palgrave Macmillan, 2002 ; Müller Max, *Mythologie comparée*, édition établie, présentée et annotée par Pierre Brunel, Paris, Robert Laffont / Bouquins, 2002.

<sup>358</sup> Arthur de Gobineau, 1816 - 1882, voir annexes biographiques.

<sup>359</sup> L'ariosophie est une théorie créée par Von Liebenfels, qu'il appela tout d'abord « théozoologie », puis « aryo-christianisme », qu'il développe dans l'ouvrage *Theozoologie oder die Kunde von den Sodoms-Äfflingen und dem Götter-Elektron* (« Théozoologie ou la Tradition des Singes Sodomites et des Électrons des Dieux »), qu'il fait paraître en 1905. Il y mêle sciences, religion et sciences occultes sous la forme de connaissances générales sur les Aryens. Fasciné par une pureté originelle de l'humanité, issue de Dieu, il reprend les poncifs de pureté d'une race originelle, qui serait venue de l'espace (nous trouvons là une très forte influence de la théosophie), dont quelques-uns seraient reproduits avec des singes. Von Liebenfels voit là le réel péché originel de la Genèse. Reprenant

pré-chrétienne, « aryenne », lui donnant des couleurs germaniques, notamment par la création du wotanisme<sup>360</sup>. Von List, influencé par le mouvement théosophique de Mme Blavatsky, crée son pendant germanique, revisitant le panthéon germano-scandinaves et les runes. Il leur donne un rôle divinatoire, ne gardant que dix-huit de ces runes de l'alphabet scandinave (sur vingt-quatre)<sup>361</sup>. Nous trouvons encore chez Reventlow (1869 - 1943) l'attrait pour les *Veda* et crée sur le *Rig-Veda* une religiosité individuelle, considérant que chaque Allemand doit s'ériger comme être religieux aryen, et que cela rejaillisse sur l'ensemble du *Volk*, à travers une mystique fondamentale de l'identité allemande<sup>362</sup>.

### Les influences théosophiques du mouvement *Völkisch*

Nous avons vu dans une partie précédente que la Société Théosophique a été fondée à New-York en 1875 par Helena Blavatsky, Henry Stell Olcott (colonel de l'armée américaine), William Quan Judge, et quelques autres personnalités. Si nous n'avions pas vu auparavant quelques aspects précis du théosophisme, il nous faut les présenter ici, afin de mieux percevoir l'influence de ce mouvement sur les théoriciens *völkisch*, eux-mêmes source d'inspiration pour les mouvements nationalistes nordistes mais aussi les mouvements spirituels dits néo-païens.

En 1877, H. Blavatsky publie son premier succès, *Isis dévoilée*, qui connaît un succès immédiat auprès du grand public, même si des linguistes et orientalistes (comme Friedrich Max Müller) remettent en cause le sérieux de plusieurs passages de l'œuvre<sup>363</sup>. Deux ans plus tard, Blavatsky et

---

l'archétype de Parzifal, il insiste sur l'aspect initiatique de la Quête de Graal, allégorie du peuple allemand à la recherche de sa pureté originelle. Il diffuse ses idées par la revue *Ostara* d'une part, et à travers de nombreux groupes ou Clubs ralliés à cette cause, dont certaines furent animés par Von List (qui développe ses propres théories « armanistes ») ou Rudolf Steiner. Un cercle ariosophe ouvre à Berlin (« Cercle Swastika »), sous l'égide de l'éditeur de Von Liebenfels, et rallie à lui les partisans de Von List, à partir de 1925. Sous l'influence de ce cercle, une école ouvre à Pressbaum, où sont proposés des cours sur les runes, la Kabbale ou le yoga. Cf. Goodrick-Clarke Nicholas, *Les racines occultistes du nazisme: les aryosophistes en Autriche et en Allemagne, 1890-1935*, Puiseux, Pardès, 1989. p.69 (thèse de doctorat soutenue à Oxford en 1985, sous la direction de Cohn N., Wilson B., Pulzer P. Goodrick-Clarke préfère écrire « aryosophie » plutôt qu'« ariosophie », puisque cette conception du monde est une mise en avant de l'aryanisme.

<sup>360</sup> En réaction à la modernité, décrite par le mouvement *Völkisch*, Von List propose un retour à des références culturelles et religieuses païennes et germaniques, plaçant à la tête de ce panthéon Wotan / Watain / Odin. C-G Jung, en 1936, dans son article « Essai sur Wotan [avec Nietzsche] » (paru dans la revue *Neue Schweizer Rundschau*, Zurich, mars 1936, pp. 657 - 669), parle d'atavisme en étudiant la progression du nazisme dans la société allemande : si Wotan est « présent », c'est comme archétype d'une fureur ancestrale qui animerait la population. Le Wotanisme allemand eut des ramifications dans les pays limitrophes, et plus largement, par l'émigration, aux États-Unis. L'Odinisme est une autre forme du Wotanisme. De façon générale, le mouvement mêle plus ou moins maladroitement racisme, antisémitisme, paganisme, anti-communisme. Cf. Goodrick-Clarke Nicholas, « Le Wotanisme et le théosophisme germanique », *Les racines occultistes du nazisme : les aryosophistes en Autriche et en Allemagne, 1890-1935*, op. cit.

<sup>361</sup> François Stéphane, *Au-delà des vents du Nord : L'extrême-droite française, le pôle Nord et les Indo-Européens*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 2014, p. 54.

<sup>362</sup> Petrement Laurence, *La pensée religieuse du Comte Ernst de Reventlow : un national-socialisme atypique*, thèse de doctorat, sous la direction de Michel Grunewald, soutenue en 2012 à l'Université de Lorraine (école doctorale PIEMES), p. 95.

<sup>363</sup> Müller Friedrich Max, *Theosophy, or psychological religion, the Grifford lectures, delivered before the University*



Olcott créent la revue *The theosophist*, en Inde où ils se sont installés. Ils y fréquentent les militants autant spirituels que politiques d'une Inde tournée vers sa tradition et son indépendance. À partir de décembre 1879, Blavatsky et Olcott, secondés par le journaliste Alfred Percy Sinnett (1840 - 1921)<sup>364</sup>, mettent en place la théorie suivante : des lettres seraient envoyées par les Mahatmas de la Grande Fraternité Blanche, entre 1880 et 1885, à Sinnett, justement, et à d'autres adeptes. Pendant ces années, Blavatsky et Olcott se tournent vers le bouddhisme : ils y sont initiés à Ceylan où ils acceptent le *pancha sila* (confirmation bouddhiste – cette démarche a été influencée par Sinnett). En 1882, ils s'installent en Inde, à Adyar, près de Madras : ce lieu devient le principal centre théosophique du monde mais aussi un foyer de revendications indépendantistes indiennes. C'est à cette époque qu'au sein du cercle des théosophistes se développe la théorie du septénaire ou des différents corps subtils : corps physique, vital, astral, de désir, mana inférieur, mana supérieur, esprit. Les (fausses) différentes lettres des Mahatmas reçues par le groupe sont publiées dans leur revue, et en 1883, ils sont accusés de plagiat d'articles et de falsifications par des médias d'anciens membres de leur groupe. Ces derniers accusent aussi H. Blavatsky d'avoir usé d'artifices, de mise en scène et d'illusionnisme pour faire croire à des phénomènes paranormaux. S'intéressant à ces faits, la *Society for Psychical Research* envoie des enquêteurs en Inde. Richard Hodgson, rédige le compte-rendu, certifiant que tous les phénomènes considérés comme paranormaux et dus à H. Blavatsky ne sont que des supercheries et / ou des hallucinations vécues par les témoins<sup>365</sup>.

En 1885, elle quitte l'Inde de façon définitive et voyage en Europe avant de s'installer à Londres en 1887, où elle fonde la *Blavatsky's Lodge* et la revue *Lucifer*. Malade, souffrant d'obésité et d'autres problèmes de santé, elle continue tout de même de diffuser ses doctrines : elle crée en 1888 la « section ésotérique » de la Société Théosophique, destinée aux initiés les plus évolués de la Société. Entre-temps, elle se lie avec William Butler Yeats, futur président de la *Golden Dawn*.

C'est en Belgique qu'elle finalise son succès qu'est *The secret doctrine – The synthesis of science, religion and philosophy*, qui paraît en décembre 1888, à Londres. Ses spéculations et réflexions reposent sur un ouvrage inconnu, le *Livre de Dzyan*, en tout cas inaccessible au grand public, telles les lettres des Mahatmas. Orientalistes et spécialistes du bouddhisme constatent surtout des analogies avec des ouvrages déjà existant sur le bouddhisme et d'autres spiritualités orientales (*kalashakra tantra*, *Vajrayana*, taoïsme...) ou encore sur la kabbale. De plus, il y a de grandes concordances avec le *Siphra Di-Tzeniutha*, un écrit zoharien du XIII<sup>e</sup> siècle. Enfin, Blavatsky prépare d'autres ouvrages sur le théosophisme, dont le *Glossaire de théosophie*, publié à

---

*of Glasgow in 1892*, Londres, Longman, 1893.

<sup>364</sup> Alfred Percy Sinnett, 1840 - 1919, voir annexes biographiques.

<sup>365</sup> Informations tirées de Washington Peter, *La saga théosophique*, Chambéry, Éd. Exergue, 1999. Les informations ci-après présentées sur Blavatsky et la théosophie, sont aussi tirées du même ouvrage, sauf indications spécifiques.

titre posthume en 1892. En effet, H. Blavatsky est décédée en 1891 d'une épidémie de grippe et fut incinérée<sup>366</sup>.

C'est l'ancien Colonel Olcott qui dirige la Société jusqu'à son décès en 1907, puis Annie Besant jusqu'en 1933 : c'est elle qui fera de la Société un organisme mondial. Le membre le plus connu de la Société fut le Mahatma Gandhi : ce sont les principes édictés par H. Blavatsky, comme le message de fraternité universelle qui l'amènèrent vers son engagement politique, et surtout une rencontre avec elle, à Londres, en 1890<sup>367</sup>. De nombreuses personnalités ont aussi été influencés par *The secret doctrine* (Kafka, Kandinsky, Pollock...), ainsi que la littérature post-gothique<sup>368</sup>.

L'auteure y présente une histoire remaniée de l'humanité, courant sur des millions d'années et la reconnaissance de métissages ayant permis l'évolution vers l'humanité actuelle. Les détournements racistes et antisémites de l'œuvre de H. Blavatsky relève d'interprétations et sont avant tout le fait de croyances.

L'influence de ce livre est conséquente dans les milieux ésotériques et spirites, notamment tout un pan de l'idéologie nazie, de par les concepts des « sept races-racines » qui y sont développées : l'humanité tirerait ses origines de trois zones qui seraient l'Hyperborée, l'Atlantide et la Lémurie. Des occultistes, comme Guido Von List, Rudolf Von Sebottendorf (1875 - 1945 ? 1950 ?)<sup>369</sup>, ou Dietrich Eckart (1868 - 1923)<sup>370</sup>, à qui Hitler offre une dédicace à la fin du deuxième tome de *Mein Kampf*<sup>371</sup> (c'est lui qui aurait initié Hitler à *La doctrine secrète*<sup>372</sup>), se sont inspirés des travaux de

<sup>366</sup> Pour une biographie plus large et des informations complémentaires sur son parcours, voir Heindel Max, *Madame Blavatsky et la Doctrine Secrète*, Aubenas, éd. Association Rosicrucienne, 1977 ; Thibaux Jean-Michel, *Hélène Blavatsky – les sept esprits de la révolte*, Paris, éd. 1, 1992.

<sup>367</sup> Gandhi a fréquenté la Société Théosophique aussi à Madras, et notamment Annie Besant (Mallet J.-B., « La Société théosophique, ou le mythe de « l'insurrection des consciences », *Le Monde diplomatique*, Juillet 2018). Cette dernière devient même la première femme élue à la présidence du Congrès national indien (Wolpert Stanley, *Gandhi's passion, the life and legacy of Mahatma Gandhi*, Oxford, University Press, pp. 84 - 85. Voir aussi Stafford Mortimer Joanne, « Annie Besant and India 1913 – 1917 », *Journal of contemporary history*, vol. 18, n°1, janvier 1983, pp. 61 - 78.

<sup>368</sup> Di Folco Philippe, art. « Blavatsky (Helena) », *Les grandes impostures littéraires*, Paris, éd. Écritures, 2006. C. Flammarion, Rudolph Steiner ont aussi fait partie de la Société, pour ne citer qu'eux (Wagnon Sylvain, « Les théosophes et l'organisation internationale de l'éducation nouvelle (1911-1921) », *REHMLAC+*, vol. 9, n°1, mai – novembre 2017, pp. 146 à 180, p. 147). Voir aussi O. Leavitt June, *The mystical life of Franz Kafka : theosophy, cabala, and the modern spiritual revival*, Oxford, Oxford University Press, 2012 (éd. Originale 2011). Albert Einstein possédait un exemplaire de *The secret doctrine* et l'avait trouvé intéressant (Brown Jack, « I visit Professor Einstein », *Ojai Valley News*, 28 septembre 1983 – interview de 1935). Einstein indique dans l'interview qu'il avait toujours son exemplaire de l'ouvrage sur son bureau. À propos de Pollock et Kandinsky, Toynton Evelyn fait mention de l'influence de la théosophie dans son livre *Jackson Pollock*, Yale, Yale University Press, 2012, p. 71. Pollock, a, dans sa jeunesse, fait un stage à Ojai, un des centres théosophiques.

<sup>369</sup> Adam Alfred Rudolf Glauer (1875 – 1950?), voir annexes biographiques.

<sup>370</sup> Dietrich Eckart (1868 – 1923), voir annexes biographiques. e, *Le nazisme revisité : l'occultisme contre l'histoire*, Paris, Berg International, 2008.

<sup>371</sup> Hitler Adolf, *Mein Kampf – eine Abrechnung* [raccourci en *Mein Kampf*], éd. Eher-Verlag, 1925.

<sup>372</sup> Trevor Ravenscroft affirme, dans *The spear of destiny*, (Boston, Weiser books, 1982, p. 91 – première édition 1973), que Eckart aurait dit, juste avant de mourir : « Follow Hitler ! He will dance, but it is I who have called the tune ! I have initiated him in the « Secret Doctrine », opened his centres of vision and given him the means to communicate with the Powers ». Il reprend là les termes utilisés par André Brissaud dans *Hitler et l'Ordre Noir, Histoire secrète du national-socialisme*, Paris, Librairie académique Perrin, 1969, p. 53. Ravenscroft laisse aussi

Blavatsky, les détournant pour créer leur propre idéologie.

La doctrine de Blavatsky vient nourrir un courant où se cumulaient déjà de nombreux concepts, et offre des propositions spirituelles, spiritiques, raciales, nationalistes et païennes. L'ouvrage vient conforter l'idéal visé par les théoriciens *Völkisch*.

Ayant traversé le XX<sup>e</sup> siècle avec quelques difficultés (crise de Krishnamurti, persécutions nazies...), la Société existe encore aujourd'hui et a des sièges dans de nombreux pays<sup>373</sup>. Son influence sur d'autres mouvements ésotériques est loin d'être négligeable, comme nous le verrons dans la partie suivante, avec la montée du paganisme dans le mouvement druidique : les idées théosophiques sont bien présentes dans les concepts revendiqués et mis en avant dans de nombreux groupes.

Associée au volkisme, la nouvelle mouvance chrétienne allemande a une lecture très guerrière de la Bible. Il est vrai que, dans l'*Ancien Testament*, Dieu est protecteur d'un peuple élu, et n'hésite pas à exterminer les peuples s'opposant au sien ou ne respectant les règles que son peuple suit. Le Nouveau Testament est lu selon une méthode proche de la Kabbale juive, par Von Liebensfels, par exemple, qui tente d'imposer une nouvelle lecture de ce texte sacré, y voyant une signification occulte destinée uniquement au peuple aryen, sorte de nouvel élu » de Dieu<sup>374</sup>, tradition qui se serait transmise par les templiers et les Rosicruciens<sup>375</sup>. Il est fait du Christ un aryen (dans le courant *Deutsche Kristen*, par exemple) : nous retrouvons là un schéma parallèle à celui qui fait du héros gallois Hu Kadarn un « Christ celtique » venu de l'est, chez quelques druidisants, un symbole solaire. Le soleil devient aussi pour certains le centre d'une religion méso-païenne, comme pour le Pasteur Jacob Hauer (1881 - 1962)<sup>376</sup>, par exemple.

---

Le mouvement *Völkisch* n'est pas uniforme, mais la branche nationaliste politique prend peu à

entendre que Eckart aurait initié Hitler lors d'un rituel sexuel à la fois magique et sadique (p. 155), à la suite duquel Hitler serait devenu impuissant (en sciences occultes, il y a toujours une contrepartie physique à l'acquisition d'un pouvoir). Il n'y a aucune source sûre corroborant ces mots, qui alimente le « serpent de mer » qu'est l'occultisme nazi. Dans la littérature à sensation traitant des liens entre nazisme et sciences occultes, dans les années 1960 et 1970, les auteurs mêlent facilement le vrai et le faux, tentant de fournir des explications quant aux références et agissements des nazis, de tenter de comprendre quelles en étaient les références intellectuelles et spirituelles, et ce au travers d'études sur les courants ésotériques, que de nombreux dirigeants nazis ont fréquentés. L'ensemble fait passer de nombreuses suppositions pour des réalités.

<sup>373</sup> Le siège de la Société Théosophique, en France, se situe dans l'immeuble portant le numéro 4 du square Rapp, dans le 7<sup>e</sup> arrondissement (même bâtiment que l'ambassade du Costa-Rica).

<sup>374</sup> Demoule Jean-Paul, « *Mein Kampf* et les Indo-Européens », *Revue d'histoire de la Shoah*, n°208, pp. 110 - 130, 2008, p.122. L'expression entre guillemets est de nous-mêmes.

<sup>375</sup> *Ibid.*

<sup>376</sup> Jacob Wilhelm Hauer est un spécialiste des religions et de l'Inde. Pasteur, il fonde plusieurs mouvements en direction de la jeunesse ou des protestants, dans les années 1920 et 1930. Au début des années 1930, il met en avant un paganisme et un panthéisme tout autant qu'une pratique du yoga, qu'il développe dans une série d'ouvrages. Si pour lui le paganisme nordique est au premier plan, il existe un Dieu suprême, impersonnel, au-delà de la conception, à l'origine de la Création de toute chose, de tout concept. Cf. Conte E. & Hessner C., *La Quête de la race : Une anthropologie du nazisme*, Paris, éd. Hachette, 1995, p.48.

peu le dessus, illustré par le *Deuschbund* (créé en 1894) et la *Alldeutscher Verband* (Ligue Pangermaniste). Sa souplesse dans la forme et le fond l'amène à prendre une place importante dans le paysage culturel allemand, à intégrer les programmes scolaires (puisqu'il a construit une « histoire nationale »), et à attirer une jeunesse en quête d'identité et d'avenir. La Première Guerre Mondiale ne fait que conforter le mouvement *Völkiste*, à travers le concept d'unité de la nation allemande entourée d'ennemis. Les traités de paix donnent raison à cette idée, qui se double d'une terminologie peu flatteuse envers ceux qui sont vus comme les responsables de la défaite et de la signature jugée dégradante de ces traités, le « *Diktat* » de Versailles en tête : les communistes et les Juifs. Loin des idéaux de contre-modernité et de spiritualité païenne, le mouvement *Völkisch* évolue après la guerre dans les milieux politiques, et trouve une place de choix dans les théories nazies, bien que quelques inféodés à Hitler se rangent derrière les frères Strasser<sup>377</sup> pour un temps, dans une frange qui se voulait éloignée des bourgeois et des industriels. Puis, Hitler et ses sbires accédant au pouvoir, cette mouvance se range définitivement sous ses ordres ou se terre, une fois épurée des plus réticents comme Arthur Dinter, qui fonde la *Deutsche Volkskirche* (Église populaire allemande, 1934), nouvelle version d'un groupuscule créé en 1927. Si ce groupe se veut païen, il est à ranger dans le méso-paganisme, puisque proche des concepts métaphysiques chrétiens et souhaitant conserver des liens forts avec les campagnes et leurs traditions. Dinter, ouvertement raciste, est élu à la diète de Thuringe sous l'étiquette *Völkisch* du *Deutschvölkische Freiheitspartei*.

De nombreux petits groupuscules intègrent facilement le mouvement nazi par le biais de la SS, dans laquelle Himmler a développé une forme d'occultisme, de néo-paganisme germanique et une mystique raciale<sup>378</sup>. Nous avons déjà croisé un personnage associé à la création de cette mouvance occulte du nazisme : Von Sebottendorf. Associé autant au mouvement *Völkisch* qu'à la théosophie ou la franc-maçonnerie, il est surtout lié à la création d'un groupe qui relève autant du mythe que de l'histoire mais qui va influencer de nombreux penseurs *völkistes* tout autant que les milieux occultes : *Thule Gesellschaft*, l'Ordre de Thulé.

### **Du völkisme au paganisme occulte, l'Ordre de Thulé**

La *Thule Gesellschaft* est l'organisme le plus connu du mouvement *Völkisch*, dont la réputation est entretenue par une littérature aux carrefours de l'histoire, de l'ésotérisme et du mythe, à partir des années 1960. Sa naissance se fait au sein d'une loge du *Germanenorden* (ordre maçonnique germanique), le 17 août 1918, et est le fait de Rudolph Glauer, se revendiquant Baron de

---

<sup>377</sup> Gregor Strasser (1892 - 1934) et Otto Strasser (1897 – 1974), voir annexes biographiques.

<sup>378</sup> François Stéphane, *op. cit.*, 2014, p. 57.

Sebottendorf<sup>379</sup>. Cette loge peut donc être considérée comme para-maçonnique, puisqu'elle tire son origine d'une loge maçonnique de l'Ordre Germanique, sans toutefois revendiquer une affiliation.

Ses théories sont celles que nous retrouvons dans le mouvement *Völkisch* : opposition à la modernité représentée par la République de Weimar, racisme et antisémitisme (le recrutement se fait par cooptation, avec une enquête sur les origines de la famille de l'impétrant et des critères physiques<sup>380</sup>), paganisme. Ce dernier aspect est mis en exergue à travers une symbolique forte, puisque Von Sebottendorf choisit une croix spécifique, considérée comme le symbole du dieu germanique Wotan / Odin, proche de la swastika<sup>381</sup>, qui figure, en cette année 1918 - 1919, sur quelques casques de soldats des Corps Francs, comme références à un aryanisme, la swastika étant un des symboles principaux des religions indoues et du bouddhisme, dont nous pouvons dire qu'elles étaient considérées par de nombreux païens et völkistes comme les dernières résurgences polythéistes et aryennes du monde, donc références primordiales.

C'est au sein de cette loge que se retrouvent les fondateurs du *Deutsche Arbeiter Partei*, Anton Drexler (1884 - 1942) et Karl Harrer (1890 - 1926), qui devient en 1921 le *Nazional Sozialistische Deutsch Arbeiter Partei*, sous l'égide de son nouveau président, Adolf Hitler. Des membres du NSDAP font partie de l'Ordre, comme R. Hess ou A. Rosenberg, mais les doutes subsistent quant à l'appartenance d'Hitler<sup>382</sup>. Entre-temps (1919), Von Sebottendorf est sommé de quitter ses fonctions et voyage, comme il le fit avant la guerre, au Moyen-Orient, avant de revenir publier en 1933 un ouvrage dans lequel il tente de se présenter comme un précurseur de l'idéologie nazie. Ce qu'Hitler n'apprécie pas, condamnant l'œuvre et l'homme (qui passe quelque temps en camp de concentration, avant d'être libéré et de quitter l'Allemagne).

Mis de côté, Von Sebottendorf a néanmoins marqué de son empreinte la Société Thulé<sup>383</sup>. En tant que fondateur, il y a injecté ses idéaux, sa mystique et ses visions d'avenir. Influencé par la théosophie, il met en avant l'idée que les Aryens seraient issus d'une des « races-racines » théorisées

---

<sup>379</sup> Demoule Jean-Paul, *Mais où sont passés les Indo-Européens ? : Le mythe d'origine de l'Occident*, Paris, Le Seuil, 2015, p. 188.

<sup>380</sup> François Stéphane, « Extrême-droite et ésotérisme : retour sur un couple toxique », *Critica Masonica*, Paris, p.95.

<sup>381</sup> La swastika dextrogyre est présente dans les milieux occultistes depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle. Un membre du DAP l'aurait proposé comme symbole du parti, la considérant comme un symbole nordique, aryen. Hitler l'aurait reprise en l'inversant. Cf. François Stéphane, *Les Mystères du nazisme : aux sources d'un fantasme contemporain*, Paris, Presse Universitaires de France, 2015, pp. 32 et 33.

<sup>382</sup> Dans son ouvrage paru en 1933, *Bevor Hitler kam [Avant qu'Hitler ne vienne]*, Von Sebottendorf présente une liste de 226 membres, dans laquelle Hitler n'apparaît pas, même si l'auteur souligne qu'il fréquentait des initiés de l'Ordre, et qu'il était souvent invité aux séances.

<sup>383</sup> Leur salut est composé de la formule « *Heil und Sieg* » (Salut et victoire), qui se prononce tout en levant le bras droit « à l'impérial ». Si cela ressemble fortement à ce que Hitler va choisir comme symboles (la croix gammée en 1921 et le salut impérial, dit « salut nazi » en 1923), nous ne pouvons affirmer que celui-ci a repris ou copié ce que Von Sebottendorf avait créé.

par Helena Blavatsky : peuple d'au-delà de Borée (le vent du nord - nord-ouest des anciens Grecs) vivant dans le mythique royaume d'Hyperborée (« au-delà de Borée », le vent du nord, mentionné dans Pindare, *les Olympiques*, III), dont la capitale aurait été Ultima Thulé<sup>384</sup>. Ce royaume serait la dernière forme de ce qui fut l'Atlantide, ou au moins une ancienne civilisation nordique disparue<sup>385</sup>.

Le terme « Hyperborée » était employé pour qualifier les peuples qui vivaient au nord / nord-ouest de la Grèce Antique, sous l'appellation « Hyperboréens », vivant là où le soleil ne se couchait jamais. La mère d'Apollon et d'Artémis, Léto, en serait originaire. Apollon y passait ses hivers. Né à Délos, des cygnes l'emmènent passer une année en Hyperborée avant de le ramener à Delphes (Alcée, fragment 301) où il affronte et vainc le serpent, ancien maître de Delphes, qu'il envoie vivre sous terre : il aurait donc acquis pouvoir, force et sagesse en Hyperborée, ce qui lui permit de sortir vainqueur du combat. Les héros Thésée et Persée s'y rendirent. Poursuivant la biche de Cérynie, une de ses épreuves, Heraklès y passa. L'Hyperborée est parfois définie comme une contrée où vivent les Scythes, les Germains et / ou les Celtes<sup>386</sup>. C'est Aristée de Proconnèse (vers 600 avant notre ère), qui définit les Hyperboréens comme un peuple vivant au septentrion du monde connu. Il semble que cette île soit pleine de mines d'or (Hérodote, *Enquêtes*, IV, 14), que des sacrifices et banquets en l'honneur d'Apollon y soient réguliers (Pindare, *op. cit.*). Le terme d'Hyperboréens qualifie aussi des penseurs antérieurs à Socrate et aux Pythagoriciens : Aristée de Proconnèse, déjà cité, en faisait partie. L'aspect extatique de leurs pratiques a été mise en avant par Karl Meuli<sup>387</sup>, qui a étudié des textes d'Aristée, dans lesquels ce dernier parle d'une forme de décorporation, l'âme quittant le corps, suite notamment à une forme d'extase, celle-ci liée aux rites apolliniens. Il a aussi étudié des textes d'Hérodote dans lesquels Aristée se transforme en corbeau : ici les analogies avec les mythes celtes de métempsychose, de transmigrations des âmes, de décorporations sont évidentes. Ces Hyperboréens pratiquaient le végétarisme et une forme d'ascétisme, pratiques approchant celles d'autres types de mages ou devins du monde antique. Pythagore, enfin, est surnommé « Apollon Hyperboréen » par les habitants de Crotona, selon Elieen (VI<sup>e</sup> siècle avant J.C), ajoutant qu'il avait vaincu un Hyperboréen aux jeux, lui ravissant une flèche, et en se relevant, laissant voir sa cuisse d'or (le symbole de Râ, divinité solaire égyptienne, tatoué, ou bien en or directement coulé sur la peau suite à une initiation par les prêtres thébéiens).

---

<sup>384</sup> Pythéas le Massaliote, navigateur marseillais de culture grecque, est le premier à mentionner dans ses récits de voyage la présence d'une île, Thulé, dans l'Atlantique nord-est. Est-ce l'Islande actuelle ou d'autres îles telles les îles Feroë ?

<sup>385</sup> François Stéphane, *Les Mystères du nazisme : aux sources d'un fantasme contemporain*, *op. cit.*, p. 96.

<sup>386</sup> Platon, dans son *Charmidès* (158 B), parle de l'Hyperboréen Abaris, un thaumaturge, et mentionne deux vierges venues d'Hyperborée, Hyperochée et Laodice, qui apportent des offrandes à Délos, île sainte dédiée à Apollon et Artémis. Pausanias parle aussi, dans son Livre I (chap. IV, 4) des Hyperboréens venus non pas à Delos mais à Delphes, au sanctuaire d'Apollon, défendre la population face aux Gaulois. Dans son livre VIII (chapitre 39), Hérodote reprend cette histoire, mais les héros sont d'origine grecque et les ennemis, les Perses.

<sup>387</sup> Article « Scythica », revue *Hermès*, numéro 70, p. 137.

Ainsi, les aryosophes de la Société Thulé conçoivent leurs origines comme primordiales, dans le sens de « premier peuple » ou au moins parmi les premiers peuples, ayant conservé une tradition originelle. Ils se posent donc comme lignée humaine gardienne d'une pureté physique autant que traditionnelle, reprenant les concepts des « Grands Anciens » de Blavatsky tout autant que le concept d'expansion de leur « race » à une époque indéterminée vers l'est, l'Himalaya et le nord de l'Inde (s'opposant donc à l'autre version, qui fait des Aryens un peuple venu de l'est).

A la recherche d'une finalité dans l'existence de leur Société, plusieurs membres, comme Von Liebenfels, par idiosyncrasie, n'hésitent pas à piocher dans les textes de références de cultures contre lesquelles ils luttent, comme le Talmud ou la Kabbale, pour y trouver des arguments et des archétypes leur convenant<sup>388</sup>.

C'est dans ce décor déjà en place que la génération suivante allemande va trouver des arguments à sa vision de la Nouvelle Europe, dans des thèses à la fois païennes et nordistes. A celles-ci, ils vont associer d'autres cultures et traditions européennes, dans une recherche de soutien militaire et politique, ou d'une aide à la déstabilisation des pouvoirs étatiques en place, dans un nord qu'ils opposent à un sud qu'ils jugent décadent.

En Bretagne, parmi une poignée de militants bretons revendiquant une identité forte et détachée de la République française, considérée comme relevant du « sud », un homme va tenter de mettre en application un ensemble politique et religieux, sur la base de ce qu'il conçoit être les particularités du peuple breton, qu'il considère être fortement lié aux germano-scandinaves, dans une logique nordiste. Célestin Lainé, intégrant le mouvement völkiste à travers ses relations avec Von Tevenar et son initiation au sein de l'Église de Hielscher, va mener le paganisme celto-breton sur une piste jusqu'alors inexplorée, celle d'un paganisme intégral, au travers de réflexions oscillant entre sciences et intuitions, mise en place de rituels, et tentative de créer un ordre à la fois militaire et religieux, l'ensemble servant ses idéaux politiques et raciaux.

### **L'illuminé Lainé**

Célestin Lainé est né à Nantes, quai de la Fosse, le 25 octobre 1908. Élevé à Ploudalmézeau, dans le nord-Finistère, il fait des études de mathématiques à partir de 1924, année où il achète pour la première fois un exemplaire du journal *Breiz Atao*. C'est à Rennes, en 1927, alors qu'il prépare sa licence de science, qu'il rencontre Morvan Marchal. Les deux jeunes hommes vont se fréquenter et

---

<sup>388</sup> A ce sujet, voir l'article de Laszlo Toth « Existe-t-il une doctrine traditionnelle de la race ? », *Politica Hermetica*, n°2, 1988, pp. 19 à 33.

discuter sur le sujet qui les réunit : l'avenir de la Bretagne. C'est aussi en 1927 que Lainé rencontre l'Abbé Perrot : il se crée un réseau dans le mouvement breton et y cherche sa place. Il entre à l'École Normale en 1929, année où il fonde le groupuscule Kentoc'h Mervel (« plutôt mourir », début de la devise de la noblesse bretonne : « *Kentoc'h mervel eget bezañ saotret* / plutôt mourir que d'être souillé »). Cette dichotomie va durer quelques temps encore puisqu'il devient ingénieur chimiste et officier de réserve dans l'armée française, tout en persistant dans ses projets de groupuscule secret au service de la cause autonomiste bretonne.

L'amitié entre Lainé et Berthou-Kerverziou remonte à 1929 et la création du groupuscule Kentoc'h Mervel<sup>389</sup>. Berthou, membre de Breiz Atao, avait, comme Lainé la volonté de créer un groupe d'activistes clandestin. Un troisième homme, Théo Jussset (1910 - 1968)<sup>390</sup>, va rejoindre le duo : Jussset avait créé un petit groupe de dissidents du parti Breiz Atao, sous le nom de Parti Nationaliste Breton Intégral et son journal, *Breiz Da Zont* (fondé avec Morvan Marchal, la dizaine de membres se revendiquant nationalistes, puis se tournant vers le monarchisme<sup>391</sup>). Ceux qui l'avaient suivi furent enrôlés d'office dans Kentoc'h Mervel par Berthou. Lainé, qui avait de son côté recruté trois personnes à Paris, fait part à Berthou de son avis : que *Breiz Da Zont*, organe politique, soit en même temps un groupe d'activistes clandestin, ne pouvait pas fonctionner. C'est en 1930 - 31 qu'il s'en éloigne donc, tout comme il prend ses distances avec Breiz Atao. Avec son petit groupe, augmenté de quelques autres recrues, il crée le groupuscule Gwenn-ha-Du, redevenant donc l'unique chef de sa propre garde clandestine autonomiste.

Ses relations avec Berthou vont tout de même perdurer, puisque nous retrouverons Berthou sous le nom « Berthou-Kerverziou » à la tête de la Kredenn Geltiek en 1946, mettant en place une liturgie païenne, avec comme base les travaux de Lainé. Quant à Théo Jussset, nous le retrouverons comme membre du Bezen Perrot.

Les exemples qui servent à Gwenn-ha-Du sont présentés dans un article que Lainé écrit dans *Stur*, en avril 1937 (qu'il signe du pseudonyme d'Allebrogat)<sup>392</sup>, revue dirigée par Mordrel en 1934: l'Irlande et la Prusse, ou, pour le dire autrement, l'IRA et le NSDAP. Lainé imagine donc, sur ces

---

<sup>389</sup> Fonds Célestin Lainé, CRBC, autobiographie de Lainé, sous le nom de « Mémoires », tapuscrit.

<sup>390</sup> Théo Jussset, 1910- 1968, a gravité autour de plusieurs partis politiques bretons (Breiz Atao, Parti Autonomiste Breton, Parti Nationaliste Breton...) et fut membre des groupuscules créés par Lainé. Il fut arrêté et placé en détention préventive pendant cinquante-quatre jours suite à l'attentat de Rennes en 1932. Proche de Mordrel avant la seconde Guerre Mondiale, il s'en éloigne pour fonder un éphémère micro-parti, le Mouvement Ouvrier Social-National Breton. Ne pouvant donner suite à ses ambitions politiques, il rejoint le Bezen Perrot. Ayant fuit vers l'Allemagne avec ce groupe à la Libération, il rejoint la Suisse, qui l'expulse vers la France. Il y est jugé et condamné aux travaux forcés jusqu'en 1951. Il a écrit ses mémoires sous le pseudonyme de Jean-Yves Keraudren, *A contre-courant*, paru aux éditions du scorpion en 1965.

<sup>391</sup> Carney Sébastien, « Le mouvement breton au miroir de son historiographie », *Annales de Bretagne et des pays de l'ouest*, tome 123 – n° 2, 2016, p. 93.

<sup>392</sup> Chronique Tribune des Jeunes, « Nos deux bases : Irlande et Prusse », *Stur*, n°9, avril 1937, pp. 55 à 65.



exemples, un coup de force. Entre la conception, l'envie ou le besoin d'agir et le passage à l'acte, il y a un fossé, qu'il franchira en 1932. Dans ce même article, il écrit aussi, et cela alimentera ses réflexions tout autant que ses engagements, la majeure partie de sa vie, qu' « il n'y a pas de différence essentielle entre germanisme et celtisme ; ce sont deux aspects différents d'un seul et même nordisme, deux faces nécessaires à sa réalisation complète.<sup>393</sup> » Ainsi, l'alliance de ces cultures devrait leur permettre de se trouver une place de choix dans le paysage géo-politique européen de la fin des années 1930, selon Lainé. Quelques lignes plus haut, il tient à indiquer que si l'Allemagne est devenue si puissante, c'est parce que « le petit peuple germanique [...], appuyé sur la grande Celtie, a pu croître ». Suggère-t-il que c'est au tour des Allemands de venir en aide aux Celtes, « confinés à l'extrême-ouest du domaine nordique » ?

Dans un document tapuscrit relatant son engagement, intitulé « Rapport relatif à la foi celtique en Bretagne », mêlant spiritualité et politique, Lainé rappelle, employant le « nous » pour se qualifier lui-même ou peut-être le petit groupe qu'il avait autour de lui lors de rituels païens, que « nous avons toujours tenu tenu nos réunions du solstice d'hiver »<sup>394</sup>. Il fêtait en effet, dans l'intimité, au moins depuis 1938, le solstice d'hiver. Il mentionne encore, en fin de document, avoir « en décembre 1941 [...] baptisé le deuxième nouveau-né de notre foi. Au printemps 1941 nous avons célébré le premier mariage de deux jeunes gens de notre foi. En automne 1941 nous avons baptisé le troisième nouveau-né de notre foi ». Il est enfin précisé, en fin de document, que « [leurs] croyances ne sont pas encore pour le public et ne seront pas publiées », l'auteur exprime à la fois l'absence d'intérêt de la part du grand public pour ces alternatives spirituelles (qu'il semble considérer comme primordiales) dans une société marquée par le christianisme d'une part et la laïcité d'autre part, mais aussi une volonté de conserver un aspect discret, sinon secret, à cette foi païenne. Cela fait de lui la première personne à organiser ce type de rituels païens, de sa propre création et sous l'influence de l'Église de Hielscher, au sein du mouvement païen breton, et plus largement français. C'est Lainé qui introduit ces fêtes solaires dans la spiritualité d'un petit groupe d'intimes, puis, après la guerre, par l'intermédiaire de son ami Berthou-Kerverziou, directement dans le mouvement païen breton, complétées de fêtes celtiques que le trio Marchal / Tullou / Bayer du Kern avait commencé à mettre en place de façon aléatoire.

Le texte informe sur la « foi nordique » que Lainé retrouve (ou plutôt espère trouver) chez

---

<sup>393</sup> *Ibid.*, p. 65.

<sup>394</sup> Fonds Célestin Lainé, CRBC CL5 T28. Le texte date du 27 mai 1942 : Lainé y relate ce qu'il s'est passé avant 1939, et entre 1939 et 1941, date où lui et sa troupe ne peuvent plus se rendre au manoir de Kerriou en Gouézec pour s'entraîner (le camp de Pâques 1941 a rassemblé environs 70 personnes), puisque le Préfet de Châteaulin l'a réquisitionné à partir de l'été pour y organiser « un camp de jeunesse français qui l'occupe encore ». L'auteur précise qu'il a fait une demande pour que son groupe soit intégré dans la lutte contre l'URSS, mais pas sous une autorité française, dont il est débouté : « les nécessités diplomatiques n'ont sans doute pas permis de retenir notre offre ». Il est prévu que le texte soit envoyé, censuré, à l'*Obersturmführer* Baukloch, à l'*Obersturmführer* Général.

certains nationalistes bretons. Souhaitant la création d'un groupe païen nordique au sein des nationalistes, il impose que cela se fasse discrètement. Mettant en avant la jeunesse bretonne qu'il faut motiver et recruter, il écrit qu'il faut l' « éveiller [...] à la vie religieuse dans le sens de la race et des anciennes traditions celtiques par les moyens directs de l'exemple vécu et de l'enseignement pratique et oral ». L'action devance la parole : ce sont, pour lui, les actes qui priment, le dialogue venant ensuite. Pour Lainé, il faut donc « organiser la vie religieuse nordique d'une communauté discrète à l'intérieur des milieux bretons ». S'ensuit quelques explications sur la nécessité de donner un aspect militariste à l'organisation, dans un souci d'esprit de corps (il indique que c'est ainsi que fonctionnait le groupe qu'il avait rassemblé en 1931 – Gwenn-ha-du, qui faisait suite au groupuscule Kentoc'h Mervel). Nous y apprenons que c'est dans les prisons françaises (le peu de temps qu'il y a passé), suite à la destruction du monument de commémoration de « l'union » de la Bretagne à la France, en août 1932, que Lainé a pu méditer et rompre avec la religion chrétienne : il s'agit plutôt d'une évolution, non d'une rupture, puisqu'il écrit que tout le « travail précédemment réalisé [lui] apparut alors avec tout son sens et il devenait possible de le reprendre avec fruit ». Ce qu'il considère comme une rupture dans sa foi n'est que l'affirmation de ce qu'il avait déjà en lui, à savoir une volonté de s'affirmer à la fois comme soldat et comme être spirituel : il fallait donc rompre avec le christianisme et se tourner vers des croyances celtiques, et rompre avec la France, en tant qu'État et ennemi de la Bretagne en devenir, selon ses conceptions. Tentant de faire passer quelques concepts de la foi nordique dans un article du numéro 9 de *Stur*, sous le nom de plume Allerogat, il écrit avoir reçu de très mauvais échos des catholiques du mouvement nationaliste breton. Lainé juge que ce genre d'écrits est prématuré, qu'une partie du mouvement nationaliste n'est pas encore prête à se tourner vers cette « foi nordique ».

L'attentat du 7 août 1932 contre ce qui est qualifié par le mouvement nationaliste breton de « monument de la honte » est une étape dans son évolution personnelle, peut-être le summum de son activisme réel : si Lainé commet là un acte dont il ne tire qu'une gloire personnelle et discrète dans le milieu nationaliste, cela représente pour lui une épreuve initiatique qui permet d'affirmer une autre facette de lui-même, celle du combattant de l'ombre qui fait face à la mort, mais qui semble s'être surpassé définitivement, prouvant ses capacités et en même temps mettant à jour ses limites. Et il souhaite que chacun de ses hommes, ses « gour »<sup>395</sup>, vive aussi par une épreuve du feu.

Célestin Lainé devient alors Neven Hénaff. Cet autre, en lui, s'exprime à travers cet acte, qui, à défaut de le transfigurer, lui permet d'atteindre un autre niveau de conscience, en corrélation avec ses croyances : son acte transcende ce qu'il était, mais aussi matérialise son combat dans lequel sont

---

<sup>395</sup> *Gour*, désigne un homme, une personne.

synthétisés de nombreux concepts politiques, spirituels et métaphysiques, et illustre que la réalisation de ses rêves est possible. Neven Hénaff est la traduction bretonne, selon lui, de son identité française. C'est donc le Celte guerrier enfoui en lui qui laisse s'exprimer sa fureur par cet attentat. Mais il a fallu le dompter, que la furor gallico soit maîtrisée : « Puis, Neven m'a obéi. Ne croyez surtout pas que ce fut facile.<sup>396</sup> »

Il ne commettra aucun autre acte d'une telle importance, comme s'il avait tout donné pour ce moment qui amène son esprit à basculer dans un autre rapport à lui-même. Il se transcende par ce moment où une partie consciente de lui (« Moi ») maîtrise enfin une partie inconsciente (« Soi »), qui s'exprime alors, répondant à une « Nécessité »<sup>397</sup>. « Neven » devient *a posteriori* l'appellation de ses désirs inconscients, refoulés, qui remontent au niveau de son « Moi » et qui s'exprime par cette violence concentrée sur un symbole honni. Autrement dit, la réalité de son être, tel qu'il le conçoit, l'imagine, le fantasme. Il considère cet accès à un autre lui-même comme un sommet qu'il a atteint, une révélation : affirmation d'une partie de sa personnalité et acte de rébellion faisant de lui, de façon discrète et clandestine, le meilleur des combattants pour la Bretagne. Il ne va pas plus loin dans son évolution, aveuglé par la fierté qu'il a de son action. Une interdépendance s'est créée entre Lainé et Neven. Cette herméneutique n'est pas de tout repos, et lui prend huit années de sa vie :

« De fait, j'ai vécu dans une extrême anxiété depuis 1924 jusqu'en 1932 sous la crainte qu'il ME lâche, comme je voyais tant d'autres le faire – presque tous en somme. Et encore plus tard, et longtemps, j'ai craint que Neven ne flanche devant la demande de mes « dieux » ou de Moi si vous voulez, le mot importe peu<sup>398</sup>. »

Ce que son « Moi » désire et est en capacité d'intégrer, son « Soi » ne peut le réaliser : trop primaire, trop brut, trop réel. Mais il l'a dompté (« ...bonne obéissance de Neven »<sup>399</sup>) et les deux parties de son être œuvrent en une « bonne cohérence du Tout »<sup>400</sup>. Conscient de son cheminement intérieur, mais peut être pas de la tendance schizophrène qui le guette, il le romantise, tout en ressentant le besoin de se recentrer sur son « Moi », puisque celui qui serait « advenu sans qu'[il l'ait] voulu ni cherché », va « bientôt le quitter sans regrets, avec un remerciement d'usage »<sup>401</sup>.

C'est une autre étape de sa vie spirituelle intérieure, de son herméneutique, qui s'ouvre donc lorsqu'il écrit ces lignes, en février 1978, à 6 heures du matin. Avait-il saisi que l'aspect libérateur de son acte avait tout de même un caractère obligeant sur l'Être Essentiel, pour reprendre la théorie de

---

<sup>396</sup> Fonds Célestin Lainé, CRBC CL2 M143, notes, souvenirs et réflexions, février 1978, 6 heures du matin.

<sup>397</sup> Nom donné par Lainé « à son complexe de Mars, mis à l'épreuve dans la nuit rennaise », Carney Sébastien, *op. cit.*, p. 187.

<sup>398</sup> CRBC CL2 M143, « notes, souvenirs et réflexions », daté de « février 1978, 6 heures du matin ».

<sup>399</sup> *Ibid.*

<sup>400</sup> *Ibid.*

<sup>401</sup> *Ibid.*

K.G Dürkheim (1896 - 1988)<sup>402</sup> ? L'homme accédant à la transcendance par un acte, tel celui que commet Lainé, se libère de la peur et de l'angoisse. Mais il considère que cet acte est une étape dans son évolution, « l'expérience de l'éveil ne fait pas encore un éveillé. »<sup>403</sup>. Même s'il a, par la suite, mis en place une liturgie, des rituels, mis par écrit de nombreuses réflexions et pensées, son esprit n'est alors concentré que sur ce que cet acte avait fait naître chez lui, le *tremendum* et le *fascinorum*<sup>404</sup> : s'il est fasciné par ce qu'il a accompli et qui va le faire devenir lui-même, il est effrayé par l'appel à la transformation spirituelle, qui ne viendra pas ou qui ne sera que partielle, trop enfermée qu'il fut dans les dogmes qu'il mit en avant tout au long de sa vie (la recherche de preuves d'une « race » bretonne germano-scandinave et d'une culture originelle de même envergure).

Sa vie personnelle pâtit de cet acte puisque les projets de mariage avec Françoise Rozec / Meavenn (1911 - 2001)<sup>405</sup> disparaissent, Lainé étant trop focalisé sur son acte, le dépassement de lui-même et des autres qu'il a accompli : devenu à ses propres yeux un surhomme, il n'a plus rien à prouver. Mais ce concept nietzschéen mal interprété<sup>406</sup> se complète d'idéaux sur l'homme nouveau, qui, chez Lainé, est celte et nordique. Surtout, c'est un héros qui se dresse face au déclin de sa civilisation. Selon lui, chaque être, chaque citoyen peut marquer l'Histoire, dans une tradition « personaliste »<sup>407</sup>, offrant un exemple et une nouvelle conception de l'homme celte.

De la Bretagne à l'Allemagne, où il se forme spirituellement auprès de Von Tevenar et Hielscher, « Neven » développe une volonté de voir se compléter en lui les fonctions sacerdotale et guerrière, et de transformer quelques autres Bretons en cet homme nouveau et d'avenir, tel qu'il le conçoit, en druide-guerrier.

## Von Tevenar, l'initiateur

A l'automne 1934, à Paris, Lainé fait la connaissance de Gerhard Von Tevenar<sup>408</sup>, et cela va

---

<sup>402</sup> Cf. Dürkheim Karlfried Graf, *La percée de l'Être ou les étapes de la maturité*, éd. Le courrier du livre, Paris, 1986 / *Le centre de l'être : propos recueillis par Jacques Casterman*, éd. Albin Michel, Paris, 1992 / *L'expérience de la transcendance*, éd. Albin Michel, Paris, 1994.

<sup>403</sup> Dürkheim Karlfried Graf, *Le centre de l'Être, propos recueillis par Jacques Casterman*, Paris, Albin Michel, 1992, p. 93.

<sup>404</sup> Voir les travaux de C.G Jung, cité par K.G Dürkheim, *op. cit.*, p. 91.

<sup>405</sup> Françoise Rozec, (1911 – 2001). voir les annexes biographiques.

<sup>406</sup> L'*Übermensch* de Nietzsche est un « surhumain », dépassant le stade spirituel de l'humain de son temps, avant tout par la « volonté vers la puissance » - *Wille zur Macht* le guidant : puissance proche du *conatus* (« effort ») de Spinoza, une persévérance dans la découverte de soi, menant à une maîtrise sur son Soi et son Moi, une force ou puissance résultant de ce cheminement, non pas des caractéristiques physiques ou de *leadership*.

<sup>407</sup> Aron Robert & Dandieu Arnaud, *La révolution nécessaire*, Montrouge, impr. Moderne, 1933, p. III.

<sup>408</sup> Carney Sébastien, *Breiz Atao ! Mordrel, Delaporte, Lainé, Fouéré : une mystique nationale (1901- 1948)*, PUR, 2015, p. 277. Il n'y a pas que Lainé à avoir été marqué par sa rencontre : Von Tevenar a été courtisé par Olivier Mordrel, entre autres. Ange Péresse, n°2 du Bezen Perrot, en hommage au personnage, appellera Gerhard un de ses fils.

changer sa vie. Le jeune homme est originaire de Prusse orientale, né le 10 janvier 1912 à Banin dans une famille de riches propriétaires terriens. Son père meurt à la guerre en 1917, et le jeune Gerhard, désargenté, devient pupille de la nation. Aidé par le régime allemand, il fait des études secondaires à l'*Humanistisches Gymnasium* de Goslar où il obtient son baccalauréat en 1930. Pendant ses années d'études secondaires, il a rejoint la plus importante organisation de jeunesse de ces années, la *Wehrjungendbund Schilljugend*, dirigée par un ancien chef des Corps Francs, Gerhard Roszbach (qui avait participé au putsch raté d'Hitler en 1923 à Munich). Très bon élève au *Gymnasium*, il a le droit à une bourse d'études octroyée par la *Studienstiftung des Deutschen Volkes* (Fondation Étudiante du Peuple Allemand), organisme d'État, et commence des études d'histoire, de droit et de géopolitique, à Göttingen. En entrant à l'université, il intègre aussi la ligue étudiante nationale-socialiste (*Nationalsozialistischer Deutscher Studentenbund*)<sup>409</sup>.

L'étudiant Von Tevenar passe par huit universités en cinq ans, en Allemagne, et étudie aussi à Paris, Vienne et Bruxelles. Il ne fait pas son service militaire, souffrant d'un problème cardiaque et ne peut pas non plus intégrer le *Sturmabteilung-Dienst* du NSDAP. Se concentrant sur sa thèse de droit, il la soutient en 1934 et commence à étudier ensuite un sujet qui stimule les nazis : les soucis que rencontrent les populations allemandes sur les frontières avec la Hongrie, le Danemark, la Hollande, mais aussi l'Italie et la Suisse. Ainsi, il va commencer à s'intéresser aux mouvements nationalistes européens et voyage à la rencontre des populations allemandes concernées, mais aussi vers d'autres zones à la découverte de leurs populations et des relations que celles-ci vivent avec l'État les gouvernant ou leurs voisins : Bretagne, Pays Basque, Pays de Galles, Irlande, Écosse, Catalogne. C'est à Bruxelles, notamment, qu'il étudie la culture celte et l'histoire des migrations germano-celtes, en 1935, après avoir résidé à Paris l'année précédente pour suivre des cours de droit en auditeur libre (c'est pendant cette période qu'il rencontre C. Lainé).

Surveillé par les services secrets français, que les sommes d'argent qu'il possède ainsi que ses abonnements aux journaux *Breiz Atao*, *l'Elsass-Lothringische Zeitung* et le *Hier Dinaso*<sup>410</sup>, ont mis sur sa piste, il vit dans un joli appartement du XIII<sup>e</sup> arrondissement de Paris<sup>411</sup>. Von Tevenar est en fait en mission pour l'*Amt Ausland/Abwher* de l'amiral Canaris comme *Nachrichtenlieferant*, « fournisseur de nouvelles » depuis 1934<sup>412</sup>. C'est cette année-là que Lainé le rencontre, entre le 22 novembre et le 19 décembre, lorsque l'Allemand séjourne à Paris<sup>413</sup>. Et n'y est pas encore installé.

---

<sup>409</sup> Éléments biographiques recueillis dans Carney S., *op. cit.*, pp. 276 et suivantes.

<sup>410</sup> Respectivement journaux du Parti Nationaliste Breton, des autonomistes ou fervents partisans d'Alsace-Lorraine d'un retour de leur pays en Allemagne, des nationaux-solidaristes Flamands.

<sup>411</sup> Carney Sébastien, *op. cit.*, p. 278. Archives Nationales, 19940448/158, n° 13582, dossier Von Tevenar, rapport du 16 mai 1935.

<sup>412</sup> Au même moment, Robert Ernst demande à Paul Schall et Hermann Bickler de prendre contact avec les nationalistes bretons. (Archives Nationales, 7NN 2536, rapport du 14 octobre 1934).

<sup>413</sup> Carney S., *op. cit.*, pp. 276 et 277.

La rencontre marque considérablement Lainé, puisque c'est à partir de ce moment qu'il situe le début du calendrier celtique qu'il crée par la suite<sup>414</sup>. C'est aussi à cette époque que Lainé conçoit qu'il n'est plus chrétien, qu'il lui est « impossible de continuer de croire au christianisme<sup>415</sup> », même si son paganisme naissant et sa « foi celtique » étaient encore pour lui « très nébuleux<sup>416</sup> ».

Lainé et Von Tevenar pratiquent un rituel pour le solstice d'été 1935, sur la colline de Loos<sup>417</sup>, ce qui en fait le premier rituel néo-païen celtique de notre temps, même si nous n'en savons pour ainsi dire rien. Nous pouvons supposer qu'il fut influencé par les connaissances acquises par Von Tevenar au sein de l'Église de Hielscher, et qu'il amène Lainé à intégrer ce groupe, peut-être par le biais de cette cérémonie, qui sert à la fois d'élément déclencheur et de premier pas initiatique pour le Breton.

En janvier 1937 il fonde avec quelques connaissances la *Deutsche Gesellschaft für keltische Studien*, à Berlin. Il en devient le secrétaire et c'est le Dr Kurt Georg Haller qui en devient le directeur. La Société Allemande d'Études Celtiques est en lien avec l'*Ahnenerbe* et la revue *Zeitschrift für keltische Philologie*. Puis, c'est avec l'*Abwehr II*, précisément le sous-groupe n°7, que se lie la Société. Le major Voss, à la tête de cette section, souhaite que ses hommes interviennent clandestinement auprès des minorités nationales en Europe<sup>418</sup>. D'ailleurs, tous les membres de la Société vont devenir membres de la SA, de la SS ou du SD. C'est ainsi que Von Tevenar transmet à la Société et aux organismes qui y sont liés toutes les informations qu'il recueille lors de ses voyages. Il publie aussi quelques articles dans la presse, notamment sur la Bretagne : sa position stratégique dans le commerce maritime, la culture, la langue.

## L'UFK de Hielscher

Hielscher (1902 - 1990) a écrit son autobiographie, généreuse en informations mais peu objective. Il y conte sa vie jusqu'en 1954. Pour la suite, nous n'avons que des renseignements épars, parfois difficiles d'accès car se trouvant dans des archives privées, ou encore dans des dossiers non encore accessibles aux chercheurs. Une source reste néanmoins riche et accessible, à savoir sa correspondance, notamment avec Ernst Jünger, de 1927 à 1985. C'est pourquoi il nous semble pertinent de mentionner la thèse de doctorat de Inna Schmidt, collaboratrice scientifique de l'université de Hambourg, parue en 2004 qui porte sur Hielscher, en tant que représentant de la mouvance néo-païenne allemande : « *Der Herr des Feuers. Friedrich Hielscher, und sein Kreis*

---

<sup>414</sup> CRBC, CL2 M42. Notes, souvenirs et réflexions – octobre 1943.

<sup>415</sup> CRBC, CL8 M476. Critique du christianisme, 1983.

<sup>416</sup> *Ibid.*

<sup>417</sup> CRBC, CL8 M410. Calendriers de la foi celtique calculés par C. Lainé. Le rituel a lieu à Loos-les-Lille, dans les Pas-De-Calais, où il travaille comme chimiste de 1932 à 1934. Il termine la rédaction d'un livre de géométrie en breton à ce moment-là, intitulé *Mentoniez*. Voir l'article de Sébastien Carney, « Célestin Lainé et le breton : la langue pour le combat », *Bretagne linguistique*, n° 16, 2011, pp. 151 à 197.

<sup>418</sup> Faligot Roger, *La harpe et l'hermine*, Rennes, Terre de Brume éd., 1994, p.88.

*zwischen Heidentum, neuem Nationalismus und Widerstand gegen den Nationalsozialismus* »<sup>419</sup>. De plus, la correspondance entre Hielscher et Jünger que nous venons de mentionner, a été publiée grâce à Inna Schmidt et Stefan Breuer en 2005 sous le titre *E. Jünger / F. Hielscher, Briefe (1927-1985)*. N'omettons pas non plus son article sur ce personnage qu'elle qualifie de « paradoxal » (en première ligne de cet article, justement), dans *Les relèves en Europe d'un après-guerre à l'autre : racines, réseaux, projets et postérités*, sous la direction d'Olivier Dard et Etienne Deschamps<sup>420</sup>, aux pages 166 à 169.

Dans le cadre d'une reconstruction post-seconde Guerre Mondiale (et pourtant contemporaine de Hielscher), plusieurs auteurs, sans réelles sources sérieuses, ont affirmé que Hielscher était un personnage influent du III<sup>e</sup> Reich, tirant les ficelles de quelques organismes secrets nazis. Citons d'abord Paul Bergier et Louis Pauwels, qui, dans leur ouvrage *Le matin des magiciens*, paru en France en 1960, placent Hielscher à l'arrière-plan de l'idéologie nazie, surtout en ce qui concerne l'aspect magique et ésotérique de cette idéologie. Les deux auteurs ont tenté de créer un lien entre le fondateur de ce groupe païen qu'est l'Église Libre et l'attrait de Himmler pour les mythologies, les rituels SS et ceux des *Männerbünde* ; ou encore les liens de Hielscher avec Sven Hedin, qui mena des expéditions en Asie à la recherche de la race aryenne, ou avec Sievers, fondateur de *Ahnenerbe*. Citons ensuite Trevor Ravenscroft et son livre *The spear of destiny*, qui fait de Hielscher le maître spirituel de Sievers (comme chez Bergier et Pauwels) et donc de *Ahnenerbe*, ou pour le dire autrement, un incontournable idéologue du nazisme. D'autres auteurs encore ont participé à l'élaboration de ce mythe, à savoir l'implication occulte de Hielscher dans le régime nazi, résultat d'une méconnaissance du sujet, et de tentatives d'élaborations d'explications de l'aspect magique et occulte du nazisme : la simple réalité de l'horreur du régime ne suffit pas, il faut une explication autre, une recherche d'explication surnaturelle de ce qui n'est pas explicable<sup>421</sup>. Il y a

---

<sup>419</sup> Que l'on peut traduire par « Le seigneur du feu. Friedrich Hielscher et son cercle [d'initiés], entre paganisme, nouveau nationalisme et résistance au national-socialisme ».

<sup>420</sup> Actes du colloque international d'histoire organisé à Luxembourg du 16 au 18 mars 2005 par le Centre Virtuel de la Connaissance sur l'Europe et par le Centre de Recherche « Histoire et Civilisation de l'Europe Occidentale » de l'Université de Metz. Voir aussi : Hackl Hans Thomas, « *La tentation du secret – groupes et sociétés initiatiques entre ésotérisme et politique du XVIII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle* », *Politica Hermetica*, n° 21, éditions L'âge de l'homme, 2007. Bahn Peter, « Intériorité et art de l'État : l'itinéraire de F. Hielscher, 1902 - 1990 », *Nouvelle école*, n°53-54, 2003, pp. 170 à 182. *Friedrich Hielscher 1902 - 1990 : Einführung in Leben und Werk*, Verlag Siegfried Bublies, Schnellbach, 2004. Beckman Marcus, « Le groupe Hielscher, 1939 - 1945. Un travail de sape contre le national-socialisme », *Nouvelle Ecole*, n°48, 1996, p. 100. Bahn Peter, *La légende de Friedrich Hielscher, la fondation d'une église panenthéiste au XX<sup>e</sup> siècle et ses fausses interprétations ultérieures*, Nantes, Ars Magna éd., 2008.

<sup>421</sup> Dans *Le matin des magiciens*, aux pages 162 - 163, les auteurs (La. Pauwels & J. Bergier) le font passer pour le fondateur de l'Ahnenerbe, « société d'étude pour l'héritage des ancêtres », le maître spirituel de Wolfram Sievers, qui fut l'administrateur général de cette organisation fondée officiellement en 1933, et que Himmler intégra en 1935 à la SS. Notons aussi les plus perturbants : Carmin E.R., *Das Schwarze Reich*, 1994 (première édition) puis 1997 chez Heyne Verlag, Munich, qui lie Hielscher et Rosenberg (puisque ce dernier voulait créer une Église du Reich). Serrano Miguel, *El cordon dorado : hitlerismo esoterico*, 1978, Chili (édité en allemand en 1987). L'auteur insiste

donc souvent confusion entre l'ésotérisme de Hielscher et l'aspect occulte de l'idéologie nazie, ou même des rituels d'initiation des SS. De plus, l'aspect païen et panenthéiste de l'idéal hielscherien était (et est encore) loin d'être compris.

Hielscher est le fils d'un marchand de textile du Vogtland<sup>422</sup>. Il obtient son diplôme d'Humanités à dix-sept ans au lycée de Plauen (Saxe). Directement après cette obtention, il rejoint une unité des Corps Francs<sup>423</sup> et s'en va combattre contre des groupes polonais en Haute Silésie, en 1919. C'est plus pour lui une volonté d'indépendance vis-à-vis de sa famille et une recherche d'aventure qu'un réel engagement politique. Son unité est par la suite intégrée à l'armée allemande, qu'il quitte en 1920 après avoir refusé de participer au putsch de Kapp<sup>424</sup>. Il reprend ses études à la faculté de Berlin, en droit, et suit aussi des cours à la Faculté des Sciences Politiques. Se cherchant politiquement, il passe du *Reichsklub* du Parti du Peuple Allemand (national-libéral) au nouveau nationalisme en intégrant des cercles de discussions et de réflexions qui se veulent le chaînon manquant entre le monde ouvrier socialiste et le nationalisme traditionnel. Il passe du temps dans les archives de Nietzsche, à Weimar, qu'il étudie particulièrement. En 1926, Hielscher termine son cursus par une thèse intitulée « *Die Selbstherrlichkeit : Versuch einer Darstellung des deutschen Rechtsgrundbegriffes* » (La souveraineté : un essai de présentation de la base de la loi allemande), pour laquelle il se voit décerner un double doctorat, en philosophie du droit et en histoire du droit.

Dans sa thèse transparaît l'influence de ses lectures de Nietzsche, tout autant que celles de Spengler<sup>425</sup>. Il se voit proposer un emploi de clerc juridique, qu'il quitte dès 1927, le trouvant trop ennuyeux et bureaucratique. Écrivant dans diverses revues de la nouvelle mouvance nationaliste allemande<sup>426</sup>, et correspondant avec de nombreux intellectuels, il est aussi en contact avec le

---

sur la filiation ésotérique suivante : de l'hindouisme au nazisme en passant par l'alchimie, les Templiers & les Cathares, la Rose-Croix ; filiation dans laquelle Hielscher est intégré comme actualisant les sciences occultes à destination des élus nazis. L'auteur annonce aussi qu'Hitler n'est pas mort mais vit au Pôle Sud.

<sup>422</sup> Le Vogtland se situe à l'est de l'Allemagne, entre la Bavière, la Saxe et la Tchéquie.

<sup>423</sup> Les *Freikorps* sont créés à partir des restes de l'armée allemande, en 1919. Le gouvernement appelle des officiers à créer des milices pour lutter contre la révolte spartakiste, dont les Gardes Rouges composées d'ouvriers, d'anciens matelots de la marine allemande et d'anciens soldats.

<sup>424</sup> Ce putsch a eu lieu le 13 mars 1920. Le gouvernement du Reich décide de démobiliser ou de dissoudre plusieurs unités de l'armée, suite au Traité de Versailles de l'année précédente. La brigade de Corps-Francs du Capitaine Ehrhardt, en conséquence, et sous les ordres de celui-ci, décide de soutenir Wolfgang Kapp, homme politique qui s'est levé contre Guillaume II, et qui est favorable à un pouvoir bourgeois tout en mobilisant le monde ouvrier : une sorte de lien entre une gauche ouvrière et une droite forte et entrepreneuriale. C'est ainsi que 6000 hommes envahissent Berlin le 13 mars, tentant de renverser le gouvernement. Kapp, face à la fuite du gouvernement, en fonde un autre, provisoire. Mais une grève générale est organisée par le Parti Communiste et le Parti Socialiste. A peine quatre jours plus tard, Kapp est obligé de fuir. Son putsch est un échec, mais il montre, en cette année 1920, les capacités mobilisatrices d'une partie de la classe politique, l'importance de la bourgeoisie industrielle et son influence sur la vie politique. Il met aussi en avant l'importance de quelques chefs militaires comme Ehrhardt, dont les soldats de sa brigade de Corps-Francs arboraient déjà cette année-là une Swastika sur leurs casques.

<sup>425</sup> Oward Spengler, 1880 - 1936, voir annexes biographiques.

<sup>426</sup> Son premier article, « *Innerlichkeit und Staatskunst* » (Intériorité et art étatique), paraît fin 1926 dans la revue *Neue Standarte-Arminius : Kampfschrift für deutsche Nationalisten*.



rénovateur du judaïsme Martin Buber (1878 - 1965)<sup>427</sup>. Opposé au national-socialisme, il prend de la distance avec ses idéaux premiers, grâce aux nombreux échanges qu'il a avec le monde intellectuel juif ou indianiste (Jakob Wilhelm Hauer, par exemple). Il voyait venir un « effondrement », qui pourrait être surmonté par la naissance d'une nouvelle « foi »<sup>428</sup>. En novembre 1929, il écrit à Jünger une « *Bekanntnis* », que nous pouvons traduire par « profession de foi », entremêlant le politique et le religieux. Quelques semaines plus tard, il lui écrit à nouveau pour lui annoncer qu'il a pour projet de créer une « Église invisible »<sup>429</sup>. En septembre 1930 il fonde le journal *Das Reich*, dans lequel il écrit de nombreux articles, permettant la diffusion de ses idées. Sous le même titre, il publie un livre en 1931, qui fait se rallier à lui beaucoup de jeunes du *Jugendbewegung* (mouvement de la jeunesse) et des groupes de la jeunesse nationale-socialiste<sup>430</sup>.

Avant 1933, ses liens avec les nationalistes résultent de cette hiérarchisation du monde, mais le lien s'arrête là : même s'il rêve d'un Reich mené par les Allemands, pour lui, tous les peuples d'Occident y ont leur place selon une hiérarchie. En sont exclus les capitalistes, trop matérialistes. « Je voulais voir le Reich partout où il y avait une foi dans l'Un et le Tout ; et cet empire, je pouvais aussi bien l'imaginer s'étendre sur l'Occident entier, de l'Islande à Palerme, ou réduit à l'Allemagne »<sup>431</sup>. Il avait aussi conscience que l'aspect « occidental » de l'empire pouvait n'être qu'un aspect géographique, l'empire ayant pu apparaître partout ailleurs sur la planète. Mais c'est en Allemagne qu'il s'est déclaré, donnant aux Allemands une responsabilité dans son érection.

C'est en août 1933, à la fois dans une volonté de lutter contre le régime qui se met en place et le développement concret de sa spiritualité (dont la base est une foi sans faille dans la théologie qu'il développe) comme de son réseau, qu'il fonde une Église de type néo-païen, dans son appartement de Falkenhain près de Berlin : ainsi naquit l'*Unabhängige Freikirche*, ou UFK, Église Libre Indépendante. Les disciples y font eux-mêmes des recherches, dans la tradition des planches chez les Francs-maçons, qui viennent alimenter celles de Hielscher, devenu Grand-Prêtre.

Ayant conservé des contacts au sein du Casque d'Acier, il continue de faire publier des articles pendant deux ans et incite les membres de son Église à noyauter les services du régime, faisant jouer son réseau (Ernst Jünger, ou même les nationalistes bretons) : SA, SS, *Ahnenerbe*... C'est ainsi qu'il parvient à sauver quelques familles juives et des communistes. Ses liens avec les nationalistes

---

<sup>427</sup> Martin Buber (1878 – 1965), voir annexes biographiques.

<sup>428</sup> .Lettres de Hielscher datées du 28 novembre 1929 et du 12 janvier 1930, dans les documents Ernst Jünger, Archives de la Littérature Allemande.

<sup>429</sup> *Ibid*

<sup>430</sup> Rolf Kluth, dans « Die Widerstandgruppe Hielscher », *Pusl : Dokumentationschrift zur Jugendbewegung* n° 7 (déc.1980), pp. 22-27, parle du schisme avec le national-socialisme et la formation du premier cercle de disciples de Hielscher (environ une cinquantaine de personnes).

<sup>431</sup> Cité par Ina Schmidt, dans « Néopaganisme et perspective européenne dans l'Allemagne de l'entre-deux guerres », in Dard O. & Deschamps E. (dir.), *Les relèves en Europe d'un après-guerre à l'autre : racines, réseaux, projets et postérités*, Euroclio – études et documents, Bruxelles, éd. P.I.E Peter Lang, 2005, p.169.

bretons vont permettre de sauver Fritz Heinsheimer, qui trouve refuge dans la famille d'Ange Péresse avant de partir de l'autre côté de la Manche. Son réseau intellectuel et spirituel s'étend au milieu résistant dans le Reich (le cercle du Kreisau, notamment) : il sera arrêté en 1944 après une tentative d'assassinat sur le Führer, auquel un de ses disciples a pris part (Paul Widnai, dont c'est en fait la troisième participation à un complot contre Hitler). Hielscher ne doit sa libération qu'à un autre de ses disciples et amis, Wolfram Sievers, un des fondateurs de l'*Ahnenerbe*. Hielscher ne sera pas inquiété à la fin de la guerre, mais vit de façon simple avec sa femme, n'ayant que très peu de revenus, par quelques publications d'articles et la direction du journal d'une corporation d'étudiants, le *Deutsche Corpszeitung* : des professeurs comme des dirigeants de corporations d'étudiants figuraient parmi ses disciples.

En 1964, le couple s'installe dans un chalet en Forêt Noire, et Hielscher, grand-prêtre de son Église, s'occupe des quelques dizaines de membres qui en font partie. Deux scissions ou dissidences sont à noter, l'une en 1970 et l'autre en 1984<sup>432</sup>, sans que les raisons soient très claires. Il continue d'œuvrer pour ses disciples jusqu'à son décès le 6 mars 1990.

La communauté qu'il avait fondée vivait au rythme d'un calendrier liturgique par lequel étaient fêtés non seulement des divinités païennes, mais encore des animaux-totems, des plantes, des minéraux, et même les couleurs<sup>433</sup> et les aliments. Pour Hielscher, il s'agissait de tout honorer, chaque règne de l'existence et ce qui en résulte, nourrissant l'homme physiquement, intellectuellement et spirituellement. Cette liturgie se base sur son panthéisme et l'idée qu'il y a une hiérarchie des choses dans l'évolution de la vie : des étapes à travers les états minéral, végétal, animal puis humain. Il appliquait la même hiérarchie au « monde espace-temps », sorte de monde parallèle au nôtre, siège des divinités et des âmes. Le grand-prêtre avait conçu des rituels privés (baptêmes, mariages, funérailles) qui se déroulaient chez les membres de l'Église ou dans les locaux de l'*Ahnenerbe*, grâce à Sievers et à d'autres membres infiltrés.

C'est en 1941 que le groupe met concrètement en place un cycle de vingt-quatre rituels : chacun était destiné à un des douze dieux de leur panthéon, et combiné symboliquement aux autres éléments fêtés cités ci-dessus.

Au sein de son Église, les femmes ne sont acceptées que par les liens du mariage avec un homme, puisque dans sa conception du monde, elles n'existent que pour la procréation. En conséquence, Hielscher n'a aucun souci à mettre en avant, dans sa vision de l'humanité, les

---

<sup>432</sup> Au fil de ces décennies, ses principaux fidèles sont restés groupés dans un cercle restreint appelé « Not ».

<sup>433</sup> « couleurs inhérentes » et « couleurs apparentes » (*Wesensfarben und Erscheinungsfarben*). Jünger Ernst, *Strahlungen II : Das zweite Pariser Tagebuch - Kirchhorster Blätter : Die Hütte im Weinberg*, München, Deutscher Taschenbuchverlag, 1988, pp. 172-173.

pratiques homosexuelles masculines, surtout extra-conjugales. Certains rituels semblent avoir recours à des pratiques homosexuelles, et peut-être même les rites initiatiques.

Il rêvait de voir son organisme prendre le pouvoir, après avoir noyauté les services du Reich, et il devait être le Prêtre-Roi de ce nouvel empire spirituel. Dans cet Empire imaginé, tous les groupes humains occidentaux ont leur place, mais ils doivent évoluer et gravir les marches de la hiérarchie qu'il a créée (et qui ressemble beaucoup à la notion de castes dans l'hindouisme : la caste est avant tout une règle religieuse avant d'être une conception sociale, résultant du cycle des réincarnations). Les autres peuples pourraient aussi intégrer cet empire. La culture judéo-chrétienne et la culture africaine doivent disparaître pour laisser place à une culture plus évoluée selon ses critères, rejetant le capitalisme tout en affirmant ses spécificités culturelles propres, elles-mêmes fortement remaniées par les traditions orientales que Hielscher considérait comme les plus avancées. C'est dans l'étude des spiritualités asiatiques que le grand-prêtre trouve son anti-matérialisme, cette forme paradoxale d'anti-impérialisme acceptant les nationalismes, eux-mêmes hiérarchisés, nimbés de socialisme ; le tout formant selon lui la « culture », opposée à la civilisation occidentale (dont selon lui les nazis étaient la pire expression) représentée par la France, la Grande-Bretagne et les États-Unis. Finalement, une sorte de fédéralisme européen basé sur les peuples se reconnaissant les uns les autres, fraternellement, ayant trouvé la foi dans le néo-paganisme qu'il met en place. Selon lui, l'âme des peuples, par le biais des grands courants religieux (« l'âme romaine » pour le catholicisme, « l'âme arabe » pour l'Islam, « l'âme occidentale » pour le matérialisme économique), se dissoudront dans son Empire, et la paix régnera. Ses conceptions du monde sont fortement critiquées par Hitler lui-même<sup>434</sup>, par Alfred Rosenberg, idéologue du NSDAP et néo-païen lui aussi.

Finalement, ce que souhaite Hielscher, c'est la fusion des pouvoirs spirituels et temporels dans une théocratie, dont les concepts ne cessent d'évoluer au fil des années. Hielscher ne s'arrêtera jamais de méditer, de réfléchir, de faire évoluer ses propres croyances. Après la guerre, il critique ses positions nationalistes des années 1930, sa justification de la guerre comme moyen d'évolution générale.

Ses concepts métaphysiques recourent ceux de Toland : le panthéisme est néanmoins développé ici sous une forme que nous nommons le panthéisme<sup>435</sup>. Chez Toland, si tout est Un et Un est en

---

<sup>434</sup> *Illustrierter Beobachter*, 24 mai 1930. *Die schwarze Front*, n°5, 20 mars 1932 et n°13 du 15 mai 1932. Articles cités par Ina Schmidt, « Néopaganisme et perspective européenne dans l'Allemagne de l'entre-deux guerres », in Dard O. & Deschamps E. (dir.), *Les relèves en Europe d'un après-guerre à l'autre : racines, réseaux, projets et postérités*, op. cit., n°p 28, p. 168.

<sup>435</sup> Le terme paraît pour la première fois en 1828 dans *Vorlesungen über das System der Philosophie* de Christian Friedrich Krause. Pour l'auteur, Dieu est la force qui anime l'univers, qui n'est autre que sa propre manifestation. Ainsi, tout est issu de Dieu, mais surtout animé par Lui, conception que nous retrouvons dans l'hindouisme et dans une moindre mesure dans la Kabbale à travers le concept du Tsimtsoum. Dieu est donc immanent à la Création et

Tout, et si Dieu et la Création sont confondus, chez Hielscher, tout est Dieu : chaque chose est une infime part de Dieu, immanence et transcendance. Et s'il y a des dieux, ce sont des archétypes venus du fond des âges, eux-mêmes liés à des minéraux, des plantes, des couleurs. Dieu est « l'Éternel, en qui tout est contenu »<sup>436</sup>, tout est en Lui, dans un ensemble hiérarchisé, les âmes cheminant au fil des réincarnations d'un règne à un autre. Cette théorie est évidemment influencée par le cycle des réincarnations dans l'indouisme et le bouddhisme tibétain, et nous la retrouvons aussi dans quelques textes mythologiques celtiques. Ainsi, Hielscher fait une synthèse de plusieurs traditions spirituelles. A la fin des années 1930, il décompose Dieu en une multitude de dieux, « *Besonderungen* » / « particularités », c'est-à-dire des aspects différents du divin, sortes de médiateurs entre les humains et Dieu. C'est ainsi qu'il incorpore des divinités du panthéon germano-scandinave à son panenthéisme. Le caractère divin de l'humain se traduit par son âme, qui n'est autre chose qu'une de ces *Besonderungen* de Dieu, ce qui rend chaque âme éternelle et en constant devenir, lui donnant un aspect divin.<sup>437</sup>

### **Le Bezen Perrot : faire de ces soldats des druides**

Lainé, dont nous soupçonnons qu'il a reçu une forme d'initiation de la part de Von Tevenar, membre de l'Église de Hielscher. Peut-être a-t-il reçu une initiation au sein de cette église, mais rien n'est sûr<sup>438</sup>. Dans tous les cas, il construit sa « foi celtique » depuis sa transfiguration de 1932. La cérémonie que les deux hommes pratiquent, semble-t-il seuls, sur la colline de Loos en 1935, est très probablement l'une de celles pratiquées par les membres de l'*Unabhängige Freikirche*. Von Tevenar initie donc Lainé, par ces rituels païens élaborés par son mentor (et peut-être d'autres, encore inconnus), Hielscher.

Séjournant en Allemagne en 1939, où nous supposons qu'il fréquente l'Église de Hielscher<sup>439</sup> et

---

transcendant celle-ci. Le panenthéisme est une continuité du panthéisme, la suite logique des concepts de Giordano Bruno, Baruch Spinoza, John Toland.

<sup>436</sup> Lettre de Hielscher du 28 novembre 1929, documents Ernst Jünger, Archives de Littérature Allemande, Marbach-am-Neckar, Bade-Wurtemberg, Allemagne. Cette conception recoupe celle qui l'a influencé tout autant que la « volonté de puissance » nietzschéenne, celle de Scot Erigène (IX<sup>e</sup> siècle), pour qui Dieu est tout ce qui est éternel et est déjà arrivé : Dieu est à la fois l'histoire et le temps, mais aussi toute chose créée, toute évolution. Erigène parle aussi de Dieu comme une unité multiple.

<sup>437</sup> Il existe des archives de l'*Unabhängige Freikirche*, de 1941 à 1952, dans le fonds Louis Feutren de la *National Library of Wales*, sous la cote GB 0210 FEUTREN – vtls0061755314, qui sont encore à explorer. D'autres informations sont très probablement rangées dans le fonds John Legona de la même bibliothèque : les correspondances d'Alan Heussaf (327-54. vtls005302747ISYSARCHB16), auxquels nous pouvons ajouter celles de la *Celtic League* (GB 0210 CELTLG), mais aussi pour des sujets connexes, les archives de Goulven Penaod, Per Denez (247- 56.vtls005302742ISYSARCHB16), Olier Mordrel (409-578.vtls005302751ISYSARCHB16) et de Yann Fouéré (277-87. vtls005302744ISYSARCHB16), sous la cote GB 0210 JOHNSA. Nous espérons pouvoir accéder à ses archives dans un futur proche, les exploiter et apporter de nouvelles informations et un éclairage sur les aspects spirituels et ésotériques de ce mouvement et de son influence sur certains membres de l'Emsav.

<sup>438</sup> Fonds Célestin Lainé, CRBC CL2 M 87, lettre du 31 janvier 1963, « le druide qui m'eut baptisé... ».

<sup>439</sup> Voir *infra*.

qu'il y affine son initiation, il obtient surtout que le Reich livre des armes aux autonomistes bretons ralliés aux nazis. Les armes sont livrés par bateau dans la nuit du 8 au 9 août, sur la côte de Locquirec, dans les Côtes-du-Nord (le skipper était Hervé Le Helloco, 1908 - 1993, futur membre du Bezen Perrot), donnant lieu à une rocambolesque aventure illustrant un certain amateurisme de ces militants bretons. Les armes, cachées un temps à l'abbaye de Boquen et dans une villa de Perros-Guirec, sont rendues aux autorités allemandes en 1941, celles-ci s'inquiétant de voir des miliciens bretons armés, sans réel contrôle de la part de Lainé ou du PNB. Werner Best demande donc à Raymond Delaporte de rendre les armes que possédaient le parti<sup>440</sup>.

Cette première phase initiatique, spirituelle, est complétée par une seconde, plus politique et militaire : Lainé met en place les réunions du K.D, *Kadervenn* (sillon de combat), service d'ordre du parti Breiz Atao, auquel les unités de l'IRA servent de modèle. Il y aura quatre réunions du groupe (été 1937 dans les Mont d'Arrée, Pâques et été 1938 dans les Landes de Lanvaux, et juillet 1939) : les stages rassemblent jusqu'à 35 jeunes (juillet 1939) même si le *Kadervenn* en lui-même ne compte que douze membres. Au-delà des exercices militaires, Lainé ne perd pas de vue l'organisation d'une discrète vie religieuse « nordique », la transmission de sa « foi celtique » (puisque la culture celtique est considérée comme « nordique », au même titre que la culture germanique), influencée par la spiritualité païenne germanique qu'il reçoit de son ami Von Tevenar.

C'est ainsi qu'il réunit quelques personnes (nous n'avons aucune indication sur le nombre et la qualité des personnes présentes) pour le solstice d'hiver 1938, qu'il fête ensuite tous les ans<sup>441</sup>. Puis, en août 1939, « quelques jours avant la guerre [...], c'est le premier baptême d'un nouveau-né dans [leur] foi celtique »<sup>442</sup>. La foi nordique et la foi celtique, chez Lainé, sont en fait la même foi : il n'a eu de cesse de chercher des points communs spirituels, culturels, linguistiques, entre les Germains / Scandinaves et les Celtes, qu'il intègre dans une communauté nordique qu'il oppose aux cultures méditerranéennes (latine, grecque, judéo-chrétienne), comme cela est de mise en Allemagne nazie mais aussi dans d'autres cercles intellectuels, sans pour autant qu'il y ait une volonté de hiérarchiser les humains et/ou de vouloir la destruction des autres « races ». Cette foi, c'est un lien entre l'individu et le divin, entre l'homme et le cosmos, ici présenté dans une version « nordique », germano-celte.

Ces réunions et actions politiques sont perturbées par son procès le 29 juin 1938 et sa condamnation à plusieurs mois de prison pour des graffitis anti-français. Au tribunal de Rennes, il

---

<sup>440</sup>

<sup>441</sup> Fonds Célestin Lainé, CRBC CL2 M143, notes, souvenirs et réflexions, février 1978, 6 heures du matin.

<sup>442</sup> *Ibid.*

refuse de s'exprimer en français et demande même à recevoir la peine la plus élevée pour médiatiser le combat pour l'autonomie de la Bretagne, tout autant, probablement, pour devenir une sorte de martyr de la cause bretonne.

Dans le courant de l'automne 1940, le *Kadervenn* devient *Lu Brezhon*, l'armée bretonne : la victoire de l'Axe donne de l'espoir à Lainé et quelques autres autonomistes ralliés aux idées du NSDAP et/ou souhaitant profiter de la débâcle française pour voir émerger les projets d'entité politique bretonne autonome. Lainé se voit déjà en chef d'armée d'un État breton, ayant rebaptisé pour l'occasion le petit groupe de combattants qu'il dirige.

La formation de jeunes continue malgré la non-officialisation de son groupe, « fortement constitué par des liens vécus bien au-delà de la propagande livresque »<sup>443</sup>, dans l'année 1942. Cette formation se fait essentiellement à l'oral : il reprend à son compte l'idée que les druides antiques n'écrivaient pas et transmettaient leurs connaissances à l'oral, à leurs disciples. L'argument sert aussi à masquer le manque cruel de moyens dont il fait part dans le même document, ne pouvant procurer livres, cahiers et crayons aux membres du *Kadervenn*.

Lainé, campé dans son rôle de druide, voit le monde et les attitudes des uns et des autres, à travers ce nouveau regard, une sorte de ligne de conduite. Cela l'amène à qualifier le comportement d'Olier Mordrel, par exemple, d'« anti-druidique »<sup>444</sup> dès 1940 : écrit *a posteriori*, cette réflexion nous amène à penser que le projet de Lainé était déjà élaboré, même s'il ne s'était pas encore concrétisé, et ne se concrétisera finalement pas ; que son projet comportait déjà une façon de penser et d'agir que Lainé considère comme « druidique ». L'animosité existante entre les deux hommes ne se situe pas uniquement sur le plan politique, mais aussi sur le plan métaphysique et spirituel. Les aléas de la guerre, et très probablement aussi l'aspect secret de son projet de communauté de foi celtique tout autant que le désintérêt d'une grande partie des militants bretons, l'empêchent de concrétiser ce projet. Néanmoins, il ne l'abandonne pas, mettant tout d'abord en avant l'aspect militariste, par la création d'un groupe armé au service de l'occupant nazi, contre la Résistance et les communistes<sup>445</sup>.

C'était en effet le but d'une nouvelle petite organisation, qui fait suite au *Kadervenn* et à la *Lu*

---

<sup>443</sup> Fonds Célestin Lainé, CRBC CL2 M143, notes, souvenirs et réflexions, février 1978, 6 heures du matin.

<sup>444</sup> Fonds Célestin Lainé, CRBC, CL3 C166, dans une lettre à Anna Youenou-Debauvais de décembre 1976.

<sup>445</sup> Fonds Célestin Lainé, CRBC CL5 T39, « Rapport relatif à la création d'un corps de troupe breton (bataillon SS - Service Spécial du Travail » : le document ne comporte rien de relatif au projet religieux de Lainé. Mais il est mentionné que la formation des hommes recrutés comporte des cours de musique et de chants celtiques, ainsi que des cours d'histoire militaire de la Bretagne.

*Brezhon*, que Lainé crée le 20 avril 1943. Il rédige un projet de création d'un Ordre Celtique : l'esquisse d'une communauté druidique<sup>446</sup>, dont le *Bezen Kadoudal*, « Compagnie bretonne en guerre contre la France », est le premier avatar, créée en novembre 1943, pour répondre à la demande du SD de Rennes, en manque d'hommes. Lainé propose donc les services de cette unité issue du PNB, mais sans l'accord de la direction du parti (Lainé parle de « reniement » de la part des dirigeants du PNB, se revendiquant, lui, de l'ancien Breiz Atao)<sup>447</sup>. Tous les hommes de la troupe, sauf Lainé, signent un engagement dans l'armée allemande. La troupe reçoit des uniformes du SD, mais en nombre insuffisant.

Le changement de nom en « Bezen Perrot » se fait après le meurtre de l'Abbé Perrot, le 12 décembre 1943, à Scrignac (Finistère), orchestré par des communistes et des Résistants. Abbé, qui, pourtant, reprochait à Lainé son paganisme. Ce ne devait pas seulement être une troupe de guerriers bretons œuvrant pour l'indépendance de la Bretagne dans le cadre du III<sup>e</sup> Reich, mais un Ordre au sein duquel les hommes (« *gour* ») deviennent l'équivalent des *Filid* irlandais, à la fois guerriers, bardes et garants d'une spiritualité comme d'une tradition : Lainé souhaite faire de ses hommes des « êtres guerriers et prophètes »<sup>448</sup> et veut créer une sorte de Credo « celtique / nordique », dans la veine de ce qui se faisait à l'Église de Hielscher, et plus largement dans le mouvement *Völkisch*, mais dans une version bretonne<sup>449</sup>. Il n'y avait pourtant rien de spirituel dans le recrutement des hommes, mais il leur était transmis des informations sur les pratiques culturelles bretonnes (danses et chants essentiellement), sur la langue par le biais de cours, comme sur l'histoire de la Bretagne, mettant en exergue l'histoire militaire<sup>450</sup>. Il prépare même une sorte de cours sur l'histoire de la Bretagne, tardivement, alors que lui et ses hommes sont en exil à Tübingen, en mars 1945<sup>451</sup>. Les événements n'ont pas permis à Lainé d'aller au bout de cette création (Le groupuscule est occupé par les coups de force et par les ordres donnés par le SD), même si une partie des personnes recrutées a pu lui laisser l'espoir de réussir, leur niveau d'étude n'étant pas négligeable pour l'époque (quatorze bacheliers et quatre instituteurs sur cinquante-deux recrues<sup>452</sup>) : ils devaient représenter, pour lui, une sorte d'élite intellectuelle à former au sein du Bezen Perrot.

Son projet était donc bien plus large que ce qu'il avait réussi à mettre en place : il avait aussi en tête l'élaboration d'un temple : un croquis<sup>453</sup> et un document concernant un « temple païen »<sup>454</sup> sont

---

<sup>446</sup> Fonds Célestin Lainé, CRBC CL8 M480.

<sup>447</sup> Lainé Célestin, *Lettre ouverte au chef du Parti National Breton*, décembre 1943.

<sup>448</sup> Fonds Célestin Lainé, CRBC CL8 M484 – notes théologiques, datées du 13 janvier 1951, Galway.

<sup>449</sup> Fonds Célestin Lainé, CRBC CL8 M533, document non daté mais avec une mention du Reich.

<sup>450</sup> Fonds Célestin Lainé, CRBC CL3 T39, n.d.

<sup>451</sup> Fonds Célestin Lainé, CRBC CL5 M305.

<sup>452</sup> Archives privées, document non référencé accompagnant un organigramme du Bezen Perrot, composé par Lainé.

<sup>453</sup> Fonds Célestin Lainé, CRBC, CL8 M531, n.d.

<sup>454</sup> Fonds Célestin Lainé, CRBC, CL8 M526, document daté du 29 septembre 1949.

complétés par les croquis d'un blason et d'un totem, pour lui-même ou pour son groupe<sup>455</sup>.

Seuls quelques rares membres du Bezen, proches de Lainé, participent aux cours et aux rituels qu'il met en place. Budoc Péresse, fils d'Ange Péresse, est baptisé par Lainé le 7 novembre 1941<sup>456</sup>, ainsi que le fils de Yann Kerlann à une date inconnue<sup>457</sup>. Il dirige aussi une cérémonie de mariage, mentionnée comme « *an Eureudi Keltiek* » (« les Noces Celtiques ») dans un document<sup>458</sup> où apparaissent quelques précisions : c'est le samedi 14 juin 1941, à midi, au pied d'un chêne en forêt de Rennes., qu'un couple à l'identité inconnue, s'unit. Alan Heussaf, nous le verrons par la suite, suit aussi les préceptes de celui qu'il considère comme un maître. Mordrel témoignera plus tard de cette différence d'approche qu'avaient les membres du groupuscule : ceux qui étaient proches de Lainé et qui suivaient ces préceptes et ses cours, et les autres, pour qui cela portait à sourire :

« Lainé [dispense] l'initiation à la Foi celtique au petit entourage de néophytes dont il a fait son état-major personnel. Ne franchissant pas qui voulait la barrière de l'ésotérisme qui les séparait du reste de leurs camarades. Entre eux régnait une solidarité totale et tout ce que leur disait leur grand prêtre était parole d'évangile. Ils étaient les inspirés, les élus et sur eux reposait l'avenir de la révélation qu'ils avaient reçue. Les rebelles à l'initiation les appelaient, amusés, les « celticards ». <sup>459</sup>»

C'est essentiellement lors de la fuite vers l'Allemagne, après le Débarquement allié en Normandie, que Lainé met en place des rituels et cérémonies à destination du groupe : cela sert à souder les membres, d'une part, et à vivre un début de spiritualité celtique et païenne, objectif visé dès la création du groupe, d'autre part. Les autorités du Reich place Léo Weisgerber et Ludwig Mülhausen responsables du groupe de Bretons, auquel est proposé, après quelques défections à Paris et dans l'est de la France, une fois la frontière passée et, de rejoindre une formation de radio à Tübingen (au sud de Stuttgart) ou Marburg (au nord de Francfort-sur-le-Main) pour intégrer les rangs de l'armée.

### **L'assemblée de la Couronne Rouge**

La première assemblée de la Couronne Rouge a eu lieu aux alentours du 15 juin 1944, au sein de la formation Perrot. Elle est présentée dans un document<sup>460</sup> où figure un discours de Lainé à ses troupes, sorte de ligne de conduite destinée aux jeunes nationalistes bretons incorporés. Les deux premiers paragraphes sont en français, et font office de discours de propagande. Puis vient un paragraphe en breton sur la *Grennenn Ruz*. Il est suivi de la traduction en français, barrée d'une

<sup>455</sup> Fonds Célestin Lainé, CRBC, CL8 M 529, n.d.

<sup>456</sup> Fonds Célestin Lainé, CRBC, CL8 M521.

<sup>457</sup> Fonds Célestin Lainé, CRBC, CL8 M538. Un autre document, CL3 C1811 ( n.d.), mentionne le baptême païen d'un des fils d'Ange Péresse.

<sup>458</sup> Fonds Célestin Lainé, CRBC, CL8 I58, n.d.

<sup>459</sup> Mordrel Olier, *Breiz Atao – histoire et actualité du nationalisme breton*, Paris, Alain Moreau, 1973, p. 382.

<sup>460</sup> Fonds Célestin Lainé, CRBC, CL5 T54, document intitulé « Formation Perrot », tapuscrit.



croix avec la mention « traduction française à ne pas publier ». Le texte nous informe sur ce qu'est la Couronne Rouge :

« Le Commandant du Service Spécial a décidé que dans la meilleure maison que nous occupons il y aura une salle dite de la Couronne Rouge. Ceux-là seulement qui ont été au moins blessés au combat contre les ennemis de la Bretagne nationale y auront une place à eux<sup>461</sup>. Personne ne pourra la leur enlever. Ils accueilleront aux banquets de la Couronne Rouge ceux-là seuls qu'il leur plaira d'admettre à l'unanimité. Les portraits des morts au combat y seront aussi conservés, sous la protection des vivants, dans la salle ainsi nommée parce que la couronne est l'attribut des vainqueurs et des morts et le rouge celle des combats. »

Il s'agit donc d'un lieu dédié aux blessés et aux morts, pour leur rendre honneur et y faire un devoir de mémoire. Lainé présente ici, dans un document dédié au recrutement, et ce dès la première page, l'hommage qui sera rendu aux élus, ceux tombés au combat. La mise en avant de ce genre de valeurs militaires, de fraternité et de mémoire ne peut, pour lui, que motiver les recrues<sup>462</sup>, à travers la notion de sacrifice, de vie dédiée à ce combat. Vouloir faire de ses soldats des druides passe par une ritualisation de leur vie militaire, et de leur vie, tout court. C'est ce que la cérémonie décrite ci-dessous illustre.

Le 17 décembre 1944, Rivros XI (date du document)<sup>463</sup> a lieu « *an [sic] eil bodadeg ar Grennenn<sup>464</sup> Ruz* » ou « Seconde assemblée de la Couronne Rouge », à Tübingen. Ainsi, en pleine débâcle et faisant face à de multiples défections, Lainé organise une cérémonie symbolique à la fois du souvenir et de l'alliance entre divers aspects de son réseau, présents à Tübingen.

---

<sup>461</sup> Pour Lainé, comme dans de nombreuses confréries initiatiques militaires, il faut mériter sa place dans ce qu'il voit comme une élite guerrière celtique. Comme dans de nombreux rites initiatiques, il faut offrir quelque chose, physiquement, pour accéder à un niveau supérieur de conscience, de savoir. L'épreuve du feu et du sang est pour lui primordiale, lui qui fut transformé, pour ne pas dire transfiguré par son acte, au cœur de cette nuit rennaise de 1932.

<sup>462</sup> Fonds Célestin Lainé, CRBC CL5 T54. Il est ensuite fait mention de la mort de Verdier / Augustin le Deuñv, premier membre du Bezen tué au combat, à l'âge de vingt ans. Le Commandant de la SS avait décidé que pour chaque membre du Bezen Perrot tué, il y aurait vingt personnes arrêtées, condamnées et exécutées en représailles. Ce fut le cas : vingt-cinq personnes sont arrêtées et « passées dans la fournée de quarante-et-un terroristes » annonce l'*Ouest-Éclair* du 13 juin 1944. Trois autres morts sont mentionnés : Le Du, disparu à Gourin le 6 mai 1944 ; Stern, 30 ans, et Gonidec, 22 ans, tués près de Guéméné le 14 juin 1944.

<sup>463</sup> Lainé a retranscrit l'organisation du calendrier de Coligny au XX<sup>e</sup> siècle. Ainsi, il obtient un comput temporel différent du calendrier grégorien, qu'il nomme « calendrier de la foi nordique ». Dans le fonds Lainé, nous trouvons des exemplaires de l'année XVI, soit 1949 - 1950. Dans le fonds Denise Guyesse-Luec, il existe aussi un exemplaire de l'année XIII, soit 1947 - 1948 (DGL3 M34). Lainé se positionne, comme le trio embryonnaire de la Kredenn Geltiek, en opposition à une maîtrise du temps par un calendrier chrétien. Ne se perdant pas dans un calcul lié à l'Atlantide, ni dans les concepts théosophiques des races-racines, il prend comme base le calendrier gaulois de Coligny, afin de retrouver une « authenticité » dans sa démarche et reprendre le contrôle du temps dans la cadre de sa « foi nordique » (et occidentale), opposée à celle, chrétienne, du sud et de l'est.

<sup>464</sup> Lainé utilise ici « *k/grennenn* » au lieu de « *kurunnenn* ». Lainé était dans une optique de re-bretonniser la langue bretonne, de créer si nécessaire des mots ou de modifier certains, faisant de la langue une arme pour son combat, comme l'explique S. Carney dans son article « Célestin Lainé et le breton : la langue pour le combat », *La Bretagne Linguistique*, n°16, 2011, pp. 151 à 197. Détaché des pratiques linguistiques des bretonnants, il crée un vocabulaire nouveau, destiné aux jeunes générations de bretonnants. Si ce vocabulaire peut être inexistant (par exemple, le vocabulaire scientifique), « *k/grennenn* » a été conçu alors que « *kurunnenn* » existait déjà, et vient de « *krenn* », « rond » ou « cercle ».

Les mémoires d'Alan Heussaf nous donnent aussi quelques informations sur cette cérémonie<sup>465</sup>. Nous y apprenons que Lainé souhaitait aussi fêter l'anniversaire du Bezen, honorer les morts tout autant que rassembler le maximum de nationalistes bretons se trouvant en Allemagne : « *War un dro e felle dezhan bodan ar mui ma c'hallfe eus ar vroadelourien vrezhon hag a oa en Alamagn. Un abeg all a oa c'hoazh : enorin ar re a oa bet lazhet pe gloazet* » / « Il voulait réunir en même temps le plus de nationalistes bretons se trouvant en Allemagne qu'il pouvait. Il y avait une autre raison : honorer ceux qui avaient été tués ou blessés. »

Y sont invités Roparz Hemon, la famille Guieysse, Germaine Danielou-Péresse (la femme d'Ange Péresse, « Lueg »), Léo Weisgerber (surnommé « le professeur / *ar c'helenner* » dans les archives de Heussaf). Bickler et Pulmer furent aussi invités, même si Lainé ne comptait pas trop sur leur présence. R. Hemon et L. Weisgerber ne viennent pas, car ils sont à Marburg et le chemin pour rejoindre l'auberge au pied du Schnarrenberg, où se tient la cérémonie, n'étant pas sans risque.

A cette occasion, Lainé souhaite renommer les grades du Bezen comme ceux de la SS, et, juste avant la cérémonie, il fait un discours, ou plutôt une « Harangue »<sup>466</sup>, où transparait, dans l'hommage qui lui est rendu, l'influence forte de Gerhardt Von Tevenar (les deux autres hommages sont pour Jean-Marie Perrot et François Debauvais) : Lainé mentionne que Von Tevenar a fait passer un « message nordique [...] aux individus qu'il choisissait », se plaçant lui-même en être favorisé, passeur d'une tradition. Il insiste, puisqu'il le connaissait bien, sur le fait que Von Tevenar n'a jamais parlé de ce sujet en réunion, mais, Lainé, souhaitant se positionner en disciple du savant allemand, affirme qu'il a eu « une influence décisive en ce qui concerne aussi bien Gwenn-ha-Du que *Stur*, même *Breiz Atao* ». Nous ignorons si les idées que Lainé fait passer dans sa harangue sont bien celles de Von Tevenar, mais nous sommes sûr que ce sont celles qui nourrissent le rêve de Lainé :

« ... que dans toute l'Europe nordique les mêmes problèmes dressaient contre l'internationalisme capitalo-marxiste les nations de culture nordique dont la principale en puissance est la nation allemande. Il nous apprend que notre lutte contre la France, la Latinité, la Méditerranée, l'Orient, le Judaïsme était aussi la lutte d'autres peuples, qui, au nord de la Loire et des Alpes, créeraient un Empire sous la direction allemande, un Empire dont le but serait de protéger l'épanouissement des diverses nationalités de culture nordique, un Empire dans lequel la Bretagne et les autres nations Celtiques pouvaient réclamer leur place ».

Von Tevenar, présenté comme un maître intellectuel, sert ici à faire passer un message qui n'est pas spécifiquement de lui, mais surtout permet à Lainé de se présenter de sa lignée intellectuelle :

---

<sup>465</sup> Nous n'avons pu étudier le fonds d'archives le concernant à la *National Library of Wales*, mais nous avons obtenu des copies des pages concernant cette cérémonie, issues d'un fonds d'archives privé, ainsi que d'autres documents inédits (tapuscrits et manuscrits) issus du même fonds d'archives privés.

<sup>466</sup> Fonds Célestin Lainé, CRBC, CL5 T56.

cela le conforte dans le rôle qu'il a choisi de jouer. Dans un brouillon de cette harangue<sup>467</sup>, il critique « [les] polémiques avec les Bardes et leur Gorsez Digor, avec le régionalisme et sa biniouserie ». Dans la version finale, son auteur critique avec véhémence envers le régionalisme mou de la Gorsedd, l'aspect folklorique du groupe et les soucis internes que le groupe a rencontrés depuis sa naissance, proposant une autre ligne celtique et druidique.

Voici donc comment, selon la description de Lainé, s'est déroulée la cérémonie, le 17 décembre 1944<sup>468</sup> :

« Au fond de la salle, un grand drapeau noir et blanc H<sup>469</sup>. Devant lui, une table recouverte d'un drap blanc. Sur la table, trois fusils, soutenant une couronne faite avec des branches de pins, sur laquelle est posée une autre couronne en papier rouge. Devant la couronne, une chandelle et un casque.

De chaque côté de la couronne, contre le drapeau H, les photographies des morts. Derrière et au-dessus de la couronne, les portraits de Perrot et Debauvais (ça serait bien d'avoir aussi celui de Gerhardt [Von Tevenar], et au-dessus d'eux trois notre drapeau de guerre, la croix noire sur fond blanc).

De chaque côté de la table, les chaises de ceux de la Couronne Rouge. Devant eux, au milieu de la salle, une grande table. Au bout de la table, les invités. Sur chacun des côtés, les membres du Bezen.

---

Ceux de la Couronne Rouge ouvrent la porte, et chacun à sa place.

« Sounn ! » [ou « sonn », équivalent de « war-sav » = debout, qui, ici, prend plus le ton d'un « garde-à-vous »]

Rouat<sup>470</sup> lit l'éditorial du numéro 338 de *Breiz Atao*. Puis il dit « Voici la levée de ceux de la Couronne Rouge ». Maout<sup>471</sup> répond : « tué au combat » ou « blessé au combat » pour chacun des noms cités. Ensuite, lui seul et Verdier<sup>472</sup> répondent « Oui ». Rouat reprend : « Voici la seconde assemblée de ceux de la Couronne Rouge ». Il allume la bougie et ceux de la Couronne Rouge s'assoient.

Rouat : « Est-ce que ceux du Bezen Perrot, ceux de Breiz Atao, nos compagnons de ce pays seront accueillis dans notre assemblée ? »

« Oui ! », répondent Maout et Verdier l'un après l'autre.

« Vous êtes les bienvenus », se tournant vers la salle.

---

<sup>467</sup> Fonds Célestin Lainé, CRBC, CL5 M311.

<sup>468</sup> Fonds Célestin Lainé, CRBC, CL5 M320. Document en breton que nous avons ici traduit en français.

<sup>469</sup> Dans ce document, les initiales correspondent à des noms allemands, les membres du Bezen Perrot étant nommés par leur surnom, les autres par leur nom de famille (« Mr Guieysse » par exemple). Il doit donc s'agir d'un drapeau hitlérien. Le drapeau officiel du Bezen est le *Gwenn-ha-Du*. Un autre, composé d'une croix noire décentrée sur fond blanc, motif présent sur le drapeau dit « timbre-poste » ainsi que sur un fanion, leur permet de se différencier des autres factions nationalistes bretonnes. Ce motif, qui ne doit pas être confondu avec le Kroaz-Du, dont la croix noire est centrée, est inspiré de celui des Corps-Francis de la Baltikum, où était engagé Von Salomon, l'auteur des *Réprouvés*, un des deux livres obligatoires à lire lorsque les recrues étaient intégrées au Bezen (avec *Ainsi parlait Zarathoustra*, de Nietzsche). *Mémoires inédites d'Alan Heussaff*, archives privées. Informations fournies par le petit-fils d'un proche de Lainé.

<sup>470</sup> Surnom de Alan Heussaff. Autre surnom : « Professeur ».

<sup>471</sup> Surnom de Goulven Jacq (1913 - 1993). Originaire de St-Malo, il se réfugia au Brésil, à São Paulo, après la guerre. Souvent confondu avec Yann Laizet, lui aussi originaire de St-Malo, qui reçut à cette occasion le titre de *Oberscharführer* de la SS, et dont le surnom était « Stern ».

<sup>472</sup> Le surnom « Verdier » était porté à l'origine par Augustin Le Deuñv, tué à Rennes le 10 mai 1944 (c'est le premier membre du Bezen décédé). Comme dans beaucoup de sociétés initiatiques, prendre le surnom d'un défunt, c'est prendre son rôle, revêtir un aspect développé par cette personne, rendre éternel le surnom et la fonction. Ainsi, la personne ici désignée sous le surnom « Verdier » est en fait Lueg.

---

Cocal<sup>473</sup> : « les vœux rédigés selon la recommandation de Hstf.B<sup>474</sup>. à propos du premier anniversaire du Bezen Perrot vont maintenant être lus ».

Ustf Veid / Gouez<sup>475</sup> prononce les paroles et fait un discours.

Cocal lit la déclaration faite à cette occasion [la fondation du Bezen Perrot], et les autres restent debout (« Sounn ») - à la façon « Kommando » - pendant une minute – puis : « Pause ! ».

Henaff fait un discours [la harangue dont nous avons déjà parlé].

Cocal : « Terminé ! ».

Alors on apporte le gâteau et le café – et chacun mange, autour de la table.

Mr Guieysse prend la parole au nom de Breiz Atao. Lorsqu'il a terminé, chacun retourne à sa place.

Cocal : « Sounn ! ». Rouat éteint la chandelle et dit : « la seconde assemblée de la Couronne Rouge vient de se tenir ! ».

Cocal : « Terminé ! ».

C'est, à la fois, un hommage aux morts et une rencontre politique ritualisée. Mais pas n'importe comment : il y a une hiérarchie, des rôles précis distribués. L'ensemble revêt un aspect strict, militariste, mais correspond aussi au peu de moyens dont disposaient ces hommes à Tübingen. Lainé a voulu y rassembler plusieurs tendances (Bezen Perrot, Breiz Atao, SS) en une cérémonie à la fois du souvenir et de l'union de ces quelques personnes dans la débâcle qu'ils vivaient.

Les artefacts sont simples et efficaces : des drapeaux, symboles forts de rattachement, de reconnaissance, de lien communautaire. Le drapeau « H », soit la croix gammée hitlérienne, en référence au pouvoir auquel ils s'étaient affiliés, honoré même en pleine déroute, afin de gratifier les membres de la SS participant à la cérémonie. Lainé a souhaité aussi placer le drapeau à croix noire décalée du Bezen Perrot, au-dessus des portraits des morts : il y avait deux modèles de ce drapeau, l'un étant surnommé le « timbre-poste », de par ses dimensions et sa forme rectangulaire (fabriqué par la femme d'Ange Péresse), et l'autre de forme triangulaire, sorte de petit oriflamme de 48 cm sur 72 cm<sup>476</sup>, la croix étant décalée vers la droite [Fig. 47]<sup>477</sup>. Nous ignorons duquel il s'agit.

Quant au casque, si nous n'avons aucune précision sur sa forme ou son origine, nous pouvons

---

<sup>473</sup> Surnom d'Ange Péresse (parfois « Caracal », ou « Kokal »), qui est fait *Hauptscharführer* pour l'occasion. Il sera naturalisé allemand après la guerre, pourtant condamné par contumace en France. Ce n'est qu'en 1956 qu'il lui est accordé de reprendre son nom français. La famille reste néanmoins vivre en Allemagne.

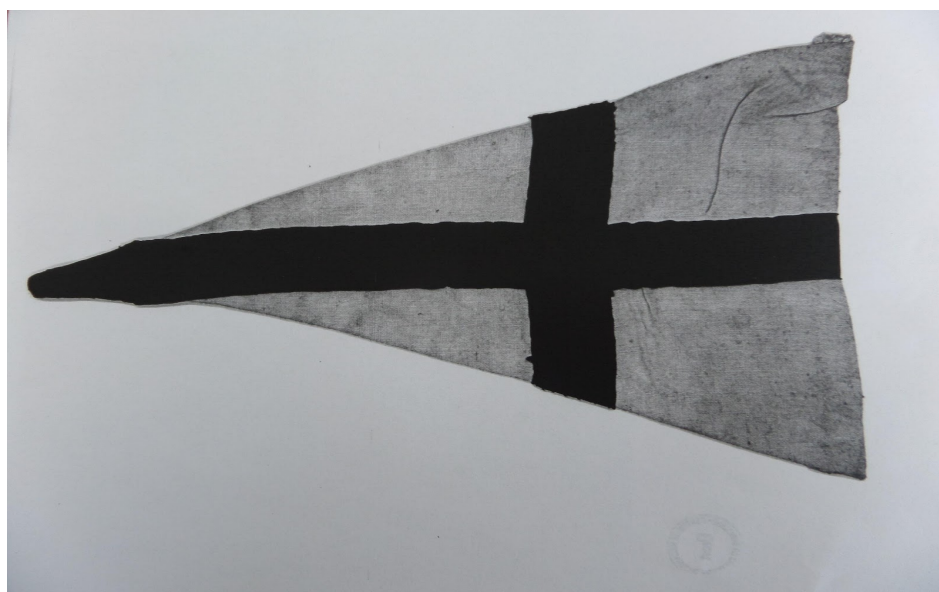
<sup>474</sup> *Hauptsturmführer* de la SS ou de la NSKK, avec laquelle la formation Perrot avait des liens forts. L'initiale « B » est pour Bicler Hermann. L'initiale « B » peut aussi laisser penser qu'il s'agit de Berret, vétéran de la LVF, qui commandera par la suite, en février 1945 le 2<sup>e</sup> bataillon du 58<sup>e</sup> régiment de la 33<sup>e</sup> Division de la Waffen SS, la Charlemagne. Il ne peut s'agir de Marcel Bibe, qui était le plus jeune de la troupe et membre de la SS, puisque Lainé emploie le surnom de ses hommes.

<sup>475</sup> Surnom de Léon Jasson, qui a donc le grade de *Untersturmführer* dans la SS, comme Lainé (notons qu'il fut *Oberscharführer* de la SS avant cela). Il se cache dans une ferme en Allemagne, en Hesse, et y travaille comme ouvrier, jusqu'à ce qu'il soit dénoncé auprès des Américains par un ancien prisonnier de guerre français (Cf. Mordrel, *Breiz Atao*). Léon Jasson est arrêté, jugé, condamné à mort puis exécuté le 17 juillet 1946, le même jour que André Geffroy, « Ferrand ». En prison, il rédigea de nombreux poèmes en breton et en français, dont l'un fut adressé à son geôlier. Ces écrits démontrent une connaissance parfaite des deux langues, une grande culture et un talent littéraire certain. Ceux-ci, traduits par un autre nationaliste affilié aux Nazis, condamné à mort par contumace, Yann Bourc'hiz, se trouvent dans le fonds d'archives de Célestin Lainé au CRBC.

<sup>476</sup> Fonds Célestin Lainé, CRBC CL5 IC37.

<sup>477</sup> Le drapeau dit « timbre-poste » est aujourd'hui conservé dans une collection privée.

supposer qu'il provient de la SS ; son symbolisme guerrier est évident, et la chandelle rappelle la flamme du souvenir, mais aussi la flamme de la vie, du feu présent en chacun des « guerriers », ramenant chacun à son propre sort, à la fois dans son immédiateté de vivant et dans la possibilité à plus ou moins long terme de voir la mort venir. Il y a probablement d'autres lumières dans la salle, mais celle-ci éclaire les vivants et les morts : c'est un lien entre eux, puisqu'un appel a été fait pour ceux morts au combat. Les personnes mises en avant ne le sont pas innocemment : l'abbé Perrot, figure de proue d'une frange des nationalistes bretons ; Debauvais, ancien chef de Breiz Atao ; et Von Tevenar, l'initiateur, dont Lainé espère être vu comme l'héritier intellectuel.



[Fig. 47] Fanion du  
Bezen Perrot, avec  
la croix noire décalée.  
Fonds C. Lainé, CRBC.

### Les rituels élaborés par Lainé

D'autres documents nous informent sur la pérennisation de sa démarche spirituelle et formatrice : nous trouvons des notes sur les fêtes et rituels (peut-être datant de 1938), ou encore sur une fête païenne (date incertaine, probablement en 1943), une « prière de juin » (« Pedenn Mezheven »), une prière à la nouvelle lune (11 avril 1948)<sup>478</sup>, des prières en allemand et français (peut être de 1947)<sup>479</sup>.

Une cérémonie de noces celtiques « *An euridi keltiek* » est décrite dans un document imprimé<sup>480</sup>. Ces noces eurent lieu le samedi 14 juin 1941, à midi, au pied d'un chêne de la forêt de Rennes. Il est précisé en fin de document que la pierre près de laquelle s'est déroulée la cérémonie servira aussi

<sup>478</sup> Il y a d'autres documents avec des versions différentes de ces prières à la lune : en CL8 T104, une version définitive tapuscrite fait suite à plusieurs brouillons. L'ensemble n'est pas daté.

<sup>479</sup> Dans leur ordre de mention : CL8 M520 / M523 / M524 / M525 / T104 / M537.

<sup>480</sup> Fonds Célestin Lainé, CRBC, CL, document non coté, mais se trouvant juste avant le CL 8 T 104.

aux baptêmes des enfants nés de cette union.

Le document, en breton, détaille la cérémonie, décrit les symboles utilisés avec parfois une explication minime (comme un anneau jaune<sup>481</sup>, symbole du pouvoir, porté par l'homme à la main gauche, et un anneau blanc, symbole de la foi, porté par la femme, également dans sa main gauche). Le symbole de l'homme est une branche feuillue, qu'il tient dans sa main droite, et celui de la femme est un bouquet de fleurs. Un jeune homme et une jeune femme assistent les mariés, lui portant les symboles d'une Trinité (une pierre, de l'eau dans une coupe et un chandelier avec des bougies pour le feu)<sup>482</sup> et elle le ruban qui liera les époux, ainsi qu'une arme (sans préciser laquelle) qui les protégera.

La cérémonie débute au son d'une cloche (rappel de la pierre vivante), l'allumage de deux bougies (le feu vivant), et la prononciation d'un *Credom* (l'esprit vivant) :

« *Kredi a reomp e God, an Holl-C'halloudek nemetañ – a welomp e tri neuz – an adnevezi peurbad.* » / « Nous croyons en God, le Tout-Puissant, et seulement en lui – que nous voyons sous trois aspects – le renouvellement éternel. »

Puis les époux se déplacent vers un coin choisi par eux où ils s'échangent leurs attributs et des cadeaux<sup>483</sup>, reviennent vers les invités qui acceptent et reconnaissent leur union. Enfin, l'union « *hollvedel* » / universelle a lieu, et une demande à « God » de bénir l'union :

« *Ro deomp, Aotrou, da warez / Donne-nous, Seigneur, ta protection,  
ha gant da warez, nerz / et avec ta protection la force,  
ha gant nerz, poell / et avec la force, la raison,  
ha gant poell, gouiziegez / et avec la raison, le savoir,  
ha gant gouiziegez, dibab ar gwir / et avec le savoir, le choix de la vérité,  
ha gant dibab ar gwir e garout / et avec le choix de la vérité, son amour,  
ha gant e garout, karout an holl voudou / et avec son amour, l'amour de tous les êtres,  
hag en holl voudou karout hon Aotrou / et en tous les êtres l'amour de notre Seigneur. »*

La ressemblance avec la « prière du druide », élaborée par Iolo Morganwg et utilisée par les Gorseddau de Galles, Bretagne et Cornouailles, est frappante : celle-ci en est directement inspirée.

---

<sup>481</sup> Lainé emploie le mot « *gwalenn* », que nous avons traduit par « anneau ». Au cours de la cérémonie, les époux s'échangent ces objets mais il n'est écrit nulle part qu'ils se passent mutuellement un anneau au doigt.

<sup>482</sup> Possiblement une version méso-païenne de la Trinité chrétienne : la pierre pour le Père (son aspect primordial et immuable), l'eau pour le fils (celle-ci s'écoulant de la pierre telle une source), la feu pour le Saint-Esprit (le feu est un symbole du savoir et de la connaissance).

<sup>483</sup> Il est indiqué en fin de document que lors du premier mariage mis en place, le marié offrit à sa femme un chien noir.

Si l'aspect monothéiste l'emporte, concept intégrant une Trinité représentée par les symboles de la pierre, de l'eau et du feu, complétés par la parole de l'assemblée, voix tournées vers le divin, il s'agit du « God » développé par Lainé, encore proche du Dieu de la Bible, mais qu'il essaiera de calculer plus tard, cherchant une réponse scientifique à ses questions religieuses, lui, l'ancien ingénieur-chimiste, développant les concepts panenthéistes de Hielscher<sup>484</sup>, qu'il n'avait peut-être pas encore intégrés et digérés.

A la fin de ces rituels, la cloche sonne à nouveau, le lien qui avait été noué autour du poignet gauche de l'homme et le droit de la femme est défait. Le sacerdote présent n'a que peu de responsabilités, celles-ci revenant surtout aux époux. Le tiern, puisque c'est le titre qui est donné dans le texte, a donc une fonction plus civile que religieuse. C'est tout de même lui qui a le dernier mot, par la formule « *kit gant ho hent, ozac'h d'ar gwreg [sic] !* » / « Allez votre chemin, l'homme marié à la femme ! ».

S'il continue, pendant la guerre, de réfléchir à ces concepts, son temps est pris par la gestion des groupes armés qu'il met en place et les actions menées par ceux-ci. Lors du périple du petit groupe en Allemagne (ils fuient Rennes après le Débarquement allié en Normandie), Lainé trouve le temps de mettre en place de petits rituels et de prier les dieux, secondé par Heussaff, ce qu'il ne semble pas avoir pu faire lorsqu'il était encore en Bretagne. À Albersloh<sup>485</sup>, petit village au sud-est de Münster, Lainé plante « *ur gerzhinenn* » (un alisier, une variété de sorbier) au bord d'un chemin dans un petit bois, au bout de Hohe Wardt, chemin forestier dans la direction de Hiltrup - Münster. Selon Heussaff, cet arbre était celui que Lainé liait au dieu de la guerre et du danger, Nuz. Ils ont prié ensuite pour trois compagnons engagés dans quelque aventure risquée (« *kement ha pediñ Nuz evit [g]wareziñ hon tri c'heneil, na zegouezhfe taol fall ebet ganto en o embregadenn risklus* »). Heussaf explique ensuite que Lainé crut que c'est parce qu'il planta et arrosa cet arbre, symbole pour eux de bon augure (« *Un diougan mat ouzhpenn* »), qu'il resta en vie, se considérant protégé par Nuz<sup>486</sup>.

Lainé ritualise donc de petits moments de sa vie et de celle de ses proches, essentiellement Heussaf, et y place de l'espoir et ses croyances. Il n'organise pas seulement des cérémonies aux fêtes solaires et celtiques, mais vit au quotidien, quand cela lui est possible, sa spiritualité, comme cet épisode que nous venons de mentionner. Ses croyances n'étaient pas juste au service d'un projet

---

<sup>484</sup> Le panenthéisme se différencie du panthéisme en se rapprochant du théisme et soutient la transcendance relative de Dieu, celui-ci étant la force qui anime l'univers, qui ne serait que sa partie manifeste. L'univers existe donc en Dieu qui diffuse en toute chose sa divinité. Cela rejoint le concept de *Tsimtsoum* de la Kabbale et certains courants de l'indouisme. Spinoza ou Giordano Bruno ont approché aussi ce concept. Le terme « panenthéisme » a été créé par Karl Friedrich Krause (1781 - 1832, philosophe allemand) dans son *Vorlesungen über das System der Philosophie*, paru en 1828.

<sup>485</sup> Archives privées, document original sans titre ni date, écrit par Alan Heussaff.

<sup>486</sup> Nuz, divinité galloise dont l'équivalent irlandais est Nuadda, symbole de la royauté politique et guerrière.

politique, les cérémonies qu'il organisait non plus. Cela relevait d'une réelle spiritualité, d'une religion personnelle qu'il avait mis en place, au fil des années, et qu'il diffusait dans le cercle restreint des intimes.

A Nienberg (Münster), dans la nuit du 29 au 30 décembre 1944, pour Noël, des prières sont faites aux dieux celtes<sup>487</sup>. Sont présents Henaff / Lainé, Cocal et sa femme (« *an It. Cocal* »), Förster, Rouzic, Rouat, Bleiz, Collet, Pipot. Il est fait mention des absents : Gevel est en prison, Mestr et Roger n'ont pas pu venir puisque le territoire est quadrillé par les Américains. Le festin est composé de produits ramassés dans la campagne et de deux bouteilles de vin blanc. A 21 heures, le groupe se réunit pour un « *adpred* » / apéritif, puis à minuit, la cérémonie commence : il s'agit d'honorer ceux qui vont être libérés de leurs responsabilités et la cérémonie met en avant la renaissance du soleil (« *lid Genivelezh* ») et se déroule en plusieurs phases :

*Doueved hon tud...* (« Divinité de notre peuple » - les points de suspension sont de Lainé)

*O selige Nacht* (« O nuit sacrée », célèbre chant de Noël allemand)

*Krediñ a reomp* (Nous croyons)

*Menschen, die ihr wart verloren* (Humains, vous qui attendez votre mort / perte)

*Pedenn da Zoueved ar Gelted* (Prière aux dieux des Celtes)

*Bennigadur ar predad* (Bénédictio du repas)

*Pedenn d'ar Werc'hez-Mamm* (Prière à la Déesse-Mère – ici « Vierge-Mère »)

Puis les cadeaux sont distribués. Enfin, le repas a lieu, se terminant par un chant (indéfini, « *kanaouenn* »), le café et des gâteaux.

Dans l'intimité de son groupe, avec toutes les difficultés présentes, Lainé continue de ritualiser la vie de ses fidèles. Nous n'avons pas les détails des prières ni des dieux honorés, si ce n'est la « Vierge-Mère » ou Grande Déesse Mère. Ce n'est pas le solstice qui est fêté ici, mais bien le renouveau solaire, « *Genivelezh* », que les Latins nommaient « *Sol Invictus* » / le soleil invaincu : le soleil renaît après le solstice, les jours s'allongeant à nouveau, les chrétiens y ayant placé la naissance symbolique du Christ. C'est donc dans ce recoin de Bavière, en pleine débâcle allemande, qu'il fait vivre à son groupe cette vie spirituelle qu'il cherchait à mettre en place depuis plusieurs années. Cette phase spiritualisante de la vie du Bezen Perrot fait suite aux épreuves du feu et du sang, et des défections : le groupe s'est restreint, les liens se sont renforcés en son sein, et Lainé en profite pour injecter cette rituelie, s'appropriant le temps religieux et lui donnant une consonance païenne.

---

<sup>487</sup> Fonds Célestin Lainé, CRBC CL3 M321.



Après la guerre, vivant en Irlande sous le nom de Neven Henaff, il continue de mettre en place des rituels, prières et incantations pour des cérémonies du calendrier celtique et à destinations de divinités : une prière à Oisín (non datée), la mise en avant de Aesus pour la fête de Beltene<sup>488</sup> / Walpurgis / Midsamon (même moment avec trois qualificatifs différents : irlandais, allemand, gaulois – peut être en 1947), des prières et incantations pour Samain et Beltan (*Nevez-amzer*)<sup>489</sup>, sans date. En mai 1961, à Galway, il rédige une « Litanie et prière pour celle qui desserre les liens »<sup>490</sup>, sans mentionner la divinité concernée.

Il rédige aussi une curieuse version finale d'une prière à la lune<sup>491</sup>, très probablement après son étude du calendrier de Coligny, puisque le document est daté du « VIII Anagant XIII ». La prière, rédigée en français, est finalement adressée à de nombreuses divinités (la lune - principe masculin pour Lainé ; la reine des Cieux ; le « fils chéri du Père » - que nous pensons être assimilé au soleil ; la « Dame de l'églantier » - assimilée à la joie ; le « fils maudit du Père » - assimilé au guerrier ; la « Dame de bon secours »). S'il fait appel à ces divinités ou principes divins, c'est parce qu'il existe « un gentil corps effarouché qu[il] convoite de toutes [ses] forces », « corps blanc qui [l'] a captivé » et auquel il espère s'unir. Il espère encore « qu'elle soit belle et rose, douce et veloutée, voluptueuse et tremblante, capricieuse et fragile. » Teintée de poésie, cette longue prière montre sa maîtrise des archétypes et symboles attachés aux divinités, mais aussi sa pratique, qui, ici, prend un aspect magique et érotique : il demande une intercession divine en sa faveur, priant pour gagner le cœur et le corps de celle dont il s'est épris et dont nous ignorons l'identité. Il peut aussi s'agir d'un fantôme, d'une représentation de ce qui est pour lui la femme parfaite, qu'il place au rang de divinité : il conçoit que s'unir avec une entité divine ferait de lui un être autre, hors du commun.

Un tapuscrit en forme de recueil de petites prières [Fig. 48]<sup>492</sup>, peut-être à destination des membres du Bezen suivant son initiation, ou à celles et ceux participant à une cérémonie non mentionnée ici, indique l'importance de la « *Mamm frouezhus* » (« mère féconde ») d'une part, des autres dieux (« *an oll zoueou* [sic] ») d'autre part, mais présente aussi une prière de base, valable pour tous les dieux (« *pedenn d'un doue* »).

La première prière, à destination de tous les dieux (« *pedenn-goulenn d'an holl zoueou* ») est copiée sur la prière du druide déjà en usage à la Gorsedd de Bretagne (qui elle-même est une traduction de la prière du druide créée par Iolo Morganwg). La « *Mamm frouezhus* » est assimilée à la Vierge (« *Gwerc'hez frouezusañ* » - « Vierge la plus féconde ») dans les louanges qui lui sont

---

<sup>488</sup> Nous avons conservé ici l'écriture de Lainé.

<sup>489</sup> Dans leur ordre de mention : CL8 M536 / M537 / M538.

<sup>490</sup> Fonds Célestin Lainé, CRBC CL8 M 528.

<sup>491</sup> Fonds Célestin Lainé, CRBC, CL8 T 104.

<sup>492</sup> Fonds Célestin Lainé, CRBC, CL8 T 105.

destinées (« *Meuleudi d'ar Vamm frouezhus* ») suggérant qu'au moment de l'écriture de ces prières, Lainé mêlait les conceptions métaphysiques, recherchant un équilibre entre toutes les influences qu'il assimilait. Dans le Credo qu'il retranscrit ici, « *pedenn-krediñ (Credom)* », il met en avant la notion de « Cieux » ou « Nués » dans un sens religieux (« *an Neñv* » en breton), sorte d'au-delà personnifié, auquel il attribue trois aspects : une pluralité, une unité et la perfection (« [...] *E liested* [...] *E unanded* [...] *E glokted* »). Il met une majuscule lorsqu'il mentionne cette entité supérieure (« E », « son » ou « sa ») tel que cela se fait dans les monothéismes concernant Yahvé / Dieu / Allah. Les dieux sont pour lui immortels (« *divarv* ») et bien vivant (« *ar re vev* »). La prière se termine avec l'affirmation d'une croyance en « notre » royaume (« [...] *hor Rouantelezh* »). Mais lequel ? Suggérons qu'il s'agit de celui qu'il rêve de construire, où le nouvel homme breton, d'une race nordique, priera les dieux ancestraux, c'est-à-dire celtiques. Le royaume rêvé de Lainé semble être de cet ordre, lui qui persévère dans la transmission à quelques disciples et proches de ses principes religieux et politiques. Quant à ses « louanges aux Cieux » / « *Meuleudi an Neñv* », une autre hypothèse est possible : Lainé, dans ces prières et louanges, tapés à la machine et possiblement distribués à celles et ceux participant à ses rituels, n'aurait-il pas construit un parallèle entre la traduction de son prénom en breton (Célestin < céleste / *neñv* > *Neven*) et sa propre personne, dans la métaphysique qu'il construit ? Les Cieux ainsi priés et louangés seraient aussi lui-même, en tant que « druide » ou personne sacrée (*Neven Henaff*, transfiguration de Célestin Lainé), comme il se complaît à se voir, et comme acteur d'un bouleversement qui doit amener à l'indépendance de la Bretagne dans une Europe où s'affirmeraient des traditions ancestrales et nordiques. Dans le Credo, ces Cieux répondent à une constante du bardo-druidisme, à savoir une définition par triade : Lainé se considérerait-il à la fois comme une unité de différents aspects de l'humain (lui-même, Célestin, et l'autre, *Neven*, celui qui a détruit le « monument de la honte » en 1932, mais aussi le druide qu'il revendique être, complété du guerrier luttant pour son peuple et son pays), et une sorte de perfection dans cette unité (le druide-guerrier, cumulant les deux sortes de pouvoirs suprêmes du couple Mitra-Varuna / druide-roi) ? Dans les louanges, il souhaite que le nom de « *Neñv* » soit toujours louangé, et partout (« *Ra vezo meulet Hoc'h anv bepred / hag e pep-lec'h* »).

Une dernière suggestion : à ce moment de sa vie (le document n'est pas daté), n'est-il pas en train de diviniser la part de lui-même qu'il considérerait comme supérieure puisque l'ayant amené à agir en 1932 ? Cette force de son inconscient, remontée à la surface de son esprit, de son « Moi », serait-il en train de la transformer en entité divine ? Il serait intéressant d'étudier l'aspect dédoublé de sa personnalité, qui le fascine et qui l'effraie à la fois (nous avons déjà évoqué ces deux aspects). Si l'expérience le transforme, ce ne serait pas alors lui qui deviendrait un dieu, mais l'autre aspect de

lui qui deviendrait quelque chose de parfait, que son « Moi » ne pourrait jamais atteindre : Lainé, après l'attentat de 1932, ne participera à aucune action violente ou militaire, à aucun coup de force. Ce « Neven » l'effrayait donc, plus qu'il ne le fascinait : le *tremendum* l'emporta sur le *fascinans*, à la suite de cette expérience à la fois politique, guerrière et religieuse (ou métaphysique, même s'il n'en avait pas conscience). Ces deux approches, nous le verrons dans le dernier chapitre, sont à l'origine de l'apparition des religions, démarche dans laquelle Lainé se situe : la création d'une religion dont il serait le sacerdote, et qu'il élabore avec ce qu'il retient de son initiation et de ce que ses propres expériences lui apportent.

Mais c'est la « Foi Celtique », texte plusieurs fois remanié<sup>493</sup>, dont les premières traces remontent à 1934, qui présente la théogonie qu'il a créée. Mélangeant les dieux celtes et scandinaves, mêlant les mythologies (ou au moins les archétypes qu'il y a repérés), il met en avant un « God », à la fois Un et Trinité, Père des autres dieux, qu'il compare à l'Ogmios irlandais (or, dans la mythologie irlandaise, c'est le Dagda qui est à la tête du panthéon des Tuatha De Danann).

Ce dieu dirige les autres dans un au-delà qu'il nomme « *Nem* » et qui serait une ancienne forme du breton *neñv* (le Ciel ou les Cieux, d'un point de vue religieux)<sup>494</sup>. On pourrait trouver une explication au choix du mot « *Nem* » par Lainé, par comparatisme : le bois de Némi, dans la mythologie romaine, est le lieu de vie de la nymphe Égérie (de *Aegeira*, « peuplier noir »)<sup>495</sup> ; *nemus* en latin (*nemos* en grec) renvoie au concept d'une forêt comportant des pâturages et / ou des clairières, ces dernières chargées d'un caractère sacré selon les essences d'arbres qui les entouraient, ou créées de la main de l'homme afin de mettre en valeur un bosquet d'arbres sacré, de le séparer d'avec le monde profane. Le mot désignait donc un espace construit, découpé, réservé, considéré comme sacré<sup>496</sup>. C'est de la même racine que vient aussi le mot gaulois *nemeton*, le sanctuaire<sup>497</sup>. Le caractère religieux du terme « *nem* » employé par Lainé est certain, mais il est discutable que

---

<sup>493</sup> Fonds Célestin Lainé, CRBC CL8 T106 et T107.

<sup>494</sup> Lainé a aussi réfléchi et écrit sur le vocabulaire breton : il rédige quelques réflexions sur les influences germaniques dans les étymologies celtiques (CL2 M109).

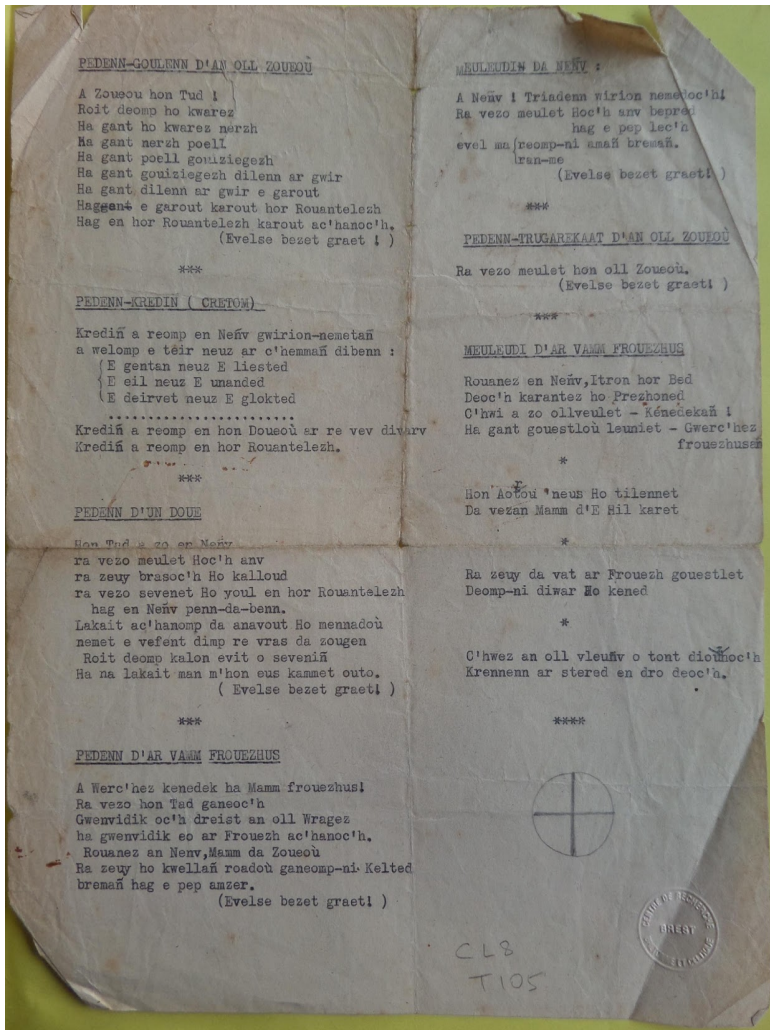
<sup>495</sup> Brosse Jacques, *Mythologie des arbres*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1993, p. 85.

<sup>496</sup> *Ibid.*, p. 182.

<sup>497</sup> Les sanctuaires gaulois se trouvaient dans les villes, mais aussi dans les campagnes, aux carrefours de frontières tribales. Lieux de cultes et de formations des membres de la caste druidique, ils étaient composés de plusieurs parties, dont un bosquet d'arbres d'essences considérées comme sacrées. Nous supposons que l'idée de cérémonies au cœur des forêts est une mauvaise interprétation de la part de quelques auteurs antiques comme de pratiquants du druidisme : le *nemeton* est un sanctuaire dont une partie du *fanum* n'a pas de toit et est donc ouverte vers les cieux. Ajoutons-y le bosquet d'arbres, et nous pouvons comprendre la confusion d'avec des cérémonies dans des clairières au fin fond des forêts. La référence à la sylve ramène aussi à un symbole plus ou moins conscient d'un retour à l'origine, à la nature, à la croyance d'un lien fort entre les druides, leurs peuples et les éléments, la nature. Projection romantique et vision primitiviste basées sur des extraits choisis de textes antiques (*La Pharsale* de Lucain et sa description du *nemeton* près de Massalia, lieu de sacrifices barbares, justifiant la destruction des sanctuaires gaulois par César) interprétés par des druidistes considérant leurs propres pratiques naturalistes comme étant celles des druides antiques. Nous renvoyons aux travaux de J-L Brunaux et à ses ouvrages *Les druides, des philosophes chez les barbares*, Paris, éd. Du Seuil, 2006 ; *Les religions gauloises*, Paris, CNRS éd., 2016.

celui-ci corresponde au breton *neñv*, qui aurait plutôt la même origine que le français « nuées », auquel nous pouvons aussi donner un caractère religieux : « *nem* » aurait plus le sens de sanctuaire, ou lieu sacré, une espace plus terrestre, plus délimitable que « *neñv* », zone indéfinie, au-delà de l'espace vital.

En face de ce « God », de ce dieu masculin, (qui développe une optique énothéiste), il y a une « *Mamm Frouezhus* » (« Mère Féconde » ou « déesse de l'abondance »). Dans la cosmogonie de Lainé, elle cumule les fonctions et les symboles : elle est aussi la « *Gwerc'hez* » (« Vierge »), « *Rouanez an Neñv* » (« Reine des cieux<sup>498</sup> »), « *Mamm da Zoueou* » (« Mère des dieux »), équivalente sur ce point à la Dana irlandaise. Cette Grande Déesse Mère originelle ne semblait pas suffire à Lainé, qui a créé un dieu masculin pour équilibrer sa balance divine. Par la suite, c'est ce « God » qui retient tout son intérêt, une divinité féminine primordiale n'ayant pas été retenue, finalement, pour régner sur à la tête de la cosmogonie qu'il conçoit.



[Fig. 48] Tapuscrit présentant une série de prières élaborées par C. Lainé, en breton. CRBC, CL 8 T 105.

Le symbole en bas à droite, une croix dans un cercle, revient à plusieurs reprises sur les documents à caractère religieux qu'il rédige.

<sup>498</sup> Ou sa reine à lui ? Si nous considérons l'hypothèse que Lainé divinise une partie de lui, Neven. Il imagine là le duo divin parfait, où les opposés sont liés.

Dans la continuation de ce que nous évoquons ci-dessus, « God » pourrait être la projection supérieure de « Neven », sa réalisation divine ultime. L'aspect de lui-même (« Neven ») devenant une entité divine idéale (« God »), supérieure en tous points aux autres divinités, qui, selon sa théogonie, ne sont finalement que des déclinaisons de ce dieu supérieur : en partant à la recherche de lui-même, il a rencontré le divin, effrayant au départ (« *tremendum* ») puis fascinant (« *fascinans* »). Non conscient de cette partie de son parcours herméneutique, il crée donc un nouveau panthéisme dont « God », projection inconsciente de Neven (son « Soi »), serait le grand ordonnateur, doublé de la *Mamm frouezhus, anima* de Lainé, soit sa part féminine inconsciemment projetée comme divinité, ou cette entité divine à laquelle il concevait s'unir : vierge, mère féconde, reine des cieux. Cherchant à élaborer une théogonie, il se découvre lui-même : ses avancées sont projetées et concrétisées dans des archétypes divins qu'il personnalise. Cela lui permet, à la fin des années 1970, lorsqu'il écrit tout cela, de revenir définitivement son sur acte d'août 1932, et de trouver une sérénité, finalité de ce genre de démarche.

Dans un autre document du fonds Lainé, dont nous ignorons s'il a été écrit par Lainé lui-même, il est fait l'éloge du dieu Lugh : *Lugh, the boy Dé Danann*<sup>499</sup>. C'est aussi sous la forme de poèmes qu'il fait passer certains concepts : l'un d'entre eux, du 9 août 1959, non signé, parle de la forteresse de Tara (« *Dun Tara* ») et des Tuatha Dé Danann<sup>500</sup>. Nombreux sont les poèmes non datés<sup>501</sup>, sur les dieux et cérémonies celtiques, de sa plume ou d'une autre : l'un d'eux, de « Yaouan », s'intitule *Noz Samon / la nuit de Samain*, daté du 15 janvier 1943. Ce « Yaouan » n'est autre que Youan Le Noac'h, dit « Rouzic ». Avec A. Péresse et A. Heussaff, il est le seul à s'intéresser vraiment aux travaux de Lainé sur le calendrier, les cérémonies et les druides.

Nous ignorons combien de personnes assistent à ses prises de paroles et explications sur les sujets métaphysiques, religieux, linguistiques, historiques. Si ses écrits nous montrent une érudition et une évolution sur certains sujets (comme celui du « God »), les témoignages sur l'influence concrète qu'il a pu avoir sont très rares. Un tapuscrit d'Alan Heussaff<sup>502</sup> nous informe sur quelques données transmises par celui qui n'est jamais cité comme druide mais qui est reconnu tacitement comme un maître. Il n'y indique pas par quels moyens Lainé transmettait son savoir et ses pensées, mis à part quelques moments d'échanges ou les rituels que nous avons mentionnés.

Un autre personnage suit les recherches de Lainé, de loin : Yann Kerlann<sup>503</sup>. Il n'est pas membre du Bezen Perrot, puisqu'il dirige l'école de Plestin-les-Grèves, réservée aux enfants des membres

---

<sup>499</sup> Fonds Célestin Lainé, CRBC, CL6 M341.

<sup>500</sup> Fonds Célestin Lainé, CRBC, CL6 M338.

<sup>501</sup> Fonds Célestin Lainé, CRBC, CL8 M347.

<sup>502</sup> Archives privées, document tapuscrit, en breton, sans titre ni date, dont les informations utilisées ici sont issues. Copie du document transmise par le propriétaire de l'original.

<sup>503</sup> Jean Delalande, 1910 – 1959. Voir les annexes biographiques.

du PNB. Il est très lié au groupe armé puisque ami de Lainé depuis 1925 : c'est lui qui baptisera son fils lors d'un rituel païen. Une partie du salaire des membres du Bezen est retenue pour financer l'école en breton qu'il dirige. Dans une lettre qu'il adresse à son ami, datée du 22 octobre 1952, il lui fait part d'une réunion interceltique à Londres dont le but est de créer une « *Celtic Alliance* »<sup>504</sup> : bien après la guerre, les deux hommes sont toujours en contact et impliqués, chacun à sa façon, dans la construction d'un idéal celtique.

### **Coligny et Stonehenge : l'élaboration d'une nouvelle maîtrise du temps**

Au fil des années suivant la guerre, peut-être dans un souci de conserver secrètement quelques informations incompréhensibles du commun des mortels, ou tout simplement pour être en adéquation avec ses principes, Lainé utilise la datation du calendrier de Coligny, et use de termes « celtiques » ou bretons dans ses courriers. Quelques-uns de ses correspondants font de même, comme ces deux lettres de « Alan » (Heussaf) à « Neven » (Lainé), datées du XVI Atenoux 13 Rivros, et une autre du XVI Anagant Atn. 6<sup>505</sup>. Ils maîtrisent donc le calcul du temps selon ce calendrier (ou en tout cas une des versions possibles) et peuvent l'utiliser dans leur quotidien. Un poème bilingue breton-français est encore daté du Samon 1. XI. (soit le 8 novembre 1944 selon une autre indication du document). Écrit à Strasbourg, il comporte en toute fin une tentative de nouvelle écriture ou typographie bretonne. Quitte à vouloir maîtriser le temps par un nouveau comput, de maîtriser l'espace par la guerre, autant créer aussi une nouvelle façon d'écrire.

Lainé a en effet créé des « calendriers de la foi celtique » calculés par lui-même, soit une sorte de transcription du calendrier de Coligny des années 1948 - 1949 - 1950<sup>506</sup>, dont le document suivant [Fig. 49] témoigne. Celui-ci présente sur la gauche les moments des cycles lunaire et solaire que Lainé considère importants, symboliques, et dignes d'être fêtés : certains moments de la vie, des moments de la journée, des dates ou périodes de l'année civile, semblent liés à des astres, des événements météorologiques, des éléments naturels, des matières, couleurs ustensiles et enfin à des arbres. L'ensemble recoupe, selon sa conception, les mois du calendrier de Coligny :

- Les trois nuits de Samhain / *Trinoux Samon* correspondraient à la conception d'un être, à la fois au soleil couchant et à la pleine lune, peut-être à Jupiter, à l'éclipse ou la tempête (Lainé a barré « ciel noir » et « pluie », à la terre, au gris et au bleu foncé.
- Le mois de « *midsamon* » / *Mezeven* (Juin, en breton) correspondrait à la fécondation, le passage des 30 ans, le soleil de midi / le repas du midi (*merenn*) / le solstice d'été – St Jean,

<sup>504</sup> Fonds Célestin Lainé, CRBC CL3 C121.

<sup>505</sup> Fonds Célestin Lainé, CRBC CL3 C83 et C 85. Un autre courrier d'un auteur inconnu à Lainé porte la date de Rivros XXI (M79).

<sup>506</sup> Fonds Célestin Lainé, CRBC CL7, M410.

au soleil et à l'or rouge, aux feux et au temps radieux, aux sources et aux eaux courantes, au diamant, au vermillon et au vert clair, au seau (le lien avec l'eau est évident), l'orme / le cerisier / l'aulne / le hêtre / peut-être le noyer.

- Au « milieu » de l'année semblent se rejoindre et s'équilibrer les opposés : feu et eau, couleurs chaudes et froides, dans une sorte de perfection (le diamant).

Moments	Astres	Météo	Eaux	Matière	Couleurs	Usenables	Arbres	
(Epinoux Samon) Samon Timoux Samon (Conception solst.)	soil couchant pleine lune Jupiter ?	pluie orage éclipse	terre	terre	(gris) (jaune) bleu (gris)			
(Annonciation) Annon Annon (de la gestation) (cubi, caché, factus) et aussi morts	croissant du soir Saturne plomb	pluie vent	voire	voire	noir		if lierne	
Quinzelez (Génévotat) (naissance)	1 <sup>re</sup> lune solstice d'hiver Noël	Etoile voie lactée argent 1 <sup>er</sup> argent	air calme neige	perle	blanc		sapin gui	
Korrigan (Coppic) (nés enfants) Lutin	croissant du matin Les Rois 5 <sup>e</sup> Pâques	Gwerlaouen lune rouge	averse boréale glace	pierrres	verre	crème pomme noir (mouve) rose violette	baratte lait beurre	sauze
Drud (Dru) (marché 14 <sup>e</sup> jour)	pleine lune Mars Ni Carnic Pâques	lune bruyère argente argent	arc en ciel grêle orage crues	landes marais	(bleu) (jaune) bleu clair		cloche	peuplier
Kenteron (Cint Pâmon) 21 ans.	soleil levant (lein) 4 <sup>e</sup> mai - 5 <sup>e</sup> juin - 5 <sup>e</sup> Pâques	Jupiter ? clair ? orange or jaune	brume nuage blanc	forêts lacs	bois ? porcelaine	orange - (vert) (jaune)	coupe	bouleau aulnaie
Mezheven (Mez Pâmon) naissance 30 ans	soleil de midi mesonny (solstice d'été) 5 <sup>e</sup> juin	soleil	feux temps radieux	sources eaux courantes	diamant	vermillon - (vert) (bleu)	seau	noyer ? orme cerisier aulne hêtre
Bod (bod) naissance 40 ans	soleil d'après-midi diverren 7 août - 15 août	Mars acier, fer fer	gros nuage clair couleur chaleur	mer ?	mita	rouge sombre (gris) (bleu) bleu	marmite chaudron marteau	chêne pêcher
Trugarez, après 50 ans (Trugarez)	soleil du soir Korn équinoxe d'automne 5 <sup>e</sup> Michel	fer orange ?	ciel couvert calme, après	feuilles ?	bois ?	brun garnon	(tonneau) baril maillet	pommier chataigner

[Fig. 49] Essai d'interprétation d'une partie du calendrier de Coligny, par C. Lainé. CRBC, CL 8 M 522. Lainé cherche à y placer les fêtes celtiques qu'il conçoit et à y repérer les solstices et équinoxes.

C'est ainsi que Lainé dessine la vie qui s'écoule et cherche des liens entre tout : le temps qui passe, signifié par les moments de la journée et de l'année, et toute chose de l'univers, des astres jusqu'aux objets symboliques (chaudron, marteau, seau...), l'ensemble étant semble-t-il lisible dans le calendrier de Coligny ou s'y agençant selon la conception qu'il en avait. Nous distinguons, sur la droite du document, au crayons gris, quelques dates et fêtes chrétiennes auxquelles il adjoint l'équivalent païen celtique, d'une St-Michel (de la « conception » - c'est le mot que nous lisons) à l'autre (« équinoxe »), en passant par Noël / Solstice, Pâques / équinoxe, et d'autres dates qui, parfois, ne comportent pas d'autres indications. Ce document de travail demandait plus de

recherches, de réflexions, d'interprétations de sa part. Il démontre l'aspect global de sa conception religieuse et métaphysique du monde, de la vie, mais aussi du lien qu'il conçoit entre le temps (immatériel), les éléments (matériels) et certains moments de la vie. Il lui semblait nécessaire de re-sacraliser ces moments, permettant une re-connection de l'humain aux éléments naturels, dans une prise de conscience d'appartenance à un « grand tout » dont le calendrier de Coligny témoignerait, selon sa lecture et son interprétation.

C'est le point de vue d'un mathématicien, d'un scientifique, qui imprègne ce dernier document, non pas une analyse religieuse ou ésotérique<sup>507</sup>. En conclusion de ce tapuscrit, il mentionne que le calendrier reflète « les préoccupations déterminantes dans la société celtique qui le conçut et en fit usage ». Pour lui, ces Celtes, ou alors les druides concepteurs du calendrier, sont des « esprits concrets, observateurs précis, religieux logiques, [...], hommes de foi, de science et de guerre ». Ici encore, guerre et spiritualité sont, selon Lainé, les deux grands principes des druides antiques, qu'il cherche à projeter sur ses propres centres d'intérêts, sur ce qu'il conçoit de lui-même : il est chimiste de formation et se voit comme un guerrier et un sacerdote. À l'inverse, tel qu'il se voit, guerrier, druide et scientifique, il le projette sur ce personnage antique qu'il remodèle selon ses critères, le druide.

D'autres dossiers d'archives font état de recherches, de réflexions et de tests sur le calendrier de Coligny<sup>508</sup>, qu'il lançait parfois au dos de brouillons<sup>509</sup>. Ce sont plusieurs années d'un travail haché, comme nous le montre ce brouillon d'un article (déjà très travaillé) sur le calendrier, daté de 1942<sup>510</sup> : il s'agit de proposer un autre comput temporel que celui du calendrier civil et néanmoins grégorien, une autre façon d'organiser et de vivre le temps, et de pouvoir vivre en conséquence une spiritualité en adéquation avec ce comput. De plus, il s'agit de proposer un comput qui corresponde à la vie spirituelle qu'il souhaite mettre en place pour ses druides-guerriers.

Toujours dans une optique spirituelle païenne, Lainé a aussi réfléchi et écrit sur la relation soleil-lune (octobre 1942 ?) et a même produit un croquis de calendrier luni-solaire, en allemand<sup>511</sup>. C'est très probablement la première version de ce qui deviendra le calendrier qu'il imprime à partir de 1948 sur la base d'un calendrier de Coligny adapté au XX<sup>e</sup> siècle, et qu'il retravaille à plusieurs reprises : en 1977, il rédige encore des notes sur la construction de ce calendrier<sup>512</sup>. Nous trouvons

---

<sup>507</sup> L'article paraît en 1943, et est rangé dans le dossier CL7 I23. L'article est signé « C. Lainé-Kerjean ».

<sup>508</sup> Fonds Célestin Lainé, CRBC M410 à M413.

<sup>509</sup> Fonds Célestin Lainé, CRBC CL5 M318.

<sup>510</sup> Fonds Célestin Lainé, CRBC CL7 M 413.

<sup>511</sup> Fonds Célestin Lainé, CRBC, CL2 M186 et M190. Il est possible que ces travaux ont été écrits en allemand car faits sous l'influence ou sur les conseils de Von Tevenar, peut-être aussi à partir de notions et théories acquises auprès de l'Église de Hielscher.

<sup>512</sup> Fonds Célestin Lainé, CRBC, CL7 M411.



aussi des analyses qui ressemblent à celles que C.J. Guyonvarc'h ou F. Le Roux publieront des années plus tard dans la revue *Ogam* puis dans leurs célèbres ouvrages parus aux éditions Ouest-France<sup>513</sup>. Avaient-ils eu vent des recherches de Lainé des années auparavant, les ré-utilisant à leur tour, par le biais de Berthou-Kerverziou, ou de Lainé directement ? C'est, dans tous les cas, un travail considérable et précis.

Lainé complète son travail sur le calendrier de Coligny d'une étude longue et approfondie du site de Stonehenge : il voit un lien entre le calendrier gaulois, pourtant tardif, et ce sanctuaire du néolithique, bien plus ancien. Comme deux parties d'un vaste ensemble, liant astronomie, calcul du temps, représentation calendaire et rituelle élaborée qu'il imagine avoir été maîtrisées par les druides antiques. Il ne revendique pas leur filiation mais se place, de par ses travaux, ses réflexions, ses écrits, comme un druide du XX<sup>e</sup> siècle, tentant à la fois de comprendre et d'actualiser les savoirs antiques qu'il considère comme celtiques.

Nous sont parvenues quatre versions tapuscrites de son article « *The Stonehenge Druidic Calendar* »<sup>514</sup>. Ces versions ont été relues par un certain Edern et Alan Heussaff. La dernière copie corrigée date de 1966 -1967 et est en anglais, à destination d'une revue scientifique britannique<sup>515</sup>. L'article est aussi paru en version bretonne dans la revue *Ar Bed Keltiek* (dirigée par Ropaz Hemon), numéro 110 de février 1968<sup>516</sup>. Attentif à la recherche sur le sujet, Lainé avait conservé des articles d'autres chercheurs : un article du *Newsweek* du 18 novembre 1963 à propos d'une découverte du scientifique Hawkins à Stonehenge<sup>517</sup>, un article de la revue *Nature* (vol. 263, 7 octobre 1976) intitulé « *Astronomically oriented workings on Stonehenge* »<sup>518</sup>, de Richard F. Brinckerhoff, du Département des Sciences, Exeter Academy.

---

<sup>513</sup> Nous avons déjà évoqué cette théorie : les recherches, analyses et exégèses de Lainé sont passées à Berthou Kerverziou, mais aussi à C-J Guyonvarc'h (par son appartenance au Bezen Perrot et par l'intermédiaire de Berthou-Kerverziou), puis à Le Scouëzec par Meavenn.

<sup>514</sup> Fonds Célestin Lainé, CRBC, CL7 T88.

<sup>515</sup> Le document CL3 C159, une lettre non datée d'Alan (Heussaff) à « Neven » (Célestin), nous informe que cet article sur Stonehenge a été envoyé à Glyn Daniel, *Editor Antiquity*, Cambridge.

<sup>516</sup> La version finale de l'article se trouve au dossier CL7 T90. Il y parle de Stonehenge comme une création de druides qui n'auraient pas encore été « nurembergised » (« nurembergisés » si nous traduisons en français) par les Romains. Le sanctuaire aurait été construit lorsque les druides étaient donc, selon lui, au sommet de leur gloire, alors qu'ils n'avaient pas encore perdu leur pouvoir, leur puissance.

<sup>517</sup> Hawkins a une approche archéo-astronomique et a mis en évidence (à l'aide d'un ordinateur IBM dédié) 165 alignements entre les mégalithes et des étoiles, les levers et couchers du soleil et de la lune d'il y a environ 3500 ans. Il a ainsi démontré que 15 éclipses solaires et 13 éclipses lunaires étaient en corrélation avec les plus anciens éléments du site. Il a aussi supposé que les « trous d'Aubrey », où se trouvaient à l'origine des piliers de bois, étaient des repères pour indiquer les éclipses lunaires. Il publie en 1965 *Stonehenge decoded*, avec J. B. White, dans lequel il argumente en faveur de la théorie affirmant que Stonehenge était une sorte d'ordinateur néolithique (« *a neolithic computer* », terme qu'il emploie déjà dans le titre d'un article dans le n° 202 de la revue *Nature*, du 27 juin 1964) permettant non pas de réellement calculer, mais de prévoir les solstices, équinoxes, éclipses, donc de matérialiser un comput temporel.

<sup>518</sup> Fonds Célestin Lainé, CRBC CL7 DP19 et DP20.

## Lainé, le druide

Son cheminement spirituel l'amène à étudier les philosophies orientales (Yin et yang, notamment), persiste dans le rôle qu'il s'est donné. En 1971, il rédige une lettre « Pour un enfant nommé Goulven »<sup>519</sup>, où il se qualifie de druide (« Le druide dit... ») et lui donne sa bénédiction (« Neven [...] te donne sa bénédiction druidique »). Attaché à cet aspect « druidique » de sa personne et la conception qu'il en avait, amplifiée par son double Neven, il qualifie d'« anti-druidique » le comportement de Mordrel en 1940, dans une lettre non datée à Anna Youenou-Debauvais<sup>520</sup>. Se considérant druide déjà avant 1939, il réfléchit *a posteriori* sur l'attitude de Mordrel, qui s'est éloigné de lui en 1940 et a délaissé l'aspect métaphysique et spirituel du combat pour une Bretagne nouvelle, autonome et païenne.

N'ayant pas réellement reçu de filiation (mais une initiation auprès de Von Tevenar, peut-être directement auprès de Hielscher), il cherche des références dans l'histoire de l'Europe, comme ce Machiavel fait druide<sup>521</sup>. Mais c'est surtout sur le plan de la spéculation spirituelle et symbolique que Lainé écrit, au fil des années de guerre et après. Ses transcriptions du calendrier de Coligny en sont la preuve<sup>522</sup>, tout autant que ses multiples écrits sur les divinités celtiques, la symbolique des chiffres, la toponymie, et ce depuis 1938 : il rédige un carnet de théologie, en 1945 - 46<sup>523</sup>, avec tout ce qu'il a appris ou créé depuis la fin de sa formation auprès de Von Tevenar et / ou Hielscher. Nous y trouvons, entre autres, une prière du druide quasi-identique à celle des Gorseddau de Galles et de Bretagne. Il tente aussi de classer les dieux gaulois, d'expliquer leurs noms et leurs fonctions, tout comme il essaie d'expliquer les noms des peuples des Gaules<sup>524</sup>. Aveuglé par son but de mise en exergue des Celtes, il commet des erreurs de traductions et d'interprétations : il traduit par exemple « Osismes » par « Ceux de la personne divine ». Le peuple le plus à l'ouest de la Gaule, dont ses ancêtres seraient issus, serait donc d'une lignée divine. Cela tombe bien pour quelqu'un cherchant une filiation respectable.

Complétant cet aspect relevant de la spéculation intellectuelle, Lainé développe un attrait pour la métaphysique. Au-delà de son texte sur la « Foi Celtique », il tente d'expliquer sa propre métaphysique dans un manuscrit titré « Chaîne », en 1942<sup>525</sup>. Il continue de cheminer, dans un essai, « Recherche de l'existence réelle absolue », rédigé à Lannion le 1<sup>er</sup> octobre 1942. Ces écrits

---

<sup>519</sup> Fonds Célestin Lainé, CRBC CL6 M385 (copie d'un manuscrit).

<sup>520</sup> Fonds Célestin Lainé, CRBC CL3 C166 – lettre à propos des écrits biographiques de Mme Debauvais sur son époux.

<sup>521</sup> Fonds Célestin Lainé, CRBC CL 2 M115 : *Macchiaveli le druide*.

<sup>522</sup> Fonds Célestin Lainé, CRBC CL7 M410.

<sup>523</sup> Fonds Célestin Lainé, CRBC CL8 M508.

<sup>524</sup> Fonds Célestin Lainé, CRBC CL8 M516. Il avait déjà fait une liste de dieux et de leurs représentations, en 1941 - 42, rangée sous le code CL8 M532.

<sup>525</sup> Fonds Célestin Lainé, CRBC CL8 M542 – seconde mise au propre du manuscrit, 1942.

comprennent divers tapuscrits sur la mythologie et la métaphysique<sup>526</sup>. Le premier de ceux-ci, intitulé « Caractéristiques du païen celtique », est annoté. Une date, peut-être écrite là *a posteriori*, au milieu des annotations : 1953, avec la mention « c'est plus une attaque de l'Église chrétienne ». Nous pouvons ainsi supposer que Lainé revient sur ses écrits des années plus tard. Il a même envisagé de publier ses réflexions : il regroupe plusieurs tapuscrits, non datés, reprenant aussi de nombreux brouillons des écrits épars. Mais le projet n'ira finalement pas plus loin, Lainé se remettant parfois en cause, ou, au moins, s'autocritiquant<sup>527</sup>. L'ensemble de ce corpus a peut-être été lu par un certain Hans Kaunen (sur lequel nous n'avons aucune information), puisque son nom est indiqué, suivi de « Allemagne » et « dimanche 19 janvier 1947 »<sup>528</sup>.

Puis apparaissent des spéculations sur les nombres et les dieux<sup>529</sup>. En 1951, il reprend encore, sous le titre « Nombres », d'anciens écrits sur les nombres, leur symbolique et leur lien avec les dieux, preuve que le sujet l'intéressait, mais l'amenait à reprendre régulièrement les spéculations métaphysiques<sup>530</sup>. Ces écrits, une nouvelle fois, ne seront jamais publiés.

Ses correspondances illustrent encore ses centres d'intérêts et nous font remarquer qu'il intègre à ses recherches ce que d'autres lui font parvenir, comme « Alan », dans un courrier du 31 janvier 1951<sup>531</sup>. Ce dernier lui mentionne de nombreux articles qu'il a écrits et qu'il lui fera parvenir. « Alan » lui indique par quel moyen cela se fera, dans ce courrier en breton où se mêlent quelques mots de français et d'anglais, l'ensemble pouvant être obscur pour qui ne maîtrise pas ces langues, ou se voulant être obscur dans une optique occulte. Ainsi, nous apprenons que l'auteur de la lettre va faire parvenir à Lainé « *ur rummad cuisine* » tous les huit à dix jours, même si Lainé ne lui écrit pas. Il lui indiquera à chaque fois ce qu'il lui transmet dans l'immédiat et ce qu'il lui transmettra dans deux envois, probablement dans un souci de tromper les éventuelles interceptions de courrier.

Nous n'avons que la liste de ce qui a été envoyé avec cette lettre. Il se peut que le reste des textes soit dans une autre zone des archives de Célestin Lainé. Cela nous informe tout de même sur le contenu des textes, qui, forcément, influencent Lainé ou sont même probablement utilisés par lui pour ses propres réflexions et écrits. Nous trouvons donc, entre des poèmes en français et des réflexions linguistiques, plusieurs articles concernant notre propos<sup>532</sup>, dont voici un exemple :

---

<sup>526</sup> Fonds Célestin Lainé, CRBC CL8 T111.

<sup>527</sup> Fonds Célestin Lainé, CRBC, CL8 T111, daté de « 1953 », suivie de « Glending » / Galway. Dans le brouillon d'un essai nommé « La semaine » (CL8 M557), il fait preuve d'un anti-christianisme basique et cherche à prouver que notre semaine est d'origine païenne.

<sup>528</sup> Fonds Célestin Lainé, CRBC, CL8 T112.

<sup>529</sup> Fonds Célestin Lainé, CRBC, CL8 M459 et M456 – en anglais, n.d., mais probablement ultérieures à son installation en Irlande.

<sup>530</sup> Fonds Célestin Lainé, CRBC, CL8 T114 – Glending / Galway, daté du 13 janvier 1951.

<sup>531</sup> Fonds Célestin Lainé, CRBC, CL3 C85. Il s'agit probablement d'Alan Heussaf.

<sup>532</sup> Nous avons ici conservé l'orthographe employée par l'auteur de la lettre.

- « Toutat : na gouen so/zo kozh..... Dervenn Schmellwasser
- mab-den, kounerezh – darvoudoù e amzer dremenet : tremazerel
- ar « mystique » kempoellek (ul lodenn – ar peurrest aet endeo) 9-10-12 (Cretom).
- Pennad e saozneg da vezañ karet da Gembreiz a-ziwout hor stad on the run. - Mibien Vile o tilestrañ en Iwerzhon d'an 17<sup>vet</sup> deiz eus al loar.
- Ar peoc'h : Stad tremenus – ezhomm a ziskuizhañ – Amer. - ar Gristeniezh, relijion evit tud skuizh. - Evidomp...
- Buhez peurbad. - Marv (emskiant hag identité miret d'an dud ? (mat evit piv?) Kenveriañ ouzh un tamm gwer / giver. - Unvez ar Bed !
- Denvez (= personelezh) : savet gant ar pezh so/zo wardro
- Anaon ha Gwenva : Nominoë, Jesus-Christ. Tartuffe. - an danevellounez
- Ar vuhez, hor buhez, subjektiv hag objektiv hervez ar sell-lec'h : -
- Anv ar spreñn. - an ivin. Ar fav. »
- « le peuple : une race si ancienne... Le chêne de Schmellwasser
- humanité, souvenir – événements de l'ancien temps : ?
- la mystique cohérente (une partie – le reste déjà fait) 9-10-12 (Cretom)
- Paragraphe en anglais que les Gallois devraient aimer concernant notre état *on the run*<sup>533</sup> - les fils de Mile débarquant en Irlande au 17<sup>ème</sup> jour de la lune.
- La Paix : État passager – besoin de se reposer – Amérique (?) - le Christianisme, religion pour les gens fatigués – Pour nous ...
- Vie éternelle – Mort (les gens conservent leurs conscience et identité ? (bon pour qui?)
- Comparer à un morceau de verre – Le Monde est unité !
- Matière (= personnalité) : construite avec ce qu'il y a autour
- Les Âmes et la Blancheur : Nominoë, Jesus-Christ, Tartuffe – la narration (?)
- La vie, notre vie, subjective et objective selon le point de vue : -
- Le nom du bois [traduction possible si le premier « S » est en trop] / de la baguette [?] - l'if. Le hêtre »

L'ensemble n'est pas clair, mêlant au breton parfois très renouvelé de Lainé quelques termes français (« mystique ») ou anglais (« *on the run* »). Lainé y mélange de nombreux concepts, de multiples références, sans queue ni tête, sans organisation. Ce texte n'est pas une simple suite de notes puisque la rédaction semble avoir été faite en une seule fois, avec la même plume. Il s'agit peut-être aussi d'un texte codé. Serait-ce une copie de réponse ou une réponse jamais envoyée à cet « Alan » duquel il reçoit des lettres codées elles aussi ? S'il y a des références métaphysiques, la réflexion s'efface derrière une désorganisation globale.

Enfin, une note, sur la frange gauche de la lettre, nous informe encore sur quelques réflexions échangées par les deux hommes, à propos de textes écrits en octobre 1945 (« M6. Here 45), entre autres sur « *Dispater – Toutatis : tat – aer → paeron : trec'hemmet. - Tadelezh ha serc'h : 3-2* » : le Dispater serait le dieu primordial honoré par les Gaulois, selon César. Lainé le rattache ici à « Toutatis », qui n'est pas le nom d'un dieu mais une appellation générique signifiant « le dieu de la tribu » : c'est le dieu tutélaire, protecteur d'un peuple, qu'il ait ou non un nom spécifique. « Tat » serait une autre version de « tad », le père, en breton ; « Aer » signifie « air » ; « Paeron », le parrain. Ce « parrain » serait-il, pour Lainé, une autre appellation du « Toutatis » gaulois ? Celui qui

<sup>533</sup> Plusieurs traductions possibles : « en compétition » (mais avec quoi?), faire quelque chose lorsqu'on est très occupé, en fuite. C'est cette traduction que nous favorisons, compte tenu du reste du texte.

protège sa tribu, ses nièces et filleuls ? « *Trec'hemmet* » : il représenterait la supériorité, la victoire, quelque chose de prépondérant. « *Tadelezh ha serc'h* » : « paternalisme et amour ». Lainé montre ici les circonvolutions de ses réflexions, le jeu par lequel il arrive à ses fins : détourner les règles linguistiques, ou en faire complètement fi. Nous pouvons juste effleurer les mécanismes qu'il utilise. Il est donc difficile de saisir toutes les subtilités qu'il a mises dans ces écrits.

Nous n'avons évidemment pas les clés pour comprendre la totalité de l'échange ; des pièces manquent, ainsi qu'une sorte de code de lecture. N'oublions pas non plus qu'il s'agit d'une liste de textes fournis par ailleurs. Mais cela nous informe sur ces liens particuliers, sur ces thèmes, entretenus par Lainé et ses anciens camarades de lutte, ici A. Heussaf. Les deux hommes persistent dans une recherche mêlant spirituel, politique, science et exégèse. Cela nous raconte encore que Lainé, au fil des décennies, est arc-bouté sur plusieurs thèmes de recherche : s'il ne s'occupe plus de Stonehenge et du calendrier de Coligny, c'est parce qu'il a publié en anglais sur le sujet, parce qu'il a été au bout de ce qu'il voulait prouver. Il est passé à autre chose : les dieux celtes, la symbolique des arbres et l'origine de leur nom, l'éternité et ce qu'il y a après la mort.

Pour étayer encore notre propos sur sa volonté d'argumenter en faveur d'une tradition païenne celto-germanique, en faveur d'une culture commune face au christianisme romain, à une probable implantation des hommes du Nord en Armorique plus antérieure que ce que l'histoire nous révèle, Lainé empreinte les chemins hasardeux de l'étymologie et nous explique l'origine du nom de la ville de Brest, dans un courrier du 29 décembre 1956, depuis Galway, adressé à « Alan et Brid », soit Alan Heussaf et sa femme<sup>534</sup>. Comme quelques autres érudits avant comme après lui (Le Scouëzec, Raoult, pour ne citer qu'eux), il affirme et ensuite, pour tenter de prouver la véracité de ses propos, il use des sciences et de son intuition et interprétation personnelle pour argumenter en faveur de l'objectif visé. Ainsi, Brest tirerait son origine de Bo-rest < Bo-chrest < Bo-Christ, c'est à dire

« le campement chrétien sur la rive vers Rome (soit la rive gauche de la Penfeld, dont le nom signifierait « la rivière au bout du Vallum / la fortification » (une sorte de mur-frontière, que le nom de Bo-Harzh viendrai confirmer, « *harzh* » pouvant signifier « frontière » ou « limite » en breton). La rive droite, appelé à un niveau Le Bouguen, tirerait son origine de Bo-ugen < Bo-uiccin < Bo-viking : « Bouguen le noble wall des païens [boches – ajoutés par Lainé au-dessus de « païens »] sur la rive vers Ouessant. La rive droite se nomme la Recouvrance : les chrétiens l'ont recouvrée sur les païens. » Il précise encore que tout cela doit dater d'après « la chute de Nantes en 930 ou peu s'en faut - et probablement vers 950 – et personne, ne se rappelle plus de rien ! Abominables moines – même le nom de Brest n'a plus rien dit à personne – jusqu'à ce soir et jusqu'à moi, Amen !<sup>535</sup> ».

Nous ne pouvons que constater ici un fonctionnement peu scientifique, même si Lainé fait entrer les sciences dans sa réflexion. Le but, à savoir prouver une présence et une influence viking ou

---

<sup>534</sup> Fonds Célestin Lainé, CRBC CL3 C137.

<sup>535</sup> *Ibid.* Il se positionne donc comme un (re)découvreur du « vrai » sens des noms, de l'étymologie originelle, à l'opposé des moines qui ont, selon lui, amené l'oubli de la définition de « Brest ».

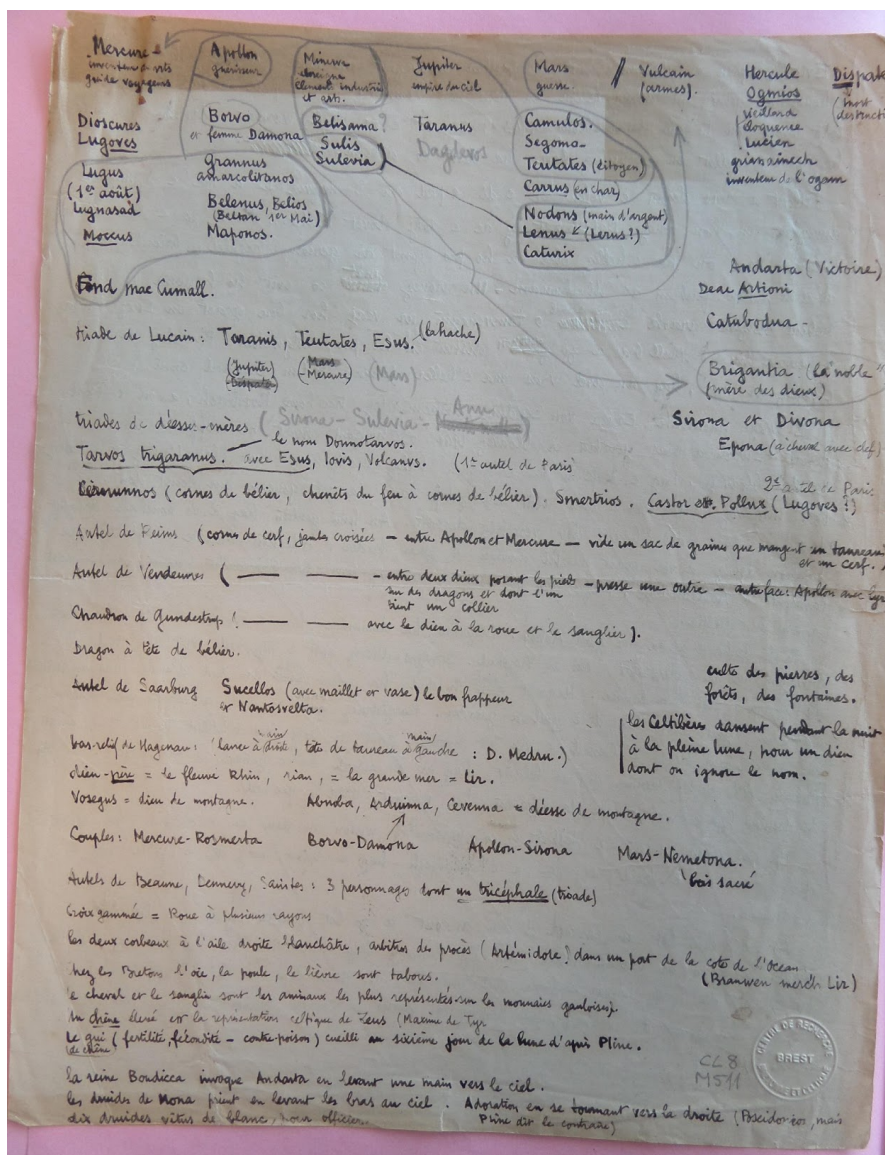
germano-scandinave au bout de la Bretagne, encore d'actualité pour lui, n'appelle pas à plus d'objectivité de sa part : ce qu'il a à prouver, il le fait, peu importe la méthode. En mars 1971, dans une autre liste de noms bretons expliqués par sa propre méthode<sup>536</sup>, il tente une nouvelle explication quant au nom « Brest », dont l'origine serait à chercher dans « Borest < Broest < Bru (ar) stad(ir) », qu'il traduit par « la ville du pont ». Le nom Plouguin viendrait de Plou-Uguen / Pleb-Viking-i. Toujours dans le même document, Lainé traduit le nom « Gall » ou « Le Gall », par « Norvégien ». « Konk » serait pour lui un mélange de celtique et de germanique, et signifierait « Port ». Il pose donc la question : Konk-Leon, Konk-Kerne, Konk-Gall sont-ils des « pors norvégiens ? » Donc fondés par des Vikings qui y auraient laissé une empreinte culturelle par l'étymologie, voire plus. Comme Portsall, selon lui, ou même les appellations de type « Galice » et même « Portugal ». Ces théories volent vite en éclat face aux travaux des linguistes, mais illustrent bien le but qu'il vise : une origine à la fois celtique et germano-scandinave des Bretons, si ce n'est d'un point de vue « ethnique », au moins d'un point de vue culturel. Lui qui se moque de Yann Brekilien (« le jobard »), dans le même document, pour avoir traduit Gavrinis en « île de la chèvre » au lieu de « île au port » qu'il propose<sup>537</sup>.

Le document ci-dessous [Fig. 50] illustre un autre aspect de la façon qu'a Lainé de penser la religion celtique qu'il souhaite mettre à jour : comparant les dieux gaulois ou celtiques avec leurs équivalents grecs et romains, tentant de créer des couples divins, de lier des archétypes à des pratiques relatées dans les textes antiques (« la reine Boudica invoque Andarta en levant la main vers le ciel / les druides de Mona prient en levant les bras au ciel »), et, au passage, de trouver un lien entre les Celtes et les Germains : le Rhin. Frontière que César imposa lors de sa conquête, symbole fort de la limite infranchissable, le fleuve est ici l'opposé de cela. Lainé le présente comme « le dieu-père » (c'est lui qui souligne « père »), ne fournissant que le terme « rian » comme explication, suivi de « grande mère = Lir ». Le Rhin, frontière entre la France « gauloise » et l'Allemagne « germanique » devient ici l'image, le symbole du « dieu-père », celui qui serait à l'origine de tout. Inversant donc le rapport au fleuve, il en fait un lien entre les Celtes et les Germains, de par son symbolisme divin, dans sa logique de lier les cultures dites nordiques, d'y

<sup>536</sup> Fonds Célestin Lainé, CRBC CL2 M109.

<sup>537</sup> Pierre-Yves Lambert, dans *La langue gauloise*, (Clamecy, éd. Errance, 1994), indique en page 238 que dans les langues romanes, *galir* signifie « le Normand ». qui viendrait du gaulois *galir*, « jeter ». D'une racine indo-européenne \*gal que nous retrouvons, comme nous l'indique encore P-Y Lambert en page 34 de son ouvrage, en gaulois (*gali* - thème verbal, « bouillir » ; *Galli*, « les furieux »), en vieil irlandais (*gal*, « vapeur / fureur guerrière ; *caleti / caletes*, « dur, vaillant », *calath*, « héroïque »), en gallois (*gal*, « fureur »), en breton (*kaled*, « dur ; *galloud*, « pouvoir »). Ainsi, pour Lainé, la fureur guerrière qu'il imagine être celle d'un druide-guerrier aux origines germano-scandinaves, se retrouve dans la linguistique celtique et l'étymologie bretonne par le biais de ces termes. Notons aussi l'appellation de *gallo-glas*, en gaélique d'Écosse, donnée à des descendants de Pictes et de Norvégiens, dont les hommes formaient des troupes d'élite, des mercenaires chez les Highlanders. De *Gallo*, « Norvégiens », et *glas*, « Pictes » – aux peintures de guerre bleu. Merci à Pierre « Bead » pour cette information.

trouver un peu des origines des Celtes, ou au moins de forts points communs. Mais il en oublie de fournir des explications sur la « grande mère Lir », ou grand-mère, l'océan.



[Fig. 50] Lainé compare ici les dieux gaulois et romains, tente de présenter un organigramme des divinités, puis de les classer avec leurs attributs, de les rattacher à une iconographie existante en numismatique et sculpture. CRBC, CL 8 M 511. Le document CL M 532 fait suite à celui-ci : liste de divinités gauloises et celtiques et leurs équivalentes grecques et romaines, en s'appuyant sur des découvertes archéologiques faites en Allemagne (Saarburg), Danemark (Gundestrup), et France (Hagenau).

Alan Heussaff reconnaît dans un tapuscrit de ses mémoires<sup>538</sup> sur Lainé que ce dernier avait développé des méthodes et concepts bien éloignés de ceux des universitaires :

<sup>538</sup> Archives privées, document tapuscrit sans titre ni date, p. 84.

« *Kavet e vo en e skridoù frouezh e brederiadennoù. Disheñvel int e meur a geñver diouzh tebouezhadurioù ar skolveuridi...* »<sup>539</sup> / « Nous trouvons dans ses écrits les fruits de ses réflexions. Ils sont bien différents des résultats des universitaires... »

Heussaff mentionne ensuite que des erreurs d'interprétations trouvent leur origine chez les auteurs de l'Antiquité, qui ont trop cherché à comparer les panthéons divins, erreurs ayant traversées les siècles et persistantes<sup>540</sup>. A l'inverse, Lainé, selon Heussaf, suit une piste remontant aux derniers temps du paganisme celtique, où celui-ci est déjà fortement teinté de christianisme et intègre (selon la logique de Lainé) des influences scandinaves, celles-ci renouvelant le paganisme face au christianisme latin.

Pourtant, Lainé sait utiliser les sciences, mais aussi la philosophie, pour argumenter en faveur de ses conceptions métaphysiques : il existe dans ses écrits un carnet<sup>541</sup> où se cumulent des brouillons de discours, des croquis, des informations sur des militants, comporte aussi des formules mathématiques prouvant l'éternité d'un être. Lainé tente une définition : « un être intégral simple par rapport au temps d'une apparence de l'espace variable entre deux limites » (soit la naissance et le décès). L'être serait invariable du temps, indépendant, donc éternel. « Notre vie temporelle est l'intégrale par rapport au temps de notre vie éternelle. [...] Avant notre naissance elle est nulle mais existe. Pendant notre vie, elle est variable. Après notre mort, elle est invariable, définitive, existante éternellement[...] ». Cela l'amène à la conclusion qu'il y a une confusion pratique entre « éternité » et « immortalité » dans l'esprit commun. Mais même si l'être existe avant la naissance, sa valeur dépend « de l'intensité et de la durée de notre vie ». Cette idée de l'immortalité / l'éternité de l'être, si elle se retrouve dans de nombreuses croyances, est un invariant des concepts druidiques d'une part (et ce à travers des interprétations de textes antiques sur les croyances des druides, par la métaphysique développée par Iolo Morganwg et reprise par Le Fustec et Berthou), et d'autre part développés par la théosophie ou la *Golden Dawn*. Les pratiques linguistiques de Lainé sont aussi des illustrations de son engagement religieux : la langue bretonne qu'il construit n'est pas une

---

<sup>539</sup> Paradoxalement, ce sont des universitaires qu'il va inspirer par ces recherches, réflexions, et les pistes qu'il a ouvertes sur des sujets comme le calendrier de Coligny, par exemple. C-J Guyonvarc'h et F. Leroux prennent leur inspiration dans leurs propres recherches, mais aussi à travers l'influence directe de celles de Lainé, ou indirectement *via* Berthou-Kerverzhiou, au sein de de la revue *Ogam*, organe des Amis de la Tradition Celtique, association liée à la Kredenn Geltiek. Guyonvarc'h et Leroux révolutionneront l'approche des études celtiques, mêlant histoire, linguistique et sciences des religions, offrant plusieurs ouvrages oscillant entre précision scientifique et vulgarisation sur les mythes celtes d'Irlande, entre autres.

<sup>540</sup> D'où l'intérêt de renouveler la lecture de la religion celtique antique, avec le même regard que nous pouvons avoir sur l'indouisme, non comme une seule religion polythéiste, mais comme un ensemble de pratiques religieuses dédiées chacune à une ou plusieurs divinités, sur une même aire et dans une même ère civilisationnelle.

<sup>541</sup> Fonds Célestin Lainé, CRBC, CL5 M319.



simple langue du quotidien, mais doit servir aux cérémonies, elles-mêmes conçues dans le cadre de cette création d'un homme nouveau, ici breton ou celte. Nous retrouvons là un point commun avec la Gorsedd et plus encore avec la Kredenn Geltiek : le breton est perçu avant tout comme une langue sacerdotale. Et lorsqu'il y a initiation, il peut y avoir mystères et secrets. C'est aussi à cela que participent ces textes obscurs, écrits par Lainé : si le lecteur n'est pas initié, s'il n'a pas le code pour déchiffrer le texte, il ne peut comprendre son contenu, son sens. Il faut aussi, dans la Kredenn Geltiek, une initiation pour comprendre tout ce qui y est transmis lors des rituels, comprendre les symboles et les références ; il en va de même pour les textes qui paraissent dans *Kad*, par exemple : le lecteur n'ayant pas eu une forme d'initiation (par les études universitaires ou la construction d'une érudition personnelle, l'initiation plus formelle auprès d'un groupe...) ne peut saisir tout ce que les auteurs souhaitent transmettre.

Lainé est bien dans l'air du temps, d'un point de vue métaphysique : ses réflexions ne détonnent pas, mais présentent un aspect scientifique, mathématique, alors que chez beaucoup d'autres, ce sont les dogmes sur l'immortalité de l'âme qui dominent, se basant sur des traductions et interprétations de textes antiques ou plus récents. Lainé, lui, fait entrer les mathématiques, sous l'aspect de formules, pour prouver que l'être / l'âme est éternelle. Il en déduit qu'il y a des règles comme l'instinct de conservation, l'instinct de l'action la plus intense, par exemple, à intégrer à la formule.

Mais il va encore plus loin, rejoignant les théories panenthéistes (nous retrouvons ici l'influence de Hielscher) : l'ensemble des êtres éternels est regroupé au sein de « God » ; c'est même « l'intégrale de tous les êtres étendue à l'espace ». Selon ses formules, « univers = intégrale d'une époque étendue à l'espace ». En conséquence, l'univers est la « dérivée de God / l'espace » et « l'évolution est la dérivée de God / le temps ». Mais cette intégrale « God » a un début et une fin, spatiale et temporelle à la fois : elle dépend des points de départ et d'arrivée. Mais de quoi ? Nous l'ignorons, Lainé arrêtant là ses circonvolutions métaphysiques et mathématiques. Il termine en écrivant que « God a les propriétés d'une différentielle totale ». Il a calculé Dieu, le dieu des panenthéistes. C'est le « *pennvon unek* » dont parle A. Heussaf dans un tapuscrit<sup>542</sup>. Heussaf et Lainé ont discuté du sens du mot anglais « God », et de la création d'un terme en breton convenant au paganisme celtique qu'ils vivaient :

« ...evit kaout ur ger keltiek berr ne gavas neuze nemet un azasadur eus ar \*gutu- a zo er ger galianeg « gutuatir ». Hemañ ma ne fazian a vez roet dezhañ ar ster « tad-peder », den a vez e karg eus ar pedennoù, « den-Doue » eta. Met pedenn ha Doue zo daou dra zisheñvel. N'eo ket \*gutu- a zo deuet eus « guidhe », gui, en iwerzhoneg ha da « gweddi » e kembraeg, ar re-mañ o talvout « pedenn » e gwirionez : deveret int eus \*god-, hervez A. Mac Brain. « God » e saozneg a zo kar-pell da « guth » iwerzhonek (hag a dalvez mouez), ha hemañ hervez Mac Brain a zo

<sup>542</sup> Copie d'un tapuscrit du fonds Heussaff de la *National Library of Wales*, issue d'archives privées. Aucune pagination.

*deveret eus gutu- avat. N'ouzon ket hag eñ e ouie Henaff an dra-se met n'en deus ket skoet e-kichen evit a sell ouzh ar brezhonekaat peogwir ez eo gwirheñvel-tre e vije troet \*gutu- da « godé en hor yezh, ha pa vezer o nevezc'heriañ e vez lec'hed da reiñ ur ster a-ziforc'h diouzh an hini en devez ar ger kar en ur yezh all. »*<sup>543</sup> / « ... pour avoir un court mot celtique on ne trouve alors qu'une construction à partir de \*gutu- que l'on trouve dans le mot gaulois « gutuatir ». Si je ne me trompe pas, on peut lui donner le sens de « père-prieur », celui qui a la charge des prières, « homme de Dieu », donc. Mais la prière et Dieu sont deux choses différentes. \*gutu- ne vient pas de « guidhe », gui en irlandais, ni de « gweddi » en gallois, ceux-là ayant le sens de « prière » en vérité : ils dérivent de \*god-, selon A. Mac Brain. « God » en anglais est assez éloigné du « guth » irlandais (et qui signifie voix), et ce mot-là selon Mac Brain dérive de \*gutu- assurément. Je ne sais pas si Henaff savait cela mais il n'a pas frappé à côté quand on regarde le phénomène de bretonnisation parce qu'on peut véritablement traduire \*gutu- par « godé » dans notre langue, et quand on fait des néologismes on lui donne un sens divergent de celui qu'a le mot apparenté dans une autre langue. »

Dans cette liasse de feuilles (CL5 M319) de nombreux documents sont non datés, y compris celui où Lainé définit le divin. Mais il en existe un autre (CL2 M77), du 2 janvier 1954, rédigé en anglais, qui nous informe sur le concept de calcul des dieux : même si Lainé emploie le pluriel anglais « Gods », c'est pour lui une multitude dans une unité, illustration de l'évolution de ses concepts panenthéistes, nimbés de mathématiques : toute chose, tout être est une partie d'un tout, pouvant prétendre à une reconnaissance à la fois de son unicité et de sa participation à cette « intégrale de tous les êtres », sans qu'il précise s'il s'agit des êtres qu'il considère comme éternels.

Il y a, selon lui, plusieurs dieux et ils ne sont « pas un » / « no one [...] » *« The numbers of the Gods is any one »*. Continuant sa réflexion, il écrit que « *their number is the most characteristic property of the Gods* ». Allant au bout de sa pensée, il conclut en mêlant conceptions mathématiques et métaphysiques : « *The Gods are the Numbers themselves* », les dieux sont les nombres eux-mêmes : Divona, déesse des fontaines, porte le numéro sept, par exemple<sup>544</sup>. Peut-être l'idée que l'univers n'est que nombres et formules mathématiques, y compris les entités divines en lesquelles les humains croient.

Déjà, à la fin de l'année 1942, il expliquait quelques concepts à certains proches, dont A. Heussaf qui retranscrit dans ses mémoires. Nous ignorons si ce sont là réellement les concepts développés par Lainé et fidèlement retranscrits, ou si Heussaf y a mis sa touche personnelle. Néanmoins, ce témoignage nous permet de constater que dès la fin de 1942, Lainé et Heussaff marchaient déjà depuis un moment sur les chemins de la métaphysique, de paire avec leur combat pour l'affirmation d'une culture et d'une race celte dans le Reich :

« *God a zo nemetañ (unek), unan o telc'her d'an holl, ac'hani skeudenn (argel) [sic].* / Il n'y a que *God* (seul), un dirigeant tout à son image (archange? Peut-être une faute de Lainé, ayant voulu écrire “*arhel*”?)

<sup>543</sup> *Ibid.*

<sup>544</sup> Archives privées, document tapuscrit sans titre ni date, p. 84. Nous n'avons pu relever jusqu'à présent que les dieux suivants honorés par Lainé : God, Mamm Frouezhus, Lugh, Aesus, Nuz, Divona

*God : an unskell (troellen). / God : ? (tourbillon)*  
*Emañ bep gallout God sellout, sentiñ, ezinañ, (ijinañ?), ren. / Il y a chaque pouvoir de God*  
*regarder, sentir, imaginer (?), diriger.*  
*Sellout, ha diwarnañ neuziou ar Bed, ar ne (?) hag ar Sell. / Regarder, et de dessus lui (par lui?)*  
*les aspects du Monde, les cieux (?), et le Regard.*  
*Sentiñ, ha diwarnañ neuziou an Arvoud, ar Boud, hag an Oberenn. / Sentir, et de lui les aspects*  
*de la Situation, de l'Être, et de l'Oeuvre.*  
*Ezinañ, ha diwarnañ neuziou ar Wirionezh, ar Gaou, hag an Ezin. / Imaginer, et de lui les*  
*aspects de la Vérité, du Mensonge, et de l'Imaginaire.*  
*Ren, ha diwarnañ neuziou ar Spered, an Danvez, hag an Nerzh [mot entre parenthèses illisible] /*  
*Diriger, et de lui les aspects de l'Esprit, de la Matière, et de la Force.*  
*Emañ e God eta pep liester, pep kemm, pep martezead. / Il se trouve donc en God chaque*  
*pluriel, chaque changement, chaque possibilité.*  
*(En) delc'her a ra eta pep ec'honder (egor), pep amzer, pep faltazi. / Il dirige donc tout espace,*  
*tout temps, toute imagination.*  
*God a zo undanveziek..., digemm..., ret-untuek : kement a zo n'eo ket e giz all.<sup>545</sup> / God est d'une*  
*seule matière..., immuable..., nécessairement impartial : tout ce qui existe ne peut être*  
*autrement.»*

C'est ainsi que s'exprime chez Lainé et Heussaff le concept du divin panenthéiste (le « Principe Unique - *treiñ a rafen ar gerioù-se gant Pennvon unek pe unanek* »<sup>546</sup>), témoignage de disciples de Hielscher s'appropriant les concepts du maître, les retravaillant à leur façon. Heussaf écrit à ce sujet<sup>547</sup>, selon ce qu'il a compris lui-même (« *hervez ar pezh 'meus komprenet ivez* »), que ce « Tout » est un lien entre les êtres humains, chaque chose, le monde, et des forces animant l'univers. Cet ensemble, l'écrit Heussaf, est à rapprocher de la volonté de lutter pour une Bretagne celtique et d'agir en homme bon. C'est ainsi que les concepts développés par Lainé étaient peut-être présentés de façon simpliste à ses proches, ou peut être interprétés ainsi par celles et ceux qui l'écoutaient. C'est aussi une illustration de ce qu'il voulait transmettre afin de faire de ses guerriers des druides, à savoir des êtres conscients de leur place dans l'univers et des forces qui lient toutes choses en un « Tout », dont la Bretagne celtique ne serait qu'une fractale, entité créée par la force et par l'esprit des hommes jugés en conséquence bons pour leurs actions à la fois politiques, culturelles et spirituelles, cimentant tout cela par des cérémonies. C'est, concrètement, la visée qu'avait Hielscher au travers de son Église.

Se nourrissant de culture celtique et germanique. Lainé délaisse pendant longtemps les autres ères culturelles, même s'il s'intéresse à cette forme d'équilibre dans l'univers et dans l'être, équilibre qu'il cherche à atteindre en apprivoisant « Hénaff » avant de l'annihiler en son propre « Moi ».

<sup>545</sup> *Ibid.* Aucune pagination. Le texte en breton est difficile à comprendre et à interpréter, puisque comportant des néologismes sur la thématique métaphysique et reflétant probablement l'état d'esprit de son rédacteur, sur le moment.

<sup>546</sup> *Ibid.*, p. 81. « Je traduirais ces mots-là par Principe unique ou unifié ».

<sup>547</sup> *Ibid.*, p. 84.

« Hénaff » est la forme bretonnisée de « Lainé » : « l'ainé », en breton, se traduit par « *an henaff* ». « Célestin » venant de « céleste », il bretonnise aussi son prénom en « Neven » / « *an neñv* » : le ciel, dans un sens religieux. C'est ainsi qu'il se crée une nouvelle identité, spirituelle, druidique, devenant Neven Henaff. C'est un point commun à tous les groupes initiatiques : changer de nom est le signe d'une évolution, d'une étape importante franchie ; c'est une reconnaissance par ses pairs, au sein du groupe ou de la communauté.

C'est surtout dans les années 1960 que Lainé découvre que d'autres cultures ont des points communs avec ce que lui considère dans ces années comme une tradition druidique antique. Au-delà de sa volonté de vouloir prouver que des liens forts existent entre les Celtes et les Germains du XX<sup>e</sup> siècles, à travers une étude historique et linguistique avec sa propre méthode, il essaie de mettre en avant des points communs entre plusieurs cultures anciennes, au niveau calendaire ou dans les fonctions des divinités : la culture aztèque, par exemple, mais aussi la culture japonaises<sup>548</sup>. D'autres cultures religieuses comme le bouddhisme et le christianisme, qui proposent des réponses aux questions sur l'après-vie, sont considérées comme « antinaturelles » car elles placent « l'amour avant l'opposition »<sup>549</sup>.

C'est au Japon, en visitant un musée, que Lainé a une révélation sur la signification des cornes sur les casques des guerriers (dont nous savons aujourd'hui qu'elles n'apparaissent qu'à titre d'ornements, étant inutiles, voire gênantes, lors d'un combat). Dans le brouillon d'une lettre à Oshawa (1893 - 1966, le père de la macrobiotique)<sup>550</sup>, datée de juillet 1963, il partage ses réflexions avec son ami japonais, à ce sujet<sup>551</sup>. Lainé reste bloqué sur certains concepts, malgré l'avancée de ses propres recherches et les avancées scientifiques sur le sujet des divinités celtiques ou de l'étude des mythologies, par exemple.

Dans une autre lettres, à ses neveux et nièces, du 25 décembre 1965<sup>552</sup>, Lainé leur écrit qu'il avait à peu près leur âge (vingt ans) quand il rencontra « yang-yin dans la personne du sorcier

---

<sup>548</sup> Fonds Célestin Lainé, CRBC CL3 C147. Dans ce fonds d'archives, il y a aussi un exemplaire du *Calendario Azteca*, de Vargas Rea

<sup>549</sup> Fonds Célestin Lainé, CRBC CL3 A20, « Théologie – Divinités. » 1946 – 47. Les feuillets D2 et D8, de la même série, font aussi référence à différentes cultures : méditerranéennes, mexicaine, indienne...

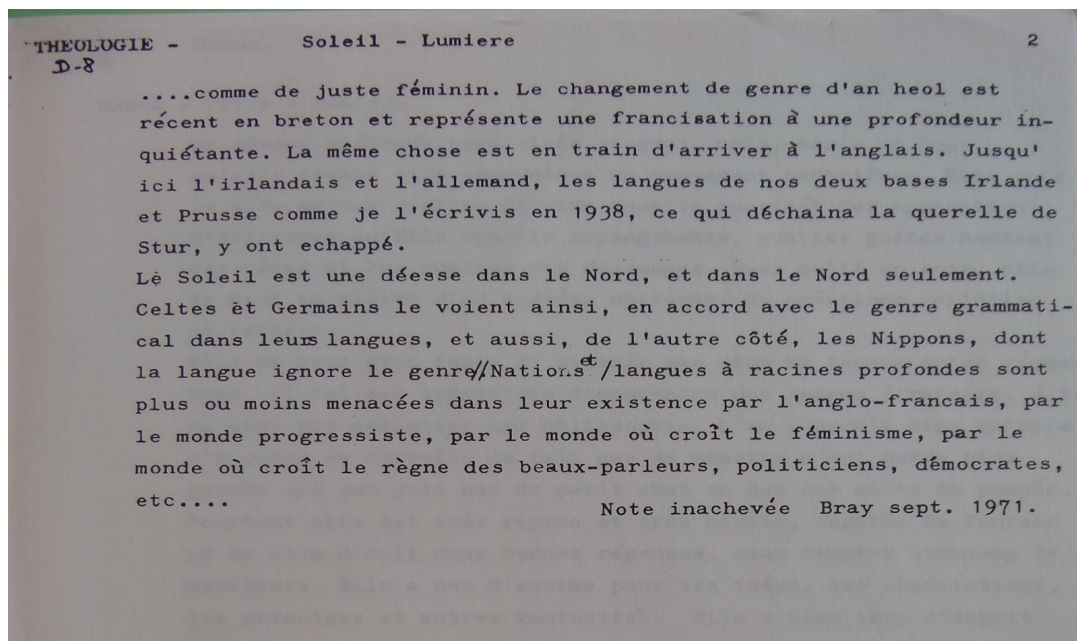
<sup>550</sup> Georges Oshawa, 1893 - 1966, est né dans une famille pauvre d'un Japon en pleine mutation forcée et rapide, de l'ère Meiji. Tuberculeux (une partie de sa famille est déjà décédée de cette maladie), il est soigné par le Dr Sagen Ijizuka (1850 - 1909), qui utilise une médecine naturelle, basée sur une bonne gestion de l'alimentation : adaptation scientifique des principes du Yin-Yang. Oshawa étudie et développe cette méthode, jusqu'à créer la macrobiotique. Il s'agit de lier une philosophie, elle-même basée sur des croyances et une tradition spirituelle, avec les actes de la vie quotidienne et le mode de vie. Il diffuse ces concepts dans de nombreux livres et fait de nombreuses conférences sur ce sujet, persuadé que l'humanité tient là une réponse à tous ses problèmes. A partir de 1953, il parcourt une partie de l'Europe et les États-Unis, et il crée des groupes d'études et des centres de diffusion de ses théories et pratiques.

<sup>551</sup> Fonds Célestin Lainé, CRBC CL3 C147.

<sup>552</sup> Fonds Célestin Lainé, CRBC CL3 C151, brouillon.

Oshawa »<sup>553</sup>. C'est un thème de réflexion qui occupe son esprit depuis plusieurs années, comme nous le constatons. Oshawa est pour lui une sorte de mentor, pas seulement un scientifique. Il l'inspire. Sa philosophie, faisant du corps et de l'esprit un tout, lui-même inclus à l'environnement direct, rejoint ce qu'il rêvait de mettre en place des années auparavant, à savoir un groupe d'hommes physiquement et spirituellement supérieurs aux autres, dans le cadre d'un mode de vie « celtique ».

Piochant des références autant dans l'(h)indouisme que dans la culture aztèque, Lainé prépare l'écriture de sa « Saga », organise ses notes et les tape à la machine, en les classant dans un dossier « Théologie ». C'est un projet, semble-t-il abandonné, d'un dossier « Mythologie »<sup>554</sup>. S'y côtoient des concepts des années 1930 comme de plus récents. Lainé se pose des questions quant à l'impact du français sur la langue bretonne, par exemple, en 1971, sur les termes qu'il considère comme sacrés, le soleil avant tout [Fig. 51].



[Fig. 51] Dossier « Théologie », feuillet D – 8 / 2. Tapuscrit de notes datant de septembre 1971. Dossier non coté. Fonds Célestin Lainé, CRBC.

Lainé, comme l'indique le document ci-dessus, s'inquiète de voir des concepts primordiaux être dévoyés par « l'anglo-français » et « le monde progressiste ». Nous hypothéquons que c'est pour lui la fin de sa quête : il tente, par ce projet de « saga », dans laquelle nous devinons qu'il voulait transmettre ses principes religieux, de faire passer aussi des concepts et idéaux contre un monde qu'il n'aime pas, où le Nord s'affaiblit, ce qui s'illustre par le passage, selon lui, du féminin au masculin pour « *an heol* » / le soleil. Ce Nord, encore, représente pour lui le « yang », et « [sa]

<sup>553</sup> Il qualifie aussi, dans cette lettre, son grand-père de « vieux viking qu'il était », rapprochant sa propre histoire familiale, ses propres origines, à l'idéal qu'il visait, à savoir être un Germano-celte à la fois druide et guerrier.

<sup>554</sup> Fonds Célestin Lainé, CRBC, dossier non coté.

déesse préférée », Medva / Freya / Benten, qui, d'un mouvement centrifuge, fait le vide autour d'elle<sup>555</sup>. C'est une déesse pleine de contradictions, et « il en est ainsi de toute Existence. » Dans un argumentaire parfois confus, Lainé laisse entendre que sa force centrifuge éjecte de son entourage tout être n'ayant pas la force nécessaire pour s'y tenir. Lui, bien sûr, fait partie des élus. S'adressant à la « Grande Déesse, Medv de Connacht », il lui écrit ceci :

« Et voici un présent de votre druide : Celui que vous ne pourrez éjecter d'après de vous, vous le reconnaîtrez à ces trois caractères. Il sera généreux. Il sera sans jalousie. Il sera aussi – hélas – un riche et puissant roi. Ceci est le trésor que j'ai recueilli pour vous dans nos vieilles Sagas d'Irlande.<sup>556</sup> »

De qui parle-t-il ? De lui ou du héros de sa saga<sup>557</sup> ? Peut-être s'identifie-t-il à un personnage qu'il souhaite créer ? Tentons une hypothèse : s'il se voit roi, de quoi ? De ce royaume du nord, rêvé, fantasmé, où il serait à la fois chef de guerre et chef religieux ? Nous pouvons y voir alors le dépassement de cet autre lui, « Neven », à travers ce personnage imaginaire à travers son identification comme druide servant une déesse-mère, équilibre de tous les opposés.

Dans sa correspondance et ses autres écrits, tout ce qui lui paraît correspondre à sa propre mentalité est qualifié de « druidique ». Ainsi, dans une lettre à un destinataire anonyme (probablement un militant FLB-ARB, vu le contenu du courrier), datée du 5 juillet 1978, il écrit que « la méthode druidique est celle de l'homme du Texas : tirons tout de suite.... et les discussions viendront après »<sup>558</sup>. Quelques lignes avant, revendiquant le fait d'avoir reçu insultes et remarques de la part de nombreux militants bretons, il cite un passage de l'épopée de Cuchulainn, le héros mythologique irlandais, qualifiant cette citation de « celtique » (c'est-à-dire qu'elle correspond à l'esprit celtique et druidique qu'il souhaitait développer, et rêve toujours à cette époque de voir un jour se diffuser) : « les cris et les injures de l'ennemi sont la plus douce musique au cœur du guerrier : il sait ainsi que ses coups ont porté ». Toujours ces références venant conforter son propre point de vue, ses propres concepts : il ne peut pas se considérer autre que druide et guerrier. Pourtant, ses actes de bravoures furent très rares : Neven, son double, le mena au bout de lui-même, en cette nuit de 1932, mais il ne lui ouvrit pas l'accès à un autre niveau de conscience, de rapport à l'action liée à l'esprit qu'il développait, et sur lequel il continue de fantasmer en cette fin des années 1970.

Il théorise aussi le sens des mots celtiques *\*sam* et *\*giam*, qui ne désignent pas que l'été et l'hiver, mais correspondent à des états : *\*sam* serait la superficialité et *\*giam* l'action. L'état de

---

<sup>555</sup> Fonds Célestin Lainé, CRBC, Feuillet D - 9, dossier non coté.

<sup>556</sup> Fonds Célestin Lainé, CRBC, Feuillet D - 10, dossier non coté.

<sup>557</sup> Fonds Célestin Lainé, CRBC, feuillet non coté. Tapuscrit « Prélude à ma saga », qu'il avoue lui-même « substantiellement fourni par le Bhagavad Gita hindoue ». Le nom du héros n'y est pas indiqué.

<sup>558</sup> Fonds Célestin Lainé, CRBC CL3 C168.

superficialité que Lainé considère comme « antidruide, et antighoethien (Faust : *Im Anfang war die Tat*. Mais chrétien selon leur Évangile. Voilà donc justifiée l'action avant la parole, le tir de l'homme du Texas (ou du druide) avant le dialogue.<sup>559</sup> » Voici donc justifiées ses propres actions passées (essentiellement celle de l'attentat de Rennes), se montrant comme exemple au jeune à qui il écrit, comme nous le lisons entre les lignes.

---

<sup>559</sup> *Ibid.*

## 2. Taldir Grand-Druide (1933 - 1956)

### 1- Le Grand-Druide Taldir : militant breton et pétainiste

Le 30 janvier 1933, Kaledvoulc'h / Yves Berthou est retrouvé mort chez lui. Depuis 1927, c'est Taldir qui dirige la Gorsedd, mais Kaledvoulc'h restait Grand-Druide, en vertu de la règle non écrite que le druidicat est à vie (règle amenée par Taldir en 1904). Malade et pauvre, il ne pouvait plus compter sur sa femme, souffrant de la maladie d'Alzheimer dans un premier temps, puis ayant sombré dans la folie en 1924 : elle n'a pas compris ce qui est arrivé à son mari et lorsque son corps a été découvert, il était mort depuis deux jours.

Taldir est nommé Grand-Druide à vie le 8 mars 1933. Sa nomination est validée par l'Archi-Druide de Galles Gwili<sup>560</sup>, et par un vote des membres de la Gorsedd<sup>561</sup>. Ayant les pleins pouvoirs, et aucune dissension n'apparaissant, les Gorseddau de 1933, 1934 et 1935 se déroulent sans anicroche. Conscient que le paysage de l'Emsav est en pleine mutation, souhaitant conserver la place qu'il a conquise et souhaitant renforcer et élargir son réseau (qui se confond avec celui de la Gorsedd), Taldir perpétue la tradition catholique au sein du groupe. Le Grand-Druide se permet de publier dans sa propre revue, *An Oaled*, qu'il a proclamé organe de presse de la Gorsedd, un de ses anciens poèmes, paru en 1904 (dans le *Barzaz Taldir*, page 183), en l'honneur de Jésus-Christ<sup>562</sup>. L'Église catholique fêtant, en cette année 1933, le dix-neuvième centenaire de la mort du Christ, c'est l'occasion pour Taldir de mettre en avant une de ses créations littéraires ainsi que son catholicisme, celui qu'il aimerait voir pratiquer et diffuser par les bardes. Il y présente le Christ comme « *...braz, ar c'henta e touez an dud*<sup>563</sup> » / « ...grand, le premier parmi les hommes ». Le poème à la gloire du fils de Dieu se termine par quelques vers s'apparentant à une prière dans laquelle Taldir demande que le Sauveur protège le pays d'Arvor des péchés des mauvaises gens et garde la Bretagne de la servitude à la France<sup>564</sup>. Loin de lui l'idée de faire du Christ un dieu des druides ou des bardes : Taldir le place, en 1933 comme il le faisait en 1904, dans une optique

---

<sup>560</sup> John Jenkins, Archidruide de 1932 à 1936, année de son décès. Né en 1872, J. Jenkins grandit dans une famille baptiste. Il fut reconnu tôt comme poète (il avait 14 ans lorsqu'il publia son premier recueil). Il devint pasteur après un parcours universitaire, des Humanités à la théologie, et se fit connaître comme éditeur dans le monde de la presse baptiste, mais aussi comme professeur d'université en gallois et en théologie. Pour plus d'information, voir : [JENKINS, JOHN \(GWILI\) \(1872 - 1936\), poet, theologian, and man of letters | Dictionary of Welsh Biography](#)

<sup>561</sup> Archives privées, « Histoire du Gorsedd », document numérique, G. Le Scouëzec. Voir aussi *An Oaled*, n°45, 3<sup>e</sup> trimestre 1933, pp. 222 et suivantes.

<sup>562</sup> Taldir, « *Naontegved kantve maro Jezus-Krist* », *An Oaled*, n°45, 3<sup>e</sup> trimestre 1933, pp. 219 – 220.

<sup>563</sup> *Ibid.*, p 219.

<sup>564</sup> *Ibid.*, p. 220.



purement chrétienne. Il se positionne, lui, par la même occasion, comme le garant d'un bardisme catholique, qui n'a donc pas varié en une trentaine d'années. C'est pourtant à Le Fustec qu'avait été faite la prédiction qu'il serait évêque. Taldir avait-il la folie des grandeurs pour revendiquer avec peu de subtilité être celui qui synthétise le bardisme transportant une tradition celtique considérée comme antique, et un catholicisme breton ?

Dans la même revue, deux pages plus loin, une présentation du « Gorsedd et congrès breton de Plestin », se tenant du 29 au 31 juillet 1933, est faite<sup>565</sup>. Le Grand-Druide et directeur de la revue, utilisant cette dernière comme organe de presse externe et interne, diffuse dans cet article des informations concernant autant le public, les abonnés, que les bardes. C'est ainsi que tout lecteur peut apprendre que le vestiaire des bardes se tiendra à l'hôtel du Grand Rocher, à cent mètres du Roc'h Allaz, lieu de la cérémonie. Ou encore que les membres de la Gorsedd reçoivent une carte de congressiste identique à celle des abonnés ou des sociétaires d'Armorica, l'entreprise dirigée par Taldir. Ne s'embarrassant pas de courriers internes, le Grand-Druide use donc de sa propre revue pour diffuser d'importantes informations organisationnelles, obligeant les membres à y être abonnés s'ils veulent être tenus au courant de l'organisation de l'événement. Cela permet aussi de donner une visibilité médiatique à la Gorsedd et une lisibilité de ses pratiques.

C'est donc lui, qui dirige l'ensemble, portant ses multiples casquettes, chef d'orchestre d'un congrès qu'il souhaite bardique, catholique et culturel : il y a, comme tous les ans, des concours de chants, de costumes, et d'objets d'art, dont les prix sont généreusement offerts par l'ovate Mab ar Mor / Dr Palaux (150 frs pour le concours de chants), et le marquis de Goyon de la Moussaye, barde d'honneur, pour les autres concours. Ce congrès est l'occasion pour lui de montrer qu'il a les épaules pour remplacer officiellement Kaledvoulc'h, par l'étendue de son réseau, bien au-delà du groupe de bardes, dans les secteurs professionnel, littéraire et politique, rappelant dans la partie « Élection du Grand-Druide » de l'article<sup>566</sup>, que la Gorsedd est en « harmonie avec les Pouvoirs Établis, Civil et Religieux<sup>567</sup> ».

Grand-Druide, il l'est officiellement devenu par un vote : les 8 / 10e des membres (« 56 Druides, Bardes et Ovates, et 43 Bardes et Bardesses d'honneur », comme il le rappelle dans le même article) ont ratifié par écrit le choix du Poellgor de mettre Taldir à la tête du groupe. Mais cela, dès 1927, avait déjà été acté par le retrait de Kaledvoulc'h et l'absence de réelle opposition à Taldir. Ce semblant de démocratie permet au nouveau président (puisque la Gorsedd est une association<sup>568</sup>) de

---

<sup>565</sup> *An Oaled*, n°45, 3<sup>e</sup> trimestre 1933, p. 222.

<sup>566</sup> *Ibid.*, p. 224.

<sup>567</sup> Les majuscules sont de Taldir.

<sup>568</sup> Depuis 1908. La Gorsedd de Bretagne, officialisé cette même année, est aussi une association, dont la création a été validée par l'Archi-Druide de Galles. Néanmoins, le Grand-Druide n'y est pas le président, dans un souci de démocratie d'une part, et pour éviter toute confusion d'autre part. Ainsi, c'est P. Lebesgue qui est élu Grand-Druide

savoir « en qui il peut avoir confiance »<sup>569</sup>, preuve qu'il craignait ou soupçonnait quelque défiance interne : depuis la remise en fonctionnement de la Gorsedd, celle-ci avait du mal à se positionner sur le plan politique, détachée de l'URB, défendant toujours un régionalisme face à la montée du courant nationaliste. En 1927 s'étaient réunies 124 personnes, pour fonder le parti autonomiste, à Rosporden. S'y trouvaient des membres de la Gorsedd, y compris des membres historiques comme F. Vallée, L. Herrieu ou A. Mellac (auxquels s'ajoutent Coarer, Marchal, Solu, Tassel, De Volz-Kerhoent)<sup>570</sup>. Le Grand-Druide doutait du soutien absolu de tous les membres du groupe bardique, mais indiquait par là qu'ils devaient suivre une ligne directrice que lui, fixait.

Se plaçant en chef quasi-militaire, pas seulement en Grand-Druide garant d'une spiritualité ou d'un engagement pour la Bretagne, il insiste sur le fait que la Gorsedd est un « état-major » dont « chacun est un chef dans le milieu où la providence l'a placé<sup>571</sup> : Taldir n'a pas été simplement élu par cet état-major, puisqu'un pouvoir quasi-divin, la providence, l'y a placé ; le vote ne fut qu'une reconnaissance par les humains d'un acte dépassant leur entendement, selon lui.

Taldir gère le groupe avec un certain dirigisme, voire un autoritarisme, selon un catholicisme affirmé, une défiance vis-à-vis de ces éventuels détracteurs, l'étalage d'un réseau global au centre duquel il se représente. Il faut attendre trois années avant de voir quelque mouvement interne s'affirmer pour devenir une réelle dissidence, en parallèle d'un coup d'éclat de Taldir qui récupère à son compte (plutôt qu'à celui de la Gorsedd vu son implication personnelle dans le projet) le souvenir de feu Joseph Loth.

En 1936, les festivités gérées par la Gorsedd se déroulent à Guéméné-sur-Scorff, ville d'origine de Joseph Loth, linguiste et professeur au Collège de France, qui prit parti quelques années auparavant, dans la presse, contre la Gorsedd.

En 1928, un avocat du barreau de Quimper, Maître Feillet, qui était aussi barde, se positionna en faveur d'une indépendance de l'Alsace-Lorraine, défendant des « partisans et propagandistes de l'autonomie de l'Alsace<sup>572</sup> ». Loth écrivit par voie de presse aux jurés du Tribunal du Haut-Rhin, afin de leur donner son avis sur ce personnage. Déjà, en 1925, lors du congrès de la Fédération Régionaliste de Bretagne, il fit une conférence sur le thème de « La nation bretonne, sa formation, son état actuel », taclant l'URB et la Gorsedd sur leur terrain. Dans cet article de 1928, donc, il s'en prit à la Gorsedd et à son opinion régionaliste, car, selon lui, « ceux qui [...] peuvent rêver à une

---

et Heugel (le fondateur de cette Gorsedd) est le président de l'association et suppléant du Grand-Druide.

<sup>569</sup> *An Oaled*, n°45, 3<sup>e</sup> trimestre 1933, p. 223.

<sup>570</sup> Paotr an Ellé, *op. cit.*, p. 25.

<sup>571</sup> *Ibid.*

<sup>572</sup> Lettre de Loth dans le *Journal d'Alsace et de Lorraine*, repris par *Le journal de Pontivy*, 3 juin 1928.

Bretagne autonome ou même indépendante font preuve d'une ignorance impardonnable de l'histoire de leur pays<sup>573</sup> ». Il ajoute que le « fameux Collège des bardes ou poètes, il n'a pas la moindre influence dans le pays », et qu'ils se livrent « avec les désopilants druides, revêtus de costumes de carnaval, à de grotesques cérémonies, que, seuls, ils semblent prendre au sérieux, avec quelques prosélytes d'une incroyable naïveté.<sup>574</sup> »

L'occasion est donc trop forte pour ne pas la saisir, en cette année 1936, lorsque le maire de Guéméné, Eugène Raude, accepte d'accueillir Jaffrennou et de discuter d'un projet de fêtes celtiques<sup>575</sup>. Ce dernier, qui a fait une demande au maire, compte bien montrer que la Gorsedd a une certaine influence dans le pays, contrairement à ce que disait l'universitaire quelques années auparavant, et que les bardes sont bien différents de ceux qu'il décrivait, « poètes de langue bretonne, plus ou moins versés dans la connaissance de cette langue ». C'est donc avec le soutien de la mairie que le Grand Festival Celtique, « *Gouil bras er vro* », se déroule dans les rues de Guéméné du 25 au 28 juillet 1936<sup>576</sup>. La mairie n'est pas seule à soutenir le projet, puisque Taldir a mobilisé son réseau, et c'est aussi sa société Armorica, le Conseil Général du Morbihan, l'Université de Rennes et celle du Pays de Galles, la Fédération des Cercles Celtiques, l'Union pour le *Brezoneg er Skol*, qui participent à l'organisation et au financement des fêtes. Les organisateurs ont tenu à ce que cette liste figure en page 2 du programme officiel.

Taldir tient là sa vengeance, deux ans après le décès de Loth : sont organisées le samedi des « conférences apologétiques sur Joseph Loth et son œuvre »<sup>577</sup>, c'est-à-dire pour défendre (avec un caractère religieux affirmé dans le terme « apologétique ») J. Loth et ses écrits, sous la présidence de Taldir lui-même, se présentant comme docteur de l'Université de Rennes, ancien élève de J. Loth, (ce qu'il est), tel l'héritier spirituel de celui-ci (ce qu'il n'est pas et tente de faire croire).

La reprise par Taldir et la Gorsedd de l'héritage de Loth est un coup de maître. Si Loth avait critiqué la Gorsedd, dont son ancien élève Jaffrennou était un des piliers, ce dernier, des années après la polémique, cache définitivement cela sous un tapis de festivités à la mémoire du savant. La messe du dimanche matin, incluse aux festivités, est en son honneur ainsi qu'en celui des bardes décédés, mettant sur le même plan, au cœur de cette église de Guéméné, les poètes et leur ancien détracteur. Après le défilé en ville, la Gorsedd s'autorise une visite à la tombe de l'ancien

---

<sup>573</sup> *Ibid.*

<sup>574</sup> *Ibid.*

<sup>575</sup> *Le journal de Pontivy*, 13 février 1936.

<sup>576</sup> Page 2 du programme officiel.

<sup>577</sup> Conférences de Paul Diverrès (alors professeur au *College* de Swansea), de Pierre Le Roux (professeur de celtique à l'Université de Rennes), du Doyen de la Faculté de Rennes, M. Galletier, du Recteur de l'Académie de Rennes, M. Davy, et de Mme Williams (déléguée de l'Université de Swansea). P. Le Roux se rapproche, les années suivantes, du journal *Kad* et de la *Kredenn Geltiek*. Il fonde la Société des amis de la tradition celtique après la guerre, qui soutiendra la publication de la revue *Ogam*. Les autres conférenciers sont M. Galletier, doyen de la faculté des Lettres de Rennes et Mary Williams, déléguée de l'université de Swansea. Programme de la *Gouil braz er vro*.

universitaire pour y déposer une branche de chêne en bronze, qu'elle a financée : ce symbole des druidistes, que Loth qualifiait de « désopilants », en « costume de carnaval » lors de leurs « grotesques cérémonies », décore donc sa tombe.

Le Gorsedd du lendemain lui est aussi dédié. Après le cortège vers le lieu de cérémonie, la sonnerie des cors et la prière (chrétienne, non pas la prière druidique), un discours est fait en mémoire de J. Loth, cette fois dans le cercle sacré, par Jean-François Jacob, druide de la Gorsedd.

Coup d'éclat de Taldir et de la Gorsedd, enterrant avec Loth ses remarques négatives sur le groupe bardique, son avis catégorique tel qu'ont pu l'avoir des universitaires britanniques à l'égard de la Gorsedd de Galles quelques décennies auparavant. La Gorsedd passe donc pour ne pas être rancunière, et par la même occasion rafle la mémoire d'un de ses anciens adversaires, et ce en présence de son fils, William-Arthur Loth (1888 - 1957), président d'honneur aux côtés du maire de Guéméné et du Grand-Druide.

Face au catholicisme et au positionnement de Taldir, quelques membres décident, tout d'abord dans l'anonymat, de prendre le large et de voguer vers un paganisme celtique assumé : les fondateurs du journal *Kad* (dont le premier numéro paraît en 1936), à la recherche d'une spiritualité plus païenne, éloignée des églises, plus celtique aussi, se lancent dans une exégèse laisser en plan depuis la parution de *Dindan derw an Drouized*. Précisons de suite : ces quelques membres ne sont en fait que trois, mais ce sont eux qui ouvrent concrètement la période néo-païenne du druidisme breton, dépassant le méso-paganisme de Le Fustec, Berthou, suivant la voie ouverte par les X3.

C'est l'occasion, pour Taldir, l'année suivante (1937), suite à la publication du premier numéro de *Kad*, où règne encore une certaine confusion dans les propos, les références et les projets, d'inclure à son discours lors du rassemblement des bardes à Perros-Guirec le rappel que « l'institution bardique n'est ni politique, ni religieuse, c'est une organisation transcendantale »<sup>578</sup>. Ce terme est ici utilisé pour son caractère métaphysique fort, mais dont le contenu a été retiré, pour n'en garder qu'un aspect « transversal ». Si, justement, *Kad* se tourne vers une transcendantalité des pratiques bardo-druidiques, Taldir persévère dans une transversalité du mouvement, entre politique et religion contemporaines, sans volonté de changer ces concepts en leur donnant une dimension à la fois plus celtique, exégétique et métaphysique : la transcendantalité n'est pour lui que le fait de considérer la Gorsedd comme le groupe au-dessus des factions politiques et spirituelles bretonnes, ce qu'il n'est plus.

La prégnance du catholicisme est entre autres ce qui est à l'origine de la dissidence de Marchal et Tullou. A cet aspect religieux nous pouvons ajouter aussi un aspect politique, autonomiste mais

---

<sup>578</sup> Cité par Paotr an Ellé, *op. cit.*, p. 25.

fédéraliste : leur dissidence a, elle aussi, une réalité transcendante, mais tournée vers une spiritualité païenne venant complétée ou justifiée un engagement politique et culturel, l'aspect mystique du celtisme y étant mis en exergue.

Comme le veut son règlement, la Gorsedd cesse de se réunir en temps de guerre, et le dernier Gorsedd eut lieu à Vannes en août 1939<sup>579</sup>. Taldir fit paraître un article dans l'*Ouest-Éclair* du 1<sup>er</sup> juillet 1941, en réponse à une demande d'information, passée quelques temps auparavant dans le même quotidien :

« Pour répondre à la demande de nombreuses personnes désirant savoir ce que devient le Collège des Bardes de Bretagne, le « Poellgor » communique ce qui suit :

Le Collège des Bardes a terminé un de ses cycles de sa longue histoire le 1<sup>er</sup> août 1939 par la Gorsedd interceltique de Vannes. Ses statuts lui interdisent toute activité pendant les guerres, ce qui est le cas maintenant. La même règle existe pour le Pays de Galles, où il n'y a eu aucune réunion depuis deux ans.

Par conséquent, nos membres doivent attendre avec patience la conclusion de la Paix. Le R.P. Prieur de l'Abbaye de Boquen nous ouvrira alors son abbaye pour une première prise de contact, et réparation d'AN OALED sera envisagée sous une forme nouvelle<sup>580</sup>. »

Certains membres rejoignent rapidement la Résistance, d'autres courbent l'échine, se faisant discrets. Durant la première année du conflit, plusieurs bardes disparaissent. Taldir tient un journal où sont inscrits les noms des membres de la Gorsedd décédés<sup>581</sup> : le Dr Picquenard, Maurice Duhamel, Yann ar C'ham (suicide), Loïc Kernevel, Jean Cadig / Oanig Gwenn, Raphael Kerisit, Louis Beaufrère, Guillaume Corfec / Bruglann. L'année suivante a aussi son lot de disparus : Olivier Sagory, François Quemen, Charles Bellenger / Difenner Breiz, Yvonig ar Bodoleg. Even mourut en juin 1941. Gwenc'hlan, dans un document informatique<sup>582</sup>, probablement établi à partir du classeur qu'il avait constitué sur l'Emsav pendant la Seconde Guerre Mondiale<sup>583</sup>, nous donne quelques autres informations sur les membres de la Gorsedd impliqués dans le conflit (il y inclut aussi deux membres morts au service de la France, l'un en 1915, l'autre en 1940) :

« *Roll izili dinazi*

*Izili ar C'hoursez a zo bet gouzanverien diouzh fulor an nazied :*

---

<sup>579</sup> Cette règle ne fut pas appliquée lors de la guerre d'Indochine ni celle d'Algérie, les troubles se trouvant hors du territoire métropolitain français.

<sup>580</sup> *Ouest-Éclair*, 1<sup>er</sup> juillet 1941.

<sup>581</sup> Recopié par Gwenc'hlan Le Scouëzec, cette liste se trouve dans un classeur concernant les membres de l'Emsav et leur participation à la Seconde Guerre Mondiale. Archives de Gwenc'hlan Le Scouëzec, CRBC.

<sup>582</sup> Archives privées. Dossier numérique *Documents reçus de Mme Le Huche – Le Scouëzec le 16 décembre 2013*, document appelé « *Pezh niv. 3 – Roll izili dinazi* ».

<sup>583</sup> Archives de Gwenc'hlan Le Scouëzec. CRBC, GLS.

- Leo Perutz, Vîen (Österreich), degemeret evel ezel a enor e Goursez Rieg war Velon, d'an 13 a viz Eost 1927.
- Fanch Stefan, ganet e Kastel Pol e 1904, degemeret er C'hoursez d'an 30 a viz Gouhere 1932 evel diskibl barzh, kemener, dimezet, 2 a vugale.
  - Adrien Delavigne, ingénieur, V.P. Cercle celtique de Nantes, Nantes. Ezel a enor.
- Izili ar C'hoursez o deus stourmet a-enep d'an nazied :
- Fanch Gourvil, Jeneral Per Vallerie, Per Kerloc'h, Marsel Gloanec, André Dézarrois.

Izili ar C'hoursez a-du gant ar Saozon :  
 Louis an Dall, barzh Rouzig ar Menhir, receveur des Douanes, officier d'Académie.

Izili ar C'hoursez marv en ur servijan Bro-C'hall :

- Viktor Nouel Kerangue, 1915, e koat ar Beleg, e-kichen Verdun, e penn e gompagnunezh
- Jean cadic, 18 a v. Mae 1940 »

Début novembre 1940, Taldir fait imprimer par sa société un Roll Kroaz-Doue / Répertoire Alphabétique<sup>584</sup> des membres de la Gorsedd vivants ou décédés. Tous les membres ayant fait partie du groupe bardique y sont mentionnés, chacun avec son nom civil, son pseudonyme bardique, son adresse, sa date d'entrée dans la Gorsedd, le tout organisé par branches (druides, bardes, ovates, membres d'honneurs, étrangers). Le Grand-Druide se permet de préciser en bas de la page de couverture qu'il y a « consacré [les] dernières ressources en caisse » de la Gorsedd, afin d'imprimer et d'envoyer ce document à tous les membres, y compris à « ceux qui ont interrompu leur participation, ainsi qu'aux familles des morts, et à quelques amis de la Bretagne »<sup>585</sup>.

Ce document a été fait afin que les membres gardent contact entre eux d'une part, mais aussi pour montrer que les quarante dernières années furent l'occasion de réunir de nombreuses personnalités, de montrer que la Gorsedd ne fut pas qu'un groupe sans influence, et de commémorer la mémoire de ceux qui sont décédés. Il y annonce que la Gorsedd se réunira à nouveau après le conflit à l'abbaye restaurée de Boquen, en Plénée-Jugon, invitée par Dom Alexis Presse, aumônier de la Gorsedd. Une messe est prévue, ainsi qu'un repas et des vêpres processionnels. Aucune cérémonie bardique au programme, mais les membres sont invités à porter leurs « toges, écharpes et insignes ». Il y indique aussi que le Collège des Bardes « a collaboré à un Mémoire qui a été remis au gouvernement du Maréchal Pétain<sup>586</sup> ». Imprécision de sa part : c'est lui seul qui a collaboré à ce Mémoire, non la Gorsedd, et ce sans l'avis du bureau. Il clôt cette lettre aux membres en souhaitant

<sup>584</sup> Archives privées. Ce document se présente sous sa forme au sortir de l'imprimerie et n'est donc pas découpé ni relié. La page de titre est bilingue, et la traduction de « Roll Kroaz-Doue » par « Répertoire Alphabétique » est de Taldir. Il porte le numéro 23 des éditions Armorica et est daté de « Ouel an Anaon 1940 », la Fête des Morts 1940, soit le 2 novembre. L'auteur mentionne que c'est avec le fond de caisse de la Gorsedd qu'il le publie. Aucune correspondance ne confirme qu'il en avait référé au trésorier de l'association ni avoir fait valider ce projet par un vote du Poellgor.

<sup>585</sup> *Ibid.*

<sup>586</sup> Supplément au *Répertoire Alphabétique*. Voir *infra*.

qu'ils prévoient l'avenir et que les barde « [emploieront leur] loisirs à [se] documenter sur les nouveaux problèmes européens, en prévision de la coopération intellectuelle qui s'établira entre l'Occident Celtique et la Germanie<sup>587</sup> ».

Le Grand-Druide prévoit donc une sortie de guerre avec une Allemagne victorieuse (elle l'est, en septembre 1940, date supposée de la rédaction de ce document), où les Bretons, comme les autres Celtes, devront se faire une place de choix. En écho à ce texte, en toute fin du Répertoire, il ajoute, pour rappel, les règles de la Gorsedd et les grands principes qui la guident, parmi lesquels figurent cet aspect unissant les Gorseddau, à savoir « *difenn Gouenn* », « défendre la Race », mais aussi, de façon surprenante (mais le Grand-Druide n'a-t-il pas précisé plus haut qu'il faut prévoir l'avenir?), que la Gorsedd accepte les légations testamentaires, que chaque membre doit s'acquitter de ses 10frs d'adhésion annuelle (même en temps de guerre), mais avant tout que chaque membre a fait serment de fidélité et doit donc se plier aux demandes du Grand-Druide. Or, ce dernier n'a pas les pleins pouvoirs selon les statuts de la Gorsedd : c'est le Poellgor qui les a. En l'absence de réunion de ce bureau, il s'octroie donc les pleins pouvoirs, faisant passer ses propres idées et visions d'avenir pour les seules valables, tentant de plier les membres du groupe à celles-ci, leur rappelant leur serment, leur engagement. L'évolution de ses positions politiques est étonnante : il ne s'agit plus là d'un discours régionaliste, mais bien d'une dérive vers les théories nationalistes de l'extrême-droite bretonne, se cumulant à l'autoritarisme qu'il déploie depuis son accession à la fonction de Grand-Druide.

Ce document nous renseigne non seulement sur les hommes, membres majoritaires du groupe, mais également sur les femmes. Celles-ci sont autorisées à intégrer le groupe bardique en 1910 : Marie Rivoallan / bardesse Breizader, de Saint-Nicolas-du-Pelem, et Anna Ropars / bardesse Merc'h Santez Anna, de Carnoët, furent les premières femmes admises (selon ce document).

Nous comptabilisons 301 membres, vivants ou morts, de 1899 à 1940, dont 36 femmes membres, de 1910 à 1940, auxquelles nous ajoutons 9 femmes membres « reçues au titre étranger ».

### **Quelques petits arrangements avec les règlements**

Taldir rédige un rapport à Pierre Laval en septembre 1940 sur la restructuration territoriale de la Bretagne, y proposant la mise en place d'une région Bretagne à trois départements bretonnants (Finistère, Côtes-du-Nord, Morbihan)<sup>588</sup>. Il fait ensuite parvenir au gouverneur militaire allemand en

---

<sup>587</sup> *Ibid.*

<sup>588</sup> Fréville Henri, *La presse bretonne dans la tourmente*, Paris, Plon, 1979, pp. 202 à 204. Le 29 septembre 1940, le journal *L'heure bretonne* fait paraître un article fustigeant cette idée de « dépecer la Bretagne », montrant bien les positions des uns et des autres : Taldir était pour la Révolution Nationale de Pétain et la définition d'une Bretagne par l'usage du breton, *L'Heure Bretonne* et les nationalistes pour une unité de la Bretagne, indépendante du gouvernement de Vichy, où les frontières administratives et l'affirmation raciale compte plus que l'usage de la

Bretagne un mémoire présentant le bardisme, et dans lequel il indique « le désir de 90% des Bretons de collaborer dans la paix et, d'accord avec la France, à l'élaboration d'un statut européen basé sur le droit des minorités à développer leur culture<sup>589</sup> ». Il mêle aussi sa signature à celles de nombreuses personnalités de la vie politique et culturelle bretonne, affirmant soutenir la Révolution Nationale<sup>590</sup>, dans un placet remis à Pétain par le sénateur Edgar de Kergariou<sup>591</sup>, et par ces quelques mots, le même mois, en « une » de *l'Heure bretonne* :

« Les Bretons et leurs associations culturelles ont accueilli, avec joie et avec espérance, la proclamation par le Maréchal Pétain de la résurrection des provinces. [...]

La Bretagne est prête avec son génie propre dans le sens du plus pur génie français traditionnel, à travailler de toutes ses forces à l'œuvre de libération et de reconstruction de l'État et de la Société, sur les principes définis par le Maréchal Pétain.

Elle demande comme don d'avènement et première réalisation de cette ère nouvelle et de cette France régénérée où elle veut prendre loyalement sa place légitime, que l'enseignement de sa langue et de l'histoire bretonne soit dès à présent décrété obligatoire dans les écoles primaires et secondaires de la Bretagne<sup>592</sup> ».

L'espoir donc de voir enfin le breton devenir une langue officielle et, couplée avec l'histoire de la Bretagne, être enseignée dans les écoles. Quant à la Bretagne, elle continuerait d'être une province française, partie de l'État français, non pas une nation indépendante, voire une entité culturelle reconnue dans un empire regroupant ce qu'il considère comme les trois grandes familles culturelles d'Europe : les Celtes, les Romains, les Germains.

Faisant évoluer son régionalisme vers un nationalisme, de façon brutale, probablement influencé par le nouveau pouvoir en place, peut-être encore de façon opportune, il écrit qu' « il ne faut plus parler de régionalisme. Le régionalisme est caduc et périmé. Les anciens régionalistes doivent embrasser le nationalisme<sup>593</sup> ». Trouvant un bon compromis entre la Petite et la Grande Patrie en

---

langue.

<sup>589</sup> *Ibid.* Ces deux documents, précise H. Fréville, ont été remis par Jaffrennou lui-même à la délégation allemande venu enquêter en Bretagne sur l'opinion de la population sur la question autonomiste.

<sup>590</sup> Quarante-et-une signature, dont d'autres membres de la Gorsedd : Léon le Berre / Abalor (lui aussi journaliste à *l'Ouest Éclair*), Édouard Gueguen (druide, professeur à l'École de médecine et de pharmacie), Jean Lettry (ovate et docteur en médecine), Fernand Lancien (sénateur, docteur en médecine). Nous trouvons parmi les signataires des personnalités politiques ainsi que des membres du clergé, impliqués dans la vie culturelle bretonne : l'abbé Perrot (fondateur du Bleun Brug), le Chanoine Bellec (alors vicaire général à St-Brieuc, devenu ensuite évêque de Vannes), Jean Choleau (président de la Fédération Régionaliste de Bretagne), le marquis De L'Estourbeillon.....D'autres ont simplement exprimé leur sympathie par lettre : Louis Nemo / Roparz Hemon, en tant que directeur de la revue *Gwalarn* ; Yann Fouéré, président d'*Ar brezhoneg er skol* ; Delalande, directeur de la revue *Ar Falz* et président de l'Union des Instituteurs Laïcs partisans de l'enseignement en breton.

<sup>591</sup> Edgar de Kergariou, 1884 – 1948, marquis, homme politique français. Militaire de carrière, a obtenu la Croix de Guerre 1914 –1918 et la Légion d'Honneur. Il deviendra maire de Lannion en 1929 sous l'étiquette des Radicaux Indépendants ; il le restera jusqu'en 1943. En 1938, il est élu sénateur et rejoint le groupe centriste de l'Union Démocratique et Radicale. Il vote le 10 juillet 1940 en faveur de la remise des pleins pouvoirs au maréchal Pétain, et se retire du Sénat. En juillet 1943, il est nommé ambassadeur de France en Bulgarie. Pétainiste, soutenant la Révolution Nationale, il ne sera jamais inquiété à la Libération.

<sup>592</sup> Taldir Jaffrennou, « Notre dévouement à la future communauté Gallo-Romano-Germanique » *L'heure bretonne*, n° 74, 6 décembre 1941.

<sup>593</sup> *Ibid.*



cette période d'Occupation, il indique que « le Nationalisme breton ne s'oppose pas au Nationalisme français ; il désire faire avec lui bon ménage ». Se tournant vers son argument de base, celui que d'autres, comme Berthou, partageaient avec lui, il écrit encore que « comme faisaient bon ménage les Armoriciens et les autres Gaulois. On les vit tous se confédérer pour résister à Jules César ». Sa définition du nationalisme est construite sur l'« entité ethnique » bretonne, « ayant une position historique et linguistique » et il en appelle au droit pour justifier cet argument, et s'allier au nationalisme français, de souche gauloise selon ses théories.

Ainsi, dans ce « Régime nouveau », il y aurait des provinces formant une nation, « puisque le Régime Français de demain sera National et Provincial ». Il appelle les anciens régionalistes à se tourner vers le nationalisme breton (mais soumis au Régime de Vichy et à l'Occupant nazi) afin de « donner toutes ses chances à la Bretagne de jouer un rôle dans le nouvel ordre européen », afin que la Bretagne ne reste pas simple province, mais devienne une entité autonome, dans un empire colonial français, lui-même partie du Reich. Plein d'espoirs, mais aussi de confusions, il ajoute que « le statut spécial qui nous serait reconnu dans l'Empire français contribuerait à renforcer, au lieu de le relâcher, notre dévouement à la future Communauté Gallo-Romano-Germanique », quand d'autres nationalistes, alliés directement au Reich, ne parlent eux que de communauté nordique germano-celte.

Dérogeant encore aux règles encadrant sa fonction de Grand-Druide, il fait parvenir un message pour le premier de l'an 1942 au Maréchal Pétain, au nom du Collège des Bardes, en tant que Président de celui-ci, dans lequel il indique « ... [avoir] écouté avec émotion le message qu'[il] a adressé aux Français le jour de l'An ; et [il en a] approuvé les termes<sup>594</sup> ». Il souhaite aussi au Maréchal le « triomphe de son Programme » et lui apporte « la gratitude des Bretons qui se regardent comme les plus anciens des Gaulois, pour les mesures de justice prises par [son] Gouvernement vis-à-vis de l'Histoire et de la langue de notre Province ». Après avoir encore usé de son leitmotiv sur les Bretons, plus anciens représentants des Gaulois de la France de son époque, il écrit espérer que sera bientôt permise « dans le cadre de la Révolution Nationale l'autonomie administrative de notre Province, que prévoit la nouvelle Constitution qu'[il a élaboré] ».

Si nous comparons avec l'article paru quelques semaines avant (le 6 décembre 1941), dans lequel Taldir définit de façon rapide le nationalisme, nous constatons une contradiction : il affirmait en décembre que la Bretagne pouvait se considérer nation dans le nouveau régime politique, mais dans

---

<sup>594</sup> *Message du président du Collège des Bardes au Chef de l'État*, janvier 1942, coupure de presse se trouvant dans le Cahier de Taldir. Cité par G. Le Scouëzec, *L'affaire Taldir*, Brasparts, Beltan, 2001, p.24. Le ou les Cahiers de Taldir sont en possession du Grand-Druide actuel, Morgan. Il semble que depuis le décès de Taldir, les Cahiers se transmettent de Grand-Druide en Grand-Druide. Nous n'avons pas pu, jusqu'à présent, les consulter, mais espérons pouvoir un jour les étudier et les traduire (ils sont en breton).

ce courrier (paru dans la presse), il la considère comme province, affirmant simplement ses particularismes historiques et linguistiques. Son passage du régionalisme au nationalisme est brutal et flou : Taldir cherche toujours à se positionner sur le champ politique et culturel breton, et maintenant français, face aux autres entités montantes ou déjà proches du pouvoir nazi ou de Vichy. Dans cette optique, Taldir ne fut pas un collaborateur des Occupants, mais bien un pétainiste, opportuniste dans sa tentative de devenir, aux yeux du Maréchal, un incontournable du mouvement breton, voguant entre provincialisme et nationalisme, se contentant de réclamer une autonomie, non pas une réelle indépendance nationale pour la Bretagne.

En raison de la suspension des réunions et cérémonies de la Gorsedd, il n'était en aucun cas en droit d'écrire à Pétain au nom de la Gorsedd ni même en tant que président de celle-ci. Il outrepassait donc ses droits et devoirs de Grand-Druide. S'il s'investit dans les organismes mis en place sous l'Occupation, ce devrait être en tant que simple militant breton (jouissant d'une certaine aura), non en tant que Grand-Druide. Néanmoins, il profite de ce statut, de l'importance que revêt l'appellation « Grand-Druide » dans l'imaginaire collectif. Il utilise sa fonction pour servir ses propres idées : nous l'avons déjà vu, son régionalisme trouve sa place dans une certaine construction de la République Française, société dont le socle est pour lui « gaulois ». Il pense que ce que les gouvernements français précédents n'ont pas fait pour la Bretagne, celui-ci le fera peut-être, dans le cadre d'une Europe nouvelle où chaque peuple pourrait avoir une reconnaissance culturelle. C'est pourquoi il s'implique en faveur des réformes de Pétain, continuant sans autorisation à remplir une des fonctions du grand-druidicat, à savoir une implication politique dans la défense de la culture et de la langue bretonnes, entraînant la Gorsedd sur un chemin tortueux dont elle sortira fragilisée.

Gwenc'hlan Le Scouëzec écrit, au sujet de la position de Taldir en tant que Grand-Druide pendant cette période, que « même si l'on [Taldir] n'approuvait pas la politique britannique, on ne pouvait oublier que les Gallois étaient parfaitement en accord avec les Anglais<sup>595</sup> ». Donc que le Grand-Druide, de par sa filiation et sa reconnaissance par la Gorsedd de Galles, ne pouvait affirmer clairement ses points de vue sur la situation et s'élever contre la position des Gallois et des Britanniques face à l'envahisseur nazi. Ainsi, quelques furent ses idées, le Grand-Druide n'avait pas le droit, selon le règlement de la Gorsedd et les liens l'unissant aux Gallois, de s'impliquer ainsi.

La paix tarde à venir et Taldir continue à noter les décès des membres de la Gorsedd (Georges ar Rumeur / Mathalis, Fañch Leon, Félicien Crouzillac en 1941). En mai 1942, il représente la

---

<sup>595</sup> Archives privées, Gwenc'hlan Le Scouëzec, notes préparatoires à l'écriture de sa trilogie *Mythes et territoires / Histoire critique de Bretagne* (dont un seul tome a été édité en version numérique aux éditions de l'Arbre d'Or).

Gorsedd au 1er Congrès de l'Institut Celtique à Nantes (qui se tint du 14 au 17 mai). Là encore, sans aucun accord du Poellgor ou de membres de la Gorsedd.

L'Institut Celtique de Bretagne a été créé le 20 octobre 1941, sur une idée du linguiste et celtisant allemand Léo Weisgerber (1899 - 1985)<sup>596</sup>, et placé sous l'autorité de Werner Best, chef de la SD en France occupée. Best était membre de la Société Allemande des Études Celtiques (Deutsche Gesellschaft für Keltische Studien). L'Institut est animé par un président (Roparz Hemon), un président d'honneur (le marquis de l'Estourbeillon), et de neuf membres : Even, notaire à Tréguier ; Hémar, architecte à St Malo ; P. Mocaër, courtier maritime à Brest ; B. Roy, écrivain nantais ; G-G. Toudouze, écrivain de Camaret ; F. Le Roy, journaliste, écrivain rennais, secrétaire et trésorier de l'Académie de Bretagne ; Y. Fouéré, directeur d'Ar brezhoneg er skol ; Goinard, éditeur à Brest ; L. Guerchet, économiste parisien. D'autres membres adhèrent à l'Institut, dont plusieurs des Seiz Breur comme R-Y Creston. Nous y trouvons aussi d'autres personnalités qui vont se compromettre plus ou moins avec l'Occupant, comme Debauvais, Bricler, Le Penven, ou qui auront un fort lien avec des collaborateurs, comme Berthou-Kerverziou. Taldir n'en fait pas partie.

Fin septembre 1942, le Préfet Quénette, dans la lignée de ce que Taldir tentait de faire par voie de presse ou de courriers au Maréchal Pétain, semble vouloir arranger la situation en Bretagne et demande à une dizaine de personnalités bretonnes connues de rédiger une série de propositions à remettre au dirigeant de l'État Français : Jean des Cognets, André Dezarrois, R. de L'Estourbeillon, Maurice de La Gatinais, Roger Grand, Budes de Guébriant, Édouard Guéguen, Edgar de Kergariou, l'Abbé Marie, et, à la tête de ce petit groupe, Yann Fouéré. Ainsi, le Comité Consultatif de Bretagne est créé le 11 octobre 1942. Le Préfet a aussi demandé que deux membres de la Gorsedd se joignent à ce groupe pour discuter des propositions qui seront faites, à Rennes, lors d'une prochaine réunion.

C'est pourquoi Taldir décide d'organiser des *Gorseddau Serret* (« assemblées fermées », uniquement réservé aux membres invités)<sup>597</sup>, essayant de tout faire pour que la Gorsedd soit encore considérée comme organisme de taille dans l'Emsav, et lui un interlocuteur privilégié, un artisan dans la construction de cet avenir de la Bretagne, à travers les projets du gouvernement de Vichy, par la voix de son préfet, et ceux de l'occupant. Il y aurait donc deux Gorseddau par an, et le premier se tint à Callac, le 20 septembre 1942, avec l'autorisation du Préfet de région, M. Quenette. Dans la semaine qui précède, Taldir a fait passer dans la presse un encart indiquant que « le

---

<sup>596</sup> Johannes Léo Weisgerber, 1899 - 1985. Voir les annexes biographiques.

<sup>597</sup> Certains membres de la Gorsedd, motivés, souhaitent même organiser un « Gorsedd de guerre », qui n'aura finalement jamais lieu (et dont l'issue aurait été improbable, au vu des différentes orientations politiques des membres de la Gorsedd). Notes préparatoires à l'écriture de la trilogie *Mythes et territoires / Histoire critique de Bretagne*. Archives privées, Gwenc'hlan Le Scouëzec, document informatique.

Pouellgor a résolu de maintenir le contact entre les membres par des réunions privés dans un lieu d'accès facile de chaque arrondissement<sup>598</sup> ». En fait de décision du Poellgor, Taldir agit de sa propre initiative. Alors qu'il avait énoncé, de façon anonyme (mais ne pouvant que laisser croire que c'était lui l'auteur de l'article du 1er juillet 1941), que la Gorsedd ne pouvait se réunir en tant de guerre, il change d'avis et détourne le règlement au nom du Poellgor, en choisissant lui-même les membres qu'il souhaite voir à ce Gorsedd Serret<sup>599</sup> : il en invite vingt (ceux habitants à proximité du lieu de rendez-vous, ou ayant facilement accès à une voie de communication pour s'y rendre), mais seuls neuf font le déplacement à l'auberge Montfort, en Callac. En plus de Taldir, s'y retrouvent Célestin Manguy / Paotr Goelo, Auguste Bochet / ar Yeodet, François Even / Karevro, Yvan Lopez / an Tornaod, Job Cadoudal / ar C'hadour, Loeiz Rouzig / Me sko, Yvan Daniel / Dredaner, Yann Bizien / Start er Post, Yann Falc'her / Reizer, qui est reçu comme ovate ce jour-là : il ne s'agit donc pas juste d'une réunion pour « maintenir le contact », mais bien de réunir des membres et de continuer à pratiquer certains rituels initiatiques. De nouveaux membres doivent être accueillis dès que possible et d'autres obtiennent de nouveaux grades dans la Gorsedd, malgré leur absence. Cette sélection doit être validée à la première réunion publique, donc au sortir de la guerre<sup>600</sup>. A l'ordre du jour, une discussion sur l'état de la Bretagne : « [...] *ar rener Taldir a lakaas ar gaoz war gudenn ar vro hag hec'h amzer da zont.*<sup>601</sup> ». La Révolution Nationale l'ayant amputé de la Loire-Inférieure, et même si des cours d'histoire de la Bretagne sont intégrés aux cursus scolaires, les cours de breton ne sont pas aussi présents que l'espéraient les signataires du Placet de 1940.

Taldir et F. Even sont nommés « délégués titulaires » en accord avec « le Pouellgor préalablement consulté », pour discuter avec le Comité Consultatifs des sujets qui l'anime, sans pour autant en faire partie. L. Le Berre est désigné suppléant. Il y a des propositions qui intéressent particulièrement Taldir, et par voie de fait, la Gorsedd et son engagement pour la Bretagne.

Le petit groupe de bardes prend plusieurs décisions, qui reflètent à la fois la place qu'ils veulent donner à la Gorsedd face aux autres forces bretonnes en action, aux idéaux que Taldir souhaite voir se concrétiser :

Taldir, Karevro et Abalor sont nommés pour aller à Rennes et y « travailler au nom de l'Institut » /

<sup>598</sup> Coupure de presse, Cahier de Taldir. Cité dans les notes préparatoires à l'écriture de la trilogie *Mythes et territoires / Histoire critique de Bretagne*. Archives privées, Gwenc'hlan Le Scouëzec, document informatique.

<sup>599</sup> Un compte-rendu en fut fait dans la revue *Sav*, que G. Le Scouëzec a retranscrit en annexe VI de *L'affaire Taldir*, *op. cit.*, pp. 109 à 113.

<sup>600</sup> G. Le Scouëzec nous donne aussi la liste suivante, concernant les membres qui ont été élus aux grades divers que le groupe propose, décision qui sera validée à la première réunion publique prévue après la guerre : Jean-Marie Oulc'hen / Talivin, Yves Saliou / Yffig, Jean Joseph Morvan / Barz Kergrec'h, Yves Tréhiou / Reder Mor, Georges Gustave Toudouze / Mab an Treizer, comme bardes. Louis Le Guen comme ovate. Pierre Le Coz, Marthe Duédal, comme disciples. Edgar de Kergariou, Jean des Cognets, Joseph Desmars, J. Jannin, Roger Le Noan, l'Abbé Saout, J. Thomas et Noël Speranze comme bardes d'honneur. In Le Scouëzec G., *L'affaire Taldir*, *op. cit.* pp. 26 et 27.

<sup>601</sup> *Ibid.*, p. 110.

« ...kas da ober evit ar Skol-Veur »<sup>602</sup>. Ce sont donc trois et non pas deux membres, comme l'avait demandé le préfet, qui se joignent au groupe de travail œuvrant pour l'Institut Celtique, en tant qu'acteurs de l'Emsav et membres influents de la Gorsedd.

le soutien aux demandes de Y. Fouéré d'installer un petit gouvernement en Bretagne, sous l'autorité de la France. « [...] evit ma vezo savet e Breiz eur gouarnamant bihan d'ezi hec'h-unan, nemet e vezo memes tra dindan galloudegez gouarnamant Frans.<sup>603</sup> » / « pour que soit installé en Bretagne un petit gouvernement pour elle seule, et que cela se fasse seulement sous l'autorité du gouvernement français. » Ce « Kuzul Meur » / « Grand Conseil » pourra employer les impôts prélevés en Bretagne pour les Bretons d'abord. Il est aussi proposé que le breton soit enseigné dans toutes les écoles de Bretagne et qu'il paraisse aussi dans les examens, que les ressources de la Bretagne servent d'abord aux Bretons, et qu'en échange de ce qui est envoyé hors de Bretagne celle-ci reçoive plus que ce qu'elle obtient actuellement, que ne soit oublié aucun des groupes sociaux du mouvement breton dans les décisions prises à Rennes.

Auguste Bocher / Ar Yeodet (1878 - 1944)<sup>604</sup> propose enfin que l'orthographe du breton respecte les préceptes de F. Vallée, non pas la proposition de réforme de l'orthographe unifiée souhaitée par Roparz Hemon. Taldir, d'accord avec Bocher, soutenant la proposition de son ancien maître, se retrouva face à R. Hemon lors d'une séance du Comité Consultatif de Bretagne<sup>605</sup>, le 15 janvier 1943, sans qu'aucune décision ne soit prise après un échange sur le sujet. Néanmoins, cela permet à Taldir de se positionner, encore une fois, face à une personnalité bien en vue, Hemon. Lors de cette séance, il demande même au Préfet Quénette de patronner un Gorsedd, qu'il qualifie de « Congrès bardique » (puisque normalement la Gorsedd ne se réunit pas en tant de guerre), et devant donc se tenir à Boquen au printemps 1943, cherchant un soutien, une reconnaissance de sa fonction de Grand-Druide et d'acteur de l'Emsav. Le Préfet accepte cet honneur, et Taldir invite tous les membres du Comité à ce Congrès<sup>606</sup>. Le 20 mai 1943, tentant de s'imposer encore dans le paysage

---

<sup>602</sup> Archives privées, Gwenc'hlan Le Scouëzec, document informatique, notes préparatoires à l'écriture de la trilogie *Mythes et territoires / Histoire critique de Bretagne*.

<sup>603</sup> *Ibid.*

<sup>604</sup> M. Bocher, druide de la Gorsedd, fut rédacteur en chef de l'hebdomadaire catholique *Breiz*, aux côtés de son ami Yves Le Moal (1874 - 1957). Il fût attaqué chez lui, à St-Servais, le 20 décembre 1943. Blessé, il survécut néanmoins. Il avait réussi à frapper d'un coup de *penn-baz* un de ses agresseurs, qui mourut à l'hôpital de Guingamp. Ses agresseurs lui reprochaient sa présence à un repas en l'honneur du Marquis de l'Estourbeillon. Le 20 avril 1944, au cours d'une seconde agression, en sa ferme de Kerbernès, qu'il avait refusé de quitter, il fut entraîné avec son frère à l'arrière de sa maison, et exécuté par des résistants de la dernière heure, profitant de la débâcle allemande pour assouvir une vengeance personnelle.

<sup>605</sup> *La Dépêche de Brest* du 14 octobre 1942 indique que « son rôle sera de soumettre au représentant du gouvernement, les suggestions qui lui paraîtraient susceptibles de hâter la solution des questions bretonnes et d'étudier par ailleurs les affaires que le Préfet régional lui déférera ». Taldir est présent à cette création, mais ne prend pas ou n'obtient pas de responsabilité particulière. C'est pourquoi, une année après, il tente de se repositionner dans cette structure, et en conséquence, pense-t-il probablement, dans l'Emsav.

<sup>606</sup> Le Scouëzec G., *op. cit.*, p. 29. Le Congrès bardique n'aura finalement pas lieu.

culturel et politique breton, Taldir apporte donc le soutien de la Gorsedd à l'Institut, et propose que les présidents des grandes associations bretonnes (dont il fait partie) s'organisent pour former « une sorte de couronne » autour de l'Institut Breton d'Études Régionales, ce qui n'est pas confirmé<sup>607</sup>.

L'ambiance autour de la création du Comité Consultatif de Bretagne est loin de déplaire à Taldir : régionalisme et mise en avant d'une culture bretonne dans le cadre de la Révolution Nationale, catholicisme... Même s'il ne fait pas partie des dix personnalités choisies, il participe aux activités de celui-ci<sup>608</sup>.

Le Préfet de Région Quénette et l'équipe de Fouéré assistent à une messe en la cathédrale de Rennes le dimanche 11 octobre 1943 au matin. Le Préfet est accueilli par l'Archévêque de Rennes et Primat de Bretagne, Monseigneur Roques. Ce jour-là, une concorde entre le régionalisme breton et l'État Français est parfaitement illustrée, et Taldir ne manque pas à l'appel. L'Abbé Perrot délivre pendant la messe une homélie bilingue, en breton et français. Puis, de nombreux membres de l'Emsav participant à cette messe se retrouvent à l'Hôtel de France pour un banquet organisé par le Marquis de l'Estourbeillon en son propre honneur et ses quarante années de règne à la tête de l'URB. D'ailleurs le Congrès du parti a tout l'air d'un jubilé, offrant un spectacle du Cercle celtique de Rennes au théâtre. Les membres du PNB attendant à l'extérieur du théâtre ne souhaitent qu'une chose : que *La Marseillaise* retentisse après le *Bro Goz*, leur donnant l'occasion d'exprimer leur point de vue sur le sujet, déjà mécontents qu'ils étaient de ne pas avoir de membres de leur parti au Comité en création. Raymond Delaporte réussit à tenir ses troupes, ce jour-là, conscient de l'improductivité d'une telle action.

Taldir est encore présent lors de la seule et unique réunion du Comité, au château de Josselin, en juillet 1943.

---

<sup>607</sup> Compte-rendu de la séance du 20 mai 1943 du Comité Consultatif de Bretagne.

<sup>608</sup> La création du Comité vient d'un appel lancé par des personnalités bretonnes, « les amis de la Bretagne », en 1942. Cet appel est en fait une présentation de souhaits concernant des revendications sur l'enseignement du breton, de l'histoire de la Bretagne, la mise en place d'institutions régionales aux pouvoirs de décisions et d'applications. Ce texte fut accepté par plus de 200 communes de la Bretagne à 5 départements. Le Comité est créé le 11 octobre 1942 par le préfet de région Jean Quénette. Tous les membres sont désignés par le gouvernement de Vichy : ils viennent de différents partis politiques bretons (PNB, URB, FRB...), de groupes culturels (Gorsedd de Bretagne...), de groupes de Résistants (plusieurs membres des réseaux OCM et Défense de la France). L'idée est de rassembler un maximum de personnalités du monde politique et culturel. Le Comité Consultatif est une création de Vichy pour tenter de contre-carrer la forte influence des Nazis sur le mouvement nationaliste breton. Le Comité n'a aucun pouvoir de décision, comme son nom l'indique, mais ses membres souhaitaient le transformer en véritable assemblée au pouvoir de légiférer en Bretagne. Le Comité avait pour but de proposer des réformes sur le plan culturel, éducatif, et d'analyser les questions culturelles. A part son assemblée constitutive du 12 octobre 1942, le Comité ne s'est réuni qu'une seule fois, au château de Josselin (56).

## 2- Les dernières années de Taldir

### Son procès

François Jaffrennou est arrêté le 7 août 1944 par un groupe de Francs-Tireurs-Partisans de Carhaix, sous l'accusation d'avoir servi l'ennemi en étant du côté du Maréchal Pétain, et d'avoir voulu faire de la Bretagne un pays indépendant dans une Europe nazie<sup>609</sup>, d'avoir rédigé un article « de nature à encourager le séparatisme », dans *L'Heure Bretonne*<sup>610</sup>. Il est aussi accusé par les FTP d'avoir écrit des articles contre ceux qui s'étaient enfuis en Angleterre et en Afrique, et contre « ceux qui étaient allés se cacher dans les bois et les landes et qui volaient, brûlaient et tuaient ceux qui avaient une opinion différente de la leur, au mieux, pour sauver le monde<sup>611</sup>. »

Acquitté par le tribunal des FTP, il est ramené chez lui, pour être arrêté à nouveau trois jours plus tard, et emprisonné jusqu'à son jugement en juin 1945, d'abord à la prison Saint-Charles de Quimper, puis à la Maison d'Arrêt de Mesgloaguen à partir du 1<sup>er</sup> février 1945. Le juge d'instruction Le Saout se charge de son dossier et enquête essentiellement en pays de Carhaix sur l'attitude de Jaffrennou pendant la guerre, recueillant des témoignages, « là seulement où se trouvaient les ennemis obscurs qu'il s'était fait pendant les 40 ans qu'il y avait vécu », comme l'écrit Taldir dans son témoignage *a posteriori*, dactylographié<sup>612</sup>.

C'est ainsi qu'il est accusé d' :

avoir traité de « Gaulliste » et de « traître » un fonctionnaire avec qui il avait une rude discussion, en fin d'année 1941, répondant aux insultes qui lui étaient faites.

avoir interviewé un volontaire de la LVF<sup>613</sup> pour la *Dépêche de Brest*, en 1942, en tant que journaliste professionnel, sans que ses opinions personnelles paraissent dans le reportage.

être l'auteur d'un article argumentant sur la nécessité de voir grandir le nationalisme breton, de nature à favoriser les desseins de l'ennemi. Taldir se défend en mettant en avant que les pouvoirs publics français n'ont jamais mis quoi que ce soit de concret pour résoudre un « problème breton », et que la jeunesse bretonne peut se tourner vers des opinions extrêmes en conséquence (il ne répond pas ici concrètement à l'accusation faite). Il ajoute qu'il n'est pas séparatiste, mais « Gaulois, c'est-à-dire Celto-français autochtone ».

---

<sup>609</sup> Cité par Le Scouëzec, dans *L'affaire Taldir, op. cit.* Cahier de Taldir, « Conclusion », datée du 31 décembre 1946, Le Mans.

<sup>610</sup> Archives du Finistère, Fonds Taldir Jaffrennou, document dactylographié par Taldir, 16 pages. En première page : « Cahier venu de Mascara. Le montage de l'Affaire Taldir devant la cour de justice du Finistère ». Taldir l'a fait parvenir depuis sa retraite nord-africaine, chez sa fille, en date du 11 juin 1949. Le document était destiné à M. Henri Waquet, archiviste du Finistère.

<sup>611</sup> *Ibid.* Le texte d'origine est en breton, la traduction est de G. Le Scouëzec.

<sup>612</sup> « Cahier venu de Mascara. Le montage de l'Affaire Taldir devant la cour de justice du Finistère », *op. cit.*

<sup>613</sup> La Ligue des Volontaires Français contre le communisme.....

avoir porté la croix gammée et fait le salut hitlérien à la *Feldgendarmerie* de Carhaix le 8 juillet 1943. Il s'avère que cette accusation est une invention d'un jeune qu'il a fait libérer avec ses amis, après avoir discuté avec les Allemands, et alors qu'il venait plaider en faveur de l'Abbé Perrot, Henri Caouissin et James Bouillé, arrêtés par l'Occupant. Le jeune homme a mentionné que Jaffrennou avait salué ainsi les Allemands et portait une croix gammée, probablement pour expliquer la facilité avec laquelle les six personnes avaient été libérées. Il ne s'est pas présenté au tribunal pour témoigner.

- avoir été vu dans une voiture allemande et être entré dans la Kommandantur de Carhaix en présentant une « carte rouge ». Les personnes présentant ces accusations ne se sont pas présentées pour témoigner. Taldir reconnaît être allé trois fois à la Kommandantur (pour demander un Ausweiss, pour avoir l'autorisation d'organiser un cortège en ville pour le mariage de sa fille et pour plaider en faveur des accusés qu'il a fait libérer – mentionnés ci-dessus).

- avoir voulu faire expulser son fermier, M. Lebon, de Bolazec, avec l'aide des Allemands. Taldir explique que c'est la Cour d'Appel de Rennes qui avait prononcé l'expulsion du fermier. C'est le sous-directeur des Services Agricoles qui remit un rapport aux autorités allemandes, qui gèrent l'expulsion.

- avoir donné des renseignements à la Police de la Sûreté de la Préfecture de Quimper sur le Maquis de Spézet. Il fut en effet interrogé par deux agents des Renseignements Généraux. C'est à la suite de leur enquête qu'apparaît la lettre qu'il aurait rédigée et fait parvenir à M. Baudet-Germain (voir ci-après).

- avoir écrit une lettre à la *Feldgendarmerie* de Carhaix, dénonçant MM. Lancien, Rouillard et Le Bescond comme « entraîneurs » de la Résistance. L'accusation est portée par une maîtresse d'un *Feldgendarme*, souhaitant probablement se sortir des accusations par lesquelles elle a été visée (cette « Penglaou » - son surnom selon Taldir- fut tondu à la Libération). Cette lettre n'a pas été retrouvée et la femme accusant Taldir a affirmé au tribunal que l'écriture qu'elle avait vue sur la lettre, si elle a existé, ne ressemble pas aux écritures des lettres de Taldir que le tribunal lui présente. Cette accusation est abandonnée.

- avoir fait parvenir une lettre à la Préfecture Régionale de Rennes, y indiquant diverses informations importantes sur le Maquis, selon M. Baudet-Germain. La lettre, si elle a existé, a été détruite par ce monsieur, ainsi que la copie qu'il dit tout d'abord avoir faite, après avoir dit qu'il l'avait en sa possession. Il ne s'est pas présenté au tribunal pour témoigner, et n'a pas été interrogé à ce sujet<sup>614</sup>.

---

<sup>614</sup> Informations tirées du « *Cahier venu de Mascara. Le montage de l'Affaire Taldir devant la cour de justice du Finistère* ». *op. cit.*



Son principal accusateur, M. Baudet-Germain (1895 - ? ), alors qu'il était fonctionnaire à la Préfecture régionale de Rennes et avait prêté serment au Maréchal Pétain, dit avoir reçu à une date incertaine, entre décembre 1943 et janvier 1944, une lettre de Taldir Jaffrennou dans laquelle ce dernier présente un rapport sur la Résistance dans le Finistère, sur les exactions commises par certains Maquisards. L'auteur du rapport souhaitait aussi que des armes parviennent à la Milice en Bretagne, et demande de se méfier des Bretons amis des Anglais, dont font partie F. Gourvil, barde à la Gorsedd, et Le Goaziou, libraire à Quimper et Président du Comité d'Épuration de la ville à la Libération. Baudet-Germain dit avoir détruit cette unique preuve, sans jamais l'avoir communiquée aux autorités, mais en aurait fait une copie, qu'il aurait détruite aussi avant la Libération, si jamais cette lettre a existé. En novembre 1943, deux inspecteurs sont venus questionner Taldir en son bureau, mais leur venue est antérieure à la réception de ce courrier et de l'accusation de Baudet-Germain, qui cherchait très probablement à se dédouaner de son propre engagement au service du gouvernement de Vichy. Ce courrier, donc, n'a été mentionné qu'une fois dans un rapport et n'a jamais été retrouvé ni porté comme preuve à conviction. Jaffrennou est encore accusé de quelques actes montrant son allégeance au régime nazi et ses velléités séparatistes, sans que de réelles preuves et témoignages soient apportés, comme indiqué lors de son arrestation.

François Jaffrennou, concrètement, est accusé

« d'avoir sur le territoire français, étant français, depuis le 6 juin 1940, en temps de guerre, dénoncé par ses écrits, actes ou paroles aux autorités françaises de fait l'existence ou les agissements de mouvements de résistance ou sciemment attiré l'attention desdites autorités sur l'existence et les agissements de mouvements de résistance, faits en relation avec la continuation de la lutte contre l'Allemagne et ses alliés, actes sciemment accomplis, de nature à nuire à la défense nationale<sup>615</sup>. »

Le 6 juin 1945, la question est posée par le Président Chauvin aux jurés :

« Jaffrennou François Joseph Claude Marie, accusé, est-il coupable d'avoir, sur le territoire français, depuis le 6 juin 1940, sciemment accompli en temps de guerre, des actes de nature à nuire à la défense nationale, dans l'intention de favoriser les entreprises de l'ennemi en préjudice de la France ou des nations alliées en guerre contre les puissances de l'axe en dénonçant aux autorités françaises de fait l'existence ou les agissements de mouvements de résistance ou en attirant sciemment l'attention desdites autorités sur l'existence ou les agissements de mouvements de résistance, faits en relation avec la continuation de la guerre contre l'Allemagne et ses alliés ? »<sup>616</sup>.

Ainsi, il est accusé sur la base d'une preuve inexistante et mentionnée par une seule personne, Baudet-Germain, qui ne s'est pas présentée au procès pour témoigner.

---

<sup>615</sup> Procès-verbal du jugement n°60 du 6 juin 1945, cité par G. Le Scouëzec, *L'affaire Taldir*, op. cit., p. 88.

<sup>616</sup> *Ibid.*

La cour le déclare coupable et le condamne à cinq ans de prison, cinq ans d'interdiction de séjour en Bretagne, cinq ans d'indignité nationale et la confiscation d'un quart de ses biens. Ce procès, mal mené, amène Léo Perutz<sup>617</sup>, qui fut reçu comme barde d'honneur au Gorsedd de Riec-sur-Belon en 1927, à témoigner en faveur d'une grâce. Ce juif d'origine autrichienne écrit de Palestine au Procureur Général de la Cour d'Appel de Rennes en juillet 1945, puis au Général De Gaulle en octobre de la même année, pour demander la libération de Taldir.

Il est libéré en août 1946, non pas grâce au courrier de Léo Perutz à De Gaulle, mais grâce à l'ordonnance de Georges Bidault (1899 - 1983), Président du Gouvernement Provisoire de la République Française. Ses biens ne lui sont pas rendus, ni son autorisation de rentrer s'installer en Bretagne administrative. Il se retire au Mans, avant de partir vivre à Bergerac et se déplaçant jusqu'à chez sa fille, installée à Mascara, en Algérie. Il reste Grand-Druide.

Dans le livre qu'il a écrit sur « l'affaire Taldir », Gwenc'hlan Le Scouëzec considère que Taldir est innocent, victime des ragots et de ses « articles anodins », en cette période où l'on pouvait accuser qui on voulait, sans réelles preuves, de collaboration<sup>618</sup>. Cet ouvrage, partisan, ne sert qu'à défendre Taldir en tant que Grand-Druide, à laver la fonction de tous les soupçons qui ont pu peser sur elle. Il s'agit, bien sûr, d'être attentif à l'usage du terme « collaboration »: différence est à faire avec « pétainisme ». Taldir était bien pétainiste<sup>619</sup>. Le procès, comme tant d'autres au sortir du conflit, est expédié.

### **Un impossible retour à la normale**

La situation de la Gorsedd de Bretagne et l'embarras dans lequel elle se trouvait suite à la condamnation de Taldir, aux conséquences néfastes au bon fonctionnement du groupe de bardes, mais aussi la situation dans laquelle se trouvait le mouvement breton au sortir du conflit, amène le Conseil de l'Eisteddfod Nationale du Pays de Galles (*Cyngor yr Eisteddfod Genedlaethol*) à

---

<sup>617</sup> Léo Perutz (1882 - 1957). Voir les annexes biographiques.

<sup>618</sup> Le Scouëzec G., *L'affaire Taldir - Le Grand Druide était innocent*, Brasparts, éd. Beltan, 2001. L'auteur, dès la première ligne du préambule, indique que « La Gorsedd de Bretagne a établi ce dossier » : il s'agit en fait de ses propres recherches et déductions, non pas un travail de groupe. Finalement, comme Taldir, en tant que Grand-Druide il se considère comme la personnification de la Gorsedd. En tant que Grand-Druide, il souhaitait laver l'honneur de cette fonction, et dans sa logique de rejet de tout racisme et fascisme, innocenter l'ancien Grand-Druide de toute accusation pouvant le lier, ainsi que la Gorsedd, avec les atrocités nazies.

<sup>619</sup> Par exemple, en novembre 2016, dans une interview de nous-mêmes, parue dans *Bretons Magazine*, mention fut faite par la journaliste de la « collaboration » de Taldir Jaffrenou. Le Grand-Druide a répondu par courriel au magazine, en nous fournissant une copie, y rappelant qu'on collabore avec un ennemi, et que Taldir n'avait pas collaboré avec les Nazis mais avec un pouvoir légitime (selon Taldir), celui de l'État Français. Lors de l'interview, nous n'avons que mentionné l'écrit de Le Scouëzec sur la défense de Taldir, et utilisé le terme de « pétainiste ». L'usage de « collaborateur » est de la responsabilité de la journaliste. Ayant nous-mêmes fait parvenir un courriel au rédacteur en chef afin d'exiger un droit de réponse ou d'amener une correction dans une rubrique telle que le courrier des lecteurs, aucune réponse ne nous est parvenue en retour.

accepter l'invitation du gouvernement français de venir « visiter Paris et la Province de Bretagne où l'on espérait qu'ils trouveraient plaisir à visiter les endroits connus et à rencontrer des professeurs et des intellectuels, en particulier à notre vieille Université de Rennes.<sup>620</sup> » Il y a là une forme d'incompréhension de la part du gouvernement français du rôle et de la fonction de la Gorsedd et du Comité de l'Eisteddfod au Pays de Galles et son rôle dans l'émergence du mouvement culturel breton. Les Gallois souhaitent avant tout « enquêter sur la part faite à la langue et à la culture bretonnes dans le système actuellement en vigueur en Bretagne » et « rencontrer certains militants bretons connus au Pays de Galles »<sup>621</sup> (donc des membres de la Gorsedd), et ce sans surveillance de la part des divers services gouvernementaux français.

C'est par l'entremise de l'ambassadeur de France à Londres, datée du 10 janvier 1947, que le Comité de l'Eisteddfod reçut cette invitation, et, à la suite d'une réunion du Comité, une réponse est expédiée le 7 mars, avec les demandes ci-dessus. Le Comité rappelle aussi dans sa réponse les liens forts existant entre la Bretagne et le Pays de Galles, les relations culturelles anciennes entre les deux pays, et insistant sur leur inquiétude quant à la politique française en Bretagne. Le Comité souhaite en effet répondre à une inquiétude de « l'opinion galloise », relayée dans la presse (où étaient parus des articles dénonçant la politique française en Bretagne) : un rapport était attendu de la part des huit délégués.

Ceux-ci sont majoritairement de la Gorsedd galloise mais aussi des intellectuels reconnus : W.J. Gruffyd est le Président d'Honneur du Conseil de l'Eisteddfod Nationale (et le président de la délégation), mais aussi professeur honoraire de celtique à l'université de Cardiff et député. Le Révérend W. Crwys Williams, Archi-Druide de Galles, est aussi Vice-président d'Honneur du Conseil de l'Eisteddfod Nationale. W. Emyr Williams est le Président du Conseil Exécutif de l'Eisteddfod Nationale, avocat, échevin et Président de l'Association des Conseils Généraux et Municipaux du Pays de Galles (c'est le seul de la délégation à ne pas être Maître ès arts). D.R. Hughes est Vice-président d'Honneur du Conseil de l'Eisteddfod Nationale, mais aussi de l'*Honourable Society des Cymmrodorion* et ancien directeur au Ministère de l'agriculture Britannique. Le Chanoine M. Jones est Trésorier du Conseil de l'Eisteddfod Nationale et druide à la Gorsedd, directeur honoraire de la Faculté des Lettres et de Théologie Protestante de Lampeter. Le Révérend A.E. Jones (Cynan) est le secrétaire de la délégation, archiviste de la Gorsedd de Galles, co-secrétaire du Conseil de l'Eisteddfod Nationale, chargé de cours de littérature dramatique et de littérature galloise à l'université de Bangor. M. Watkin est Chevalier de la Légion d'Honneur,

---

<sup>620</sup> *Addrodiad y Ddirprwyaeth i Lydaw – Ebril 1947 / Rapport sur la visite en Bretagne de la Délégation Galloise – avril 1947*, Cardiff, William Lewis (Argraffwyr), 1947, p. 21.

<sup>621</sup> *Ibid.*

professeur honoraire de français et de philologie romane à la Faculté des Lettres de Cardiff (c'est lui qui traduit le rapport pour sa publication). Le Révérend J. Dyfnallt Owen est directeur du journal gallois *Y Tyst*, et Vice-présidents des Sociétés Gallois<sup>622</sup>.

Ce sont donc d'éminents intellectuels, acteurs de la culture galloise, qui sont accueillis en France et surtout en Bretagne, qui vont tenter de « dissiper les malentendus qui paraissent s'être créés dans l'opinion galloise au sujet de la Bretagne.<sup>623</sup>» Les bardes et druides gallois voulaient aussi vérifier que les accusations portées contre la France étaient vraies : si « travailler pour la langue bretonne, [...] essayer de conquérir pour la Bretagne des libertés plus grandes, sont choses dangereuses, et que les Bretons ont été persécutés et emprisonnés pour cette seule raison.<sup>624</sup>»

Les Gallois conçoivent mal pourquoi leur nation est reconnue par les dirigeants britanniques et pas la Bretagne par le gouvernement français. Deux façons de voir la « nation » s'entrechoquent ici. Les deux résultant de l'histoire politique et culturelle de chaque État. C'est aussi, pour les Gallois, le moyen de vérifier si les purges post-conflit concernent des militants bretons, et uniquement parce qu'ils étaient militants et non pas pour une accointance avec les nazis, et ce afin de notifier si c'est le mouvement culturel breton lui-même qui est attaqué par l'État<sup>625</sup>. Dès août 1945, les Gallois reçoivent une invitation à venir en France (lors de l'Esiteddfod de Rhos). Mais il n'est pas question de la Bretagne, simplement de la France. Le gouvernement, au fait des liens entre une partie de l'Emsav et la Gorsedd de Galles, souhaite probablement rompre ceux-ci en s'imposant comme nouvel organe politique et culturel de liaison avec les autorités galloises, et ce afin de court-circuiter un éventuel rebond de l'Emsav soutenu par les Gallois.

Quelques militants bretons se sont en effet réfugiés là-bas (Goulven Pennaod, par exemple), mais aussi en Irlande (Yann Fouéré, Célestin Lainé – sous le nom de Heven Henaff, entre autres). Il faut donc montrer à la puissante et influente Gorsedd de l'île de Bretagne que tout va bien pour la Bretagne, sa culture et sa langue.

La délégation arrive en Bretagne le 22 avril 1947 et y reste pour dix jours : Rennes, St-Brieuc, Paimpol, Morlaix, Quimper, Pont-Aven, Josselin, Vannes avant de repartir à Paris [Fig. 52]. Les Gallois sont guidés par Xavier Trelu (1898 - 1998, alors président de la section finistérienne du

---

<sup>622</sup> *Ibid.*, p. 20.

<sup>623</sup> *Ibid.*, p. 22.

<sup>624</sup> *Ibid.*

<sup>625</sup>

MRP)<sup>626</sup>, et par Yves Brunswick (1921 - 1999)<sup>627</sup> à Paris et Arras. Il n'est pas indiqué dans le compte-rendu qui ils rencontrèrent, à part les préfets, les maires et quelques enseignants de l'Université de Rennes et de la Sorbonne, sans les mentionner<sup>628</sup>. Nous ignorons donc si les Gallois ont rencontré des membres de la Gorsedd bretonne. Leur enquête en Bretagne ne concerne pas uniquement le groupe bardique, mais, sans que cela soit mentionné dans le rapport, tourne autour de celui-ci et de son réseau. Jamais le Grand-Druide de Bretagne n'est mentionné, et la Gorsedd n'apparaît que dans une des revendications finales du rapport. Si les Gallois condamnent les collaborateurs, y compris ceux du mouvement breton, que ce soit avec les nazis ou avec le gouvernement de Vichy, ils s'inquiètent de ce qu'il s'est passé lors de l'épuration et jusqu'à leur visite : obtenant des preuves, ils considèrent que « des militants purement culturels, et qui ne s'étaient en rien mêlés de politiques furent arrêtés dans les périodes troublées qui suivirent la libération.<sup>629</sup> » Ils admettent que des militants ont pu se tourner vers le gouvernement de Vichy, espérant obtenir plus de droits linguistiques (pensent-ils, en rédigeant le rapport, à Taldir Jaffrennou, le Grand-Druide ?). Au fil de leur enquête, il leur apparaît que les preuves recueillies (sans qu'ils donnent des indications sur celles-ci) et les témoignages (ils n'indiquent pas non plus leur origine) montrent que « le seul fait de défendre des idées bretonnes, [...], a été suffisant pour attirer, après la libération, les vengeances officielles sur la tête des Bretons auxquels une telle activité pouvait être reprochée.<sup>630</sup> » Pour le dire autrement (ce qu'ils font), les autorités françaises considèrent que tout militant breton (« motif suffisant à persécution<sup>631</sup> ») devait être condamné, qu'il ait ou non collaboré avec Vichy ou les nazis. Les Gallois offrent donc leur « aide morale et matérielle à tous ceux qui ont souffert de répression<sup>632</sup> », au sein du mouvement breton.

---

<sup>626</sup> Xavier Urbain Marie Trellu (1898 - 1998) a obtenu la Croix de Guerre pour ses actions lors de la 1<sup>ère</sup> Guerre Mondiale (il participa à l'expédition des Dardanelles), avant de faire des études de lettres dont il sera agrégé en 1923. Enseignant à Quimper, il quitte cet emploi pour s'engager à nouveau dans l'armée et combat en Syrie avant d'entrer dans le réseau de résistance Johnny en 1941. Il fait partie des 20 hommes qui quittent Tréboul, près de Douarnenez, dans la nuit du 6 au 7 avril 1943, pour rejoindre Londres, où il œuvre pour le Bureau des Renseignements (BCRA), ce qui l'amène à Alger puis Beyrouth. Il reçoit la Croix de Guerre, à nouveau, ainsi que la Légion d'Honneur, après la guerre. Devenu président de la fédération départementale du Finistère pour le Mouvement Républicain Populaire, il est élu en 1946 conseiller général, poste qu'il conserve jusqu'en 1953. Il est aussi un des acteurs et animateurs du patronage catholique de Douarnenez, la Stella Maris, notamment auprès de l'équipe de football. Sa carrière politique le mène jusqu'au sénat où il siège entre 1955 et 1958, année où il passe à l'Assemblée Nationale, jusqu'en 1962. Informations communiquées par sa famille. Voir la page le concernant sur le site françaislibres.net.

<sup>627</sup> Yves Brunswick, 1921 - 1999, humaniste et philosophe de l'éducation, sur laquelle il écrivit quelques ouvrages. Il fut enseignant de français et fit partie de la Commission Nationale Française (proche de l'UNESCO), dont il prit la présidence en 1958. Il présida, par la suite, le Bureau International de l'Éducation, dépendant de l'UNESCO (de 1986 à 1989).

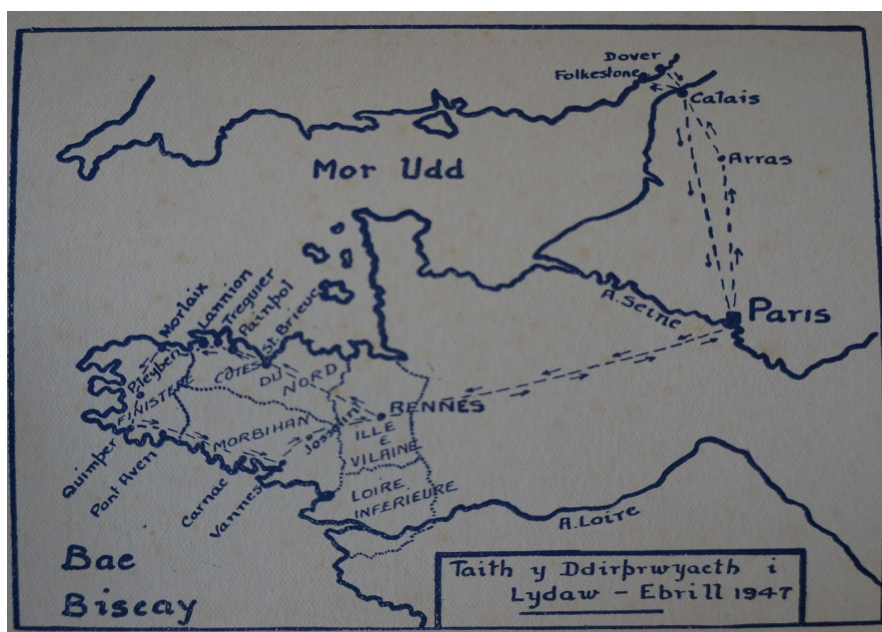
<sup>628</sup> *Addrodiad y Ddirprwyaeth i Lydaw – Ebril 1947 / Rapport sur la visite en Bretagne de la Délégation Galloise – avril 1947*, Cardiff, William Lewis (Argraffwyr), 1947, p 39.

<sup>629</sup> *Ibid.*, p. 25.

<sup>630</sup> *Ibid.*, p. 27.

<sup>631</sup> *Ibid.*, p. 28.

<sup>632</sup> *Ibid.*, p 31.



[Fig. 52] Trajet de la délégation galloise, en avril 1947. 2<sup>e</sup> de couverture du *Rapport sur la visite en Bretagne de la délégation galloise – avril 1947*.

Concernant la langue bretonne, ils ne comprennent pas que « le Ministère [de l'éducation] » soit « irréductiblement opposé » à son enseignement, comme à celui de l'histoire de la Bretagne (une des revendications de l'Emsav et des militants Bretons condamnés), alors que le gouvernement accepte et encourage même les « traditions locales et les coutumes bretonnes »<sup>633</sup>. Les arguments du Ministère sont pour eux irrecevables : mettre en avant une multitude de dialecte bretons, P. Le Roux en ayant recensé 77 dans son Atlas linguistique de Basse-Bretagne<sup>634</sup>, et affirmer que cela rend impossible l'enseignement d'un breton valable pour tous les apprenants (une autre des revendications des activistes Bretons), ne tient pas face à la réalité linguistique de la France (« 638 dialectes »). Ils mettent en parallèle la situation de l'anglais et du gallois<sup>635</sup>, et, sans le dire, la contradiction du gouvernement français face aux revendications bretonnes.

Mais qu'en est-il des Bretons eux-mêmes ? Les bardes et leurs revendications reflétaient-ils, avant-guerre, l'avis de la population ? La délégation considère que ce sont les élites intellectuelles d'un pays qui donnent l'exemple, les « leaders éclairés qui suscitent un mouvement d'affection et d'intérêt pour la langue<sup>636</sup> », comme le firent les bardes bretons parcourant la campagne et diffusant leur tradition chantée à travers *Ty Kaniri Breiz*. Les Gallois indiquent qu'entre 1934 et 1939 « la

<sup>633</sup> *Ibid.*

<sup>634</sup> Le Roux Pierre, *Atlas linguistique de la Basse-Bretagne*, Rennes, Pilhon / Paris, Droz, 1943.

<sup>635</sup> *Addrodiad y Ddirprwyacth i Lydaw – Ebril 1947 / Rapport sur la visite en Bretagne de la Délégation Galloise – avril 1947*, Cardiff, William Lewis (Argraffwyr), 1947 p. 33.

<sup>636</sup> *Ibid.*, p. 34.

grande majorité des Conseils Municipaux de Basse-Bretagne et les trois Conseils Généraux [...] à l'unanimité ainsi que d'innombrables associations avaient demandé l'enseignement du breton.<sup>637</sup> » Par ce constat, la délégation met en avant le souci principal, plus politique que culturel, relevant « l'asphyxiante centralisation française »<sup>638</sup> et l'enseignement en école primaire très majoritairement non-bretonnants ; les Gallois ayant leur propre exemple et constatant les bienfaits du bilinguisme chez eux<sup>639</sup>. Selon eux, ce n'est pas pour le fait d'avoir milité pour le bilinguisme, que des activistes doivent être arrêtés et condamnés.

Si des conseils pédagogiques sont offerts par les Gallois en fin de rapport, afin de créer un enseignement officiel du breton en Bretagne, la demande d'amnistie « aux Bretons qui ont été condamnés <sup>640</sup>», dont, évidemment, le Grand-Druide Taldir, est demandée. Et, puisque celle-ci se retrouve, sans qu'elle soit mentionnée dans le rapport, au cœur de ces soucis relevés par la délégation, il est demandé de « favoriser la reprise d'activités du Gorsedd de Bretagne et en maintenir le contact avec le Gorsedd de Galles », la délégation garantissant aussi la pérennité des liens entre les Gorseddau par l'organisation « de temps en temps [d'] une réunion bretonne et d'un concert à l'Eisteddfod »<sup>641</sup>.

Le soutien de la Gorsedd de Galles à celle de Bretagne n'apparaît qu'en fin de rapport, mais est indirect tout long de celui-ci. Les délégués gallois, cernant la réalité des soucis rencontrés par les militants bretons, qu'ils aient été neutres ou même résistants, cherchent à les défendre. Mais l'impact de ce rapport sera minime, voire inexistant, sur le fonctionnement de la Gorsedd et sa remise à flot (Taldir ne pouvant résider ni se rendre en Bretagne), tout autant que sur la politique linguistique : il semble que ce ne fut là qu'un coup diplomatique du gouvernement de la IV<sup>e</sup> République<sup>642</sup>.

La Gorsedd est invitée au Gorseth Kernow du 30 août 1947, et c'est le fils de Taldir, Gildas

---

<sup>637</sup> *Ibid.*

<sup>638</sup> *Ibid.*, p. 37.

<sup>639</sup> Ils conseillent, en fin de rapport, que l'enseignement du breton soit obligatoire dans les Écoles Normales de Quimper, Vannes et St-Brieuc, « pour tous les instituteurs qui veulent occuper un poste en Bretagne », *Ibid.*, p. 38.

<sup>640</sup> *Ibid.*, p. 37.

<sup>641</sup> *Ibid.*, p. 39.

<sup>642</sup> L'amnistie demandée ne sera pas appliquée, essentiellement parce que les militants concernés le furent pour fait de collaboration. Quant à la persécution des militants, directement après-guerre, elle continue les décennies suivantes, le mouvement breton étant marqué des faits de ces quelques collaborateurs. Les revendications culturelles, politiques et linguistiques ne sont pas ou peu écoutées par les différents gouvernements français avant les années 1980 (pour l'enseignement du breton à l'école).

L'apprentissage du breton dans les écoles publiques et privées se fait par étapes, sous forme d'options (loi Deixonne de janvier 1951), et en immersion dans les écoles Diwan à partir de 1977. En 1979 est créée l'association Div Yezh, afin de développer l'enseignement du breton dans les écoles publiques. Dans le privé, l'association Dihun est créée, avec le même objectif, en 1990. L'Office de la Langue Bretonne, en 2001, met en place le projet « *Ya d'ar brezhoneg* » (« oui au breton ») afin de favoriser l'enseignement du breton. Un plan de sauvegarde est voté par le Conseil Régional en décembre 2004.

Jaffrennou (1908 - 2000)<sup>643</sup>, qui représente le groupe de bardes, ovates et druides bretons, puisqu'il vit depuis peu au Pays de Galles, sous le coup d'une condamnation par contumace pour atteinte à la sûreté de l'état, prononcée par la Cour de Justice d'Ille-et-Vilaine le 28 février 1946. Il sera acquitté le 7 décembre 1956 par un jugement contradictoire du tribunal permanent des forces armées de Paris<sup>644</sup>.

Quelques membres de la Gorsedd bretonne se retrouvent les 11 et 12 octobre 1947 en *Gorsedd kuzh* / Gorsedd secret, à Nantes. Taldir, par voie de presse, a lancé un appel aux membres, et les réponses doivent être envoyées à Dom Alexis Presse, abbé de Boquen. C'est dans cette abbaye que devait se faire le retour des bardes. À défaut de pouvoir s'y réunir, puisque le Grand-Druide est interdit de séjour en Bretagne, les bardes se réunissent à Nantes : depuis la réorganisation territoriale du gouvernement de Vichy, la Loire-Inférieure n'est plus en Bretagne, mais dans la « Région d'Angers », créée par le décret 2727 en 1941<sup>645</sup>. Le choix de cette ville comme lieu de rassemblement permet à la Gorsedd, surtout à Taldir, de pouvoir se réunir en toute tranquillité, loin de tout éventuel trouble à cette réunion : sa réputation est entachée, ainsi que celle de la Gorsedd au sortir de la guerre, en Basse-Bretagne (le procès de Taldir a décrédibilisé cette frange de l'Emsav aux yeux de nombreux Bretons et de militants). Nous n'avons pas d'informations sur ce *Gorsedd kuzh*, mais G. Le Souëzec indique que c'est Lady Mond (1869 - 1949, alias Marie-Louise Le Manac'h)<sup>646</sup>, bardesse d'honneur, qui a assumé tous les frais de ces deux jours de réception et de cérémonie<sup>647</sup>. Les quelques membres réunis confirment que Taldir reste Grand-Druide.

Le 9 mars 1948, le Président de la République, Vincent Auriol, commue, par décret, les cinq ans d'interdiction de séjour en Bretagne en cinq ans d'interdiction de résidence : Taldir peut donc revenir quand il le souhaite en Bretagne et officier en tant que Grand-Druide. C'est ainsi qu'il organise un Gorsedd Kuzh les 11 et 12 septembre 1949, à Rennes<sup>648</sup>.

Afin de préparer au mieux l'assemblée, Jaffrennou envoie une invitation « à quelques deux cents

---

<sup>643</sup> Gildas Jaffrennou ou Gildas Guinamant, 1908 - 2000. Après la Seconde Guerre Mondiale, il part étudier au collège de Harlech, au Pays de Galles, avant d'entamer des études pour devenir enseignant, ce qu'il devient et s'en va enseigner les travaux manuels à Londres. En parallèle de son métier d'enseignant, il apprend à construire une harpe et publie en 1954 un livret avec un plan de harpe, sous le pseudonyme de G. Guinamant. A sa retraite en 1968, il s'installe à Deal, dans le Kent, où il devient maire. Il continue d'écrire des articles sur les harpes dans des revues spécialisées, plusieurs ouvrages, et travaille avec plusieurs marques pour sortir des modèles en série. En 1977, il revient s'installer en Bretagne, à Arradon. Membre fondateur et président de Telemnourien Vreizh – Harpistes de Bretagne, il crée en 1978 une section de fabrication de harpes celtiques à l'Institut Consulaire de Vannes et au cercle celtique Armor – Argoat de Lorient.

<sup>644</sup> Le Scouëzec G., *L'affaire Taldir*, op. cit., p. 39.

<sup>645</sup> La région des Pays-de-la-Loire est créée par arrêté ministériel du 28 novembre 1956, publié au Journal Officiel du 6 décembre 1956.

<sup>646</sup> Marie-Louise Le Manac'h, 1869 - 1949. Voir les annexes biographiques.

<sup>647</sup> G. Le Scouëzec, *L'affaire Taldir*, op. cit., p. 39.

<sup>648</sup> *An Tribann*, n° 69, 2<sup>e</sup> trimestre 1972, p. 9 (dans un article nécrologique sur Adrien Allain)



membres du Collège, concernant la renaissance de la Gorsedd », nous indique G. Le Scouëzec<sup>649</sup>. Quatre-vingt-quatre répondent présents. Lors de cette assemblée, Pierre Loisel / Eostig Sarzhaw est nommé coadjuteur du Grand-Druide : c'est lui qui va prendre, au fil des mois et des années suivantes, la direction de la Gorsedd, puisque Taldir ne revient pas régulièrement en Bretagne, ne pouvant donc diriger les cérémonies. L'année suivante, ce dernier passe plusieurs mois en Algérie, chez sa fille, mais c'est à Bergerac, en Dordogne, qu'il s'est installé et où il finira ses jours.

Pierre Loisel est né le 19 septembre 1915 à Josselin, et c'est au Gorsedd de Guéméné-sur-Scorff, en 1936, qu'il entre à la Gorsedd, soutenu par Loeiz Herrieu, qui rédige le procès-verbal suivant : « *Skrivagner en Taillour, ganet e Josselin (Gwened-gallo), an 19 a viz Gwengolo 1915, o chom var hent ar c'hastell-Josselin, skrivagner brezoneg gwened.* » / « *Skrivagner en Taillour, né à Josselin (Vannetais-gallo), le 19 septembre 1915, vivant sur le chemin du château de Josselin, écrivain breton vannetais.* »

Il faut attendre 1950 pour qu'Eostig Sarzhaw soit reçu comme Grand-Druide Adjoint par l'Archi-Druide de Galles Cynan<sup>650</sup>, afin de pallier officiellement l'absence d'un Grand-Druide lors des cérémonies. Il n'y eut pas, en effet, de Gorsedd ni de *Gorsedd Kuzh* en 1949, Taldir étant en Algérie et une certaine confusion semblant régner quant à la direction du groupe bardique. Cela permit aussi de calmer les esprits échaudés par son attitude pendant la guerre, le fait qu'il se soit positionné en tant que Grand-Druide à toutes les réunions et assemblées auxquelles il avait participé, mais aussi le fait qu'il ait organisé des *Gorsedd Serret*, en dehors de tout respect de la règle de base qui veut qu'il n'y ait pas de Gorsedd en temps de guerre<sup>651</sup>. C'est pourquoi un coadjuteur avait été nommé en 1948 : il fallait quelqu'un à la tête du groupe pour gérer la partie

---

<sup>649</sup> Le Scouëzec G., *L'affaire Taldir*, op. cit., p. 40. Le chiffre de 200 membres nous semble exagéré : plusieurs sont morts pendant la guerre, et même, nous l'avons vu, si Taldir, lors du *Gorsedd Serret* de Callac, a souhaité intégrer plusieurs nouveaux membres (non présents à la réunion), ceux-ci n'ont pas tous répondu positivement à sa proposition. Nous ignorons si le chiffre avancé est de Taldir Jaffrennou ou de Gwene'hlan Le Scouëzec, mais il sert d'argument de propagande, laissant croire que la Gorsedd a encore un certain poids par le nombre de ses membres supposés.

<sup>650</sup> Qui fit partie de la délégation galloise venue enquêter en Bretagne en avril 1947. Albert Evans Jones (1895 – 1970) est le fils d'un confiseur et d'une créatrice d'une sorte de bourse de l'emploi pour femmes. Poète et dramaturge, son expérience de soldat le nourrit (il a combattu en France et en Salonique pendant le premier conflit mondial). C'est grâce à l'un de ses récits qu'il remporte la couronne à l'Eisteddfod de Caernarfon en 1921 (il la gagnera à nouveau en 1923 et 1931). Pasteur presbytérien et membre de la Gorsedd, il est aussi directeur d'études à l'université de Bangor. Archiviste de la Gorsedd de Galles de 1935 à 1970, il a été élu deux fois Archi-Druide. Le révérend Jones a enrichi les cérémonies du groupe, en se basant sur les mises en scène au théâtre, afin de les rendre plus attractives, plus vivantes. Il modernisa aussi le fonctionnement du Comité de l'Eisteddfod Nationale et l'Eisteddfod elle-même : il fait partie de ceux ayant demandé à ce que les concours et spectacles de l'Eisteddfod soient uniquement en gallois, en 1950. Il a été fait chevalier par la reine en 1969.

<sup>651</sup> Nous avons entendu, de la part d'un druide de la Gorsedd, lors d'une discussion informelle le premier week-end de novembre 2019, au festival Samain Fest (où le Grand-Druide actuel, Morgan, était convié à faire une conférence), que Taldir avait organisé ces *Gorseddau Serret* car il pensait en avoir le droit : dépendant des Gallois par filiation, les bardes Bretons pouvaient se réunir, puisque ce n'étaient pas les Gallois ou le Pays de Galles qui étaient en guerre, mais bien la couronne d'Angleterre et d'Écosse.

administrative et organisationnelle, Taldir conservant son pouvoir de convoquer les membres et de diriger les cérémonies et réunions auxquelles il assistait. Le Poellgor vote pour Eostig Sarzhaw.

Loisel est intégré au Poellgor en 1947<sup>652</sup>, et après une période d'inquiétude liée à son engagement pour la Bretagne à la Libération, il retrouve son emploi dans les finances publiques, à Nantes. Passionné de linguistique celtique, il travaille avec Goulven Pennaod / druide Kadvan sur une méthode d'enseignement du gallois, après avoir traduit en breton le *Welsh made easy* du barde Caradar<sup>653</sup>.

Les Gallois, se sentant tout de même responsables de leur « fille », la Gorsedd de Bretagne, reçoivent P. Loisel comme Grand-Druide Adjoint en 1950 : il leur faut un interlocuteur, en Bretagne même. Cela permet à Eostig Sarzhaw de pouvoir aussi diriger des cérémonies.

Le 19 juillet 1951, il dirige donc le Gorsedd de Tréhorenteuc / Val sans retour, en forêt de Paimpont, organisé à l'initiative d'un enfant du pays, Ronan Pichery (1891 - 1953) / druide Abroc'hell. L'événement est à retenir pour l'aspect méso-paganiste qu'il revêt : de cette église de Tréhorenteuc aux hauteurs du Val sans retour, la Gorsedd affiche clairement son christianisme tout autant que son paganisme bardique.

Pour ouvrir la journée, Dom Alexis Presse (membre de la Gorsedd depuis 1938, et son aumônier) célèbre une messe en l'église de Tréhorenteuc [Fig. 53] [ Fig. 54].

Si l'aspect chrétien semble dominer, celui-ci se pare d'un *decorum* celtique : la messe est en breton et quelques symboles tirés des mythes arthuriens christianisés parent les murs de l'édifice, comme une passerelle méso-païenne entre les cultes. Si les premières traces de l'édifice remontent au VII<sup>e</sup> siècle, le christianisme faisant face à un persistant culte païen<sup>654</sup>, et que celui-ci fut placé sous la protection de Saint Eutrope, évêque de Sainte du III<sup>e</sup> / IV<sup>e</sup> siècle, la duchesse Anne de Bretagne (1477 - 1514) lui adjoint en 1506 une sainte locale, Onenne, dont le culte n'est connue nulle part ailleurs. Elle serait la résurgence d'une divinité celtique, puisque son nom aurait pour origine *Ane / Ana*, grande déesse mère des Celtes<sup>655</sup>.

<sup>652</sup> Nous pouvons lire dans cette intégration au Poellgor le jeu auquel jouent certains bardes et druides : disciple de Herrieu, qui s'était élevé contre Taldir, Loisel est placé dans le bureau dirigeant pour élargir l'opposition au Grand-Druide, qui ne peut revenir s'installer en Bretagne. C'est pour Herrieu un moyen de renforcer le clan vannetais au sein de la Gorsedd. D'ailleurs, un an après, il est désigné comme co-adjuteur et devient en 1950 Grand-Druide Adjoint. Son ascension fulgurante montre bien l'embaras dans lequel se trouvait la Gorsedd et l'envie du Poellgor de faire vivre le groupe sans Taldir.

<sup>653</sup> Arthur Saxon Dennett Smith, barde Caradar. *Welsh made easy – A self-instructor for use in the home*, 3 tomes, Wrexham, Hughes & Son, 1925/1926.

<sup>654</sup> Ealet Jacky, *Trehorenteuc en Brocéliande*, Ploërmel, Les oiseaux de papier, 2008, p. 33.

<sup>655</sup> Walter Philippe (dir.), *Brocéliande ou le génie du lieu : archéologie, histoire, mythologie, littérature*, Grenoble,



[Fig. 53] Dom Alexis Presse, au sortir de la messe ayant précédé le Gorsedd Digor, Tréhorenteuc, 19 juillet 1951. Crédit photographique : site « Encyclopédie de Brocéliande »  
<https://broceliande.brecilien.org/Ceremonies-neo-druidiques-en-foret-de-Broceliande>

Sa christianisation la transforma en avatar de la Vierge Marie. C'est en 1942, lorsque le nouveau recteur, Henri Gillard (1901 - 1979, recteur de Tréhorenteuc de 1942 à 1962), fait son entrée dans la paroisse, que les symboles et le décor vont transformer les lieux. Le bâtiment a en effet besoin de gros travaux, ce qu'il fait sur ses propres finances. C'est ainsi qu'il dote l'église d'une voûte en coque de bateau, de trois autels et de nouveaux bancs, œuvres de Peter Wissdorf, un prisonnier allemand ébéniste, et de quatre tableaux représentant des scènes du Chemin de Croix et de l'imaginaire arthurien, peints par Karl Rezabek, lui aussi prisonnier<sup>656</sup>. Cela s'ajoute au vitrail du Nantais Henri Uzureau (1872 - 1939), posé en 1943, représentant la Table Ronde. Le grand vitrail est posé en 1951.

C'est donc au cœur des légendes arthuriennes et chrétiennes à la fois que le Gorsedd a lieu, célébrant donc, plus que jamais, à la fois une tradition bardique considérée comme celtique et le

---

Presses universitaires de Grenoble, 2002, pp. 154 et 155. Le culte d'Onenne peut être mis en parallèle à celui d'une ancienne divinité gauloise associée aux oiseaux, aux cygnes. Le parallèle est aussi à faire avec Rhiannon, déesse irlandaise que le mythe lie à des cygnes.

<sup>656</sup> Les deux hommes seront libérés en 1947, à la demande du recteur.

culte catholique breton<sup>657</sup>, ce qui ne semble pas choquer l'Archi-Druide de Galles ni le Grand-Barde de Cornouailles, présents aux célébrations.



[Fig. 54] Gorsedd de Trehorenteuc / Val sans retour, messe en breton, 19 juillet 1951. La chapelle, trop petite, ne put accueillir la foule venue assister aux célébrations. Crédit photographique : Myrddhin (?) / site « Encyclopédie de Brocéliande »

A la suite de la messe, un cortège est formé et bardes, ovates et druides se rendent à l'entrée de la vallée du Gros-Chêne, au-dessus du Val sans retour, où un cercle de pierres, avec un *Maen Log* en son centre, a été érigé, sur ce qui est possiblement un tertre<sup>658</sup>. La cérémonie se tient donc là, face à la foule rassemblée sur le versant opposé du Val. Si son contenu ne varie pas de ce qui se faisait antérieurement, nous retiendrons qu'Eostig Sarzhaw, en tant que co-adjuteur, officiant à la place du Grand-Druide, adresse ses vœux à la famille royale britannique. L'année 1951 marque en effet le

<sup>657</sup> La célèbre mosaïque du cerf blanc est posée en juillet 1954. Symbole fort s'il en est, véritable croisement des archétypes chrétiens et celtiques, cette mosaïque, œuvre de Jean Delpech (1916 - 1988, alors enseignant aux Beaux-Arts de Rennes) et des ateliers Odorico de Rennes, n'existe donc pas au moment de la cérémonie. La première version de l'œuvre est une gravure faite pour illustrer *Les Mystères de Brocéliande*, écrit par l'abbé Gillard (Ploërmel, Éditions du Ploërmelais, 1953).

<sup>658</sup> Les pierres utilisées provenaient peut être d'un site archéologique plus ancien (Cabaret Michel, *Le Val sans retour : Étude et propositions de gestion des ressources humaines*, Mémoire de Maîtrise MST AMVR, Université de Rennes 1, 1982, pp. 49 et 50. Le cromlec'h a été en partie détruit depuis (Alvez Marcel, *Usages productifs, usages touristiques et aménagement d'un territoire, le Val sans retour (1820-1984)*, Thèse de doctorat en Sociologie, Université de Paris X-Nanterre, 1984. pp.108 et 109).

vingt-sixième anniversaire de l'initiation symbolique que le roi, la reine et leur fille ont reçu auprès de la Gorsedd de Galles. Pour clore la cérémonie, les membres de la Gorsedd plantent un chêne près du *Maen Log*<sup>659</sup>.

C'est, pour le recteur de Tréhorenteuc, une victoire : lui qui s'échine à faire de sa chapelle un lieu de référence dans le romantisme celtique par le développement d'un symbolisme adéquat, mais aussi de renommer les sites aux abords de la forêt par des références aux légendes du Graal, voit son projet se concrétiser enfin. Les ovates, bardes et druides, par leur présence et la tenue d'une cérémonie bardique, confirment l'aspect « celtique » des lieux, lui conférant une aura qu'ils n'avaient pas jusqu'à présent. Si quelques druidistes s'étaient déjà rendus en forêt, notamment à la fontaine de Barenton, cela s'était fait de façon discrète. Ce Gorsedd digor, précédé d'une messe en la chapelle St Eutrope / Ste Onenne qui plus est, confirme la transformation de la forêt de Paimpont en mythique Brocéliande, montrant que les lieux sont accessibles et que les paysages transportent les visiteurs hors du temps, au milieu des légendes arthuriennes, qui ne se sont pourtant jamais déroulées autour de Paimpont ou Tréhorenteuc<sup>660</sup>. C'est ce mélange d'une expression celtique bretonne contemporaine, à travers l'œuvre de l'abbé Gilard, et la persistance du bardisme de la Gorsedd, à travers sa cérémonie, qui matérialise et pose dans le paysage cette tradition créée.

### **Une fin de Grand-Druidicat sur fond de dissidences**

Les pratiques catholiques persistantes de la Gorsedd, sous l'égide de Taldir, même s'il n'est pas présent, et l'absence de celui-ci, font naître plusieurs dissidences : l'une en 1950 et la suivante en 1953 - 1954.

Le 15 août 1950 se constitue un groupe parallèle à la Gorsedd, le Grand Collège Celtique (son titre complet est « Grand Collège Celtique de la Forêt des Chênes de Brocéliande »), situé en région parisienne, et qui accepte la double et même triple appartenance à différentes associations druidiques, ce qui est interdit à la Gorsedd. Ce groupe est né des ambitions de plusieurs membres de la Gorsedd vivant en région parisienne et voulant se soustraire au pouvoir de Taldir, absent mais toujours rempli de l'autorité de son grade : leur souhait était de se diriger vers une forme de spiritualité plus païenne et moins militante, moins culturelle. Trois personnes sont à l'origine de cette fondation : Michel Raoult / An Habask, Jean Thos / Sukellos, et Bernard Duval / Ar Gof

---

<sup>659</sup> Un film a été fait de cette cérémonie, par A. Vallée, sous le titre *Cérémonie Druidique en forêt de Brocéliande*, mais nous n'avons pas encore réussi à l'obtenir pour le visionner.

<sup>660</sup> Ces informations proviennent de Calvez Marcel, « L'abbé Gillard (1901-1979) : Tréhorenteuc et la nouvelle topographie des romans de la Table ronde à Brocéliande », *Initiateurs et entrepreneurs culturels du tourisme (1850-1950)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2010, pp. 59 à 72

Steredennou<sup>661</sup>. La cérémonie fondatrice du groupe a lieu autour de la fontaine de Barenton<sup>662</sup>, le 15 août 1950<sup>663</sup>.

Le trio de fondateurs ne se considère pas comme des dissidents mais cherchent à créer une nouvelle émulation, tentant de se positionner comme des référents dans ce qu'ils nomment un « conseil fédératif », acceptant, par facilité et contre ce qui se fait à la Gorsedd, le droit d'appartenir à plusieurs groupes druidiques :

« Bien que son siège social soit à Saint-Onen-la-Chapelle, à l'orée de la forêt de Paimpont, ce groupe s'intitule en langue anglaise « *The Great Oak Forest Celtic College of Broceliande* » qui signifie « Le Grand Collège Celtique de la Forêt des Chênes de Brocéliande ». Ce groupe n'est pas une « dissidence » mais plutôt une sorte de « conseil fédératif », et accepte bien volontiers la double, voire la triple appartenance aux diverses associations druidiques.<sup>664</sup> »

Mais le Grand Collège n'est qu'éphémère, puisque Bernard Duval et Jean Thos se trouvent rapidement en désaccord. B. Duval part fonder son propre groupe<sup>665</sup>, J. Thos conserve la direction du Grand Collège. Installé à Paimpont, il y ouvre une boutique, *Brekilian*, utilisée comme lieu de rendez-vous de personnes en recherche d'une spiritualité alternative, et dirige des cérémonies druidiques sous le titre de Grand-Druide qu'il s'est attribué<sup>666</sup>. A son décès, en 2003, c'est Yoann Menouvelios qui prend la fonction de Grand-Druide. Deux membres, Myrddhin et Zil, décident, quant à eux, de fonder leur propre groupe, qu'ils nomment *Kengerzhouriezh Drwizel an Dreisthanternoz* / Compagnonage Druidique d'Hyperborée, puis *Kad Goddeu Breizh* (Le Combat des Arbrisseaux de Bretagne – en référence au *Kat Godeu*, poème mythologique gallois<sup>667</sup>). Ce

---

<sup>661</sup> Lors d'une discussion avec le druide Bran Du à la suite d'une de nos conférences à Ploufragan, au printemps 2019, ce dernier nous a expliqué avoir rédigé l'historique du Grand Collège Celtique, pour la revue du Collège Des Gaules, n°250, et avait donc pour cela, recueilli lui-même quelques informations inédites sur les fondations de groupes et les filiations de ceux-ci, que M. Raoult lui a confirmé dans un courrier qu'il lui a adressé peu de temps après la parution du numéro. M. Raoult disposait donc d'informations qu'il n'a pas utilisé pour sa thèse et sa publication.

<sup>662</sup> Cette fontaine catalyse les croyances et est un lieu de rendez-vous incontournable pour les druidistes, de par sa portée symbolique et archétypale. La réunion fondatrice de ce qui deviendra la Kredenn Geltiek s'est aussi déroulée au bord de la fontaine. Passage obligé pour certains acteurs du druidisme, la fontaine fut rendue célèbre par une forme de tourisme culturel avant l'heure, développé par les collectivités territoriales, basé sur l'implantation en forêt de Paimpont d'une partie de la Geste arthurienne, mais aussi de la vie de Merlin.

<sup>663</sup> C'est probablement en réaction à la création de ce groupe dans ce qui devient la mythique forêt de Brocéliande que la Gorsedd organise un Gorsedd Digor à Trehorenteuc en juillet 1950. Cela lui permet de mettre en avant les liens entre son bardisme, les projets de développement culturel de l'abbé Gillard et le catholicisme breton et militant de Dom Alexis Presse. Cela permet aussi à la Gorsedd de signifier aux groupes dissidents qu'elle peut s'implanter de façon plus visible et organiser de véritables fêtes attirant du public là où d'autres ne font que des réunions intimes au milieu des bois.

<sup>664</sup> Raoult, Michel, *Les druides : les sociétés initiatiques contemporaines*, Monaco, Éd. du Rocher, 1992, p. 112.

<sup>665</sup> Il rejoint la Fraternité des Druides d'Occident lorsque celle-ci est fondée par G. Le Scouëzec et M. Dubreuil dans les années 1970. Il tenta de rallier plusieurs groupes druidiques dans une fédération, mais le projet ne connut pas un grand succès. B. Duval est qualifié de « doyen des druides d'Occident » sur le site de Bran Du : <https://www.lesditsducorbeaunoir.com/decès-de-bernard-duval-dit-goff-ar-steredennou-bran-du-2016-24-05-mai-1>

<sup>666</sup> *Ibid.*, pp. 139 - 140.

<sup>667</sup> Il se trouve dans un manuscrit du XIV<sup>e</sup> siècle connu sous le nom de *Llefr Taliesin / Livre de Taliesin* (Aberystwyth, *National Library of Wales*, Peniarth MS2). Le poème raconte que le prince et mage Gwydion enchante les arbres d'une forêt pour s'en faire une armée : chaque arbre peut donc se mouvoir et « combattre » l'armée ennemie.

groupe, discret, organise des cérémonies à l'Hostié de Viviane, au-dessus du Val sans retour, ainsi qu'au cromlec'h se trouvant au bord de l'étang de Paimpont<sup>668</sup>.

La seconde dissidence ébranlant la Gorsedd a lieu en 1953 - 1954 : Alan Raude<sup>669</sup>, Yvonne Galbrun / Iona (1904 - 1985)<sup>670</sup>, François Ters<sup>671</sup> / Stivellig an Dour Don (1909 - 1993), François Even / Karevro, et quelques autres, comme Herri Hillion<sup>672</sup> / Yellen (1923 - 1980), Georges Cadoudal<sup>673</sup> / Ar C'hadour (1929 - 2021), Jean Delalande / Kerlann (1910 - 1959), Eugène Le Roux / Penn ar C'hoat (1892 - 1976), Adrien Allain<sup>674</sup> / Mab ar Gerbenn / Pellgomzer (1904 - 1972), quittent la Gorsedd, s'en allant vivre leur druidisme de leur côté. La raison principale de la dissidence serait l'usage trop insuffisant du breton à la Gorsedd. Mais il y a aussi une remise en cause du fonctionnement de la Gorsedd sans son Grand-Druide, exilé à Bergerac. Ce dernier exclut les dissidents, qui conservent les *Regalia* de la Gorsedd : la bannière et l'Épée d'Arthur.

Pourtant, dans une autre version qui nous a été transmise par d'anciens membres du groupe druidique d'Alan Raude<sup>675</sup> : c'est Pierre (ou Per) Loisel qui aurait fait sécession, demandant à devenir Grand-Druide puisque Taldir ne pouvait pas venir honorer sa charge, ni diriger les

---

<sup>668</sup> Informations recueillies lors de notre rencontre avec Myrddhin, après une conférence que nous avons tenue à Ploufragan (22), organisée par le Centre Culturel, à laquelle il assistait. Sa santé étant fragile, la discussion fut brève et le harpiste ne nous fournit que quelques informations sans dates ni précisions.

<sup>669</sup> Alain-Joseph Raude, dit Alan ou Ron Peniarth, 1923 - 2017. Voir les annexes biographiques.

<sup>670</sup> Yvonne Galbrun, 1904 - 1985, connue aussi sous les pseudonymes d'Erwanez Galbrun, Yvona / Ivona Galbrun, Iona. Elle fonde un cercle celtique à Bégard (22), ainsi que la revue *Me a zalc'ho* en 1946, travaille à l'école de Plouezec (22) où l'enseignement se fait en breton, sous la direction de l'abbé Le Calvez. Voir sa biographie, sous le titre *Me a zalc'ho*, Quimper, Mouladurioù hor yezh, 1987, ainsi que Lukian Raoul, *Geriadur ar skrivagnerien ha yezhourien*, Lannion, Al Liamm, 1992, p. 185.

<sup>671</sup> François Ters signe du titre d'« ex Grand Druide du Gorsedd » la préface d'un essai tapuscrit de Paul-Yves Burel, lui-même druide, *Abrégé d'histoire des sept pays celtiques* (Quimperlé, imp. Ar Gwir, 1985). F. Ters rappelle ainsi qu'il fut reconnu par certains, mais d'abord par lui-même, Grand-Druide, avant d'accepter la décision des Gallois comme celle de la majorité des membres, de conserver à ce poste Eostig Sarzhaw, en remplacement de Taldir. Il est aussi mentionné « Grand-Druide intérimaire » dans l'ouvrage d'Evelyne Darche – Le Fustec, *L'arbre éternel – Histoire d'une famille bretonne* (éd. Nature & Bretagne / coop Breizh, 1995), dans les remerciements.

<sup>672</sup> Henri Hillion de Coatmoc'han, 1923 - 1980. Voir les annexes biographiques.

<sup>673</sup> Georges Cadoudal, 1929 - 2021, issu d'une famille de musiciens, joue de la bombarde. Il fonde en 1946, avec plusieurs autres sonneurs, la Kevrenn Rostrenn, et participe à l'émulation de la *Bodadeg ar Sonerion* après la guerre, ainsi qu'à celle des *festoù-noz*, notamment avec son ami Étienne Rivoalan (1931 - 1961), avec lequel il forme un couple de sonneurs et fonde la Bagad de Bourbriac. Le couple remporte de nombreux prix dans les concours de sonneurs et participe à des campagnes de collectage de chants et de mélodies. Après le décès de Rivoalan, Cadoudal continue de jouer et d'être dans le milieu musical traditionnel breton, avec, entre autres, la création du festival *fisel* de Rostrenen en 1966. Il s'est aussi illustré par son action en faveur de la culture bretonne et de l'écologie. Il reçoit le Collier de l'Hermine en 2018. Voir Jigourel Thierry, « Georges Cadoudal, un autre général des binious », *Cornemuses de Bretagne*, Paris, éd. CPE, 2011, pp. 103 et 104.

<sup>674</sup> Adrien Allain, 1904 - 1972. Employé des PTT, il fut un soutien aux cercles celtiques de la région parisienne. Il permit la projection de films dans les salles accueillant les cercles, mais enregistra aussi de nombreuses séquences de ces réunions, cours de danses et festivités animant ces groupes. C'est sa femme qui conserva les enregistrements et nous ignorons où ils se trouvent aujourd'hui. « In memoriam », *An Tribann*, n° 69, 2<sup>e</sup> trimestre 1972, pp. 4 et 5.

<sup>675</sup> Deux anciens membres du groupe druidique d'Alan Raude, aujourd'hui membres de la Gorsedd de Bretagne (le groupe d'A. Raude ne se réunissait plus, vu l'état de santé de ce dernier, deux membres se sont tournés vers la Gorsedd en 2016, et, au décès de leur ancien mentor, ont intégré ce groupe), en ont témoigné auprès de nous lors d'une discussion ayant eu lieu après la cérémonie de Samhain / Heven 2017 de la Gorsedd, à Brasparts (29). Aujourd'hui nous sommes à la recherche des archives de M. Raude, afin de les étudier et apporter un meilleur éclairage sur cette période de l'histoire de la Gorsedd et de son propre groupe.

cérémonies. Ayant refusé cette idée, et fidèles à Taldir, A. Raude et plusieurs autres se retirent donc de la Gorsedd et fondent leur propre petit groupe, conservant les symboles historiques de la Gorsedd, illustrant par là leur volonté de rester dans une ligne directrice originelle, sans déroger au règlement et de changer de Grand-Druide, cette responsabilité étant à vie.

Chacun cherche à dédouaner son mentor, tout en tentant de conserver la filiation et les preuves d'une ligne officielle (les *regalia*). En l'absence de Taldir, le Poellgor a voté une délégation de pouvoirs à Pierre Loisel / Eostig Sarzhaw, l'adjoint du Grand-Druide, vote conforme au règlement de la Gorsedd. Il se peut que ce vote ait été mis en place peu avant le retour de Taldir d'Algérie, puisque celui-ci, une fois revenu en France, ne demande pas de vote pour récupérer ses droits et responsabilités de Grand-Druide, pensant probablement que cela lui revient d'office. Ainsi, il se met en porte-à-faux vis-à-vis d'un règlement qu'il a lui-même soutenu, face à des druide, bardes et ovates qui souhaitent régulariser la situation, faciliter l'organisation de cérémonies et la gestion de la Gorsedd (Taldir ne pouvant plus s'installer en Bretagne administrative, mais pouvant s'y rendre, ce qu'il refuse de faire). Taldir n'a pas de réels soutiens au Poellgor, plusieurs membres préférant un statu quo (Pierre Loisel – très diplomate, Célestin Menguy, Joseph Kergrist, Melle de Volz-Kerhoent)<sup>676</sup>.

Dans tous les cas, l'éloignement de Taldir pèse sur le fonctionnement de la Gorsedd et sa place dans le paysage culturel breton en reconstruction après-guerre. Face à cette prise de pouvoir à la tête de laquelle est placé Pierre Loisel, il se rapproche en 1953 du Grand Collège des Gaules, dont le fondateur n'est autre que Philéas Lebesgue, ami et collaborateur d'Yves Berthou, l'ancien Grand-Druide. Le Collège ne reconnaissant plus la prédominance galloise, les Gallois voient d'un mauvais œil l'accointance entre le Grand-Druide et cet autre groupe druidique refoulant leur filiation.

Eostig Sarzhaw fut un temps, lui aussi, attiré par la création d'un lien avec ce même Grand Collège des Gaules, afin de se voir reconnaître comme Grand-Druide par un autre groupe druidique dont le fondateur (Philéas Lebesgue) fut membre de la Gorsedd (sous le pseudonyme de Ab Gwenc'hlan, puis Gwenc'hlan, en référence au druide mentionné dans « La prophétie de Gwenc'hlan », chant du *Barzaz Breiz*<sup>677</sup>. Mais il finit par se ranger du côté des Gallois, bien plus puissants, bien plus posés historiquement, soutenant la Gorsedd de Bretagne dans cette période de reconstruction matérielle tout autant qu'idéologique. Surtout, l'Archi-Druide de Galles, dont l'avis est demandé par les opposants à Taldir, rappelle que le Poellgor est l'organe dirigeant la Gorsedd, et que tout membre, peu importe sa responsabilité, doit se plier aux décisions du Poellgor. Ainsi,

---

<sup>676</sup> Les statuts votés en 1933 avaient porté le nombre de membres du Poellgor à 12, dont le Grand-Druide.

<sup>677</sup> « Diougan Gwenc'hlan / La prophétie de Gwenc'hlan », *Barzaz Breiz, op. cit.*, 1839, pp. 19 à 24.



Taldir, même s'il se considérait comme Grand-Druide, rôle qu'il avait tenu officiellement pendant trente années, devait lui aussi se plier aux décisions du Poellgor. De plus, la Gorsedd étant une association, il devait y avoir l'élection d'un président chaque année, à savoir un renouvellement de la personne en charge du grand-druidicat. Or, le grand-druidicat à vie n'est plus depuis les années 1920 la règle au Pays de Galles, et n'est pas officielle en Bretagne : c'est bien Taldir qui l'a amené en douceur en acceptant le retrait de Lemenik tout d'abord (mais qui restait officiellement Grand-Druide jusqu'à son décès), puis en refusant la démission de Kaledvoule'h, ne devenant lui-même officiellement Grand-Druide qu'en 1933, après la validation de la décision du Poellgor par un vote des membres.

François Ters / Stivellig an Dour Don, face à cette situation, décide de fonder avec ses partisans une autre *Goursez Barzhed Breizh*, en 1954, rendant effective la dissidence aux yeux de Taldir comme d'Eostig Sarzhaw. Pourtant légalistes, respectant les principes de fonctionnement de la Gorsedd, ils souhaitent retrouver une sérénité de fonctionnement, mais ils ne sont pas reconnus par l'Archi-Druide de Galles qui ne considère comme légitime que la Gorsedd « canal historique ».

C'est ainsi qu'après deux années d'échanges houleux entre les différents acteurs de cette pièce de théâtre, Eostig Sarzhaw est intronisé Grand-Druide le 29 juillet 1955<sup>678</sup>, Taldir le considérant pourtant toujours comme Adjoint. Deux groupes se sont aussi formés suite à ces troubles, celui d' A. Raude, et celui de F. Ters.

Taldir, alité, écrit à P. Loisel en février 1956 que « la fin approche par usure<sup>679</sup> » : il souffre de cachexie (affaiblissement sévère de l'organisme, effet d'une dénutrition importante). Il est à supposer que Taldir ait arrêté de se nourrir. Le médecin lui a interdit les visites, la lecture et tout ce qui pourrait le fatiguer. Une autre lettre, quelques jours plus tard, à la fois destinée au Grand-Druide Adjoint (la face de la lettre écrite en breton) et aux membres du Poellgor (la face rédigée en français) indique bien l'état grave dans lequel il est, et, surtout, indique bien qu'il ne peut plus (et ne veut plus) s'occuper de quoi que ce soit : « *Eostig Sarzhaw ker, setu adarre ur mac'hom all war ma fenn. Lavaret am eus deoc'h nompas kas din mui paperou torrpenn a zivout tabutou ha drailhachou touellus*<sup>680</sup> » / « Cher Eostig Sarzhaw, voilà encore un poids sur ma tête. Je vous avais dit de ne pas m'envoyer de papiers pénibles, sujets à des querelles et des déchirements inutiles »<sup>681</sup>.

---

<sup>678</sup> En dehors de toute cérémonie publique, puisque le *Gorsedd Digor* de 1955 se tint le 21 août, en Carnac.

<sup>679</sup> Lettre de Taldir à Eostig Sarzhaw, 18 février 1956, cité par Le Scouëzec G., *Les druides*, tome III, éd. Beltan, Brasparts, 2001, p. 179.

<sup>680</sup> *Ibid.*

<sup>681</sup> *Ibid.*

Amer, il ajoute que l'Emsav est une « scène cruelle » dont il est désormais sorti (« *An Emsav a zo eul leur garm on aet maez anezan*<sup>682</sup> »). Il demande à Loisel de le laisser finir sa vie en paix, que celui-ci peut régler pour lui les querelles, celles concernant sa succession à la tête de la Gorsedd et la reconnaissance de Loisel comme chef du groupe breton par les Gallois, la fronde des dissidents ayant fondé une autre *Goursez Barzhed Breizh* : il ne dirige plus rien (« *Ne blean ken a netra* »), étant trop malade, mais surtout ayant été évincé par l'ancien Poellgor.

Aux membres du Poellgor, justement, (nous supposons que tous ne comprennent pas bien le breton puisqu'il s'adresse à eux « en français, puisque français il y a »), il leur demande ne plus lui écrire, et que « Loisel dit bien ce qu'il faut dire », confirmant que celui-ci tient bien sa place à la tête de la Gorsedd et qu'il n'y a pas lieu de le contredire. Il leur indique aussi qu'il souhaite être inhumé discrètement dans son caveau, à Carhaix, et que cela est déjà réglé avec le curé de la paroisse. Il ne souhaite pas que soit érigé un monument, considérant que cela « ne sert qu'à flatter la vanité des vivants ».

François Taldir Jaffrennou meurt le 23 mars 1956 à Bergerac. Ses dernières demandes furent respectées. Son discret enterrement n'est pas simplement une illustration d'une humilité acquise en fin de vie, mais est aussi à mettre en parallèle avec le fait qu'il n'était pas revenu en Bretagne, malgré l'annulation de sa condamnation. Toutefois, le quart de ses biens confisqués ne lui avait pas été rendu. Il ne voulait probablement pas que ses funérailles soient troublées par un quelconque souvenir de sa condamnation. Mais encore, il le dit dans sa lettre à Loisel, il n'est plus membre de l'Emsav : ayant tardivement compris qu'un changement générationnel s'était opéré, qu'il ne pouvait plus prétendre depuis des années à en revendiquer la direction, qu'il était finalement dépassé par l'Histoire et l'évolution du mouvement, il n'y trouvait plus sa place, oublié par certains, honni par d'autres<sup>683</sup>. Il est vrai que cet Emsav politique, au sortir de la guerre, est exsangue et visé par une vindicte à la fois populaire et d'État. Mais un Emsav plus culturel, mettant l'accent sur les danses par les festoù-noz et à travers la multiplication des *bagadoù*, au sein de *Bodadeg ar Sonerion* (qui trouve ses origines en 1943<sup>684</sup>) prend son envol en ces années.

---

<sup>682</sup> *Ibid.*

<sup>683</sup> « *An Emsav a zo eul leur garm on aet er maez anezan* » / « L'Emsav est une scène bruyante de laquelle je me suis retiré. » *Ibid.*

<sup>684</sup> La BAS fut officialisée lors du quatrième congrès de l'Institut Celtique de Bretagne (23 mai 1943). Polig Monjarret (1920 - 2003) a contacté une soixantaine de sonneurs bretons, mais peu ont répondu à l'appel. Il devient secrétaire de la BAS et organise en septembre 1943 un camp à Gouezec, au château de Kerriou, où 23 musiciens bretons travaillent plusieurs jours en ensembles biniou-bombarde. La BAS compte 105 membres en juin 1944 et Monjarret organise déjà le développement de l'organisation sur un mode proche de celui des scouts et des *pipe-band* écossais, formant de futurs « chefs » de bagadoù (*bagad*, en breton, signifie « équipage », ou « troupe »). La BAS est déclarée association fin mars 1946, épurée des membres qui avaient été condamnés pour collaboration. Cf. Labbé Yves « Polig Monjarret. Un pionnier du nouveau musical breton », *Musique bretonne*, n°178, mai 2003, pp. 30 à 37.

## Les bardes de la Gorsedd, une implication dans l'Emsav

De nombreux membres de la Gorsedd se sont impliqués, depuis sa création, dans diverses branches de la culture, ont œuvré pour le breton et la Bretagne. L'aspect spirituel du druidisme prenant de l'ampleur à la fin des années 1930 et dans les années 1940, le groupe a eu du mal à se renouveler, trop ancré dans son histoire, trop attaché à un héritage qui ne trouvait pas ou plus écho dans la société. La multiplication des partis politiques comme des organismes culturels noie la Gorsedd dans le flot des propositions, lui enlevant son exclusivité en tant que pivot entre la rénovation de la culture bretonne et la défense du breton, et un régionalisme tendant à un nationalisme qui doit aussi changer de visage au cours des décennies d'après-guerre.

*Ar Bobl, Ar Vro, Le Consortium Breton, An Oaled* (toutes de Taldir), *Le Clocher Breton* (de Degoul), *La Résistance de Morlaix* (de Lajat), *Le Réveil Breton* (de Choleau), *Ar Falz* (de Sohier), *Keltia* (de Creston), *Breiz Atao* (de Marchal), sont autant d'organes de presse qui ont marqué l'histoire de la presse en Bretagne, qui ont permis la diffusion d'informations tout autant que de textes divers en breton comme des nouvelles locales traitant de la culture bretonne. La Gorsedd a aussi regroupé nombre d'auteurs (de Berthou à Perutz) et de promoteurs du théâtre breton, de chanteurs (*Ty Kaniri Breiz*) et même plus tard de cinématographes (les frères Caouissin) et de promoteurs de la danse bretonne (Yvonne Galbrun, ou Eugène Régnier à Paris)<sup>685</sup>.

Son empreinte sur l'Emsav ne peut donc être négligée. Mais elle n'a pas su, par les décisions de ses dirigeants, essentiellement Taldir, accepter les changements politiques, sociaux et culturels qui animent la Bretagne des années 1920 - 1930 ; elle n'a pas su tenir compte de la nouvelle génération plus attirée par l'Irlande et son indépendance obtenue grâce au combat que par le Pays de Galles. Cette génération, autonomiste, nationaliste, répondant à l'appel de l'affirmation identitaire dans une Europe post-première Guerre Mondiale, va aborder la politique comme la spiritualité de façon moins timorée que ne le faisaient les bardes, dérivant vers une mystique nationale bretonne.

Le mouvement bardo-druidique entre dans une nouvelle phase : durant les deux décennies du Grand-Druidicat d'Eastig Sarzhaw, se tresse une évolution. S'éloignant du christianisme de Taldir, les pratiquants se tournent vers des pratiques plus païennes, teintées de *New-Age*. La Gorsedd, comme les autres groupes, cherche un renouvellement des pratiques et des rites, tentant d'élever un nouveau socle à cette spiritualité renaissante, tentant d'actualiser à la fois son implication sur le champ culturel et politique, et sur le champ spirituel : il lui faut trouver une place dans ce paysage mouvant, où les dissidences et les créations de groupes forment une histoire hachée, où l'influence d'autres spiritualités amène un renouvellement des pratiques rituelles et spirituelles, proposant une variété d'approches du druidisme.

---

<sup>685</sup> Paotr an Ellé, *op. cit.*, p. 33.

### 3. Un mouvement éclaté et polymorphe

La Kredenn Geltiek et les travaux de C. Lainé (en partie transmis et appliqués dans ce groupe par une possible correspondance entre ce dernier et son ami Berthou-Kerverziou), ouvrent une autre voie au druidisme : rejetant le christianisme, ayant transité par un méso-paganisme, la métaphysique et les pratiques religieuses de ces néo-païens se mêlent à des revendications culturelles et politiques. Si cela ne concerne qu'un petit groupe de personnes (la Kredenn Geltiek et les créations qui en découlent), ce phénomène n'est pas uniquement breton, puisqu'il entre dans le cadre d'un renouveau spirituel plus global, au sortir du second conflit mondial et se développant dans les années 1950 et au-delà. La culture *New-Age* se fait une place dans les propositions spirituelles occidentales, comme une seconde vague de références théosophiques, augmentée de pratiques et croyances venues de l'Orient, faisant la part belle aux croyances holistiques et ouvrant les portes de l'écologie sacrée.

Dans le paysage des spiritualités dites alternatives, la Gorsedd doit faire face à la concurrence de ces groupes, avec lesquels elle a des membres en commun. Le groupe bardo-druidique doit aussi affronter des conflits internes, de personnes ou en lien avec l'apparition de nouvelles références métaphysiques et un mouvement breton qui tente de se reconstruire. Un changement de direction s'opère, et avec celui-ci, une perte de repères : Taldir, représentant un bardisme catholique, un régionalisme pétainiste, et n'ayant pas été présent aux Gorseddau depuis sa condamnation en 1945 (sauf les réunions s'étant tenues à Nantes), n'a pas pu ou n'a pas su amener la Gorsedd à affronter les défis qui s'offraient à elle dans la décennie suivante. Le groupe, déjà exsangue, va vivre à partir de 1956 quelques années de troubles.

#### 1- Eostig Sarzhaw Grand-Druide

Taldir meurt le 23 mars 1956 à Bergerac, et est enterré à Carhaix trois jours après. Sur son lit de mort, il répond à la proposition de sa famille d'aller lui trouver un prêtre pour les derniers sacrements, qu'« un prêtre n'a pas besoin d'un autre prêtre », se considérant donc sacerdote lui-même, à égalité avec un prêtre catholique : cela est en corrélation avec les modifications des rituels qu'il avait mis en place en 1928 - 29, leur donnant une connotation plus chrétienne. Un mois avant, il avait écrit à Pierre Loisel, le Grand-Druide adjoint, qu'il ne souhaitait plus recevoir de courrier, et lui donnait l'autorisation de signer pour lui ce qui était nécessaire au fonctionnement de

la Gorsedd, mettant fin aux dernières prérogatives de Grand-Druide qu'il lui restaient<sup>686</sup>. Eostig Sarzhaw / Pêr Loisel ayant les droits de succession, devient Grand-Druide au décès de Taldir.

Les trois ans qui viennent de passer ne furent pas de tout repos. Si la Kredenn Geltiek n'était pas une réelle concurrente au niveau du nombre d'adhérents, son néo-paganisme fut peut-être inspirant, ou tout du moins permit à certains membres de la Gorsedd de constater qu'un autre fonctionnement était possible, qu'une liturgie pouvait être mise en place. Trois courants composaient la Gorsedd :

- des dissidents groupés autour de François Ters et Alan Raude (le courant paganisant de la Gorsedd), qui souhaitaient un changement radical représenté par un nouveau Grand-Druide. Mais ils n'avaient personne à présenter, aucun ne souhaitant relever ce défi.
- Pêr Loisel et ses partisans (le courant loyaliste aux Gallois et au règlement intérieur) ; Grand-Druide Adjoint, ayant les prérogatives du Grand-Druide en son absence, il se chargeait de gérer le groupe et les cérémonies, maintenant le cap de la Gorsedd.
- Taldir et les siens (le courant régionaliste et catholique). Ce dernier, exilé, ne pouvant diriger les cérémonies, donc décrié dans sa responsabilité, tenta de se rapprocher de certains druides gaulois comme Paul Bouchet, ou même d'autres obédiences comme le *Druid Order*, y cherchant un soutien mais aussi un nouveau réseau social.

L'Archi-Druide finit par se rallier à Pêr Loisel, par facilité, et puisque c'est lui qui était garant du fonctionnement concret du groupe, face à un Grand-Druide éloigné, cherchant des soutiens auprès de groupes non liés à la Gorsedd de Galles, et qui souhaitait conserver son autorité, ou en tout cas sa légitimité à avoir un droit de regard et d'influence sur les Bretons. François Ters / Stivellig an Dour Don revint à la Gorsedd en 1962, quittant la dissidence ; mais Alan Raude (dit aussi Ron Peniarth) ne revint pas, et conserva les *regalia* que sont la bannière et l'épée, s'en allant fonder un groupe qui ne laissa aucune trace actuellement connue. Néanmoins, au début des années 1990, A. Raude fonde avec Yann Brekilien un nouveau groupe, nommé *Kelc'h Studi Drouized an Hengoun*, le Cercle d'Études des Druides Traditionnels (traduction donnée en couverture de *Me a zalc'ho*, revue du groupe), proche de l'Église Celtique.

---

<sup>686</sup> Le fils de Taldir, Gildas Jaffrenou, a fait don de la bibliothèque de son père à la *National Library of Wales* (côte FRANCOIS JAFFRENNOU (TALDIR) 1967035) : le rapport de 1966 - 67 nous montre que l'ensemble comprend des écrits inédits, comme « Le matricule 315 », autobiographie de François Jaffrenou pendant les deux Guerres Mondiales et ses périodes d'emprisonnement (1944 - 1946), des documents sur la période de l'Occupation, son procès, 5 volumes de poésies par lui-même, intitulé *Derrière les barreaux – Drek ar barinier 1944-46*, annotés par André Dezarrois. Il existe des archives concernant Jaffrenou, Berthou, Diverrens et quelques autres acteurs du mouvement breton, à la *National Library of Wales* : correspondances, articles de presse. Notons aussi la thèse de Zonia Margarita Bowen, *Hanes Gorsedd Llydaw*, de 1991, en gallois. Les documents en cette langue ne nous sont pas tous accessibles, n'ayant pas un haut niveau de pratique de cette langue. De plus, il ne nous a pas été donné l'occasion de pouvoir étudier les fonds d'archives concernant Jaffrenou et les autres Bretons, au Pays de Galles, par manque de moyens et manque de temps.

En cette année 1956, la Gorsedd reconstruit son identité, autant druidique que bretonne, dans un paysage spirituel et politique en reconstruction après la Seconde Guerre Mondiale. Le mouvement breton ayant été décrédibilisé par la collaboration de certains de ses membres avec l'occupant nazi, doublé du procès de Taldir en ce qui concerne plus précisément la Gorsedd, l'implication militante de celle-ci et de ses membres se fait plus discrète. Spirituellement catholique, Taldir, n'étant plus de ce monde, il convient au nouveau Grand-Druide et au groupe de se construire une nouvelle identité : ainsi, l'aspect druidique et spirituel va commencer à prendre le dessus sur l'aspect bardique et culturel qui animait autrefois le groupe. Les références païennes vont se faire plus nombreuses, les écrits gallois comme ceux de Le Fustec et Berthou commencent à être repris, compris, acceptés. La première approche bardique va laisser la place à une seconde, que nous appellerons druidique, qui se libère des textes eux-mêmes, de leur aspect littéraire et culturel, pour construire une réelle spiritualité correspondant mieux aux attentes des membres, en adéquation avec les diverses influences : sciences, autres religions, *New-Age*, recherche de bien-être personnel.... De plus, d'autres groupes se sont formés (comme la Kredenn Geltiek) et diffusent par le biais de journaux ou de livres, des idées, des concepts et un début d'exégèse des mythes celtiques, qui se répandent dans le mouvement druidique. La Gorsedd se trouve donc remuée par de multiples influences externes et conflits internes, illustration d'une émulation nécessaire à l'évolution d'un groupe spirituel. Le Grand-Druide, Eostig Sarzhaw, se veut rassembleur et cherche à rassembler sous la bannière de la Gorsedd toutes les énergies qui se mobilisent pour la Bretagne, mais n'y parvient pas, coincé dans le celtisme dépassé de ses prédécesseurs.

Pendant plusieurs années, le groupe dissident de François Ters joue le rôle de doublon de la Gorsedd. Son manque de moyens, l'absence de reconnaissance par les Gallois, la confusion que cela amène, font comprendre aux quelques membres qu'un retour à la Gorsedd de Bretagne est envisageable. C'est ce qui se fait en 1962, François Ters / Stivellig an Dour Don abandonnant le titre de Grand-Druide qu'il s'était octroyé. Mais ceux ayant suivi Alan Raude ne réintègrent pas la Gorsedd. Ils feront une apparition, en 1980, au Gorsedd Digor de cette année-là, puisqu'un changement de Grand-Druide avait eu lieu avec la nomination de Gwenc'hlan à la tête du groupe : ils vinrent rendre les *regalia* et repartir vivre leur druidisme dans leur propre et discret groupe, qui ritualisait sur un terrain privé dans la campagne de Lannion.

Le Grand-Druide, tentant de faire valoir son rôle et celui de la Gorsedd, et sa voulant rassembleur, cherche l'union des divers groupes druidiques de Bretagne. Lors du Gorsedd Digor d'août 1965, il met en avant « la nécessaire union sacrée qu'il importe de réaliser entre tous les groupements de quelque obédience que ce soit, afin de regagner toute la Bretagne à la cause

bretonne »<sup>687</sup>. Mais c'est aussi de nouveau que la Bretagne a besoin, selon lui. Le Grand-Druide Adjoint, Aldrig Russon, dit Aldrig a Naoned / Drouiz an Tribann, dans la ligne qu'Eostig Sarzhaw, au Gorsedd Digor de 1965, déclare qu'il faut que les membres du groupe s'impliquent dans la vie politique et artistique bretonne, mais avec « la flamme que confèrent la langue bretonne et le celtisme »<sup>688</sup>. Cette flamme est ravivée en 1969, lorsque naissent l'Union Démocratique Bretonne, le Parti Communiste Breton et *Skoazell Vreizh*, groupes auxquels des membres de la Gorsedd vont participer, voire en seront les fondateurs.

Si le discours est plus vindicatif, plus revendicatif que celui qu'avait pu tenir Taldir vis-à-vis de la France, sa résonance n'est pas certaine. Le Grand-Druide s'efforce de conserver le rôle qu'il pouvait avoir avant la guerre, proposant une « Charte minimale bretonne », remettant en cause les liens institutionnels existant entre la Bretagne et la France, à l'issue du Gorsedd Digor de 1967, en Paimpont, « communiquée à la presse, adressée aux pouvoirs publics ainsi qu'à tous les groupements bretons, pour ratification ou modification »<sup>689</sup>. Si Paotr an Ellé écrit que cette Charte avait un « caractère révolutionnaire vis-à-vis de l'état jacobin », si elle fait selon lui sensation dans l'Emsav, l'impact réel sur la vie politique bretonne, sur la vie des Bretons, ou encore le soutien à la langue bretonne ne se fait pas ressentir. Il récidive en août 1972, suite au Gorsedd Digor de Gourin, avec une motion envoyée au Conseil Général de Loire-Atlantique et aux quatre Conseils Départementaux de la Bretagne administrative, afin de protester contre le détachement de ce département du reste de la Bretagne. Sur ce sujet encore, la motion n'a pas eu l'impact escompté, au vu de la situation présente. L'année suivante, après le Gorsedd de Châteaulin, c'est un message adressé aux enseignants du public de la Bretagne administrative qui émane d'Eostig Sarzhaw, leur demandant de se positionner en faveur de l'enseignement du breton à l'école.

Ces exemples nous indiquent que la Gorsedd et son Grand-Druide ne baissaient pas les bras et perpétuent cette tradition de combat pour la Bretagne, à leur échelle. Si le prestige d'avant-guerre avait disparu, si les tensions internes persistaient, la ligne de conduite en faveur de la défense de la Bretagne et de ses droits était toujours suivie. Cette implication, aussi peu importante qu'elle fut, est symboliquement forte, stipulant que la Gorsedd était encore présente, active, et impliquée, encore une fois, à son échelle, et avec beaucoup moins d'influence qu'elle n'eut auparavant. Elle participe des avancées de son temps, en Bretagne, tentant d'influer sur la vie politique et culturelle : les textes que nous venons d'évoquer n'ont pas eu, en leur temps, le résultat souhaité, mais ont participé d'un

---

<sup>687</sup> Cité par Paotr an Ellé, *op. cit.*, pp. 34 - 35.

<sup>688</sup> *Ibid.*, p. 34.

<sup>689</sup> *Ibid.* p. 35. L'auteur, enflammé, indique à propos de cette Charte que « depuis Breiz Atao, rien d'aussi précis dans la remise en cause des liens institutionnels entre la Bretagne et la France n'avait jamais été publié ! ».

élan plus général, une nouvelle prise de conscience, un nouvel engouement, de nouvelles actions de la part de l'Emsav.

## 2- Un groupe en crise

L'année 1960 voit l'archiprêtre de la cathédrale de St-Malo refuser l'accès de sa cathédrale aux druides qui se présentent à la messe vêtus de leurs saies, avant le Gorsedd Digor. La coutume consiste pour la Gorsedd à célébrer une messe avant la cérémonie elle-même, et cela depuis ses origines. La Gorsedd peut compter des membres du clergé ayant le pouvoir de célébrer l'office.<sup>2</sup>En l'absence de prêtre, les bardes, druides et ovates doivent se rendre à la messe la plus proche, le plus souvent intégrée à des fêtes celtiques que les membres de la Gorsedd organisent eux-mêmes. Mais en cette cathédrale de St-Malo, leur présence est malvenue, surtout vêtus de leurs tenues rituelles. Cela les amène à réfléchir sur l'aspect catholique du mouvement, et de la même manière, au Pays de Galles, son aspect protestant, de plus en plus conforme à l'« establishment » anglais. S'ajoutent à cela des considérations sur le paganisme celtique. La Gorsedd apparaît trop païenne pour l'Église, trop catholique pour certains membres (ne serait-ce que par l'adhésion de certains clercs (l'abbé de Boquen, Dom Alexis Presse, devenu aumônier de la Gorsedd, par exemple). Initiant un bruissement paganisant, ce sera là l'origine d'une scission quelques années plus tard.

Dans un souci de rapprochement avec les dissidents de 1950, peut-être aussi de lier la traditionnelle fête annuelle de la Gorsedd avec quelques lieux nouvellement considérés comme païens par les pratiquants d'autres groupes tout autant que, des Gorseddau sont organisés en forêt de Paimpont, devenue Brocéliande. Cela permet aussi à la Gorsedd de lier un territoire à une tradition recréée, de renouer avec une forme de romantisme celtique. Profitant de cet engouement et de l'intérêt économique qu'y voit le Syndicat d'Initiative et Groupement Intercommunal de Brocéliande, la Gorsedd organise ses Gorseddau Digor, de 1964 à 1969, au bord de l'étang de Paimpont. Le cromlec'h, que d'autres utiliserons aussi plus tard, est installé à la demande du Syndicat, justement<sup>690</sup>.

Nous supposons aussi que la diffusion des résultats des recherches de C.J Guyonvarc'h et F. Le Roux commence à stimuler les groupes druidiques, d'abord à travers leurs articles dans *Ogam*<sup>691</sup>,

---

<sup>690</sup> Raoult, Michel, *Les druides : les sociétés initiatiques contemporaines*, op. cit., p. 112. Aucune année n'est mentionnée, mais nous pouvons supposer qu'il s'agit de 1964, afin que puisse s'y tenir la première cérémonie du groupe.

<sup>691</sup> La revue *Ogam*, trimestrielle, fut éditée de 1948 à 1986. Elle a été créée par l'Association des Amis de la Tradition



puis à travers les publications faites pour un plus large public. En effet, ce sont eux qui ont rendu accessibles de nombreux textes médiévaux irlandais<sup>692</sup>, remplis d'informations importantes sur les traditions celtiques d'Irlande, du Haut Moyen-Age, voire de l'Antiquité pour certains archaïsmes. Des éditions de leurs recherches sont faites à partir de 1966. Les druides découvrent donc la variété des fêtes antiques, leurs dates ou périodes, parfois un peu de leur contenu. Ils découvrent aussi la signification de symboles, ou l'inexistence chez les Celtes de symboles qu'eux utilisent, comme le Tribann. Mais les études concernent surtout l'Irlande celtique, très peu le Pays de Galles et la Gaule (notons la parution d'études du calendrier de Coligny par Guyonvarc'h, Le Roux, mais aussi Goulven Pennaod).

C'est donc ainsi que les fêtes celtiques retrouvent une nouvelle vie après des siècles d'absence, occultées par les fêtes chrétiennes. Le Gorsedd Digor / Lugnasad n'est donc plus la seule fête de l'année : il y a Samhain, Imbolc et Beltan. Sur ces données scientifiques, une fois celles-ci digérées, va poindre un renouvellement des pratiques.

C'est encore l'éloignement géographique du Grand-Druide qui laissent de nouvelles scissions apparaître : les obligations professionnelles de Pêr Loisel ne lui permettent pas de quitter Dakar (Sénégal) où il est inspecteur des impôts. C'est son adjoint, Aldrig a Naoned / Aldrig Russon<sup>693</sup>, qui dirige la Gorsedd en son absence. Quand il revient d'Afrique en 1970, des tensions apparaissent entre lui et quelques membres qui désirent que la Gorsedd prenne un virage plus philosophique et païen, souhaitant s'écarter de la simple cérémonie annuelle, copiée sur celle des Gallois, et moderniser les pratiques, notamment la mise en valeur des femmes et de leur forte symbolique rituelle.

Eostig Sarzhaw est convié à une réunion à Caerlyon Bay (Pays de Galles), en 1971, avec le Grand-Barde de Cornouailles, sous la direction de l'Archi-Druide de Galles<sup>694</sup>, afin de tenter de

---

Celtique de Bretagne-Armorique, dirigée par Pierre Le Roux (1874 - 1975), père de Françoise Le Roux et beau-père de C.J. Guyonvarc'h, par F. Le Roux elle-même et Berthou-Kerverzhioù. La revue se faisait l'écho de concepts et travaux développés au sein de la Kredenn Geltiek. Les auteurs d'articles furent au départ membres ou sympathisants de ce groupe druidique, y compris C.J. Guyonvarc'h et F. Le Roux. *Celticum* était le nom d'un supplément contenant des actes de colloques organisés par les responsables de la revue dans les années 1960, ou servant à publier des ouvrages, essentiellement ceux de Guyonvarc'h et Le Roux, dans les années 1970 (voir la bibliographie). [http://bibliotheque.idbe-bzh.org/liste\\_theme.php?id=ogam-tradition-celtique-1171&l=fr](http://bibliotheque.idbe-bzh.org/liste_theme.php?id=ogam-tradition-celtique-1171&l=fr)

<sup>692</sup> À travers les multiples ouvrages qu'ils ont publié, souvent à la suite d'articles dans la revue *Ogam : Les druides* (Paris, Presses Universitaires de France, coll. Mythes et religions, 1961), tout d'abord. Puis viennent *Morrigan – Bodb – Macha, la souveraineté guerrière de l'Irlande* (Ogam – Celticum, 1983), *La civilisation celtique* (Rennes, Ouest-France, 1990), *La société celtique* (Rennes, Ouest-France, 1991), *La razzia des vaches de Cooley* (Paris, Gallimard, 1994), *Les fêtes celtiques* (Rennes, Ouest-France, 1995).

<sup>693</sup> Aldrig a Naoned est l'auteur de nombreux articles dans diverses revues et quelques journaux, sur la Bretagne, la linguistique, l'histoire celtique. Il a signé plusieurs articles dans le journal *Bretagne Réelle, Organe des jeunes de la Bretagne nouvelle* – « Opération – réveil / *Fortuna - vertu* », et au logo composé d'un quadriscèle dextrogyre, entre la croix basque et le swastika.

<sup>694</sup> L'Archi-Druide de Galles tenait à rappeler les liens qui unissaient les Gorseddau, Eostig Sarzhaw, à la recherche de

régler les problèmes internes à la Goursez Breizh tout autant que les problèmes relationnels qui entravent les bonnes relations entre les Gorseddau.

Il y est décidé qu'un non-celte ne peut être reçu dans les Gorseddau. Ils définissent un non-Celte comme une personne qui ne parle pas une langue celtique. Ainsi, en Bretagne, un non-bretonnant ne peut intégrer la Gorsedd. Cette règle ayant subi des dérogations à de multiples reprises, elle n'a été que très peu respectée et a été à l'origine de conflits internes.

L'ordre de préséance est également rappelé : la Gorsedd de Galles est « mère » des deux autres, Bretagne, Cornouailles, celles-ci gardent leur autonomie. Il est aussi décidé aussi que le Grand-Druide de Bretagne tiendrait cette fonction à vie, et les accords sont mis par écrit :

« Nous, Tilsli, Archi-Druide de Galles, Eostig Sarzhaw, Grand-Druide de Bretagne et Trevanyon, Grand Barde de Cornwall, ainsi que Gwyndaf, archiviste de la Gorsedd des Bardes, ancien Archi-Druide de Galles, réunis en ce jour du 3 septembre 1971 à Bae Caerlyon, réaffirmons par la présente notre allégeance personnelle et l'allégeance de nos Gorsedd respectives à l'héritage celtique qui nous a réunis.

Nous reconnaissons :

- 1- l'autorité suprême de l'Archi-Druide de Galles (Gorsedd de l'île de Bretagne) en tout ce qui concerne la constitution et les coutumes des Gorsedd.
- 2 – l'absolue nécessité de protéger nos propres assemblées de l'intrusion d'éléments et de personnes étrangères non-Celtes.
- 3- l'indépendance complète des Gorsedd de Galles, Bretagne et Cornwall dans leurs affaires intérieures propres. »<sup>695</sup>

Par ces accords, les Gallois assoient leur prédominance, tout en laissant une autonomie aux Cornouaillais et aux Bretons. Cela permet à l'Archi-Druide de ramener Eostig Sarzhaw dans ce qu'il estime être le droit chemin, lui qui avait été chercher du soutien auprès des druides gaulois et de l'*Ancient Order of Druids*.

### **3- Des dissidences à Gwenc'hlan**

L'évolution initiée par la Kredenn Geltiek montre qu'il est possible de vivre un druidisme autre que celui de la Gorsedd, au sortir du second conflit mondial. Plusieurs groupes vont se former, issus de dissidences ou par le regroupement de pratiquants d'un druidisme qui se veut à la fois plus axé sur le développement spirituel et le paganisme, et moins sur l'implication culturelle et politique de ses membres.

---

soutiens, ayant même reconnu *The Ancien Druid Order* comme référence et appui possible de la Gorsedd bretonne.  
<sup>695</sup> *In Paotr an Ellé, op. cit.*, annexes, p. 54.

Si une nouvelle dissidence commence à poindre en 1970 - 1971, et où apparaît la volonté de proposer de nouveaux rituels (G. Le Scouëzec, en 1971, organise, pour un ami, un mariage druidique, aidé de son épouse), la création de groupes parallèles se fait à partir de l'été 1973 : quelques membres créent, en secret et en parallèle du Gorsedd d'août, l'Ordre des Korriganed, réservé aux femmes. Ce sous-groupe sera une des bases de la création d'un autre groupe en 1975, par E. Coarer / Kalondan. Le même mois d'août 1973, Eostig Sarzhaw présente sa démission, ne pouvant gérer toutes les pressions qu'il subit de la part des différentes factions de la Gorsedd. Sa démission n'est pas acceptée par le Poellgor, au nom du druidicat à vie.

En 1974, certains membres constatent la dégradation de l'état de santé du Grand-Druide, et se positionnent en faveur d'un changement. En effet, Eostig Sarzhaw commençait à ressentir sérieusement les troubles de la maladie d'Alzheimer, ce dont il avait conscience : il avait fait parvenir au Poellgor une nouvelle lettre présentant sa démission, argumentant cette fois que son état de santé ne lui permettait pas de continuer à remplir correctement sa fonction. Lors du Gorsedd Digor de Nantes, à l'été 1974, le Poellgor décide donc d'élire un nouveau Grand-Druide. Mais la méconnaissance du fonctionnement de la Gorsedd et des changements opérés en 1971, par les accords de Bae Caerlyon, entre les trois Gorseddau, apporte à nouveau une confusion au sein du groupe, le Grand-Druide ne pouvant donc démissionner. Il pût néanmoins déléguer ses prérogatives à un coadjuteur.

Dans cette période confuse pour la Gorsedd, quelques changements organisationnels se mettent en place au fil des ans. Les « clairières » sont créées et prennent de l'importance : ce sont de petits regroupements de druides, bardes et ovates sur un territoire limité. Cela favorise les contacts entre les membres tout autant que l'organisation des Gorseddau : une clairière peut en effet mobiliser son réseau pour organiser le Gorsedd Digor annuel sur son territoire. A la fin des années 1970, il y a donc plusieurs clairières actives au sein de la Gorsedd : en pays de Quimperlé<sup>696</sup>, en pays d'Oust, de St-Malo, de Rennes, de Brasparts.

Afin de ne pas s'embourber à nouveau dans un conflit interne, de nombreux membres se rassemblent autour des dissidents, Kalondan et Aldrig a Naoned (pourtant Grand-Druide adjoint), qui s'en vont fonder la *Kenvreuriez Filosofel (Prederouriel) an Drouized*<sup>697</sup> (Fraternité Philosophique des Druides) en 1975 : Pour eux, la Gorsedd fait trop figure de reconstitution folklorique et ne s'intéresse pas assez aux traditions celtiques et à l'ésotérisme, malgré le changement de nom officiel opéré la même année : la *Gorsedd barzhed gourenez Breiz-Izel* est

---

<sup>696</sup> Autour de Pierre-Yves Burel / Dibleger Kernev, secondé par Patrick Daniel puis Bertrand Borne, qui co-optera Pierre-Marie Kerloc'h lors de l'entrée de celui-ci à la Gorsedd. M. Burel a pris son indépendance de la Gorsedd depuis le décès de Gwenc'hlan, en 2008, et continue de vivre son druidisme, entouré de quelques sympathisants.

<sup>697</sup> Nous avons conservé la graphie d'origine.

devenue la *Breudeuriezh Drouized, Barzhed hag Ovizion Breizh*. Cette Fraternité Philosophique met aussi l'accent sur le rôle des femmes, à travers l'Ordre des Korriganed, développé dans ce mouvement : les femmes ne sont ni druidesses, ni bardesses, ni ovates ; elles n'ont pas besoin d'être initiées, car elles le sont par nature.

Conscient qu'il ne peut plus assurer la direction de la Gorsedd, Loisel demande à l'Archi-Druide de Galles, lors du Gorsedd Digor de Guingamp (en août 1976), de reconnaître François Ters / Stivellig an Dour Don comme coadjuteur. Ce dernier est donc reconnu tel lors de la cérémonie qui se tient en public dans le parc du château des Salles. Il se trouve directement face à quelques problèmes : la scission de 1975 a créé des remous et la Gorsedd se disloque au fil des années suivantes. En 1979, fatigué, il ne peut empêcher la Gorsedd d'être déchirée entre factions rivales, ni la diminution alarmante du nombre de membres. C'est ainsi qu'en accord avec le Poellgor, il transmet sa fonction de Grand-Druide Adjoint (ou coadjuteur) à Gwenc'hlan Le Scouëzec, qui s'était tenu à l'écart de toutes ces histoires depuis son entrée dans la Gorsedd, le 21 août 1967 (il avait été préempté par Bertrand Borne<sup>698</sup>). En septembre 1979, l'Archi-druide de Galles, Geraint Bowen, et Stivellig an Dour Don, l'officialisent dans ce rôle.

Au Gorsedd suivant (mai 1980), un des anciens dissidents de 1953, Herri Hillion (Yellen), était présent (au vu de ses liens avec Gwenc'hlan - voir *infra*), mais il ne revint plus jamais par la suite. Pierre Loisel décède le 31 octobre 1980, à Châteaulin. Le lendemain, le Poellgor, réuni à Lannion, proclame Gwenc'hlan V<sup>e</sup> Grand-Druide de Bretagne. Celui-ci, néanmoins, souhaite qu'au-delà de la proclamation, qu'un vote soit effectué : c'est à l'unanimité qu'il est élu.

C'est une nouvelle ère qui s'ouvre pour la Gorsedd, mais plus généralement pour le druidisme, de par les actions que le nouveau Grand-Druide va mener, les évolutions qu'il réalise dans la Gorsedd et leur impact sur les autres groupes bretons, qui renouvellent ainsi les pratiques, qui deviennent à la fois plus spirituelles et plus païennes.

#### 4- Druvidia

Le groupe Druvidia a été créé en 1964 et déclaré en association en 1966 (lors de notre rencontre avec le druide dirigeant le groupe, il nous a annoncé une officialisation en 1968). Non lié à la Gorsedd de Bretagne, c'est, au milieu des années 1960, un nouveau concurrent au groupe

---

<sup>698</sup> La préemption se retrouve dans de nombreuses sociétés initiatiques : c'est une priorité accorder à un membre, par son statut ou une reconnaissance par ses pairs lui ouvrant plus de droits qu'aux autres membres. Gwenc'hlan Le Scouëzec avait aussi été coopté par B. Borne (cooptation que nous retrouvons dans la quasi-totalité des sociétés initiatiques) pour entrer à la Gorsedd en 1967.

bardo-druidique historique. Druvidia propose un autre regard sur la spiritualité celtique, et, même si les références aux mythes gallois et irlandais sont présents, la création de sa filiation est aussi une autre proposition d'ancrage dans l'histoire du druidisme, hors du contexte de la Gorsedd et des groupes qui lui sont liés.

Dans la revue *Mediolanon*, qui est dirigée par Coarer / Kalondan et liée à la Kredenn Geltiek, au numéro 6 (et dernier), nous apprenons que Kleze Dir / Fañch Michelet-Nicolas<sup>699</sup>, druide dirigeant ce nouveau groupe druidique, aurait reçu « pour mission de fonder, sur le territoire de sa tribu bigoudène, une association à vocation culturelle<sup>700</sup> ». Afin de se différencier de la Kredenn Geltiek et de son fonctionnement théorique en clan, Kleze Dir opte pour un fonctionnement tribal, axé sur le territoire.

L'échange que nous avons eu avec lui à Quimper le 14 août 2018<sup>701</sup>, nous informe sur quelques points de l'histoire du groupe, de son fonctionnement et de sa croyance (diffusée au sein du groupe) qu'il est en communication avec les esprits d'anciens druides. Il revendique l'étude et le maintien de ce qu'il nomme sur son site internet la Tradition Celtique, met en avant les liens historiques avec la Grande-Bretagne, les Gallois notamment, « liens naturels concernant la Bretagne continentale compte tenu de nos origines historiques<sup>702</sup> ». Leur filiation revendiquée, culturelle et spirituelle, est galloise, Kleze Dir ayant choisi, en tant qu'ex-membre de la Gorsedd, de revendiquer une filiation galloise qu'il n'avait pas reçue (seul le Grand-Druide reçoit la filiation). C'est pourquoi aucune autre précision n'est donnée quant aux groupes gallois et cornique auxquels Druvidia affirme être lié. Nous n'avons donc eu, à notre disposition, pour l'étude de ce groupe, que leur site internet, ce que nous avons pu recueillir en discutant avec Kleze Dir, et ce que nous avons déjà recueilli auprès d'autres druides.

Avec ce groupe se fait un renouvellement du bardo-druidisme : une sortie des concepts bardiques vers quelque chose de plus universaliste où les références celtiques ne servent qu'à argumenter en

---

<sup>699</sup> Fañch Michelet-Nicolas est un artiste plasticien, écrivain, du pays Bigouden, sud-ouest du Finistère. Il a fait des études aux Beaux-Arts de Rennes aux Ateliers d'Art de Paris. Partisan d'un art celtique contemporain, il fonde le mouvement artistique Spered Kelt en parallèle de son parcours dans le mouvement druidique, notamment à la tête de Druvidia et au sein de l'Ordre des Druides. Il a été confirmé dans sa fonction de druide lors d'une cérémonie dans le Dartmoor. Informations obtenues lors de l'entretien que nous avons eu avec F. Michelet-Nicolas, à Quimper, le 14 août 2018.

<sup>700</sup> *Mediolanon*, n°6, décembre 1966.

<sup>701</sup> Nous avons rencontré un couple, membres de Druvidia, à la conférence faite par Morvan Coarer, de la Kredenn Geltiek Hollvedel, à la librairie *Nadoz Vor*, à Brest, en novembre 2017. Ceux-ci nous avaient donné leur carte de visite afin que nous les contactions ultérieurement, se proposant de jouer les intermédiaires. Une réponse tardive mais positive nous est parvenue en août 2018 : nous avons donc pu rencontrer le druide Kleze Dir à Quimper et obtenir de plus amples informations sur ce groupe druidique. Nous avons pu rencontrer M. Michelet-Nicolas le 14 août 2018, dans l'après-midi, au *Bar à vin* en Locmaria, Quimper (29). Quelques informations données ici sont issues de cet échange.

<sup>702</sup> Cf. la partie « historique » de leur site internet : <http://druvidiapikbzh.com/originededruvidia.html>

faveur d'une spiritualité holistique dont le druidisme ne serait qu'un des aspects, ancré dans les nations celtiques. Les références celtiques servent aussi d'appui à une évolution non centrée sur des concepts considérés comme celtiques (symbolisme du 3, métempsychose...). Le groupe a intégré et développé au cours des dernières décennies des concepts et idéaux théosophiques et panthéistes, dont le point de départ reste tout de même l'étude de textes celtiques gallois (*Triades* et *Mabinogion*) essentiellement et sur les sciences en général. Les concepts de développement personnel, de bien-être, de connexion avec la nature dans son entier, font partie de cette spiritualité : leur néo-druidisme dépasse le cadre antérieur druidique, aux pourtours celtiques (dans les références et les objectifs), développé depuis Stukeley et le *Druid Order*. Ce courant ayant transité en Bretagne via la Gorsedd de Galles, sous la forme d'un bardo-druidisme, se mouvant en druidisme, il n'intéresse pas Druvidia qui court-circuite la notion de filiation. Si la Kredenn Geltiek pouvait revendiquer une filiation de la Gorsedd de Bretagne, celle de Galles et consécutivement du *Druid Order*, Druvidia ne cherche pas à remonter le temps historique, mais se développe dans un temps mythique : comput temporel spécifique, connexions avec les esprits d'anciens druides...

Les prochaines pages présentent une analyse de ce que le groupe peut développer, diffuser, et comment il fonctionne au sein d'une fédération appelée l'Ordre des Druides. Nous partirons donc, comme eux, d'une base « celtique », à la fois géographique et culturelle pour élargir l'étude, en suivant leur logique, et tenter de comprendre leur fonctionnement, leurs références, la valeur et le sens qu'ils donnent aux symboles, à la rituel.

### **Filiations et références premières**

Sur leur site internet, il est fait usage de l'expression « clans Bretons de ce côté-ci de la mer » pour mettre en avant une forme d'unité entre Bretons d'Armorique et Bretons d'Outre-Manche. L'emploi du terme « clan » illustre bien les références à une culture antique, même si le contenu ou la définition actuelle du mot, ou les pratiques des membres, ne correspondent pas à une réalité antique. Pourtant, Kleze Dir nous a affirmé lors de notre rencontre qu'ils concevaient leur organisation comme tribale, c'est-à-dire ayant pour base un territoire sur lequel vit une tribu, non pas un clan dans le sens d'organisation relevant des relations entre les personnes. Cette différence de nomination relève de la notion géographique du concept : si la Bretagne est considérée comme le territoire de la tribu, la notion de clan s'efface pour celle de tribu. Mais si nous considérons les relations entre les quelques membres du groupe, le terme de clan est approprié, puisqu'il s'agit de personnes ne vivant pas dans le même périmètre géographique, puisque ce n'est pas cela (ou uniquement cela) qui les relie.

Comme pour la Gorsedd et la Kredenn Geltiek, les études des membres portent sur les mêmes

textes-références : Triades bardiques et les *Mabinogion*, textes essentiellement gallois. De ce titre, « *Mabinogion* », a été créé dans de nombreux groupes druidiques le terme de « *mabinog* », traduit par marcassin, pour qualifier les impétrants<sup>703</sup>. L'étude d'une tradition bretonne n'est pas primordiale pour ce groupe, comme il peut l'être pour la Gorsedd. Ils travaillent sur les liens entre la symbolique et les chiffres, mais plus largement sur la « Connaissance » : « le lien entre le culturel et le spirituel, qui demande une humilité et une éthique de la part du druide »<sup>704</sup>.

Le groupe, qualifié parfois de « Collège », fait partie d'un plus grand ensemble, l'Ordre des Druides. La filiation avec le *Druid Order* n'est pas revendiquée, ce dernier groupe n'ayant d'ailleurs plus aucun groupe actif affilié en Bretagne<sup>705</sup> : il s'agit d'un collectif de « collègues » et de « clairières » se fédérant pour certaines cérémonies : certains groupes étant composé de trois ou quatre membres, ils s'associent parfois pour des cérémonies. Kleze Dir a essayé, en 2012, de fédérer plusieurs petits groupes de Bretagne et d'ailleurs : la réunion, à l'été 2012, en Pont-L'Abbé, n'a mené à rien puisque chaque groupe voulait placer son dirigeant à la tête de cette fédération, finalement morte-née.

Le groupe revendique une « Tradition primordiale », expliquée comme étant celle d'où découlent les religions natives (donc indigènes) et non dogmatiques (l'opposition avec les religions abrahamiques est posée ici) : la Tradition est présentée comme intemporelle, aux origines floues puisque primordiales, basée sur la transmission de la connaissance, dépassant donc l'Histoire : une tradition *in illo tempore*. Si ces apports sont récents dans l'histoire des idées et des spiritualités, ils sont pourtant considérés comme étant intemporels, comme s'ils avaient toujours existé, occultés dans une tradition ancestrale qui fut mise au jour au fil des trois derniers siècles.

Cette Tradition leur viendrait des Hyperborées, ici employées comme « lieu primordial polaire », les îles du Nord du Monde. Les résultats des recherches de Kleze Dir, ou même les témoignages antiques sont utilisés comme des arguments à celles et ceux revendiquant une ascendance hyperboréenne : les nombreux points communs relevés entre les druides et les pythagoriciens ont amené à se questionner sur l'antériorité des uns sur les autres. Mais lesquels ? Sont-ce les

---

<sup>703</sup> Cf. l'édition documentée et annotée, *Les quatre branches du Mabinogi et autres contes gallois du Moyen-Âge*, traduit du moyen-gallois et présenté par Pierre-Yves Lambert, collection L'aube des peuples, Paris, Gallimard, 1993. Une première édition anglaise, faite par Lady Guest (*The Mabinogion, from the welsh of the Llyr o Hergest*, Londres, B. Quarrich, 1877), a servi de base à celle en français de Joseph Loth (*Les Mabinogion et autres romans gallois tirés du Livre Rouge de Hergest et du Livre blanc de Rydderch*, éd. Fontemoing, 1913), mais trop influencé par Iolo Morganwg, Loth est passé à côté d'explications mythologiques mises en avant dès les années 1880 par John Rhys dans son *Lecture on the origin and growth of religion as illustrated by celtic heathendom*, Hibbert lecture, 1888.

<sup>704</sup> Compte-rendu de notre entretien avec Kleze Dir, 14 août 2018, Quimper. La majuscule à « Connaissance » nous fut soufflée par lui-même.

<sup>705</sup> Information recueillie lors d'un entretien avec David Loxley, *Chief Druid*, en avril 2017.

pythagoriciens qui ont influencé les druides gaulois ou l'inverse ? Dumézil ayant noté qu'il y avait plus de points communs entre les cultures gauloise et grecque qu'avec la culture latine, le débat de l'antériorité et de l'influence d'une culture sur une autre persiste encore chez les druidistes, puisqu'il s'agit aussi de mettre en avant une culture antique celtique ou gauloise trop longtemps jugée inférieure aux autres puisque sans grande littérature antique, les épopées et les mythes ayant été mis par écrit tardivement. Relever donc qu'un des dieux les plus importants du panthéon grec est d'origine hyperboréenne (Apollon), donc celtique, permet à ces druidistes de replacer leur filiation, leur « Tradition primordiale », au même niveau que les autres cultures antiques méditerranéennes et occidentales, voire même de lui offrir une antériorité et une prédominance sur la philosophie et les sciences grecques, puisque antérieure, elle les aurait donc influencées.

Revendiquer une origine hyperboréenne, c'est aussi reconnaître les notions de races-racines présents dans les écrits de Blavatsky les notions de races-racines et dont nous avons déjà parlé : les Hyperboréens sont la deuxième race-racine, mais la première physique. Pour le dire autrement, les premiers humains (la première race-racine n'étant qu'une forme d'esprit, d'entités non physiques). Ainsi, c'est revendiquer une filiation directe avec les premiers humains, selon ce mode de représentation, qui s'adapte au darwinisme et à l'évolution des espèces, ces Hyperboréens étant considérés comme une extension fulgurante de l'homo sapiens, propre à une région du monde, les îles du Nord.

Nulle mention n'est faite sur le site de Druvidia aux mythes irlandais (comme aux références théosophiques), pourtant directement en rapport avec l'origine mythique des druides et d'artefacts symboliques utilisés aujourd'hui dans de nombreux groupes, et induites dans les explications et les références du groupe, comme si celles-ci étaient déjà digérées, largement diffusées dans le druidisme, inhérentes à celui-ci, pour ne plus être mentionnées<sup>706</sup>. Il semble que le groupe Druvidia, même s'il revendique des concepts théosophiques, ne les affirme pas tels, les considérant comme inhérents à leur druidisme, puisqu'ils revendiquent une primordialité : ces concepts ne peuvent donc avoir été ajoutés au courant ésotérique druidique à partir de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Or, nous avons constaté que ces concepts ont été intégrés au druidisme par l'intermédiaire de quelques personnes ou de groupes initiatiques (la *Golden Dawn*, par exemple) et l'influence d'écrits, comme ceux de

---

<sup>706</sup> Les îles du Nord du Monde, dans les mythologies irlandaises non mentionnées comme références par Druvidia, sont au nombre de quatre. Les quatre druides primordiaux se rendent chacun sur l'une d'elle, rapportant de son séjour initiatique un objet sacré, attribué par la suite à une divinité : la lance de Lug, l'épée de Nuada, le chaudron du Dagda ; seule la pierre de Fâl n'est pas attribuée à un dieu, mais est installée sur la colline de Tara et valide, par son « cri » le nouveau Grand Roi d'Irlande.



Blavatsky ou d'Alice Bailey<sup>707</sup>, voire plus récemment de Marilyn Ferguson<sup>708</sup>.

Ici « Hyperboréens », qui remplacent « Celtes », nous amène à faire le lien avec la théosophie, lien que nous avons déjà fait à propos de la Kredenn Geltiek. Dans sa *Doctrine Secrète*<sup>709</sup>, Helena Blavatsky, fait de l'Hyperborée la terre d'Apollon, symbole solaire : au septentrion du monde, en effet, il fait jour en continue une partie de l'année, mais nuit une autre partie. Elle en fait aussi une terre où Borée, le vent froid de l'hiver, ne soufflait pas, où régnait le soleil : Groenland, Spitzberg, Scandinavie, à une époque de l'histoire géologique (le Miocène) où le climat était tel là-bas qu'il aurait laissé des traces dans la mémoire d'une partie de l'humanité. La Tradition Hyperboréenne serait ensuite passée aux Lémuriens, habitants d'une Lémurie, continent hypothétique qui se serait situé dans l'actuel océan indien, puis aux Atlantes, habitants de l'Atlantide. Les Européens seraient donc les lointains descendants de ces Hyperboréens du Miocène, selon Blavatsky, et les Traditions Secrètes qu'elle revendique seraient issues de cette lignée millionnaire. Mais revendiquer directement une filiation hyperboréenne inclut un rejet des métissages religieux (puisque nous n'avons pas relevé de rejet du concept de métissage humain ou culturel) entre les races-racines : les Atlantes étaient déjà une race-racine métissée, et l'actuelle race-racine, la cinquième, en est évidemment une, ce que ne manquait pas de rappeler Blavatsky. C'est la revendication d'une antériorité de cette Tradition sur toutes les autres, une ancienneté qui valide à la fois son existence, sa supériorité et sa pureté (ou son orthodoxie).

Ajoutons encore que sur ces îles du Nord du Monde, cet Hyperborée mythique, se situe Thulé (indiqué sur la page « la Tradition des Druides » du site de Druvidia) : cette ville serait le « centre initiatique premier ». Thulé, considéré comme l'endroit habité le plus septentrional au monde, n'a jamais été identifié, peuplant les mythes hyperboréens (et le témoignage du navigateur massaliote Pythéas, dans lequel il en fait mention au IV<sup>e</sup> siècle avant J.C<sup>710</sup>). Mais l'appellation moderne d'une

---

<sup>707</sup> Alice Bailey diffusa le terme « *new-age* » au fil de son œuvre, notamment dans *Discipleship in the New Age / L'État des disciples du Nouvel Âge*, 2T., paru en 1944, et dans *The Reappearance of the Christ / Le retour du Christ*, paru en 1948. Les ouvrages sont attribués par Bailey à un maître tibétain, Djwal Khul, qu'elle aurait mis sous ce format (comme plusieurs autres livres). Ce Maître tibétain apparaît comme second auteur des ouvrages, parus à New-York aux éditions Lucis Publishing Company.

<sup>708</sup> L'auteure théorise les concepts *New-Age* et théosophiques dans son ouvrage *The aquarian conspiracy : personal and social transformation in our time*, Los Angeles, Jeremy P. Tarcher ed., paru en 1980. Il a été traduit en français sous le titre *Les enfants du verseau : pour un nouveau paradigme*, Paris, Calmann-Levy.

<sup>709</sup> Blavatski Helena, *Doctrine Secrète*, tome 3, *Anthropogénèse*. L'ouvrage est disponible gratuitement ici : [https://www.girolle.org/telechargements/bhp/doctrine\\_secrete.pdf](https://www.girolle.org/telechargements/bhp/doctrine_secrete.pdf)

<sup>710</sup> Il aurait effectué son voyage vers 325 avant notre ère, partant des actuels ports de Marseille ou de Bordeaux, passant au large de la Bretagne actuelle, faisant le tour des îles britanniques, montant jusqu'en Islande, redescendant vers le Danemark et la mer Baltique : il cherchait là un passage pour rejoindre la Mer Noire et la Méditerranée par le nord-est. Il avait embarqué avec lui un gnomon, ce qui lui permit de calculer la sphéricité de la Terre. Finalement, il dut revenir sur ses pas par la Manche puis le Golfe de Gascogne. Son livre, *De l'Océan* (Περὶ τοῦ Ὠκεανοῦ, *Peri tou Ôkeanou*), a disparu à une date inconnue, mais plusieurs auteurs grecs l'ont cité et nous ont transmis quelques passages dans leurs propres œuvres : Strabon, Diodore de Sicile, Pline l'Ancien, pour ne citer qu'eux. Nous pouvons assimiler la Thulé de Pythéas avec l'Islande, telle qu'il en parle.

ville portant ce nom ne remonte qu'au début du XX<sup>e</sup> siècle : tout d'abord utilisé par les Occidentaux pour qualifier une culture traditionnelle d'où serait issue la culture Inuit, la « culture de Thulé ». Celle-ci se serait répandue de l'Alaska au Nunavut du début du VI<sup>e</sup> siècle à l'an mille environ, puis au Groenland vers le XIII<sup>e</sup> siècle. Ce nom circule depuis Pythéas, et la recherche de sa position est liée à la découverte du monde par les Occidentaux. La petite ville de Qaanaaq, au nord-ouest du Groenland, a été rebaptisée par un commerçant dano-inuit : ce dernier, connaissant les mythes grecs (il a reçu une éducation danoise de qualité) entend profiter du développement de la pêche à la baleine et des croyances européennes pour faire marcher son commerce de ravitaillement de bateaux. Ainsi, il emploie le terme « Thulé » pour qualifier l'endroit où il fonde son comptoir commercial. Par extension, c'est tout le petit village qui adopte ce nom et se développe. Les Américains y construisent à partir de 1941 une base aérienne. Ils l'agrandissent en 1953 et la population est déplacée à une centaine de kilomètres au nord, appelée Nouvelle Thulé (terme aussi utilisé par les nordistes allemands), de son vrai nom Qaanaaq.

Druvidia revendique une Tradition celtique, héritière donc de celle des Hyperboréens et des Atlantes, qui se serait épanouie dans la « Grande Celtie », formée par des peuples Celtes, de l'Irlande à la Mer Noire, selon ce que le site nous indique sans plus de précision ni de références scientifiques.

Le polythéisme n'est pas revendiqué, mais une forme de monothéisme se déclinant sous divers aspects : ce que d'autres qualifient de dieux ou de déesses ne sont, pour les membres de Druvidia, que les différents visages d'une seule divinité, qualifiée ici d'Innommé ou d'Incréé : une entité masculine, donc. Le panthéisme, sans être cité (sa mention en ferait des affiliés à John Toland, Stukeley et au *Druid Order*), est inscrit dans leur conception du monde : l'immanence. Soit ce qui existe à l'intérieur de tout être vivant, une sorte de « point commun » à toute chose vivante de l'univers. Autrement dit, Dieu et la Création ne sont pas dissociés. Et il y a une part de divin en tout être vivant. C'est directement la théorie de Toland, qui est ici effacée au profit d'une filiation para-historique d'avec les Hyperboréens. L'Incréé signifie tout de même que l'être considéré comme suprême n'existe pas en tant que tel, mais se trouve éparpillé dans chaque être vivant. Il est donc impossible de lui donner un nom : l'Innommé. Et chaque être vivant est une parcelle de divin, l'ensemble des êtres étant à la fois Création et Dieu.

Le groupe diffuse l'idée que les druides « étaient et demeurent les enseignants d'une spiritualité non dogmatique[...], non sectaire puisque fondée sur la Connaissance », qui est définie comme intemporelle, de même que les druides : le terme est employé pour parler des druides antiques et de leur tradition tout autant que pour parler de ceux qui se considèrent tels aujourd'hui avec, là aussi, leur tradition. Ils n'apportent pas plus de renseignements sur cette affirmation à propos de ce rôle

des druides antiques : il y a là une projection de comment ils se considèrent aujourd'hui, de ce qu'ils veulent mettre en avant de leurs fonctions, vers les druides antiques. L'intemporalité du concept leur permet de projeter leur tradition vers l'Antiquité et de l'affirmer comme tradition des druides antiques. En se proclamant héritiers, ou plutôt en mettant en avant une permanence intemporelle de la présence des druides, ils affirment l'absence de changement ou d'évolution depuis l'Antiquité, une transmission qui serait quasi-directe de l'Antiquité à aujourd'hui, justifiant le rôle que Druvidia a aujourd'hui : l'enseignement et la pratique spirituelle. Ici encore, nous devons préciser que la définition de « spiritualité » n'est pas adaptée quand nous parlons des druides antiques, qui étaient bien les sacerdotes et garant de l'ordre religieux et civil des tribus gauloises et celtiques, car il y avait bien une religion celtique (ou un type de religion avec divers courants et pratiques, comme dans l'indouisme), une évolution sur plusieurs siècles, non pas seulement une spiritualité servant de base à la culture celtique de l'Atlantique à l'Asie Mineure.

Cette page mentionne ensuite des notions de bien-être personnel et de respect de la vie, la recherche d'une « Harmonie Universelle », que nous pouvons retrouver dans de nombreuses religions et spiritualités, ici influencée par le *New-Age* (qui, rappelons-le, tire son origine de la théosophie).

Quant à la lignée revendiquée, nous avons déjà précisé que Kleze Dir court-circuite celle provenant de Iolo Morganwg, tout en essayant de se rattacher à celle de John Toland, en y ajoutant celle des « clans de Bretagne ».

Kleze Dir met en avant l'esprit proprement insulaire du *Druid Order*, alors que l'Ordre des Druides serait « du continent ». S'il dit qu'ils sont en bonne relation, lui n'a jamais rencontré D. Loxley, l'actuel *Chief Druid* du *Druid Order*. Cela lui permet aussi de se différencier concrètement de la Gorsedd de Bretagne.

### **L'organisation du groupe et l'affirmation de son druidisme**

Druvidia est un groupe qui se reconstruit, actuellement. Il y avait, en août 2018, quatre célébrants, huit nouveaux membres et plusieurs mabinogs. Nous avons trouvé, lors de recherches sur internet, un document expliquant cette organisation spécifique, publié en mars 2016<sup>711</sup>.

Druvidia présente, via son site internet, une vitrine de ce qu'il est. Mais ce document ne se trouve pas sur le site officiel : il est hébergé sur un site de stockage de documents. Son adresse peut donc être transmise à tout un chacun désirant des informations sur le groupe et l'Ordre des Druides, puisque Druvidia fait partie de cette fédération. Ce document nous renseigne sur l'esprit avec lequel

---

<sup>711</sup> [http://c-d-t.org/wa\\_files/Tableau\\_accréditif\\_des\\_Ban\\_Drui\\_et\\_Druides.pdf](http://c-d-t.org/wa_files/Tableau_accréditif_des_Ban_Drui_et_Druides.pdf)

le groupe se revendique druidique : l'Ordre des Druides ne reconnaît aucune autre filiation que la sienne, aucune autre initiation. Toute personne revendiquant l'appellation « druide » ou « druidesse » et n'ayant pas reçu l'initiation proposée par un groupe de l'Ordre, n'est pas reconnue comme tel. L'Ordre, « organe régulateur », se positionne comme garant d'une Tradition maintes fois millénaire. Nous apprenons qu'au sein de l'Ordre il y a un « contrôle continu et rigoureux » de ses membres, se considérant comme des druides « réguliers ».

Les membres de l'Ordre usent de l'appellation de « néo-druide » avec mépris, pour qualifier ceux qu'ils ne reconnaissent pas : nous avons vu plus haut que Druvidia considère les druides comme intemporels, l'appellation s'appliquant à ceux de l'Antiquité comme à ceux d'aujourd'hui. L'usage donc de « néo-druide » relève pour eux d'une marque d'exclusion de ces personnes « non reconnues par l'ensemble des Druides de la Tradition », c'est-à-dire par eux-mêmes et les membres de l'Ordre des Druides.

Ainsi, cet Ordre se donne le droit de reconnaître comme druides uniquement ceux ayant suivi une initiation et des enseignements au sein d'un groupe de l'Ordre : les autres sont qualifiés d'imposteurs, de vaniteux, ayant une soif de pouvoir. La première partie du document se clôt par l'affirmation (en gras et souligné, sur le document) qu'« il n'existe qu'un seul Ordre des Druides véritables<sup>712</sup>, composé d'assemblées locales », et par ailleurs que celles-ci sont composées de « druides réguliers ». Il est aussi fait mention de « pseudo-druides » essayant de rassembler de nombreux groupes en fédération : nous verrons plus loin que Druvidia a voulu faire de même en 2012.

La seconde partie du document liste, dans un tableau, les personnes reconnues comme druides et druidesse par l'Ordre, officiellement à la tête de groupes. Les hommes sont qualifiés de « druides ». Il existe des « *Ver Ban Druï* » et des « *Ver Druis* », c'est à dire, selon le préfixe gaulois « *-ver* » / « sur » (dans le sens de dominer, dans une hiérarchie), des « Grandes druidesses » et des « Grands Druides ». Nous pouvons ici relever l'usage qu'il est fait dans les appellations de préfixes, expressions, ou mots d'origines linguistiques différentes, avec de nombreux arrangements faits avec la linguistique, afin de créer des termes correspondant aux diverses fonctions des membres du groupes et aux divers niveaux d'initiation, en donnant à ces titres un appareil celtique. Les femmes druides sont qualifiées de « *Ban-Druï* » : du gaélique *ban* / femme et de la racine indo-européenne \**dru* / très. L'usage étymologique de *druï* nous questionne, puisque dans *Dru Wides* / « très savant », *Dru* signifie « grand ». *Ban-Druï* pourrait se traduire par « grande femme », celle qui serait

---

<sup>712</sup> Les membres de cet Ordre se présentent donc comme les détenteurs de la « vraie » voie druidique, celle qui leur viendrait de leurs « ancêtres directs », comme il est mentionné sur le site de Druvidia. Ils seraient donc les seuls à pouvoir porter les divers titres qu'ils revendiquent, les autres étant considérés comme des imposteurs.

au-dessus des autres femmes, non pas « femme druide / druidesse ». La création du terme *Ban-druï* relève donc d'un jonglage étymologique des fondateurs du groupe : il n'y avait pas de femmes druides dans l'Antiquité, et il a donc fallu créer un terme pour qualifier celles pratiquant le druidisme en notre temps. Si d'autres groupes utilisent le terme « druidesse » depuis son apparition au XIX<sup>e</sup> siècle, sous la plume de Châteaubriand parlant de Velleda<sup>713</sup>, l'Ordre des Druides a considéré qu'il fallait créer un nouveau terme, lui donnant un aspect celtique antique.

Il s'agit, pour la personne ayant rédigé ce document, d'« informer et protéger le néophyte ». Ici encore, l'Ordre se positionne comme seul garant d'une Tradition et de la formation de « druides réguliers », les seuls à confirmer l'admission des Mabinogs (des impétrants, apprentis), mais aussi la réception de nouveaux bardes et vates. De plus, ces personnes ont le pouvoir de valider « l'admission des chevaliers des Ordres de Chevalerie Celtes, des Compagnons des confréries professionnelles traditionnelles sur propositions des Maîtres de ces Ordres » : l'intégration à un groupe de l'Ordre des Druides peut aussi donc se faire valoir par l'appartenance antérieure à un autre groupe initiatique (ordres de chevalerie, de compagnonnage professionnel, ou de franc-maçonnerie). L'admission est parrainée, ou se fait par cooptation.

Il n'y a pas que des Bretons dans cette liste, mais ce sont eux, dans le cadre de cette thèse, que nous relevons surtout : il y en a 7 sur 21. Les autres régions représentées sont : Auvergne (7), PACA (2), Corse (2), Rhône-Alpes (1), Bourbonnais (1). Les sept Bretons font partie de l'Assemblée de Bretagne, dans laquelle il y a trois membres de Druvidia et quatre druides émérites affiliés. Les Bretons officiellement reconnus par l'Ordre, et membres de l'Assemblée de Bretagne, sont donc<sup>714</sup> :

- Azenor, Ban Drui à Druvidia
- An Diwaller, Kendalc'her VDG ODK
- An Habask, Ri Drevon émérite Kredenn Geltiek OD (il s'agit de Michel Raoult, décédé le 20

---

<sup>713</sup> Dans les *Martyrs* (paru en 1809), Châteaubriand s'inspire d'un personnage historique pour créer un des personnages principaux de l'œuvre, Velleda : sous sa plume, celle-ci est une druidesse de l'île de Sein, appelant les Gaulois d'Armorique à se révolter contre l'occupant romain. Capturée par les légionnaires d'Eudore, le représentant de Rome, lors d'une assemblée qu'elle dirigeait, elle tombe amoureuse de lui et se suicidera pour éviter une meurtrière bataille entre ses Gaulois et les troupes d'Eudore. La Velleda historique est une prophétesse de la tribu des Bructères (leur territoire se trouvait dans l'actuelle Rhénanie-du-nord-Westphalie), peut-être usant d'une langue celtique, puisque *Veleda*, en gaulois, signifie « voyante ». C'est Tacite qui en parle le mieux (*Germanie*, VIII ; *Histoires*, IV), insistant sur le rôle primordial qu'elle put avoir dans les révoltes face aux Romains, des années 70, prophétisant sur l'issue de la rébellion, ou peut-être par son rôle d'intermédiaire avec les dieux, notamment Sucellus / Sucellos – dieu des défrichements agricoles, des récoltes et des troupeaux, et Nantosuelte – déesse de la fertilité et de la nature : dieux gaulois, cela laisse supposer que Tacite mêle, dans son texte, des traditions et termes gaulois qu'il connaît, à des traditions germaniques dont il ignore les noms ; ou que les Bructères étaient de culture celtique, mais vivant dans l'aire géographique germanique, comme les Cimbres, par exemple. La Velleda historique n'est donc pas une druidesse.

<sup>714</sup> VDG = Ver Druis Gutuater (?), ODK = Ordre des Druides, ODK = *Oaled Drwized Kornog* (traduit par Foyer Druidique du Ponant, groupe druidique sur lequel nous n'avons pas d'informations). De plus, nous avons conservé l'écriture des titres tels qu'ils sont écrits sur le document. Pour l'auteur du texte, *Penn Druiz* s'écrit sans « H » à la fin.

mars 2014)

- Goff ar Steredennoù, VDG Kendalc'her émérite OD (il s'agit d'Alain Le Goff)
- Kleze Dir, VDG Penn Druiz de Druvidia
- Spered Tan, druide à Druvidia
- Sandrine, Ban Drui ODK

S'ensuit à nouveau une recommandation ou une mise en garde : toute personne se revendiquant de la Tradition des Druides et ne figurant pas sur ce tableau doit être considérée comme une imposture, et il en va de même pour leur obédience et celles et ceux ayant décidé de suivre ces personnes. Le positionnement est radical, ici plus qu'ailleurs : les druidisants ne faisant pas partie de l'Ordre des Druides ne peuvent revendiquer ou même simplement affirmer qu'ils sont druides. Et s'ils le font, ils sont dans le mensonge, selon cette recommandation de l'Ordre.

Lors de notre entretien, Kleze Dir nous a affirmé qu'il considérait que seul son groupe, et ceux affilié à l'Ordre des Druides, étaient « les seuls vrais » druides. Et cela parce que lors de certains rituels, les esprits d'anciens druides venaient leur parler. A sa connaissance, et à la nôtre, aucun autre druidiste n'a mentionné cet aspect de leur tradition et croyances. Si beaucoup affirment croire en la réincarnation et la métempsychose, aucun n'avait jusqu'à présent affirmé communiquer avec les esprits d'anciens druides antiques. Aucun non plus n'a affirmé être la réincarnation d'un druide antique. Si Le Fustec se sentait « Lemenik », il ne soutenait pas être la réincarnation d'un personnage historique ni même mythique, mais bien un prophète et libérateur des Bretons.

La communication avec des esprits d'anciens druides, pour Kleze Dir, est la preuve qu'ils sont les seuls à pratiquer un « vrai » druidisme intemporel, puisque reconnu par ces esprits, qu'ils sont sur une voie plus traditionnelle, plus orthodoxe aussi, que les autres groupes. Les autres n'étant que des imposteurs, des personnes ne pouvant pas s'affirmer druides, puisque non reconnus par des esprits de druides antiques.

Lors de la fête de Samhain, cérémonie où les pratiquants créent un lien avec les esprits des ancêtres, ils organisent un repas pour les aïeux, amenant encore plus de contacts avec ceux-ci. C'est une cérémonie au cours de laquelle le Sidh (territoire des dieux et des esprits des ancêtres, dans la mythologie irlandaise) s'ouvre pour quelques heures. Les « anciens » viennent rapidement dans notre monde et la communication avec eux est donc possible, selon Kleze Dir. « Ce lien nous authentifie », indique le *Penn druizh*. La cérémonie se passe dans un « Nemeton clanique », à la fois maison et territoire du druidiste et des esprits des anciens. Ainsi, ce *nemeton* (sanctuaire) est comme un omphalos, un nombril ou centre du monde, le temps de la cérémonie : lieu de rencontre des vivants et des morts, moment où le temps est aboli, hors du temps historique.

Cela leur permet de s'éloigner de l'histoire pour intégrer la supra-histoire. Ce ne sont plus les

filiations historiques ou pseudo-historiques qui importent, mais bien le contact direct avec des entités psychiques ancestrales. Contact qui annihile le cours du temps, puisque les esprits des druides antiques et ceux d'aujourd'hui se réunissent lors de cérémonies, espaces-temps de transgression, dépassant le cours de l'histoire.

Kleze Dir est à l'origine d'un rassemblement de groupes, à la fin des années 1990 et au début des années 2000, et ce afin de « dépasser les mésententes ». En 2012, huit « collègues » se sont réunis à l'Hostié de Viviane, en Tréhorenteuc, afin de créer un « Mediolanum »<sup>715</sup>. Il s'agissait de faire concrètement connaissance et de vivre une spiritualité commune, non plus chaque groupe seul sur son territoire<sup>716</sup>. Mais ces groupes ne s'entendaient pas, et le mouvement s'est rapidement délité. Se pose alors la question, au sein de Druvidia, de la sincérité des druides dans leur service envers les autres, de leur « éthique » : druide, c'est une « profession, dans le sens premier du terme », un engagement profond, un engagement sacerdotal. Les comportements et les guerres d'égos qu'il a pu constater dans cette aventure ne représentent pas, pour lui, ce que doit être un druide, et renforce en même temps l'idée que seul son groupe est engagé sur une bonne voie, refusant l'appellation de druide à une personne extérieure au groupe.

Cette sincérité de l'engagement, il l'a vérifié lors des trois entretiens avec chaque Mabinog, avec chaque personne intéressée par une entrée dans le groupe : il y tient personnellement et cela correspond à la fonction de *Penn-Druizh* qu'il a. Sa succession est déjà prévue : ce sera Azenor, qui fut présentée et dut recevoir « l'approbation de tous » (sans que nous sachions qui sont ces « tous »).

### **L'initiation au sein du groupe**

Elle est essentiellement faite par Kleze Dir, le *Penn-Druizh*, et concerne de multiples aspects. Il nous informe qu'il a été confirmé dans sa fonction dans le Dartmoor, (zone naturelle du Devon, Royaume-Uni). Il ne nous a pas précisé si cela fut fait lors d'une cérémonie ou lors d'une révélation qu'il aurait eue. Concernant le groupe, il s'agit de parler plutôt d'enseignements que d'initiation. Il s'agit en fait de transmettre des connaissances et savoirs que le druide dirigeant le groupe a acquis et qu'il considère comme un enseignement des normes qu'il a établies. Cette « quête continue de connaissances » est censée mener au divin, comme il nous l'affirma lors de notre rencontre. L'initiation commence par trois années comme impétrant, avant de devenir *Mabinog*, puis ce sont encore des étapes de trois années par niveau, jusqu'à celui de druide, Pendragon ou Gardien du

---

<sup>715</sup> Si le nom gaulois Mediolanum a donné Milan, par exemple, il s'agit d'abord du « centre de la plaine » ou du territoire, même si c'est un centre symbolique. Ici, ce centre a une forte connotation religieuse.

<sup>716</sup> Kleze Dir nous précisa simplement que le druide Bran Du était présent avec son groupe, Myrddhin et l'Oaled Drwized Kornog, sans nous mentionner les autres.

Cercle. Avant que le *Mabinog* soit officiellement présenté au groupe, il faut qu'il ait trois entretiens avec le *Penn-Druizh*, afin de confirmer son engagement.

Le site internet nous apprend que de multiples sujets sont abordés lors de l'enseignement, que des études personnelles sont possibles, et que les étapes de l'initiation sont validées par une « confirmation des différents degrés obtenus » : il y a donc une hiérarchie au sein du groupe. Les thèmes couverts par l'enseignement vont des Mabinogion et des Triades (ici qualifiées de « philosophiques ») aux postures de méditation, en passant par la conception de repas rituels, la réception des forces cosmo-telluriques, ou encore la remise en harmonie (du corps, de l'esprit, avec la nature et le cosmos). Ce sont des thèmes qui dépassent le cadre de références uniquement celtiques : nous ne pouvons que constater l'influence du *New-Age*, et en arrière-plan de la théosophie<sup>717</sup>. Il n'est pas expliqué comment se font les enseignements : individuellement et collectivement, des travaux individuels pouvant être présentés au groupe (comme dans d'autres groupes initiatiques – nous retrouvons ces « planches » dans les groupes francs-maçons).

Lors de notre entretien, Kleze Dir n'a pas apporté d'explications supplémentaires, précisant juste qu'il n'y a « pas de doctrine » mais une « recherche permanente », et qu'il essaie d'être « au plus près de ce que l'on sait des druides antiques ». Il propose au groupe de se réunir une fois par mois, et voit les *Mabinogs* deux autres fois dans le même mois, cela en plus du festiaire. Le *Penn-Druizh* « transmet des enseignements mais chacun fait son chemin » et peut donc interpréter et intégrer à sa guise ce qui est enseigné. Lors de ces séances, qu'elles soient d'enseignement ou organisationnelles, tout est décidé « à l'unanimité » : le druide fait la synthèse de ce qui a été dit « dans un esprit collégial, dans le respect des sensibilités de chacun ».

Il existe une page destinée aux *Mabinog* / apprentis du groupe : celle-ci renferme quelques concepts diffusés au sein du groupe et pouvant servir aux premiers pas de l'apprenti-druide. Y est présenté un mélange où peu d'informations scientifiques vérifiables sont mentionnées, mais où dominant des notions issues de la théosophie, du panthéisme, des formes d'exégèse faites ces deux derniers siècles sur les Triades, par exemple. Il n'y est pas fait mention du peu que nous savons de la réalité du rôle et des pratiques des druides antiques, mais bien de ce que Kleze Dir (nous présumons) a élaboré au cours de sa vie de druide du XX<sup>e</sup> siècle. Il y est fait mention de l'importance des points telluriques et cosmo-telluriques, éléments principaux d'une géographie sacrée sans laquelle les cérémonies ne pourraient se faire, des correspondances entre cette géographie sacrée terrestre et les astres (les liens, donc, entre le calendrier astronomique et l'espace sacré afin d'établir une correspondance entre une date et un lieu de culte) : un point dans l'espace, un

---

<sup>717</sup> <http://druvidiapikbzh.com/enseignement.html>. Page consultée le 12 août 2018.



lieu, est ressenti comme sacré car il est à la confluence de ce genre de courants, selon les pratiquants, ou parce qu'un courant pointe à la surface terrestre (cela recoupe une théorie sur les menhirs, vus comme étant posé sur des points de courants telluriques actuels ou passés).

L'ensemble est teinté de romantisme et met en avant des idées sur les Celtes aujourd'hui dépassées par la recherche scientifique. Surtout, aucune mention de sources ou de citations n'est faite. Il y a certes des informations que nous retrouvons développées chez des auteurs comme Guyonvarc'h ou Le Roux (telle la division de l'Irlande en cinq royaumes, la division symbolique du monde dans certains textes mythologiques, mettant en avant l'importance du royaume du milieu, comme axe du monde / axe de la tribu), mais les explications ne vont pas plus loin que de simples affirmations de la part du druide Kleze Dir. Cette page se clôt par l'idée que la Connaissance ne repose pas sur un dogme : pourtant, à travers le texte qu'il présente, le site internet présente des dogmes, des concepts non seulement admis, mais reconnus, acceptés et diffusés comme seuls savoirs valables sur le sujet.

Il est par ailleurs précisé que de nombreuses années d'enseignement sont nécessaires pour devenir druide ou druidesse, être issu d'une lignée Traditionnelle (sans information sur ce qu'est ce type de lignée), avoir été reçu et confirmé dans sa fonction par un Grand Druides de l'Ordre des Druides.

Le *Penndruizh* nous informe que leur « sentiment national breton est puissant mais ouvert ». Ils ne sont pas pour les syncrétismes « qui ne servent qu'à perdre les symboles et leur signification liés à une culture, un territoire, une tradition. »

### **La rituelie de Druvidia**

Celle-ci est mise en place chaque année après des calculs et selon la faveur de certaines périodes de l'année. Le calendrier respecte le calendrier civil de notre société, mais le site indique que nous sommes en 3888 M.T.<sup>718</sup> : comme d'autres groupes, Druvidia se base sur la date mythique de la toute aussi mythique bataille de Mag Tured (M.T), dans la mythologie irlandaise, qui a vu s'opposer les Gaëls / humains aux Tuatha De Danann / les dieux. Ces derniers perdirent la bataille et le monde fut partagé entre les deux camps : les humains eurent la surface de la terre et le monde visible, les

---

<sup>718</sup> En 2019, année de consultation du site internet. La mythique bataille de Mag Tured se serait donc déroulée en 1869 avant notre ère, si nous la faisons entrer dans l'Histoire. Dans ce mythe, il y a peut-être le lointain souvenir d'une bataille entre deux peuples pour le contrôle de l'île ou d'une partie de l'île, fait d'avant l'Histoire, renvoyé ensuite à des croyances et des mythes intemporels, liés à des concepts sur les origines du monde, des peuples d'Irlande et de l'évolution de l'humanité : c'est ce que nous raconte le *Leor Gabala Erenn, le Livre des Conquêtes de l'Irlande*. Cf. O'Rahilly T. F., *Early Irish history and mythology*, Dublin Institute for Advanced History, 1946. Lizeray H. et O'Dwyer W. (trad.), *Leabar Gabala, Livre des invasions de l'Irlande*, Paris, Maisonneuve Frères & Leclerc, 1884. Kock J. T., *The Celtic Heroic Age : Literary Sources for Ancient Celtic Europe and Early Ireland and Wales*, Andover, Celtic Studies Publications, 1997.

dieux les mondes souterrain, sous-marin, et l'invisible. Ce moment mythique est parfait pour devenir le point de départ d'un comput temporel.

Leur calendrier est luni-solaire et se base sur les configurations astrales pour leurs rituels. Il est remis à jour chaque année. Il y a des jours favorables aux rituels ou non.

Les quatre grandes fêtes celtiques sont présentes, complétées par plusieurs autres :

*Samain* (nous conservons ici l'écriture employée par le groupe) : première cérémonie de l'année, toujours après l'équinoxe d'automne.

*Ginivelezh* : solstice d'hiver, qualifié de « renaissance solaire » (pourtant, le solstice est l'état stationnaire du soleil, *sol stat* en latin – la renaissance n'arrive que deux ou trois jours après, ce que les Romains appelaient le *Sol Invictus* / Soleil Invaincu que les Chrétiens ont emprunté pour en faire le jour de naissance symbolique du Christ).

*Gourdeziou* : cérémonie divinatoire ayant lieu douze jours après *Ginivelezh*. La symbolique des chiffres est ici à mentionner : 3 X 4 jours (le triangle et le carré formant une unité, le cercle). C'est une symbolique qui est souvent qualifiée de celtique mais que nous retrouvons dans d'autres traditions. Ce rituel a lieu même si le jour est défavorable. Ce jour-là il y a la cueillette de plantes, conservées dans une coupole et distribuées aux participants en fin de cérémonie afin de les protéger tout au long de l'année.

*Brigantia* / *Imbolc* : les fonctions druidiques y sont mises en avant, essentiellement la partie centrale dédiée à la féminité (le site internet ne nous renseigne pas plus sur ce concept flou).

*An Had* : équinoxe de printemps dans laquelle le soleil et la lune sont associés.

*Beltan* : c'est le rappel de *Samain*, mais dans une version lumineuse, *Samain* étant en période sombre de l'année. Le soleil y est honoré et comme à *Samain*, les ancêtres.

*Mezheven-Grannos* : solstice d'été (en fait, « deux jours après le solstice », nous précisa Kleze Dir, soit au moment où nous commençons à perdre des minutes de soleil. Il en va de même pour le solstice d'hiver : deux jours après, c'est le « *Sol Invictus* » qui est fêté, sa renaissance, non pas le moment la courte période stationnaire).

*Lugnasad* : lors de cette cérémonie, les *Mabinogs* / apprentis sont accueillis, chacun étant confirmé dans ses fonctions. La cérémonie est en l'honneur de Lug et domine le symbolisme solaire (*Lugnasad* signifie « assemblée de Lug », celle que ce dernier, dans les mythes irlandais, met en place pour remplacer d'anciens rites agraires, afin d'honorer sa mère nourricière Tailtiu, avatar de la Grande Déesse Mère – ici donc, le symbole de cette fête n'est plus la Grande Déesse Mère nourricière, mais le soleil, symbolisé par Lug).

*Trec'h Trevad* : équinoxe d'automne. C'est une cérémonie solaire à laquelle est liée la lune.

D'autres cérémonies sont pratiquées, privées et claniques, sans précisions, mais Kleze Dir nous

informa qu'il s'agit de cérémonies d'union, de baptême (trois cérémonies à sept ans d'intervalle : à 7, 14 et 21 ans) et de funérailles, ainsi que des rituels de « nettoyage énergétique » d'habitations par exemple, ou de soutien à des malades (« en plus de la médecine, en direct ou à distance »).

Kleze Dir nous indique, sans précision de date, que le groupe (ou peut-être lui seul) a rencontré un *medecine-man* huron, avec qui il y eut des échanges sur « les spiritualités natives de la Tradition primordiale »<sup>719</sup>. Il indique que le groupe a déjà reçu des brahmans, sans donner plus d'informations, malgré notre demande.

## Les lieux de cultes

Ils sont situés en Bretagne, mais le groupe en revendique aussi au Pays de Galles. Druvidia reconnaît comme lieux de culte des endroits publics, ouverts. Les Monts d'Arrée, tout d'abord. Sur leur site, point d'explications, juste des photos de paysages : le Mont St-Michel de Brasparts vu du Yeun Elez, l'alignement de pierres appelé « *an eured vein* » / « La noce de pierre », en contrebas du Mont St-Michel, aux portes de la tourbière. Nous avons constaté, en nous rendant sur les lieux, qu'il y a en effet des rituels pratiqués le long de cet alignement : nous avons relevé les traces d'un feu associé à un petit monument en pierre, entouré de plantes (bruyère...). Nous y sommes retourné plusieurs fois et nous avons constaté son entretien : monument nettoyé, plantes taillées.

Sont présentés sous forme de photographies plusieurs autres lieux de cultes probablement utilisés par le groupe, mais sans que nous ayons pu avoir d'explications sur les cérémonies s'y déroulant :

- l'Hostié de Viviane, près de Tréhorenteuc (56).
- l'allée couverte nommée « la Loge aux loups » (sur une des photographies apparaît un « Kroaz Du » posé contre l'allée couverte : perçu par de nombreux groupes militants comme le drapeau historique de la Bretagne, ce qui est historiquement discutable ; surtout, il y a refus d'adopter le Gwenn-ha-du, associé aux festivités estivales d'une part, et œuvre d'un franc-maçon ancien membre de la Gorsedd et fondateur de la Kredenn Geltiek – c'est tout un pan du mouvement breton et du bardisme breton qui est ainsi rejeté). Le site se trouve sur la commune de Trédion (56), au nord-est de Vannes.
- le site mégalithique de Quélarn, en Plobannalec-Lesconil (29) : plusieurs petits dolmens peuplent

---

<sup>719</sup> Nous pouvons faire le lien avec une anecdote qui nous a été racontée par l'organisateur d'un concert en Bretagne où jouait le groupe *Blackfire* composé de frères et sœurs navajos (Arizona, États-Unis). Il doit s'agir de leur tournée de 2009, puisque leur grand-père les accompagnait (très probablement lors du festival La Marée Festive, Guidel, Morbihan, 25 juillet 2009). L'organisateur m'a affirmé que deux personnes se présentant comme des druides étaient venus à l'entrée du concert demander à voir cet homme, qu'ils qualifiaient de « *medecine-man* ». La rencontre a été courte puisque le grand-père des musiciens les a regardé dans les yeux une fois qu'ils s'étaient présentés comme « druides » et avaient donné quelques explications, avant de leur tourner le dos en disant en anglais qu'ils n'étaient pas des personnes sacrées et qu'ils n'avaient donc rien à se dire, tout en rigolant.

une clairière.

- Enfin est présenté ce qui a été ou est toujours pour le groupe, un lieu de culte au Pays de Galles : le Mont Snowdon. Ici, la présentation du Mont relève plus de l'affirmation d'une présence interceltique et / ou d'une connaissance d'un lieu sacré chez ceux qui sont considérés comme des « frères celtes ». Kleze Dir nous expliqua qu'il fit aussi un rituel sur le mont.

Nous retiendrons que le groupe, comme d'autres, mélange les références mythiques irlandaises (dans son comput temporel, par exemple), les textes médiévaux gallois et ceux, plus modernes, de Iolo Morganwg, des théories panthéistes, des théories théosophiques, des pratiques *New-Age*, et enfin des pratiques spirites. Nous constatons donc qu'il y a une sortie du druidisme vers une autre forme de spiritualité, nourrie de nouvelles influences. Druvidia, même si les préceptes énoncés s'arquent sur une revendication d'un « druidisme régulier » issu en droite ligne des druides de l'Antiquité (dont nous savons qu'ils n'avaient pas ce rapport au monde, ni ces pratiques), nous présente un druidisme renouvelé.

### **Michel Raoult et sa thèse de doctorat sur les sociétés initiatiques celtiques contemporaines**

Le druide An Habask, Michel Raoult dans le civil, a été membre de plusieurs sociétés initiatiques, dont L'Ordre des Druides / Druvidia, la Gorsedd de Bretagne et le *Druid Order*. Il s'est trouvé à la fois très impliqué dans l'évolution de certains groupes druidiques et bardiques, tout en tentant de créer des liens entre eux. Son parcours spirituel fait de lui un personnage singulier, central, dans la communauté druidique, mais aussi et surtout parce qu'il a été le seul pratiquant à faire une étude universitaire du mouvement spirituel auquel il appartenait. Nous avons déjà mentionné à plusieurs reprises sa thèse présentée en 1980. Celle-ci, thèse de doctorat en maçonologie, a été faite sous la direction du professeur Jacques Brengues à l'Université de Rennes II. M. Raoult, membre de plusieurs sociétés initiatiques à l'époque, était à même de proposer une étude qui se voulait complète du phénomène druidique de la fin des années 1970, même si, dans la préface de l'ouvrage paru ensuite, il précise qu'il s'est focalisé sur les groupes les plus importants, les plus significatifs du druidisme. Il a eu accès à de nombreuses archives et a pu, par son expérience, présenter des études de terrain. Son travail, conséquent, lui vaudra par la suite de diriger la chaire de maçonologie de Rennes II, spécialement créée pour lui. La version publique, sous forme de livre<sup>720</sup>, a fait et fait encore référence dans le monde druidique : c'était la première fois qu'au niveau de la recherche doctorale une étude de ce type était faite. Et celle-ci fut faite par un pratiquant actif et connu de ce milieu spirituel, culturel et philosophique. La réputation de l'ouvrage

---

<sup>720</sup> Raoult Michel, *Les druides – Les sociétés initiatiques celtiques contemporaines*, Monaco. éd. Du Rocher, 1992.

est due à la démarche de l'auteur et à la forme de la présentation, l'importance que lui ont donné de nombreux acteurs du monde druidique (l'ouvrage leur offrant une certaine visibilité, une réalité). Ce fut aussi, pour beaucoup, la première fois qu'ils purent accéder à des informations (même discutables, non sourcées, et devant être revues aujourd'hui) concernant les origines du druidisme et les diverses branches le composant.

Sa thèse commence par des remerciements à plusieurs personnalités du monde druidique britannique (Robert Mac Gregor Reid – re-fondateur du *Druid Order* au début du XX<sup>e</sup> siècle, Dr Maughan, Ross Nichols – fondateur de l'OBOD) et français (Paul Bouchet, du Grand Collège des Gaules). Les Bretons sont inclus aux remerciements, mais à travers quelques personnalités qui n'étaient pas parmi les plus connues du mouvement : Gérard Toublanc (fondateur de l'éphémère Loge-Mère de Bretagne), sa Blancheur Tugdual (de l'Église Celtique / Ordre Monastique d'Avalon), et la Révérente Mère Hermine de Chemellier, appellations mystérieuses appuyant cette mise en avant du réseau de M. Raoult dans les milieux occultes et initiatiques.

Son appartenance à divers groupes initiatiques et ses divers titres lui ont servi, mais dans le cadre d'un travail universitaire, l'objectivité est de mise et l'esprit scientifique domine. Il est tout de même nécessaire rappeler le *curriculum* druidique de M. Raoult :

- Monseigneur Iltud de l'Église Celtique, à partir de 1968, consacré par Mgr Tugdual, évêque d'Alet<sup>721</sup>. Il devient archevêque métropolitain de Dol et des Bretons, Primat de Bretagne le 1<sup>er</sup> juillet 1969<sup>722</sup>.
- Druide An Habask de la Gorsedd et de Druvidia
- fondateur du Grand Collège Celtique des Chênes de la Forêt de Brocéliande (à la fontaine de Barenton), avec Jean Thos ( Druide Sukellos) et Bernard Duval (Druide Ar Gof Steredennou), en 1950.
- druide au Collège des Gaules (à partir de 1973), fondé par Paul Bouchet en 1944. Il y obtint la responsabilité d'organiser le cinquantième anniversaire de la fondation du groupe, en 1994 (il publia à cette occasion un historique du druidisme depuis 1900 dans le numéro 250 de la revue du groupe,

---

<sup>721</sup> Jean-Pierre Danyel, ancien séminariste de l'Église orthodoxe de Saint-Serge, à Paris, déporté en Allemagne pendant la Seconde Guerre Mondiale. Il fut consacré abbé-évêque des Celtes en 1957 par l'archevêque gallican d'Arles, Irénée, par l'évêque de l'Église d'Ukraine autocéphale en exil Eugène, l'évêque de Bienne (Suisse) Julien. Il intègre l'Église Celtique en 1963. J-P Danyel a pour mission de restaurer l'Église Celtique à travers l'Ordre de St Colomban (Fraternité de St Colomban, en Bretagne). Cette nomination et la création de l'Ordre de St Colomban ont été approuvées par le Saint Siège Œcuménique et bénis du Saint Synode d'Occident. Le patriarcat de Glastonbury reconnaît l'ordre et les nominations qui y sont faites. C'est donc un véritable ordre religieux qui se constitue, ou se reconstitue, non pas affilié à Rome mais aux Patriarcats moyen-orientaux et d'Angleterre Il s'installe dans un ermitage à St Dolay, près de Redon, où il vécut dans la pauvreté jusqu'à transmettre sa filiation à Michel Raoult / Iltud. In Caouissin Ronan, *La révolution bretonne permanente*, éd. La Table Ronde, 1969, pp. 254 et 255

<sup>722</sup> De Fournier de Brescia François, *Saint Apostolicon Nazôréen*, 2010 - 2013, p.65. Il sera remplacé dans cette fonction par Mgr Mael (le duc Paul de Fournier de Brescia, père de l'auteur du livre), *Ibid.*, p. 40, nbp 40.

*Ar Gaël*, de mai / juin 1994). Il officie, lors de ce cinquantenaire, et procède à l'intronisation de plusieurs impétrants : le druide Cernunnos (Jacques Gestalder), Sukellos (Jean Thos) et la druidesse Uxellia (Huguette Cochinal).

- membre du Druid Order

- franc-maçon

L'écrit se veut à la fois un résumé de l'histoire des druides de l'Antiquité à 1717 (1<sup>ère</sup> partie, 17 pages), la présentation du paysage contemporain du druidisme (105 pages), et une présentation des rites et des initiations des groupes présentés (95 pages). L'ensemble peut paraître succinct aujourd'hui, mais c'est néanmoins une grande étape qui est franchie à l'époque : la présentation par un chercheur universitaire d'un monde spirituel perçu enfin comme un sujet de recherche.

La partie historique nous présente donc les trois grands courants du druidisme, tels que les classe l'auteur : le *Druid Order*, l'*Ancient Druid Order*, la Gorsedd du Pays de Galles. A celle-ci s'attache le développement du druidisme en Bretagne et les divers groupes qui se sont créés, soit par dissidence d'avec la Gorsedd, soit *ex nihilo*. Enfin, les druides dits « gaulois » sont aussi présentés à la suite.

Une confusion s'installe dans la troisième partie, puisqu'y sont présentés des groupes initiatiques qui ne sont pas définis comme étant de « tradition druidique », mais renfermant une part de cette tradition : l'Ordre Monastique d'Avalon, en premier lieu (puisque M. Raoult en fait partie), puis d'autres groupes mêlant plusieurs spiritualités comme l'*Universal Druidic Order* ou la *Golden Section Order*, branche dissidente du *Druid Order*.

L'ensemble se lit facilement et ne livre pas de secrets initiatiques. Parfois même, il semble que l'auteur n'ait pas eu toutes les informations nécessaires à un travail complet et fouillé, ni tous les accès aux archives des groupes concernés (y compris ceux dont il fait partie). Il est aussi probable que M. Raoult n'ait pas non plus voulu dévoiler des secrets d'initiés.

Sa thèse présente au final une sorte de catalogue du druidisme de la fin des années 1970 et du début des années 1980, empreint de romantisme et tentant d'ancrer dans l'histoire quelques groupes initiatiques sans souvent citer de sources ou restant peu disert là-dessus.

Il s'agit d'un ouvrage important pour le mouvement druidique : il a donné une forme de consistance à un mouvement parfois décrié ou passant pour être peu sérieux par son aspect folklorique. C'est une vue de l'intérieur, qui se voulait scientifique, mais qui présente quelques aspects superficiels (comme la liste des groupes initiatiques celtiques, sans explications). Surtout, il ouvre une période prolifique pour la littérature ésotérique, puisque celle-ci peut s'emparer d'un nouveau sujet universitaire, revigorant pour quelques maisons d'éditions (éditions du Rocher, éditions Véga...), entre celtisme et *New-Age*. Sa démarche semble avoir inspiré d'autres membres du

mouvement druidique, puisque de nombreux ouvrages paraîtront à la suite de celui-ci, notamment ceux écrits de la main de Gwenc'hlan Le Scouëzec, autre personnage incontournable du druidisme.

## 4. Gwenc'hlan Grand-Druide, unification, différenciation

Gwenc'hlan Le Scouëzec a été nommé par le Poellgor Grand-Druide Adjoint avec droit de succession, le 1er avril 1979, lors du Gorsedd de Porzh an Breton, qu'il présidait. Il a été couronné par Geraint Bowen, Archi-Druide de Galles, et par le précédent Grand-Druide Adjoint, Stivellig an Dour Don. Il était alors âgé de 49 ans et portait le nom bardique de Gwenc'hlan depuis sa réception comme barde à la Gorsedd le 21 août 1967<sup>723</sup>. Le Poellgor l'a choisi car il s'était tenu à distance de toutes les histoires qui tourmentaient la Gorsedd et faisait partie d'autres mouvements : la Fraternité des Druides d'Occident et l'Ordre Monastique d'Avalon. Il réunissait donc en sa personne plusieurs influences, plusieurs filiations qui pouvaient permettre à la Gorsedd de se remettre daplomb si une personne l'unifiait. Même s'il n'avait pas nécessairement envie de devenir Grand-Druide, Gwenc'hlan répondit positivement à l'honneur qui lui était proposé.

### 1- Avant le druidiste : scoutisme et combat breton <sup>724</sup>

Né le 11 novembre 1929 à Plouescat, il suit sa mère, Mathilde Merle, et son père, le peintre Maurice Le Scouëzec, à Paris, à Madagascar, en Égypte et en Bretagne, là où son père trouve l'inspiration et fait évoluer son art. Son père l'a fortement influencé, par les prénoms qu'il lui donne, tout d'abord : « Heol » (soleil, en breton), Loïc, du nom du frère de son père, et Gwenc'hlan, écrit « Gwenglann » par l'agent administratif de la mairie de Plouescat. C'est pour Maurice Le Scouëzec un symbole d'affirmation identitaire celtique et bretonne, allant directement à l'encontre de l'État français : ce druide, Gwenc'hlan, aux confins de l'histoire et de la légende, aurait vécu au V<sup>e</sup> siècle sur le Menez Bré. Dans le chant « Prophétie de Gwenc'hlan » (*Diougan Gwenc'hlan*), texte repris par La Villemarqué dans le *Barzaz Breiz*<sup>725</sup>, le druide du V<sup>e</sup> siècle clame son opposition aux Francs

<sup>723</sup> Il ne changea pas son pseudonyme, étant déjà connu sous ce prénom, qui, à l'origine, est le troisième de son identité civile (écrit « Gwenglann »). Ses prédécesseurs avaient changé de pseudonyme, sauf Taldir (ayant juste diminué le « Taldir Ab Hernin » en Taldir, comme si la « séparation » d'avec le père fut consciente et efficiente à ce moment).

<sup>724</sup> Cf. Moigne Grégory, *Gwenc'hlan, l'homme et le druide*, Le Juch, éd. YIL, 2016. De nombreuses informations indiquées dans cet ouvrage et dans ce paragraphe sont issues des journaux intimes de G. Le Scouëzec se trouvant dans un fonds d'archives privé. G. le Scouëzec a écrit et publié sa biographie, sous le titre *Résistances – mémoires d'un rebelle*, aux Éditions de l'Arbre d'Or (ouvrage disponible par souscription au départ, disponible aujourd'hui sur le site internet de l'éditeur), en 2002. Ce livre est conforme à ce qu'il avait écrit et préparé, et que nous avons retrouvé dans ses classeurs d'archives se trouvant dans le fonds Gwenc'hlan Le Scouëzec du CRBC : mêmes parties, mêmes titres, mêmes choix d'épisodes de sa vie. Le druidisme y prend peu de place, et il a choisi de romancer une partie de sa vie.

<sup>725</sup>



et aux chrétiens et la prophétie raconte qu'il y aura trois Gwenc'hlan dans l'histoire de la Bretagne, chacun jouant un rôle important. Gwenc'hlan Le Scouëzec aime conter qu'il s'est senti « prédestiné » à son rôle de Grand-Druide, comme il le dit avec un sourire à la télévision belge en 2001 : « oui, on peut dire que je suis né druide ». Dans ses mémoires<sup>726</sup>, plus humble, il dit simplement qu'il a toujours senti que cela était « une vocation ».

La famille passe souvent des vacances à Landivisiau (où Loïc, frère de Maurice, est juge de Paix depuis 1922<sup>727</sup>), et s'y installe à partir de juin 1934 : lors d'une balade, Maurice Le Scouëzec fait un malaise avant de sombrer dans le coma, frappé d'une hémorragie cérébrale, obligeant les siens à s'installer chez son frère, qui est nommé tuteur de Gwenc'hlan. Lorsque ce dernier est nommé juge de paix à Douarnenez, ils s'y installent tous au centre-ville, près des halles. Scolarisé à l'école St-Blaise, le jeune Le Scouëzec tient un journal intime, dans lequel il soutient que « Loïc » est plus un diminutif de « Telo » (un des multiples saints bretons) que de « Loeiz », version bretonne du prénom de nombreux rois de France, cherchant un aspect celtique à son appellation, plutôt qu'une origine française<sup>728</sup>. Quant à « Heol » (le soleil, en breton), il ne lui servit pas ou très peu de qualificatif, sa famille adoptant le diminutif de « Gwen ».

La religion n'était pas une dominante chez les Le Scouëzec, de par les tendances anarchistes du père. Mais suite à une hémorragie cérébrale, Maurice tombe dans le coma. À son réveil, il raconte avoir vu le visage du Christ lui apparaître. Il prend l'habitude de rester des heures dans l'église du Sacré-Coeur de Douarnenez, appuyé contre un des piliers, à psalmodier et à parler à Dieu, Gwenc'hlan à ses côtés<sup>729</sup>. Ses parents lui offrent un psautier pour ses six ans<sup>730</sup>, peu après son baptême, le 14 janvier 1935 à l'église de Landivisiau. Son parrain est le frère de son père, Loïc, et sa marraine est une amie de ses parents, Suzanne Grall.

Les problèmes de santé de Maurice Le Scouëzec s'accroissent et il doit rester alité, ne dessine plus, prie, écoute la radio. C'est par ce biais que la famille apprend que la guerre est déclarée en

---

<sup>726</sup> Archives privées, documents informatiques reçu de Mme Le Huche – Le Scouëzec. Un sous-dossier est intitulé « Mon père », comprenant un plan de ce qu'il avait prévu d'écrire, à savoir une très vaste autobiographie reprenant aussi la vie de son père : une grande place lui était accordée, puisque des chapitres devaient s'intituler « Qui était mon père », « Mes relations avec mon père », « L'influence de mon père sur ma vie ».

<sup>727</sup> Loïc Le Scouëzec était aussi philosophe et a beaucoup écrit, sans rien publier. Célibataire, sans enfant, il accueille la famille de son frère chez lui, et aura même la tutelle de Gwenc'hlan à la mort de Maurice. Le fonds « Loïc Le Scouëzec » se trouve dans la salle « Le Scouëzec » du CRBC.

<sup>728</sup> Archives privées, Journaux intimes de G. Le Scouëzec, carnet 1.

<sup>729</sup> Maurice Le Scouëzec, qui a été l'ami de nombreux peintres connus de Montparnasse, était en Afrique ou à Madagascar quand ceux-ci rencontrèrent le succès. A Douarnenez, malgré un problème de vue suite à son accident cérébral, il peint, notamment des œuvres religieuses : un Christ prêchant de sa barque sur le lac de Génésareth transformé en baie de Douarnenez, une descente de croix, St-Thérèse à l'Enfant Jésus, un Christ Crucifié..., et surtout peint deux fresques dans la salle des fêtes, au-dessus des halles, sur une commande du maire Le Flanhec : cette représentation de Pouldavid, quartier de Douarnenez, sera sa dernière œuvre (d'autres peintres de la région participent à ce projet et peignent différents quartiers de la ville aux murs de cette salle).

<sup>730</sup> CRBC, fonds Le Scouëzec. Dans ce psautier figure une liste de personnes décédées, qu'il connut (jusqu'en 1962) : membres de sa famille, ami-e-s, collègues de l'armée.

août 1939, alors que Gwenc'hlan est en vacances à Sizun. Il fait sa rentrée scolaire dans le secondaire à l'institution St-Vincent de Pont-Croix, tenue par des Jésuites.

Son père décède le 1<sup>er</sup> mai 1940, laissant derrière lui 3717 œuvres sous diverses formes. Il lui laisse l'exemple d'un rapport spécifique à la religion et quelques pages rédigées peu après sa naissance : quatre textes, que Gwenc'hlan a regroupé sous le titre « *L'esprit druidique* »<sup>731</sup> : ceux-ci sont déterminant, et si nous ignorons à quel moment de sa vie il en a eu connaissance, ils l'ont fortement influencé<sup>732</sup>. Si son père avait quelque savoir en druidisme, il ne fit jamais partie d'aucun groupe.

Le jeune Gwenc'hlan passe donc sous l'autorité de son oncle, avec qui sa mère et lui restent vivre. L'entrée de la Wehrmacht dans la ville le marque : son père et tant d'autres parlaient des « Boches » comme des monstres, des barbares ; mais devant lui défilent des soldats armés, organisés. S'il refuse par la suite le fascisme, l'obéissance aveugle, l'abus de pouvoir, il est à ce moment-là fasciné par l'uniforme et un certain ordre.

En 1942, la famille part à Tours. Gwenc'hlan continue ses études au Collège des Jésuites St-Grégoire de Tours où il obtient un baccalauréat ès lettres-philosophie. Il y fait en 1943 une « conférence » sur le druidisme (il qualifie ainsi l'écrit de quelques pages qu'il a lu devant les autres élèves et ses professeurs)<sup>733</sup>. Mais d'un point de vue religieux, c'est son engagement aux scouts qui domine : à Douarnenez, il était déjà louveteau, puis est passé scout. A Tours, il fréquente d'autres jeunes paroissiens, participe à des camps, vit selon les préceptes de St-Augustin : il obéit et sert Dieu, ayant le sentiment de faire partie d'une élite cherchant à atteindre un idéal.

C'est bien cette franche camaraderie chrétienne qui l'intéresse, faire partie d'un groupe, se sentir engagé dans une mission, puisque au sein de l'établissement scolaire, il est en froid avec les autorités jésuites, refusant parfois de se conformer aux règles et de se plier à leur autorité, ce qui ne l'empêche pas d'avoir d'excellents résultats.

Avant de s'inscrire à l'école de médecine de Tours, il prend le temps d'écrire sur la nouvelle ère qui s'ouvre peu après la Libération : critiquant vertement l'influence de la culture américaine, cette « pourriture », comme il l'écrit dans un de ses carnets, il ne peut concevoir que la France devienne « américaine », elle qui défend censément le salut chrétien du monde et la destinée de l'Europe<sup>734</sup>.

---

<sup>731</sup> Le Scouëzec Maurice & Gwenc'lan, *Journal de Montparnasse et de Bretagne*, Braspart, éd. Beltan, 1994, p. 262 à 268. Le texte « A mon fils » se trouve aux pages 183 à 185.

<sup>732</sup> Annexe.

<sup>733</sup> Fonds Gwenc'hlan Le Scouëzec, CRBC GLS 26. Les pages de ce dossier sont issues d'un carnet d'écriture se trouvant dans un fonds privé. L'auteur présente ce texte dans plusieurs textes autobiographiques comme son premier pas en druidisme, oubliant qu'à la même époque il écrivait surtout des textes au caractère chrétien affirmé. Il a rédigé cette « conférence » avec ce qu'il avait trouvé dans les livres de la bibliothèque du collège, peut-être aussi sous l'influence des quatre textes que son père lui a écrit sur le sujet peu après sa naissance ; textes qu'il aurait alors découverts peu avant cette présentation et qui auraient influencé le choix du sujet.

<sup>734</sup> Archives privées, journaux intimes de G. Le Scouëzec, *carnets des années 1945, 1946, 1947*. Les informations qui

Entrant à l'école de médecine de Tours en octobre 1946, il ne s'y sent pas à l'aise, constatant ses lacunes alors qu'il avait été, et s'était toujours considéré jusque-là, comme un très bon élève. Il passe du temps à lire de la littérature celtique : *La harpe d'argent*, de G. Luce ; *Le réveil de Merlin*, de Savoret ; *La geste de Cuchulainn*.... Il croit en une chevalerie moderne, remettant au goût du jour des clichés tirés des récits arthuriens et des épopées celtiques, respectant des principes à la fois celtiques et chrétiens. Principes qu'il retrouve chez les scouts Bleimor<sup>735</sup>, qu'il intègre à l'été 1947, où les animateurs mêlent habilement une culture celtique et rurale, et une culture latine et urbaine, mettant en avant les liens avec la nature et les aventures que tout jeune doit y vivre pour se forger en tant qu'être.

Se cherchant encore, il chemine jusqu'en 1949 aux scouts Bleimor, où il vit des expériences marquantes : l'intégration au groupe de jeunes survivants de la Division Charlemagne<sup>736</sup>, un rituel lors d'un camp où le prêtre fait passer un casque allemand dans lequel chaque scout doit boire du breuvage fortement alcoolisé qui s'y trouve. Il s'y épanouit, à travers l'apprentissage du breton et des danses bretonnes, les camps, l'aspect militariste. C'est durant l'été 1949, lors d'un camp sur le thème du « clan et du feu » qu'il fait la connaissance d'Henri Hillion<sup>737</sup> : les deux hommes seront alors liés par leurs évolutions spirituelles. Ils fréquentent aussi, en dehors des camps d'été, les réunions du Bleun Brug (1949 à Locronan, 1950 à St-Pol de Léon).

Le tournant idéologique de G. Le Scouëzec se situe entre 1947 et 1949 : il passe d'un christianisme très français à un catholicisme breton teinté de paganisme. C'est aussi aux Scouts Bleimor qu'il peaufine son breton. Il commence à écrire dans cette langue son journal intime, le 18 avril 1948, rédigeant quelques lignes sur son engagement nouveau : « *Ober un dra vras evit e vro pe evit Doue, setu aze ar pal* »<sup>738</sup>. Lui reviennent alors en mémoire les premiers apprentissages du breton à Douarnenez, auprès de Marguerite Gourlaouen, disciple de Roparz Hemon. Ses cours l'ont

---

suivent sont aussi issues de ce carnet.

<sup>735</sup> Créés en 1946 par Pierre Géraud, les scouts Bleimor sont une expression celtique du christianisme. Le choix du nom « Bleimor » est un hommage à Jean-Pierre Calloc'h, poète, barde de la Gorsedd, décédé au champ d'honneur durant la Première Guerre Mondiale. L'idée de Géraud est de recentrer l'humain sur son lien avec la nature et les principes religieux. Il dénonce les méfaits du monde latin, créateur de l'opposition entre le corps et l'esprit, entre l'homme et son environnement. Réactionnaire, même pour son époque, il souhaite transmettre aux jeunes scouts des valeurs morales les éloignant de l'idéalisme cartésien, le matérialisme, l'individualisme. Il s'appuie pour cela à la fois sur des valeurs chrétiennes et sur des concepts scouts (esprit d'équipe, entraide, le groupe compte avant l'individu) et des revendications bretonnes.

<sup>736</sup> La 33<sup>e</sup> Division SS Charlemagne était majoritairement composée de Français engagés sous uniforme SS Cette division est créée en février 1944, regroupant des membres d'anciennes formations. La Division fut notamment engagée en 1945 pour contrer, à l'est, l'offensive soviétique en Allemagne, et, à l'ouest (Bavière) l'avancée américaine. en fait partie. Géraud accueille par exemple Henri Guyonnet, par exemple, fils d'un général de l'armée française, mais aussi Hervé Youinou, fils de François Debauvais (1903 - 1944), chantre du national-socialisme breton, ou Jean Mabire (1927 - 2006), qui fut membre d'un groupe armé au service du Reich.

<sup>737</sup> Henri (ou Herri) Hillion, 1923 – 1980. Voir les annexes biographiques.

<sup>738</sup> Archives privées, journal intime de G. Le Scouëzec, année 1948.

marqué, les livres qu'elle lui a prêtés aussi, raconte-t-il. Surtout l'*Histoire de Bretagne* de Danio<sup>739</sup>, et les illustrations de bois de René-Yves Creston (1898- 1964), de Jeanne Malivel (1895 - 1926) ou de Xavier Haas (1907 - 1950), surtout celle représentant la mort de Pontcallec<sup>740</sup>, et celle représentant le retour d'Arthur. Si jeune, il aurait donc lu l'ouvrage de Danio ? Nous pouvons en douter et supposer que lorsqu'il écrit en 1948, il réinvente son enfance et son parcours. Dans cette logique, il reniera aussi plus tard les pages rédigées avant 1947, surtout celles écrites au sortir de la guerre : leur aspect trop catholique et français passe mal pour le militant breton qu'il est devenu.

Sa mère et son parrain étant installés à Argenteuil, il intègre la première année de médecine dans cette ville. Il quitte cette faculté au bout d'un an pour des études d'histoire, qui le conduiront à faire un voyage d'étude en 1950 - 1951 en Grèce et en Égypte. Il y trouve une certaine paix intérieure, une quiétude face à l'immensité de du Sphinx, sous les étoiles d'une nuit de janvier 1951. C'est un moment-clé dans sa vie, au niveau spirituel tout d'abord, personnel ensuite, qu'il vit au pied de l'idole, symbole d'une antique tradition.

De retour en région parisienne via Rome, « géniale et pleine de morgue, tyrannique qui se dit la Ville par excellence », il écrit que l'Urbs « est Lucifer, le plus beau des Anges, celui qui s'est cru Dieu »<sup>741</sup>. Chrétien, il l'est toujours. Français, un peu moins. Il fait ensuite son service militaire dans l'est de la France, à Strasbourg, puis au 5e Régiment d'Infanterie de Coblenz à Oberlahnstein, en Allemagne. Si le jeune homme s'est penché sur sa « bretonnitude » et la recherche d'un idéal spirituel chrétien, c'est à Oberlahnstein (Rhénanie-Palatinat, Allemagne), où il fait son service, que va se déclencher son grand intérêt pour l'occulte. Une liaison avec une employée civile de la base (Gisèle Tarit) l'amène à fréquenter l'entourage de Plantard de Saint-Clair, responsable du Prieuré de

---

<sup>739</sup> Jeanne Corroller (1892 - 1944) est la fille d'Eugène Coroller (1857 - 1923) ami de La Villemarqué. Elle se marie en 1924 à René Chassin du Guern. Le couple aura six enfants. Elle écrit sous différents pseudonymes : J.C. Danio, Jeanne de Coatgour'han, Gilles Gautrel, Gillesse Penguilly, du nom du château où elle vit. Elle écrit sur la Bretagne et son histoire, et contribue entre 1941 et 1943 au journal pour enfants *Ololé*. Amie de Célestin Lainé, son château sert aux entraînements des Bagadoù Stourm. Arrêtée en 1944 par des maquisards lui reprochant son soutien à Lainé, aux Bagadoù et au Bezen Perrot, elle meurt sous la torture et les coups de barre de fer de « Résistants » dans son propre château. Ce groupe de tortionnaires fut condamné par la suite.

<sup>740</sup> Clément-Chrysogone de Guer Malestroît, Marquis de Pontcallec, 1679 - 1720. Il sert comme mousquetaire du roi, puis rejoint un régiment de dragons en 1715. En 1719, à l'initiative de son ami Pierre Joseph de Lambilly (1679 – 1731), des nobles se retrouvent au château de Pontcallec, fomentant une conspiration (avec le soutien de l'Espagne) contre le roi Louis XV et son représentant en Bretagne, le Maréchal de Montesquiou, qui souhaitent lever des impôts par la force et imposer une hausse des taxes sur certains produits, en Bretagne, contrevenant le Traité de 1532. Le Marquis de Pontcallec, endetté, vivant en partie de contrebande ce tabac, rejoint quelques nobles et commencent à recruter des hommes de main tout autant que d'autres nobliaux (Evain Brice, *Deux héros de la Bretagne : le marquis de Pontcallec et Marion du Faouët. Histoires et mémoires*, Mémoire de Master 2, Université de Rennes II, sous la dir. De Gauthier Aubert, 2009, pp. 23 et suivantes). Les conspirateurs sont dénoncés, pourchassés et arrêtés. Pontcallec l'est le 28 décembre 1719, et est condamné à mort avec trois autres compères, pour crime de lèse-majesté, le 26 mars 1720, et est décapité le jour-même, place du Bouffay, à Nantes. Pour de plus amples informations, voir Cornette Joël, *Le marquis et le Régent : une conspiration bretonne à l'aube des Lumières*, Paris, Tallandier, 2008.

<sup>741</sup> Archives privées, *Journal intime*, G. Le Scouëzec, « voyage en Égypte – 1950/51 », en date du 1<sup>er</sup> janvier 1951.

Sion<sup>742</sup>. Les discussions dont il est témoin l'intriguent. Ayant fini son service dans la Légion Étrangère, revenant en région parisienne, il reçoit quelques mois plus tard une étrange lettre de Gisèle Tarit, dans laquelle elle lui parle de tractations occultes qu'il ne comprend pas bien mais qui l'interpellent et l'amènent à étudier l'ésotérisme et l'occulte<sup>743</sup>.

Il continue à tenir son journal intime (qu'il appelle « journal personnel »), dans lequel il raconte les moments importants de sa vie, ses rencontres, et crée des histoires, comme celle de Kian Abmorvan, calquée sur sa propre vie. Dans les premiers écrits, il nomme son héros Abmorvran : « fils du cormoran ». Il le changera rapidement en « Abmorvan », lui donnant une dimension plus biographique (Abmorvan, « fils de Maurice », en breton<sup>744</sup>). Il y compte le parcours de Kian (« petit chien »), son évolution spirituelle, les rencontres qu'il fait et qui changent le cours de sa vie. Il y a même un moment dans ses carnets d'écriture où se mêlent de réels passages de sa vie et d'autres imaginés pour le roman. Parfois, nous retrouvons des personnes dont seul le nom change, où le lieu de rencontre. D'autres fois, il s'agit de pure invention, mais illustrant à merveille son évolution spirituelle : nous le voyons passer d'un christianisme jésuite à une autre vision du divin, un panthéisme, en passant par la mise en avant du Soleil, par exemple.

Il se marie le 14 janvier 1954 à la cathédrale d'Athènes, avec Jacqueline Davienne - Debard, animatrice d'une colonie d'enfants dans laquelle il avait travaillé l'été précédent. Ensemble, ils étaient partis sur les routes d'Europe, avant de s'arrêter à Athènes, s'y marier, la loi autorisant les mariages religieux sans les mariages civils, jugés inférieurs (J. Davienne - Debars n'est pas officiellement divorcée de son premier mari). Ils furent tous les deux recrutés par l'Institut Français d'Athènes comme professeurs de français à son annexe d'Héraclion, en Crète.

Reprenant une démarche que d'autres ont eu avant lui, il compare les dieux grecs, égyptiens, celtes, romains, et fait de même avec les mythologies. A la lecture de son journal pour l'année 1956, nous constatons son fort attrait pour la théologie, la mystique, la géomancie, la philosophie. Il a l'idée à ce moment-là de faire un livre sur le « problème religieux » (ouvrage qui ne verra jamais le jour), qui prend pour origine une messe du 26 août 1956, au cours de laquelle il découvre le sens profond de St Paul, ce qui l'amène à écrire que

---

<sup>742</sup> Organisation d'extrême-droite qui voulait rendre aux Mérovingiens, qu'ils considéraient être des descendants de Jésus-Christ, le trône de France. Nostalgiques du régime de Vichy, ils sont en lien avec les Renseignements Généraux, eux-mêmes constitués à l'époque d'anciens pétainistes. L'organisation n'a jamais eu d'aspect officiel. Gisèle Tarit se marie par la suite avec un membre des R.G et retrouve Gwenc'hlan en Algérie, où elle le renseigne sur son affectation.

<sup>743</sup> Archives privées, carnet « 1953 - 1956 ».. Nous n'avons pas retrouvé la lettre dont il est question ici.

<sup>744</sup> Kian Abmorvan est un autre lui-même, une facette de sa personnalité qui s'affirme à travers ces récits. Son vécu et son évolution spirituelle l'amènent à changer petit à petit son identité : il choisit de se nommer Gwenc'hlan, dernier prénom qui lui fut attribué, de se présenter ainsi aux autres, non pas Heol ou Loïc. Il choisit dans ce texte d'être avant tout le « fils de Maurice », ce Kian, « petit chien » qui grandit, change, évolue.

« toute l'apologétique est simple. Elle peut être schématisée comme suit : [...]

1 ° Possibilités et limites de la raison. La raison est utile à condition de la contenir dans ses limites et de connaître celles-ci. 2° La Foi complète les données de la Raison, ou plus exactement la Raison sert d'approche à la Foi [...]. 3° Le Problème du Christ.[...] déterminer que ceux qui en ont parlé ne sont ni trompeurs ni trompés, déterminer que le Christ lui-même n'a été ni trompeur ni trompé. Si toutes ces conditions sont remplies, le témoignage du Christ est recevable. 4° Le contenu du témoignage : la Bonne Nouvelle. 5° Conséquences et fruits de la Foi dans le Christ. Dogme et morale. Avant tout, la Joie. 6° Le Problème de l'Église. Unité spirituelle et dogmatique. Le magistère romain.<sup>745</sup> »

Le mariage l'ennuyant, il fait une demande pour être réintégré à la Légion Étrangère. C'est chose faite en juillet 1957 : il est rappelé dans l'armée, comme lieutenant de la Légion Étrangère (5e REI, Turenne). C'est lui qui en a fait la demande, mais laisse croire que c'est la Légion qui l'a rappelé. C'est ainsi qu'il part commander le train blindé de la Zone Opérationnelle de l'Ouest Ouranais, sur la frontière du Maroc. Il participe à de nombreux combats (il sera décoré de la Croix de Valeur Militaire et la Médaille d'Algérie), et revient avec des souvenirs qui le hanteront toute sa vie.

« ...ce n'était pas la peine de faire neuf années de guerre et de tuer des centaines de milliers d'hommes pour en venir là, ce n'était pas la peine non plus de transformer en bourreaux SS les officiers et les soldats de l'armée française. Enfin et c'est le principal de mon propos : puisque la France n'était plus une et indivisible, puisque l'une des valeurs fondamentales de la République était ainsi supprimée, bien mieux puisque l'existence d'entités politiques séparées dans le cadre français était ainsi reconnues, comme l'Algérie, donc aussi la Bretagne, le Pays basque ...etc, il devenait licite de procéder de même pour toutes les parties de ladite République. Il devenait licite de demander l'indépendance de la Bretagne, et, d'ailleurs, de beaucoup d'autres peuples, à l'intérieur de l'Hexagone. J'en ai assez souvent parlé avec Xavier Grall. Il avait été en Algérie, y avait vécu des expériences regrettables et était alors devenu militant breton indépendantiste. Moi aussi. [...] La France est morte, définitivement, le 13 mai 1962<sup>746</sup>. »

Donner la mort va changer radicalement son rapport à l'autre, à la vie. Avoir l'ordre de la donner va renforcer ses convictions contre l'État français.

### **Leur Bretagne se construit à Paris**

Il reprend ses études en octobre 1960 à la Faculté de Médecine de Paris, jusqu'en 1967, année où il soutient sa thèse de doctorat : il est admis comme lauréat de la faculté de médecine de Paris et médaillé d'argent. Il y parle notamment de Marcellus de Bordeaux, qui a vécu au I<sup>er</sup> siècle de notre ère et de sa pharmacopée, mettant en évidence la qualité de la médecine gauloise de l'époque, de nombreuses formules médicales, des rituels de soins...etc. Mélange de médecine et d'histoire, c'est un travail novateur offrant un nouveau regard sur les sciences à l'époque gauloise.

---

<sup>745</sup> Archives privées, *Journal intime*, G. Le Scouëzec, années 1953/56, texte daté du 27 août.

<sup>746</sup> Archives privées, extrait d'un tapuscrit de G. Le Scouëzec.

En parallèle de ses études de médecine, il publie son premier ouvrage (1963), en collaboration avec René Alleau et le docteur Hubert Larcher, *Encyclopédie de la divination*<sup>747</sup>. R. Alleau en a la direction littéraire et écrit la partie sur les plantes hallucinogènes divinatoires, le docteur Larcher celle sur la parapsychologie et la divination, et le docteur Le Scouëzec sur sa spécialité de l'époque, les arts divinatoires : il rédige donc un dictionnaire ésotérique et quelques pages sur les Arts Majeurs. Finalement, il n'en est pas très content. Il en sera de même pour plusieurs ouvrages, auxquels il refuse d'apposer son nom, comme celui sur les saints de Bretagne<sup>748</sup>, au contenu très intéressant, mais qu'il trouve bâclé.

Divorcé de sa première femme, il se marie en juillet 1963 avec Martine Goudard, étudiante en médecine qu'il rencontra à Paris. Il prépare le *Guide de la Bretagne Mystérieuse*, en étudiant beaucoup à la Bibliothèque Nationale et durant l'été, sur le terrain, en Bretagne. Claude Tchou vient en effet de lancer un nouveau projet : des guides régionaux sur les divers mystères locaux et les histoires locales. *Le Guide de la Bretagne Mystérieuse* paraît le 1<sup>er</sup> avril 1966 et connaît un succès immédiat. Le mois suivant, son oncle Loïc décède : c'est lui qui hérite de ses archives et de ses écrits philosophiques (non publiés)<sup>749</sup>. Sa mère vient s'installer chez eux (le couple attend son deuxième enfant).

Vers la fin de 1966, il est contacté par Fant Rozeg Meavenn, qui reprend la revue *Ar Vro*. La revue, fondée par Per Lemoine<sup>750</sup>, était tenue depuis 1957 par Per Denez<sup>751</sup>, qui souhaite prendre en main la section celtique de la faculté de Rennes, laissant donc la direction de la revue à Meavenn, qui recrute une nouvelle équipe de rédacteurs. Le Scouëzec y publie plusieurs articles, dont « La voie bretonne du socialisme », où il soutient le principe d'un communisme breton, détaché de l'URSS et du Parti Communiste Français. Sa signature côtoie celle de Morvan Lebesque<sup>752</sup>, célèbre

---

<sup>747</sup> Alleau, Larcher, Le Scouëzec, *Encyclopédie de la divination*, collection « Club du Livre Précieux », Paris, éditions Tchou, 1963.

<sup>748</sup> Le Scouëzec G. (le nom de l'auteur n'apparaît nulle part), *Les Saints Bretons*, coll. La bibliothèque bretonne, St-Étienne, Tchou, 1979.

<sup>749</sup> Ceux-ci se trouvent dans la salle Le Scouëzec, au CRBC, depuis 2012.

<sup>750</sup> Pierre Lemoine, né le 4 août 1927 à Maël-Carhaix dans une famille de juristes et d'officiers de l'armée. Son père, après une carrière dans l'armée, devient exploitant agricole. Architecte de formation, il est fortement impliqué dans le militantisme breton dès la Seconde Guerre Mondiale. Co-fondateur du MOB, il est à l'origine de la fondation d'*Ar Vro* en 1955 à Brest, organe du MOB. Impliqué dans divers mouvements de défenses des droits des peuples, il est aussi Commandeur de l'Ordre de St Jean, décoré de l'Ordre de l'Hermine (1994) et de l'Ordre du Combattant Européen.

<sup>751</sup> Per Denez (3 février 1921 - 30 juillet 2011). Il apprend seul le breton, à Rennes où il vit avec sa mère. Professeur d'anglais à Quimper puis Pêrigueux, il revient enseigner à Douarnenez où il rencontre sa femme, fonde un bagad, et étudie le dialecte douarneniste dont il fera une thèse. Suite à cela, il devient enseignant en Celtique à l'université de Rennes 2, section qu'il dirige 21 ans, où il crée la licence de breton. Impliqué dans de nombreux organismes militants et culturels, il était partisan de l'écriture *Peurunvan* (unifiée) du breton. Il a repris la revue *Ar Vro* en 1957 avec Guy Estienne et Jean Desbordes, lui donnant un caractère plus littéraire et plus scientifique. Il a reçu le Collier de l'Hermine en 1989, la Creu de Sant Jordi de la Generalitat de Catalogna en 1993.

<sup>752</sup> G. Le Scouëzec a écrit la préface de son ouvrage à succès, *Comment peut-on être Breton ?*, paru en 1970, dans la réédition de 1984. Lebesque jette les bases de son livre en 1966, dans un article d'*Ar Vro* intitulé « Culture et

plume du *Canard Enchaîné*, Xavier Grall, Alan Guel<sup>753</sup>, Erwan Vallerie<sup>754</sup>. Les réunions sont irrégulières, mais se font dès que possible, le groupe étant particulièrement surveillé par les Renseignements Généraux.

En 1967 paraît un autre de ses ouvrages, *La Bretagne*<sup>755</sup>, et il est reçu à Gorsedd de Bretagne, comme barde, lors du Gorsedd Digor de Paimpont, le 21 août. S'engageant sur le plan culturel et spirituel, il œuvre aussi sur un plan plus concret, politique et humain, en adhérant à l'Union Démocratique Bretonne, peu de temps après les révoltes de Mai 1968<sup>756</sup>. En novembre, il est élu membre du comité directeur, au Congrès de Guidel, mais doit démissionner deux mois plus tard à cause de l'affaire du FLB / ARB<sup>757</sup>: le parti, ayant condamné les attentats et ne soutenant pas les bretons emprisonnés autant que lui le souhaite (une vague d'arrestations a eu lieu en décembre<sup>758</sup>), prend pour lui une mauvaise position. L'un des membres du parti, inculpé, a été désavoué. Face à cette attitude, Le Scouëzec démissionne.

Quittant l'UDB, Le Scouëzec fonde le 13 janvier 1969 Skoazell Vreizh, association de soutien moral et financier aux bretons détenus dans les prisons françaises et à leurs familles, avec Erwan Vallerie, le père de celui-ci (général, résistant, druide à la Gorsedd et beau-père de Pierre Lemoine), Fant Rozeg Meavenn, Xavier Grall, Jean-Marie Chanteaux, Ronan Caouissin, Yann Choucq. L'aventure Ar Vro se vit essentiellement dans ce petit État breton qu'est devenu l'appartement de Meavenn, boulevard Richard Lenoir, à Paris. Il y rencontre Yann-Morvan Gefflot<sup>759</sup>, fils d'un ancien du PNB, avec qui il fonde l'éphémère Parti Communiste Breton en 1971, sur les bases du Comité Révolutionnaire Breton (1969), et son organe de presse *Bretagne Révolutionnaire*, créé quelque temps auparavant par Gefflot. Il fonde aussi le FLB Légal<sup>760</sup>. C'est sa femme, Martine, qui sert de

---

volonté d'être », sous le pseudonyme de Yann Lozac'h.

<sup>753</sup> Alain Guel (1913 - 1993). Voir les annexes biographiques.

<sup>754</sup> E. Vallerie fonde peu après, en 1968, *Sav Breiz*, du nom d'un groupe de militants bretons résistants, pendant la Seconde Guerre Mondiale, avec Yann Choucq.

<sup>755</sup> Le Scouëzec G., *La Bretagne*, Paris, éditions Sun, 1967.

<sup>756</sup> Sa motivation vient probablement du lien qui s'est créé entre lui et Le Prohon qui écrivait aussi dans *Ar Vro*.

<sup>757</sup> FLB : Front de Libération de la Bretagne / ARB : Armée Révolutionnaire Bretonne (devenue Armée Républicaine Bretonne). Le FLB apparaît en 1963, par des graffiti à Pontivy, puis en 1966 le groupuscule publie un communiqué dans le journal *L'Avenir de la Bretagne*, de Yann Fouéré, axé sur le combat progressiste et révolutionnaire. L'année suivante, le groupe revendique une trentaine d'attentats en Bretagne contre des symboles de l'État, et ajoute au sigle FLB le sigle ARB. En 1968 – 69, les premiers réseaux sont démantelés, et une cinquantaine de personnes sont arrêtées. Elles bénéficieront de l'amnistie électorale six mois plus tard.

<sup>758</sup> Parmi les militants arrêtés, on trouve le fils d'un percepteur, des marins, le fils d'un commissaire de police, Jean Bothorel, ancien rédacteur en chef de *Bretagne-Magazine* et ex-membre du cabinet du Secrétaire d'État à l'Information Yvon Bourges, et Pierre Lemoine (lui n'est pas transféré à Saint-Denis, mais hospitalisé à Rennes), fondateur de la revue *Ar Vro*. Ils seront défendus par Maître Leclerc (avocat des autonomistes guadeloupéens auprès de qui Yann Choucq est en stage), Maître Lombard (maire de Brest), Maîtres Varaut et Sévellec.

<sup>759</sup> Et troisième Ri Drevon Gudaer (grand druide) de la Kredenn Geltiek.

<sup>760</sup> Gefflot est exclu du FLB légal en février 1970 pour ses positions anti-démocratiques, pour sa tentative de coup de force avec Guy Caro en janvier. Coup de force qui valut aussi à plusieurs personnes (soutenues par G. Le Scouëzec) d'être exclues (dont E. Vallerie). Informations issues de notre entretien avec M. Vallerie, novembre 2011, à son domicile.



« boîte aux lettres » ou de « passeur » entre lui et Gefflot. Des années plus tard, elle fera la même chose à Quimper pour la revue *Sav Breiz*<sup>761</sup>.

Le FLB Légal est composé d'anciens du FLB clandestin et de membres de divers partis bretons. Il se donne pour mission d'organiser des actions, dans une ligne à la fois révolutionnaire et nationaliste, pris comme un nationalisme des nations opprimées. C'est pour ses membres une tentative de rassemblement des forces progressistes bretonnes de gauche et d'extrême-gauche, mais la multiplication des mouvements et des groupes ne joue pas en leurs faveurs : le FLB Légal n'a eu guère d'activités, si ce n'est un étonnant congrès à la Mutualité, à Paris. Le PCB de Le Scouëzec et Gefflot n'a lui aussi qu'une courte vie par manque d'adhérents et d'action réelle : il disparaît en 1975, après quatre années de surveillance acharnée des services secrets français, et un mépris de la part du Parti Communiste Français. Les jeunes militants communistes qui se réunissent le jour au local du Parti, à Rennes (8, rue d'Argentré) se transforment parfois la nuit en clandestins. Mais la majorité d'entre eux n'est là que pour discuter politique, ou pour profiter de ce lieu discret avec leurs petites amies. Des membres du PCB imagine tout de même un attentat, contre les locaux du GUD de Rennes (syndicat d'étudiants d'extrême-droite), qui ne se concrétisera jamais.

## A la recherche d'une filiation du combat breton

Actif, Le Scouëzec part à la rencontre de militants frappés d'indignité nationale. Il rencontre au cours de ces années Raymond Jégaden, Alan Heussaf, Yann Fouéré<sup>762</sup>, Yann Goulet, un des fils d'Ange Péresse, puis le père lui-même. Le seul qu'il n'a pas accepté de rencontrer, c'est Célestin Lainé, car « celui-ci avaient des positions clairement nazies »<sup>763</sup>.

C'est avec Yann-Morvan Gefflot qu'il voyage pour la première fois en Irlande, au printemps 1969, à la rencontre des militants Bretons frappés d'indignité, et pour certains condamnés à mort

<sup>761</sup> Informations fournies par M. Vallerie, novembre 2011.

<sup>762</sup> Y. Fouéré (1910 - 2011). Passionné par le fédéralisme de Proudhon, il se projette dans son application en Bretagne. Il fonde en 1934 l'association « Ar Brezhoneg er Skol » (« le breton à l'école ») afin de développer l'apprentissage du breton dans les écoles. Vice-président de l'Union Régionaliste Bretonne de 1939 à 1945, il est sous-préfet de Morlaix par *interim* en octobre et novembre 1940. Il remplace O. Mordrelle à la tête de l'ancien *Bulletin des minorités nationales de France*, devenu *Peuples et Frontières*. Il fonde et dirige en 1941, et jusqu'en 1945 le quotidien brestois *La Bretagne*, avec pour but de rallier des Bretons à la cause autonomiste. Il est autorisé et soutenu par la *Propaganda Abteilung*. C'est dans ce journal que paraissent les textes les plus antisémites jamais écrits en breton, de la plume de Xavier de Langlais, en 1942. Il devient directeur politique de *La dépêche de Brest et de l'Ouest* de 1942 à 45. Il devient aussi secrétaire général du Comité Consultatif de Bretagne, mis en place par le gouvernement de Vichy. Arrêté le 10 août 1944, il est libéré un an après. Il est jugé et condamné par contumace en mars 1946 à l'indignité nationale et aux travaux forcés à perpétuité. Réfugié au Pays de Galles, il rejoint l'Irlande où il reprend une entreprise de mareyage de homards à Cleggan dans le Connemara. Puis il fait appel de sa condamnation et est réhabilité en 1955. De retour en Bretagne, il crée le Mouvement pour l'Organisation de la Bretagne. Apolitique, cette organisation défend le fédéralisme et l'unité européenne. Arrêté en 1975 car soupçonné d'être inspirateur et complice des attentats du FLB/ARB, il est libéré en décembre 1976 sans avoir été jugé. Dans son livre publié en 1968, *L'Europe aux cent drapeaux – Essai pour servir à la construction de l'Europe* (Paris, Presses d'Europe), il développe l'idée d'une Europe fédérale des nations.

<sup>763</sup> *Histoire de la Bretagne / mythe et territoire*, format numérique, éd. De l'Arbre d'Or, p.

par contumace. C'est auprès de Yann Fouéré<sup>764</sup> qu'ils se rendent, et celui-ci les guide auprès des autres membres de l'Emsav exilés sur l'île verte. Pourtant, il écrit dans son livre *Histoire de la Bretagne / mythe et territoire*, en 2003 qu'« il est évident qu [il n'a] aucun intérêt à tisser des liens avec des anciens du Bezen Perrot. C'eut été, à cette époque, le meilleur moyen de torpiller [son] action, même si celle-ci se développait dans des domaines entièrement légaux ». Il cherche une filiation à son combat pour la Bretagne, de l'extrême-gauche de la fin des années 1960 aux anciens du Bezen Perrot. Auprès d'eux, il cherche à reprendre le flambeau : non pas un héritage politique, mais l'héritage du combat pour la Bretagne. Bien loin des idéaux de ces personnes, c'est bien le « *Na ruz, na gwenn, Breizh hepken* » (« ni rouge, ni blanc, la Bretagne seulement ») qui domine chez cet homme : c'est la Bretagne et ses libertés qui comptent, pas l'orientation politique.

Le Scouëzec a refusé d'admettre, de reconnaître officiellement les avoir rencontrés, sinon très tardivement dans ses écrits. Ces rencontres n'apparaissent dans aucun journal, aucun écrit, sauf quand il commence à rédiger son *Histoire de la Bretagne / mythe et territoire*. Cela pouvait certes porter préjudice à son action, mais s'il prend contact avec certains, c'est qu'il a une idée derrière la tête : quand il part à Bruxelles rencontrer Ange Péresse en 1970 pour la deuxième fois (la première fut un rendez-vous raté, en 1969), il lui propose de former et diriger un petit groupe clandestin d'activistes, sur le modèle de *Gwenn-ha-Du*<sup>765</sup>. Péresse refuse, ayant depuis des années changé de vie, et ayant récupéré en 1966 son identité. Il ajoute que Gwenc'hlan est mieux placé que lui pour diriger un tel groupe, en tant qu'ancien officier et médecin. Meavenn lui avait fait la même proposition quelques années auparavant. Il avait déjà refusé.

Cette rencontre, quelques mois après la rafle commise par la police auprès du FLB, n'est pas anodine. Il s'agissait bien pour Le Scouëzec d'animer un double combat breton : le légal, celui des partis politiques et des manifestations, et le clandestin, celui des actes terroristes et des coups de force. Péresse et Le Scouëzec restent en contact, et un de ses fils, engagé dans des mouvements étudiants de gauche, à la faculté de Rennes, lui rend même visite à son domicile, à Quimper. Ils parlent de la lutte armée en général, et plus précisément de celle ayant lieu en Allemagne dès 1968 et prenant une autre tournure en mai 1970 et la libération armée de Baader. Le Scouëzec, rêvant de mettre la main sur le *Manuel du guerillero urbain* de Carlos Marighella<sup>766</sup>, demande au fils Péresse

---

<sup>764</sup> Il écrit dans ses mémoires que c'est à la suite d'une embrouille avec ce dernier sur ses positions socialistes, et le retrait de son soutien, que le Parti Communiste Breton commence à capoter avant de sombrer. Mais il ne mentionne pas le trop peu d'adhérents qu'il y avait.

<sup>765</sup> Cette information se trouve dans un carnet de G. Le Scouëzec (CRBC, GLS), et a été confirmée par le fils d'Ange Péresse. Nous avons réussi à rencontrer ce dernier conséquemment à la parution de la biographie de Le Scouëzec que nous avons publiée en mai 2016 : il fut surpris d'apprendre que ce rendez-vous, connu seulement d'A. Péresse, lui-même et G. Le Scouëzec, soit mentionné dans un ouvrage. Les communications entre les protagonistes se firent par personnes interposées, dont nous n'avons pu obtenir les noms.

<sup>766</sup> Marighella Carlos, *Pour la libération du Brésil, suivi de : Manuel du guerillero urbain*, éd. Le centurion, 1970 (titre original *Minimanual do Guerrilheiro Urbano*, 1969).

s'il peut lui trouver ce livre interdit. Le jeune homme témoignera en faveur du médecin lors d'un procès à la Commission de Sûreté de l'État, pendant le procès du FLB en 1979.

Le printemps 1969 voit le départ de De Gaulle, ce qui inquiète tout de même G. Le Scouëzec et le groupe de militants bretons qu'il fréquente<sup>767</sup>, comme le confirme cet extrait du journal d'Erwan Vallerie, illustrant aussi la vie qu'a pu avoir ce petit groupe de militants :

« 1969 - Dimanche 27 avril. Nous avons appris la nouvelle alors que nous faisons route vers L\*\*\* : le Non l'emporte au plébiscite. De Gaulle est battu ; à minuit dix il a annoncé sa démission. Nous avons débouché une bouteille de bordeaux... faute de mieux dans cette campagne isolée. Pourtant notre liesse n'est pas sans inquiétude. Nous sommes venus ici loin de Paris pour échapper à la rafle qui précéderait un éventuel coup d'état. Les rats gaullistes ne quitteront pas volontiers le fromage et les indices sont trop évidents, confirmés par des renseignements et des avis multiples, qu'un putsch se prépare. Dans ce cas, je n'ai guère d'illusions à me faire : mon nom est sur les listes. On n'attendait pas, il est vrai, une défaite aussi nette du gaullisme et les risques sont moindres qu'il n'y pouvait paraître : il est hasardeux de répondre par un coup de force au désaveu populaire. Mais peut-être devons-nous cependant passer la frontière au petit matin et, alors, pour combien de mois, combien d'années d'exil ? J'ai pris le premier tour de garde. P., qui ne dort pas, écrit son journal sur la même table que moi. Y. et E. jouent aux petits chevaux. Je vais les rejoindre. Six heures. Je me lève après avoir tenté de dormir un peu plus d'une heure. La cafetière est sur le poêle. Une aurore joyeuse se lève. La nuit a été calme ; c'est comme un premier soleil allègre qui monte à l'horizon après onze ans d'attente. Je reprends ma partie de petits chevaux ; nous chantons la Marseillaise sur l'air de la gavotte des montagnes. Tout à l'heure nous partirons, mais pour Paris, non pour l'Irlande. Dans trois heures, j'aurai rejoint Claire et mon petit garçon qui trouvera tout naturel de me voir à son réveil, puis j'irai au bureau, où je dirai avoir dormi un peu tard. J'aurai les yeux lourds, mais le cœur bien léger. La fuite en Égypte est remise à une date ultérieure. Encore un verre de café !  
Note du 23.11.11 : J'étais parti pour Lincheux, maison de campagne des parents d'Alan Prigent, dans la voiture de celui-ci. Nous avons choisi cette étape pour nous rapprocher de la frontière belge, d'où nous serions passés en Irlande. Outre Alan et moi, l'expédition rassemblait Gwenc'hlan Le Scouëzec, Yann Choucq, Philippe Le Sollic et Yann-Erwan ar C'horr. J'essayai vainement de dormir sur un lit de camp dans la chambre où Gwenc'hlan s'était couché dans un grand lit, mais il faisait trop froid, le lit de camp était trop dur... Le lendemain, ce fut Gwenc'hlan qui me ramena à Paris dans sa voiture. Je racontai à mon patron, gaulliste impénitent, que j'avais fait la fête toute la nuit. Il eut le bon goût de ne pas m'en vouloir. J'en fus quitte pour un gros rhume !<sup>768</sup> »

En juillet 1969, la famille Le Scouëzec s'installe Quai de l'Odet, à Quimper : c'est là que Gwenc'hlan ouvre son cabinet médical en septembre, et y sera médecin allergologue jusqu'en 1978, année où il devient médecin psychothérapeute, jusqu'en 1985.

---

<sup>767</sup> Sachant qu'un attentat contre le centre des impôts de Quimper a été commis le 16 avril, et un autre contre l'hôtel de ville de Brest, signés « FLB ».

<sup>768</sup> Archives privées, extrait du journal d'Erwan Vallerie, daté du dimanche 27 avril 1969 – il a ajouté la note du 23 novembre 2011. Une voiture des Services De Renseignements les suivait, malgré toutes les précautions qu'ils avaient prises pour rester discrets, mais c'était plutôt pour les aider à s'enfuir si nécessaire, non pas pour les arrêter ; ce soutien inattendu leur venait de Robert-André Vivien, député gaulliste et chef des barbouzes, ami d'enfance du père d'Alan Prigent. Information fournie par E. Vallerie, novembre 2011.

Erwan Vallerie veut reprendre *Ar Vro, Sav Breizh* ayant été au bout de sa mission<sup>769</sup> : le douzième et dernier numéro paraît en novembre 1969<sup>770</sup>. Il recontacte Gwenc'hlan Le Scouëzec ainsi que l'ancienne équipe, sans Morvan Lebesque, qui a quitté ce monde le 4 juillet 1970, ni l'ancienne rédactrice en chef, Meavenn. Le premier numéro de la nouvelle version d'*Ar Vro* sort en 1971. Le comité de rédaction se compose de Gwenc'hlan Le Scouëzec, Xavier Grall, Alan Guel, Philippe Le Sollicec et Erwan Vallerie. Ils vivent tous à Paris, sauf Guel et Le Scouëzec, et se réunissent régulièrement au café de la Gare St-Lazare. Leur combat est littéraire, intellectuel, politique, artistique. Ils laissent les « coups de force » à d'autres, qu'ils soutiennent et aident néanmoins, à travers Skoazell Vreizh et de nombreuses idées et slogans. La revue tire à 1000 exemplaires et a 350 abonnés. Vingt-trois numéros sont édités, jusqu'en 1975. En plus de donner des textes à publier, Le Scouëzec met de l'argent dans ce projet, quand les ventes chutent. Une restructuration avait déjà été nécessaire afin de redynamiser à nouveau l'ensemble, l'équipe d'origine se fatiguant.

Le week-end du 10 septembre 1972, une réunion est organisée par Erwan Vallerie, dans une auberge de Vieux-Vy-sur-Couësnon (35) : là, une vingtaine de participants (onze prévenus et leurs soutiens), dont Gwenc'hlan en tant que président de Skoazell Vreizh, tentent de préparer la défense des militants FLB arrêtés, devant être présentés devant la Cour de Sûreté de l'État : Henri Leclerc, Yann Choucq (avocat depuis peu), Philippe Le Sollicec, Yves Tymen (ancien secrétaire de Roparz Hemon) et son fils Erwan (arrêté en 1969), Maurice Briand (avocat à l'époque, futur député socialiste), Michel Folio (avocat d'origine réunionnaise, défenseurs de militants communistes et syndicaux), Serge Pineau et sa femme, Yves Gourvès (alias « Servan », un des prévenus)<sup>771</sup>, Guy Caro, Ménager (lui aussi un des prévenus), Bernard Le Govic, Guillemet (arrêté en 1969) et sa femme, l'Abbé Le Breton, Jean-Yves Le Souëf (ancien du parti *Sav Breizh*)<sup>772</sup> et quelques autres. C'est un exemple frappant de l'union de différents courants politiques et culturels, au service de la Bretagne : un druide, un abbé, des hommes de gauche comme de droite, des intellectuels, des paysans.

Mais Le Scouëzec et ses amis n'y croient plus vraiment, à partir de 1973 : l'avenir de la Bretagne, et leur avenir, ne peut se jouer à Paris. Il ne peut pas non plus se jouer de cette manière littéraire, ni de manière violente, ni même pacifique, face à un État français qui suit de très près le milieu

---

<sup>769</sup> *Sav Breizh* a amené l'UDB à se questionner sérieusement sur son action, sa ligne politique, et l'a amenée à se saborder pour mieux renaître : Messieurs Veillard et Le Prohon reconstruiront le parti après un coup de force, dépassant leur éviction par leurs principaux rivaux. Information d'E. Vallerie, novembre 2011.

<sup>770</sup> La revue reparaitra en 1973 pour quelques numéros.

<sup>771</sup> Yves Gourvès croise Mesrine en prison, qui a de la sympathie pour les militants Bretons, et se lie d'amitié avec un espion russe.

<sup>772</sup> Archives privées, liste issue du journal d'Erwan Vallerie.

militant breton depuis la fin de la Seconde Guerre Mondiale. Et surtout, il ne peut tenir face à une indifférence de la population en général, et des Bretons en particulier. Il leur faut réfléchir à une nouvelle forme de combat. Une action politique d'envergure ne peut être menée à cette époque : l'UDB est faible, le mouvement breton est encore stigmatisé des dérives d'une minorité pendant la Seconde Guerre Mondiale. Il faut donc à cette équipe faire un travail en profondeur, sur le long terme. Et en Bretagne, si possible.

De 1971 à 1974, Le Scouëzec suit une formation diplômante de sophrologue en Suisse et en Espagne. Quant à sa thèse de doctorat de médecine, « La médecine en Gaule », elle paraît en 1976 aux éditions Kelenn (Guipavas), fondées par ses amis Grall, Glenmor et Guel. A la suite de ces formations en sophrologie, il crée avec Maï-Sous Robert-Dantec<sup>773</sup> (rencontrée lors d'un stage de sophrologie à Leysins) et quelques autres, une Association Bretonne pour l'Enseignement et la Recherche en Sophrologie. Maï-Sous deviendra sa compagne officiellement en 1985 et le couple Le Scouëzec divorcera en 1987. Son rôle est loin d'être négligeable dans le développement spirituel de Gwenc'hlan, ou dans l'évolution de la Gorsedd et d'autres groupes druidiques : prenant parfois des décisions revenant à Gwenc'hlan, ou parlant à sa place, en tant que compagne du Grand-Druide de Bretagne. Il partage avec elle une certaine vision du monde, de la psychologie humaine, de la religion. Sous la présidence de Gwenc'hlan à la Gorsedd, elle est secrétaire de l'association pendant un moment. Elle a écrit aussi quelques ouvrages sur la sophrologie et la psychologie, parus aux éditions Beltan, qu'il dirigeait.

## **2- Réformer et unifier**

### **La Fraternité des Druides d'Occident**

L'Ordre Monastique d'Avalon est créé le 27 juin 1970 au monastère des Sept Saints en Plouaret, création confirmée par une cérémonie au verger de Keravalenn au Vieux-Marché (Côtes d'Armor), par Iltud (Michel Raoult), Herri Hillion (Père Koulmer) et Jacques Dubreuil. La chapelle des Sept-Saints, fermée depuis cinq ans, sauf pour le pardon annuel, est ré-ouverte et trois moines s'y installent, fondant l'Ordre de St Colomban (*Urz Sant Koulman*, en breton). Ils font remonter sa création à la légende de Joseph d'Arimatee, arrivé en l'an 37 de notre ère sur l'île de Bretagne, avec le Graal. La légende conte que dix-sept ans après, c'est Aristobule, beau-père de l'Apôtre Pierre, qui

---

<sup>773</sup> Marie-Françoise

fut envoyé comme évêque à Glastonbury. Ce Patriarcat eut des liens forts avec les autres patriarcats d'Orient jusqu'à ce que le christianisme romain porte son influence jusqu'au bout de l'Armorique et au-delà de la Manche. Selon cette tradition, les premiers Celtes chrétiens furent donc plus proches du Christ que ceux que Rome évangélisa. Ce serait aussi l'acte de naissance du christianisme celtique. Le renouveau de cette Église Celtique a pour origine Jules Ferrette (1828 - 1903), prêtre de l'Église Romaine<sup>774</sup>, qui reçut le sacerdoce d'Antioche le 2 juin 1866<sup>775</sup>, à Homs, en Syrie. Il partit pour Londres pour se consacrer à son sacerdoce : visitant l'île d'Iona (Anglesey) en octobre de cette même année, il s'autoproclame Pontife suprême de l'Ordre des Culdées<sup>776</sup>, dont il devient le premier évêque. Face au peu d'intérêt que représente cette branche non pas issue directement du Patriarcat d'Antioche (puisque celui qui le consacra n'était pas encore Patriarche), mais de la branche syriaque orthodoxe, il partit aux États-Unis (dans le Massachusetts) et ne revint qu'en 1874 au Royaume-Uni. C'est à son retour qu'il consacre le barde Môr Meirion de la Gorsedd de Galles (dans le civil, le pasteur anglican Richard William Morgan, 1815 - 1889) comme Primat de l'Église celtique restaurée.

Ce n'est vraiment qu'en 1951, près d'un siècle plus tard, par la démarche de l'évêque Tugdual, que l'Église se met concrètement en place par la formation de disciples et la transmission d'une filiation du Patriarcat d'Antioche, via celui de Glastonbury<sup>777</sup>. L'Ordre de St Colomban n'est pas officialisé par l'Église Romaine. Malgré plusieurs courriers du Père Koulmer (Herri Hillion) à la hiérarchie de l'Église, en 1968, et une demande de visite au Pape (refusée), l'Ordre est vu comme une secte.

Yvon Laigle, disciple de Tugdual, et Michel Raoult, fondent en 1967 l'Association Culturelle de

---

<sup>774</sup> Jules Ferrette est né dans une famille protestante évangélique, et se convertit au catholicisme en 1850, convaincu que les divisions au sein de l'Église sont improductives. Après quatre années d'étude de la théologie et de la philosophie, il intègre l'ordre mineur des Bénédictins en 1854, poursuit son parcours jusqu'à devenir prêtre en juin 1855. En janvier 1856, il intègre la Mission dominicaine en Mésopotamie et au Kurdistan, et abandonne cette Mission au bout de six mois, tout en quittant l'Église catholique pour se convertir au protestantisme presbytérien et œuvrer pour la Mission presbytérienne de Damas de 1858 à 1865. C'est là-bas qu'il entre en contact avec Mutran Boutros, métropolite de l'Église syriaque orthodoxe (futur patriarche d'Antioche sous le pseudonyme d'Ignace Pierre IV), qui le consacre évêque de l'île d'Iona et ses dépendances, en 1866. Après avoir œuvré pour l'Église Celtique, il part vivre en Suisse, en 1880, où il décède en 1903. Cf. Vignot Bernard, « Jules Ferrette », in Chantin Jean-Pierre (dir.), *Dictionnaire du monde religieux dans la France contemporaine*, vol. X, *Les marges du christianisme : « sectes », dissidences, ésotérisme*, Paris, éd. Beauchesne, 2001, pp. 96 - 97.

<sup>775</sup> Par la création de la Fraternité des Druides d'Occident, il transmet aussi cette filiation à ceux qu'il forme à la Fraternité. Reprenant à son compte cette filiation, Gwenc'hlan la transmet ensuite au Pommier et à la Gorsedd (voir *infra*).

<sup>776</sup> C'est ainsi que sont nommés les premiers moines chrétiens celtiques, dont la Tradition affirme que beaucoup étaient d'anciens druides ou bardes convertis au christianisme, apporté par des pèlerins et moines venus des Patriarcats du Moyen-Orient.

<sup>777</sup> Nous avons rencontré plusieurs appellations : Église Catholique Celtique, dite « Catholique Apostolique » (dans un livret relié, rédigé par Thomas-Marie Lutgen, de l'archi-épiscopat d'Anvers, publié par l'Association culturelle de l'Église Catholique Apostolique en 1967), Église Catholique Orthodoxe Celtique, dans un fascicule de présentation daté de 1966, publié par l'Association culturelle de l'Église Catholique Apostolique, gérée par Yvon Laigle / Mgr Gall.

l'Église Catholique Apostolique, dépendant du Patriarcat de Glastonbury, le premier devenant président de l'association, le second, secrétaire et vice-président. Si la référence à Glastonbury est récurrente, c'est par le fait que le patriarcat est affilié à celui d'Antioche, soit en filiation directe à une des sept Églises primitives du Moyen-Orient, plaçant donc cette branche du christianisme en lien direct avec les Apôtres, les Pères de l'Église et les sept Conciles œcuméniques<sup>778</sup>. Le patriarcat se place encore dans une proximité avec la personne du Christ, puisqu'il est l'Incarnation de Dieu, du Verbe, et ne comptent que ses paroles et ses actes, pour les membres de cette Église<sup>779</sup>. Elle se définit comme orthodoxe car ayant une « opinion droite » se référant directement au Christ<sup>780</sup>. Quant à son aspect celtique, il est expliqué par Yvon Laigle comme le fait que l'Église ait vécu une renaissance dans les pays de tradition celtique, ce qui lui fait écrire que le Christ est « le seul vrai Druide puisque Sagesse Incréée et Incarnée »<sup>781</sup>, recoupant par là des théories déjà éprouvées par Berthou, Lebesgue et Ladmirault des années auparavant. Faisant référence aux anachorètes des nations celtes et aux missionnaires d'origine celtique, il ne fait cependant pas référence aux mythes celtes, ne retenant que l'origine culturelle ou géographique de prédicateurs et diffuseurs d'une tradition chrétienne celtique. Il n'est pas fait cas des premiers monastères chrétiens en terre celtique, ni à de grands noms du christianisme celtique, tels Pélage ou Saint Colomban.

C'est Michel Raoult / Iltud / An Habask, Archevêque de Dol et des Bretons (dépendant du Patriarcat de Glastonbury, lui-même attaché au Patriarcat d'Antioche), qui dirige l'ensemble (il a consacré J. Dubreuil), tout en laissant libres les membres de la Fraternité. Nous savons que M. Raoult est membre de cette Église depuis au moins le 1<sup>er</sup> novembre 1960, date où il rédige et signe l'annexe 1 d'un document sur les filiations de son Église, intitulé « La Sainte Église Celtique en Bretagne – Table de succession du Patriarcat d'Antioche »<sup>782</sup>. Il s'agit d'une liste des Patriarches depuis Pierre l'Apôtre, dit St-Pierre, fondateur du Patriarcat d'Antioche avant de partir pour Rome<sup>783</sup>. La liste précise aussi les différentes branches apparues depuis les années 1860, quelques

<sup>778</sup> Lutgen Thomas-Marie, de l'archi-épiscopat d'Anvers, *Église Catholique Celtique, dite Catholique Apostolique*, Rennes, publié par l'Association culturelle de l'Église Catholique Apostolique, 1967, p. 3.

<sup>779</sup> *Ibid.*, pp. 2 et 3.

<sup>780</sup> *Ibid.*, p. 2.

<sup>781</sup> *Ibid.*

<sup>782</sup> Archives privées, dossier « Tapuscrits et Manuscrits, archives de la Gorsedd ». Mgr Iltud / Michel Raoult, *La Sainte Église Celtique en Bretagne – Table de succession du Patriarcat d'Antioche*. Il n'est signifié aucun lieu de publication ni aucune date au document.

<sup>783</sup> Ce qui permet de rattacher la filiation directement aux douze Apôtres et au Christ lui-même, sans passer par la filiation romaine : un des buts de l'Église Celtique est bien de s'affirmer indépendante de Rome dans son fonctionnement et ses dogmes. Le Patriarcat d'Antioche fut certes une des premières Églises chrétiennes, partie de la Pentarchie (Jérusalem, Antioche, Constantinople, Alexandrie, Rome). Si les origines sont floues, cela permet à Iltud / M. Raoult de faire de Pierre l'Apôtre le fondateur du Patriarcat, ce que rien ne prouve. Le Patriarcat d'Antioche connaît des scissions, dont celle des Melkites (rattachés à Rome depuis le XVIII<sup>e</sup> s.) et de ce qui est aujourd'hui le Patriarcat syriaque d'Antioche, au VI<sup>e</sup> siècle. Le siècle suivant survint la scission de Maron, origine de l'Église antiochienne syriaque maronite. Il est donc aisé, dans cette histoire fourmillant d'interprétations et d'exégèses différentes, de créer une filiation en droite ligne, de Jérusalem à la Bretagne, en passant par Antioche,

Patriarches consacrant des membres afin de fonder d'autres patriarchats. C'est Ignace Pierre III, alors métropolitain d'Emesa (il devint Patriarche d'Antioche en 1872), qui consacra Mar Julius Ferrette comme évêque de l'île d'Iona le 2 juin 1866. Ce dernier consacra en 1879 Mar Pelagius, archevêque de Caerleon-uppon-Usk, qui devint le premier Patriarche britannique. Ainsi fut créée la branche syrienne d'Antioche, dite « Jacobite »<sup>784</sup>, qui nous intéresse ici, ainsi que la branche syrienne – gallicane, apparue en 1900 sous l'égide de Joseph René Vilatte, sous le nom d'Église catholique apostolique française. C'est de cette branche qu'est issu Tugdual. Pourtant, son appartenance à une « Église Celtique » n'est pas mise en avant dans le document, mais bien à une branche française. Nous avons relevé sur ce document des ratures : le lignage revendiqué par les successeurs de Tugdual en Bretagne doit rester « celtique » et être issu du Patriarcat de Glastonbury, nous semble-t-il. Si le lieu légendaire de la première communauté chrétienne d'Occident fondée par Joseph d'Armathie, porteur du Graal, fut Glastonbury, ici l'histoire vient confirmer cette référence, par les voies tortueuses des filiations spirituelles. Il est bien plus intéressant pour une Église Celtique de mettre en avant Glastonbury dans ses filiations qu'une branche issue de l'Inde ou de France. C'est ainsi que sur ce document, probablement dans le cadre d'un travail préparatoire à la création d'un nouveau document plus conforme aux besoins des rédacteurs, les diverses filiations de Tugdual sont systématiquement barrées. Celui-ci reçut en effet le 5 mai 1957 toutes les filiations des diverses branches de l'Église lors de son ordination comme évêque, même si toutes ont pour origine Ignace Pierre 1<sup>er</sup>, Patriarche d'Antioche des années 1870 : par Irénée d'Eschevannes, qui le consacre le 5 mai 1957, il reçoit la filiation de la branche syrienne - malabaréenne, celle de la branche syro - chaldéenne, celle de la branche syrienne - gallicane, celle de la branche copte orthodoxe, celle de la branche arménienne uniate, celle de la branche dite « *non juring* », celle de la branche dite « *Order of corporate reunion* », et enfin celle de la branche dite « Vieille catholique ».

Nous ignorons si la volonté de la personne ayant systématiquement barré les mentions de Tugdual était de le faire disparaître de cette lignée, mais nous supposons que dans une course à la filiation, il est probable que le peu de documents existant sur ce sujet laissait la possibilité de faire disparaître le souvenir qu'il reçut des filiations de toutes les branches de cette Église, le ramenant donc à un même pouvoir spirituel et de transmission que celui que possédait Ignace Pierre III. Revenir à la consécration de Jules Ferrette en 1866 comme évêque d'Iona ramène directement à une tradition plus celtique, plus directe aussi. Même si Tugdual reçut la filiation de cette branche, et fut

---

Damas, Rome et Glastonbury, en y mêlant l'histoire du christianisme et des légendes chrétiennes celtiques (comme celle de Joseph d'Armathie). Ce détail a donc toute son importance, puisque cela permet à Iltud / M. Raoult et ses successeurs de se placer comme les héritiers directs du Christ et des Apôtres, sans tenir compte de l'histoire du christianisme. C'est ainsi que cette création de filiation correspond aussi au message spirituel que Le Scouëzec mit parfois en avant, l'ayant hérité de son père : la recherche d'un lien direct avec le Christ.

<sup>784</sup> Lutgen Thomas-Marie, *op. cit.*, p. 2.



consacré en 1966, il était déjà « évêque-abbé des Celtes, devenu archevêque de Dol le 19 décembre 1959, Primat de la Sainte Église Celtique, métropolitain de Bretagne »<sup>785</sup>, appellation qui ne devait pas manquer d'attiser les jalousies de ceux qui couraient après une filiation et une reconnaissance, souhaitant se créer une place de choix sur l'échiquier des groupes initiatiques des années 1960 - 1970 en Bretagne. La volonté de réduire l'importance de cette branche réunissant autant de courants dans le schéma général où se place l'Église celtique, devenant l'Ordre Monastique d'Avalon, s'autonomisant face à Glastonbury tout en conservant la filiation, découle de cette affirmation de la filiale celtique, que nous supposons être d'Yvon Laigle et Michel Raoult. Ceux-ci, dans leur projet d'Association Cultuelle de l'Église Catholique Apostolique, puis d'Ordre Monastique d'Avalon pour M. Raoult, ont peut-être voulu gommer le rôle essentiel de pivot qu'eut pu avoir Tugdual<sup>786</sup>.

Gwenc'hlan a reçu en 1973 sa consécration en tant qu'évêque de l'Ordre Monastique d'Avalon, de Jacques Dubreuil, ainsi que les filiations de l'Église Celtique. Lors de la même cérémonie, Herri Hillion reçut sa consécration d'abbé de l'Église Celtique, devenant le Père Koulmer. Le monastère est en fait une petite maison se situant à proximité de la chapelle, sur laquelle les moines ont apposé une croix rouge<sup>787</sup>. Les messes et prêches sont faits en breton, et les chants sont uniquement dans cette langue. Cela ne laisse pas le clergé indifférent, mais il n'y a pas de réelle offensive de l'Église catholique romaine, le Pape demandant, dans une Charte pontificale du 28 août 1968, de créer un dialogue entre les religions, avec les non-croyants. Le curé de la paroisse, aux ordres de l'évêque de St-Brieuc et Tréguier, Mgr Kervéadou, ne peut que constater les faits et reprendre les mots de son supérieur qui qualifie l'Église Celtique de secte, recommandant à ses paroissiens de ne pas aller communier avec les moines de l'Ordre de St-Colomban. Les sept saints honorés dans cette église et au monastère sont les mêmes qui furent emmurés, selon la tradition chrétienne (la Légende Dorée), dans une grotte d'Éphèse, en 252 : sept fonctionnaires, chrétiens, s'y réfugièrent pour échapper à l'obligation du culte impérial et des autres cultes romains. L'empereur Dèce fit emmurer Maximien, Malchus, Martien, Denis, Jean, Sérapion et Constantin dans leur retraite. En 448, des ouvriers construisant une étable découvrirent la grotte, détruisirent le mur et les sept hommes, faits saints après ce miracle. La légende entourant la chapelle des Sept-Saints de Vieux-Marché raconte que les

---

<sup>785</sup> *Ibid.*, p. 3.

<sup>786</sup> Dans le même dossier figurent les statuts de l'association fondée par Mrs Laigle et Raoult, comportant en toute fin une mention manuscrite avec l'adresse de l'Association des Amis de St Colomban (auprès d'un certain Dr Cugnier, à Luxeuil), possible preuve d'une volonté d'autonomisation entre le couple Laigle - Raoult et leurs disciples (Dubreuil, Hillion, Le Scouëzec) et l'Église Catholique Apostolique, par la création d'une Église et d'un petit monastère indépendant dans les Côtes-du-Nord, dirigés par Herri Hillion / Père Koulmer.

<sup>787</sup> La chapelle semble avoir été élevée sur un ancien dolmen, en 1708, ce qui ajoute à son caractère sacré : « en guise de dallage, au croisillon droit, se trouve la dalle de recouvrement du mégalithe » (*Guide de la Bretagne mystérieuse*, Paris, Tchou, 1966, p. 351).

sept statues présentes dans la chapelle ont été trouvées dans le dolmen (dans lequel on accède par une porte basse, à l'extérieur), autre image de la grotte<sup>788</sup>, qui sert donc de crypte. Leurs noms diffèrent en partie de ceux de la Légende Dorée : Constantin, Jean, Denis, Marc, Sérafin, Maximilien, Martineau. La source, à proximité de la chapelle, coule depuis sept trous creusés dans la roche et symbolisant un triangle, ajoutant à l'aspect ésotérique et symbolique des lieux<sup>789</sup>.

Le 1<sup>er</sup> novembre 1974, pour Samhain, une cérémonie célèbre la création de la Fraternité des Druides d'Occident, que Gwenc'hlan dirige avec Jacques Dubreuil, et qu'ils ont fondée avec leurs épouses. La cérémonie se déroule aux abords de la fontaine de Barenton. D'aspect druidique, cette création n'en est pas moins chrétienne celtique, fortement influencée par leur implication dans l'Ordre de Saint Colomban.

La filiation que Gwenc'hlan a reçue lors de sa consécration comme évêque de l'Église Celtique lui donne le droit d'intégrer à sa propre lignée druidique cette Tradition chrétienne celtique, importante à ses yeux, car elle possède en elle une Tradition issue directement des druides de la fin de l'Antiquité, ayant rejoint les monastères chrétiens, les Culdées. Sa théorie est que les missionnaires chrétiens ayant évangélisé l'extrême-Occident ne venaient pas de Rome, mais du Moyen-Orient, et dépendaient du Patriarcat d'Antioche. Leur christianisme était donc différent de celui qui se construisait à Rome et qui se répandit plus tard en Europe. Pour faire simple : il est plus proche des origines. Certains druides, pour survivre, et pour perpétuer leur Tradition, intégrèrent les premiers monastères, qui prennent alors une teinte celtique marquée par un ascétisme et un érémitisme spécifique. Cela leur permet de mettre par écrit, et de fixer pour des siècles, les mythologies celtiques d'Irlande notamment, et de nombreuses légendes et croyances, qu'ils cachent parfois derrière un aspect chrétien. Ainsi, selon ces thèses, en recréant l'Église Celtique à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, le lien est retrouvé avec le Patriarcat d'Antioche, qui possède une filiation druidique, puisque des druides de la fin de l'Antiquité ont intégré des monastères créés par des moines venus du Moyen-Orient, dépendant donc de ce Patriarcat. Gwenc'hlan ne fait que la récupérer pour confirmer sa place dans le paysage spirituel breton. Il ajoute cette filiation à celle de la Gorsedd, qu'il possède déjà. Cela lui permet de faire le lien entre différentes philosophies, différentes approches spirituelles. C'est aussi et surtout un moyen de s'affirmer face au christianisme romain, de rejeter le pouvoir spirituel du Pape. Il ajoute un fil à sa corde : il est druide de la Gorsedd de

---

<sup>788</sup> Elle-même vue comme une entrée vers les profondeurs de la terre, archétype de l'œuf, de l'utérus, origine de la vie. D'où la création de grottes artificielles pour rendre les dépouilles à la « mère originelle », chemin vers la vie dans l'autre monde, celui d'après la mort et d'avant la naissance (dans le cadre de croyances au cycle de réincarnation des âmes).

<sup>789</sup> « Le Vieux-Marché – trois religions pour sept saints », dans Le Scouëzec G., *Guide de la Bretagne mystérieuse*, op. cit., pp. 350 à 354.

Bretagne et évêque de l'Église Celtique. Ces filiations sont pour lui utiles à la reconnaissance de sa place au sein des groupes spirituels et de son action : il a déjà obtenu une filiation du combat pour la Bretagne par les exilés bretons d'Irlande ; il a maintenant une filiation spirituelle : druide de la Gorsedd, il se place ainsi en tant que personnalité importante du paysage spirituel breton tel qu'il l'envisage, à savoir être de synthèse entre un paganisme celtique, un bardisme breton et un christianisme celtique. C'est une image de lui-même et de sa propre évolution : éduqué chez les Jésuites, s'il se positionna contre l'État français à son retour de la Guerre d'Algérie, sans renier pour autant les décorations qu'il y a obtenues, comme celle reçue de l'université pour sa thèse de doctorat, il louvoie entre les concepts, les traditions spirituelles et politiques. C'est ainsi que cette élévation au rang d'évêque de l'Église Celtique l'amène à concilier plusieurs pans de sa personnalité, de son parcours spirituel.

Le 26 juin 1977, Jacques Dubreuil et Gwenc'hlan Le Scouëzec s'accordent mutuellement le titre de druide de la Fraternité<sup>790</sup>. Le groupe, discret et fait de peu de membres, pratique un mésopaganisme fait de références ésotériques chrétiennes (christiques) et de références païennes celtiques. L'aspect chrétien dérange néanmoins une nouvelle recrue, Alain Bocher, ce qui motive Gwenc'hlan à quitter la Fraternité, en 1982, tout en conservant son sacerdoce d'évêque de l'Église Celtique. Grand-Druide de Bretagne, il crée en parallèle de la Gorsedd un autre groupe, plus axé sur l'aspect spirituel du druidisme : le Pommier<sup>791</sup>.

Le quatrième Grand-Druide, Eostig Sarzhaw, meurt le 31 Octobre 1980, veille de Samhain. Gwenc'hlan lui succède d'office. Élu Grand-Druide Adjoint avec droit de succession, à l'unanimité, le 1<sup>er</sup> avril 1979, lors du Gorsedd de Porzh an Breton, qu'il présida, c'est dans la logique du règlement de la Gorsedd qu'il est fait Grand-Druide. C'est le plus anciens des druides du Poellgor, Paul-Yves Burel<sup>792</sup>, qui siégeait au Poellgor en compagnie de Coarer-Kalondan et Yann Brekilien (Jean Sicard), qui choisit de l'intégrer à ce bureau directeur. Puis, dans sa volonté de changement, le quatuor rédige de nouveaux statuts pour l'association, déposés en préfecture le 22 janvier 1980. La Gorsedd change de nom et devient la *Breudeuriezh drouized, barzed hag ovizion Breizh*, la

---

<sup>790</sup> Fait notable puisque dans la tradition initiatique, l'accès à un niveau supérieur d'initiation ou l'octroi d'un titre ne se fait pas par accord mutuel, d'égal à égal, mais par décision d'un mentor ou maître spirituel, voire d'une décision collégiale d'un groupe. Ainsi, il n'y a plus ici de verticalité des relations initiatiques l'initiation, mais une horizontalité des rapports entre les différents membres et leurs responsabilités respectives dans l'Ordre.

<sup>791</sup> Voir *infra*.

<sup>792</sup> Auteur d'un *Abrégé d'histoire des sept pays celtiques - sept pays, une seule âme*, tapuscrit, 1985 - 1986, 44 pages. Dans la préface de l'ouvrage, Stivellig an Dour Don le compare à Jean Le Fustec, et fait de P-Y Burel un « mainteneur des traditions de gloire ». L'ouvrage, très partial et dont certains passages sont scientifiquement discutables, fait de Nominoë, par exemple, un « Père de la Patrie » et le « premier et le plus grand roi de notre Histoire bretonne » (p.3). Il a aussi rédigé, avec Yvonne Delaigue *Le Comte de Botherel, dernier procureur syndic des États de Bretagne, défenseur des Libertés Bretonnes*, Rennes, Imprimerie provinciale de l'ouest, 1938. Il a aussi édité *Rôle et attitude du Tiers État Breton dans la nuit du 4 août 1789, ses conséquences*, Rennes, Imprimerie provinciale de l'Ouest, n.d. (ouvrage dédié à Charles Maurras).

« Fraternité des druides, bardes et ovates de Bretagne ». Gwenc'hlan est couronné par Geraint Bowen, Archi-Druide de Galles, et par le précédent Grand Druide Adjoint, Stivellig an Dour Don. Cependant, il veut faire confirmer par le Poellgor sa nomination à vie. A la fête de Samhain, le Poellgor vote à l'unanimité sa nomination en tant que Grand-Druide. Cet acte lui permet de mettre immédiatement sa touche à son Grand-Druidat : que les choses soient le plus claires possible, que l'esprit de démocratie et de respect domine, ainsi que l'entente cordiale. Gwenc'hlan garde une partie de l'héritage spirituel de Per Loisel : comme lui il s'oppose aux divers courants spiritualistes (plusieurs ont fait scission à cette période pour fonder des organisations plus ou moins éphémères), et suit la voie de l'effacement des dogmes religieux au sein de la Gorsedd.

### « L'esprit druidique »

Si Gwenc'hlan fait ensuite évoluer rapidement la Gorsedd de Bretagne, ou « Goursez », dans sa version bretonnisée, c'est bien parce qu'il a conscience de la mission qui lui est donnée : redresser le groupe, autant dans sa forme que dans son contenu. Conservant quelques avancées faites par son prédécesseur, il avance sur le chemin de la réforme druidique, animé d'un esprit, celui que son père lui a possiblement transmis à travers quelques pages d'écritures : non seulement la lettre que Maurice Le Scouëzec adresse à son fils quelques jours après sa naissance (nous ignorons quand G. Le Scouëzec en a eu connaissance), mais aussi quelques papiers noircis de sa plume, qui ont pour thème central le druidisme, sur lequel Maurice Le Scouëzec avait quelque avis, que son fils à regrouper sous l'appellation « L'esprit druidique »<sup>793</sup>.

Le texte de Maurice Le Scouëzec est confus : il y mélange de nombreux concepts, mais démontre une certaine connaissance du druidisme de son temps. Il répète dans les premières lignes des deux premières lettres que les druides ont été « martyrisés », ajoutant en première ligne de sa première page sur le sujet, que « l'esprit druidique n'a pas accepté le christianisme », s'en prenant à ce qu'il considère être l'héritage de « cet idéal du romain et du latin », « la France, le Temple du Verbe », continuant par un acerbe « Non, vous êtes trop drôle ! Ah ! Patriotisme ». Ici apparaissent les principes qui dirigent la vie de M. Le Scouëzec : une forme d'anti-christianisme, un anarchisme, le peintre s'élevant contre l'État et son pendant patriotique, résultant donc, selon lui, de la colonisation chrétienne (concept qu'il emploie dans ce premier papier : « Sitôt le chrétien arrive, il classe et centralise à son bénéfice ». S'il met en avant la particularité du christianisme celtique, dont le tournant fut, pour lui, le X<sup>e</sup> siècle, « le Druidisme étant Lanleff, se réveille et reprend le dessus et

---

<sup>793</sup> Il s'agit de quatre documents manuscrits que G. Le Scouëzec a repris dans la reprise qu'il fait du journal de son père, paru sous le titre le *Journal de Montparnasse et de Bretagne*, qu'il publie à Brasparts, aux éditions Beltan, en 1994. Les documents dont nous parlons ici sont en pages 262 à 268.

donne sous une forme artistique ce qu'il peut, vite éteint par la Kabbale qui remplace. » Il y aurait eu un sursaut druidique au X<sup>e</sup> siècle, et le « temple » de Lanleff en serait l'incarnation (« étant » lui-même le druidisme) ou le témoignage<sup>794</sup>, avant une reprise en main de la vie spirituelle par la Kabbale, ou étude des *Ancien et Nouveau Testaments*.

Pour lui, la religion chrétienne s'est éloignée des principes de son prophète : « développement commercial, asservissement de l'individu (idée essentiellement orientale) par suppression de la liberté du choix. » Ce « Dieu asiatique » est, pour le peintre, « trop compliqué, trop plein d'exégèse » et est bien éloigné du druidisme, qui « n'a pas de dieu ». Il précise que, selon lui, « le druide a une morale libre qui ne juge ni ne dirige. » Il oppose donc christianisme et druidisme, insistant sur « l'écrasement » subi par le druidisme de la part du christianisme. Et ce ne sont pas les quelques légendes sur « Myrddin, Peredur, Taliesin et Gwenc'hlan » qui le contrediront, elles qui sont pleines de préceptes et références chrétiennes : « Les stupidités émises sont trop claires. »

Mais, dans cette deuxième lettre, il écrit aussi que « le druide caché, non écrasé, se relève et crée Lanleff. ». Symbole concret, donc, d'un renouveau de la spiritualité celtique, selon le peintre. C'est aussi par la littérature que cet esprit druidique se fait connaître : « Arthur, toute l'épopée des chevaliers de la Table Solitaire », auxquels il lie de réels Ordres de chevaleries (Chevaliers du Temple, de Rhodes, de Malte...).

La troisième lettre, plus courte, est aussi la plus confuse. Il y développe l'idée qu'il y a des ponts à établir entre les Égyptiens de l'Antiquité et les Bretons ou les Celtes. Une « tradition occidental-nordique » se serait transmise « en Grèce, Égypte et Breiz ». Ce sont les druides celtes qui semblent, selon lui, « les plus purs ». Leur pureté serait argumentée par l'ancienneté de leur tradition religieuse et intellectuelle, qu'ils auraient transmis aux peuples mentionnés. Conscient qu'il reste trop peu de choses de l'ancienne tradition religieuse des Celtes, il tient à préciser que les Français passent leur temps à étudier d'autres cultures afin d'y trouver « quelque chose qu'ils ont dans leur poche », puisque « la tradition est chez eux chez ces druides. », ce qui lui laisse un sentiment d'amertume (« personnes ne veut la voir »).

Passé ces constats, Le Scouëzec père, dans la dernière lettre, se lance dans une légère analyse des cercles concentriques, critiquant cette forme métaphysique, qui, comme son fils l'indique en note de bas-de-page, est un concept issu des religions indiennes. Le peintre indique qu'on ne peut

---

<sup>794</sup> La commune de Lanleff, dans les Côtes d'Armor, possède les restes d'une petite église à l'architecture particulière, ronde. L'édifice est à l'origine de discussions entre scientifiques : pour les uns, c'est une imitation du Saint-Sépulchre, pour d'autres c'est une résurgence des temples ronds de l'époque gallo-romaine. Enfin, pour quelques autres, c'est une création des Vikings. M. Le Scouëzec y voit donc une résurgence du druidisme (ici le terme est employé pour qualifier la religion des Celtes de l'Antiquité) qui aurait été détourné par les Mystères de la Kabbale, donc du judaïsme et, par extension, du christianisme. Voir Le Scouëzec G., « Lanleff, l'énigme du temple », *Guide de la Bretagne mystérieuse*, Paris, Tchou éditeur, 1966, pp 313 à 315.

finalement sortir de ces cercles, le *Gwenved* étant inaccessible à l'homme, même s'il en a trouvé la voie (« Il reste asiatique et comme le fakir, ne peut que tourner jusqu'à la fin des temps comme l'écureuil. »). « Il est inutile d'instruire les hommes » là-dessus par des ouvrages présentant des méthodes qui ne servent qu'à « égaliser les hommes », à leur faire croire que « la méthode [pour élever son esprit et son âme] est à la portée de tout le monde ». Critiquant donc un ouvrage dont nous ignorons le titre et l'auteur, le peintre explique que celui qui comprend déjà tout cela et qui se passe d'instructions sur le sujet est déjà très évolué. L'élévation spirituelle ne paraît pas être une voie que tout un chacun peut emprunter, puisque l'inégalité semble régner, les hommes ne possédant pas tous les capacités pour pratiquer les arts spirituels, ou pour comprendre ces notions. Il en ressort, selon lui, que « cette théorie bolchevisante est un retour au totémisme ».

L'homme occidental, redécouvrant ces concepts et y travaillant lui-même, peut revenir « comme être réintégrant volontairement le point de départ », « l'arbre originel ». Pourtant, selon son écrit, cela n'est pas possible pour tous, certains comprenant et pratiquant par eux-mêmes, d'autres ayant besoin d'une méthode, d'explications, d'un guide. D'autres encore ne pouvant pas comprendre tout cela. Cette forme de retour au totémisme doit donc se faire en dehors du concept des cercles concentriques, puisque ceux-ci n'offrent qu'une limite à l'évolution de l'esprit et de l'âme. Et celui qui s'élève, doit le faire pour lui-même, non pas dans le but de dominer les autres.

Ces quatre papiers, dont nous ignorons les dates de rédaction, sont liés, par les thèmes qu'ils abordent, à une lettre que Maurice Le Scouëzec écrit pour son fils, deux jours après sa naissance, le 13 novembre 1929<sup>795</sup>. L'influence des idéaux de son père, en allant, amenèrent G. Le Scouëzec à aller « jusqu'au fond des choses, à l'absolu »<sup>796</sup>, tel que le disait le peintre à propos de son état d'esprit, et tel que tente de l'appliquer concrètement son fils devenu Grand-Druide. Il veut mettre en exergue les principes que son père ne put appliquer, à travers lui-même, tout comme il cherche à mettre en valeur les œuvres de son père et tente d'en faire un peintre incontournable du XX<sup>e</sup> siècle. Son père n'est pas seulement un artiste, c'est un guide, pour lui. C'est même le guide premier de Gwenc'hlan, mais nous ignorons quand l'influence paternelle a fait définitivement référence.

Maurice Le Scouëzec parle dans cette lettre de son anarchisme, son individualisme (« tu n'es rien qu'un homme »), son anti-militarisme, de son positionnement contre l'État et l'administration (« tu n'appartiens à personne qu'à toi »), pour laquelle nous ne sommes que des numéros, et qui décide ce

---

<sup>795</sup> La lettre est retranscrite par G. Le Scouëzec dans l'ouvrage *De Paris à Montparnasse*, Brasparts, éd. Beltan, pages 183 à 185.

<sup>796</sup> Le Scouëzec Maurice et Gwenc'hlan, *De Paris à Montparnasse*, p. 290, dans une lettre que Maurice adresse à son ami Mino Edrei (« Papier à lettres de La Rotonde, Montparnasse, Paris, sans date »), et dans laquelle il lui parle de franc-maçonnerie (à laquelle appartient M. Edrei), s'étonnant que les francs-maçons, tout comme les Jésuites, en Afrique Occidentale Française, traitaient les populations autochtones en inférieurs et en esclaves, bien loin des principes des Loges et de la religion catholique.

que nous sommes : « ils t'ont déjà numéroté sur leur registre et t'ont décrété français ».

« Tout ce qui est humain dans ce monde européo-américain est pourri, tout ce qui est judéo-chrétien est pourri, tout ce qui est altruiste est pourri. Il n'y a que toi qui compte. Sois égoïste, profondément, tu ne sauras rien que par ton expérience, tes sensations et ton instinct<sup>797</sup>. » Et c'est ce qu'il fit à travers son propre parcours : s'il fut posé sur ce chemin par son père, il n'en a pas moins cheminé par lui-même, allant même jusqu'à rejeter des principes qui lui furent inculqués, son père considérant la religion comme « hypocrisie, lâcheté, vide »<sup>798</sup>.

### **Vers un druidisme breton renouvelé**

Lors du renouvellement des statuts de l'association, Le Scouëzec procède aussi à quelques changements administratifs en modifiant l'adresse de l'association, en mars 1980 : de Saint-Cloud (Hauts-de-Seine), le siège de l'association migre à Quimper, à l'adresse de Le Scouëzec (au 70, quai de l'Odet)<sup>799</sup>. Les anciens statuts sont remplacés par de nouveaux, mais l'incidence est faible sur le but de l'association, qui œuvre toujours en faveur de « l'étude, la conservation et le développement des arts, de la littérature et des traditions celtiques »<sup>800</sup>. Malgré le changement de nom, dans ces statuts, est employée encore la formule « Fraternité des des druides, bardes et ovates de Bretagne », non pas « Collège »<sup>801</sup>.

De façon discrète mais illustrant une volonté de changement, une cérémonie s'était tenue en mai 1980, pour Beltan, au Tuchenn Gador, en St Rivoal. Y revint son ami Yellen / Herri Hillion. Puis, au Gorsedd Digor de juillet, Alan Raude rendit la bannière de la Gorsedd et la Grande Épée d'Arthur, qu'il avait conservées depuis son départ en 1953. Gwenc'hlan le nomma Arouezvarzh (barde héraut), mais il ne revint plus jamais à aucun Gorsedd, mais resta tout de même membre de la Gorsedd et la scission de 1953 fut considérée comme terminée.

Le premier changement qu'il opère dans la Gorsedd a lieu en 1981. Le nouveau Grand-Druide souhaite orienter la Gorsedd vers quelque chose de plus spirituel, en faisant évoluer tout d'abord la cérémonie annuelle, de type bardique, en place depuis 1902. La cérémonie se déroulant aux Plomarc'h<sup>802</sup> à Douarnenez, le 7 juin 1981, est donc la dernière de type bardique. Y est célébrée la dernière messe de la Gorsedd par un prêtre romain et un prêtre celtique (Herri Hillion). C'est aussi à

---

<sup>797</sup> *Ibid.*, p. 184.

<sup>798</sup> *Ibid.*, p. 185.

<sup>799</sup> Archives privées, documents rangés dans un dossier intitulé « Tapuscrits et manuscrits, archives de la Gorsedd ». Les récépissés de déclaration en préfecture de Quimper portent les numéros 8817 et 8837 et sont datés du 12 mars 1980 et du 19 mars, pour une parution au Journal Officiel le 30 mars.

<sup>800</sup> *Ibid.*, récépissé de déclaration n° 8817 de la Préfecture du Finistère.

<sup>801</sup> *Ibid.*, statuts de l'association, articles I et III.

<sup>802</sup> À Douarnenez, « Plomarc'h », nom d'un lieu-dit, passe au pluriel : on dit « aux Plomarc'h », non pas « à Plomarc'h ».

ce Gorsedd que pour la dernière fois (avant 1999) est pratiqué le « rituel de l'union », où les deux moitiés du glaive (la partie galloise et la partie bretonne) sont jointes, symbole d'une soumission moins forte des Bretons aux Gallois<sup>803</sup>. La présence d'une « épée d'Arthur » tenue par le Porte-Glaive, à côté du Grand druide, devient permanente (cela n'avait pas eu lieu depuis 1953, puisque les *regalia* étaient restés en possession des dissidents), ainsi que la mise en place de cercles de pierres dédiés aux cérémonies<sup>804</sup>.

Erwan Vallerie rejoint la Gorsedd et devient un an après rédacteur en chef de la revue du groupe, *Tribann*, dans laquelle il publie rapidement un article sur ce qu'il attend de la Gorsedd, sur ce qu'il souhaite qu'elle devienne : il voulait faire du druidisme une franc-maçonnerie celtique, devant s'occuper du sacré non religieux. Il a longtemps hésité avant de s'engager dans le groupe, mais les adhésions de Youenn Gwernig (1925 - 2006)<sup>805</sup> et de Koulizh Kedez (né en 1947)<sup>806</sup> l'y ont encouragé. Eux aussi souhaitaient apporter un nouveau souffle à la Gorsedd, et le Grand-Druide de Gwenc'hlan laissait envisager un espoir. Puis, comprenant que Gwenc'hlan engageait la Gorsedd vers un paganisme symbolique, et non vers ce qu'il aurait souhaité voir comme orientation, il vint de moins en moins aux cérémonies, jusqu'en 1985. Cela ne les empêcha pas de rester bons amis<sup>807</sup>. C'est aussi à ce Gorsedd-Digor que Per-Vari Kerloc'h (futur successeur de Gwenc'hlan), co-opté par Bertrand Borne, rejoint le groupe.

En 1982, Gwenc'hlan doit faire face à un premier défi à relever en tant que Grand-Druide : au Gorsedd de Combourg, le 31 mai, deux membres refusent de porter la saie, affirmant que les druides antiques ne portaient pas de saie, que c'était là un vêtement sacerdotal proche de celui d'un prêtre catholique. Selon les statuts de l'association, modifiés en mars 1980, le Grand-Druide a le pouvoir de radier un membre « pour une action et un comportement portant préjudice moral ou matériel à l'association<sup>808</sup> ». Ainsi, ces deux membres sont exclus, car fomentant un putsch, selon le Grand-Druide<sup>809</sup> : Yann Ber Tillenon<sup>810</sup> et Goulven Pennaod<sup>811</sup> symbolisent, pour Gwenc'hlan, une voie dans laquelle il ne souhaite pas voir la Gorsedd s'engager, se fourvoyer dans une ligne

---

<sup>803</sup> Ce rituel sera remis au goût du jour, en 1999, lors du centenaire de la Gorsedd. Développé par le Grand Druide Adjoint, Per-Vari Kerloc'h, le nouveau rituel inclut les Cornouaillais : leur représentant, et celui de la Gorsedd de Bretagne joignent les deux parties, et vont l'offrir à l'Archi-Druide de Galles ou son représentant.

<sup>804</sup> Surtout à partir de 1987 : au Gorsedd de St-Kaduan en Brasparts, la municipalité installe dans le champ de la cérémonie douze rochers, en cercle, et un *Maen Log* au centre, qui s'y trouvent toujours et sont régulièrement utilisés pour les cérémonies de la Gorsedd.

<sup>805</sup> Yves Guernic, 1925 – 2006. voir les annexes biographiques.

<sup>806</sup> Jean-Yves Queffelec / Yann-Yeun Kefeleg (1947 - ). voir les annexes biographiques.

<sup>807</sup> Témoignage d'Erwan Vallerie, recueilli par nous-mêmes en novembre 2011.

<sup>808</sup> Archives privées, documents « Tapuscrits et manuscrits, archives de la Gorsedd », statuts de l'association, article VIII.

<sup>809</sup> C'est ainsi que le Grand-Druide qualifie l'attitude de ces deux personnes, peut-être pour donner un caractère tragique à l'épisode et accentuer l'importance de son action. Archives privées, manuscrits de G. Le Scouëzec.

<sup>810</sup> Jean-Pierre Tillenon (né en 1947). Voir les annexes biographiques.

<sup>811</sup> Georges Pinault, dit Goulven Pennaod (1928 – 2000). voir les annexes biographiques.



développée par l'extrême-droite et divers groupuscules païens. Le père d'Erwan Vallerie, druide, général et ancien résistant, prévient Gwenc'hlan : « ce sera eux ou moi<sup>812</sup> ». Ainsi est fait le choix du Grand-Druide, qui décide de leur éviction et fait ratifier sa décision par le Poellgor. Les documents internes à la Gorsedd illustrant cette décision sont clairs : l'attitude de Mrs Tillenon et Pennaod / Pineau est bien à l'origine de la décision. Gwenc'hlan est peut-être déjà dans une logique de rénovation de la Gorsedd, pour laquelle il sacrifie quelques relations et fait preuve d'autoritarisme. Or, G. Pinaud avait déjà présenté sa démission en juin, trois mois avant le Gorsedd dont nous parlons<sup>813</sup>. Si celle-ci ne pouvait qu'être acceptée, le fait pour Gwenc'hlan de prononcer une radiation lui permet de conserver l'illusion de maîtriser la situation, de montrer sa toute-puissance sur le groupe, alors que le druide avait décidé de son destin. Gwenc'hlan récidive encore avec Y-B Tillenon, dans une lettre signée et datée du même jour, le radiant de la Gorsedd<sup>814</sup>. Désavoué en juin, ne pouvant plus siéger au Poellgor, il est donc radié de la Gorsedd en septembre<sup>815</sup>. C'est *a posteriori*, lors de la rédaction de notes préparatoires à une histoire de la Gorsedd, que G. Le Scouëzec mentionne le péril fasciste qui menace son groupe.

L'attachement à la saie peut s'expliquer par le fait que c'est un vêtement porté aussi par les membres de la Gorsedd de Galles, et qu'il est rendu obligatoire par la filiation qui lie les deux communautés. De plus, l'aspect sacerdotal du vêtement lui confère une image sacrée, dans sa ressemblance avec la tenue d'un prêtre ou d'un évêque en service. Il élimine donc, par l'exclusion de ces deux hommes, une possible discussion sur ce sujet et en conséquence une possible évolution de la Gorsedd. Cela lui permet aussi d'asseoir son pouvoir sur le groupe, et, peut-être, de conserver un lien visuel entre ce qu'il conçoit comme un sacerdoce druidique et sa charge d'évêque de l'Église Celtique.

Dans une interview que G. Le Scouëzec accorde à Mrs Marhic et Kerlidou, il explique avoir découvert, derrière les deux druidistes rebelles, « tout un arrière-plan néo-nazi<sup>816</sup> » dont le but serait de prendre le pouvoir sur la Gorsedd et plus largement sur le monde druidique. Il parle aussi de « machination de l'extrême-droite<sup>817</sup> » lorsque plusieurs membres demandent la réintégration des deux exclus en 1988.

Jean-Pierre Tillenon est le petit-fils du druide Louzaouer, qui fut pharmacien à Paris, et essaie

---

<sup>812</sup> Entretien de l'auteur avec Erwan Vallerie, novembre 2011. D'autres informations dans ce chapitre et les suivantes sont issues de cet entretien.

<sup>813</sup> Archives privées, documents « Tapuscrits et manuscrits, archives de la Gorsedd », copies signées par Gwenc'hlan de lettres à destination du Poellgor, datées du 15 juin 1982.

<sup>814</sup> *Ibid.*

<sup>815</sup> *Ibid.*, lettre datée du 15 septembre 1982.

<sup>816</sup> Marhic R. et Kerlidou A., *Sectes et mouvements initiatiques en Bretagne*, Rennes, Terres de brumes éditions, 1996, p. 26.

<sup>817</sup> *Ibid.*

de se placer comme un incontournable du paysage druidique breton : le sémaphore de Landéda (29) garde les traces de son passage. Si son association Accueil Aber Wrac'h gérait les expositions de peintures, avec l'accord de la mairie, la vente de produits estampillés « icônes druidiques » (pierres ou morceaux de bois peints de croix celtiques, runes, triskels...) présentés par M. Tillenon vêtu de sa saie blanche, gênait la communauté. Il s'est présenté aux journalistes précités comme « druide-guérisseur<sup>818</sup> » organisant sa journée selon l'heure de lever du soleil, qu'il nomme « l'heure de brahmane<sup>819</sup> ». Une pétition est lancée contre lui et ses activités au sémaphore, puis un incendie se déclare dans le bâtiment. Le druidiste retourne vivre à Paris où il suit une carrière entre druidisme, ésotérisme et politique.

La bonne entente que nous constatons sur une photo prise dans la cour du château de Nantes après le Gorsedd de 1982<sup>820</sup>, où le Grand-Druide est aux côtés de M. Tillenon, n'était-elle que de surface ? Suggérons que l'un comme l'autre des protagonistes de cette histoire souhaitent que l'entente règne, ou qu'ils souhaitent que la mésentente entre eux se tasse.

En 1983, il n'y a pas de Gorsedd, mais le Grand-Druide convoque un Gorsedd Kuzh à La Gouesnière, près de St-Malo : là, avec le Poellgor, il établit les fondements sur lesquels doit vivre désormais son groupe : Fraternité et Nationalité. L'aspect « Spiritualité » fut ajouté quelques temps plus tard, et prend pour base quelques lignes qu'il avait écrites dans Bretagne, Terre sacrée<sup>821</sup> : « Le druidisme, art sacerdotal, est avant tout une manière de chercher, mais aussi de sentir, une façon de comprendre les phénomènes et de créer dans la matière et dans l'esprit ». Initiant un nouvel élan au groupe bardo-druidique, c'est en dehors de ce Gorsedd Kuzh qu'il élabore l'aspect « spiritualité », qui n'avait, jusqu'alors, pas fait partie des points d'ancrage du groupe. C'est pourquoi il n'a pas eu besoin du Poellgor pour mettre en place ce côté sacerdotal, imposant donc quelque chose de construit sur la base de ses propres recherches et écrits, fortement influencé par la vie du groupe qu'il venait de fonder, le Pommier<sup>822</sup>.

Il présente à la Gorsedd une liturgie annuelle, et demande à ce que les assemblées se fassent de quatre à six fois par an, lors des fêtes celtiques, aux solstices : *Samhain - Heven, Gouel Heol Goañv* (solstice d'hiver), *Imbolc - Emwalc'h - Gouel Brec'hed, Beltan - Kenteven Gouel Heol Hañv* (solstice d'été), *Lugnasad - Gorsedd Digor - Gouel Eost*. Si possible, les équinoxes seront aussi

---

<sup>818</sup> *Ibid.*, p. 38.

<sup>819</sup> *Ibid.*, p. 39.

<sup>820</sup> La photo n'est pas reproduite ici car nous n'en avons pas les droits, mais elle est visible dans l'ouvrage de Questin Marc, *La connaissance sacrée des druides*, Paris, F. Lanore éd., 1995. M. Questin fut druide, sous le nom de Sagos, dans divers groupes dont l'Église druidique des Gaules, issue de l'Ordre Vert Druidique, groupe belge.

<sup>821</sup> Le Scouëzec G., *Bretagne, Terre Sacrée - Un ésotérisme celtique*, op. cit., introduction (première édition : éd. Albatros, 1977).

<sup>822</sup> Voir *infra*.

célébrés. Il met aussi en place des célébrations privées comme les mariages et les baptêmes, dans des versions adaptées, druidiques et païennes.

Le groupe est divisé en Clairières. Il s'agit de divisions locales auxquelles est confiée une nouvelle responsabilité : Gwenc'hlan ayant décidé que la Gorsedd fêterait désormais les équinoxes et les solstices, ce sont des Clairières qui ont la charge d'organiser ces cérémonies.

Le Gorsedd Digor n'est pas abandonné pour autant : cérémonie ouverte au public, où les délégations galloise et cornouaillaise sont toujours reçues, où le Grand-Druide fait un discours en breton sur l'actualité de l'année, la Bretagne, la politique, la culture, est une vitrine pour le groupe. C'est aussi un bon moyen de promotion, d'attirer les médias, de montrer son existence sur les plans culturels et politiques.

Il est également décidé, lors de ce Gorsedd Kuzh, que le Grand-Druide ne serait plus tourné vers l'est, mais vers l'ouest et les membres de la Gorsedd (qui eux sont tournés vers l'est). La devise de la Gorsedd, « *Ar gwir a-enep ar bed* » / « La vérité contre le monde », devient « *Ar gwir en arbenn d'ar bed* », formule le plus souvent traduite par « la vérité à la face du monde », que nous pouvons aussi traduire par « la vérité à la rencontre du monde / la vérité à l'encontre du monde ». La Gorsedd ne se place plus « contre » le monde avec « sa » vérité, mais la présente au monde : c'est tout le symbolisme du Grand-Druide qui s'adresse au monde, et ne lui tourne plus le dos comme auparavant, lors des rituels. Il présente au monde “la” vérité ; celle-ci, par sa voix, va à la rencontre du monde, et ne situe plus le rapport des membres de la Gorsedd au monde comme une opposition, comme étant les détenteurs d'une vérité divine que les non initiés ne pourraient atteindre. Dans cette ancienne optique, les non initiés seraient même possiblement dans l'erreur, étant hors de la lumière divine que représente le tribann, souvent associé à cette formule.

Sur le Maen Log, point de jonction des lignes du Tribann dessinées par l'agencement des pierres des cercles rituels, le Grand-Druide se fait donc porte-parole du divin, présentant “la” vérité qu'il diffuse par sa fonction revisitée (et sa voix).

Par ce glissement sémantique, il crée un nouveau cadre, adapté à sa vision de la fonction de Grand-Druide, et prend un rôle quasi-prophétique. Le glissement s'opère aussi parmi les membres qui trouvent là une forme d'assurance dans leur démarche initiatique (la détention d'un savoir que le monde ignore) et permet de construire une place pour un druidiste dans notre monde (la diffusion de ce savoir, sa présentation au monde).

Enfin, la Gorsedd est engagée sur le terrain politique, dans la défense et le développement de la culture bretonne (langue, histoire, littérature...), et se positionne dans la lutte pour que chaque humain bénéficie des droits fondamentaux. Cela peut donc amener le groupe à s'engager aux côtés

de mouvements culturels, syndicaux ou politiques, ou au moins à en être solidaire, et présente une nouvelle forme du combat pour la Bretagne, cher à Gwenc'hlan : que les Bretons ne courbent plus l'échine face à Rome et Paris, perçus comme oppresseurs. Et si la Gorsedd peut jouer un rôle dans ce combat, elle doit le faire. C'est ainsi que les aspects « Fraternité » et « Nationalité » sont développés au sein du groupe, de ses engagements, et des actions de ses membres.

Apparaît ici un paradoxe : Gwenc'hlan Le Scouëzec n'utilise pas le breton dans ses propres écrits, y compris ses notes personnelles, sauf quand il prépare ses discours de Grand-Druide. Pourtant, il pratique cette langue, la connaît bien, comme nous le prouvent ses écrits du temps des Scouts Bleimor et ses discours à chaque Gorsedd Digor. Dans sa bibliothèque abondent les ouvrages en breton, sur l'histoire de la langue bretonne, comme sur d'autres langues : gallois, irlandais, anglais, allemand, le sanskrit (qu'il lisait), l'hébreu, le chinois, le russe, le portugais, l'italien, le grec (qu'il pratiquait aussi), le latin. Le breton est donc pour lui, et par extension, pour la Gorsedd, langue du sacerdoce, non pas langue première de communication, même s'il se bat pour sa préservation.

Dans le domaine institutionnel, la Gorsedd de Bretagne suit les évolutions liées à la décentralisation et les premières élections régionales en 1986. Ainsi, le président du Conseil Régional est considéré comme le premier des Bretons. Cette fonction lui est en effet conférée par le suffrage universel, il en est à ce titre comptable devant les électeurs bretons. La Gorsedd condamne sans réserve l'exclusion de la Loire-Atlantique et réclame son retour au sein de la Région Bretagne. Elle se prononce pour l'élargissement des pouvoirs de la Région à l'instar de ce qui se pratique en Écosse ou en Catalogne. Le Grand-Druide s'est même permis d'envoyer une lettre au président de la République Jacques Chirac, lui demandant de signer et de ratifier, au nom de la République Française, la Charte Européenne des Langues Minoritaires : il reçut une réponse de la part de Catherine Trautmann, ministre de la culture et de la communication de l'époque, qui lui dit qu'une Délégation Générale à la langue française travaillait sur une valorisation de ces langues. Si la Charte a bien été signée, elle n'a toujours pas été ratifiée par l'État.

Des réunions quadrimestrielles se sont tenues régulièrement depuis l'Assemblée de La Gouesnière (1983). A celle d'Imbolc 1988 (début février), la Gorsedd jugea bon, étant donné une certaine imminence du « péril raciste et fasciste » comme le qualifie Gwenc'hlan dans ses notes<sup>823</sup>, d'affirmer son refus des théories de l'extrême-droite et son attachement à la Déclaration des Droits de l'Homme de l'ONU<sup>824</sup>. Quelques membres se retirent avant le vote, essentiellement parce qu'ils

---

<sup>823</sup> Fonds Le Scouëzec, CRBC, GLS 29, notes manuscrites préparatoires à la trilogie *Les Druides* (Brasparts, éd. Beltan, 2001).

<sup>824</sup> Cela sonne comme un *leitmotiv*, chez lui : ce besoin de refuser les idéaux fascistes et racistes est-il aussi là pour contrebalancer ses rencontres avec quelques anciens réprouvés réfugiés en Irlande ?

jugent inopportun d'amener la Gorsedd sur ce terrain politique. Au Gorsedd Digor suivant, en juillet, le Grand-Druide adhère au nom de la Gorsedd à la Déclaration des Droits de l'Homme de l'ONU, dont les articles principaux sont lus en public :

« *Ar C'hoursez, Breudeuriez drouized, Barzed hag Ovizion Breizh a varn da netra pep stumm a vennozhadur diwar an Ouenn. Divizet eo bet ganti pegan krenn gant diskleriadur Hollvedel Gwirious Mab-Den 1948* » / « La Gorsedd, Fraternité des Druides, Bardes et Ovates de Bretagne condamne toute forme d'idéologie raciste et décide d'adhérer formellement à la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948. »

Il proclame aussi, à cette occasion, la laïcité de la Gorsedd : le mot « Tribann » (ou « nom » de Dieu, assimilé à sa représentation bardique créée par Iolo Morganwg) n'est plus autorisé, ni celui d'un dieu quelconque dans la prière du druide.

Une dissidence naît à la suite de ses / ces décisions<sup>825</sup>, et plusieurs membres s'éloignent de la Gorsedd : Alan Raude, Paotr an Ellé, Yann Brekilien<sup>826</sup>, qui pourtant étaient au Poellgor. Il est probable que les discussions au sein du bureau furent restreintes sur ces sujets et que le Grand-Druide ait imposé ses propres choix. Les mêmes rebelles s'élèvent aussi à la même période contre les festivités en l'honneur du bicentenaire de la Révolution, souhaitées par le Grand-Druide. Ils ne veulent pas fêter ce qu'ils considèrent être une révolution bourgeoise et jacobine, loin des principes de la Gorsedd. Ces membres furent évincés du groupe, puisque n'ayant pas souhaité participer au vote : les décisions prises quelques temps auparavant ne montrent pas un visage réellement démocratique, paradoxalement pour reconnaître le droit de tout un chacun d'être libre de ses actes, de ses pensées, de ses mots. Ce qui pouvait passer pour antagoniste d'un militantisme breton leur semblait inapproprié, d'où leur retrait.

Alan Raude, Pol Briand, Loïk Camus, Alain Guel, Pol-Yves Burel, Christian Querré et Armel Calvé (l'ancien secrétaire qui signa avec Gwenc'hlan les statuts de 1980) sont exclus par le Grand-Druide, décision validée par le nouveau Poellgor, au motif que ces membres agirent ou eurent un comportement « portant un préjudice moral à l'Association. »<sup>827</sup>.

---

<sup>825</sup> Nous écrivons volontairement « ses » et « ces » car il s'agit bien sûr d'idées de Gwenc'hlan, qu'il propose au Poellgor, dont il a nommé quelques membres. Cela reflète son état d'esprit, mais aussi la façon dont le Grand Druide s'est senti investi d'une mission afin de rénover la Gorsedd.

<sup>826</sup> Jean Sicard / Yann Brekilien, 1920 - 2009. Écrivain et militant breton. Il fut résistant dès 1941, année où il obtient sa licence de droit et s'inscrit au barreau de Paris. L'année suivante il rejoint le réseau « Ceux de la résistance », et en 1943 prend le maquis pour échapper au STO : il se cache dans le maquis de Rohantic, près d'Elliant (il prend le nom de Jean-Marie Le Gouez peu avant, quand il arrive en Bretagne). Certaines sources indiquent qu'il dirigea une troupe de FTP en 1944, et d'autres indiquent que c'était une troupe de FFI en 1945. Après la guerre, il poursuit une carrière de magistrat. Il fut vice-président du Tribunal de Grande Instance (TGI) de Vannes (1975-80). Auteur d'une quarantaine d'ouvrages, il fut fondateur et président d'honneur de l'association des écrivains bretons, rédacteur en chef de la revue *Breiz* de la confédération Kendalc'h, président de « Ar VarheKadenn » (fédération de tourisme équestre), membre du comité de rédaction d'*Armor Magazine* et membre de la Gorsedd.

<sup>827</sup> Archives privées, documents « tapuscrits et manuscrits, archives de la Gorsedd », copies signées par G. Le

S'élever contre un choix du Grand-Druide est considéré comme « préjudice moral » par ce dernier, et comme portant atteinte à l'intégrité de la Gorsedd. Dénoncer un courant dans une communauté, lui donnant l'aspect d'une dangereuse dissidence, coupant court à toute discussion sur ces sujets, illustre un autoritarisme que le V<sup>e</sup> Grand-Druide impose à la Gorsedd, afin de mener à bien la mission dont il est investi.<sup>828</sup>. « Depuis, aucun problème de cette sorte n'est venu assombrir la tenue du Goursez », écrit Gwenc'hlan à ce sujet, dans ses notes<sup>829</sup>.

Certains, plus intéressés par le bardisme, ont fait savoir leur désaccord sur tous ces changements, tout en restant dans la Gorsedd : Gweltaz Ar Fur et Gilles Servat, par exemple, se revendiquant plus de la portée culturelle de la Gorsedd. Gilles Servat a depuis quitté la Gorsedd, se questionnant sur l'importance ou non de la saie, sur le côté folkloriste de la chose, doutant fortement des filiations<sup>830</sup>. G. Ar Fur gravite toujours dans l'entourage de la Gorsedd, mais n'y prend plus part depuis 2016.

Quant à la relation du Grand-Druide avec Michel Raoult, druide An Habask, Ancien de l'Église Celtique / Ordre Monastique d'Avalon, druide de la Kredenn Geltiek, elle est ambiguë. Si M. Raoult ne s'est jamais élevé contre celui qu'il fit, par voie de filiation, un évêque de son Église, le Grand-Druide, dut, en janvier 1996, lui rédiger une lettre de mise au point, plutôt rigide dans sa présentation, le ton et le vocabulaire employés<sup>831</sup>. Nous n'avons pas retrouvé la lettre première de M. Raoult à M. Le Scouëzec, mais à la lecture de la réponse de ce dernier, nous supposons que le druide An Habask souhaitait participer à un Gorsedd, mais en tant que membre de la Kredenn Geltiek et sans saie (« nous ne pouvons accepter que tu assistes aux cérémonies du Gorsedd à un autre titre que celui de Druides du Gorsedd et dans une tenue autre que celle correspondant à cette fonction. »<sup>832</sup>).

La réponse du Grand-Druide est déclinée en cinq points, ceux-ci bien indiqués au fil des

---

Scouëzec, datées du 17 décembre 1988.

<sup>828</sup> Gwenc'hlan Le Scouëzec ne mentionne dans ses mémoires que le fait que quelques membres se soient retirés avant le vote, et ne parle pas d'exclusions, qui ont pourtant eu lieu, à sa demande.

<sup>829</sup> Fonds Le Scouëzec, CRBC, GLS 29.

<sup>830</sup> Courriel du 22 août 2011. G. Servat, s'étant éloigné du milieu druidique, tout en continuant de se considérer (néo) druide – les parenthèses sont de lui, n'hésite pas à dire qu'il « est décidément bien étrange et je crains que le mystère laissé par les anciens druides n'attire des illuminés. ». Courriel du 23 août 2011 : « J'ai pris de mon côté un peu de recul avec la Gorsedd, quelques années avant la mort de Gwenc'hlan, pour des raisons personnelles, auxquelles mes questions sur la bizarrerie de certains confrères ne sont pas étrangères, et puis aussi, certains questionnements sur la structure de la Gorsedd, par rapport aux anciens druides. En particulier sur cette hiérarchie et ce grand druide nommé à vie, qui me semble plus coïncider avec la structure catholique qu'avec celle des anciens druides, s'ils en avaient une. En fait, je suis dans le doute sur les costumes et la structure, et je pense que notre Gorsedd est un néo-druidisme, bourré de choses inventées à ses débuts, au XVIII<sup>e</sup> siècle. J'avais beaucoup de doutes sur nos filiations avec les anciens druides dont Gwenc'hlan semblait persuadé. J'étais donc sans cesse en contradiction avec moi-même pendant les cérémonies auxquelles j'aimais participer, pour célébrer les fêtes celtiques et pour cette fraternité qui me plaisait tout en me sentant mal à l'aise dans ma robe. J'ai donc préféré prendre du recul. Mais je reste néanmoins (néo) druide. »

<sup>831</sup> Archives privées, dossier « Tapuscrits et manuscrits, archives de la Gorsedd ». Lettre datée du 31 janvier 1996, à destination du druide An Habask, de la Gorsedd de Bretagne.

<sup>832</sup> *Ibid.*

paragraphes. Ainsi, Gwenc'hlan rappelle que « la double appartenance est interdite aux membres du Gorsedd ». Tolérance avait été accordée à M. Raoult, de par les liens existant entre les deux hommes avant la décision de cette interdiction. Ainsi, Gwenc'hlan refusait que des membres de la Gorsedd fassent partie d'un autre groupe. Pourtant, lui-même dirigeait le Pommier, où il accueillait des membres de la Gorsedd, et officiait à la Vente Forestière<sup>833</sup> tout en étant membre de l'Église Celtique. G. Le Scouëzec n'acceptait donc, concrètement, la multi appartenance, que pour lui-même ou pour les membres des groupes qu'il dirigeait à côté. Menaçant (« cette tolérance peut [...] être remise en cause à tout moment »<sup>834</sup>), il insiste en conclusion sur le fait que M. Raoult ne peut assister aux cérémonies qu'en tant que de druide de la Gorsedd, et à aucun autre titre. Le ton autoritaire du Grand-Druide l'amène à terminer la lettre par la précision que « tout dialogue entre [eux] ne pourra se dérouler qu'en tant que membres du Gorsedd »<sup>835</sup>, laissant entendre que le Grand-Druide refusa par la suite les contacts avec M. Raoult en dehors du groupe qu'il dirigeait : l'appartenance de ce dernier à de nombreux groupes ésotériques et initiatiques, la chaire de maçonologie de l'université de Rennes (qu'il avait obtenue après la parution de sa thèse), étaient autant d'arguments pouvant laisser craindre pour Le Scouëzec de trouver face à lui le meneur d'une fronde au curriculum vitae consistant, pouvant facilement rivaliser avec le sien.

Dans ses notes manuscrites préparatoires à sa trilogie *Les Druides*<sup>836</sup>, en rupture avec de nombreux ouvrages « druidiques », il précise que la Tradition des druides (ou des Celtes) est « une religion, une alchimie, une recherche de la connaissance », qu'il n'y a pas de dogmes, mais des rites (fêtes annuelles, cérémonies d'initiation, cérémonies sacerdotales), que les champs de recherches des druides sont divers (philosophie, psychologie, histoire, mystique, ésotérisme, sciences humaines en général). La tradition des druides est pour lui le « transport à travers le temps d'une certaine manière d'être, de sentir et de penser, qui est celle des Druides ». C'est une religion, « jusqu'à faire que tout soit religieux » (« tout » est souligné dans ses notes et « druides » doté d'une majuscule), tel qu'a pu l'être la civilisation celtique dont le druide était le pilier central<sup>837</sup>. Argumentant donc définitivement en faveur d'une transmission de cette tradition à travers les siècles, par divers media (filiations, mais aussi contes et légendes, traditions), il met en avant sa permanence : selon lui, le

---

<sup>833</sup> Nous avons noté une évolution dans la signature du Grand-Druide, en fin de lettre : s'il mentionne son nom de Grand-Druide (Gwenc'hlan), il le complète par « *pempvet D : M : B* », pour « *Druzh Meur Breizh* » / Cinquième Grand-Druide de Bretagne, suivant là une tradition franc-maçonne, qu'il reçut au travers de la Vente Forestière.

<sup>834</sup> *Ibid.*

<sup>835</sup> *Ibid.*

<sup>836</sup> Dont il débute l'écriture en 1989, la trilogie étant publiée douze ans plus tard, par sa propre maison d'édition, Beltan.

<sup>837</sup> Toutes ces informations et citations sont issues des notes manuscrites préparatoires à la trilogie *Les Druides*, Fonds Le Scouëzec, CRBC GLS 29.

druide n'est ni antique ni contemporain, il est. Cela lui permettait de revendiquer une tradition bardique et druidique bretonne, la filiation galloise n'étant là que dans un sens de validation de la création de la Gorsedd bretonne, dans une tradition de type maçonnique. La Gorsedd est donc, dans cette optique, garante de cette tradition, et en est aussi la gardienne. Et le Grand-Druide, le premier des gardiens de la tradition. Cette permanence du druidisme, Gwenc'hlan Le Scouëzec en fait part dans sa trilogie *Les druides*, parue en 2001<sup>838</sup> : à travers ces ouvrages, il espère rendre à l'homme de l'extrême-Occident un peu de son histoire, de sa spiritualité, lui montrer la permanence d'une Tradition remontant à l'aube de l'humanité (l'homme de Menez Dregan, du nom du site archéologique de Plouhinec, en Finistère, où a été trouvé un foyer datant d'environ 465000 ans), et étant parvenues jusqu'à nous, à travers des courants de pensées, des personnes, des mythes et légendes<sup>839</sup>.

Sa trilogie nous montre qu'il cherchait à échapper à la filiation historique pour mieux se rapprocher de cette Antiquité fantasmée, en (re)construisant l'histoire, en réinterprétant des faits, en tentant de justifier par l'étymologie et la philologie (qu'il ne maîtrisait pas) cette filiation traditionnelle, sans tenir compte de l'histoire ni du fait historique. Si son travail peut être qualifié de scientifique, il n'hésitait pas à utiliser intuition et para-sciences dans sa reconstruction monumentale.

C'est donc, pour lui, une religion, non pas une simple spiritualité : il y a un calendrier liturgique, des tenues sacerdotales, un minimum d'organisation et d'administration du culte, une hiérarchie, une prière et des chants, des artefacts rituels, des lieux et des moments sacrés. C'est un tout, comme il l'avait écrit et souligné, qui dépasse le cadre de la cérémonie vécue. Ce sont des principes de vie et des croyances, même s'il revendique une laïcité et une absence de dogmes : il y a des concepts-références, des textes-références, et une sincérité d'engagement qu'il recherche chez les membres de la Gorsedd. Il y a dans les rituels de ces fêtes des éléments fixes, comme la prière du druide et le Bro Gozh ma zadoù, l'hymne national breton, chanté en clôture de cérémonie. Chaque célébration représentant un aspect différent de la rituel, il y a donc des changements de lieux, proposés le plus souvent par les Clairières et validés par le Poellgor. Le lien, symbolique, entre la place de la cérémonie dans le calendrier, sa symbolique et le lieu de rituel est primordial :

à Samhain, ou Heven (1<sup>er</sup> novembre) est fait un appel aux trépassés pour ce moment où l'Autre Monde et le nôtre entrent en contact, et c'est le moment où l'on se souhaite une bonne année. L'élément « eau » est prédominant, car il constitue une entrée vers l'autre monde. De plus, pratiquant cette cérémonie au bord du Yeun Ellez, en Botmeur, Finistère, la Gorsedd relie sa

---

<sup>838</sup> Éditions Beltan, Braspart.

<sup>839</sup> Tel est son postulat de départ, dans les notes manuscrites à la préparation de cette trilogie.



pratique avec le légendaire local présentant le Yeun comme une des portes des Enfers, dans l'imaginaire catholique de Basse-Bretagne, recoupant la symbolique de l'eau, passage vers un ailleurs où résident les âmes des défunts. Celles-ci sont appelées pendant la cérémonie, à haute voix ou à voix basse, et viennent traditionnellement de l'ouest, direction où se situe l'Avalon des mythes arthuriens, cette île ou autre monde par-delà la mer.

Ici se mêlent la tradition catholique bretonne, elle-même élaborée sur des croyances plus anciennes (l'idée que le Yeun Elez est une des portes de l'autre monde / des enfers<sup>840</sup>, c'est-à-dire de ce qu'il y a sous la surface), une tradition celtique médiévale faisant d'Avalon une réalité mythique, une tradition ésotérique faisant de l'eau un passage ou un moyen de communication avec l'autre monde.

*Heven* est la fête des transformations, du trépas comme passage d'un état à un autre<sup>841</sup>. Dans les concepts druidiques, les *Anaon* (âmes des défunts) sortent du Yeun Elez, ou de leurs tombes, ou encore viennent depuis l'ouest (de la légendaire Avalon). L'appel aux morts, de la part du groupe, est une invitation à se joindre à la cérémonie. Une fois les appels faits, soit à voix haute, soit en soi, par les membres de la Gorsedd puis par les personnes assistant à la cérémonie, le Grand-Druide dit en breton « *amañ ha bremañ emañ Breizh hag hi vugale* » / « ici et maintenant se trouvent la Bretagne et ses enfants » : microcosme de l'univers breton, ce rituel, en ce lieu, synthétise, pour la Gorsedd, ce qu'est la Bretagne : un passé et un présent, des vivants et des morts, les éléments qui se retrouvent dans l'environnement direct (eau, pierre...), un lien entre tout cela.

Trois pommes sont disposées devant le Grand-Druide : elles représentent les trois ordres (ovates, bardes et druides), et elles sont coupées dans le sens horizontal en cours de cérémonie. Les parties coupées des pommes sont montrées aux pratiquants et sympathisants, afin que tout le monde puisse voir l'étoile à cinq branches formées par le centre de la pomme, sous cet angle. Aucune explication n'est fournie. Précisons ici que l'étoile à cinq branches est un symbole de totalité, d'unité : l'homme en lui-même (tel qu'est représenté le célèbre « homme de Vitruve »), les cinq éléments (eau, terre, feu, air, éther). C'est aussi la symbolisation de la planète Vénus, dite « étoile du berger », première et dernière étoile présente dans le ciel chaque nuit : celle donc qui est la première à émerger de l'autre monde symbolique, celui des *Anaon*, et la dernière à y retourner.

La prière du druide y est récitée, suivie de l'hymne breton « *Bro Gozh ma Zadoù* ». La cérémonie se clôt par des « *bloavezh mat* » / « Bonne année », puisque le calendrier des druidistes place le

---

<sup>840</sup> Du latin *infernus*, « ce qui est en bas ». Pour les chrétiens, c'est le lieu où vont les âmes damnées, qui y seront suppliciées.

<sup>841</sup> Nous nous basons sur nos notes prises à la suite de l'observation de la cérémonie de Samhain – Heven le 1<sup>er</sup> novembre 2012, au bord du Yeun Elez, en Botmeur, puisque nous n'avons pas trouvé d'écrits de Le Scouëzec expliquant l'organisation de cette cérémonie.

nouvel an celtique en ce jour. Il s'agit là d'interprétations de textes mythologiques irlandais et gallois, dont l'étude montre que cette fête n'était pas à date fixe, dépendait du cycle lunaire, et que sa durée variait d'une nuit à plusieurs jours. Samhain signifie « fin de la période chaude » en irlandais, et indique donc le passage d'une saison à l'autre.

Imbolc / Emwalc'h est la fête des lustrations. La cérémonie se déroule le premier week-end de février, autour d'une fontaine, afin de se laver symboliquement des affres de l'hiver qui se termine, après une période d'intériorisation, de repli hivernal. C'est aussi, symboliquement, une façon de se préparer au renouveau printanier. Après les lustrations, une lumière (bougie) peut être allumée, afin de marquer le retour de la lumière, non pas du soleil (qui reprend vigueur depuis le solstice), mais pour indiquer que l'humain, comme d'autres êtres vivants, sort de l'ombre, se réveille. Si la célébration se déroule le premier week-end de février, c'est bien dans un souci de facilité : fête païenne, elle ne figure pas au calendrier des jours fériés, dont quelques-uns dépendent de la liturgie chrétienne (Noël, Pâques, fête de la Vierge, Pentecôte, Ascension...). Les druidistes considérant que le 1<sup>er</sup> février est la date d'Imbolc, il peut y avoir impossibilité de célébrer, selon le calendrier civil en fonction. Ainsi, le choix du dimanche prévaut, plus pratique pour que les membres s'organisent. Il en va de même pour les solstices et équinoxes, qui sont le plus souvent célébrés à d'autres moments que ceux, réels, du cycle solaire.

Beltan se déroule le 1<sup>er</sup> mai, et est la fête du feu prophylactique et protecteur, symbole de force. Le rituel se déroule dans un cercle de pierre, avec une partie près d'une fontaine ou d'un point d'eau, puis les participants passent entre les deux feux allumés, afin de bénéficier des pouvoirs du feu. elle indique la fin de la période froide.

Le Gorsedd Digor est une cérémonie ouverte au public (la seule qui existait avant le Grand-Druidat de Gwenc'hlan), où les délégations galloises et corniques sont reçues, et où le Grand-Druide fait un discours en breton sur l'actualité de l'année, la Bretagne, la politique, la culture.

La Gorsedd de Bretagne est indépendante de la Gorsedd-mère de Galles en ce qui concerne le fond et la forme de ces fêtes. Elle n'a que certaines obligations pour le Gorsedd Digor.

Gwenc'hlan a aussi développé d'autres formes de cérémonies dans la Gorsedd : les célébrations d'union entre deux êtres, les baptêmes (le mot n'est pas très approprié dans le contexte de la Gorsedd), les cérémonies liées au décès. Par exemple, le mariage est une communion entre les êtres, mais aussi entre le couple et les éléments, les forces de la nature. Bien sûr, un mariage druidique ne peut se coupler avec un mariage célébré par l'Église ou dans toute autre institution religieuse.

Dans son petit ouvrage, *Histoire du Goursez des druides*<sup>842</sup>, Paotr an Elle écrit, dès l'introduction (en page 9) que « la confrérie [est], par essence, un lieu privilégié de recherches et de réflexion, [...] tout incite ses membres à diriger leurs travaux vers les spéculations métaphysiques, sans que pour autant ceux-ci engagent, tant soit peu, l'ensemble de la pensée générale<sup>843</sup> », c'est-à-dire celle de l'ensemble du groupe. Ainsi, chacun est libre de choisir sa voie spirituelle, d'y cheminer, mais au sein même de la Gorsedd personne ne peut imposer ses propres choix ni ses propres réflexions métaphysiques. Gwenc'hlan, en tant que Grand-Druide, a pourtant diffusé, de juillet 2002 à septembre 2003, une petite brochure à destination des membres de la Gorsedd, où figurent quelques réflexions, quelques remarques, quelques recherches qu'il a lui-même menées, mais aussi quelques principes qui lui sont chers, tout autant que quelques épisodes marquant de sa vie. Le Grand-Druide impose donc sa propre vision de sujets politiques ou culturels tout en nourrissant les réflexions des membres.

Paotr an Elle défend dans son ouvrage « l'étude, l'examen et la déduction après analyse, la somme considérable des connaissances de ces antiques « Recteurs de la celtie » qu'étaient les Druides »<sup>844</sup>, afin de retrouver leur ancienne sagesse, leurs principes, en les actualisant. Le but ultime, selon l'auteur, est « la régénération des pays celtiques, par conséquence de la Bretagne, pour en faire une communauté ethnique homogène et cohérente, dont le ciment indispensable, outre la langue, devrait passer par un sentiment individuel très vif de faire partie de cette communauté »<sup>845</sup>. Donc, de se sentir celte et le revendiquer.

Nous avons pu retrouver un manuscrit de Gwenc'hlan<sup>846</sup>, rédigé en breton, issu d'un fonds d'archives privé, préparatoire au déroulement de la cérémonie de Beltan d'une année qui n'est pas indiquée, mais que nous supposons être d'avant 1993, puisque la personne l'ayant conservé a quitté la Gorsedd cette année-là, les archives étant maintenant en possession de sa fille. VL Grand-Druide avait découpé cette cérémonie en trois parties :

*War an dour*

*E-barzh ar c'helc'h-mein*

*Dirag an daou dan*

*War an dour :*

---

<sup>842</sup> Paotr an Elle, *Histoire du Goursez des druide* Brasparts, éd. Beltan, 1987.

<sup>843</sup> *Ibid.*, p. 9.

<sup>844</sup> L'auteur a tout de même conscience de la faiblesse des informations sur le sujet, au moment de l'écriture de son livre. Et de se permettre une petite attaque envers « certains auteurs » qui publient abondamment sans avoir « les références de base ».

<sup>845</sup> Paotr an Elle, *op. cit.*, p. 10.

<sup>846</sup> Document « Beltan », manuscrit en breton, fond d'archives privés, n.d.

La 1<sup>ère</sup> partie du texte est une présentation des liens entre la fontaine et son eau, le cycle de la Nature / de l'eau / de la vie.

La 2<sup>ème</sup> partie est une prière, ou plutôt une bénédiction.

*E-barzh ar c'helc'h-mein :*

G. Le Scouëzec s'adresse à la Gorsedd : « *Breudeuriezh druized, barzhed hag ovizion Breizh* ». Ici, nous apprenons que la cérémonie a lieu à Moëlan-sur-Mer (“*e parrez Moelan*” : le nom « Moelan » est barré ; pour ne pas le dire ? Est-ce une réutilisation du texte premier pour une autre cérémonie de Beltan ?), le 26 avril / *26 a viz Ebrel* : le « 26 » est aussi barré. Nous supposons donc qu'il s'agit d'un ancien texte servant de brouillon ou « d'exemple-type » à la préparation d'une cérémonie ultérieure.

Le texte nous présente ensuite le déroulement de la cérémonie, d'un point de vue spirituel, non d'un point de vu « physique » (son déroulement concret dans l'espace), et il y a 3 corrections linguistiques dans la dernière partie de ce passage (il s'agit d'une autre écriture que celle de G. Le Scouezec, ce qui nous indique qu'il faisait relire ce genre de textes, et que sa maîtrise du breton n'était pas sans faille).

*Dirag an daou dan :*

Dernière partie de la cérémonie. Il fait mention du porteur du glaive, entre parenthèses, sans préciser pourquoi, comme pour un rappel de ce qui doit être fait à un moment précis (peut-être est-ce là l'intégration d'une nouveauté dans la rituelie de Beltan). Les deux feux prophylactiques et protecteurs de Beltan, entre lesquels doivent passer les participants, représentent la force et les opposés.

Il y a deux corrections de la main de G. Le Scouezec : la devise « *ar gwir a-enep d'ar bed* » devient « *ar gwir en-arbenn d'ar bed* ». Ce détail nous permet aussi de dater cet écrit comme étant de 1983 (le document semble être un « exemple-type »), année où il impose de nombreux changements dans le fonctionnement du groupe, notamment en créant une liturgie, ou peut être un peu après. Le texte se termine par les paroles dites à l'assemblée. L'ensemble de la cérémonie se déroule sous les auspices du soleil, « œil du jour » (*lagad an deiz*), particulièrement mentionné dans la 2<sup>ème</sup> partie.

Nous avons là un manuscrit qui nous indique quelles évolutions, en une année, le Grand-Druide a apporté : le changement dans la devise, notamment, mais aussi dans le rôle du porte-glaive,

semble-t-il. Proposant un déroulement guidé par les éléments qu'il souhaite mettre en avant (ici, l'eau, la pierre et le feu), il apporte donc une forte touche d'ésotérisme et de symbolisme dans les rituels, nouveaux pour la Gorsedd.

Peu de temps avant le Gorsedd Digor de juillet 1995, voulant peser dans le paysage culturel et spirituel breton, le Grand-Druide décide que la Gorsedd irait célébrer à sa façon la Grande Troménie de Locronan. Ce *tro-minihy*, ou tour du sanctuaire, n'est pas un cas isolé : il en existe d'autres en Bretagne, mais aussi en France et en Belgique, comme l'a étudié et présenté Joël Hascoët dans sa thèse de doctorat<sup>847</sup>. S'appuyant sur les recherches de Robert Latouche, puis des travaux de son ami Erwan Vallerie, G. Le Scouëzec voyait dans le toponyme « Locronan » (breton « Lokorn ») « l'hagionyme d'un saint « Cronan » plutôt que l'installation, peu crédible d'après l'analyse de la *vita*, d'un saint Ronan irlandais »<sup>848</sup>. La première *vita* de St Ronan date du XIII<sup>e</sup> siècle et de nombreuses versions suivront. Selon R. Latouche<sup>849</sup>, c'est le toponyme qui a amené la légende du Saint, qui, selon lui, n'a jamais existé.

Hésitant au départ à inviter les membres à porter la saie ce jour-là, il finit par l'imposer, tout en précisant qu'il s'agit de participer à cette fête chrétienne de façon païenne, presque laïque, car selon lui, son origine remonte à l'Antiquité Celtique, à travers le culte de Kronan, variante de Cernunnos (le dieu cornu, gaulois, de la nature), qui lui-même est passé dans Saint-Kronan / Saint-Ronan<sup>850</sup>. Il prévient même la gendarmerie de leur présence, et les bardes, ovates et druides arpentent les chemins de la Troménie avant les autres participants : pour ne pas qu'il y ait confusion sur leurs intentions, mais aussi pour marquer symboliquement l'ancienneté revendiquée de leur tradition sur les autres. C'est une forme de réappropriation d'une tradition considérée comme ancestrale et d'origine pré-chrétienne, d'un rite qui se doit d'être pratiqué par les membres de la Gorsedd, puisque revendiquant une tradition celtique bretonne.

Au-delà de ces réinterprétations et tentatives de justifications d'une théorie par le détournement de la toponymie et de la linguistique, la Gorsedd s'impose donc à cette Grande Troménie et aux suivantes, tous les six ans<sup>851</sup>.

---

<sup>847</sup> Cf. Hascoët Joël, *Les troménies bretonnes. Un mode d'anthropisation de l'espace à l'examen des processions giratoires françaises et belges*, thèse de doctorat soutenue le 24 septembre 2010, sous la co-direction de Jean-François Simon et de Claude Sterckx, CRBC - UBO / Forel - ULB.

<sup>848</sup> Hascoët Joël, *op. cit.*, p. 114.

<sup>849</sup> Latouche Robert, *Mélange d'histoires de Cornouaille, V<sup>e</sup> – XI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Champion, 1911, p. 95.

<sup>850</sup> Le Scouëzec G., *Les druides*, T.3, *L'époque moderne et contemporaine*, *op. cit.*, pp. 109 et 110

<sup>851</sup> La dernière Grande Troménie eut lieu en juillet 2019, et la Gorsedd y participa, sous la direction de son Grand-Druide, Morgan, comme en 2013. En 2007 et 2001, ce fut Gwenc'hlan qui mena les druides, bardes et ovates, sur les chemins de la campagne de Locronan.

De plus, faisant jouer son réseau, en l'occurrence son ami Jean-Yves Cozan, Président du Parc Naturel Régional d'Armorique, et toujours avec l'idée de s'affirmer dans le paysage breton, les Gorseddau Digor se tiennent se tiennent, en 1997 et 1998, à Hanvec, au domaine de Menez Meur, avec son autorisation<sup>852</sup>.

Un changement a lieu à la tête de la Gorsedd en juillet 1998 : Bertrand Borne / Kazh ar Maeziou étant décédé, Per-Vari Kerloc'h est désigné par le Grand-Druide comme Grand-Druide Adjoint. Le corps de Bertrand Borne est incinéré, et ses cendres éparpillées à la fontaine de St-Kaduan, en Brasparts.

Sous la direction de Gwenc'hlan, la Gorsedd est entrée dans une période d'évolution et de positionnement politique plus radical. Nous retiendrons ici plusieurs Gorseddau illustrant nos propos. Le Gorsedd Digor de juillet 1999, qui fête le centenaire de la Gorsedd, tout d'abord : une délégation de cinquante Gallois se joint à la Gorsedd, et une vingtaine de Cornouaillais, pour fêter le centenaire de la Gorsedd de Bretagne. Le discours du Grand-Druide est très politique, fustigeant la France, et adressant une lettre ouverte au président Jacques Chirac pour protester contre la position de la République française face à la Charte Européenne des Langues Minoritaires. Le Grand-Druide Adjoint se charge de ritualiser à nouveau l'union des deux parties du glaive, dans une optique de reconnaissance fraternelle entre Bretons et Gallois, qui a lieu dorénavant chaque année : un représentant de la Gorseth Kervew et un de la Goursez de Bretagne présentent chacun une partie du glaive, les unissent et portent le glaive au représentant de la Gorsedd de Galles. Le Gorsedd de Beltan, le 1<sup>er</sup> mai 2001, se déroule dans la tempête, à Ouessant, où le Grand-Druide a décidé de faire une cérémonie autour de la fontaine du Stankoù et du cromlec'h tout proche, *Karreg ar Baganed*. Le Grand-Druide, ne voulant pas annuler ou déplacer la cérémonie, doit hurler son discours. Obstiné, il a souhaité que les rituels se tiennent au cœur des éléments déchaînés. Quant au Gorsedd Digor de 2004, il reste dans la mémoire des participants comme la célébration où le Grand-Druide brûle une carte Michelin et un guide touristique où la Bretagne apparaît sans la Loire-Atlantique. Il brûle aussi un drapeau français, symbole, pour lui et tant d'autres, d'un État meurtrier et ethnocide.

Bien loin du régionalisme bon teint de Taldir ou de Kaledvoulc'h, Gwenc'hlan place haut la barre des revendications. Son prédécesseur, Eostig Sarzhaw, de par son emploi dans les services financiers de la France, ne put aller bien loin dans les paroles ou les actes. Gwenc'hlan n'hésite pas, comme nous venons de le mentionner, à célébrer dans la tempête ou à brûler un symbole de l'État. Les raisons de ces actes sont à chercher dans sa vie (la guerre d'Algérie, son militantisme breton...) et dans ses principes (droits des peuples à disposer d'eux-mêmes et de leur territoire...) . Menant la

---

<sup>852</sup> Le cercle de pierres est toujours en place, à quelques dizaines de mètres de l'accueil du domaine.

Gorsedd d'une main de fer, il se place au centre d'une toile qu'il a tissée. La conclusion de sa trilogie *Les Druides* est éloquente. Parlant de lui à la troisième personne, il revendique trois filiations, trois voies d'une Tradition qu'il dit unique : le druidisme, le christianisme celtique, la franc-maçonnerie forestière.

Si cette Tradition vit à travers lui, concrètement, c'est autour du centre Beltan que tout s'active.

### **Le centre culturel Beltan, « QG » du Grand-Druide**

G. Le Scouëzec s'est lancé dans un travail énorme : restauration, marouflage, mise en cadre. Une première toile est vendue le 30 mai 1984, pour 3300 francs. Dans les deux années qui suivent, il vend 8 huiles, 10 aquarelles, 2 dessins et 1 gravure. Une des huiles part pour 5000 francs en mai 1985. Tout cela lui permet d'en rénover d'autres, et de pouvoir penser à faire autre chose qu'exercer la médecine : le 30 avril 1985, il quitte le monde médical (il avait en fait pris la décision suite à ses graves problèmes de santé de l'année précédente – là, il l'officialise), et crée à Brasparts, le 1<sup>er</sup> mai, avec Maï-Sous Dantec et Bernard Duc, les éditions et le centre culturel Beltan, ainsi que la Galerie de Bretagne, librairie ésotérique et celtique, et centre de diffusion de l'œuvre de son père le peintre. Il a aussi fondé quelques jours auparavant, le 11 avril, afin de gérer, promouvoir et diffuser l'œuvre de son père, l'association « Les amis du peintre Le Scouëzec, avec les mêmes protagonistes, auxquels s'ajoutent des amis : Christian Le Goff et Lucien Abraham. Pour faire partie de cette association, il faut être parrainé par Gwenc'hlan (président) ou Maï-Sous (secrétaire). Cette association peut permettre de récolter des dons afin de mettre en valeur les peintures et financer leur rénovation. Il est même question de créer une fondation « Maurice Le Scouëzec » en 1989, mais ce projet n'aboutira pas.

J-Y Cozan inaugure le centre Beltan, le 1<sup>er</sup> mai 1985, en tant que député du Finistère. Gwenc'hlan souhaite utiliser ce lieu pour mettre en valeur les œuvres de son père dont il a héritée (au nombre de 3717, du simple croquis à la peinture finie), et sur lequel il avait fait paraître *Le Peintre Maurice Le Scouëzec* (Brasparts, éditions Alrea) en 1984, précédant de plusieurs mois le décès de sa mère (qui survint le 13 décembre).

Cette dernière avait rangé toutes les toiles dans des boîtes qu'elle avait fait fabriquer au décès de son père. D'une part, cela coûtait moins cher que de tout mettre en cadre, et d'autre part elle souhaitait cacher les œuvres de Maurice Le Scouëzec afin qu'elles ne tombent pas aux mains des Allemands, pendant l'Occupation (Maurice Le Scouëzec est décédé en mai 1940). Soit les œuvres étaient bien cachées, soit les Allemands n'y ont vu aucun intérêt lorsqu'il y eut des fouilles dans leur maison, et elles survécurent aux déménagements comme aux bombardements. Quelques-unes avaient tout de même été vendues avant cette date. Héritant donc de toutes ces œuvres, G. Le Scouëzec abandonne son métier de médecin allergologue (et Quimper) pour mettre en valeur

l'œuvre de son père (et s'installer à Brasparts) et le faire reconnaître comme un des peintres majeurs du XX<sup>e</sup> siècle. Afin de pouvoir restaurer une majorité de toiles tout en en vendant quelques-unes, plusieurs partent aux enchères.

Le centre Beltan, comme son fondateur, cumule les fonctions, au 1 rue St Michel à Brasparts : lieu d'exposition des œuvres de son père, boîte aux lettres de la Gorsedd, de Ceux du Pommier (voir infra), et est aussi le quartier général du Salon du Livre Ésotérique et Symbolique, que Gwenc'hlan va mettre en place. L'ensemble est déclaré au Registre du Commerce, à Châteauneuf-du-Faou le 20 mai 1985. Il a tout fait dans les règles de l'art, avec mise à disposition de locaux pour chaque association : la première étant Beltan, locataire des locaux, qui met à disposition des autres une pièce dans le bâtiment.

Un ami journaliste, Perazzi (ils s'étaient rencontrés lors des manifestations à Plogoff, en 1981, contre l'installation d'une centrale nucléaire) lui avait promis son aide pour promouvoir ce projet. Tombé gravement malade au moment de la création du centre Beltan, il n'avait pu honorer sa promesse, mais comptait bien se rattraper. Ce fut chose faite par l'article qu'il publia le 9 avril 1987, dans le *Ouest-France*, « Trois milles toiles dans un grenier ». L'article amena jusqu'à Brasparts une foule de curieux, d'acheteurs, de reporters radio. Pendant six mois, les ventes furent régulières. Gwenc'hlan put enfin entreprendre la restauration des œuvres non vendues, et faire publier un manuscrit de son père, où celui-ci conte son passage du Horn, ses tours du monde à la voile de 1898 à 1900<sup>853</sup>.

Même si l'État lui demande de payer des impôts sur l'œuvre de son père, il continue avec l'équipe des « Amis du peintre Le Scouëzec » et le centre Beltan à organiser des expositions. Rien que pour cette année 1987, cinq expositions ont lieu d'avril à octobre : à Morlaix au Musée des Jacobins ; à Saint Malo à la Halle aux Grains, à Brest à la Galerie Le Malet, à Pont Aven à la Galerie Différence et à Rennes à la Galerie du Chapitre. L'année suivante, Maurice Le Scouëzec est encore à l'honneur : en juillet, au château de Trévarez en St-Goazec, en septembre au Château Margaux à Bordeaux, en décembre au Château de la Poterie, à Nantes.

Les éditions Beltan périclitent à partir de 1993, mais même si elles ne publient plus rien, elles continuent d'exister jusqu'à son décès : l'association Beltan a un bail dans la maison de Brasparts, propriété d'une SCI que Gwenc'hlan gère. Charles Labasse, ami et druide du Pommier, en est le trésorier, au moins jusqu'en 2003.

Henry Le Bal, homme de lettres, de théâtre et d'art, écrit en cette année 1993 un recueil de trente-trois poèmes (comme les trente-trois niveaux d'initiation en Franc-Maçonnerie), intitulé

---

<sup>853</sup> Le Scouëzec Maurice, *Le Horn*, Brasparts, éd. Beltan, 1987.



*L'île*<sup>854</sup>. Sur les conseils de sa femme, fille de Jean-Yves Cozan, il contacte les éditions Beltan. Gwenc'hlan lui propose d'écrire la préface de l'ouvrage et de l'éditer, cherchant un nouveau souffle pour sa petite maison d'édition. Faisant connaissance, ils se trouvent des atomes crochus, notamment sur la théologie. Henry lui parle de sa petite galerie à Pont-Aven et Gwenc'hlan lui présente quelques dessins de son père. Henry Le Bal a un choc artistique en découvrant l'œuvre de Maurice Le Scouëzec.

Suite à la sortie de son livre, Henry Le Bal retourne le voir régulièrement à Brasparts, apprenant à découvrir l'œuvre de Maurice Le Scouëzec, celui que ses collègues de Montparnasse surnommaient « l'Africain », ou « l'aventurier ». Pour lui, la série « Madagascar » a un réel côté avant-gardiste, et doit être mise en valeur. Il décide d'organiser des expositions sur Maurice Le Scouëzec et Gwenc'hlan se dit qu'un nouveau livre sur son père serait une bonne idée. C'est, au final, toute une série de livres qui sera publiée sur le peintre.

Une grande amitié est née entre le collectionneur et le Grand-Druide, et ils n'auront de cesse de se voir dès que possible, de discuter, de travailler pour la promotion des peintures de Maurice Le Scouëzec. Henry sera même le témoin de Gwenc'hlan à son mariage en 2003 avec Bernadette Le Huche, et participera aussi à plusieurs réunions des Forestiers d'Avallon<sup>855</sup>, y présentant plusieurs planches (des présentations, des exposés). D'après H. Le Bal, les discussions entre les deux hommes sont d'une haute tenue spirituelle<sup>856</sup>.

### **3- Créations initiatiques : le Pommier, les Forestiers d'Avalon, *Gwaz Menez Dregan***

#### **Le Pommier**

La première cérémonie de la Fraternité des Druides d'Occident à laquelle participe Alain Bocher (1935 - 2014)<sup>857</sup>, au début du mois de février 1983 (pour Imbolc), en Briec (Finistère), comporte des rituels qui l'étonnent, notamment une messe célébrée par Jacques Dubreuil, Ancien de l'Ordre Monastique d'Avallon. Pour M. Bocher, qui venait de faire connaissance avec Gwenc'hlan le jour précédent, cela est inconcevable dans un groupe druidique. Selon lui, on ne peut être à la fois catholique et païen. Il s'est donc permis une remarque, à la suite de laquelle une discussion agitée naît. Jacques Dubreuil prend la décision de s'en aller, emmenant dans son sillage la majorité des membres. Maï-Sous Robert-Dantec, Gwenc'hlan Le Scouëzec et Alain Bocher se retrouvent donc

---

<sup>854</sup> Le Bal Henry, *L'île*, Brasparts, éd. Beltan, 1993.

<sup>855</sup> Voir *infra*.

<sup>856</sup> Témoignage de Henry Le Bal, recueilli le 24 novembre 2012.

<sup>857</sup> Alain Bocher, 1935 - 2014. voir les annexes biographiques.

tous les trois. Le Grand-Druide de Bretagne remercie A. Bocher de son culot, d'avoir osé dire ce que lui n'osait pas depuis un moment. La séparation se fait tout de même de façon amiable : Jacques Dubreuil conserve la Fraternité des Druides d'Occident, sous la forme d'une association, et le trio séparatiste décide de fonder son propre groupe, Gwenc'hlan y apportant ses propres filiations de Grand-Druide et d'évêque de l'Église Celtique : il tient à respecter ces filiations, qui légitiment toute création de groupes druidiques ou autres<sup>858</sup>.

A Samhain 1983, « *Ar re eus an Avalen* » / « Ceux du Pommier » est officiellement créé à Brasparts. Ce nouveau groupe illustre bien les avancées de Gwenc'hlan en spiritualité et ses recherches ésotériques et initiatiques. « Ceux du Pommier » est un groupe indépendant. Gwenc'hlan en est druide, tout en étant Grand-Druide de la Gorsedd, dérogeant à la règle de ne pouvoir appartenir à un autre groupe que la Gorsedd. Alain Bocher le suit dans cette idée d'indépendance au niveau du fonctionnement, car la Gorsedd refuse la langue française dans ses rituels, qui est, selon lui, aussi celtique que le breton : c'est la raison de la création de quelques groupes en Bretagne, hors du giron de la Gorsedd, qui considère donc la langue bretonne non seulement comme une langue vivante et d'avenir, mais aussi comme une langue sacerdotale. L'usage (et donc la connaissance) du breton pouvant être considéré comme une forme de rejet de personnes intéressées par une initiation dans ce groupe bardo-druidique, mais ne souhaitant pas apprendre le breton.

De plus, pour Alain Bocher, la Gorsedd était trop connotée politiquement, et trop « bretonne ». Avec Gwenc'hlan, pourtant, elle développe en cette année 1983 un aspect spirituel qui n'avait jusque là pas été initié.

La « clairière » de Ceux du Pommier se compose de sept membres maximum : il y a là une magie des chiffres que l'on retrouve en Alchimie, en ésotérisme et en Franc-Maçonnerie (« Trois la forment, cinq la composent, sept la rendent juste et parfaite, il en faut neuf pour la dissoudre »). Chacun, au Pommier, reçoit chaque année, à Samhain, un nom de plante ou d'animal, et doit réfléchir une année sur l'animal ou la plante, faire des recherches, écrire, partager avec les autres ses questions et ses réflexions, afin que tout le monde progresse dans le groupe.

Les années passant et le Pommier essayant d'autres Pommiers, des membres de la Gorsedd y sont accueillis. La Gorsedd était sur une voie spiritualisante sous l'action de son Grand Druide, qui choisit de se faciliter les choses en créant ce système parallèle de groupes. En effet, comportant moins de membres, ayant un fonctionnement plus libre, il pouvait y partager de façon plus facile, moins collégiale, moins officielle, toutes les recherches qu'il entreprenait, et qui rejaillissaient sur la Gorsedd.

---

<sup>858</sup> Informations recueillies par nous-mêmes auprès de M. Bocher, en novembre 2011.

Il y a trois grades au Pommier :

*Mabinog* : le débutant, l'impétrant. Le nom vient d'une interprétation du mot « mabinogion », et sa traduction est incertaine. Il peut s'agir tout autant d'un mot signifiant « adolescences », que « initiation », ou « progression d'un enfant »...etc.

*Beleg* : fait référence au christianisme ; en breton, c'est le prêtre. Alain Bocher, et Gwenc'hlan avant lui, y voyait une origine plus ancienne, païenne, prenant son origine dans le nom de Belenos, un des principaux dieux des Celtes. Le *Beleg* serait un représentant du dieu Belenos, dans sa fonction de dieu de la lumière. Il serait donc un porteur de lumière, une sorte de Lucifer ou de Prométhée celte des temps modernes : celui qui répand autour de lui la lumière du savoir et de la connaissance. Au moment de devenir *Beleg*, le druide officiant transmet la filiation, qualifiée d'exacte, du druidisme depuis l'ère du Bélial<sup>859</sup>. L'origine du mot « *beleg* » est en fait à chercher du côté du latin : de baculus, bâton ; le bâton était le signe du commandement, ici ecclésiastique, et par extension désigne le porteur du bâton (la crosse des évêques est une extension du bâton des bergers gardant et guidant leurs troupeaux).

Druide : il dirige le Pommier. C'est le grade que l'on atteint après avoir franchi toutes les étapes de l'initiation. C'est le penseur, le chercheur par excellence, « qui se situe dans un mouvement intellectuel »<sup>860</sup>, qui, s'il prend source dans l'Antiquité gauloise, avec ses valeurs, est en accord avec la société actuelle<sup>861</sup>. Lors de son passage de Beleg à Druide, l'initié, qui entre dans une nouvelle phase de son développement spirituel, vit un rituel dans un endroit considéré comme sacré, lieu naturel où les pratiquants ressentent la présence du divin ou d'énergies telluriques<sup>862</sup>. Ainsi, Alain Bocher, témoignant du rituel de passage qu'il vécut, nous indiqua que le pratiquant se présente nu devant son initiateur. Littéralement nu, dévêtu. Mais « nu » aussi dans son humilité, la prise de conscience qu'il n'est rien face à l'immensité de la connaissance qu'il doit acquérir, au cheminement qui doit encore s'effectuer. Nu face au divin, tel que la nature l'a conçu. Il reçoit ensuite la saie du druide, dont il est revêtu par son initiateur : c'est une nouvelle naissance. L'être nu qui (re)vient à la vie, et qui reçoit de son parent spirituel l'habit qui fera de lui un autre que ce qu'il était auparavant.

L'enseignement est une des bases de ce groupe druidique. Si les rencontres se font aux fêtes celtiques, ou à une date proche celles-ci, le Grand-Druide devant assurer les cérémonies de la

---

<sup>859</sup> Filiation invérifiable scientifiquement.

<sup>860</sup> Informations transmises par A. Bocher et corroborées par Guy Le Nair, druide de la Gorsedd, ancien druide du Pommier des Abers, dans son ouvrage ; *Le sourire du druide*, coll. Développons, Lille, The book edition, 2016, p. 208.

<sup>861</sup> *Ibid.*

<sup>862</sup> Témoignage d'Alain Bocher sur son propre rituel de passage de Beleg à Druide au Pommier, recueilli le 26 avril 2011 à son domicile en Paimpont (35). Il ne nous a pas indiqué le lieu de ce rituel, mais avait énoncé que celui-ci s'était déroulé dans la nature, auprès d'une roche. Il ne nous a pas témoigné des paroles et gestes rituels, souffrant de trous de mémoire, conséquence d'un AVC qu'il eut en 2001.

Gorsedd, puis, plus tard, celles de la Vente Forestière, elles sont l'occasion aussi de vivre autrement sa spiritualité et son initiation. Ces rendez-vous se divisent en plusieurs temps : une cérémonie suivie d'un repas, puis vient une séance d'enseignement, généralement gérée par Gwenc'hlan On y parle de mythologie, de religion, d'histoire. Tout le monde peut intervenir, poser des questions. Chacun peut aussi gérer ce temps d'enseignement, mais peu l'ont réellement fait.

Gwenc'hlan décide de créer des Branches à son Pommier, en parallèle de la Gorsedd, puisque les recrues se faisaient plus nombreuses : il autorise des gens à fonder ces groupes de réflexion, non bretonnants. Et c'est là tout l'intérêt qu'ont certaines personnes à fonder ce type de groupe : elles peuvent organiser et prendre réellement part aux cérémonies, aux rituels, car la langue du sacerdoce n'est plus le breton, qu'elles ne maîtrisent pas. Ce n'est pas une démarche d'autonomisation de certains petits groupes, ou de certaines tendances de la Gorsedd, puisque le Grand-Druide chapeaute l'ensemble. Dans ces Branches, il y a de la recherche et de l'enseignement, comme dans le groupe d'origine. Il y en avait aussi à la Gorsedd, mais là, cette démarche est fortement inspirée par Maï-Sous Dantec, qui organise régulièrement des séminaires d'enseignement au manoir du Tertre, en Paimpont, auxquels, finalement, peu de membres de la Gorsedd participent : éloigné de leur zone de confort, ces week-ends ne sont pas pour toutes les bourses. Même si l'idée est de se rapprocher des *symposia* organisés par Toland, les règles peuvent y être strictes et l'ambiance parfois tendue entre les participants.

Le 3 juin 2002, Gwenc'hlan choisit de laisser la responsabilité collégiale du Pommier à deux druides de la Gorsedd et du Pommier, Guy Le Nair et Claude Amice. Il leur transmet toutes ses filiations. Ils sont rapidement rejoints par Charles Labasse pour diriger ce groupe d'études et de recherches. Finalement, pour respecter une pluralité de pensée chère au Grand-Druide, et surtout parce qu'ils n'arrivent pas à se mettre d'accord sur des points cruciaux, ils décident de fonder leurs propres branches, où l'usage du breton est quasi-inexistant. Le Pommier est donc divisé en trois Branches : l'une dans les Abers (nord-Finistère, dirigée par Guy Le Nair), une à Brasparts (Claude Amice en est druide), et une à Paimpont (Charles Labasse<sup>863</sup> en est druide). Il y a aussi la création d'une Branche à Quimperlé (Finistère), par Guy Flégeot, dissident de la Gorsedd, et une autre à

---

<sup>863</sup> Charles Labasse a été trésorier des éditions Beltan et a suivi l'enseignement de Gwenc'hlan. Il est devenu druide en trois ans, au Pommier, ce qui était censément impossible. Cette nomination a créé quelques remous, plusieurs personnes pensant que Gwenc'hlan lui avait offert le sacerdoce druidique contre un service rendu. Il semble dans ce cas l'avoir fait à plus d'une personne de son réseau social, sur la fin de sa vie. C. Labasse est toujours à la tête d'un groupe druidique. Lors d'une discussion avec P. Camby (le 30 juillet 2011), ce dernier nous a affirmé que M. Labasse travaillait pour les Renseignements Généraux et avait intégré le mouvement druidique afin de mieux le surveiller. Il aurait finalement fini par y trouver un réel intérêt spirituel et humain. Ces dires relèvent plus de la jalousie et de la volonté de nuire à la réputation de M. Labasse et nous ne pouvons pas les vérifier.

Fougères (Ille-et-Vilaine), sans aucun lien avec les autres, dirigée par Philippe Camby, qui reçoit sa filiation directement par Gwenc'hlan<sup>864</sup>. Ces deux dernières Branches sont fondées par des personnes en délicatesse à la Gorsedd, qui trouvent là le moyen d'aller vivre leur spiritualité de façon plus indépendante, tout en étant sous la tutelle du Grand-Druide de Bretagne, ce qui leur accorde une forme de légitimité. M. Camby n'appelle d'ailleurs pas son groupe du nom de « Branche » mais bien le Pommier de Fougères, sous-entendant donc par le choix de ce nom, qu'il se considère comme héritier et seul représentant légitime de ce courant du druidisme, créé par Gwenc'hlan, alors qu'il n'a pas, comme les autres, reçu l'initiation au sein de la Gorsedd, et n'a pas fait parti de la première génération du Pommier.

En 2004, Gwenc'hlan participe à la création de l'École Druidique d'Helvétie, créée par Philippe Camby. Les deux groupes, l'École et le Pommier de Fougères, sont les deux pendants d'un même projet, l'un attaché à la Bretagne, l'autre extériorisé là où M. Camby a une partie de son réseau de connaissances, la Suisse. Les deux créations bénéficient des filiations de Gwenc'hlan, ce qui amène sa suite de jalousie, de rumeurs, de conflits. Ne pouvant récupérer le titre de Grand-Druide, M. Camby a convoité celui de dirigeant de l'Ordre Monastique d'Avalon, l'Église Celtique n'ayant plus de consistance et s'étant retrouvée à l'état de secte dans la région de Montpellier. Il souhaite la recréer en Bretagne et en Suisse, comme lien entre les deux territoires et ses deux groupes, mais aussi comme justificatif de la place qu'il revendique dans le druidisme créé par Gwenc'hlan.

Abusant très probablement des fragilités de G. Le Scouëzec, dues à son âge, M. Camby monnaie des filiations en échange de droits liés à la publication d'un ouvrage sur le druidisme, sous forme d'interview entre les deux hommes. L'idée a déjà été appliquée par Régis Blanchet en 1993, peu de temps après la création des Forestiers d'Avalon, mais M. Blanchet n'a jamais payé G. Le Scouëzec. M. Camby propose donc de réparer cette injustice, en échange d'une initiation et de filiations. Gwenc'hlan permet donc la création de l'École Druidique d'Helvétie et, semble-t-il, transmet ses filiations à M. Camby, qui, à son tour, les transmet à une bardesse en initiation auprès de lui entre 2010 et 2014.

La recherche de filiations et leurs revendications permette à un groupe de se placer dans un historique ésotérique, plus largement dans l'histoire et de revendiquer une place, une légitimité à exister au sein d'un mouvement ésotérique. La filiation permet aussi au groupe d'affirmer posséder

---

<sup>864</sup> P. Camby a fondé l'École Druidique d'Helvétie sur les mêmes bases qu'un Pommier. Il avait demandé à Alain Bocher et sa femme Dany d'être responsables d'un Pommier à Barenton, en Brocéliande, mais ceux-ci ont refusé, étant en désaccord avec son idée du druidisme. En conséquence, il a fondé lui-même le Pommier de Fougères, issu directement de l'École Druidique d'Helvétie, consacrée par Gwenc'hlan, et qui refuse tous liens avec d'autres Pommiers et avec la Gorsedd. Le Pommier de Fougères a périclité depuis, mais l'École Druidique d'Helvétie existe encore.

un héritage spirituel et de faire partie d'une lignée issue d'un personnage considéré comme référent, voire reçu de celui-ci même. Recevoir une filiation lors d'une cérémonie de réception comme membre d'un groupe, ou lors du passage d'un grade à un autre, permet donc à celui ou celle qui la reçoit de pouvoir l'utiliser. Ainsi, il est possible d'avoir plusieurs filiations au sein d'un groupe et les transmettre aux membres. Ou de recevoir l'initiation de plusieurs groupes ésotériques et cumuler les filiations. Cela semble faire partie de la construction spirituelle et identitaire druidique de quelques personnes du mouvement, tel M. Camby : il s'agit de prouver un parcours, des références, de développer une sorte de « carte d'identité » à travers les filiations afin de se situer dans cette nébuleuse. Il s'agit aussi, dans un fonctionnement issu de la franc-maçonnerie, de pouvoir créer un groupe si l'on en quitte un : la filiation sert d'officialité. C'est ainsi que recevoir ou posséder des filiations, mais aussi et surtout des symboles qui les matérialisent, peut tourner à l'obsession chez les druidistes : une bague ou une chevalière, le bâton d'un druide ou tout autre artefact. Il peut aussi s'agir de papiers officiels ou internes à un groupe et concernant sa création ou ses filiations (celles-ci pouvant être réelles ou fictives<sup>865</sup>). C'est pourquoi il peut y avoir des tractations ou des arrangements entre amis, membres de groupes, initiés ou non, afin d'entrer en possession de filiations, lors de moments qui peuvent être des rituels formels et construits, ou alors simples et possiblement en dehors de toute cérémonie de groupe. Cela illustre enfin une perméabilité de nombreux groupes aux influences extérieures, avec la possibilité d'intégrer dans leurs références de nouvelles filiations leur convenant.

Lors d'une rencontre avec M. Camby, en son domicile de Fougères, en 2012, il nous a montré la chevalière d'argent et d'ambre que portait Gwenc'hlan, et qui, selon lui, symbolisait son rôle dans l'Ordre Monastique d'Avalon. Cette bague, portée en effet par le Grand-Druide, fut transmise à son décès à un ancien ami, médecin à la retraite en région parisienne. Profitant probablement de la faiblesse de la veuve de G. Le Scouëzec après le décès de celui-ci, il obtint l'adresse de ce monsieur, et lui écrivit pour revendiquer être le réel héritier de cette bague. Ce monsieur la lui expédia et il reçut donc l'objet anciennement porté par le Grand-Druide, faisant de lui une éminence de l'Ordre Monastique d'Avalon et héritier spirituel de Gwenc'hlan. Il souhaita que cette bague disparaisse avec lui et ne la transmette donc pas à la bardesse qu'il avait initiée pour lui succéder. A son décès, en effet, cet objet tant convoité disparut<sup>866</sup>.

---

<sup>865</sup> Par exemple, M. Bocher nous avait montré la liste des filiations qu'il avait reçues en devenant druide du Pommier : celles-ci remonteraient à St Pierre.

<sup>866</sup> La cérémonie funéraire fut suivie d'une crémation du corps de M. Camby. Nous ignorons si la bague l'accompagnait lors de ce moment, et / ou si elle fut enterrée avec ses cendres, ou encore conservée par un-e membre du Pommier de Fougères.

L'initiation au sein de l'École Druidique d'Helvétie aborde différents thèmes ayant pour base l'étude de textes allant des écrits homériques aux Triades, en passant par Baudelaire ou les récits arthuriens. Le Pommier de Fougères eut comme particularité de ne pas donner de titres à ses membres, de proposer une initiation libre et partagée par tous les membres. En l'absence de M. Camby, les personnes pouvant diriger des rituels sont la bardesse qu'il avait initié (Marie-Eve), une autre femme du Pommier et la druidesse dirigeant l'École Druidique d'Helvétie (elle-même transfuge de la Wicca).

### **Les Forestiers d'Avallon**

Dans un tapuscrit intitulé *Considérations sur le druidisme et les origines de la franc-maçonnerie*, par Thomas Paine, Marcus Keane, Gwenc'hlan Le Scouëzec<sup>867</sup>, ce dernier présente un rapide historique de la permanence de la tradition druidique, à travers des épisodes choisis de l'Histoire. Vient ensuite une suite d'événements et de personnages censés illustrer les liens entre tradition druidique et franc-maçonnerie, là aussi sous une forme chronologique. Nous ignorons la date de rédaction de ce document, mais il est construit sur le même modèle que la trilogie *Les Druides*, parue en 2001, et que d'autres ouvrages druidiques comme celui de Kadith : il s'agit de regrouper sous la même couverture différents épisodes historiques, différentes anecdotes ou courtes biographies, des thématiques liées au paganisme, et de tenter d'en montrer la linéarité à travers les siècles, prouvant ainsi la persistance et la diffusion d'une « tradition » jusqu'à nos jours.

G. Le Scouëzec, à travers ce texte, se place dans ce qu'il considère être la suite logique et historique de Paine et Keane, se raccrochant à ces références afin de justifier son rôle dans la création des Forestiers d'Avallon. S'il a participé à la création de ce groupe, c'est en tant que représentant d'un paganisme celtique, ses relations avec Alain Bocher et Régis Blanchet ayant fait le reste. Mais par son écrit, qui ne fut pas diffusé, il se place comme le dernier représentant de cette lignée philosophique, court-circuitant par là la traditionnelle méthode de transmission franc-maçonne, afin de se positionner comme l'un des dirigeants et représentants de cette branche franc-maçonne forestière.

Le 1<sup>er</sup> novembre 1993, Régis Blanchet<sup>868</sup>, franc-maçon souhaitant s'éloigner de sa Loge (car il était en procès face à un autre frère maçon), et Alain Bocher (pour qui druidisme et franc-maçonnerie avaient en commun plus de choses qu'il n'y paraissait), fondent une Loge

---

<sup>867</sup> Archives privées, tapuscrit, *Considérations sur le druidisme et les origines de la franc-maçonnerie*. Une édition revue et corrigée de ce tapuscrit parut aux éditions de l'Arbre d'Or, en format numérique, en avril 2005. Si l'ouvrage est de Thomas Paine, nous ignorons qui en est le traducteur. Surtout, le texte principal est précédé d'un écrit de Le Scouëzec intitulé *Considérations sur le druidisme et la franc-maçonnerie*.

<sup>868</sup> A cette époque, Régis Blanchet était en délicatesse avec la Franc-maçonnerie, ayant des soucis judiciaires avec un autre Frère. Il lui fallait donc s'en éloigner, tout en gardant une attache et un certain pouvoir.

maçonnique selon le rite forestier récemment remis au goût du jour.

C'est pendant l'année 1988-89 que le projet de rénovation des Rites Forestiers tels qu'ils furent pratiqués dans les années 1745-1789, germe dans la tête du Frère Régis Blanchet. Il recherche des documents pour reconstituer l'ensemble du corpus traditionnel de ces rites. Les rituels sélectionnés sont les plus anciens (1747) afin de ne pas remettre en fonction des rituels christianisés ultérieurement.

Néanmoins, en 1747, la prégnance du monothéisme était forte sur ces rituels, qui contenaient, et c'est ce qui intéressait R. Blanchet, des initiations aux mystères forestiers de fendeurs (bûcherons), de charbonniers et de forgerons : initiations à des métiers symboliques de la sédentarisation de l'humanité, la transformation de la matière par cette maîtrise de certains éléments comme le feu et l'art de la forge.

Alain Bocher, le plus gradé en maçonnerie, permet la création de cette Vente (équivalent d'une Loge dans la franc-maçonnerie)<sup>869</sup>. Rapidement, il délègue ses pouvoirs à Régis Blanchet, qui dirige la Vente avec Gwenc'hlan, pour lequel un titre et un rôle symboliques sont créés : Père-Maître. La nécessité de créer un rôle spécifique à G. Le Scouëzec et Maï-Sous Dantec (Mère-Maître) n'est pas évidente. Il semble que ce soit par les liens qui unissent le Grand-Druide à A. Bocher, tout d'abord, puis à ceux qu'il tisse avec R. Blanchet (qui l'interviewe pour sa revue *Le jardin des dragons*, puis lui propose de publier ces interviews dans un recueil pour lequel il devait toucher des droits, qu'il ne reçut jamais). Il est donc annoncé à cette nouvelle fonction comme représentant de la pensée païenne occidentale, car l'aspect pré-chrétien du rite imposait qu'il soit culturellement celtique, d'où la présence du Grand-Druide.

« Les fils de la veuve » : c'est ainsi que se qualifient les francs-maçons forestiers. « *Vidua* », c'est la veuve en latin. Mais en celtique, c'est la forêt (ce terme se retrouve dans plusieurs toponymes). Le sens celtique a été oublié au fil des siècles, pourtant apposé parfois aux francs-maçons en général. Quant aux fils de la forêt, ce sont les charbonniers, les bûcherons, les forestiers, les druides et les mages, pour ce petit groupe qui crée une nouvelle société initiatique, les Forestiers d'Avallon. L'appellation indique bien les différents courants ésotériques que nous retrouvons dans le groupe : Avallon, l'autre monde des mythes arthuriens, transportés par le romantisme, aux références tout à la fois celtique et ésotériques, et les Forestiers, ces fils de la forêt, francs-maçons du bois.

C'est aussi à cette époque que Gwenc'hlan développe sa théorie du lien entre le Menez Hom et le Mont Haemus (nom du groupe initiatique créé par J. Aubrey à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle)<sup>870</sup>. « Hom »,

---

<sup>869</sup> Le terme est utilisé autant pour qualifier le lieu de la cérémonie (par ailleurs qualifié de « temple ») que la tenue de la cérémonie elle-même.

<sup>870</sup> C'est dans sa démarche de recherche de filiation que G. Le Scouëzec fait ce genre de déduction : trouver un point commun à ce qu'il considère être la tradition spirituelle de Bretagne (dont la trace, selon lui, se trouve dans la



qu'il considère être l'ancien nom de l'Aulne, rivière de l'ouest breton, viendrait d'un mot plus ancien, le gaulois *Samonios*, rattaché au vieil irlandais, *Hamm*. Le Menez Hom, selon lui, serait la montagne sacrée d'Occident, aussi importante et symbolique que le Mont Haemus de Bulgarie, lieu de rituels antiques en l'honneur de Dionysos - Zagreus, encore d'actualité. Ainsi, sur le continent, d'un bout à l'autre d'une antique et floue ère celtique, se trouvent deux monts sacrés, délimitant un grand espace de vie celtique, dont l'unité serait faite par cette sacralité ancestrale. Se référant à la loge initiatique Mount Haemus, de J. Aubrey, Gwenc'hlan tente de se situer dans la lignée directe de ce dernier et du duo Toland - Stukeley après lui, court-circuitant la lignée de la Gorsedd de Galles et du *Druid Order*. Cela le conforte dans l'idéalisation qu'il a de ses propres projets : il revient, par ses concepts et ses créations (Pommier puis Forestiers d'Avallon), à une société initiatique « originelle », par sa lignée de référence (Aubrey affirmait avoir repris une loge ayant été fondée au XIII<sup>e</sup> siècle), qu'il lie à une tradition brumeuse, qui aurait couvert un territoire s'étalant de l'actuelle pointe bretonne jusqu'aux bords de la Mer Noire, et dont il tente de prouver être le récipiendaire, ou au moins le rénovateur, en Bretagne.

La première Vente Forestière du XX<sup>e</sup> siècle voit donc le jour à Brasparts, le 1<sup>er</sup> novembre 1993. Pour se faire reconnaître par le Grand Orient de France et la Grande Loge de France, il est nécessaire qu'il y ait trente-trois personnes à la fondation. Nous ignorons qui sont les trente-trois présents, en dehors des fondateurs. Les réunions et rituels se cumulent, dans l'agenda du Grand-Druide, à ceux de la Gorsedd et du Pommier.

### **Les références des Forestiers d'Avallon**

La Vente est de type corporatif, et s'appuie sur les transmissions dites claniques et de métiers. Mais au sein de cette Vente Forestière, il n'y a pas d'affirmation clanique, pas de lignée telle. Quant aux métiers présentés comme spécifiquement forestiers, aucun des membres fondateurs n'en avait fait le sien. L'aspect corporatif n'est donc ici qu'une résurgence traditionnelle des rites fondateurs de Loges maçonniques d'avant la période spéculative, sans être une réalité.

Son obédience maçonnique se rattache à la génération des Modernes britanniques de 1717 - 1740, essentiellement de la *Royal Society*, dont le but principal fut l'émancipation des individus par la diffusion des sciences. Sa philosophie intègre les théories de John Toland, en tant que philosophe et panthéiste, et dans la devise qu'ils prennent : « le ciel est mon père, la terre est ma mère, le monde

---

toponymie) : entre le groupe ésotérique *Mount Haemus* ayant servi de terreau au druidisme et un haut lieu de la spiritualité grecque est pour lui la preuve de l'antiquité de la tradition spirituelle qu'il revendique et dont la Bretagne aurait conservé des traces, à travers le nom de *Hom*. Néanmoins, il ne précise pas comment cette tradition serait passée de l'est de la Méditerranée à la pointe bretonne, ni à quelle période. Il n'émet pas non plus concrètement l'hypothèse d'une tradition pan-occidentale.

est ma patrie et tous les hommes sont mes parents ». Politiquement, la Vente Forestière promeut la démocratie, à travers la liberté de conscience, les droits individuels, et s'érige contre tout système dogmatique ou impérialiste, politique ou religieux. Ils cherchent à lier la valeur spirituelle d'héritages considérés comme pré-chrétiens (mais dont la création est récente, le druidisme), et de mettre en avant les traditions rurales et forestières, au sein d'une franc-maçonnerie française jugée très judéo-chrétienne et urbaine. Proches des Carbonari italiens<sup>871</sup>, les Forestiers axent leurs travaux et recherches personnels ou collectifs, sur les idéaux républicains, démocratiques et sur les droits de l'homme. Ils s'opposent à ceux qui utilisent la culture celtique ou druidique pour propager des thèses xénophobes, racistes, fascistes et sectaires. Néanmoins, il semble que l'aspect « républicain » à la française de la frange franc-maçonne des Forestiers, n'allait pas de paire avec des revendications bretonnes, et fut la cause de discussions, et probablement en partie cause de la dissension de 1996.

Les Forestiers d'Avallon se réunissaient quatre fois l'an : 1<sup>er</sup> Mai, 1<sup>er</sup> Août, 1<sup>er</sup> Novembre et 1<sup>er</sup> Février, ce qui demanda des aménagements puisque Gwenc'hlan devait aussi diriger les cérémonies de la Gorsedd, mais aussi celles du Pommier.

### **L'installation d'une Vente Forestière**

La cérémonie est située dans une clairière. Elle est délimitée par un grand cercle de billots de bois où s'assoient les « bonnes cousines » et les « bons cousins », ayant devant eux un billot plus petit pour y planter leur hache. Au centre de la Vente se trouvent un feu et de nombreux outils du bois. Le Cousin-Maître (équivalent maçonnique du Vénérable Maître, président de la loge) se place à l'est : il a derrière lui un houx (symbole du savoir et de l'enseignement, pour les Forestiers et les druidistes), et devant lui une enclume posée sur un grand billot de bois : les symboles se complètent, l'un figurant le bois alimentant la forge (soit l'origine d'un changement d'état), l'autre permettant d'affiner et de marteler le produit de la forge (soit la finalisation d'un changement d'état). Trois grandes branches en faisceau liées à leur sommet, adaptation du Tribann, en trois dimensions, sont placées devant le Cousin-Maître, et d'autres plus petites sont placées au pourtour intérieur, symbolisant des cabanes ou maisons, censées abriter l'ermite, le cousin-vigneron, la mère Catault et l'ours. L'ermite est tout autant l'ancien du « clan » (ici, le groupe, puisqu'il n'y a pas de clan) que le prêtre ayant à charge des actions de lustration. Le vigneron correspond aux métiers de bûcherons, de charbonniers et de forgerons, métiers qui « donnent soif », le vin ayant en plus de sa valeur conviviale une valeur sacrée en tant que boisson fermentée issue du travail agricole, et sang de la terre. La mère Catault est un personnage énigmatique, qui se retrouve dans diverses transmissions

---

<sup>871</sup> Les *Carbonari* sont les pratiquants du « carbonarisme » (en Italie - la « charbonnerie » en France). Voir les annexes.

compagnonniques et n'est donc pas spécifique à ce rite : probablement un rappel de la « mère » des compagnons qui gérait le linge et les repas de ces derniers sur les chantiers des cathédrales. Enfin, l'ours est le symbole celtique de la royauté et de la force physique nécessaire aux métiers du bois, et fait face au prêtre. Ce duo représente aussi la royauté celtique, que nous retrouvons aussi dans les mythologies indoues avec le binôme divin Mitra - Varuna.

Deux autres rôles sont créés : celui de Père-Maître, qui fut confié à Gwenc'hlan, en tant que Grand-Druide de Bretagne, et celui de Mère-Maître à sa compagne Maï-Sous Dantec. Cette dernière fonction est plus anecdotique que concrète. Cela, bien sûr, lança quelques discussions sur le plan maçonnique : pourquoi favoriser des membres issus du courant celtique de la Vente Forestière ? Et quelle est la pertinence de tels rôles, absents des rites du XVIII<sup>e</sup> siècle ? Ces créations, fruits d'une volonté de consolidation des rites et voulant assurer une nouvelle organisation en créant une Obédience, précipitent une scission en 1996.

Les tenues des membres de la Vente sont faites d'habits rustiques de paysans (blouse à capuche, ceinturon, et sabots). Ils portent un grand tablier de cuir orné du ruban de la couleur de leur grade. Le Cousin-Maître est le seul à porter un cordon orné de feuilles de chêne et de houx, ayant en sautoir une hache miniature. Les cousines et cousins doivent posséder une hachette véritable et deux morceaux de bois pour « battre la diane » : la diane est une unité de mesure des cordes de bois. Une diane mesure 66 cm, correspondant à la somme moyenne de la longueur du bras et de l'avant bras, soit en moyenne de deux morceaux d'environ 33 cm suivant les corpulences. Cette mesure a donné naissance à un outil de bois appelé diane. « Battre la diane », c'est utiliser deux demi-dianes l'une contre l'autre dans un certain rythme : deux coups rapides, puis un coup plus lent, en rappel de la frappe d'enclume du maréchal-ferrant, mais au lieu de l'enclume et du marteau, cela est fait avec deux morceaux de bois, liant ici encore les symboles du billot (bois) et de l'enclume. « Battre la diane », c'est rendre réel, par le geste et le son produit, l'existence d'un *alpha* et d'un *omega* spirituel au cœur du rituel, lui-même résumant des phases de création, d'initiation et d'évolution spirituelles. Un cheminement alchimique, en somme, du bois (matériel primordial du feu de la forge) à l'enclume (finalisation du changement d'état).

Il y a, dans la Vente Forestière, quatre degrés d'initiation : fendeur (apprenti), charbonnier (compagnon), forgeron (maître), maître des passages. Le ruban de couleur, porté sur l'habit des forestiers, permet la distinction des grades. Cette distinction est issue du métier de charbonniers : noir pour le fendeur (charbon froid), rouge pour le charbonnier (charbon ardent), bleu pour le forgeron (rappel de la couleur de la fumée d'une carbonisation réussie), tresse des trois couleurs pour le maître des passages (ce quatrième degré n'est pas utilisé par toutes les Ventes).

Les membres de la Vente sont appelés « Officiers » et se décomposent ainsi :

- Cousin(e)-Maître (ou Vénérable) : il se tient à l'est, tourné vers l'ouest (là encore, on peut faire le lien avec les changements opérés par Gwenc'hlan dans la Gorsedd quelques années auparavant : le Grand Druide se tient à l'est, tourné vers l'ouest).
- Cousin Duchêne : 1<sup>er</sup> garde du chantier, il se tient à l'ouest, à gauche de l'entrée du cercle et assure aussi le rôle de parrain pour les briquets, futurs initiés.
- Cousin Delorme : 2<sup>e</sup> garde du chantier, il se tient à l'ouest à droite de l'entrée du cercle et assure le rôle d'introducteur des briquets.
- Cousin Ducormier (secrétaire) : il est assis à la gauche du Cousin-Maître et assure aussi la garde du pain.
- Cousin Ducharme (orateur) : assis à la droite du Cousin-Maître et assure la garde du vin.
- Cousin Delérable (trésorier)
- Cousin Dufrêne (le terrible)
- Cousin Duhêtre (maître de cérémonie) : il se trouve entre les deux gardes du chantier et il est le gardien du bois.
- Cousin Piqueur : il est celui qui va chercher les briquets égarés en forêt (les briquets sont les impétrants à la Vente).

Les cabanes sont disposées ainsi : la cabane du cousin vigneron se trouve après le cousin Ducormier, la cabane de l'ermite est avant le cousin Duchêne, la cabane de la mère Catault est située après le cousin Ducharme, et la cabane de l'ours avant le cousin Delorme. Là, les impétrants affrontent les forces de la nature et de l'homme, de façon symbolique, avant de continuer leur initiation symbolique.

Les références aux arbres et à leur symbolique, l'importance des points cardinaux, sont des dominantes de l'installation d'une Vente, tout comme la symbolique générale de l'initiation : le briquet (impétrant) est égaré dans les bois, le cousin-Piqueur va le chercher, et celui-ci doit faire le tour du cercle de billots et à chaque étape (Cousin ou Cabane), pour recevoir une partie de l'initiation.

En 1996, la confrontation entre les idéaux maçonniques et les options druidiques mène à une scission. Voulant maintenir les valeurs maçonniques de cette nouvelle société initiatique, la majorité des fondateurs (Régis Blanchet à leur tête) créent une nouvelle Vente, Claire Fontaine, à Plouénour-Ménez. Ainsi donc, la rupture est consommée entre les « druidisants » et les « maçonniques ». Cette création de Régis Blanchet, dans la veine des « Modernes », se coupant des « celtisants », avait cependant pour ambition de retrouver des aspects pré-chrétiens de la Franc-maçonnerie. Cela permet aussi à R. Blanchet d'être le seul dirigeant de cette nouvelle Vente,

le couple Le Scouëzec - Dantec se retrouvant seuls à la tête des Forestiers d'Avallon, qui n'a guère de vitalité jusqu'en 2002, fin supposée de ce groupe initiatique. Alain Bocher et sa femme quittent littéralement le milieu des sociétés initiatiques, lassés de ces guerres de pouvoir, de problèmes sortant du cadre même de l'évolution spirituelle.

Chaque Vente est autonome et applique sa propre réglementation, car il n'existe aucune convention entre celles-ci et les grandes obédiences maçonniques. En 1997 - 1998, le Rite Maçonnique Forestier voit la naissance de deux autres Ventes : une en région parisienne, appelée « John Toland », puis l'année suivante, une autre dans le Nord, appelée « Epona ». Grâce à l'aide de frères de la Grande Loge Nationale de France, les Forestiers d'Avallon essaient en région parisienne, avec la Vente « Mount Haemus ». Il est possible qu'il y en ait eu d'autres de créées depuis.

Une nouvelle Vente est créée en Bretagne en décembre 2002, « La Forge » (nous ignorons où, mais probablement en Cap Sizun, où Le Scouëzec place le Goban Saer, sorte de dieu de la forge - voir infra, ou en Paimpont, connu pour être un territoire où l'industrie de la forge put se développer, par la présence du bois et de la tradition des charbonniers, et de l'eau). Epona et La Forge deviennent les deux Ventes « sources » actuelles du Rite Maçonnique Forestier. Elles n'ont pas opté pour la simple voie druidique, mais sont empreintes de rites maçonniques et ont comme membres actifs plusieurs anciens membres des Forestiers d'Avallon.

### ***Gwaz Menez Dregan : un maçon libre dans une loge libre***

Gwenc'hlan Le Scouëzec, dans sa recherche spirituelle, mais aussi face à l'explosion interne qu'a connue la Vente Forestière en 1996, qui n'eut pas de réelle activité jusqu'en 2002, année où son existence est effacée face aux loges Epona et La Forge, élabore la création d'un autre groupe. Celui-ci serait plus discret, plus en retrait, mais pourrait influencer sur les autres groupes de pensées avec lesquels il a des liens : la Gorsedd, les Pommiers, et tout autre groupe ésotérique et initiatique breton dont les membres seraient acceptés dans cette nouvelle loge, puisqu'il s'agit bien d'une loge maçonnique. Ainsi est créée *Gwaz Menez Dregan*, groupe de francs-maçons de la pierre, en 2002.

Avant la maîtrise des arts du bois, l'Homme a dû apprendre les arts de la pierre. Il était donc logique, pour Gwenc'hlan Le Scouëzec, d'aller plus loin dans la démarche spéculative, et symboliquement plus loin vers les origines, donc de se tourner vers l'élément minéral. Cette loge sert aussi à rassembler discrètement quelques personnes appartenant à d'autres groupes, afin de discuter de diverses choses : politique, religion, philosophie, culture. Pour le Grand-Druide, il s'agit de reprendre le dessus face à des personnes remettant en doute sa position au sein de la Gorsedd,

des Pommiers, et des Ventes Forestières. Ce nouveau groupe lui permet en effet d'avoir autour de lui des personnes non pas dirigeantes dans les autres groupes mais influentes, comme il le mentionne dans un courriel à son ami Guy Le Nair<sup>872</sup>, à qui il demande de rejoindre cette Loge de la Pierre, en tant que franc-maçon membre de la Grande Loge de France. Il souhaite y voir rassembler le Grand-Druide Adjoint (Per-Vari Kerloc'h), plusieurs druides des Pommiers (Charles Labasse, Claude Amice), et des membres de la Vente Forestière. Guy Le Nair lui répond que ce qui avait été créé avec la Vente Forestière était très bien, avait porté ses fruits, mais qu'en effet il pouvait être intéressant de rassembler des « têtes pensantes » des différents groupes spirituels bretons liés au Grand-Druide afin de faire avancer les réflexions et de faire évoluer le mouvement druidique : « le but de la R L G M D est de cultiver la culture bretonne et celtique, et tout ce qui y touche, de promouvoir la liberté et l'indépendance des nations concernées, d'en entretenir l'esprit dans le sens de la tradition philosophique druidique. »<sup>873</sup>

La Loge comporte au final neuf membres, se répartissant ainsi les responsabilités au sein du groupe :

« Le GMB est formé de neuf FF [Frères], maîtres, compagnons et apprentis. Il ne saurait être composé de plus de douze FF .

10-Nous pensons que nos ancêtres sont avec nous, comme les menhirs sont toujours présents parmi nous, les plus anciens et les plus récents,

11-Le Vénérable Maître est appelé par nous *Meliner*, c'est-à-dire le Meunier, ou celui qui est du côté du Maillet, ou encore le porteur du Merlin.

12-Notre Maître du Trait ou premier surveillant s'appelle le *Tresvarzh*.

13-Le Maître du Symbole ou Deuxième surveillant est l'*Arouezvarzh*.

14-L'Expert ou Architecte sera le *Goban Saer*, en irlandais Forgeron Architecte, se référant ainsi tant au Rite Forestier qu'au Rite Ecossois Ancien Accepté.

15-Le *Kelenner al Lidou* ou Enseignant des Rites est le Maître des démarches ou des cérémonies.

16-L'Orateur, Gardien de la Règle est nommé *Gedour ar Reizh*, la sentinelle de la rectitude.

17-Le Trésorier est Archiviste, *Diellour*.

18-L'Hospitalier est le Maître de Santé, *Yac'haer*.

19-Le secrétaire est le *Skrivagner*, l'Ecrivain, comme il existait sur les bateaux qui ont mené les Celtes aux extrémités du Monde.

21-Il y a trois degrés dans l'évolution du F [frère] : apprenti, compagnon, maître, et il ne saurait y en avoir d'autre, car ces trois-là enferment à eux seuls la totalité de la Maçonnerie.

22-Les grades dits supérieurs ne sont que des développements des trois degrés fondamentaux et ne sont pas indispensables. La R L G M D entend ne pas s'y référer formellement. »<sup>874</sup>

Cette Respectable Loge *Gwaz Menez Dregan* se veut donc libre et indépendante, dans l'esprit des

---

<sup>872</sup> Archives privées. Copie imprimée d'un échange de courriels entre G. Le Scouëzec et G. Le Nair.

<sup>873</sup> Dossier informatique « D – Gwaz Menez 2 – la RLMD », corpus de documents informatiques fournis par Mme Le Scouëzec, archives privées.

<sup>874</sup> *Ibid.*, Extrait des « Principes » de la Respectable Loge Gwaz Menez Dregan.

francs-maçons « Modernes » du début du XVIII<sup>e</sup> siècle britannique, des *Antiquarians* du Collège d'Oxford. La volonté de Gwenc'hlan est encore une fois, ici aussi, de remonter aux origines des rites : la maçonnerie antérieure à 1717, et notamment le Rite Écossais Ancien Accepté, était selon lui dans la droite ligne de la tradition druidique<sup>875</sup>. La création de la Grande Loge d'Angleterre, théoriquement en juin 1717, à Londres, a amené les tenants d'une Tradition panthéiste et pré-anarchiste vers la création d'institutions maçonniques plus influencées par la résurgence d'un paganisme celtique que par une Tradition biblique, dans ce qui devint le *Druid Order*. Le Rite Écossais Ancien Accepté a suivi à certains égards l'exemple donné par la Grande Loge et s'est tourné vers le système de l'obédience, la reconnaissance d'une divinité personnelle et le gonflement des grades jusqu'à l'excès (jusqu'à trente-trois grades). Le travail consiste donc tout d'abord à renouer avec ces rites premiers du début du XVIII<sup>e</sup> siècle, de rechercher ce qu'il y avait avant cette date-là, car selon lui, l'ensemble était très proche des rituels druidiques<sup>876</sup>. Il avait déjà un pied dans la franc-maçonnerie via la Vente Forestière, sans jamais avoir été initié, mais par le biais de son ami Alain Bocher et la Vente Forestière. Cette création lui permet d'y pénétrer plus profondément, dans le symbolisme comme dans les origines, sans passer justement par d'autres groupes maçons suivant une obédience, et comportant nombre de grades nécessitant une initiation plus ou moins longue.

Revendiquant autant une authenticité maçonnique, il adapte les symboles et rites à un environnement breton, revisitant même la celtomanie, considérant que les Frères peuvent venir de tous les peuples celtiques, « peuples qui de tous temps ont occupé l'extrémité de l'Europe, à savoir l'Irlande, l'Écosse, le Pays de Galles, la Cornouaille [sic] insulaire, la Bretagne, l'île de Man et la Galice, quelle que soit la langue qu'ils aient parlée et qui n'a cessé d'évoluer depuis 450 000 ans. »<sup>877</sup> Considérant que les Celtes vécurent et vivent à la pointe de l'Occident, sur la frange atlantique, il sort de l'histoire, du temps, pour ne conserver qu'un concept d'éternité celtique, dont les druides, et dans une moindre mesure les francs-maçons de sa Loge, sont les sacerdotes. Le Scouëzec considère que « [leur] rite est le plus ancien de la Maçonnerie universelle et qu'il se relie directement aux corporations de métiers qui existaient dans la Grande-Bretagne païenne des premiers siècles de notre ère, et par elles aux anciens constructeurs »<sup>878</sup>, par les raccourcis conceptuels qu'il empreinte, se connectant avec l'histoire de la franc-maçonnerie britannique, y ajoutant ses propres réflexions sur les métiers de la pierre, qu'il souhaite mettre en exergue dans la symbolique développée, tout autant que l'affirmation de plusieurs milliers d'années d'histoire de la pointe bretonne, dont la loge

---

<sup>875</sup> Ibid., document sans titre présentant le concept de la Loge, suivi des règles de fonctionnement.

<sup>876</sup> Ibid.

<sup>877</sup> Ibid., extrait des « Principes » de la Respectable Loge Gwaz Menez Dregan, « du peuple, de la langue et de la terre ».

<sup>878</sup> Ibid. « des symboles du rite ».

serait l'héritière et la récipiendaire :

« 23-L'une des formes que prend en ce monde le Temple de Salomon est le Temple de Salomon III de Bretagne, celui qui existe au nord du Gué de Plélan et à l'entour du H de P et de la fontaine de B .

24-La lettre G est pour nous l'initiale du mot Gwen, qui signifie la Blancheur et le sacré, et qui initie les noms de personnages sacrés comme Gwenolé ou Gwendal. C'est la raison pour laquelle nos gants sont blancs.

25-Le compas se réfère au cordeau et au piquet central qui servaient jadis et toujours à tracer les cercles. Le cercle est pour nous, au plus anciennement, le Cercle des Pierres que nos ancêtres ont édifiés.

26-L'équerre et la règle sont les éléments fondamentaux pour tracer le triangle sacré, tel qu'il est défini sur l'orthostat 21 du Temple de Gavrinis. Celui-ci d'ailleurs est établi en forme de Tau.

27-Notre étoile est rouge, couleur du feu de Dregan, et pour cela elle flamboie.

28-Le triangle contient le Tri Bann qui est le signe sensible du G A D L U [Grand Architecte De L'Univers].

29-Tous les symboles ont ce sens et beaucoup d'autres sens. Que celui qui voudrait enfermer les symboles dans une version de leur vérité, soit refusé. »<sup>879</sup>

Nous retrouvons les symboles francs-maçons de l'équerre et de la règle (trouvant le moyen de placer l'idée que les bâtisseurs de mégalithes se seraient servis de ces outils pour élever les orthostats de Gavrinis, où serait représenté le triangle sacré), du compas (servant à former le cercle sacré, dont les cercles de pierre serait un exemple concret), du temple (adapté à la Bretagne par l'idée que le roi Salomon III en érigea un près de Paimpont, au Gué de Plélan, à proximité du Hêtre de Ponthus et de la fontaine de Barenton). S'il diffuse des concepts parfois étroits dans leur aspect scientifique, il laisse tout de même la possibilité à chacun d'y réfléchir et l'idée que leur signification peut évoluer. Cela lui permet aussi de justifier ses propres idées et interprétations, considérant qu'il peut y en avoir de nombreuses. Le Scouëzec va jusqu'à reprendre comme symboles les deux piliers de l'entrée du Temple de Salomon, qui se retrouvent dans toute loge maçonnique, Jakin et Boaz. Pour lui, ceux-ci correspondent à « *Jakud Cf. St Jakud ar mor, breur da Wenole ha Gwenneg. Boaz = Boaz. Cf. peulvanou Locmaze Penn ar Bed* » / « *Jacut Cf. Saint-Jacut-de-la-mer, frère de Gwenolé et Gwenneg. Boaz = Boaz. Cf. les menhirs de Saint-Mathieu, Finistère* »<sup>880</sup>. Soit une analogie qu'il trouve entre une tradition hébraïque et ce qu'il considère comme tradition bretonne. Le Scouëzec, sur la base de quelques notions d'histoire et de traditions initiatiques, crée, finalement, une nouvelle tradition spirituelle et initiatique. Allant plus loin dans l'inter-pénétrations des traditions maçonniques et celtomanes, il crée une synthèse de celles-ci, y ajoutant la tradition

---

<sup>879</sup> *Ibid.*, extrait.

<sup>880</sup> Deux menhirs avec une croix taillée au sommet de chacun d'eux se trouvent en effet près de la pointe St-Mathieu, à l'ouest de Brest (29), à droite de la route en venant de la métropole brestoise, à 150 mètres du site touristique. Ils portent le nom de « Gibert des moines ». Ce sont des stèles gauloises, peut-être élevées à des périodes différentes. Elles marquaient probablement l'emplacement de dépôts funéraires. L'une est de forme arrondie, l'autre de forme pyramidale : ces différences ont probablement influencé l'analogie faite par Le Scouëzec avec les deux piliers Jakin et Boaz des temples maçonniques.



druidique : toutes les traditions revendiquées n'auraient donc selon lui qu'une seule et même origine, symbolisée par ce feu de Menez Dregan<sup>881</sup>. La Respectable Loge Gwaz Menez Dregan en serait la représentante, puisque « consciente » de parcourir le temps à rebours, prenant au passage des références des traditions dont elle revendique l'héritage et la transmission, jusqu'à une origine qui se fait historique car matérialisée dans ce feu.

### La Respectable Loge

La référence au premier feu de l'humanité, trouvé en Menez Dregan, Plouhinec, Finistère, vieux d'environ 450 000 ans, n'est pas anodine<sup>882</sup> : c'est la plus ancienne preuve de la maîtrise de plusieurs éléments par l'homme (la pierre, l'air, le feu), au moment où il crée la loge<sup>883</sup>. Le feu peut être vu comme une naissance de la civilisation. Ce détail entre dans la logique du Grand-Druide : il y a une permanence de l'humain depuis des centaines de milliers d'années sur ce territoire, des preuves de son évolution, mais aussi de la transmission de croyances et de savoirs. Par la création de ce groupe et cette référence, il remonte très loin le temps, plus loin qu'il ne l'avait fait avec la Gorsedd ou le Pommier. Le voilà donc à la tête d'un groupe de penseurs qu'il considère comme héritiers de cette longue évolution de l'humain, depuis le Paléolithique inférieur jusqu'à notre époque.

*Gwaz*, en breton, c'est l'homme, le mari. C'est aussi le serviteur. Nous pouvons voir dans cette appellation la revendication d'un aspect masculin de l'initiation, le lieu (Menez Dregan) faisant office d'aspect féminin (la terre-mère). La Loge et ses membres sont aussi au service de ce lieu, qui, par la présence de traces d'un foyer, est le plus ancien endroit connu de Bretagne où l'homme a vécu. Par extension, il représente la Bretagne dans son histoire longue, lui donnant une place particulière dans l'histoire de l'humanité. Ils sont donc les héritiers revendiqués de cette lignée humaine et traditionnelle, depuis ce feu vieux d'environ 450 000 ans, et perpétuent cette tradition à travers leurs pratiques et leurs engagements.

Dans une présentation de la Respectable Loge de *Gwaz Menez Dregan*<sup>884</sup>, il fait un historique

---

<sup>881</sup> Peut-on encore parler de celtomanie lorsqu'il y a une telle confusion de concepts et une remise en cause de l'histoire « temporelle », en intégrant aux « Celtes » les peuples des mégalithes, les habitants de la grotte de Menez Dregan, et les druidistes ? Sans qu'il y ait de références directes à la théosophie, celle-ci se retrouve tout de même en fond idéologique, avec cette affirmation d'un peuplement qui serait linéaire, continue, et où ce qui est nommée la « tradition celtique » existerait depuis des millénaires, transmise au fil des siècles des différentes civilisations meublant l'histoire de l'Occident, et dont Le Scouëzec et les Frères de la Respectable Loge seraient les représentants.

<sup>882</sup> Le site a été découvert en 1985 par Bernard Hallégouet, a connu une suite de sondages en 1985 et 1988, et est fouillé chaque été depuis 1991. Dans les couches les plus profondes ont été découvertes les traces d'un foyer du Paléolithique inférieur, datant de 465000 avant notre ère (à plus ou moins 65000 ans près), ce qui en fait une des plus anciennes preuves de maîtrise du feu par l'humain, un *Homo Heidelbergensis*. Au début des années 2010, donc après le décès de G. Le Scouëzec, a été découvert un foyer encore plus ancien (750 000 ans), dans la vallée de moyenne Vilaine.

<sup>883</sup>

<sup>884</sup> Dossier informatique « D – Gwaz Menez 2 – la RLMD », corpus de documents informatiques fournis par Mme Le

succinct qui part de ce feu de Menez Dregan, passe par les constructeurs de mégalithes, les druides de l'Antiquité, les légendes concernant la fondation de la franc-maçonnerie. Le rappel historique porte aussi sur l'esprit insoumis des Gaulois et Armoriciens, le premier roi mythique d'Armorique (Riwelen Mur Mac'hoù), l'Église Celtique, la référence ultime étant le Roi Salomon de Bretagne assassiné « dans son temple ». Gwenc'hlan voyait beaucoup d'analogie entre le Salomon breton et le Salomon biblique, et l'incluait à l'histoire de la franc-maçonnerie : il serait un des fondateurs d'une franc-maçonnerie celtique en Bretagne - Armorique, avant même que les Britanniques en aient l'idée.

« Son objet primordial est la Tradition des peuples de l'Extrême-Occident et tout particulièrement de la Bretagne, de l'Irlande, de l'Écosse, du pays de Galles, de la Cornouailles insulaire, de l'Île de Man et de la Galice. Il s'agit premièrement d'assurer l'autonomie de ces peuples, de reconnaître et d'enseigner l'histoire, les langues et les usages de ces nations. Tout en respectant profondément les autres peuples, nous ne pouvons manquer de nous en distinguer et de rejeter les contraintes que les Anglais, les Français et les Italiens ont mis sur nous. Notre projet est non-violent, mais il s'exercera avec toute la puissance dont nous pourrions disposer. <sup>885</sup>»

Dans l'objectif de cette Loge, l'aspect inter-celtique est évident, même si aucun membre n'est originaire d'une autre nation que la Bretagne. L'idée est bien de créer une loge libre, celtique, en dehors de toute obédience française ou anglaise. La référence aux Italiens, dont les « contraintes » sont aussi rejetées, vient de son expérience dans la Vente Forestière, qui eut comme référence les Carbonari italiens. Le projet pensé fut grand, mais les actions furent très réduites : l'influence des membres de cette Loge dans d'autres groupes spirituels, culturels ou politiques n'est pas évidente à prouver. Il s'agissait évidemment d'œuvrer dans l'ombre : un bilan est donc inenvisageable, et nous ne pensons pas que la Loge eut une quelconque portée dans le mouvement breton ou interceltique des années 2000.

Les titres des membres de cette Loge sont copiés sur ceux de la Vente Forestière, adaptés à ce groupe par le Grand-Druide : il faisait en effet à cette époque de nombreuses recherches intuitives plus que scientifiques, sur des noms et mots celtiques : Goban Saer / forgeron architecte, *Gedour ar reizh* / gardien de la règle, par exemples<sup>886</sup>.

Dans cette Respectable Loge, les symboles franc-maçons côtoient ceux que le Grand-Druide souhaitait institués : le « G » de « *gwen* » (la blancheur, mais aussi le sacré, symbole du sel en franc-maçonnerie<sup>887</sup>), l'étoile rouge symbolisant le feu, un triangle avec un Tribann, se cumulent au

---

Scouëzec, archives privés.

<sup>885</sup> *Ibid.*

<sup>886</sup> *Ibid.*

<sup>887</sup> Et initiale de son créateur, que nous retrouvons en *ex libris* dans quelques ouvrages de sa bibliothèque.

compas, à l'équerre et à la règle. Indépendante, la Loge ne reçoit aucun visiteur (sauf exception), et est placée sous le secret absolu.

Par souci de discrétion, rien n'est écrit dans la Loge, sauf l'exemplaire unique de la Charte de fondation, tapée à l'ordinateur, imprimée et signée par les neuf membres fondateurs<sup>888</sup>. Ce secret semble nécessaire à Gwenc'hlan pour faire avancer de concert les groupes druidiques et de pensée qui lui sont affiliés. Cela lui permet aussi de garder la mainmise sur les personnes influentes de ces groupes, donc sur les groupes eux-mêmes.

Il choisit aussi pour devise « Liberté, égalité, fraternité, ou la mort », stipulant par là que les objectifs politiques, culturels et sociaux sont des buts que les membres du groupe ne peuvent qu'atteindre, ou mourir. Toute idée issue des discussions de la Loge peut être diffusée, mais jamais en mentionnant son origine. S'appuyant enfin sur la notion de « Tabou des anciens Celtes »<sup>889</sup>, Le Scouëzec souhaite que chaque membre respecte les règles qu'il a lui-même décidées, reconnues, acceptées. S'il ne respecte pas cela, le membre se met « en contradiction avec lui-même et de ce fait se trouve entraîné dans un processus de destruction qui conduit à la mort. »<sup>890</sup> Il nous paraît impossible qu'une telle sanction ait pu être un jour appliquée dans un groupe initiatique occidental. C'est une mort symbolique, sociale, qui attend le fautif : une exclusion de la Loge, comme probablement de tous les autres groupes dans lesquels le Grand-Druide est impliqué.

### **Le Goban Saer**

Gwenc'hlan prend pour base de cette création sa préface de l'édition non publiée de l'ouvrage de Thomas Paine, *De l'origine de la franc-maçonnerie*<sup>891</sup>, dans lequel il annonce clairement sa théorie :

« Le premier franc-maçon, au sens ésotérique du terme, aurait été, selon l'affirmation de Marcus Keane, dans son livre *The Towers and temples of ancient Ireland*, le Goban Saer des traditions irlandaises, le Forgeron bâtisseur en celtique, que d'aucuns, au XIX<sup>e</sup> siècle en Irlande, ne manquaient pas d'appeler le premier des francs-maçons<sup>892</sup>. »

---

<sup>888</sup> Dossier informatique « D – Gwaz Menez 2 – la RLMD », corpus de documents informatiques fournis par Mme Le Scouëzec, archives privées. Le document comporte les noms des neuf fondateurs, dont certains furent à la tête de Branches du Pommier, ou des membres de la Gorsedd : Charles Labasse, Vénérable Maître fondateur ; Gwenc'hlan Le Scouëzec, passé Maître ; Yvonne Amice, Maître ; Guy Le Nair, passé Maître ; Jo Le Bricquir, passé Maître ; Claude Amice, passé Maître ; Per-Vari Kerloc'h, apprenti ; Jean-Pierre Gaillard, apprenti ; Josette Gaillard, apprenti. C'est C. Labasse, par son titre en maçonnerie, qui permet la création de la Loge, même si celle-ci ne fut jamais reconnue par aucune obédience, ce dont, d'ailleurs, ses créateurs n'avaient cure.

<sup>889</sup> *Ibid.* Le « tabou » est une notion des peuples de l'océan Pacifique. Du mao'hi « *tapu* », (sacré, interdit), le terme passe à l'anglais (*taboo* au XVIII<sup>e</sup> siècle) puis au français « tabou » (XIX<sup>e</sup> siècle).

<sup>890</sup> *Ibid.*

<sup>891</sup> Paine Thomas, *Des origines de la franc-maçonnerie, précédé de Considérations sur le druidisme et la franc-maçonnerie*, par Gwenc'hlan Le Scouëzec, *op. cit.*

<sup>892</sup> *Ibid.*, p. 7. Un autre ouvrage de Le Scouëzec, paru aussi aux éditions de l'Arbre d'Or, quelques mois après celui de Paine, et intitulé *La science des druides*, est aussi précédé de ses *Considérations sur le druidisme et la franc-maçonnerie*.

S'appuyant donc sur Keane, Le Scouëzec confirme que le « *Goban Saer* » ne représente pas un homme, mais une confrérie ou une classe, même si à l'origine il fut un des Tuatha De Danann. En conséquence, « le *Goban Saer* serait la Maçonnerie elle-même »<sup>893</sup>. Le Goban Saer tirerait donc son nom d'une divinité tutélaire de la forge, et représenterait donc une continuité dans la maîtrise des arts du feu du Paléolithique inférieur à l'Âge du bronze, qui serait ensuite passée aux Osismes de l'Âge du fer. Bien sûr, sa loge serait le réceptacle de toute cette tradition.

Afin de justifier que *Gwaz Menez Dregan* soit la représentation d'une ancienne confrérie dont des représentants se seraient trouvés à la pointe de l'actuel sud-Finistère, et donc justifier de la création de cette Loge libre, Le Scouëzec insiste sur l'ancien nom de « la Pointe du Raz, [qui] rappelons-le, s'appelait dans l'Antiquité, *Gobaïon akroterion*, ce qui signifie en celtique (*Gobaïon*) et en grec (*akroterion*) le Promontoire du Forgeron. »<sup>894</sup> Se lançant dans des circonvolutions étymologiques, il trouve des arguments dans le nom de la Keban ou Keben de Locronan, la « sorcière » de Locronan à laquelle Saint Ronan se serait confronté, et qui devient pour l'auteur « la forgeronne ». Enfin, dans le nom de la commune d'Ergué-Gabéric, près de Quimper, il lit le nom d'un royaume fondé par les « *Keban* ou *Kaberien* »<sup>895</sup>. Comme ce nom est très proche de celui attribué aux habitants du Cap Sizun en breton, « *kaperien* », cela lui semble logique qu'ils soient descendants de ce peuple de la forge de la lointaine Antiquité, maîtrisant l'art du feu et de la transformation du minerai en métal. Se permettant une digression géographique, il en vient à considérer les Cabires de Samothrace, sorte de société versée dans les Mystères, comme étant des « *kaperien* » qui, venus de la pointe de l'Occident, se seraient installés en Grèce, y développant l'art secret de la forge.

Ces forgerons-bâisseurs pourraient être, selon lui, ceux qui élevèrent les mégalithes de Carnac et le cairn de Barnenez. Les savants dirigeants les opérations seraient « des pré-druides qui se sont continués dans le temps, en mêmes lieux et places, par l'institution druidique proprement dite. »<sup>896</sup> Ce serait là l'origine de la franc-maçonnerie, qui se serait transmise à travers la caste antique des druides, les corporations médiévales, mais aussi le pélagianisme et les culdées, qui servent aussi de références comme origine de l'Église Celtique. Puis ce sont les récits du Graal, par lesquels « le druidisme s'est manifesté fortement une fois encore dans l'ordre des francs-maçons. »<sup>897</sup> Remontant le temps à la recherche de la plus ancienne référence au *Goban Saer*, à la maçonnerie et aux pré-druides, le V<sup>e</sup> Grand-Druide la trouve, avec sa méthode, là où il fonde sa Loge libre.

---

<sup>893</sup> *Ibid.*, p. 8.

<sup>894</sup> *Ibid.*

<sup>895</sup> *Ibid.*

<sup>896</sup> *Ibid.*, p. 9.

<sup>897</sup> *Ibid.*, p. 12.

Gwenc'hlan avait donc, à la fin de sa vie, cumulé les filiations de la Gorsedd de Bretagne (donc celles de la Gorsedd de Galles aussi), de l'Église Celtique, de la Franc-maçonnerie Forestière, qu'il avait exprimé à travers plusieurs groupes philosophiques et spirituels : la Gorsedd, l'Ordre Monastique d'Avallon, le Pommier, les Forestiers d'Avalon, et la Loge de la Pierre *Gwaz Menez Dregan*.

### **La Gorsedd sur un nouveau chemin**

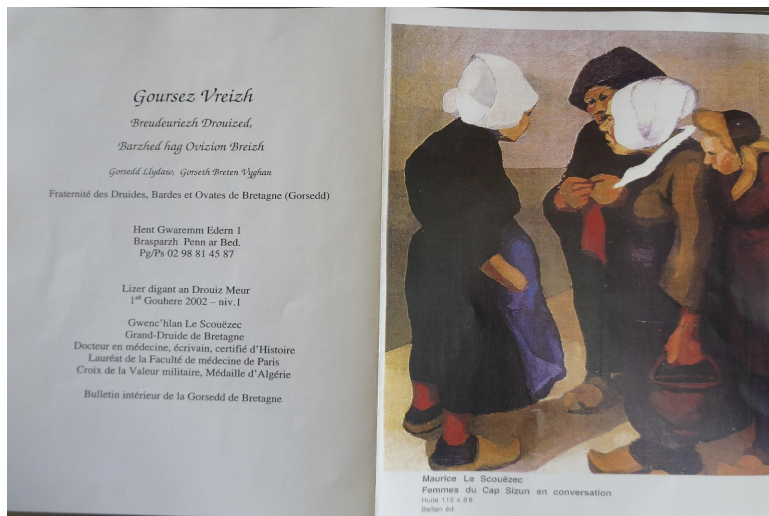
Lorsque Gwenc'hlan décide de partager son pouvoir à la tête du Pommier, ou plutôt de déléguer son pouvoir aux druides dirigeant les « branches » et de réorganiser la Gorsedd en clairières plus autonomes tout en les incluant dans le processus organisationnel des cérémonies, il choisit de diffuser au sein de la Gorsedd un petit fascicule de sa conception [Fig. 55]. La feuille A4 recto-verso qu'il diffuse pour la première fois lors du Gorsedd Digor de juillet 2002, et les vingt-sept autres qui viendront à sa suite jusqu'en septembre 2003, témoignent de l'esprit avec lequel il dirige le groupe : il propose, en couverture de chacun, une œuvre de son père, un portrait (celui de Léo Perutz en couverture du numéro 17) ou une photo dont il est l'auteur (un menhir, pour le numéro 16) et, à l'intérieur, quelques réflexions sur la politique, la République française, la spiritualité, le druidisme (le numéro 15 critique les écrits de C-J. Guyonvarc'h sur le fait qu'il n'y a plus de langue celtique sacrée, par exemple), sa vie.

C'est ainsi qu'il transmet « sa » tradition, non seulement quelques bribes concernant le druidisme, mais surtout sa vision du phénomène, sa vie et son héritage. S'il n'y a aucune obligation à suivre ses préceptes, il impose tout de même, en distribuant ces fascicules, des informations, des faits le concernant (comme son rapport avec quelques autres légionnaires pendant la guerre d'Algérie, dans le numéro 2).

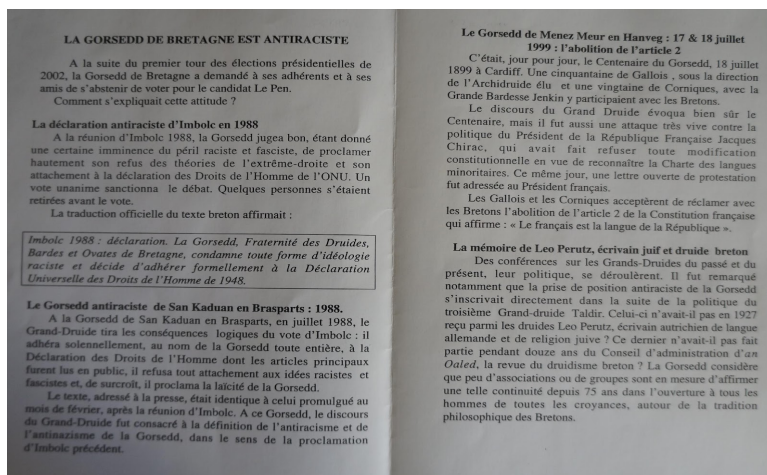
Si l'ensemble est décousu et partial, cela lui permet probablement d'asseoir sa position de Grand-Druide, alors que la Gorsedd se retrouve en pleine réorganisation : par ces petits écrits, il permet aux membres de mieux le connaître, peut-être de comprendre ses positions et attitudes. Dans tous les cas, de laisser une trace dans les mémoires des ovates, bardes et druides. Il leur laisse aussi des pistes pour continuer après lui le combat pour la Bretagne, ses cultures et ses langues, mais aussi, de façon plus large, en faveur de principes humanistes.

Le 1<sup>er</sup> mai 2005, le Pommier est placée sous l'autorité du Grand-Druide, de son Adjoint, ainsi que de l'Arouezh-Varzh de la Gorsedd (suppléant le Grand-Druide dans cette charge, le soutenant face à celles et ceux revendiquant sa filiation, réelle ou non), sans qu'il y ait une fusion des deux associations propres : elles sont unies par les membres qui les composent, mais chacune a son

fonctionnement et son développement. Néanmoins, les recherches opérées au sein de Ceux du Pommier ont depuis longtemps une influence sur la Gorsedd. En fait, la structure de Ceux du Pommier vient se poser sur les Clairières composant la Gorsedd : des subdivisions géographiques autonomes. Le nom est changé en « Pommier » ou « Avalen », et devient par la même occasion l'Ordre Renouvelé d'Avallon, résurgence de l'Ordre Monastique d'Avallon (parfois mentionné Ordre Monastique Autocéphale d'Avallon, c'est-à-dire indépendant de tout autre groupe, et géré par une seule personne)<sup>898</sup>. Le but du Pommier est d'assurer un culte druidique et une initiation celtique à des personnes non membres de la Gorsedd, voire d'appartenance non celtique<sup>899</sup>.



[Fig. 55] Recto et verso du premier numéro des fascicules que Le Scouëzec diffuse au sein de la Gorsedd de juillet 2002 à septembre 2003. Il y rappelle les décisions prises au cours de son grand-druidicat concernant la démocratie, le fascisme et le racisme. Il semble qu'il ait été nécessaire de les rappeler au début des années 2000. Collection privée G. Moigne (don de la veuve de G. Le Scouëzec)



<sup>898</sup> L'aspect « autocéphale » fait que ce groupe ne dépend que de lui-même : ses liens avec l'Église Celtique ne comptent plus, mais les filiations sont tout de même revendiquées. Ici encore, la recherche de filiations directes nous montre la manipulation sémantique qui est d'usage. Le sacerdoce d'évêque de Gwenc'hlan est toujours réel, dans le cadre des filiations de l'Ordre (il en est évêque), mais lui se détache littéralement de cette branche du christianisme, celle-ci ayant été la cible d'enquêtes de la MIVILUDES. <https://www.miviludes.interieur.gouv.fr/> La Mission Interministérielle de Vigilance et de Lutte contre les Dérives Sectaires observe et analyse le phénomène sectaire en France, aux agissements contraires aux droits humains et aux libertés fondamentales. Elle coordonne les interventions, la répression mais aussi l'aide aux victimes.

<sup>899</sup> Il a été longtemps cas dans la Gorsedd de l'appartenance au monde celte de ses membres : un non-Celte ne pouvait prétendre en faire partie, sauf exception.

C'est une reprise en main par la Gorsedd de petits groupes qui lui échappaient peu à peu. Cette liaison entre la Gorsedd et le Pommier se fait dans le cadre d'une querelle d'héritage spirituel et de filiations : plusieurs personnes se revendiquant les légataires officiels de l'Ordre Monastique d'Avalon (devenu « autocéphale »), revendiquaient aussi la filiation spirituelle de Gwenc'hlan, dont la santé déclinait, y compris sa filiation de Grand-Druide.

Ainsi, de nouvelles règles sont posées : toute nouvelle création de Pommier doit être approuvée par le Grand-Druide, qui a autorité sur l'ensemble : la Gorsedd, les Pommiers qui en dépendent *via* les Clairières, et par voie de fait l'Ordre Monastique Autocéphale d'Avallon. Les filiations et Traditions s'accumulent entre les mains de Gwenc'hlan, qui crée une unité d'un ensemble désordonné de groupes spirituels et de personnes. Groupes auxquels il s'efforce de trouver une origine commune, dont l'unité primordiale serait reconstituée en sa personne. Cela lui permet aussi, à travers ses nouveaux statuts associatifs, de mettre définitivement sous son autorité l'Ordre Monastique d'Avallon, rebaptisé pour l'occasion Ordre Renouvelé d'Avallon, ou Ordre Monastique Autocéphale d'Avallon, mais aussi la Vente Forestière. Il en est de même pour la Loge *Gwaz Menez Dregan*. L'École Druidique d'Helvétie, quant à elle, entre dans la case des nouvelles créations approuvées par le Grand Druide, et donne naissance au Pommier de Fougères.

C'est Philippe Camby qui est à l'origine de cette création, en 2004, dans le canton de Neuchâtel. En novembre 2005, cette École a été consacrée par Gwenc'hlan Le Scouëzec. La même année, Philippe Camby aurait été fait Grand Maître Adjoint de l'Ordre Monastique d'Avallon, mais nous n'en avons aucune preuve. De fait, au décès du Grand Druide, il dit en devenir le Grand Maître. Le parcours de Philippe Camby en druidisme est tardif et rapide. Il a fait de nombreuses recherches dans sa vie et était un très grand érudit. Néanmoins, des zones d'ombre persistent quant à sa relation avec Gwenc'hlan, basée sur un échange de formation druidique accélérée et d'apport de filiations contre une édition des écrits de Gwenc'hlan Le Scouëzec (et donc de l'argent dont il avait besoin sur la fin de sa vie). Quand Gwenc'hlan consacre l'École Druidique d'Helvétie, il lui donne les filiations qu'il possède : celle de la Gorsedd, celle de l'Église Celtique. Ainsi, l'École revendique l'héritage armoricain autant que la Gorsedd, la filiation à la Gorsedd de Galles, aux créations bardiques de la Villemarqué, et revendique enfin l'héritage spirituelle de Gwenc'hlan. De quoi justifier l'existence de ce groupe druidique. Cette École recrute rapidement quelques personnes. Philippe Camby vient vivre en Bretagne et fonde le Pommier de Fougères, qui n'est pas reconnu par les autres, et n'a aucun lien avec eux. Il revendique pourtant les mêmes filiations. Il passe la main à la bardesse qu'il a formée, peu de temps avant son décès en août 2012. Celle-ci, face à cette responsabilité et aux problèmes liés aux filiations revendiquées (contestées par la Gorsedd), se tourne plutôt vers l'École

Druidique d'Helvétie, laissant le Pommiers de Fougères vivre une spiritualité discrète (nous ignorons si le groupe existe encore). Puis elle se détourne complètement du druidisme<sup>900</sup>.

À la suite du décès de Gwenc'hlan, le 6 février 2008, c'est son Adjoint, Per-Vari Kerloc'h, qui prend la direction de la Gorsedd sous le nom de Morgan. Il a dû faire face, dès le début de son Grand-Druidat, à de nombreux soucis concernant les filiations qu'il a reçu et qu'il reconnaît, et celles qui ne l'intéressent pas, mais que d'autres druidistes revendiquaient pour briguer une place de choix dans cet espace laissé par le décès du V<sup>e</sup> Grand-Druide.

En effet, nombreux ont été les druides se revendiquant héritiers spirituels de Gwenc'hlan. Nombreux furent celles et ceux affirmant avoir été initié-e-s par l'ancien Grand-Druide. Très peu ont accepté de nous en parler<sup>901</sup>. Affirmer un tel héritage sonnait comme un prestige d'une part, et d'autre part comme la réclamation d'une place au-dessus de la masse des druidistes. Sa succession, avant même qu'il meurt, était fortement discutée : Morgan, Adjoint, avait la primauté de l'accession au grade suprême et le règlement de la Gorsedd de son côté. Face à cela, quelques membres de la Gorsedd s'en allèrent vivre leur druidisme plus loin, ayant compris qu'ils ou elles ne pourraient pas être Grand-Druide ou Grande-Druidesse. Ils se déclarèrent tout de même héritiers spirituels de Gwenc'hlan (Philippe Camby, P-Y Burel...).

Le Grand-Druide Morgan s'est retrouvé confronté à une situation délicate face à tant de revendications. Il a alors fait le choix de rejeter les filiations incertaines<sup>902</sup> pour ne conserver que

---

<sup>900</sup> Les dossiers et archives en sa possession sont normalement à l'École Druidique d'Helvétie : il s'agit de classeurs de recherches de G. Le Scouëzec, des documents concernant l'Ordre Monastique d'Avallon. D'autres documents et livres qui étaient en possession de M. Camby sont avec ses fils.

<sup>901</sup> Essentiellement parce qu'ils ou elles savaient que nous interrogeons des membres du mouvement druidique et que nous étions à même d'en déduire de nombreuses choses, dont certainement le mensonge ou le détournement d'informations concernant leur supposée initiation par Gwenc'hlan.

<sup>902</sup> Nous avons pu rencontrer à Damas, en mars 2021, le Patriarche d'Antioche. Nous avons discuté avec lui de l'Église Celtique et des filiations revendiquées par celle-ci et l'Ordre Monastique d'Avallon par la suite. L'Église Celtique existe toujours à travers le Patriarcat de Glastonbury et les filiations revendiquées par la *British Orthodox Church*. Longtemps attachée à la tradition orthodoxe, elle s'en est éloignée en 1994 pour rejoindre l'Église copte d'Égypte. Le dirigeant officiel de l'Église Celtique, passa du titre de Mar Seraphim (« Mar » signifie « saint » en araméen) à celui de Abba Seraphim (« Abba » signifie Père), permettant à son Église d'intégrer une branche plus officielle et plus connue. La communauté bretonne de cette branche ne se joint pas à cette alliance, continuant seule son chemin. En 2015, la *British Orthodox Church* quitta finalement l'Église copte d'Égypte et reprit son indépendance. En janvier 2019, elle annonça le rétablissement du Patriarcat britannique, son dirigeant conservant le titre obtenu de Abba, et devenant en plus Métropolitain de Glastonbury. L'Église Orthodoxe Celtique, présente en Bretagne, à Saint-Dolay tout d'abord, où Jean-Pierre Danyel (1917 - 1968) fonda un petit monastère, s'exila vers Montpellier dans les années 2000, où des soupçons de sectes se mirent à peser sur elle. Cette Église est inactive, à notre connaissance et celle du Patriarche, qui est peu au fait des aventures spirituelles bretonnes, dont il ne voyait pas les liens avec son propre Patriarcat. Une fois que nous avons revu ensemble la généalogie revendiquée par Gwenc'hlan, et M. Raoult avant lui, cela lui sembla plus clair mais il m'indiqua que si les Bretons revendiquaient une telle filiation, le Patriarcat ne fut pas au courant de cela. Cette Église a rassemblé peu de fidèles, en Bretagne comme de l'autre côté de la Manche : cinq personnes à Glastonbury, trois moines formés à Saint-Dolay par Tugdual / J-P Danyel, quelques fidèles au fil des décennies. Nous ne pouvons quantifier leur nombre, ni même savoir combien de cérémonies se sont tenues, puisque aucun document ne nous en informe : Gwenc'hlan n'a jamais écrit avoir officié comme évêque de cette Église. Peut-être existe-t-il quelques écrits de M. Raoult dont nous n'avons pas encore eu connaissance.



celle, historique, de la Gorsedd de Galles, et celle, culturelle, de la tradition populaire de Bretagne. Les liens avec la Gorsedd de Galles et celle de Cornouailles sont conservés, et, chaque troisième dimanche de juillet, des représentants sont accueillis au Gorsedd Digor, cérémonie ouverte se déroulant en présence de sympathisants, de curieux, d'un public hétéroclite. C'est lors du centenaire de la Gorsedd de Bretagne (en 1999) que les Corniques sont invités à prendre part au rituel de l'union des deux parties du glaive, sur une idée de P-V Kerloc'h, qui considérait que les « Gorseddau [avaient] une carrure internationale, presque une obédience »<sup>903</sup>. Ce rituel, qu'il considérait comme fondateur, devait avoir une place particulière dans le Gorsedd Digor, puisque créé par les Bretons.

La Gorsedd envoie chaque année un couple de représentants à l'Eisteddfod, parfois accompagnés d'une ou deux autres personnes. Nous avons accompagné deux membres de la Gorsedd, Ludovic Louboutin / Kurun et Émilie Vigouroux / Balafenn an Tan, ainsi que Gweltaz ar Fur, ancien barde de la Gorsedd et artiste à l'édition de 2016, à Abergaveny. Cette visite au Pays de Galles nous a permis de discuter avec l'Archi-Druide, de cerner un peu mieux les liens entre les Gorseddau, et de faire un point sur l'influence de la Gorsedd-mère de Galles sur ses « filles »<sup>904</sup>.

Ainsi, comme nous l'avons déjà mentionné à propos de la visite de La Villemarqué en 1838 puis celle d'une délégation brito-parisienne en 1899, il n'y a pas de mise en avant des délégations des autres pays celtiques, si ce n'est un discours fait par l'une des délégations, lors d'une cérémonie. Les entretiens, discussions et réunions se font à part, en dehors du programme officiel, et cela doit être organisé par les délégations elles-mêmes, en accord avec les disponibilités de l'Archi-Druide ou de ses délégué-e-s.

La Gorsedd de Galles s'inquiétait, en 2016, du peu de membres de sa « fille bretonne » (et le peu de public présent au Gorsedd Digor du mois de juillet précédent, en Brasparts). Lors de cet entretien avec l'Archi-Druide de Galles, il a été nécessaire au druide Kurun de rappeler le fonctionnement de la Gorsedd de Bretagne, différent de celui de Galles, essentiellement au niveau de la non-organisation d'événements culturels, de sa non-reconnaissance officielle par les organismes politiques et universitaires. En somme, d'un rôle restreint qui lui est accordé par les collectivités, à l'inverse des Gorseddau de Galles et de Cornouailles. Kurun a insisté sur l'aspect symbolique du groupe breton, les liens avec la nature, le symbolisme, et le rôle culturel et, dans une moindre mesure, son aspect politique. Loin des concours littéraires gallois, donc. Le Grand-Druide Morgan,

---

<sup>903</sup> Propos recueillis lors d'un entretien avec le Grand-Druide Morgan / P-V Kerloc'h, 8 février 2012, à Quimper.

<sup>904</sup> Entretien du 06 août 2016, 18h, Eisteddfod d'Abergaveny. L'entretien s'est tenu entre Kurun et l'Archi-Druide, puis ce dernier et moi avons échangé sur mon sujet de recherche.

à la différence de Gwenc'hlan, ne porte pas intérêt à une recherche de filiation dans un but de légitimer l'existence d'un groupe druidique. Pour lui, « il n'y a pas de permanence des druides, mais une permanence de la philosophie de la nature, qui apparaît dans l'histoire », comme a voulu le transmettre Gwenc'hlan dans sa trilogie *Les druides*, toujours selon lui<sup>905</sup>.

Nous avons été étonné que l'Archi-Druide n'ait pas connaissance de ces différences. Avant cet entretien, il avait discuté avec Mererid Hopwood (une de ses Adjointes) et Penri, représentant gallois au Gorsedd Digor, du manque de jeunes recrues en Bretagne : l'Archi-Druide a proposé d'aider sa « fille bretonne » à avoir une meilleure visibilité et une reconnaissance certaine, la Gorsedd faisant face à une multiplication des groupes au sein des Nouveaux Mouvements Religieux. Kurun lui propose donc de venir en Bretagne faire la promotion de la Gorsedd auprès du Conseil Régional, des universités, des institutions et collectivités en général. Cela ne s'est finalement pas fait, l'Archi-Druide n'étant jamais venu en Bretagne, et ses représentants n'y venant que l'été, lors d'un très court séjour. Kurun avance l'idée de recruter aussi de nouveaux membres en jouant la carte *New-Age* du néo-druidisme (le terme est de lui-même, non de nous), en avançant des thématiques comme les énergies, le bien-être personnel, la place de l'homme dans la nature, mais aussi le caractère historique de la Gorsedd, à l'origine de l'Emsav. C'est un des nouveaux aspects que la Gorsedd de Bretagne a développés depuis 2017 : les interviews du Grand-Druide sont pleines de références holistiques et naturalistes, en tout cas dans les médias, et un équilibre est recherché entre le combat culturel des bardes et cette nouvelle perspective. Nous nous posons la question de savoir si cela est un changement en profondeur des valeurs et principes du groupe, si cela répond à une mode dans les mouvements initiatiques ou si cela n'est qu'une vitrine sans réalité concrète dans les rituels (paroles, actes, artefacts...).

La Gorsedd de Bretagne fait aussi face à des conflits internes. Le Grand-Druide Morgan a même remis en jeu sa position, à la Samhain 2017, lors de la réunion suivant la cérémonie : une fronde s'était constituée et son autorité était remise en cause. Cette réunion est à chaque fois l'occasion, chaque année, de faire le point sur les finances, les projets, les demandes des nouveaux impétrants. Il semble que la mésentente soit partie de l'acceptation ou le refus d'accueillir un nouveau membre, qui en avait fait la demande par écrit, selon le témoignage oral que Ludovic Louboutin / Kurun nous a transmis<sup>906</sup>. Face à la réaction du Grand-Druide, qui n'a pas hésité à proposer un changement dans la direction de la Gorsedd en se retirant et proposant un vote, le calme est revenu, puisque personne ne souhaitait prendre les responsabilités de dirigeant du groupe, ou ne faisant pas l'unanimité.

---

<sup>905</sup> Propos recueillis lors d'un entretien avec le Grand-Druide Morgan / P-V Kerloc'h, 8 février 2012, à Quimper.

<sup>906</sup> Témoignage oral, novembre 2017.

Depuis, les tensions ont quitté le groupe avec la petite minorité qui avait remis en cause les décisions du Grand-Druide et l'organisation du groupe. Nous avons constaté que certaines personnes, entrées dans le groupe depuis un ou deux ans, avaient déjà des responsabilités que d'autres n'avaient pas, même après des années dans les fonctions de bardes ou ovates. C'est ainsi que Émilie Vigouroux / Balafenn an Tan est devenue la responsable des ovates après seulement une année à porter la saie verte. A notre connaissance, c'est parce que personne d'autre ne souhaitait prendre cette responsabilité, la dernière responsable des Ovates ayant démissionné de cette fonction à la suite d'incompatibilités persistantes avec le Grand-Druide.

Dans le même ordre d'idée, Cédric Labesse, entré comme barde en 2019, est devenu le responsable des bardes au Gorsedd de Mûr-de-Bretagne / Guerlédan en juillet 2021.

Les conflits entre personnes, parfois se déroulant sur des années, viennent de moins en moins perturber la vie spirituelle du groupe. Ces conflits ont permis une évolution, des changements dans les fonctionnements, l'octroi de responsabilités ou le choix des lieux de cérémonie, mais aussi dans sa médiatisation, puisque la Gorsedd apparaît régulièrement, depuis 2016, dans les médias. Cela témoigne d'une nouvelle phase dans l'existence du groupe bardo-druidique.

Il s'agit pour la Gorsedd de se positionner face à d'autres groupes, tel l'Ordre Druidique de Dahut, très actif sur internet et propriétaire du nom de domaine « druide.org ». C'est ainsi que la Gorsedd a accepté de gérer des cérémonies lors des éditions du festival Samain Fest, près de Rennes, chaque dernier week-end d'octobre (festival de musique *metal* dont les bénéfices sont reversés aux écoles Diwan des environs), entre 2016 et 2018<sup>907</sup>. La Gorsedd a ainsi pu aller à la rencontre d'un public, qui, s'il est intéressé par le paganisme au sens large, n'a pas cherché à rejoindre un groupe spirituel. Si le Grand-Druide fut réticent de prime abord, la première expérience rituelle sur le festival, en 2016, menée par deux membres (un druide et une ovate), semble avoir été positive puisque l'année suivante (2017), le Grand-Druide a fait le déplacement avec d'autres membres (un barde, une autre ovate, un impétrant issu du milieu musical) et a présenté une conférence, ainsi qu'en 2018. A chaque fois, un rituel de Samain, simplifié, fut pratiqué en présence des organisateurs du festival et des participants intéressés.

D'autre part, la Gorsedd avait organisé une exposition, en partenariat avec l'artiste Brucero, dans le petit sémaphore de la pointe du Millier, en Finistère, en octobre et novembre 2016 [Fig. 56]. Cette exposition présentait la bannière de la Gorsedd, la couronne de Taldir [Fig. 57], quelques panneaux explicatifs sur le druidisme (rédigés semble-t-il par P-V Kerloc'h / Grand-Druide Morgan) et quelques œuvres de Brucero. Depuis, la Gorsedd a aussi présenté quelques objets (saies,

---

<sup>907</sup> Une reprise de ce festival et de la cérémonie est prévu le week-end du 22 octobre 2022.

bannière, affiches, épée d'Arthur...) dans différentes expositions<sup>908</sup>, illustrant son envie d'être intégrée et reconnue dans le monde culturel breton, comme actrice de l'Emsav, encore actuellement. La Gorsedd est aussi présente lors de manifestations pour la réunification de la Bretagne, par exemple, ou pour la protection de la nature. Les membres défilent en vêtements civils.



[Fig. 56] Une partie de l'exposition présentée à l'automne 2016 au sémaphore de la Pointe du Millier, Finistère. Nous y voyons plusieurs panneaux explicatifs sur le druidisme, et plusieurs œuvres de Brucero sur cette thématique. Crédit photo : G. Moigne

[Fig. 57] Couronne druidique de Taldir, III<sup>e</sup> Grand-Druide de Bretagne, présentée lors de l'exposition s'étant tenue en Cap-Sizun, au sémaphore de la Pointe du Millier, à l'automne 2016. La couronne, ainsi que d'autres artefacts et le « Cahier de Taldir », sont en possession du Grand-Druide actuel. Nous pouvons voir que cette couronne est composée d'un bandeau de velours noir sur lequel a été brodé le tribann. Le couroonne est serti de feuilles et boules de gui faites d'un alliage métallique. Nous distinguons sur certaines boules des traces d'une coloration blanche et nacré, s'estompant avec le temps et son usage passé. Cette couronne ne fut portée que par Taldir.

Crédit photo : G. Moigne



<sup>908</sup> L'exposition *Celtique ?* organisée par le Musée de Bretagne, à Rennes (18 mars - 4 septembre 2022) et celle consacrée au *Barzaz Breiz* au Musée Départemental Breton de Quimper (28 janvier - 31 décembre 2022).

## CONCLUSION

« Le » druide est présent dans notre société, par le biais de la bande dessinée, du cinéma ou de la littérature. Il peuple l'imaginaire collectif, loin de la réalité historique et des travaux des spécialistes (linguistes, archéologues, anthropologues...).

Les publications de l'équipe de la revue *Ogam*, dès la fin des années 1940, ont permis de diffuser de nombreuses connaissances sur les druides et les Celtes, issues de recherches sur la linguistique, la toponymie et l'étude des textes mythologiques<sup>909</sup>. En lien avec la *Kredenn Geltiek* et l'association des « Amis de la Tradition Celtique », leurs travaux des rédacteurs de la revue, en premier lieu le couple Guyonvarc'h – Le Roux, ont pu alimenter l'évolution de quelques pratiquants, ont pu être à l'origine de changements ou de créations dans quelques groupes, ou apporter de nouvelles références à travers les textes traduits mythologiques traduits et expliqués. Pourtant, le constat est sans appel : les druidistes étudiés dans le cadre de cette thèse, ne prennent pas en compte ces travaux, si ce n'est par des biais de confirmation, par exemple pour se trouver un pseudonyme, nommer une fête ou un rituel, parfois encore pour justifier d'une pratique, et ce afin de poser un voile celtique sur des pratiques qui ne le sont pas, puisque absentes des usages des Celtes de l'Antiquité<sup>910</sup>.

Les druidisants et druidistes projettent donc leurs pratiques et leurs idéaux sur des peuples et des cultures qui ne les avaient pas : les cérémonies dans les cercles de pierres n'ont jamais été pratiquées par les Celtes, tout comme les pratiques rituelles de connexion avec les éléments naturels ou pour capter les énergies, dans la nature (plutôt l'apanage des civilisations pré-celtiques). S'il y eut des fraternités spirituelles ou ésotériques, nous n'en avons aucune preuve. Quant aux fraternités médiévales et modernes, elles ne peuvent pas avoir été liées aux pratiques et écoles des druides antiques, car il y a eu rupture dans la transmission de leur tradition, mais elles ont pu s'en inspirer, sur la base de traditions locales et des écrits des anciens.

Pourtant, les druidistes actuels revendiquent ces pratiques comme « celtiques », utilisant ce qualificatif comme un autre « fourre-tout » aux frontières mal définies, donc définissables à l'infini. Nous questionnons ici sur la pertinence de l'usage du terme « celtique » quant aux pratiques culturelles actuelles et celles antiques qui étaient pratiquées sur le territoire que Caius Julius Caesar

---

<sup>909</sup> Première édition de l'ouvrage *Les druides* en 1961, suivi de nombreuses rééditions, dont celle de 1986 qui fut un grand succès commercial.

<sup>910</sup> Ces pratiques étant de création récente dans l'histoire des religions, nous ne pouvons accepter le terme « celtique » pour les qualifier, celui-ci englobant de façon trop imprécise tout ce qui peut se référer aux Celtes, antiques ou non, annihilant la notion de temps, d'évolution, de rupture de la transmission d'une tradition. Il nous faut réfléchir, avec d'autres spécialistes, à la création d'un nouveau terme, autre que « néo-celtique », afin de qualifier ces pratiques.

et les empereurs divisèrent en Gaules (Aquitaine, Celtique et Belgique). N'est-ce qu'une question de territorialité ? D'identité revendiquée ? De références mythologiques ou historiques ? D'un choix de langue sacerdotale? Cela dépassant notre étude, nous ne pouvons apporter de réponse, imaginant des études ultérieures sur ce sujet.

Ces pratiques justifient-elles l'usage du préfixe « néo » ? Son rejet par la plupart des groupes est factuel car le terme est considéré comme méprisant, rangeant dans une sous-catégorie sémantique (et donc intellectuelle) ce mouvement religieux. En janvier 2021, le Grand-Druide de Bretagne, sur sa page *Facebook*, écrivait à ce sujet, fustigeant ceux qui employaient ce terme pour qualifier les druidistes. Il fut suivi par un autre membre de la Gorsedd, le mois suivant, dont l'article fut partagé sur ce réseau social par des membres et sympathisants. Le concept de rejet du terme « néo-druidisme » fait constater que si les références aux dictionnaires de ces derniers siècles sont bien présentes dans les articles, l'histoire du druidisme et les écrits de certains membres sont méconnus : le préfixe « néo » a été employé par Jean Le Fustec, puis Yves Berthou, pour créer le terme « néo-bardisme ». Berthou va même plus loin puisqu'il titre un article par « Notre néo-bardisme », revendiquant par là un renouveau qui leur est propre, quelque chose de différent de ce qu'ont pu vivre les bardes de l'Antiquité celtique, puis les bardes gallois du Moyen-Age et des siècles suivants, tout en s'en inspirant. Dans le premier numéro de *Kad*, en 1936, apparaît l'expression de « naturalisme celte ressuscité<sup>911</sup> », au cœur du manifeste de ces dissidents de la Gorsedd : sous les plumes du trio fondateur du journal, il s'agit de poser les bases d'une résurgence d'une vision de l'univers qu'ils considèrent avoir été celle des Celtes, de proposer une nouvelle voie spirituelle, inspirée des druides antiques et de leur Tradition, mais aussi de se différencier, en ces années 1930, de la Gorsedd. Ce « naturalisme celte » de Marchal, Tullou et de Bayer du Kern renouvelle bien les pratiques bardiques et druidiques de cette époque en Bretagne. Le terme n'a pas été pérennisé : il ne fut employé que pour marquer différences et évolutions de la part d'un groupe face à un groupe originel, la Gorsedd, mettant en avant une autre approche du religieux. L'expression « néo-druidisme » sera employé dans un article du numéro 2 intitulé « Les Triades d'Edwards Williams<sup>912</sup> », sur-titré « essai d'interprétations néo-druidiques ». L'article, signé « Maen-Nevez » (M. Marchal) se veut une proposition faite aux lecteurs des interprétations de ces Triades galloises, l'auteur étant conscient ici encore de l'aspect novateur de la démarche, considérant la modernité des Triades « exposées en 1794 par Edward Williams<sup>913</sup> », sans qu'il soit

---

<sup>911</sup> *Kad*, n°0 / *skouer 1*, p.3. Ce journal porte la mention de « *skouer 1* », soit « exemplaire 1 » : il s'agit d'un manifeste de présentation de cette nouvelle mouvance spirituelle que le trio a fondé. Le numéro suivant porte la mention de « numéro 1 », en haut à gauche, au-dessus du titre.

<sup>912</sup> *Kad*, n°1, 1936 (« An 11501 de l'ère post-atlantidienne, mois VI), pp. 3 et 4.

<sup>913</sup> *Ibid.* p. 3

fait référence d'une manière ou d'une autre à une éventuelle origine antique. L'expression apparaît encore dans le titre d'un article signé Bayer du Kern, dans le numéro 3<sup>914</sup>, en décembre 1937, où sont repris des principes issus du manifeste et des deux numéros précédents.

C'est l'usage postérieur du terme « néo-druidisme », par les médias, les érudits et universitaires (Guyonvarc'h et Le Roux, par exemple), qui lui donne une connotation que les pratiquants peuvent considérer méprisante : pour le couple Guyonvarc'h – Le Roux, il s'agit, par l'usage de ce terme, de bien différencier les druides modernes de ceux de l'Antiquité. Ils considèrent que l'on ne peut utiliser un terme pour deux choses différentes, l'une s'inspirant de l'autre pour exister, et nécessitant donc l'ajout d'un préfixe. Pour les universitaires, c'est l'idée de quelque chose de nouveau qui domine, un nouveau courant spirituel et culturel. Le grand public se contente d'une appellation « fourre-tout », à la fois floue et facile à intégrer. « Néo-druidisme » permet le classement de nombreuses philosophies et spiritualités ayant des connexions entre elles, ou, si elles n'en ont pas, qu'on s'évertue à construire pour justifier ce classement.

Cet ensemble d'usages, pratiques, rites, croyances des druidistes n'a pas de liens avec une tradition antique, axant ses doctrines sur des textes médiévaux parfois tardifs aux interprétations personnelles et de réflexions spirituelles d'influences ésotériques et humanistes, parfois piochant dans les textes antiques grecs et latins, par des biais de confirmation. C'est une des limites de la démarche : les références scientifiques sont ici utilisées comme arguments en faveur d'une pratique ou d'une croyance, interprétées par les personnes s'affirmant ou reconnues comme garante d'un savoir et d'une autorité au sein des groupes. L'influence sur les membres des groupes peut être certaine.

Il y a eu, au détriment du mouvement druidique, des soupçons de dérives sectaires, comme ce fut le cas de Jacques Dubreuil, initié de l'Eglise Celtique / Ordre Monastique d'Avallon (comme G. Le Scouëzec, fondateur de la Fraternité des Druides d'Occident en 1974). De retour en Bretagne après un exil dans le sud de la France où il fit vivoter l'Eglise Celtique, il fut soupçonné de dérives sectaires. Professeur de yoga à Rennes, en 1995 - 1996, dans son école de sophrologie Arc-en-ciel, sise à l'Institut Rennais de Gestion de la Santé (IRGS), il fut mis en cause, dans un article de *Paris-Match* du 27 octobre 1994<sup>915</sup>, intitulé « Sectes de la mort : la filière bretonne » : à travers des allégations et des photos volées prises lors d'une cérémonie d'intronisation de l'Ordre Monastique d'Avallon, il fut accusé de participer à l'action d'organismes (l'IRGS et l'Institut Européen de Gestion de la Santé) servant de contacts au Temple Solaire en Bretagne<sup>916</sup>. M. Dubreuil porta

---

<sup>914</sup> *Kad*, n°3.

<sup>915</sup> *Paris-Match*, 27 octobre 1994, n° 2370

<sup>916</sup> Marhic M., Kerlidou A., *Sectes et mouvements initiatiques en Bretagne*, Rennes, Terre de brume éd., 1996, p. 29.

plainte à la suite de la parution de l'article et eut gain de cause, les accusations n'ayant pas été étayées d'une enquête sérieuse, et surtout le fait que les photos aient été diffusées sans l'autorisation de l'Ordre Monastique d'Avallon ou de personnes y apparaissant<sup>917</sup>.

Si Gwenc'hlan, alors Grand-Druide de Bretagne, s'était éloigné de M. Dubreuil depuis des années, la confusion put s'installer dans l'esprit des impétrants ou du grand public, et il est compréhensible que les personnes revendiquant l'héritage spirituel de Le Scouëzec après son décès (en février 2008) ne mirent pas plus en avant l'Ordre Monastique d'Avallon (sauf M. Camby, qui, à la suite de Le Scouëzec, le nomma l'Ordre Monastique Autocéphale d'Avallon indiquant ainsi son autonomie complète, tout en relevant les filiations dont il était issu). Mais avant cela, en 1984, G. Le Scouëzec organisa le premier Salon du Livre Esotérique et Symbolique, à Brasparts (Finistère), sous l'égide de sa maison d'édition et « Q.G » du Grand-Druide, le centre Beltan. Mêlant les activités de la Gorsedd (des *Gorseddau-digor* sont prévus pendant les salons) et la venue de représentants de certains ordres ésotériques ou de maisons d'éditions spécialisées dans l'ésotérisme et l'occultisme (Ancien et Mystique Ordre de la Rose-Croix<sup>918</sup>, l'association Atlantis – résurgence de la revue et maison d'édition du même nom<sup>919</sup>, le mouvement Point d'Eau<sup>920</sup>, la maison d'édition Prosveda<sup>921</sup>...), il put semer le trouble dans le rapport des instances politiques au mouvement

---

<sup>917</sup> Mais en appel, il fut prouvé que M. Dubreuil était un condisciple de Luc Jouret, les deux hommes ayant effectué leur formation de naturo-thérapeute ensemble. M. Jouret (né en 1947) fut co-fondateur avec Joseph Di Mambro, en 1984, de l'Ordre International Chevaleresque de Tradition Solaire, dit « Ordre du Temple Solaire », secte organisatrice de suicides collectifs. La collusion possible, ou les liens concrets, entre les deux organismes, l'Ordre Monastique d'Avallon et l'Ordre du Temple Solaire ne put néanmoins pas être présentée. A partir de 2004, à la tête de l'association « Omnium des libertés » (pour la liberté de croyance et la défense des victimes de discriminations en raison de leurs choix spirituels – en fait un lobby pro-sectes monté après l'affaire du Temple Solaire), il se fit remarquer par la MIVILUDES (Mission interministérielle de vigilance et de lutte contre les dérives sectaires) et d'autres organismes de défense des individus, par la diffusion de programmes et d'articles relayant les concepts scientologues, demandant la dissolution de la MIVILUDES, ou promouvant les thérapies alternatives contre les cancers, par exemples

(<http://www.omnium-des-libertes.com/les-medecines-alternatives-dans-la-lutte-contre-le-cancer/#sthash.vLVW7Xr.dpuf>), mais aussi par la comparaison de la MIVILUDES avec le parti nazi. L'association « Omnium des libertés » a été co-fondée par Joël Labruyère, qui fut, aussi, en 2004, fondateur d'une communauté, près de Béziers, qui se fit remarquer par ses accointances avec l'extrême-droite et quelques tenants du paganisme anti-chrétien et nationaliste. Nommée « nation elfique » ou « nation libre », la communauté regroupe des familles dont sont issus les groupes de musique Les Brigandes et Ultra Sixties, le premier connu pour un succès sur Youtube et la diffusion de quelques titres aux textes axés sur la perte d'identité de l'Occident, le mythe du grand remplacement, etc... J. Labruyère, en plus de diriger la communauté, fut directeur artistique du groupe.

<sup>918</sup> Fondé en 1909 par le journaliste américain Spencer Lewis. S'étant rendu à Toulouse, il dit y avoir rencontré des maîtres spirituels, et fonda l'ordre.

<sup>919</sup> Nous avons déjà évoqué la revue dans notre écrit. Nous précisons simplement ici que les motivations de son fondateur Paul le Cour et de ses successeurs sont de rendre à l'Occident une assise spirituelle qu'il aurait perdu lors de la submersion de l'Atlantide, sans qu'il y ait besoin d'aller combler les vides de l'ancienne tradition occidentale par l'emprunt de concepts orientaux.

<sup>920</sup> Maison d'édition spécialisée dans la calligraphie. G. Le Scouëzec aurait témoigné auprès de Mrs Marhic et Kerlidou (*op. cit.*, p. 32) que c'est avec les bénéfices de l'ouvrage *Le manuscrit des paroles du druide sans nom et sans visage*, paru en 1990, que la maison d'édition fit ériger la statue de St Michel qui trôna dans la chapelle St-Michel de Brasparts pendant quelques années, et dont il ne reste que le pilier, suite à une destruction que Mrs Marhic et Kerlidou expliquent comme étant la conséquence d'une cérémonie satanique en 1983 (*op. cit.*, p 13).

<sup>921</sup> Cette maison d'édition est liée à la Fraternité Blanche Universelle, « mouvement sectaire de 500 à 2000



druidique<sup>922</sup>, mais aussi dans l'esprit du public.

Le mouvement druidique, depuis sa création à travers le *Druid Order*, en 1722, a connu plusieurs phases, qui finissent par se cumuler dans la variété des groupes existant aujourd'hui en Bretagne :

- L'affirmation d'une « celtitude » dans la loge *Druid Order*, face à une franc-maçonnerie aux références bibliques.
- La création et la vitalité de la Gorsedd des Bardes de l'Île de Bretagne, dite Gorsedd de Galles, souhaitant revenir aux sources du *Druid Order* tout en affichant des revendications culturelles galloises et une volonté de faire revivre le bardisme à travers des cérémonies et des concours littéraires, de chants ou musicaux.
- La création et la vie tumultueuse de la Gorsedd de Bretagne : jusque dans les années 1950, à travers un régionalisme, où persiste un catholicisme, et se basant sur l'exemple gallois; puis une évolution vers un paganisme celtique et laïc à la fois.
- L'apparition, dès les débuts du bardo-druidisme breton, du développement d'une spiritualité païenne, qui ne prendra son essor qu'à partir des années 1920 / 30 et mènera à la création de la Kredenn Geltiek, ainsi que des premiers rituels païens druidiques.
- L'après Seconde Guerre Mondiale et l'influence grandissante de la culture *New-Age*, le développement d'un naturalisme holistique, plusieurs dissidences et créations de groupes, chacun essayant de se différencier des autres par ses références ou sa lecture des textes mythologiques.
- Depuis les années 1980 : la création et le développement d'une liturgie druidique, variant au gré des références des groupes, avec une redéfinition des termes, jusqu'à voir disparaître les références celtiques ; y apparaissent aussi de nombreuses références extra-culturelles, bien plus que lors des décennies précédentes, afin de combler les vides de la tradition druidique, tout en permettant de présenter le druidisme comme une division celtique d'un mouvement holistique et à l'échelle de l'humanité.

Les pratiquants du druidisme voient les autres religions dominantes comme devant être laissées aux marges de ce qu'ils considèrent comme un naturalisme holistique, revêtant ici un aspect celtique. Ils recréent donc de nouvelles marges en considérant leur propre mouvement comme la nouvelle norme culturelle, le sacré prenant une place dominante dans leurs vies.

---

personnes », selon le rapport parlementaire de janvier 1996.

<sup>922</sup> Même si de nombreuses personnalités politiques furent présentes à chaque édition (J-Y Cozan, ancien président du Parc Régional d'Armorique, des conseillers généraux, un ancien inspecteur départemental de l'Éducation Nationale – M. Schmidt, les représentant des forces de l'ordre...).

Le druidisme, par son histoire, peut être vu comme une avant-garde du postmodernisme, puisque le réenchâtement du monde à commencer, pour les membres de ces groupes, dès l'entrée des sociétés européennes dans la modernité. La remise en cause de ce progrès, la recherche d'une origine permettant de construire d'autres repères, fait du druidisme un phénomène intégré aux évolutions pré- / moderne / post-, chaque période de la vie du mouvement se caractérisant par des adaptations des idéaux dominants, ou parfois des rejets, par l'élaboration d'une tradition réenchâteresse, elle aussi adaptée à une époque.

L'ensemble du monde druidique n'a que peu conscience ou connaissance de son histoire et des multiples influences qui s'y croisent, des origines des pratiques et doctrines qui animent ce courant religieux, se parant d'un vernis culturel celtique et / ou breton, reconnue ou non comme partie d'une spiritualité holistique. Il ne vit parfois pas la cosmologie qu'il met en avant, ou alors l'adapte à la réalité de sa vie sociale et professionnelle et s'approprie d'abord esthétiquement la spiritualité idéale qu'il souhaite vivre (artefacts, vêtements, symboles – tatouages, badges, accessoires divers...). De cela en ressort des conflits passionnels, personnels, puisque la lecture de l'histoire d'une part, des références spirituelles d'autre part, relèvent du subjectif. Le refus du qualificatif de « religion » est aussi un *leitmotiv* du druidisme, non pas source de conflits internes, mais dans le rapport du mouvement à la société. S'il est « assez difficile de s'entendre sur une définition exacte et rigoureuse de la religion et de ses éléments essentiels<sup>923</sup> », nous avons pu faire ressortir, par la religiologie, les aspects du mouvement druidique qui peuvent amener à le qualifier de mouvement religieux, panthéiste et païen.

Scientifiquement, la religion peut être analysée : les phénomènes peuvent être observés et analysés. Mais la religion en tant que *mystères*, ce en quoi les gens croient et pourquoi ils y croient est difficilement édifiable en étude anthropologique, puisque « les pensées relatives aux dieux, aux esprits, aux ancêtres activent des mécanismes mentaux complexes qui échappent entièrement à la conscience<sup>924</sup> ». La pluridisciplinarité d'une telle étude est nécessaire, pour une approche à la fois plus globale et plus précise, afin de comprendre l'élaboration de concepts religieux, leur acceptation par une population, l'émotion qu'ils font naître, la foi qui en découle et les pratiques qui y sont liées, le processus inconscient qui couvre l'ensemble (ce qui ne veut pas dire que les études auront réponse à toutes les problématiques religiologiques). Ce sont des systèmes mentaux combinés, entre conscient et inconscient, qui mettent en action différentes zones de notre esprit : les systèmes d'inférences permettant une mémorisation et la communication, les zones du cerveau créatrices

---

<sup>923</sup> Guénon René, *Introduction générale à l'étude des doctrines hindoues*, Paris, éd. Vêga, 1952, p. 73.

<sup>924</sup> Boyer Pascal, *Et l'homme créa les dieux*, op. cit., p. 75.

d'émotion, notre sociabilité, mais aussi le rapport de l'inconscient individuel avec l'Imaginal ou au moins l'imaginaire occidental, formant un conditionnement culturel<sup>925</sup>.

L'aspect magique est impossible à expliquer car dépassant l'entendement humain et ne peut être validé dans le cadre d'une telle étude. L'extra-ordinaire étant un ensemble de concepts propre à une culture, ensemble lui-même lié à l'ordinaire, forcément variable d'un peuple à une autre. Croire reste impossible à expliquer scientifiquement, même si une tentative est présentée par Pascal Boyer : ce dernier insiste sur les systèmes mentaux, essentiellement inconscients, sous-jacents, donc impossibles à maîtriser par l'être humain, et les inférences intervenant dans la vie de tout individu<sup>926</sup>.

Il n'est donc pas concevable d'étudier les phénomènes religieux (donc extra-ordinaires) avec une logique et des références propres à notre culture (conditionnant notre ordinaire), notre *background* sociétal spirituel ou religieux : il nous faut sortir de notre carcan de pensée pour tenter de comprendre celui de l'autre et ainsi comprendre autant que faire se peut son système de croyances et de pratiques religieuses. C'est ainsi que nous devons opérer avec les mouvements païens, tout en prenant en compte le fait qu'ils sont eux-mêmes intégrés à une civilisation aux références bibliques profondes, malgré une défection des adeptes aux pratiques générales monothéistes.

Nous avons relevé les références et influences que le mouvement a intégré au fil de ces décennies d'évolution, mais aussi les exégèses (ou prémices d'exégèses) qui n'ont pas été prises en compte par le mouvement (ce fut le cas des travaux de Ladmiraault ou Berthou), car ne correspondant pas, à un moment donné, dans un groupe donné, aux finalités recherchées par les adhérents ou pratiquants : il existe des concepts religieux, des croyances, qui fonctionnent mieux que d'autres, ainsi que les *stimuli* et émotions qui y sont associés, en meilleur accord avec les objectifs généraux d'un mouvement, ou avec les attentes d'une communauté dans un contexte socio-historique. Ce sont des mêmes et des archétypes qui se transmettent plus facilement, dans un contexte donné : leur transmission, et donc leur persistance tout autant que leur évolution, se fait au

---

<sup>925</sup> C'est pourquoi nous avons intégré une réflexion sur l'herméneutique dans notre écrit. Il ne peut y avoir d'introspection objective : c'est un « théâtre cartésien », pour reprendre l'expression de Daniel Dennett (*La conscience expliquée*, Paris, Odile Jacob éd., trad. de Pascal Engel, 1993, éd. originale *Consciousness explained*, 1991), une illusion que de se dire que tout ce que notre cerveau produit est de la pensée consciente tout autant que maîtrisée, et que tout ce qui en est déduit est issu de cette pensée consciente. Ce qui se passe dans les fondements de notre conscience, dans l'inconscient (ces multiples flux de données se déroulant dans les nombreuses zones de notre cerveau) fonctionnant comme une zone autonome de notre esprit, échappe à notre conscience et à notre maîtrise. Voir Dennett Daniel, *De beaux rêves, obstacles philosophiques à une science de la conscience*, Paris, Gallimard, 2012, éd. originale : *Sweet dreams, philosophical obstacles to a science of consciousness*, Boston, MIT press, 2001. Cela ne peut être perçu que par les sciences cognitives, l'herméneutique, la psychanalyse. Les archétypes sont ainsi explicables et les croyances en des entités divines illustrant ces archétypes deviennent compréhensibles.

<sup>926</sup> Boyer P., *Et l'homme créa les dieux*, chap. « Pourquoi croit-on ? », *op. cit.*

fil de générations de croyants. Néanmoins, la grande majorité des pratiquants restent à la surface des concepts religieux, et, malgré eux, créent des dogmes. Le concept de *tribann*, par exemple, est reconnu par tous les groupes étudiés et n'est pas remis en cause dans sa signification générale (trois rayons émanant du divin, chacun étant associé à une couleur et un son), mais son aspect archétypale et psychanalytique est absent, alors que c'est une voie de compréhension de ce symbole et du pourquoi de son succès. Le terme « *mabinog* », pour élève ou apprenti, s'est lui aussi répandu dans le mouvement druidique, alors qu'il existe un terme gaulois, *sepanios*, qui signifie « disciple »<sup>927</sup> : il fut, pour quelques groupes, plus intéressant d'utiliser le mot d'origine galloise, dans un souci d'affirmation filiale avec les bardes gallois ou d'interceltisme et revendiquant un lien plus fort entre Bretons et Gallois qu'entre Bretons et Gaulois (d'où le rejet du terme gaulois) ; il eut aussi fallu être au courant de la recherche épigraphique gauloise. De plus, il est à retenir que faire du « *mabinog* » un marcassin, futur sanglier, animal considéré comme sacré, anime bien plus l'imaginaire bardo-druidique et matérialise une symbolique bien plus que le terme gaulois, pourtant réellement utilisé mais ne laissant pas de place à l'imagination, si ce n'est à quelques hypothèses trop scientifiques pour être efficaces au sein des groupes druidiques.

Tous les groupes druidiques cherchent et revendiquent une origine, la plus lointaine possible, et s'appuient pour cela sur une tradition. L'origine sera toujours mythique ou nimbée de fables : mais la tradition est un ensemble de choix faits par une communauté et transmis, tout en évoluant en permanence dans l'esprit de chaque individu (conditionné par son éducation et sa hiéro-histoire). Il n'y a pas une version de chaque religion, il y en a autant qu'il y a de pratiquants, s'appuyant sur des symboles communs et quelques dogmes structurels.

L'histoire de ce mouvement suit un *leitmotiv* : chercher et trouver dans le passé des éléments pour construire une nouvelle identité, culturelle et cultuelle, personnelle et de groupe. Il s'agit d'une récurrence dans la construction d'une tradition et d'une identité ; ce n'est pas spécifique au mouvement druidique breton. Il s'agissait et il s'agit encore, pour les pratiquants, de piocher dans la littérature, les mythologies, les croyances et traditions diverses pour se construire et se définir ; l'être évoluant sur le plan spirituel formalisant son évolution par des rites, la matérialisant dans un calendrier liturgique par des cérémonies à des dates-clés définies par son système de croyance, ainsi que par l'usage de symboles et d'artefacts spécifiques : ceux-ci illustrent les croyances par leur matérialité, mais font aussi office de support à l'évolution spirituelle des pratiquants, par les archétypes qu'ils représentent.

La langue sacerdotale choisie par chaque groupe illustre cela : du breton des régionalistes de la

---

<sup>927</sup> Halford Mathieu, « Celtes et Indiens, druides et brahmanes », article inédit, non encore publié, p. 3.

Gorsedd et des nationalistes de groupes dissidents à la création récente d'une nouvelle langue « gauloise » par Ialos ar Mor, en passant par le français. Ces langues sont à la fois une part de l'identité revendiquée par le groupe mais aussi une marque mise de son lien avec une origine mythique ou historique réelle ou recherchée, dans le cadre de leur ontogenèse.

La rituelie relevée au fil des études d'archives comme de l'observation participative relève de créations culturelles ayant pour bases des interprétations de textes mythologiques (ou plutôt de leurs traductions), des reprises ou créations littéraires représentant un ésotérisme considéré comme celtique et l'affirmation d'appartenance à une filiation remontant à un temps a-historique, comme si le mouvement avait élaboré sa propre mythologie. Cette filiation, qu'elle soit directe ou non, est construite sur la base de la recherche d'un lien avec les druides de l'Antiquité, voire avec des cultures plus anciennes et considérées comme originelles (Atlante ou Hyperboréenne), recoupant l'histoire, réelle ou non, de mouvements initiatiques, ésotériques ou occultes, et leurs créateurs.

L'évolution d'une tradition dépend donc des choix faits par un individu et par sa communauté. Les nouveaux concepts choisis et conservés se construisent sur la base d'une entrée ontologique (une information ancienne ou un concept ordinaire), complétée d'une nouvelle information, l'addition amenant une nouvelle entrée ou une inférence : nouvelle vision ou interprétation d'un concept, être vivant, artefact... C'est ainsi que le pratiquant conçoit une pierre comme sacrée : l'entrée ontologique est que c'est une pierre ; la nouvelle entrée sera, par exemple, qu'un rayon de soleil illumine la pierre au lever du soleil du solstice d'été ; la nouvelle entrée ou inférence sera de concevoir cette pierre comme étant liée au cycle solaire, spécifiquement à cette date, ce qui la dotera d'une particularité que le croyant interprétera en fonction de ses croyances. Conséquemment, il la verra comme sacrée et il est possible qu'il y pratique des rituels. Cette création d'inférences est apparue lors de cérémonies auxquelles nous avons participé : l'arbre près de la fontaine de Barenton devenant « l'arbre de Merlin », une biche devenant une divinité incarnée ou un de ses avatars, un cercle de pierres devenant un sanctuaire, un bâton gravé de symboles devenant artefact rituel. L'ensemble trouvant place dans les structures mentales de l'individu et correspondant aux schémas conscients résultant de l'émulation de son inconscient, transgressant certaines catégories ontologiques, afin d'être acceptées comme extra-ordinaires ou sur-naturelles<sup>928</sup>. Sa réalité, celle perçue et vécue, devient alors différente de celle d'un autre individu.

La rituelie, rendu réel des croyances d'un groupe, se déroule à l'extérieur, dans des espaces considérés comme sacrés par les pratiquants et, souvent, où se trouvent des mégalithes élevées bien

---

<sup>928</sup> Nous renvoyons à Boyer Pascal, *Et l'homme créa les dieux*, op. cit., chap. II, « A quoi ressemble le surnaturel ? », pp. 77 à 134.

avant l'apparition de la civilisation celtique (cromlec'hs, menhirs et dolmen) : rites solaires (solstices et équinoxes), cérémonies lors de fêtes considérées comme celtiques, cérémonies privées (unions, baptêmes, funérailles), dont le fond relève de croyances panthéistes, naturalistes et animistes, la recherche d'une connexion avec les éléments naturels. Les cérémonies citées dans notre thèse sont des créations qui trouvent leur origine dans celle qu'aurait faite J. Toland en 1717 (et qui, nous l'avons vu, n'a jamais eu lieu), sur laquelle Iolo Morganwg crée en 1792 le premier Gorsedd, où la symbolique et l'ésotérisme jouent un grand rôle. Cette cérémonie fut remaniée par les différents Grands-Druides de Bretagne et les dirigeants des autres groupes, notamment sans le *decorum* gallois, et en élaborant un calendrier liturgique, en dehors de toute festivité estivale et culturelle (à part pour la Gorsedd, mais cela dépend des années, comme nous l'avons vu, y compris jusqu'à une époque très récente). Aucun groupe druidique ne ritualise dans d'anciens sanctuaires reconnus comme gaulois par les archéologues. Aucun n'a tenté de reconstituer un sanctuaire avec les connaissances que nous apportent les spécialistes<sup>929</sup>, mais des tentatives de création de sanctuaires modernes ont émergé (regroupant à la fois un espace religieux et un espace à caractère intellectuel, comme une bibliothèque et des salles de réunions, par exemple) sans trouver d'issues concrètes : la Tour de Raffig Tullou, ou encore le projet de *Nemeton* du druide lorientais Kerzher<sup>930</sup>. L'aspect formalisateur de ce type de projet va à l'encontre des concepts de nombreux druidistes, qui préfèrent célébrer dans la nature, en lien direct avec les éléments, non pas dans un espace qui serait trop aménagé, trop urbain, et qui donnerait au mouvement druidique un aspect trop organisé, trop clérical : un espace sacré permanent et reconnu peut en effet amener la création d'un clergé, ce qui est refusé par de nombreux druidistes et groupes, chacun préférant garder son indépendance spirituelle et sa zone d'influence.

La mise en avant des éléments naturels dans le choix des lieux de cérémonie indiquent bien l'aspect naturaliste de la démarche, tout autant que le marquage spatial et symbolique de la recherche (ou l'évolution) spirituelle : cercles de pierre (du néolithique ou élevé récemment), élaboration d'une limite sacrée (sous la forme d'une simple circum-ambulation, d'un tracé au bâton, d'un désherbage...), et correspond aux rituels pratiqués aux moments célébrés (autour d'une fontaine pour Imbolc / Emwalc'h, au bord d'un plan d'eau pour Samhain / Heven, des fagots de branches d'essences d'arbres diverses pour les feux de Beltain...).

Les groupes ne ritualisent pas dans les mêmes lieux. Chacun a ses coins, selon les lieux de vie des dirigeants des groupes ou des organisateurs des cérémonies. Certains choisissent aussi d'investir

---

<sup>929</sup> Voir dans la bibliographie les ouvrages proposés de J-L Brunaux et de C. Gobineau

<sup>930</sup> Le projet de ce druide indépendant (Stéphane Pompignac dans le civil) peut être consulté ici (consulté le 30 janvier 2022) : [https://www.academia.edu/35306878/PROJET\\_NEMETON](https://www.academia.edu/35306878/PROJET_NEMETON)

des lieux selon ce qu'ils y ressentent, suivant ce qu'il nomme l'*Awen* ou « souffle des dieux », inspiration qui leur viendrait soit du lieu lui-même (ses vibrations, le ressenti qu'ils en ont), soit des entités divines en lesquelles ils croient : près d'un ruisseau, d'une chapelle, au pied d'un menhir... Si le lieu n'est pas considéré comme sacré, les pratiquants, par leurs regards sur lui tout d'abord (système d'inférence), puis par les actes qu'ils y accomplissent, le rendent sacré. Le vécu rituel dans ce lieu fait qu'il devient, au moins le temps de la cérémonie, pour les pratiquants, un espace sacré.

Le festiaire druidique tient plus de l'adaptation de cérémonies cycliques à la vie actuelle en Bretagne, tendant vers une liturgie religieuse, pour la quasi-totalité des groupes étudiés. Si les rites antiques se faisaient à des moments précis des cycles solaire et lunaire, cela ne se fait pas ou peu dans le druidisme, ou alors de façon individuelle ou en très petit groupe, dans l'intimité, et non pas au sein du groupe constitué. Les membres, en effet, par leur mode de vie, peuvent ne pas être disponibles aux moments-clés des cycles pour ritualiser. Le seul groupe en Bretagne, à notre connaissance, à organiser ses cérémonies en respectant scrupuleusement les cycles est l'Ordre Druidique de Dahut. Ses dirigeants ayant fait le choix de ne pas avoir d'activité professionnelle chronophage pour vivre pleinement leur sacerdoce, ils ont le temps d'organiser des cérémonies et de les vivre aux moments opportuns. Les autres groupes rencontrés organisent leurs cérémonies essentiellement les samedis, dimanches et jours fériés, même si cela ne correspond pas au moment fêté d'un cycle (par exemple, la Gorsedd fête les solstices et équinoxes le dimanche précédant ou suivant ces moments). Cela permet en effet à un maximum de membres d'être disponibles. Mais en respectant le calendrier civil, ces groupes sont le plus souvent en décalage avec les fêtes et moments qu'ils célèbrent : rares sont les fois où les solstices et équinoxes se passent un dimanche ou un jour férié. Les quatre autres fêtes ont lieu le 1<sup>er</sup> mai (Beltain) et le 1<sup>er</sup> novembre (Samhain), soit lors de deux journées chômées, ainsi que le premier dimanche de février ou le dernier de janvier (Imbolc) et le premier d'août ou dernier de juillet (Lugnasad). Ce dernier étant remplacé par le Gorsedd Digor pour la Gorsedd bretonne, le troisième dimanche de juillet. Ce choix permet à un maximum de membres d'être présents et de pouvoir avoir un impact dans les médias, d'attirer des curieux, pratiquants, croyants païens, touristes. C'est aussi la seule cérémonie du monde druidique breton qui soit accessible librement au public.

L'aspect sacré de ces jours fut déterminé par le christianisme romain avant qu'ils ne soient laïcisés : nous avons indiqué que les fêtes chrétiennes de début novembre ont été posées sur d'anciennes fêtes païennes, elles-mêmes se déroulant à des dates définies par les cycles lunaire et solaire. Ainsi, la date du 1<sup>er</sup> novembre et conséquemment celle du 1<sup>er</sup> mai sont des dates de célébrations qui ont été imposées par le calendrier grégorien, sans tenir compte des cycles respectés

par les traditions pré-chrétiennes. Si nous nous replaçons dans un calendrier liturgique païen, établi selon les cycles des astres principaux, nous déduisons que les pratiquants ne fêtent donc pas les événements aux dates correspondantes, comme pouvaient le faire les druides antiques dans le cadre de la civilisation celtique. Ces dates sont donc avant tout symboliques, même si de nombreux pratiquants les vivent en pleine croyance, dans le sens où ils sont persuadés que c'est le bon moment : il s'agit d'une nouvelle inférence.

Certains groupes, comme l'Ordre Druidique de Dahut (sur son site internet) ou Druvidia, proposent des calendriers liturgiques. Si Druvidia propose sur son site internet un festiaire simple à comprendre, celui de l'Ordre Druidique de Dahut est complexe et tient compte, entre autres, des cycles astraux (les « roues »). Quant à celui proposé par *Keltia Magazine*, il est adapté du calendrier de Coligny ainsi que des cycles astraux et du calendrier civil.

Il est donc à prendre en compte le fait que ce sont aussi les pratiquants, les druidistes organisant et gérant les cérémonies à leur convenance et de façon différente selon les groupes, qui re-sacralisent le temps, qui re-construisent un calendrier liturgique, entre moments cycliques sacrés réellement vécus et moments décalés des cycles mais sacralisés. Le druidiste établit donc un nouveau rapport au sacré et aux cycles, en validant, consciemment ou non, le décalage de certains moments sacrés, dus à notre calendrier civil et divers aspects de nos agendas personnels et professionnels. La religiosité revendiquée est donc adaptable, et, ici, adaptée au calendrier civil tout autant qu'aux divers événements animant la société (par exemple, l'idée que les Gorseddau Digor ne peuvent se célébrer en temps de guerre). Le religieux n'étant pas la base de la vie de l'individu, mais bien une partie de sa vie, son rapport au divin et au sacré, les moments nécessaires à sa vie spirituelles doivent se plier aux directives de l'ensemble de sa vie (emploi et responsabilités professionnelles, vacances et week-ends, vie de famille et loisirs, etc...). D'où des adaptations acceptées et non remises en cause au sein des groupes, l'ensemble faisant sens pour eux.

Lors des rituels, le pratiquant peut vivre une expérience spirituelle. Même considérée comme surnaturelle par le pratiquant, elle peut permettre une actualisation du potentiel spirituel de l'individu, influent sur l'actualisation de son potentiel général : l'expérience spirituelle ou mystique est alors définie comme ayant un impact sur les capacités du croyant, qu'elles soient professionnelles, artistiques ou intellectuelles. Le *New-Age* et son pendant, le développement personnel, entendent dépasser l'antinomie entre la spiritualité et les critères d'utilité de nos capacités à vivre et trouver une place dans la société. Il y a une sorte de concordisme ouvrant l'espace du sacré à l'expérimentation par l'introduction d'un esprit positif au cœur du fait religieux et la recherche de conséquences positives sur le comportement humain et le potentiel des pratiquants.



L'influence de l'interprétation de spiritualités orientales sur le *New-Age*, par des groupes initiatiques comme les Théosophes de Mme Blavatsky ou la *Golden Dawn*, ont apporté aux religions occidentales une proximité avec le religieux : l'expérience prime sur la révélation, un lien direct avec le divin se crée, suivi d'une communication qui serait différente de la foi. C'est ce qui ressort des rituels observés et du rapport des pratiquants au religieux. Ce rapport différencié au religieux se fait par la matière, le contact avec les éléments, la nature, le ressenti, les *stimuli*, mais aussi leur interprétation ou celle d'un phénomène observé, source d'inférence. Ce sont des concepts que nous retrouvons dans le panthéisme développé par John Toland, qui marqua jusqu'à notre époque le développement de groupes spirituels, et qui mit en avant la place du corps dans le développement spirituel de l'individu, à l'opposé de St Paul<sup>931</sup>.

Cela amène les nouveaux mouvements religieux à se redéfinir, dans une lutte terminologique, quitte à rejeter l'appellation de « religion » (qui, pourtant, les définit), à vider de leur sens premier des termes comme « druide » ou « shaman » afin de créer des définitions adaptées à leurs propres pratiques. Ici se croisent Auguste Comte et Dürckheim, l'opposition entre esprit théologique et esprit positif, et l'accessibilité au surnaturel par les sens, « source d'expérience transcendante<sup>932</sup> ». Images théophaniques ou numineuses, cela transforme un être, par l'activation de divers systèmes mentaux, dans une combinaison pertinente dans le cadre du cheminement spirituel de l'individu.

Dans sa volonté d'évoluer, de se transformer, l'impétrant vise à un basculement, souhaitant devenir un autre lui-même, en-dehors de la communauté d'appartenance, plus ou moins large, voire au-dessus des autres humains de la collectivité (spirituellement parlant ; c'est une image illustrant le concept d'élévation de l'esprit ou de l'âme). Par l'initiation, l'extase ou la transe, il renaîtra, par le passage à un état psychique modifié, dépassant l'individualité et la position d'humain, se dissolvant dans le transpersonnel<sup>933</sup>, perçu comme l'appartenance au divin, dans un sens panthéiste (soit pour se fondre psychiquement dans l'univers). Il s'agit pour le pratiquant d'accéder à un niveau supérieur de lui-même, de viser le divin, le « *Gottähnlichkeit* » d'Alfred Adler<sup>934</sup>. Nous pouvons aussi le voir comme l'accès à la sur-humanité, telle qu'a pu la concevoir Nietzsche<sup>935</sup>. Ce changement peut être plus ou moins radical selon le parcours de l'individu.

---

<sup>931</sup> « Il y a antagonisme entre l'Esprit et la chair », Épître aux Galates, v. 17.

<sup>932</sup> Dürckheim K.G, Castermane J., *Le centre de l'être*, Paris, Albin Michel, 1992, p. 165.

<sup>933</sup> État psychologique et technique permettant de dépasser les frontières du moi et d'abolir l'individualité.

<sup>934</sup> Alfred Adler (1870 - 1937). Face à ses patients, ce psychologue fondateur de la psychologie individuelle, avait une attitude holistique, prenant la totalité du patient pour le comprendre. De plus, il ne rejetait pas les principes religieux, comme partie intégrante de chaque individu, y compris de façon inconsciente : la religion pouvait apporter du positif à ses patients, les amener à viser une perfection, donc Dieu et l'aspiration à lui ressembler. Il développe ce concept dans *Über den nervösen Charakter*, qui paraît en 1911, puis dans plusieurs autres ouvrages. Voir la bibliographie.

<sup>935</sup> L'*Übermensch* de Nietzsche, nous l'avons déjà mentionné, n'a rien de physiquement supérieur aux autres, mais dépasse son statut psychique d'humain et atteint un niveau supérieur de spiritualité et de conscience de lui-même.

## Définir (provisoirement) le druidisme et le druidiste

Le druidisme est une spiritualité basée sur la projection d'un celtisme, de la théosophie, du panthéisme et des résurgences païennes, de ce que les pratiquants veulent vivre sur le plan spirituel aujourd'hui, de ce qu'ils veulent avoir comme lien avec la nature et le divin, de ce qu'ils imaginent avoir été dans l'Antiquité celtique du rôle des druides. La grande majorité des druidistes considère que leur tradition provient directement de celle des druides de l'Antiquité, elle-même probablement issue de traditions plus anciennes.

Le druidisme est l'ensemble des usages, pratiques, rites, croyances des pratiquants d'un paganisme celtique moderne. Ce mouvement hétérogène est une invention moderne, qui se développe depuis la toute fin du XVII<sup>e</sup> siècle et le début du suivant, sans lien avec des pratiques antiques, axant ses doctrines sur des textes médiévaux parfois tardifs aux interprétations personnelles et de réflexions spirituelles d'influences ésotériques et humanistes. Le druidisme est pluriel : de l'écologie sacrée au polythéisme, en passant par un panthéisme, une laïcité élastique, un naturalisme holistique. Quelques groupes se concentrent sur une recherche spirituelle et philosophique, sur la signification profonde de certains symboles, proches des spéculations franc-maçonniques, théosophiques et anthroposophiques. D'autres vivent une spiritualité laïque, se situant sur le terrain symbolique, culturel et se positionnant sur des sujets de société liés à la Bretagne et aux droits des peuples (défense de la langue bretonne, mise en valeur du patrimoine historique...). Quelques rares pratiquants ont pu pratiquer une forme d'exégèse de textes mythologiques.

Si un aspect ethnique a pu être mis en avant au début du bardo-druidisme (par l'emploi du mot « race » notamment), cela n'est plus d'actualité. Les évolutions mises en place par Gwenc'hlan Le Scouëzec dans les années 1980 ont influencé nombre de groupes, diffusant des idéaux d'ouverture, de lutte en faveur des peuples opprimés, d'affirmation des cultures et des langues dites minoritaires (ou minorisées). Néanmoins, l'aspect « celtique » de la démarche de l'impétrant est de mise : c'est par l'intermédiaire de cette culture celtique vue par le prisme des *mass-media*, du Romantisme, de l'*heroic-fantasy* et de la *fairy-faith*, que des cheminants arrivent au druidisme, et par là, à une spiritualité naturaliste et holistique. L'aspect « ethnique » du druidisme n'est donc qu'un aspect culturel, géographique, une partie d'un plus vaste mouvement mondial, dont il ne serait que la représentation celtique.

Si de prime abord, il n'y a pas de dogmes, il y a des interprétations de textes de références (essentiellement les mythologies irlandaises et galloises), allant dans le sens de ce que les druidistes veulent mettre en avant. La *dogma* se situe au niveau de la liturgie et des pratiques : les quatre fêtes

celtiques et les fêtes solaires, les orientations cardinales<sup>936</sup>, les tenues et leurs couleurs, les archétypes (épée, lance, chaudron, pierre), le lien fort avec les éléments et le cycle de la nature et des astres, la prière du druide. Au niveau des croyances, la métempsychose et transmigration des âmes dominant, mais aussi l'idée de communication avec ces entités et chaque être vivant dans le cadre du panthéisme, d'un microcosme et d'un macrocosme liés et s'influençant mutuellement, l'homme se situant à la croisée de ces notions.

Le druidisme est né du développement et de la fusion de plusieurs mouvances ésotériques et initiatiques, intellectuelles, tout en variant ses références et contenus au cours des trois derniers siècles :

- les clubs de l'université d'Oxford (*Royal Society, Antiquarians* essentiellement)
- la franc-maçonnerie
- les influences alchimiques et rosicruciennes
- le panthéisme
- le celtisme & le bardisme
- la théosophie, notamment à travers la *Golden Dawn* puis le *New-Age*

L'ensemble est façonné par des références aux sources écrites antiques et médiévales concernant de près ou de loin les Celtes, et par des études de ces textes menant à l'élaboration d'une métaphysique et parfois d'une exégèse. Ces dernières données sont le fruit de spéculations diffusées au sein du mouvement druidique par le biais de livres, parfois de conférences, par de nombreux sites internet, mais avant tout par les dirigeants des groupes à leurs disciples. En Bretagne, il y eut d'abord une lignée d'intellectuels militants (Le Gonidec > La Villemarqué > F. Vallée > F. Jaffrennou), qui ne put résister à l'éclatement politique du mouvement breton (Jaffrennou et Vallée prenant leurs distances l'un de l'autre, chacun avec son réseau de relations et d'acointances intellectuelles et politiques). Puis se fut l'ère d'un développement plus druidique que bardique, plus spirituel ou religieux que littéraire et culturel. Enfin, cet aspect religieux perdit son contenu celtique pour n'en garder que des appellations génériques, y adjoignant des influences extra-culturelles.

Le druidisme, à travers la vie des tribus le composant, illustre une « transsubstantiation sociétale »<sup>937</sup>, où domine une horizontalité dans les fonctionnements, même si des hiérarchies existent au sein des groupes : l'initiation par ses pairs, la responsabilisation de chaque membre lors des cérémonies, le fait de rendre chacun-e acteur ou actrice de sa vie spirituelle, un idéal communautaire structurant, le passage à une vie mystique (même le temps d'une cérémonie)<sup>938</sup>...

---

<sup>936</sup> Des éléments constitutifs de l'organisation de cultes et qui ne sont pas spécifiquement celtiques, mais se retrouvent dans toutes les religions, que ce soit de façon concrète ou symbolique.

<sup>937</sup> Maffesoli Michel, *op. cit.*, p. 36.

<sup>938</sup> Voir Bergson Henri, *Les deux sources de la morale et de la religion*, Paris, Félix Falcan éd., 1932, p. 445.

Le druidisme existe donc aujourd'hui en tant que mouvement fait de tribus différentes, même si elles ont un fond commun de références et sont dans une démarche de réenchantement du monde . Si les caractéristiques formelles varient, il existe des points communs dans la liturgie, les symboles, les tenues, les artefacts, le rapport à la nature, mais aussi une prière et des lieux de cérémonies qui se ressemblent. Par son histoire, réelle et fantasmée, ses origines recherchées et revendiquées, ses pratiques et par les diverses croyances qui le traversent, le druidisme est donc un mouvement postmoderne ontogénésique.

Les développements les plus récents du mouvement, notamment l'apparition de groupes *ex nihilo* aux références moins celtiques, voire aucunement celtiques, mais où dominant l'écologie sacrée et la recherche de l'épanouissement de soi, font face à l'hypermodernité<sup>939</sup> : les groupes intègrent à leurs réflexions et discussions les problèmes environnementaux, sociaux, humains... Ils conçoivent aussi que cela influe sur l'épanouissement de soi et le fait de trouver sa place dans le cosmos, ou interagir avec l'univers. Est aussi inclus à ce positionnement du druidisme actuel une forme d'obsession de soi : bien-être personnel, développement personnel..., mis en avant dans le cadre de notre société, et qui se confond souvent avec ce positionnement individuel face à l'univers, la nature, l'environnement. Si le druidisme remet en cause certains aspects du mode de fonctionnement de la civilisation occidentale, les pratiquants ne peuvent s'en échapper et s'adaptent en créant des espaces-temps de transgression que sont les cérémonies ou les rituels du quotidien, en groupe ou individuellement.

- Un druidiste est un pratiquant du druidisme, qu'il soit autoproclamé, initié, élu, et qu'il ait été ou non reconnu par ses pairs. Il n'a aucune responsabilité spécifique dans la société liée à sa fonction druidique, sauf en lien avec la philosophie qu'il développe et un éventuel métier pratiqué et reconnu par son groupe comme étant une partie de l'ancienne fonction druidique antique (les métiers de la médecine et de l'enseignement, par exemple). Il a à charge sa participation aux cérémonies et rituels de son groupe, et parfois leur organisation. Selon la hiérarchie du groupe et son fonctionnement, il peut avoir des responsabilités spécifiques, notamment lors des rituels.

A ces prérogatives se cumulent quelques autres entrant dans cette définition protéiforme, selon ce que veut développer le druidiste ou le groupe auquel il appartient : médecine par les plantes, bien être, végétarisme, revendications culturelles, régionalistes ou nationalistes, divination, méditation, etc..., la liste pourrait s'allonger.

Le druidiste peut être « druide », « ovate / vate » ou « barde », chaque sous-groupe représentant une des classes encore considérées comme représentant les divisions des sociétés antiques (selon la

---

<sup>939</sup> Lipovetsky Gilles (avec la participation de Sébastien Charles), *Les temps hypermodernes*, Grasset, 2004

tradition dumézilienne de la tripartition des sociétés indo-européennes, aujourd'hui remise en question). Il intègre un sous-groupe après une initiation et peut, par la suite, évoluer dans ses fonctions symboliques, l'idéal visé étant de devenir « druide » (c'est-à-dire druidiste, pour nous). Son entrée en druidisme se traduit par l'adoption d'un pseudonyme, d'une tenue et / ou le port de symboles, imposés par le groupe ou parfois choisis par l'impétrant mais validés par le groupe.

Le druidiste tend vers l'état de druidité, par une initiation généralement symbolique. Son parcours de vie et sa hiéro-histoire fondent la dynamique de son évolution spirituelle et identitaire. Sa subjectivité permet de faire se rejoindre sa place mobile dans la communauté élargie, le religieux (dans le sens d'appartenance à une communauté de croyances et de pratiques) et sa vie intérieure (psychique, intellectuelle...). Par son parcours initiatique, il illustre ce besoin de spiritualité, de sagesse, phénomène qui n'a jamais été aussi fort que dans l'actuelle « ultramodernité<sup>940</sup> » où la nécessité de trouver de nouveaux repères en est une dynamique. Ces repères sont le résultat d'un bricolage culturel et spirituel, fait à partir de croyances, de multiples références et d'expériences personnelles. Ce phénomène, subjectif, peut être difficilement compréhensible pour le chercheur.

Est alors ici mis en avant un des défauts de l'anthropologie symbolique : tout vouloir interpréter sans les clés pour comprendre. Il nous a fallu trouver un équilibre et persévérer sur la double voie de l'étude d'archives et de lectures critiques sur des sujets liés à notre thème de recherche, ainsi que l'étude de terrain et un regard évoluant de celui d'historien à un autre, plus large : l'aspect pluri-disciplinaire ou transdisciplinaire du sujet était une évidence pour nous depuis le début de notre thèse, et cela s'est confirmé au fil de l'analyse. Une telle étude ne pouvait rester uniquement historique, si nous voulions comprendre le phénomène. Nous avons donc choisi de la compléter par une étude de l'actualité du druidisme et une tentative de compréhension et d'explication de leurs références spirituelles ou religieuses, de leurs croyances et de leurs cérémonies, reflets d'une histoire, qui, si elle ne remonte pas à l'Antiquité celtique, nous fait prendre conscience de la pluralité des origines et des références de ce mouvement druidique, de son ontogenèse. Il nous a semblé aussi pertinent de tenter de comprendre et d'expliquer pourquoi certains symboles étaient récurrents dans l'histoire du mouvement, reflétant non seulement un Imaginal, mais aussi le fait que l'inconscient individuel peut être conditionné par les différents collectifs (ou différentes tribus) auxquels chaque pratiquant se rattache, en plus de sa hiéro-histoire et de son rapport à l'Imaginal.

---

<sup>940</sup> Le terme est de Jean-Paul Willaime : il met en avant le fait que la modernité et ses concepts inhérents ont connu une évolution fulgurante ces trente dernières années. Voir son article : « Pour une sociologie transnationale de la laïcité dans l'ultramodernité contemporaine », *Archives de sciences sociales des religions*, n° 146, avril-juin 2009, mis en ligne le 15 novembre 2012 (<http://journals.openedition.org/assr/21290>). Voir aussi Willaime J-P, *Sociologie des religions*, Paris, Presses Universitaires de France, 2021.

Cela permet de comprendre que le druidisme est un mouvement postmoderne protéiforme, en pleine expansion parce que permettant l'intégration de nouvelles références : ce sont les impétrants qui ont amené et amènent encore une évolution du mouvement, ébranlant ou renouvelant certaines bases spirituelles et culturelles. Il ne devait donc pas y avoir qu'un « pourquoi » à la problématique, mais aussi un « comment ».

Il s'agit, pour une partie du sujet traité, de croyance, de foi, de mystique. C'est une des limites des études scientifiques concernant les religions. Ce rapport au divin, dans le cadre d'un processus d'individuation ou de développement spirituel, peut parfois ne pas être totalement explicable.

Le druidisme, en tant que nouveau mouvement religieux mais considéré en Bretagne comme lié à l'Emsav, demandait à être étudié sous différents angles : premièrement en dépassant le simple cadre médiatique, les clichés inhérents au phénomène des religions païennes ou alternatives, les images véhiculées par la bande-dessinée, le cinéma, la littérature romantique et fantastique ; deuxièmement, en croisant l'approche historique avec une approche anthropologique et une approche religiologiste.

Il ne s'agissait pas ici de situer le monde de la recherche par rapport au druidisme, mais le druidisme en tant que sujet de recherche, composante d'un plus large mouvement holistique postmoderne.

Ainsi, la méthode empirique développée pourrait être adaptée à l'étude d'autres nouveaux mouvements religieux, liés à, ou dépendant de mouvements d'affirmations culturelles, de revendications politiques d'une communauté, d'élaboration d'une tradition en piochant par biais de confirmation dans d'autres traditions, voire reconnaître (ou créer) des liens et points communs entre celles-ci.

Une approche distanciée, qui restitue les contextes, qui conçoit l'objectivité du phénomène comme enveloppant des vécus personnels, ceux-ci influant sur le développement du mouvement, fut légitime pour élaborer cette thèse, et le sera dans les travaux qui seront réalisés par la suite. Nous avons simplement voulu présenter à travers cette étude du druidisme breton un des visages du naturalisme holistique, présentant une ontogenèse postmoderne, à travers son histoire régulièrement complétée ou ré-inventée, ses références, son évolution concrète, et proposant une nouvelle approche, plurielle, du phénomène religieux, dans une possible nouvelle « période axiale<sup>941</sup> ».

---

<sup>941</sup> Le concept de « période axiale » (*Achsenzeit* est le terme allemand d'origine) fut théorisé par le philosophe allemand Karl Jasper, dans son ouvrage *Von Ursprung und Ziel der Geschichte*, Munich / Zurich, 1949 (trad. fr., *Origine et sens de l'histoire*, Paris, Plon, 1954). Il considère que l'humanité a fortement évolué sur les plans religieux et philosophiques, de la Chine à la Grèce, entre le VIII<sup>e</sup> siècle et le II<sup>e</sup> siècle avant notre ère, avec un pic aux VII<sup>e</sup> / VI<sup>e</sup> siècles. L'on peut y inclure la civilisation celtique et d'autres, comme la civilisation hébraïque / israélienne (incluse à cette théorie en 1983), à propos desquelles Jasper avait peu ou pas d'informations. La

## BIBLIOGRAPHIE

### SOURCES

#### **Sources orales :**

Entretiens avec Alain Bocher (26 avril 2011 et 27 décembre 2011, Paimpont – ancien membre du Pommier), Per-Vari Kerloc'h (8 février 2012, Quimper – Grand-Druide de Bretagne), Frédéric Leseur (7 juin 2014, Rezé – druide à Ialos ar Mor / Kredenn Geltiek Hollvedel), Philippe Camby (30 juillet 2011, Mauron ; 16 avril 2012, Fougères – druide du Pommier de Fougères), Erwan Vallerie (26 décembre 2011, Vannes – ancien membre de la Gorsedd de Bretagne), Henry Le Bal (24 février 2012, Quimper – ancien ami de G. Le Scouëzec et participant aux cérémonies des Forestiers d'Avallon), Morvan Coarer (Brest – druide de la Kredenn Geltiek Hollvedel), l'Archi-druide de la Gorsedd de Galles (6 août 2016, Abergavenny, Pays de Galles), David Loxley (avril 2017, Londres, Angleterre – *Arch-Druid du Druid Order*), Fañch Michelet-Nicolas (14 août 2018, Quimper – druide de Druvidia), le Patriarce Jean X d'Antioche (mars 2020, Damas, Syrie).

#### **Sources non publiées :**

Archives privées : Erwan Vallerie (mémoires, documents informatiques), Grégory Moigne (corpus de documents informatiques fournis par Mme Le Scouëzec le 16 décembre 2013 : *Mammenn*, Histoire du Gorsedd, Forestiers d'Avallon, Gwaz Menez Dregan ; tapuscrits et manuscrits « archives de la Gorsedd ; journaux intimes de Gwenc'hlan Le Scouëzec »), anonyme (documents concernant Mrs Debauvais et Lainé), Mémoires inédites d'Edmond Coarer (Morvan Coarer), *Traduction du Barddas, I. Le Barddas*, par Yves Berthou (CRBC, YBE 7 M37).

---

« période axiale » se caractérise par l'apparition de personnages à l'origine ou acteurs d'une tradition religieuse et / ou philosophique : Confucius en Chine, Bouddha en Inde, Zarathoustra en Perse, Homère et Platon en Grèce, Isaïe, Jérémie et Elie en Palestine... La liste pourrait s'allonger, si l'on tient compte du fait que de nouveaux modes de pensée apparaissent : nouveaux rapports au divin, à la mort, au cosmos, bases de croyances et de pratiques religieuses et de mythes, dont les personnages cités ci-dessus témoignent. Jasper allonge même la « période axiale » jusqu'au Christ, dans ses ouvrages suivants. Ses théories ont été critiquées car manquant parfois d'arguments, étant parfois plus intuitives que scientifiques et ne tenant pas compte des contacts entre peuples, mais ont été reprises et actualisées par Karen Armstrong dans *La naissance de la sagesse (900 – 200 avant Jésus-Christ) : Bouddha, Confucius, Socrate et les prophètes juifs*, Paris, éd. du Seuil, 2009. Ces traditions philosophiques et religieuses sont elles-mêmes tributaires de celles dans lesquelles elles sont apparues, enfants de traditions antérieures reprises, contredites, réinventées, subissant les influences de cultures proches, actualisées, comme base à des réflexions philosophiques ou un cheminement mystique que quelques personnages que l'histoire a retenu comme illustres. Le postulat de Jasper est à prendre comme point de départ d'une étude sur l'origine et le développement de différentes philosophies et courants religieux, mais aussi sur l'étude de l'apparition de personnages-références dans la littérature religieuse (Cf. Sournia Alain, *Fondements d'une philosophie sauvage*, éd. Connaissances et savoirs, 2011, p. 36).

Courriels : Gilles Servat, 22 août 2011 ; Jean-Pierre Tillenon (pseudonyme : Yann-Ber Tillenon), 24 mars 2011.

### **Archives consultées :**

#### **Archives Centre de Recherche Bretonne et Celtique, Brest**

Fonds Yves Berthou / Kaledvoulc'h, CRBC : YBE 1, YBE 2, YBE 3, YBE 4, YBE 6, YBE u C, YBE 7.

Fonds Célestin Lainé / Neven Henaff, CRBC : CL2, CL3, CL5, CL6, CL7, CL8.

Fonds Gwenc'hlan Le Scouëzec, CRBC : GLS.

Fonds Pierre-Jakez Hélias, CRBC : PJH6 M286.

Fonds Jakez Riou, CRBC : RIO1 DP8.

Fonds La Villemarqué : LV02 – 010 ; LV02 - 018 ; LV02 – 025 ; LV02 – 040 ; LV02 – 43.

(Désormais déposé au Archives Départementales du Finistère)

#### **Archives Départementales du Finistère**

Fonds Taldir Jaffrenou.

#### **National Folklore Library, UCD, Dublin**

Fonds Celtiques (presse).

#### **National Library of Wales :**

*Peniarth* MS 16, *Peniarth* MS 45, *Peniarth* MS 47, *Llyfr Gwyn Rydderch* (*Peniarth* 4 & 5), Llanover MS B.6.

#### **Bodleian Library, Oxford :**

*Llyr Coch Hergest* (MS 111).

#### **Sources publiées de textes antiques :**

- *De paganis, sacrificiis et templis* (Cod. Théod. XVI)
- Diodore de Sicile, *Histoires*
- Diogène Laërce, *Vies et doctrines des philosophes illustres*
- Dion Cassius, *Annales*
- *Historiae augustae scriptores sex / Histoire auguste*



- *Leabhar Bhaile an Mhota / Livre de Ballymote*
- *Leor Gabala Eren / le Livre des Conquêtes de l'Irlande.*
- *Leabar Gabala / Livre des invasions de l'Irlande*
- Lucain, *La guerre civile*
- Lucain, *Pharsale*
- Marcelin, *Histoire de Rome*
- Platon, *Charmidès*
- Pline l'Ancien, *Histoire Naturelle*
- Plutarque, *Œuvres morales*
- Caius Julius Caesar, *La guerre des Gaules*
- Strabon, *Géographie*
- Tacite, *Annales*

### **Périodiques consultés :**

#### Périodiques publiés par le mouvement druidique :

- *Kad*, n° 1 à 17 (1936 - 1951)
- *CretOgam*, n°1, février 1950

#### Périodiques allemands :

- *Illustrierter Beobachter*, 24 mai 1930
- *Die schwarze Front*, n°5, 20 mars 1932 ; n°13, 15 mai 1932

#### Périodiques bretons :

- *Congrès Celtique international tenu à St Brieuc, Bretagne, en octobre 1867 - séances, mémoires*, imprimerie Guyon Francisque, Saint-Brieuc, 1868
- *Ar Bobl* : 7 avril 1906 ; 16 mai 1908 ; 18 juillet 1908 ; 28 août 1909 ; 29 août 1908 ; 5 septembre 1908 ; 26 juin 1909 ; 2 octobre 1909 ; 8 janvier 1910 ; 19 novembre 1910 ; 4 mars 1911, 24 février 1912 ; 14 septembre 1912 ; 1<sup>er</sup> mars 1913.

- *L'Indépendance bretonne*, 15 mai 1901
- *Le Clocher breton* : février 1899 ; décembre 1902 ; novembre 1903 ; août 1906
- *L'Echo du Finistère* : 5 septembre 1908
- *Revue de Bretagne et de Vendée*, 5<sup>e</sup> série, 8<sup>e</sup> année, T. XLI, janvier 1909.
- *Le Pays breton* : 2 octobre 1909
- *Brittia*, n° 0, août 1912 ; première année, n°1, septembre 1912
- *Rapport lu au congrès de Pontivy*, par Monsieur Jehan de Guenyveau, secrétaire général de l'URB, 14 septembre 1922, Redon, imprimerie Bouteloup
- *Breiz Atao* (1<sup>ère</sup> période), n° 75 (février 1925), n° 76 (mars 1925)
- *Breiz Atao* (2<sup>e</sup> période), n° 50, mai 1929
- *La Dépêche de Brest* : 6 avril 1900 ; 21 août 1927
- *Consortium Breton (Le) (Ar c'hevre Breizek)*, Carhaix, 1927-1939, n° 1 (Février 1927) ; n°2 ; n° 8, septembre 1927 ; n°9, octobre 1927 ; 2<sup>e</sup> année, n° 14, T. 3 ; 2<sup>e</sup> année, n°16, T. 3 ; février 1928.
- *An Oaled, le foyer breton* : n° 30, 3<sup>e</sup> trimestre 1929 ; 6<sup>e</sup> année, n° 41, 3<sup>e</sup> trimestre 1932 ; 7<sup>e</sup> année, n° 45, 3<sup>e</sup> trimestre 1933 ; 7<sup>e</sup> année, n°46, 4<sup>e</sup> trimestre 1933 ; n° 53, 9<sup>e</sup> année, 1935 ; n°58, 4<sup>e</sup> trimestre 1936
- *Le Courrier du Finistère* : 5 avril 1929
- *Le Journal de Pontivy* : 3 juin 1928 ; 13 février 1936
- *Stur*, n° 7, octobre 1936 ; n° 8, janvier 1937 ; n°9, avril 1937.
- *Ouest-Éclair* : 8 octobre 1900, 1<sup>er</sup> juillet 1941
- *L'Heure bretonne* : n°74, 6 décembre 1941
- *Ogam* : hors-série février 1951 ; n°19 (mars 1952) ; 21 (juillet 1952) ; 22 (septembre 1952) ; 23 (octobre 1952)
- *La nouvelle revue de Bretagne*, n°1, janvier – février 1953
- *Arevidya – Arouez – Arcane, revue d'études philosophiques celtiques*, n°1, décembre 1955
- *Kantos*, n°1, janvier 1956
- *Ar Falz* : n°1, janvier-février 1957
- *Ogam – Tradition celtique* : n° 76 – 77 (juillet – septembre 1961) ; 78 (décembre 1961) ; 80 – 81 (avril – juin 1962) ; 85 (mars 1963) ; 91 – 92 (janvier – juin 1964) ; 97 – 98 (janvier – juin 1965)
- *Mediolanon*, n°6, décembre 1966
- *Dalc'homp Soñj*, n°1, 1981 ; n° 18, 1987
- *Musique Bretonne*, n° 219, 2016

### Périodiques français :

- *Statuts et règlements de l'Association Bretonne, Vannes, 20 - 24 septembre 1843*
- *La Revue nationaliste* : n°3, février 1899
- *Journal des débats politiques et littéraires*, 15 septembre 1903
- *L'Action française*, 23 septembre 1908
- *Actes de la Société jurassienne d'émulation* (pour l'année 1935), n°40, 1936
- *Le jardin des dragons*, n°2 : « les rituels », janvier / février 1992, Rouvray, éditions Du Prieuré
- *Le Temps*, du 29 juin 2007

### Périodiques britanniques :

- *The Post-Boy*, n° 5245, 2-5 mars 1723
- *British Journal* n° 25, du 9 mars 1723
- *The British critic, and quarterly theological review*, Vol. 7, Londres, F. & C. Revington, janvier 1796
- *Hereford Times*, du 20 octobre 1838
- *Freemason's quaterly magazine*, Londres, 1843
- *The sacred heart review*, 19 octobre 1901

### Périodiques irlandais :

- *An clardeath soluis agus fainne an lae*, 17 août 1901

### Périodiques néo-zélandais :

- *New-Zealand Herald*, 8 octobre 1901
- *New-Zealand Tablet*, 10 octobre 1901

### **Sites internet consultés :**

Druid Network : <https://druidnetwork.org/>

Druvidia : [DRUVIDIA](#)

Gorsedd de Bretagne : [GORSEDD DE BRETAGNE](#)

Kredenn Geltiek : <http://www.druidisme.org/>

Ordre Druidique de Dahut : [Ordre Druidique de Dahut](#)

National Museum of Wales : [National Museum Wales](#)

Ethnomusicologie : [Cahiers d'ethnomusicologie - Anciennement Cahiers de musiques traditionnelles](#)

France TV info : [Initiation au chamanisme en forêt de Brocéliande](#)

Dictionnaire universitaire gallois : <https://www.geiriadur.ac.uk/>

*Dictionary of irish biography* : <http://doi.org/>

## 1 – Sources principales

- *Addrodiad y Ddirprwyaeth i Lydaw – Ebril 1947 / Rapport sur la visite en Bretagne de la Délégation Galloise – avril 1947*, Cardiff, William Lewis (Argraffwyr), 1947

Aubert René, dit l'abbé de Vertot,

- *Traité historique de la mouvance de Bretagne*, Paris, Cot, 1710

- *Histoire critique de l'établissement des Bretons dans les Gaules et de leur dépendance des rois et ducs de Normandie*, Paris, chez François Barois, 1720

Aubrey John, *Monumenta Britannica, or a miscellany of british antiquities, Parts 1 and 2*, 1695 (réédition: Boston, Littel Brown & Co., 1982)

Aubrey Burl, Neil Mortimer, *Stukeley's Stonehenge : an unpublished manuscript 1721 – 1724*, Yale, Yale University Press, 2005

Bacon Francis, *The new Atlantis*, 1627. Première édition française : Paris, J. Musier, 1702

Bilot Robert, *The natural history of Staffordshire*, Oxford, 1686

Berthou Yves (a écrit sous les pseudonymes suivants : Erwan Berthou, Alc'houeder Treger et Kaledvoulc'h)

- *La Lande fleurie*, 1894

- *Le Pays qui parle*, 1903

- *Dre an delen hag ar c'horn-boud. — Par la harpe et par le cor de guerre*, Saint-Btueuc, René Prud'homme éditeur / Paris, Maurice Le Dault éditeur, 1904

- *Triades des Bardes de l'île de Bretagne*, 1906

- *Lemenik, skouer ar Varzed*, Pleubian, Ti an ober, 1914 (réédition : Lesenven, Hor Yezh, 2001)

- *Avalou Stoup, rimadellou*, 1914

- *Daouzek Abostol*, 1928
- *Dindan derw an drouized / Sous le chêne des druides*, Paris, Heugel éditeur, 1931
- *En Bro-Dreger a-dreuz parkoù (1910-1911)*, réédition Mouladurioù Hor Yezh, 1985

Botrel Théodore, *Fleur d'ajonc*, Paris, Ondet, 1902

Bouche Honoré, *La chorographie ou description de Provence*, Aix, Charles David imprimeur, 1664

Bouchet Paul,

- *Hu Gadarn le premier Gaulois*, Paris, éd. Fulgur, 1956
- *Science et philosophie des druides*, Blainville-sur-Mer, éd. L'Amitié par le Livre, 1968

Burel Paul-Yves,

- *Abrégé d'histoire des sept pays celtiques - sept pays, une seule âme*, tapuscrit, 1985 – 1986
- *Rôle et attitude du Tiers État Breton dans la nuit du 4 août 1789, ses conséquences*, Rennes, imprimerie provinciale de l'Ouest
- (En collaboration avec Yvonne Delaigu) *Le Comte de Botherel, dernier procureur syndic des États de Bretagne, défenseur des Libertés Bretonnes*, Rennes, imprimerie provinciale de l'ouest, 1938

Calvé Armel (a écrit sous le pseudonyme de Paotr an Ellé), *Histoire du Goursez des druides*, Brasparts, éd. Beltan, 1987

Cambry Jacques, *Voyage dans le Finistère ou état de ce département en 1794 et 1795*, éd. Guillou-Beuzit, SAF, 1999 [1<sup>ère</sup> édition : Paris, imprimerie-librairie du Cercle Social, an VII (1798 – 1799)]

Camden William, *Britannia, or a chorographical description of the flourishing Kingdoms of England, Scotland, and Ireland, and the islands adjacent*, 1586 ; réédition en 4 volumes, Londres, John Stockdale, 1806

Chiniac de la Bastide Pierre, *Discours sur la nature et les dogmes de la religion gauloise*, Paris, chez Butard, Despilly, Gaugery, 1769

Coarer Morvan (a écrit sous le pseudonyme de Ulatocantos), *Chronique illustrée de la Kredenn Geltiek et de son environnement néo-druidique*, éditions Ialon, Kredenn Geltiek Hollvedel, 2016

Collingridge Vanessa, *Boudicca : the life of Britain's legendary warrior queen*, Ebury Press, 2005.

D'Arbois de Jubainville Henri, *Les premiers habitants de l'Europe, d'après les écrivains de l'Antiquité et les travaux des linguistes*, 2 volumes, Paris, Thorin, 1889 - 1894

De Courson Aurélien, *Histoire des origines et des institutions des peuples de la Gaule Armoricaïne et de la Bretagne Insulaire, depuis les temps les plus reculés jusqu'au V<sup>e</sup> siècle*, Prud'homme, Saint-Brieuc, 1843

De Gaulle Charles, *Les Celtes au XIX<sup>e</sup> siècle – Appel aux représentants actuels de la race celtique*, Forest & Grimaud à Nantes et Aubry à Paris, 1865 (réédition : Paris, Librairie Bretonne Le Dault, 1903)

De La Villemarqué (Hersart) Théodore,

- *Barzaz Breiz, recueillis et publiés avec une traduction française, des éclaircissements, des notes et les mélodies originales*, Paris, éditions Charpentier, 1839
- *Contes populaires des anciens bretons, précédés d'un essai sur les épopées chevaleresque de la Table-Ronde*, 2 vol., chez J. Renouard et Co., Paris et Leipzig, 1840 - 1842
- *Myrddhin, ou l'enchanteur Merlin – son histoire, ses œuvres, son influence*, Paris, Didier & Cie., 1862

Déguignet Jean-Marie, *Mémoires d'un paysan bas-breton*, 17<sup>e</sup> édition (établie par Bernez Rouz), Le Relecq-Kerhuon, An Here, 1998

Delestre Pierre, *Lady Mond – Maï la bretonne*, Spézet, éd. Coop Breizh, 1984

De Mézeray François Eudes

- *Abrégé chronologique de l'histoire de France*, Paris, 1668. Seconde édition : Amsterdam, 1673
- *Histoire de France avant Clovis*, Paris, 1696

De Pasqually Martinez, *Traité sur la réintégration des êtres dans leur première propriété, vertu et puissance spirituelle divine* (1770 - 1772), d'après le manuscrit de Louis-Claude de Saint-Martin, Diffusion Rosicrucienne, collection martiniste, 1999

De Pétigny Xavier, *François Jules de Pétigny et ses amis de l'École des chartes, 1839 - 1858*, Vendôme, Launay et fils, 1909

Desjardins Ernest Émile Antoine, *Comptes rendus des séances*, 2 vol., Académie des inscriptions & belles-lettres, Auguste Picard, 1858

De Robien Christophe-Paul, *Histoire ancienne et naturelle de la province de Bretagne. Description historique, topographique et naturelle de l'ancienne Armorique*, Mayenne, édition Joseph Floch, 1974

Dillman François-Xavier, *L'Edda, récits de mythologie nordique, de Snorri Sturluson* - traduction François-Xavier Dillman, Paris, éditions Gallimard, 1991

Dom Gougaud, *Journal inédit de Rio*, Louvain, 1924

Dom Pezron, *Antiquité de la nation et de la langue des Celtes autrement appelez Gaulois*, Paris, chez Jean Boudot, imprimeur du Roi, 1703

Druide Kadith, *Le druidisme : une philosophie d'hier et d'aujourd'hui*, Paris, éd. Charles Anthony, l'Originel, 1996

Dury J., Hartlib S., *Samuel Hartlib and the advancement of learning*, Cambridge, Webster C. / Cambridge University Press, 1970

Ealet Jacky, *Trehorenteuc en Brocéliande*, Ploërmel, Les oiseaux de papier, 2008

Edwards William Frédéric,

- *Des caractères physiologiques des races humaines, considérées dans leur rapport avec l'histoire, lettre à M. Amédée Thierry*, Paris, chez Compère jeune, libraire, 1829

- *Recherches sur les langues celtiques*, Paris, Imprimerie royale, 1844

*Elias Ashmole (1617 - 1692), his autobiographical and historical notes, his correspondence, and other contemporary sources relating to his life and work*, 5 vol., Oxford, éditions Josten C.H., 1966  
Fishlock Trevor, *Talking of Wales*, Londres, éditions Cassells, 1976

Fournier d'Albe Edmund, *New light on immortality*, Londres, Longmans and Green, 1908

Fraser Maxwell, *Wales*, 2 volumes, Robert Hale publisher, 1952

Fréret Nicolas, *Défense de la chronologie fondée sur les monuments de l'histoire ancienne, contre le système chronologique de M. Newton*, Paris, Durand, 1758

Gaidoz Henri, *Mélusine, recueil de mythologie – littérature populaire, traditions & usages*, vol. 5 à 7, Paris, Librairie Rolland, 1890 - 1891

Gaucher Jakez, *Histoire chronologique des pays celtiques*, Ty waroc'h, Association Keltica Internationale, 1990

Godest Juluan,

- *Dastumaden gwerziou poblus savet gant Juluan Godes, Mèrou en Kallak, dispaket ha kempennet gant Taldir Jaffrennou hag embannet gant madelezou Theodor Botrel*, Saint-Brieuc, Prud'homme, 1904

- *Envorennoù ar barz Juluan Godest / Souvenirs du barde Julien Godest*, texte établi, traduit et présenté par Nelly Blanchard, Brest, éd. du CRBC, 2020

Guest, Lady Charlotte, *The Mabinogion, From the llynfr Coch o Hergest, and Other Welsh Manuscripts, With an English Translation and Notes*, London, Longman, Orme, Brown, Green and Longmans, 1838 - 1849

Gweltas (pseudonyme), « Congrès de l'URB à Pontrioux », chronique « A travers la Bretagne », *Revue de Bretagne*, 5<sup>e</sup> série, 8<sup>e</sup> année, tome XLII, Honoré Champion éditeur, Vannes, 1809

Hemon Roparz (Louis Nemo), *An Aotrou Bimbochet e Breiz*, Brest, Gwalarn, 1925

Hielscher Friedrich, « *Innerlichkeit und Staatskunst* », *Neue Standarte-Arminius : Kampfschrift für deutsche Nationalisten*, 1926

Hotman de la Tour François, *La Gaule françoise*, Cologne, par Hierome Bertulphe, 1574 (éd. originale en latin, sous le titre *Franco-Gallia*, réédition : Paris, Fayard, 1991

Huddleston Robert, *A new edition of Toland's history of druids*, Montrose, James Watt, 1814

Jaffrennou François (a écrit sous les pseudonymes de Taldir, Taldir Jaffrennou. Taldir Ab Hernin, Fañch Jaffrennou Taldir)

- *An hirvoudou : gwerziou ha soniou dibabet*, Saint-Brieuc, Librairie Prud'homme, 1899

- *An delen dir – gwerziou ha soniou*. Saint-Brieuc, Librairie Prud'homme, 1900

- *Barzaz Taldir / Les poèmes de Taldir*, 3 volumes

Tome I : Paris, Champion, 1903

Tome II : Carhaix, Imprimerie-librairie du Peuple, 1911

Tome III : Rennes, éditions Ouest-Eclair, 1923

- *La véritable histoire de Théophile-Malo Corret de la Tour d'Auvergne (1743-1800)*, Paris, Eugène Figuière éditeur, 1928
- *20 chansons populaires pour les Écoles de Bretagne sur les airs du Folklore celtique. Chant Breton et Chant Français*, Paris ; Bruxelles : H. Lemoine, 1936
- *Histoire anecdotique de Carhaix (Ancienne Vorganium), en sept veillées, contée par un Génie romain*, Quimper, ATR, 1984, réimpression de l'édition originale : Rennes, Ouest-Éclair, 1924
- *Eur Wech e oa... Eur c'hrennard, eun diskard, eur soudard (Envorennoù Yaouankiz)*, Carhaix, éditions Armorica N° 24, 1944 (2<sup>e</sup> édition : Lesneven, Mouladurioù Hor Yezh, 1985)

Janes Williams, *Literary Remains of the Rev. Thomas Price, Carnhuanawc with a Memoir of his Life*, 2 volumes, Llandovery, William Rees, 1854-1855, 2 vol., Llandovery, imp. William Rees, 1854

Jenkins R.T, Ramage H., *A history of the Honourable Society of Cymmrodorion and of the Gwyneddigion and Cymreigyddion Societies (1751 - 1951)*, Londres, Y Cymmrodor, Honourable Society of Cymmrodorion, 1951

Kerboul-Vilhon Christiane (trad.), Nennius, *Historia Brittonum – Histoire des Bretons*, Sautron, éd. Du Pontig, 1999

Lady Guest, *The Mabinogion, from the welsh of the Llyr o Hergest*, Londres, B, Quarrich, 1877

Lambert Pierre-Yves (traduit du moyen-gallois et présenté par), *Les quatre branches du Mabinogi et autres contes gallois du Moyen-Âge*, Paris, Gallimard, 1993

Jenkins John, *Ann A.B.K. pe kenteliou bér hak eas evit deski lenn brezonek en nebeudik amzer*, Morlaix, A.L.M Ledan, 1835

Jigourel Thierry, *Grands rebelles et révoltés de Bretagne*, éd. Ouest-France, 2013

Jones William-Jenkins, *Telen ar c'hristen*, Quimper, 1895

Ladmirault Paul, *Le livre du bardisme, abrégé du Barddas – fragments traduits par Paul Ladmirault*, préface de Taldir Jaffrennou, Paris, Bibliothèque Chacornac, 1931

La Tour D'Auvergne-Corret Théophile-Malo *Origines gauloises. Celles des plus anciens peuples de l'Europe puisées dans leur vraie source ou recherche sur la langue, l'origine et les antiquités des Celto-bretons de l'Armorique, pour servir à l'histoire ancienne et moderne de ce peuple et à celle des Français*, Paris, chez Quillau, An V de la révolution.

La Villemarqué, Pierre (de), *La Villemarqué, sa vie, et ses œuvres*, Paris, librairie Champion, coll. La Bretagne et les pays celtiques, XX, 1926

Le Barzic Ernest, *Jean Choleau, son œuvre – la Fédération Régionaliste de Bretagne*, Rennes, imprimeries Simon, s.d

Le Boterf Hervé, *La Bretagne pendant la Seconde Guerre Mondiale, 1938 - 1945*, éditions France Empire, 2000

Le Diberder Yves, Oiry Michel, Laurent Donatien, *Contes de sirènes*, éd. Terre de Brume, coll.



Bibliothèque celte, 2000

Le Diberder Yves, Oiry Michel, *Contes de korrigans : Bugul-noz, Groah & autres contes merveilleux*, Terre de brume, coll. Bibliothèque celte, 2001

Le Duc Gwenaël, Sterckx Claude, *Chronique de Saint-Brieuc*, Rennes, 1972

Lefèvre André, « Les Celtes orientaux. Hyperboréens, Celtes, Galates, Galli », *Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris*, T. 6, 1895, pp. 330 à 351

Le Goffic Charles, *L'âme bretonne*, série 4, Paris, Édouard Champion éditeur, 1924

Le Nair Guy, *Le sourire du druide*, Lille, éd. Développons, 2017

Le Roux Françoise et Guyonvarc'h Christian-Joseph :

*Morrigan – Bodb – Macha, la souveraineté guerrière de l'Irlande*, Ogam – Celticum, 1983

*La civilisation celtique*, Rennes, Ouest-France, 1990

*La société celtique*, Rennes, Ouest-France, 1991

*La razzia des vaches de Cooley*, Paris, Gallimard, 1994

*Les fêtes celtiques*, Rennes, Ouest-France, 1995

Le Roux René (a aussi écrit sous le pseudonyme de Meven Mordiern) :

*Notennou diwar-ben ar Gelted kozh, o istor hag o sevenadur, dastumet hag urzhiet gant Meven Mordiern ha lakaet e brezhoneg gant Abherve* (traduit en breton par François Vallée / Abhervé), 12 volumes ; vol. 1, Lorient, Le Bayon, 1911 ; vol. 2, 6 et 7, Lorient, imprimerie du Peuple Breton (1912, 1913 et 1913) ; vol. 3 et 4, Carhaix, Imprimerie Ar Bobl (N.D.) ; vol. 5, Saint-Brieuc, Imprimerie Sant-Gwilherm, 1913 ; vol. 8, 9, 11 et 12, St-Brieuc, Imprimerie Prud'homme (1921, 1917, 1914, 1922) ; vol. 10, Morlaix, Imprimerie Lajat.

Le Royer de la Sauvagère Félix, *Recherches historiques sur les pierres extraordinaires et quelques camps des anciens Romains, qui se remarquent en Bretagne*, s.l., 1754.

Le Scouëzec Gwenc'hlan,

*Guide de la Bretagne mystérieuse*, Tchou éditeur, 1966, n.s (réédité depuis sous le titre *Le Guide de la Bretagne*)

*La médecine en Gaule*, Guipavas, éditions Kelenn, 1976

*Bretagne terre sacrée*, Guipavas, éditions Albatros, 1977 (réédition : *Bretagne, Terre Sacrée – Un ésotérisme celtique*, Brasparts, éditions Beltan, 1986)

*Le peintre Le Scouëzec*. Brasparts, éditions Alrea, 1984

*An Triadoù, Triads of bardism, Les Triades*, Brasparts, éd. Beltan, 1987 (non signé)

*Le peintre Le Scouëzec, mon père*. Brasparts, éditions Beltan, 1995

*Le Scouëzec, 1881-1940 : Montparnasse, la Bretagne, l'Afrique*, éditions Cénomane, 1998

*Itinéraire spirituel en Bretagne*. Paris, éditions La Table Ronde, 2000

*La tradition des druides*, trois volumes, Brasparts, éditions Beltan, 2001

*L'affaire Taldir - le grand druide était innocent*, Brasparts, éditions Beltan, 2001

*Arthur, roi des Bretons d'Armorique*, Paimpont, éditions Le Manoir du Tertre

*La science des druides, suivi de Considérations sur le Druidisme et la Franc-Maçonnerie*, publication numérique, éditions de l'Arbre d'Or, 2005

*Mythes et Territoires*, Tome 1, publication numérique, éditions de l'Arbre d'Or, N.D.

*Résistances – mémoires d'un rebelle*, publication numérique, édition de l'Arbre d'Or, 2002

En collaboration avec Henry Le Bal :

*Maurice Le Scouëzec, 1881-1940*, Brasparts, éditions Beltan, 2005

En collaboration avec Mrs Alleau, Larcher,

*L'Encyclopédie de la divination*, Paris, Tchou, 1963

G. Le Scouëzec a publié des écrits de son père, associant les deux noms :

Le Scouëzec Maurice et Gwenc'hlan, *Journal de Montparnasse et de Bretagne*, Brasparts, éditions Beltan, 1994

G. Le Scouëzec a aussi écrit des prolégomènes à un ouvrage de Thomas Paine :

- Paine Thomas, *Des origines de la franc-maçonnerie, précédé de Considérations sur le druidisme et la franc-maçonnerie, par Gwenc'hlan Le Scouëzec*, Genève, éd. de l'Arbre d'Or, 2005

Il a répondu à plusieurs interviews pour la revue *Le jardin des dragons*, regroupés dans un recueil :

- Blanchet Régis, *Entretiens avec un druide nommé Gwenc'hlan*, Rouvray, éd. Du Prieuré, 1993

Huntching Christabel, *The correspondance of Thomas Henry Thomas « Arlunydd Penygarn »*, Medium Aevum Monograph n° 30, South Wales Record Society, 2012

*Les quatre fils Aymon ou Renaud de Montauban*, coll. Folioplus classiques, Gallimard, n° 208, 2011

La Villemarqué, « Visite au tombeau de Merlin », *Revue de Paris*, T. 41, Paris, 1837, pp. 45 à 62

Loth Joseph, *Mabinogion*, Paris, Ernest Thorn éditeur, 1889

Luzel François-Marie,

- *Gwerziou Breiz-Izel : Chants populaires de la Basse-Bretagne*, 2 volumes, Lorient, chez

- Édouard Corffmat, 1868 – 1874

- *Contes et récits populaires des Bretons armoricains*, 1869

- *Soniou, Chants et chansons populaires de la Basse-Bretagne*, 1890

Mallet Paul-Henri, *Histoire de Dannemarc*, 3 vol., Copenhague, imprimerie de C. Philibert, 1758 - 1777

Marighella Carlos, *Pour la libération du Brésil, suivi de : Manuel du guerillero urbain*, éditions Le centurion, 1970 (titre original *Minimanual do Guerrilheiro Urbano*, 1969)

Miles Dillwyn, the herald bard, *The royal national Eisteddfod*, Swansea, Christopher Davies Ltd,

1978

Moigne Grégory, *Gwenc'hlan, l'homme et le druide*, Le Juch, YIL éd., 2016.

Morganwg I., Ab Ithel W., *Barddas ; a collection of original documents, illustrative of the theology, wisdom, and usages of the bardo-druidic system of the isle of Britain*, Llandoverly, Roderic / Londres, Longman & Co., 1862

Morganwg Iolo, Jenkins Geraint H., Ceri Jones David, Mair Jones Ffion, coll., *The correspondence of Iolo Morganwg : 1797 – 1809*, Cardiff, University of Wales Press, 2007

Mordrel Olier, *Breiz Atao – histoire et actualité du nationalisme breton*, Paris, Alain Moreau, 1973

Müller Friedrich Max, *Theosophy, or psychological religion, the Grifford lectures, delivered before the University of Glasgow in 1892*, Londres, Longman, 1893

Nanni Giovanni, *Antiquitatum variarum*, XVII volumes, Rome, 1498

O'Rahilly Cécile, *Tain Bo Cualnge*, Recension 1, version du Ms Stowe 984, Dublin, Institute for Advanced Studies, 1976

Pelletier Louis-Robert, *Chants de guerre : poésies celtiques*, Paris, Jouve, 1909

Pelloutier Simon, *Histoire des Celtes et particulièrement des Gaulois et des Germains, depuis Les Temps fabuleux jusqu'à la Prise de Rome par les Gaulois*, La Haie, chez I. Beauregard. 1740

Pinot-Duclos Charles, *Discours sur l'origine et les révolutions des langues celtique et françoise*, Paris, Saugrain & Lamy, 1780

Paradin Guillaume, *De antiquo statu Burgundiae*, 1542

Picquenard Charles, « Le néo-druidisme, 2<sup>e</sup> chapitre, Les doctrines bardiques procèdent-elles d'une tradition ininterrompue de l'Antiquité au Néo-druidisme ? », *Revue de Bretagne*, volume XLI, Vannes / Paris, Lafolye Frères éditeurs, 1909

Postel Guillaume, *Apologie de la Gaule contre les malevoles escripvains, qui d'icelle ont mal ou negligentement escript, et en après les tres anciens droictz du peuple Gallique, et de ses princes*, 1552

Probert William, *The ancient laws of Cambria : containing the institutional Triads of Dyonwal Moelmud, Howel the Good, and the hunting laws of Wales, to wich are added the historical Triads of Britain*, London, 1823

Questin Marc, *La connaissance des druides*, Fernand Lanore, 1995

Ramus (Pierre de la Ramée), *Liber de moribus veterum Gallorum*, 1559

Raoul Lucien, *Un siècle de journalisme breton*, Le Guilvinec, éd. Le Signor, 1981

- Raoult Michel, *Les druides – Les sociétés initiatiques celtiques contemporaines*, Monaco. éditions du Rocher, 1992
- Renan Ernest,  
 - *Qu'est-ce qu'une nation ? Et autres essais politiques*, Paris, Presse Pocket, 1992 (1<sup>ère</sup> édition : Paris, Calmann Lévy éditeur, 1882)  
 - « La poésie des races celtiques », *Revue des Deux Mondes*, 1<sup>er</sup> février 1854.
- Reynaud Jean, *Considérations sur l'esprit de la Gaule*, Paris, Furne, Jouvot & Co. éditeurs, 1866 (2<sup>e</sup> édition)
- Rhenanus Beatus, *Rerum germanicum libri tres*, Bâle, 1531
- Riou Jakez, *Gorsedd Digor*, Brest, 1928 ; réédition : Emglev Breiz, n° 45, Brest, éditions Brud, 1973
- Robertson Alexander, *The life of Sir Robert Moray*, Longmans, Green and co. 1922
- Ross David, *Wales, History of a nation*, Waverley Books, 2014
- Roussineau Gilles, *Perceforest*, édition critique, Genève, Librairie Droz, 2007
- Salaun Pêr, *War lerc'h eur Foueter-bro, Charlez Rolland eus Gwerliskin*, Lesneven, Hor Yezh, 1983
- Sammes Aylett, *Britannia Antiqua illustrata or the Ancient Britain derived from the Phoenicians*, Londres, 1676
- Savoret André, *Du menhir à la croix, essai sur la triple tradition de l'Occident*, Paris, éditions Psyché, 1932, réédition chez MCOR – la table d'émeraude, 2007
- Stokes, Whitley, *Thesaurus Paleohibernicus, a collection of old-irish glosses, scholia, prose and verse*, 2 Vol., Cambridge, University Press, 1901
- Sieyès Emmanuel Joseph, *Qu'est-ce que le Tiers-État*, Paris, éd. Du Boucher, 2002 (1<sup>ère</sup> édition : 1789)
- Stukeley William, *Stonehenge, a temple restored to the British Druids*, Londres, Innys & Manby, 1740
- Tardieu Mathieu, *Les Bretons de Paris, de 1900 à nos jours*, Monaco, éditions Du Rocher, 2003
- The Diaries of Lady Charlotte Guest. Extracts from her Journals, 1833-1852*, edited by her grandson, earl of Bessborough, London, John Murray, 1950
- Thierry Amédée, *Histoire des Gaulois, depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'entière soumission de la Gaule à la domination romaine*, Paris, librairie Hachette, 1835
- Thierry Augustin, *Lettres sur l'histoire de France, pour servir d'introduction à l'étude de cette histoire*, [1<sup>ère</sup> édition : 1827], sixième édition, Paris, éditions Tessier, 1839

Toland John,

- *Adeisidaemon & Origines Judaicae*, La Haye, 1709

- *Clidophorus*, 1720, réédition en français aux éditions Allia, 2002 : *Clidophorus ou de la philosophie ésotérique et exotérique, c'est-à-dire la doctrine externe et interne des anciens. L'une manifeste et publique, accommodée aux préjugés populaires et à la religion établie par la loi, l'autre privée et secrète, par laquelle était enseignée sans déguisement la réelle vérité au petit nombre de ceux qui pouvaient l'entendre et étaient capables de discrétion* ». Traduction : Dagron Tristan.

- *Pantheisticon, sive formula celebrandae sodalitatis Socraticae intres particulas divisa*, Londres, 1720 ; réédition en français *Pantheisticon, ou formule pour célébrer la société socratique des panthéistes*, éd. La Luminade / Au bord de l'eau, 2006

- *A critical history of the celtic religion and learning*, Londres, 1740

Trivarz, *Istor pe Danvell Breiz hag ar C'helred, Aboue an Amzer Goz beteg Hizio*, coll. leordi brezonek, Paris, Maurice Le Dault, 1910

Williams John, *Gomer, or a brief analysis of the language and knowledge of the ancient Cymry*, Londres, Hughes & Butler, 1854

Vandromme Pol, *Michel Mohrt, romancier*, éditions de La Table Ronde, 2000

Williams G. J., *Traddodiad Llenyddol Morgannwg*, Cardiff, *University of Wales Press*, 1948

Wolfram d'Eschenbach, *Parzival*, Morceaux choisis avec introduction, notes et glossaire par André Moret, Aubier-Montaigne, Bibliothèque de Philologie Germanique, tome III, 1953

X3 (François Vallée / Abhervé, Emile Ernault/ Barz ar Gouët, René Le Roux / Meven Mordiern), *Sketla Segobrani*, 3 vol., St-Brieuc, Imprimerie Prud'homme,

*Levr kenta : Dis Atir – Eil levr Teutates*, 1923

*Trede levr : Lugus*, 1924

*pevare kevrenn, Taranis – Esus*, 1925

## 2 – Sources secondaires

Anonyme, *The lodge at the Goose and Gridiron. Records of the lodge, original n°1., now the lodge of Antiquity n°2, of the free and accepted masons of England. Acting by immemorial constitution*, vol. 1, W. Hary Ryland, F.S.A, P.M, impression privée, 1911

Bazantay Pierre, *Celtsime et romantisme*, éditions La part Commune, 2012

Bouchet Paul, *Hu Gadarn le premier Gaulois*, éd. Fulgur, 1956

David James (Rev.), *The patriarchal religion of Britain, or a complete manual of Ancient British Druidism*, Londres, Whittaker & Co., 1836

De Courson Aurélien, *Histoire des origines et des institutions des peuples de la Gaule Armoricaîne*

*et de la Bretagne Insulaire, depuis les temps les plus reculés jusqu'au V<sup>e</sup> siècle*, Saint-Brieuc, Prud'homme, 1843

Dottin Georges,

- *Les anciens peuples de l'Europe*, collection pour l'étude des Antiquités Nationales, Paris, Librairie Klincksieck 1916

- *La langue gauloise - grammaire, textes et glossaire*, Paris, Librairie Klincksieck, 1918

Droixe Daniel, *La linguistique et l'appel de l'histoire, 1600 – 1800, rationalismes et révolutions positivistes*, Librairie Droze, Genève, 1978

Élisée-Poisle Danielle, *Nicolas Fréret (1688 - 1749) Réflexions d'un humaniste du XVIII<sup>e</sup> siècle sur la Chine*, Mémoires de l'Institut des hautes études chinoises, XI, Paris, Presses Universitaires de France, 1978

François Stéphane, *Les Mystères du nazisme : aux sources d'un fantasme contemporain*, Paris, Presses Universitaires de France, 2015

Gaucher Élisabeth (dir.), *Vérité poétique, vérité politique. Mythes, modèles et idéologies politiques au Moyen Âge*, Brest, CRBC, 2007

Goudineau Christian, Brunaux Jean-Louis, *Religion et société en Gaule*, éd. Errance, 2006

Grell Chantal, Halleux Robert, *Sciences, techniques, pouvoirs et sociétés en Europe (France, Angleterre, Italie, Pays-Bas), de la fin du XV<sup>e</sup> siècle à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Armand Colin 2016

Hill Christopher, *Intellectual origins of the english revolution - revisited*, Oxford, Clarendon Press, 2002 (édition originale 1997).

Jarman A. O. H., Hughes G. R., *A guide to Welsh literature*, Cardiff, University of Wales Press, 1997

Johanneau Éloi, *Mémoires de l'Académie celtique*, tome I, Paris, 1807

Juhel Vincent (dir.), *Arcisse de Caumont (1801-1873), érudit normand et fondateur de l'archéologie française*, Actes du colloque international organisé à Caen du 14 au 16 juin 2001, éd. Mémoires de la Société des Antiquaires de Normandie, tome XL, 2004

Kardec Allan,

- *Le livre des médiums, guide des médiums et des invocateurs*, Paris, Didier et Cie éditeur, 1861

- *Voyage spirite en 1862*, Paris, chez E. Dentu libraire, 1862

- *L'Évangile selon le spiritisme*, Paris, Librairie spirite, 1864

- *Le Ciel et l'Enfer, ou la justice divine selon le spiritisme*, Paris, E. Dentu libraire, 1865

- *La Genèse, les miracles et les prédictions selon le spiritisme*, Paris, librairie internationale 1868

Lambert Pierre-Yves, *Les littératures celtiques*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. Que sais-je ?, 1981

Latouche Robert, *Mélange d'histoires de Cornouaille, V<sup>e</sup> – XI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Champion, 1911

Maynard Keynes John, *Newton, the man*, The macTutor of Mathematics Archives, 1946

Meic Stephens, *The New Companion to the Literature of Wales*, Cardiff, University of Wales Press, 1998.

Mosse George, *Les racines intellectuelles du III<sup>e</sup> Reich, la crise de l'idéologie allemande*, Paris, Calman-Levy, 2006

Phillips Geraint, *Forgery and Patronage: Iolo Morganwg and Owain Myfyr, A rattleskull genius : the many faces of Iolo Morganwg*, Dir. Jenkins Geraint H., Cardiff, University Press of Wales, 2005

Piggot Stuart, *William Stukeley : an eighteenth-century antiquary*, Londres, Thames & Hudson, 1985

Popper Nicolas, *Walter Raleigh's « History of the world » and the historical culture of the late Renaissance*, University of Chicago Press, 2012

Rigaud A-F, *Morceaux choisis de Duclos*, Paris, chez Nicolle H., 1810

Schoell Frédéric, *Cours d'histoire des états européens depuis le bouleversement de l'empire romain d'Occident jusqu'en 1789 – Histoire du XVII<sup>e</sup> siècle*, tome III, Paris, l'auteur, Pihan Delaforest, Gide Fils / Berlin, Duncker & Humboldt, 1832

Stenger Isabelle, *D'une science à l'autre, des concepts nomades*, Paris, éditions du Seuil, 1987

Vollgraff Wilhelm, « Le réveil de Chyndonax », *L'antiquité classique*, T.18, fasc. 1, 1949

### **3 - Textes mythologiques et religieux :**

- *Veda (Le Véda*, traduction par Jean Varenne, Paris, éd. Les deux océans / Trédaniel, 2003)

- *Uppanishad (Upaniṣads*, traduction anglaise par Patrick Olivelle, Londres, Oxford University Press, 1998)

- *Bardo-Thödol (Livre des morts tibétain ou Les expériences d'après la mort dans le plan du Bardo*, Lama Samdup, Dr Evans-Wentz, Mme La Fuente, Paris, Librairie d'Amérique et d'Orient, 1979)

- *Mahabharata (Le Mahâbhârata, conté selon la tradition orale*, traduit du sanskrit par Serge Demetria, Paris, Albin Michel, 2006)

- *Câd Goddeu, Le combat des arbres, texte écrit selon la légende par Taliesin*, traduction de C-J. Guyonvarc'h, *Textes mythologiques irlandais*, Rennes, éd. Celticum, 1980

- *L'Illiade* (in Hélène Monsacré (dir.), trad. Pierre Jodet de La Combe, *Tout Homère*, Paris, éd. Albin Michel / Les Belles Lettres, 2019)
- *Bible de Jérusalem*
- Saint Augustin, *Traité sur l'évangile de Saint Jean*, in *Œuvres complètes*, traduites pour la première fois, sous la direction de M. Poujoulat et de M. l'abbé Raulx, Bar-le-Duc, 1864 - 1872
- Saint-Augustin, *Quaestiones. LXXXIII*, question 51, BA 10 (in *Oeuvres de Saint Augustin: quaestiones 83 ; Quaestiones VII ad simplicianum ; Quaestiones VIII dilciti ; de divinatione daemomum. Mélanges doctrinaux*, traduction par Bardy G., Beckaert J-A., Boutet J., Paris, éd. Desclée du Brouwer, 1952)
- Tertullien, *La résurrection des morts*, Paris, éd. Desclées de Brouwer, 1980



## **BIBLIOGRAPHIE SCIENTIFIQUE**

### **Dictionnaires et encyclopédies**

- Ashley Mike, *The Mammoth Book of British Kings & Queens*, London, Robinson, 1998
- Blair, Keynes, Lapidge, Scragg, *The Wiley Blackwelle Encyclopedia of Anglo-Saxon England*, Chichester, UK, éd. Wiley Blackwell, 2014
- Boyer Régis, *Les Vikings - histoire, mythes et dictionnaire*, Robert Laffont, Paris
- Cassard Jean-Christophe & Croix Alain (dir.), *Dictionnaire d'histoire de Bretagne*, Skol Vreizh, Morlaix, 2008
- Chantin Jean-Pierre (dir.), *Dictionnaire du monde religieux dans la France contemporaine*, vol. X, *Les marges du christianisme : « sectes », dissidences, ésotérisme*, Paris, éd. Beauchesne, 2001
- Chatel Thierry, *Vie et œuvre d'Yves Berthou : ingénieur, poète et Grand Druide (1861 - 1933)*, Brest, éditions Du Liogan, 1997
- Chevalier Jean, Gheerbrant Alain, *Dictionnaire des symboles – mythes, rêves, coutumes, gestes, formes, figures, couleurs, nombres*, Paris, éditions Robert Laffont / Jupiter, 1998
- Collin de Plancy, *Dictionnaire Infernal*, Bruxelles, Société Nationale pour la propagation des bons livres, 1845
- Croix Alain, *Dictionnaire du patrimoine breton*, éditions Apogée, 2000
- D'Arbois de Jubainville, *Études grammaticales sur les langues celtiques*, Paris, Vieweg, libraire – éditeur, 1881
- Dauzat Albert, *Dictionnaire étymologique de la langue française*, Paris, Larousse, 1938
- De Bellaing Vefa, *Dictionnaire des compositeurs de musique en Bretagne*, Ouest Éditions, 1992
- De Boulainvilliers Henri, *Essais sur la noblesse de France, contenant une dissertation sur son origine & abaissement*, s.n., Amsterdam, 1732
- Dellamare Xavier, *Dictionnaire de la langue gauloise*, Paris, éd. Errance, 2003
- Gent(leman) B.E. (pseudonyme), *A new dictionary of the Terms Antient and Modern of the Canting Crew in its several Tribes*, Londres, 1698
- Grégoire de Rostrenen, *Dictionnaire françois-breton ou françois-celtique*, Rennes, chez Julien Vatar, imprimeur et libraire, 1732
- Hanegraaff John (dir.), *Dictionary of Gnosis and Western Esotericism*, Leyde, éd. Brill, 2005

Henri Victor, *Lexique étymologique du breton moderne*, Châlon-sur-Saône, imprimerie B. Bertran / Bibliothèque bretonne armoricaine, publiée par la faculté des Lettres de Rennes, 1900

Howard Colvin, *Biographical dictionary of british architects, 1600 - 1840*, New-Haven, Yale University Press, 1995

Jouët Philippe, *Dictionnaire de la mythologie et de la religion celtiques*, Fouesnant, éditions Yoran Embanner, 2012

Lagadeuc Jehan, *Le Catholicon de Jehan Lagadeuc, dictionnaire breton, français et latin, publié par R. F. Le Men, d'après l'édition de M. Auffret de Quoetqueveran, en 1499*, éditions Corfmat, St Brieuc / Quimper, 1867

Laybourn Keith (dir.), *British political leaders : a biographical dictionary*, Santa-Barbara, ABC – Clio, 2001

Le Gonidec De Kerdaniel Jean-François-Marie-Maurice-Agathe, *Dictionnaire celto-breton*, Angoulême, Librairie Trémeau, 1819

Le Pelletier Louis, *Dictionnaire de la Langue Bretonne, où l'on voit son Antiquité, son Affinité avec les anciennes langues, l'Explication de plusieurs passages de l'Écriture Sainte, et des Auteurs profanes, avec l'Étymologie de plusieurs mots des autres langues*, Paris, chez Delaguet, 1752

Le Roux Pierre, *Atlas linguistique de la Basse-Bretagne*, Rennes, Pilhon / Paris, Droz, 1943

Lhomme Jean, Maisondieu Edouard, Tomaso Jacob, *Dictionnaire thématique de la franc-maçonnerie*, Monaco, éd. Du Rocher, 1993

Léon Matthieu, Pissier Philippe, *Dogme et Rituel de la Golden Dawn*, réédition ESH éd., 2014 (Édition originale : Montpeyroux, éd. Les gouttelettes de rosée, 1931)

Ligou Daniel, *Dictionnaire de la Franc-maçonnerie*, Paris, Presses Universitaires de France, 2006

Matthew & Harrison, *The Oxford Dictionary of National Biography*, vol. 58, Londres, Oxford Press University, 2004

Michaud Louis-Gabriel, *Biographie universelle Michaud, ancienne et moderne*, Paris - Leipzig, tome XXXIV, 1811

Persigout Jean-Paul, *Dictionnaire de mythologie celte*, Monaco, éd. Du Rocher, 1996

Pughe Owen, *A dictionary of the Welsh language : explained in english*, 2 volumes, Londres 1803.

Richard Roger, *Dictionnaire Maçonnique, le sens caché des rituels et de la symbolique maçonnique*, éd. Dervy, 2002

Rey Alain (dir.), *Dictionnaire historique de la langue française*, éditions Le Robert, 2012

Reynaud Jean, Le Roux Pierre, *L'encyclopédie nouvelle - Dictionnaire philosophique, scientifique,*

*littéraire et industriel, offrant le tableau des connaissances humaines au XIX<sup>e</sup> siècle*, en 8 volumes, Paris, Furne & Gosselin, 1836 - 1841

Taguieff Pierre-André (dir.), *Dictionnaire historique et critique du racisme*, collection « Quadrige. Dicos poche », Paris, Presses Universitaires de France, 2013

Thibaud Robert-Jacques, *Dictionnaire de mythologie et de symbolique celte*, Paris, éd. Dervy 1995

Thompson Stith, *Motif-index of folk-literature, a classification of narrative elements in folk-tales, ballads, myths, fables, mediaeval romances, exempla, fabliaux, jest-book and local legends*, *Academia scientiarum fennica*, coll. Folklore Fellow's Communications, 6 vol., Helsinki, 1932 – 1936

Uther Hans-Jörg, *The types of international folktales : a classification and bibliography based on the system of Antti Aarne and Stith Thompson*, 3 vol., Helsinki, Academia Scientiarump Fennica, coll. Folklore fellow's Communications, 2004

### Collectifs :

Bévant Yann et Denis Gwendal, *Le celtisme et l'interceltisme aujourd'hui*, actes du colloque de Lorient des 11 et 12 octobre 2010, Rennes, TIR / CRBC Rennes 2, 2012

*Biographie universelle ancienne et moderne : histoire par ordre alphabétique de la vie publique et privée de tous les hommes avec la collaboration de plus de 300 savants et littérateurs français ou étrangers*, Paris, L. G. Michaud éditeur, 1843 - 1865, seconde édition.

*Celtic Culture : A Historical Encyclopedia*, Santa Barbara, ABC-Clio, 2006

*Dictionnaire universel d'histoire et de géographie*, Paris, 1878

*Dictionnaire de l'Académie Française*, V<sup>e</sup> édition, Paris, Smits & Cie, an VII de la République ; 6<sup>e</sup> édition, Paris, 1832 et 1835

*Dictionnaire des parlementaires français*, vol. 5, éd. Edgar Bourlouton, 1889

*EMSAV - dictionnaire critique, historique et biographique : le mouvement breton de A à Z du XIX<sup>e</sup> siècle à nos jours*, Spézet, Coop Breizh, 2013.

*Encyclopaedia Britannica* : 2<sup>e</sup> édition, 1777 - 1784 ; 3<sup>e</sup> édition, 1797 ; 4<sup>e</sup> édition, 1810 ; 9<sup>e</sup> édition, 1875 - 1889

*Foclóirí Béarla-Gaeilge / petit dictionnaire Anglais-Gaélique irlandais*, Dublin, éd. Celtic Association, 1903

*Histoire de la Bretagne et des pays celtiques*, « La Bretagne au XX<sup>e</sup> siècle », tome V, Morlaix, Skol Vreizh, 1983

*Nouveau Dictionnaire de biographie alsacienne*, Strasbourg, Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie d'Alsace, 1999

### Histoire

Aarne Antti, Thompson Stith, « *The types of the folktale, a classification and bibliography*, *Academia Scientiarum Fennica* », *Folklore Fellow's Communications*, n° 74, Helsinki, 1928 - 2<sup>de</sup> édition n° 184, 1961

Abalain Hervé, *Le Pays de Galles : identité, modernité*, éd. Armeline, 2002

Alvez Marcel, *Usages productifs, usages touristiques et aménagement d'un territoire, le Val sans retour (1820-1984)*, thèse de doctorat en Sociologie, Université de Paris X-Nanterre, 1984

Aquilecchia Giovanni, *Giordano Bruno*, Paris, éd. Les Belles Lettres, 2006

Arbabe Emmanuel, *La politique des Gaulois*, Paris, éd. de la Sorbonne, 2020

Aron Robert & Dandieu Arnaud, *La révolution nécessaire*, Montrouge, Imprimerie Moderne, 1933

Baldry Albert Lys, *Hubert von Herkomer, R.A, a study and a biography*, Londres, G. Bell, 1901.

Beauvy François, *Philéas Lebesgue et ses correspondants en France et dans le monde de 1890 à 1958*, thèse de doctorat, 2003, Paris X - Nanterre, parue aux éditions Awen, Tillé, en 2004

Bercé Yves-Marie, Poussou Jean-Pierre (sous la direction de), *Regards sur les sociétés anglaise, espagnol et française au XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, SEDES, 2010

Blanchard Nelly, *Barzaz-Breiz, une fiction pour s'inventer*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2006

Blanchard Nelly et Postic Fañch (dir.), *Au-delà du Barzaz-Breiz, Théodore Hersart de la Villemarqué*, Brest, CRBC, 2016

Blanchard Nelly, *Envorennoù ar barz Juluen Godest. Souvenirs du barde Julien Godest*, Brest, éditions du CRBC, 2020

Bodlore-Penlaez Mikael, Ripoche Aldo, *Musique classique bretonne / sonerezh klasel Breizh* (bilingue français - breton), Spézet, Coop Breizh, 2012

Boulnois Olivier, *Au-delà de l'image. Une archéologie du visuel au Moyen Âge*, Paris, Seuil, 2008

Boidron Jean-Jacques, *Les vêpres des grenouilles / Gousperoù ar raned*, Rennes, éd. Dastum, 1994

Bougard Christian, *Les forces politiques en Bretagne : Notables, élus et militants (1914-1946)*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, coll. « Histoire », 2011

Boyd Haycock David, *William Stukeley : science, religion and archeology in eighteenth-century England*, Woodbridge, The Boydell press, 2002

Bowen Zonia & Geraint, *Hanes Gorsedd Y Beirdd*, Cyhoeddiadau Barddas, 1991

Bromwich Rachel, *Trioedd Ynys Prydein : the Triads of the Island of Britain*, Cardiff, University Press of Wales, 2014 (4<sup>e</sup> édition – première édition 1961)

Brunaux Jean-Louis,

- *Les druides : des philosophes chez les barbares*, Paris, éditions du Seuil, 2006

- *Nos ancêtres les Gaulois*, Paris, Points - Seuil, 2015

- *Les religions gauloises*, Paris, éd. Du CNRS, 2016

- *Les Gaulois, vérités et légendes*, éd. Perrin, 2018

Cabaret Michel, *Le Val sans retour : Étude et propositions de gestion des ressources humaines*, Mémoire de Maîtrise MST AMVR, Université de Rennes 1, 1982

Cadic François, *Chansons populaires de Bretagne : publiées dans la paroisse bretonne de Paris (1899 - 1929)*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes / CRBC, Dastum, 2010

Calder George, *Auraicept na n-éces : the scholar's primer – being the texts of the Ogham tract from the Book of Ballymote and the Yellow book of Lecan, and the text of the Trefhocul from the Book of Leinster*, J. Grant, Edinburgh, 1917

Calvez Ronan, *La radio en langue bretonne : Roparz Hemon et Pierre-Jakez Helias, deux rêves de la Bretagne*, Rennes, PUR / CRBC, 200

Carluer Jean-Yves, *Protestants et Bretons, la mémoire des hommes et des lieux*, n.º 1, éditions La Cause, 2003

Carney Sébastien, *Breiz Atao ! Mordrel, Delaporte, Lainé, Fouéré : une mystique nationale (1901 - 1948)*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2015.

Carré Daniel, *Loeiz Herrieu. Un paysan et un militant culturel breton dans la Première Guerre mondiale. Analyse détaillée de sa correspondance avec son épouse*, thèse de doctorat, Rennes II, 1999

Catto Jeremy, *The history of the University of Oxford*, vol. 1, *The early Oxford school*, Oxford, Clarendon Press, 1984

Chadwick Nora (Kershaw), *The druids*, Cardiff, University of Wales Press, 1997, (éd. originale : Cardiff, University of Wales Press, 1966).

Chartier - Le Floch Erwan, *Histoire de l'interceltisme en Bretagne*, Spézet, Coop Breizh, 2013.

Constantine Mary-Ann, *The truth against the world : Iolo Morganwg and romantic forgery*, Cardiff, University of Wales Press, 2007

Constantine Mary-Ann, Postic Fañch, *Impressions de voyage, 1838 - 2009 : un jeune Breton au Pays de Galles* (carnet d'exposition), Manoir de Kernault, Mellac, 2009

Cornette Joël, *Histoire de la Bretagne et des Bretons : des Lumières au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, éd. du Seuil, 2008

Cottret Bernard & Martinet Marie-Madeleine, *Partis et factions dans l'Angleterre du premier XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Presses Universitaire Paris-Sorbonne, 1991

Dard O. & Deschamps E. (dir.), *Les relèves en Europe d'un après-guerre à l'autre : racines, réseaux, projets et postérités*, sous la direction d'. Actes du colloque international d'histoire organisé à Luxembourg du 16 au 18 mars 2005 par le Centre Virtuel de la Connaissance sur l'Europe et par le Centre de Recherche « Histoire et Civilisation de l'Europe Occidentale » de l'Université de Metz

Daucé Pierre & Léon Yves, *L'évolution de l'agriculture bretonne depuis 1850 : quelques données*, INRA, Station d'Economie et de Sociologie Rurales de Rennes, 1982

Decimo Marc, *Sciences et pataphysique*, Dijon, Les Presses du Réel, coll. Hétéroclites, 2014

Delin Alexandre, *Les étudiants Gallois à l'université d'Oxford, 1282 – 1485*, thèse de doctorat, LAMOP, Paris-Sorbonne 2013, <https://halshs.archives-ouvertes.fr/tel-00904564/>

Demoule Jean-Paul, *Mais où sont passés les Indo-Européens ? : Le mythe d'origine de l'Occident*, Le Seuil, Paris, 2015

Déniel Alain, *Le Mouvement breton (1919-1945)*, Paris, Maspero, 1976

Dujardin Louis, *La vie et les œuvres de Jean-François-Marie-Maurice-Agathe Le Gonidec, grammairien et lexicographe breton, 1775-1838*, Brest, Imprimerie commerciale et administrative, 1949

Evain Brice, *Deux héros de la Bretagne : le marquis de Pontcallec et Marion du Faouët. Histoires et mémoires*, Mémoire de Master 2, sous la dir. de Gauthier Aubert, 2009

Faligot Roger, *La harpe et l'hermine*, Dinan, Terre de Brume éditions, 1994

Favereau Frañses, *Bretagne contemporaine, langue, culture, identité*, Morlaix, Skol Vreizh, 1993

Fréville Henri, *La presse bretonne dans la tourmente*, Paris, Plon, 1979

Galliou Patrick,

- *Les Osismes, peuple de l'occident gaulois*, Spézet, Coop Breizh, 2014

- *Les Vénètes d'Armorique*, Spézet, Coop Breizh, 2017

Goodrick-Clarke Nicholas, *Les racines occultistes du nazisme : les aryosophistes en Autriche et en Allemagne, 1890 - 1935*, Puiseaux, éd. Pardès, 1989

Gourlay Patrick, *Le renouveau du théâtre populaire breton - Émile Cloarec, un régionaliste à la Belle Époque*, Spézet, Coop Breizh, 2016

Gourvil Francis, *Théodore-Claude-Henri Hersart de La Villemarqué (1815-1895) et le*

« *Barzaz-Breiz* » (1839-1845-1867) : *origines, éditions, sources, critique, influences*, Rennes, Imprimerie Oberthur, 1960

Grell Chantal, Halleux Robert, *Sciences, techniques, pouvoirs et sociétés en Europe (France, Angleterre, Italie, Pays-Bas), de la fin du XV<sup>e</sup> siècle à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Malakoff, Armand Colin, 2016

Guiomar Jean-Yves, *Le bretonisme. Les historiens bretons au XIX<sup>e</sup> siècle*, Mayenne, Société d'Histoire et d'Archéologie de Bretagne, 1987

Haechler Jean, *Promenade dans le XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, éditions Nil, 2003

Hare A.-J.-C., *The Life and Letters of Frances Baroness Bunsen*, London, Daldy, Ibister & Co., 1879

Hascoët Joël, *Les troménies bretonnes. Un mode d'anthropisation de l'espace à l'examen des processions giratoires françaises et belges*, thèse de doctorat, CRBC – UBO / Forel – ULB, en 2010

Hily Gaël, *Expressions de l'identité dans le monde celtique*, éditions TIR, 2014

Hopwood Mererid, *Singing in chains – listening to Welsh Verse*, Llandysul, Gomer Press, 2016 (première édition 2004)

Hunter Blair Peter, *The world of Bede*, Cambridge, Cambridge University Press, 1970

Hutton Ronald, *Blood and mistletoe : the history of the druids in Britain*, New Haven & Londres, Yale University Press, 2009

Jacq Yann-Loïc, *Auguste Barchou de Penhoën (1799-1855), aspirer à Paris après 1830*, mémoire de Master 2 d'histoire contemporaine (dir. : Sylvain Venayre), Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, 2013

Jenkins Geraint H., *Bard of liberty : the political radicalism of Iolo Morganwg*, Cardiff, University of Wales Press, 2012

Jones Kathryn, Tully Carol, Williams Heather, *Hidden texts, Hidden nation : (re)discoveries of Wales in travel writing in french and german (1780 - 2018)*, Liverpool, Liverpool University Press, 2020

Keryell Gaela, *Locuteurs citoyens et locuteurs parents : étude contrastive de l'appartenance nationale en Finlande et en France*, CRBC, Brest, 2010

Kock J. T., *The Celtic Heroic Age : Literary Sources for Ancient Celtic Europe and Early Ireland and Wales*, Andover, Celtic Studies Publications, 1997

Kruta Venceslas, *L'Europe des origines – Protohistoire (6000 / 500 ans avant J-C)*, Paris, Gallimard, 1992

Lagadec Yann, Perreon Stéphane, Hopkin David, *La bataille de Saint-Cast (11 septembre 1758), entre histoire et mémoire*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, coll. Histoire, 2009.

- Lambert Pierre-Yves, *La langue gauloise*, Clamecy, éd. Errance, 1994
- Laurent Donatien, *Aux sources du Barzaz Breiz : la mémoire d'un peuple*, Douarnenez, éd Ar Men, 1989
- Le Berre Yves, Le Du Jean, Morvannou Fañch, *Prosper Proux – 1811 – 1873 : un poète et chansonnier de langue bretonne : vie, œuvre, correspondance comprenant de nombreux inédits*, Brest, CRBC, 1984
- Le Coadic Ronan, *L'identité bretonne*, Dinan, Terre de brume éditions, 1998
- Le Gall Jean-André, *Charles Le Goffic (1863 - 1932) ou la difficulté d'être breton*, Guingamp, éditions Del Plomée, 2001
- Lemans Constance, *Les Bretons et leurs associations à Paris entre les deux guerres*, Perros-Guirec, éd. Anagrammes, 2009
- Lémonon Michel, *Le rayonnement du gobinisme en Allemagne*, thèse de doctorat d'état, Strasbourg, 1972
- Le Roux Françoise et Guyonvarc'h Christian-Joseph, *Les druides*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. Mythes et religions, 1961 (plusieurs rééditions augmentées)
- Le Tallec Cyril, *Mouvements et sectes néo-druidiques en Bretagne, 1935-1970*, Paris, éd. L'Harmattan, 2006
- Lohier L. (abbé), *Le théâtre breton de l'Abbé Le Bayon*, conférence faite au congrès du Bleun-Brug de Dainte-Anne d'Auray, le 4 août 1951
- Morvan Françoise, *Le monde comme si*, Babel, réédition 2005 (éd. originale 2002)
- Morvan Françoise, *Miliciens contre maquisards – enquête sur un épisode de la Résistance en Bretagne*, Rennes, éd. Ouest-France, 2010
- Nicolas Michel, *Histoire de la revendication bretonne : Des origines aux années 1980*, Spézet, Coop Breizh, Juin 2007.
- Nicolle Raphaël, *Les dieux de l'orage à Rome et chez les Hittites. Études de religion comparée*, thèse de doctorat, Paris X Sorbonne, 2015
- Petrement Laurence, *La pensée religieuse du Comte Ernst de Reventlow : un national-socialisme atypique*, thèse de doctorat, Université de Lorraine (école doctorale PIEMES), 2012
- Piggot Stuart, *William Stukeley, an eighteen-century antiquary*, New-York, Thames & Hudson, 1985
- Powell Anthony, *John Aubrey and his friends*, Eyre & Spottiswoode, Londres, 1948 (réédition : Londres, Hogarth Press, 1988)



- Richard Abels, *Alfred the Great : war, kingship and culture in anglo-saxon England*, Essex, UK, éd. Longman, « The medieval world », 1998
- Rocchi Jean, *Giordano Bruno, la vie tragique du précurseur de Galilée*, André Versailles éditeur, août 2011
- Rio Bernard, *Pardons de Bretagne*, Morlaix, éd. Le Télégramme, 2007
- Rio Joseph, *Mythes fondateurs de la Bretagne*, Rennes, éd. Ouest-France, 2000
- Rio Joseph, *Auguste Brizeux, 1803 - 1858, inventeur de la Bretagne ?*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2021
- Robert Jörg, *Konrad Celtis und das Projekt der deutschen Dichtung. Studien zur humanistischen Konstitution von Poetik, Philosophie, Nation und Ich*, Tübingen, 2003
- Stalmans Nathalie, *Saints d'Irlande - analyse critique des sources hagiographiques (VII<sup>e</sup> – IX<sup>e</sup> siècle)*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2003
- Tacheva M., *Über die Stammesterritorien der thrakischen Bessen*, Sofia, Minalo, 1995
- Tanguy Bernard, *Aux origines du nationalisme breton*, tome 1, « Le renouveau des études bretonnes au XIX<sup>e</sup> siècle », Paris, éd. 10/18, 1977
- Thaise Valentim Madeira, *La médiologie des pratiques culturelles - de la transmission à la mise en scène de la culture traditionnelle dans le processus de festivalisation*, thèse de doctorat en Sciences de l'Information et de la Communication, Université Paris III Sorbonne, l'Université Fédérale du Minas Gerais (Brésil) et l'Académie de la Martinique, 2014
- Thiesse Anne-Marie, *Écrire la France : le mouvement littéraire régionaliste de langue française entre la Belle-Époque et la Libération*, Paris, Presses Universitaires de France, 1991
- Vaillant Alain, *Écrire / savoir : littérature et connaissances à l'époque moderne*, Saint-Étienne, Éditions Printer, 1996
- Van Meeuwen Gil, *L'aventure du Nouvelliste du Morbihan. Du journal à l'écran*. Mémoire de maîtrise Histoire - Patrimoine, dir. René Estienne, Université de Bretagne Sud, 2001
- Weber Max, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, trad. française, Paris, Plon, 2010
- Williams G.A, *The search for Beulah Land : the Welsh and the Atlantic Revolution*, éditions Holmes & Meier Pub, 1980
- Wmffre Iwan, *Breton Orthographies and Dialects : the Twentieth-century Orthography War in Brittany*, 2 tomes, Oxford, Peter Lang, 2007
- Wolpert Stanley, *Gandhi's passion, the life and legacy of Mahatma Gandhi*, Oxford, University Press,

## Articles :

Bahn Peter, « Intériorité et art de l'État : l'itinéraire de F. Hielscher, 1902-1990 », *Nouvelle école*, n°53 - 54, 2003, pp. 170 à 182 (éd. Originale « *Friedrich Hielscher 1902 - 1990 : Einführung in Leben und Werk* », Schnellbach, Verlag Siegfried Bublies, 2004)

Ballinge John (Sir), « *Thomas Henry Thomas, born 1839 - died 1915* », *Cardiff Naturalists' Society*, XLVIII, 1915

Berthelot Anne, « De la généalogie comme système herméneutique », in Ferlampin-Archer Christine (dir.), *Perceforest – Un roman arthurien et sa réception*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2012, pp. 239 à 248

Blanchard Nelly,

- « Julien Godest, paysan autobiographe sous l'aile de Taldir-Jaffrennou », *La Bretagne linguistique*, n° 18, 2014, pp. 7 à 31

- « La littérature bretonne de l'entre-deux-guerres. Quelques réflexions à partir de données littéraires et sociolittéraires », *La Bretagne linguistique*, n° 22, 2018, pp. 177 à 192

Bolzoni Lina, « Théâtres de mémoire à la Renaissance : poèmes et galeries de peintures », in Berthoz Alain & Sheid John (dir.), *Les arts de la mémoire et les images mentales*, Paris, éd. Collège de France, 2018, pp. 61 à 74

Bouget Hélène,

- « La matière de Bretagne et la littérature française médiévale de La Villemarqué », in Blanchard N. & Postic F. (dir.), *Au-delà du Barzaz Breiz, Théodore Hersart de La Villemarqué*, Brest, CRBC, 2016, pp. 107 à 134

- « La Villemarqué et la littérature médiévale en langue française : la construction d'une matière de Bretagne ». Projet de valorisation des archives La Villemarqué (Archives départementales du Finistère, UBO/CRBC) » : <https://hal.univ-brest.fr/hal-02470239/document>

Calvet Henri, « Quelques aperçus nouveaux sur l'Angleterre au XVIII<sup>e</sup> siècle », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, tome 1 n°1, Janvier-mars 1954. pp. 48-60

Calvez Ronan, "Le réenchantement d'un monde. Mouvement breton, nazisme et émissions de radio en breton ", Colloque de l'Université Humbolt de Berlin, 28 mars 1998, pp. 101 - 137

Carney Sébastien, « Le mouvement breton au miroir de son historiographie », *Annales de Bretagne et des pays de l'ouest*, tome 123 – n° 2, 2016, pp. 83 à 106

Constantine Mary- Ann, « La sainte terre de Cambrie : La Villemarqué et le romantisme gallois », Blanchard N. & Postic F. (dir.), *Au-delà du Barzaz Breiz*, Brest, CRBC, 2016, pp. 209 à 226

Constantine Mary-Ann, « *C'est mon journal de voyage* » : *La Villemarqué's letters from Wales 1838 - 1839* », trad. Postic F., 2019, <https://hal.univ-brest.fr/hal-02350747>

Demoule Jean-Paul, « *Mein Kampf* et les Indo-Européens », *Revue d'histoire de la Shoah*, n°208, 2018 /1, pp. 111 à 130

Denis Gwendam, « Edmund Edward Fournier d'Albe, esquisse d'un portrait », *Bretagne et Irlande*,

*pérégrinations – mélanges à Jean Brihault*, textes réunis par Goarzin Anne et Bévant Yann, Lannion, éd. TIR / CRBC, 2009, pp. 31 à 38

Dujardin Louis et Lok L. (son pseudonyme bardique), « Les protestants et la langue bretonne », *Bulletin de la Société de l'Histoire du Protestantisme Français*, Vol. 97, Janvier - Mars 1950, pp. 60 à 83

Favereau Francis, « L'évolution du discours sur la langue bretonne au XX<sup>e</sup> siècle », in Schuwer Martine (dir.), *Parole et pouvoir – le pouvoir en toutes lettres*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2003, pp. 19 à 35

Fortescue William, Letessier Fernand, « Lamartine et le comte Louis de Jacquelot du Boisrouvray. Documents inédits », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 87<sup>e</sup> année, n°1, Jan. - Févr. 1987, Presses Universitaires de France, pp. 132 à 145

Guiomar Jean-Yves, « Quand les bretonistes répudièrent la Gaule (1840 - 1850) », *Nos ancêtres les Gaulois*, actes du colloque universitaire de Clermont-Ferrand II, 1982, pp. 195 à 202

Guyonvarc'h Christian-Joseph, Le Roux Françoise, Pinault Jorg, « Le calendrier gaulois de Coligny (Ain) », *Ogam - Tradition celtique*, décembre 1961, T. XIII, fasc. 6, pp. 635 à 660

Harf-Lancner Laurence, « Du Chevalier au cygne au Lohengrin de Wagner », in Gaucher-Rémond Élisabeth (dir.), *Le Moyen Âge en musique : Interprétations, transpositions, inventions*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2013, pp. 119 à 129

Hobbs J. Walter, « Mr Anthony Sayers, Gentleman », *Ars Quatuor Coronatorum*, n° 37, Londres, 1924, pp. 218 à 239

Hollard Daniel, Gricourt Daniel, « Lugus et le cheval », *Dialogues d'histoire ancienne*, 28 - 2, 2001, pp. 121 à 166

Jigourel Thierry, « Georges Cadoudal, un autre général des binious », *Cornemuses de Bretagne*, Paris, éditions CPE, 2011, pp. 103 à 104

Jones Kathryn N., *Celtic fairytale or Cardiff comic opera ? The 1899 Eisteddfod through Breton eyes*, Conférence faite au colloque *Borders and Crossings*, Belfast, 21 - 23 juillet 2015, disponible sur Academia.edu.

Jossinet Rolland, « La franca savinto de Esperanto : Louis de Beaufront / Le Français qui a sauvé l'Esperanto : Louis de Baufront », *La Franca Esperantisto*, n° 498, juin 1998, pp. 42 à 48

Kaminski-Jones Rhys,

- « *William Owen Pughe and Romantic rewritings of the poetry of Llewarch Hen* », *The review of english studies*, 2021

- « *Floating in the breath of the people: ossianic mist, cultural health, and the creation of Celtic atmosphere, 1760 - 1815* », *Romanticism*, special issue, 2021 / 2

Kerhervé Jean,

- « Aux origines d'un sentiment national. Les chroniqueurs bretons de la fin du Moyen Âge », *Bulletin de la Société archéologique du Finistère*, Tome 108, 1980, pp. 165 - 206

- « Écriture et réécriture de l'histoire dans l'*Histoire de Bretagne* de Bertrand D'Argentré, l'exemple du livre XII », Noël-Yves Tonnerre (dir.), *Chroniqueurs et historiens de la Bretagne du Moyen-Age au milieu du XX<sup>e</sup> siècle*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2001, pp. 77 à 109

Kervran Sophie, « Le patrimoine comme passion identitaire en Bretagne : inauguration et destruction du monument de l'union de la Bretagne à la France (Rennes, 1911 et 1932) », *Culture & Musées*, vol. 8, n° 8, 2006, pp. 91 à 113

Kluth Rolf, « Die Widerstandgruppe Hielscher », *PuSl : Dokumentationschrift zur Jugendbewegung* n° 7, décembre 1980, pp. 22 à 27

Kruta Venceslas, « Têtes jumelées et jumeaux divins : essai d'iconographie celtique », *Études celtiques*, n° 42, 2016, pp. 33 à 57

Labbé Yves « Polig Monjarret. Un pionnier du renouveau musical breton », *Musique bretonne*, n° 178, mai 2003, p. 30

Lajoie Patrice, « Une inscription votive à Toutatis découverte à Jort », *Études celtiques*, XL, 2014, pp. 21 à 28

Lasbleiz Bernard, « Francis Even, pionnier des collectages sonores de chants populaires en basse-Bretagne », *Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest*, 2021/2, n° 128 - 2, pp. 177 à 199

Lauer Bernhard, Plotner-Le Lay Bärbel, Blanchard Nelly, *Théodore Hersart de La Villemarqué et Jacob Grimm : une correspondance (1846-1860) à l'aulne du contexte littéraire et scientifique européen*, CRBC : <https://hal.univ-brest.fr/hal-02648393/document>

Laurens Henry, « Bonaparte, l'Orient et la « Grande Nation », *Annales historiques de la Révolution Française*, n° 273, 1988, pp. 289 à 301

Le Bohec Yann, « Gutuater : nom propre ou nom commun ? », *Gallia*, tome 58, 2001, pp. 363 à 367

Le Bris Daniel, « Les études linguistiques d'Edward Lhuyd en Bretagne en 1701 », *La Bretagne linguistique*, n° 14, 2009, pp. 175 à 193

Le Dizez Jean-Yves, « Thomas Price : voir et savoir, ou du bon usage de la comparaison », dans Le Dizez J-Y., *Étrange Bretagne – Récits de voyageurs britanniques en Bretagne (1830 - 1900)*, Rennes, PUR, 2002, chap. II, pp. 109 à 128

Le Roux Françoise, « Études sur le festiaire celtique », *Ogam – Tradition celtique*, Juillet - septembre 1961, T. XIII, pp. 481 à 506 ; 1962, T. XIV, pp. 174 à 184 et pp. 343 à 372

Mégevand Denise, « Histoire de la harpe dans les pays celtiques », *Vibrations*, n°2, 1986, pp. 60 à 70

Meschinot Jean, « Le pardon d'Anne de Bretagne », *La plume littéraire, artistique et sociale*, 11<sup>e</sup> année, n° 245, Paris, 1<sup>er</sup> juillet 1899, pp. 443 à 444

Moigne Grégory,

- « Merlin l'Enchanteur et les métamorphoses de Brocéliande », actes du colloque *Héros, mythes et espaces*, publiés en juin 2016 par l'association Doc'Géo, Université Bordeaux Montaigne : [Merlin l'Enchanteur et les métamorphoses de Brocéliande | Doc'Géo](#)

- « La symbolique celtique chez un artiste laïc », dir. Postic F., Simon J-F., *René-Yves-Creston (1898 - 1964) – un artiste breton en quête d'altérité*, Brest, CRBC, 2016, pp. 233 à 256

Morvan Malo : « Régimes d'origination » et « archéonymie » : des notions pour rendre compte de la resémantisation du terme « Celtes », In Coumert Magali, Bouget Hélène, *Histoire de Bretagne 6. Quel Moyen-Age ? La recherche en question*, 6, CRBC : <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-02481267>

Nicholson Edward, « *The Battle of Raith and Its Song-Cycle : Attributed to Haneirin* », *The Celtic Review*, vol.6, n°23, janvier 1910, pp. 214 à 236

Oiry Michel, « Yves Le Diberder : Un lettré au service de la tradition orale », *ArMen*, n° 141, 2004, pp. 38 à 45

Postic Fañch,

- *De la « querelle du Barzaz-Breiz » aux origines de la Société archéologique du Finistère et du Musée départemental breton : René-François Le Men (1824-1880) et Théodore Hersart de La Villemarqué (1815-1895)* : <https://hal.univ-brest.fr/hal-02012051/document>

- « Premiers échanges interceltiques : le voyage de La Villemarqué au Pays de Galles », *ArMen*, n° 125, novembre 2001, pp. 34 à 43

- « Toulfoën, le pardon des Oiseaux. Regards sur une grande fête populaire », dir. Coativy Y. et Postic F., *La forêt de Carnoët (Quimperlé) archéologie, histoire, traditions et légendes*, Société d'Histoire du Pays de Kemperlé, Quimperlé / Brest, Centre de Recherche Bretonne et Celtique, 2014, pp. 153 à 234

- *Luzel et La Villemarqué : trente années de relations tumultueuses. L'apport de leur correspondance (1861-1894)* : <https://hal.univ-brest.fr/hal-02008008/document>

- *La correspondance Hersart de la Villemarqué - Thomas Price. Le Pays de Galles, l'exemple à suivre* : <https://hal.univ-brest.fr/hal-02316005>

Prigent Christiane, « Les pardons en Bretagne : célébrations religieuses et réjouissances profanes », *Kubaba*, n°4, vol. II, mai 2002, Paris, éd. De L'Harmattan, pp. , disponible en format pdf : <http://kubaba.univ-paris1.fr/2000/fetesrites2/prigent.pdf>

Prys Morgan, « Thomas Price - Carnhuanawc (1787-1848) et les Bretons », *Triade*, n°1, Brest, CRBC, 1995, pp. 5 à 13

Sjoested Marie-Louise, « La littérature qui se fait en Galles », *Études Celtiques*, 1941, 4 -1, pp. 67 à 82

Stewart Ian B., « *Language and the national past in the napoleonic France : reassessing the Académie Celtique, 1805 - 1813* », *French history*, vol. 35, issue 2, juin 2021, pp. 219 à 242

Verger Stéphane, « Société, politique et religion en Gaule avant la Conquête », *Pallas – revue d'études antiques*, n° 80, 2009, pp. 91 à 82

## Religiologie / sciences des religions, anthropologie, ethnologie

Armstrong Karen, *La naissance de la sagesse (900 - 200 avant Jésus-Christ) : Bouddha, Confucius, Socrate et les prophètes juifs*, Paris, éd. du Seuil, 2009

Arnold Jonathan, *Music and faith : conversations in a post-secular age*, Martlesham (Suffolk), NED / Boydell Press, 2019

Augé Marc, *Génie du paganisme*, Paris, Gallimard / Folio Essais, 2008 (1<sup>ère</sup> éd. 1982)

Ban Peter, *La légende de Friedrich Hielscher, la fondation d'une église panenthéiste au XX<sup>e</sup> siècle et ses fausses interprétations ultérieures*, Nantes, Ars Magna éditions, 2008

Bengel Sabine, *Europäische Bauhütten. Immaterielles Kulturerbe der Menschheit*, Neulingen, Klotz, 2020

Boyer Pascal, *Et l'homme créa les dieux – comment expliquer la religion*, Paris, Folio essai / Gallimard, 2003 (première édition : Paris, Gallimard, 2001)

Brunaux Jean-Louis,

- *Les religions gauloises*, Paris, Biblis, 206 (première édition : Paris, éd. Errance, 2000)

- *Anthropologie de la Gaule celtique*, Paris, Errance, 2004

Camus Dominique, *Pouvoirs sorciers, enquête sur les pratiques actuelles de sorcellerie*, Paris, Imago – diffusion P.U.F, 1988 (ouvrage issu d'une thèse de doctorat en Sciences sociales, soutenue à l'École des Hautes Études sous la direction de Donatien Laurent)

Clarke Nicholas (trad. Sébastien Raizer), *Soleil noir : cultes aryens, nazisme ésotérique et politiques de l'identité*, Rosières-en-Haye, éd. Camion blanc, 2007.

Conte E. & Hessner C., *La Quête de la race : Une anthropologie du nazisme*, Paris, éd. Hachette, 1995

Corbin Henry,

- *L'imagination créatrice dans le soufisme d'Ibn Arabi*, Paris, Flammarion, 1977

- *Corps spirituel et terre céleste : de l'Iran mazdéen à l'Iran shi'ite*, Paris, Buchet-Chastel, 1979

- *Face de Dieu, face de l'homme*, Paris, Flammarion, 1983

Davie Grace,

- *Religion in Britain since 1945 : Believing without belonging*, Oxford, John Wiley & Sons, 1994

- *The sociology of religions, a critical agenda*, London, Sage, 2013

De Fournier de Brescia François, *Saint Apostolicon Nazôréen*, n.s., 2010 – 2013

Deghaye Pierre (présentation et traduction), *La grande astronomie ou la philosophie des vrais sages*, Paris, éd. Dervy, 2000

De Launay Marc, *Nietzsche et la race*, Paris, Seuil, 2020

- Descola Philippe,  
 - *Diversité des natures, diversité des cultures*, Paris, Bayard, 2010  
 - *Par-delà nature et culture*, Paris, Bayard / Folio Essais, 2021 (1<sup>ère</sup> éd. : 2015)
- Dottin Georges, *La religion des Celtes*, Paris, Librairie Bloud & Co., 1904
- Durand Gilbert, *L'imagination symbolique*, Paris, Presses Universitaires de France, 1976
- Durkheim Émile, *Les formes élémentaires de la religion*, Paris, Presses Universitaires de France, 1985 (réédition)
- Dumézil Georges, *Mythes et dieux des indo-européens*, Paris, Flammarion, 1992
- Eliade Mircea,  
 - *Naissances mystiques : essai sur quelques types d'initiation*, Paris, Gallimard, 1959  
 - *Initiations, rites, sociétés secrètes*, Paris, Folio essai / Gallimard, 1992 (éd. originale 1959)  
 - *The sacred and the profane - the nature of religion*, Londres, Harcourt, 1987 (éd. originale 1957)
- Esben Jorg, Esleben Jörg, Kraenzle Christina, Kulkarni Sukaya, *Mapping channels between Ganges and Rhein : German-Indian cross-cultural relations*, Cambridge, Cambridge scholars publication, 2008
- Filoramo Giovanni, « Pluralisme religieux et crises identitaires », *Diogène*, n° 199, 2002 / 3, pp. 34 à 51
- Gabut Jean-Jacques, *Le message hermétique des imagiers du Moyen-Âge*, Paris, éd. Dervy, 2013
- Gisel Pierre, « La critique d'un anthropocentrisme : une vérité du paganisme ? », *Pardès*, n° 39, 2005 /2, pp. 187 à 201
- Goodrick-Clark Nicholas, *Les racines occultistes du nazisme : les aryosophistes en Autriche et en Allemagne, 1890 - 1935*, Pardès, 1989
- Goulet Richard, *Études sur les vies de philosophes dans l'Antiquité tardive : Diogène Laërce, Porphyre de Tyr, Eunape de Sardes*, Paris, éd. Vrin, 2001
- Guénon René, *Introduction générale à l'étude des doctrines hindoues*, Paris, éd. Vega, 1952
- Halford Mathieu, avec la contribution de Bernard Sergent, *Druide celtiques et brahmanes indiens – aux sources d'un héritage indo-européen*, Paris, éd. Alhora, 2021
- Hily Gaël, *Le dieu celtique Lugus*, Humanities and social sciences, Paris, EPHE, 2007
- Hobsbawn Eric, Ranger Terence, *The invention of tradition*, Cambridge, Cambridge University Press, 1983.
- Jasper Karl, *Von Ursprung und Ziel der Geschichte*, Munich / Zurich, 1949 (traduction française, *Origine et sens de l'histoire*, Paris, Plon, 1954)

- Jullian Camille, *Histoire de la Gaule II*, 4<sup>e</sup> édition, Bruxelles, 1964
- Karsten Raphael, *The origins of religion*, Londres, Kegan Paul, Trench, Trubner & Co., 1935
- Ksenofontov Gavriil, *Les chamanes de Sibérie et leur tradition orale*, Paris, Albin Michel, 1998
- Lapidge Michael, *Bède le Vénérable, Histoire ecclésiastique du peuple anglais*, trad. Pierre Monat, introduction et notes critiques par Crépin A., Paris, éd. Du Cerf, 2005
- Le Breton David, *Signes d'identité – tatouages, piercings et autres marques corporelles*, Paris, éd. Métailié, 2002
- Lutgen Thomas-Marie, *Église Catholique Celtique, dite Catholique Apostolique*, Rennes, publié par l'Association culturelle de l'Église Catholique Apostolique, 1967
- Maffesoli Michel, *Le réenchantement du monde*, Paris, éd. Perrin, 2007
- Marie André, « Actualité du paganisme et contemporanéité des prophétismes », *L'homme*, n° 185 - 186, *L'anthropologue et le contemporain : autour de Marc Augé*, 2008, pp. 365 à 386
- Müller Max, *Mythologie comparée*, édition établie, présentée et annotée par Pierre Brunel, Paris, Robert Laffont / Bouquins, 2002.
- Müller F. Max, Stone Jon R., *The essential Max Müller : on language, mythology, and religion*, New-York, Palgrave Macmillan ed., 2002
- Otto Rudolf, *Le sacré*, Paris, PBP, 2001 (titre original : *Das Heilige : Über da Irrationale in der Idee des Göttlichen und sein Verhältnis zum Rationalen / Du sacré : sur l'irrationnel de l'idée du divin et de sa relation au rationnel*, 1917)
- Schelling F.W., *Philosophie der Offenbarung*, traduction française du GDR Schellingiana (CNRS), Marquet J-F, Courtine J-F (dir.), *Philosophie de la révélation*, livre II, Paris, Presses Universitaires de France, 1991
- Sironneau Jean-Pierre, *Figures de l'imaginaire religieux et dérive idéologique – préface de Gilbert Durand*, Paris, L'Harmattan, 1993
- Spiro Melford, *Theory of religions*, New-Brunswick, Rutgers University Press, 2006
- Sterckx Claude, *Mythologie du monde Celte*, Paris, Marabout Hachette, 2009
- Talshir David, « *Rabbinic Hebrew as Reflected in Personal Names* », *Scripta Hierosylamitana*, vol. 37, Jerusalem, Magnes Press, Hebrew University, 1998
- Van Boxhorn Marcus Zuerius, *Originum Gallicarum liber. In quo veteris et nobilissimae Gallorum gentis origines, antiquitates, mores, lingua et alia eruuntur et illustrantur. Cui accedit antiquae linguae Britannicae lexicon Britannico-Latinum, cum adiectis et insertis eiusdem authoris Adagiis*



*Britannicis sapientiae veterum Druidum reliquiis et aliis antiquitatis Britannicae Gallicaeque nonnullis monumentis*, 2 volumes, Amsterdam, apud Ioannem Ianssonium, 1654

Waardenburg Jacques, *Des dieux qui se rapprochent*, Genève, Labor et Fides, 1993 (édition originale *Religionen und Religion*, éditions Walter de Gruyter & Co., 1986)

Willaime Jean-Paul, *Sociologie des religions*, Paris, Presses Universitaires de France, 2021

Weber Max, *Économie et société*, Paris, éd. Plon, 1972

### **Articles :**

Astour M.C, « Un texte d'Ugarit récemment découvert et ses rapports avec l'origine des cultes bachiques grecs », *Revue de l'histoire des religions*, Tome 164, n°1, 1963, pp. 1 à 15

Aupers Stef, Houtman Dick, « *The spiritual turn and the decline of tradition : the spread of post-christian spirituality in 14 western countries, 1981-2000* », *Journal of the scientific study of religions*, n° 46 – 3, 2007, pp. 305 à 320

Boteva Dilyana et Dimova Iveta, « St. Athanase d'Épiphane, Sabazios et l'oracle de Dionysos », *Dialogues d'histoire ancienne*, vol. 23, n°1, 1997, pp. 287 à 298

Calvez Marcel, « L'abbé Gillard (1901-1979) : Tréhorenteuc et la nouvelle topographie des romans de la Table ronde à Brocéliande », dans Andrieux J-Y. & Harismendy P., *Initiateurs et entrepreneurs culturels du tourisme (1850-1950)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2010, pp. 59 à 72

Charachidze Georges, « Hypothèse indo-européenne et modes de comparaison », *Revue de l'histoire des religions*, 208 – 2, 1991, pp. 203 à 228

Cooper Michael T., « *Pathways to Druidry : a case study of Ar nDraiocht Féin* », revue *Nova Religio : the journal of alternative and emergent religions*, n° 12 – 3, pp. 40 à 59, *A paper presented at the CESNUR 2006 International Conference* : [https://www.cesnur.org/2006/sd\\_cooper.html](https://www.cesnur.org/2006/sd_cooper.html)

Coqueret-Monbret, « Conjectures sur la religion des anciens habitants de la Grande-Bretagne, sur son origine et ses rapports avec la religion des Gaulois, tirées d'une note lue à la Société Royale des Antiquaires et à la Société Asiatique », *Mémoires et dissertations sur les antiquités nationales et étrangères*, Tome 7, Paris, Société Royale des Antiquaires, 1826, pp. 1 à 11

Doyle White Ethan, « *A review of Ronald Hutton's « Pagan Heritage » and Marion Gibson's « Imagining the pagan past »* », *Journal of religion and society*, vol. 16, 2014, pp. 1 à 16

Dubuisson Daniel, « L'ontologie primitive de Mircea Eliade », *Impostures et pseudo-science – l'oeuvre de Mircea Eliade*, Lille, Presses Universitaires du Septentrion, 2005

Foucart Jean, « La vieillesse : une construction sociale », *Pensée plurielle*, n°6, 2003 / 2, pp. 7 à 18

François Stéphane, « Anti-christianisme et écologie radicale », *Revue d'éthique et de théologie morale*, n° 272, 2012 / 4, pp.79 à 98

Gaullier-Bougassas Catherine, « Le Chevalier au Cygne et Mélusine : Images épique et romanesque

de la féerie aux origines d'un lignage de la croisade », in Gingras Francis (dir.), *Motifs merveilleux et poétique des genres au Moyen Âge*, Paris, Garnier, 2016, pp. 57 à 71

Geertz, Clifford, « Religion as a cultural system », In *The interpretation of cultures: selected essays*, (dir. Geertz C.), Fontana Press, 1993, pp. 87 à 125

Hutton Ronald, *The origins of modern druidry*, the OBOD, Mount Haemus lecture for the year 2000, document numérique disponible ici (publié par l'OBOD en 2005) : <https://druidry.org/wp-content/uploads/2019/12/FIRST-MT-HAEMUS-LECTURE.pdf>

Lambert Yves, « Religion, modernité, ultramodernité : une analyse en termes de « tournant axial », *Archives de sciences sociales des religions*, n° 109, janvier-mars 2000, pp. 87 à 116, mis en ligne le 19 août 2009 : <https://journals.openedition.org/assr/20178>

Lecomte Henri, « Approches autochtones du chamanisme sibérien au début du XXI<sup>e</sup> siècle », *Cahiers d'ethnomusicologie*, n° 19, 2006, pp. 37 à 52, mis en ligne le 115 janvier 2012 : [Approches autochtones du chamanisme sibérien au début du XXI e siècle](#)

Mazaheri Aly, « Paracelse alchimiste. Notes critiques et positives », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 11<sup>e</sup> année, n° 2, 1956, pp. 183 à 193

Nicoli Laura, « Lugubre et riant, doux et intolérant : le paganisme vu par les Lumières », *ThéoRèmes*, n° 9, 2016, mis en ligne le 20 décembre 2016 : <https://journals.openedition.org/theoremes/863>

Obadia Lionel, « Terminologie des sciences des religions et vocabulaire anthropologique. Retour sur l'abstrait et l'empirique dans le répertoire conceptuel », *Histoire, Monde et Cultures Religieuses*, n°26, juin 2013, pp. 41 à 57

Piette Albert, « Ontographies comparatives : divinités et êtres collectifs », *Revue d'Ethnologie française*, n° 40 – 1, pp. 357 à 363

Pouivet Roger, « Le Dieu de la Bible est-il une personne ? », *Revue des sciences religieuses* [En ligne], 92, 1 / 2018, pp. 79 à 98, mis en ligne le 01 janvier 2019 : <https://journals.openedition.org/rsr/4307>

Reynaud-Paligot Carole, « Construction et circulation de la notion de « race » au cours du XIX<sup>e</sup> siècle », In Bancel N., David T., Thomas D. (dir.), *L'invention de la race, des représentations scientifiques aux exhibitions populaires*, éd. La Découverte, 2014, pp. 103 à 116

Rosay-Notz Hélène, « Prise en charge des personnes âgées dans les sociétés traditionnelles », *L'esprit du temps*, n°126, 2004 / 2, *Études sur la mort*, pp. 27 à 36

Schmidt Ina, « Néopaganisme et perspective européenne dans l'Allemagne de l'entre-deux-guerres », in Dard O. & Deschamps E. (dir.), *Les relèves en Europe d'un après-guerre à l'autre – racines, réseaux, projets et postérités*, Euroclio – études et documents, éd. P.I.E Peter Lang, pp. 155 à 169

- Sieg Ulrich, « Paul De Lagarde », *Revue d'histoire de la Shoah*, n° 208, pp. 157 à 172
- Simon Eugen, dans son article « Mircea Eliade, modes et modèles culturels », *La revue de la BNU*, 4 / 2011, varia 4
- Testis, « Le Pardon des Bretons de Paris à Montfort-L'Amaury », *Revue de Bretagne, de Vendée et d'Anjou*, 43<sup>e</sup> année, tome XII, Paris et Nantes, 1899, pp. 55 et 56
- Thomas Jacques, « Renaut de Montauban, : tradition manuscrite et traditions parallèles », *Au carrefour des routes d'Europe : la chanson de geste*, coll., Aix-en-Provence, Presses de l'Université de Provence, 1987, pp. 141 à 162
- Thiry André, « La métaphysique du christianisme », *Revue de théologie*, vol. 85, n°4, 1963, pp. 410 à 414
- Tschannen Olivier, « La sécularisation en sociologie de la religion », dans Tschannen O., *Les théories de la sécularisation*, Travaux de sciences sociales (dir. Busino G.), Genève, 1992, pp. 171 à 225
- Vajda Georges, « Les origines et le développement de la Kabbale juive, d'après quelques travaux récents », *Revue de l'histoire des religions*, n° 134 - 1 - 3, 1947, pp. 120 à 167
- Valentim Madeira Thaise , « Le renouveau culturel en Bretagne et le défi de valorisation d'une cosmopolité », dans *Mémoire(s), identité(s), marginalité(s) dans le monde occidental contemporain*, cahiers du MIMMOC, 13 – 2015, mis en ligne le 23 septembre 2015 : [Le renouveau culturel en Bretagne et le défi de valorisation d'une culture cosmopolite](#)
- Vazeilles Danielle, « Connexions entre le néo-chamanisme et le néo-druidisme contemporains. Étude en anthropologie/ethnologie comparée », *Cahiers d'études du religieux*, 3 – 2008, Tradition, traduction, propagande (II), <https://journals.openedition.org/cerri/161>
- Willaime Jean-Paul, « Pour une sociologie transnationale de la laïcité dans l'ultramodernité contemporaine », *Archives de sciences sociales des religions*, n° 146, avril-juin 2009, pp. 201 à 218, mis en ligne le 15 novembre 2012 : <http://journals.openedition.org/assr/21290>

### Sociétés initiatiques et ésotériques

- Ambelain Robert,  
 - *Au pied des menhirs – introduction à l'étude des doctrines celtiques*, Paris, éd. Niclaus, 1945  
 - *Les traditions celtiques*, St-Jean de Braye, éd. D'Anglès, 1977
- Ambelain Pierre, *Le Martinisme, histoire et doctrine (1946), suivi de Le Martinisme contemporain et ses véritables origines (1948)*, Signatura, 2011
- Andreae Valentin, *Practica leonis viridis*, éd. Clara Fama, décembre 2017

- Apremont Arnaud, *Le compas et l'hermine*, Spézet Coop Breizh, 2019.
- Aubrée Marion, Laplantine François, *La Table, le Livre et les Esprits : Naissance, évolution et actualité du mouvement social spirite entre la France et le Brésil*, Paris, Lattès, 1990
- Bailey Alice, *Return of the Christ*, New-York, 1948 (1<sup>ère</sup> édition française : *Le retour du Christ*, Genève, éditions Lucis Press, 1957)
- Barles J., *Histoire du schisme maçonnique anglais de 1717 (1688 – 1730) : création de la Grand Loge de Londres*, Paris, G. Trédaniel éditeur, 1990
- Barret Francis, *The magus, or celestial intelligencer*, Londres, 1801
- Bauer Alain, *Isaac Newton's freemasonry, the alchemy of science and mysticism*, Inner Tradition / Bear, 2007.
- Bertin Georges, *De la quête du Graal au Nouvel Âge – initiation et chevalerie*, Paris, Véga, 2010.
- Bertin Georges, Verdier Paul, *Druides, les maîtres du temps, les prêtres et leur postérité*, Paris, Dervy, 2003
- Blanchet Régis, Danlot Pierre, *John Toland (1670 - 1722) : un des modernes, quand une pensée oubliée du XVIII<sup>e</sup> siècle devient nécessaire pour le XXI<sup>e</sup> siècle*, Rouvray, éditions du Prieuré, 1996
- Blavatsky Helena,  
 - *Isis unveiled : a master-key to the mysteries of ancient and modern science and theology*, 2 volumes, New-York, 1877. Edition française : *Isis dévoilée : clef des mystères de la science et de la théologie anciennes et modernes*, Paris, Les éditions théosophiques, 1913 - 1927  
 - *The secret doctrine – The synthesis of science, religion and philosophy*, 4 volumes (le dernier volume est inachevé), New-York, 1888 - 1897. Edition française : *Abrégé de La doctrine secrète*, Paris, éd. Adyar, 1920  
 - *The theosophical glossary*, London, The theosophical publishing society, 1892. Edition française : *Glossaire Théosophique*, Paris, éd. Adyar, 1981.
- Bord Gustave, *La franc-maçonnerie, des origines à 1815*, Paris, Nouvelle Librairie Nationale, 1908
- Bourg Saint-Edme Théodore, *Constitutions et organisation des Carbonari, ou documents exacts sur tout ce qui concerne l'existence, l'origine et le but de cette société secrète*, Paris, chez Peytieux, 1822 (2<sup>e</sup> édition)
- Brekilien Yann, *Les secrets des Druides*, Monaco, éditions Du Rocher, 2002
- Camillo Giulio, *Idea del teatro*, Milan, 1544. Réédition sous le titre *Le théâtre de la mémoire*, Traduction de Cantavenera Eva et Scheffer Bertrand, éd. Allia, 2001
- Cappelli Jean-Claude, *Entre l'if et le bouleau*, à compte d'auteur, Lulu.com, 2012
- Chalier Catherine, *Les Lettres de la Création : l'alphabet hébraïque*, Paris, éd. Cerf / Arfuen, 2006.
- Clar Peter, *British Clubs and Societies 1580-1800 : The Origins of an Associational World*, OUP

- Oxford, 2000
- Coarer Morvan, *Petite histoire illustrée de la Kredenn Geltiek*, éditions Ialon, 2016
- Coston Henry, *Les francs-maçons célèbres*, La libre parole / Nouvelles éditions nationales, 1934
- Cottret Bernard & Martinet Marie-Madeleine, *Partis et factions dans l'Angleterre du premier XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Presses Universitaire Paris-Sorbonne, 1991
- Cuchet Guillaume, *Les voix d'outre-tombe – tables tournantes, spiritisme et société*, Paris, éditions Du Seuil, 2012
- D'Eldir-Mercier Alina, *Méditations en prose, par une dame indienne*, Paris, imprimerie Porthmann, 1828
- Deleuze Joseph Philippe François, *Lettre à l'auteur d'un ouvrage intitulé : Superstitions et prestiges des philosophes*, Paris, J.G Dentu, imprimeur-libraire 1818
- Faivre Antoine,  
 - *Eckartshausen et la théosophie chrétienne*, Paris, Klincksieck, 1969  
 - *L'ésotérisme au XVIII<sup>e</sup> siècle en France et en Allemagne*, La Table d'Émeraude, Seghers, 1973  
 - *Philosophie de la nature (physique sacrée et théosophie, XVIII<sup>e</sup> - XIX<sup>e</sup> siècles)*, Paris, Albin Michel, 1996.
- Ferguson Marilyn, *The Aquarian Conspiracy – Personal and social transformation in the 1980's*, éditions J-P Tarcher), 1980
- François Stéphane, *Au-delà des vents du Nord : L'extrême-droite française, le pôle Nord et les Indo-Européens*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 2014
- Freke Gould Robert, *The concise history of freemasonry*, revised by Crowe Frederick J.W, Mineola (N-Y), Dover Publication Inc., 2007
- Gascoigne John, *Joseph Banks and the English Enlightenment: Useful Knowledge and Polite Culture*, Cambridge University Press, 2003
- Gershom Gerhard, *Major trends in jewish mysticism, The Hilda Stich Strook lectures delivered at he Jewish Institute of Religion*, New-York, 1938, Jerusalem, Schocken Publishing, 1941.
- Greengrass, *Samuel Hartlib and Universal Reformation. Studies in intellectual Communication*, Cambridge, Cambridge University Press, 1994
- Guénon René, *Le théosophisme, histoire d'une pseudo-religion*, Paris, éd. Traditionnelles, 1996
- Huddleston Robert, *A new edition of Toland's history of druids, with an abstract of his life and writings ; and a copius appendix, containing notes critical, philological and explanatory*, Montrose, James Watt, 1814
- Hutin Serge,  
 - *Les Francs-maçons*, Paris, éd. Du Seuil, 1960,

- Robert Fludd (1574 – 1637), *alchimiste et philosophe rosicrucien*, Paris, Omnium Littéraire, 1971

Jünger Ernst, *Strahlungen II : Das zweite Pariser Tagebuch - Kirchhorster Blätter ; Die Hütte im Weinberg*, Deutscher Taschenbuchverlag, München, 1988

Kahn Didier (textes établis et présentés par), *Nicolas Flamel - Écrits alchimiques*, Les Belles Lettres, coll. « Aux Sources de la Tradition », 1993

Kerjan Daniel, *Les francs-maçons du Grand Orient de France, 1748 – 1998, 250 ans dans la ville*, Rennes, PUR, 2005

Kervella André

- *La maçonnerie écossaise dans la France de l'Ancien Régime*, éditions Du Rocher, Paris, 1999

- *1717, L'histoire volée des francs-maçons*, Hyères, La pierre philosophale éditions, 2017

King Francis (pseudonyme), *Modern Ritual Magic, the rise of western occultism (ex-Ritual Magic in England)*, Prism Press 1970

Knoop D., Jones G., Hammer D., *Early masonic pamphlet*, Correspondance Circle, 1945, réédition 1978

Labouré Denis, *Les enseignements kabbalistiques de la Golden Dawn*, 2 vol., éditions Télètes, 1991

Ladmirault Paul, *Le livre du bardisme ou abrégé du Barddas*, Paris, éditions Chacornac, 1931

Lambert Pierre-Arnaud, *La charbonnerie française, 1821 - 1823 : du secret en politique*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1995

Langlet Philippe,

- *Les textes fondateurs de la Franc-maçonnerie*, éd. Dervy, 2006

- *Le Regius, une édition scientifique d'un manuscrit fondateur de la tradition maçonnique*, Bonneuil-en-Valois, éd. De la Hutte, 2009

Lantoine Albert, *Un précurseur de la franc-maçonnerie, John Toland 1670 - 1722, suivi de la traduction française du Panthéisticon*, Paris, librairie celtique Émile Nourry,

Latour Éveline, *La Théorie de l'ère du Verseau, depuis les origines jusqu'à Paul Le Cour et ses successeurs (1780 – XXI<sup>e</sup> siècle)*, sous la direction d'Antoine Faivre, 1995

Lhomme Jean, Maisondieu Edouard, Tomaso Jacob, *Dictionnaire thématique de la franc-maçonnerie*, éd. Du Rocher, Monaco, 1993

Ligou Daniel (dir.), *Histoire des francs-maçons en France*, vol. 1 (de 1725 à 1815), Toulouse, éd. Privat, 2000

Lomas Robert, *La Royal society, la franc-maçonnerie et la naissance de la science moderne*, Paris, Dervy, 2005 (traduction d'Apremont Arnaud et Virginie)

Marhic Renaud et Kerlidou A., *Sectes et mouvements initiatiques en Bretagne*, Rennes, Terres de

brumes éditions, 1996

Marhic Renaud, Besnier Emmanuel, *Le New-Age – son histoire, ses pratiques, ses arnaques*, Bordeaux, Le castor astral, 1999

Maxence Jean-Luc (dir.), *La franc-maçonnerie, histoire et dictionnaire*, Bouquins – Robert Laffont, 2013

Mereaux Pierre, *Les constitutions d'Anderson, vérité et imposture*, Monaco, Editions du Rocher / La pierre philosophale, 1995

Murray David Lyon, *History of the Lodge of Edinburgh*, Londres, 1873

Nichols Ross, Carr-Gomm Philip, *The book of druidry*, éditions Aquarian, 1990

Négrier Patrick, *Temple de Salomon et diagrammes symboliques*, coll. Les Architectes de la Connaissance, Groslay, éd. Ivoire-Clair, 2004

Per L'Ui, Druide Kadith, *Druides, mages du XXI<sup>e</sup> siècle*, éd. L'or du temps, 2015

Plan-Mora Guy, *Le dit et le non-dit de la franc-maçonnerie*, Saint-Denis, éd. Mon petit éditeur, 2016

Porset C., Révauger M-C., *Franc-maçonnerie et religions dans l'Europe des Lumières*, Paris, Honoré Champion, 1998

Prieur Jean, *Allan Kardec et son époque*, Monaco, éd. du Rocher, 2004

Purver Margery, *Royal Society - Concept and Creation*, Routledge Library Edition : history and philosophy of science, 1967 (réédition Routledge, 2013)

Rochi Jean, *Giordano Bruno, la vie tragique du précurseur de Galilée*, André Versailles éditeur, 2011

Saint-Edme, *Constitution et organisation des Carbonari - 1821*, Rouvray, éd. Du Prieuré, 1997

Sinnett Alfred Percy, *Autobiography of Alfred Percy Sinnett*, London, Theosophical History Centre Publications, 1986.

Stevenson David,

- *Les origines de la Franc-maçonnerie, le siècle écossais, 1590 – 1710*, éditions Télètes, 1993
- *Masonry, symbolism and ethics in the life of Sir Robert Moray*, Proceedings of the Society of Antiquaries of Scotland, n° 114, 1984 ; édition française (traduction Sautrot Patrick) : *Maçonnerie, symbolisme et éthique dans la vie de Sir Robert Moray, membre de la Royal Society*, Saint-Hilaire-de-Riez, éditions PF, 2016
- *Les premiers francs-maçons, les loges écossaises originelles et leurs membres*, éditions Ivoire Clair, 2000

Teeter Dobbs Betty, *Les fondements de l'alchimie de Newton ou la Chasse au Lion Vert*, Paris, éd. De la Maisnie, 1981

Tilmant Virginie, *Nicolas Flamel. Un écrivain public en quête d'immortalité*, Alleur, Marabout, collection « Histoire et mystères », 1996

Thibaux Jean-Michel, *Hélène Blavatsky – les sept esprits de la révolte*, Paris, éd. 1, 1992

Van Rijnberk G., *Un thaumaturge au XVIII<sup>e</sup>s. : Martines de Pasqually. Sa vie, son œuvre, son ordre*, T. I, Alcan, Paris, 1935, T. II, Derain-Raclet, Lyon, 1938.

Vedhyas Virya (pseudonyme de George Lahy), *L'alphabet hébreu et ses symboles : les 22 arcanes de la Kabbale*, éditions G. Lahy, 1997

Washington Peter, *La saga théosophique*, Chambéry, Éd. Exergue, 1999

Weld Charles Richard, *A History of the Royal Society : With Memoirs of the Presidents*, Londres, J.W Parker, 1848

Yates Frances,

- *L'art de la mémoire*, traduction de Arasse Daniel, Paris, éditions Gallimard, 1975
- *La lumière des Rose-Croix*, éditions Retz C.A.L, 1978 (édition originale : *The rosicrucian enlighthenment*, Londres, Routledge & Kegan Paul, 1972)
- *Giordano Bruno et la tradition hermétique*, Paris, éditions Dervy, 1996

### Articles :

Aubert Marcel, « La construction au Moyen-Âge. Loges d'Allemagne. Maçons et Francs-maçons en Angleterre », In *Bulletin Monumental*, Tome 116, n°4, 1958, pp. 231 à 241

Caracostea Daniel, « Aperçu sur le mouvement théosophique, *Politica Hermetica*, n°7, « Les postérités de la théosophie : du théosophisme au New-Age », 1993

Cuchet Guillaume, « Le retour des esprits, ou la naissance du spiritisme sous le Second Empire », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, n° 54-2, 2007, pp. 74 à 90

Dachez Roger,

- « Nouveau regard sur les anciens devoirs », *Franc-maçonnerie magazine*, Hors-série n°3, nov. 2016, pp. 13 à 23
- « Origine de la franc-maçonnerie : bilan des connaissances actuelles », *Les cahiers Villard de Honnecourt*, Grande Loge De France, n° 100, 1996, pp. 57 à 80

François Stéphane, « Au-delà des vents du Nord. Réflexions sur le paganisme d'extrême-droite », *Critica Masonica*, hors-série n° 1, « Extrême-droite et ésotérisme : retour sur un couple toxique » Paris, 2016, pp. 125 à 138

Hamayon Roberte, « Introduction : réalités autochtones, réinventions occidentales », *Revue Diogène, Chamanismes*, 2003, pp. 7 à 54



Mathonière J-M., « Les compagnonages et la franc-maçonnerie du bois » au XIX<sup>e</sup> siècle : plus opératif que moi... », *Politica Hermetica*, n° 21, « La tentation du secret – groupes et sociétés initiatiques entre ésotérisme et politique du XVIII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle », éd. L'âge de l'homme, 2007, pp. 75 à 85

Lubre Pierre, « John Toland et l'Irlande », *Études irlandaises*, n° 16 – 1, 1991, pp. 19 à 27

Meuli Karl, Article « Scythica », revue *Hermès*, n° 70, pp 121 à 176

Pascal Arnaud, « Charbonnerie et maçonnerie. Modèles, transferts et fantasmes », *Cahiers de la Méditerranée*, n° 72, juin 2006, pp. 171 à 202

Rannou Pascal, « La trilogie romanesque bretonne et maritime de Michel Mohrt », in *Studi Franscesi*, n° 157, janvier-mai 2009, pp. 59 à 75

Revauger Cécile, « De la maçonnerie opérative à la franc-maçonnerie : ruptures, continuité, évolutions en Angleterre et en Écosse », *Revue de la Société d'Études anglo-américaines des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*, n°52, 2001, pp. 21 à 34

Siémons Jean-Louis, « De l'usage du mot « théosophie » par Mme Blavatsky », *Politica Hermetica*, n°7, « Les postérités de la théosophie : du théosophisme au New-Age », 1993, pp. 125 à 134

Stafford Mortimer Joanne, « Annie Besant and India 1913 - 1917 », *Journal of contemporary history*, vol. 18, n°1, janvier 1983, pp. 43 à 78

Viatte Auguste, « Les origines françaises du spiritisme », *Revue d'histoire de l'Église de France*, n° 90, 1935, pp. 35 à 58

### **Philosophie, psychologie et psychanalyse**

Adler Alfred, *Praxis und Theorie der Individualpsychologie : Vorträge zur Einführung in die Psychotherapie für Ärzte, Psychologen und Lehrer*, Berlin, Springer-Verlag Berlin Heidelberg GMBH, 1927

Bachelard Gaston,

- *La formation de l'esprit scientifique – contribution à une psychanalyse de la connaissance objective*, Paris, Vrin, 1938
- *La psychanalyse du feu*, Paris, Gallimard, 1938
- *L'eau et les rêves : essai sur l'imagination de la matière*, Paris, éditions José Corti, 1941
- *L'air et les songes : essai sur l'imagination du mouvement*, Paris, éditions José Corti, 1943
- *La terre et les rêveries du corps*, Paris, éditions José Corti, 1946
- *La terre et les rêveries de la volonté*, Paris, éditions José Corti, 1948

Carrer Philippe, *Œdipe en Bretagne – essai d'ethnopsychiatrie*, éd. Privat, 1986

Durand Gilbert,

- *L'imagination symbolique*, Paris, Presses Universitaires de France, 1964
- *Sciences de l'homme et tradition – le nouvel esprit anthropologique*, Paris Tête de Feuilles, Sirac, 1975
- *L'imaginaire – essai sur les sciences et la philosophie de l'image*, Paris, Hatier, 1994

Dürkheim Karlfried Graf,

- *La percée de l'Être ou les étapes de la maturité*, Paris, édition Le courrier du livre, 1986
- *Le centre de l'être : propos recueillis par Jacques Casterman*, Paris, éditions Albin Michel, 1993
- *L'expérience de la transcendance*, Paris, éditions Albin Michel, 1994

Heidegger Martin (trad. Boehm Rudolf, De Waelhens Alphonse), *L'être et le temps*, Paris, Gallimard, 1972

Jung Carl Gustav,

- *Psychologie et religion*, Paris, Buchet-Chastel, 1958
- *Réponse à Job*, Paris, Buchet-Chastel, 1964.
- *Psychologie et alchimie*, Paris, Buchet-Chastel, 1970
- *L'homme et la découverte de son âme*, Paris, Albin Michel, 1987 (nouvelle édition – 1<sup>ère</sup> éd. Genève, éditions Du Mont-Blanc, 1943)
- *Dialectique du Moi et de l'inconscient*, Paris, Folio essai / Gallimard, 2016, (première édition : Paris, Gallimard, 1986)

Mackenzie Agnes Mure, *Scottish Pageant, 1513 – 1625*, Édimbourg, Oliver & Boyd, 1948

Poujol Jacques, *L'accompagnement psychologique et spirituel – Guide de relation d'aide*, éd. Empreinte du temps présent, Paris, 2007

Ricoeur Paul, *Essai d'herméneutique I, le conflit des interprétations*, 1969

Spinoza Baruch, *Ethica – Ordine Geometrico demonstrata*, 1677 (réédition et traduction sous le titre *Éthique* : Pautrat Bernard, Paris, éditions du Seuil, 2010)

Tardan-Masquelier Ysé, *Jung et la question du sacré*, Paris, Albin Michel, 2004

### Articles :

Boespflug François-Dominique, « Animal symbolicum : imaginaire et symbole chez Gilbert Durand », *Revue des Sciences philosophiques et théologiques*, vol. 65, n°4, octobre 1981, pp. 573 à 591

Deaux, Kay & Perkins, « *The kaleidoscopic self* », in *Individual self, relational self and collective self*, Sedikides, Constantines, Brewer (dir.), Philadelphie, Psychological Press – Taylor and Francis Group, 2001, pp. 199 à 313

Grondin J., « L'herméneutique dans *Sein und Zeit* », dans Courtine F. (dir.), *Heidegger 1919 - 1929 : de l'herméneutique de la facticité à la métaphysique du Dasein*, Paris, Vrin, coll. « Problèmes et controverses », 1996, pp. 179 à 192

Jung Carl Gutav, « *Wotan* », *Neue Schweizer Rundschau*, Zurich, 1936 ; traduction anglaise Briner M., Hannah B., Welsh E., *Essays on contemporary events*, Londres, K. Paul éd., 1947, pp. 1 à 16

Lenclud Gérard, « L'illusion essentialiste : pourquoi il n'est pas possible de définir les concepts anthropologiques », *L'ethnographie*, n°91-1, 1995, pp. 147 à 166

Lottin Odon, « La syndérèse chez Albert Le Grand et saint Thomas D'Aquin », *Revue philosophique de Louvain*, n°17, 1928, pp. 17 à 44

Proux Daniel, « Henry Corbin et l'*imaginatio vera* », in *L'histoire du concept d'imagination en France (de 1918 à nos jours)*, coll., Paris, Garnier, 2019, pp. 421 à 437

## ANNEXES

### **1 - Annexes biographiques :**

#### **- Argentré (D') Bertrand (1519 - 1590) :**

Fils du sénéchal de Rennes qui eut un rôle important dans la mise en place du Traité d'Union du Duché de Bretagne au Royaume de France en 1532. Le jeune Bertrand hérite des notes et écrits divers de son oncle, Pierre le Baud, ancien aumônier d'Anne de Bretagne, ce qui lui donne matière à étudier. Après des études de droit, il devient sénéchal à Vitré puis Rennes. En 1582, l'État royal l'oblige à ne conserver que le titre de président du présidial et d'abandonner celui de sénéchal de Bretagne : c'est pour lui une cause de conflit avec le pouvoir royal et ses représentants, lui qui défend le rôle du Parlement de Bretagne (même s'il l'accuse d'être composé de trop nombreux non-Bretons), les particularités des lois et coutumes provinciales. Ses *Commentaires* en latin et français (1576 et 1584), sur la Coutume de Bretagne, le fait être à l'origine de la *Nouvelle Coutume de Bretagne*, publié en 1580 : défendant les droits coutumiers de la Bretagne, il met en garde contre l'influence du droit de type romain et français. En 1589, il s'engage dans le camp du Duc de Mercœur pendant les Guerres de la Ligue (ce dernier, Gouverneur de Bretagne, s'oppose au Roi de France). Pour d'autres aspects biographiques, voir Croix Alain, *Dictionnaire du patrimoine breton*, Rennes, éd. Apogée, 2000, p. 77, article sur B. D'Argentré.

#### **- Ashmole Elias (1617 - 1692) <sup>942</sup> :**

Il existe des personnages centraux, incontournables, au sein de ces sociétés savantes, ésotériques, et installés dans les sphères du pouvoir. Elias (ou Elie) Ashmole est de ceux-ci : il fait figure d'axe entre diverses sociétés de son époque, entre différents courants de pensée.

Né en 1617 à Lichfield, dans une famille marchande (son père est sellier et sa mère issue d'une famille de drapiers), il fit des études à la *Grammar School* de sa ville, puis devient précepteur des fils de James Paget, parent de sa mère et Baron de l'Échiquier, en 1633. C'est avec son aide que Elias devient avocat en 1638. La même année, il épouse une demoiselle de la noblesse, qui mourra trois ans après sa grossesse. A la suite de ce drame, il part vivre chez son beau-père, Peter Mainwaring de Smallwood jusqu'en 1644. Depuis son mariage, Elias soutient le roi Charles 1<sup>er</sup> pendant la première guerre civile (1642 - 1645). A partir de 1644 il fait carrière dans l'administration et l'armée du roi, comme commissaire du roi (à Lichfield et Worcester) ou officier d'ordonnance du roi (à Oxford). Passant son temps libre à étudier les mathématiques, la physique, l'astronomie et la magie, il finit par être intégré comme capitaine dans l'infanterie royal, comme mathématicien. C'est en 1646 qu'il est reçu dans la *Fraternity of Freemasons*, initié le 16 octobre à la Petite Loge de Warrington par le colonel Henry Mainwaring. La loge compte sept membres, tous des notables locaux<sup>943</sup>, et tous royalistes.

Souhaitant consacrer son temps à l'étude et l'écriture, il se marie avec une très vieille veuve : union de laquelle il obtient des terres à Bradfield, dans le Berkshire. Ainsi, vivant de ses terres et de ses rentes, il peut quitter l'armée en 1650 pour reprendre ses études. Il se concentre surtout sur l'étude de la magie (il publie plusieurs traités sur ce sujet entre 1650 et 1652) et de l'alchimie. Il ne semble pas avoir été un pratiquant de cet art, mais compile les traités, les traduit et en fait parfois la diffusion : en 1650 il publie sous l'anagramme

---

<sup>942</sup> Josten C. H. (éd.), *Elias Ashmole (1617 - 1692), his autobiographical and historical notes , his correspondence, and other contemporary sources relating to his life and work*, 5 vol., Oxford, Clarendon Press, 1966.

<sup>943</sup> Elias Ashmole a tenu un journal, mais tardivement. Ainsi, il relate dans ses cahiers des événements parfois vieux de plus de trente ans, comme son entrée en maçonnerie, ou une admission de maçons dans la loge de Mason's Hall à Londres.

de James Hasolle le *Fasiculus Chemicus*, qui est une traduction anglaise de deux ouvrages plus anciens en latin, dont l'un est du fils de John Dee, Arthur. Il récidive deux ans après avec le *Theatrum Chemicum Britannicum*, une compilation de poèmes métaphysiques sur fond de symbolisme alchimique, qu'il a lui-même annoté : l'ouvrage permet aux lecteurs d'avoir accès à des écrits alchimiques peu ou pas disponibles, puisque conservé dans des collections privées. Nous ignorons néanmoins comment Ashmole y a eu accès. L'idée d'une supercherie peut être envisagée. Il publie un dernier ouvrage sur l'alchimie en 1658, mais qui est plutôt une passerelle entre l'alchimie et une certaine forme de médecine : *The way to bliss*. Il s'est tourné vers d'autres centres d'intérêt, comme les plantes et la médecine, et cela se ressent dans cet ouvrage : à l'alchimie il lie sa position quant à la médecine de son temps. Il met en avant le mode de vie dans l'origine d'une maladie et la guérison (sommeil, alimentation, hygiène...), sous l'influence de William Backhouse (1593 - 1662, philosophe anglais, alchimiste, astrologue, traducteur), qui l'aurait fait entrer dans une loge Rose-Croix<sup>944</sup> déjà en 1646. Gustave Born, dans son ouvrage sur les origines de la franc-maçonnerie, suggère que c'est de la Rose-Croix que Ashmole aurait apporté le concept de Temple de Salomon dans sa loge maçonnique, et la légende d'Hiram qui y est liée, empruntée aux alchimistes, inspiré aussi par la *Nova Atlantis* de Bacon. Il aurait aussi côtoyé Robert Moray (c. 1608 - 1673) dans ce groupe de rosicruciens<sup>945</sup>. L'idée d'une réunion des deux ordres, sous sa direction, est aussi possible : Ashmole réunit les rosicruciens et les maçons opératifs, injectant de nouveaux rituels sur la base de la légende d'Hiram et de la construction symbolique du Temple de Salomon, ce qui va bouleverser la Franc-maçonnerie soixante-dix ans après. Mais cela peut aussi bien être une interprétation *a posteriori* puisque nous n'avons pas d'archives de ces Loges, et rien dans le journal d'Ashmole ne nous informe sur sa réelle implication, si ce n'est une note, mentionnant son entrée en maçonnerie, une des deux seules traces écrites du XVII<sup>e</sup> siècle concernant le passage du « *freemason* » au « *free-mason* ».

Sa rencontre avec le botaniste John Tradescant (dit Le Jeune, 1608 - 1662), en 1650, amplifie l'intérêt qu'il a montré pour cette science depuis qu'il a fait l'acquisition de terres. Les Tradescant père et fils collectionnent les plantes tropicales et les minéraux, et leur maison est un véritable cabinet de curiosités. Pendant quatre années, il va aider son nouvel ami à cataloguer ses collections, et va même financer l'édition d'un catalogue, qui paraît en 1656, le *Musaeum Tradescantianum*. Ce n'est pas la mort de son ami John qui va le stopper dans cette entreprise. Le père de celui-ci, en 1659, signe un acte stipulant que Ashmole entrera en possession de la collection complète à sa mort. Cela survient en 1662 et la femme de Tradescant traîne l'affaire devant la chancellerie, affirmant que Ashmole avait fait boire son mari et que celui-ci n'avait pas su ce qu'il signait. Ashmole remue ciel et terre pour obtenir raison, même après le jugement de la chancellerie qui laisse la collection en fiducie à la veuve Tradescant.

A la restauration de Charles II en 1660, il doit arrêter le catalogage des collections de pièces de monnaies de la *Bodleian Library* : dans cette sphère du pouvoir royal depuis quelques années, sa fidélité est reconnue et le roi lui offre une carrière dans son administration, en tant que héraut d'armes ordinaire des Windsor au sein du *College of Arms*, à plusieurs postes honorifiques, jusqu'à devenir comptable général de l'accise de Londres, soit la responsabilité de la majeure partie des revenus du roi. En plus de cette fonction, et connaissant ses travaux précédents, le roi le charge d'établir un catalogue des monnaies et médailles de la collection royale et de retrouver les objets dispersés par la commission parlementaires pendant les années qui ont suivi la guerre civile.

En 1661, Ashmole a participé à la création de la *Royal Society*, mais au sein de laquelle il est peu actif, ses fonctions lui prenant déjà beaucoup de temps. Mais ce sont celles-ci qui lui ont permises d'être dans le groupe fondateur. En tant que héraut d'armes, il étudie l'histoire de l'Ordre de la Jarretière, et publie même un ouvrage sur le sujet, en 1672, *Institutions, lois et cérémonies de l'Ordre de la Jarretière*. L'ouvrage est encensé et le place comme un fin connaisseur de cet Ordre, lui qui s'était vu refusé le titre d'historien officiel de l'Ordre quelques années auparavant.

De retour sur ses terres du Berkshire pour échapper à la peste sévissant à Londres en 1665, il y écrit une histoire du comté, qui paraît l'année suivante sous le titre *The Antiquities of Berkshire*. Il obtient un doctorat en médecine en 1669 à Oxford. En 1677, il souhaite faire don de la collection Tradescant (dont il aurait hérité) à l'université, mais demande à ce qu'elle soit exposée dans un endroit adéquat et ouvert au public.

<sup>944</sup> Bord Gustave, *La franc-maçonnerie, des origines à 1815*, Paris, Nouvelle Librairie Nationale, 1908, p.53.

<sup>945</sup> Hutin Serge, *Les Francs-maçons*, Paris, éd. Du Seuil, 1960, p.59.

Cela donne lieu à une nouvelle controverse quant aux droits sur cette collection, et un membre de la famille Tradescant est même retrouvé noyé dans l'étang de leur propriété. Ashmole reprend le bail de la propriété en 1679 et fait fusionner la collection Tradescant avec les siennes propres. L'université a donc construit l'*Ashmolean Museum* pour abriter la collection et l'ouvre au public en 1683. Mais ce n'est pas toute la collection originale qui y est exposée : un incendie a détruit une partie de celle-ci, alors stockée au *Middle Temple*, en 1679 (dont 9000 pièces de monnaies et des manuscrits). Il lègue aussi ses archives et écrits, qui seront conservés à la *Bodleian Library* (là où Aubrey et Toland vont se rencontrer), après son décès, qui survient en 1692.

Il est souvent fait mention qu'il a aussi fait partie du « bosquet druidique » *Mount Haemus*, de Aubrey, sur lequel nous reviendrons plus loin, mais nous n'avons aucune information là-dessus.

- Asser :

Moine gallois mort vers 908 (nous ignorons sa date de naissance), il écrit lui-même être originaire du royaume de Dyfedd (sud-ouest du pays de Galles) et être issu de la famille de l'évêque de St David's, Nobis, mort vers 873. En 885 quelques petits rois gallois se soumettent à Alfred et c'est au cours de diverses rencontres entre dirigeants que ce dernier croise le moine et l'invite à sa cour, qu'il intègre en 886 tout en passant la moitié de son temps à St David's. A la cour, il fréquente d'autres intellectuels de son temps et le roi lui offre la direction des monastères de Congresbury, Banwell puis de celui d'Exeter. Enfin, il devient évêque de Sherborne, ce qui lui vaudra le surnom d'Asser de Sherborne. Il a écrit une biographie en latin d'Alfred Le Grand, à la cour duquel il est accueilli en 886. Ses écrits sont passés entre les mains de nombreux érudits et copistes tout au long du Moyen-Age. Un seul manuscrit de la *Vie du Roi Alfred* n'était connu aux alentours de l'an 1000. Il faut attendre le milieu du XVI<sup>e</sup> siècle pour voir ce manuscrit réapparaître avant de passer à nouveau d'une bibliothèque à l'autre. Il finit dans celle d'Ashburnham House et disparaît dans l'incendie qui détruit ce manoir en 1731. Des copies du manuscrit avaient été réalisées, et des éditions nouvelles apparaissent, agrémentées de passages issus d'autres manuscrits, d'autres biographies ou hagiographies. Une controverse naît dans les années 1960 à propos de la véracité de l'œuvre écrite par Asser, dont certaines affirmations, fausses, comme la création de l'université d'Oxford, peuplent la mémoire collective britannique. Voir Simon Keynes, « Asser », in Blair, Keynes, Lapidge, Scragg, *The Wiley Blackwell Encyclopedia of Anglo-Saxon England*, Chichester, UK, éd. Wiley Blackwell, 2014.

- Bède le Vénérable (vers 673 – 735) :

Baeda est né vers 673 dans une famille noble, dans la région de l'actuelle Newcastle, et est placé comme oblat à l'âge de sept ans à Wearmouth (toujours dans la même région), mais c'est à Jarrow qu'il est formé à la vie monastique et qu'il y passe sa carrière de moine, d'historien, d'auteur. Penseur et chercheur, il n'hésite pas, dans ses écrits à prendre des libertés avec les canons de l'Église (écrits de St Jérôme, de St Augustin...) et aller chercher les sources premières de références religieuses ou historiques, influencé par les travaux de d'Adomnan, abbé de Iona, il est ordonné diacre en 692. Auteur d'une soixantaine d'ouvrages, il est accusé d'hérésie en 708 pour son livre *De Temporibus* : Bède propose un autre calcul de l'âge du monde, allant à l'encontre des préceptes des six âges du monde et d'Isidore de Séville. Bède propose donc la théorie selon laquelle le Christ est né 3952 ans après la création du monde, alors que la théorie admise est plus proche des 5000 ans. Ses recherches couvrent plusieurs champs comme la musique, l'algèbre, l'histoire, et son étude des textes bibliques est faite à partir de la méthode juive des quatre sens de lectures (dérivée de la Kabbale), qu'Origène avait déjà transposé dans le christianisme a pris le temps de voyager à la rencontre d'autres ecclésiastes de l'île de Bretagne, de débattre avec eux, et de tenir une grande correspondance. Malade au début de l'année 735, il dicte ses écrits à un scribe. Il meurt dans la nuit du 25 au 26 mai 735, jour de l'Ascension, à Jarrow. Il semble que Bède ait été marié, puisqu'il mentionne une femme dans plusieurs écrits avec des références au mariage et au devoir conjugal. Cf. Gauthier Pierre, « Bède le Vénérable, Histoire ecclésiastique du peuple anglais », *Revue des sciences religieuses*, 81/1, 2007, pp. 135-137. Hunter Blair Peter, *The world of Bede*, Cambridge, Cambridge University Press, 1970.

- Blavatsky Helena (1831 - 1891) :

Helena Petrovna Von Hahn, dite Helena Blavatsky, née en 1831 à Dniepropetrovsk en Ukraine, décédée en 1891 à Londres. Voir l'annexe biographique. Fille d'un officier du tzar d'origine germano-balte et d'une romancière (Helena Andreïevna de Fadeïev, ou Fadeef / Zénaïda R-va), elle perd sa mère à onze ans et part vivre chez son grand-père maternel qu'elle suit dans ses déménagements. Chétive, fantasque, somnambule, elle lit beaucoup ce qu'elle trouve dans la bibliothèque de son grand-père, notamment des livres sur la franc-maçonnerie et les sciences occultes. Ses gouvernantes anglaise et française lui apprennent aussi leurs langues respectives : elle pratique donc l'allemand, le russe, l'anglais et le français. En 1848, elle se marie avec le vice-gouverneur de la province d'Erevan en Arménie, Nicéphore Vassilievitch Blavatsky : elle a 18 ans et lui 40. Pour des raisons inconnues, le mariage n'est pas consommé et Helena restera vierge toute sa vie et affichera une certaine hostilité dans ses rapports aux hommes. Soutenue financièrement par son père, elle fait deux séries de voyages à travers le monde (1848 - 1858, puis 1865 - 1873), et va à la rencontre de chamanes en Mongolie, de brahmins et de yogis en Inde, de lamas au Tibet, de médecins traditionnels dans le Caucase, de spirites russes et égyptiens (en Égypte, elle devient pour un temps l'élève d'un copte, Paulos Metamon), populations amérindiennes, vaudouistes, mormons aux Amériques. Elle voit son entrée au Tibet refusée une première fois (1852), mais elle y revient en 1855 : elle y pénètre par le Cachemire et aurait été initiée par des Mahatmas pendant sept ans. Mais dans ses écrits, rien ne confirme cela : ce qu'elle raconte du Tibet ne correspond pas à ce qu'était ce pays dans les années 1850, et l'initiation reçue n'est pas celle qui était donnée par les mahatmas, lamas ou yogis. De là sont nés les doutes sur ce qu'elle avait raconté et surtout écrit. Helena ne se revendique pas médium, mais dit tirer son pouvoir de sa volonté (la puissance de l'esprit) et des messages que lui envoient les Mahatmas de la Grande Fraternité Blanche par la lumière astrale, ou encore par ses dialogues avec des défunts. Ses périples sont entrecoupés de crises psychologiques et mystiques, mais aussi d'initiations auprès de diverses personnalités de l'ésotérisme de son temps : au carbonarisme en Italie, au lamaïsme au Ladakh, auprès des Druzes en Syrie... Mais aucun de ces faits n'est vérifiable. Seul existe l'attestation de son appartenance au Rite d'adoption de la franc-maçonnerie, même si elle déclarait ne pas faire partie d'un courant officiel. Elle fonde en 1871, au Caire, une société spirite qui ne vit que très peu de temps, avec Emma Cutting / Coulomb. C'est en 1873 qu'elle s'installe à New-York, qu'elle y rencontre le Colonel Olcott et W. Q. Judge. Elle se marie à nouveau en 1875 avec Michael Betanelly, un Géorgien, mais cela ne change rien à sa sexualité et à sa conception du mariage : le divorce est officialisé en 1878. C'est en 1875 qu'elle fonde la Société théosophique.

- Bocher Alain (1935 - 2014) :

Après des études d'architecture à l'École des Beaux-Arts de Paris, il se tourne très vite vers la peinture. Il porte un grand intérêt pour le tarot, qu'il étudie en profondeur, et qu'il pratique. Il publie d'ailleurs ses recherches et crée même son propre Tarot : le Tarot de la Réa. La calligraphie est aussi une de ses passions et est pour lui une discipline de l'esprit tout autant qu'une maîtrise de techniques. La Bibliothèque Nationale possède de nombreuses calligraphies dont il est l'auteur. Il a aussi été photographe pour la Régie Renault, pour Maurice Biraud et Jean Carmet, et a travaillé en *free-lance* pour plusieurs agences. Cumulant les techniques artistiques, il a aussi été graphiste, illustrateur, et a dessiné pour le monde publicitaire. Maîtrisant la peinture sur soie, il l'a aussi enseignée. Contrebassiste de jazz, il a accompagné de nombreux artistes et orchestres. Curieux, il est fasciné par les initiations spirituelles : il chemine dans la Franc-maçonnerie, où il finit par être adoubé Chevalier Bienfaisant de la Cité Sainte, le plus haut grade du rite écossais rectifié. Victime d'un AVC en 2001, il ne put plus pratiquer le druidisme sur le terrain, mais continua la calligraphie et la peinture, jusqu'à son décès. Témoignage d'Alain Bocher sur sa rencontre avec G. Le Scouëzec, recueilli par nous-même le 26 avril 2011 : « A la toute fin des années 1970, installé à Bohars (Finistère), il doit consulter pour des allergies. Un de ses amis lui parle d'un médecin, à Quimper. Il y va et y rencontre un charmant médecin allergologue. Il lui parle du tableau, accroché au mur, derrière le médecin, qui lui dit : « Comment le connaissez-vous ? Il est depuis peu en France ». Alain Bocher répond : « Je l'ai vu à Alger ». Et ils parlent de peinture. Alain Bocher lui dit : « Vous êtes druide. Pouvez-vous le confirmer ? Car j'ai envie de l'être ». Gwenc'hlan Le Scouëzec passe alors dans la bibliothèque et revient avec deux verres et une bouteille de Riesling. Et les voilà qui trinquent au druidisme. Gwenc'hlan l'invite à la célébration du lendemain. A. Bocher s'est fâché avec Maï-Sous pour ce qu'il qualifie de bagatelle : il affirmait que le druidisme et la franc-maçonnerie faisaient partie d'un même courant de pensée. Suite à cela, il est exclu du

Pommier, où il avait atteint le grade de Beleg. Il décide alors de quitter la région brestoïse et cherche une maison à l'aide d'un pendule : il se retrouve à Salet, en Haute-Loire, et s'y installe un 13 Décembre (A. Bocher, lorsque nous l'avons rencontré, n'arrivait plus à se souvenir des années). Là, il est accueilli chaleureusement par les habitants du hameau, qui le reconnaissent comme druide, et viennent le chercher à chaque événement de la vie du village : naissances (y compris d'animaux), mariages, décès, fêtes diverses. Mais l'envie de se réinstaller en Bretagne apparaît au bout de plusieurs années, et il retrouve Gwenc'hlan à Brasparts. Il est réintégré au Pommier. Il aura mis trente ans à devenir druide. » Compte-rendu du second entretien que nous avons eu avec A. Bocher le 27 décembre 2011 en sa demeure, à Paimpont (35). Le compte-rendu a été fait sur la base de notes manuscrites, puisque M. Bocher avait refusé de se faire enregistrer. Il est à noter que M. Bocher, à la fin de sa vie, souffrait de quelques troubles de mémoire : il oubliait ou confondait les années et parfois les périodes de sa vie. Ainsi, par recoupement avec d'autres informations, nous pouvons affirmer que la cérémonie à laquelle il avait été invité se déroulait plutôt au début des années 1980, peut-être 1982, puisque sa rencontre avec G. Le Scouëzec est à l'origine de la création du Pommier.

- Böhme Jacob (1575 – 1624) :

Issu d'une famille aisée de paysanne Saxe, à l'est de l'Allemagne actuelle, il reçoit une éducation scolaire et devient cordonnier. Il aurait eu des illuminations lui donnant l'occasion de rencontrer le divin. Il écrit un compte-rendu de sa dernière expérience, au début de 1612. Cet écrit lui vaut d'être jeté quelques mois en prison avec interdiction d'écrire sur ce sujet. Respectant cette règle, il se lie tout de même avec quelques personnes influencées par les sciences occultes, et lit énormément sur l'alchimie. Enfin, en 1619, il se remet à écrire sur la mystique, le divin, l'alchimie. Quittant son commerce, il parcourt la Silésie afin d'aller à la rencontre des savants, penseurs et philosophes, pour discuter avec eux de ses idées. Son premier livre est imprimé en 1623, recueil de plusieurs textes, sous le titre *Der Weg zu Christo*. Accusé d'hérésie par les autorités ecclésiastiques locales (il affirmait que c'est l'Esprit de Dieu qui lui parlait directement et il avait intégré la notion de *sophia* dans la Sainte Trinité). Il est condamné à l'exil. De Dresde à Schweinhaus, il partage ses concepts et écrit toujours, avant de s'éteindre à Görlitz, son village d'origine, en décembre 1624.

- Bouchet Paul, connu aussi sous le pseudonyme de Bod Koad (1879 – 1979) :

Auteur prolifique, il a rédigé un ouvrage paru en 1943, *Les Derniers Atlantes*, se positionnant dans cette logique théosophique d'origine atlante des Celtes et de leurs druides, et donc de leurs « descendants » dont il se revendique. Dans cette optique de revendication d'une filiation ancestrale, P. Bouchet a fait paraître *Les druides, sciences et philosophie*, se présentant comme détenteur d'une tradition qu'il transmet à son tour, au moins en partie car insistant sur l'aspect initiatique du druidisme. L'ouvrage a, par la suite, été repris par son fils et sa belle-fille, qui l'ont publié sous le même titre. En 1956, il fait paraître *Hu Kadarn, le premier Gaulois*, dans la même veine que ce qui avait été écrit auparavant sur Hu Kadarn, mais d'un point de vue gallois. Bouchet s'empare du thème et fait donc de ce personnage l'ancêtre des Gaulois, allant même quelques années après par se l'approprier complètement en le changeant en « Hû », faisant paraître une nouvelle version de son écrit sous le titre *Hû, le premier des Gaulois*. Son fils René et sa belle-fille Claudine ont aussi été actifs dans le mouvement druidique. Cette dernière a publié sa biographie sous le titre *Paul Bouchet, Grand-Druide Bod Koat*. Son fils lui-même revendique être d'une longue lignée de druides, et continue les études radiesthésiques que son père avait entamées : René Bouchet se qualifiait de « thérapeute tellurique » et « radiesthésiste de tradition celtique » (Cf. le site de son éditeur, Trédaniel, à la page « René Bouchet »).

- Brissot de Warville Jacques-Pierre (1754 – 1793) :

Après une enfance malheureuse, et grâce à son intelligence, il fait des études de philosophie en 1768 - 1769 avant de faire du droit, puis d'étudier la physique et plusieurs langues. Passionné par Diderot, Rousseau ou Voltaire, il devient clerc de procureur à Paris. Finalement, ce n'est pas le droit qui l'intéresse, mais l'écriture. Il devient journaliste au *Courrier de l'Europe* en 1778 - 1779, et publie sa *Théorie des lois*



*criminelles* en 1780. Ses articles engagés lui sont reprochés et il se retrouve à traduire la presse anglaise pour le compte du journal. Il finit par partir au Royaume-uni, rêvant d'y créer un musée ou une école, foyer où seraient accueillis tous les savants d'Europe, en digne héritier de ses maîtres philosophes. Il est de retour dans le Royaume de France en 1784, et après quelques déboires avec la justice au sujet de textes séditieux, il est enfermé à la Bastille quelques semaines. Se liant d'amitié avec Mirabeau, il écrit pour lui. Acceptant de travailler auprès du Marquis Ducrest, proche du Duc d'Orléans, à la chancellerie du Palais-Royal, il est accusé avec plusieurs autres de participer à une conspiration et doit s'exiler à Londres. Il est reçu à la Société de l'Abolition de la Traite des Noirs, et, à son retour en France, crée une équivalence sous le nom de Société des Amis des Noirs, en février 1788. Secrétaire de Louis-Philippe, ce dernier le charge de se renseigner sur les moyens d'émanciper les personnes de couleur. C'est ainsi que Brissot sera à l'origine d'un décret du 24 mars 1792 sur l'égalité des blancs et des hommes de couleur libres. Acteur de la Révolution, il subit les affres des luttes entre factions politiques et, même s'il fut celui à qui furent remises les clés de la Bastille au soir du 14 juillet 1789, il est accusé d'être royaliste (il était contre la condamnation du roi, et avait pourtant voté la guerre au Royaume-Uni et à la Hollande), puis fédéraliste. Mis au ban du pouvoir par Robespierre, il est arrêté avec les Girondins le 2 juin 1793, après une courte fuite. Il est condamné à mort le 30 octobre 1793, avec une vingtaine d'autres personnes, et guillotiné le lendemain.

- Bruno Giordano (1548 - 1600)<sup>946</sup> :

Né en 1548 à Nola, près de Naples, il reçoit comme nom de baptême Filippo. Il changera de prénom plus tard, en hommage à celui qui lui a enseigné la métaphysique, Giordano Crispo. Filippo entre au couvent San Domenico Maggiore, chez les Dominicains, à l'âge de dix-sept ans. Huit ans après, en 1573, il devient prêtre et commence à donner des cours de théologie. C'est au même moment que surviennent ses premiers doutes sur la foi : il remet en cause la Sainte Trinité et le culte des saints.

Dans ce couvent, il a accès à une très grande bibliothèque où il passe beaucoup de temps à lire sur de nombreux sujets, et à se forger une autre culture que celle religieuse et chrétienne : il y lit les Anciens, grecs et latins, mais aussi Érasme. Il étudie les travaux de Copernic et l'œuvre du cardinal et évêque allemand Nicolas de Cusa (XV<sup>e</sup> siècle), philosophe et astronome, qui, déjà, avait commencé à explorer la notion d'infini. Bruno la développe, la théorise, et tente de l'appliquer à l'univers qu'il observe à travers sa lunette astronomique. C'est là qu'il crée un schéma de pensée hors du commun, grâce auquel il retient presque tout ce qu'il lit, ce qu'il apprend, ce qu'il déduit. L'année suivante, il est défroqué et accusé d'hérésie pour avoir lu des livres interdits (ceux de Cicéron et Lucrèce, par exemple) et soupçonné d'en parler dans ses cours. Fuyant ces accusations, il doit changer régulièrement de lieu de vie : Gênes, Venise, Genève. Profitant de ses voyages forcés, il distribue des brochures qu'il a écrites et fait imprimer, dans lesquelles il critique ouvertement un de ses anciens professeurs, qui, selon lui, a commis de nombreuses erreurs scientifiques. Cela lui vaudra d'être attaqué en justice une première fois.

Dans cette période d'errance, il subvient à ses besoins en donnant des cours d'astronomie, de grammaire, ou encore travaille comme valet de ferme. Il trouve le temps d'écrire et publier un livre, *Des signes du temps*. Réfugié d'abord chez le comte de Savoie, à Chambéry, en 1578, il doit très vite quitter la ville après avoir contredit un professeur de philosophie, proche des dirigeants calvinistes, sur un sujet portant sur le système aristotélicien : il est excommunié. Traversant le sud du royaume de France ravagé par les guerres de religion, il arrive à Toulouse, où il restera deux ans, enseignant la philosophie et publiant un ouvrage sur la mnémotechnique, *Clavis magna*. Puis il se rend à Paris, espérant se rapprocher du roi Henri III. Ce dernier a la réputation d'être ouvert d'esprit et d'être amateur d'art et de philosophie, et il connaît Bruno pour son intelligence et sa fabuleuse mémoire. Il obtient sa protection (vers 1580) pour plusieurs années. Grâce à Henri III, il devient lecteur au Collège de France (créé pour s'opposer à la Sorbonne, fermée aux avancées scientifiques et philosophiques) et il part en Angleterre, au côté de l'ambassadeur du roi, avec une recommandation de ce dernier. Il y rencontre la reine, visite aussi Oxford où il reçoit un accueil peu chaleureux. Il y présente ses idées, renvoyant dos à dos les anglicans, les catholiques et les calvinistes.

<sup>946</sup> Rocchi Jean, *Giordano Bruno, la vie tragique du précurseur de Galilée*, Bruxelles, André Versailles éditeur, août 2011. Les informations qui suivent sont issues de cet ouvrage, sauf autre indication de notre part.

Suscitant débats et polémiques, il répond par l'écriture : ces années passées sous protection royale lui permettent de publier plusieurs ouvrages dans lesquels il expose sa vision de l'univers. En 1584, il publie donc plusieurs ouvrages : *La cena de la ceneri / La cène des cendres*, *De la causa, principio, et Uno / La cause, le principe et l'un*. Il réfute la vision aristotélicienne de l'univers en mettant en avant celle de Copernic dans *De l'infinito, universo e Mundi / De l'infini, l'univers et les mondes*. Suite à ses observations et réflexions, il est persuadé que l'univers est infini, peuplé de milliers de soleils, qu'il existe une infinité de mondes et probablement d'autres planètes habitées. Il s'oppose vigoureusement à ce qu'il considère comme une aberration : l'idée soutenue par l'Église que la Terre est le centre de l'univers, (remise en cause depuis quelques années par les travaux de Copernic sur l'héliocentrisme - c'est le genre de cours qu'il donnait à ses élèves et qui lui ont valu son exclusion du couvent).

Bruno va plus loin : Dieu, pour lui, n'est pas hors de la matière, mais fait partie intégrante de toute matière. Il met aussi en avant d'autres théories, comme celle de la matière possédant une âme émotionnelle et rationnelle. Toute chose, donc, a une âme. Il continue de publier, mais de façon irrégulière, proposant plusieurs ouvrages en même temps, comme en 1585 : il détruit l'édifice du système aristotélicien (*Cabala del cavallo Pegaso / La cabale du cheval de Pégase*), il règle ses comptes avec les grands courants religieux (*Spaccio de la Bestia Trionfante / L'expulsion de la bête triomphante*), et finit par proposer un univers qui n'a pas de centre et où Dieu est à la fois partout et nulle part (*De gl' heroici furori / Les fureurs héroïques*). Sa défense face aux anglicans est assurée par Alexander Dickson, Écossais vivant à Londres. Ce dernier publie un traité censé défendre le dominicain, mais l'écrit est doublement dénoncé pour des questions religieuses : de façon bien plus explicite que Bruno, Dickson mettait en avant l'art de la mémoire comme ayant une origine hermétique égyptienne<sup>947</sup>.

De retour à Paris, après avoir été renvoyé d'Angleterre, sa réputation d'hérétique l'a précédée et le roi ne peut plus lui accorder sa protection. De plus, il s'est enfoncé dans un conflit avec Mordente, géomètre du roi soutenu par la Ligue (catholique), qui lui reproche de s'être attribué l'invention du compas différentiel.

En juin 1586, il s'installe dans le Saint Empire Romain Germanique et enseigne dans les universités de Marbourg puis Wittenberg, et intègre une communauté luthérienne. Deux ans après, il sera une nouvelle fois excommunié, mais cette fois de l'Église luthérienne. De retour sur la route de l'exil, sa motivation n'en est que supérieure. Accueilli par un riche Vénitien, Giovanni Mocenigo, ce dernier lui demande de lui enseigner l'art de la mnémotechnique. Mais l'élève avance lentement malgré les talents du maître et, déçu des cours de Bruno, le dénonce à l'Inquisition : il est arrêté en mai 1592, incarcéré à la prison de San Domenico di Castello. Face aux juges, Bruno est un savant qui dépasse les débats intellectuels de son temps, essayant de trouver un équilibre raisonnable : Dieu est si puissant qu'il n'a pas pu se contenter de ce seul et petit « univers », mais il a construit de nombreux autres mondes. Présentant sa difficulté à comprendre la Trinité et le Verbe incarné, il est blanchi. Extradé vers Rome pour être jugé devant le Tribunal du Saint Office, il le sera à partir de février 1593.

Il faut sept années de procès pour que le Tribunal de l'Inquisition le déclare hérétique, l'accusant d'hérésie, d'apostasie, de blasphème, d'enseignement contre la religion. Refusant l'abjuration, et ce malgré la torture, il est condamné à être brûlé vif, ce qui est fait le 17 février 1600, en place publique, à Rome<sup>948</sup>. Son exécution marque les esprits : présenté nu, il a un mors de bois dans la bouche et ne peut donc pas parler à la foule. Personne ne sait, sur le moment, pourquoi il est mené sur le bûcher. Ses livres ont été condamnés à être brûlés et mis à l'index en 1603 par l'Église<sup>949</sup>.

- Buber Martin (1878 - 1965) :

Martin Buber est né dans une famille juive viennoise. Parlant plusieurs langues, il fait des études de philologie, d'histoire de l'art et de philosophie à Vienne. Il adhère au mouvement sioniste en 1898, par conviction religieuse, et en devient rapidement un membre actif. Il fonde en 1902 la revue *Der Jude*, un des

<sup>947</sup> Stevenson David, *op. cit.*, pp. 126 à 131.

<sup>948</sup> Sur le Campo dei Fiori, Rome, où a été érigée depuis une statue en son honneur, réalisée par Ettore Ferrari (1845 - 1929).

<sup>949</sup> Cf. Aquilecchia Giovanni, *Giordano Bruno*, Paris, éd. Les Belles Lettres, 2006, et surtout, ici, pour ce qui nous intéresse, Yates Francis, *Giordano Bruno et la tradition hermétique*, Paris, éd. Dervy, 1996.

organes de presse de ce mouvement. Cheminant dans le judaïsme, il se tourne en 1903 vers la branche hassidique de ce monothéisme, s'éloignant du mouvement sioniste et prenant le temps d'écrire. Il se fait le continuateur et le rénovateur du rabbi Nahman de Bratslav dans son ouvrage *Die Geschichten des Rabbi Nachman*, qui paraît en 1904. Cette évolution spirituelle et intellectuelle est complétée par la parution de *Die Legende des Baalschem*, en 1908 (éd. française aux éditions Du Rocher, 1993), année où il crée le Sozialistischer Bund avec plusieurs anarchistes, illustrant par-là l'influence qu'a sa spiritualité sur son parcours politique. Il contribue à la création de la Commission Nationale Juive pendant la Première Guerre Mondiale afin de soutenir les Juifs d'Europe de l'Est. C'est en 1923 que paraît son ouvrage le plus célèbre, *Ich und Du* (éd. française chez Aubier-Montaigne, 1996, trad. De G. Marcel et G. Bachelard), dans lequel il développe sa philosophie et son rapport au religieux : les hommes étant des créatures de Dieu, et le Verbe étant lui-même créateur, parler à un autre humain équivaut à parler à Dieu. A travers chaque création de Dieu, c'est Lui qui vit et qui parle. Ainsi, la relation que chaque être créé avec un autre dépasse l'être lui-même : ce n'est que par ce rapport à l'autre que l'humain peut se transcender. Cela lui offre aussi un accès au divin, puisque que le rapport à nous-mêmes est limité inconsciemment. Puis, c'est une autre aventure qu'il vit avec la traduction de la Bible en allemand, avec son ami Franz Rosenzweig : ils adaptent la grammaire et la linguistique afin de coller au mieux aux textes originaux, procédé nommé *Verdeutschung*. Il est aussi l'un des principaux acteurs de l'association Brit Shalom, qui prône la création d'un état judéo-arabe, sous mandat britannique. Professeur à l'université de Francfort-sur-le-Main, à partir de 1924, il est sommé de démissionner en 1933. Il continue son œuvre éducative à travers un organisme central d'éducation juive, avant de quitter l'Allemagne pour Jérusalem en 1938, où il devient professeur d'anthropologie et de sociologie. Pacifiste, adhérent du parti Yi-Houd, il prône le dialogue entre Juifs et Arabes, ce qui l'amènera après la Seconde Guerre Mondiale à faire des conférences en Europe et aux États-Unis. Cf. Abitbol Michel, *Histoire des Juifs de la Genèse à nos jours*, Paris, éd. Perrin, 2013.

- Caumont (de) Arcisse (1801 - 1873) :

Né à Bayeux, il fait ses études au collège de Falaise où il découvre la passion des sciences. Il passe tout de même un baccalauréat de lettres au lycée de Bayeux et s'inscrit ensuite en droit (il obtient sa licence en 1824). En parallèle de ses études de droit, il suit des cours en lettres et histoire, notamment l'histoire romaine, et publie *Essai sur l'architecture religieuse du Moyen Age* en 1824. Il propose des cours d'archéologie monumentale à Caen, cours qui seront publiés sous le titre *Histoire de l'architecture civile, religieuse et militaire*. L'année 1824 change littéralement sa vie, puisqu'il crée, toujours la même année, la Société des Antiquaires de Normandie et la Société Linéenne de Normandie. Dix ans plus tard, il fonde la Société Française d'Archéologie, ainsi que la Société pour la Conservation des Monuments. A l'origine d'une émulation pour l'histoire de la Normandie et une mise en réseau des érudits, scientifiques et sympathisants de ses associations, il met en avant tout autant leurs recherches que les siennes lors des Congrès Scientifiques de France, qu'il organise. Il est le premier à découper l'histoire de l'architecture en courants, et permet l'expansion de l'usage du terme « roman » tout autant qu'à valoriser la renaissance gothique. Militant pour un accès aux sciences pour tous, il écrit tout autant pour des lecteurs érudits (ce qui lui vaut d'être nommé correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres), que pour un public plus large (son *Abécédaire ou rudiment de l'archéologie* est vite considéré comme une vulgate de l'architecture médiévale). Il aide et soutient la création de sociétés savantes et littéraires dans toute la France. Auteur prolifique (plus de trente ouvrages publiés et participation à la publication d'environ deux cents volumes de comptes-rendus et de mémoires), sa grande œuvre reste ses *Cours d'antiquités monumentales : histoire de l'art dans l'ouest de la France, depuis les temps les plus reculés jusqu'au XVIIe siècle, publiés entre 1830 et 1841*. Cf. Arcisse de Caumont (1801 - 1873), *érudit normand et fondateur de l'archéologie française*, Actes du colloque international organisé à Caen du 14 au 16 juin 2001, éd. Mémoires de la Société des Antiquaires de Normandie, tome XL, 2004.

- Corret Théophile-Malo, dit « de la tour d'Auvergne » (1743 - 1800) :

Né d'Olivier Corret et de Jeanne Lucrèce Salaün, aux alentours de Carhaix, il fut baptisé en cette paroisse. Ayant fait ses études chez les Jésuites de Quimper, il en sort en 1765 pour rejoindre l'armée. Deux ans après,

il intègre la deuxième compagnie de mousquetaires et ajoute à son nom de famille celui de Kerbauffret, avec particule, sans avoir reçu de titre de noblesse. Il changea ce nom en 1777 pour prendre De la Tour d'Auvergne : il se prétendait le descendant d'un enfant naturel de Turenne (surnom de Henri de la Tour d'Auvergne) et d'Adèle Corret. Pour faire valider ce nom, il obtint une lettre du Duc de Bouillon confirmant leur souche familiale commune (la branche des De la Tour d'Auvergne est bâtarde de celle des De Bouillon). Mais ce n'est qu'en 1785 que sa course au titre de noblesse fut validée par un diplôme de la Cour royale de Paris. Conservant ce nom, il rejoint les armées de la République en 1792, dans le 46<sup>e</sup> Régiment (anciennement le Régiment de Bretagne, créé en 1644). Il se retrouva à la tête de compagnies de Grenadiers, surnommées les Colonnes Infernales, en Savoie puis dans les Pyrénées. Mais malade, il doit quitter l'armée, où il lisait et écrivait pendant ses temps libres. Rejoignant la Bretagne par la mer depuis le nord-ouest de l'Espagne, en 1794, il fut capturé par un corsaire britannique, après avoir fait naufrage au large de Camaret (son navire rejoignait Brest). C'est lors de sa captivité qu'il rédigea son dictionnaire français-celtique. Libéré en 1797, il revint à Paris où il prit la place du fils de son ami Le Brigant comme simple soldat dans l'armée. Il intégra l'armée du Rhin en 1799, fit campagne en Suisse. Reconnu pour sa bravoure et son dévouement, il refusa le siège qui lui fut accordé au sein du Corps Législatif après le coup d'État de Napoléon le 18 Brumaire. Ce dernier, face au refus systématique de Théophile-Malo de refuser tous les titres et les honneurs, ne put que le voir accepter le titre de Premier Grenadier de la République. Avant de partir en campagne militaire, il avait légué sa bibliothèque à un ami antiquaire et philologue, Éloi Johanneau (1770 - 1851). Il meurt en Bavière, lors d'une bataille, le 27 juin 1800. Enterré sur le champ de bataille, son cadavre fut ramené à Paris en 1889 et déposé au Panthéon. Son nom figure sur l'arc de Triomphe. Son cœur embaumé fut amené de Paris à Carhaix en 1841, lors de l'inauguration d'une statue en bronze le représentant. Des descendants de la famille ramenèrent le coffret contenant le cœur aux Invalides en 1900, pour le centenaire de sa mort. Arthur de la Borderie lui rend hommage à travers une « Bibliographie des œuvres de la Tour d'Auvergne-Corret », *Bulletin archéologique de l'Association bretonne*, Tome XIX, 1901, pp. 201 à 214. Pour une biographie plus large, voir Mullé Charles, *Biographie des célébrités militaires des armées de terre et de mer de 1789 à 1850*, 2 vol., chez Poignavant & Co., Paris, 1851, Tome 2, pp. 191 et 192. Nous renvoyons aussi à la thèse d'Alain le Bloas. *La gloire de La Tour d'Auvergne : une histoire de l'admiration au XIX<sup>e</sup> siècle*, sous la direction de Laurent Le Gall, soutenue à Brest le 12 novembre 2019, Université de Bretagne Occidentale. Au sujet de ses recherches et écrits sur la langue celtique : Decimo Marc, *Sciences et pataphysique*, Dijon, Les Presses du Réel, coll. Hétéroclites, 2014, Tome 1 : *Savants reconnus, érudits aberrés, fous littéraires, hétéroclites et celtomanes en quête d'ancêtres hébreux, troyens, gaulois, francs, atlantes, animaux, végétaux...*, chap. I : “Jacques Le Brigant et Théophile-Malo Corret de La Tour d'Auvergne : Pourquoi Adam et Ève parlaient le bas-breton au Paradis au XVIII<sup>e</sup> siècle ?”, pp. 4 à 52.

- Degoul André, dit René Saïb (1870 - 1946) :

Professeur de mathématiques, il écrit dans le *Nouvelliste du Morbihan*, à partir de 1893, plus particulièrement dans la chronique théâtrale sous le pseudonyme de René (ou Renan) Degoul. Avec sa femme, l'écrivaine Madeleine Desroseaux, il fonde en 1895 la revue *Le Clocher breton*, qui sera publiée jusqu'en 1915. Au décès du rédacteur en chef du *Nouvelliste du Morbihan*, en 1920, il accepte ce poste pour trois années. Membre de la Gorsedd (sous le nom de *An Hader / le semeur*), il la quitte en 1911 pour rejoindre la toute nouvelle Fédération Régionaliste de Bretagne, où lui est offerte la responsabilité du secrétariat de la commission Littérature bretonne en langue française » (à l'URB, il fut en 1898 secrétaire de la section « Littérature »). En 1932, il devient conservateur de la bibliothèque municipale de Lorient, officie aussi comme administrateur de la Caisse d'Épargne de Lorient, et préside la section lorientaise des Hospitaliers Sauveteurs Bretons, créée en 1873, ancêtre de la Société Nationale de Sauvetage en Mer (apparue en 1967 suite à la fusion avec la Société Centrale de Sauvetage des Naufragés). Cf. Raoul Lucien, *Un siècle de journalisme breton*, Le Guilvinec, éd. Le Signor, 1981. Van Meeuwen Gil, *L'aventure du Nouvelliste du Morbihan. Du journal à l'écran*. Mémoire de maîtrise Histoire - Patrimoine, dir. René Estienne, Université de Bretagne Sud, 2001.

- Jean Delalande (1910 - 1959):

Originaire de Vendée, il s'installe avec sa mère à Morlaix après le décès de son père. C'est là qu'il apprend le breton avec un voisin, menuisier originaire de Plouezoc'h, en parallèle de sa scolarité. En 1923, il entre dans une école primaire supérieure à Brest, qu'il quitte en 1927. A quinze ans, il adhère à l'Union de la Jeunesse Bretonne, où il rencontre R. Hemon et C. Lainé. Puis il part à Londres au *St Dustan College*, pour une année scolaire (1927- 1928). Il revient ensuite en Bretagne et exerce le métier d'instituteur dans le Finistère-sud, de 1930 à 1940. En 1933, il rencontre Yann Sohier, avec qui il fonde le mensuel *Ar Falz* et la maison d'édition qui y est liée. Au décès de Sohier, en 1935, il prend la direction de la revue. Il écrit beaucoup et publie dans *Ar Falz*, notamment des articles sur les mathématiques et l'histoire. Son amitié pour Sohier et son propre engagement politique l'amènent à fréquenter les communistes, pour lesquels il traduit « L'Internationale » en breton dans la revue *War Sao*. Sergent-chef à la Coloniale de Brest, il est fait prisonnier en 1940. Demandant à rejoindre les chefs du PNB en exil, à Berlin (il transcrit sur une liste les noms des prisonniers bretons des stalags, avec l'aide de Kongar, futur membre du Bezen Perrot), il revient rapidement en Bretagne, avec Geffroy et Anna Youenou, et s'inscrit au PNB en novembre 1940. Échappant de peu à une mutation d'office dans la Nièvre, en Zone Libre, il s'installe à Châteauneuf-du-Faou et s'occupe entre autres de la revue *Studi hag Ober* : c'est lui qui crée les cours de breton par correspondance, en relation avec M<sup>elle</sup> Gourlaouen, de Douarnenez. Pourtant discret sur son militantisme dans le cadre de son métier d'enseignant, il apparaît sous l'uniforme des Bagadoù Stourm au Congrès des Cadres du PNB de Quimper le 10 décembre 1941. Il démissionne peu de temps après à la fois du PNB et de son poste d'enseignant et fonde sa propre école privée, avec l'aide de sa femme (Georgina Le Manac'h), à Plestin-les -Grèves, *Skol Blistin*, qui fonctionne deux années scolaires : 1942 - 43 et 1943 - 44. Il y reçoit neuf enfants, uniquement issus des familles du PNB. L'école ouvre dans une annexe d'un hôtel désaffecté, Delalande n'ayant pas obtenu l'autorisation officielle d'ouvrir une école. Profitant du Décret Carcopino du gouvernement de Vichy, qui octroie 1h30 d'enseignement d'une langue régionale par semaine aux élèves, il va au-delà de la proposition et enseigne uniquement en breton. Sa pédagogie est ouverte et il organise des sorties à la campagne ou en bord de mer, ou des cours pratiqués en soirée, les enfants apprenant du vocabulaire et prenant l'habitude d'utiliser le breton en toutes circonstances. L'annonce de l'ouverture de l'école est faite dans le numéro de *Breiz Atao* du 24 octobre 1942 : le journal participe au financement de l'école, comme la revue *Arvor* dirigée par Roparz Hemon (où l'annonce paraît aussi en octobre, ainsi que dans *L'Heure Bretonne*), et comme le Bezen Perrot, qui retient sur les paies de ses membres un pourcentage reversé à l'école à partir du début 1944. Il témoigne de cette expérience dans une brochure qu'il écrit, en breton, et qui paraît en 1960, sous le titre *Skol Blistin*, aux éditions Mouladurioù ar Vro. En septembre 1944, il est arrêté dans son école comme étant l'un des responsables du PNB en Finistère. Probablement aussi pour ses liens avec R. Hemon et le Bezen Perrot, pour lequel il a écrit le chant de marche. Il est condamné à l'indignité nationale en 1945, déchu de ses droits civiques, pour faits de collaboration et est obligé de quitter la Bretagne. S'installant à Paris, il prend part à l'association *Kêr-Vreizh* (il en devient président en 1964) et trouve un emploi à Air France grâce à ses compétences linguistiques (il maîtrisait entre autres le mandarin). Cf. la page de Kristian Hamon dédiée à Delalande : <https://kristianhamon.blogspot.com/2018/03/yann-kerlan-une-experience.html>

- Denizart Rivail Hippolyte Léon, dit Allan Kardec (1804 - 1869) :

Né à Lyon en 1804 d'un père avocat et d'une mère fille d'avocat et notaire royal. Le couple a déjà eu deux enfants qui sont morts en bas âge, et se sépare en 1807, mais sans divorcer. Hippolyte a eu une petite sœur en 1806, dont nous ignorons ce qu'elle est devenue. Issu d'une famille bourgeoise aisée, il est scolarisé à l'école primaire. Pour le protéger des troubles de la fin du règne napoléonien, il est envoyé en 1814 en Suisse, comme interne au château d'Yverdon, chez Johann Heinrich Pestalozzi (1746 - 1827), pionnier de la pédagogie moderne, adepte de Rousseau : il souhaite appliquer les principes que le philosophe a présenté dans *Émile ou de l'éducation*, paru en 1757. Pestalozzi a fait du château une sorte d'école mutuelle où le jeune Hippolyte rencontre d'autres enfants de la noblesse et de la riche bourgeoisie européenne. Il y apprend l'anglais, l'allemand et le néerlandais, ainsi qu'une forme de fraternité universelle. Devenu un disciple de Pestalozzi, il ouvre un cours privé de pédagogie, à Paris, en 1824. Rédigeant sur le sujet, il obtient un prix de l'Académie Royale d'Arras en 1828 pour son *Plan proposé pour l'amélioration de l'éducation publique*. Il épouse en 1832 une des enseignantes qu'il avait recrutées, Amélie Boudet. L'école ferme en 1835 pour des raisons financières et Rivail écrit des ouvrages de pédagogie et fait des traductions en allemand pour vivre

(notamment l'œuvre de Fénelon). Croyant en ses méthodes pédagogiques, il continue de donner des cours, gratuitement (physique, chimie, astronomie et anatomie), à son domicile. Il crée une méthode pour apprendre à compter ou encore un tableau mnémotechnique pour apprendre les dates des règnes des rois de France et les événements ayant marqué leurs règnes. Étudiant aussi le somnambulisme, il s'élève contre les superstitions religieuses, celles-ci pouvant perturber l'esprit des enfants. Reconnu pour son esprit méthodique et positiviste, il est conduit par un ami, en 1855, à venir observer une séance d'écriture médiumnique (un esprit communique à un médium ce que ce dernier doit écrire). Rivail en sort troublé. Contacté pour superviser d'autres séances, il va petit à petit participer lui-même aux séances de communication avec les esprits, tout en prenant des notes durant ces moments. *Le livre des esprits* paraît en 1857, construit sur les notes qu'il avait prises lors des séances, mais aussi des messages reçus par les participants ou lui-même. Il explique dans la conclusion que, pour lui, « tous les phénomènes spirites, sans exception, sont la conséquence de lois générales ; ils nous révèlent une des puissances de la nature, puissance inconnue, ou pour mieux dire incomprise jusqu'ici, mais que l'observation démontre être dans l'ordre des choses », recoupant ces phénomènes avec la science, puisque représentant une des « puissances de la nature ». Le livre rencontre un énorme succès puisque, en dix ans, il en est fait dix éditions. En 1857, il fonde *La Revue spirite*, dont le premier numéro sort le 1<sup>er</sup> janvier 1858. La revue est encore publiée aujourd'hui, et a connu de nombreux collaborateurs dès ses débuts : Victor Hugo et Camille Flammarion, par exemple. C'est donc au cours d'une des premières séances qu'il a la révélation de sa « véritable » identité : l'esprit d'un ancien druide lui aurait révélé l'avoir connu peu avant la conquête de la Gaule par César, et que Rivail serait la réincarnation du druide Allan Kardec. Par ses livres et ses conférences, les pratiques spirites se répandent, tout autant que les termes de « spiritisme », « esprit frappeur » et de « médium » (avant A. Kardec, ces personnes étaient appelées « somnambules »). Rivail décède en 1869 d'une rupture d'anévrisme. Cf. Prieur Jean, *Allan Kardec et son époque*, Monaco, éd. du Rocher, 2004, et Bouchet Christian, *Kardec - Qui suis-je ?*, Puiseaux, éd. Pardès, 2003.

- Durocher (1862 - 1918) :

De son vrai nom Léon Düringer, est né à Pontivy en 1862. Son père, d'origine allemande, y tenait une brasserie. Après des études à Nantes et Paris, il devient enseignant à Beauvais. Il se tourne rapidement vers le métier de chansonnier et utilise comme nom d'auteur « Durocher » qui deviendra son nom officiel, à la suite de sa demande approuvée par le Conseil d'État. À Paris, il participe à la fondation de la première association des Bretons de Paris, en 1894. Son activité de chansonnier fait de lui un incontournable du cabaret parisien *Le Chat Noir*, à partir de 1899. Il crée par la suite le sien propre, *Le moulin à sel*. Il épouse la même année une serveuse de l'hôtel de Bretagne, au Conquet (29), où il passait des vacances, nommée Marie-Yvonne-Angélique Le Moigne, qui se faisait appeler Léonie dont il fut fait Ninoc'h. De ce surnom il nomma la maison d'été qu'il acquit en Trégastel (22), Ker Ninoc'h. Il se retrouve, en 1910, à la gestion et l'administration du *Fureteur breton*, journal historique et littéraire. Il dut subir, en 1913, les attaques du journal *Le Breton* de Paris, qui l'accusait de ne pas être breton, puisque de père allemand. Il gagna plusieurs procès contre le journal pendant la guerre, mais cela l'affaiblit. Il meurt en 1918 de la grippe espagnole. Auteur prolifique, il composa près de quatre-cents chansons, poèmes, romans.

- Eckart Dietrich (1868 - 1923) :

Dietrich Eckart est le fils d'un notaire et juriste, qui lui laisse une certaine fortune à sa mort, quand le jeune homme a 27 ans (il avait perdu sa mère à dix ans). Vivant sur cet héritage, il persiste dans l'écriture de poésies, d'articles et de pièces de théâtre, qu'il pratique à temps plein depuis l'abandon de ses études de médecine en 1891. La fortune laissée par son père est rapidement dilapidée. Il s'installe à Berlin en 1899 et continue d'écrire des pièces de théâtre, mais il n'obtient que très peu de succès dans ce milieu. Nous le retrouvons en 1918 comme responsable du journal antisémite *Auf Gut Deutsch*, pour deux ans. Il dirige le journal en collaboration avec Gottfried Feder (1883 - 1941, théoricien de l'économie du NSDAP ; c'est lors d'une de ses conférences en septembre 1919 qu'Hitler fait sa première apparition politique publique) et Alfred Rosenberg (1893 - 1946, un des théoriciens du nazisme). Le journal s'élève contre le Traité de Versailles d'une part, et la République de Weimar de l'autre. En 1919 il fonde le parti *Deutsche Arbeiterpartei*

avec Feder et Anton Drexler (1884 - 1942) et dirige le journal du parti, le *Völkischer Beobachter*. Il écrit à la même période les paroles de *Deutschland erwache !* (« Allemagne, réveille-toi ! »), qui deviendra l'hymne du parti nazi. C'est Eckart qui présente Rosenberg à Hitler en 1919 : les deux auront une influence considérable sur le futur dirigeant. C'est aussi Eckart qui introduit Hitler auprès de grands industriels et dans le milieu bourgeois, qui leur apportent leur soutien financier. Les concepts pangermanistes d'Eckart se rapprochent de ceux de Von List : ils ont un ami intermédiaire, Ernst Lauterer. À la recherche des origines des Allemands, il les complète par une volonté de créer un homme au génie supérieur : ainsi, il se passionne pour les concepts spirites tout autant que les anciennes traditions religieuses et l'œuvre du moine défroqué Adolf-Josef Lanz, dit Von Liebenfelz (1874 - 1954), antisémite et misogyne, fondateur de la revue eugéniste *Ostara*. Participant au « putsch de la Brasserie » à Munich en 1923, il passe quelques jours en prison mais est relâché pour raison de santé : consommateur de morphine, il en est devenu dépendant et meurt d'une attaque cardiaque le 26 décembre 1923. Voir Demoule Jean-Paul, *Mais où sont passés les Indo-européens ? : Le mythe d'origine de l'Occident*, Paris, Seuil, coll. « La librairie du XXI<sup>e</sup> siècle », 2014. François Stéphane, *Le nazisme revisité : l'occultisme contre l'histoire*, Paris, Berg International, 2008.

- Edwards William Frédéric (1777 - 1842) :

Naturaliste considéré comme le père de l'ethnologie française, il fut aussi botaniste et médecin. Il a travaillé sur l'oxyde de manganèse, photosynthèse, la gélatine comme substance alimentaire, le concept de race. D'origine anglo-jamaïcaine (il est né en Jamaïque de parents anglais), sa famille a migré en Belgique, à Bruges, où il travaille quelque temps comme libraire. Il vient en France en 1808 et commence alors des études de médecines. Il rédige une thèse sur la physiologie de l'œil. Naturalisé français en 1828, il est aussi fait compagnon de la *Royal Society* de Londres (où il se rend régulièrement, intégrant dans son œuvre l'influence de plusieurs autres membres sur le concept de races) et est élu à l'Académie des Sciences morales et politiques ainsi qu'à l'Académie Royale en 1832. Étudiant les caractéristiques qui différencient les humains (fortement influencé par les études de Johann Kaspar Lavater et Franz Josef Gall sur la physionomie, la forme et les mesures physiques propres à des types raciaux), il établit des comparaisons afin de proposer une classification, qui apparaît nettement dans l'opuscule qu'il dédie à Amédée Thierry. En 1839, il fonde la Société ethnologique de Paris, qu'il préside jusqu'à sa mort. Les recherches portent sur les races, la linguistique, et les traditions, le but étant de définir les groupes humains par ces trois portes d'entrée, et d'identifier une origine à ces groupes. En ce qui concerne notre sujet, ont aussi été publiés à titre posthume des *Recherches sur les langues celtiques* en 1844 (à Paris, Imprimerie Royale), et quelques *Fragments d'un mémoire sur les Gaëls* en 1845 (à Paris, imprimerie Dondey-Dupré).

- Flamel Nicolas (1330 ? - 1418) :

Nicolas Flamel est né en 1330 ou 1340, à Pontoise, dans une famille bourgeoise. Formé à l'écriture, il est copiste, écrivain public et libraire-juré (libraire ayant prêté serment auprès d'une université qui l'autorise à vendre des copies de manuscrits originaux), Rue des écrivains, à Paris. Sa fortune donna lieu à de multiples interprétations, faisant de lui un alchimiste de premier ordre ayant réussi à fabriquer et utiliser la Pierre Philosophale transformant tout métal en or. Parmi les nombreux traités alchimiques des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, dont les auteurs sont inconnus, plusieurs lui ont été attribués, dont *Le livre des figures hiéroglyphiques*, paru en 1612, bien après sa mort. Ses biographies nous informent pourtant qu'il a été marié à une riche veuve, et que ses investissements immobiliers lui assurèrent un confort certain. Ainsi, le plus connu des alchimistes n'a probablement pas pratiqué l'alchimie, mais a dû copier et recopier des manuscrits au contenu alchimique et ésotérique. Il vit à l'enseigne de *La fleur de lys*, dans une maison, cossue, qui ne dénote pourtant pas dans l'ensemble des maisons bourgeoises parisiennes de cette époque. Prodigue, il finance des travaux Rue des écrivains (une arcade où figurent ses initiales), la reconstruction du portail de l'église Sainte-Geneviève-la-Petite, et d'autres travaux dans des établissements religieux parisiens, mais fait aussi construire des maisons pour accueillir les pauvres. Il fait encore construire des habitations à Paris et dans la campagne environnante, qui lui rapportent une rente. Il a aussi fait de nombreux petits dons d'argent, dont son testament, ouvert à sa mort en 1418, témoigne, et qui ont contribué, de façon déformée, à nourrir la

légende de son immense richesse. La légende se complète encore d'apports, vus aujourd'hui comme des poncifs de l'alchimie : en 1578, Noël du Fail (1520 - 1591, seigneur de la Herrissaye, au sud de Rennes), écrivant sur les guérisons miraculeuses de Paracelse, évoque la découverte par Nicolas Flamel d'un ouvrage où figurait la formule pour façonner la Pierre Philosophale qui lui aurait permis d'acquérir richesses et santé. L'idée se retrouve ensuite dans divers écrits avant que du Fail, en 1585, dans ses *Contes et discours d'Eutrapel*, revienne sur ses positions et se moque littéralement de ceux qui croyaient en la Pierre Philosophale. En 1612, la légende prend de l'ampleur avec la parution de *Les figures hieroglyphiques de Nicolas Flamel, ainsi qu'il les a mises en la quatrième arche qu'il a battie au Cimetiere des Innocens à Paris, entrant par la grande porte de la rue S. Denys, & prenant la main droite ; avec l'explication d'icelles par iceluy Flamel* ». Ce texte en français est inclus à un recueil, « *Trois traités de la philosophie naturelle non encore imprimés*, édité à Paris par Pierre Arnauld de la Chevalerie. Outre le texte attribué à Flamel, il y a deux traités en latin et français attribués à Artéphius et Synésius. La légende de Flamel l'alchimiste se répand. De nombreuses études ont été réalisées sur Nicolas Flamel, depuis la fin du XVI<sup>e</sup> siècle. Voir Kahn Didier (textes établis et présentés par), *Nicolas Flamel - Écrits alchimiques*, Paris, Les Belles Lettres, coll. « Aux Sources de la Tradition », 1993. Tilmant Virginie, *Nicolas Flamel. Un écrivain public en quête d'immortalité*, Paris, Marabout, coll. « Histoire et mystères », 1996.

- Fréret Nicolas (1688 - 1749) :

Destiné à faire du droit comme son père, il se tourne finalement vers les études historiques et linguistiques, s'intéressant dès l'âge de dix-neuf ans à la civilisation grecque et plus particulièrement le culte de Dyonisos / Bacchus. Il est aussi étudiant sous l'égide d'Arcade Huang (chinois converti au catholicisme, arrivé à Paris avec une Mission Étrangère), auprès de qui il apprend le chinois et qu'il aide à la création d'un dictionnaire franco-chinois et d'une grammaire associée. Sept ans plus tard, il est reçu à l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, où il fit son fameux discours sur l'origine des Francs, ce qui lui valut six mois de Bastille. Il met à profit le temps passé en cellule pour étudier la *Cyropédie* de Xénophon, sur lequel il écrit un mémoire. Écrivain prolifique, il publie beaucoup dans le *Recueil de l'Académie des Inscriptions* des sujets d'histoire, de géographie, de mythologies : grecque, germanique, celte, indienne et chinoise. Adversaire de l'évhémérisme, il argumente en faveur d'une naissance historique des mythes. Contrant la chronologie historique de Newton, qu'il juge trop limitée (In *Défense de la chronologie fondée sur les monuments de l'histoire ancienne, contre le système chronologique de M. Newton*, Durand, Paris, 1758), il critique aussi la longueur extravagante des chronologies chinoise et égyptienne, par exemple. Secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions en 1742, il y travaille sans interruption jusqu'à son décès. Des œuvres posthumes sont publiées par la suite, et plusieurs ouvrages sous son nom, mais écrits par le Baron d'Holbach, portant sur la défense d'un point de vue athée. Cf. Élisée – Poisle Danielle, *Nicolas Fréret (1688 - 1749) Réflexions d'un humaniste du XVIII<sup>e</sup> siècle sur la Chine*, « Mémoires de l'Institut des hautes études chinoises », XI, Paris, Presses Universitaires Françaises, 1978.

- Fournier d'Albe Edmund (1868 - 1933) :

Il est à l'origine de plusieurs avancées scientifiques telles que l'optophone, qu'il présente en 1913 : cet instrument peut convertir la lumière en son, grâce aux propriétés du sélénium, et permet aux aveugles de lire des livres (l'appareil détecte l'encre noire et la convertit en ondes sonores). Mais la lenteur de l'appareil ne lui offre pas le succès que son créateur souhaitait. Cela ne le décourage pas et deux ans plus tard, il utilise ses avancées sur le sélénium pour présenter avec son ami, le scientifique Harry Grindell Matthews, le guidage d'un bateau miniature par radio : une sorte de télécommande vocale. Continuant de travailler sur la lumière et les phénomènes électro-magnétiques (il écrit la biographie de William Crookes, l'inventeur des rayons X (Celle-ci paraît en 1923, chez T.F Unwin, à Londres : *The Life of Sir William Crookes*), il théorise puis argumente sur le fait que la lumière n'a pas obligatoirement une trajectoire rectiligne. Le 24 mai 1924, avec une équipe de chercheurs, il permet la transmission d'une photographie (du roi Georges V), sans fil. Moins d'un mois après, il présente un « spectroscopie acoustique », ancêtre de la télévision. Son travail sur la lumière l'amène aussi à s'interroger sur l'obscurité du ciel au-delà de notre atmosphère : en 1907, dans son livre *Two new Worlds*, il présente sa conception de l'univers, qui serait composé d'une hiérarchie d'étoiles (au



nombre fini), les unes absorbant la lumière des autres, provoquant l'obscurité de l'univers, ne laissant que des points de lumières dans ce qui n'est presque plus alors un infini, mais un espace gigantesque et limité par l'absorption de lumière par ces variétés d'étoiles délimitant donc l'espace. Il est ainsi le précurseur de la théorie de l'univers-fractal. Ce principe, il l'applique aussi au flocon de neige, décomposable en de multiples sous-structures. Fournier d'Albe met là en avant des conceptions théoriques et spirituelles de concordances, de liens, entre le macrocosme et le microcosme. Par sa démarche scientifique, il confirme la véracité de certaines théories déjà anciennes sur ces sujets. Notons que son attrait pour de multiples sciences et une spiritualité empreinte de protestantisme mais ouverte à de nombreuses influences, le place dans la même ligne que des personnalités de la *Royal Society* telle que Isaac Newton, John Toland, ou Christopher Wren. Son intérêt pour l'irrationnel et l'immortalité, qu'il appréhende avec un regard scientifique, l'amène aussi à réfléchir sur le poids d'une âme, au sujet duquel il publie *New light on immortality*, en 1908 (Fournier d'Albe Edmund, *New light on immortality*, Londres, Longmans and Green, 1908). Amoureux des langues et fervent défenseur d'un pacifisme non seulement entre les peuples celtiques, mais bien au-delà des limites de cette Celtie rêvée, il anime la première émission de radio en espéranto, à partir de 1926, à Édimbourg et, plus largement, s'investit dans l'organisation d'événements autour de cette langue et sa diffusion. Il traduit aussi dans cette langue « internationale » le *Eachtra Laoghair Mhic Criomhtain go Maigh Meall / La visite de Laoghair, fils de Criomhtain dans le Champ de la Félicité (soit une partie du Livre de Lismore)*, première traduction d'une œuvre irlandaise en espéranto, en 1908, avec son ami Robert Boyd Blanc.

- Glauer Adam Alfred Rudolf (1875 - 1950 ?) :

Alfred Glauer est né en 1875 en Saxe. Son père est conducteur de locomotive à Dresde. Le jeune homme fait des études d'ingénieur puis part s'établir en Turquie en 1908, après avoir voyagé jusqu'en Australie. Il intègre la confrérie soufie des Bektashis, après s'être converti à l'Islam. Il y reçoit une initiation qu'il considère être de la franc-maçonnerie orientale ou musulmane, mais se qualifie parfois de rosicrucien. Franc-maçon de haut rang, nous ignorons dans quelle loge il fut initié. Une partie de ses recherches consistait à chercher les points communs entre franc-maçonnerie et tradition intellectuelle musulmane (son ouvrage *Die Praxis der alten türkischen Freimauerei : Der Schlüssel zum Verständnis der Alchimie*, paru en 1924, illustre sa démarche, mais démontre un manque de rigueur scientifique). De retour en Allemagne en 1913, à Berlin où il s'installe comme astrologue, il affirme avoir été adopté selon la loi turque par le baron Siegmund Von Sebottendorf, sans apporter les preuves à cela (il sera arrêté en 1917 pour fausse identité, alors qu'il avait pu se marier en 1915 – sous quel nom ?). Il usait aussi d'un autre pseudonyme, Erwin Torre. Déjà fortement plongé dans l'ésotérisme et admirateur des œuvres de Blavatsky, il intègre l'Ordre des Germains (*Germanenorden*), fédération d'associations pangermanistes fondée en 1912 afin d'établir des liens entre les diverses tendances *Völkisch* et tenter de créer une franc-maçonnerie germanique. L'ordre est ouvertement antisémite, anti-républicain et païen : les symboles germano-scandinaves et les runes sont étudiés et mis en avant. C'est sur les bases de cet ordre qu'il crée en juin 1918 la *Thule Gesellschaft* (Société Thulé, du nom grec du mythique territoire situé au nord-ouest de la Grèce), à Munich où il vit depuis l'année précédente. Glauer crée le *München Beobachter*, qui devient l'organe de presse de la Société Thulé, et plus largement du mouvement *Völkisch* (deux ans après le journal devient le *Völkischer Beobachter*, journal du NSDAP). En 1925, il publie un roman autobiographique *Der Talisman des Rosenkreuzers*, où il présente ses concepts astrologiques. Puis, en 1933, paraît *Bevor Hitler kam*, mémoires lui permettant d'affirmer qu'il est à l'origine du nazisme, par l'idéologie qu'il a diffusée ou aidé à diffuser dans la société à travers la Société Thulé et son journal. Hitler, agacé (ils ne se sont jamais rencontrés, Hitler n'ayant jamais fait partie de la Société Thulé), le fait arrêter et fait interdire son livre. Après un bref passage en camp de concentration, il quitte l'Allemagne pour la Turquie où il est nommé consul. En fait, il travaille pour les services secrets allemands, mais probablement rancunier, fournit le plus souvent des renseignements inutilisables. Sa trace se perd dans le Bosphore en 1945 où il se serait suicidé. Mais il aurait été pourtant vu au Caire quelques années plus tard, travaillant pour les services secrets britanniques et y serait mort en 1950. Thierry Zarcone, indique qu'il serait décédé en 1957 en Egypte, dans son article « Rudolf Von Sebottendorf et le mythe de l'ancienne franc-maçonnerie turque : un exemple de croisement entre l'ésotérisme occidental et la mystique musulmane », *Renaissance traditionnelle*, n° 143-144, 2005, pp. 296 à 306. Voir Tabary Serge, « Sebottendorf Rudolf von, 1875-1945 », dans Taguieff Pierre-André (dir.), *Dictionnaire historique et critique du racisme*, coll. « Quadrige. Dicos poche », Presses Universitaires de France, Paris, 2013, p. 1657.

Goodrick-Clarke Nicholas (trad. Sébastien Raizer), *Soleil noir : cultes aryens, nazisme ésotérique et politiques de l'identité*, Rosières-en-Haye, éd. Camion blanc, 2007.

- Gobineau (de) Arthur (1816 - 1882) :

Arthur de Gobineau est né dans une famille d'ascendance noble du pays bordelais. Diplomate, il voyagea beaucoup et fut marqué par quelques-uns des lieux où il vécut, comme la Perse. Il écrit beaucoup sur ses voyages, les peuples qu'il rencontre et écrit sur sa vision de l'évolution de l'espèce humaine. L'ouvrage, *Essai sur l'inégalité des races humaines*, (Paris, Firmin-Didot Frères, 1853 - 1855) présente donc une division de ce que Gobineau considère être les trois différentes races humaines, sur fond de déterminisme et de pessimisme. Les trois races principales (blanche, noire et jaune) sont elles-mêmes divisées en diverses branches. Dans la race blanche, l'aryenne est la meilleure. S'essayant à mêler histoire de l'humanité et biologie, Gobineau connut un succès littéraire en Allemagne (y compris avec d'autres œuvres), ses théories recoupant les théories völkistes, qui se répandaient dans les milieux culturels et politiques. Voir Lémonon Michel, *Le rayonnement du gobinisme en Allemagne*, thèse de doctorat d'État, Strasbourg, 1972 ; Lange Maurice, *Le Comte Arthur de Gobineau, étude biographie et critique*, Strasbourg, Université de Lettres de Strasbourg, 1924 ; Monneyron Frédéric, Siary Gérard, *L'univers romanesque de Gobineau*, Paris, Gallimard, 2012.

- Grimm, Jacob & Wilhelm, (1785 - 1863 & 1786 - 1859) :

Les frères Grimm naissent dans une famille protestante et sont les aînés de six enfants. Ils ont en partie été élevés par leur tante, après le décès de leur père (leur mère ayant encore quatre enfants à élever). Ils étudient le droit à l'Université de Marbourg et y découvrent les auteurs romantiques dans la bibliothèque d'un de leur professeur, Carl von Savigny. Les deux frères commencent à s'intéresser aux contes et à en rassembler en 1806, lorsque Jacob devient secrétaire à l'école de guerre de Cassel, poste qu'il abandonne rapidement face aux changements politiques. En 1808, Il devient directeur de la bibliothèque privée de Jérôme Bonaparte, frère de l'empereur, nouvellement promu roi de Westphalie. Jacob est aussi assesseur d'État. Son parcours professionnel dépend des aléas de l'histoire, mais ne l'empêchera pas de voyager, notamment à Paris : après 1813, il devient secrétaire de légation auprès du prince-électeur, tout en continuant ses recherches littéraires et folkloriques. Quant à Wilhelm, il publie son premier ouvrage en 1811: c'est un recueil de légendes danoises (*Altdänische Heldenlieder*). Les publications des deux frères vont se multiplier : *Hildebrand, La prière de Wessobrunn, Contes de l'enfance et du foyer* (1812)... Ils s'essayaient aussi à divers styles, allant d'une version du *Roman de Renart* à une édition de l'*Edda*, en passant par une grammaire allemande. Wilhelm devient secrétaire de la bibliothèque du musée de Cassel en 1814. Wilhelm se marie en 1825 et, rapidement, Jacob s'installe chez le couple. En 1829, ils démissionnent de la bibliothèque de Collase, où ils travaillaient depuis 13 et 15 ans, et trouvent un emploi à celle de Göttingen, à Hanovre. Mais suite à un conflit politique avec le pouvoir royal, Jacob (qui s'était élevé contre l'autoritarisme du roi) est renvoyé et banni. Les frères (accompagnés de la famille de Wilhelm) s'installent à Berlin et Jacob devient professeur à l'Université Humboldt et devient député au Parlement de Francfort en 1848. Il laissera son nom à une loi sur la phonétique historique des langues germaniques. A Berlin, les frères Grimm travaillent sur un dictionnaire historique de la langue allemande, le *Deutsches Wörterbuch*, et Wilhelm travaille sur des contes danois.

- Guel Alain (1913 - 1993) :

Alain Guel a fait carrière dans la banque et fut membre du PNB avant 1939. Fait prisonnier par les Allemands au début de la Seconde Guerre Mondiale, il est placé dans un camp en Silésie, dont il s'échappe en se faisant passer pour mort. De retour en Bretagne, il écrit dans quelques journaux bretons, y compris *L'Heure Bretonne*, journal collaborationniste, sous le pseudonyme de Le Banner (il y a côtoyé Youen Drezen, qui écrivait sous le pseudonyme de Tin Gariou) et sous celui d'Yves Jouanne dans *La Bretagne* de Yann Fouéré. Il continue à écrire après la guerre, et publie plus d'une vingtaine d'ouvrages (romans, recueils de poésie, récits autobiographiques...). Interdit de séjour en Bretagne après la Libération, il fréquente le milieu

communiste parisien, ce qui l'amène à devenir guide touristique dans une société organisant des voyages vers l'Europe de l'est et l'URSS. Actif dans le mouvement breton, membre de la Gorsedd, il participe au Mouvement pour l'Organisation de la Bretagne (rassemblant de nombreuses tendances de l'Emsav) et gère un magasin de porcelaine bretonne et de faïence, où il vend aussi des disques et des journaux bretons à Saint-Quay-Portireux (22). L'échoppe devient un lieu de rendez-vous de militants et il y propose des conférences, avec Gérard Toublanc, son compagnon : historien du droit (qui a écrit une thèse sur le Traité d'Union de 1532), gérant un micro-parti travailliste breton (« Dispac'h ») puis fondateur du parti « Labour » destiné aux ouvriers Bretons. Toublanc est retrouvé noyé dans la baignoire de sa résidence de vacances en Catalogne, en 1965. Si cela passe pour un suicide, Guel clame que c'est un assassinat, Toublanc ayant eu le projet de créer une loge maçonnique Memphis Misraïm bretonne. Il a fondé la maison d'édition *Keleenn* avec X. Grall et Glenmor, en 1972. Informations recueillies lors de notre rencontre avec Erwann Vallerie en novembre 2011.

- Guernic Yves (1925 - 2006) :

Artiste aux multiples talents, il fut écrivain, chanteur, poète, sculpteur, musicien, peintre, producteur de télévision. Ami de Polig Montjarret, il sonne avec lui et intègre en sa compagnie le bagad Kemper, en 1950. Il s'installe à Huelgoat comme sculpteur et y fait la connaissance d'Émile Le Scannff (futur Glenmor), et participe à l'aventure de la troupe de ce dernier, *Breizh a Gan*. En 1957, il quitte le Finistère pour découvrir les États-Unis. Durant la douzaine d'années qu'il passe à New-York, essentiellement, il écrit des textes en breton qu'il fait publier dans la revue *Al Liamm*. Il rencontre là-bas Jack Kerouac et les deux Bretons deviennent amis. Guernic obtient la nationalité américaine en 1969, et, juste après, décide de revenir vivre avec sa famille en Bretagne. Ils s'installent à Locmaria-Berrien, en Finistère. Créant des chansons en breton, influencé par le folk américain, il est accompagné par Gérard Delahaye et Patrick Ewen lors de petits concerts mais aussi en studio d'enregistrement, puis, plus tard par d'autres musiciens (comme Jean-Pierre Riou, de Red Cardell, ex-Penfleps), dont son gendre Jean-Jacques Baillard. Militant pour la langue bretonne, il crée en 1970, dès son retour, l'association Radio Télé Brezhoneg, afin de promouvoir l'usage de la langue dans les médias. Il va même jusqu'à refuser de payer la redevance télévisuelle, puisque le breton n'y avait pas ou trop peu de place). Grâce à son projet associatif et son militantisme, il obtient un poste comme responsable des programmes en breton de FR3 Bretagne, entre 1983 et 1989.

Voir Chartier-Le Floch Erwan, « Youenn Gwernig, american dream », *Ar Men*, n° 127, mars – avril 2002, pp. 26 à 31 ; Morvan Daniel, « Enchanter – *kanañ ha dudiañ* : les nouveaux bardes. Youenn Gwernig, dans le ruisseau, il y a une chanson qui coule », *Bretagne, terre de musique*, Briec-de-l'Odet, e-novation, 2001, pp. 98 et 99.

- Hamonic Émile (1861 - 1943) :

Aîné de neuf enfants d'une famille de quincaillers qui récupère, répare et revend d'anciens meubles, il a très tôt un goût prononcé pour différentes formes d'art : dessin, peinture, sculpture sur bois, musique. Il devient apprenti d'un photographe de Dinard, et une fois son service militaire accompli, s'installe comme photographe à Dinard puis St-Brieuc. Il fonde les Éditions d'Art Hamonic et, pionnier, diffuse des cartes postales illustrées (photos, peintures) qui connaissent un grand succès en Bretagne. Il diffuse les chansons de Botrel par ce biais-là. Militant breton membre de l'URB, il introduit le breton dans ces cartes postales et remplace, sur une partie d'entre elles, Carte Postale par *Karten-Bost*. Il édite les photos de Le Doaré, photographe de Châteaulin, de 1906 à 1909, qui ouvrira par la suite sa propre maison d'édition, qui existe toujours. Membre d'honneur de la Gorsedd, il se rend à Caernarfon en 1904, pour le *Celtic Congress*, avec son ami Botrel, et comme les autres Bretons, y arborent fièrement son costume traditionnel. En 1906 il est un des organisateurs des fêtes celtiques de Dinard en l'honneur de la Gorsedd. Son fils prend sa suite en 1922 car la maladie l'a affaibli. Celui-ci gère l'activité familiale jusqu'en 1951.

- Henrio Louis , dit Loeiz Herrieu (1879 - 1953):

Pseudonyme: Er Barh Labourér (en vannetais) / Ar Barz Labourer. Fils de cultivateur du pays vannetais, il

devient autodidacte après quelques années à l'école, se tournant vers l'écriture (en breton), la lecture, le collectage de chants et contes populaires à partir de 1902. Il écrit, et recueille des chants populaires du vannetais, à partir de 1902. Sa proximité avec l'équipe du *Clocher Breton* (revue bilingue, littéraire et catholique) lui permet de vivre sa passion pour la tradition bretonne et sa foi catholique. Il crée la revue *Dihunamb*, avec son ami André Mellac, en 1905 (jusqu'en 1944, la revue n'étant pas publiée entre 1914 et 1921, puis de façon temporaire en 1940). Cet organe de presse est entièrement en breton vannetais, et devient une maison d'édition entre les deux guerres. Il crée aussi *Le réveil breton* (qui devient *Le pays breton*), revue qui dure jusqu'en 1914. Il épouse en 1910 Louise Le Meliner, qui deviendra sa collaboratrice, elle aussi étant collectrice de chants populaires. Membre de l'union Régionaliste Bretonne, il la quitte en 1912 pour fonder, avec quelques autres, la Fédération Régionaliste de Bretagne, qui ne vit que deux ans, le projet étant arrêté par la guerre. Herrieu est sous-officier dans l'infanterie et écrit plus de mille lettres à sa femme et met par écrit son expérience, publiée à titre posthume dans le recueil *Kammdro an Ankou* (par François Louis, Brest, Al Liamm, 1994). De retour en Bretagne, il reprend le collectage, la revue *Dihunamb*, et organise des concours de breton dans les écoles. Auteur prolifique, il défend dans ses écrits une Bretagne catholique et y présente un sens du devoir et de la morale, mais aussi une soumission à la volonté divine. Responsable local du Parti Nationaliste Breton pendant la Seconde Guerre Mondiale, il écrit une trentaine d'articles dans *L'heure bretonne*, ce qui lui vaudra d'être taxé de collaborateur. (Hamon Kristian, *Les nationalistes bretons sous l'Occupation*, Le Relecq-Kerhuon, éd. An Here, 2001, p. 121). Pour cela, à la Libération, il est condamné à vingt ans d'indignité nationale, amnistié en janvier 1952. Pour sa correspondance de guerre, voir Carré Daniel, *Loeiz Herrieu. Un paysan et un militant culturel breton dans la Première Guerre mondiale. Analyse détaillée de sa correspondance avec son épouse*, thèse de doctorat sous la direction de Jean-Pierre Piriou, Rennes, 1999. Un site internet lui est consacré : <http://loeizherrieu.fr/> (consulté le 19 juillet 2021).

- Hillion de Coatmoc'han Henri (1923 - 1980) :

Né à Pederneq, dans le Trégor, il fait des études dans un établissement catholique romain, avant de prendre la voie du monachisme. De par sa passion pour la culture celtique, en inadéquation avec ce choix, il ne peut aller bien loin dans son projet. Il fait son entrée à la Gorsedd en 1951, lors des fêtes celtiques de Trehorenteuc, sous le nom de Yellen, et cela a pu lui causer quelques soucis avec l'institution ecclésiastique, même si la cérémonie eut lieu en présence de Dom Alexis Presse, restaurateur de l'abbaye de Boquen et aumônier du groupe bardique. Il part à Genève étudier la théologie dans un séminaire baptiste, qu'il quitte peu de temps après, et vit de différents métiers : journaliste, rédacteur en contentieux d'une compagnie d'assurance, directeur d'usine... A son retour en Bretagne, un mareyeur de Lorient lui propose de travailler pour lui : il travaille à Groix, puis à Arzon, où il organise un ermitage et met en place la revue *Gwenedour* (Vannetais). Il entreprend dans cet ermitage de restaurer les anciens rites du christianisme celtique, aidé par l'abbé Carriou. Un des directeurs de l'imprimerie avec laquelle il travaille est Archevêque de l'Église Celtique en Bretagne, placée sous la direction du patriarcat de Glastonbury (Grande-Bretagne). Il entre dans cette Église, et devient moine de l'ordre de St Colomban au mois de janvier 1968. Au mois de juin, Monseigneur Gall l'ordonne prêtre. Il quitte Arzon pour retrouver le Trégor, et s'installe au village des Sept-Saints. Là, l'archevêque fait de la chapelle une église paroissiale, et y installe le prêtre (qui prend le nom de « Koulmer »), qui a la charge de former quelques jeunes moines. Ils déménageront plus tard à Keravallen. C'est sur cette base que se crée l'Ordre Monastique d'Avalon : son acte de naissance est le 30 mai 1970, jour où Herri Hillion abdique, en tant qu'abbé des moines de St-Colomban, pour créer l'Ordre, qui prend pour sceau un cercle à une fleur de pommier surmontée du Tribann et entourée du sigle « *Urzh Menech Avallon* ». Le 27 juin 1970, il devient abbé de son monastère, et de l'Ordre, consacré en tant qu'Ancien ; et le 1<sup>er</sup> mai de l'année suivante, abbé de l'abbaye de Run Meno, fondée ce jour-là. Jacques Dubreuil, Ancien de l'Ordre, consacre Gwenc'hlan en octobre 1973, à Kerdudal en Treduden. Ce même jour, avec l'accord d'Herri Hillion, est constituée la Fraternité des Druides d'Occident, dans le cadre de l'Ordre Monastique d'Avallon, par Gwenc'hlan et Jacques Dubreuil. Ce dernier transmet aussi à Martine Goudard, la femme de Gwenc'hlan, les filiations de l'Ordre. Herri Hillion est consacré évêque le 23 octobre 1976 par Michel Raoult / Iltud, dans la lignée épiscopale de Mgr Vilatte, qui l'avait obtenue du patriarche syro-jacobite Ignace-Pierre III au début du XX<sup>e</sup> siècle. C'est l'année suivante que Gwenc'hlan reçoit la filiation de l'Ordre Monastique d'Avallon, et devient évêque de l'Église Celtique. Herri Hillion reçoit la gestion de l'Ordre, dans sa version régulière, Gwenc'hlan en recevant donc la version séculière. Désirant œuvrer de façon indépendante, Herri Hillion

obtient un *exeat* de sa hiérarchie. De 1975 à septembre 1980, mois de son décès, il travaille à reconstituer la liturgie chrétienne celtique traditionnelle. En parallèle, il poursuit des études de chimie, lui permettant d'acquérir le savoir nécessaire à la fabrication d'huiles odorantes pour onctions destinées à soigner certaines maladies. Un petit livre sera publié plus tard sur ce sujet : *Les huiles odorantes pour onction*, Abbaye de Run Meno, Vieux Marché, 1989.

- Ladmirault Paul (1877- 1944) :

Il a fait des études de musique et d'arts, ayant depuis son enfance une facilité à apprendre à jouer de divers instruments et à composer. Son premier opéra, *Gilles de Rais*, écrit lorsqu'il avait seize ans et fréquentait le lycée Clémenceau de Nantes, a été joué aux Beaux-Arts de cette même ville. Puis c'est à Paris qu'il continue ses études de musique et s'intéresse à la thématique bretonne : il écrit un nouvel opéra, *Myrdhin*, entre 1902 et 1909, qui ne sera jamais joué (en deux parties : *Suite bretonne* et *Brocéliande au matin*), le ballet intitulé *La prêtresse de Korydwen* (1926), ou encore une musique pour *Tristan et Yseult* (de Joseph Bédier, 1864 - 1938), entre autres pièces. Il fonde l'Association des compositeurs bretons avec Louis Aubert (1877 - 1968), souhaitant composer d'une façon plus proche des musiques et mélodies populaires, traditionnelles. Si l'association ne survit pas à la Première Guerre Mondiale, Ladmirault continue son parcours et devient professeur au conservatoire de Nantes en 1920. Membre du Parti National Breton, il fait aussi partie des *Seiz Breur*, et fonde le Cercle celtique de Nantes en 1929. Son implication dans la Gorsedd l'amène à publier sa propre version du *Barddas*, sous le titre *Le livre du bardisme ou abrégé du Barddas*, Paris, éditions Chacornac, 1931. Taldir en écrit la préface. Pour de plus amples informations, voir De Bellaing Vefa, *Dictionnaire des compositeurs de musique en Bretagne*, Nantes, Ouest Éditions, 1992, p. 138 ; Bodlore-Penlaez M., Ripoché A., *Musique classique bretonne / sonerezh klasel Breizh* (bilingue français - breton), Spézet, Coop Breizh, 2012.

- Lajat Alfred (1872 - 1958) :

Ce fils de pharmacien de Quintin fit ses études à l'Institution St-Joseph, puis à l'école St-Charles de St-Brieuc, où il fait la connaissance de François Jaffrennou, et a, comme lui, François Vallée comme professeur. Souhaitant devenir prêtre, il intégra le séminaire français de Rome. Enfin, il intégra l'Ordre de Saint-Benoît. De retour assez rapidement dans la vie civile, il devint clerc de notaire avant de se lancer dans le journalisme, sur les conseils de François Vallée. Il rachète le journal *La Résistance* à Auguste Cavalier, en 1898. Lors d'une rencontre d'anciens élèves de St-Charles, il décide de rejoindre Jaffrennou et de participer à l'aventure de Ti Kaniri Breiz. Il fait son entrée à la Gorsedd en 1900 sous le pseudonyme de Mab an Argoat. Il suit Jaffrennou au Congrès pan-celtique de Dublin en 1901, année où il épouse une cousine de celui-ci. Laisant de côté *La Résistance*, il fonde en 1904, avec Jaffrennou *Ar Vro*, journal bilingue, dont il gère la partie administrative et l'impression. Multipliant les projets de presse, il crée en 1905 *L'écho du Finistère*, hebdomadaire régionaliste : membre de l'URB, il y fait passer les idées et concepts du parti, dont il vient de devenir vice-président (poste qu'il abandonne en 1909). Il en sera le principal responsable jusqu'à sa retraite en 1926, intégrant des articles, poèmes, textes divers, en breton, à chaque numéro. Soutenant la cause régionaliste, il accepte d'imprimer le mensuel *Buhez Breiz* (10 numéros en 1919, puis quelques autres entre 1922 et 1926), de Joseph Olivier et Pierre Mocaër, membre de la Gorsedd, ainsi que *Mouez ar vro*, d'octobre 1919 à janvier 1921, de son ami Francis Gourvil, lui aussi de la Gorsedd. Il fonde le Cercle Celtique de Nantes en 1929 avec Édouard Guéguen et Paul Ladmirault (lui aussi de la Gorsedd), donnant aussi des cours d'histoire de la Bretagne à l'Institut des Lettres de Nantes. Il est à l'origine d'une proposition de date pour la fête nationale bretonne, qu'il présente lors du congrès de la Fédération des Cercles Celtiques, à Vannes, en 1932, congrès commun avec la Gorsedd : il souhaite que le jour retenu soit le 1<sup>er</sup> août, en souvenir de la victoire d'Alain Barbetorte sur les Vikings (à Trans-la-Forêt, aujourd'hui en Ille-et-Vilaine). Mais l'assemblée met en avant l'aspect trop ancien de l'événement, lui préférant la Saint-Yves, le 19 mai (St Yves, patron des Bretons, reconnu par l'Église).

- Lagarde (ou De Lagarde) Paul (1827 - 1891) :

De son vrai nom Paul Anton Bötticher, qu'il changea en hommage à sa grand-mère française qui l'éleva après le décès de sa mère, et suite à la poursuite de ses études de philosophie à Paris, après Londres, Halle et Berlin. Enseignant, il se spécialise dans l'étude des langues sémitiques. Ses écrits alimentent le mouvement *Völkisch*, notamment les notions d'espace vital ou d'Europe centrale qui devrait être dominée par le peuple allemand (ses écrits politiques et ethniques sont rassemblés dans le recueil *Deutsche Schriften*, qui paraît en 1878. Il imagine un christianisme spécifiquement allemand, auquel avait été retiré les aspects juifs. Son approche « volkiste » est plus religieuse que raciale, et un Juif peut intégrer le *Volk* allemand s'il renonce à sa religion : il passe alors d'un *Volk* à un autre. Sa virulence à l'égard des Juifs est avant tout religieuse, il conceptualise l'extermination de ceux qui ne rejoignent pas le *Volk* allemand. Voir l'article de Sieg Ulrich, « Paul De Lagarde », *Revue d'histoire de la Shoah*, n° 208, *Les racines intellectuelles de Mein Kampf*, Paris, Mémorial de la Shoah, 2018, pp. 157 à 172. pas la Volk allemand. Voir l'article de Sieg Ulrich, « Paul De Lagarde », *Revue d'histoire de la Shoah*, n° 208, *Les racines intellectuelles de Mein Kampf*, Paris, Mémorial de la Shoah, 2018, pp. 157 à 172.

- Lebesgue Philéas (1869 - 1958) :

Né dans une famille de paysans aisés de l'Oise, il entre au collège de Beauvais en 1882, mais souffrant de paratyphoïde, il doit quitter l'établissement trois ans après. Faible, il lit beaucoup et apprend énormément en autodidacte. Chroniqueur au *Mercur de France*, à partir de 1896 (il le sera jusqu'en 1940), il voyage en Europe pour son travail. Passionné de langues, il prend le temps d'en apprendre plusieurs et rédige des articles dans des revues portugaises, espagnoles et grecques. S'étant constitué un grand réseau dans le monde littéraire européen, il publie même des poèmes en galicien dans la revue *Nos*. En 1926, il prend la direction de l'Académie des dix de province et de la Société des écrivains de province, tentant de regrouper les auteurs régionaux, des colonies, et francophones du monde. Poète, il écrit en vers et prose, dans un style symboliste devenant ésotérique. On lui connaît un peu plus de soixante-douze œuvres publiées, dont cinq en picard. Reprenant la ferme de ses parents à la mort de ceux-ci, il partage sa vie entre l'écriture et l'agriculture, mais aussi la vie de sa commune, puisqu'il est maire de La Neuville-Vault de 1908 à 1947. En 1911, il adhère à la Ligue Celtique Française, et collabore à la revue *Atlantis* de 1928 à 1942, fondée par Paul Le Cour en 1927. Devenu Grand-Druide des Gaules à la fondation du Collège Bardique des Gaules par Heugel, en 1933, il le restera jusqu'en 1939 et la fin des réunions du groupe bardique. Lebesgue est enterré sous un if, tel qu'il le souhaitait. Le numéro 250 de la revue *Atlantis*, de janvier-février 1969, lui rendit hommage en titrant le numéro « Philéas Lebesgue, penseur de l'an deux-mille ». La revue publia encore un texte de Lebesgue dans le numéro 272 de mars-avril 1973, sous le titre « Rencontre avec le druidisme éternel I – la doctrine trinitaire ». Aux côtés du texte du Picard (qui traite de druidisme et pythagorisme) figurent des écrits de Paul Le Cour, Yan Sukellos, René-Amma Foatelli.

Le Bras (ou Le Braz) Anatole (1859 - 1926) :

Né à Saint-Servais, son père, instituteur, lui apprend à parler et à écrire en breton. Nicolas Lebras retranscrit des chants traditionnels dans des cahiers, passion dont son fils héritera. Anatole Le Bras fait des études de lettres (il obtient une licence) et enseigne la philosophie au collège d'Étampes, avant d'enseigner la littérature au lycée de Quimper à partir de 1886, vivant avec sa sœur. L'administration refuse qu'il donne un cours facultatif de breton. Il rencontre l'archiviste départemental, François-Marie Luzel, qui, collecteur de chants populaires. Anatole Le Bras, lui aussi, collecte chants, contes et légendes populaires. Avec Luzel, il publie *Sonioù Breiz-Izel*, en 1890 (Paris, Bouillon éditeur). Il se marie la même année, et aura, avec sa femme Marie-Augustine Le Guen, deux filles et un fils, elle qui a déjà une fille et deux garçons d'un premier mariage. Puis il fait paraître *La Légende de la Mort en Bretagne* (1893 – une réédition augmentée paraît en 1902 sous le titre *La légende de la Mort chez les Bretons Armoricaïns*, Paris, Honoré Champion éditeur), *Les saints bretons d'après la tradition populaire* (plusieurs articles parus dans les *Annales de Bretagne* en 1893 et 1894, en recueil en 1937 aux éditions Calmann-Levy) et *Au pays des pardons* (des chroniques, en 1894, Rennes / Caillière & Paris / Lemerre), entre autres oeuvres. Il publie aussi une partie de la première version manuscrite de l'autobiographie de Jean-Marie Déguignet, connue depuis sous le titre *Mémoires d'un paysan*

*bas-breton*. S'il publie des ouvrages en français, il écrit aussi des poèmes en breton, dont la majeure partie est encore inédite. Il entretient une amitié avec Théodore Botrel et Ernest Renan, mais aussi Charles Le Goffic et Charles Seignobos (à l'origine de manuels scolaires d'histoire). Cette langue est pour lui un outil intellectuel et littéraire, une partie du patrimoine, mais qui ne doit pas faire obstacle au français.

En 1898, il participe à la création de l'Union Régionaliste Bretonne, qu'il préside. L'année suivante, il rejoint l'Association des Bleus de Bretagne (fondée en 1891), républicains laïcs et anticléricaux. S'éloignant de l'URB, trop cléricale et antirépublicaine pour lui, il accepte de présenter des conférences à la Fédération régionaliste de Bretagne, fondée en 1911, sans en partager réellement les engagements. Le Bras use du terme de « bretonnisme » pour qualifier le mouvement littéraire breton et le mouvement régionaliste. En équilibre entre son amour pour la Bretagne et sa culture et la littérature française (mais plus largement, la culture intellectuelle française), il a pour but de créer une œuvre durable, afin de transmettre la culture bretonne. S'il n'a jamais été pour l'indépendance de la Bretagne, il est pour l'indépendance de l'Irlande et pour le *Home rule* en Inde.

Lors du déplacement d'un groupe de Bretons et de Parisiens à l'Eisteddfod de 1899, il est fait barde sous le nom de *Skreo ar mor* (sterne), mais ne participe pas, quelques mois plus tard, à la création de la Gorsedd des bardes, à Guingamp. Il est nommé maître de conférence (puis devient professeur) à la faculté de Lettres de Rennes, en 1901 (la même année, un drame frappe sa famille : son père, sa belle-mère et ses quatre sœurs périssent dans le naufrage d'un bateau dans l'estuaire du Jaudy, près de Tréguier), et y reste jusqu'en 1924. Il présente une thèse en 1904 sur le thème du théâtre breton. Il dirige, bien plus tard, en 1931, la thèse de François Taldir Jaffrennou sur Prosper Proux. En 1905, il est invité au Congrès celtique de Dublin, en tant que président de l'URB. Sa femme décède l'année suivante et il demande à partir en mission d'enseignement en Suisse et aux Etats-Unis, ce qui lui est accordé. Il y fait des conférences sur la littérature française et sur la Bretagne. De retour à Rennes pour l'inauguration du monument symbolisant l'union de la Bretagne à la France, en 1912, il fait une partie de son discours en breton, alors que les autorités le lui avait interdit.

Il passe la Première Guerre Mondiale aux Etats-Unis (après avoir été promu Officier de la Légion d'Honneur peu avant l'entrée en guerre de la France). Son fils, engagé en France, meurt au combat en 1916. Après la guerre, c'est sa femme qui décède (1919). Il revient enseigner à Rennes en 1920, mais face à une santé qui se dégrade (il est atteint d'une leucémie), il prend sa retraite. De retour aux Etats-Unis, il se remarie avec Mary Lucinda Davison (sœur de Henry Davison, ancien président de la Croix-Rouge aux Etats-Unis et homme d'affaires). Il propose, à nouveau, là-bas, des conférences sur la Bretagne. Il meurt d'une congestion cérébrale en 1926, à Menton, et est enterré à Tréguier en juillet 1928. Un fonds Anatole Le Braz se trouve à la bibliothèque Yves le Gallo, du CRBC, à Brest.

#### - Le Gonidec Jean-François-Marie-Maurice-Agathe (1775 - 1838) :

Membre de l'éphémère Académie Celtique (1803), il est l'auteur de plusieurs ouvrages dont une traduction de *L'Ancien Testament* en breton, financée par des protestants gallois, ce qui lui vaudra une mise à l'index par l'Église. Grammairien, il est le premier unificateur de l'orthographe bretonne, et auteur d'un dictionnaire français-breton. Après des études au collège de Tréguier, il témoigne avoir participé à la Chouannerie, mais nous n'en avons aucune réelle preuve, son biographe Dujardin essayant de justifier sa participation en avançant les rétributions qu'il aurait reçues sous Louis XVIII puis Charles X. Mais cela n'est pas une preuve de sa participation, les rétributions étant validées par l'administration sur les paroles des demandeurs. Dujardin met en avant aussi des témoignages ayant signalé la présence de Le Gonidec entre les murs du manoir familial à la période où il dit avoir été au pays de Galles. En page 24 de la biographie de Le Gonidec (*La vie et les œuvres de Jean-François-Marie-Maurice-Agathe Le Gonidec, grammairien et lexicographe breton, 1775 - 1838*, Brest, imprimerie commerciale et administrative, 1949), Dujardin précise que Jeanne-Renée de Kersauzon l'avait recueilli en son manoir de Kerjean-Mol « dès sa sortie du collège de Tréguier, en août 1791. » (p.24). Dujardin indique encore, à la même page, que Le Gonidec y aurait été précepteur d'Amand de Kersauzon, fils de sa protectrice, en 1793. Il aurait été connu dans le voisinage comme un clerc, qualifié de « réfractaire » (p. 25). Il est arrêté courant septembre ou début octobre 1793, lorsque la famille fuit l'application des lois des 5 et 7 septembre sur l'arrestation de suspects figurant sur des listes établies. Il est libéré le 27 décembre 1794. Nous n'avons, jusqu'à présent, aucune indication sur la vie

de Le Gonidec jusqu'en juin 1797 (il signe comme parrain un acte de naissance à Plouarzel, indiquant qu'il vit au château de Kervéatoux (p. 30). Si l'écrivain breton a raconté avoir migré un temps au pays de Galles, paroles reprises par La Villemarqué (voir page XLIV de sa préface de l'édition du *Dictionnaire* de 1847 : Le Gonidec lui aurait raconté son aventure « pour la dixième fois »), il n'y en a aucune trace. Quant à son implication dans la Chouannerie, nous ne trouvons qu'un « Legonidec » inscrit comme lieutenant-colonel dans plusieurs ouvrages sur les Guerres de Vendée mentionnant l'armée de Guyomar de Coatidreux, qui n'exista que « sur le papier ou, du moins, n'ai pas été appelé à agir. » (p.33). En 1804, il s'installe à Paris, où l'a accompagné M. de Rodellec du Porzic : son oncle Jacques-Noël Sané, « très influent dans les milieux officiels », lui procure un emploi administratif (p. 32).

#### - Le Manac'h Marie-Louise (1869 - 1949) :

Originaire de Belle-Isle-En-Terre, elle étudie à l'école des filles avant de partir travailler à St-Brieuc à l'Hôtel de la Croix-Rouge en 1886, puis part s'installer à Montmartre, Paris, l'année suivante, comme vendeuse de fleurs, mais menant surtout une vie de bohème. Elle se marie en 1897 avec un employé des halles et part s'installer à Londres avec lui. Son mari meurt en 1900 de la tuberculose et d'une cirrhose au foie. Quelques semaines après, à l'hôtel Savoy de Londres, où elle travaille, elle rencontre Antoine d'Orléans (1866 –1930), infant d'Espagne, duc de Galliera (petit-fils de Louis-Philippe, roi de France, et de Ferdinand VI, roi d'Espagne). Elle devient sa maîtresse. Changeant radicalement de statut social, elle fait l'acquisition d'une maison dans son village natal en 1902, mais passe la majeure partie de son temps à Paris, où son amant la rejoint régulièrement. Appelé vers d'autres relations, Antoine d'Orléans se sépare d'elle en 1906. Intégrée à la vie mondaine, elle trouve une nouvelle relation, à Londres, en 1910, en la personne de Sir Robert Mond (1867 - 1938), riche industriel surnommé le « roi du nickel ». Ils se marient en 1922 et voyagent entre Paris, Londres, Belle-Isle-En-Terre et Dinard où ils achètent le château du Bec (rebaptisé Castel-Mond), à l'embouchure de la Rance et offrent à la ville son premier bateau de sauvetage en mer, le « Maï Manac'h », ainsi qu'un musée de la mer. Intelligente, curieuse, philanthrope, elle soutient de nombreuses associations bretonnes, comme la Gorsedd ou la Falsab, fédération de jeux athlétiques bretons, et reçoit dans les jardins du château de Dinard des tournois de gouren (lutte bretonne). Lord Mond décède en 1938, lui laissant un bel héritage. En 1940, les Allemands réquisitionnent Castel-Mond et son château de Coat-an-Noz, en Loc Envel. Elle déménage donc dans sa demeure au bourg de Belle-Isle-En-Terre, et y restera jusqu'à la fin de sa vie, en 1949. En fait de demeure, il s'agit d'un petit château sur quatre niveaux qu'elle fit construire à partir de 1932, l'architecte étant Hénar, de St-Malo. La même année, elle fait raser le moulin de ses parents pour y faire construire une maison moderne, appelé le « pavillon Mond », devenu par la suite la mairie et la salle des fêtes. Près de la chapelle de Locmaria, elle et son mari ont fait construire une chapelle privée, avec une crypte décorée dans un style d'inspiration égyptienne (Lord Mond était collectionneur et égyptologue). Son corps y repose dans un tombeau de granit rose. Cf. Delestre Pierre, *Lady Mond – Maï la bretonne*, Spézet, éd. Coop Breizh, 1984.

#### - Le Men René-François-Laurent (1824 - 1880) :

Fils d'un horloger de Penhars, près de Quimper, il fait des études de rhétorique et philosophie à Quimper et Rennes, avant de s'engager en médecine, botanique et linguistique. Après avoir été un temps professeur d'anglais à Quimper (poste qu'il cumule avec celui de bibliothécaire de la ville), il devient archiviste départemental du Finistère à la fin de l'année 1851. En 1862, il quitte ce poste pour devenir conservateur du musée archéologique de Quimper. De santé fragile, il trouve l'énergie de mener à bien ses responsabilités professionnelles et d'écrire quelques ouvrages. C'est en 1867, juste avant l'ouverture du Congrès de St-Brieuc, que paraît son édition du *Catholicon* : c'est dans la préface de l'ouvrage qu'il fustige le travail de La Villemarqué. Mais en 1873, il tente de se rapprocher de celui qu'il avait tant critiqué : il avait en effet le projet de créer la Société Archéologique du Finistère, qui prenait ses bases dans la section « archéologie » de l'Association Bretonne, dont ils étaient membres tous les deux. Il avait donc besoin du soutien et du réseau de La Villemarqué, qui en devient le président de 1876, et ce jusqu'en 1895, en plus de son propre réseau : il était en effet correspondant du Ministère de l'Instruction Publique pour les monuments historiques, membre de la Commission de topographie des Gaules, associé correspondant de la Société des Antiquaires de France, membre honoraire de l'Institut royal d'archéologie de Grande-Bretagne, membre de la Société des



Antiquaires d'Écosse. De 1873 à 1880, il entretint une correspondance avec La Villemarqué (conservée aux Archives Départementales du Finistère, fonds 263 J).

- Le Moyne de la Borderie Arthur (1827 - 1901) :

Historien et homme politique, considéré comme le père de l'historiographie bretonne. Nés dans une riche famille bourgeoise foncière de Vitré, lui et son frère Valdec deviendront des personnalités politiques incontournables de Vitré et d'Ille-et-Vilaine. Après des études de droit à l'université de Rennes, Arthur entre à l'École des Chartres d'où il sort premier de sa promotion en 1852. Cela lui vaut une place aux Archives départementales de Nantes où il travaille de 1853 à 1859. Il en profite pour affiner ses méthodes de recherches et de rédaction. Il a fondé la *Revue de Bretagne et de Vendée* en 1840, et en fut directeur de 1867 à 1900. Il est à l'origine de la Société Archéologique et Historique d'Ille-et-Vilaine, qu'il préside de 1863 à 1890. Ses recherches et écrits mettent en évidence une histoire de Bretagne distincte de celle de l'histoire de France : il essaie de minimiser l'influence de l'état royal français sur les institutions bretonnes. Monarchiste et catholique, ses positions politiques et religieuses influent sur son œuvre d'historien, qui influence un grand nombre de Bretons de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Il a aussi eu une carrière politique, comme son frère Valdec (1823 - 1903, maire de Vitré et président du Conseil Général d'Ille-et-Vilaine) : conseiller général d'Ille-et-Vilaine de 1864 à 1871, puis député de Vitré jusqu'en 1876, il est rapporteur de la commission d'enquête parlementaire sur les actes du gouvernement de défense nationale, qui met en avant l'épisode du camp de Conlie où environ 50 000 soldats bretons furent bloqués pendant des semaines dans d'atroces conditions en 1871. Auteur prolifique, il laisse une liste conséquente d'ouvrages. Cf. Cornette Joël, *Histoire de la Bretagne et des Bretons : des Lumières au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Seuil, 2008, p. 294. Joret Charles, *Notice sur la vie et les travaux de M. de la Borderie*, Bibliothèque de l'école des Chartes, vol. 63, 1902, pp. 177 à 219.

- Le Roux Louis Naopélon (1890 - 1944) :

Louis napoléon Le Roux a fondé le Parti Nationaliste Breton en 1911 avec C. Le Mercier d'Erm et F. Vallée, prenant leurs distances avec l'U.R.B. Il a travaillé comme comptable à l'imprimerie de Taldir. Il quitte la Bretagne en 1914 et se réfugie en Suisse pour ne pas être mobilisé sous uniforme français, puis rejoint l'Angleterre où il obtient le statut de réfugié politique et sert comme soldat. Sous uniforme anglais, il arrive en Irlande en juin 1916, et ce jusqu'en septembre 1917, démobilisé pour raison de santé. Il n'est donc pas au côté des républicains irlandais, mais rejoint pourtant leurs rangs après la guerre, logé dans la famille d'un proche de Pearse, exécuté avec lui lors des représailles anglaises qui ont suivi le soulèvement de Pâques 1916. Poète, écrivain, il écrit dans la revue *Bretagne libertaire* en 1921 : ses idéaux politiques sont proches de ceux des anarchistes et socialistes. Il avait déjà quelques articles à ce sujet dans la revue *Brug* de son ami Émile Masson (1869 - 1923). Faisant des allers-retours entre l'Irlande et l'Angleterre, il se met au service de Ramsay MacDonald (1866 - 1937), écossais, Premier Ministre en 1924 puis 1929. A Londres puis en Irlande, il reçoit régulièrement Francine Rosec, dite Meavenn, militante bretonne qu'il met en contact avec Frank Ryan, l'éditeur de *An Phoblacht (La République)*, journal de L'IRA dans lequel écrit Le Roux. Auprès de Ryan, devenu adjudant de la Brigade de Dublin, elle suit un stage de propagande et de terrorisme. Interrogé par un juge français, elle raconte qu'elle a été professeur de français dans un couvent d'Ursulines, dans le comté de Tipperary (Archives Nationales, F/7/14686, déposition de Francine Rosec, 1<sup>er</sup> décembre 1932). Elle oublie de mentionner qu'avec les contacts que lui a fourni Le Roux, elle cherche à recueillir des fonds pour la lutte en Bretagne. Recherche assez vaine, le peuple irlandais et les Républicains ayant leurs propres causes à financer. Le Roux a rédigé la première biographie de Patrick Pearse, *L'Irlande militante – la vie de Patrick Pearse*, publiée en 1932, à Rennes. Il écrit quelque temps dans *Breiz Atao*, mais s'en va fonder l'Association Nationale Bretonne et son journal *Breiz Dishual*. Mais pour lui, la lutte armée en Bretagne est inutile : il pense que l'enseignement obligatoire du breton et de l'histoire de la Bretagne dans toutes les écoles peut mener la Bretagne sur le chemin de l'émancipation. Tout en militant au Sinn Féin, Il devient secrétaire particulier de Harold MacMillan (1894 - 1986), futur Premier Ministre de la Grande-Bretagne, et obtient la nationalité irlandaise en 1932. De retour en Irlande, Le Roux travaille pour un organisme de bienfaisance, qui vend des billets de tombola aux États-Unis pour financer des hôpitaux en Irlande : il s'agit en fait de faire venir de l'argent en Irlande et financer bien d'autres choses que des hôpitaux. En 1936, il épouse Marion Murphy, fille d'un militant républicain. Soupçonné d'être fortement impliqué dans la livraison d'armes aux

militants nationalistes bretons à Locquirec en 1939, il part vivre à Londres où il meurt lors d'un des bombardements allemands de la ville : un V2 explose sur l'hôpital où il est soigné pour une grippe. Voir Jigourel Thierry, *Grands rebelles et révoltés de Bretagne*, Rennes, éd. Ouest-France, 2013.

- Le Roux René, dit Meven Mordiern (1878 - 1979) :

Né dans une famille de la région bordelaise, son père est médecin-officier dans l'armée. Étudiant au lycée Condorcet à Paris, de 1891 à 1897, il part l'année suivante apprendre l'anglais à Londres, pendant onze mois. Fasciné par la culture celtique, il passe son temps à étudier la linguistique et l'histoire, qu'il intègre de façon plus globale à une étude des sciences humaines. En 1920, après le décès de sa mère, il quitte Paris où il vivait depuis ses années d'études (même pendant la guerre il reste à St-Denis) pour s'installer à St-Hélory, en Pordic, près de St-Brieuc. Apprenant le breton, il intègre la mouvance des linguistes et militants souhaitant une réforme de la langue, créant des néologismes pour remplacer les mots aux consonances trop françaises, tel F. Vallée, qui devient son ami et ils travaillent ensemble à la suite de ce que souhaitait Le Gonidec puis La Villemarqué. Auteur prolifique, il signe les *Notennou diwar-ben ar Gelted kozh*, ainsi que plusieurs essais parus dans *Gwalarn* (dont une série de réflexions sur la langue bretonne, intitulées *Prederiadennou diwar-benn ar yezou hag ar brezhoneg*, *Gwalarn*, plusieurs numéros entre 1935 et 1938), une histoire du monde en 7 volumes (*Istor ar bed*, parue de 1929 à 1939, éd. Gwalarn). Attiré par les théories raciales à la mode dans les années 1920 et se considérant comme un descendant des Celtes, il mettra son érudition au profit de cette affirmation. Après la guerre, les rentes desquelles il vivait ayant perdu leur valeur, il vit dans la misère, aidé quelque peu par un voisin paysan. Il décède en 1949 à l'hôpital de Quintin, léguant sa bibliothèque au gouvernement américain (elle est déposée à la Bibliothèque du Congrès, à Washington).

- L'Estourbeillon de la Garnache (De) Régis-Marie-Joseph (1858 - 1946) :

Issu d'une vieille famille noble bretonne, il devient député royaliste du Morbihan en 1898, année où il fonde l'Union Régionaliste Bretonne. Écrivain, érudit, membre de la Gorsedd jusqu'à son éviction en 1909, alors qu'il a conduit une délégation chargée de demander l'enseignement du breton en collèges et lycées de Bretagne auprès du ministère de l'éducation, il sera aussi membre du mouvement artistique des *Seiz Breur*. Engagé volontaire en 1914 (il a 56 ans), il sera décoré de la Croix de guerre et de la Légion d'honneur, au grade de Chevalier. Il conserve ses responsabilités de député jusqu'en 1919, année où il devient l'un des membres de l'Action Libérale de Drumont, et où il fréquente un groupe d'amis antisémites. Il propose en 1940 au Maréchal Pétain des « Revendications légitimes de la province de Bretagne », dans lesquelles il demande la création d'une assemblée de Bretagne, la préférence bretonne pour les employés de l'administration en Bretagne. Le gouvernement de Vichy n'accédera jamais à ses revendications.

- Lobineau Guy Alexis, dit « Dom Lobineau » (1667 - 1727) :

Né dans une famille où traditionnellement les hommes sont juristes, il entre dans les ordres à seize ans, à l'abbaye de Saint-Melaine, à Rennes, intégrant donc l'ordre des bénédictins de la Congrégation de St-Maure. Reconnu bon étudiant, il rejoint en 1693 une équipe de moines érudits, sous l'autorité de Dom Audren de Kerdrel, dont le but est la rédaction d'une nouvelle Histoire de Bretagne, financée par les États de Bretagne. Deux ans après, il devient seul responsable de la rédaction de l'ouvrage, assisté de Dom Briant. L'ouvrage paraît en 1707 et est de suite visé par une controverse religieuse : il lui est reproché d'avoir écrit que le christianisme n'existait pas en Armorique avant l'arrivée des Bretons venus d'Outre-Manche. De rééditions modifiées en attaques et contre-attaques diverses, Dom Lobineau se voit discrédité au sein de l'Église, mais aussi par les pouvoirs politiques : il lui est aussi reproché d'avoir argumenté en faveur de la défense de la Bretagne et de ses droits plutôt qu'une réalité historique, comme le disent ses deux accusateurs normands, l'abbé de Vertot et l'abbé des Thuilleries. Il s'agit pour eux de démontrer que le duché de Bretagne n'est qu'une « mouvance » : la Bretagne aurait été vassale de la Normandie. Le roi de France Charles le Simple aurait donné la Bretagne, fief secondaire de la couronne, au chef normand Rollon aux alentours de 920. Ainsi, la Bretagne doit allégeance à la Normandie et par voie de fait au Roi de France. Il eut aussi maille à partir avec la famille de Rohan qui lui reprochait de ne pas avoir assez argumenté historiquement sur leur ancêtre « historique », Conan Meriadec. Il a aussi continué d'écrire une *Histoire de Paris*, commencée par un autre autre moine, Dom Michel Félibien et a fait un grand travail de traductions de manuscrits grecs et latins.

Voir Aubert Gauthier, article « Lobineau (Dom) », in Cassard Jean-Christophe & Croix Alain (dir.), *Dictionnaire d'histoire de Bretagne*, Morlaix, Skol Vreizh, 2008.

- Marchal Maurice, dit Morvan Marchal (1900 - 1963) :

Élève architecte à Rennes, il est fasciné par les chouans et tend vers le royalisme. Il rencontre au siège de l'Action Française de Rennes quelques personnes avec qui il fonde le Groupe Régionaliste Breton en 1918. Il participe à la création et à la direction au Parti Autonomiste Breton en 1927, mais démissionne en 1930 à la suite de leur échec aux élections de 1930. Il rejoint la Ligue Fédéraliste de Bretagne (LFB) en 1931, et crée en 1932 la revue *La Bretagne Fédérale*, penchant de gauche du journal *Breiz Atao*, créé par le PAB, qu'il avait dirigé jusqu'en 1928. Marchal entre en maçonnerie en 1932, à Laval. Lorsque la LFB disparaît en 1934, il rejoint le Mouvement Fédéraliste de Bretagne. Membre de la *Gorsedd* et des *Seiz Breur*, il sera le créateur du *Gwenn-ha-du*, le drapeau breton, en 1923, qui a comme exemple le drapeau des États-Unis d'Amérique : symbole de liberté et de modernité, c'est aussi pour M. Marchal l'illustration d'un fédéralisme possible. Dissident de la *Gorsedd*, il fonde la *Kredenn Geltiek* en 1946, sur la base du journal *Kad*, qu'il anime, y compris dans sa version *Nemeton* pendant la guerre. Condamné à la Libération pour avoir fait partie du Rassemblement National Populaire (qu'il espionnait pour la Résistance), il sera frappé de 15 ans d'indignité nationale. Il déménage à Paris où il trouve un emploi d'employé du gaz, et meurt en 1963 dans la salle commune de l'hôpital Lariboisière, dans les mêmes conditions misérables dans lesquelles il vivait depuis des années.

- Miorcec de Kerdanet Daniel Louis Olivier (1892 - 1974) :

Il est un des principaux initiateurs de la localisation de Brocéliande en forêt de Paimpont. Il est issu d'une famille royaliste et favorable aux prêtres réfractaires sous la Révolution. Son père, maire de Lesneven, fut élu député mais refusa d'intégrer l'Assemblée Constituante. Scolarisé à St-Pol-de-Léon tout d'abord, il étudie ensuite le droit à Rennes où il obtient un doctorat et devient avocat. Arrêté trois fois, il finit par être acquitté par le tribunal révolutionnaire de Brest. Il fit par la suite une courte carrière dans l'administration, avant de revenir en politique comme conseiller général du Finistère en 1806. Anobli par Louis XVIII en 1814, il est élu député du Finistère l'année suivante, siégeant parmi les royalistes. Daniel Louis Olivier fut lui aussi maire de Lesneven, historien, archéologue et écrivain. Il écrivit de nombreuses notices et des monographies sur la Roche-Maurice, Lesneven, ou sur le pèlerinage du Folgoët. Après avoir commencé ses études à St-Pol-de-Léon, il s'inscrit en droit à Rennes où il obtient un doctorat et devient avocat. Lors des troubles révolutionnaires, il est arrêté trois fois et finit par être acquitté par le tribunal révolutionnaire de Brest. Bibliothécaire à la bibliothèque publique de Rennes jusqu'en 1827, il revient ensuite à Lesneven pour des raisons familiales. Profitant de ce poste et intéressé par l'histoire et les origines de la Bretagne, il publie dans les années 1820 des ouvrages sur ce sujet. En 1823 est lancée la revue *Lycée Armoricain*, où il fera paraître plusieurs articles. A son retour dans le Finistère, en 1827, il exerce au barreau de Brest. Dans ses *Notices chronologiques*, parues en 1818, lorsqu'il évoque Merlin, il place la forêt de Brocéliande dans les Côtes-du-Nord, à Lorge. C'est en discutant avec Poignand, qui lui dédie son ouvrage *Antiquités Historiques et Monumentales à visiter de Montfort à Corseul, par Dinan et au retour, par Jugon*, en 1820 (c'est en fait de Kerdanet qui dirige l'impression de l'ouvrage, chez leur éditeur commun, Duchesne), que son avis évolue : Poignand affirme avoir trouvé le tombeau de Merlin en forêt de Brécilien, ancien nom, selon lui, de la forêt de Paimpont. Dans son *Histoire de la langue des Gaulois et par suite de celle des Bretons*, parue en 1821, De Kerdanet place définitivement Brocéliande vers Concoret.

-Morice de Beaubois Pierre-Hyacinthe, dit Dom Morice (1693 - 1750) :

D'une famille très modeste, il entre dans les ordres à vingt ans, à l'abbaye de St Melaine de Rennes. Il a ordre de rédiger une généalogie de la famille de Rohan et travaille donc sur les archives de Bretagne avec son ami et collaborateur Dom Duval. Terminant seul cette œuvre, il reçoit les félicitations du Cardinal de Rohan. Puis il reçoit pour mission, à la demande des États de Bretagne, de proposer une nouvelle édition de *l'Histoire de Bretagne* de Dom Lobineau. Il fait publier trois ouvrages de preuves et documents, entre 1742

et 1746, et complète cela de ses *Dissertations sur l'origine des Bretons, leurs mœurs et leurs coutumes à l'époque de l'entrée des Romains, sur l'origine des barons et des fiefs, des états généraux de Bretagne, etc.* Enfin, son travail est complété par une *Histoire ecclésiastique et civile de la Bretagne*, qu'il ne peut terminer, décédant brutalement d'apoplexie. C'est Dom Taillandier qui est chargé d'ordonner la totalité de son œuvre qui paraît en 1756 sous le titre d'*Histoire de la Bretagne*. Considérée comme meilleure que celle de Dom Lobineau, elle l'est surtout par les apports de documents inédits et ses réflexions. Pour une biographie plus complète, voir Michaud Louis-Gabriel, Article « Pierre-Hyacinthe Morice de Beaubois », *Biographie universelle ancienne et moderne : histoire par ordre alphabétique de la vie publique et privée de tous les hommes avec la collaboration de plus de 300 savants et littérateurs français ou étrangers*, Paris, L. G. Michaud éditeur, 1843 - 1865, seconde édition.

- Newton Isaac (1643 - 1728) :

Le père d'Isaac Newton, fermier dans le Lincolnshire, meurt avant même sa naissance. Sa mère se remarie quand Isaac a trois ans et le place chez sa mère à elle. Son oncle devient son tuteur. Bon élève, sa mère le rappelle chez elle lorsqu'il a seize ans, pour qu'il devienne fermier. Mais il est meilleur en mécanique qu'en entretien des terres et des bêtes. Elle l'autorise à reprendre l'école. A dix-huit ans, il intègre le Trinity College de Cambridge où il fait preuve de grande intelligence en mathématiques, astronomie, histoire religieuse, théologie, et « chronologie des anciens règnes, la prédiction et l'alchimie »<sup>950</sup>. Newton voyait dans cette dernière science un moyen de transmission de la sagesse des Anciens. Il pensait que les mystères de Dionysos-Bacchus, fondés par Orphée, se rattachaient à l'alchimie, à son symbolisme et ses interprétations. Cela recoupe le concept du bosquet « *Mount Haemus* » dirigé par Aubrey, membre de la *Royal Society*. Newton, par ces spéculations spirituelles et ésotériques, fait remonter cette sagesse, philosophie ou spiritualité, à une période pré-hellénique. Ici, c'est bien aussi l'attachement à des rites et pratiques remontant loin dans le temps, dans le flou de l'histoire antique, qui est recherché : l'idée que les rites mis en place peuvent correspondre à une tradition ancestrale. Le concept de filiation, de retrouver les origines d'une tradition pour mieux justifier son existence contemporaine apparaît ici au grand jour. Ces concepts forment encore aujourd'hui, dans le mouvement druidique, une obsession pour certain-e-s.

Il devient *Bachelor of Arts* à vingt-cinq ans mais la peste faisant des ravages, il retourne dans le Lincolnshire. Les années suivantes le voient progresser en physique, surtout en optique. A vingt-neuf ans, il intègre la *Royal Society*, et en tant que scientifique prolifique : il trouve au sein de cette société un réseau de soutien lui permettant une évolution sociale tout autant qu'intellectuelle. Il remplace en 1669 son ancien professeur à la chaire de mathématiques de Cambridge. Dans son ouvrage *Opticks*, présenté en 1675, mais publié seulement en 1704, il présente ses avancées en optique (il a prouvé que la lumière est composée d'un spectre de couleurs, il a inventé un télescope à miroir sphérique). Il a permis à la science de faire d'importantes avancées en mécanique céleste (gravitation des planètes, inertie, la force centripète...). Ses œuvres majeures sont *Philosophiae Naturalis Principia Mathematica*, paru en 1687 chez Joseph Streater, à Londres (exposé sur la gravitation, publié avec l'aide financière d'Edmond Halley, astronome et ami de Newton), le déjà cité *Opticks* puis *Methods of fluxions* parus en 1704. Bien qu'il soit moins connu pour ses écrits religieux, ceux-ci dominent tout de même sa production littéraire. Son principal ouvrage est une critique de deux textes bibliques, publiée à titre posthume en et au cœur de controverses à l'époque (Jean 5:7 et Timothée 3:16) : *An historical account of two notable corruptions of scripture*. 1774 (sous-titré « *in a letter to a friend* » - il n'était pas destiné à être publié).

Il devient inspecteur de la Monnaie en 1696 et directeur du même organisme en 1699. Élu président de la *Royal Society* en 1703, il la dirige jusqu'à sa mort<sup>951</sup>. Enfin, la reine Anne l'anoblit en 1705. Souffrant de la goutte à partir de 1724, cela le handicape dans ses fonctions, et ses voyages entre Londres et ses terres à Kensington le fatiguent. Il y meurt le 31 mars 1727. Son corps est transporté à l'abbaye de Westminster où il est enterré en grande pompe.

Il a été le maître de Stukeley auquel il transmet ses préceptes. Dans la biographie qu'il lui consacre en

<sup>950</sup> Teeter Dobbs Betty, *Les fondements de l'alchimie de Newton ou la Chasse au Lion Vert*, Paris, éd. De la Maisnie, 1981, p. 31.

<sup>951</sup> Bauer Alain, *Isaac Newton's freemasonry, the alchemy of science and mysticism*, Inner Tradition / Bear, 2007.

1752, *Memoirs of Isaac Newton's life*, Stukeley y mentionne l'anecdote qui donnera naissance au mythe de la révélation de la gravitation et de la gravité conséquente (théorie à propos de laquelle il entra en conflit avec Leibniz)<sup>952</sup>.

- Nichols Ross (1902 - 1975) :

Il est né à Norwich, en Angleterre et a fait des études d'histoire à Cambridge, a fait un peu de journalisme. Socialiste et pacifiste, il fut un des premiers à vivre pleinement son naturisme en Grande-Bretagne dans les années 1930, dans la communauté de Spielplatz, près de St-Alban dans le comté d'Herford. C'est lors de ces moments passés dans cette communauté qu'il rencontre Gerald Gardner (1884 - 1964), qui deviendra son grand maître (et futur fondateur de la Wicca). Devenu principal d'un *college* en 1939, il développe son talent poétique et plusieurs de ses livres sont publiés dans les années 1940. Il développe aussi un intérêt pour les sciences occultes et se questionne sur la place de l'homme dans la nature. Il devient en 1949 assistant d'édition au *Occult Observer* : c'est pour lui l'occasion d'écrire pour la première fois sur le druidisme. C'est au *Occult Observer* qu'est publié le *Book of shadows* de Mir Bashir, qui inspirera Gardner dans la création de la Wicca et l'emploi même de ce terme : c'est en 1954 que Gardner publie le livre *Witchcraft toady*, et qu'il coopte son ami Nichols, sous le nom de Nuinn, au *Druid Order*, dont il fait déjà partie. Nichols y reste dix ans, devenant même son président. En 1963, il est ordonné Archidiacre des Îles de l'*Ancient Celtic Church*. L'année précédente, 1962, le responsable du *Druid Order*, Robert MacGregor Reid, est décédé. Des élections s'ensuivent et Nichols perd face à Thomas Maughan Avec quelques membres dissidents du *Druid Order*, Nichols forme *The Order of Bard, Ovates and Druids*. Sa rituel se base sur huit fêtes et l'initiation se fait en trois étapes, telles qu'il imagine les avoir été dans l'Antiquité celtique : ovate, barde, druide. Il travaille aussi beaucoup à la recherche de filiations pour justifier la création de l'OBOD : il affirme que son druidisme prend sa source avec la création du *Druid Order* par Toland en 1717, et diffuse cette idée. Comme beaucoup de fondateurs de groupes, Nichols a cherché une filiation historique, ou qu'il présentait comme telle, à travers des documents et informations choisies dont l'usage était et est encore forcément partisan. R. Hutton, dans son ouvrage *Blood and Mistletoe: the history of druids in Britain* (New-Haven, Yale University Presse, 2009), mentionne bien que Nichols « *did not provide any evidence of its claims* », p.126. Ross Nichols a écrit sur le *Druid Order* en tant que fondateur de l'*Order of Bards, Ovates an Druids*, cherchant la plus ancienne filiation possible. Il a donc rendu historique la fondation du *Druid Order* par Toland, le développeur du concept de panthéisme, s'accordant ainsi une filiation non seulement spirituelle mais aussi intellectuelle, qui inspire les contenus des initiations et des connaissances diffusées par l'OBOD. Les successeurs de Nichols, Matthews et Carr-Gomm, rédacteurs tout autant que Nichols de son ouvrage *The book of druidry*, paru en 1992, élaborent avec ce livre un appui « historique » et de forts arguments à la succession de Nichols, qu'ils revendiquent.

- Paracelse (1493 - 1541) :

Phillipus Theophrastus Aureolus Bombastus von Hohenheim, dit Paracelse, est un Suisse de langue alémanique, médecin, philosophe, et considéré comme alchimiste. Grâce à ses travaux, il ouvre la voie à la physiologie expérimentale. Dans son premier ouvrage (1525 - 1526), *Neun Bücher Archidoxis* (*Neuf livres archidoxes*), il développe des concepts de « chimie » ou « alchimie médicale » : selon lui, il faut extraire des principes médicamenteux de matières minérales et végétales, qu'il classe en familles : quintessences, arcanes, magistères, spécifiques. La perspective métaphysique l'amène à se questionner d'abord sur la nature, puis sur Dieu. Il initie le processus de séparation de la chimie (scientifique et rationnelle) et de l'alchimie (plus axée sur les symboles et teintée de croyances). Son œuvre développe une philosophie chrétienne de la nature, insistant sur les concepts alchimiques (quatre éléments : eau, terre, air, feu / et les Trois Principes : soufre, mercure, sel), théorisant sur ceux-ci, et amenant la symbolique au-delà de la simple signification

---

<sup>952</sup> C'est lors d'un thé pris à l'ombre de pommiers du jardin de Newton, en avril 1726, que ce dernier raconte à Stukeley que c'est dans des conditions identiques qu'il a eu une révélation en voyant une pomme tombée au sol depuis une branche. Stukeley mentionne cette anecdote en 1752, dans les *Memoirs of Sir Isaac Newton's life*. Ce passage ne mentionne pas la pomme tombée sur la tête du scientifique faisant une sieste contre le tronc d'un pommier : il utilisait, par contre, pour bien se faire comprendre et dans un but pédagogique comique, l'image d'une pomme tombant sur la tête d'un homme se reposant sous un pommier. De là vient le mythe selon lequel c'est lui qui aurait reçu une pomme sur le crâne.

scientifique : par exemple, les Trois Principes sont aussi, à la fois, la Sainte Trinité, les trois corps de l'homme (physique, sidéral et glorieux), les trois étages de l'univers. Pérégrinant d'université en université, il élabore une métaphysique nouvelle, rejetant les principes rationnels d'Hippocrate et de Galien (qu'il considère comme païens, puisque pré-chrétiens). Il rejette les concepts médicaux qui voudraient que les maladies proviennent de déséquilibres dans les humeurs, mais seraient plutôt dues à des influences extérieures au corps. Paracelse construit des analogies entre microcosme et macrocosme dans *La grande astronomie*, utilisant beaucoup les métaphores alchimiques, probablement pour se faire comprendre uniquement des initiés et érudits capables de comprendre ses expériences, ses comptes-rendus et ses théories : Dieu, créateur d'un grand tout se divisant entre macrocosme et microcosme (s'influençant mutuellement), se décompose entre le Fils et le Saint-Esprit (qui influent sur la sur-nature macrocosmique) et le Père (influant sur la nature, à savoir le ciel et les astres d'un côté, la terre et les quatre éléments de l'autre). Le microcosme se compose de trois parties : le corps glorieux (qui est lié à la sur-nature macrocosmique), le corps sidéral (lié aux astres), et le corps physique (lié à la terre). Mêlant croyances chrétiennes et science, il initie une médecine qui a pour base quatre champs d'études : philosophie, astronomie, alchimie, vertu, qu'il présente en 1530 dans son *Paragranum*. Il accorde aussi beaucoup de pouvoir aux astres et à l'influence de ceux-ci sur l'être humain (les astres font partie des influences extérieures agissant sur le corps), à la divination et à la magie, et va à l'encontre de l'idolâtrie religieuse. De nombreuses guérisons qu'il effectue passent pour être miraculeuses (mais non reconnues par l'Église). Auteur prolifique, il n'a publié que seize ouvrages de son vivant, la grande majorité l'ayant été à titre posthume. Des écrits apocryphes, aux auteurs inconnus, lui ont été accordés : des soupçons persistent quant au fait qu'il en soit l'auteur ou qu'il a influencé l'auteur. L'ensemble se retrouve sous le nom de « Pseudo-Paracelse ». Son aura et la fascination que peut offrir sa vie (il a été reconnu puis rejeté par les autorités religieuses autant qu'intellectuelles de son temps), font de lui un incontournable des sciences ésotériques et alchimiques. L'établissement d'une médecine non seulement rationnelle, mais aussi basée sur des principes chrétiens (seul compte au final le Salut, tel celui du Christ, menant à un niveau supérieur d'existence qu'il a tout de même du mal à définir), fait de lui un incompris. Il a ouvert la voie aux études chimiques, et a contribué à perpétuer l'alchimie en développant une symbolique forte et un attrait pour les liens unissant l'homme et son univers : le minéral, le végétal, les astres. Voir Mazaheri Aly, « Paracelse alchimiste. Notes critiques et positives », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 11<sup>e</sup> année, n° 2, 1956, pp. 183 à 193.

- Pélage (vers 350 - vers 420) :

Pélage est un moine originaire de l'île de Bretagne (non attaché à un monastère), probablement d'une famille Scot. Pélage est un nom grec (« Pelagios »), et nous pouvons supposer que c'est la traduction de son nom de baptême ou du choix d'un nom à son entrée dans les ordres. Il se peut que ce soit aussi un surnom donné par ses disciples, qui lui reconnaissaient un immense savoir ou une très grande sagesse, d'où l'idée de « mer », que quelques druidisants ont passé en Morgan. Ascète, il se rend à Rome et y prêche auprès de l'aristocratie. En 410, Rome est pillée par les Wisigoths, et Pélage se rend en Afrique du Nord (Hippone, puis Carthage) avant de se rendre à Jérusalem en 411. Il en sera expulsé (comme d'Antioche, juste après, où il pensait trouver refuge), qualifié d'hérétique par le XVI<sup>e</sup> Concile de Carthage en 418, y compris par son ancien ami, le futur Saint Augustin. C'est en Égypte qu'il finit sa vie. Rome, dans sa volonté d'hégémonie, voulait éliminer les dissidences et courants divergents. S'il fut considéré hérétique, c'est à cause de la foi qu'il diffusait, basée sur le libre-arbitre de l'humain et l'absence de péché originel. Dieu ayant conscience des limites des humains, la perfection n'est atteignable que par une vie ascète, comme le prône le missionnaire, abolissant l'idée de péché. Les femmes ne doivent pas être moins bien considérées que les hommes, n'étant pas responsables d'un péché qui n'est que l'illustration des imperfections de la création. Et si le Christ est mort pour le Salut de l'humanité, la notion de péché a donc été effacée par cet acte. Pélage crée aussi le concept de « limbes » pour les nouveau-nés morts sans baptêmes : s'ils ne vont pas au Paradis, ils n'ont pas à aller en Enfer, puisque n'ayant pas à subir les conséquences du « péché originel » qui, selon Pélage, n'a fait du tort qu'à Adam. Cf. Solignac A. & Nuvolone G., « Pélage », *Dictionnaire de spiritualité ascétique et mystique*, tome 12, Paris, éd. Beauchênes, 1985, pp. 2889 à 2942.

- Perutz Léo (1882 - 1957) :

Écrivain autrichien, barde d'honneur de la Gorsedd et membre du comité de patronage de *An Oaled*, il a fui Vienne en 1938 pour se réfugier à Tel-Aviv, en Palestine. Ses ouvrages étaient en effet condamnés par les nazis (*La neige de St Pierre*, publié en 1933, est interdit peu de temps après), et lui en danger, en tant que membre d'une famille d'origine juive espagnole, même s'ils n'étaient pas pratiquants. Perutz mentionne, dans une lettre du 1<sup>er</sup> octobre 1945, écrite depuis Tel-Aviv, que Taldir est « un bon Breton, un bon Français, un bon Européen ». Perutz insinue encore que le Grand-Druide « est devenu victime d'un malentendu ou d'une intrigue » (cité par G. Le Scouëzec, *L'affaire Taldir*, *op. cit.*, p. 93). Il est de coutume d'entendre de la part de membres de la Gorsedd que M. Perutz fut caché par les bardes pendant la Seconde Guerre Mondiale, ce qui est inexact : il est allé directement en Palestine, en 1938, alors sous mandat britannique. Ce fait est souvent mis en avant pour montrer la sympathie des bardes pour tout être humain, peu importe son origine et sa religion et coller au mieux avec les principes émis par le groupe depuis les années 1980 (antiracisme, reconnaissance de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme...).

- Pezron, Dom (1640 - 1710) :

Chronologiste et linguiste, moine cistercien de l'abbaye de Prières, dans le Morbihan actuel. Après des études de philosophie chez les Jésuites, il étudie la théologie au collège des Bernardins, à Paris. A l'avant-garde de la pensée historique, il propose de recalculer la date de la Création du monde, vu l'ancienneté des archives et annales chinoises, dans une lettre parue dans le numéro de juin 1699 de la *Nouvelle République des Lettres*. Il fait donc descendre les Gaulois de Gomer, d'où leur surnom de « Gomarites » (p. 5 de la préface de son *Antiquité de la Nation*...) que l'on retrouve parfois dans la littérature de cette époque. Pour ses travaux, il s'est appuyé sur ceux de Flavius Joseph (38 - 100, historiographe romain juif de Judée). Son étude des langues et l'affirmation de cette descendance biblique l'amène à valider l'ancienneté des Gaulois sur les autres peuples d'Occident. Il organise dans une même famille linguistique, les langues celtiques (il est le premier à utiliser cette classification) qu'il place de la Bretagne à la Galatie (le centre de la Turquie actuelle. Voir Daniel Le Bris, « Les études linguistiques d'Edward Lhuyd en Bretagne en 1701 », *La Bretagne linguistique*, n° 14, 2009, pp. 175 à 193. Edward Lhuyd (1660 - 1709) avait rencontré Dom Pezron en Bretagne et avait publié une traduction de son ouvrage de 1703, dont il se servit pour ses propres spéculations.

- Pinault Georges , dit Goulven Pennaod (1928 - 2000) :

Il fut linguiste spécialisé dans les langues celtiques, fiché par le rapport Rouso (déposé le 5 octobre 2004, sur les affaires Plantin, Roques et Notin - concerne et analyse des groupuscules racistes et négationnistes, ou encore de la Nouvelle Droite). M. Pinault a aussi fait partie du mouvement « Jeunes de l'Europe Nouvelle », ouvertement collaborateur des nazis, et a essayé de s'engager au Bezen Perrot alors qu'il est encore lycéen, trop jeune pour intégrer la SS. Il est condamné à 5 ans d'indignité nationale en 1945, et part combattre dans l'Armée Secrète des séparatistes Gallois. Il fait la guerre d'Indochine sous l'uniforme français, et collabore à la revue antisémite *Europe- Action* avec P. Vial et A. de Benoist. Il a écrit de nombreux ouvrages et articles (notamment dans *Ogam*), en breton et en français, sur les langues celtiques, la culture celtique antique, et a écrit dans *La Bretagne Réelle*, journal d'extrême-droite.

- Pinot Duclos Charles (1704 - 1772) :

Au décès de son père dont il ne reprend pas le florissant commerce (il était chapelier) comme il était prévu dans son enfance, va terminer ses études à Paris, où il entre au collège d'Harcourt afin de devenir avocat, avant de s'en détourner pour l'étude des lettres. Fréquentant les cafés où se côtoient les philosophes, comme le Café Procope, il s'y construit un réseau qui lui permet de publier quelques écrits dans des recueils de facéties publiés par la Société des Gens de Lettres du comte de Caylus (1692 - 1765). Il fait partie des premiers à fréquenter la Société du Caveau, fondée par Alexis Piron (1689 - 1773), Charles Collé (1709 - 1783) et Jolyot de Crébillon (1707 - 1777), tous trois souhaitant à la fois festoyer, faire du théâtre et de la chanson. D'autres recrues se joignent à eux, comme Louis Fuzellier (1672 - 1752), membre du Régiment de

la Calotte, une société festive et carnavalesque. C'est à la fin de l'année 1729 que la Société se réunit pour la première fois au Caveau, et prend le nom de l'auberge pour se nommer. Fréquentant donc les milieux lettrés comme grivois, Pinot Duclos devient le protégé de Madame de Pompadour (1721 - 1764, favorite de Louis XV) et de Madame de Tencin (1682 - 1749, maîtresse de l'Abbé Dubois, mère de D'Alembert). Ses contacts lui permettent de devenir membre de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres en 1739, puis il entre à l'Académie Française en 1747, dont il devient secrétaire perpétuel en 1755. Son *Histoire de Louis XI*, parue en 1745, lui permet d'y accéder, et l'influence de son entourage l'amène à devenir l'historiographe de Louis XV à la suite de Voltaire, parti pour la Russie, en 1750. Entre temps, il fut fait maire de Dinan en 1744 et reçut ses lettres de noblesse en 1755 lorsque le Roi convoqua les États Généraux. Pinot Duclos, en 1763, est sommé de quitter le royaume de France pour avoir apporté son soutien à un autre Breton, Caradeuc de la Chalotais (1701 - 1785). Il sera jugé en 1765, mais en tant que procureur, il juge son procès illégal, revendiquant la Coutume de Bretagne et demandant, à ce titre, d'être jugé en Bretagne. Un des chefs de file de la fronde contre le Duc d'Aiguillon, représentant du Roi aux États de Bretagne. Pinot Duclos voyage en Angleterre puis en Italie, avant de revenir à Paris, le temps que l'affaire entre La Chalotais et le Duc d'Aiguillon se tasse.

- Queffelec Jean-Yves / Yann-Yeun Kefeleg, nom de plume Koulizh Kedez (1947 - ) :

Écrivain, poète et traducteur breton. C'est la commune de Saint-Coulitz, dans le Finistère, où il a grandi, qui lui inspire son pseudonyme (auquel il ajoute le nom de jeune fille de sa mère). Ses idéaux révolutionnaires l'amènent à fuir le service militaire en se réfugiant en Suisse, puis à participer aux manifestations de mai 1968 et, à contre-courant de la société de consommation, il s'installe dans sa commune d'origine comme berger et agriculteur dans les années 1970. Auteur prolifique, il compose des poèmes (il a publié neuf recueils) et écrit des romans (sept publications), tout en breton : en s'installant à la campagne, il choisit le breton comme langue littéraire. Il a aussi fondé sa propre maison d'édition, *An Diaoul Dieub*, en 2008. Dans plusieurs de ses ouvrages, il critique P-J Helias, qu'il considère être trop sympathique envers le pouvoir français, et sa position peut paraître vis-à-vis du breton de *Gwalarn*, qu'Helias critique mais auquel il emprunte de nombreux mots, lui qui revendique pourtant une identité bretonne bigoudène, très locale. Son esprit révolutionnaire l'amène à étudier des auteurs russes, dont il traduit quelques textes en breton, ainsi, paradoxalement, que des textes religieux yiddish.

- Radiguet Lionel (1857 - 1936) :

Né à Landerneau, il intègre après ses études la marine militaire. Il parcourt ainsi les océans tout en gravissant les échelons, pour devenir sergent-major. Il est ensuite nommé consul de France à Canton, puis attaché d'ambassade à Rome. Participant au mouvement pan-celtique afin de nourrir sa passion pour l'Irlande, il se présente aussi à la députation de St-Malo en 1898, sous une étiquette indépendante mais avec un programme autonomiste breton. Dans la suite de ce projet politique, il publie en 1904 sa *Constitution nationale pour une République bretonne*. Il est candidat malheureux à l'Académie Française en 1908. Il découvre en 1900 la ville de St-Ursanne, dans le Jura suisse, attiré par ce lieu démontrant selon lui les liens anciens ayant pu exister entre cette région et l'Irlande (série d'articles réunis sous le titre « Souvenirs d'exil et de pèlerinage (juillet - septembre 1894) » : la mission de Columban, Saint Gall, Saint Ursanne », *L'indépendance bretonne*, 1894, qu'il fait ensuite publier chez Prud'homme à St-Brieuc, la même année, en livret de 24 pages), ainsi qu'au fond celtique qui aurait persisté, selon lui, dans les institutions suisses (article « Origine celtique des institutions suisses / *Celtic origin of Swiss institutions* », *Celtic Review*, Vol. III, juillet 1906 - avril 1907, pp. 289 à 293) - une édition en sept pages est ensuite réalisée par l'auteur, imprimée chez Porentruy, dans le Jura, pour en faire une petite diffusion). Saint Ursanne fut disciple de Saint Colomban, et aurait donc emmené là un christianisme celtique, que Radiguet voit même ressortir dans l'architecture de la collégiale de St-Ursanne, qu'il a peinte en 1913 : il inscrit sur la peinture que l'abside du bâtiment est « irlando-roman », et que c'est une « abbatale archidruïdiale ». Il prend l'habitude de signer ses peintures des initiales LOR, pour Lionel O'Radiguet, et de les faire précéder du Tribann. Maîtrisant plusieurs langues, dont le chinois de Canton qu'il a enseigné à l'*École des langues orientales* de Paris et à Lausanne après l'avoir appris en tant que consul de France en Chine, il produit quelques écrits sur la linguistique. Il se marie en 1900 avec Anna Verplanck-Clapp, avec qui il a trois enfants. Celle-ci décède en 1910 et il ne se remariera



jamais. Il s'installe définitivement à St-Ursanne en 1918, obtient la nationalité suisse et s'implique dans la vie politique et économique du Jura suisse : membre de la Société Suisse des Traditions Populaires, de la Société d'Émulation Jurassienne, vice-président de la section jurassienne de la Schweizer Heimatschutz, association œuvrant pour la mise en valeur du patrimoine historique et architectural, fondée en 1905. Il avait émis l'idée de construire un canal entre Bâle et le canal de Nantes à Brest (1917), mais surtout ouvre un établissement de bains avec le projet d'exporter l'eau minérale des sources alimentant les bains. Afin de parfaire l'accueil de touristes argentés, il souhaite adjoindre à ses bains un golf. Ce projet, comme celui d'exporter de l'eau minéral, ne se concrétisera pas. Dans un courrier qu'il adresse à Yves Berthou, alors Grand-Druide de Bretagne, et daté du 19 avril 1914 (fonds Yves Berthou, CRBC, YBE1 C406), il fait mention de son groupe druidique, qu'il nomme « le Gorsêdd des druides du vin bouché » et qui serait composé de « joyeux compères des Conseils Généraux et des Chambres de Commerce de l'Est ». Nous pouvons suggérer, selon l'appellation et la qualité des membres qui composent ce « Gorsêdd », que les réunions du groupe ressemblaient plus à des « symposia » qu'à des cérémonies bardiques. Il aurait même fondé dans cette partie du Jura qu'il nomme « le pays des pierres druidiques et des brandons », un Archi-druidicat. Aveugle sur la fin de sa vie, il se retire définitivement de tout projet et décède à St-Ursanne en février 1936. Voir les *Actes de la Société jurassienne d'émulation* (pour l'année 1935), n°40, 1936, Notices nécrologiques, p. 106.

- Raude Alain-Joseph, dit Alan ou Ron Peniarth (1923 - 2017) :

Étudiant à l'École Pratique des Hautes Études, à Paris, à partir de 1939, il se spécialise dans la linguistique celtique. Il devient membre du groupe de recherches folkloriques du Musée des Arts et Traditions, avec, entre autres, René-Yves Creston (1898 - 19364) et Jef Le Penven (1919 - 1967). Il intègre le Bezen Perrot de C. Lainé pendant la guerre. Ayant fui avec ses camarades vers l'Allemagne en juin 1944, il devient là-bas interprète pour les Welsh Guards en 1945, puis reprend ses études linguistiques à l'université de Bonn en 1946 : il complète son cursus celtique par l'étude des langues germaniques et romanes. En 1948, il revient en France et devient traducteur de manuels techniques pour divers organismes et entreprises (dont IBM, qu'il intègre en 1953). Membre d'*Ar Falz*, il milite aussi pour la pratique du gallo, langue pour laquelle il crée une écriture normalisée en 1978 (ELG, pour « écrire le gallo ») et tient une chronique, « Bretagne Romane », dans la revue *Kendalc'h*.

- Riou Jakez (1899 - 1937) :

Né à Lothey, dans le Finistère, il se lie d'amitié avec Youenn Drezen, rencontré au séminaire de la Congrégation des Sacré-cœurs, de Jésus et de Marie (les Pères Picpus) au Pays Basque espagnol, où il étudie de 1911 à 1918 : Fontarabia (où le breton y était interdit), puis Miranda de Ebro. Il a la possibilité d'y lire des auteurs bretons de langue française comme Brizeux ou Le Bras, et même le *Courrier du Finistère*, puisque certains Frères, Bretons, y sont abonnés. En 1916, il découvre le *Barzaz Breiz*. Il fait son service militaire à la fin de la guerre, en 1918. Il est blessé et séjourne à l'hôpital du Val-de-Grâce, ne revenant en Bretagne que deux ans après. Il n'a aucune ressource et sa vocation ecclésiastique s'est perdue sur le champ de bataille. Il vivote de petits métiers : aide-imprimeur, représentants pour une marque de machines à écrire, instituteur, surveillant de collège. C'est à Paris qu'il rencontre un groupe d'artistes bretons avec qui il sympathise vite : Creston, Robin... Ce réseau lui permet de faire paraître dans la presse bretonne des poèmes et des feuilletons (*An ti satanazed*). En 1928, après une année de surveillance au collège St-Louis, à Brest, il est engagé par le *Courrier du Finistère*, sur recommandation de son ami Y. Drezen. Cela lui offre une stabilité financière et il peut donc se concentrer sur un aspect de son art, plus satirique, plus libre, mais aussi plus pessimiste. Partisan d'une réforme linguistique pour en faire une vraie langue littéraire, il se met à écrire, à partir de 1928, dans le supplément du journal *Breiz Atao, Gwalarn*, fondé par Roparz Hemon en 1925. Il meurt d'un sursaut de ses soucis de santé hérités de la guerre, en 1937, et est enterré à Douarnenez. *Ar Falz*, n° 1, janvier-février 1957, dédié à J. Riou. Articles rédigés par R-Y Creston, P. Helias, P-M Mevel, Y. Drezen.

- Rolland Charles (1862 - 1940) :

Né à Lannéanou, il fut éduqué par des prêtres, il devient un anticlérical virulent, il a fait plusieurs métiers : chapelier, horloger, facteur (ce qui lui vaudra le surnom de « barde-facteur »), conseiller municipal de Guerlesquin. Fourrier dans la marine, il fait ses classes entre la Bretagne, la Nouvelle-Calédonie et les îles du Pacifique, pendant cinq ans. Auteur et compositeur, il met son talent au service de ses idées politiques (très à gauche – il peint même son office de bijoutier-horloger en rouge pour illustrer sa position) en breton et en français. En 1914, il fait partie de ces Bretons qui conçoivent la Bretagne comme « petite patrie » et la France comme « grande patrie » (Taldir est aussi de ceux-là), mais ne sera pas mobilisé car il avait de nombreux enfants. Il écrit une variante de la *Marseillaise*, faisant des « fiers Bretons » combattants des Français à part entière, lui qui avait déjà traduit l'hymne français en breton (1896), tout comme *L'Internationale* (1902). Il écrit aussi de nombreux chants, en 1914 - 1915, surtout de guerre, destinés à valoriser le courage des soldats. Il les chante et les diffuse dans les communes où il passe. Socialiste (de tendance anarchiste au début des années 1920 : il signe quelques articles dans *La Bretagne libertaire*), il écrit même une chanson publicitaire en breton sur le « Kola-Koka » sur l'air de « *Person Plourin* », sur feuille volante imprimée à Paris, chez Grevel, pour un concours (mentions « hors concours » et « membres du jury »). La chanson est référencée sous le n°85 par Ollivier Joseph, *La chanson bretonne sur feuilles volantes – Catalogue bibliographique*, Quimper, librairie Le Goaziou, 1942. Auteur de théâtre, Rolland a écrit *Ar vezventi* sur le thème de l'alcoolisme ou *Bez ur gwir Vreizad*. Il décède en 1940 à Guerlesquin. Cf. Pêr Salaun, *War lerc'h eur Foueter-bro, Charlez Rolland eus Gwerliskin*, Lesneven, Hor Yezh, 1983.

- Rozec Françoise (1911 - 2001):

Françoise Rozec a étudié l'irlandais à la Sorbonne, après avoir appris le breton à son adolescence dans son entourage familial. Elle fait un voyage en Irlande en 1931, pour perfectionner sa pratique de l'irlandais, mais aussi pour collecter des fonds pour les nationalistes bretons. Compagne de Lainé dans ces années, elle se fait la porte-parole de Gwenn-ha-du, revendiquant au nom du groupuscule l'attentat du 7 août 1932, puis celui d'Ingrandes (une explosion coupa la voie ferrée Paris – Nantes, empêchant le président Herriot de se rendre à Nantes pour les commémorations du 400<sup>e</sup> anniversaire de l'union de la Bretagne à la France par l'édit de Plessis-Macé de septembre 1532). Elle devient gérante de la revue *Ar Falz* en 1933. Elle fut surnommée « la vierge rouge » pour son implication autant dans les mouvements de gauche (le socialisme d'*Ar Falz*) et l'actoin nationaliste bretonne (Gwenn-ha-Du). Suite à ses déconvenues avec C. Lainé, elle épouse Loeiz Andouard en 1935. Ce mariage, et les trois enfants qu'elle a de son mari, ne l'empêche pas de fréquenter d'autres hommes du mouvement breton, avant leur séparation officielle en 1944, lorsqu'elle se cache à Paris avec Jean-Marie Chanteau, qu'elle épouse peu de temps après, avant que le couple ne fuie en Irlande. Entre-temps, elle fut collaboratrice de Roparz Hemon à Radio-Rennes. Revenue des années plus tard en France, elle s'installe à Paris où elle devient traductrice pour l'UNESCO, et directrice de la revue *Ar Vro* en 1966. Ce poste lui est offert par Per Denez, l'ancien directeur, qui connaît son talent littéraire. Françoise Rozec, devenue au fil des années Fant Rozec Meavenn, a écrit de nombreux poèmes, des pièces de théâtre en breton et des nouvelles, dont l'œuvre la plus connue est la nouvelle *Ar follez yaouank*, parue en 1941 dans la revue *Gwalarn*. Usant des rimes internes, ses écrits sont empreints de fantastique, parfois de surréalisme. Ceux qui ont été publiés le furent dans diverses revues comme *Gwalarn*, *Al Liamm*, *Stur*, ou *Arvor*. Elle s'essaya même à l'histoire des Celtes en rédigeant *Ar Gelted Kozh*, paru en 1943 aux éditions Skridoù Breiz de Brest. La totalité de son œuvre est inconnue, puisque de nombreux écrits ne furent jamais publiés. Dans les années 1970, elle s'installe à St-Malo. A son décès, sa famille se débarrasse de ses manuscrits et de nombreux documents, ne souhaitant pas que des études soient menées sur elle, afin de ne pas ternir sa mémoire et la réputation familiale déjà écornée par ses actions auprès des nationalistes bretons et son accointance avec le Bezen Perrot (témoignage obtenu lors d'une discussion informelle avec un ami de la famille). Cf. l'article de Cadiou Georges, « Meavenn, Fant (1911 – 2001) », *EMSAV - dictionnaire critique, historique et biographique : le mouvement breton de A à Z du XIX<sup>e</sup> siècle à nos jours*, Spézet, Coop Breizh, 2013.

- Sinnett Alfred Percy (1840 - 1919) :

Alfred Percy Sinnet est né en 1840 à Londres, d'un père journaliste et d'une mère écrivaine. Après des études de journalisme à l'université de Londres, qu'il quitte, préférant apprendre le dessin technique et vivre quelque temps de ce métier, il devient tout de même journaliste-assistant au *Globe* en 1859. Les années suivantes, il écrit dans de nombreux journaux, devenant même le correspondant spécial du *Daily News* en Suède, puis celui du *Daily Telegraph* en Irlande. Puis il accepte un poste de rédacteur en chef au *Hong-Kong Daily Express*, où il écrit de 1865 à 1868. Il revient à Londres en 1870 (où il se marie), après avoir visité le Japon et traversé les États-Unis, et devient journaliste au *Evening Standard*. En 1872, il se voit offrir le poste de rédacteur en chef du *Pioneer* et part en Inde, malgré quelques réticences premières. Le couple s'installe à Allahabad (Uttar Pradesh, nord de l'Inde), mais passe aussi du temps à Simla (Himachal Pradesh, sur les contreforts de l'Himalaya). Sinnett retourne de temps en temps à Londres. En 1875, il lit *Isis Unveiled*, de Blavatsky, et commence à s'intéresser au spiritualisme. En 1879, il écrit un article sur l'arrivée de Blavatsky et Olcott à Bombay, et officieusement leur écrit pour demander s'il était possible de les rencontrer. Les nouveaux arrivants passent six semaines chez les Sinnett, et les couples deviennent très proches : Blavatsky et Olcott profitent du réseau de leurs hôtes pour diffuser leurs idées. En 1880, les deux couples se retrouvent à Simla et là se déroulent des phénomènes étranges, comme cette lettre sur papier rose qui tombe d'un arbre devant Patience Edensor Sinnett, message d'un des Maîtres Mahatmas. Le journal que tient Patience et dans lequel elle raconte ces phénomènes, sert à son mari pour l'écriture de *The occult world*, qui paraît en 1881. Depuis l'arrivée de Blavatsky et Olcott en Inde, les phénomènes paranormaux se sont multipliés dans l'entourage des Sinnett : Percy est entré en contact avec un des Maîtres, appelé Koot Hoomi et il tient une correspondance avec lui jusqu'en 1885 (Sinnett écrit des lettres, Blavatsky et ses « chelas » - ses disciples, lui transmettent les messages du Mahatma). Celui-ci lui conseille de démissionner du *Pioneer* et de fonder son propre journal, soutenu par des capitaux indiens : le *Phoenix*, créé en 1883, a pour but de mettre en avant du réveil économique indien et de rendre aux populations indiennes l'estime d'elles-mêmes. Mais par manque de finance, le projet échoue et Sinnett se résigne à rentrer à Londres, en passant par Calcutta et Madras. Peu après son retour à Londres en 1883 sort son nouvel ouvrage, *Esoteric Buddhism* (Londres, Trübner and Co.), et il intègre la London Lodge, autrement dit la *British Theosophical Society*. Mais au bout de quelques mois, des dissensions apparaissent et la Loge se divise entre les partisans de Sinnett, tournés vers un ésotérisme tibétain et oriental, et d'autres tentés par l'exploration de l'ésotérisme chrétien et la kabbale. La majorité des membres s'étant rangés derrière Sinnett, il devient président de la Loge en 1885. Mais la même année, les « correspondances » avec les Maîtres diminuent, la santé de Blavatsky s'affaiblissant. Néanmoins, Sinnett affirme rester en contact avec les Mahatmas. Il continue sa carrière dans la presse avec le magazine *Broadview*, qui traite de sociologie et de philosophie. Son fils meurt au début de 1908 de tuberculose et sa femme d'un cancer quelques mois plus tard, malgré des tentatives de guérison de la part de Sinnett avec des méthodes mesméristes. Entre 1909 et 1914, par le biais d'un ami médium, il communique avec sa défunte femme et le Maître avec qui il « correspondait », Koot Hoomi. Il reste vice-président de la *Theosophical Society* jusqu'à son décès en 1919. Cf. *Autobiography of Alfred Percy Sinnett*, London, Theosophical History Centre Publications, 1986.

- Spengler Oward (1880 - 1936) :

Professeur d'enseignement scientifique, cet ancien étudiant en philosophie, mathématiques et sciences naturelles est marqué par le darwinisme, le fictionnalisme et la critique de la culture (Nietzsche). Devenu écrivain en 1911, il publie en 1918 et 1922 les deux volumes de l'essai *Der Untergang des Abendlandes / Le déclin de l'Occident*. L'ouvrage connaît un succès immédiat, l'auteur développant une vision cyclique de l'histoire, synthétisant les principes de ce qu'il considère être de grandes cultures historiques. En 1918, après l'armistice, l'écrivain s'élève contre la démocratie et la République de Weimar, réclamant un pouvoir fort pour affirmer la puissance de la culture germanique. En 1922, alors qu'il dirige le fond d'archives « Nietzsche », il tente de créer un groupe nationaliste, sans succès. Lorsque Hitler arrive au pouvoir, en 1933, il s'éloigne du pouvoir national-socialiste pour se tourner vers le fascisme italien. Mécontent de voir l'œuvre de Nietzsche interprétée et détournée par les nazis, Spengler démissionne de son poste de directeur du fond d'archives Nietzsche. Il meurt en 1936 d'une crise cardiaque, et l'idée d'un assassinat politique se répand sans qu'il y ait de preuves.

- Strasser Gregor (1892 - 1934) et Otto (1897 - 1974):

Idéologues de l'aile gauche du NSDAP. Gregor fut l'un des dirigeants du parti nazi pour le Nord de l'Allemagne, soutenant les syndicats sociaux-démocrates au milieu des années 1920. En conflit avec Hitler, isolé, il se résigne à rejoindre la ligne directrice du parti et reçoit l'insigne d'or du NSDAP. Il est arrêté et exécuté par la SS lors de la Nuit des Longs Couteaux (29 juin - 02 juillet 1934). Otto est adhérent au parti social-démocrate. Il aide son frère à élaborer une idéologie nationale-socialiste différente de celle d'Hitler, où apparaissent des idées anticapitalistes comme la réduction de la propriété privée, la nationalisation des moyens de production, le rapprochement avec l'URSS. Exclu du NSDAP en 1930, il fonde son propre parti, le NSKD, *National-Sozialistische Kampfgemeinschaft Deutschlands* (« Communauté de combat national-socialiste d'Allemagne »), surnommé le *Schwarze Front*, le Front Noir, réprimé dès la prise de pouvoir d'Hitler en 1933. Otto Strasser fuit en Autriche, puis en Tchécoslovaquie. Après l'assassinat de son frère, il vit clandestinement, publiant quelques écrits. En 1943, il fuit le Reich, passant par le Portugal et les États-Unis avant de passer au Canada, où il est assigné à résidence jusqu'en 1954. Pendant la guerre, il essaye de renseigner les Alliés sur les objectifs des nazis tout en faisant passer des tracts subversifs, diffusant ses propres concepts politiques. Auprès des Alliés, il tente de se faire passer pour un anti-nazi, mais reste inscrit sur la liste noire, et est déchu de sa nationalité allemande à la fin de la guerre. Il est autorisé à revenir en République Fédérale Allemande en 1955. Il rejoint les anciens membres de son parti, devenu en 1948 la Ligue pour le Renouveau de l'Allemagne, qu'il transforme en Union Nationale Allemande en 1956. Partisan d'une Europe des nations, il est parmi les membres fondateurs du Mouvement Populaire Européen, souhaitant la convergence des nationalismes ethniques et visant une réorganisation de l'Europe selon des critères ethnolinguistiques, tout en rejetant les concepts capitalistes. Voir Moreau Patrick, « Otto Strasser : *Nationalist Socialism versus National Socialism* », dans Smelser R. & Zitelmann R. (dir.), *The Nazi Elite*, New-York, New-York University Press, 1993, pp. 235 à 244.

- Tillenon Jean-Pierre, ou Yann-Ber (1947 - ) :

Autonomiste breton, ancien amant de Joëlle Aubron d'Action Directe, il a fondé en 1983 un cercle autonomiste et fédéraliste européen, le « Cercle Maxence Empereur », avec B. Gestin, directeur du Centre Culturel de Bretagne. Il a autant fréquenté l'extrême-droite que l'extrême-gauche, diffusant des idées anti-nationalistes, anti-racistes et fédéralistes. A la suite de l'incendie criminel ayant détruit son « Sémaphore de l'Europe » à Landéda (29), on le retrouve dans sa ville natale, Paris, comme vice-président du mouvement « Monarchie et Régionalisme Gaulois », dont un des thèmes des discours est « résistance à la décadence et nouvelle France libre » (1994), et il caresse même l'idée de se présenter à l'élection présidentielle de 1995. Il n'a pas hésité à apparaître à la télévision en compagnie de Batskin, « chef » des skinheads parisiens du début des années 1990, ou à revendiquer J-M. Le Pen comme « relation personnelle ». Vivant à Paris, il reste actif au sein de ce qu'il appelle « l'extrême-centre » situé symboliquement au-dessus de tous les courants politiques, et s'affiche sur internet aux côtés de stars, pour lesquelles il offre son soutien spirituel et philosophique, tel qu'il nous l'a expliqué dans un *email* du 24 mars 2011. M. Tillenon est revenu comme spectateur assister au Gorsedd Digor de juillet 2018. Il s'est réinstallé à l'Aber-Wrac'h.

- Von List Guido (1848 - 1919) :

Né dans une famille de négociants autrichiens, conservatrice et catholique. Aimant la nature et la peinture, encouragé par ses parents, il peint des paysages tout autant qu'il écrit. Rejetant la modernité et la ville, il pratique l'alpinisme et l'aviron, en parallèle d'une évolution spirituelle l'amenant à découvrir les mythologies germaniques. Il se convertit au protestantisme par conviction nationaliste, avant de développer un culte à Wotan, divinité première d'un panthéon germanique à partir de 1862, où se mêlent pangermanisme, aryanisme et ésotérisme. Il fait néanmoins des études de commerce pour travailler dans l'entreprise de son père, gère une petite salle de spectacle privée appelée « Valhalla » entre 1868 et 1870, avant de devenir, l'année suivante, secrétaire de l'association alpine d'Autriche, où il croise de nombreux adhérents issus du milieu *Völkisch*. En 1874, il entre en franc-maçonnerie, puis, après le décès de son père en 1877, quitte l'entreprise familiale pour se consacrer à l'écriture d'articles qu'il vend à des revues *Völkisch*, mais cela ne permet pas à son couple de vivre correctement. En 1888 il publie *Carnuntum*, livre dans lequel il oppose les

peuples germaniques aux peuples romains et à l'Église romaine, tout en glorifiant la culture germanique par des faits historiques inventés ou détournés. Dix ans plus tard, il présente dans *Der Unbesiegbar* sa propre version de la mythologie germanique. Ses ouvrages connaissent un certain succès dans les milieux nationalistes, comme ses pièces de théâtre. En 1902, aveugle après une opération chirurgicale, et ce pendant presque un an, il consacre son temps à des réflexions ésotériques, et finit par intégrer à sa tradition des concepts théosophiques. Après s'être attribué la particule « von », il se met à étudier les runes auxquelles il attribue un pouvoir magique, qu'il présente dans *Das Geheimnis der Runen*, qui paraît en 1908. Ses théories le confortent dans son cheminement spirituel : il conçoit la religion germanique comme originelle, et sa tradition se serait transmise secrètement depuis l'Antiquité par une lignée d'initiés (Templiers, kabbalistes, Rose-Croix, ou encore le Christ, et au bout de cette chaîne, lui-même), filiation revendiquée aussi par les druidisants. Des intellectuels et amis fondent la *Guido Von List Gesellschaft* afin de promouvoir ses recherches et ses écrits, notamment après le refus de l'Académie de recevoir un de ses textes en 1904. Von List décède en 1919 suite à une inflammation pulmonaire, quelques mois après avoir adhéré à la toute jeune Société Thulé créée en 1918 par Von Sebottendorf. Son réseau est vaste et son influence certaine, jusqu'aux fondateurs du NSDAP. Cf. Goodrick-Clarke Nicolas (traduction : Jauffrineau Patrick & Duban Bernard), *Les racines occultistes du nazisme : les aryosophistes en Autriche et en Allemagne, 1830 - 1935*, (titre original : *The Occult Roots of Nazism : The Ariosophists of Austria and Germany, 1890 - 1935*), Puiseux, éd. Pardès, réédition 1998 (éd. originale 1989). François Stéphane, « Extrême-droite et ésotérisme : Retour sur un couple toxique », *Critica masonica*, numéro spécial, janvier 2016.

-Weisgerber Johannes Léo (1899 - 1985) :

Né à Metz, il vécut la défaite de 1918 et le retour de Metz dans les frontières françaises. Sa famille ayant migré de l'autre côté du Rhin, il finit par enseigner à l'université de Rostock en 1927, puis celle de Marbourg en 1938, et enfin celle de Bonn en 1942. Spécialiste des langues celtiques, il vint à de nombreuses reprises en Bretagne, où il rencontra des militants du PNB comme C. Lainé, avec qui il entretint une grande amitié. Non inscrit au parti nazi, il est enrôlé en 1939 comme *Sonderführer* à la *Propaganda Staffel*. Cette fonction et ses liens avec certains Bretons l'amènent à prendre la direction de Radio Rennes Bretagne, sur les ondes de laquelle sont diffusées, entre autres, les émissions de Roparz Hémon, culturelles et en breton. Après la guerre, il reprit le chemin de la recherche universitaire et obtint des récompenses : il fut fait Docteur *Honoris Causa* de l'université de Louvain, et reçut entre autres la Croix du Mérite de la République Fédérale d'Allemagne. Ses recherches ont argumenté la théorie selon laquelle notre langage structure notre pensée (*sprachliche Zwischenwelt*) : ainsi, chaque communauté linguistique a sa propre perception et conception du monde, selon ses propres codes linguistiques. Cf. Blanchard Nelly, *Un agent du Reich à la rencontre des militants bretons : Leo Weisgerber*. Brest, 2003.

- Williams David (1738 - 1816) :

Philosophe et professeur, il créa sa propre école, qui fonctionna jusqu'en 1775 et au décès de sa femme. Il y diffusait des idéaux éducatifs proches de ceux de Rousseau. *Dissenter* (protestant ayant fait sécession à la religion anglicane), il parvint tout de même à faire carrière et met en place un *Royal Literary Fund* (Fonds littéraire, grâce au soutien du Prince de Galles, héritier de la Couronne d'Angleterre), qu'il préside, afin de venir en aide aux auteurs en difficulté. Son ouvrage *Letter on political liberty*, paru en 1782, est traduit en français par Brissot, qui résidait à Londres. Il est fait « citoyen français » le 26 août 1792 par l'Assemblée Constituante et vient s'installer à Paris. Un de ses soutiens, Lebrun, Duc de Plaisance (1739 - 1824), lui donne pour mission d'aider au rapprochement entre le nouveau gouvernement de la France et celui du Royaume-Uni. À la mort de Louis XVI, David Williams retourne à Londres. Il traverse à nouveau la Manche en 1802, après la Paix d'Amiens, au service de la couronne britannique, comme observateur du Consulat. Il y restera jusqu'à la création de l'Empire.

- Wren Christopher (1632 - 1723) :

Christopher Wren a été Grand Maître de la Loge de St Paul, et peut-être d'une alliance entre les loges londoniennes comme cela est mentionné dans le *Dictionnaire de la franc-maçonnerie* de Daniel Ligou<sup>953</sup>, mais aucune archive ne nous confirme cela, ni aucun témoignage. Il existe, à ce sujet, quelques informations dans des documents tardifs (les *Parentalia* de son fils, Christopher Wren Junior) ou l'*Old Book* de la Loge de St Paul avec une mention de 1693<sup>954</sup>. Enfin deux journaux qui, en page nécrologique, le présentent comme « Grand Maître » ( « [...] encouraged Grand Master Wren in his great work »)<sup>955</sup>. Anderson, l'auteur des nouvelles règles franc-maçonniques (mais qui écrit sur ce sujet en 1738), nous informe que de nombreux franc-maçons étaient des entrepreneurs, en rivalité sur les chantiers. Les Strong, le père et le fils, étaient proches des Wren, en tant que Surveillants du Maître d'œuvre de la cathédrale St Paul, dès 1673. Quand Sir Wren devient Grand Maître de la Loge de St-Paul, Strong père devient même le Second Grand Surveillant de l'Architecte. Mais la dernière pierre de la lanterne, en haut de la cathédrale, est posée par le fils de Wren en 1710, non par Wren lui-même ni par aucun des deux Surveillants. Cette forme de favoritisme peut avoir été cause de la dégradation des relations entre les membres de la Loge de St-Paul, mais aussi par ricochets entre les Loges londoniennes : les grades et fonctions dans les Loges devaient avoir leurs équivalences sur les chantiers. Ainsi, en l'absence du Grand Maître de la Loge et Maître d'œuvre du chantier, la pose de la dernière pièce de l'édifice devait revenir à celui qui venait directement après lui dans l'ordre des grades de la Loge ou des grades sur le chantier, non pas selon les liens familiaux. Celui qui était donc reconnu comme à la tête du plus important chantier de son temps aurait favorisé son fils au détriment de francs-maçons et d'ouvriers qualifiés.

Une autre explication est à fournir quant à la négligence dont il fait part : négligence des membres de sa propre Loge pour favoriser son fils, mais aussi négligence des assemblées publiques de façon générale, pour favoriser son entourage propre, et ce à partir de 1702, année de sa destitution par la reine Anne. Il s'éloigne petit à petit des sphères du pouvoir, des assemblées, des sociétés, clubs et réseaux, sorte de mise au ban des assemblées officielles. La famille Wren était attachée à la cause des Stuart et aux traditions écossaises, et lui était un soutien important auprès du roi Charles II. A la mort du roi, sans successeur reconnu (mais ayant eu de nombreux enfants illégitimes portant néanmoins titres), Jacques II s'empare du trône : ce dernier, Stuart, est favorable aux catholiques (Déclaration d'Indulgence de 1687) et offre à certains des postes à Cambridge et Oxford, ce qui mécontentent anglicans et protestants. Ses soutiens se retrouvent donc avec lui dans une tourmente à la fois religieuse, idéologique et intellectuelle. Battu par Guillaume III et les Orangistes en 1688, ayant refusé le soutien de Louis XIV, il cherche à se réfugier tout de même dans le Royaume de France. Arrêté, Guillaume III le laisse néanmoins partir pour ne pas en faire un martyr. Réfugié finalement auprès de Louis XIV, le Parlement déclare qu'il a abdicé. Le pouvoir passe à sa fille Marie qui gouverne de concert avec Guillaume d'Orange. Après une tentative de reprise du pouvoir via l'Irlande en 1689, où il est battu lors de la sanglante bataille de la Boyne, il arrête de s'entêter et finit sa vie au château de St-Germain-en-Laye, où il meurt en 1701. A la mort de Guillaume III en 1702, la fille de Jacques II, Anne, monte sur le trône. Le roi avait sanctionné le choix des Parlementaires de maintenir Sir Wren comme architecte royal en 1698. Il reste alors à ce poste quatre ans et Anne le destitue peu après être montée sur le trône. Elle reste au pouvoir jusqu'à sa mort en 1714, et la couronne passe aux Hanovre tel que le spécifiait l'Acte d'établissement de 1701.

Trois ans après l'union des royaumes d'Ecosse et d'Angleterre, les loges londoniennes commencent à faire une mise au point, qui nécessite plusieurs années de discussions et d'accords, pour arriver à la création de la Grande Loge de Londres en 1717. Wren en sera le premier Grand Maître malgré des soucis de santé. La rédaction des événements ayant mené à la création de la Grande Loge, et conséquemment du groupe de J. Toland repose sur les écrits d'Anderson, mis en doute par plusieurs auteurs dont A. Kervella.

---

<sup>953</sup> Ligou Daniel (dir.), « Wren, Christopher », *Dictionnaire de la franc-maçonnerie*, Paris, éd. PUF, 1987, réédition 1998.

<sup>954</sup> Les archives ont été publiées en 1911 sous le titre *The lodge at the Goose and Gridiron. Records of the lodge, original n°1., now the lodge of Antiquity n°2, of the free and accepted masons of England. Acting by immemorial constitution*, vol. 1, W. Hary Ryland, F.S.A, P.M, impression privée, 1911. Le corpus couvre la période allant de 1721 à 1767. Une note mentionne bien l'année 1693 A.D dans le *Freemason's quarterly magazine*, Londres, 1843, p. 36.

<sup>955</sup> *The Post-Boy* n° 5245, des 2-5 mars 1723, et le *British Journal* n° 25, du 9 mars 1723.

## 2 - La Rose-Croix :

L'origine de la Rose-Croix est obscure, faite de légendes, de transmissions de savoirs considérés comme alchimiques et ésotériques. En 1614 est publiée la *Fama Fraternitatis* de l'Ordre de la Rose-Croix. L'année suivante, c'est la *Confessio (pour contrer les accusations d'hérésie dont est frappé le Fama Fraternitatis)*, et enfin, en 1616 les *Noces Chymiques de Christian Rose-Croix en 1459* (de son titre originel : *Chymische Hochzeit Christiani Rosenkreutz anno 1459*)<sup>956</sup>. L'ensemble fait référence à un certain Christian Rozenkreuz (1378 - 1484) dont on aurait retrouvé la tombe en 1604, alchimiste et fondateur d'un mouvement qui porte son nom. Il s'agit plutôt, pour les créateurs de ce mouvement de se trouver une origine historique, une lignée à laquelle se référer pour justifier, au sein de cette société, d'une transmission de savoirs ésotériques ou occultes. Il s'agit aussi, pour l'auteur, au départ inconnu, de diffuser des idées transgressives pour son temps, sous couvert d'ancienneté, venant d'un référent originel : les livres expriment un attachement à la nature en tant que création divine et une tendance à l'alchimie théorique. L'auteur a depuis été retrouvé par les spécialistes<sup>957</sup>. Il s'agit de Jean-Valentin Andreae, un théologien luthérien, qui vécut de 1586 à 1654. Il maîtrisait plusieurs langues anciennes et contemporaines, l'histoire, la géographie, les mathématiques et les sciences naturelles, la théologie. Il a écrit de très nombreuses œuvres en latin et en allemand. Influencé par ses nombreuses lectures et ses études, il diffuse à travers ses écrits, sous couvert d'ancienneté, l'idée que l'homme fait partie de la nature, création divine, où Dieu est partout.

La Rose-Croix, à la fois société et système de pensée syncrétique d'origine judéo-chrétienne, trouverait sa source chez Nicolas Flamel<sup>958</sup> et Paracelse<sup>959</sup>, dans les ouvrages de Rozenkraut. Ce dernier n'étant donc que le vrai-faux transmetteur de ce savoir que le fondateur du mouvement, Andreae, souhaite voir remonter loin dans le temps. Nous ignorons si Andreae était seul ou si les membres du Cénacle de Tübingen (voir *infra*) ont pris part à cette fondation qui n'a réellement été concrète et connue que dans les années 1670. Les références à Flamel et Paracelse font remonter les origines de la Rose-Croix à un flou historique et spirituel, dans lequel des érudits volontairement ésotéristes ont permis la diffusion de nouvelles approches mystiques de l'univers et de la place que l'homme y a. Ces personnages-références nous permettent de cerner que les interprétations et l'imaginaire sont primordiales à la création de ce mouvement initiatique, comme nous pouvons le voir à travers quelques informations biographiques concernant Flamel et Paracelse. Ces derniers restent encore actuellement des références dans les milieux ésotéristes et initiatiques, et il leur a été attribué des textes dont les auteurs sont inconnus<sup>960</sup>.

L'alchimie a une place de choix chez les Rosicruciens, qu'elle soit abordée d'un point de vue scientifique (la transmutation des métaux) ou théorique et spirituelle (les changements d'états sont aussi intellectuels et spirituels, l'usage de symboles scientifiques – couleurs, signes – et kabbalistiques illustrant cela). Andreae, en tant que premier diffuseur des principes rosicruciens à travers ses écrits, a été fortement influencé durant sa formation universitaire par le prédicateur mystique Johann Arndt (1555 - 1621) et du petit groupe qu'il avait créé autour de lui, le Cénacle de Tübingen, dont les membres affirmaient que leurs vies n'étaient que

---

<sup>956</sup> Disponible sur le site de la Rose Croix d'Or : <https://www.rose-croix-d-or.org/texte/livres/xml3015.pdf>

<sup>957</sup> Edighoffer Roland, « Andreae Johann, Valentin », In Hanegraff John (dir.), *Dictionary of Gnosis and Western Esotericism*, Leyde, éditions Brill, 2005, pp. 71 à 75. Yates Frances, *La lumière des Rose-Croix*, trad. Françaises, éd. Retz. C.A.L, 1978, chap. 3 à 5 (pp. 41 - 102). Titre original : *The rosicrucian enlightenment*, Londres, Routledge & Kegan Paul, 1972.

<sup>958</sup> Voir *infra*.

<sup>959</sup> Voir *infra*.

<sup>960</sup> Ce ne sont pas des cas isolés : Jacques Cœur (1400 - 1456), Nicolas Valois (ses dates de naissance et de décès sont incertaines – XV<sup>e</sup> siècle), entre autres exemples, sont des personnalités autour desquelles ont été brodées légendes et histoires. S'ajoutent à ces raisons, celle de l'obsession alchimique, à savoir l'idée qu'il y a un sens caché à tout texte sacré, à toute sculpture ou décor symbolique du Moyen-Âge (source d'une pseudo-exégèse ésotérique – Flamel ayant fait décorer de sculptures allégoriques des arcades et des porches d'églises : dragons et lions ailés, par exemple), et la pseudépigraphie, ou la volonté de désigner un auteur à tout texte antique ou médiéval (surtout alchimique) qui n'est pas signé ou dont l'auteur est inconnu. Or, nous savons que si de nombreux textes n'ont pas été signés, c'est bien parce que les autorités universitaires et ecclésiastiques n'ont jamais intégré la recherche alchimique et une certaine recherche scientifique contraire aux dogmes bibliques : il était plus sûr aux auteurs de ne pas inscrire leur nom au bas des textes publiés. Surtout, les textes, mêmes scientifiques, ne sont pas signés avant l'édit de Châteaubriant (édit royal du 27 juin 1527 ayant pour but de contrôler l'imprimerie et par ce biais la diffusion d'idées).

des imitations de celle du Christ, faites de mœurs austères, de charité, visant une sainteté qui pourrait permettre à l'homme d'accéder à Dieu via le Saint-Esprit, et ainsi acquérir des dons divins. L'étude de la Kabbale<sup>961</sup> y a aussi une place primordiale, les écrits bibliques ayant double sens selon de nombreux mystiques : en maîtrisant les clés, une autre lecture de ces textes, plus complexe, plus profonde, plus occulte donc, est possible, apportant au lecteur un nouveau regard sur le divin et le monde. Andreae aurait aussi fait partie de l'Ordre du Palmier (*Palmenorden*<sup>962</sup>), fondé à Weimar en 1617 par Louis d'Anhalt-Köthen<sup>963</sup>. Cet Ordre porte aussi le nom de *Fruchtbringende Gesellschaft* ou Société Fructifère (ou des Fructifiants). Le palmier est pris comme symbole puisqu'il peut renaître de ses seules racines. Les membres choisissent un nom ou un emblème en y entrant. Ils sont cent cinquante-et-un en 1618, tous lettrés, mais issus de catégories sociales différentes : princes, ducs, archevêques, « littérateurs du Tiers-Etat, [...] infiniment honorés par leur admission dans une société si illustre » nous dit Frédéric Schoell dans le Tome III de son *Histoire du XVII<sup>e</sup> siècle*<sup>964</sup>. En 1619, Andreae publie un autre ouvrage qui pose définitivement les bases des principes rosicruciens et des études futures sur l'alchimie : le *Practica Leonis Viridis, Der Rechte und wahre Fussteig zu dem Königlichen Chymischen Hochzeit Saal F.R.C (le juste et véritable sentier d'accès à la salle des Noces Chymiques Royales F.R.C*<sup>965</sup>, 1619). L'auteur y dévoile le symbolisme alchimique et mystique des Noces (les alliances et résultats), permettant au lecteur une réelle compréhension de ce que les Noces (celles dont Rozenkraut parle) transmettaient comme savoirs et connaissances occultes<sup>966</sup>.

À Londres, précisément, la société des Rose-Croix est créée vers la fin des années 1670. L'idée de sa

<sup>961</sup> De l'hébreu קבלה / *Qabbala*, réception. C'est une tradition ésotérique judaïque apparue dans le sud du royaume de France au XII<sup>e</sup> siècle, mais remontant à Moïse selon les pratiquants. Celui-ci, sur le Mont Sinaï, aurait reçu de Dieu non seulement les Tables de la Loi, écrites et donc destinées à tous, mais aussi une loi orale, conçue comme secrète car ne pouvant être transmise que par initiation de maître à disciple, ce que Moïse aurait mis en place. Définie aussi comme le *sod*, la connaissance secrète, elle permet de mieux comprendre l'œuvre de Dieu et de se rapprocher spirituellement de Lui, d'élever l'esprit en accédant aux quatre différents niveaux intérieurs de la Torah. La Kabbale permet de nombreuses spéculations métaphysiques sur le divin, la Création, l'univers et l'homme, ayant pour base les écrits judaïques. Pour les kabbalistes, Dieu a un aspect non manifesté, En Sôf (l'Infini), et un aspect manifesté, les Sefirôt. Dans le cadre de cette mystique théosophique, les « Sefirôt » englobe la totalité de l'être, ce qu'il est et les possibilités de devenir, y compris les mauvaises actions : le péché est le fait de l'homme libre. Si l'homme est une manifestation de Dieu, en ce dernier il existe donc une possibilité de mal, amenant à un dilemme : En Sôf et Sefitôt contiennent donc le mal tout autant que le bien, provoquant une tension interne à la recherche mystique, offrant de multiples possibilités, de l'acceptation à la sortie du dilemme, en passant par une métaphysique proche de celle des gnostiques ou des manichéens (il existe une frange gnostique juive, dont la référence est la *Merkavah*, issue du Livre d'Ézéchiel, qui présente le chemin spirituel et symbolique à parcourir pour atteindre la *Merkavah*, « char / trône », à travers des épreuves et les pièces d'un « palais », construction de l'esprit). Voir Vajda Georges, « Les origines et le développement de la Kabbale juive, d'après quelques travaux récents », *Revue de l'histoire des religions*, n° 134 – 1 – 3, 1947, pp. 120 à 167. Gershom Gerhard, *Major trends in jewish mysticism, The Hilda Stich Strook lectures delivered at the Jewish Institute of Religion, New-York, 1938*, Jerusalem, Schoken Publishing, 1941.

<sup>962</sup> Il n'y a pas qu'en Angleterre que les sociétés savantes et ésotériques se multiplient. Ainsi, dans le Saint Empire Romain, l'Ordre du Palmier se voit concurrencer par la Société des Bergers de la Pegnitz, fondée à Nuremberg en 1654 par deux notables lettrés, Klai et Harsdoerffer. En 1656, à Hambourg, naît un autre Ordre, le *Deutschgesinnte Genossenschaft* ou Société des Camarades du sentiment allemand, aussi appelée Société des Roses, sous l'égide de Philippe de Zesen, poète critiqué pour ses théories littéraires mais aux forts sentiments patriotiques teintés d'influences françaises et latines. Cette nouvelle société, touchant les lettrés et les politiques, rencontre vite un succès et doit se diviser en quatre : les Roses, les Lys, les Œillets, la Rue. Ces groupes s'éteignent au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, les listes de membres allant jusqu'en 1705. L'Ordre du Cygne de l'Elbe ou du Cygne Cimbrique, est fondé en 1660 par Jean Rist, mais ne dure que le temps de la vie de ce poète. D'autres sociétés ont existé, avec moins de membres et surtout, comme nous venons de le voir avec celles pré-citées, plus d'attrait pour la littérature que pour les réflexions religieuses et ésotériques.

<sup>963</sup> Lantoin Albert, *Un précurseur de la franc-maçonnerie, John Toland 1670 – 1722, suivi de la traduction française du Panthéisticon*, Paris, librairie celtique Émile Nourry, 1927.

<sup>964</sup> Schoell Samson-Frédéric, *Cours d'histoire des états européens depuis le bouleversement de l'empire romain d'Occident jusqu'en 1789* – vol. 44 : *Histoire du XVII<sup>e</sup> siècle*, tome III, Berlin, 1832.

<sup>965</sup> Nous avons conservé l'écriture « noces chymiques » qui est celle la plus employée dans les milieux ésotéristes et alchimistes actuels.

<sup>966</sup> Une édition française en a été réalisée en 2017 : Andreae Valentin, *Practica leonis viridis*, Plaisance-du-Touch, éd. Clara Fama, 2017.



création remonte à Robert Fludd, gradué de l'université d'Oxford. Fludd (1574 - 1637, auteur de *Utriusque Cosmi Historia*, paru en 1677), fils du trésorier de guerre de la reine Élisabeth 1<sup>ère</sup>, qui, après avoir été reçu maître ès-arts à Oxford, voyage à travers l'Occident : Royaume de France, Italie, Saint Empire Romain Germanique. C'est là-bas qu'il rencontre probablement un groupe de Rosicruciens, puisque c'est à son retour en Angleterre, quelques mois après (en mai 1605), qu'il soutient l'idée de la fondation d'une société rosicrucienne<sup>967</sup>. Il obtient la même année un doctorat en médecine à Oxford : ses travaux sur la barométrie et la circulation sanguine sont primordiaux. A travers ses nombreux ouvrages, il essaie de faire passer ses idées sur sa conception de l'homme. Selon Fludd, celui-ci est composé d'une âme immortelle et d'un corps physique mortel. L'homme est un microcosme vivant dans un macrocosme, l'univers. Ainsi, une harmonie doit s'établir entre les deux : il pense qu'il existe des liens entre les parties du corps humain, les planètes, la musique et les anges, reprenant ici les concepts de liens entre macrocosme et microcosme d'Andreae. L'âme serait liée à Dieu et à une force vitale, sorte de conscience ou d'esprit animal. Nous ignorons s'il a fait partie d'une société britannique rosicrucienne, mais nous savons qu'il en a pris la défense avec conviction dans un traité, le *Tractatus Apolegeticus integritatem Societatis de Rosea Cruce defendens*, ou « Apologie sommaire, lavant et nettoyant à la façon des flots de la vérité, la fraternité de la Rose-croix souillée de taches de suspicion et d'infamie »<sup>968</sup>. Il y affirme en conclusion avoir expérimenté les théories Rose-Croix (au moins dans le Saint Empire, si ce n'est en Angleterre), et exploré les différentes facettes de cette vision du monde.

---

<sup>967</sup> Hutin Serge, *Robert Fludd (1574 - 1637), alchimiste et philosophe rosicrucien*, Paris, Omnium Littéraire, 1971.

<sup>968</sup> Ce traité, paru en 1616, sera repris l'année suivante comme introduction à un autre traité, le *Tractatus apolegeticus integritatem Societatis de Rosea Cruce defendens* ou « *Traité apologétique défendant l'intégrité de la société des RoseCroix* ».

### 3- *The Antiquarians* :

Geoffroy de Monmouth, dont les Antiquaires se disent les héritiers intellectuels, est probablement né vers 1095 à Monmouth, au Pays de Galles, en la seigneurie de Withenoc de la Boussac, un Breton Armoricaïn établi là après la conquête de l'Angleterre par Guillaume le Conquérant. Après des études à Oxford, il devient prêtre et quelques jours plus tard évêque de St Asaph (au nord du Pays de Galles) en 1152. Son œuvre littéraire a marqué le Moyen-Âge : *Prophaetia Merlini* (ou *Prophéties de Merlin*), *Historia Regum Britanniae* (ou *Histoire des Rois de Bretagne*, en 12 volumes écrits entre 1135 et 1138), *Vita Merlini* (ou *Vie de Merlin*, 1149). Geoffrey explique avoir traduit en latin des vers en langue bretonique issus de textes plus anciens, dont certains seraient attribués au barde Myrddhin (pour les *Prophéties*). Son *Histoire des Rois de Bretagne* serait en fait tirée d'un livre ancien, le *Britannici Sermoni Liber Vetustissimus* (ou *Le livre le plus ancien de la langue britannique*) apporté de Bretagne Armorique à l'université où Geoffroy étudie, par un Normand, Gautier, devenu archidiacre d'Oxford. L'ouvrage présente une histoire légendaire des rois de Bretagne depuis le mythique Brutus de la Guerre de Troie, fondateur de la lignée<sup>969</sup>, jusqu'à Cadwaladr (né vers 633, roi en 655, décédé en 682), roi de Gwynedd, portant bannière à dragon rouge. L'*Historia* marque les premiers pas de la Matière de Bretagne et mentionne les aventures de personnages comme Uther Pendragon ou Merlin : c'est Geoffroy de Monmouth, reprenant l'*Historia Brittonum* de Nennius, qui fait devenir le personnage d'Ambrosius / Emrys Wledic en Myrddin Emrys, puis Myrddhin / Merlin<sup>970</sup>.

La controverse existe encore quant au fondement de ses ouvrages, leurs objectifs et leur réalité dans une continuité littéraire médiévale : légitimer la conquête de l'Angleterre par les Normands avec l'aide des Bretons Armoricaïns et l'installation de leur dynastie, sachant que ses œuvres principales sont des commandes d'Henri 1<sup>er</sup> d'Angleterre puis d'Étienne de Blois, roi d'Angleterre<sup>971</sup>. Nous pouvons y voir aussi une allégorie de l'histoire de l'Église d'Écosse, puis de celle des habitants de la région de Lindisfarne<sup>972</sup>. Ce *Liber Vetustissimus* mentionné est longtemps passé comme une excuse aux falsifications et inventions historiques de Geoffroy, mais une traduction et une étude de la Chronique de St Briec, présentées en 1972 par Gwenaël Le Duc et Claude Sterckx<sup>973</sup>, a prouvé son existence : le texte est aussi mentionné dans la *Vita Goueznouii*. Même si le titre du texte n'est pas défini, son existence à l'époque de Geoffroy est prouvée même s'il a très probablement disparu depuis, prouvant de surcroît que les récits arthuriens (développés dans l'*Historia*) étaient diffusés bien avant Geoffrey et ont en partie une origine armoricaine. L'*Historia* aurait donc été écrite en vieux breton, traduite en latin par Geoffrey, puis en gallois sous le titre *Brut y Brenin*, avant d'être traduite en langue romane par Wace, sous le titre trompeur *Roman de Brut*, en 1155.

Quant à l'autre grande référence des Antiquaires, il s'agit de Geraldus Cambrensis, ou Gerald / Giraud de Galles (parfois De Barri), né vers 1146 dans le Pembrokeshire, au Pays de Galles, au château de Manorbier. Son père est William Fitzodo de Barry (ou Barri), un puissant baron anglo-normand (ancêtre de la lignée des

---

<sup>969</sup> L'idée développée ici par Geoffroy est une reprise de concepts bibliques : les fils de Noé vont peupler la Terre et donnent leurs noms aux peuples qui sont issus de leurs lignées. Il en va de même avec le personnage de Brutus : après 23 ans de règne, il partage son royaume entre ses trois fils, qui donneront leurs noms respectifs aux territoires dont ils héritent. Kamber reçoit le territoire de l'ouest qui se nommera Kambria / Cambrie, Albanactus reçoit le nord qui prend le nom d'Alba / Albion / parfois Albanie (ce qui peut porter à confusion – de même avec l'Hibernia / l'Irlande et l'Hibernie / L'Espagne dans de nombreux récits mythiques), et Loegrinus reçoit le centre, qui se nommera Loegrie / Loegre / Logre.

<sup>970</sup> Kerboul-Vilhon Christiane (trad.), Nennius, *Historia Brittonum – Histoire des Bretons*, Sautron, éd. Du Pontig, 1999. p. 128, note 14.

<sup>971</sup> Cette première approche est celle de David Floc'h, présentée dans "Mémoire bretonne et identité anglo-normande. L'image des Bretons armoricains chez Geoffroy de Monmouth et ses continuateurs insulaires (années 1130-1190)", in Élisabeth Gaucher (dir.), *Vérité poétique, vérité politique. Mythes, modèles et idéologies politiques au Moyen Âge*, Brest, Centre de Recherche Bretonne et Celtique, 2007, pp. 165-191.

<sup>972</sup> Cette seconde approche est celle de Jean-Bernard Elzière, développée dans *Le décodage des chansons de geste et des romans courtois (XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles)*, Bruxelles - Las Vegas, Redhills / Venture, e- talents, 2013, pp. 54 à 78. Cf. Tétrel Hélène et Veysseyre Géraldine (dir.), *L'Historia regum Britanniae et les « Bruts » en Europe*, 2 tomes, Paris, Classiques Garnier, 2015 / 2018, 368 et 612 p. Actes du colloque *L'Historia regum Britanniae de Geoffroy de Monmouth et les « Bruts » en Europe – Traductions, adaptations et réappropriations (XII<sup>e</sup> – XVI<sup>e</sup> siècles)*.

<sup>973</sup> Le Duc Gwenaël, Sterckx Claude, *Chronique de Saint-Briec*, Rennes, 1972. Cf. : Kerhervé Jean, « Aux origines d'un sentiment national. Les chroniqueurs bretons de la fin du Moyen Âge », *Bulletin de la Société archéologique du Finistère*, T. 108, 1980, pp. 165 à 206.

Barry irlandais), et sa mère est Angharad Fitzgerald de Windsor. Suivant l'exemple d'un de ses oncles, devenu évêque de St David, il étudie dans une abbaye bénédictine, celle de St Peter. Bon élève, il est toutefois déçu par les mœurs des membres du clergé, éloignés des vœux prononcés. Il vit à Paris de 1165 à 1174, avant de retourner au Pays de Galles. Pensant succéder à son oncle à la tête de l'épiscopat de St David, il refuse toutes les autres affectations qui lui sont proposées, pour rester archidiacre de Brecon. Il n'obtient pas le poste de son oncle au décès de celui-ci mais se remet très vite de cela en devenant l'aumônier du roi Henri II Plantagenêt, en 1184. C'est à cette époque qu'il commence à écrire, notamment lorsqu'il accompagne Jean Sans Terre, fils du roi, en Irlande : il écrit non seulement sur son voyage, mais sur ce qu'il y découvre, notamment les manuscrits et ouvrages divers qu'il peut y lire. En 1188, il publie *Topografia Hibernica* sur ce sujet, et *Expugnatio Hibernica*, dans lequel il raconte la conquête de l'Irlande par Henri II.

Afin de présenter ses ouvrages et faire valoir ses compétences, il organise à ses frais une lecture, sur trois jours, à l'université d'Oxford : une première journée pour les personnes du peuple, une seconde pour les clercs et les universitaires, puis une dernière pour les nobles, riches marchands, et chevaliers. C'est à la suite de ces lectures qu'il est choisi pour accompagner l'archevêque de Canterbury au Pays de Galles, pour une campagne de recrutement d'hommes pour la troisième croisade. Pendant ce périple, il rédige deux ouvrages, qui paraîtront sous les titres *Itinerarium Cambriae* en 1191 et *Descriptio Cambriae* en 1194. Ce sont ces deux ouvrages qui en font une référence en Angleterre, puisque l'auteur, à travers son regard, offre des écrits presque ethnographiques, décrivant la société galloise des années 1190, ainsi que le pays lui-même<sup>974</sup>. N'ayant toujours pas obtenu l'évêché de St David, en 1203, il se tourne vers les études et l'écriture. Nous ignorons la date de sa mort, mais celle-ci arrive vers 1223 : en une vingtaine d'années, il écrit presque autant d'ouvrage, dont au moins quatre sont perdus depuis. Geraldus Cambresis rédige entre autres des Vies de Saints (Remy, Karadoc, David) et une carte du Pays de Galles. Son œuvre, mêlant histoire et pré-ethnographie, avec de nombreuses descriptions, mais aussi de nombreuses références à des textes plus anciens, est reconnue en son temps mais aussi plusieurs siècles après<sup>975</sup>.

Les Antiquaires, auprès desquels il fait office de références, ont obtenu d'Henry VIII matière à travailler : le roi ayant ordonné l'exil des ordres catholique de son royaume, en 1535, il avait demandé que leurs archives et bibliothèques soient déplacés à Oxford et à la bibliothèque royale. Ainsi, la première mission des Antiquaires fut de compiler tous ces documents. Mais le but de ce travail, ordonné par le roi, est de prime abord politique : il s'agissait de montrer à Rome qu'il existait une tradition culturelle et religieuse au royaume d'Henry VIII, antérieure à la venue du pouvoir catholique romain. Les Antiquaires eurent donc, lors de la compilation de tous les documents confisqués, à élaborer une histoire au service de leur roi, à travers une étude des textes relatifs à l'histoire de l'Église en île de Bretagne, aux communautés de culdés colombanites<sup>976</sup> et irlandaises, aux origines celtiques et saxonnes de son pouvoir. Cela permit donc à de nombreux érudits et scientifiques d'avoir accès à des documents inédits, au-delà des œuvres littéraires de la Matière de Bretagne<sup>977</sup>, et de mettre en avant les deux auteurs que nous avons rapidement évoqué ci-dessus.

---

<sup>974</sup> Ils ont été traduits en anglais en 1978 sous les titres *The journey through Wales and The description of Wales*. Londres, Penguin Classics.

<sup>975</sup> Bouillet Marie-Nicolas, Chassang Alexis, « Barry Gérald », in *Dictionnaire universel d'histoire et de géographie*, Paris, 1878, pp. 180 à 181.

<sup>976</sup> Les Culdés sont des moines celtiques chrétiens, censément anciens druides ou issus d'une tradition à la fois celtique et chrétienne, non affiliés à Rome. Les Culdés Colombanites sont issus d'une lignée monacale initiée par St Colomba (ou Colum Cill, 521C- 597). Ce dernier, d'origine irlandaise et noble (de la maison des O'Neill), a apporté le christianisme en Écosse, notamment, où il rencontre des druides, selon *La vie de St Colomba*, rédigée par Adomnan (mort en 704), abbé du monastère de Mona. St Colomba a fondé son ordre monastique sur l'île de Iona en 563. Son influence fut tout autant religieuse que politique, de par son origine et son parcours missionnaire de l'Irlande à l'Écosse, auprès des familles régnantes. Il serait enterré à Downpatrick, en Irlande, aux côtés de Ste Brigitte et St Patrick. En Écosse, il aurait rencontré des druides à la cour du roi Brude Mac Maelchon (règne de 554 à 584). C'est ce roi qui lui permet d'établir un monastère sur l'île d'Iona, à partir duquel il va évangéliser l'Écosse. Voir les Annales de Tigernach, en anglais : <https://celt.ucc.ie/published/T100002A.html>, nommées d'après l'idée que Tigernach, abbé de Clonmacnoise (décédé en 1088) serait le rédacteur de la partie la plus ancienne. Le manuscrit (MSS Rawlinson B 488 / B 502, Bodleian Library, Oxford) date du XIV<sup>e</sup> siècle. Voir aussi Stalmans Nathalie, *Saints d'Irlande - analyse critique des sources hagiographiques (VII<sup>e</sup> – IX<sup>e</sup> siècle)*, Rennes, PUR, 2003.

<sup>977</sup> La Matière de Bretagne, les récits arthuriens et du Graal ne sont pas des références pour les fondateurs des premiers groupes druidiques. C'est au XIX<sup>e</sup> siècle, que ces récits sont remis au goût du jour par le courant

#### 4- *The Hartlib Circle / The invisible College (aussi appelé Invisible Society)*<sup>978</sup>:

Newton a correspondu, comme beaucoup de savants de son temps, avec Samuel Hartlib, qui semble avoir été le point d'équilibre entre plusieurs sociétés savantes, plusieurs personnalités essentielles dans l'émulation intellectuelle qui donne naissance à la franc-maçonnerie spéculative et l'embryon de ce qui deviendra le mouvement druidique.

Samuel Hartlib (1600 - 1662) est originaire de Prusse Orientale, né à Elbing dans une famille lituano-polonaise. Étudiant à Brzeg, il développe un intérêt pour de multiples sciences et centres d'intérêts qu'il lie entre eux, dans une recherche globale (médecine, agriculture, éducation, politique), fortement influencé par l'ouvrage de Francis Bacon, *The new Atlantis*, paru en 1624. C'est en Écosse qu'il rencontre le Pasteur John Dury avec qui il se réfugie en Angleterre en 1628 : en pleine Guerre de Trente Ans, Elbing vient d'être prise par les catholiques, et être protestant en terre catholique d'Écosse n'est pas recommandé en ces années. Hartlib étudie pendant une courte période à Cambridge, avant de se lancer dans les projets qui le feront connaître : il tente, à Chichester, de fonder une école sur les principes éducatifs que Bacon a présentés dans son ouvrage. Nous ignorons si Hartlib a fait partie d'une Loge ou d'une Société à cette époque, mais il obtient très vite des soutiens, comme celui de l'évêque de Lincoln. Hartlib correspond beaucoup avec d'autres intellectuels, Dury et Comenius en tête. Ce dernier est un Frère Morave<sup>979</sup>. Partageant de nombreux idéaux avec lui, Hartlib fait tout pour le faire venir en Angleterre, ce qu'il réussit en 1641, juste avant la guerre civile. Ce qui les lie, c'est leur conception du savoir et de sa diffusion : Comenius conçoit le savoir comme un arbre en croissance permanente et aux multiples ramifications. Les deux savants pensent qu'en donnant accès au savoir à une multitude de personnes, la société vivrait une évolution rapide et positive. Si Hartlib a fait venir Comenius, c'est pour avoir un appui certain dans la réforme éducative que Cromwell a mise en place. Mais Comenius quitte l'Angleterre en 1642. Leurs projets sont donc stoppés et l'idée d'école élémentaire ne verra le jour qu'en 1646.

Hartlib trouve tout de même le moyen d'essayer d'améliorer l'accès à l'éducation et à un bien-être, en essayant de créer un *Office of Adress*. Il a comme exemple la *Salomon's House* de Bacon : dans *The new Atlantis*, l'auteur présente cette Maison de Salomon comme un lieu de recherches et de partages de savoirs. Hartlib souhaite que ses offices, qu'il imagine présents dans chaque ville, soient des lieux où les employeurs peuvent déposer des annonces, que tout un chacun peut venir consulter pour trouver un emploi. Il faut donc pour cela savoir lire, ce que l'école élémentaire est censée offrir à tous. De plus, dans ces offices, Hartlib aimerait aussi voir des universitaires, des érudits, des scientifiques diffuser leurs savoirs à travers des documents simples et accessibles à tous, des cours gratuits. Soutenu dans ce projet par John Dury (1600 - 1680, pasteur calviniste et théologien d'origine écossaise, bibliothécaire, qui a rédigé plusieurs traités d'herméneutique tout autant que de pédagogie afin de réformer la théologie), il publie avec lui *Considerations tending to the happy Accomplishment of Englands Reformation in Church and State* en 1647, et y inclut une idée de réforme éducative. Il se lance dans une campagne pour récolter des fonds mais cela se solde par un échec : il obtient à peine de quoi se verser une rente pour subvenir à ses besoins. Ce projet avorté lui permet tout de même de rassembler autour de lui quelques intellectuels, eux aussi souhaitant voir se répandre la connaissance dans la société et constater son progrès : John Milton (1608 - 1674, poète et pamphlétaire) est de ceux-ci, lui qui, poussé par Hartlib, publie en 1644 son *Of Education*, qu'il lui dédicace.

Néanmoins, Hartlib n'a pas attendu ce projet pour rassembler autour de lui des érudits : dès les années 1630 sa correspondance avec de nombreux savants se fait plus riche. Il met aussi en place des réunions, dans lesquelles les savoirs et connaissances sont partagés, discutés, dans un espoir d'être diffusés par ailleurs, dans

---

romantique (et par La Villemarqué quant au personnage de Merlin / Myrddhin) et leur contenu étudié jusqu'à nos jours. C'est surtout au XX<sup>e</sup> siècle que les pratiquants du druidisme intègrent ces références.

<sup>978</sup> Voir Dury J., Hartlib S., *Samuel Hartlib and the advancement of learning*, edited by Webster C., Cambridge, Cambridge University Press, 1970, notamment l'introduction, de la page 1 à la page 72.

<sup>979</sup> Les Frères Moraves tirent leur origine de la persécution de partisans de Jan Hus en Moravie, où l'Union des Frères, rattachés au protestantisme lors de la Réforme, s'était installée après être apparue en Tchéquie. Les Frères sont accueillis en Saxe en 1722, par le comte Von Zinzendorf (1700 - 1760). Très critique à l'égard du train de vie de l'Église, cette communauté développe ses propres principes, souhaitant renouer avec la simplicité de la vie des premiers chrétiens. Ils élisent leur clergé, mettent en avant l'éducation, rejettent la hiérarchie ecclésiastique et l'intolérance religieuse. Les Frères Moraves ont fourni de nombreux missionnaires en Afrique, mais aussi au Groenland et auprès des esclaves aux Antilles.

d'autres sociétés, d'autres réunions. Si Hartlib est plus à classer parmi ceux du *Country Party* des années 1630 - 1640<sup>980</sup>, il s'ouvre pourtant à toutes les tendances, à toute personne influente et pouvant diffuser tout nouvel apport scientifique. C'est ainsi que sa correspondance devient gigantesque, et que ses réunions prennent le nom de *Hartlib Circle*, et passent pour être ce que d'autres nomment l'*Invisible College* : Robert Boyle mentionne certes cette appellation dans sa correspondance, mais nous ignorons si Hartlib avait formalisé ses réunions, quelle était leur régularité et qui y participait. Il est plus que probable que ce soit quelques participants à ces réunions, qui, passionnés d'hermétisme comme Hartlib (qui avait une grande connaissance des sigils<sup>981</sup>), y parlaient de sciences occultes, et qui choisirent cette appellation. De plus, ce nom rappelle l'idée que ces réunions, tout autant que la correspondance d'Hartlib, avait pour objectif la diffusion de savoirs par le biais d'autres sociétés dont faisaient partie les intellectuels participants, sociétés qui n'ont jamais été créées. Margery Purver, dans son ouvrage sur la *Royal Society*<sup>982</sup>, analyse l'apparition de l'*Invisible College* au moment où son fondateur présumé présente avec Dury sa proposition d'*Office of Adress* : ce *College* serait plutôt une sorte de lobby servant à défendre un projet global de diffusion des savoirs. Christopher Hill, quant à lui, distingue deux *Invisible College*<sup>983</sup> : le premier étant celui de Hartlib, fortement influencé par Comenius, le second celui d'un disciple d'Hartlib, Theodore Haak (1605 - 1690), et qui se réunissait au *College* de Gresham. Nous pouvons distinguer une première période à ces réunions servant à diffuser les bienfaits de l'idée d'un *Office of Adress*, puis une seconde, à la suite de l'abandon du projet, par Haak, pour en faire une société qui se voulait influente en arrière de clubs et sociétés officiels. L'auteur argumente pour faire de cet *Invisible College* l'origine de la *Royal Society*.

Hartlib meurt dans la pauvreté en 1662. Associé à Cromwell et à sa réforme éducative, le savant avait été mis au ban lors de la restauration anglaise de Charles II. Certains de ces anciens correspondants lui demandant même de détruire leurs lettres ou de les récupérer, afin de ne pas être compromis. Cette correspondance, disparue en 1667, a été retrouvée en 1945 et est aujourd'hui conservée à l'université de Sheffield : elle représente 25000 pages.

---

<sup>980</sup> Appellation de la noblesse et des intellectuels opposés à la domination de la Cour sur le Parlement, en ces années.

<sup>981</sup> Du latin *sigillum*, signature. Un sigil est un sceau composé de figures graphiques et / ou géométriques, des lettres issues de divers alphabets. Chaque sigil représente une intention magique (une demande, un souhait, une envie, une volonté) ou un être divin (un dieu, un démon, un ange, un ancêtre). Les sigils se retrouvent dans la tradition kabbalistique (סגולות, « segulot », en hébreux) et l'alchimie médiévale. Plus tard, ils seront utilisés par les groupes occultes comme la *Golden Dawn*. Les sigils modernes ont pour origine les créations de l'artiste Austin Osman Spare, et ont été repris au fil des décennies par de nombreux groupes ésotériques, jusqu'à certains groupes druidiques ou païens actuels.

<sup>982</sup> Purver Margery, *Royal Society - Concept and Creation*, London, Routledge Library Edition : history and philosophy of science, 1967 (réédition London / New-York, Routledge, 2013).

<sup>983</sup> Hill Christopher, *Intellectual origins of the english revolution - revisited*, Oxford, Clarendon Press, 1997 (édition originale Oxford, Clarendon Press, 1965), p. 95.

## 5- A propos de la franc-maçonnerie : origines écossaises et anglaises

L'origine de ce mouvement ne se situe pas dans les corporations, dont beaucoup n'avaient pas de rituels initiatiques, ni dans ce qui est parfois vu comme un équivalent, à savoir les guildes, dont nous ignorons les usages rituels. Il n'existait pas un modèle unique d'organisation des métiers à travers l'Europe médiévale. Le système des guildes, par exemple, que l'on trouve dans le royaume de France dépendantes des autorités municipales, a pour équivalent dans le Saint Empire Romain Germanique, celui des *Bauhütten* (« loges », en allemand) en réseau : à savoir des institutions permanentes, pas seulement créées le temps d'un chantier, contrôlant les *Steinmetzen* (« les ouvriers de la pierre ») : leurs métiers, leurs évolutions, le travail sur les chantiers<sup>984</sup>).

C'est en Angleterre et en Écosse qu'il nous faut nous rendre pour constater l'existence de documents nous éclairant sur une partie au moins de l'histoire de la Franc-maçonnerie, qui nous intéresse particulièrement ici puisque c'est dans l'évolution de ce mouvement que naît ce qui sera appelé par la suite druidisme : il nous est parvenu cent vingt textes, conservés sous l'appellation de *Old Charges* (« Anciens Devoirs »), écrits ou copiés entre le XIV<sup>e</sup> et le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>985</sup>. Ce sont ces documents qui nous renseignent sur le passage d'une Franc-maçonnerie opérative à une franc-maçonnerie spéculative, celle que nous connaissons encore aujourd'hui. Les plus anciens écrits nous renseignent sur les pratiques de chantiers, sur l'aspect religieux que pouvait prendre la mise en place d'un chantier et l'initiation d'un jeune maçon : l'aspect biblique est évident (à travers des emprunts à ces mythes et des invocations régulières à Dieu), le serment et la fidélité au maître également. Nous y trouvons aussi une description des « sept sciences libérales », dont la géométrie et l'astronomie, savoirs essentiels à la construction de bâtiments, qui plus est religieux, la symbolique étant une affaire de premier plan.

Les *Old Charges* présentent un système qui favorise l'autonomie des loges, chacune sous l'autorité d'un maître, le temps d'un chantier (qui pouvait durer des années voire des décennies) : il n'y est stipulé aucune autre autorité. L'aspect cérémoniel réside simplement dans le serment de l'apprenti ou du compagnon envers son maître et ses pairs ; serment précédé d'une lecture des devoirs et de l'histoire du métier. Aucune autre information ne nous est parvenue sur le contenu et la forme de ces cérémonies. L'ensemble des rituels francs-maçons se développera à partir du début du XVIII<sup>e</sup> siècle.

S'il y a donc eu continuité dans le vocabulaire, il est nécessaire ici d'insister sur la terminologie et ses variations au fil des siècles, afin d'éclaircir notre propos. La loge n'est qu'un bâtiment provisoire servant aux ouvriers d'un chantier lorsqu'ils voulaient s'abriter des intempéries, travailler à l'abri du soleil, se reposer, manger ou se réunir. C'est là aussi que les apprentis étaient formés avant d'aller concrètement œuvrer sur le chantier, que s'y transmettaient les savoirs et connaissances propres à chaque corps de métiers. La Franc-maçonnerie spéculative gardera ce nom de « loge » afin de perpétuer l'idée d'un lieu de rassemblements, d'échanges et de transmission ; et par extension d'initiation à des savoirs auxquels ne peuvent accéder qu'un certain nombre de personnes. Car dans la loge, il n'y a pas que des francs-maçons. Il s'y trouve aussi de simples manœuvres, des forgerons, des charpentiers, des verriers, et une multitude de métiers nécessaires à la construction d'une cathédrale ou d'un château<sup>986</sup>. Certains se réunissent en

---

<sup>984</sup> Voir Bengel Sabine, *Europäische Bauhütten. Immaterielles Kulturerbe der Menschheit*, Neulingen, Klotz, 2020.

<sup>985</sup> Roger Dachez en relève 130 (Dachez R., « Origine de la franc-maçonnerie : bilan des connaissances actuelles », *Les cahiers Villard de Honnecourt*, Grande Loge De France, n° 100, novembre 2016, pp. 57 à 81.). Parmi les plus connus, et qui seront mentionnés par la suite dans notre thèse, citons le poème *Regius*, de 1390, connu aussi sous le nom de Manuscrit *Halliwel*, le Manuscrit *Cooke* (1410), les *Statuts Shaws* (1598), le Manuscrit d'Édimbourg (1610). Cf. Dachez Roger, « Nouveau regard sur les Anciens Devoirs », *Franc-maçonnerie magazine*, hors-série n°3, novembre 2016, pp. 13 à 23. Voir aussi Langlet Philippe, *Les textes fondateurs de la Franc-maçonnerie*, Paris, éd. Dervy, 2006.

<sup>986</sup> Aubert Marcel, « La construction au Moyen-Âge. Loges d'Allemagne. Maçons et Francs-maçons en Angleterre », *In Bulletin Monumental*, Tome 116, n°4, 1958, p. 239 : « Au XI<sup>e</sup> siècle, les choses changent et la pierre remplace le bois ; il faut alors des ouvriers spécialisés, tailleurs de pierre, maçons, pour construire, et des architectes pour diriger la construction, [...] le nombre des ouvriers et des maîtres était considérable, maçons, charpentiers, forgerons, tailleurs de pierre ; des bateaux apportaient tout le matériel nécessaire ».

corporation ou en guilde communes, le temps d'un chantier : charpentiers et maçons, par exemple.

Au sein des travailleurs de la pierre, il existe deux métiers : les *rough masons* et les *free masons*.

Les premiers peuvent être considérés comme moins expérimentés, chargés de la taille grossière de pierres servant aux soubassements, à l'intérieur des murs ou à tout autre usage ne demandant pas une ornementation spécifique, appelées *rough stones* (« pierres grossières »). Les seconds sont spécialisés dans un travail plus précis, plus soigneux, mieux payé aussi : ils travaillent les *free stones* (« pierres franches ») servant à l'ornementation, la décoration des édifices. *Free mason* est une contraction de *free stone mason*. Ils formaient une sorte d'élite sur les chantiers : l'apprentissage de techniques et de savoirs spécifiques était nécessaire, tout comme le serment et son respect afin de conserver cet aspect élitiste, mais ouvert.

Ainsi, le maître d'un groupe de *free masons* pouvait avoir autorité sur une loge, de part sa place dans la hiérarchie du chantier, par les connaissances et savoirs qu'il possédait et pouvait transmettre tout autant que par les choix d'apprentis et compagnons qu'il pouvait faire, élevant ceux-ci à un grade et un salaire plus élevés sur le chantier.

Une étape importante est franchie en 1598 - 1599 : le Surveillant général des maçons et maîtres des ouvrages du Roi d'Écosse (*Master of works of the crown of Scotland*), William Schaw, fait publier deux textes visant à réguler et réorganiser le métier de maçon dans tout le royaume d'Écosse. En effet, suite à la Réforme, Henri VIII rompant avec Rome, le royaume d'Angleterre devient anglican, le pouvoir religieux passant sous la direction de la couronne. Les communautés ecclésiastiques sont dissoutes en 1534 : c'est l'arrêt des chantiers commandés par l'Église. Les loges de ces chantiers disparaissent. Mais en Écosse, restée catholique, la situation est différente : les chantiers ne sont pas interrompus et les loges continuent d'exister. Leur fonctionnement va évoluer et des statuts permettant de contrôler les ouvriers vont être mis en place. Ils permettront aussi de veiller à une meilleure formation de ceux-ci. Des ouvriers et maîtres d'œuvres protestants, souhaitant conserver leur emploi, choisissent de se convertir.

William Schaw (1549 - 1602<sup>987</sup>) est né dans une famille très liée à la famille royale d'Écosse : son père et son grand-père avant lui étaient Gardiens de la cave à vin du Roi<sup>988</sup>. C'est le 21 décembre 1583 que le roi Jacques VI le fait Maître des Travaux de la Couronne d'Écosse : cela signifie qu'il est responsable de la construction, de l'entretien et des réparations des bâtiments propriétés du roi d'Écosse (châteaux, palais, maisons et bâtiments agricoles ou militaires). A ce poste, il rédige en scots les *Statuts Schaw*, qui vont dorénavant structurer le système des loges, les organisant par zones géographiques, non plus par chantiers, contrôlant ainsi les ouvriers. Les Statuts (dont le nom complet, en français est : « Statuts et Ordonnances que doivent observer tous les Maîtres Maçons de ce royaume ») sont datés du 28 décembre 1598 et se composent de six volumes<sup>989</sup>.

Ces loges écossaises tiennent des registres, dans lesquelles nous ne trouvons que des maçons, leur nombre dans une zone géographique, leurs qualifications, leur parcours et leurs contrats<sup>990</sup>. La formation interne

---

<sup>987</sup> Il n'existe pas, à notre connaissance, de biographie de William Schaw. Les quelques informations présentées ici sont issues de Chatenet M., Mignot C., *L'architecture européenne au temps des réformes : héritage de la Renaissance et nouvelles problématiques*, Paris, éd. Picard, 2009, p. 205. Voir aussi Coston Henry, *Les francs-maçons célèbres*, Paris, La libre parole / Nouvelles éditions nationales, 1934, p. 16 ; Porset C., Révauger M-C., *Franc-maçonnerie et religions dans l'Europe des Lumières*, Paris, Honoré Champion, 1998, p. 20 et p. 22 ; Dachez Roger, « Nouveau regard sur les anciens devoirs », *Franc-maçonnerie magazine*, Hors-série n°3, nov. 2016, pp. 18 à 23.

<sup>988</sup> D'où le blason de la famille : trois coupes d'or sur fond azur.

<sup>989</sup> Conservés par la Loge Mary's Chapel, à laquelle ils appartiennent, depuis leur redécouverte en 1860 au château d'Eglington. Originellement, elle se nommait « Loge d'Édimbourg » et était indépendante des guildes de métier. Son nom actuel a été validé en 1688 lorsque la Grande Loge d'Écosse (*Grand Lodge of Scotland*, créée en 1736 lors d'une réunion de Loges d'Angleterre, Irlande, Écosse, avec des membres de la Loge-mère de Kilwinning) confirme sa charte, donc son existence et son rattachement. Voir Murray David Lyon, *History of the Lodge of Edinburgh*, Londres, W. Blackwood & Sons ed., 1873. Voir aussi la section « History » du site de la Loge-mère de Kilwinning, n°0, Loge-mère d'Écosse : <http://www.mk0.com/index.htm> (consulté le 14 décembre 2019).

<sup>990</sup> *Livre des procès-verbaux de la Loge d'Aitcheson's Haven*, 1599. Manuscrit, Bibliothèque de la Grande Loge

existe au sein de la loge, en plus de celle reçue sur les chantiers, ainsi que l'entraide mutuelle. Les loges ne s'occupent par contre pas de l'emploi de leurs membres, pouvoir réservé aux corporations, guildes municipales qui ne rassemblent que des maîtres. Ces *Statuts* permettent donc de contrôler les apprentissages des ouvriers et leur accès aux différents grades du métier. La loge, sous l'administration du Roi, dirige donc la carrière de chaque maçon : un apprenti est enregistré dans une loge (*booked*), puis y fait officiellement son entrée au bout de deux ou trois ans (*entered* - il devient *entered apprentice*). Il doit compter en moyenne sept ans de service dans la loge pour passer au grade supérieur, celui de *fellowcraft* (compagnon du métier) ou même *master* (maître) : ce sont là des titres portés sur les chantiers. Chaque Loge est dirigée par un Gardien (« *Warden* ») et un Diacre (« *Deacon* »)<sup>991</sup>. Chaque passage d'étape donne lieu à une cérémonie symbolique dans la loge, dont nous ignorons le contenu<sup>992</sup>. L'aspect initiatique, voire secret, apparaît ici pour la première fois, à travers la transmission du « Mot du maçon » (*mason word*), servant à la reconnaissance d'un maçon par ses pairs, ou mot de passe pour entrer dans la loge (nous n'en avons aucune trace avant 1598, mais il est fort probable que de nombreuses loges avaient déjà mis en place ce système). Dans tous les cas, il est transmis à l'impétrant, qui, prêtant serment sur la Bible (l'influence de la Réforme apparaît ici : « *Mason's word* » étant calqué sur « *God's word* », expression luthérienne pour parler de la Bible), devient officiellement membre de la loge avec le grade de *entered apprentice*. En dehors de ces cérémonies, la loge ne se réunissait jamais, la formation en interne se faisant au fil des chantiers<sup>993</sup>.

Si au sein de la loge l'apprenti est devenu *fellowcraft* ou *master*, pour la corporation, il reste un apprenti enregistré, travaillant pour un maître comme *journeyman* (journalier, « tâcheron »). Son statut social est certes meilleur que celui des autres ouvriers du chantier, mais les maîtres de la guildes fonctionnant selon leurs propres intérêts, l'ascension est surtout due aux relations familiales plus qu'aux compétences, afin d'accéder au statut de *lord master* ou de maître bourgeois<sup>994</sup>.

Le Mot Secret<sup>995</sup>, quant à lui, ne garantit pas pour autant à lui seul la reconnaissance par ses pairs, puisque les registres des loges notent les évolutions et les chantiers de chaque maçon. Il ne donne donc pas l'immunité ou un quelconque pouvoir ; il est symbolique, avec l'idée de faire partie d'un groupe spécifique et de pouvoir accéder à plus de connaissances (ou à un réseau social spécifique) afin d'évoluer dans son métier et donc dans sa vie.

Le système écossais met en avant des spécificités communautaires, sociales et initiatiques : le rejet des *cowans* en est la parfaite illustration. Un *cowan* est un maçon resté en dehors de la formation des loges et du système des incorporations. A cause de cela, il est jugé incompetent. Ne voulant pas faire partie de la communauté qui fixe les règles, il n'a pas accès aux mêmes responsabilités, ni aux mêmes salaires. Ainsi, les *cowans* sont souvent attachés à des constructions où le mortier et le ciment sont inutiles : ces derniers

---

d'Écosse, Édimbourg. Les *Statuts Shaw* sont conservés au Musée de la Grande Loge d'Écosse, Édimbourg. Une version en ligne est disponible, parmi d'autres textes fondateurs de la Franc-maçonnerie, sur le site de la Loge Rudyard Kipling : <http://www.rudyard-kipling.fr/TEXTES-maconniques.html> (consulté le 14 décembre 2019).

<sup>991</sup> Le dirigeant d'une Loge se fait appeler « maître » à partir de 1825.

<sup>992</sup> L'ensemble étant réglementé par les *Statuts Schaw*, et le contenu des cérémonies n'y apparaissant pas, la seule trace qui nous soit parvenue se trouve dans les manuscrits du groupe Haugfoot de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. Ce sont là les plus anciens rituels maçonniques connus.

<sup>993</sup> Dans *A new dictionary of the Terms Antient and Modern of the Canting Crew in its several Tribes...*, dont l'auteur use du pseudonyme B.E. Gent(leman), imprimé à Londres en 1698 par plusieurs éditeurs, il est fait part du « Mot du Maçon » : « *who ever has it, shall never want, there being a Bank at a certain Lodge in Scotland for their Relief. 'Tis communicated with a strict Oath, and much Ceremony (too tedious to insert), and if it be sent to any of the Society, he must, (nay will) come immediately, tho' very Busy, or at great Distance.* » / « qui jamais le possède ne manquera jamais de rien, puisqu'il y a en Ecosse une banque dans une certaine loge pour les assister. Il est communiqué avec un serment strict et beaucoup de cérémonies (trop fastidieuses pour être décrites) et s'il est envoyé à quelqu'un de la Société, il doit (ou plutôt il voudra) se présenter sur le champ, aussi occupé soit-il et sans tenir compte de la distance ».

<sup>994</sup> Ces grades et la durée de la formation ou initiation seront repris par une multitude de groupes initiatiques : trois grades, et trois années puis sept pour changer de grade.

<sup>995</sup> Selon Patrick Négrier, le Mot Secret du maçon n'était pas le tétragramme YHVH, mais « Marrow Bone » (« os à moelle », inspiré d'un passage de la *Genèse*, 2, 21 - 24, de l'écossais « *Mah-Hah-Bone* », devenu « *Machbenah* » dans la Grande Loge de Londres : cette méconnaissance de l'écossais se double d'une perte de sens de ce « mot secret ». Il existe encore d'autres versions du Mot : *Maha Byn, Moabon, Mak-Benah*.. Négrier Patrick, *Temple de Salomon et diagrammes symboliques*, Groslay, éd. Ivoire-Clair, 2004, pp. 70 et 71.



matériaux sont réservés aux maçons de métier, soit ceux passés par une loge. Au sein d'une loge, l'usage du Mot trouve ici tout son sens : il permet de conserver le privilège d'emploi à ceux de la loge, dans une logique corporatiste.

Les *Seconds Statuts* sont publiés un an après, jour pour jour, le 28 décembre 1599, et sont essentiellement consacrés au fonctionnement de la Loge de Kilwinning. Il s'agit, pour l'auteur des Statuts, de faire valoir une forme de préséance, due à une ancienneté de cette Loge, à laquelle il appartient, sur celle d'Édimbourg. Schaw y détaille le fonctionnement de la Loge et de ses rituels, amenant l'idée que cette Loge de Kilwinning aurait plus d'ancienneté que les autres, puisque ces statuts sont écrits<sup>996</sup>.

En 1603, le royaume d'Écosse et celui d'Angleterre sont réunis sous la même couronne, même si le Roi règne avec un nom différent sur chaque royaume. Ce n'est qu'en 1707 que l'union sera officielle. Les statuts des loges écossaises se répandent en Angleterre à partir de cette année-là : les ouvriers n'y étaient pas libres, mais requis (« *pressed* »). De plus en plus, ils vont adopter les concepts de loges et de *free masonry*.

### **Gentlemen masons et symbolisme : vers la franc-maçonnerie spéculative**

Au sein de ces loges corporatistes, où les relations avec les notables des villes et les autorités ecclésiastiques sont primordiales, il est de coutume de recevoir des personnalités. Elles aussi sont reçues symboliquement dans une loge et reçoivent le « Mot du maçon ». Ces personnes ne travaillent pas sur les chantiers, mais participent à la vie de la loge en la parrainant et en la finançant. Leur réseau sert aussi à trouver de nouveaux chantiers pour les membres de la loge, comme par exemple John Boswell of Auchinleck<sup>997</sup> et William Sinclair of Rosslyn<sup>998</sup>, qui patronnent de façon honorifique le métier de maçon à travers leur intégration à une loge, ou Anthony Alexander<sup>999</sup>, maître des ouvrages du roi, reçu en 1634. Par l'introduction de ces nobles, grands bourgeois, ou membres de l'administration royale, la franc-maçonnerie opérative commence à évoluer : pour ces notables, c'est une façon d'affirmer leur pouvoir et de développer leur influence sur l'économie locale et le monde ouvrier. C'est aussi pour les loges et les communautés d'ouvriers un moyen de mettre en place un réel aspect mutualiste. Il semble que suite à ces intégrations, le

---

<sup>996</sup> Le conflit entre les deux Loges se règle en 1807 : cette année-là, la *Grand Lodge of Scotland* convoque la *Lodge of Kilwinning* à Glasgow et lui accorde le numéro 0, donc sa préséance sur la *Lodge of Edinburgh*, qui, elle conserve son numéro 1, mais le 0 fait de celle de Kilwinning qu'elle est inscrite en tête de la liste des Loges d'Écosse. Cela signifie aussi qu'elle renonce à son indépendance. Voir, pour ce point encore, la partie « History » du site de la Loge-mère de Kilwinning <http://www.mk0.com/index.htm> (consulté le 14 décembre 2019).

<sup>997</sup> John Boswell (c. 1532 - 1609), troisième Lord de Auchinleck (dans l'East Ayrshire, sud-ouest de l'Écosse) est considéré comme la première personne à être accueillie comme non-opératif dans une loge franc-maçonne (en 1600, à la loge d'Édimbourg). Il fut accusé de sorcellerie en 1591, ce qui l'amena à fuir son pays pour quelques années. Voir Mackenzie Agnes Mure, *Scottish Pageant, 1513 – 1625*, Édimbourg, Oliver & Boyd, 1948, notamment la page 591 où figure cette mention de sorcellerie. Les archives de J. Boswell sont conservées au sein de la Boswell Collection GEN MSS 89 de la *Beinecke Rare Book and Manuscript Library* de l'Université de Yale.

<sup>998</sup> William Sinclair de Rosslyn, comte de Caithness et des Orcades, c. 1404 - 1484. Fidèle des rois d'Écosse, il fut chargé de missions diplomatiques auprès des rois de France. Auteur des plans de la chapelle de Rosslyn (dans le Midlothian, à une dizaine de kilomètres au sud d'Édimbourg), qui fut aussi une collégiale dédiée à St Matthieu. L'édifice est soutenu par treize piliers, un quatorzième, séparant la nef de la chapelle de la Vierge, n'étant là que pour ce rôle. La construction de l'édifice fut stoppée par le décès de William Sinclair, mais il eut le temps d'imposer nombre de sculptures et de symboles, comme les piliers du Maître et de l'Apprenti, entre lesquels se trouve le pilier de l'Artisan. Les sculptures sont d'inspiration bibliques (essentiellement de l'*Ancien Testament*) mais aussi d'autres cultures religieuses (musulmanes, païennes celtique et scandinave...). La végétation est omniprésente dans les représentations, peuplée d'hommes des bois. Cela fit de William Sinclair la personne parfaite pour devenir le protecteur et patron des maçons écossais (voir la *Première Charte des St-Clairs, accordée par les maçons de l'Écosse*, 1601, Laurentius Robertson, notaire public – charte conservée à la bibliothèque du Freemason's Hall d'Édimbourg et propriété de la Grande Loge d'Écosse). W. Sinclair est lié à la création de la Loge de Kilwinning. Voir « *William 3rd Earl of Orkney, 1434 - 1471, born c. 1404 died 1480* », dans Ashley Mike, *The Mammoth Book of British Kings & Queens*, London, Robinson, 1998, p. 546.

<sup>999</sup> Il n'existe pas de biographie de Sir Anthony Alexander. Nous renvoyons à Howard Colvin, *Biographical dictionary of british architects, 1600 – 1840*, New-Haven, Yale University Press, 1995.

« Mot du maçon » n'ait pas suffit, et qu'à un moment inconnu a commencé à se développer l'usage de symboles : l'aspect ésotérique de la loge commence à prendre ici son importance, surtout pour des notables férus de spéculation religieuse et de références diverses aux mythologies égyptiennes ou grecques, dans une recherche de continuité de fond dans les grandes spiritualités, les formes variant selon les culture : les *gentlemen masons* font leur apparition<sup>1000</sup>.

Les tout premiers témoignages écrits et dessinés de ce passage d'une maçonnerie opérative (c'est à dire active sur le terrain, opérant sur des chantiers) à une maçonnerie dite spéculative (le terme n'apparaît qu'au début du XVIII<sup>e</sup> siècle) se situe dans les années 1650. L'acteur principal de ce changement et celui qui a laissé les premiers exemples de réflexions symboliques en maçonnerie est Robert Moray. L'importance de ce personnage réside dans ses écrits, ses commentaires, son expérience de la Franc-maçonnerie et ce qu'il transmet aux générations futures de maçons spéculatifs, mais aussi à presque toutes les sociétés secrètes ou initiatiques s'étant succédé jusqu'à notre époque.

Moray (1607 - 1640) est un scientifique ainsi qu'un passionné de spiritualité. Ingénieur militaire, il est quartier-maître général de l'armée des rebelles écossais contre le roi Charles 1<sup>er</sup>. Il a la charge de l'intendance, l'organisation des camps et des fortifications. A ce titre, il est accueilli dans la loge d'Édimbourg le 20 mai 1641, en même temps que le général Alexander Hamilton, cooptés par des membres de cette loge servant dans l'armée écossaise<sup>1001</sup>. En acceptant ces deux *Covenants*<sup>1002</sup>, la loge montrait là son soutien à ce mouvement. A la fin de la rébellion, Moray met ses talents au profit de son ancien adversaire et offre son soutien à Charles 1<sup>er</sup>, qui le fait chevalier en janvier 1643. Il s'en va guerroyer en son nom contre l'Empire (mais au sein d'un régiment intégré à l'armée du roi de France), comme colonel du régiment écossais dans l'armée de Mazarin lors de la Guerre des Trois Royaumes. Chargé des négociations avec le pouvoir français, il est fait prisonnier en Bavière en 1645. Durant cette période, il correspond avec Athanase Kircher (1602 - 1680), jésuite et connaisseur de l'hermétisme égyptien<sup>1003</sup>. Cette relation épistolaire lui permet d'affiner ses réflexions sur la Franc-maçonnerie et les symboles utilisés. Libéré en 1646, il retourne en Angleterre et tente de faire s'évader le roi Charles 1<sup>er</sup>, mais au dernier moment celui-ci refuse. En 1647 il participe à une autre réunion de la loge d'Édimbourg : il y est admis comme médecin du Roi. Il n'existe aucune autre trace de sa participation à une quelconque activité franc-maçonne après cela. Il entre une nouvelle fois en révolte contre l'occupant anglais en Écosse, et fuit sur le continent de 1657 à 1660, quand la restauration et le couronnement de Charles II lui permettent de revenir. C'est ce roi qui permet la création de la *Royal Society* en 1662, dont Moray est le premier président, et qu'il construit, avec les autres fondateurs, sur le modèle de la Maison de Salomon de la *Nova Atlantis* de F. Bacon. Il finira sa vie dans une certaine pauvreté, se consacrant à de nombreuses expériences de chimie en son laboratoire après le décès de sa femme, et s'éteindra en 1673<sup>1004</sup>.

---

<sup>1000</sup> Dachez R., Bouchard B., Beaurepaire P-Y., Segall M., Gregogna J., Le Masson D., « L'avènement de la franc-maçonnerie - Les désillusions de trois royaumes – le temps des dupes et l'âge d'or de la maçonnerie opérative », In Maxence J-L. (dir.), *La Franc-maçonnerie - histoire et dictionnaire*, Paris, éd. Robert Laffont, 2013, pp. 55 à 99.

<sup>1001</sup> La loge ne les reçoit pas à Édimbourg, mais dans le nord de l'Angleterre, où progressent les troupes écossaises.

<sup>1002</sup> Conventions, ou Conventaires : partisans d'un presbytérianisme, s'opposant à un épiscopatisme que soutient la Couronne. Le presbytérianisme, entre principes religieux et politiques, soutient des idéaux parlementaristes face au pouvoir royal. L'idée d'un gouvernement par des élus du peuple domine. Les idéaux Conventaires sont à l'origine de la Guerre des Trois Royaumes, qui voit s'opposer l'Irlande, l'Écosse et l'Angleterre, de 1639 à 1651. Le presbytérianisme souhaite une hiérarchisation des décisions, du national au local. C'est un réformateur Écossais, John Knox (1514 - 1572, créateur de l'Église d'Écosse (ou *The Kirk*) en 1560), qui, intégrant les préceptes de Calvin, en sort une critique de la hiérarchie catholique. Il propose que les fidèles soient mieux représentés dans la hiérarchie de l'Église. Le principe est donc adaptable au politique, ce que les *Covenants* souhaitent voir appliquer.

<sup>1003</sup> Kircher est ce qu'on appellera plus tard un « polymathe », et pour lui, l'hermétisme égyptien est une forme de la tradition primitive de l'humanité. Un « polymathe » est une personne ayant des connaissances variées mais sérieuses et approfondies dans de nombreux domaines scientifiques et artistiques qui n'ont pas obligatoirement de liens entre eux. Nous trouvons aussi l'expression « homme – ou femme- d'esprit universel » pour qualifier ces personnes.

<sup>1004</sup> Cf. Robertson Alexander, *The life of Sir Robert Moray*, Longmans, Londres, Green and co.1922. Stevenson David, trad. Sautrot Patrick, *Maçonnerie, symbolisme et éthique dans la vie de Sir Robert Moray, membre de la Royal*

Il laisse derrière lui une grande quantité de documents, d'écrits, à propos des symboles franc-maçons, et le souvenir du symbole qui lui avait été remis, ainsi que l'usage conséquent qu'il en a fait, l'incluant à sa signature : la loge d'Édimbourg offrait à chaque nouveau membre une marque dont le symbolisme géométrique, ésotérique et religieux était déjà connu. Dans d'autres loges, écossaises ou européennes, des marques différentes sont offertes aux nouveaux membres, mais l'intérêt pratique de reconnaissance mutuelle entre membres domine. Celle de la loge d'Édimbourg marque son époque par son aspect œcuménique, ou plutôt, syncrétique : le pentagramme, ou pentacle. Le blason de sa famille, les Moray d'Abercairney, est composé de trois étoiles à cinq branches, et leur écu comportait aussi une étoile. Il a donc l'habitude de ce symbole, mais se l'approprie littéralement (l'utilisant pour la première fois quelques semaines avant d'être reçu maçon, dans une lettre de mars 1641, ce qui nous informe sur son intention et sa préparation à être initié), le personnifiant en y adjoignant cinq lettres, chacune à une pointe du pentagramme : les cinq lettres forment le mot AGAPA. Expliquant ce mot, qui pour lui se traduit par « amour fraternel »<sup>1005</sup>, il écrit ce que nous pouvons considérer comme le premier discours symbolique en maçonnerie. L'influence de Kircher s'y fait sentir et il mentionne même le livre de ce dernier, *La langue égyptienne restituée*, paru en 1643. Moray insiste sur le passage de ce symbole égyptien qu'est le pentacle (qualifié de hiéroglyphe) à la culture grecque comme représentant la tranquillité du corps et de l'esprit. Il mentionne aussi la présence à l'origine de cinq lettres formant le mot HYGEIA. Il décide de changer les lettres grecques en lettres latines, insufflant une nouvelle signification au symbole : les cinq lettres sont les initiales de cinq mots qui résument pour lui le christianisme tout autant que le stoïcisme. Cette technique d'intégration de lettres, plus ou moins cachées dans un pentacle date d'au moins l'empereur Constantin, et a été utilisée par Cornelius Agrippa, et, bien plus proche de Moray, par John Aubrey. L'acrostiche donne le résultat suivant :

*Agapa* (aime)

*Gnothi* (sache)

*Anecho* (endure)

*Pisteuei* (place ta confiance)

*Apecho* (restreins-toi).

Moray synthétise là sa culture chrétienne, son stoïcisme et son platonisme, mettant en avant une fraternité qu'il trouve dans la franc-maçonnerie et qu'il souhaite applicable à toute l'humanité : « *Anecho Kai Apecho* » (Supporte – ou endure – et restreins-toi), est ce qui résume le stoïcisme. A cela il ajoute des concepts chrétiens comme l'amour de Dieu et des humains, la foi, la constance et la tempérance<sup>1006</sup>.

Passionné de sciences et de mathématiques, il voit en la géométrie un moyen de transmettre des savoirs issus d'anciennes traditions pour qui a les clés pour décoder les symboles. Comme Schaw dans ses *Statuts*, lui aussi met en avant la mémoire et les procédés mnémotechniques : les livres ne sont que des supports, le travail fait sur et par la mémoire est essentiel. Ainsi, la récitation est pour lui essentielle, comme l'usage de symboles à des fins de mémorisation et de synthèse.

A la *Royal Society*, il prend part à l'élaboration d'une histoire des métiers, spécialement celui de maçon. Moray a aussi, sous l'influence de Kircher, fait des recherches sur l'hermétisme et les Rose-Croix : son beau-père était David Lindsay, Premier Lord Balcarres (1587 - 1642), l'un des plus grands collectionneur de textes sur ces sujets et le protecteur de Thomas Vaughan (1622 - 1666, philosophe hermétique, auteur de plusieurs traités alchimiques et herméneutiques sous le pseudonyme d'Eugène Philatèthe), premier traducteur (en anglais) des *Manifestes Rose-Croix* parus en Allemagne en 1614 - 1616<sup>1007</sup>, après avoir eu un accès direct à de nombreuses archives.

---

*Society*, Saint-Hilaire-de-Riez, éd. PF, 2016.

<sup>1005</sup> *Agapa* se traduit par « aime ».

<sup>1006</sup> Nous verrons par la suite que ce symbole, le pentacle, est très employé par diverses tendances du paganisme moderne et par les pratiquants de la magie.

<sup>1007</sup> Voir *supra*.

Les notables, les spéculatifs, ne représentent qu'une minorité au sein des loges. Peu sont reçus : sept en 1634 à la loge d'Édimbourg, un en 1652, quelques-uns dans les années 1670, puis aucun avant 1700. La loge de Dundee, elle, n'accueille qu'un seul non-opératif (en 1669) ; celle de Scone n'accueille aucun notable mais une dizaine de non-maçons (des charpentiers, couvreurs, artisans et commerçants) entre 1658 et 1698 ; la loge de Aitchinsons Haven n'en accueille que trois en un siècle. A l'inverse, celle d'Aberdeen (dont la liste des années 1670 - 1680 est connue) est composée de douze maçons opératifs pour quarante-neuf membres : seize appartiennent à d'autres métiers, dix sont des commerçants, dix autres sont des notables.

Trois loges se démarquent des autres par leurs dates de créations tardives et par leur composante : Dunblane, Kelso, Haughfoot. Dunblane a été créée en 1696 et est composée de treize membres : sept notables, quatre maçons opératifs, deux indéfinis, par exemple<sup>1008</sup>.

Ce mouvement n'est donc pas uni et ne va pas dans une seule direction. Les loges écossaises, même si elles suivent les *Status Schaw*, ont chacune un fonctionnement particulier, de par les membres qui l'ont créé et qui la composent. Les notables et intellectuels ne sont qu'une minorité, même si certains ont une influence sur une plus large zone que l'Écosse. Moray est de ceux-là, lui qui côtoie d'autres francs-maçons à la *Royal Society*, qui partage avec eux ses spéculations spirituelles et ésotériques.

Une émulation est perceptible entre les loges anglaises et les intellectuels des loges écossaises. Cela annonce la rupture à venir, celle des années 1717 - 1723, et montre bien l'évolution dans laquelle s'est engagé ce mouvement.

Deux des manuscrits conservés concernant des loges de maçons sont antérieurs au XVI<sup>e</sup> siècle : le *Ms Regius* (datant de 1390 environ) et le *Ms Cooke* (rédigé aux alentours de 1410 - 1420)<sup>1009</sup>. Puis, de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle jusqu'en 1730, cent vingt textes écrits ou copiés concernant les loges ont été conservés, ce qui illustre un réel engouement pour cette forme de société initiatique. Les Anciens Devoirs (*Old Charges*) ne sont eux plus copiés car il n'y a personne pour les appliquer en Angleterre, ou plutôt, il n'y a plus de loges pour les appliquer, le pouvoir étant entre les mains des petits patrons et parfois de guildes de maîtres, sans équivalence avec celles qui existent en Écosse au même moment. Ce ne sont donc plus des maçons opératifs qui créent ces sociétés.

La nouvelle forme de maçonnerie apparaît avec le *Ms Grand Lodge n°1*, de 1583<sup>1010</sup> : de nouvelles règles sont mentionnées dans ce document, ne faisant plus référence au métier de maçon, à la pratique opérative, mais à une morale et des concepts religieux. Les noms bibliques mentionnés indiquent que l'auteur (ou les auteurs) de ce manuscrit suit l'usage de la Réforme : il s'agit donc là du premier texte, ou d'une copie du premier texte (datant au mieux de 1540, date de la Réforme) de maçons spéculatifs influencés par quelques intellectuels maçons écossais. En 1620, la *Worshipful Company of Masons* de Londres<sup>1011</sup> mentionne dans son registre une loge nommée *Acception* (« Acception ») recevant des maçons ayant réussi leur carrière et des bourgeois, qui se réunissent pour discuter, manger et boire<sup>1012</sup>. Il s'agit là un exemple de reprise d'initiation graduée : les nouveaux membres sont acceptés (« *accepted* ») dans la loge, en payant une

---

<sup>1008</sup> Kelso a été créé en 1701 et Haughfoot en 1702.

<sup>1009</sup> Le manuscrit *Regius* est un long poème de 794 vers en octosyllabe, dont la première édition imprimée date de 1840, par Halliwell, d'où parfois son nom de *Halliwell manuscript*. Le titre originel du manuscrit est *Constitutiones artis gemetrie secundum Euclide: a poem on the craft of Masonry*. L'édition originale est consultable sur le site de la *British Library* : <http://www.bl.uk/catalogues/illuminatedmanuscripts/record.asp?MSID=8720> (consulté le 14 décembre 2019) et y est conservée sous la côte Royal 17 AI. Édition française : Langlet Philippe, *Le Regius, une édition scientifique d'un manuscrit fondateur de la tradition maçonnique*, Bonneuil-en-Valois, éd. De la Hutte, 2009. Une copie de ce poème est disponible sur le site des Écossais de St Jean : <http://www.ecossaisdesaintjean.org/page-6725568.html>, (consulté le 14 décembre 2019). Le *Cooke* se trouve à la *British Library* : *Cooke*, Ms 23198. Une traduction française se trouve dans Richard Roger, *Dictionnaire Maçonnique, le sens caché des rituels et de la symbolique maçonnique*, éd. Dervy, 2002 Texte consultable ici : <http://reunir.free.fr/fm/oldcharges/cooke.html> (consulté le 14 décembre 2019).

<sup>1010</sup> Texte disponible à ce lien : <http://www.rudyard-kipling.fr/Textes-grand-lodge-ms.html> (consulté le 14 décembre 2019).

<sup>1011</sup> La Compagnie existe encore : <https://www.masonslivery.org/> (consulté le 14 décembre 2019).

<sup>1012</sup> Plan-Mora Guy, *Le dit et le non-dit de la franc-maçonnerie*, Saint-Denis, éd. Mon petit éditeur, 2016, p. 16.

contribution, puis ils sont fait maçons (« *making masons* »)<sup>1013</sup>.

En 1686, Robert Plot (1640 - 1696, il fut gardien de l'Ashmolean Museum) mentionne la coutume d'être reçu dans la « *Society of free-masons* » dans son *The natural history of Staffordshire* (« *Histoire naturelle du Staffordshire* »)<sup>1014</sup>. Il est ainsi le premier à utiliser le tiret entre « *free* » et « *mason* »<sup>1015</sup>. Auparavant, cela s'écrivait « *freemason* ». Ce glissement n'est pas anodin : c'est un nouvel aspect de la maçonnerie qui est mis en avant : *free, adopted, accepted* deviennent équivalents et sont appliqués aux maçons non-opératifs. De l'ancien « *free stones masons* » / « *freemasons* », nous sommes passés à « *free-masons* » : les maçons portant cette appellation ne sont plus liés au métier. La distance sémantique, représentée par le tiret, est de premier ordre.

Aubrey lui-même, en 1691, mentionne dans son *Histoire naturelle du Wiltshire* l'existence de loges de « *free-masons and adopted masons* ». Les loges n'ayant pas de traditions de tenues régulières, il existe peu de traces de réunions ou de comptes-rendus.

Les origines de la franc-maçonnerie spéculative en 1717 viennent d'une rencontre entre maçons libres, en dehors de toute loge, au sein de la *Royal Society*. C'est là que se croisent au fil des décennies Aubrey, Toland, Stukeley, mais aussi Ashmole, Moray, Anderson et tant d'autres. Les idéaux des loges écossaises croisent ceux des loges anglaises. L'évolution est facilitée par l'Acte d'Union de 1707, qui unit l'Écosse et l'Angleterre en un seul royaume, et permet aux loges écossaises et anglaises de s'influencer, ou au moins de trouver dans la *Royal Society* un lieu de rencontres, d'échanges, de discussions, un lieu dédié aux progrès scientifiques et spirituels.

## Après 1717

La direction de la Grande Loge de Londres passe en 1718 à Georges Payne, d'origine sociale plus élevée que son prédécesseur (il travaille à l'administration des impôts). D'autres loges existent sans être rattachées à la Grande Loge de Londres, par refus de s'y soumettre. Puis, vont se succéder des personnes de haut rang et / ou déjà impliquées dans cette loge : Jean Théophile Désaguliers, pour un an (Ministre de l'Église d'Angleterre, futur chapelain du Prince de Galles). A sa suite, Georges Payne revient pour une année et demande à ce que soient rassemblés les archives et manuscrits concernant la maçonnerie afin d'étudier les anciens usages. Il considère, comme d'autres, qu'une organisation plus élaborée doit être mise en place. En 1721, le duc de Montagu prend sa succession : aristocrate proche de la Cour des Hanovre, très riche, il prend un adjoint (*Deputy Grand Master*), ne pouvant lui-même assurer toutes les tâches de sa fonction. Considérant les Anciens Devoirs comme dépassés (et indubitablement inadaptés au nouveau visage non opératif de la maçonnerie), il demande à ce que soit imaginée une nouvelle voie pour la maçonnerie. C'est Désaguliers qui se charge de superviser ce travail et qui recrute Anderson pour la rédaction finale. Le 29 septembre 1721, ce dernier est chargé de remanier et moderniser les constitutions des anciennes loges<sup>1016</sup>.

---

<sup>1013</sup> Freke Gould Robert, *The concise history of freemasonry*, revised by Crowe Frederick J.W, Mineola (N-Y), Dover Publication Inc., 2007, p. 111.

<sup>1014</sup> Bilot Robert, *The natural history of Staffordshire*, Oxford, printed at the Theater, 1686, p. 316.

<sup>1015</sup> Cela sera repris deux ans après par Randle Holme, peintre et adjoint du *Garder Kings of Armas* (le gardien de l'héraldique du royaume) du Sheshire, qui indique dans son *Academy of Armory, a storehouse of armory and blazon* (1688) faire partie d'une loge à Chester. Il a rédigé un exemplaire des *Old Charges* en 1650 (*Ms Herleian 2054*) qui a donc servi aux premières cérémonies des francs-maçons de son temps.

<sup>1016</sup> C'est là que la théorie d'André Kervella perturbe le jeu défini en ces années-là : les *Constitutions* servent à créer une assise historique à la Grande Loge de Londres, et une justification de la position du Grand Maître qu'est le Duc de Montagu. Il n'y a pas, avant les *Constitutions*, de traces des autres maîtres avant lui : c'est-à-dire qu'ils ont pu ne pas l'être, ou alors Payne pour quelques mois, selon une note de William Stukeley, mentionnée par A. Kervella. Ainsi, les personnes citées ici (Anderson, Payne, Sayer, et le Duc de Montagu) ont créé une antériorité de quelques années à cette Grande Loge qui s'est probablement constituée en 1721-1722. Sayer est le premier à demander l'aide de la Grande Loge, en 1724 (le Grand Maître était alors le Duc de Richmond). Auparavant, seules les Loges étaient sollicitées de cette manière. Sayer annonce donc un mouvement, celui de l'affirmation de l'existence de la Grande Loge et de son utilité, de son rôle, en lui demandant un soutien financier. Il y a encore certaines confusions dans les *Constitutions* et dans le registre de la Grande Loge au sujet de Payne et de Désaguliers : leur première mention en tant que Grands Maîtres date de 1728, et celle de Sayer de 1730. Il y a donc probablement eu une perte de documents ou la création de faux, afin de justifier une appartenance à la Grande Loge, et donc une demande

James Anderson (1678 - 1739) est né à Aberdeen en Écosse. Pasteur presbytérien de l'Église Écossaise, il a une grande connaissance des textes bibliques et souhaite mettre en avant l'aspect créateur du Dieu des monothéistes, sa toute-puissance, ainsi que les symboles des constructeurs, déjà utilisés dans les anciennes loges : équerres, compas, etc... Le 27 décembre 1721, il présente donc une nouvelle constitution, qui porte son nom : les références bibliques dominent et Dieu est mis en avant en tant que Grand Architecte. Les *Constitutions* d'Anderson sont approuvées le 25 mars 1722. Elles sont qualifiées d'écossaises, puisque leur auteur était de cette origine. Le rite est qualifié, lui de « rite écossais ancien et accepté », alors qu'il est mis à jour et rénové<sup>1017</sup>.

C'est ainsi que sont présentées par le duc de Montagu sur le départ, les *Constitutions des francs-maçons* en 1723<sup>1018</sup>, qu'il dédicace à son successeur, le duc de Wharton (1698 - 1731) : ce dernier n'a laissé que très peu de traces dans l'histoire de la maçonnerie britannique, mais à créer la première loge maçonnique d'Espagne (la Loge *French Arms*, à Madrid) et a été reconnu comme Grand Maître des francs-maçons de France en 1728<sup>1019</sup>.

La notion d'influence politique prend toute son ampleur quand nous lisons cette création avec un regard plus large que celui se focalisant sur la spéculation intellectuelle : la personne de Désaguliers est centrale, tout comme son ascension sociale dans la suite de la Cour des Hanovre, et son rôle de membre fondateur de la Grande Loge s'explique aussi par cette ascension sociale, justement, elle-même liée à l'ambiance politique : il fait partie de ceux qui tirent profit des changements dans les hautes sphères du pouvoir. La révolution de 1688 qui a mis un terme à la dynastie des Stuart au profit de celle des Hanovre, apporte dans son sillage la guerre des Prétendants, les Stuart souhaitant retrouver leur pouvoir. En septembre 1715, Georges 1<sup>er</sup> vainc Jacques Édouard Stuart, qui s'exile en Italie. L'établissement d'une paix doit passer par un consensus entre le roi et le Parlement : ainsi va naître un pouvoir parlementaire fondé sur le libéralisme politique au sein d'une monarchie. La Grande Loge apparaît dans les deux ans qui suivent, et voit des affiliés aux Hanovre la diriger : un de ses buts est de créer des liens forts entre l'aristocratie au pouvoir, les acteurs locaux de l'économie et le peuple, autour de concepts d'entraide mutuelle.

La Grande Loge voit aussi, comme la *Royal Society*, se fréquenter des hommes d'obédiences religieuses différentes : Anderson est presbytérien, Désaguliers protestant, par exemple. Les Constitutions mentionnent, dans les obligations d'un franc-maçon, article 1 « concernant Dieu et la religion », qu'

« il est maintenant considéré comme plus approprié de seulement les astreindre à cette religion sur laquelle tous les hommes sont d'accord, laissant à chacun ses propres opinions, c'est-à-dire hommes de bien et loyaux ou hommes d'honneur et de probité, quelles que soient les dénominations ou confessions qui aident à les

---

d'argent afin de relancer le commerce de Sayer.

<sup>1017</sup> Sous cette forme, la franc-maçonnerie fait son apparition dans le Royaume de France en 1725. En Bretagne, elle apparaît aux alentours de 1730 (1728 ou 1732). Cf. Kervella André, *La maçonnerie écossaise dans la France de l'Ancien Régime*, Paris, éd. Du Rocher, 1999.

<sup>1018</sup> C'est l'année de naissance retenue traditionnellement pour les *Constitutions*.

<sup>1019</sup> Philip Wharton a soutenu la cause Jacobite (Jacques Stuart et son fils), ainsi que le parti *Whig*. Il devient le sixième Grand Maître de la Loge de Londres en 1722. Son soutien précoce à Jacques François Stuart lui permet d'obtenir le titre de Duc de Northumberland en 1716 (il était déjà Marquis de Wharton), et celui de Marquis de Catherlough à 18 ans lorsqu'il siège à la Chambre des Lords irlandais. Libertin, il mène une vie dissolue et devient alcoolique. Endetté, il ne se remet pas du krach de 1720. Brouillé avec la Grande Loge de Londres en 1724, il quitte l'Angleterre l'année suivante en laissant derrière lui plusieurs dizaines de milliers de livres de dettes. Fait ambassadeur de Jacques François Stuart à Vienne, il doit quitter la ville et ses fonctions, son train de vie libertin ne convenant pas aux autorités. A Rome, il rejoint celui qu'il considère comme l'héritier de la couronne britannique, qui le fait membre de l'Ordre de la Jarretière. Voyageant jusqu'à Madrid, il s'engage dans les troupes jacobites de l'armée espagnole. Fondateur de la première loge maçonnique espagnole, à Madrid (1728), il est sommé de quitter la ville en 1730, suite à un esclandre. Ruiné, il demande l'asile au monastère de Poblet, en Catalogne, avec sa troisième femme. Il a eu, tout de même, l'occasion de voyager dans le royaume de France où il est fait Grand Maître des francs-maçons (1729). Il décède au monastère le 31 mai 1731, suite à de gros soucis de santé liés à son alcoolisme. Les titres nobiliaires des Wharton disparurent avec lui. Voir Smith Lawrence, « Philip James Wharton, Duke of Wharton, Jacobite Duke of Northumberland », in Matthew & Harrison, *The Oxford Dictionary of National Biography*, vol. 58, Londres, Oxford Press University, 2004, pp. 367 à 370, et Ligou Daniel (dir.), *Histoire des francs-maçons en France*, vol. 1 (de 1725 à 1815), Toulouse, éd. Privat, 2000, réédition augmentée de l'*Histoire des francs-maçons* parue en 1981.

distinguer, par suite de quoi la Maçonnerie devient le Centre de l'Union et le moyen de nouer une amitié sincère entre les personnes qui n'auraient pu que rester à une perpétuelle distance<sup>1020</sup> ».

L'objectif est donc de dépasser les clivages religieux, d'élever au rang de religion des concepts moraux comme l'amitié sincère, l'honneur et la probité. C'est aussi un moyen de maintenir une paix religieuse dans un royaume aux multiples confessions. Ce sont là des concepts théologiques en vogue à l'époque : Newton, unitarien, ne retenait du christianisme qu'une morale épurée, Désaguliers était partisan d'un « latitudinarisme » à la mode dans les milieux scientifiques<sup>1021</sup>, Anderson lui-même partisan d'une forme d'universalisme. Ce sont là encore des concepts que nous retrouverons chez les celtisants Toland et surtout Stukeley, ceux qui refusent le pouvoir de la Grande Loge de Londres pour s'en aller fonder une nouvelle forme de société initiatique, aux références non plus bibliques, mais issues des mythologies celtiques et de leurs interprétations.

Dès sa création, la Grande Loge intègre des intellectuels, dont un nombre certain de membres de la *Royal Society*, dont le premier président fut Robert Moray. La *Royal Society* obtint une reconnaissance légale par charte royale en 1662 et devient une véritable académie des sciences aux membres prestigieux, influents en philosophie, sciences, religieux, ésotérisme et politique. Désaguliers y est accueilli en 1714<sup>1022</sup>, coopté par Newton ; André Michel de Ramsay, élu en 1729 (et qui est à l'origine de la maçonnerie française, fuyant l'Angleterre). Entre 1719 et 1770, la Grande Loge de Londres n'a que des Grands Maîtres *Fellows of the Royal Society* (compagnons de la Société Royale) : les liens sont donc forts entre ces deux entités<sup>1023</sup>. De 1719 à 1741, treize Grands Maîtres sur les vingt-deux qui se succédèrent étaient membres de la *Royal Society*, mais aussi plusieurs Grands Maîtres Adjoints et Grands Surveillants<sup>1024</sup>. Entre 1725 et 1730, sur deux cents cinquante membres de la *Royal Society*, quatre-vingts sont inscrits à la Grande Loge. Par la suite, le nombre d'intellectuels baisse au sein de la maçonnerie, quelques-uns fuyant l'Angleterre pour venir se réfugier dans le royaume de France et y propager la maçonnerie.

Le « Rite Écossais » se répand donc : il intègre les concepts de ses créateurs, comme la supériorité de l'Esprit sur la matière, la tolérance, la liberté de pensée et de conscience. La base de ce rite initiatique est composée de deux degrés : apprenti et compagnon. Le troisième degré, celui de maître, est lié au mythe d'Hiram, architecte du Temple de Salomon, mis à mort par trois mauvais compagnons<sup>1025</sup>. C'est donc une mort symbolique qui attend le postulant, et une renaissance sous le signe du passage de savoirs à la Connaissance, dont le but est la plénitude de son individualité, le passage aussi du profane au sacré. Ces degrés initiatiques et cette renaissance vers la Connaissance et la plénitude se retrouvent dans de nombreuses philosophies et spiritualités actuelles, dites alternatives. Elles sont reprises, immédiatement, car dans l'air du temps au sein des sociétés d'intellectuels britanniques, par John Toland et Stukeley, par exemple, refusant les références bibliques, mais arrangeant leurs concepts selon une mode celtique grandissante.

Ce mythe, issu des textes bibliques, apparaît sous d'autres formes au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle. La Bible mentionne Hiram, mais sous deux identités. Il n'y est pas question de meurtre. Pourtant, dans les Anciens

---

<sup>1020</sup> Extrait de l'article 1 des obligations d'un franc-maçon, *Constitutions des Franc-maçons*, Londres, 1723. Article cité dans *La création de la franc-maçonnerie spéculative moderne, op. cit.*, p. 39.

<sup>1021</sup> Le « latitudinarisme » est un principe de tolérance de l'Église Anglicane, ouverte, accueillant des protestants ne voulant pas se conformer aux règles strictes de l'anglicanisme, comme une sorte de compromis religieux idéal, prôné par le parti Whig, sur une idée de John Lock. Cotret Bernard & Martinet Marie-Madeleine, *Partis et factions dans l'Angleterre du premier XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Presses Universitaires Paris-Sorbonne, 1991, pp. 67 et 68.

<sup>1022</sup> Son parcours, rappelons-le, est fulgurant : 1714, *Royal Society* / 1715 : entrée en maçonnerie / 1717 : création de la Grande Loge de Londres / 1719 : *Deputy Grand Master* du duc de Montagu, proche de la Cour des Hanovre / 1721 : *Deputy Grand Master* du duc de Wharton / 1723 : parution des *Constitutions* d'Anderson dont il avait la charge.

<sup>1023</sup> Revauger Cécile, « De la maçonnerie opérative à la franc-maçonnerie : ruptures, continuité, évolutions en Angleterre et en Écosse, in *Revue de la Société d'Études anglo-américaines des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, op. cit.* L'auteure précise que « [...] Désaguliers, autre dignitaire de l'Ordre, Grand Maître en 1719, [...] Newton, son ami, qui le soutenait activement au sein de la *Royal Society* ».

<sup>1024</sup> *Ibid.*

<sup>1025</sup> Voir *infra*.

Devoirs, référence est faite au meurtre d'Hiram à travers celui de Renaut de Montauban (raconté dans la *Geste des Quatre Fils Aymon*<sup>1026</sup>) ou celui de Maître Jacques, symbole du compagnonnage. Ni l'un ni l'autre n'ont un rôle de fondateur ou d'architecte, comme l'Hiram biblique avec le Temple de Salomon. Néanmoins, le mythe est réarrangé au fil des décennies, réécrit, pour donner une nouvelle version plus symbolique, à même d'illustrer certains idéaux de la franc-maçonnerie spéculative. Le contenu même du mythe illustre bien les références judéo-chrétiennes, mais aussi grecques avec les Mystères d'Éleusis. Hiram, architecte du Temple, est tué par trois compagnons. Il emporte avec lui ses secrets, c'est-à-dire ce qui donne du sens à sa construction, à l'élévation architecturale du Temple, censé représenter la religiosité de son constructeur et illustrer son élévation spirituelle. Ainsi, il faut aux futurs maîtres-architectes retrouver ces secrets, ces savoirs, afin de pouvoir construire leurs propres temples. L'initiation est donc nécessaire pour les deux premiers degrés (apprenti et compagnon). Mais une fois ces « petits secrets » acquis (les petits mystères d'Éleusis, au sens éducatif), il faut passer à l'étape suivante des grands mystères, que chaque prétendant-maître doit trouver par lui-même, se transcendant par un cheminement initiatique, plus ou moins jalonné par ses prédécesseurs. Une fois ces grands secrets ou mystères acquis, il ne peut plus avoir la même condition humaine, et même s'il est passé maître, il doit subir une mort symbolique pour renaître au monde, processus spécifique à chaque obédience spirituelle. Hiram a été sacrifié, dans le sens de « rendu sacré ». C'est là un des aspects du néo-paganisme actuel et ses différentes déclinaisons (dont le druidisme) mais plus largement de tout cheminement spirituel : replacer l'homme dans sa dimension sacrée. Quant à sa renaissance, du verbe latin *resurgere*, au-delà du concept de résurrection, il s'agit avant tout de rendre ici à l'homme sa verticalité, de le faire « ressurgir » de la terre vers le ciel, symboliquement.

---

<sup>1026</sup> *La chanson des quatre fils Aymon, ou Renaut de Montauban*, chanson de geste issue du cycle carolingien, transcrite à l'écrit à partir du XIII<sup>e</sup> siècle. C'est une épopée chevaleresque où quatre frères sont en conflit contre leur suzerain, Charlemagne. L'un des quatre frères, Renaut, apparaît comme le meilleur chevalier du monde, à l'égal de Rolland, héros d'une autre chanson de geste éponyme. Les frères sont victimes de la trahison de Charlemagne et, fuyant, vivent des aventures épiques et merveilleuses. Renaut part en pèlerinage à Jérusalem avec le magicien Maugus, et revient comme mendiant à Cologne, où il finit par travailler comme ouvrier sur le chantier de la cathédrale. L'épopée se termine par la mort de Renaut, assassiné sur le chantier par d'autres ouvriers. *Les quatre fils Aymon ou Renaud de Montauban*, coll. Folioplus classiques, Paris, Gallimard, n° 208, 2011. Voir Thomas Jacques, « Renaut de Montauban, : tradition manuscrite et traditions parallèles », dans *Au carrefour des routes d'Europe : la chanson de geste*, Aix-en-Provence, Presses de l'Université de Provence, 1987, pp. 141 à 162.



## 6 – La franc-maçonnerie en Bretagne :

En 1644, les Jacobites exilés qui s'installent dans le royaume de France, pour beaucoup le long de la Manche et sur les côtes de l'Atlantique, apportent avec eux la tradition maçonnique. La Bretagne compte dix-neuf loges en 1767 et l'on retrouve certains membres très actifs au sein des États Généraux de 1789. Puis, la Terreur révolutionnaire met à bas l'émulation maçonnique en Bretagne, avant un rebond dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>1027</sup>.

Des tentatives de rapprochement entre druidisme et franc-maçonnerie ont eu lieu au XX<sup>e</sup> siècle. et il est de coutume d'entendre dans certains groupes druidiques qu'une loge druidico-maçonnique fut fondée par Mangourit du Champ Daguet à Rennes (1752 - 1829)<sup>1028</sup>, dans les années 1770. Mangourit<sup>1029</sup>, transfuge de la loge « La Parfaite Union » de Rennes (du Grand Orient de France - loge qu'il fréquente de 1771 à 1775), fonde la loge de « La Parfaite Amitié », à laquelle s'oppose son ancienne loge, accusant les membres de la nouvelle loge d'être des ivrognes. Le but de leurs réunions est le « plaisir entre hommes aimables » et de « même condition », par l'organisation de banquets dans des bibliothèques, et en musique<sup>1030</sup>. Mangourit ne cache pas qu'ils sont « esclaves du plaisir, son joug fait [leur] liberté et [leur] gloire »<sup>1031</sup>. Il n'y a pas chez Mangourit de revendications identitaires proprement bretonnes. Dans le cadre d'une réforme des loges provinciales dépendant du Grand Orient de France qu'il présente en 1776, devant mener à la fondation de la Grande Loge de Bretagne, projet non validé à l'époque<sup>1032</sup>, il écrit être de la branche des « maçons écossais » (de rite écossais), face aux « maçons français » (du rite du Grand Orient)<sup>1033</sup>. Mais cette initiation n'a probablement de celtique que le fait d'être l'application du rite écossais dans une loge rennaise.

Après un parcours militaire qui l'éloigne de la franc-maçonnerie, Mangourit participe à la fondation de l'Académie Celtique, le 9 germinal an XIII (30 mars 1805), dont plusieurs autres fondateurs sont francs-maçons, en plus d'avoir une origine bretonne (notamment des membres de la loge de Jacques Cambry, « Les Commandeurs du Mont Thabor » dont la filiation est celle de la Loge Mère d'Écosse, non le Grand Orient).

---

<sup>1027</sup> Pour une histoire de la franc-maçonnerie en Bretagne, voir Apremont Arnaud, *Le compas et l'hermine*, Spézet Coop Breizh, 2019.

<sup>1028</sup> Michel-Ange Bernard Mangourit du Champ Daguet (1752 - 1829) commence une carrière militaire politique à partir de 1770, lorsqu'il est nommé lieutenant au bataillon des garde-côtes de Pontorson, jusqu'en 1777. Il devient ensuite lieutenant criminel au Présidial de Rennes, et participe par ses écrits au mouvement révolutionnaire : défenseur de la réforme du Garde des Sceaux en 1788 - 1789, après avoir acquis la réputation d'être un séditieux pour le Parlement de Bretagne, il soutient le roi mais se retrouve du côté des insurgés le 14 juillet 1789. Il est nommé consul de France à Charleston, en Caroline du Sud en mars 1792, pour deux ans, avant de devenir ministre des Affaires étrangères dans le gouvernement de la Convention. Il démissionne en novembre 1794. Il accepte le travailler pour le Comité de salut Public sur le dossier des relations entre le nouveau pouvoir français et le Royaume des Deux-Siciles et celui d'Espagne, avant d'être accusé de trahison, comme il était de coutume entre les factions rivales de la période révolutionnaire, et au sein même de celles-ci. Il continue à œuvrer à l'étranger, pour le gouvernement français, comme légat en Espagne, chargé d'affaires aux États-Unis, puis en République du Valais, chargé des relations extérieures à Ancônes, sur la côte adriatique italienne (et membre d'une agence dont le rôle est de déclencher une révolte en Grèce), où il fit partie des signataires de la reddition de la ville en 1799 (l'armée française avait conquis la ville, qui fut reprise par les Russes, et elle sera reprise par Napoléon en 1805). Enfin, il refuse le poste de vice-consul de France à Savannah (États-Unis) que lui propose l'Empire, et reçoit la Légion d'Honneur en 1814. Dès avant 1770 il est impliqué dans la franc-maçonnerie, et gravit tous les grades de la loge de la Parfaite Union de Rennes et devint « Maître à tous grades » (ou « Sublime élu de la vérité »). Voir Kerjean Daniel, *Rennes : les francs-maçons du Grand Orient de France. 1748 – 1998 : 250 ans dans la ville*, Rennes, PUR, 2005, Chap. 4 : « L'itinéraire insolite d'un initié : Michel-Ange Bernard Mangourit du Champ Daguet (1752 -1829), pp 85 à 116.

<sup>1029</sup> Son diplôme de maçon se trouve dans les collections du Musée de Bretagne, à Rennes, au numéro d'inventaire : 894.0003.1.

<sup>1030</sup> Kerjean Daniel, *Les francs-maçons du Grand Orient de France, 1748 – 1998, 250 ans dans la ville*, Rennes, PUR, 2005, pp 85 – 116.

<sup>1031</sup> *Ibid.*

<sup>1032</sup> *Ibid.*

<sup>1033</sup> *Ibid.*

Dans les années 1960, Gérard Toublanc (1935 - 1965)<sup>1034</sup> et Serge Pineau<sup>1035</sup> tentèrent la même expérience, sur toute la Bretagne, avec la Grande Loge de Bretagne et des Pays Celtiques. Toublanc en fut le Grand Maître d'Honneur, et des représentants de la loge assistèrent à une cérémonie en sa mémoire en juillet 1965<sup>1036</sup>.

---

<sup>1034</sup> Gérard Toublanc (1935 - 1965) fut membre de la Gorsedd de Bretagne. Il fit des études de droit et présenta une thèse de doctorat sur le Traité d'Union de la Bretagne à la France, de 1532. Il est l'auteur d'articles dans la revue *Ar Vro* ainsi que dans la revue de la Gorsedd, *An Tribann*. Ses articles témoignent de son attachement politique, puisqu'il fut un des membres fondateurs du mouvement « Labour » (« Travail » en breton) et de l'organe de presse du mouvement, *Labour – Dispac'h* (Travail – Révolution) qui parut entre 1958 et 1962.

<sup>1035</sup> Serge (ou Serj) Pineau (1931 - 2016), fut un auteur breton, dessinateur spécialiste de l'art celtique. Il fut aussi connu comme druidiste sous le nom d'Esunertos.

<sup>1036</sup> « Rapatriement du corps de Gérard Toublanc », *Al Lestr*, n° 7, janvier 1967, p. 35.

## 7- A propos des *Mabinogion* :

Collection de textes issus de deux manuscrits, le *Livre Blanc de Rhydderch* (rédigé vers 1350) et le *Livre Rouge de Hergest* (rédigé entre 1380 et 1450). Il y a des textes communs aux deux ouvrages, et surtout ceux traduits et présentés comme les « quatre branches du Mabinogi », autre titre possible du recueil, par, Lady Guest, Ifor Williams puis Joseph Loth : *Pwyll, prince de Dyved / Le Mabinogi de Branwen / Manawydan fils de Llyr / Math fils de Mathonwy*. Ces titres sont issus de l'édition présentée par Pierre-Yves Lambert, et parue chez Gallimard en 1993. « Mabinogion » est un pluriel désignant un ensemble de contes écrits en moyen-gallois. Le terme apparaît à la fin du conte de Pwyll dans la phrase « *Ar yuelly y teruyna y geing hon yma o'r Mabynnogyon* » : c'est un pluriel qui désigne l'ensemble des quatre contes, des quatre « branches ». C'est à partir de l'édition de Ifor Williams (qui reprend les écrits et recherches de Iolo Morganwg pour les publier) que « Mabinogi » désigne exactement les quatre contes précités. Auparavant, d'autres contes étaient inclus dans le cycle, encore présentés selon les éditions sous l'appellation de « autres contes gallois du Moyen-Age ». Iolo Morganwg, tentant un « essai d'interprétation préscientifique » (P-Y Lambert, *op. cit.*, p.12), amène l'idée que *mabinog* signifie « apprenti-barde ». De nombreux groupes druidiques utilisent ce terme aujourd'hui pour désigner un « marcassin », un apprenti druide ou barde. Le mot a tout de même été utilisé par des scientifiques comme J. Loth. Iolo Morganwg avait même créé trois niveaux de formation à partir de *mabinog*, mais sans aucune base scientifique solide. P-Y Lambert nous informe que le terme était utilisé de façon commune, dans le sens de « exploits d'enfance », et non pas de « contes pour enfants ». Les quatre textes, sous leur forme connue au Moyen-Age, viendrait d'un fond mythique concernant le dieu Mapon / Mabon (\**maponyaka* – le Mac Oc irlandais, fils de la Boyne et du Dagda) et raconterait par le biais d'autres personnages (Pryderi essentiellement), comment devenir un bon roi. Les thèmes abordés le sont de façon organisée : la souveraineté, la succession royale, le mariage, la révérence aux dieux et à l'Autre Monde dans le *Pwyll* / l'alliance et la guerre dans *Branwen* / la chute possible et la pratique de l'artisanat, conséquence d'un mauvais règne ou symbole de l'humilité, du travail à long terme, du respect du simple artisan, dans *Manawydan* / les rapports du roi avec son prêtre et la société, l'importance du prêtre dans l'éducation du futur roi, dans *Math*. Au milieu des autres contes, les *Quatre Branches du Mabinogi* forment un ensemble cohérent, à part, « manifestement rédigé par un même lettré » (P-Y Lambert, *ibid.*). Ces textes mythologiques n'intéressent pas les sociétés savantes et littéraires galloises du XVIII<sup>e</sup> siècle, fortement marquées par le méthodisme. La première édition du recueil est l'œuvre de Lady Guest, en trois volumes (1838, 1840 et 1849). L'ensemble comporte les quatre textes principaux, quatre autres contes (*Kulhwch et Olwen, Le songe de Maxen, Le conte de Lludd et de Lleuelys, Le songe de Rhonbwy*), trois romans (*Owein ou le conte de la dame de la fontaine, L'histoire de Peredur fils d'Evrawc, Le conte de Gereint fils d'Erbin*) et enfin *L'histoire de Taliesin*. Considérés comme des récits pour enfants, ils sont expurgés de tout paganisme, de toute référence non-chrétienne et de tout passage inadapté à des enfants de méthodistes. Hersart de la Villemarqué publie en 1842 trois contes en français, puis J. Loth une traduction du texte tiré du *Livre Rouge* en 1887, enfin du *Livre Blanc* en 1907. Il publie une édition augmentée en 1913.

## 8- A propos de la *Golden Dawn*, influence majeure des sociétés ésotériques du XX<sup>e</sup> siècle :

Par son influence sur le *Druid Order* à partir de 1909 et la nomination de MacGregor Reid comme *Chief-Druid*, mais de façon plus globale l'influence qu'elle a eu sur de nombreux groupes à vocation spirituelle mais de tendance occulte, la *Golden Dawn* apparaît comme un organisme nécessitant une présentation. Elle prend part, dès sa création, à ces nouvelles spiritualités qui émergent dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle et diffuse des théories qui se retrouvent, *via* le *Druid Order* ou par ricochets, son influence se ressent jusque dans les groupes druidiques actuels.

Les nombreuses branches issues de l'Ordre originel ou de ses scissions sont légions, tout autant que les ouvrages sur les rituels de l'Ordre, ses dogmes et principes, ses enseignements<sup>1037</sup>.

La *Golden Dawn*, autrement appelée aussi *The Hermetic Order of the Golden Dawn In The Outer*, a eu une courte existence, de 1888 à 1905, mais a fortement influencé de nombreux ordres ésotériques, et a fait couler beaucoup d'encre quant à ses éventuelles pratiques, mais aussi grâce à certains de ses membres, comme le poète William Butler Yeats (1865 - 1939) ou le célèbre occultiste Aleister Crowley (1875 - 1947). La fondation de ce qui se voulait être une école consacrée à l'enseignement des sciences occultes tire son origine, comme pour beaucoup de sociétés ésotériques, dans une brume où se mêlent les relations entre érudits, des légendes invérifiables sur le déchiffrement et l'étude de manuscrits disparus depuis, et un intérêt pour des textes déjà existant, comme la Kabbale<sup>1038</sup>.

A l'origine de cette société, se trouvent Samuel Liddell Mc Gregor Mathers (1854 - 1918), William Wynn Westcott (1848 - 1925) et William Robert Woodman (1828 - 1891), tous les trois francs-maçons et membres de la *Societas Rosicruciana in Anglia*, dont Westcott est le dirigeant depuis 1878. C'est aussi un ami de Mme Blavatsky et un inconditionnel de John Dee (1527 - 1608, astronome, mathématicien, alchimiste britannique). Ces trois fondateurs sont accompagnés de deux amis : Kenneth R. A. Mackenzie (1833 - 1886), admirateur de Eliphas Lévi (1810 - 1875, occultiste qu'il était allé rencontrer à Paris), et le docteur Robert W. Felkin (1853 - 1926).

La naissance de la *Golden Dawn* se fait selon les règles maçonniques : c'est bien une loge qui est inaugurée en mars 1889, du nom de Isis-Urania. Les années précédentes, Westcott aurait correspondu avec une certaine Anna Sprengell, une Allemande de Nuremberg. Elle aurait été membre d'une ancienne branche de la Rose-Croix, *Die Goldenne Dämmerung* (L'Aurore Dorée), aussi appelée *Licht, Liebe und Leben* (Lumière, Amour et Vie). Elle lui aurait fait parvenir la charte de la société, lui permettant de créer une branche de celle-ci en Grande-Bretagne, et le nom était imposée : *The Golden Dawn in the Outer* / L'Aube Dorée de l'Extérieur, celle de « l'intérieur » étant l'originelle allemande. Westcott a ensuite demandé à Samuel Liddell Mathers de créer des rituels d'initiations, à Woodman de préparer et gérer des enseignements sur la magie, au Révérend Ayton d'enseigner l'alchimie (mais cela ne fut jamais mis en place), lui-même se réservant l'enseignement de la Kabbale et du système rosicrucien.

C'est en fait une vaste supercherie montée de toute pièce par Woodford, Mackenzie et Westcott : Mackenzie a été élève du voyant Frederick Hockley, lui-même élève de Francis Barret (circa 1770 / 1780 -

---

<sup>1037</sup> L'Ordre Hermétique de la Stella Matutina existe encore. L'Ordre Rosicrucien de l'Alpha et Omega, implanté aux États-Unis (qui existe jusqu'en 1939), a donné naissance au BOTA. (Buiders of the Adytum – dont une branche en Europe vécut jusqu'en 1996) et à la Society of the Inner Light. L'Argentum Astrum, fondé par Aleister Crowley et d'autres anciens membres de la Golden Dawn, a intégré à ses enseignements et pratiques la mystique orientale et le yoga. Crowley y ajoute encore le *Liber Al vel Legis*, révélation qu'il aurait reçue et qu'il a mise par écrit, et transforme le groupe en une structure thélémitique, au sein de l'Ordo Templis Orientis, dont une branche existe encore. Plusieurs groupes actuels se réclament de la *Golden Dawn* originelle : *The Esoteric Order of the Golden Dawn* (qui a des Temples aux États-Unis et en Europe) ; *The Hermetic Order of the Golden Dawn*, fondé par Israël Regardie, qui fut le secrétaire de Crowley. D'autres branches existent, mais leur mention dans le cadre de cette thèse relèverait de l'anecdote. Retenons qu'elles sont pour la plupart issues de scissions ou ruptures.

<sup>1038</sup> Les informations concernant la *Golden Dawn* sont tirées des ouvrages suivants : King Francis, *Modern Ritual Magic, the rise of western occultism (ex-Ritual Magic in England)*, New-York, The MacMillan Company / Prism Press, 1970 ; Labouré Denis, *Les enseignements kabbalistiques de la Golden Dawn*, 2 vol., Paris, éditions Télètes, 1991 ; Léon Matthieu, Pissier Philippe, *Dogme et Rituel de la Golden Dawn*, Montpeyroux, éd. Les gouttelettes de rosée, 1931.

après 1802, auteur de l'ouvrage *The magus*, paru en 1801<sup>1039</sup>). Lorsque Hockley meurt en 1885, Mackenzie récupère dans sa bibliothèque des manuscrits chiffrés de type kabbalistique, les offre à Westcott, qui les donne à son tour à Mathers, tout en gardant pour lui le contact d'Anna Sprengell, qui figurait avec les documents. Mathers, qui a traduit les manuscrits kabbalistiques, est fait *Imperator* de la *Golden Dawn*. Il n'a pas du tout conscience d'avoir été manipulé par les autres, flatté d'avoir obtenu ce poste.

La loge Isis-Urania porte aussi le surnom de Loge n°3, laissant supposer qu'il y avait déjà deux autres loges allemandes : la première, qualifiée de « Temple-mère », et une seconde, la Loge Hermanibus. Ce n'est pas une Loge maçonnique à proprement parler puisque les non maçons y sont reçus, ainsi que les femmes.

La *Golden Dawn* essaime les années suivantes : des loges secondaires apparaissent ainsi à Bristol (la loge « Hermès », n°4), à Bradford (la loge « Horus », n°5), à Édimbourg (la loge « Amon-Râ », n°6), à Paris (la loge « Ahathöör », n°7)<sup>1040</sup>, et à Weston-super-Mare (la loge « Osiris », n°8). Nous constatons que ces loges, nées de la *Golden Dawn*, se suivent : s'il y avait une Loge-Mère (ou Temple-mère), elle-même ayant fondée une seconde en Allemagne, il est étonnant que ces dernières n'aient pas essaimé de leur côté. Il est donc fort probable que ces loges originelles allemandes n'aient jamais existé mais aient servi d'argument pour justifier la création d'une nouvelle loge anglaise, plus occulte que dans l'habituelle tradition anglaise maçonnique. Nous remarquons aussi que les noms des loges portent les noms de divinités issues des polythéismes antiques, divinités qui étaient déjà étudiées et utilisées comme symboles en franc-maçonnerie.

Les grades initiatiques s'organisent en treize niveaux, avec pour base l'Arbre des Sephiroth de la Kabbale<sup>1041</sup>. Les enseignements portent sur l'étude de la Kabbale, justement, et les arts divinatoires : l'astrologie et les tarots divinatoires, la géomancie, la talismanie, la haute magie, l'alchimie, l'hermétisme, les voyages astraux, l'étude de textes traditionnels gnostique et des grands courants religieux (y compris polythéistes), la magie énochienne (les membres de la *Golden Dawn* apprenant à utiliser un alphabet et une langue qui viendraient d'Enoch, et qui seraient utilisés par Dieu et les Anges pour communiquer entre eux). Ces enseignements n'apparaissent pas dans les groupes druidiques avant les années 1960 et la vague *New-Age* : ils ne sont pas spécifiquement liés aux groupes se réclamant d'une tradition « celtique », tout d'abord, et fortement attachés à la franc-maçonnerie et aux pratiques considérées comme magiques et occultes, à la mode dans le dernier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle dans nombre de sociétés savantes d'Occident.

La *Golden Dawn* revendique l'héritage d'Henri-Corneille Agrippa de Nettesheim, (1486 - 1535) : ce savant aux multiples facettes (astrologue, théologien, linguiste, juriste ou encore philosophe) a écrit plusieurs ouvrages sur les talismans et les rituels de magie. C'est pour cela qu'il fut inquiété par l'Inquisition. Paracelse, dont nous avons déjà parlé, est aussi une référence, mais en retrait par rapport à Agrippa et surtout à John Dee (1527 - 1608). Ce savant d'origine galloise aurait eu des visions à travers un cristal de roche, et avec pour base les notes qu'il aurait prises pendant ces moments, il aurait créé la langue énochienne, en référence à Enoch, qui aurait eu accès au Ciel sans mourir. Le système linguistique est composé d'un alphabet, de vocabulaire, d'une syntaxe, d'une grammaire, empreints de symbolisme angélique. C'est, selon lui, la « vraie » langue des anges et de Dieu, ces derniers répondant donc réellement à ceux usant de leur langage. C'est la base des enseignements de la *Golden Dawn*. Dee classe la magie en trois catégories, théorie qui va

---

<sup>1039</sup> Barret Francis (éditeur), *The magus, or celestial intelligencer*, Londres, Lackington, Allen & Co., *Temple of the muses*, 1801. C'est un manuel de magie et d'incantation, de présentation de rituels. Son contenu s'étoffe aussi d'alchimie, d'astronomie et de connaissances issues de la Kabbale. Son contenu provient de manuels plus anciens. L'ouvrage est consultable au lien suivant : <https://archive.org/details/b22006795/page/n15/mode/2up>

<sup>1040</sup> La loge parisienne, qui sert de base arrière à Mathers, est composée d'Américains et d'Anglais vivant à Paris, mais aussi de Français : Eugène Jacob (1835 - 1911, médecin et botaniste originaire de l'île de la Réunion) fut un des principaux Hiérophantes, tels qu'étaient qualifiés les maîtres de la loge.

<sup>1041</sup> Autrement appelé « Arbre de vie », עץ החיים, *Etz haHa'yim* en hébreu. Comme dans de nombreuses cultures antiques, cet Arbre de vie synthétise de nombreux symboles du macrocosme et du microcosme (dix centres énergétiques - les Sephiroth, quatre mondes...). Nous retiendrons ici qu'il représente la mise en œuvre des puissances créatrices divines : la mystique kabbalistique l'utilise pour distinguer l'essence du Dieu Créateur infini (*En Soph*) et son action de Création du monde fini (*Soph*) à partir du Vide. En maçonnerie, ses deux colonnes extérieures représentent les deux piliers du Temple de Salomon construits par Hiram (Boaz - « la force qui est en Lui », colonne noire, à gauche, et Yachin ou Jakhin - « Il établit », la blanche, à droite) ; celle du centre représente la conscience, donc l'initié qui « sait ». Explications fournies par un Maître Maçon de la Loge d'Épinal, mai 2019.

être reprise par de nombreux groupes ésotériques et occultes :

- la magie naturelle (par sympathie), agissant sur les éléments et l'environnement direct
- la magie mathématique (nombres et figures) agissant sur le monde céleste
- la magie religieuse, agissant sur le monde supra-céleste grâce à un système kabbalistique basé sur les Anges

Lorsque cette dernière forme de magie est maîtrisée, la communication avec les Anges est possible, la divination passe à un niveau supérieur. Les rituels mis en place sont inspirés par ces savants, mais aussi par l'interprétation de nombreux autres ouvrages considérés comme magiques ou renfermant une connaissance accessible uniquement aux initiés : *Corpus Hermeticus*, *Frama Fraternitatis*, par exemple. L'inspiration vient aussi de l'œuvre de Francis Barret, *Le Mage*, paru en 1801, celle de Papus (1865 - 1916) et Eliphas Levi (1810 - 1875), pour ne citer qu'eux<sup>1042</sup>.

Une lutte pour le pouvoir est à l'origine de la chute de la *Golden Dawn*, tout autant qu'une volonté d'évoluer et d'intégrer de nouvelles influences spirituelles. En 1891, Woodman décède. Mathers et Westcott doivent se partager l'administration du mouvement. Mathers est installé à Paris depuis 1891, à la tête de la Loge Ahathöör et Westcott à Londres, en celle de Isis-Urania. Mathers avance l'argument d'être en contact avec des « chefs secrets » qui influencent la direction de la *Golden Dawn* en secret (nous retrouvons cette idée chez les théosophes de Mme Blavatsky, dont nous reparlerons plus loin), ce qui lui donnerait l'avantage sur Westcott. Le despotisme de Mathers amène un schisme en 1900 : se mêlent à la soif de pouvoir des histoires financières (Annie Hormann, bienfaitrice de l'Ordre et en même temps du couple Mathers est expulsée), ou encore des divergences d'esprit sur l'avenir de l'Ordre et des enseignements dispensés, mais aussi l'initiation très rapide de certains comme Aleister Crowley, entré dans l'Ordre en 1898 et fait *Adeptus Minor* en 1900 à la Loge de Paris. Enfin, lorsque Mathers envoie son jeune disciple Crowley à Londres, ce dernier n'essaie pas d'imposer aux Londoniens la loi de Mathers mais fait scission, se rangeant sous la bannière de Westcott et son amie Florence Farr, dirigeante de la Loge Isis-Urania depuis 1897. Les autres Temples ou Loges britanniques se rallient aussi à Westcott, qui se voit éclaboussé par les révélations de Mathers, l'accusant d'avoir fabriqué de faux manuscrits et d'avoir créé de toute pièce sa correspondance avec Anna Sprengell. Westcott démissionne de son poste de « Chef Adepté » en 1901, non pas à cause des soucis internes à l'Ordre, mais parce qu'il a oublié dans un « cab » des documents officiels de l'Ordre : les autorités lui imposent de choisir entre son métier de médecin-légiste (*coroner*) et ses responsabilités dans la *Golden Dawn*. Il choisit donc de quitter le groupe, laissant le champ libre à l'autocrate Mathers. Ce dernier n'est pas épargné non plus et est au cœur d'un scandale : un couple de disciples (dont il pensait que la femme était un avatar de Mme Blavatsky, fondatrice du mouvement théosophique) est accusé d'avoir utilisé les rituels de l'Ordre en dehors des cérémonies, s'en servant pour arnaquer de multiples personnes et abuser de jeunes femmes. C'est ainsi que les rituels sont publiés dans la presse britannique et que les Temples décident de changer le nom de l'Ordre en « *Hermetic Society of the Morgen Rothe* ». Yeats, à la tête de la Loge Isis-Urania depuis la défection de Westcott, entre en conflit avec son successeur Waite, en 1903, à propos de la doctrine de l'Ordre : l'aspect magique opératif qui dominait jusqu'à présent doit évoluer vers une mystique, selon Waite.

Dès sa prise de responsabilité, il profite de son statut de chef de la Loge n°3 (qui, nous l'avons vu, est finalement la Loge n°1 sous une fausse identité), décide de mettre en avant l'accomplissement spirituel (connaissance ésotérique et quête de la Vérité) sur l'accomplissement matériel (occultisme et magie). L'Ordre se scinde en deux : les partisans du changement, rangés autour de Waite et William Alexander Ayton, et les partisans de l'ancienne formule autour de Yeats. Après deux ans de lutte infertile, ce dernier fonde son propre mouvement, reprenant ce qui se faisait dans l'Ordre à l'origine : ce sera la *Stella Matutina*, l'Étoile du Matin (surnom ésotérique de Jésus-Christ). Quant à Waite et ses partisans, ils optent pour l'appellation de *Holy*

---

<sup>1042</sup> Il semble que Papus commence à écrire tôt, à 19 ans, sur l'occulte : ses recherches et écrits sont axés sur un syncrétisme de traditions diverses et variées. Eliphas Levi (1810 - 1875) est un kabbaliste du XIX<sup>e</sup> siècle, influencé ici par Antoine Court de Gébelin, savant qui a écrit *Le Monde Primitif* en 1775, spécialiste de la tarologie. Ajoutons à cela l'influence des rosicruciens parisiens (Stanislas de Guaita, Joséphin Péladan par exemple), qui, face à l'orientalisme de la théosophie de Mme Blavatsky, et participant ainsi à l'émulation ésotérique de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et le début du XX<sup>e</sup> siècle, mettent en avant dans leurs recherches des traditions occidentales : tradition druidique, Templiers, mystères égyptiens (considérés comme une des racines de la tradition occulte de l'Occident), les mystères énochiques de John Dee.

*Order of the Golden Dawn*. Même après cette rupture, en 1905, le groupe ne vit que des querelles et Waite démissionne en 1915, mettant fin à la vie du groupe.

Mathers, en 1903, fonde *The Rosicrucian Order of the AlphaOmega*, dont la loge-mère sera celle de Paris, qu'il dirigeait, la loge Ahathöör<sup>1043</sup>. Il reste à la tête du groupe jusqu'à son décès, en 1918. Quant à Crowley, il fonde l'*Astrum Argentum* puis obtient les patentes de l'*Ordo Templis Orientis*, lors de l'un de ses nombreux voyages en Orient. Ami de Rudolf Steiner (1861 - 1925, écrivain, anthroposophe, membre de la Société Théosophique), ce dernier se trouve influencé par les théories de la *Golden Dawn* sur l'au-delà, ce qui transparaît dans son œuvre. Crowley meurt en 1947, laissant en héritage de multiples rituels et un tarot, qui sera édité en 1969 : rempli de symboles, il est peint par son ami Frieda Harris. De nombreux groupes ésotériques vont par la suite suivre cet exemple et concevoir eux-mêmes leurs propres tarots divinatoires<sup>1044</sup>.

Les pratiques divinatoires diverses et variées, issues de ces groupes ayant parfois eu une courte vie, mais ont pu influencer sur le mouvement *New-Age* (qui tire ses origines dans la théosophie) et sur de nombreux groupes initiatiques : si ce n'est pas par une filiation directe, c'est par la transmission d'idées et de concepts à travers les différents ouvrages parus sur ces sujets, dont, aujourd'hui encore, les pratiquants des spiritualités alternatives sont friands. Le développement de certains arts divinatoires au sein de la *Golden Dawn* et par les personnes de ce groupe, membres du *Druid Order*, a aussi influé sur de nombreux groupes druidiques au XX<sup>e</sup> siècle et ces dernières années. L'usage de sigils s'est lui aussi imposé dans les rituels et la symbolique des groupes, comme d'artefacts.

---

<sup>1043</sup> Le site internet de l'Ordre magique rosicrucien, qui revendique cette filiation, indique dans l'historique de la loge parisienne, qu'en 1903, Mathers, une fois fondé ce nouveau groupe, va créer la loge Isis-temple de Londres. Cela ne se peut pas puisque cette loge est la première à avoir été créée par les fondateurs de la *Golden Dawn*. La loge parisienne cesse ses activités en 1923, et ses archives sont conservées par Georges Slater, Américain vivant à Paris et membre du groupe, qui les amène à New-York où il entre dans la loge du Temple Thot-Hermès. La loge parisienne a repris son activité en 1991, sous la direction de Nick Tereshchenko (qui prit le nom de Frater Vergobret) et de Jean-Pascal Ruggiu (Frater Lux Aurorae) : tous les deux sont francs-maçons, le premier initié à la Matutina Noctem et à l'AlphaOmega britannique ; le second rosicrucien et martiniste, initié lui aussi dans la branche londonienne de l'AlphaOmega. En 1987, Jean-Pascal Ruggiu aurait découvert dans les archives du Grand Orient de France la preuve qu'il existait une loge maçonnique à Francfort-sur-le-Main, appelée « L'Aurore Naissante », descendant de la Rose-Croix : les fondateurs de la *Golden Dawn*, Westcot en tête, avaient donc bien reçu une filiation et une autorisation de fonder leur Temple. Ainsi, Ruggiu et Tereshchenko retrouvent une filiation originelle qu'ils peuvent donc revendiquer et qui leur permet de s'affirmer comme les héritiers directs non seulement des fondateurs de la *Golden Dawn*, mais surtout comme les héritiers de L'Aurore Naissante. Cela lui a permis d'avoir l'autorisation de rouvrir le temple parisien Ahathöör. Nous n'avons nulle part trouvé ces preuves.

<sup>1044</sup> Ou leur propre mode de lecture d'un éventuel avenir. Ainsi, avec le *New-Age* et le néo-paganisme, le tarot trouve une rude concurrence parmi l'astrologie, la lecture de runes scandinaves, et plus récemment des oghams.

## 9 – Quelques informations supplémentaires sur les triades galloises :

Elles se retrouvent, pour ne citer que les plus importantes, dans le Peniarth MS 16<sup>1045</sup>, dans le *Livre Noir de Camarthen* (pour quatre d'entre elles, appelées *Trioedd y Meirch*), et dans le Peniarth MS 45<sup>1046</sup> pour 46 Triades. Les 51 autres figurent dans le *Livre Blanc de Rydderch* (Triades 47 à 69 - complétées par des fragments du *Livre Rouge de d'Hergest*)<sup>1047</sup>, du manuscrit Peniarth MS 47 (Triades 70 à 80)<sup>1048</sup>, le manuscrit Peniarth MS 50 (Triades 81 à 86)<sup>1049</sup>, et d'additions aux dernières versions de Triades pour les 11 dernières, provenant de sources différentes<sup>1050</sup>. Il existe aussi une version des Triades dans le manuscrit Peniarth MS 50, écrit par le *Pencerdd* Gwilym Tew du Glamorgan, dont la carrière fut à son zénith aux alentours de 1470<sup>1051</sup>. Ce manuscrit comprend aussi une grammaire bardique, une généalogie, une liste de mots provenant du *Gododdin*, proposant donc du vocabulaire ancien à l'usage des bardes, et quelques autres textes.

L'intérêt de ce manuscrit réside aussi dans le fait que la version des Triades qui y est présentée diffère par son organisation ainsi que des omissions : c'est la première fois, semble-t-il, qu'il y a un arrangement avec les textes d'origine de la part de l'auteur.

Une version des Triades a été publiée par Robert Vaughan of Hengwrt (1592 - 1666) à partir de sources manuscrites plus anciennes disponibles à son époque<sup>1052</sup>, mais parfois en omettant de les préciser, ce qui laisse planer un doute sur les arrangements qui seraient de son fait, non pas de versions anciennes différentes de celles connues. Déjà, dans le Peniarth MS 50, certains arrangements ont vu le jour, à la mode littéraire de cette époque : dans la Triade 81, Joseph D'Arimathie remplace le « *Caw o Brydyn* » ou « *Caw of Pictland* » qui y figurait dans des versions plus anciennes :

« *Tri Santeidd Linys Ynys Prydein* :

Llinys Joseph o Ar(i)mathia,

---

<sup>1045</sup> Le *Peniarth* MS 16 est un assemblage de plusieurs textes issus d'autres manuscrits et datés du XIII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècles. Il manque l'introduction des Triades et la moitié de la première Triade dans ce recueil. Le texte des Triades est de la même main que celle qui a rédigé le *Brut y Brenhiedd* (*National Library of Wales* 5266B) et peut donc être daté du dernier quart du XIII<sup>e</sup> siècle.

<sup>1046</sup> Les Triades du *Peniarth* MS 45 sont regroupées sous le titre *Trioed Arthur ai wyr*. Le texte date de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle. L'étude de l'écriture, des noms propres notamment, fait dire aux spécialistes (Bromwich, E. D. Jones) que les *Troed Arthru ai Wyr* seraient légèrement plus jeunes que celles du *Peniarth* 16 : nous trouvons dans la Triade 3 Ywein là où dans le *Peniarth* 16 nous trouvons Ewein, version plus ancienne. De la Triade 37 à la Triade 46 (soit la fin de la série), le texte est illisible, y compris aux infrarouges ; mais la Triade 1 est complète. Ce n'est pas une copie du manuscrit *Peniarth* 16 puisqu'il y a quelques différences significatives mises en avant par Rachel Bromwich dans son ouvrage cité ci-après.

<sup>1047</sup> Le *Llyfr Gwyn Rydderch* date des environs de 1350 et le *Llyr Coch Hergest* des environs de 1400. Ces deux manuscrits contiennent des versions différentes des Triades que nous trouvons dans les *Peniarth* 16 et 45. Il manque treize Triades dans le texte du *Llyfr Gwyn* mais celles qui restent font directement le lien avec les Triades du *Llyfr Coch*, Néanmoins, l'auteure avance l'hypothèse, en page 22 de son ouvrage (cité ci-dessous) que plusieurs Triades doivent provenir d'une source plus ancienne que le *Peniarth* 16, et qu'il y a des points communs dans l'écriture avec le *Livre Noir de Camarthen*. Le texte du *Llyfr Coch* a été publié par J. Rhys et J. G. Evans aux pages 297 à 309 de leur ouvrage *The Red book Mabinogion*, paru en 1887 à Oxford.

<sup>1048</sup> Le *Peniarth* MS 47 date du XV<sup>e</sup> siècle. Il comprend la majorité des Triades des autres versions (mais dans un ordre différent), plus quelques additions, les Triades 70 à 80. R. Bromwich précise que le texte comporte certains archaïsmes poétiques, ce qui lui fait dire qu'il s'agit d'un écrit plus ancien (en page 26).

<sup>1049</sup> Ce manuscrit est aussi connu sous le nom de *Y Cuta Cyfarwydd*, « Le petit guide », et date de la première moitié du XV<sup>e</sup> siècle. Il est composé de plusieurs poèmes et de textes en prose, peut-être rédigés par un moine de Neath Abbey (ouest du Glamorgan ou Gower) du nom de Dauyd, selon les gnoses. Nous y trouvons des Triades additionnelles, certaines concernant le lieu de rédaction du texte : les Triades 82 et 83, par exemple, concernent Saint Teilo de Llan Dâv. Certains archaïsmes dans l'écriture et la langue font dire à R. Bromwich qu'une des sources de l'auteur est archaïque.

<sup>1050</sup> Bromwich Rachel, *Trioedd Ynys Prydein : the Triads of the Island of Britain*, Cardiff, University Press of Wales, 2014 (4<sup>e</sup> édition – première édition 1961), p. 11.

<sup>1051</sup> *Ibid.* p. 29.

<sup>1052</sup> *Ibid.* p. 12. Il existe aussi, selon Rachel Bromwich, une édition des Triades par Moses Williams, précisant tout de même qu'il s'agit de la collection de manuscrits des auteurs, et que de nombreux textes au sujet des Triades n'ont pas été publiés ou sont difficiles d'accès.



a Llinys Cunedda Wledic,

*a Llinys Brychan Brechanioc.* »

(« Trois Saintes lignées de l'île de Bretagne : la lignée de Joseph d'Armathie, la lignée de Cunedda Wledig, la lignée de Brychan Brycheiniog. »)

Dans les manuscrits C18, C25, le Peniarth 129 et le 131, ainsi que dans plusieurs autres :

« *Tair Gwelygordh Saint Ynys Prydain o Vam Gymreig* :

Plant Brychan Bricheiniawc,

a phlant Cunedha Wledic,

*a phlant Caw o Bryd (yn).* »

(« Trois familles de saints de l'île de Bretagne, issues de mères galloises : les enfants de Brychan Brycheiniog, les enfants de Cunedda Wledic, les enfants du nord de la Bretagne »)<sup>1053</sup>.

Il s'agissait de coller au mieux aux récits arthuriens, comme les Triades du Peniarth MS 45, regroupées sous le nom de *Trioedd Arthur ai Wŷr*, ainsi qu'au mythe du Saint-Graal, en pleine mode du culte des reliques. Un idéal de vie y est présenté, une morale, un rapport au religieux. Il s'agit de faire passer un message, une tradition, tout en arrangeant tout ou partie du texte avec les histoires et personnages à la mode.

Les Triades publiées dans les *Myvyrian* sont au nombre de 90. La première série comprend les Triades copiées de l'édition de Vaughan, la seconde série celles issues du *Livre Rouge d'Hergest*. La troisième série comprend les Triades réécrites ou retravaillées par Iolo Morganwg, « ... *in an expanded form, with the introduction of fresh material*<sup>1054</sup> ».

---

<sup>1053</sup> La famille de Brychan représente le Dyfed, celle de Cunedda le Gwyned, et le « *Caw of Prydyn* » (nord de la Bretagne) est le pays des Pictes.

<sup>1054</sup> Bromwich Rachel, *op. cit.*, p. 12.

## 10 - Hu Kadarn :

Une mention d'un « Hu » est faite dans le *Livre Rouge de Hergest*, manuscrit du XIV<sup>e</sup> siècle : dans un poème contant une histoire de Charlemagne (attribué à Taliesin ; idée invraisemblable, le poème étant plus tardif dans sa forme et sa rédaction), l'empereur de Constantinople est appelé « Hu » : il y a là un lien évident avec les Huns, qui firent de nombreux raids sur l'Occident de la fin du IV<sup>e</sup> siècle jusqu'au milieu du siècle suivant, laissant quelques douloureux souvenirs entre histoire et légende, notamment en la personne d'Attila, un des généraux de l'armée hune. Le lien fait par Pughe tout d'abord dans son *Dictionnaire* est dû à son étude d'un autre manuscrit gallois comportant un poème du barde Iolo Goch (1320 - 1398) où ce dernier mentionne un « Hu Gadarn », traduction possible en gallois d'une histoire franque dont un des héros se nomme Hugun Le Fort<sup>1055</sup>. C'est lui qui, dans la reprise qu'en fait Morganwg, mène les Celtes gallois du « Pays de l'été » (ou « Terre Estivale » - de l'est, donc) jusqu'au Pays de Galles actuel<sup>1056</sup>, tout en combattant le Chaos nommé Cytrault ou Cytraül : Hu G/Kadarn devient le guide du peuple gallois en un temps indéfini, un ordonnateur du monde. Il en est fait aussi l'époux de Karedwenn (ou Keridwenn), avatar de la Grande Déesse Mère. Ainsi, par ces références mythologiques archaïques, Morganwg fait de ce personnage plus qu'anecdotique dans son récit d'origine, l'élément central d'une nouvelle cosmogonie où lui sont attribuées de nombreuses caractéristiques de dieux antiques, tels que les Gaulois Cernunnos, Lug ou Esus<sup>1057</sup>.

« Mais le nom par excellence, le nom propre du Souverain-Être était Hy, autrement Hu, Huon ou Hu-Gadarn, c'est-à-dire le Puissant Hu, dominateur suprême de la terre et des mers, dispensateurs des plaisirs et de la gloire, vie du monde, [...]. Ce nom exprimait suivant le même Dictionnaire [celui de Pughe], le principal attribut de la Divinité, celui de tout pénétrer et de tout savoir<sup>1058</sup>. »

La Villemarqué, dans les notes explicatives du second volume de ses *Contes Populaires des anciens Bretons*<sup>1059</sup>, rapporte un conte qu'il qualifie de « breton » mais qui est en fait tiré des *Myvyrian Archaeology of Wales*, où Hu Gadarn est qualifié de « chef et dieu des anciens bretons<sup>1060</sup> », « protecteur des grands privilèges, le héraut bardique, le ministre, le père de l'abîme<sup>1061</sup> ». La Villemarqué indique juste dans une note que « Hu était, à ce qu'il paraît, le dieu suprême des anciens Bretons<sup>1062</sup> ».

Au XX<sup>e</sup> siècle, la fascination pour ce personnage et une recherche de sa justification mettent en avant d'autres sources anciennes, mais l'ensemble de ces réflexions entre dans la construction d'une mystique néo-druidique. Ainsi, le druide Kadith<sup>1063</sup> mentionne dans son livre *Le druidisme : une philosophie d'hier et*

<sup>1055</sup> Persigout Jean-Paul, *Dictionnaire de mythologie celte*, Monaco, Monaco, éd. Du Rocher, 1996. p. 165.

<sup>1056</sup> Hu Kadarn aurait fait revenir les Celtes-Gallois de l'est, de l'Asie, vers leur terre d'origine d'où ils seraient partis pour des raisons inconnues.

<sup>1057</sup> Le mythe est pan-celtique : dans la mythologie irlandaise, nous rencontrons le dieu-père Eochaid Ollathair et la déesse-mère Morrioghan, par exemple. Claude Sterckx, dans sa *Mythologie du monde Celte* (Paris, éd. Marabout Hachette, 2009), en page 284, évoque un Jupiter Corniger, dieu qui fait « tourner » le monde et père-souverain. En page 245, il écrit encore que « Esus est l'une des épiclèses du dieu-père souverain gallois ». Il précise encore qu'il y a eu confusion dans l'étude des mythes gallois entre une divinité et un personnage historique, prince cumbrien, Owain, puisque ce nom est dérivé d'une évolution en gallois d'un ancien Esugenos, « fils d'Esus ». Ainsi, Le fils d'Esus prend l'aspect du prince et le prince, par évhémérisation, devient dieu. En pages 282 et 283, C. Sterckx nous précise, à propos d'Esus, qu'il « pourrait être en fait un autre titre du dieu-père souverain. [...] d'aspect très jupitérien, équivalent de l'irlandais Eochaid Ollathair, sous les traits d'un bûcheron aux pouvoirs de résurrection. A la fois dieu guerrier et agriculteur, il représente la sédentarisation et l'anthropisation de l'espace naturel. Quant à Lug, c'est le dieu polytechnicien, dieu de lumière, qui guide les Tuatha De Danann de la mythologie irlandaise à la bataille de Mag Tured.

<sup>1058</sup> Coqueret-Monbret, « Conjectures », *Mémoires et dissertations sur les antiquités nationales et étrangères*, Tome 7, Paris, Société Royale des Antiquaires, 1826.

<sup>1059</sup> De La Villemarqué H., *Contes populaires des anciens bretons*, 2 vol., Paris / Leipzig, Renouard et Co., 1840 - 1842.

<sup>1060</sup> *Ibid.*, p. 294.

<sup>1061</sup> *Ibid.*, p. 292.

<sup>1062</sup> *Ibid.*, note de bas de page 3, p. 292.

<sup>1063</sup> Le druide Kadith est membre de l'Ordre des druides. Il dirige en Corse un groupe nommé le Collège Druidique. Traditionnel. Il a aussi rédigé un ouvrage avec le druide Per U'I, *Druides, mages du XXI<sup>e</sup> siècle*, éd. L'or du temps,

de demain<sup>1064</sup>, paru en 1994, dans l'article « Hu Kadarn », une référence au barde gallois Rhys Brydydd (1450 - 1490) ; cette référence lui permet de donner un aspect historique à ses théories. Ce barde fait de Hu Kadarn « [leur] Dieu caché, [leur] Dieu céleste ». A la ligne précédente, il est écrit « pour nous, il est Dieu ». L'énothéisme du Druide Kadith, mais aussi possiblement du barde médiéval, est ici apparent. Il est adjoint à Hu Kadarn des caractéristiques habituellement attribuées à d'autres divinités : « légère est sa marche, et toujours il est en travail. Il a pour support et pour char un élément de chaleur transparente<sup>1065</sup>. » Il en est donc ainsi fait un dieu solaire, tout autant qu'un dieu travailleur. L'auteur en fait aussi un des membres de la « trinité monothéiste », comme il le mentionne en page 94, sous le titre « la Trinité », qui serait donc Iow (le père de Hu-Kadarn), Hu Kadarn lui-même, et Karedwenn (sa femme, avatar de la Grande Déesse Mère et ici assimilée au Saint Esprit des chrétiens). L'amalgame ne relève que de l'interprétation du druide Kadith, qui ne donne pas plus d'explication sur cette « Sainte Trinité Celtique ».

Le nom du père, Iow, est une invention liée au Tribann, à recouper avec le Om bouddhiste, prononcé A-U-M<sup>1066</sup> (lui-même parfois utilisé par quelques groupes néo-druidiques – voir infra). Le lien est fait, par ces sons, entre des références celtiques, bouddhistes et chrétiennes : n'est-ce pas par le Verbe que Dieu crée et qu'il s'affirme Créateur<sup>1067</sup> ? C'est donc par ces trois sons que le père de la nouvelle divinité est à la fois nommé et symbolisé, et fait créateur ou fondateur d'une famille divine, jusqu'à la fin, réelle ou mythique. De plus, ces sons correspondent au Tribann, invention de Morganwg encore : les « trois cris de la lumière blanche » descendant du ciel sur l'humanité, représentés sous la forme de trois traits / I \ , qui eux-mêmes forment un triangle : les trois sons créateurs du monde, illustrant par leurs couleurs les trois ordres de la Gorsedd et de nombreux groupes druidiques : ovates (vert), bardes (bleu), druides (blanc) ; offrant à celles et ceux qui savent entendre et prononcer ces sons (les initiés) l'accès au divin. Par ce symbole et ce nom du Père (IOW), Morganwg et surtout ses successeurs revendiqués, comme Kadith dans les années 1990, qui renouvelle la métaphysique de Morganwg, créent donc de toutes pièces une nouvelle cosmogonie et l'exégèse qui l'accompagne, y mêlant plusieurs points de traditions religieuses différentes. Celui ou celle qui prononce ces sons cherche à s'élever au niveau de Dieu, à ressembler à Dieu<sup>1068</sup>. Pour le druide Kadith, dirigeant l'actuel Ordre des Druides, Hu Kadarn serai donc une forme de Christ celtique, puisque par ailleurs il en fait le « fils de Dieu »<sup>1069</sup>, « grande âme universelle qui coordonne tout », dont l'arbre symbolique serait le chêne<sup>1070</sup>. Là encore, sans plus de références ni d'explications. Il y a ici un mélange de multiples références ésotériques et spirituelles issues de différents courants, très simplifiés, sur lesquelles se base la spiritualité développée par ce druide, qui, tentant d'aller plus loin que Morganwg dans la mystique, s'enfonce dans des interprétations et créations sans références ni appuis de textes ou de documents.

L'autre référence de Kadith est celle de Savoret, qui fut le second de Heugel, deuxième Grand Druide du Collège Bardique des Gaules. Savoret, dans son livre *Du menhir à la croix*<sup>1071</sup>, va plus loin dans l'analyse

---

2015. Livre dans lequel il reprend ce qu'il a écrit en 1996, mais dans une version moins catégorisée, qui se veut pédagogique.

<sup>1064</sup> Kadith, *Le druidisme : une philosophie d'hier et de demain*, Paris, éd. Charles Anthony, collection L'Originel, 1996, pp. 62 et 63. Kadith, druidiste corse de l'Ordre des Druides, fondé dans les années 1950, sorte de fédération de groupes druidiques, publie tardivement son ouvrage.

<sup>1065</sup> *Ibid.*, p. 62. L'auteur, Kadith, reprend Robert Ambelain, pour cette citation, tirée de l'ouvrage *Les Traditions celtiques*, paru aux éditions Dangles en 1977.

<sup>1066</sup> *108 Upanishad*, présentation et traduction de Buttex Martine, Paris, éd. Dervy, 2012, p. 799. Le Om est considéré comme la vibration primitive de l'univers, en hindouisme, d'où son usage comme préfixe et parfois suffixe des mantras. Le symbole qui le représente, ॐ, se prononce « A-U-M » : les trois sons représentent le commencement, la naissance, le dieu Brahma (A) / la continuation, la vie, le dieu Vishnu (U) / et la fin, la mort, le dieu Shiva (M). Soit la globalité d'une existence, y compris celle de l'univers. Om symbolise donc la totalité, représentée dans un vocable : le Verbe n'est pas seulement créateur, il signifie la totalité de la création.

<sup>1067</sup> Nous renvoyons ici à la *Genèse, Ancien Testament, Bible*, ainsi qu'au Prologue de *l'Évangile de Jean, Nouveau Testament, Bible*.

<sup>1068</sup> Cf. Adler et son « *Gottähnlichkeit* » dans son ouvrage *Praxis und Theorie der Individualpsychologie*, Berlin, Springer-Verlag Berlin Heidelberg GMBH, 1927.

<sup>1069</sup> Kadith, *Le druidisme : une philosophie d'hier et de demain*, op. cit., p. 33.

<sup>1070</sup> *Ibid.*, p. 34.

<sup>1071</sup> Savoret André, *Du menhir à la croix, essai sur la triple tradition de l'Occident*, Paris, éditions Psyché, 1932, réédition chez MCO – la table d'émeraude, 2007. La préface de Philéas Lebesgue fait le lien entre la Gorsedd de Bretagne et le Grand Collège des Gaules. L'ouvrage de Savoret est aussi une réponse ou un écho au livre de

mystique de cette nouvelle divinité et dans l'extension de ses prérogatives: symbole d'ordre universel, « clé de différents mythes » impossibles à retranscrire en langage moderne selon l'auteur (ce qui facilite encore plus les interprétations et spéculations mystico-culturelles de ces pratiquants) ; c'est encore le Verbe, dans le sens judéo-chrétien qu'il représente, ainsi qu'un « soleil spirituel » symbolisé par un « soleil physique<sup>1072</sup> ». Il fait encore appel à une Tradition Bardique non expliquée qui fait de lui l'Adam Kadmon celtique, sorte d'être premier<sup>1073</sup>, symbolisé par les trois colonnes de lumière (le Tribann druidique), mêlant donc le fils (Hu) à son père (Iow). L'auteur mentionne encore l'exégèse orale des druides, justifiant ainsi ses circonvolutions spirituelles. Dans une tentative d'explication de l'origine de Hu Kadarn et de la cosmogonie qui lui est liée, Savoret, coïncé dans ses principes chrétiens, ne parvient pas à sortir du concept de Trinité originelle, fruit de la recherche mystique chrétienne (le Père, le Fils et le Saint-Esprit) : pourtant, les religions antiques, Celtes y compris, contenaient l'origine du monde comme le fruit de l'union d'une Grande Déesse Mère et de son fils né par parthénogénèse : toute création vient d'une « mère », et le principe masculin issu de celle-ci est nécessaire à la création. Ainsi celle nommée Keridwenn par Savoret, Kadith et quelques autres, devrait être à la fois la mère et la femme de Hu Kadarn, afin de recouper les concepts antiques d'origine du monde, non pas chercher une construction où la place d'un Dieu-père domine, concept typiquement chrétien, patriarcal, qui fait à Savoret se poser la question, justement : comment et pourquoi celle-ci pouvait être mystiquement considérée comme Vierge et comme Mère ?<sup>1074</sup>. Savoret, cité par Kadith, mentionne même la possibilité que Keridwenn soit une « Vierge Noire » : -DWENN, « signifiant, comme radical, une chose sombre, abyssale, ténébreuse, profonde<sup>1075</sup> ». L'inverse de -GWENN, donc. Ici encore, les références linguistiques manquent pour justifier le propos.

Savoret a aussi été repris par Robert Ambelain, qui va plus loin dans les extrapolations : il fait du « menhir son emblème, à la fois symbole de virilité divine par son Œuvre créatrice, dont l'Univers est la preuve concrète...<sup>1076</sup> ». Il lui adjoint aussi le cheval blanc comme autre symbole et faisant de lui un dieu solaire, un « Apollon celtique<sup>1077</sup> ».

Ces deux exemples, Morganwg à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle en Grande-Bretagne et Kadith<sup>1078</sup> à la fin du XX<sup>e</sup> siècle, en passant par les auteurs français Savoret et Ambelain, illustrent bien l'idée que le paganisme celtique, sous sa forme bardique et druidique, permet aux pratiquants de nombreuses possibilités créatrices d'un point de vue des références mystiques, mythologiques, religieuses, culturelles. Et ce, dès l'origine de la Gorsedd tout autant qu'après des décennies de créations et de spéculations, mais aussi d'avancées scientifiques. D'un personnage secondaire et anecdotique d'un récit tardif médiéval, Morganwg en fait un des ancêtres et guide des Gallois. Puis d'autres druides, se revendiquant par ces références de sa lignée

---

Berthou *Dindan derw an druized* paru l'année précédente. Comme une volonté de vouloir offrir à sa branche du mouvement bardique un ouvrage qu'il voulait référence lui aussi. Savoret vécut de 1898 à 1977.

<sup>1072</sup> Retranscrit par Ambelain dans son livre *Au pied des menhirs – introduction à l'étude des doctrines celtiques*, Paris, éd. Niclaus, 1945, p. 29.

<sup>1073</sup> L'Adam Kadmon (ou Adam Ila'a) est l'archétype du monde que Dieu a conçu en pensée avant de le réaliser en tant que création matérielle, selon la Kabbale. Avant d'être créé, ce monde personnifié aurait traversé les quatre mondes de l'arbre des Sephiroth : Atzilout, le monde des archétypes ; B'ria, le monde de la création où il est archange ; Iétsira, où il devient un simple ange ; Assia, où il devient être de chair modelé par Dieu, dont la lumière se serait contractée juste avant d'exploser et de faire apparaître la Création. C'est cet Adam Kadmon qui est à l'image de Dieu, dans l'immensité de ce qu'il représente, être d'abord spirituel avant d'être créé. Il ne faut pas, toujours selon la Kabbale, le confondre avec l'Adam humain, Adam Ha-Rishon. Voir l'article de Wautier André, « Adam Kadmon », *Dictionnaire des gnostiques et des principaux initiés*, Academia.edu. Consulté le 13 mai 2019.

<sup>1074</sup> Ambelain Robert, *Les traditions celtiques*, St Jean de Braye, éd. D'Anglès, 1977, 222 p. Ambelain a repris non seulement les textes de Savoret, mais aussi les traductions des écrits du barde gallois Rhys Brydydd (1450 - 1490). Les textes sont en français, sans préciser qui est l'auteur des traductions : il est impossible au non spécialiste d'aller vérifier l'authenticité des textes cités et l'exactitude de la traduction de Ambelain. Voir aussi à ce sujet les travaux concernant les origines des mythes et cultes de Dinoyos, ou du concept de Vierge dans l'Antiquité.

<sup>1075</sup> Per L'Ui, *Druide Kadith, Druides, mages du XXI<sup>e</sup> siècle*, éd. L'or du temps, 2015, (pages non numérotées). Ainsi que dans *Druide Kadith, Le druidisme : une philosophie d'hier et d'aujourd'hui*, Paris éd. Charles Anthony, l'Originel, 1996, p. 63.

<sup>1076</sup> Ambelain Robert, *Au pied des menhirs – introduction à l'étude des doctrines celtiques*, op. cit., p. 27.

<sup>1077</sup> *Ibid.*

<sup>1078</sup> Par l'appartenance de Kadith à l'Ordre des Druides, il influence des groupes bretons comme Druvidia.

spirituelle, en font une divinité centrale de leur panthéon celtique : un panthéon renouvelé, réadapté, loin des conclusions des scientifiques et spécialistes de ces questions (archéologues, historiens, linguistes). Sous couvert d'une exégèse orale, vocabulaire fort les mettant au même niveau que tout autre exégète religieux, mais restant néanmoins oral donc sujet à caution, ces pratiquants du druidisme légitiment leurs théories, relevant donc ici plus de l'interprétation culturelle et l'extrapolation de symboles, des définitions et références mythologiques associées. Cela leur permet de créer, ou de renouveler, un système cosmogonique (et par extension des fêtes, des rituels, des croyances), tout autant que de se présenter comme héritiers d'une « tradition druidique » dont ils détiennent les clés de compréhension et d'analyse, que seuls peuvent obtenir celles et ceux intégrant leurs groupes druidiques<sup>1079</sup>. C'est une bonne illustration de la démarche de très nombreux néo-druides : il s'agit de chercher à justifier des croyances et pratiques avant même d'expliquer les cheminements intellectuel et spirituel qui les ont menés là, en s'arrangeant avec les sciences et en créant de nouvelles références mystiques ou religieuses. Il s'agit aussi, par cette démarche, de se revendiquer spécialiste de ce que l'on vient de créer, de se construire comme référent, érudit et détenteur d'un savoir auquel peu de personnes peuvent accéder : en somme, l'image que la société peut avoir d'un druide aujourd'hui. Par leur démarche, finalement, certains néo-druides dans cette position (ici le druide Kadith ou Savoret, , sans oublier Ambelain qui se fait le rapporteur de Savoret – nombreux sont ceux qui diffusent avec plus ou moins d'anonymat ce type de création sur internet aujourd'hui<sup>1080</sup>), correspondent à ce que la société attend d'un druide, ou plutôt à ce que la mémoire collective a construit comme image du druide : ils répondent donc à une demande sociétale, tout en se revendiquant en rupture avec la société et ses références culturelles. Ne se situant pas à l'extérieur du phénomène, ils sont bien au contraire au centre de celui-ci.

---

<sup>1079</sup> Nous trouvons aussi sur internet des documents mentionnant le menhir comme un des symboles de Hu Kadarn, ici symbole de virilité mais aussi symbole solaire et par extension de renouveau. Le cheval blanc se trouve aussi comme un de ses symboles, vu comme un animal sacré chez les Celtes, à travers des mentions dans les mythologies irlandaises et galloises, sacrifié lors d'intronisations royales notamment, puisque symbole de puissance militaire, de virilité, doublé de la couleur sacrée. Ces dernières références symboliques ne sont ni expliquées ni référencées par les auteurs cités ci-dessus. Il s'agit vraiment de références-clichés actuelles, sans réels fondements scientifiques, extrapolations de pratiquants de cette spiritualité.

<sup>1080</sup> Voir la dernière partie de la thèse.

## 11 – Les Carbonari :

Les *Carbonari* sont les pratiquants du « carbonarisme » (en Italie - la « charbonnerie » en France). L'origine du mouvement serait à chercher dans le Jura et la Franche-Comté, au XI<sup>e</sup> siècle. Le compagnonnage forestier, au cours du Moyen-Age, conserva son aspect rural. C'est ainsi que les rites des groupes initiatiques charbonniers conservèrent une forme d'archaïsme et un rapport spécifique au bois, à sa transformation en charbon, ainsi qu'à l'aspect symbolique qu'il revêt en alchimie. Le compagnonnage charbonnier s'apparente à la franc-maçonnerie, mais caractérisé par une symbolique et des références forestières. Son aspect rustique lui permit de conserver une certaine forme de secret, et vit, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, s'allier à cette mouvance d'autres plus récentes, nées des suites de la campagne d'Égypte de Napoléon, comme celle du Rite du Grand Alexandre de la Confiance ou celle du Rite de Misraïm. Joseph Briot (1771 - 1827), révolutionnaire français, introduisit un aspect politique dans le carbonarisme italien, avec Buonaotti (1761 - 1837), lui-même pratiquant d'un christianisme ésotérique. Le duo est à l'origine d'insurrections politiques et sociales, mises en place à l'aide des multiples « ventes forestières » éparpillées en Italie, en France, mais aussi en Belgique ou en Pologne. Leurs idéaux sont à classer du côté de la libéralisation du système politique, mais aussi le développement d'une unité nationale et d'une indépendance (dont Garibaldi est la principale illustration : unificateur et libérateur de l'Italie, il fut aussi un haut placé de la loge Memphis Misraïm). En France, les Charbonniers s'opposèrent à la Restauration de Juillet, puisque généralement composée de bonapartistes et de républicains, et fomentèrent quelques complots. La dispersion des dirigeants du mouvement en 1822, puis l'industrialisation de l'économie et les changements sociétaux eurent raison de la charbonnerie en France. Cependant, des ventes continuèrent d'exister, puis se fondirent dans des loges franc-maçonniques sous la III<sup>e</sup> République. Voir Pascal Arnaud, « Charbonnerie et maçonnerie. Modèles, transferts et fantasmes », *Cahiers de la Méditerranée*, n° 72, juin 2006, pp. 171 à 202. Saint-Edme, *Constitution et organisation des Carbonari – 1821*, Rouvray, éd. Du Prieuré, 1997. Lambert Pierre-Arnaud, *La charbonnerie française, 1821 - 1823 : du secret en politique*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1995.

## 12- Questionnaires destinés à l'étude des groupes druidiques, que nous avons élaboré :

Voici le questionnaire destiné à la personne dirigeant le groupe :

Dans le cadre de ma thèse de doctorat, je souhaite dresser un panorama le plus complet possible du mouvement druidique breton.

J'ai donc élaboré un questionnaire à destination des groupes druidiques et de leurs membres, afin de mieux les connaître, de mieux cerner le mouvement druidique en général.

Je vous saurais gré de répondre à ces questions, puis de me renvoyer par e-mail le document et de transmettre aux membres du groupe souhaitant répondre à ces questions les questionnaires qui leur sont destinés. Bien sûr, leurs réponses seront anonymes, et ne serviront qu'à alimenter mes réflexions et à dresser une typologie des groupes et des membres les constituant.

Merci de leur communiquer aussi mon e-mail (gregmoigne@hotmail.fr) afin qu'ils me renvoient leurs questionnaires complétés, des remarques, ou des questions.

Nom du groupe :

Sa forme : association ? De fait ou déclarée ? Association de culte ? Autre forme ?

Son année de création ?

Nombre de membres ?

Quelle est l'origine du groupe ?

issu d'une scission avec un autre groupe (si oui, lequel ? Et pourquoi ?) ? D'une dissidence (si oui, de quel groupe et pourquoi ?) ? Sur les ruines d'un ancien groupe ? Est-ce une création ex nihilo ?

Quelles sont les filiations du groupe ?

Qui l'a créé ? Pourquoi ?

Quelle est la langue utilisée pour les cérémonies ? Est-elle différente de celle utilisée pour les communications courantes du groupe ?

A propos des filiations :

- Quelles sont celles qui sont officielles ? Celles qui sont revendiquées ?

- Quels sont les textes de références ? Les auteurs, théologiens, penseurs, philosophes...etc ?

- Quelles est votre définition de la Tradition ? Du druidisme contemporain ? Du druide ?

Comment est organisé votre groupe ?

- Y a-t-il des rites initiatiques ? Pouvez-vous les définir, les expliquer ?

- Y a-t-il des grades ? Ont-ils des noms ?

- Que célébrez-vous ? Quelles fêtes ?

- Distribuez-vous un enseignement ? Dans quel cadre (lors de cérémonie, ou lors d'autres moments ; est-ce gratuit ou non ...etc) ? Y a-t-il un « maître » et des élèves ? Chacun peut-il dispenser un enseignement aux autres ? Comment se déroule une séance d'enseignement ?

- Le groupe tient-il un journal ou une revue ?

- Quel peut être son contenu ? Qui y écrit ?

- Connaissez-vous d'autres groupes druidiques ?

Si non : pourquoi ne pas vous 'y intéresser ?

Si oui : quels sont vos rapports avec eux ?

- Aimerez-vous avoir plus de liens avec eux ?

De quel ordre ? Fêtes, repas, célébrations...etc ? Sous une autre forme ?

-Tenez-vous compte des recherches scientifiques et de leurs avancées (archéologie, linguistique, ethnologie...) sur les Celtes, les Gaulois, l'Antiquité, les druides...etc ?

Cela se fait-il dans le cadre du groupe ? De façon individuelle ?

- Depuis sa création, le groupe a-t-il évolué ?

Si oui : grâce à quoi ? Et de quelle manière ?

Si non : pourquoi ?

- Quel avenir lui voyez-vous ?

- Pouvez-vous me parler en détail de vos cérémonies ?

nom de la / des cérémonies :



objectif(s) de la cérémonie :

date(s) :

lieu(x) :

déroulement de la / des cérémonies :

langue(s) utilisée(s)

rôles

qui fait quoi (position de chaque participant, fonctions...)

objets utilisés, symboles divers

descriptif de la cérémonie

s'il y a des lectures, quelles sont-elles ?

Le groupe se réunit-il avant / après ? Dans quels buts (repas convivial, point organisationnel, enseignement...)?

- Comment se passe l'arrivée des participants ? Comment se préparent-ils ? Comment sont leurs tenues (tissus, couleurs, symboles ...) ?

Le questionnaire destiné aux membres des groupes est le suivant :

Dans le cadre de ma thèse de doctorat, j'ai élaboré ce questionnaire destiné aux membres de groupes druidiques, afin de mieux cerner le mouvement druidique en général et de pouvoir dresser un panorama des groupes et de leurs membres.

Je vous saurais gré de bien vouloir y répondre et de me renvoyer le document complété à l'adresse mail suivante : [gregmoigne@hotmail.fr](mailto:gregmoigne@hotmail.fr)

Quelle est votre origine géographique ?

Quelle est votre catégorie socio-professionnelle ? (ou votre métier, si vous voulez le préciser)

Quel âge avez-vous ?

Pourquoi avez-vous rejoint ce groupe ? Pourquoi pas un autre ?

Connaissez-vous d'autres groupes druidiques ?

Quelles sont vos références culturelles, religieuses, spirituelles, métaphysiques ...etc ?

Que cherchez-vous dans le druidisme ?

Quelle définition lui donneriez-vous ?

Qu'est-ce qu'un druide pour vous ?

Êtes-vous attentifs aux recherches scientifiques et universitaires sur les Celtes, les Gaulois, leur religion ? À l'archéologie ?

Pensez-vous qu'elles puissent être utiles à l'évolution du druidisme en général, à votre groupe, à vous-mêmes ?

Lors des cérémonies, portez-vous des symboles spécifiques (signes, oghams, runes) sur vos vêtements, votre corps, votre bâton ou tout autre artefact ? Si oui, lesquels et pourquoi ? Quelles définitions et quels pouvoirs leur donnez-vous ?

Portez-vous des tatouages spécifiques à votre implication dans le mouvement druidique, ou des attributs permanents (bijoux, pierres, pendentifs...) ? Quels significations et pouvoirs leur donnez-vous ?

### 13- Rapide historique du *pagan black-metal* et de son influence en Bretagne.

Cette culture est une porte d'entrée vers un paganisme qui peut prendre une connotation celtique selon les groupes référents et ce qu'ils transmettent.

Le *black-metal* est un mouvement musical apparu en Norvège à la fin des années 1980, autour de groupes comme Mayhem, Burzum, DarkThrone, suivis de près par une scène suédoise et danoise. Ces groupes présentaient un nihilisme sataniste plus ou moins intellectualisé et assumé. Burzum, projet solo de Kristian Varg Vikernes, est le représentant le plus païen de cette mouvance. Dès les débuts de son projet musical, il mit en avant une haine du christianisme, non pas satanique, mais par conviction païenne. « Varg Vikernes parle de Burzum comme d'une résurrection des forces primitives. En se justifiant des incendies d'églises, il affirme que s'il a agi ainsi, c'était pour montrer Odin au peuple et pour qu'Odin s'enflamme dans leurs âmes, attribuant à ses actions un mobile atavique<sup>1081</sup>. » Vikernes a bien incendié des églises, seul ou avec quelques amis, mais il ne fut pas condamné pour cela, faute de preuves. En revanche, il purgea une peine de prison pour le meurtre d'Euronymous, leader du groupe Mayhem, sur fond de jalousie et de sommes d'argent que lui devait le label d'Euronymous (ce label a sorti les premiers albums de Burzum mais ne lui a jamais versé d'argent). Vikernes écrivit et composa durant ces années de prison, continuant de sortir des albums. Il a aussi écrit sur les mythologies scandinaves. S'il reste un personnage incontournable de cette scène, il est isolé, à la suite de nombreux propos à connotation raciste et antisémite. Il vit en France depuis des années, marié avec une paléontologue avec qui il a eu plusieurs enfants. Il continue de façon irrégulière de sortir des albums de Burzum. Si quelques anciennes compositions sonnaient plus *folk* ou *ambient*, ces styles sont plus prononcés dans ses dernières productions, montrant une évolution dans la vision qu'il a de son propre art et de la façon dont il souhaite transmettre une tradition, une idéologie.

« Machiavel, les Hell-Fire Clubs et Aleister Crowley ont influencé des musiciens comme les Rolling Stones ou Led Zeppelin (Robert Plant et Jimmy Page), bien plus que Black Sabbath, qui, s'il a créé un nouveau son, plus sombre et plus rude, a bien moins plongé dans les méandres de l'occulte que Plant et Page : le heavy metal, c'est aussi et peut être avant tout du spectacle, là où d'autres ont réellement vécu des expériences mystiques<sup>1082</sup>. »

Si une partie de la scène *metal* extrême et *black-metal* naissante se complaisait dans un satanisme influencé par l'imagerie ou la symbolique développées par l'Église Satanique d'Anton « Zendor » Lavey<sup>1083</sup> (le groupe anglais Venom, par exemple), il y eut aussi le développement de réelles croyances liées à une entité divine, Satan ou Lucifer, dépassant les clivages musicaux (le groupe américain de death-metal Deicide, par exemple, ou plus récemment des artistes issues de l'Église Luciférienne, comme King Dude – rock folk sombre, et Twin Temple – doo wop).

C'est l'album « *Hammerheart* » de Bathory, au centre d'une trilogie, en 1990, place le *viking-metal* sur le devant de la scène : une nouvelle approche musicale, une nouvelle vision de la musique, un renouveau. Outre le visuel de l'album, ce sont les thèmes développés qui marquent une étape importante dans l'évolution de cette mouvance musicale : les mythologies scandinaves et les divinités y ont une place de choix. Si l'influence du romantisme germano-scandinave peut se faire ressentir, notamment dans la représentation du viking ou des dieux dans l'imagerie, c'est la possibilité, pour toute une frange d'amateurs de cette musique, de découvrir un pan de leur culture.

Des groupes de tendances plutôt *black-metal* se tournent alors vers ce souffle musical nouveau, comme Enslaved, ou Einherjer dans la première moitié des années 1990, côté scandinave, et Cruachan, Primordial ou Waylander en Irlande, auxquels nous pouvons ajouter le *one-man-band* Belenos, de Bretagne. Skyclad reste la référence britannique comme groupe pionnier du *folk metal*, même si eux ne revendiquaient pas un côté

<sup>1081</sup> Moynihan, Soderlink, *black-metal satanique – les seigneurs du chaos*, éd. Camion Blanc, p. 290.

<sup>1082</sup> *Ibid.*, pp. 28 à 31.

<sup>1083</sup> Fondateur de l'Église de Satan, en 1966, et organisateur de soirées destinées à haute société hollywoodienne de l'art, de la musique et du cinéma en manque de sensation. Lavey a sorti en 1968 un 33 tours intitulé *The satanic mass : recorded at the Church of Satan* (sous le label Murgenstrumm), entre musique et messe noire, où l'artiste présente une vision opposée à la doctrine chrétienne.

« *pagan* » mais plus un côté « *folk* » anglais. Citons encore les Polonais de Graveland, inspirés par les traditions germaniques, ou les Ukrainiens de Nokturnal Mortum.

La grande majorité de ces groupes sont issus du milieu rural, de petits villages de campagne, comme le soulignent Moynihan et Soderlink<sup>1084</sup>, ce qui accentue leur côté marginal, se cumulant lui-même à l'aspect sataniste revendiqué par les pionniers de cette scène, puis à l'origine de cet attrait pour les cultures traditionnelles de leurs lieux de vie. D'ailleurs, ce courant musical *pagan* a très vite été reconnu et accepté : plus facile à appréhender, à comprendre, à écouter, que la branche sataniste.

La Scandinavie et les Pays Baltes ayant été les dernières régions d'Europe à être christianisées (la Lituanie fut le dernier royaume païen d'Europe, rattaché à la Pologne en 1386), elles ont conservé plus que d'autres des croyances, rites, contes et légendes de l'époque pré-chrétienne. Le *metal* extrême scandinave et le *black-metal*, nés dans ces contrées, y ont trouvé un fond culturel à exploiter. Cet aspect froid, violent, sombre, est présent dès l'origine de ce mouvement : il n'y a qu'à écouter la discographie d'Einherjer pour s'en apercevoir (dont un album est entièrement chanté en vieux norois), ou de Burzum, Mayhem, Darkthrone, Emperor, Immortal... C'est encore aujourd'hui une région du monde, comme les pays dits celtiques, où se catalysent des fantasmes sur les contes et légendes, l'histoire, le romantisme, le rapport à la nature dans une forme de primitivisme. Cela se complète par une redécouverte à la fin des années 1990 des anciennes croyances des scandinaves, dites « Vikings » par facilité : l'Asatru influe sur cette mouvance musicale, dont l'aspect général laisse supposer un atavisme<sup>1085</sup>. L'Asatru est un reconstructionnisme païen s'opposant au judéo-christianisme et à de nombreux aspects du monde actuel<sup>1086</sup>, et ce courant religieux a trouvé une place dans le *black-metal*, faisant des émules aux États-Unis, mais aussi au Royaume-Uni et en France, sur fond de quête identitaire (et dans cette quête, la recherche d'ancêtres *Northmen*). L'Asatru fait partie de ces nouvelles religions nordiques qui cherchent une officialisation, comme l'Odinisme. Si pour les premiers, ce sont les Ases les déités les plus importantes<sup>1087</sup>, les seconds vouent un culte particulier à Odin. « Asatru » est un néologisme de l'islandais moderne, signifiant « foi ou croyance en les Ases »<sup>1088</sup>, créé dans les années 1870 - 1880, au sein du courant romantique scandinave, mouvance bien plus littéraire que religieuse. Si les peuples scandinaves ne donnaient pas de nom à leur religion ou pratiques religieuses, l'arrivée du christianisme amena les populations à employer le terme « *Forn Siðr* », pour « ancienne coutume ». Cette religion sans réel clergé se délite au fil des siècles de la christianisation, l'incendie du sanctuaire de Gammla Uppsala à la fin du XI<sup>e</sup> siècle et l'installation au même endroit de l'archevêché de Suède en 1164 achevant officiellement son existence.

Le romantisme scandinave réveille les anciennes traditions aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, à travers la littérature (la *Götiska Förbundet*, Société Geatique ou Ligue Gothique en Suède, par exemple<sup>1089</sup>), et la redécouverte de l'*Edda* scandinave, œuvre de Norri Sturluson, écrite au XIV<sup>e</sup> siècle. Ce chrétien reprend bien les traditions orales d'Islande, mais les transforme en mythes, dans le sens originel du mot, c'est-à-dire en fables (en opposition à la « vérité » de la Bible) : introduisant le mot « *ass* » pour qualifier les anciens

---

<sup>1084</sup> *Ibid.*, p. 292.

<sup>1085</sup> C.G Jung, dans son article « Wotan », paru en 1936 dans le *Neue Schweizer Rundschau*, insiste sur l'aspect atavique du nazisme, comme un retour du dieu Wotan, ayant pris possession des Allemands. Ici, la déité doit se comprendre comme un archétype, ses symboles et les concepts qui lui sont attachés, mis en exergue par un peuple, un groupe, un individu, réveillent en lui cet aspect du dieu que l'on croyait endormi ou disparu. En somme, ce n'est pas le dieu qui réapparaît et dont l'esprit s'infiltré dans l'esprit collectif d'un peuple ou celui d'un individu, ce sont les références que la communauté ou de l'individu, leurs actes, qui rappellent les références à une déité.

<sup>1086</sup> Nous retrouvons donc là les concepts inhérents au mouvement *Völkisch*, ici avec une affirmation plus primitiviste, éloignée des théories atlantes et thuléennes.

<sup>1087</sup> Le panthéon scandinave se divise entre les Vanes, déités primordiales, et les Ases, les divinités plus communes, vivant en Asgard : Odin, Thor, Freya....

<sup>1088</sup> C'est ainsi que l'explique François-Xavier Dillman dans sa traduction de l'*Edda, récits de mythologie nordique*, de Snorri Sturluson, Paris, éd. Gallimard, 1991, p. 51.

<sup>1089</sup> Ce courant littéraire, sans être un véritable mouvement, s'est nourri de la vision d'un passé glorieux, réel ou inventé, des interprétations de ces versions et d'une nature forte et magnifique. Un de ses fondateurs fut Erik Gustaf Geijer (1783 - 1846), à qui l'on doit des poèmes dans lesquels il inventa l'image d'ancêtres idéalisés, publiés dans la revue *Iduna, qu'il fonde en (Vikingen / le Viking, Odalbonden / le paysan libre...)*. Avec son ami Arvid Afsellus (1785 - 1871), il se mit à collecter des chants traditionnels dans les campagnes suédoises, qui seront publiés à Stockholm entre 1814 et 1816, en 3 volumes, sous le nom de *Svenska folk-visor från forntiden*.

dieux<sup>1090</sup>, il les fait passer pour de simples humains dotés de certains pouvoirs magiques, non pas des dieux<sup>1091</sup>, par évhémérisation<sup>1092</sup>.

Ce n'est qu'un siècle plus tard, au début des années 1970, que l'Asatru réapparaît. La loi islandaise le permettant, l'Asatru est devenue religion d'état officielle en Islande en 1973, et son premier représentant est Sveinbjorn Beinteinsson. Sur cette île, le premier temple Asatru du monde doit s'élever prochainement (les travaux ont commencé en 2015) à Reykjavik, et son prêtre (*Allsherjargoði*), Hilmar Örn Hillmarson, gère un calendrier liturgique païen. En Islande, cinq prêtres (dont deux femmes) sont reconnus par le Ministère de la Justice. Il n'existe pas de clergé organisé dans le mouvement Asatru, mais une multitude de groupes. En 2003, c'est au Danemark que l'Asatru est reconnue religion reconnue par le ministère des affaires religieuses (le représentant principal du mouvement étant la Société des Ases et des Vanes au Danemark).

Le mouvement *pagan black-metal* a connu une évolution depuis les années 1990, avec l'apparition de nouveaux groupes et de sous-genres, au sein desquels nous croisons des instruments traditionnels intégrant les formations musicales rock (batterie, basse, guitares, chants, parfois des claviers), ou, à l'inverse, des groupes ne mêlant pas leurs sonorités à celles de ce type d'instruments. Citons des formations comme Gris, Sombres Forêts, Vali, Enslaved, Himinbjorg, Kampfar, Moonsorrow... où les thèmes sont bien païens, mais où il n'y a que peu de traces d'instruments traditionnels (et souvent des samples en concert) : le paganisme n'est pas pour eux qu'un aspect musical ou visuel, mais réellement un mode de vie, une vision du monde, qu'ils transmettent à leur public à travers les textes, thèmes développés, visuels de leurs albums... Certains membres de ces groupes s'investissent dans d'autres projets culturels, comme la reconstitution historique, le brassage de bière, des études universitaires, des groupes de réflexions philosophiques et culturelles... Il s'agit pour eux de faire vivre les traditions de leurs pays, de les transmettre, de les partager, par le biais de ce style musical, comme d'autres le font par les musiques traditionnelles, en *festou-noz*, par exemple. Dans ces fêtes typiquement bretonnes, nous avons pu croiser à de nombreuses reprises des membres de groupes *black-metal* aux tendances païennes ou non, ou des amateurs de ce genre de musique. L'inverse, par contre, est extrêmement rare.

C'est ainsi que des musiciens de la scène *black-metal*, prenant exemple sur les Scandinaves, ont cherché à se construire leur identité propre sur la base d'anciennes croyances celtiques. Le druidisme existant déjà, il leur fut difficile de rejoindre un mouvement qui avait déjà des décennies d'histoire. Ainsi, les artistes cheminant dans le paganisme restèrent autonomes, discrets, se contentant de petits rituels inspirés des traditions celtiques, ou n'ayant qu'un aspect symbolique celtique. Ce n'est que très récemment que les liens se sont tissés entre la mouvance musicale et la mouvance spirituelle, par le biais de festivals ou des liens personnels pouvant exister entre des membres du mouvement druidique et ceux des mouvements *black-metal* et *néo-folk*.

Une très faible minorité s'est fourvoyée dans la destruction de symboles catholiques en Bretagne. Plusieurs calvaires et chapelles ont subi le feu et les coups de masse, entre 2005 et 2007 : la chapelle de la Croix en Loqueffret (datant du XVI<sup>e</sup> siècle), incendiée dans la nuit du 15 au 16 juin 2017 en fut le dernier acte. En 2016, un autre couple avait déjà été arrêté pour l'incendie de la chapelle St Guen, près de Saint-Tugdual. Eux ne s'étaient pas contentés de mettre le feu à l'église, mais avaient aussi déterré quelques cadavres du cimetière. Leurs revendications tenaient du satanisme et de pratiques occultes morbides, voire de pratiques

---

<sup>1090</sup> Boyer Régis, *Les Vikings - histoire, mythes et dictionnaire*, Robert Laffont, Paris, p. 433. Le mot « àss » vient du vieux norrois et signifierait « poutre », les divinités ou leurs têtes ayant été sculptées dans les poutres des habitations ou des temples. Nous ajoutons que le mot « àss » pourrait aussi convenir pour un bois sculpté, une idole.

<sup>1091</sup> Cf. Boyer Régis, *Le Christ des Barbares*, Paris, éd. Cerf, pp. 33 et 34.

<sup>1092</sup> L'évhémérisation est un phénomène qui transforme des faits historiques en mythes, jusqu'à en faire des mythes fondateurs. Parfois, ce sont de réels personnages historiques, considérés comme exceptionnels, qu'une communauté habille d'atours divins, les évhémérisant. Les humains peuvent donc devenir dieux aux yeux de leurs semblables, par ce processus, jusqu'à la confusion. La définition d'évhémérisation comprend aussi le phénomène inverse : interpréter un mythe comme un récit historique. Le terme provient d'Évhémère, philosophe grec du IV<sup>e</sup> – III<sup>e</sup> siècle av. JC, à l'origine des concepts athéistes.

suicides, bien différentes de celles que les incendiaires de Loqueffret mettaient en avant. Ces quatre hommes, âgés de 21 et 22 ans, avaient déjà brisé une croix en pierre dans la campagne du nord-est de Quimper (29), le 5 mai 2007, après avoir assisté à un concert de *metal* dans une ancienne boîte de nuit, près de Quimper. Ils avaient pris le temps d'inscrire les lettres ABM sur le socle, pour *Armorican Black Metal*. Leur périple continua dans la campagne de l'ouest breton les mois suivants : de nombreuses croix sont mises à terre, parfois les socles décorés d'une croix inversée ou d'une rune scandinave (« *thom* », une rune de protection, afin de les protéger, eux, profanateurs). Le but de ce groupuscule, (répondant à l'anagramme TABM, pour *True Armorican Black Metal*<sup>1093</sup>), était de détruire des lieux de cultes chrétiens, là où ceux-ci, selon eux, recouvraient d'anciens lieux de cultes païens, afin de faire renaître le paganisme persistant sous le vernis chrétien de nombreux lieux en Bretagne. Cela est expliqué dans une lettre qu'ils ont laissé près de la chapelle incendiée (et qui était destinée au *Télégramme de Brest*). Ils considéraient que « la terre d'Armorique [avait] besoin d'être lavée des intrus qui y ont pris place sans le moindre respect pour nos racines celtiques », et que le « vent glacial du TABM [allait contribuer] à l'annihilation du christianisme<sup>1094</sup> ». Comme une mise en pratique des fantasmes des artistes *black-metal*, où les influences certaines de Vikernes résonnent tout autant que la quête d'identité.

Le groupuscule fut arrêté et condamné. Ils expliquèrent qu'ils préparaient quelque chose de plus conséquent pour la nuit du solstice d'été 2007, sans donner plus d'informations.

Actuellement, la scène *pagan-metal* bretonne est restreinte à quelques groupes : Belenos, Dur Dabla, Möhrkvlt, Tan Kozh, Formoraich. Nous pouvons ajouter à cette courte liste d'autres groupes du terroir mais qui ne revendiquent pas de spécificités païennes, comme Fallakr, Vindland, Les Chants de Nihil, Goatslave.

L'usage du breton n'est pas une spécificité, puisque seul Möhrkvlt en avait fait un usage exclusif. Ce n'est donc pas l'usage de la langue bretonne qui illustre l'implication des artistes dans une forme de paganisme, mais bien les concepts développés au sein des divers projets musicaux ou le mode de vie des musiciens.

Cette niche musicale a tout de même un impact « large », toute proportion gardée, puisque ces groupes ont été programmés dans divers festivals en Bretagne (Motocultor, Feux de Beltane, Samain Fest), France (Sequane Fest, dans le Jura ; Cernunnos Pagan Fest près de Paris ; Rock Metal Camp près de Limoge, Ragnarock Festival, près de Bourg-en-Bresse...) et au-delà (Belenos a joué au Québec ou en Suisse, par exemple).

Quant aux festivals, ils sont l'expression profane la plus parlante des antiques fêtes religieuses. Plusieurs festivals *metal* se situent à des moments qui trouvent un lien avec les pratiques païennes et druidiques :

- le Hellfest (se déroulant à Clisson, 44) se situe bien au solstice d'été parfois avec un léger décalage),
- le Samain Fest (La Mézière, 35), fin octobre, pour Samhain,
- le Cernunnos Pagan Fest (près de Paris), en février, pour Imbolc (parfois avec un peu de décalage),
- les Feux de Beltane se déroulèrent début mai, à Beltan, pendant quatre années (de 2016 à 2019 - Querrien, 29) – ce festival privé s'est déplacé en Ariège en 2020).

La spécificité du Samain Fest est de recevoir le Grand-Druide de Bretagne pour une cérémonie et une conférence. Quant aux Feux de Beltane, le festival se déroulait dans une ferme gérée par un brasseur artisanal, soutenu par un collectif d'action culturelle, en lien avec les fermiers et agriculteurs des environs. En plus des concerts et de la cérémonie gérée par les organisateurs eux-mêmes, des ateliers étaient proposés au fil des deux ou trois jours de festival : orfèvrerie, ferronnerie et forge, soufflage de verre, poterie, fabrication de savons et produits d'hygiène naturels, mise en avant les savoir-faire locaux, l'auto-gestion et le respect du public envers le lieux les accueillant et la nature environnante.

---

<sup>1093</sup> Copié sur l'anagramme TNBM, pour *True Norwegian Black Metal*, slogan porté par quelques groupes norvégiens de cette mouvance, comme Taake.

<sup>1094</sup> Cité sur le site d'informations suisse *Le Temps*, du 29 juin 2007. Article « Black-Metal, le retour des profanateurs », de Sylvain Besson, correspondant quimpérois du site. Le titre de l'article fait référence à un film de série Z, *Le retour des profanateurs*, indiquant d'emblée avec quel état d'esprit il aborde le sujet. M. Besson, en 2018, écrivant dans *Ouest-France*, fut à l'origine de l'annulation d'un concert de *black-metal* à Quimper, programmé par Les Polarités, où devaient se produire les Américains d'Inquisition. Le journaliste mettait en avant des propos racistes et misogynes qu'aurait proféré un des membres du groupe américain.

---

## Remerciements

La rédaction de cette thèse n'aurait pas été possible sans le concours de nombreuses personnes, à commencer par ma directrice de recherches, Nelly Blanchard, que je remercie pour sa patience et ses conseils. Je salue respectueusement les membres du jury qui ont permis à cette thèse d'aboutir. Mes remerciements vont également à l'équipe du CRBC ainsi qu'à celle de la bibliothèque Yves Le Gallo pour sa disponibilité. Je remercie aussi les groupes druidiques cités dans cette thèse de m'avoir accueilli lors de cérémonies, les dirigeants et membres de ces groupes pour les échanges que nous avons eus et qui furent à chaque fois enrichissants. Je salue chaleureusement Georges Bertin (décédé en février 2022 et à qui je rends ici un hommage particulier) et Joël Hascoët, qui m'ont soutenu dans ma démarche, au fil de ces années. Je remercie aussi les jeunes chercheurs ayant montré un intérêt pour mes recherches et avec qui j'ai eu de nombreux échanges fructueux, particulièrement Nicolas Boissière (UQAM) et Lou Lopez (Université Paris Cité). Je n'oublie pas non plus de saluer les laboratoires et associations d'étudiant-e-s ayant organisé des colloques dans lesquels j'ai pu présenter quelques aspects de ma thèse, ainsi que les organisateurs de festivals et autres événements culturels m'ayant permis de présenter quelques sujets lors de conférences publiques.

Enfin, je salue et remercie ma famille, particulièrement ma grand-mère sans laquelle je n'aurais pas poussé la porte de l'UBO, à Brest, il y a déjà de nombreuses années.

**Titre :** Le druidisme en Bretagne : militantisme celtique, spiritualité païenne et naturalisme holistique.

**Mots clés :** druidisme, paganisme, construction identitaire, spiritualité alternative, ésotérisme

**Résumé :** Le phénomène druidique a pour origine les clubs et sociétés de l'université d'Oxford et l'émulation franc-maçonne britannique du début du XVIIIe siècle. Assimilé au renouveau culturel gallois de la fin du XVIIIe siècle - début XIXe siècle, il se développe ensuite en Bretagne, soutenu par l'interceltisme naissant. L'histoire du druidisme est animée d'une recherche identitaire et d'une revendication culturelle, sur fond de celtisme et bretonisme, façonnés par le romantisme puis la recherche d'une spiritualité panthéiste à caractère celtique. Une inter-dépendance s'est installée entre le mouvement druidique et l'imaginaire occidental, à travers une recherche de filiations et d'origines mêlant mythes et histoire, esthétique ritualisante et ésotérique des groupes. Son histoire peut se découper en plusieurs temps : un druidisme assimilé à une forme de franc-maçonnerie celtique et panthéiste, un bardisme teinté de références spirituelles diverses

(du catholicisme à la kabbale en passant par la théosophie), puis un druidisme naturaliste par une approche holistique du panthéisme dans le contexte culturel breton. Le druidisme est devenu à la fois plus religieux, néo-païen et plus personnel au cours du XXe siècle. Il illustre une volonté de ré-enchanter le monde et de construire une identité individuelle et collective, à travers l'élaboration d'une liturgie païenne. Si les groupes les plus anciens de Bretagne perpétuent leur tradition bardodruidique, héritée de celle du Pays de Galles, les druidistes de groupes plus récents mettent en pratique des spiritualités élaborées à la carte, parfois loin de tout militantisme celtique ou breton, nourri de diverses influences. L'aspect polymorphe du mouvement nécessite une approche religieuse afin de tenter une définition, même provisoire, du phénomène.

**Title :** Druidism in Brittany : celtic activism, pagan spirituality and holistic naturalism

**Keywords :** druidism, paganism, identity building, alternative spirituality, esoterism

**Abstract :** The druidic phenomenon originates from the University of Oxford clubs and societies and from freemasonry emulation dated back from the beginning of the 18th century. Assimilated to the end of the 18th and beginning of the 19th century Welsh cultural rebirth, it reached Brittany, propped by a nascent interceltism. Druidism history is motivated by an identity and cultural claim, grounded in celtism and bretonism, shaped by romanticism and then a search for a pantheist spirituality, Celtic in nature. An interdependency settled between the druidic and the occidental imaginary, through a filiation and origin search combining myths and history, group's ritualistic esoteric aesthetics. Its history can be parted in several segments: an assimilated druidism to a type of Celtic and pantheist freemasonry, a tinged with various spiritual references bardism

(from catholicism to the Kabbalah, looping through theosophy), then from a naturalist druidism with a holistic approach to pantheism within the cultural Breton context. Druidism has simultaneously become more spiritual and more personal during the second half of the 20th century. It illustrates a wish to re-enchant the world and to built an individual and collective identity, with the creation of a Pagan liturgy. If the oldest Breton groups perpetuate their bardo-druidic traditions, inherited from Wales, more recent druidic groups put into practice some do-it-yourself spiritualities, often far remote from any Celtic or Breton activism, fueled by various influences. This movement's polyphormous aspect needs a religiological approach to attempt establishing a (temporary) definition of the trend.